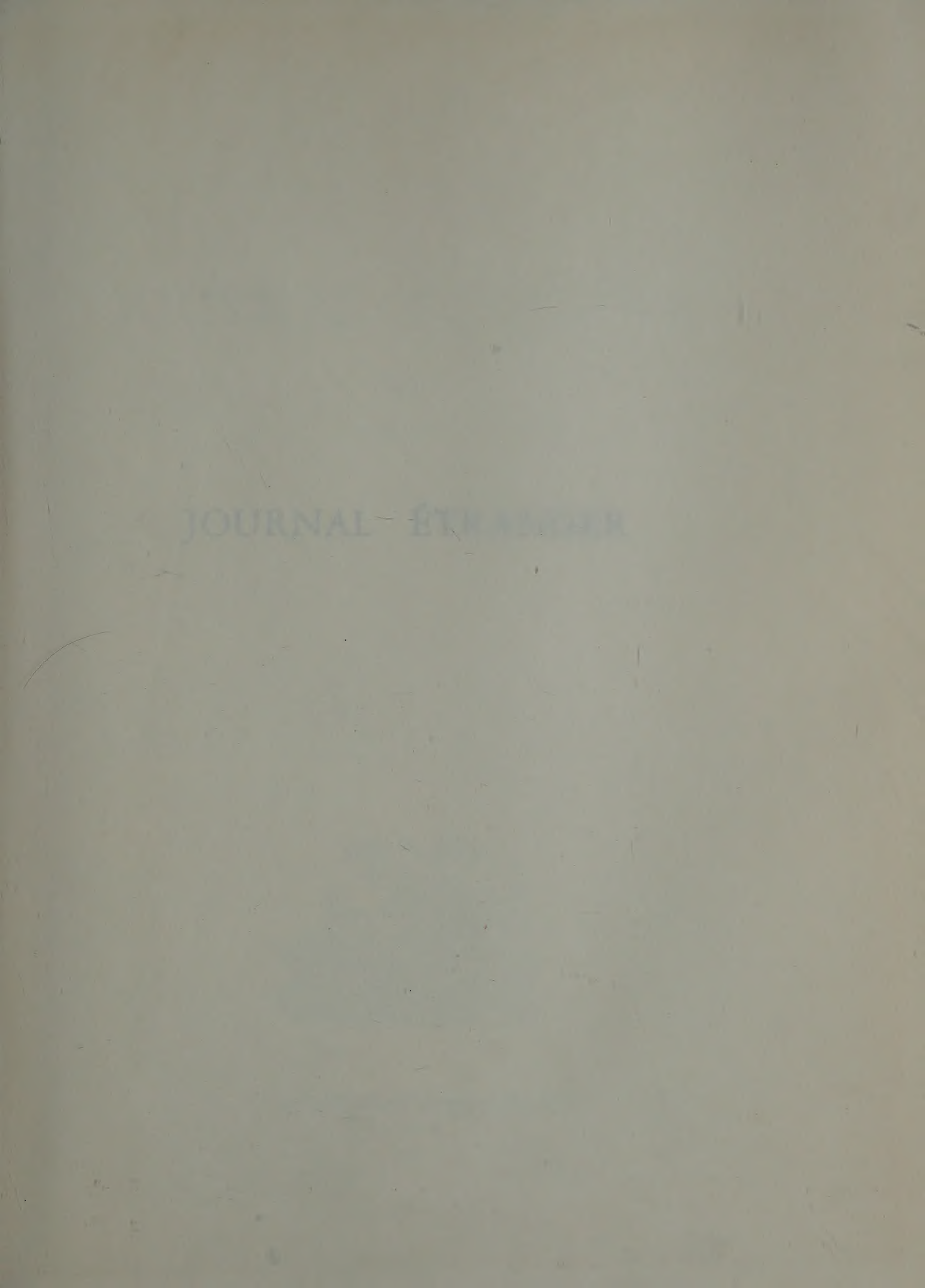






JOURNAL ÉTRANGER

JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

TOME IV

année 1757



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL
ETRANGER,
OUVRAGE PERIODIQUE.

JANVIER 1757.

Nec tellus eadem parit omnia—— *Ovid.*



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire ruë & à côté de la Comedie Françoise, au Parnasse.

M. D. C. C. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL
ETRANGER.

ANGLETERRE.

Lettre d'un Correspondant d'Angleterre.

JE suis Anglois, Monsieur, & conséquemment patriote. Mais le goût de réflexion qui naît avec nous dans ces climats, m'a fait distinguer de bonne heure, l'orgueil national d'avec le Patriotisme. J'appelle volontiers celui-ci l'humanité concentrée; & loin de le regarder comme un développement & une extension de l'amour propre qui cherche à s'aggrandir & à s'appuïer; je croirois plutôt que l'amitié même & le Patriotisme ne sont que des branches de l'humanité, qui fait, je vous l'avoue, ma grande &

ma belle passion. Ainsi quoique jaloux de la gloire de ma patrie, je desire encore plus le bien des hommes. Ces sentimens se sont enracinés chez moi, par le séjour que j'ai fait à Paris. J'y ai vû des êtres véritablement humains, qui n'étoient vains, légers, inconstans que par envie de plaire; & j'étois charmé d'interprêter ce desir, comme l'effet d'une estime & d'une bienveillance réelle pour la nature humaine. La complaisance habituelle, la facilité d'obliger, l'empressement de prévenir tout le monde, de s'offrir à tous les momens, & de tout promettre, si ce ne sont pas des vertus réfléchies, m'y sembloient du moins indiquer un penchant naturellement bon. L'amour propre m'y a paru le plus heureusement tourné à l'entretien du commerce de la vie. Le ridicule, ce fléau des travers, y échouoit toujours contre les grands exemples de la vertu, & contre les noirceurs du crime. Je m'affectionnois à une nation, où je ne trouvois point de méchans déterminés qui ne fussent universellement abhorrés. Je penchai dès lors à croire que la *sociabilité* étoit, sinon un attribut essentiel, du moins une perfection de l'homme,

la source de ses plaisirs, & l'occasion de ses maux. Le caractere des François comme le plus sociable, me parut à ce prix, le meilleur de tous les peuples de l'Europe. Je me passionnai pour leurs goûts, pour leurs modes, pour leur littérature, & pour leurs spectacles. Je dois vous dire à cette occasion, que tout ami que je suis de la paix & de la tranquillité, je reçus & donnai des coups pour l'honneur de la Nation Françoise, (*a*) au mémorable Ballet des fêtes Chinoises. Depuis ce tems-là nos querelles devenant tous les jours plus sérieuses, nous avons pris vos Vaisseaux, vous nos Places, nous armons réciproquement des Flottes, & je n'en suis pas moins de cœur à la France. J'y ai appris qu'il falloit se battre avec générosité, & bander d'une main la playe que l'autre venoit de faire. Cette civilité qui fait respecter l'humanité jusques dans la vengeance, est tout à fait conforme à mon éducation. Je vais donc continuer avec vous ce commerce littéraire qui nous étoit particulier, avant que vous prissiez quelque intérêt au Journal Etranger. Puisque vous voulez rendre ce commerce

(*a*) Voyez le Journal de Décembre 1755.

public], je dois l'étendre, & faire par le choix autant que par le nombre des matériaux, qu'il devienne intéressant pour vos lecteurs, plus difficiles que les nôtres. Amusez les surtout, & couronnez vos épines de fleurs, qu'il faut lier ensemble, car on ne s'instruit point sans quelque peine ; & sans instruction les sciences sont inutiles, une nation reste toujours dans l'enfance, & n'avance point, soit dans l'estime des autres, soit dans sa propre perfection. Le précis que je vais vous faire de nos ouvrages courans, vous remplira mieux de mon idée, qu'une longue dissertation. Je vous donnerai de tout, parce que vous avez des lecteurs de toute espece ; mais sobrement de chaque chose, afin de ne dégoûter personne. Je commence par la Religion qui mérite nos premiers hommages, & le livre par où je débute, en vaut la peine. Ne vous effrayez pas du titre.

RELIGION.

Anharmony of the four Gospels : in wich the natural order of each is preserved, with a Paraphrase and notes. by James Macknight *M. A. Minister of Maybole.* 4°. 15. *sh.* Millar.

Concordance des quatre Evangiles, dans laquelle on établit l'ordre naturel de chacun d'eux, avec une Paraphrase & des notes par Jacques Macknight, *Ministre à Maybole. in* 4°. 15 *chelins relié, chez* Millar Dodsley, *&c.*

Tatien est le premier qui a composé une concordance vers l'an 172. Au commencement du troisiéme siecle, Ammonius donna la seconde. Depuis ce tems là, les schismes de Religion nous ont accablé de concordances. (*a*) Le mérite & l'objet de celle-ci est de présenter un

(*a*) Il ne faut pas entendre ici par concordances ces especes de tables, où l'on a trouvé l'art de faire un grand in-folio, d'un volume in-12, en répétant vingt-cinq fois tous les mots de la Bible. Celles-ci sont un excellent renfort pour les Prédicateurs qui cherchent des textes & des passages, mais un très mauvais supplément à l'éloquence de raisonnement.

fil de narration suivie ; au lieu que dans les concordances précédentes, on a souvent transposé des faits. L'Auteur met à la tête de son ouvrage sept observations préliminaires sur les principes d'une concordance, & sur son systême particulier.

La premiere roule sur les termes & les phrases dont se servent les Evangélistes. Il prétend qu'ils ne se sont pas attachés a répéter précisément les propres paroles des personnes qu'ils font parler, mais qu'ils ont eu simplement le dessein d'en rendre le sens ; cette observation est d'autant plus raisonnable, que les Evangélistes écrivant dans une langue différente de celles des interlocuteurs, ils ont été nécessairement obligés d'y substituer les expressions de la leur.

La seconde observation concerne les faits & les circonstances des faits rapportés par les Evangélistes. S'ils n'ont pas, à beaucoup près, fait mention de tous les miracles de J. C. ; s'ils n'ont rapporté que l'essentiel de ses paroles, comme l'auteur le prétend ; leur intention, en abregeant les faits & les discours, étoit de faire des volumes portatifs & à assez bon marché pour que le

pauvre comme le riche pût se les procurer, dans un tems où les copies quelque peu considérables qu'elles fussent, montoient à un prix excessif. Ce motif de brieveté résout bien des difficultés qu'elle avoit fait naître. L'Auteur dit qu'il a souvent essaïé de suppléer à la narration par les conjectures les plus probables, mais qu'il ne veut cependant point les garantir ; en cela plus sage & plus modeste que ceux qui veulent ajouter à la parole divine, ou la plier à leur interprétation, comme pour éterniser la source des troubles & des divisions de l'Etat & de l'Eglise. (*a*)

La troisiéme observation traite de la connexion qui se trouve dans le texte des quatre Evangélistes. M. *Macknigt* assure que quoique chacun d'eux ait voulu mettre une liaison dans sa narration, les actions de N. S. n'y sont pas cependant dans un ordre si conti-

(*a*) S. Paul disoit, si je devois scandaliser mon frere, je ne mangerois jamais de la chair. C'est une maxime applicable à tous les controversistes. Leurs écrits ne sont jamais indifférens. Sous prétexte de soutenir un parti qui, selon eux mêmes n'a pas besoin de défense, ils irritent l'autre, & les mettent tous les deux aux prises.

nu, qu'entre un fait & le suivant on ne puisse placer un fait tiré d'un autre Evangeliste. C'est même le seul moyen d'établir une exacte chronologie de la vie de N. S.

Les ressemblances qui se trouvent entre les circonstances de la vie de J. C., sont le sujet de la quatriéme observation. L'Auteur prouve par des exemples, que le Sauveur répétoit ses Préceptes, ses Paraboles & ses Prophéties, selon l'utilité qu'il y voyoit, & les préjugés qu'il avoit à combattre.

Il établit dans la cinquiéme observation la necessité de connoître à fond l'Histoire Ancienne pour la parfaite intelligence de l'écriture, sans quoi l'on court risque de s'égarer, dans un siecle & dans un pays aussi éloigné de nous.

Dans la sixiéme observation il discute l'ordre dans lequel les Evangiles ont été publiés; il prouve que le premier qui a paru, est celui de S. Luc. Les Evangelistes, dit-il, qui avoient fort à cœur la conversion des Juifs, ayant composé leur Evangile relativement à ces vûës, ont choisi les circonstances de la vie de N. S. qui étoient les moins connues par la nation. C'est pourquoi S. Luc, S. Marc & Saint Matthieu ont passé sous

silence la plûpart des actions de N. S. pendant la fête de la Pâque, étant assurés que sa conduite n'avoit pu échapper à la Nation qui se trouvoit alors assemblée à Jerusalem. Ils se sont donc étendus plus particulierement sur le ministere de N. S. en Galilée & à Beroé, parce qu'il étoit le moins public par rapport aux Juifs. S. Jean n'a pas suivi le même plan. Comme il parloit à une nouvelle génération, qui n'avoit pas été témoin oculaire des miracles de N. S., il crut devoir rappeller tout ce qu'il avoit fait pendant la Pâque, afin de convaincre les Juifs & d'éclairer les Gentils. Cela n'empêche pas que les Evangelistes n'ayent été tous inspirés, ainsi que l'Auteur le démontre.

Dans la septiéme observation, au milieu des plus forts argumens qu'il employe pour prouver l'authenticité du Nouveau Testament, il insiste sur la modestie avec laquelle ils ont parlé de N. S. & d'eux mêmes.

Après ces observations préliminaires, on trouve cinq dissertations chronologiques, la premiere sur le dénombrement mentionné dans le deuxiéme chapitre de l'Evangile de S. Luc, la seconde sur l'âge de N. S. lors de son baptê-

me, la troisiéme sur l'année de la mort d'Hérode, la quatriéme sur la charge de Pilate en Judée, & la cinquiéme sur le tems qu'on prétend avoir été employé à bâtir le Temple. Vient ensuite la concordance qui présente le texte des quatre Evangiles, réünis dans un seul corps sans aucune altération. Ce texte est divisé par sections, les expressions semblables & paralleles sont placées de façon qu'on peut facilement les comparer. Les textes quoique mêlés ensemble & rapprochés, sont toujours distingués par le nom de l'Historien à qui ils appartiennent; enfin cette nouvelle disposition met à portée de faire la comparaison des Evangiles avec plus d'avantage que jamais.

La paraphrase suit la concordance, elle est aussi divisée en sections qui répondent à celles de la concordance. Ici l'Auteur ne donne la préférence à aucun Evangéliste. Il ne manque jamais de citer celui qui parle, sur les choses dont les autres n'ont pas fait mention. Lorsqu'au contraire un même fait est rapporté par plusieurs Evangélistes de la même façon, il choisit celui dont les termes conviennent davantage à son sujet. On peut donc regarder cette pa-

raphrase comme une espece de vie complette & suivie de J. C.

Cette paraphrase est soutenue de notes contenant les différentes opinions des interpretes & propres à expliquer les difficultés qui se présentent dans la concordance. L'Auteur n'a épargné dans cet ouvrage ni systême, ni conjecture, ni raisonnement. Il fournit toujours abondamment de quoi choisir parmi ses opinions, & l'on ne peut que lui sçavoir gré du travail immense qu'a dû lui coûter cette utile compilation.

Outre les Théologiens, nous avons nos Evangélistes & nos Apôtres aussi remplis de zele & de prétentions à l'éloquence que les vôtres. Leurs Auditeurs n'ont pas moins de curiosité que les François, ou nos Prédicateurs sçavent mieux la piquer & la réveiller. Le mélange du profane, & surtout de la politique avec la simplicité de l'Evangile, donne souvent à leurs discours un intérêt nouveau, toujours assaisonné de cette liberté, dont l'abus même est encouragé par l'impunité. Les Sermons sont donc parmi nous un objet de Littérature; aussi les Journalistes qui aiment les usurpations comme les autres Tribunaux n'ont-ils pas manqué de les attri-

buer à leur Jurisdiction. Quelques-uns rendent compte des Sermons qui se prêchent à Londres pendant l'année, d'autant qu'ils s'impriment presque tous. Je me garderai bien de vous faire essuyer tous ces Sermons, ou même leur titre. Mais il y en a qui peuvent divertir s'ils ne convertissent pas, tel que celui de M. *Greenhill*, dont voici le texte.

L'inoculation est une pratique inventée par la présomption, destructive & pernicieuse pour le genre humain. Il a beau prêcher, on inocule encore avec le même succès.

Un autre a fait imprimer un Sermon sous ce titre. *Les principes de l'Eglise Romaine combattus*, avec un avis, *aux Protestans de la Grande Bretagne, sur l'état présent des affaires publiques*. C'est un Chrétien charitable qui sonne l'allarme.

Autre coup de tocsin. *Sympathie avec nos freres souffrans.* Ce sont les Protestans de France. Je leur conseille de préférer le calme dont ils jouissent, avec les favorables espérances dont on dit que votre Gouvernement les flatte, à la turbulente prospérité qu'on leur offre ailleurs. Chacun est bien chez soi.

Avis de Nehemias aux Juifs appliqué aux Habitans de la Grande Bretagne. Ce

Sermon fut prêché l'année derniere, dans le tems qu'on craignoit une invasion de la part des François.

Avis salutaire à ceux qui habitent les Côtes Maritimes d'Angleterre, & particuliérement celles de Weymouth & de Portland. Sermon prêché à l'occasion des naufrages arrivés sur ces Côtes. Le zele de M. *Francklyn* mérite des éloges, surtout de la part des François. Il peint des plus fortes couleurs l'inhumanité de ceux qui sauvent des malheureux du naufrage, pour les piller & les massacrer. Il prouve en remontant jusqu'à l'origine de cette barbarie, que loin qu'elle ait pris naissance en Angleterre, le pillage des vaisseaux échoués y est sévérement proscrit par différens Actes du Parlement. N'allez donc pas attribuer à la Nation entiere, l'action infame & basse de quelques vils Matelots, qui se sont servis du cri de l'humanité pour la violer. La Nature s'est trompée en produisant ces monstres dans notre Isle. Ils devoient naître sur les Côtes de la Lybie. Voici de l'éloquence d'un genre nouveau, du moins pour votre Nation. Passez-moi le titre.

An Exposition, of the church Cathechism in eight-discourses delivered at the Parish church of S. Saviour Southwart in The Year 1755. *by* T. Jones *M. A. Chaplain. Of the said Parish, in-8°. p. 3. Sh.* Dicey.

Exposition du Catéchisme de l'Eglise, en huit Sermons débités dans la Paroisse de S. Sauveur Southwart, par T. Jones, *Chapelain de cette Paroisse, in-8°. prix 3. chelins. Chez* Dicey.

On s'imagine en France que tout notre enthousiasme est tourné du côté de la Patrie, & qu'il ne regne maintenant parmi nous, d'autre folie que celle de la guerre. Ce n'est pas dans un temps d'orage qu'on arrache le peuple à ses idoles. Le vertige est toujours le même, graces à quelques Docteurs qui se sont répandus dans cette grande Ville, pour songer au salut éternel des Anglois, tandis que leur fortune temporelle s'éclypse entre les mains des Ministres. M. *Jones* est un de ces charitables Médecins de l'ame. Non content des prodiges singuliers qu'il a faits par le ministere de sa voix, il veut étendre les

fruits de sa mission en publiant ses Sermons; & pour édifier d'avance ses Lecteurs, il déclare dans une courte Préface que les pressantes & continuelles fonctions de son zele, ne lui ont pas permis de donner quelquefois plus d'une soirée à la composition de ses discours. Voici un trait de son éloquence simple & sans artifice.

Dans un Sermon sur les Commandemens: « vous flattez-vous, dit-il à ses » Auditeurs, de les avoir gardés? Pour » moi, j'avoue qu'il n'en est pas un » seul que je n'aye violé.

Après un acte d'humilité si singulier, rien de plus noble que le tour qu'il employe dans son Sermon sur le baptême pour inviter au mariage. « Je suis ma» rié, dit-il, parce que le mariage est » un précepte divin, auquel je suis con» vaincu que tout homme doit se sou» mettre, à moins d'un *empêchement* » bien positif ». C'est avec ces traits pathétiques & persuasifs que le Docteur *Jones* assemble tous les Dimanches un Auditoire très-nombreux. Avez-vous de pareils Charlatans en France? Mais laissons le peuple enchanté de son oracle, & passons dans la sphere de la raison. La matiere en demande, le titre l'annon-

ce; je ne sçais trop s'il remplira votre attente: mais quand nous vous rendrions la pareille, pour les mauvais ouvrages qui nous sont venus ici de Paris sous les titres les plus imposans, il n'y auroit pas d'injustice dans la vengeance; lisez donc, & si vous êtes trompé, ne vous plaignez pas.

PHILOSOPHIE.

Réflexions Phisical and moral upon the various and numerous uncommun Phœnomena in the air, Water or Earth Wich have happened from the Eartquake at Lima to the present time; in a Series of familiar Letters from a Member of Parliament in Town to his friend in the Country, 8°. 1. *Sh.* Millar.

Réflexions Physiques & Morales, sur les différens Phénomenes extraordinaires arrivés dans l'air, sur la terre & sur l'eau, depuis le tremblement de terre de Lima jusques à présent; ce qui sera une suite de Lettres familieres, écrites par un Membre du Parlement, à un de ses amis à la campagne, in-8°. prix un chelin, chez Millar.

L'Auteur de ces Lettres prétend que tous les systemes de Philosophie an-

cienne ou moderne ne suffisent pas pour les recherches de la Nature, & qu'il nous faut des guides bien supérieurs pour avancer dans cette étude. La Philosophie de Moyse est à son avis l'unique source véritable où nous puissions puiser. L'Auteur commence le systême de la création conformément à ces principes, & promet des Dissertations dans le même genre sur la chûte de l'homme, sur le Déluge & le renouvellement de la terre. Quant aux tremblemens de terre, il les regarde comme des coups de la vengeance divine; & pour la prouver, il détaille les crimes qui l'ont attirée sur Lisbonne, comme si les jeux de la Nature, & les crimes des hommes avoient quelque rapport. Ne diriez-vous pas que cet ouvrage est sorti d'au-delà des Pyrenées? Les Naturalistes Anglois se gardent bien de confondre les vérités de la révélation, avec les conjectures de la Philosophie. Mais cet Auteur me paroît disposé à réveiller les anciennes terreurs, dès que la Comete de 1757. aura paru.

Il faut que je vous dédommage d'une maniere bien satisfaisante; c'est en revendiquant en votre nom, un ouvrage qu'on pourroit peut-être vous disputer.

Il a été fait à Zurich, mais en François: ce pourroit être un sujet de litige; de sçavoir s'il doit être regardé chez vous, comme étranger ou comme national; je vais trancher la question en arbitre tout à fait neutre. Cet ouvrage est si bon, & je serai si précis, qu'il y auroit de la mauvaise humeur à vous reprocher le peu que j'en dirai.

C'est un *Essai sur l'utilité des montagnes, avec une Lettre sur le Nil, par M. Elie* Bertrand *de l'Académie Royale de Prusse, in-8°. à Zurich.*

Plusieurs Auteurs regardoient les montagnes comme des imperfections du globe terrestre, ou comme des vestiges de la ruine du monde. Le but de M. *Bertrand* est de détruire ce systême, & de prouver que la Sagesse divine s'est sensiblement manifestée dans la création de ces montagnes. L'Auteur les considére comme une espéce de boulevard qui assure la solidité de la terre, & qui la défend contre la furie des vents & des eaux. M. *Bertrand* nous représente ces masses énormes, comme autant de réservoirs d'eau, pour les fleuves & les rivieres. Elles aggrandissent la surface de la terre, & par conséquent son produit. Elles engendrent les miné-

raux les plus utiles; elles produisent les plantes les plus salutaires; elles nourrissent un nombre prodigieux d'animaux qui n'existeroient pas ailleurs; enfin elles procurent à leurs habitans un air plus pur, un ciel plus serein, une vie plus longue, & sur-tout un rampart contre les hostilités des hommes.

Ici vous opposerez à votre Compatriote, que les Alpes n'ont arrêté ni Annibal ni Conty; mais Annibal & Conty, pour avoir renversé des murs & des rochers, ne détruisent pas un systême. Celui de votre Auteur n'est point sans fondement. Il a des opinions bien plus singulieres. Il pense, par exemple, sur les fossiles & les pétrifications, que les animaux & les plantes ne peuvent se pétrifier, mais que les pétrifications furent de tout temps, comme un essai de l'organisation de la nature animale & végétale. C'est un systême dont *Camérarius* avoit jetté les semences, mais que *Woodward* a détruit, comme étant contraire au *Dixit & facta sunt*. Quoi qu'il en soit, ce Traité de M. *Bertrand* est curieux, & très-propre à soutenir la réputation qu'il s'est déja acquise, par ses Mémoires sur la structure de la terre.

Ce n'est jusqu'ici que de la Théorie, voyons-en quelque fruit, pour répondre à ceux qui disent : A quoi cela est-il bon ? Au reste ne me chicanez pas sur l'ordre des matieres, parce que je n'ai pas le loisir de justifier mon plan & ma distribution.

ŒCONOMIE.

Experiments on Bleaching. By Francis Home, *M. D. Fellow of the Royal College of Physians in Edinburgh. 8°. pr. 4. S.* Kincaid.

Expériences sur le Blanchissage des Toiles. Par François Home, *Membre du Collége Royal de Médecine d'Edimbourg. in-8°. prix. 4 chelins. chez* Kincaid.

Les Blanchisseurs d'Ecosse ont demandé, pour la gloire & le profit de leur manufacture, que ce Traité fût publié. En voici la division.

I. Partie. Section premiere. Connexion de la Chimie avec les autres arts. Section 2. Différentes Méthodes de blanchir.

II Partie. Section premiere. Façon de tremper la Toile. Section 2. Méthode pour mettre la Toile à la lessive, avec l'application du Sel alkalin. Section 3.

Lavage de la Toile, avec la maniere de la sécher. Section 4. l'Application des Acides. Section 5. Façon de frotter la toile avec du savon & de l'eau.

III. Partie. Section premiere. Traité sur les cendres des Perles bleües. Section seconde. Cendres de Perles blanches. Section troisiéme. Cendres de Moscovie. Section quatriéme. Cendres de Cashub. Section cinquiéme. Cendres de Markof. Section sixiéme. Methode de manufacturer ces cendres à la maison.

IV. Partie. Section premiere. L'effet naturel de ces cendres sur des toiles non blanchies. Section seconde. Sur la cause & les effets de l'eau qui se trouve dure, avec la methode de l'adoucir. Section troisiéme. Les effets des eaux d'acier & de charbon sur les toiles, & le remede qu'on peut y apporter. Section quatriéme. Quelques considérations sur la perfection à laquelle on peut porter la manufacture des toiles.

C'en est assez pour annoncer un ouvrage très-utile; mais dont les extraits ne plairoient pas à vos Lecteurs qui aiment à jouir des arts & à les admirer, sans les connoître. C'est ici la place de la Médecine.

MEDECINE.

Essai de Chimie, de Physique, & de Médecine sur le vif argent; par M. Wabst, *Docteur en Médecine.*

Ce Traité s'annonce sous deux parties dont il ne paroît encore que la premiere. On y a rassemblé tout ce que les Médecins & les Naturalistes ont dit de meilleur sur le vif argent, ou le mercure. Le livre est divisé en trois sections; il commence par la définition & dénomination des différentes especes de mercure. L'auteur explique ensuite son origine, ainsi que celle des métaux. Il donne la methode de le recüeillir & de le purifier. Il indique les principaux lieux où il se trouve, & traite ensuite des divers élémens dont il est composé, de leur mixtion, de ses propriétés & de sa relation avec le feu, l'air, l'eau & les métaux.

Le vif argent se trouve dans les mines de pur Cinabre, quelquefois aussi mêlé avec de la chaux. On en recüeille en Thuringe près de *Greisenthal*, en Hongrie vers *Cremnitz*, & en Transilvanie près de *Slatna*.

Il

Il y a du mercure gris dans le voisinage de Schoenk en Voitland. Mais la meilleure espece est celle qui nous vient de la Carinthie. En 1752. on en a rassemblé trois cens mille livres à Idria. Autrefois il y en avoit beaucoup en Bohême, dans le Tirol, & dans la Franconie près de Marpurg. Il y a des détails très-intéressans dans l'ouvrage de M. *Wabst*, qui promet de traiter dans le second volume, des effets du mercure sur les métaux mixtes, mais principalement sur le corps humain. Voici du curieux.

Les Apoticaires justifiés de l'imputation d'ignorance, Ouvrage *qui démontre que sans éducation académique, on peut avec la pratique devenir bon Médecin*, in-8°. *chez* Scott, *6* liv.

Admirez-vous comment la vanité remue tous les états ? Voici un Apoticaire qui attaque de front toute la Faculté de Médecine, & qui sans grades, ose se placer sur les bancs des Docteurs.

Je vois que si cet homme n'a pas porté la robe de Rabelais, il a lû son Ouvrage. Ecoutez comme il raisonne. Les Apoticaires, dit-il, ont par leur état assez de pratique de Médecine. Or la théorie est inutile; les Langues

scavantes ne sont qu'un fardeau, les Livres Anglois suffisent, il ne faut que du bon sens pour les entendre, & de l'expérience pour les appliquer. Donc il ne reste entre le Médecin & l'Apoticaire d'autre différence que celle du bonnet, Avouez qu'il faut être Anglois, pour se porter à cet excès de licence ? Mais ici nous avons droit de tout dire, parce qu'il reste à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra. Chez vous l'audace est réprimée, parce que les Loix & les mœurs ont mis une subordination réguliere entre les Tribunaux, les Professions, & les Corps, & que l'un ne peut empiéter sur l'autre, sans détruire l'harmonie de l'état. Ici l'on a des prétentions sans conséquence, & l'on méprise encore plus un Apoticaire présomptueux, qu'un ignorant Médecin. Mais laissons les vuider cette ancienne querelle, & venons à quelque article plus instructif.

HISTOIRE.

The history of the Royal Society of London for improving of natural Knowledge from it first rise, &c. by Thomas Birch *Secretary to the Royal Society the first*

and second Volume, dedicated to his Majesty. 4. pr. 1. L. 5. sh. in boards Millar.

L'histoire de la Société Royale de Londres, depuis son premier établissement; où l'on a inséré selon leur ordre naturel, les meilleures pieces qui ont été communiquées à la Société, & qui n'avoient point été jusqu'ici publiées dans les Transactions Philosophiques, dont cet Ouvrage est une espece de Supplément. Par Thomas Birch, *Secrétaire de la Société Royale. Premier & second Volume dédiés à Sa Majesté*, in-4°. *Prix, une livre sterlin, & 5. schelins en feuilles, chez* Millar.

L'histoire de la Société Royale par l'Evêque *Sprat*, & les Transactions Philosophiques, ne suffisoient pas pour nous faire connoître toutes les découvertes & les progrès que les Sciences & la Philosophie expérimentale doivent à cette illustre Académie. L'ouvrage de *Sprat* finissoit à l'an *1667*. Les Transactions Philosophiques laissoient plusieurs vuides à remplir depuis l'année *1664*, où elles avoient commencé, c'est-à-dire, quatre ans après l'établis-

sement de la Société Royale, jusqu'à l'année *1695*. qu'elles ont été réguliérement continuées. M. *Birch* vient de suppléer à tous ces défauts dans son Histoire complette. Elle est disposée selon l'ordre chronologique, & ne contient que des faits authentiques, & tirés des Journaux, Registres, ou Lettres de la Société. On trouve à la fin de chaque année la mort des membres les plus célébres, & le tribut d'éloges dû à leur mémoire. Vous jugerez par quelques extraits du travail de l'Auteur.

Le 2 Janvier *1660*, on inscrivit sur le Registre de la Société plusieurs questions sur la pesanteur de l'air, proposées par Mylord *Brounker*, & par M. *Boyle*. On convint d'envoyer ces questions à Teneriffe, afin qu'on y fît les expériences nécessaires pour leur éclaircissement.

Le 29 Avril *1663*, le Docteur *Wren* montra à la Société le plan du théâtre qui devoit être construit à Oxford pour les actes de l'université, & pour les pieces dramatiques. La Société le pria d'en faire une description qui resteroit dans ses archives.

M. *Long* donna une Dissertation sur la génération des fourmis. Il fit aussi l'expérience de tuer des lezards aquatiques

avec du sel gris, de l'absynthe & du sel prunelle. On remarqua que le premier les faisoit mourir moins vîte que les deux autres. On les mit dans de l'eau fraîche, & ils ne revinrent point. Il observa que les lezards de terre sont moins dangereux que ceux qui naissent dans l'eau, & que les crapaux qui ne sont pas vénimeux dans le froid, le deviennent dans la chaleur; de-là vient qu'ils sont si nuisibles en Italie. Le Docteur *Troune* assura qu'il avoit vû un jeune vipere qui vivoit dans le ventre d'une autre. M. *Long* remarqua que les viperes femelles avoient quatre dents, dont deux en haut, & deux en bas, & que les mâles n'en avoient que deux qui sont en haut.

On pria M. *Boyle* de communiquer les papiers qu'il avoit, sur la méthode qu'avoit suivi son pere le Comte de Corke, pour transporter des carpes en Irlande. M. *Hooke* rendit compte de deux Observations faites avec le microscope, l'une d'une mine de diamant qui se trouvoit dans des cailloux, l'autre d'une araignée qui paroissoit avoir six yeux; mais on ne pût pas distinguer bien nettement ces six yeux.

On ordonna l'essai de la baguette divinatoire; Mrs *Boyle & Brereton* préten-

dant l'avoir vue faire son effet entre les mains de quelques personnes, quoiqu'elle n'eût rien produit dans leurs propres mains.

On proposa de se servir, dans l'opération, de la méthode prescrite par Gabriel *Platte*, dans son traité, de la découverte des trésors souterreins.

On pria Mr *Boyle* de conférer encore avec l'Artiste qui avoit annoncé un secret pour amollir le bois & lui rendre ensuite sa premiere dureté.

Mr *Long* assura avoir vû une cuirasse si épaisse, qu'elle ne pouvoit être percée par une balle de Pistolet. On chargea le Colonel *Juke* de prier, de la part de la societé, le Prince *Robert* de communiquer le secret de fabriquer des cuirasses de cette épaisseur.

Le Docteur *Wren* fut prié de rendre compte de l'essai qu'il avoit fait, pour faire éclore des œufs à la chaleur égale & moderée d'une lampe; expérience qu'il avoit poussée jusqu'à voir du sang dans les œufs.

Le 6 Mai on fit encore l'expérience de la baguette divinatoire; mais elle ne réussit pas mieux que les précédentes. On ordonna de la recommencer avec des baguettes dont le bois auroit un an de crûe.

On lût une lettre de Mr de la *Quintinie* qui s'excusoit de présenter à la societé, son traité & ses experiences sur la culture des arbres, parce qu'il devoit incessamment les publier. On accepta l'offre que fit Mr *Beal* de fournir à la societé des traités manuscrits sur le Jardinage, du Docteur *Jungius* & de *Caleb Norley*.

Mr *Moray* rapporta que le Comte de *Sandwich* l'avoit assuré qu'à la profondeur de soixante brasses, six hommes pouvoient tirer une ancre, ce que dix hommes pouvoient à peine faire, près de la surface de l'eau.

Mr *Robert* fut chargé de faire l'expérience, si les corps étant plongés dans l'eau, leur poids varieroit, comme celui des corps qu'on descend dans les mines; témoin l'expérience qu'en avoit fait le Docteur *Power*, par laquelle une lampe de cuivre qui pesoit une livre au haut de la mine, étant descendue à soixante & huit verges de profondeur, y étoit plus legere au moins d'une once.

Voilà ce que j'ai recüeilli légérement de plus utile, dans un ouvrage qui intéresse tous les hommes, même ceux qui ne sçavent pas lire. Je vous conseille de l'acquérir, & d'en faire des extraits

pour votre Journal. Cela vaut mieux que des contes. On a beau vous dire que les Dames ne liront pas ces extraits. C'est une erreur. Elles sont aussi propres que nous à la Philosophie expérimentale, elles en raisonnent moins profondément, mais plus nettement. Vous donneriez bien mauvaise idée de votre beau Sexe, à nos Dames Angloises. Encore un sujet intéressant.

A New and Auurate History of Louth America. 1. *vol. by* Mr. Rolt, *in*-8°. *pr.* 6 *Sh.* Gardner.

Nouvelle Histoire de l'Amérique Méridionale, 1. *vol. par M.* Rolt. *in*-8°. *prix* 6 *chelings chez* Gardner.

L'Auteur promet par un titre beaucoup plus détaillé, un tableau de tout ce qui a rapport à la découverte du nouveau monde, des tentatives qui ont été faites pour trouver un passage par le Nord-Est & le Nord-Ouest, des différentes possessions des Européens dans l'Amérique; avec une description complette des provinces du Chili, du Paraguay, du Perou & des continens qui appartiennent aux Espagnols; de la Guia-

ne, & spécialement de Surinam, appartenant aux Hollandois; de Cayenne sous la domination de la France; du Bresil sujet à la couronne de Portugal, de toutes les différentes nations d'Indiens, qui se trouvent dans ce vaste territoire; enfin l'histoire des Isles adjacentes aux côtes, avec des détails concernant la Geographie, la Politique, l'Histoire Naturelle & le commerce de ces Provinces; la religion, les mœurs & les coutumes des habitans.

Il s'en faut bien que Mr *Rolt* ait tenu parole sur un engagement aussi étendu & aussi difficile.

La nouvelle Histoire, disent nos Journalistes & nos connoisseurs, car je ne m'en rapporte pas toujours aux premiers, lorsque je n'ai pas le tems de lire; cette Histoire n'est qu'une compilation mal digérée de *Hackluyt*, *de Purchas*, *Churchill*, *Astley*, *Harris*, &c. M. *Rolt* débutant par une description de l'Amérique, abandonne son sujet au milieu du chapitre, pour parler de Solon, de Platon, d'Aristote, des Phéniciens & de *Macham* qui fut à Madère & découvrit le premier les Canaries. Au lieu de poursuivre, il recule jusqu'à Minos Roi de Crete, d'où il passe brusque-

ment aux Pisans, aux Florentins, aux Genois & aux Venitiens, pour arriver à Vasco de Gama & à Colomb.

M. *Rolt* me pardonnera de prendre un moment le ton de critique, plus séant à notre liberté qu'à la politesse françoise. S'il attribue la formation de l'or à la chaleur du soleil sous les tropiques; comment expliquera-t'il la génération de l'or dans les Montagnes de Hongrie, d'Ecosse, du Chili, & du détroit de Magellan? A propos de ce détroit; pourquoi, dit-il, que depuis 1616 où celui de *Le Maire* fut découvert, celui de Magellan ne fut plus si fréquenté? Ignore-t'il que le détroit de *Le Maire* ne donne point de passage du Nord au Sud, & que n'étant qu'un canal entre la terre de Feu, & l'Isle des Etats; il n'a rien de commun avec le détroit de Magellan?

Quittons le rôle de Censeur, qui ne va point à la douceur de mon caractere, & cherchons à loüer. Peut-être trouverons nous matiere dans l'Ouvrage suivant.

Geographical, Historical, Political, Philosophical and Mechanical Essays. The first containing an Analysis of a general Map of the Middle British Colonies

in America and the Country of the confederates Indians: a Description of the face of the Country; the Boundaries of the confederates and the maritime and inland Navigations, of the several Rivers and Lakes contained Therein. By Lewis Evans. 4°. 9. *s. Philadelphia, printed and sold by* Dodsley, &c. *In London.*

Essais de Géographie, d'Histoire, de Politique, de Philosophie & de Mechanique. Le 1er. contient l'Analyse d'une Carte générale des Colonies Angloises du milieu de l'Amérique & du Pays des Indiens Alliés, avec la Description de ce Pays, l'Histoire de ces Alliances, & de la Navigation des Rivieres & Lacs du Pays, par Louis Evans. *in-4°. prix 9 chelins. Imprimé à Philadelphie, & se vend chés* Dodsley, &c. *A Londres.*

Voici du moins de quoi réveiller l'attention de tous vos Lecteurs. Il s'agit de la description des Païs qui font l'objet de nos malheureuses contestations.

J'omets la description, pour vous conduire au morceau le plus interessant. Ce sont les Observations de l'Auteur, sur les affaires présentes de l'Amérique. Voici ses termes:

Après avoir essayé de faire passer des avis particuliers au Ministere; puisqu'il ne les a pas reçûs, ou accüeillis, je vais les lui réitérer publiquement.

Autrefois notre plus grande crainte étoit que les François ne formassent une chaîne de communication entre le Canada & l'embouchure du Mississipi; mais l'événement paroissoit si éloigné, que nous ne devions pas nous en allarmer. Ils y tendent aujourd'hui, par la voye de l'Ohio, où ils ont déja formé un établissement.

Si nous les laissions faire, non-seulement l'Ohio tomberoit sous leur domination, mais aussi tout le pays qui est au Sud jusqu'à la Baye du Méxique. Les Anglois doivent donc établir incessamment des Forts sur la riviere de *Cherock* & entre *l'Ohio* & *Moville*, avant que les François s'y établissent, & qu'ils subornent les *Cherokees*, les *Chicachas* & les *Crick*, nos alliés. Nous accusons les Indiens d'inconstance; condamnons plutôt notre erreur de penser que ces Nations connoissent d'autre lien que celui de l'intérêt; condamnons notre conduite à l'égard de ces peuples. Les *Welinis* sont nos amis, parce qu'ils ont besoin de nous

pour leur commerce. Ils ont donné des preuves non équivoques de leur zele pour nos intérêts, & de leur résolution, à l'affaire de *Tawightawi-towns* où ils ont perdu 22 de leurs Guerriers. Ils ont même, par attachement pour nous, refusé les offres avantageuses des François; ils font la guerre dans l'espérance d'être secourus, & nous les abandonnons indignement, pour les livrer sans armes & sans provisions, à la vengeance d'un ennemi provoqué. Est-ce donc une des maximes de notre politique, d'acheter au poids de l'or, l'alliance des Nations sur lesquelles on ne peut compter, & de trahir nos amis les plus solides & les plus généreux?

Si nous garantissons assez-tôt nos possessions au voisinage de la Caroline, nous renversons le grand projet des François, qui est d'établir la communication entre l'Ohio & Moville. Qu'on ne s'imagine pas que les François n'aient pas d'autre voie pour le commerce intérieur de la Floride, que le Mississipi. Plutôt que de se hazarder sur un fleuve si rapide, ils prendront la riviere rouge; ce qui les détourne & les retarde considérablement. Il est vrai que les bords du

Miffiffipi font moins dangereux que le milieu du canal ; mais les Indiens nos alliés qui font fur ces bords, les empêcheront bien de s'en approcher. Si les François venoient à gagner les Chicachas & les Cheroquès, au lieu de la Nouvelle Orléans, ce feroit Moville qui deviendroit le centre de leur commerce avec la Floride. Quoiqu'il n'y ait pas quarante lieues de trajet, de l'embouchure du fleuve à la Nouvelle Orléans, comme ils font trente ou quarante jours à les faire, à caufe de la rapidité du fleuve, ils préféreront toujours Moville qui eft bien plus à leur portée. Si nous ufons de lenteur ou de négligence à fecourir les Indiens nos alliés, leur défection eft inévitable. Les François l'ont éprouvé plus d'une fois à leurs dépens. En vain, penfons-nous éblouir le Public par des Cartes prétendues, qui nous étalent des Forts & des établiffemens déja formés. Un comptoir de Marchand n'eft pas un établiffement ; une maifon de bois fans artillerie & fans garnifon n'eft pas un Fort.

D'ailleurs, il ne nous manque que des forces militaires en Amérique. Avec ce fecours, que nous devons même nous ménager en tems de paix, la partie ne

fera plus égale, & nous l'emporterons enfin fur les François. La moitié de notre commerce dépend de nos plantations, & le total de notre puiffance eft fondé fur notre commerce. Dès qu'il fera ruiné, nous ne tarderons pas à éprouver les effets de la mifere, & du pouvoir arbitraire.

Il y a parmi ces avis une compenfation dans les motifs de crainte & de confiance réciproque, qui ne peut offenfer aucune des deux Nations. Ce n'eft qu'aux malades défefpérés qu'on doit cacher la foibleffe de leur état. Nous n'en fommes pas à ce point, quoiqu'en difent vos politiques ; fi vous entendiez ceux de nos caffés, c'eft bien pis, quand ils parlent de la France. Mais nous fommes encore affez forts pour nous battre long-tems de part & d'autre, fans nous épuifer. Les Etats fubfifteront, je ne plains que les hommes. Puifque nous en fommes fur cette matiere, je vais vous donner des armes, parce que je ne vous crains pas.

POLITIQUE.

The important Queftion concerning invafions a fea war, raifing the Militia and paying fubfidies for foreign troops fairly and impartially ftated on both fides and humbly referred to the judgement of the Public. being a new Edition of the papers firft published in the Evening advertifer. in-8°. 1. *Sh.* Griffiths.

Queftions importantes fur les Invafions, la Guerre Maritime, la levée de la Milice & le payement des fubfides aux Troupes Etrangeres, difcutées fans partialité pour & contre, & foumifes au jugement du Public. Ce n'eft qu'une nouvelle Edition des pieces qui ont déja paru dans l'Evening Advertifer. in-8°. *Prix, un chelin chez* Griffiths.

On montre dans cette Brochure 1°. la poffibilité d'une invafion en Angleterre, d'où l'on infére l'intérêt que la Nation a d'empêcher l'ennemi de prendre poffeffion des Provinces Maritimes du continent, qui confrontent à nos Côtes les plus expofées. 2°. En convenant que nos Flottes font plus nombreufes & mieux équipées que jamais, l'Auteur donne de très-bonnes raifons pour prouver que nous

ne devons pas nous repofer entiérement fur cet avantage, qui n'eft pas fuffifant à fon gré pour affoiblir la France. C'eft à tort que nous penferions qu'en prenant beaucoup de Vaiffeaux François, nous détruifons tout le commerce de cette nation, & que nous la mettons hors d'état de continuer la guerre. L'induftrie équivaut à la force. Le François pourra faire le commerce étranger fans (*a*) Marine ; en vain donc lui prendrions-nous tous fes Vaiffeaux, nous ne l'incommoderons pas autant que nous l'imaginons, & nous dépenferons vingt millions contre un. 3°. A l'égard de la Milice, l'Auteur combat les raifons qui tendent à l'établir ; raifons tirées de l'exemple de l'ancienne Rome & de la Suiffe moderne ; il fait voir la différence effentielle qui eft entre leur Gouvernement & le nôtre, & il finit par montrer que la levée de la Milice opérera indubitablement la ruine de notre commerce, & deviendra dangereufe pour notre liberté. 4°. Il approuve le parti d'employer

(*a*) L'Auteur nous permettra de ne pas déférer à fon avis. C'eft en perfuadant de pareilles maximes aux Portugais, que l'Angleterre s'eft emparée de leur commerce, & qu'elle les tient depuis long-tems fous la tutelle.

des étrangers ſubſidiaires ſur le continent, en cas de beſoin ; & il regarde ce ſyſteme comme le moins coûteux pour nous & le plus utile, en ce qu'il fera une diverſion aſſez importante pour occuper les François & pour les mettre dans l'embarras (*b*). La vérité parle d'une maniere frappante dans cette piece. C'eſt à peu près la meilleure qui ait paru dans ce genre.

The occaſional Patriot. 8°. 1 *sh.* Payne. *Le Patriote par occaſion.* in-8°. prix, *un chelin. Chez* Payne.

On commence ici par juſtifier le miniſtere de *Walpole.* De jour en jour, la mémoire de ce grand homme ſe rétablit, par la méſintelligence de ſes ennemis. Car dès qu'ils viennent à rompre entre eux, ils ne manquent pas de ſe reprocher leurs injuſtices & leurs noirceurs contre ce fameux Miniſtre.

(*b*) Le ſyſtême de l'Auteur n'eſt pas ſi déraiſonnable. Il veut ôter à la France ſa Marine, à l'Angleterre ſes troupes ; c'eſt le moyen de finir bien-tôt la guerre. Mais on ne tombera pas dans ſes panneaux. Il ne s'agit pas ici de l'Europe. Avec des vaiſſeaux ſans milice, l'Angleterre étend ſes Colonies, & nous perdrions les nôtres, avec des troupes ſans Marine.

Mais l'honnête homme n'eſt plus, & les méchans reſtent.

L'Auteur examine enſuite les moyens que l'Angleterre doit employer pour ſe défendre, dans le cas où la France la menaceroit d'une invaſion. Il obſerve d'abord que la France n'a pas la même choſe à craindre de notre part ; parce qu'un corps de vingt ou trente mille hommes que nous pouvons tout au plus mettre ſur pied, ne peut pas faire la conquête d'un royaume auſſi puiſſant que la France, muni de tant de fortereſſes, ſoutenue par une nobleſſe qui préfere la gloire des armes à l'utilité du commerce, (*b*) & défendu par trois cens mille hommes.

2°. Quand même cette invaſion ſeroit praticable, elle ne ſeroit pas à deſirer, parce que dans le cas où l'Angleterre & la France ſeront ſous la même domination, le Gouvernement réſidera toujours en France, & l'Angleterre n'en

(*a*) L'Angleterre amaſſe des tréſors pour avoir des ſoldats. La France a des ſoldats, qu'a-t'elle beſoin de tréſors ? Si l'Angleterre avoit trois cens mille hommes ſur pied, ce ne ſeroit peut être pas ſur l'Amérique qu'elle porteroit ſes vûes de conquête & de domination.

ſera regardée que comme une province. Puiſque vous ne pouvez pas faire de conquêtes, direz-vous, tournez donc entiérement vos forces du côté de la défenſe. Levez une milice. Mais on ne penſe pas qu'en levant cette milice, on ôte au peuple ſon induſtrie, on dépouille les manufactures de leurs ouvriers, on porte de cruelles atteintes au commerce, on augmente conſidérablement la dépenſe, en même temps qu'on diminue les moyens d'y fournir ; on tombe enfin dans l'inconvénient d'un gouvernement militaire. En un mot, quand nous ſommes en guerre avec la France, nous n'avons qu'un parti à prendre ; c'eſt de lui ſuſciter ſur le continent autant d'ennemis que nous le pouvons, dûſſions-nous les payer fort cher. Tant que la France aura ſes frontieres à défendre, de quelque côté que ce ſoit, elle en ſera moins en état de faire les dépenſes néceſſaires pour ſa Marine. Occupée à ſe garantir, elle ſera bien éloignée de projetter une invaſion. Ainſi, ſans entrer dans la queſtion, ſi nous devons payer des troupes pour la ſûreté d'Hanovre, il eſt certain que nous en devons payer pour harceler cette nation, & pour l'empêcher de

tourner toutes ſes forces contre nous. Si la France n'a pas beſoin de troupes & de garniſon pour défendre ſes frontieres, elle aura comme l'Angleterre, les avantages d'une iſle, & de plus, ceux du continent, ce qui doit nous la rendre doublement redoutable.

Les diſcuſſions politiques ne ſont ni à la portée de tout le monde, ni du goût général de votre nation. Accoutumée à la ſubordination, chacun y cherche à profiter de la ſituation du Gouvernement, bonne ou mauvaiſe, ſans trop s'embarraſſer du bien de la patrie. A la vérité, les hommes publics ſçavent reclamer ce nom ſacré, comme les hypocrites empruntent celui de la Religion, lorſqu'il y va de leur intérêt. Un pere parle à ſes enfans de l'honneur & de l'avancement de la famille, jamais du bonheur de l'Etat : c'eſt un grand défaut dans votre éducation. Que direz-vous d'un ennemi qui cherche à vous rendre meilleurs? Oublions, je vous prie un moment, que nous ſommes en Guerre ; & puiſque j'ai commencé à moraliſer, je vais continuer, auſſi bien la bonne morale, eſt-elle le meilleur fondement de la politique ? Vous connoiſſez Addiſſon, l'Apôtre de l'humanité, & le Ci-

toyen de tous les Etats ; il n'est plus, mais son esprit vit parmi nous. Ordinairement les Originaux naissent sans pere, & meurent sans enfans. N'allez pas analyser mon idée ; vous l'entendez, c'est tout ce que je veux. Addisson, outre le mérite d'avoir créé son genre, a eu le bonheur de le transmettre. Je ne sçais si vous reconnoîtrez le Spectateur dans la Spectratrice. Comme c'est une sorte d'ouvrage qui manque à votre Nation, & qui seroit cependant beaucoup plus utile que tous vos ouvrages périodiques ; jusqu'à ce que quelques-uns de vos Philosophes ayent eu le courage de lever un Journal de morale, que j'intitulerois *l'Ecole du Monde* ; je vous ferai part de nos feuilles volantes de cette espece.

MORALE.

The wife. by Mira *on of the Authors of the female Spectator and Epistle for ladies*, 12. *price* 3 *s.* Gardner.

La Femme. par Mira, *l'un des Auteurs de la Spectatrice & de la Lettre aux Dames*, in-12°. *prix* 3. *chelins, chez* Gardner.

Le dessein de cet ouvrage est de rétablir le Mariage dans ce premier lustre qui faisoit la joie de la Nature, le bonheur des familles & la prospérité des

Etats. L'Auteur cherche la source des dégoûts & des désagrémens qui ont empoisonné ses douceurs, les occasions & les motifs de la mésintelligence qui troublent cette chaste union. Souvent la diversité des sentimens de Religion ou des partis dans le gouvernement, divise les familles, surtout dans un Etat libre comme le nôtre. L'Auteur conseille aux femmes de ne jamais entrer dans ces sortes de discussions. Il exige d'elles une régularité de conduite, une piété solide, qui puisse édifier sans chagriner. Il les exhorte à cette continuité d'attentions & à cette propreté dans la parure, qui renouvellant sans cesse aux yeux d'un époux, l'éclat des graces & la félicité du premier jour, rappelle ses desirs & fixe les caprices du cœur, par le charme des sens. Cet Auteur veut de plus assujettir la femme à l'humeur du mari, il la prie de modérer sa joie, si l'époux est sérieux, & de renoncer même aux divertissemens, s'il ne les goûte pas, mais particuliérement aux fêtes & aux bains de *Bath* & de *Tumbridge*. Ce sont des parties de plaisirs plus voluptueuses & presque aussi dangéreuses que vos bals en France.

Un Philosophe Républicain que nous

respectons ici, décrie les sciences comme un poison des mœurs ; notre Auteur qui ne voit pas si loin, se contente de penser qu'elles sont la peste du ménage, quand une femme s'en mêle. On n'en croit rien à Paris, & vos Dames sçavantes étoient seules capables, autant par leur exemple que par leur esprit, de réfuter la nouvelle opinion. Il est vrai qu'à Paris les sciences sont pour quelques ames d'élite, un asyle contre la corruption, & qu'ici où elle n'est peut-être pas si avancée, elles pourroient hâter la décadence des vertus conjugales. Notre Auteur qui songe à les maintenir, écarte tout ce qui peut détourner une femme de l'unique soin de plaire à son mari, & pour vivifier ses préceptes, voici l'exemple qu'il cite à toutes les épouses mal assorties.

Un gentilhomme d'une fortune honnête, avoit épousé une Demoiselle aussi vertueuse que belle. Il l'aimoit, mais un goût de libertinage contracté dès sa jeunesse, lui faisoit dissiper dans le crime les trésors de l'amour ; rien n'arrêtoit son débordement. Un jour qu'il étoit monté à cheval, pour respirer le bon air de la campagne, il rencontre une pauvre fille qui portoit dans une besace les restes

desservis de quelques tables. Son imagination débauchée lui créant une Vénus sous les haillons de la misere, ce gentilhomme descend de cheval & s'écarte dans le bois avec elle. Il n'étoit pas loin, lorsque le cheval rompt sa courroye & regagne la maison avec les provisions de la fille. L'épouse fut d'abord effrayée, mais en fouillant ces besaces, elle comprit quel étoit l'écart de son mari, & conçut dès ce moment le projet de sa vengeance.

Le gentilhomme obligé de revenir à pied, trouva deux amis en chemin qu'il amena chez lui vers l'heure du souper. On se mit à table. Le premier service fût composé d'un seul plat qui étonna fort les convives & le mari même, qui ne songeant point à l'avanture du matin demanda sans méfiance à son épouse ce que c'étoit. Un mets nouveau, dit-elle, vous devez le connoître, puisqu'il me vient de vous. Le mari vit alors que c'étoient les débris de viande & de pain qu'on devoit avoir trouvé dans les besaces. Sa confusion parut, & la femme assez vengée, lui dit sans émotion : » puisque ce mets n'est pas de votre » goût, faites donc de meilleures provi» sions, quand vous irez au marché. Je

„ vous promets, dit-il ma chere épouse, „ de ne jamais aller à pareil marché. Après qu'elle fut retirée, il raconta le fait à ses amis, qui admirerent la douceur & la réserve de cette sage épouse.

Voilà de la morale bien bourgeoise, direz-vous ! Mais sçavez-vous qu'il ne se passe pas tous les jours des aventures héroïques dans le commerce conjugal, & que ces exemples familiers sont plus instructifs que de belles fictions. Du moins le pensons-nous ainsi. Vous demandiez d'ailleurs des nouvelles, je ne pouvois pas créer un événement tragique pour vous amuser. Peut-être le tems fera-t-il éclorre du sublime ; dans cette attente prenez du simple & du commun.

The Husband. in Anower. to the Wife pr. 3. *sh.* Gardner.

Le mari en réponse à la femme. Prix 3. *chelin chez* Gardner.

Si l'hymen est un joug, l'amour le partage également sur deux têtes ; mais ce n'est pas au sexe foible à porter le fardeau. Sans doute une femme ne peut exiger d'un mari ces complaisances délicates qui sont l'appanage de la douceur, & qui naissent dans un cœur débarrassé des grands soucis & des soins impor-

tants ; mais le mari doit exercer un empire insensible, attendre sans fierté l'hommage que la nature lui accorde, & prévenir les caprices d'une femme, pour éviter de s'y soumettre. Si le beau sexe se plaît à contredire, il est si doux de lui céder, & si aisé de le satisfaire, il a tant de souplesse & d'aménité dans le caractere, qu'il y a de la cruauté à le contrarier. Ne refusez donc pas, dit *Mira*, des plaisirs à celles qui ne vivent que pour vous plaire. Procurez-leur des amusements variés ; mais sur-tout, rendez-leur votre domicile agréable par une présence assidue. Ici toute la morale Angloise doit échouer en France. Il y a de quoi pétrifier une femme, diront vos petits-maîtres, que de lui proposer le spectacle éternel d'un époux. Ne se retrouvera-t-on pas assez tôt, quand l'âge aura fait déserter l'une, & rejetter l'autre. Il est beau de mourir d'accord sur le même foyer, mais vivre ensemble, cela ne se dit même pas. Voilà des maximes qui m'ont fait rire plus d'une fois, & qui m'auroient affligé, si ce n'avoit été le langage de l'inconsidération, plutôt qu'un systême avoué. Car un François qui réfléchit, est constamment honnête ; la plûpart n'ont qu'à rentrer

dans leur propre cœur, pour se trouver meilleurs qu'ils ne paroissent. La morale m'entraîne. C'est un goût dominant chez toutes les ames sensibles. Mais il ne faut pas que la curiosité de vos lecteurs en souffre. Suivons le cours de la littérature. Un mot de Poësie. Cet article seroit long si je vous détaillois toutes nos misérables richesses en ce genre. Voici du mélange.

POESIE.

1°. *Poëme sur le dernier Tremblement de terre de Lisbonne, avec des Pensées sur le Cimetiere. Chez* Dodsley, *un demi-chelin.*

Cet ouvrage est digne du cimetiere des Auteurs ; c'est-à-dire de l'oubli.

2°. *Le Philosophe des Champs. Poëme. chez* Dodsley. *Prix, un demi-chelin.*

C'est plutôt une ode qu'un poëme. Le Philosophe y peint une belle soirée, un paysage agréable, & tout ce que la nature étale dans sa retraite à ses regards curieux. La pente du sujet l'entraîne dans des réflexions morales, plus sensées que neuves, mais embellies d'ailleurs par le charme de la versification.

3°. *Epître imitée de la dix-septiéme du premier livre d'Horace.* 4°. *chez* Dodsley.

Le morceau le plus intéressant de

cette piéce est le portrait de Milord *Bolinbrock*. On ne peut refuser beaucoup de génie au Poëte, qui s'avance à grands pas au sommet du Parnasse.

4°. *Merci Lodge. Poëme, par le Révérend M. Moïse* Brown. *chez* Ovven. *prix, un chelin.*

Perci Lodge est une maison de plaisance du Duc de Sommerset. Ce Seigneur en désiroit la description en vers. On doute que M. *Brovvn* ait immortalisé ce beau lieu.

5°. *Poëmes moraux. Par un gentilhomme Américain.* in-4°. *Chez* Rivington. *prix, deux chelins.*

Si ce gentilhomme n'a reçu, comme il le dit, d'autre éducation que chez une maîtresse d'école de la campagne, il paroît que la nature a beaucoup fait pour lui, & que les leçons d'une meilleure école peuvent le mener loin.

BEAUX ARTS.

PEINTURE ET SCULPTURE.

Quoique nous soyons Peintres dans nos écrits, nous sommes très-peu avancés dans l'art de la Peinture. Nous avons le génie, mais il nous manque l'art & la main. D'où naît cette bisarrerie ? Il me

vient dans la penſée que la Peinture ne repréſente que les ſurfaces de la matiere, & que l'eſprit Anglois veut en ſonder toutes les profondeurs. Le Taſſe & Milton vous rendront mon idée. L'un, né ſous un Ciel agréable, avoit toujours la belle Nature ſous les yeux; ſes ſens ne reſpiroient que le plaiſir; ſes couleurs étoient ſous ſa main. Comment ſes images n'auroient-elles pas été réelles & techniques? L'autre qui n'étoit point captivé par un modéle ſi préſent, s'élança pour ainſi dire au de-là de l'être, & peignit ce que l'œil ne voit point. Notre génie eſt comme notre ſol, fécond, mais dur; abondant, mais en productions communes. Notre aſpect eſt froid, ainſi que le climat; mais quand le cœur ou l'imagination ſont une fois remués, vous voyez ſortir de cette terre ſéche des eſprits de ſel & de feu qui répandent partout la chaleur, & quelquefois l'embraſement.

Pardonnez, je deviens diffus, abſtrait, inégal, incorrect, en un mot Anglois. Si ces écarts vous déplaiſent, je ſuivrai mon plan à la toiſe. Mais dans un Journal, on peut errer, ce me ſemble. On dit que votre Nation eſt folle, vos Auteurs ſont quelquefois ſages juſqu'à l'en-

nui. J'allois chercher un grand détour pour revenir à la Peinture. Ne fais-je pas auſſi bien de bruſquer?

M. Hamilton vient de dédier au Duc de *Bedford* un tableau allégorique, ſur ducation d'une jeune Demoiſelle. Elle eſt préſentée par ſa mere à Minerve. D'un côté ſont les Arts de la Peinture & de la Muſique, prêts à lui donner leçon; & de l'autre, les trois graces pour embellir ſes talens.

Trois Eſtampes, par M. Strauge, Graveur célébre. La premiere repréſente Jules Céſar, répudiant ſa femme Pompeïa, dont la contenance exprime le dédain & la fierté d'une ame noble, pleine du témoignage de l'innocence & du reſſentiment de l'injure. Céſar reçoit Calpurnie à la place de Pompeïa. La joie de l'une, contraſte avec la colere de l'autre. La ſcene repréſente d'un côté le portique d'un ſuperbe Palais, & de l'autre un Temple d'architecture grecque, où l'on voit un groupe de ſoldats Romains avec les Enſeignes Militaires déployées.

Le ſujet de la ſeconde piéce eſt la découverte de Romulus & de Remus. Un Berger préſente l'un des deux à ſa femme qui le reçoit avec un viſage où reſpire la plus tendre bienveillance. Un petit enfant court autour d'eux avec

empreſſement pour voir ce qui ſe paſſe, & ſa ſœur regarde ce ſpectacle de ſa chaumiere avec une admiration mêlée de plaiſir. Un pigeon voltige au coin du toît de cette chaumiere, d'où la vûe s'échappe dans un païſage où l'on découvre la louve qui allaite l'autre enfant. Ces deux piéces ſont de Pierre *de Cortone*, & leurs Originaux ſe voyent à l'Hôtel de Toulouſe, à Paris.

La troiſieme piéce eſt de *Salvator Roſa*, remplie de la force d'expreſſion qui fut particuliere à cet inimitable Artiſte. Elle repréſente Béliſaire dans l'adverſité. Au-delà des fragmens de ſculpture & d'architecture, répandus ç'a & là, s'éléve un vieux arbre qui va ſe perdre dans les nües. Béliſaire eſt au milieu de ces ruines; à quelque diſtance on voit un groupe de ſoldats. On démêle dans la ſurpriſe de leurs regards une eſpece de vénération qui les empêche d'aborder leur vieux Général. *Vandike* a traité le même ſujet; mais dans ſa compoſition, le ſoldat qui eſt à côté de ſon Général occupe tous les regards, au lieu que dans l'ouvrage de *Salvator Roſa*, Béliſaire iſolé parmi ces débris d'édifices, fixe la principale attention.

M. *Macardel* déja connu par d'excel-

lentes piéces en demie-teinte, débite deux figures d'après le célébre Vandike, & le Public en paroît très-content. Il paroît un Hercule de M. *Rieſbach*. Son attitude, quoique différente de celle de l'Hercule Farneſe, n'eſt pas moins aiſée & moins naturelle. On voit un autre Tableau de la même main, repréſentant Diane & Endimyon de feu *Plura*. Les Amours ſont autour d'eux, diverſement occupés; l'Artiſte s'eſt diſtingué dans la poſture du Berger endormi. Le Champêtre eſt aſſez caractériſé par le païſage.

ROMANS.

On copie en Angleterre, comme en France, moins richement & moins heureuſement peut-être; mais enfin, on s'eſſaye, ainſi qu'en France, à créer. Si vous dites que nous ſommes des modéles très-dangereux, je ne ſçais quelle ſera notre gloire, car nous imitons très-mal. N'en jugez pas par l'article que vous venez de lire, mais par les Romans dont je veux vous parler. Il nous en eſt arrivé de France en ſi grande quantité, & d'une telle eſpece, que chacun a dit, *j'écrirai moi auſſi; & je ſervirai la Patrie en faiſant débiter du papier, & mes écrits iront aux Colonies.* Là-deſſus, Monſieur,

tout l'hyver dernier, en attendant la ſaiſon d'embarquer, on s'eſt mis à écrire; & tandis que vos Acteurs faiſoient de bonnes Comédies, nos Actrices griffonnoient des Romans. Mademoiſelle *Ckarke*, fille du célébre Acteur *Colley Cibber*, après avoir eſſayé les rôles d'homme ſur le théâtre, a trouvé que notre habillement lui alloit ſi bien, qu'elle n'en prend point d'autre dans ſes voyages. Ce déguiſement forme ſans doute l'eſprit aux avantures. Enfin, elle vient de donner *l'Hiſtoire d'Henri* Dumont, *Ecuyer*, & de *Mademoiſelle Charlotte* Evelin.

Le Comte d'Eſtrade Seigneur François, avoit une fille. C'étoit le *Chef-d'œuvre de la Nature*, & *le nec plus ultrà* de l'Art. Il la marie à M. *Archibald Dumont*, Gentil-homme fort riche. Cet heureux couple ne jouit pas un an de ſon bonheur. L'une mourut de la petite verole, & l'autre de chagrin; comme il convenoit. Ils ne laiſſerent qu'un fils ſous la tutelle du Comte d'Eſtrade ſon Grand-pere, qui déſolé de la perte de ſa fille, voyage en Angleterre pour diſſiper ſa douleur, amenant avec lui ſon pupille. Il en confia l'éducation à M. *Evelin* Gentil-homme Anglois. C'é-

toit un Homme ſans fortune, mais d'un grand mérite, & très-propre à donner les meilleures inſtructions à ſon éleve. Il avoit une fille d'une beauté rare, qui entendoit les Langues & les Sciences, plus qu'il ne ſemble être permis à ſon Sexe. Le jeune Dumont rencontre & recueille un orphelin abandonné. *Jennings* (c'étoit ſon nom) devient amoureux de Mademoiſelle Evelyn. Mais n'eſpérant point de retour; pour diſſiper ſa paſſion, il paſſe aux Indes, où la fortune le dédommage des caprices de l'Amour par un riche établiſſement. Cependant le jeune Dumont faiſoit bien moins attention aux leçons de M. *Evelin*, qu'aux charmes de ſa fille. Elle n'étoit pas inſenſible aux impreſſions qu'elle faiſoit naître, mais par délicateſſe il fallut cacher des ſentimens qui ne s'accordoient pas avec les diſproportions d'état, non plus qu'avec les vûes des parents. Forcée par ſon pere, elle ſacrifie ſon inclination & ſe marie à M. *Generous Baronet*. Heureuſement au bout de trois ans, celui-ci tombe de cheval & ſe tue. Mais il n'étoit plus tems. Dumont avoit déja épouſé Mademoiſelle *le Roi*, très-aimable, à cela près qu'elle boit un peu trop pour ſa ſanté, elle meurt. Dumont,

après avoir diſſipé trois ou quatre cent mille livres de rente, ſe trouve réduit pour vivre, à ſervir dans les Gardes. C'eſt alors que Mademoiſelle *Evelin*, aſſez riche de ſon veuvage, elle qui n'avoit pas oſé jetter les yeux ſur lui dans la ſplendeur de ſon opulence, va le chercher dans la miſere, & lui préſenter ſa main & ſa fortune. Puiſſent-ils vivre en paix, pour épargner à Mademoiſelle Ckarke la peine de nous accabler de leurs triſtes avantures.

Voici encore des déguiſemens, non pas dans un Auteur, mais dans les perſonnages de Roman.

C'eſt *Le diſeur de bonne avanture, ou le Fantaſſin annobli.*

Une femme d'un état obſcur & ignoré, laiſſe en mourant un fils ſans fortune & ſans protecteur; qui ne connoiſſant ni ſon pere ni ſa condition, ſe voit obligé de ſervir ſous le nom de Céſar, chez M. Guillaume, Ecuyer. L'épouſe & la fille de l'Ecuyer deviennent rivales & ſe diſputent le cœur de Céſar. Lucie n'a pas de peine a l'emporter ſur ſa mere, & la jalouſie de celle-ci venant à éclater, l'amant eſt obligé de fuir. Il rencontre une Bohémienne qui s'offre à ſervir de médiatrice à ſes

amours. Mais Lucie ayant refuſé un établiſſement, eſt enlevée de la maiſon paternelle, pour aller chez un oncle. C'eſt alors que la Bohémienne s'habillant en Officier, & faiſant paſſer Céſar pour ſa fille, donne à nos amans les moyens de conduire leur intrigue à un terme plus heureux; mais l'amour trahit leur déguiſement, & Céſar eſt encore chaſſé de cette maiſon avec l'Officier. Le malheur ayant rendu ces avanturiers inſéparables, un jour qu'ils ſe racontoient leurs infortunes, il ſe trouva dans leurs entretiens que Céſar étoit le fils de la Bohémienne, & d'un Comte Ecoſſois qui avoit été dans le cas de tenir ſon mariage ſecret pour des raiſons de famille. La mere de Céſar l'avoit envoyé chez ſa tante, qui l'avoit fait paſſer pour ſon fils & l'avoit élevé comme tel. Après la mort du Comte, ſon épouſe étoit allée chez ſa ſœur pour reprendre le gage de ſa tendreſſe, mais la trouvant morte & ne voyant plus ſon fils, elle s'étoit jettée de déſeſpoir dans une bande de Bohémiens qu'elle avoit fait vœu de ne pas quitter, juſqu'à ce qu'elle eût retrouvé ſon fils. Celui-ci ſe fait reconnoître à la famille du Comte, rentre dans ſes biens,

& après avoir trouvé dans sa grande fortune un moyen de gagner le pere de Lucie, & de le libérer de dettes considérables, il épouse cette amante fidéle, qui lui donne quinze enfans avant la fin du Roman, sans doute pour distinguer celui-ci des autres par le dénouement.

Je suis fâché de n'avoir rien de mieux à vous offrir, mais si l'extrait de nos Romans vous ennuie, ne soyez pas l'ennemi des Anglois, jusqu'à leur envoyer tous les votres.

JOURNAUX.

Puisque je travaille pour un Journal, il faut que je vous parle des plus récents d'Angleterre, que vous ne connoissez pas sans doute.

The Universal Visiter or Monthly Memorialist. for January 1756. prix 6 d. Gardner.

Le Visiteur Universel ou le Collecteur du mois. Pour Janvier 1756. prix 6. d. chez Gardner.

Le Visiteur est un magasin, comme beaucoup d'autres, où l'on recueille des

pieces volantes & fugitives. C'est l'ouvrage de plusieurs associés. S'ils n'ont pas plus d'esprit qu'un seul homme, vous devez en attendre du moins plus de connoissances, de sagesse & de modération.

The Connoisseur by M. Town, *Critic and Censor General. in-12. 2 vol. 6. chel.* Baldwin.

Le Connoisseur par M. Town, *Critique & Censeur Géneral. in-12. 2. vol. prix 6 chelins, chez* Baldwin.

Cet ouvrage Périodique se distribue toutes les semaines. L'édition qu'on présente ici en contient les soixante & dix premieres feuilles revues & corrigées. On s'attendroit à voir un ouvrage tout à fait refondu. Car le moyen de douter qu'un homme pressé par un Auteur qui le sollicite & par des Libraires qui l'importunent, de rendre un jugement à la hâte, n'ait à réformer presque tout ce qu'il a dit! Dûssiez-vous vous en offenser, je remarque que de tous les Ecrivains, les Critiques sont peut-être ceux qui pensent le moins à ce qu'ils disent, & qui disent le moins ce qu'ils

pensent. On ne leur laisse ni le tems de réfléchir, ni la liberté de parler. Un ouvrage est-il mauvais? sous le nom d'un Mécéne, l'Auteur est à couvert. Est-il excellent? si le Critique loüoit, il parleroit comme le Public, & ce n'est pas sa manie. Ainsi tout Critique qui donne une édition corrigée de ses œuvres, passez moi ce terme impropre, s'il est de bonne foi, compromet beaucoup sa réputation. M. *Town* n'est point dans ce cas. Tout le monde souhaite qu'il veuille bien continuer cette production, qui est une des plus estimées par la vivacité, le sel & le bon gout. Au reste ce suffrage n'est ni vendu, ni extorqué.

TRADUCTIONS.

Il faut finir par le dernier degré de la Littérature. Ce n'est pas que je veuille ôter leur mérite aux Traducteurs. Votre *Amyot* que je connois, vaudra toujours mieux que ceux qui le r'habillent. Notre Pope a traduit Homere, comme Homere auroit écrit en Anglois. Vous avez des Traductions de ce même Pope, qu'il auroit peut-être enviées à leurs Auteurs. Cicéron peut encore faire une réputation à ceux qui voudront faire passer

en d'autres langues la force & la majesté de son éloquence. Mais le malheur de cet Orateur & des Auteurs classiques, c'est qu'ils ont été traduits la plûpart par des Grammairiens & à l'usage des Colléges. Il faudroit sans doute des traductions exactes pour les Enfans; mais il en faudroit aussi d'une autre espece pour la nation. D'où vient qu'Homere, Virgile, Horace, Juvenal, ne sont connus que dans vos Universités? C'est qu'ils n'ont point été entamés par des hommes de génie. Eh! qui veut user son esprit contre celui d'un autre? qui, dites vous? vos Poëtes, Boileau, Rousseau, l'auroient fait avec succès, s'ils n'avoient souvent mieux aimé imiter que traduire. Nous n'avons pas cette mauvaise honte, nous qui voulons joüir de toutes les productions de la terre, & enrichir notre langue d'idées, au risque de corrompre l'idiome, comme le prétend *Jonhson*. On ne nous accusera pas je pense de manquer de génie, cependant nous traduisons toujours, & même encore les anciens. Voici par exemple une Traduction nouvelle, excellente.

M. Fabius Quintilianus. His Inſtitutes of Eloquence , or the Art of ſpeaking in public in every caracter and capacity. Tranſlated in to English after the beſt Latin editions with notes critical and explanatory by William Guthrie , *Eſq.* 8°. 2 *vol.* 12 *ſh.* Waller.

Inſtitutions d'Eloquence de Quintilien , ou l'Art de parler en public , pour les hommes de tout état ; ouvrage traduit en Anglois d'après les meilleures editions , avec des notes critiques pour l'intelligence du texte , par Guillaume Guthrie , *Ecuyer.* 2 *vol.* in-8°.*prix* 12 *ſchelings. Chez* Waller.

M. *Guthrie* étoit déja connu par la traduction de pluſieurs morceaux de Ciceron. Après ce modéle d'éloquence , il n'y a point de meilleur maître que Quintilien. Perſonne ne pouvoit mieux entendre ni expliquer celui-ci, que l'interprete ou le traducteur du premier. Il ſuffit de voir la préface de M. *Guthrie* & les motifs qui l'ont porté à cette entrepriſe , pour juger de la maniere dont il l'aura exécutée.

L'Auteur de cette préface commence par marquer ſa ſurpriſe de ce qu'il n'y a pas encore de ſyſtême complet d'Eloquence Angloiſe , à l'uſage de ceux qui

doivent parler en public. Il a ſenti que les livres de Ciceron , *de Oratore* , qu'il avoit traduit , ne ſuffiſoient , ni pour tenir lieu d'un pareil ouvrage , ni pour le compoſer. Quintilien lui a paru plus propre à remplir cet objet. Les préceptes de Ciceron , dit-il , ne peuvent pas être adaptés à toute ſorte de diſcours publics , & ne conviennent qu'à un climat & à une ſeule nation. Mais Quintilien peut guider un Orateur au Parlement , au Barreau , dans les aſſemblées publiques , dans les conférences particulieres & juſques dans la chaire même. Il donne des principes univerſels , dont l'application convient à tous les peuples , à tous les âges , à toutes les langues, & à Weſtminſter comme à Rome. M. *Guthrie* fait connoître en peu de mots l'état où étoit l'éloquence chez les Romains , du temps de Quintilien , & les facilités qu'il trouva à faire revivre le goût chez ſes concitoyens. Il obſerve à cette occaſion , que ce ſont des cauſes politiques qui ont opéré la décadence du goût chez les Romains , & que le ſtyle commença à ſe corrompre à la Cour d'Auguſte , par la faute même de cet Empereur , qui avoit la foibleſſe de prétendre exceller dans la proſe & dans

les vers , quoiqu'il fût auſſi médiocre Auteur , que rafiné politique.

Après une deſcription de la perſonne de Quintilien , & un abrégé de ſa vie , M. *Guthrie* eſſaie de le peindre & de comparer ſon caractere avec celui de Ciceron. Il donne à Ciceron plus de dignité , d'éclat , de génie & de théorie ; à Quintilien , plus de régularité , d'agrément , d'adreſſe & de pratique. (*a*) Il trouve le ſtyle de Ciceron , plus clair , plus abondant , plus pathétique , & celui de Quintilien , plus fort , plus concis, plus expreſſif. Il donne l'avantage à Ciceron pour la diſpoſition , & à Quintilien pour l'exécution. En convenant que ſi Ciceron & Quintilien avoient été contemporains , Ciceron l'auroit indubitablement emporté ſur Quintilien , il croit ce dernier beaucoup plus utile pour former à l'éloquence les Orateurs Anglois. (*b*) Auſſi eſt-il certain que

(*a*) M. Guthrie entend-il par pratique , l'uſage d'écrire ou celui de parler? Les déclamations de Quintilien ſont-elles plus oratoires & en plus grand nombre que les oraiſons de Ciceron ? Quintilien avoit-il des auditeurs plus redoutables que n'étoit le Sénat & le Peuple Romain , du temps de Ciceron ?

(*b*) On voit bien ici le génie Anglois qui ramene tout à ſon utilité perſonnelle. Car il n'y

Quintilien avoit des avantages que n'avoit pas eu Ciceron. Quintilien jouiſſoit de l'expérience même de Ciceron , & des lumieres d'un ſiécle de plus. Il eut plus de loiſir , plus de fortune & de tranquillité , un ſuccès plus conſtant dans la faveur du peuple ; il a pu profiter des ouvrages de Virgile , d'Horace , de Tite-Live & de pluſieurs autres bons Ecrivains. Les Romains avoient de ſon temps un goût bien plus avancé & plus délicat. Enfin il fut plus à portée de puiſer ce charme ſecret & cette aménité qu'un homme de goût ſçait trouver dans les arts libéraux , & qui ajoute on ne ſçait quel enchantement à l'éloquence.

Toutes ces obſervations me paroiſſent méditées. Je doute cependant qu'el-

a pas d'ailleurs la moindre raiſon de comparer Ciceron avec Quintilien. L'un a donné les exemples , & l'autre les préceptes. Voilà tout le rapport qu'il y a entr'eux. Ciceron étoit orateur & Quintilien ne l'étoit point. Il eût plutôt été Philoſophe ou Sceptique , lui qui ſçavoit ſi bien plaider pour & contre : exemple ſi pernicieux , qu'il y a de quoi s'étonner comment on peut encore ſe fier à la Juriſprudence , après que nos plus célébres orateurs ont oſé l'imiter. Car ſans parler de l'atteinte qu'ils portoient à la confiance due aux Magiſtrats , c'étoit rendre la profeſſion du Barreau ſuſpecte , même pour la probité.

les détruisent la prévention établie en faveur de l'Orateur Romain & de son siécle; & qu'un homme né avec de l'éloquence, ne profite encore plus de Ciceron que de Quintilien. Il est vrai qu'un peuple & des enfans entendront mieux les détails de Rhétorique que les grandes vues d'un homme de génie. A cet égard, M. *Guthrie* aura toujours raison. Au reste, personne ne peut mieux juger, ce semble, des Auteurs que leurs Traducteurs, sur-tout quand ils sont de ce mérite. En voici d'un autre genre.

1°. On a traduit au commencement de l'année derniere *l'Histoire de la Guerre de 1741.* par M. *de Voltaire.* Vous jugez bien que nous trouvons l'auteur partial, quoiqu'il rende beaucoup de justice à la Nation Angloise, & qu'il écrive toujours en Philosophe.

2°. Nous avons beaucoup mieux accüeilli *l'Orphelin de la Chine*, quoiqu'on reproche au Traducteur une versification peu digne de son original, & quelques contresens. Cette Piece est faite pour réüssir par tout l'univers. Nous admirons surtout l'adresse qu'a eu l'Auteur de donner à une Femme tant de supériorité sur les préjugés d'Etat, & sur l'orgüeil des Conquérans. Il n'y a pas

beaucoup de Tragédies où la nature seule lutte contre toutes les forces humaines, & l'emporte.

3°. Autre Traduction. *L'Epitre du même Auteur sur le Lac de Geneve.* Si son cœur est François, on voit que son esprit est né républicain.

4°. Deux Lettres encore de M. de Voltaire, à Mrs. de l'Académie Françoise, par lesquelles il désavoüe des ouvrages qu'on fait courir sous son nom, entr'autres cette Histoire dont nous avons parlé. On ne veut pas non plus le reconnoître ici pour l'Auteur d'un Poëme qui lui a été attribué. Fut-il échappé quelques traits de licence, & de jeunesse à sa Muse, elle a été souillée par tant de crayons obscénes que M. de Voltaire lui-même ne peut qu'en concevoir de l'horreur. Nous le plaignons d'un malheur qui lui est commun avec le Poëte Rousseau.

Vous voyez que les Anglois ne sont pas tous implacables; vous ne regarderez pas sans doute nos Traductions, sur le pied des autres pillages que vous nous reprochés. Non, tous ne pensent pas qu'il faille éviter la France & voyager désormais en Espagne pour se former l'esprit & les mœurs. Fussions nous en-

core plus corrompus, une partie de la Nation sera toujours saine, je l'espére; un état d'hommes sages jouira de la paix au sein de la guerre. Archimêde travailloit à ses calculs pendant le siege de Syracuse. Les gens de Lettres n'ont d'autres ennemis qu'eux mêmes. Mais vraisemblablement ce n'est pas de Nation à Nation qu'ils se font la guerre.

On diroit à voir l'abondance de nos écrits qu'il ne se fait que des livres en Angleterre. L'Europe voit bien que nous savons manier d'autres armes que la plume. Mais c'est qu'ici, tout ce qui se fait, s'écrit aussi. Quand votre Journal n'auroit d'autre avantage pour la France que celui de fixer continuellement ses regards sur notre Isle, je le croirois essentiel à votre Nation, & si vous n'aviez point de Journal Etranger, il faudroit établir un Journal d'Angleterre. Je continuerai ma correspondance avec une fidelité qui fait honneur, je pense, à la franchise d'un cœur véritablement Anglois, qui veut entretenir une estime mutuelle entre deux Nations rivales. Je suis en dépit de nos chansonniers, encore plus votre ami que votre serviteur.

SOMMAIRE

Des affaires importantes qui ont été traitées aux dernieres séance du Parlement d'Angleterre.

Le 26 Janvier, on lût un Acte de la quatriéme année du Regne d'Anne, qui concerne les moyens de pourvoir à la sûreté de la personne Royale & du Gouvernement, & de perpétuer la succession de la Couronne d'Angleterre dans la ligne Protestante.

On ouvrit en conséquence l'avis de présenter au Roi une adresse, par laquelle Sa Majesté seroit priée de vouloir bien informer la Chambre, des motifs sur lesquels elle s'étoit appuyée, pour appointer en Irlande un Vice Trésorier, un Receveur Général, un Payeur Général & un Trésorier Militaire; depuis quand ces Offices avoient été créés, & si leur création avoit quelque rapport avec l'Acte cité.

Cet avis ne passa point, mais la Chambre demanda qu'on lui remit les dernieres provisions de ces Offices, une liste de tous ceux qui les avoient remplis jusqu'à présent, avec la note de leurs

appointemens. Pour mieux entendre cet objet sur lequel il n'y a encore rien de réglé, il faut sçavoir qu'à la derniere séance on avoit passé un Acte pour autoriser le Comte de Sandwich, le Comte de Cholmondeley & M. Ellys, Ecuyer, à jouir des titres & des prérogatives des Charges de Vice-Trésorier, Receveur Général, & Payeur Général des revenus de Sa Majesté en Irlande. Ces trois Offices pouvant être gérés facilement par une seule personne, on avoit regardé cette augmentation d'Offices comme une atteinte à l'indépendance du Parlement, & aux libertés de la Nation. L'intention de la Chambre paroît être, ou de dépossèder ces Seigneurs de ces Offices, ou en les regardant comme pourvûs de nouveaux Offices, de les déclarer pour cela même, suivant les constitutions de l'Etat, incapables d'être élûs Membres du Parlement, & d'y tenir aucune place. C'est ainsi qu'on défend les Loix sans blesser le respect dû à la Majesté Royale, & qu'un Citoyen ambitieux perd les dignités de l'Etat, lorsqu'il le sacrifie aux faveurs de la Cour.

Le 2 Mars, sur l'avis du Secrétaire Fox, on examina en comité les Requêtes des Cabaretiers & des Propriétaires

des maisons qu'on avoit assignées pour quartier aux troupes, qui avoient séjourné dans les Provinces de Kent, Essex, & Surrey.

Comme depuis la fin de Septembre, il y avoit eu beaucoup de troupes cantonnées dans ces Provinces, où plusieurs des Propriétaires avoient été forcés de sortir de leurs maisons, pour satisfaire au logement des troupes; on considéra le tort que ce logement avoit fait, surtout à ceux qui tenoient Auberge, & l'on résolut de présenter une adresse à Sa Majesté, pour la supplier de pourvoir à l'indemnisation de tous ceux qui avoient souffert quelque dommage à cette occasion.

Outre ce qu'il en doit coûter à l'orgueil d'un peuple accoutumé à la propriété, de céder son logement à des troupes étrangeres, qu'il regarde bien moins comme les remparts de sa défense, que comme les instrumens de son esclavage; ce seroit ajouter l'injustice à l'humiliation, que de lui refuser une compensation de ses pertes. Il est question de sçavoir si ces frais de logement sont le prix de sa liberté vendue ou rachetée; c'est-à-dire, si le peuple qui paye & qui souffre pour garantir son pays de

l'invasion étrangere, ne se livre pas en même-tems à une oppression domestique. C'est ce qui occupe l'Angleterre, depuis que l'ambition de tout avoir, l'a mise dans le danger de tout perdre. Comment ne seroit-elle pas inquiete, ayant des injustices à réparer ou à soutenir, des Colonies à garder, ses Côtes à défendre, & ses droits à préserver? La méfiance est toujours la compagne de l'usurpation. Après avoir offensé toutes les Nations dans une seule, ce peuple ne voit plus que des chaînes sur sa tête; un Roi n'eût pas osé, se dit-il à lui-même, ce que nous avons fait; tous les Rois de l'Europe sont donc intéressés à nous donner un maître qui soit en quelque façon comptable de nos fautes, & le garant de notre modération. Semblables au Voyageur piqué par un aspic qu'il auroit foulé, nous devons bien moins songer à guérir la playe de la morsure, qu'à chasser le poison qui coule dans nos veines. C'est dans de pareilles allarmes, que voulant chercher des remédes sans s'exposer à d'autres maux, ils sont depuis plus d'un an occupés à délibérer.

1°. Les Anglois se défendront-ils eux-mêmes?

Le lundi 8 Décembre 1755, M. Guillaume *Pitt*, Ecuyer, représenta que la Milice du Royaume étoit dans l'état le plus déplorable; qu'il devoit y en avoir une plus réguliere, mieux armée & mieux disciplinée, toujours prête au besoin de la Nation, & que c'étoit le moment du besoin. Surquoi il requît la Chambre de s'assembler à la prochaine séance, pour examiner les Loix actuelles sur la Milice.

Le 21 Janvier suivant, la Chambre décida, *nemine contradicente*, que ces Loix étoient absolument insuffisantes; surquoi on convint d'une voix unanime qu'on proposeroit un Bill pour l'amélioration de l'état de la Milice, & l'on chargea vingt Membres de la Chambre d'y travailler. Comme leurs sentimens étoient fort partagés, parce qu'il est difficile d'établir une Milice, & de maintenir en même-tems les libertés, ce Bill ne fut en état d'être présenté que le 12 Mars, jour auquel il fut lû pour la premiere fois & imprimé. Le 19 il fut lû pour la seconde fois. Le 25 & le 30, la Chambre l'examina en comité. Enfin après quelques corrections & l'addition d'un article, le Bill fut lû le 10 Mai pour la troisieme fois; & trouvant peu

26

ou point d'oppoſition, il paſſa.

Lorſqu'il fut porté à la Chambre des Seigneurs, les deux premieres lectures parurent lui devoir être favorables; mais la troiſieme lecture ayant eſſuyé de longs débats, le Bill fut rejetté à la pluralité de cinquante-neuf voix contre vingt-trois. Le 27 Mai, le Roi vint à la Chambre des Pairs, pour donner ſon conſentement aux Bills qui étoient prêts à enregiſtrer; & il les ajourna au 18 Juin. Ils furent enſuite prorogés juſqu'au 17 Août; & les ſéances du Parlement ont fini ſans que le Bill de la Milice Nationale ait paſſé.

2°. Les Anglois appelleront-ils des troupes étrangeres, pour les défendre?

C'eſt ce qui va être examiné au Tribunal ſuivant.

Journal de ce qui s'eſt paſſé dans la Coterie politique.

Ce fut *Poſthumius* qui ouvrit la ſéance derniere en ces termes.

Quand le noble Seigneur qui harangua le dernier, compara notre état à celui d'un homme qui fait naufrage, & propoſa de le ſecourir en lui jettant une corde, il auroit bien dû nous dire où ſe trouveroit cette corde. La Milice, dont

il s'agit dans le Bill préſent, eſt une branche trop foible pour ſoutenir la Nation. Le terrein eſt bon, dit-on, cette branche peut croître, & devenir en peu d'années, un tronc conſidérable. Il faut donc la planter, & ne pas laiſſer le ſol toujours couvert d'herbes ſauvages & inutiles qui l'épuiſent. J'entends par le terroir, la force & le courage de nos habitans qui par l'exercice & la diſcipline deviendront bientôt de bons ſoldats; un corps ſubſiſtant de ces braves gens, méritera toujours le nom d'armée.

Mais ſi l'on tient ſur pied des troupes mercénaires, ſi l'on n'a pour toute défenſe que des auxiliaires étrangers, n'eſt-ce pas le moyen d'énerver & d'éteindre le courage de nos inſulaires? A la vûe des armes, au ſeul nom de ſoldat ils s'effrayeront; & ſi l'habitude de ſervir n'entretient pas leur vigueur naturelle, il ne ſera plus poſſible de la faire revivre.

N'eſt-il pas honteux pour nous que des ſubſidiaires ſoient regardés comme des troupes Nationales? Une telle armée n'a jamais été le produit de l'Angleterre; de tels ſoldats ne ſont point Anglois, puiſqu'ils vivent ſous d'autres

Loix, & que par leur ſervice même ils ſont privés pour jamais du bénéfice des nôtres; ſituation très-dangereuſe pour nos libertés. Si les ſoldats ſervoient ici, comme en France, & dans pluſieurs autres Etats de l'Europe, avec l'eſpérance d'un congé fixé à terme, ils s'intéreſſeroient à la conſervation de ces libertés, dont ils ſeroient aſſurés de jouir un jour; s'ils pouvoient ſe retirer après cinq ou ſix années de ſervice, nous aurions dans le Royaume, indépendamment de nos armées, un certain nombre de ſoldats diſciplinés, prêts à ſecourir nos Côtes dans les cas d'invaſion; mais il ſemble que le Gouvernement ſe ſoit appliqué à nous ôter nos forces naturelles. Il faut donc établir de nouveaux réglemens qui nous les rendent. Le but du Bill en queſtion eſt que chaque Citoyen devienne ſoldat par un ſervice de trois ans. Ce terme court ſuffira pour exercer un homme courageux ſur qui le nom de la Patrie fera le reſte. Au moyen d'un remplacement de Milice qui ſe feroit dans chaque Paroiſſe, tout particulier, les Quakers ſeuls exceptés, aura ſervi trois ans en perſonne ou par ſubſtitut. Mais afin d'intéreſſer un homme à faire lui-même ſon ſervice, on ne pourra ſe faire ſubſtituer qu'au moyen

d'une ſomme conſidérable. C'eſt ainſi qu'on verra renaître parmi nous l'eſprit Militaire; eſprit moins pernicieux aujourd'hui que dans des tems plus reculés, où les Barons du Royaume levoient des armées pour ſe détruire les uns les autres, au lieu de réunir leurs efforts contre nos ennemis.

Ce Bill, tel qu'on l'a conçu, n'eſt pas encore à ſa perfection; on n'y a pas tout prévû, les détails ne ſont pas développés. Mais eſt-ce une raiſon de le rejetter? Le beſoin donnera conſeil, & la pratique achevera. Une objection plus forte, c'eſt la difficulté de trouver à remplir les places d'Officier de Milice. Je laiſſe à l'expérience à détruire cette objection. Nos Gentilshommes convaincus du danger qui menace la Nation, faute d'une Milice réglée, ſe feront honneur de ſervir dans ce Corps. Si le Patriotiſme ne les y engageoit pas, la crainte des peines, ou l'appas des immunités, ſuppléeroit au zele.

Je conclus donc pour le *Bill*.

Après que Poſtumius eut parlé, C. *Cecilius* prit la parole & dit:

Nous ſommes accablés de Loix; ſi elles ne ſont que des remedes, il faut que notre Gouvernement ait été bien malade,

car il en a beaucoup essuyé. Toutes nos anciennes Loix ont été pesées par les Juges des deux Chambres. Si l'abus procede de l'inobservation de la Loi, il suffit de la faire exécuter ; s'il a besoin d'être corrigé par une nouvelle Loi, nos Seigneurs doivent s'appliquer à rendre cette Loi facile, dans l'intelligence & dans l'exécution. Mais n'aurions nous point à nous plaindre que ces Messieurs aiment un peu trop à faire les Legislateurs, qu'ils nous laissent à peine le tems de lire ces loix, & que nous consentons quelquefois à leur promulgation sans les avoir assez examinées ? N'est-ce pas le cas du Bill dont il s'agit ? Le Reglement important qui contient plus de soixante articles, & qui a essuyé tant de contradictions de l'autre Chambre, nous est présenté si précipitamment que nous n'avons pas autant de jours pour l'examiner, qu'ils ont eû de mois. Cependant on ne devroit admettre aucune nouvelle Loi, sans examiner, 1°. Si elle est necessaire & indispensable ; car il faut convenir que la multitude & la superfluité des Loix est un des plus grands fleaux des Peuples. 2°. Si elle remédie aux abus qu'on veut détruire. 3°. Si elle n'en introduit pas quelqu'autre plus dange-

reux. 4°. Si elle est conçue en des termes clairs & si l'exécution en est facile, relativement à ceux pour qui elle est faite.

Je n'ai pas eu assez de temps pour faire toutes ces considérations sur le Bill qu'on nous présente. Peut-être l'exacte observation des loix que nous avons déja sur la milice, suffiroit. Peut-être ne faudroit-il que quelques additions aux anciennes loix, pour leur rendre tout leur effet. J'ai lu une loi du temps de Henry VIII, qui enjoignoit aux peres de famille de tenir la main, à ce que leurs fils & leurs domestiques fussent élevés & formés à tirer de l'arc depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix-sept, & que depuis dix-sept ans jusqu'à soixante, ils continuassent à pratiquer cet exercice. Substituons les mousquets & les pistolets à l'arc, ce réglement rétablira & ranimera l'esprit martial dans le peuple, chez lequel il est si dégénéré. S'il reprenoit le goût des exercices militaires, cela vaudroit mieux que toutes les loix, qui ne parviendront jamais seules à donner ce goût, encore moins à le remplacer. Car le peuple écoute plus la cabale & les factions que les loix. Il se régle sur l'exemple des grands. Ils n'ont qu'à se faire valoir par le courage, s'adon-

ner eux-mêmes aux exercices militaires ; montrer de la considération pour ceux qui y réussissent le mieux ; vous verrez bien-tôt le peuple, sans attendre d'autres réglements, s'y livrer, s'en faire une passion & un mérite, passer les revues sous la noblesse, qui briguera les emplois d'officier, & nos miliciens volontaires vaudront bien-tôt les troupes réglées.

Le plus grand obstacle est d'engager la noblesse à tourner son ambition du côté des armes, tant qu'elle pourra tenir un rang dans les séances du Parlement, & se faire un nom & un parti dans la brigue des élections. Il est moins coûteux de donner sa voix ou de haranguer dans un tribunal, que de souffrir toutes les fatigues de la guerre.

Deux inconvénients me frappent, dans le dessein qu'on a de mettre les armes à la main aux laboureurs & aux ouvriers. Le premier, c'est de les enlever pour toujours à la culture des terres, car il faut être Romain pour revenir de l'épée à la charrue ; le second, de les rendre mutins & turbulents. C'est sans doute pourquoi dans l'acte dernier, qui concernoit le renouvellement de la milice, on ne força point à servir,

ceux qui n'avoient pas de bien ; & par le nouveau bill non-seulement tous les gens de journée doivent servir trois ans ; mais dans le fait ce seront les seuls, car ceux qui pourront payer des gens pour faire leur service, ne s'y assujettiront pas. Ce corps de milice sera donc composé des hommes de la derniere classe. Autre inconvénient. Comme ils seront assemblés dans des places, & que leurs armes seront à la portée du peuple, nous pourrions voir renouveller la révolte de..... *Wat Tyler* & *Lack Cade*, qui seroit encore plus dangéreuse, si le tumulte arrivoit près de Londres. Un *Patrona Ali* pourroit renverser notre gouvernement & placer sur le trône un autre Souverain, comme il a fait à Constantinople ; & d'autant mieux que nous n'avons pas pour la Famille Royale le même attachement dont on fait profession en Turquie, ce nouveau Roi seroit sans doute un des chefs les plus vils de cette populace.

Il n'est donc pas à souhaiter que l'esprit militaire s'étende jamais jusqu'aux laboureurs & aux domestiques, gens qui n'ont point de fonds de terre, & que je mets dans la classe de ceux qui

n'étoient point libres (*a*) chez les Grecs & les Romains. Car ces peuples n'avoient pas de domestiques, mais leurs esclaves en faisoient les fonctions. Or ils ne les ont jamais armés; ou ils les faisoient libres au moment du péril, quand ils leur mettoient les armes à la main.

Un nouveau doute se présente. Les Officiers de milice seront-ils contraints par les loix d'entrer au service? Ce projet doit exciter un mécontentement général qui en empêchera le succès. S'ils n'y sont pas forcés, les gentilshommes se présenteront-ils pour ces emplois? C'est à l'expérience de décider. Mais est-il de la prudence d'un Législateur

(*a*) Ce sont les expressions de l'Aristocratie, que les suites du Gouvernement féodal entretiennent encore en Angleterre. Ce mélange est peut-être encore plus vicieux que celui d'un Etat, où personne n'est indépendant ni esclave. L'esclavage chez les Romains étoit non-seulement un crime d'inhumanité, mais un vice de gouvernement qui devoit tôt ou tard causer sa ruine. Les esclaves devenus plus nombreux que les maîtres, les auroient un jour subjugués, comme il arrivera dans l'Amérique, s'ils se trouve quelque Spartacus qui mette tous ces bras en mouvement.

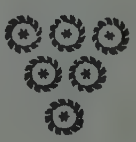
d'établir des loix sur un fondement incertain? Il faut en avoir prévu l'effet avant de les porter, autrement on expose les loix au mépris, & le Législateur à la risée, s'il les retracte; ou à l'indignation, s'il les soutient par la rigueur. Enfin peut-on établir des loix pénales pour parvenir à l'exécution du bill de la milice? C'est porter une terrible atteinte à la vie & à la liberté d'un homme, que de les faire dépendre de son assiduité à des devoirs presque méchaniques, & souvent impraticables. Je crains d'ailleurs qu'à force de multiplier les serments, on ne se familiarise avec le parjure. Cependant, comment soumettre un milicien aux châtiments portés par les loix, s'il n'a juré solemnellement d'y être fidéle? Je concluds donc contre le nouveau bill.

Voici un fait que *Posthumius* auroit sans doute opposé à *Cécilius*, s'il avoit eu le tems ou la liberté de la replique.

Le 13 Septembre dernier un Soldat Hanovrien, nommé Guillaume *Shroëder* vola deux mouchoirs de soye de la valeur de huit Schelings, dans la Boutique d'un Marchand, à Maidstone. Ce délit a une qualification particuliere en Angleterre; il y est même réputé capital, par

les Statuts du Roi Guillaume. Le crime étoit notoire, puisque le coupable avoit été pris sur le fait; cependant les Juges qui vouloient le ménager, le firent écroüer en prison comme un voleur ordinaire, & sommerent le Marchand à qui appartenoient les mouchoirs, de comparoître à la premiere Séance, pour la confrontation de l'accusé; mais dès le lendemain le Général *Kilmansac* redemanda son Soldat au Maire, menaçant de le ravoir par les voyes de fait, si on ne le lui rendoit pas; sous prétexte que les Troupes Hanovriennes & Hessoises n'étoient point sujettes aux Loix du Royaume, pour quelque crime que ce fut, même de meurtre. Le Mayeur consulta là-dessus le député Recorder de la Ville, qui soutint au contraire que ces Troupes ne pouvoient être jugées que par les loix du Royaume, surquoi le Mayeur refusa de rendre le Soldat à son Général. Celui-ci dit qu'il alloit en informer le Roi. En effet le 18 Septembre à cinq heures du matin, arrive un Exprès avec des ordres du Comte de *Holderness*, l'un des Secrétaires d'Etat, portant injonction au Mayeur de faire sortir aussitôt ce Soldat de prison, & de le remettre au Général *Kilmansac*;

ce qui fut exécuté sans délai. Depuis, le Général *Somerwald* à intimé de nouvelles défenses aux Magistrats de Maidstone, d'emprisonner aucun Soldat Hanovrien ou Hessois, parce qu'ils devoient être jugés par le conseil de guerre. Le Soldat dont il s'agit a été passé par les verges. Cela n'empêche pas que toute l'Angleterre n'ait été allarmée de ce procédé, & qu'elle ne sente de plus en plus l'inconvénient d'avoir des Troupes étrangeres.



EXTRAIT DE *Levening Post*.

Beaucoup de gens en place s'étoient depuis peu démis de leurs Emplois, en Angleterre. Ces sortes d'exemples avoient èté regardés jusqu'à présent comme un effet de l'honneur & du désintéressement. On voit par cet écrit qu'il peut y avoir d'autres motifs dans les démarches les plus imposantes.

Il est une Nation corrompue, qu'on n'a pas besoin de nommer. C'est-là que les personnes chargées du maniement des affaires, lorsque par une malversation de plusieurs années, elles ont réduit l'Etat à la veille de sa perte; quand engraissées aux dépens du peuple, elles ont épuisé le trésor public, ruiné le commerce, détruit les colonies; lorsqu'enfin, ne pouvant plus en imposer au peuple sur le mauvais état du Gouvernement, elles se voient exposées à son ressentiment & prêtes d'essuyer les châtimens qu'elles ont justement mérité; alors elles se ménagent un moyen sûr d'échapper à la vindicte publique. Elles employent le reste de leur crédit, pour faire passer leurs Charges à des gens qui leur ressemblent, & qui leur obtiennent

des titres & des pensions, au lieu des peines & de l'infamie qui les attendoient. Une Nation qui voit d'un œil tranquille de si grands crimes impunis, peut-elle espérer d'être gouvernée par des Ministres habiles & vraiment attachés au bien de l'État?

Si ceux qui occupent les premieres places sont une fois persuadés qu'ils peuvent être d'honorables scélérats, & qu'il leur suffit pour justifier leur conduite, de quitter un Emploi dont il ne leur reste plus que le fardeau; l'Etat a bien déchû, & il n'y a pas beaucoup d'espérance qu'il se releve. Lorsqu'une fois le droit de commettre des injustices passe de main en main, on change de Ministres, mais on ne change point la face des affaires.

Un systême medité, un compromis frauduleux entre ceux qui sont en place, & ceux qui voudroient y être, entre ceux qui échappent aux supplices les plus infames, & ceux qui ambitionnent les dignités les plus relevées, la ruine de la nation qui s'ensuit, les cris d'un peuple qu'on n'écoute point, la justice sans effet ou sans exercice; voilà les maux plus à craindre encore que les suites d'une mauvaise ad-

ministration. Rappellons-nous cette déplorable crise de notre nation, ces malheureux tems où la corruption alla jusqu'à ridiculiser le patriotisme. Ne nous exposons nous pas à de pareils malheurs, en prêtant nous-mêmes les mains à l'impunité des coupables? Osons les poursuivre jusques dans l'azile qu'ils se sont fait auprès des protecteurs qui les remplacent. Si la nation veut être conduite par de meilleurs Ministres, si elle desire des jours plus heureux, loin de regarder la démission que des hypocrites donnent de leurs Emplois, comme une satisfaction suffisante & proportionnée à l'offense, elle doit insister sur la justice la plus rigoureuse.



EXTRAIT DE L'INSPECTEUR.

Il y a une Isle située au Nord de l'Europe, fameuse par la liberté de penser, de parler & d'agir, dont jouissent ses habitans;

Où la façon de s'habiller faisant tous les jours des progrès merveilleux dans l'invention des modes, la mode est parvenüe au comble du ridicule.

Où, parmi les Femmes du premier rang, celle-là se croit la plus distinguée qui peut approcher le plus de la malpropreté de sa femme de chambre, ou bien sous un habit de campagne ressembler de loin à un voleur de grand chemin, qui vient fierement vous demander la bourse;

Où les jeunes beautés oubliant la douceur & la délicatesse, qui sont l'appanage de leur sexe, joüent les amazones; prennent des armes & n'attaquent que les gens qu'elles sont sures de battre;

Où les commeres se donnent des rendez-vous assidus à l'Eglise, pour se communiquer les calomnies du jour;

Où le sexe qui affiche la dévotion, sait allier admirablement la broderie & les bijoux avec les termes de *vile créa-*

ture, de *misérable pécheresse*, &c.

Où loin de dire avec l'Apôtre que *la pieté est un véritable profit*, on renverse la phrase, en disant que *le profit est la vraie pieté.*

Où le faquin du bel air, & le scélérat à la mode sont fêtés, tandis que le mérite modeste se tient à l'écart;

Où, faire un affront & soutenir son insolence à la pointe de l'épée, c'est avoir du courage & de l'honneur;

Où c'est jouer le plus beau rôle dans la Noblesse que de n'avoir point d'entrailles, d'insulter à la calamité d'autrui & de prendre la crainte de Dieu pour de la poltronerie.

Où l'on voit une societé qui fait profession de croire que c'est manquer de respect à Dieu que d'ôter le chapeau à un homme, ou de boire à sa santé;

Où l'on bâtit des Palais d'une telle magnificence, que lorsqu'ils sont finis, il n'y a plus d'argent pour allumer le feu à la cuisine;

Où souvent les Chevaux sont mieux logés que leurs Maîtres;

Où les Matelots invalides sont magnifiquement renfermés dans un édifice Royal, dont l'architecture a été faite aux dépens de leur nourriture, tandis

que le Monarque habite un bâtiment de pieces rapportées;

Où pour dîner chez un homme, il faut payer aux domestiques trois fois plus que la valeur du dîner, & se croire encore fort redevable au maître;

Où l'on a découvert que le nez étoit un organe beaucoup plus convenable à la parole que la bouche.

Où le cou panché est la posture la plus décente;

Où les hommes les plus intimement liés sont les plus cruels ennemis, & se font du mal en proportion de l'intérêt qu'ils y trouvent;

Où les proverbes inventés pour ridiculiser le vice, sont devenus des regles de conduite; tels que ceux-ci: *fermer la porte de l'écurie, quand le cheval est volé; arriver le lendemain de la foire*, &c.

Où, si l'Etat a besoin d'un Ministre, si un Seigneur veut un Secrétaire, s'il faut un Pilote pour un Vaisseau, &c. on cherche moins celui qui convient le mieux à l'emploi, que celui à qui l'emploi convient le mieux;

Où, un homme qui a ruiné ses affaires & celles d'autrui, lorsqu'il n'ose plus se montrer dans son Païs, est envoyé

pour remplir un poste important dans une Province éloignée;

Où lorsqu'il se commet un crime atroce contre la nation, les Juges font si bien qu'il demeure impuni;

Où la puissance & le crédit s'arrogent le droit de changer la nature des choses;

Où l'art de flatter est celui de réussir, & le secret de faire des dupes est le moyen d'avoir des protecteurs;

Où l'on insulte & l'on attaque son ennemi, sans se précautionner contre son ressentiment;

Où, être le singe perpétuel d'un peuple frivole, cultiver sa langue, y porter son argent, en rapporter toutes les modes, y prendre des cuisiniers, des perruquiers & des valets de chambre, enfin tous les instrumens de la corruption & les rafinemens de la débauche; c'est être parvenu au suprême degré de la gentillesse;

Où... Mais l'Inspecteur s'arrête ici, sauf à reprendre la plume.



ALLEMAGNE.

MEMOIRE historique & critique, sur les anciens Fabulistes Allemands.

Par M. Waechtler, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augsbourg.*

LA Fable, qui paroît être le premier fruit de l'invention, & l'exercice le plus universel de l'imagination, a presque toujours précédé les Sciences; & dans les temps d'ignorance, elle a servi de morale, & tenu lieu d'esprit & de sçavoir à des peuples entiers. Il n'est donc pas étonnant qu'on fasse remonter l'usage de l'Apologue en Allemagne, bien avant l'époque de la renaissance des lettres en Europe.

Jean-George *Scherz*, Professeur de Strasbourg, publia en 1704. un Recueil de cinquante & une Fables en Vers Allemands, comme un monument de la Littérature Allemande du moyen âge, & prouva très-solidement qu'il étoit du milieu du treiziéme siécle. Cependant un Critique François a tenté d'exciter des soupçons, contre l'authenticité de ce Recueil

par la ſeule raiſon que cette édition étoit poſtérieure à *la Fontaine*, & qu'on n'en pouvoit nommer l'Auteur. Mais, outre les anciens manuſcrits qui s'en trouvent, plus ou moins complets, dans les Bibliotheques de Vienne, de Straſbourg & de Zurich ; M. Gottſched, qui en avoit un auſſi dans ſa bibliotheque, vient de découvrir dans une copie tirée de Wolfenbuttel, datée de l'an 1402, que l'Auteur de ces Fables s'appelloit *de Riedenbourg.* Ce Manuſcrit & celui de M. Gottſched contiennent, outre les Fables, un grand nombre de Peintures qui en repréſentent les principaux ſujets. Voilà l'explication des paroles du *Pogge*, citées dans le Journal étranger : (*a*) *Fabulam retulit quam nuper in Alemannia ſcriptam pictamque vidiſſet.* Ce *nuper*, comme on voit, ſe rapporte à *vidiſſet*, tant il eſt eſſentiel aux Ecrivains d'éviter toute eſpéce d'amphibologie, & de ſacrifier toujours l'harmonie à la clarté, (*b*) quand elles ne

(*a*) Vol. de Mai 1756, p. 238. Liſez encore ſur le même ſujet le vol. d'Avril 1756, p. 177.

(*b*) *Nuper vidiſſet* eut rompu la cadence & la meſure de la phraſe. *Nuper*, où il eſt placé, jette de la confuſion & de l'obſcurité dans l'idée ; il falloit donc prendre un autre tour, ou négliger la période, & ſauver la vérité.

peuvent ſe concilier. C'eſt préciſément dans l'ouvrage de Riedenbourg que ſe trouve la Fable de l'Ane & du Meûnier, que *le Pogge* lui-même dit avoir rapportée d'Allemagne.

Au reſte cet Auteur paroît avoir penſé bien plus naturellement que *la Fontaine*, quand il a fait dire à l'Ane, qu'il auroit beaucoup mieux aimé marcher, que d'aller à cheval ſur une perche.

Er Wer vil liber ſelbs gegangen,
Dann geritten an einer ſtangen.

En effet, après avoir dit :

On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit :
Puis cet homme, & ſon fils, le portent comme un luſtre.

La Fontaine ne devoit pas dire que l'Ane goûtoit fort cette façon d'aller ; car elle paroît très-incommode pour un âne ; & s'il eſt fait pour porter, comme nous le penſons, il n'eſt pas fait pour être porté. Il n'y a que des hommes qui puiſſent prendre toutes les *allures*, encore celle-ci ne leur conviendroit gueres. Cette faute eſt d'autant plus excuſable dans *la Fontaine*, qu'elle n'eſt vraiſemblablement pas de lui, mais de ſes

modéles, qu'il a preſque toujours embelli, s'il ne les a pas toujours corrigé.

On verra dans les exemples de notre Fabuliſte Allemand, ſi ſa maniere de raconter eſt ſimple, & ſi l'on peut lui reprocher d'avoir égaré ceux qui l'ont imité.

Voici comme le Rat s'y prend pour appaiſer le Lion.

» Sire Lion, accordez-moi la vie.
» Quel honneur y a-t-il pour un Roi de
» tuer ſon eſclave ? Auroit-il beaucoup
» de gloire à faire une choſe qu'il lui ſuf-
» fit de vouloir, pour la faire ? En veri-
» té, cette action n'eſt pas digne de votre
» Majeſté. La mort d'un rat ſeroit-elle
» un exploit bien héroïque pour la va-
» leur d'un Lion ? Il eſt aſſurément plus
» beau de ne pas faire le mal, lorſqu'on
» peut le faire ſans danger. Permettez-
» moi, Sire, de me ſauver. Peut-être un
» jour pourrai-je vous être utile, au lieu
» que jamais je ne pourrai vous nuire.

Ce raiſonnement naturel eſt bien préférable, ſans doute, à la tournure épigrammatique & à ce vain cliquetis de paroles, que le pédantiſme fait admirer à des enfans, dans un Anonyme Latin qui a verſifié le même ſujet.

Si nece dignetur murem leo, nonne leoni
Dedecus, & muri cœperit eſſe Decus ?
Si vincat ſummus minimum, ſic vincere vinci eſt.
Vincere poſſe decet, vincere crimen habet.
Si tamen hoc decus eſt, ſi laus ſit vincere ; laus hæc,
Et decus hoc, minimo fiet ab hoſte minus.
De pretio victi pendet victoria : victor
Tantus erit, victi gloria quanta fuit.

Voici la traduction purement littérale, pour faire mieux ſentir à tout le monde le ridicule de ce ſtyle qu'on n'a pas honte d'appeller ingénieux.

» Si le Lion croit le Rat digne de
» mourir ſous ſes coups, cette mort ne
» fera-t-elle pas honneur au Rat, &
» deshonneur au Lion ? Si le plus grand
» vainquoit le plus petit, vaincre ainſi,
» ce ſeroit être vaincu. Il eſt beau de
» pouvoir vaincre, il eſt honteux de
» vaincre. Cependant, s'il y a de la
» gloire & du mérite à vaincre, cette
» gloire & ce mérite diminuent par la
» foibleſſe de l'ennemi. Le prix de la
» victoire dépend de la valeur du vaincu.
» Le vainqueur ne ſera grand, qu'au-
» tant que le vaincu fut redoutable.

Si l'on eſt aſſez équitable pour ne pas exiger la plus grande délicateſſe dans le langage d'un Auteur du treiziéme

ſiécle, on ne trouvera peut-être pas Riédenbourg fort inférieur à la Fontaine, dans la Fable du Renard & du Corbeau. Le Renard débute par ce compliment :

„ Bon jour, mon cher Seigneur : je „ fais profeſſion d'être votre valet, & „ cela me paroît juſte & raiſonnable ; „ car vous êtes ſi noble & ſi magnifique, „ que dans tous les royaumes du monde, „ aucun oiſeau ne peut ſe comparer à „ vous. Vous éclipſez l'épervier & le „ faucon, ainſi que la beauté du vautour „ & l'éclat du paon. Le ſon de votre „ voix eſt ſi agréable, qu'on entend „ avec une eſpéce de raviſſement, re„ tentir la forêt de vos chants.

Cet éloge n'eſt pas auſſi fin ni auſſi adroit, que chez la Fontaine ; mais auſſi le ſens de la moralité ſemble être plus marqué. " La louange, dit l'Alle„ mand, fit plus de tort au Corbeau, „ que n'auroient fait des injures.

Ajoutons à ces exemples le jugement que M. Gellert porte de cet ancien Fabuliſte. Sans entrer dans des diſcuſſions plus détaillées ſur ſon antiquité, le caractere de ſon langage & de ſon orthographe, l'énergie & la force de ſon ſtyle indiquent aſſez vraiſemblable-

ment qu'il n'étoit pas fort éloigné du ſiécle heureux de Fredéric Barberouſſe, où la Poëſie Allemande faiſant les délices des Princes & des Grands, prit à la Cour cette nobleſſe & cette aménité qu'on ne vit plus depuis en Allemagne ; juſqu'au temps de Martin *Opitz*. Un homme, continue M. Gellert, qui ſans aucun ſecours des exemples domeſtiques & des régles de l'art, fut aſſez heureux pour découvrir les traces de la belle nature au milieu des ténébres, auroit ſans doute atteint la perfection dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre. Son eſprit jette des feux, tel qu'un diamant brut : mais quel ſeroit ſon éclat, ſi l'art avoit pu le polir, & retrancher certains morceaux qui le déparent ! Peut-être même ce qui nous déplaît aujourd'hui, n'étoit-il pas alors ſans quelque prix. Combien les révolutions que le temps & les ſciences ont fait dans toutes les langues vivantes, n'ont-elles pas dénaturé la ſignification & la valeur des termes ?

On doit accorder une place honorable parmi les anciens Fabuliſtes Allemands, à Hugues de Trymberg, Régent de Babenberg. Il ſe trouve beaucoup de Fables dans ſon ouvrage moral, in-

titulé *Der Renner*, le Coureur : mais on ne peut guere juger aujourd'hui du mérite de ſa diction, parce que ſon Editeur la corrompit entiérement, en lui prêtant le ſtyle du ſeiziéme ſiécle, très-mauvais, ſi vous en exceptez celui de quelques Ecrivains.

Quoi que l'on penſe de la liberté mâle & hardie que Trimberg s'eſt donnée d'attaquer les vices de ſon temps, & de les pourſuivre juſques dans le Sanctuaire, & à l'ombre du Trône, il eſt toujours vrai que les travers des Grands prêtent beaucoup mieux à la ſatyre, comme ceux des petits prêtent plus au ridicule.

Depuis le regne floriſſant des Empereurs de la maiſon de Suabe, la Poëſie Allemande déclinoit toujours vers ſa chûte, en paſſant des cabinets des Princes, entre les mains d'un peuple de rimeurs ſans talent & ſans culture. Il ne faut pas confondre dans cette foule, Burcard Waldis, du ſeiziéme ſiécle. On a de cet Auteur quatre cens Fables en vers, où la vivacité des ſaillies & des deſcriptions peuvent dédommager de la prolixité des narrations. Voici un de ſes contes abrégés.

L'Epouſe inconſolable.

„ Une femme jeune & belle avoit „ un mari bienfait & dans la fleur de „ l'âge. Il tomba dans une dangereuſe „ maladie. Voilà ſa chere moitié d'abord „ au déſeſpoir. Ne te déſoles pas, ma „ fille, lui dit ſon pere, qui la voyoit ſe „ lamenter, j'ai déja jetté les yeux ſur „ un jeune garçon, bien mieux fait, „ & de plus belle humeur que ton époux. „ Hélas ! dit-elle, eſt-ce le temps de „ me parler d'un homme, quand mon „ cher ami ſe meurt ? Elle repouſſoit „ encore cette funeſte conſolation, lorſ„ que ce cher ami rendit le dernier „ ſoûpir. Ses cris & ſes pleurs re„ doublent ; mais en ſanglottant, „ elle s'approche de ſon pere : Le garçon „ dont vous m'avez parlé, dit-elle, „ demeure-t-il dans cette ville ?

Le célébre Docteur Luther avoit un goût ſingulier pour les Fables. Il s'étoit propoſé de traduire toutes celles d'Eſope ; mais il n'en a laiſſé que ſeize, avec une belle préface ſur l'utilité de ce genre de Poëſie. Le ſtyle de ſes traductions eſt comme dans ſes autres ouvrages, énergique & preſſé. Mathé-

sius, un des intimes amis de Luther, en a donné quelques-unes de sa composition. Celle-ci mérite d'être lue avec quelque attention.

„ Un Chien de bergerie se retirant „ le soir, après avoir gardé fidellement „ le troupeau de son Maître, vit tous „ les petits chiens du village aboyer „ après lui: mais il continua gravement „ son chemin, sans daigner seulement „ s'appercevoir du bruit. Arrivant de- „ vant une boucherie, un grand dogue „ lui marqua son étonnement, de ce „ qu'il souffroit ces insultes, & qu'il ne „ prît pas quelqu'un de ces chiens au „ poil. Tant qu'aucun ne me mordra, „ dit-il, je conserverai mes dents pour „ combattre les loups.

„ Ne feroit-on pas mieux de mé- „ priser les injures qui ne blessent pas, „ que de prendre aussi-tôt l'épée de „ S. Pierre, ou celle de Roland, pour „ se venger?

Juste Godefroi *Rabener*, publia en 1691 à Dresde, un Recueil de fables, sous le titre de *Nutzliche Lehrgedichte.* Elles mériteroient, dit M. *Gellert*, qu'un homme de goût les réduisît & les purgeât des défauts qui regnoient encore en Allemagne dans ce siécle de

belle littérature. Celle-ci renferme un sens profond & délié.

Le Masque de la douceur.

„ Un chien exhortoit un jour ses ca- „ marades à laisser passer les gens, „ comme il faisoit lui-même, & à ne „ pas se tourner gratuitement des enne- „ mis à dos. Ses camarades, qui n'i- „ gnoroient pas qu'autrefois il avoit „ toujours poursuivi les voyageurs jus- „ ques hors du village, furent étonnés „ de cette modération à laquelle ils „ s'attendoient si peu; mais leur sur- „ prise cessa, quand ils s'apperçurent „ que notre harangueur avoit perdu „ les dents par quelque coup de pierre, „ & que l'hypocrite ne vouloit pas „ qu'on attaquât les hommes, parce „ qu'il n'avoit plus de quoi se défendre.

Notre siécle a produit encore quelques Fabulistes en Allemagne, mais c'est M. Gellert qui tient le premier rang. A l'exception d'une seule faction littéraire, qui ne loue que ses partisans, personne ne lui conteste le glorieux surnom du *la Fontaine* de l'Allemagne. Ses Fables, traduites en François, & imprimées à Strasbourg, ont

tellement été défigurées par le Traducteur, qu'on ne parle ici de cette version que pour rétablir la réputation de M. Gellert. Celles qui sont traduites à la suite de la Grammaire Allemande de M. *Quand*, donneront meilleure idée de l'Auteur. L'élégance & la facilité qui les distingue, en ont déja fait l'ouvrage classique de ceux qui étudient la Langue Allemande. M. de Rivery en a imité quelques-unes dans un Recueil de Fables choisies; mais comme les imitations ne font pas connoitre la maniere de l'original, nous substituerons ici quelques traductions fidéles; ne fut-ce que par une sorte de respect pour le mérite d'un Ecrivain, à qui sa nation doit en partie l'éclat de sa gloire littéraire.

Le Rossignol & l'Alouette.

Le Rossignol chantoit un jour avec tant de grace, qu'il s'attira les suffrages de toute la contrée. Les feuilles se taisoient sur la voûte des arbres, & paroissoient sentir le plaisir de l'entendre. Le chœur des oiseaux se dérobant aux douceurs du sommeil, s'approchoit pour l'écouter. L'Aurore elle-même arrêta son char au milieu des airs pour l'admirer:

car les dieux, oui les dieux sont sensibles à la douce harmonie de ses concerts. L'oiseau mélodieux, pour rendre hommage à la sœur du soleil & de la lune, redoubla ses efforts & se tût. Aussitôt l'Alouette s'approche & lui dit: Tu mérites sans doute le prix du chant; tu n'as qu'un seul défaut, qui nous déplaît à tous; c'est que dans toute l'année à peine tu chantes quelques semaines. Ce qui fait ton chagrin, répliqua Philoméle avec douceur, ne peut qu'assurer ma gloire. Je ne chante que peu de jours, mais c'est pour chanter avec plus de grace; & si je me tais, c'est pour obéïr à la nature. Quand elle l'ordonne, j'éleve la voix; dès qu'elle ne m'inspire plus, je garde le silence, car je ferois de vains efforts pour forcer la nature.

Favoris des muses, souvenez-vous de Philoméle. N'écoutez pas vos desirs, mais suivez les impressions du génie, & ne chantez que pendant la saison de ce beau feu qui vous échauffe. Vous voulez enchanter l'univers. Volez à l'immortalité par des essors brillans & soutenus. Chantez avec goût, pour faire honneur à la nature; mais dès qu'elle cessera d'animer vos accens, hâtez-

vous de sortir de la carriere, de peur que ceux même qui vous admiroient, ne cessent de vous écouter. Toute saison est le printemps pour le génie, dites-vous : eh bien ! chantez jusqu'à la décrépitude & perdez sur le déclin de vos jours les couronnes du bel âge.

L'Ours danseur.

Un Ours qui s'étoit fait un gagnepain du talent de la danse, s'ennuyant enfin de ce métier, s'échappa des mains de son maître, & regagna les bois, sa premiere demeure. Ses compagnons le reçurent à bras ouverts, & firent retentir la forêt de mugissements dejoie. Sçavez-vous que notre frere est de retour, se disoit-on en se rencontrant ?... je comptois vous l'apprendre.... Tous lui faisoient la cour. Qu'avez-vous vu ? que fait-on dans ce pays-là ? Le voyageur raconte aussi-tôt ses aventures ; & de propos en propos, étant tombé sur celui de la danse, il se met à danser élégamment à la polonoise (*a*), comme lorsqu'il marchoit à la chaîne.

Les Ours qui ne se lassoient point

(*a*) En Allemagne ce sont les Polonois qui menent les Ours.

d'admirer son agilité, voulurent l'imiter, mais à peine pouvoient-ils se lever seulement sur les deux pieds ; la plûpart succombant sous le poids de leur masse, se laissoient tomber lourdement. Nouvelle raison pour le danseur, d'étaler toute sa grace ; enfin il dansa si bien, qu'il choqua toute la troupe, & qu'ils s'écrierent d'une voix. Qu'est-ce donc que ce Baladin, qui prétend en sçavoir plus que nous, & valoir davantage ? Retire-toi promptement, ou ... en un mot le pauvre danseur fut trop heureux de s'échapper.

Ne sçachez rien, on vous haïra peu, parce qu'alors vous ressemblerez à tout le monde ; si vous sçavez quelque chose, gardez-vous de le faire valoir. On vous applaudiroit d'abord ; mais enfin l'envie, qui suit de près l'admiration, vous feroit de vos talents un crime impardonnable.

Chloris.

Chloris ennuyée de vivre & désespérée pour un regard passionné que son amant avoit jetté sur Sylvie, tombe sur son canapé ; & dans l'excès de sa jalouse rage, conjure Venus de lui envoyer la mort.

Cette priére étoit-elle bien sérieuse ? Ceux qui se connoissent en amour, prétendent qu'il y a de la mauvaise foi à demander la mort, quand on est jeune & tendre?

Cependant au milieu de sa tristesse, Chloris voit entrer son amant tout brillant de sa parure, & plus encore de sa passion. Elle cesse de prier ; il se jette à ses pieds, il soûpire, il pleure, il l'embrasse. Chloris, tu vis encore. Ah ! ne t'en repens point ; Damon te jure une éternelle fidélité. Pourquoi voudrois-tu l'affliger, & mourir ?

La colére des belles ressemble à leur tendresse ; elle ne dure pas. Chloris, reconciliée avec la vie, se jette dans les bras de celui qu'elle venoit de haïr cruellement. Elle veut caresser la pourpre de ses joues d'une main amoureuse, mais ses mains se roidissent. Oh! Venus, l'exaucerois-tu déja ? Chloris tombe dans un doux évanouissement. Son joli menton devient un petit bec. Ses bras sont des aîles ; son beau sein, & tout son corps, se couvrent de plumes. Chloris est changée en Colombe.

Quel horrible frisson saisit son amant, lorsqu'il voit voler sa belle ? Elle fait trois fois le tour de son visage, comme

pour lui dérober encore un baiser. Sous la figure d'une Colombe, elle conserve le cœur d'une femme.

La parure étoit son unique travail ; voyez comme elle aime encore à s'embellir. Elle s'arrache des plumes pour arrondir son beau corsage ; elle vole sur une cuvette, & rafraîchit son duvet & sa peau, comme elle faisoit autrefois.

Mais j'entends rire la Colombe. Eh de quoi ? . . . Chloris ne rioit-elle pas de rien ?

Elle vole devant le miroir, où elle passa la moitié de ses jours à essayer des mines & des graces. Elle contemple la blancheur de sa gorge ; elle admire ses aîles. Eprise d'elle-même, elle prend déja les airs & la fierté d'une fille précieuse. Ah Dieux ! s'écria son amant, faites que la Colombe redevienne Chloris.

Tes vœux sont inutiles, répond Venus ; cette métamorphose lui va trop bien, pour lui rendre sa premiere forme. Chloris s'est toujours parée, elle a ri, soûpiré, fait l'amour, & n'a jamais pensé. Aujourd'hui ce n'est pas autre chose.

Si la Déesse métamorphosoit toutes nos Chloris en Colombes, comme on dit qu'elle se le propose, eh ! quel

peuple égaleroit la race des pigeons? Un mortel endormi, près d'une belle, verra donc à son réveil une Colombe sur son sein? Ah que je plains d'avance tant de jolis visages?

Le Spectre.

Un homme tourmenté par un lutin, qui se divertissoit à lui faire peur, apprit le secret d'exorciser; mais son grimoire ne servit de rien. Le Spectre enveloppé d'un grand voile blanc, revenoit toutes les nuits troubler son sommeil.

Dans ce même temps un Poëte vint habiter dans la maison. L'Hôte le pria de lui tenir compagnie, & de vouloir bien lui lire ses vers. Le Poëte commença par une tragédie qui plût beaucoup, non pas à l'Hôte, mais à l'Auteur. L'esprit vint à l'ordinaire, mais sans se montrer au Poëte; il écoute réciter, & voilà qu'un frisson violent le fait trembler de tous ses membres. Il soutient une scene en bâillant & faisant des grimaces affreuses; mais à peine la seconde fut entamée qu'il disparut. Cet effet inattendu fit naître à l'Hôte d'agréables espérances. Le lendemain il

engage l'Auteur à venir, & le presse de lire. Le Spectre revient, mais sans oser s'arrêter. Bon, dit le maître de la maison, puisque tu n'aimes pas les vers, je viendrai à bout de te chasser, peut-être.

La troisiéme nuit, il se hazarde à rester seul; mais à minuit sonnant, le Lutin reparoît. Frontin, vîte au Poëte, vas le prier de m'envoyer sa tragédie pour une heure. A ces mots, le Spectre tremblant, fit signe de la main qu'on s'évitât cette peine, & disparut aussitôt pour jamais.

Tant il est vrai qu'il n'y a point de vers si mauvais, qu'ils ne soient bons à quelque chose; mais puisqu'ils ont la vertu de chasser les phantômes, les esprits n'ont qu'à venir par légions comme autrefois, nous avons de quoi nous en défaire.

Le Coucou.

Le Coucou s'entretenoit un jour avec un Sansonnet nouvellement échappé de la Ville. Que pense-t-on dans ce pays-là de nos airs? Que dit-on du Rossignol? Toute la Ville admire son chant; ... & de l'Alouette? La moitié de la Ville

loue sa voix ... & du Merle? Il a ses partisans ... mais que pense-t-on de moi? ... Je n'en sçais rien, répond le Sansonnet, car on n'en parle pas. Je veux donc, s'écria le Coucou, me vanger de ce silence, & parler éternellement de moi-même.

ESSAI sur l'Histoire des Peintres Allemands.

Par M. Waëchtler, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augsbourg.*

PLUS jaloux de la satisfaction publique que d'une gloire personnelle, & d'un succès tardif que d'une vogue passagere; plus volontiers admirateurs que rivaux, loin de nous écarter par affectation des traces de nos prédécesseurs, nous suivrons de près leurs travaux, afin de profiter également du bon exemple des uns, & des fautes des autres. M. l'Abbé Prévôt avoit conçu & entamé un plan de Philologie qui ne méritoit pas d'être négligé, & qu'on ne sçauroit trop se hâter de rétablir. Il pensoit qu'un Journal devoit être non-seulement une collection historique, mais une Histoire même; & que malgré la multitude & la

bizarre diversité des matériaux qui semblent en couper le fil, un rédacteur attentif pouvoit le suivre & le renouer. C'est ce que nous allons tenter, sans prétendre à la finesse de la liaison, à l'art de fondre & de nuancer, à cette magie inimitable de style & de coloris qui caractérise supérieurement tous les Ouvrages de ce grand Ecrivain. Ce n'est point sa place que nous remplissons, mais plutôt la tâche qu'il nous impose. Fidéles à l'ordre & à la vérité, nous espérons que l'indulgence du public suppléera au reste.

M. Waëchtler notre Coopérateur pour la partie de l'Allemagne, va parler maintenant.

Occupés à rassembler des Mémoires pour l'Histoire des Arts, nous avions tourné depuis quelque tems nos vûes sur l'état de la Peinture en Allemagne. Mais nous serions encore loin de notre but, sans le secours que nous procure le sçavant M. de *Hagedorn*, Conseiller d'Ambassade de S. Majesté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Son frere, Poëte célébre, avoit déja rendu ce nom fameux dans la Littérature. Notre illustre Correspondant le soutient dignement par un goût exquis

pour tous les monumens de l'Art & du Génie. Ce dernier Ouvrage nous servira de preuve. C'est une *Lettre d'un amateur de la Peinture, avec des éclaircissemens historiques, sur un Cabinet de Tableaux, & sur les Peintres qui les ont composés. A Dresde chez Walther.*

Le but de l'Auteur est d'offrir aux amateurs une collection de 225 Tableaux. (*a*) Le plan qu'il s'est formé de rassembler dans son Cabinet les différentes branches de l'art de la Peinture, & de réunir les noms des Maîtres à leurs Ouvrages, doit lui faire espérer, comme il le desire, que sa collection servira de fondement à quelque nouvelle Galerie.

Notre dessein n'étant point de rendre compte de cette Lettre, mais d'en profiter pour l'Histoire des Artistes Allemands, nous en omettrons tout ce qui sera étranger à ce but, & nous y ajouterons pour le remplir, toutes les notices que nous avons recueilli d'ailleurs.

Les Peintres Allemands n'ont pas été jugés avec assez d'équité. Qu'on blâme

(*a*) On peut s'informer du prix de cette Collection chez *Walther* qui a imprimé la Lettre de M. *Hagedorn*, & chez *Bohn* Libraire à Hambourg.

la sécheresse gothique qui regna pendant quelque tems, surtout dans les Ouvrages des Peintres qui ont gravé en petit, le reproche est fondé. Mais alors même le gothique ne dégradoit-il pas universellement tous les Arts? Lorsque M. *de Piles* parle de *Voüet*, il dit que la France lui a l'obligation d'avoir enfin détruit une maniere fade & barbare, & d'y avoir introduit avec *Blanchard*, les commencemens du bon goût. Mais quand l'Auteur du nouvel Abregé dit de *Holbein* le jeune, qu'il prit un bon goût de Peinture; pourquoi ajouter qu'il ne s'est jamais ressenti du goût Allemand? Que penseroit-on d'un Allemand, qui pour louer *Voüet*, auroit dit qu'il ne se ressentit jamais du goût François? Au reste cet *Holbein* mourut en 1554: ce qui prouve que la barbarie ne s'est pas plus invétérée en Allemagne qu'ailleurs. Cette Nation devroit avoir bien excité la jalousie des autres, s'il étoit vrai que *Michel-Ange* eût brisé les Tableaux & brûlé les Estampes d'Albert *Durer*, chef de l'Ecole Allemande.

Mais ce qui n'a pas favorisé la réputation de celle-ci, c'est que plusieurs de ses Peintres ne sont connus que sous des noms qu'ils avoient pris, ou reçû

dans les Pays étrangers. Charles *Loth*, Pierre *Van der Faes*, *Roos* & *Dieterich*, ont pû facilement passer pour Italiens, sous les noms de Carle *Lotti*, de *Lelli*, de *Rosa* & de *Diterici*. Charles *Loth*, Fréderic *Mucheron*, *Ostade* & *Minjon*, ne font pas deshonneur sans doute aux Etrangers qui les ont adopté dans leurs Ecoles. Un Allemand aussi possedé de ces manies de l'esprit national, redemanderoit sans peine aux Italiens Pierre *Pozzo* né, établi, & mort en Allemagne; il redemanderoit à l'Ecole Flamande Rubens qui naquit & fut élevé à Cologne. Il ajouteroit que lorsque le tems & la Philosophie auront corrigé les erreurs de la prévention, on verra sortir de l'obscurité beaucoup de noms Allemans. Car M. de *Hagedorn* assure en avoir trouvé d'inconnus sur d'excellens Tableaux; entr'autres le massacre des Innocens de la Galerie de *Salz Dahlen*, faisoit depuis long-tems honneur à la mémoire de Tintoret, lorsqu'on y découvrit le nom suivant V. Hios. M. F. E. I. in Elbinck 1640. Mais la suite de ce Mémoire fera voir que cette Nation possede encore assez de richesses, pour ne pas revendiquer des larcins, ou disputer des fonds litigieux. La nature a semé

les talens pour la gloire de l'Art, & les grandes nations n'ont pas besoin de ces petits génies qui prônent la Patrie, au lieu de l'illustrer.

L'énumération que nous allons faire, sembloit exiger un arrangement plus méthodique; mais l'incertitude des dates nous a contraint de préférer l'ordre alphabétique à celui de la chronologie. Quant aux Peintres Allemands, déja connus par les Historiens François, ils ne reparoîtront ici qu'avec des particularités intéressantes, qui rendront leur Histoire comme neuve, aux yeux de nos Lecteurs.

ALDEGRAF, ou ALDEGREVER nâquit en Westphalie en 1502. L'Inscription qui se trouve sur son Portrait gravé, prouve que son nom de Baptême étoit Henri, & non Albert comme on l'a toujours écrit d'après *Sandrat*. Exact dans la perspective, habile & fidéle dans l'anatomie, mâle & soutenu dans le Dessein; si la draperie n'est qu'un accessoire, il eut les grandes parties du Peintre. Aux principes d'une bonne Ecole, il joignit quelques perfections & quelques défauts de Michel-Ange, son contemporain. Il osa, comme lui, briser les entraves du goût gothique; mais

il n'eut pas, non plus que ce grand homme, la pureté ni l'élégance des contours.

AUGER-MEYER nâquit en Allemagne, on ignore en quelle partie, & dans quel tems; mais on sçait qu'il vécut en Boheme. Il peignit des oiseaux, des fruits, des fleurs, des plantes & des insectes de toute espece, & ses Tableaux furent toujours finis.

Joachim-François BEICH nâquit en 1665. à Ravensbourg en Suabe. Son pere qui étoit Géométre, & qui s'amusoit à la Peinture, en donna quelques principes à son fils. Celui-ci devint Maître dans cet Art, & s'attacha dans la suite à la Cour de Baviere, où il peignit toutes les Batailles de l'Electeur Maximilien Emmanuel, en Hongrie.

Durant la Guerre qu'occasionna la Succession d'Espagne, *Beich* profita de l'absence de son Maître pour aller parcourir l'Italie. Après avoir perdu l'oüie & la vûe sur la fin de ses jours, il mourut à Munich le 16 Octobre 1748.

Sa premiere maniere étoit un peu rembrunie, il se rapprocha de la nature; la seconde fut plus claire, la troisiéme encore davantage, mais moins soute-

nue que la seconde. Ses sites sont toujours pittoresques, toujours picquans, sa touche hardie & de main de maître. Il y a du *Gaspre* & du *Salvator Rosa* dans ses compositions. Il imita le goût de ce dernier, & celui d'Albert *Meyeringh*, dans quelques planches gravées à l'eau forte. C'est-là que ses figures sont bien finies. Le fameux *Solimene* fut tellement enchanté des Païsages de *Beich*, qu'il en copia quelques-uns, dit le *Dominici*. [a] On voit à Schleisheim en Baviere, des Batailles de *Beich*, de vingt à vingt-quatre pieds de large, très-estimées. M. *de Hagedorn* posséde d'excellens morceaux de ce Maître. Le Portrait de *Beich* peint à quatre-vingts ans par de *Marées* a été gravé sous la direction de J. J. *Haid*.

Christian Huisgott BRAND, né à Francfort sur l'Oder en 1695, acheva ses études à Hambourg, où le commerce avoit attiré son pere. Au sortir du College, ses parens maternels, établis à Ratisbonne, l'engagerent à s'attacher aux affaires de la Diete, & le firent entrer dans un Bureau; mais il n'eut pas plutôt

(a) Voyez son Ouvrage intitulé. *Vite de Pittori Scultori ed Architetti Napolitani*, &c. *in Napoli* 1745. Tom. III. p. 618.

fait connoissance avec le fameux *Agricola*, que son inclination pour la Peinture se découvrit. Il s'établit à Vienne en 1720, & le commerce des Artistes les plus distingués, développa de plus en plus la nature à ses yeux, & perfectionna son talent.

Ses premiers Ouvrages étoient un peu sombres, mais il se corrigea si bien, que l'aménité caractérise ses derniers Tableaux. Dans ses Païsages, pour la teinte des verds indécis, il approcha des *Wanevelt*, sans l'avoir imité. Sa maniere de dessiner les arbres, de jetter & de toucher les ronces & les brossailles, tient beaucoup de celle de Jean *Both*. Quant aux morceaux qu'il fit, à l'instance des amateurs, s'il suivit le goût de *Huismann*, il ne prit que l'esprit & la perfection de son modele. C'est dans le même sens qu'il sembla rechercher le goût de *Waterlo*. Il y a peu de Païsagistes Allemands qui représentent, comme lui, le calme des eaux, & la fuite des vapeurs au lever du Soleil. La variété des accidens ne nuit point dans ses Tableaux à la simplicité de la composition, & son ensemble imite à merveille l'économie de ces beaux Poëmes où l'action a d'autant plus de majesté, qu'elle est moins

chargée d'incidens. Cette simplicité ne fait cependant point omettre à notre Peintre le second plan, comme il arrive à certains Païsagistes, qui croient suppléer l'effet de l'ordre, en opposant l'avantfond à des lointains. *Brand* s'aide quelquefois des accidens ou des ombres supposées qui produisent sur une belle plaine de nouveaux sites, arbitraires à la vérité, mais combinés sur les effets journaliers du Soleil, & du mouvement des nuages.

Les Ministres de Dannemarc & de Sardaigne exercerent long-tems le Pinceau de *Brand*. Ses Ouvrages furent recherchés avec empressement des Nationaux & des Etrangers. M. le Baron de *Kesselstadt* & M. de *Hagedorn*, grands connoisseurs l'un & l'autre, ornerent leurs collections de ses morceaux choisis. Que ne peut-on conserver les talens, comme les Ouvrages! Cet habile Peintre a été attaqué, dit-on, d'une paralysie. Son accident affligera tous ceux qui s'intéressent au sort des hommes de génie. *Brand* se survit encore dans un fils qui fait honneur à l'éducation qu'il a reçue, & qui jouit actuellement d'une pension de 1000 livres que lui fait le Comte Nicolas de *Palfy*.

Pierre BRANDEL nâquit à Prague en 1660. A l'âge de quinze ans, il fut mis ſous la conduite de Jean *Schroëter*, Peintre de la Cour & Inſpecteur de la Galerie de Prague. Après quatre ans de leçons, l'Eleve ſurpaſſa le Maître. Celui-ci l'ayant chargé de faire un petit Tableau d'Autel, *Brandel* l'acheva le même jour & de ſi bonne heure, que *Schroëter* le voyant deſœuvré à la fenêtre de l'attelier, lui fit une querelle. L'Eleve n'eut pas de peine à ſe juſtifier, & prit dès ce moment occaſion de travailler pour ſon compte. Les Tableaux de ſa main qui décorent les Egliſes de Prague & de Breſlau, marquent un génie des plus féconds. Un Saint Jérôme à mi-corps, qui lui fut payé 100 ducats, occupe aujourd'hui la premiere place dans le Cabinet des Tableaux du Prince de Hazfeld, à Breſlau.

On trouve ſon pinceau nourri, ſes Ouvrages pleins de feu, ſans jamais charger la nature, les ombres de ſes carnations quelquefois un peu trop rembrunies.

Domicilié dans ſa Patrie, Brandel n'eſt ſorti de la Boheme que pour aller faire un grand Tableau d'Autel au Monaſtere de *Geiſlau* en Sileſie, & pour en conduire un autre à Moëdling en Autriche. Quoi-

que ſon talent eût pû l'enrichir, il étoit ſi prodigue, dans ſes momens de caprice, que lorſqu'il mourut à Kuttemberg en 1739, il ne laiſſa pas de quoi ſe faire inhumer. Cependant on lui fit des obſéques magnifiques. Les Jeſuites & tous les Religieux du Monaſtere de Sedliz, Ordre de Cîteaux, furent à la cérémonie avec 300 Mineurs qui s'étoient chargés de la dépenſe.

Hans BROSAMER, égaloit *Aldegraf* dans l'intelligence de la perſpective : on peut citer leurs Eſtampes comme des modeles dans cette partie. L'Hiſtoire de Bethſabée, & celle de Samſon & Dalila par *Broſamer*, ſont des chefs-d'œuvres : on ſoupçonne *Rembrand* & *Oſtade*, d'avoir puiſé chez lui.

Samuel BOTSCHILD, originaire de Sangerhauſen en Saxe, Peintre de la Cour & Inſpecteur de la Galerie de Dreſde, tenoit Académie dans ſa maiſon, & forma de bons Eléves. Il fit un voyage en Italie avec *Fehling* ſon couſin & mourut en 1707. Les principaux plafonds du Palais du grand Jardin à Dreſde, ſont peints de ſa main. Ses Deſſeins qui repréſentent des Tableaux d'Hiſtoire, ſont d'un choix très-heureux, compoſés d'un ſtyle fort relevé, & tout-à-fait

dignes d'occuper le Burin d'un Graveur Allemand qui voudra ſe diſtinguer, & répandre au loin le mérite d'un illuſtre Compatriote.

PHILIPPE-JEROME BRINCKMANN nâquit, à ce qu'on croit, dans le Palatinat, au commencement de ce ſiécle, avec un goût pour la Peinture, qui ſe développa à la vue de quelques morceaux de *Brand* qu'il poſſédoit. D'admirateur, il devint émule. Quoiqu'il ait eſſayé de peindre le Portrait, & quelquefois de l'Hiſtoire dans le goût de *Rembrand*, ſon talent étoit décidé pour le Payſage. Il y a beaucoup d'agrément & de variété dans ſes compoſitions, de la fineſſe dans la touche des arbres, ſur-tout depuis qu'il a quitté la maniere ſombre qui a été le début de preſque tous les Payſagiſtes Allemands. On voyoit de ſes tableaux dans le cabinet de Manheim, même avant qu'il en fût Inſpecteur. Il y a onze ans qu'il fit un voyage en Suiſſe, pour y étudier les ſites rares & merveilleux que préſente la nature dans un pays montagneux. Il avoit auparavant gravé quelques ſujets à l'eau-forte. Il a fait depuis des deſſeins à la plume, lavés à l'encre de la Chine, qui décélent toujours l'eſprit

& l'intelligence. Son portrait a été tiré par lui-même, & par *Krauſe* à Berne.

Rodolphe BYS fut Penſionnaire de Lothaire François, Electeur de Mayence, dont les bienfaits avoient attiré d'habiles Peintres à ſa Cour. *Bys* étoit Suiſſe, mais ſon pinceau étoit Flamand. Il finit ſes ouvrages à la maniere du vieux Jean Van *Keſſel*. Ses Payſages étoient remarquables par les oiſeaux & les animaux, mais d'ailleurs ſi chargés & ſi peuplés, que ce qu'il en mettoit dans un ſeul tableau, auroit ſuffi pour en faire quatre. Auſſi paſſionné pour la lumiere, que prodigue d'objets, il ſembloit appréhender que les ombres ne fiſſent des taches dans ſes tableaux. Mais à force de jour, on n'y voit pas aſſez.

Jean-Gabriel CANTON, né le 24 Mai 1710, à Vienne, où il eſt mort le 10 Mai 1753, réuſſit à peindre les hommes & les chevaux. Ses traits étoient hardis & ſa main aſſurée. Il a travaillé les animaux dans les Payſages du fameux *Orient*, & les Batailles dans quelques grands tableaux de *Meyltens*. [a]

(a) Ce ſeroit ici la place de Lucas *Cranach*; mais comme M. *Chriſt* a compoſé ſa vie aſſez au long, nous tâcherons de l'extraire & de la donner à la fin de ce Recueil.

DANHAVER étoit originaire de Suabe, ou des environs de ce Cercle. Comblé des talens que la nature partage ordinairement, il fut Horloger comme son pere, passa en Italie pour cultiver la Musique, & y devint le meilleur éléve du Peintre *Bombelli*. La Peinture à l'huile & la Miniature; tout lui fut facile, il réussit dans les deux genres. Il mourut en 1733, à Pétersbourg, où il s'étoit établi. Ses ouvrages n'étant presque point connus en Allemagne, c'est un service que M. *Hagedorn* rend à sa patrie, de lui conserver la mémoire d'un homme qui contribue à l'illustrer.

Balthasar DENNER, né à Hambourg, en 1685, commença sous *Ammama*, Peintre de la même ville. Celui-ci qui travailloit assez bien en détrempe, mais d'ailleurs fort médiocre, ne tarda pas à déclarer au pere de *Denner*, fameux Prédicateur Mennoniste, que son fils n'avoit plus rien à apprendre de lui. Le jeune *Denner* débuta fort heureusement par la Miniature, & se fit bientôt une réputation dans la Peinture en huile. Ses desseins à la mine de plomb, sont d'une légéreté si singuliere, qu'on ne conçoit pas comment il a pu s'appesantir dans les portraits historiés ;

mais il étoit question ici de soutenir une ordonnance, & c'étoit-là le côté foible de l'Artiste. Mais d'ailleurs ses fruits & ses fleurs étoient nuancés jusqu'à marquer l'effet de la rosée. Un finiment extrême caractérisoit ses ouvrages. Il avoit saisi merveilleusement tous les traits de la décrépitude. La tête de vieille qu'on conserve dans la Galerie Impériale, enleva le suffrage de tous les Amateurs. On ajoute que pendant long-temps personne ne pouvoit voir ce tableau, à moins que l'Empereur ne permît lui-même d'ouvrir la petite armoire où étoit le morceau curieux. Il y a une autre vieille & une belle tête de vieillard de la même main, dans la galerie du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

On voit aussi de ses ouvrages à Salzdahlen, à Hambourg, chez M. *Carpzer*; à Francfort sur le Mein, chez M. *Vienne*; & chez M. *de Hagedorn* à Dresde.

Denner fut surpris par la mort en 1749, à Rostock, avant d'avoir pû mettre la derniere main à un grand tableau de famille qu'il avoit entrepris, pour le Duc *de Mecklembourg Schwerin*. M. *Weichmann*, Conseiller du Duc de Brunsvvig, a fait frapper une médaille à l'honneur de cet Artiste. *Denner* n'a

laissé d'autres éléves que ses enfans & Dominique *Van Dersmissen* qui avoit épousé sa sœur. Il seroit à souhaiter qu'il leur eût laissé son secret de préparer le lac, qu'il employoit dans toutes ses carnations, mais avec une discrétion qui en tempére le violet.

Chrétien-Guillaume ERNEST DIETRICH, nâquit à Weimar le 30 Octobre 1712. Son pere, qui étoit allé s'établir à Dresde, lui donna les premieres leçons de peinture, & le mit ensuite sous la direction d'Alexandre *Thiele*. C'est-là que l'étude des grands modéles devint en lui le germe de la plus heureuse imitation. L'intelligence des principes généraux lui appropriant toutes les manieres, ce fut un prothée dans son Art. Le Comte de *Bruhl* ayant discerné de bonne heure le riche fonds de ses talens précoces, s'attacha *Dietrich* à l'âge de dix-huit ans, par une pension de 1500 livres. En 1734 cet Artiste étant allé en Hollande, profita si bien de ce voyage, qu'à son retour le Roi de Pologne le demanda à son illustre Mécene. *Dietrich* fit en 1739 des morceaux pour la galerie de Dresde, qui depuis ont passé dans le cabinet de Sa Majesté. Il

fit le voyage d'Italie en 1743. Quoiqu'il fût habile à saisir tous les goûts, celui de *Rembrand* le domina, sans l'asservir. Il le suivit de façon à le surpasser, joignant aux beautés historiques qu'il imitoit en maître, des perfections de païsage qui manquoient à son modéle. C'est ainsi qu'après avoir admiré dans un crucifiement du cabinet de la Reine de Pologne, la sublimité du sujet principal, les yeux se reposent avec plaisir sur une motte de terre, où l'on voit la fonte des couleurs & les coups de pinceau d'un *Both* ou d'un *Wouwermann*, avec toutes les finesses de l'art qui distinguent l'Ecole Flamande. Les touches larges & moëlleuses caractérisent en général les tableaux de *Dietrich*. Rival de *Berchem* dans les figures de païsage; de *Dujardin*, pour la couleur riante des gazons & des plantes; de *Poëlembourg*, pour les mazures & les ruines; & d'*Elzheimer*, pour ce qu'on appelle les réveils, il imita de celui-ci sa grande maniere d'entrelasser les arbres, & de faire jouer & contraster les feuillages & les branches. Quoique de l'aveu des connoisseurs, il ait attrapé les agrémens des *Watteaux*, il a renoncé de-

puis quelque tems à cette maniere. Celle de *Salvator Rosa* paroît sa favorite. Il réussit, comme lui, à peindre les roches coupées, avec les lits de pierre & de sable placés alternativement, des carrieres de grès, avec leurs crevasses. Ces images arides sont égayées par des tapis de verdure, finis, diroit-on, par *Claude* ou du *Jardin*.

Diletrich est encore plus varié dans ses gravures à l'eau forte, que dans ses Tableaux. Son œuvre qui contient beaucoup de têtes dans le goût de *Rembrand* est déja considérable, mais difficile à rassembler. On ne connoît à Paris de ce Maître, qu'un seul Tableau qui se voit chez M. *Wille*, Graveur du Roi. C'est un païsage peint en 1754, où l'on remarque quatre Figures dans le goût de *Poëlembourg*, quelques moutons & une chévre dans le goût de Henri *Roos*, des arbres d'une forme agréable, & d'un feuillé très-beau, les couleurs des rochers aussi fortes que vraies; enfin, tout ce qui caractérise un pinceau spirituel, léger & moëlleux. On verra bientôt du même Maître un Tableau dans le goût de *Rembrand*, au cabinet de M. le Comte de *Vence*, dont le choix fait honneur à l'Artiste. Au reste, il est bon d'instruire

le Public que *Dietich* marquoit autrefois ses Tableaux sous le nom de *Ditterici*, & que les Brocanteurs en ont pris occasion de faire passer ses ouvrages pour des productions d'Italie.

DUFFEIT, Peintre d'Histoire Liégeois, se distingua par la recherche ingénieuse de son invention, & par la noblesse de l'ordonnance. Ses Tableaux, après avoir figuré parmi les plus beaux monumens de l'Art, dans les Eglises de Liége, font aujourd'hui la gloire & la décoration de la galerie de Dusseldorp. On voit encore dans celle de Pommers Felden, une charité de la main de ce Peintre. Il pécha par la monotonie du coloris, mais cet unique défaut est racheté par beaucoup de perfection.

ALBERT DURER, fut Peintre, Graveur, Sculpteur, Architecte & Littérateur; mais c'est surtout par la gravure qu'il s'immortalisa. Cet Art parut avec la renaissance de la Peinture. La plûpart des Peintres le regardant comme un moyen d'étendre & de perpétuer la réputation de leur génie, se firent Graveurs. André *Mantegne* en Italie, Albert *Durer* en Allemagne, & Lucas *de Leyde* dans les païs-bas, graverent eux-mêmes leurs propres desseins; & les succès de ces

deux derniers, leur assurent parmi les Artistes célébres, une place d'autant plus distinguée, qu'ils porterent cette invention, sans modele & sans guide, presqu'à la perfection. (*a*)

L'avantage qu'Albert *Durer* avoit sur les Italiens mêmes, fut tel que Marc-Antoine *Raimondi* (*b*) contrefaisoit, non-seulement ses ouvrages, mais encore sa marque, pour en mieux imposer. Ce Marc-Antoine, dans les gravûres qu'il donna d'après Raphaël, se servit de George *Pens*, & de Jacques *Bink* de Cologne; & cette préférence donnée par un Italien, à des Graveurs Allemands, n'est pas un petit éloge pour leur Nation. Les Livres d'Albert *Durer* sur la perspective, ont été la source des régles pour les Artistes, & des principes pour les Ecrivains de l'Art. *Hans Vredemann Uries*, Maître du fameux *Stenwick*, dans son Traité sur la perspective imprimé en 1604, en deux parties in-

(*a*) V. la Préface du Recueil d'Estampes d'après les plus beaux Tableaux & Desseins qui sont en France. Paris 1729.

(*b*) Ce fait est rapporté dans une des Lettres d'Ulric de *Hutton* leur Contemporain. V. la p. 13. de l'édition de Burckard à Wolfenbuttel en 1717.

folio, avec de belles Estampes gravées par Henri *Hondius*, n'a fait que suivre les préceptes d'Albert *Durer*; aussi, dit-il seulement dans sa Préface, qu'il est le premier qui traite de cette matiere en Hollande.

GEORGE-DENIS EHRET, né à Heidelberg, se fit d'abord connoître par la part qu'il eut aux figures qui se trouvent dans la *Phyt-Antho-Zoïcographie* de *Weinmann*. Il cultiva le Dessein & la Botanique à Carlsruhe, dans le Marquisat de Bade, continua les mêmes études à Bâle, & passa en France, où M. de *Jussieu* protégea ses talens en connoisseur qui chérit les hommes & respecte le mérite. Après avoir travaillé quelque temps sous le célebre *Aubriet*, qui avoit fait le voyage du Levant avec M. *Tournefort*, *Ehret* passa à Londres; mais il en partit bien-tôt, pour aller en Hollande travailler aux figures du *Hortus Cliffortianus*, que M. *Linnæus* devoit y publier; & celles de sa façon sont, au jugement des connoisseurs, les meilleures de cet ouvrage. De retour en Angleterre, il épousa la sœur de Philippe Miller, célébre Jardinier & Botaniste Anglois. La fortune sembloit se prêter à son talent: il fut Dessinateur

du Jardin de Chelsea. [a] Les fonctions de cette place lui laissoient du loisir; il l'employa à divers ouvrages. Les *Decades Plantarum* que M. *Treu* publie à Nuremberg, aussi estimées par l'exactitude du dessein, que par l'enluminure des planches; un Recueil de planches en douze feuilles *in-fol.* dessinées, gravées & enluminées de sa propre main; les Desseins d'une grande partie des figures qui se trouvent dans les Voyages de *Pokok* &c; telles sont les richesses d'un crayon & d'un pinceau consacrés à l'utilité. Précieux aux Botanistes par la fidélité de l'imitation, ses figures instruisent mieux que des définitions; agréable aux Amateurs par la délicatesse de l'enluminure, *Ehret* mérita de trouver de grands protecteurs dans le Duc de *Richemont* & le fameux Richard *Mead.* Ce dernier laissa dans sa collection deux cens plantes, peintes en couleurs naturelles, par la main de cet Artiste favori.

ELZHEIMER naquit à Lindau en Suabe. L'Auteur du nouvel Abrégé dit qu'il ne s'écarta point du goût de *Rem-*

(a) C'est le fameux *Hans Sloan* qui en a donné le terrein à la Communauté des Apoticaires de Londres.

brand. C'est un anachronisme. *Rembrand* étoit né en *1606*, & *Elzheimer* mourut ou en 1610, à l'âge de trente-six ans, selon *Graham* & un autre Auteur cité par *Harms*, ou en 1620, suivant l'Auteur même de l'Abrégé. S'il y avoit eu du rapport entre ces deux maîtres, l'honneur du modéle n'appartiendroit pas à un enfant. *Houbraken* a remarqué qu'on avoit soupçonné *Rembrand* d'avoir pris sa maniere sombre de Jean *Pinas*, qui fut l'ami d'*Elzheimer* à Rome. M. *de Hagedorn* a reconnu dans les estampes que Nicolas *Lastmann* a faites d'après Jean *Pinas* & Pierre *Lastmann*, autre ami *d'Elzheimer*, le goût de cet Artiste. Vingt-ans plus tard, on l'auroit appellé peut-être, avec quelque vraisemblance, le goût de *Rembrand*, & celui-ci fut l'éléve de Pierre *Lastmann.* On pardonnera cette discussion qui vaut un éloge pour *Elzheimer*: remis à sa place, il n'a pas besoin de Panégyriste. Nicolas *Moeyard* & Moyse *Van Vitembrouck* imiterent son goût, sans parler des gravures de *Goudt*, de Magdeleine *de Pas*, & de Jean *Van Velde*. Lorsqu'*Elzheimer* partit pour l'Italie, son frere qui peignoit sur verre, exécuta deux sujets relatifs à leur séparation; comme si les

talens qui divisent les petits génies, ne faisoient que serrer les liens des grandes ames. Ce monument fragile se conserve encore chez un bourgeois, dont la mere fut la derniere du nom d'*Elzheimer*. Il y avoit une Cérès de ce même frere, que Gerardou daigna copier, avant qu'elle passât en Angleterre. Elle y a été consumée, dit-on, dans une incendie arrivée à Wittehall.

JEAN-FRANÇOIS ERMEL est aussi connu par l'ouvrage de *Sandrat* & par l'Histoire des Mathématiciens de M. *Doppelmacer*, que recommandable par ses desseins & ses gravures à l'eau-forte. Ses tableaux ne sont pas gais, mais sa composition est spirituelle & ses touches fines. Il y a de sa main, chez M. *de Hagedorn*, un paysage qui représente les ruines du Château de Habsbourg. *Ermel* transmit son goût de Paysage, de Gravûre & de dessein, à un éléve, nommé Félix *Meyer*, né en Suisse, & mort à Winterthur.

HUBERT & JEAN VAN EYX naquirent à Liége. Le dernier appartient à l'Allemagne, puisqu'il étoit dans un âge assez avancé, lorsqu'il s'établit à Bruges. Il y devint le Chef de l'Ecole Flamande, & fut l'inventeur de la

Peinture à l'huile, deux titres qui ne demandent pas d'autre éloge. Il reste un morceau précieux de lui dans la galerie du Comte *de Bruhl*.

KILIAN FABRICIUS, né en Saxe, fut Peintre de l'Electeur Jean-Georges. Il a laissé des desseins très-beaux & fort recherchés par les Curieux. Ce sont des sujets d'Histoire d'un style noble, comme ceux de *Botschild*, & qui mériteroient aussi, par la même raison, les honneurs de la Gravûre.

PIERRE VANDER FAES, connu sous le nom de *Lelly*, étoit né en Westphalie. C'est le *Van-dyck* de l'Allemagne. « Il ne seroit pas étonnant, dit M. *de Hagedorn*, que ses » portraits eussent mérité l'attention de » *l'Argilliere*, si l'on observe qu'indé» pendamment des talens du Peintre, » l'Artiste François fut en Angleterre, » dans un âge où il devoit se faire hon» neur de rechercher l'amitié d'un hom» me, qui avoit mérité le titre de pre» mier Peintre du Roi d'Angleterre. Je » ne garantis point cependant la re» marque des gens du métier, sur le » rapport qu'ils trouvent entre le por» trait de la femme de Nicolas *Lambert*,

„ Président de la Chambre des Com-
„ ptes, gravé par *Drevet* d'après *l'Ar-*
„ *gilliere*, & le portrait de la Duchesse
„ *de Cléveland*, peint par *Lelly*, & gravé
„ par *Williams* en maniere noire. Ce
„ fait nous vient de *Harms*, Auteur des
„ Tables historiques & chronologiques,
„ exécutées sur le plan de *Richardson* le
„ pere, dans ses Traités de Peinture.

ANTOINE & JOSEPH FAISTENBERG sont deux freres, originaires d'Inspruck, qui ont excellé dans le Paysage. Antoine, qu'on croit né en 1678, ou en 1680, apprit la Peinture de *Bonritsch*, qui a demeuré à Salzbourg & à Passau. Il étudia beaucoup les tableaux du *Gaspre* & de Jean *Glauber*. Il entendoit parfaitement à peindre les édifices dans le goût Romain. Il aimoit à représenter les solitudes & les chûtes d'eau. On voit dans la Galerie Impériale, de ses tableaux, où les figures sont de *Hans Graf*, & dans le catalogue de celle de Weimar, de ses paysages, dont on attribue les figures à Charles *Loth*. Son frere Joseph qui fut son éléve, a laissé de beaux paysages, faits pour accompagner les chevaux de grandeur naturelle, peints par le fameux *Hamilton*. On les voit à Vien-

ne, dans la galerie du Prince de *Lichtenstein*. M. *de Hagedorn* posséde encore de la même main, un paysage qui tient son rang avec les meilleurs de son cabinet. Joseph mourut en 1720, ou 1722. Parmi les autres éléves d'Antoine, celui qui fait le plus d'honneur à ses leçons, est le fameux *Orient*, [a] qui se livrant à la chasse, pour satisfaire un premier goût de jeunesse, fut tellement épris des charmes de la nature, qu'il changea de passion, & des bois de la Hongrie, passa dans l'école de *Faistenberg*.

HENRI CHRISTOPHE FEHLING naquit en 1654. à Sangerhausen en Saxe. *Botschild*, son cousin, fut son premier Maître, & son guide dans le voyage qu'il fit en Italie pour le progrès de ses talens. Après un séjour de quelques années à Rome, il revint à Dresde, où l'Electeur Jean-George IV. le nomma Peintre de la Cour. Auguste II. lui accorda de plus la direction de l'Académie de Dresde qui fut érigée en 1697, & la place de son premier Peintre &

(*a*) Sous le nom d'*Oriente*, c'étoit un homme admirable. Dès qu'il eut perdu sa terminaison Italienne, ses Tableaux ne furent que passables. Heureusement ce préjugé s'est dissipé.

d'Inspecteur de sa galerie des Tableaux, vacante par la mort de *Botschild*. On voit à Dresde des plafonds de sa main; dans les Palais du grand jardin & du Zwinger; il a d'autres ouvrages dans le Palais du Prince *Lubomirski*. *Fehling* mourut en 1725, & Louis de *Sylvestre* lui succéda dans la direction de l'Académie, & dans la charge de premier Peintre de Sa Majesté Polonoise.

FRANÇOIS de PAULA FERG, né à Vienne le 2 Mai 1689, avoit fait de bonnes études. Son pere, médiocre Peintre, le destinoit à peindre en grand, & des sujets d'Histoire; mais la Nature avoit tourné son génie à la *maniere* de *Callot*. Après avoir perdu quatre ans chez un Maître dont le goût ne lui convenoit pas, il prit des leçons de Hans *Graf*, pour la figure, & du célébre *Orient*, pour le païsage. Au sortir de Vienne en 1718, il trouva des Amateurs à la Cour de *Bamberg*. Alexandre *Thiele* l'ayant appellé à Dresde, il travailla aux figures de quelques Tableaux de ce grand Maître; & ceux-là ne sont pas les moins recherchés, quoique les païsages que *Thiele* faisoit alors soient un peu rembrunis. De-là *Ferg* passa dans la Basse-Saxe, puis à Londres où il fit un

mariage malheureux. Jusqu'à ce moment, les Amateurs lui tenoient compte du finiment qui distinguoit ses ouvrages; mais dès que l'infortune eut entamé ses affaires, il se trouva des hommes assez cruellement avides pour précipiter sa ruine, en profitant de son extrême besoin. Ses talens & le charme de son caractere auroient pû lui faire trouver des secours auprès de quelques-ames plus nobles; mais la honte sans doute l'empêcha de paroître. On prétend qu'un matin il fut trouvé mort de foiblesse & de faim, devant la porte de la maison où il demeuroit. Ce fut en 1740. *Ferg* adopta successivement trois manieres. La premiere étoit un peu forte, telle que l'ancien goût Italien l'a établie à Vienne. Dans les beaux morceaux qu'il fit pour la galerie de Salzdahlen, les touches claires glissent sur le haut de ses figures, & détachent les groupes avec intelligence; les belles couleurs qu'il trouva en Angleterre, le firent enchérir sur ses progrès. Il entendoit bien l'anatomie pittoresque, mais celle du corps humain mieux que celle des animaux. M. de *Hagedorn* souhaiteroit que dans ses chevaux blancs, il eût plutôt imité *Philippe Wouvermann* pour l'heureuse variété

des teintes, que la monotonie de Jean *Breugel*. Il publia à Londres en 1726, ſous le titre de caprices, huit jolis morceaux gravés à l'eau forte, dont les figures ſont très-bien deſſinées. Son portrait peint par lui-même eſt à Dreſde chez M. *Dietrich*.

HANS GRAF, né & mort à Vienne, étendit au loin ſa réputation, ſans être jamais ſorti de ſon pays. Son goût étoit pour les morceaux de fantaiſie, & pour les figures en petit. Il falloit lui donner à peindre une place ou une baſſe-cour, remplie de chevaux, de bêtes de ſomme & de volaille, avec des maſures ou quelque païſage, pour acceſſoire. *Hans Graf* fut l'éleve de *Van Alen*, bon Peintre, mais qu'il ne faut pas confondre avec un Peintre Hollandois du même nom, cité par *Weyermann*.

DANIEL GRAN, originaire de Vienne, devenu orphelin dès le bas âge, fut placé chez Pancrace *Ferg*, par le fameux Pere *Abraham à Sanctâ Clarâ*, ſon parent. Le Maître & l'Éleve ne pouvant ſe convenir, *Gran* s'attacha à *Wernle*, habile Peintre d'architecture à Vienne, qui lui procura la protection du Prince de *Schwarzenberg*. Ce Seigneur l'envoya en Italie, où il profita

des leçons du *Solimene*. De retour à Vienne, le premier uſage de ſes talens fut conſacré à la reconnoiſſance. Il peignit divers ouvrages dans le Palais du jardin de ſon protecteur, mais en particulier un grand ſalon en freſque. Les beautés de fonds & de conduite qui ſont dans cet ouvrage, le firent rechercher pour Il travailler à l'ornement de l'Égliſe de S. Charles Borromée, où l'on diſtingue parmi ſes Tableaux, le Centenier & la Charité de Ste. Eliſabeth, Reine de Hongrie. travailla enſuite au plafond du ſalon de la Bibliotheque impériale, gravé par *Sedelmayer*, où l'on admire la compoſition la plus ſçavante. Tant de grands Ouvrages valurent à *Gran* le titre honorable de Peintre & Penſionnaire de la Cour Impériale. Il eſt depuis quelque-tems retiré à Saint Poëlten; il eſt âgé d'environ 60 ans.

HENRI GOLZIUS, incomparable pour l'invention, le caractere & la hardieſſe du Deſſein, eſt connu par-tout. Il étoit un *Durer* quand il vouloit l'être; avec des *Freys* & des *Audrans*, il eût été l'un & l'autre.

FRANÇOIS-CHRISTOPHE JANNECK né à Graez le 4 Octobre 1703, y prit les élémens de la Peinture ſous Matthias

Vangus. Après quelque ſéjour à Vienne, il parcourut d'autres Villes d'Allemagne. Ses talens par tout reconnus, furent diſtingués à Francfort ſur le Mein. Aſſuré d'une réputation bien acquiſe; il retourna dans ſa patrie en recueillir les fruits, & fut reçu à l'Académie de Vienne, dont il eſt depuis quelques années *Vice-Recteur*.

Son talent eſt en petit, mais peu commun. Il excelle dans les ſujets d'Hiſtoire, & ſurtout dans les fêtes galantes qu'il ſçait orner, tantôt d'un payſage riant, & tantôt d'une belle architecture. Ses compoſitions ſont ordinairement riches ſans profuſion. L'intelligence du clair-obſcur, la ſubordination des épiſodes à l'objet principal, l'heureux accord de l'une & l'autre perſpective, font le prix & le charme de cette richeſſe de Deſſein. Difficile à ſe contenter, délicat dans le choix des belles formes, *Janneck* porte ſes Ouvrages à un degré de perfection & à un finiment qui flatte le goût, ſur tout des connoiſſeurs Hollandois. Quoique habile dans le portrait en grand & en petit, il n'exerce ce talent que pour ſes meilleurs amis. Il y a de lui des piéces ſur les amuſemens de la vie, & deux Tableaux qui repréſen-

tent les atteliers d'un Peintre & d'un Sculpteur, où il a fait entrer les portraits de différens Artiſtes. M. de *Hagedorn* qui poſſéde ces deux derniers morceaux dans ſa collection, les a détaillés, & cette deſcription vérifie tous les éloges qu'il fait du mérite de *Janneck*.

KLOEKNER D'EHRENSTRAHL, eſt un Peintre d'Allemagne; mais ſes Ouvrages y ſont peu connus, ſi l'on en excepte la Galerie de Salzdahlen, qui appartient au Duc de *Brunſwig*. Cependant on aſſure qu'il y a de ſa main un Tableau fort conſidérable, dans la collection que M. *d'Ahlefeld* a fait à Jerſbeck, pays de Holſtein.

G. KNELLER, né à Lubeck, patrie du fameux *Oſtade*, fit ſa réputation en Angleterre. Il mourut à Londres en 1726, laiſſant cinq cens portraits commencés, dont il avoit reçu d'avance la moitié du prix; [*] ce qui ne fait pas l'éloge de ſa probité, mais de ſon talent. Les Artiſtes Anglois n'en parlent encore qu'avec admiration. Il travailloit avec une promptitude étonnante. Un pinceau hardi, la touche

(*a*) V. l'état des Arts en Angleterre, par M. Rouquet de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris en 1755.

ferme, large & brillante, la maniere de dessiner noble & fiere, tout caractérisoit un homme qui n'étoit fait pour s'asservir, ni aux régles, ni aux modéles, ni même aux ressemblances; mais ce défaut étoit remplacé par des graces inimitables, & par une simplicité qui charmoit singuliérement les yeux des Anglois. Tant d'avantages lui valurent le titre distingué de Chevalier, dont le Roi l'honora, & lui donnerent une vogue qui suppléa au produit des talens, lorsqu'elle l'eût empêché de les exercer. Sans travail, & malgré le faste de sa dépense, il amassa de grands biens. *Kneller* étoit un modéle difficile à suivre, & comme il n'avoit point été copiste, il ne devoit pas en faire. Cependant tous les Peintres Anglois voulurent l'imiter. *Kneller* peignoit vîte & d'un coup de pinceau, sans apparence d'étude; ils firent de fort mauvais tableaux en très-peu de temps. *Kneller* laissoit la toile nue, quand sa couleur pouvoit faire l'effet des teintes; plusieurs faisoient sortir grossiérement la toile au milieu des couleurs. *Kneller* dessinoit quarrément, mais avec affectation; ses imitateurs voulurent donner cette quarrure à leurs traits incorrects; en un mot, ses beautés ne

furent que des vices entre leurs mains. *Kneller* trop occupé, mais fort avide, faisoit peindre ses draperies par les Artistes qui travailloient au plus bas prix. Quand on lui remontroit quel tort ces ouvrages feroient à sa réputation; ils sont trop mauvais, disoit-il, pour passer sous mon nom à la postérité. Cependant ces mauvaises draperies trouverent encore des copistes. Mais la fureur d'imiter jusqu'à ses défauts, ne donna sa vogue à personne. On dit après *Kneller*, qu'il n'y avoit plus de Peintre en Angleterre: heureux, si elle avoit eu à regretter un honnête homme, dans un habile Artiste.

JEAN KUPEZKI naquit en *1666*, à Poësing dans la haute Hongrie, où ses parens s'étoient refugiés de Bohéme, pour des motifs de Religion. Après avoir étudié les élémens de son art chez *Claus*, Peintre de Vienne; il parcourut les principales villes d'Italie, & s'arrêta à Venise, où il se perfectionna sur les tableaux de Charles *Loth*. De retour en Allemagne, il se fixa d'abord à Vienne, & puis à Nuremberg, où il mourut en 1740. Sa maniere est empâtée & très-forte. Il peignoit des sujets historiques, mais il excella dans le por-

trait. L'enthousiasme le saisissoit à la vue des portraits de *Vandyck*, qui sont dans la Galerie Impériale. Oh! que n'en puis-je, s'écrioit-il, imiter les belles mains! Il y a pourtant de lui d'excellens morceaux à Vienne, chez M. *Fischer*, Conseiller de la Cour, & Peintre en miniature. L'homme à micorps, qui joue de la flûte, est un chef-d'œuvre. Peu de portraits historiés, ont plus de relief, de force & de mérite que les siens. On assûre que trente morceaux qu'il laissa à ses héritiers, & parmi lesquels sont trois fameux tableaux (la famille du Peintre, les deux Franciscains & le charitable Samaritain) ont été payés seize mille florins d'Allemagne par le Margrave de Brandebourg *Bareuth*. Bernard *Vogel* & Valentin *Preisler* ont donné à Nuremberg, en maniere noire, une suite de six parties, d'après les tableaux de *Kupezki*.

LISZKA, Peintre Siléfien, éléve & gendre de Willmann, suivit la maniere de son maître, qui est digne par ses ouvrages d'un habile Biographe. On voit à Prague, dans l'église des Chevaliers de la Croix-rouge, un excellent tableau de *Liszka*, qui représente l'Elévation de la Croix.

JACQUES-CHRISTOPHE LE BLON, ou LE BLOND, comme on l'a toujours appellé en France, naquit à Francfort, fit de bonnes études en Italie sous Carles *Maratti*, alla en Hollande, puis en Angleterre. Environ l'an 1705, il présenta à la Société Royale de Londres, un projet de graver des planches, & d'imprimer des tableaux colorés, suivant le systême de *Newton* sur les couleurs. Ce projet fut approuvé & appuyé de cette Académie. Il imprima des morceaux d'histoire & des portraits qui mettent ses estampes au niveau des tableaux, pour l'imitation de la nature. Son admirable invention eut d'autant plus de vogue, qu'il en fit des épreuves sous les yeux des Amateurs les plus distingués par la naissance & le goût. Il exposa ses principes dans un petit Ouvrage Anglois qu'il publia sous ce titre: *L'Harmonie du Coloris dans la Peinture, réduite à des regles sûres & faciles de Méchanique*; [a] afin qu'un jour, dit-il dans son épître dédicatoire, adressée au fameux Robert *Walpole*, quelque

(a) On le retrouve dans l'Ouvrage intitulé *l'Art d'imprimer les Tableaux d'après les écrits, les opérations & les instructions verbales de J. C. Le Blond à Paris 1756. chez Lambert.*

homme plus capable que lui, portât sa théorie au degré de perfection dont elle étoit susceptible.

Le Blond, voulant rendre son art aussi utile qu'il étoit agréable, se proposa de donner des planches d'Anatomie en couleurs naturelles. Aidé des lumieres & des conseils de M. *de Saint-André*, Anatomiste & Chirurgien du Roi d'Angleterre, il assembla une société, & des fonds pour les frais de l'exécution. Le premier essai qu'il fit de son projet, étoit un morceau achevé. Mais la mort de M. *de Saint-André* renversa les espérances que donnoient de si heureux commencemens: les associés voyant *le Blond* sans Protecteur, ne voulurent plus continuer les avances; il se vit obligé de quitter l'Angleterre.

Le Blond vint à Paris, où les tableaux imprimés qu'il apportoit de Londres, eurent l'approbation des connoisseurs, qui l'engagerent à continuer. Il fit le portrait du Cardinal *de Fleuri*, sous lequel on voit ces paroles: *Opus inventionis imprimendi coloribus naturalibus in Galliâ primum J. C. le Blon artis inventor fecit & excudit.* Ces tableaux se répandirent bien-tôt dans Paris: on en vit dans toutes les boutiques. Mais le

but principal de *le Blon* étoit de reprendre son projet d'Anatomie, qu'il présenta à l'Académie des Sciences. Sur le rapport des Commissaires nommés par le Roi pour l'examiner, l'inventeur obtint un privilege exclusif, pour vingt ans, daté du 12 Novembre 1737, confirmé le premier Avril 1738, & muni de lettres patentes, enregistrées le 24 Juillet 1739. Sa Majesté qui gratifia *le Blond* d'un logement & d'une pension, continuée à ses enfans après sa mort, voulut que son secret lui survécût, & qu'il formât des éléves pour perpétuer une invention utile à la Botanique, à la Géographie & sur-tout à l'Anatomie.

Le Blond donnoit des leçons, & travailloit à une planche anatomique, lorsque la mort l'enleva, le 16 Mai 1741. Heureusement il laissa des éléves, parmi lesquels se trouve M. *Gautier*, qui après avoir gagné jusqu'à six francs par jour, à travailler chez *le Blond*, perfectionna depuis l'invention de son Maître. Il est vrai que *le Blon* prétendoit avoir fondé sa pratique sur les principes de *Newton* (*a*), & que la Philosophie de

(*a*) V. le Journal de Trévoux Février 1746. & le Mercure Danois, Octobre & Novembre 1754.

M. *Gautier* n'est pas celle de *Newton*.

ANTOINE RAPHAEL MENGS, naquît à Aussig en Bohême, le 12 Mars 1728, d'Ismaël *Mengs*, Danois, & de Christiane Charlotte *Bormann*, Saxonne, dans un voyage qu'ils faisoient de Prague à Dresde. Son pere, Artiste de beaucoup de génie, qui vit encore au service du Roi de Pologne, a réussi à faire passer dans la miniature & la peinture en émail, le goût & la force des grands Maîtres. On voit au cabinet de Dresde des morceaux de sa main, dont le travail & la perfection surpassent les ouvrages du fameux *Petitau* de Genéve. Dès l'âge de 5 ans, Antoine *Mengs* étudia la Peinture. A dix ans, il avoit composé des morceaux qui se conservent dans le cabinet du Roi de Pologne, & du Comte de *Bruhl*. En 1740, son pere le conduisit à Rome, pour lui faire étudier les ouvrages de Raphaël, & les statues antiques. Il y travailla trois ans, & les morceaux qu'il y fit en miniature & en émail, furent encore placés dans le cabinet du Roi de Pologne. A son retour en Saxe, il passa par la Ville de Parme, pour y voir les ouvrages du Correge. Les Tableaux en pastel qu'il fit à Dresde, lui mériterent l'honneur de peindre le

Roi, qui lui accorda une pension de six cens écus d'Allemagne, le titre de Peintre de sa Cour, & la permission de retourner à Rome, pour s'adonner entiérement à la Peinture en huile. Après une étude de quatre ans, il revint en Saxe, où Sa Majesté Polonoise, pour récompenser le mérite & l'emploi de ses talens, l'honora du titre de son premier Peintre, avec une pension de mille écus. En 1752, il fit par ordre du Roi pour la troisieme fois le voyage d'Italie, afin d'y exécuter divers ouvrages. En passant par Boulogne, l'Académie *Clémentine* le reçût parmi ses Membres. En arrivant à Rome, il fut admis dans celle de S. Luc. Le Pape lui-même voulut le distinguer de la façon la plus marquée, en le nommant un des Directeurs de la nouvelle Académie de Peinture qu'il érigea au Capitole en 1754, & en le décorant de la Croix de l'Eperon d'Or.

M. le Chevalier *Mengs*, jouit à l'âge de ving-huit ans, des suffrages réunis de l'Allemagne & de l'Italie. « C'est un » homme de la plus grande espérance, » (dit M. l'Abbé *Bracci*, dans le Mé» moire qu'il a eu la bonté de nous en» voyer de Rome sur la vie de cet Ar» tiste) il a déja une maniere à lui, &

46

» peut dès-à-présent défier les meilleurs » Peintres d'Italie, avec la confiance » d'être un jour le premier ».

Son dessein est très-exact, ses couleurs agréables & brillantes; il ne manque rien à l'harmonie de son ensemble. Il excelle au pastel, comme à la peinture en huile. Son propre buste, conservé dans le cabinet des pastels du Roi de Pologne, rassemble sous la plus belle simplicité, toutes les finesses de l'Art & tout le goût dont Raphaël s'est peint lui-même. La *Sfummatezza*, ou cette espece de vapeur qui paroît sortir de la fonte des couleurs bien nuancées, acheve l'illusion d'un portrait qui respire. Ces perfections de l'art sont encore plus sensibles dans le chef-d'œuvre, ou le zéle de l'Artiste semble avoir ramassé toutes ses forces, pour achever le portrait du Monarque qui le protége, & que l'Histoire peindra à la postérité comme le pere des Arts.

Les esquisses des ouvrages que le Chevalier *Mengs* exécute actuellement à Rome, ont frappé tous les Connoisseurs de Dresde par l'accord de l'ensemble, & par l'esprit qui regne jusques dans les moindres traits. Un mérite si singulier devoit pénétrer à Paris. On voit de cette habile main deux têtes chez M. le Baron

d'Holbac, & deux Tableaux chez M. de *Croismare*. Voici la description de ces derniers, par M. *Wille*, Graveur du Roi.

Le premier en pastel sur parchemin, représente une jeune Grecque couronnée de fleurs, & habillée à la maniere des Bacchantes, ou Danseuses de la Grece. Son attitude est agréable & tranquille, son caractere noble & séduisant. Elle jette un regard tendre sur un Philosophe qui fait le pendant de ce Tableau. Elle a devant elle un vase de crystal rempli d'eau de savon. Elle tient de la main gauche un chalumeau, d'où sort une bulle de cette eau, qu'elle montre de la main droite au Philosophe, comme l'image des spéculations philosophiques. Derriere elle on découvre un mur surmonté d'un cadran solaire à l'antique. Au-delà de ce mur s'éleve un rosier avec un bouton de rose, dont l'ombre va s'unir à celle de l'aiguille du cadran, comme pour désigner que les heures de la belle s'écoulent dans les plaisirs.

Le Philosophe est peint en pastel sur bois; ce qu'aucun Artiste n'avoit encore entrepris. Il est à la vigueur de l'âge, la barbe courte & noire, les cheveux tombant sur le front, comme on représente Epictete. Derriere lui on voit une Sphe-

re à l'antique. Ses regards sont attachés sur la beauté qui l'attaque, & qui semble le déconcerter. Il porte avec une tendre inquiétude la main droite sur son cœur, comme pour le défendre, ou lui demander compte du mouvement inconnu qui l'agite. Sa poitrine & son bras sont à nud. Le côté gauche est couvert d'une drapperie bleue; & de la main gauche sur laquelle il s'appuie, il tient un papier avec cette inscription grecque empruntée d'Epictete, *prends-garde à ses charmes, qu'ils ne t'enchantent.*

CHRETHIEN-BENJAMIN MULLER, né à Dresde, en 1689, prit les premiers principes de la Peinture chez *Botschild & Fehling*, se fit ensuite éléve de *Kupezki*, & devint Peintre du Roi de Pologne. Il travailla d'abord en miniature, ensuite au portrait; mais son talent favori est de dessiner des ruines d'après nature, à la légère, & le plus souvent au lavis. Il saisit le pittoresque des sites les plus sauvages. Six mois avant l'incendie qui consuma l'Eglise des Jésuites d'Anvers, il copia divers morceaux de *Rubens* dont cette Eglise étoit ornée; & ces copies ont été gravées par Jean-Justin *Preisler*, habile Graveur & frere de *Valentin Daniel*.

GABRIEL MULLER, né à Anspach le 28 Décembre de l'année 1688, fut éléve de *Kupezki*, & le suivit de Vienne à Nuremberg, où il s'établit. Il y est actuellement un des Peintres les plus estimés pour le portrait. Il a coloré plusieurs planches du *Coquiller*, que *Regenfus* a données au public.

GASPARD NETSCHER, né à Prague, s'établit dans les Pays-bas. Il a si parfaitement réussi dans la maniere de traiter les étoffes, & les satins sur-tout, que ses portraits ont mérité d'être placés avec les ouvrages des plus grands maîtres, dans les principaux cabinets de l'Europe. Ce talent fit sa réputation, sans borner son mérite. *Netscher* s'est quelquefois élevé jusqu'à l'Histoire. La noblesse & l'expression distinguent ses autres ouvrages. Celui de ses tableaux le plus connu en France, est la mort de Cléopatre, qui se trouve dans le cabinet de M. le Comte de *Vence*. Ce beau morceau a été rendu avec toute la force & toutes les graces qu'on peut attendre d'un excellent burin, par M. *Wille*, Graveur du Roi.

FRANÇOIS-CHARLES PALCKO, né à Breslau en 1724, passa dans son bas âge à Vienne, où il reçut de *Bibiena*

quelques leçons d'Architecture, & n'eut d'ailleurs point d'autre maître que l'Académie. A vingt ans, il y remporta le prix de la premiere claſſe, par un tableau de Judith & Holoferne. Les Peintres Vénitiens firent ſon étude principale. Etabli actuellement à Prague, il eſt employé dans la Bohéme & la Luſace, pour la décoration des égliſes. Il réuſſit ſur-tout dans les ſujets de dévotion, où il met autant de feu que de caractere. Il a fait à Dreſde un tableau d'autel, du plus grand effet. C'eſt dans cette ville qu'il a étudié Joſeph *Creſpi*, dit l'*Eſpagnolette de Boulogne*, & qu'il va de tems en tems, pour ſe nourrir des beaux modéles, & pour entretenir le goût de l'antique, & ſur-tout l'intelligence duclair-obſcur, dont l'harmonie eſt ſi conforme au ton de la nature.

JEAN-GEORGE PLATZER, Peintre Tiroliën, nâquit vers l'an 1702 à Epan dans l'Evêché de Trente. Un Peintre nommé *Keſler*, que ſa mere avoit épouſé en ſecondes noces, lui donna les premiers principes de ſon art. Enſuite il s'attacha aux leçons de ſon oncle paternel, Peintre établi à Paſſau. Arrivé à Vienne en 1721, il lia une amitié étroite avec *Janneck*. *Platzer* tra-

vailloit à-peu-près dans le genre de ce dernier, mais ſes ſujets étoient ſi brillans en couleur, que les loix de la dégradation & de l'harmonie en ſouffroient quelquefois. Quoique ces deux Artiſtes ſe fuſſent attachés à la même branche de la Peinture, leur amitié n'y perdit rien, & le public y gagna. Imitant en cela le bel exemple d'Albert *Durer* & *Lucas de Leyde*, ils travaillérent à l'envi l'un de l'autre, & ne s'en aimerent que plus fortement. *Platzer* a fait un voyage en Sileſie, où il a rempli les Villes de Breſlau & de Glogau de ſes bons Ouvrages. Il vit à préſent dans ſa patrie avec la conſolation de l'avoir honorée par ſes talens.

JEAN-DANIEL PREISLER, Peintre contemporain de *Kupezki* & Elève de *Murer*, mourut en 1737 avec la qualité de Directeur de l'Académie de Nuremberg. Jean-Juſtin PREISLER, Eleve & digne ſucceſſeur de ſon pere, nâquit le 4 Décembre de l'année 1698. Il paſſa en 1724 en Italie, où il fit une étude de 8 ans. De retour dans ſa patrie, il ſe diſtingua par un Tableau d'Autel qui repréſente Jeſus-Chriſt mis au tombeau, & qu'on voit à Herſpruk. Il peignit encore pour le Comte de *Wied* un plafond, dont l'a-

pothéoſe d'Enée fait le ſujet. GEORGE-MARTIN PREISLER, ſecond fils de *Jean-Daniel*, nâquit le 6 Novembre 1700, ſe deſtina à la Gravure, & s'y diſtingua par pluſieurs portraits & ſujets d'Hiſtoire qu'il fit pour l'Italie. Il a gravé entre autres, quelques-unes des Statues antiques de marbre, du Cabinet du Roi de Pologne. Sa réputation d'habile Deſſinateur, fit qu'on le chargea de diriger les leçons publiques de Deſſein de l'Académie de Nuremberg; il mourut univerſellement regretté, au mois d'Août de l'année 1754. JEAN-MARTIN PREISLER, né le 14 Mars 1715, apprit de ſon frere *George-Martin* les principes de la Gravure, dans laquelle il ſe perfectiona pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, où il ſçut ſi bien gagner l'eſtime des François, que M. Maſſé le chargea de graver une partie des eſtampes qui repréſentent la galerie de Verſailles. Le feu Roi de Danemarck, l'ayant enſuite appellé à Coppenhague, il y vit encore, en qualité de Graveur du Roi & de Profeſſeur de l'Académie de Peinture. VALENTIN-DANIEL PREISLER, naquit le 18 Avril de l'année 1717. Deſtiné aux lettres par ſon pere, il les cultivoit à Altorf, lorſque tout-à-

coup, le génie particulier à ſa famille, & l'exemple de ſes freres le déterminerent à ſe vouer à la Gravure en maniere noire. Il a gravé les portraits de la plûpart des Conſuls de Zurich; mais c'eſt ſous le nom de *Walch* qu'il les a donnés. Il eſt actuellement occupé à graver des tableaux du cabinet de Sa Majeſté Danoiſe.

AUGUSTE QUERFURT, né à Wolfenbuttel le 29 Septembre 1696, reçut les premieres leçons de la Peinture, de ſon pere qui le porta d'abord à l'étude de l'anatomie. Il paſſa de la maiſon paternelle dans l'Ecole du célebre *Rugendas*, à Augſbourg, où il étudia particuliérement *le Bourguignon*. Sa réputation étoit déja bien établie, lorſqu'il alla l'étendre à Vienne, par les batailles qu'il y peignit pour le Duc Alexandre de *Wurtemberg*. La vogue de ſes Ouvrages, en lui procurant beaucoup d'imitateurs, l'empêcha de former des Eleves. Les morceaux qu'il a fait pour la collection de M. de *Hagedorn*, ſont des années 1738 & 1743. Depuis, *Querfurt* a été appellé à Arolſen, où il a fait de grands Tableaux pour le Prince qui y réſide. De-là il eſt retourné à Vienne, où il vit encore. Son talent étoit

décidé pour les sujets de guerre. Une touche fiere, un feu créateur anime les morceaux qu'il a fait dans ce genre. Il a travaillé depuis pour céder à l'instance des curieux, dans le goût de *Wouvermann*. Ces morceaux sont finis & d'un pinceau moëlleux. On reconnoît la main de Maître jusques dans ses imitations. M. *de Hagedorn* connoissant la supériorité du génie de l'Artiste, lui demanda de traiter des sujets d'un travail moins fini, qui donnassent plus d'essor à son invention, & plus de liberté à sa touche aisée & spirituelle. Il résulta de ce sage conseil, un troisiéme genre d'ouvrages, qui représentent des grottes, des pillages, & des retraites ou des marches de Bohémiens. La plûpart des imitateurs de *Wouvermann* ont besoin qu'on fasse grace aux figures, en faveur du paysage; mais dans les tableaux de *Querfurt* le paysage sçavamment composé, n'ôte rien au mérite des figures.

HERMANN HENRI DE QUITTER, Eleve de Carle *Maratti*, vit la Hollande, l'Angleterre & la France pour former son talent, & l'Italie en 1700. pour le perfectionner. De retour à Cassel, il y succéda à son pere dans la charge de

Commissaire des Mines, & devint Peintre de la Cour de Hesse. Quoiqu'il travaillât dans l'Histoire, il faisoit très-bien le portrait. Il a peint l'Empereur Charles VI, le Roi de Pologne, & plusieurs autres Princes. Sa coutume étoit de garder toujours la premiere ébauche de ses portraits. Il mourut en 1731. à Brunswich, où il étoit allé pour voir son frere, & une sœur qui peignoit bien en miniature. On voit des sujets d'Histoire de Henri de *Quitter* chez *Hochfeld* son gendre, qui est Eléve du *Trevisan*, & qui vit actuellement à Cassel, où il a peint le plafond du Bain.

MAGNUS DE QUITTER, frere cadet du précédent a donné comme lui, aux sujets d'Histoire & au portrait, après avoir étudié la Peinture en Hollande, alla en 1709. voir de près *Kneller* en Angleterre, & Carle *Maratti* en Italie, pour profiter de ces habiles Maîtres. Après un voyage de sept ans, il fut nommé Peintre du Duc de Brunswich, & Intendant de la Galerie de ce Prince à Salzdahlen. Il mourut en 1744. à Cassel, où il avoit succédé aux places de son frere. Ses portraits sont gracieux & bien colorés. Celui du Landgrave, Guillaume de Hesse, qui décore un appar-

tement du Château d'Augustus Bourg, appartenant à l'Electeur de Cologne, est admiré des Artistes & des Connoisseurs.

Suspendons le cours d'une Histoire, qui pour être essentielle, n'a pas le même intérêt aux yeux de tout le monde. Il seroit beaucoup plus agréable de décrire les ouvrages des Peintres que l'abrégé de leur vie; mais en satisfaisant le goût capricieux & passager de ceux qui veulent de l'amusement partout, on ne rendroit pas justice à la mémoire des Artistes. Quelqu'étrangers que soient pour nous la plûpart de ces noms, il faudroit être bien severe pour disputer la place de dix lignes dans un Journal à des hommes, sans qui tant d'autres n'auroient jamais été connus.



ITALIE.

ITALIE.

LE MUSE FISICHE.

LES MUSES PHYSIQUES.

A Florence 1754, chez Jean-Paul Giovanelli, in-4o. pag. 230.

C'Est la philosophie, ou plutôt c'est le génie, qui, brisant toutes les barrieres que les préjugés, les usages & les régles opposoient à son essor, s'éleve jusqu'aux astres, mesure les ouvrages des Dieux, recule les limites du monde, peuple les déserts de l'espace, descend dans les abymes de la terre, remonte sur la plaine des mers, vole sur la cime des montagnes, replonge la matiere dans le chaos des élémens, & tire de cette confusion ténébreuse, l'ordre, la lumiere, l'harmonie & l'intelligence. Le monde est une poësie animée; tout est accord, tout est consonnance dans la nature; tout est donc soumis aux loix de la mesure & de la cadence poëtique. Eh quoi! l'imagination auroit pu créer des géants, des hippogrifes, des phantômes; & tant de

phénomenes merveilleux, si capables par eux-mêmes d'élever l'ame, & de lui causer ces transports ravissans, qui l'arrachent à toutes les miséres de la vie, seront toujours soumis à de froids calculs, & rappetissés par d'exactes analyses? Ce seroit un abus d'interdire aux Poëtes le champ le plus fécond en images pompeuses, en réflexions sublimes, en termes énergiques. C'est donc à ce siécle philosophe, qu'il étoit réservé de faire rentrer la raison dans tous ses droits, & de traiter tous les sujets dans toutes sortes de langages. La Mythologie est usée, les Dieux ne sont plus de saison; l'électricité, l'attraction, & de pareils mystéres, ont pris la place de ces songes, aussi terribles que frivoles, dont nos ayeux amusoient leurs enfans. L'histoire Naturelle est une terre vigoureuse & fertile; mais tandis que les Observateurs la défrichent, les Poëtes peuvent y semer des fleurs.

C'est sur ce plan que M. *Damiani* fait parler aux Bergers la langue des Physiciens. Si l'on dit qu'ils ignorent le ton de l'Ecole, autant que celui de la Cour, on répondra que les premiers Astronomes furent des Bergers, & qu'aujourd'hui les Arabes sont l'un & l'autre,

Accoutumés à passer la nuit sous des tentes, c'est à eux à découvrir, aux Philosophes à discourir, & aux Poëtes à embellir les raisonnemens & les découvertes.

L'ouvrage de M. Damiani comprend neuf Éclogues, sur autant de sujets d'Astronomie & de Physique. La Poësie est dans le texte, & la Physique dans les notes. Nous négligerons ici le ton du dialogue, pour cueillir d'une main plus legére, les fleurs que l'Auteur a semées dans ces champs d'érudition. La premiere Éclogue roule sur les Satellites de Jupiter.

C'étoit dans l'intervalle, qui séparoit un jour nébuleux d'une brillante nuit, que deux Bergers s'étant rencontrés, s'assirent sur une colline, pour goûter ensemble la fraîcheur de la rosée & le spectacle des Cieux. Ces voiles, qui dérobent la terre aux regards du soleil, n'obscurcissoient plus l'azur de la plaine éthérée. On voyoit ces globes d'or & d'argent qu'une force invisible attire impérieusement autour du soleil, & qu'une chaîne aussi puissante retient dans une distance toujours égale. On voyoit Mercure, dont l'influence répand sur l'homme naissant le germe d'une raison pure

& lumineuse, propre à tempérer le feu que le soleil allume dans l'imagination. On voyoit l'étoile Vénus, plus blanche que le vif-argent, brillante de cette flamme qui consuma le cœur d'Adonis. Mars paroissoit entouré d'un voile sanglant. C'est de sa sphere que descendent ces esprits de rage & de fureur, si redoutés des meres & des épouses; c'est de ses rayons que furent composées les ames d'Achille & d'Hector; c'est-là qu'ils retournerent après avoir inondé les campagnes de sang. On voyoit Jupiter, seul plus brillant que tous les autres ensemble; il venoit d'achever sa course pénible de onze ans (*a*); mais si cette carriere est longue, que ses jours & ses nuits sont de courte durée! C'est-là que le loup n'a

(*a*) C'est la même révolution que la terre fait dans un an autour du soleil, ou le soleil autour de la terre; mais les révolutions diurnes de Jupiter, ne sont que de dix heures, par conséquent les nuits ne sont que de cinq heures, au moins dans ses périodes équinoxiales; il y regne d'ailleurs un crépuscule perpétuel, parce que ses Satellites y doivent répandre la même clarté que la lune répand su la terre.

pas le temps de faire la guerre aux troupeaux, & d'emporter la brebis pendant le sommeil du Berger. A l'abri de la paresse & de l'insensibilité, le temps du repos se passe à danser avec les Nymphes, & à chanter ses amours sous ces ombres, toujours éclairées par le voisinage du jour. C'est de cette pure substance, qu'ont été formées les grandes ames destinées à regner sur la terre.

Quatre saphirs éclatans forment sa couronne. Ces astres ont pris leur nom des dieux de l'Italie (*a*). Comme on voit la sœur de Phébus chasser les ténébres que le soleil couchant laisse derriere son char, de même ces flambeaux, éternellement allumés autour de Jupiter, éclairent les espaces que ses rayons abandonnoient aux ombres. La nature, sage dispensatrice de ses biens, vouloit répandre dans ces régions une nuit insensible. Trop éloignés du soleil d'où ils tiroient leur lumiere, chacun de ces astres n'eût jetté qu'une lueur foi-

(*a*) Les Satellites de Jupiter découverts par Galilée, & connus sous le nom des astres de Médicis.

ble & tremblante. Elle a donc réparé le défaut de clarté, par la distribution des flambeaux. C'est ainsi que le nombre rend la quantité.

C'est-là que se renouvellent les phases, les éclipses, & tous les phénomenes que les hommes observent entre la terre, la lune & le soleil. Souvent l'ombre de Jupiter placé devant le soleil, répand la pâleur sur les astres qui l'environnent; quelquefois passant l'un devant l'autre, ils effacent les feux du soleil, & les laissent renaître; comme on voit à travers l'épaisseur d'un bois, les daims se dérober tour à tour dans l'ombre l'un de l'autre, tromper les yeux du chasseur, & faire perdre la piste à la meute troublée; mais ces éclipses ne peuvent que réjouir les habitans de ce séjour, par la multitude & la variété de leurs révolutions. Ce ne sont point pour eux des signes de terreur, comme elles le sont pour nous, aveugles mortels, trompés par l'ignorance & la superstition. Mais que signifient ces ceintures éclatantes, tantôt comme la neige, & tantôt comme le feu? Telles sont des taches dans le rubis & le diamant. Si ce sont des eaux & des fleuves, sans doute que les

Naïades, qui n'ont pas le plaisir des montagnes & des bois, dansent sur ces bords émaillés d'une verdure toujours fraîche; au moins vont-elles se baigner dans ces ruisseaux de cristal. Pourquoi n'y auroit-il pas aussi quelque Narcisse qui mourroit d'amour pour ses appas (*a*)?

Ce premier dialogue est terminé par un chant, en l'honneur du grand Duc de Toscane, à l'occasion de son avénement à l'Empire. On pourroit peut-être reprocher au Poëte, que poussant trop loin une allusion d'ailleurs très-ingénieuse; il va puiser les vertus de son

(*a*) Que dira-t-on de ce mélange de fable & de physique dans les entretiens de deux Bergers, qu'on suppose ignorer l'une & l'autre? Où est l'unité de ton & de dessein? Que signifie cet assemblage d'idées épiques & d'images champêtres? Quel assortiment! Quelle confusion de goûts!.... Si chaque objet vous a flaté, si les passages ne vous ont pas semblé trop brusques, si votre esprit s'est amusé à cette lecture, comme dans un parterre où vous faites plus d'attention au choix des touffes qu'à la régularité des compartimens. Pourquoi vous disputer vos; Plaisirs?

Héros dans les tâches de Jupiter. L'attraction fait le sujet de la seconde éclogue. Le Poëte débute par une fiction, qui s'accorde très-bien avec les apparences astronomiques.

On ne voit plus la lyre d'Orphée aux Cieux; celle de Nice a pris sa place. Un jour qu'elle jouoit un Hymne en l'honneur d'Apollon, son luth rendit des accords si touchans, que le Ciel y applaudit. L'oyseau de Jupiter fond sur la terre d'un vol amoureux, enleve à Nice l'instrument que sa belle main touchoit avec tant de grace, & va le porter aux Cieux. Tous les Bergers, enchantés du prodige, en tirerent les augures les plus heureux, & comprirent que c'étoit une faveur d'Apollon, qui vouloit récompenser l'innocence de la Bergere. On l'environne pour danser autour d'elle; Phylis & Lycoris s'empressent de lui tresser des couronnes; les Sylvains & les Faunes, parés de myrtes & de fleurs, chantent son nom, que les rochers voisins se plaisent à répéter....

Mais d'où vient que la lyre d'Orphée a disparu?... C'est que la nouvelle constellation a prévalu par une force *séductrice*. Mais quoi? la lune dont la lumiere est si fatale aux larcins des

amans, ne tourne-t-elle pas toujours autour de la terre? Qu'est-ce donc que cette force?

Chaque étoile avoit (*a*) sa place & son rang marqué dans la voûte céleste; mais un jour dans les écarts de leur cours irrégulier, les plus foibles tomberent dans les lacs d'un astre dominant. Emportées dès-lors par son tourbillon, elles furent forcées de le suivre, & de tourner autour de lui.

A quelle distance s'étend cette force sympathique? C'est ce qu'on ne peut déterminer; mais plus le corps est grand, & plus il a de force (*b*). Un seul entraîneroit tous les autres, si ses forces n'étoient pas divisées & combattues par tous les corps qui l'environnent, car chaque astre a sa force, à proportion de sa masse. L'astre du jour lui-même, est attiré par les planettes qu'il attire; mais il résiste seul

(*a*) Il est probable que les Satellites de Saturne & de Jupiter, étoient des cometes qui sont tombées dans le tourbillon de ces planettes; & l'anneau de Saturne pourroit bien être une queue de comete.

(*b*) La force de l'attraction est en raison de la masse du corps, de la densité & de la qualité de la matiere.

à toutes ces forces combinées, & par l'étendue de sa masse, il les tient toutes en équilibre. Cette force est répandue dans tout l'univers. La terre & les hommes sont sujets à ses loix; mais ce n'est pas à nous de connoître les influences de cette matiere universelle, qui nous environne & nous pénétre de toutes parts. (a) Si Jupiter eut besoin de la foudre pour défendre son empire de l'assaut des géants, il lui suffit de nous laisser dans nos ténébres, pour couvrir les secrets dont il est jaloux; mais notre ignorance ne conclud rien contre l'existence des choses que nous ne devons pas sçavoir; car enfin, si le pere des Dieux n'avoit pas accordé à l'homme la faculté de sentir (b) le bruit

(a) Il nous manque un sens pour juger d'une infinité de propriétés invisibles de la matiere. Le coq, qui annonce les approches du jour, & le corbeau, qui prédit la pluye, ont une délicatesse d'organes qui leur donne cet avantage sur nous; mais pourquoi nous plaindre, s'il nous reste tout ce qu'il faut pour vivre heureux & sains? L'amant qui éprouve les charmes de cette sympathie universelle, en perdroit le sentiment, s'il s'occupoit à chercher les causes du plaisir. Ceux qui ont tout vu, ne goûtent plus rien. L'ignorance est un bien pour qui sçait en jouir.

(b) Le mot de sentir, qui semble appartenir à un sens, convient à tous. Voir, entendre, goûter, flairer & toucher, c'est jouir, & l'on ne jouit que par le sentiment.

d'un torrent écumeux, qui descend fierement de la cime des alpes, ou le bruit de l'aquilon, qui fracasse les chênes; l'onde, quand elle tombe impétueusement sur le dos des rochers, le vent, quand il couvre les sillons de branches déchirées, ne seroient-ils pas également des puissances sonores? N'y-a-t'il dans le monde que ce que nous sçavons? Ah! ne ressemblons pas à ces oiseaux de marais, dont les aîles, peu propres à fendre les nues, bordent toujours les étangs. N'imitons pas ces brillans paresseux, qui, promenant de cercle en cercle un madrigal & trois couplets, dédaignent nos labyrinthes, où la nature aime à rêver seule, envelopée dans son nuage mystérieux. Ne soyons pas enfin de ces ames languissantes, qu'on voit errer soir & matin dans les jardins de Cythere & de Paphos.

Non, Lycidas, répond Philéne, je voudrois lire sous les yeux de la nature, ces loix qu'elle a gravées sur un livre éternel. Ecoutez encore, reprend Lycidas, la terre entraîne tout à elle;

& ces pierres, que le Berger lance avec la fronde sur les bords de l'Alphée, & ces globes de fer, que le canon vomit avec un bruit épouvantable, tout cela n'est que l'effet d'une force passagére, qui céde à l'impulsion dominante, à cette force irrésistible, qui pousse tout au centre. Le soleil attire la terre; elle iroit se précipiter dans ses feux ondoyans; mais la force de Mars, & celle de Vénus, qui sont en guerre avec le Roi des astres, arrêtent, par leurs ressorts magiques, le pouvoir du grand enchantement. Les vapeurs s'élevent dans les Cieux de tous les endroits de la terre; dispersées dans les airs, la sympathie les rapproche, & les unit bientôt; elles forment une masse qui attire toutes les matieres plus amies de la vapeur que de l'air; elles s'embrassent & se ressèrrent, jusqu'à ce que divisées par leur propre poids, & rappellées à leur source par la force principale, elles tombent sur la terre; & c'est alors que vous voyez le Berger plier ses filets, chasser ses troupeaux à l'étable, avant que les torrens du Ciel ayent fait déborder les ruisseaux qui serpentoient dans la prairie.

La liquidité, la chaleur, & tous les autres mystéres de la physique, s'expliquent par celui de l'attraction, qu'on ne peut prouver que par le sentiment & la vraisemblance; car il faut du moins ces deux appuis au Philosophe, pour admettre un mystére. Le Poëte prend occasion de son systême, pour détruire une de ces erreurs, que la superstition rend communes à tous les Bergers.

Ces feux passagers, dit-il, que tu vois errer la nuit sur les tombeaux, tu penses que ce sont les ames de nos peres qui s'inquiétent encore du soin de leurs troupeaux; non, mais il sort de leurs cendres ou de leurs corps glacés des vapeurs inflammables, qui, comme autant d'étincelles, s'incorporent à toutes les matieres de même nature, & ne s'éteignent que par le défaut d'aliment. Plus pesantes que l'air, ces vapeurs rasent la terre; plus legéres, elles s'élevent; à poids égal, elles semblent nager ou planer. Du reste, elles s'attachent à tout ce qui les attire. Voilà pourquoi ces feux volans semblent poursuivre le passant qui les fuit, & qu'ils fuyent devant celui qui ne les craint pas.

Mais où as-tu appris toutes ces mer-

veilles, dit Philéne ?... Au-delà des mers, dans les bois d'une iſle ſçavante, où les Bergers ont vu naître celui qui tira le phénomene de la lumiere des ténébres de l'ignorance. C'eſt-là que je fus attiré par un penchant plus fort que l'amour de la patrie. Ce dernier inſtinct captive fortement les enfans & les vieillards; mais dès que nos yeux s'ouvrent à la lumiere qui déploye à nos regards le théâtre du monde, la nature imprime dans les grandes ames un deſir curieux d'en parcourir la ſcene, & de voir jouer les Acteurs.

L'Auteur, comme l'on voit, n'eſt point embarraſſé de rendre ſes Bergers ſçavans, puiſqu'il leur fait paſſer la mer pour s'inſtruire. Aſſurément rien n'eſt plus contraire aux mœurs de la vie paſtorale, que ces ſortes de voyages; mais il s'agit moins ici de peindre les mœurs des Bergers, que d'emprunter leur langage. Cette licence, tant de fois reprochée, & toujours uſurpée, eſt autoriſée en Italie, même par les inſtitutions littéraires: ainſi figurez-vous entendre des Bergers de la ſociété des Arcades (*a*). Vous ne ſerez point étonné

(*a*) Liſez l'Hiſtoire de cette Société dans le volume d'Avril 1755.

qu'une Bergere ſe faſſe expliquer la queſtion du ſon, comme vous allez le voir dans ce troiſieme entretien poëtique.

Mais qu'eſt-ce donc, dit-elle? De ce rocher affreux, qui ne retentit jamais que des cris de la corneille, j'entends ſortir une voix humaine, qui ſemble ſe jouer de moi.

C'eſt une Nymphe qui habite dans ces grottes, répond Alceſte; & à cette occaſion, il raconte la fable d'Echo & de Narciſſe. Pitoyable orgueil de l'eſprit humain, dit un Berger Philoſophe, de recourir au prodige, plutôt que d'avouer ſon ignorance. Pourquoi rendre à d'aveugles Divinités, un hommage qui n'eſt dû qu'à la nature? Qui me trompe donc ainſi, réplique Daphné? Le ſouffle qui ſort de votre belle bouche, lorſque vous parlez, agite l'air. Cet air agité, va de flots en flots heurter contre un rocher, & revient par le même chemin frapper à cette caverne étroite, (*b*) où la nature a fabriqué des circuits pareils à ceux de ce rocher. Voilà pourquoi vous entendez une ſeconde fois les paroles que vous aviez prononcé. La réflexion eſt une répétition de cauſe, & par conſéquent d'effet.

(*b*) C'eſt l'oreille.

Je veux connoître, dit Alceſte, ce pouvoir de l'air, car je ſuis las d'entendre les erreurs & les fables dont on repaît ma crédulité.

Ecoute, lui dit Amynte, & ne t'étonne pas, ſi tu ne m'entends plus parler de ces boſquets amoureux, où Zéphire, étendu ſous des berceaux mobiles, agite les feuillages tremblans par ſes tendres ſoûpirs. Le ſon n'eſt autre choſe que cette ondulation de l'air, qui va frapper les fibres de deux nerfs délicats. Ces ondulations excitent des tremblemens, tantôt doux & paiſibles, tantôt violens & déſagréables ſur ces fibres. C'eſt par-là qu'on diſtingue les ſons bruyans de la fiere trompette, des doux ſoûpirs de la muſette, & le chant moëlleux du roſſignol, des lugubres croaſſemens du corbeau. Rappelle-toi ces danſes vives & joyeuſes, que Philis anime de ſa lyre champêtre. N'as-tu pas vu comment les cordes, que touche ſa main délicate, ſont tendues le long de l'inſtrument, attachées aux deux extrémités, & tranquilles entre ces deux liens? La nature a donné le pouvoir à ces cordes de ſe rétablir dans leur premiere ſituation, dès que la Nymphe ceſſe de les toucher, ou de for-

cer leur repos. Imagine-toi que la corde ſonore eſt compoſée de mille parties, qui s'ajuſtent naturellement l'une ſur l'autre par leur conformité. Si une puiſſance étrangére les plie, ou les ſecoue, ou les tend; les chaînons s'agitent, tremblent & ramenent la chaîne à ſon premier état, qui eſt celui du repos. Ces tremblements redoublés, agitent l'air empriſonné dans la cavité de l'inſtrument ſonore. Les ondulations de l'air s'étendent, languiſſent & meurent enfin; mais dans leur cours, elles parviennent aux cavités de l'oreille, par des détours qui briſent le choc de l'air, & le conduiſent inſenſiblement à l'organe de l'ouie, dont les dehors reſſemblent à une conque marine. C'eſt-là qu'une membrane arrête le paſſage de l'air extérieur. Cette membrane eſt la peau d'un tambour qui renferme de l'air. Cet air intérieur, agité du coup frappé ſur la membrane par l'air extérieur, ſerpente, circule, ſe dilate, & va par différentes ondulations aboutir à ces fibres du cerveau, que la nature a déſignées pour être le ſens de l'ouie, qui, de même que tous les autres ſens, ſert à l'ame qui les vivifie, de meſſager & d'interpréte, de tout ce qui ſe paſſe autour d'elle.

Quand le ciel tonne, ce n'eſt donc pas Jupiter qui menace ?... Non, ſans doute : ce murmure terrible n'eſt qu'une chaîne d'échos qui s'étendent depuis la cime des nües, juſqu'à la racine de l'oreille. Si la nature n'avoit ſemé ſur la ſurface de la terre ces grands corps qui s'élevent dans la vaſte enceinte des airs, & qui briſent les rayons ſonores élancés des nües, tu n'entendrois qu'un ſeul coup. Ecoute encore : ces rayons repouſſés par le premier objet qu'ils rencontrent, vont frapper un corps diamétralement oppoſé ; celui-ci renvoye le rayon tel qu'il l'a reçû ; ces deux corps, comme pour ſe joüer, forment une harmonie d'échos qui enchante & le Voyageur ignorant & le Philoſophe rêveur. Ainſi l'image de Cloris ſe multiplie à ſes propres yeux, lorſqu'elle treſſe ſa blonde chevelure, ou qu'elle arrondit le beau croiſſant de ſes noirs ſourcils devant une glace, & qu'un miroir oppoſé répéte toutes les graces fieres ou ſéduiſantes, dont elle s'arme pour triompher des cœurs. Car ce n'eſt plus, chere Daphné, ce n'eſt plus l'uſage de parer ſa tête de fleurs naturelles, au cryſtal d'un ruiſſeau. Ce ſiecle de faſte a terni l'éclat de l'âge d'or. La mode a ſubjugué

les mœurs & les loix ; & celui qui voudroit encore parler ce langage ſacré de nos Peres, n'auroit qu'un ton ridicule. On renverroit ce Caton au ſiecle des Céſars. Je le ſais, dit Alceſte ; auſſi ne prétends-je point réformer l'univers. Que l'or & les couleurs brillent ſur les habits ; que la mer ſourde aux cris du Pilote, engloutiſſe un vaiſſeau de la Tamiſe chargé de pierreries ; que la fortune change un trône en cabane, & le Berger en Roi ; peu m'importe ; je ſais où trouver ma félicité. C'eſt dans mon cœur, cher Amynte, c'eſt dans ce tendre panchant que les Dieux m'ont donné pour la vertu. C'eſt-là que je me retire & que je me repoſe. Les ans ne ſçauroient affoiblir la vigueur de ce ſentiment. Car la vertu reſpire au-delà de la tombe ; elle ne meurt jamais...

De tels écarts dignes de Socrate & de Lucrece, ſont très conformes au véritable but de la Philoſophie. Elle ne s'eſt attachée à la contemplation de la nature, qu'afin de gouverner plus ſurement les paſſions, en purgeant l'eſprit des erreurs qui les fomentent. Pourquoi donc la morale eſt-elle aujourd'hui la partie la plus négligée dans les leçons de nos écoles ? On dicte de longs trai-

tés, ſur les idées, & pas un mot des vertus ni des devoirs de l'homme. La religion y pourvoit ſans doute ; mais dans cette ſaiſon de fougue & de tempête, où l'efferveſcence des paſſions n'enhardit que trop la raiſon à exercer ſes premieres luttes contre la religion, & à ſecoüer avec ſes dogmes toute eſpece de frein, ne faudroit-il pas ménager un retranchement à la ſageſſe, & du moins, au défaut de confiance, une ſorte de vénération pour la religion, en rappellant ſouvent l'homme à lui-même, & en le familiariſant avec l'étude de ſon propre cœur ? Ainſi l'entendoient Paſchal, Bourdaloue, Nicole, Fénelon & tant d'autres que l'eſprit de parti peut diſtinguer par des apothéoſes & des anathêmes ; mais que l'eſprit philoſophique honore & chérit également comme les amis de la verité, & les maitres de la vertu. Revenons à nos Bergers, & ſuivons les dans la queſtion de la lumiere qui fait le ſujet de la quatriéme églogue.

Réveille toi, Berger : je vois déja les étoiles pâlir. L'aurore toute belle de ſes larmes, ſe montre aux portes de l'orient. Réveille-toi : vois comme les fleurs courbées ſous les perles de la

roſée, commencent à ſentir les approches du ſoleil. Secoüant goute à goute, le voile humide qui les couvre, elles s'élévent & ſe redreſſent ſur leur tige. J'entends déjà les feüillages murmurer, & le zéphir agiter les arbres pareſſeux. Réveille-toi, Berger....

Ah ! la lumiere m'ouvre les yeux ; elle vient animer le ſpectacle du monde, diſſiper les périls qui nous aſſiégent, & charmer les ennuis de la vie. Déja le ſoleil s'éléve ſur les rives de l'Inde. Quels tréſors, & quel éclat il répand ſur la terre ? Oui, le ſoleil eſt un océan de lumiere, une ſource de feu toujours liquide. Dès le premier jour, ſes élémens enflammés reſſentirent l'agitation de la tempête continuelle qui tourmente ſes flots étincelans. Cette force impérieuſe, ennemie du repos, diſſipe les rayons dans les vaſtes régions de l'air. Ces rayons viennent frapper la prunelle de l'œil, & remuer les eſprits vitaux qui circulent dans l'organe de la vüe. Les eſprits agités vont ſe briſer au réſervoir de tous les ſens, comme les flots du Gange ſe briſent au rivage. Ce dernier choc excite la ſenſation de la lumiere. Ces mêmes rayons renvoyés par un rocher ſauvage, ou par les joües

vermeilles d'une jeune Bergere, viennent frapper la paupiere avec l'image de ces objets qu'ils peignent ſur la rétine de l'œil. Cette impreſſion qu'ils font ſur l'organe, excite en nous un doux mouvement qui fait que l'on s'écrie, voilà un rocher, & celle qui deſcend de ſa cime, c'eſt Cloris....

Mais comment le ſoleil n'a-t'il pas épuiſé ſes feux, depuis les ſiecles qu'il darde ſes rayons? Car la flamme qui conſume un bois flétri par les hyvers, quand elle a diſſipé ſes étincelles dévorantes, languit & meurt enfin, éteint ſa lumiere, & ne laiſſe ſur ſes traces qu'un vuide affreux & qu'une ombre funeſte.

Oh! ſi le ſoleil en diſperſant ſes torrens de lumiere, épuiſoit l'éclat de la brillante aurore, il y auroit des Nymphes trop fieres.... Que voulez vous dire?...Oui, ſans doute; celles qui n'ont pas les lévres teintes d'un corail aſſez vif, celles dont les yeux ne lancent pas à leur gré des traits aſſez perçans, celles dont les lys ne ſont point mêlés de roſes; tant de beautés négligées par la nature, à la faveur d'une clarté plus ſombre, joüiroient du plaiſir de tromper des amans, & goûteroient en ſecret des larcins faits à l'ombre....

Laiſſez-là vos beautés de nuit, & revenez à la philoſophie qui ne goûte point les jeux de Cythére....

Non: la philoſophie & l'amour ne ſont point ennemis. Mais puiſqu'on ne peut rien dérober à votre curioſité; je dois vous dire avec le ſage des forêts britanniques, que le ſoleil par la force de ſon attraction engloutira quelque comete dans ſon tourbillon, plutôt que de laiſſer tarir la matiere de ſes rayons...

Quel eſpace de tems faut-il à la lumiere pour arriver du ſoleil à la terre?.....

Arrêtez, les Muſes ſont trop délicates; elles aiment trop la volupté, pour s'embarraſſer dans les régions arides du calcul. C'eſt à elles de peindre les dons de la nature, les fruits de Cérès & de Bacchus, de chanter les Dieux & de pleurer ſur les tombeaux des amans; mais non pas de percer les remparts hériſſez des ſciences épineuſes. Cependant, pardonnez, filles de l'harmonie, ſi je tente d'aſſortir vos accords à l'exacte juſteſſe d'une philoſophie abſtraite. Prêtez-moi l'art de l'embellir, ſans vous déparer.

La lumiere eſt un corps, une ſubſtance étendue, aſſujettie à la meſure, &

ſuſceptible de figure. Le rayon eſt une chaîne de petits globes qui s'étend du ſoleil à la terre, comme un fil d'argent. S'il rencontre en chemin quelque corps qu'il ne puiſſe pénétrer, il revient ſur ſes pas. Si la lumiere paſſe d'un élément plus ſubtil dans un élément plus épais, elle ſe briſe; ſi elle paſſe par un verre concave, elle s'écarte & ſe diſperſe; ſi elle paſſe à travers un criſtal convexe, elle ſe rapproche & ſe concentre. La nature revêtit elle même ces rayons des couleurs différentes qu'ils ſemblent répandre ſur les objets. Cette peinture inviſible qui colore ſes flots d'argent, quand elle vient frapper nos yeux éblouïs, & que ſans ſe mêler aux corps qui nous environnent, elle arrive droit à notre prunelle, ne répréſente qu'une couleur pure & ſans tache, que nous appellons blancheur. C'eſt la lumiere elle-même, l'ennemie de la nuit & du repos. Mais ces rayons chargés de brillantes couleurs, n'ont pas la même forme & ne frappent pas tous les corps avec la même force. Voilà d'où vient la diverſité des impreſſions.

C'en eſt aſſez, ô Muſes; je ſens que je perds vos douces influences, à proportion que je m'enfonce dans les pro-

fonds labyrinthes de la nature. Laiſſons donc à ſes Diſciples favoris, le ſoin de pénétrer dans ſon ſanctuaire, & de nous révéler les ſecrets qu'elle voudra leur confier. Pour nous, Bergers, enfans de l'innocence, reſtons aux portes du Temple; & contens d'offrir nos vœux au Pere de la lumiere, chantons une hymne en l'honneur du ſoleil, célébrons la ſource toujours reproduiſante des objets & des couleurs.

Deſcends, Dieu brillant, deſcends au bruit de tes louanges, & viens enflammer nos ames de ta chaleur féconde. C'eſt par toi que le ſang, naturellement pareſſeux, coule dans nos veines avec la vie; c'eſt par toi que la mer s'applanit, & que ſes muets habitans ſortent de leur lit marécageux; c'eſt par toi que la mere des humains, la terre inſenſible, ouvre ſon ſein aux douces influences du printemps; c'eſt par toi que les prairies ſe parent de verdure, & s'émaillent de fleurs; les oiſeaux cachés dans les bocages, n'éveillent les mortels au lever de l'aurore, que pour annoncer ton approche.

Un Poëte qui auroit l'art de border ainſi de fleurs les avenues d'une montagne eſcarpée, qui jetteroit des cabinets de

jasmin dans l'épaisseur d'une vaste forêt, & qui semeroit des isles enchantées au milieu de la mer, feroit entreprendre à ses Lecteurs les voyages les plus difficiles. Si l'on ne peut introduire dans la méthode cette gradation insensible, & cet enchaînement de vérités, qui mene tous les esprits à la plus sublime Théorie, du moins pourroit-on adoucir la pente & remplir les intervalles des vérités abstraites, par des morceaux d'agrément. Ce seroit peut-être un artifice innocent, pour faire dévorer aux enfans les difficultés rebutantes des élémens. Une brillante description qu'on leur mettroit sous les yeux pour irriter leur curiosité, seroit la récompense d'une leçon sérieuse. Quand on peut aller tour à tour, à voiles & à rames, c'est alors qu'on avance.



DISCORSO

Soprà i Burattini degli Antichi, del P. Anton. Maria Lupi.

DISSERTATION

Sur les Poupées & les Marionnettes des Anciens, par le P. Antoine-Marie Lupi.

A Ce titre, une partie de nos Lecteurs se déride, & l'autre se hérisse : car tel est notre sort, de flotter entre deux factions également despotiques. L'une veut qu'on l'amuse, & l'autre qu'on l'instruise. Celle qui lit sans entendre, condamne au silence tout Auteur qui cherche à l'occuper sérieusement ; celle qui juge sans lire, prononce impitoyablement contre un ouvrage qui ne lui apprête pas à penser. Eh ! quel est l'esprit si peu décidé, qu'il puisse se plier à tous les goûts, & se quitter lui-même pour être ce que l'on veut ? Tout Journaliste, qui expose ses feuilles aux vents de l'opinion, doit donc s'attendre à les voir tomber ici, se rele-

ver plus loin, prônées d'un côté, déchirées de l'autre, & disparoître enfin dans un profond oubli. Il ne faut qu'avoir étudié sa propre inconstance, pour se consoler de la bizarrerie & de la contrariété des jugemens d'autrui ; cependant un Ecrivain qui aura le courage de mettre un frein à l'ambition de plaire, ainsi que l'honnête homme en met à celle de parvenir, doit marcher à pas lents, mais fermes & vigoureux, vers le succès qu'il se propose. Essayons si un sujet frivole, traité sérieusement, auroit le bonheur de concilier des suffrages constamment opposés. Il est propre du moins à faire naître parmi nous quelqu'une de ces bagatelles morales, qui ont déja si bien réussi. C'est assez pour notre but, que l'érudition étrangére donne occasion au bel esprit françois, de s'égayer utilement pour les mœurs. L'Orateur ne sera pas long.

La facilité de mépriser ce qu'on ignore, & la commode habitude d'en parler sans réflexion, m'a déja fait sentir le ridicule de mon entreprise. Il faut être en effet bien minutieux, avoir l'esprit enflé d'une érudition bien vuide, pour choisir une matiere aussi mince

dans l'histoire de l'antiquité. Cependant de petites discussions ne laissent pas de jetter quelquefois de grandes clartés, sur des objets très-importants de l'histoire sacrée ou profane. Un usage frivole en apparence, contribue à faire connoître les mœurs d'un peuple ; & l'on peut tirer des jeux de l'enfance, de profondes conséquences sur le caractére de l'homme.

Je veux donc rechercher si les anciens donnoient à leurs enfans, ces jouets que nous appellons des Poupées. J'entre d'abord dans ma question, & je vois que dans tous les temps, les enfans se sont amusés de petites figures faites de linge ou d'étoffe, de bois ou d'yvoire. Perse & Varron m'en sont témoins. S. Jerôme lui-même, dans les moyens qu'il propose, de piquer l'émulation des enfans ; » donnez-leur, » dit-il, pour récompense, quand ils » auront bien fait, outre les douceurs » qui flatent le goût, des bouquets, des brillans, des Poupées (*a*). Les jeunes

(*a*) Ce qu'il y a de meilleur dans cet usage, c'est que c'est un moyen de connoître le caractére des enfans, & de les former à tout ce que l'on veut. Un enfant traitera sa Poupée, comme vous l'aurez traité lui-même ; il

filles nubiles, dit Perse, alloient porter en offrande aux autels de Vénus, les petits Marmouzets qui leur avoient servi d'amusement dans le bas âge; soit qu'elles voulussent faire entendre à la Déesse de leur accorder des enfans dont ces Poupées étoient l'image; soit, ce qui paroîtra plus vraisemblable, qu'elles voulussent quitter ces dépouilles de l'enfance, pour se dévouer aux occupations sérieuses du ménage; comme les garçons, lorsqu'ils entroient dans les fonctions publiques de la Société, déposoient la robe du bas âge, se coupoient les cheveux, jettoient des noix par la fenêtre, & semblables cérémonies qui les séparoient de la classe des enfans, pour en faire des hommes.

Au reste ces jouets étoient tellement d'usage chez les anciens, qu'ils ensevelissoient leurs enfans morts avec leurs Poupées, leurs grelots ou sonnettes, & tout ce qui servoit à les amu-

lui répétera tout ce qu'il aura entendu, il l'habillera comme il est habillé. C'est-là que ses petites passions & ses talens s'exercent & se dévelopent. Voulez-vous sçavoir ce qui se passe dans une maison, connoître le ton d'une famille, la fierté des parents, & la sottise d'une gouvernante, entendez un enfant raisonner avec sa Poupée.

ser. Les Chrétiens eux-mêmes ne se distinguerent pas en cela des payens; de-là vient qu'on trouve dans les tombeaux des Martyrs, qui sont autour de Rome, les débris de ces figures d'yvoires, parmi les reliques & les ossemens des enfans baptisés. En voilà assez pour les Poupées.

Venons à ces petites figures mobiles dont se servent les bâteleurs pour amuser le bas peuple, & quelquefois aussi ce qu'on appelle les honnêtes gens. Hérodote en fait mention, & les nomme des statues, mobiles par des nerfs. Voilà déjà pour nous le plus ancien des Historiens Grecs. Citons un autre Ecrivain de l'antiquité, ce sera Xénophon. On voit dans son banquet, Socrate qui demande à un Charlatan comment il pouvoit être si gai dans une condition si triste. Je vis heureux, répond celui-ci, de la folie des hommes; & la grande preuve de leur sottise, c'est que j'en tire de quoi vivre, avec quelques morceaux de bois (*a*). Ajoûtons à leur témoignage celui d'Aristote, ce grand Philosophe, qui a daigné parler des Marionnettes: car

(*a*) Et la preuve de leur injustice, c'est que le cultivateur meurt de faim en les faisant vivre.

qu'est-ce que pouvoient être ces figures humaines tendues, dit-il, avec des fils, qui leur faisoient mouvoir les mains, les jambes & la tête? (*b*).

L'usage de ces figures à ressort, passa bientôt avec le luxe de l'Asie & la corruption de la Grece, chez les Romains, vainqueurs de ces peuples ingénieux (*c*). Aussi voit-on dans les Auteurs Latins, qu'il est souvent question de ces petites statues qu'on faisoit jouer avec des cordons. Horace, en parlant d'un Prince ou d'un Grand, qui se laisse

(*b*) Ne seroient-ce pas nos Pantins? Tout est donc chez nous renouvellé des Grecs; on nous refusera l'honneur de l'invention, jusques dans les jouets de notre frivolité.

(*c*) C'est donc à dire que les Pantins, après avoir défait les Grecs, vainquirent aussi les Romains. Un pareil sarcasme, jetté par quelque bel esprit, pour répondre à ceux qui accusent les Arts de la corruption des Empires, ne manqueroit pas de tromper nos neveux, ou nos antipodes. Il s'éleveroit surement à cette occasion une question fort sçavante, où l'on chercheroit sérieusement quel étoit ce peuple de Pantins, qui fit de si grandes conquêtes. On nous pardonnera d'avoir hazardé cette mauvaise plaisanterie, pour montrer quel abus on peut faire d'une chose qui par elle-même est un abus de sens & de paroles.

conduire aux caprices d'une créature ou d'un favori, le compare à ces jouets, dont les ressorts vont au gré de la main qui tient le fil ou le cordon.

» Vous qui me commandez, dit-il, » n'êtes-vous pas l'esclave d'un autre? » Idole de bois, c'est un bras étranger qui met en jeu tous vos ressorts.

Je sçais que plus d'un interpréte a fatigué son esprit à trouver, dans les expressions de ce Poëte, l'image d'une toupie à fouet; mais outre que ce sens n'est pas naturel, au défaut d'Horace, nous avons Pétrone. » Tandis que nous » étions à boire, dit-il dans le festin » de Trimalcion, un esclave apporte » un squelette d'argent, dont les muscles & les vertébres avoient une fléxibilité merveilleuse. On le jetta jusqu'à deux fois sur la table; & cette » statue ayant fait d'elle-même des mouvemens & des grimaces singulieres, » Trimalcion s'écria: voilà donc ce » que nous serons tous, quand la mort » nous aura plongé sous la tombe, tant » il est vrai que l'homme est moins que » rien!

Sans doute ce squelette étoit mû par des poids & des roues, comme les Automates de nos fameux Artistes.

Il nous reste deux autorités d'un grand prix, celle de l'Empereur Antonin, qui parle dans un de ses ouvrages grecs, de ces sortes de statues mobiles à ressorts, & celle du Philosophe Favorinus, si vanté par Aulugelle. Ce sage voulant prouver la liberté (*a*) de l'homme, & son indépendance des astres; » les hommes ne seroient donc » plus, dit-il, des êtres raisonnans, » mais de petites machines à voir & » à faire jouer (*b*), s'ils n'agissoient » pas de leur propre mouvement, &

(*a*) Les hommes font un si mauvais usage de la liberté, tant de gens se plaignent qu'ils ne l'ont pas; elle est si indifférente à notre bonheur, si contraire en apparence au systême du monde physique; enfin ceux qui soutiennent cette prérogative, la défendent si mal, que sans la révélation, on seroit tenté de ne pas y croire, & fort embarrassé de la prouver.

(*b*) Pourquoi non? N'est-ce pas un assez beau rôle, que celui d'être en spectacle? On se récrie contre l'oisiveté des grands & des riches; mais leur repos est essentiel à l'harmonie de la société, comme celui du soleil au mouvement des planettes. C'est à leur inaction qu'on doit tant de bijoux de prix, qui occupent des ouvriers & des admirateurs; & tant de madrigaux qui font veiller les Poëtes & dormir les Lecteurs.

» s'ils étoient soumis à l'impulsion & à » l'influence des étoiles.

Il paroît donc que les Grecs & les Romains amusoient leurs enfans de Poupées & connoissoient aussi bien que nous les Marionnettes; leurs expressions ne donnent pas d'autres idées. Favorinus les appelle *Nevrospasta*, c'est-à-dire, des machines à nerfs ou à ressorts; aussi les Grecs appelloient-ils les Bâteleurs *Nevrospastai*, tireurs de cordes ou de nerfs. L'expression d'Horace, *nervis alienis mobilia ligna*; celle de Pétrone, *catenationes mobiles*; celle d'Apulée, *ligneolas hominum figuras*; tout cela rend parfaitement ce que les Italiens entendent par *i Burattini*, & les François par *Marionnettes*.

Tel est le fruit de l'innocente curiosité d'un Auteur, qui, au lieu de rechercher l'antiquité des Marionnettes, avoit tant de belles choses à dire sur l'origine & l'utilité de cette invention. Que n'alloit-il fouiller dans les cabinets de nos curieux, dans les laboratoires de nos Méchanistes & de nos Physiciens? Dans les chaires de toute espece, dans les cercles, à la Cour, où n'auroit-il pas trouvé des Marionnettes, sans parler des Charlatans qui les font jouer?

EXPEDITION

LITTÉRAIRE (*a*),

Faite dans les Etats du Pape, sous les auspices de N. S. P. le Pape Benoît XIV, *pour corriger la Mappe-monde, & mesurer les deux dégrés du Méridien; par les Peres Christophle* Maire, & *Rocher* Boscovich, *de la Compagnie de Jesus. A Rome, chez les Freres* Paléarini, 1755, *in*-4°.

Tandis que les conquerans se partagent la terre, & scellent de sang humain les limites de leurs possessions, il est consolant de voir un Souverain Pontife, Pacificateur du monde, mettre son ambition à reculer les bornes de l'ignorance, à fixer l'étendue & la figure du globe que nous habitons, & à perfec-

(*a*) On appelle l'Expédition des Argonautes, le voyage qu'ils firent pour la conquête de la Toison d'or. Par une licence prise de la comparaison, pourquoi n'appelleroit-on pas Expédition littéraire, les voyages qu'entreprennent des Mathématiciens pour des découvertes plus précieuses, & moins funestes que celle de l'or?

tionner en même tems, la géographie par l'astronomie, & le commerce par la navigation. La France avoit déja donné ce bel exemple à l'Europe: il devoit être suivi dans ces états d'Italie, où la paix semble s'être fait un azile éternel, après qu'ils ont été si longtems le théâtre & le foyer de la guerre. C'est là que la religion heureusement combinée avec la politique, écartant toutes les semences de discorde & même ce levain des opinions, trop prompt à fermenter dans les esprits mal dirigés, elle ne donne d'éxercice qu'à des spéculations capables d'améliorer l'homme isolé, ou d'éclairer la societé. C'est là que peut croître sous un ciel toujours riant, à l'ombre du plaisir & dans l'espoir de la gloire, cette passion noble & vertueuse de s'instruire soi-même, d'appliquer des remédes aux miseres de la vie, & d'ajouter des charmes à la prosperité. C'est là qu'un sage occupant la place des Césars & des Apôtres, a tenté d'achever ce que nos Rois (Louis XIV. & Louis XV.) avoient si glorieusement avancé.

Les degrés du Méridien, mesurés en France étoient trop voisins, pour qu'on pût juger par cette seule mesure de leur inégalité. L'Académie des Sciences

crut qu'il étoit néceſſaire de faire meſurer les degrés du Méridien ſous l'équateur & ſous le cercle polaire, où ils devoient être les plus différens les uns des autres, ſi la terre n'étoit pas ſphérique. On trouva les degrés croiſſans de l'équateur au Pole, mais non dans la proportion requiſe par la Théorie de la gravitation. C'eſt dans cette circonſtance que ſa Sainteté donna ſes ordres au P. *Maire*, Recteur du Collége des Anglois à Rome, & au P. *Boſcovich*, Profeſſeur de Mathématique au Collége Romain, pour meſurer deux degrés du Méridien dans les états de l'Egliſe. Ces deux ſavans Jéſuites ſe propoſoient deux objets dans leur travail, l'un d'acquérir par leurs obſervations de nouvelles lumieres ſur la figure de la terre; l'autre de rectifier la carte de l'état Eccléſiaſtique. Ils rendent compte de leurs travaux & de leurs opérations, dans cet ouvrage diviſé en cinq parties, ou diſcours ſéparés.

Le premier eſt du P. *Boſcovich*, qui expoſe les motifs de l'entrepriſe, les moyens employés & le réſultat du ſuccès.

Le ſecond & le troiſiéme ſont du P. *Maire*, qui détaille avec beaucoup

de préciſion & de brieveté, toutes les obſervations & tous les calculs faits pour vérifier la meſure des degrés du Méridien. Delà il paſſe à la méthode obſervée pour corriger la carte des états du Pape, & il donne une table très-exacte des longitudes & des latitudes de toutes les villes & des lieux principaux qu'ils ont obſervés.

Dans le quatriéme, le P. *Boſcovich* s'étend beaucoup ſur la préparation des inſtrumens, & ſur l'uſage ſcrupuleux qui en a été fait, pour déterminer avec la plus grande juſteſſe & ſans erreur ſenſible par des obſervations réiterées, la juſte meſure du degré.

Enfin dans le cinquiéme, il traite de la figure de la terre. C'eſt là que le P. *Boſcovich* eſt le plus profond, & qu'il réſout des problêmes nouveaux, tendans à déterminer la figure de la terre, dans différentes ſuppoſitions. Il juge qu'elle eſt applatie vers les Pôles; mais il prétend que cet applatiſſement, quoique vérifié quant au fait, ne l'eſt point quant à la quantité, & que cette queſtion, loin d'être décidée, eſt à peine entamée. Ce qui le fortifie dans cette opinion, c'eſt que l'irrégularité qu'on remarque dans la progreſſion des degrés

meſurés, & dans la diverſe longueur des Pendules obſervés ſous divers paralléles, provient, à ce qu'il penſe, des inégalités qui ſe rencontrent dans la ſtructure de la terre & dans l'hétérogénéïté de ſes parties, en ſorte que deux degrés également diſtans de l'équateur pourroient être inégaux, & que les paralléles, attendu l'inégalité de la ſurface du globe, pourroient n'être pas parfaitement réguliers, comme ils le ſeroient, ſi la terre étoit parfaitement égale, ou que la différence ne fut pas notablement ſenſible. Telle eſt l'opinion que le P. *Boſcovich* (*a*) a prétendu éta-

(*a*) Que ce ſyſtême appartienne au P. *Boſcovich* ou non; M. l'Abbé *Querci*, notre correſpondant, penſe qu'il a tiré de grandes lumieres de l'*hiſtoire de la meſure de la terre*, ouvrage imprimé dans le quatriéme Volume des Obſervations littéraires du Marquis de Maffei. Cette hiſtoire, ſans nom d'Auteur, eſt du célébre *Manfredi*, Aſtronome & Géométre fort ſçavant. On y trouve les principes & la baſe du ſyſtême des inégalités de la configuration de la terre & de l'inégalité des rayons, où des diſtances de la circonférence au centre. Mais outre que le P. *Boſcovich* dit qu'il a parfaitement ignoré que *Manfredi* y eut jamais penſé, & que l'on doit s'en rapporter à la dépoſition d'un homme très-capable d'imaginer un ſyſtême; nous avons découvert que l'ouvrage cité de

blir dans tout le cours de cet ouvrage. Il l'avoit avancée comme une conjecture, dans une Diſſertation *ſur la figure de la terre* imprimée en 1738; dans une autre de 1741, *ſur les différences de l'action de la gravité dans les différens endroits de la terre*; enfin dans ſes *Obſervations Aſtronomiques*, publiées en 1742. Cette hypothèſe aſſez vraiſemblable par ellemême, eſt un ſyſtême aujourd'hui, que l'auteur prétend avoir aſſez prouvé, & qui réſulte clairement de ſa meſure. Il avoit prévû, dit-il, avant de l'entreprendre, tout ce qui lui arriveroit dans le cours de ſes voyages. Il en réſulte que la meſure du degré, qui eſt entre Rome & Rimini, où il a pris les hauteurs du Pôle les plus exactes, eſt de 56979 toiſes, à 42 degrés, 59 minutes de latitude. Ce degré, comparé avec celui qui fut meſuré en France par M. Caſſini de Thuri & M. l'Abbé de la Caille, à la latitude de 43 degrés $\frac{2}{7}$ & déterminé à 57048 toiſes, ſe trouve avoir 69 toiſes de moins. Le degré meſuré dans l'état Eccléſiaſtique eſt à un demi degré près, par la même latitude,

Manfredi eſt de 1738, la même année que parut la Diſſertation du P. *Boſcovich* ſur la figure de la terre.

que le degré, mesuré dans les parties Méridionales de France, dit le P. *Boscovich*, & par conséquent, il ne devoit y avoir que huit toises de différence entre ces deux degrés. Le surplus des 61 toises ne peut donc s'attribuer qu'à la différence qui doit résulter dans les opérations, lorsqu'on prend ses hauteurs d'un côté sur l'Apennin en Italie, & de l'autre sur les Pirénées en France. La différence des arcs vient moins de la distance de l'équateur que de l'inégalité du globe dans ces deux intervalles; puisqu'à distance égale de l'équateur, l'arc n'est pas égal : ainsi, pour déterminer la figure de la terre, il ne suffit pas de la mesurer à ses extrêmités opposées, mais il faut encore mesurer les degrés de plusieurs Méridiens sous le même paralléle, afin qu'après avoir comparé les différences, on puisse, au moyen d'une juste compensation, fixer le point d'appui de la Géographie, qui est la figure de la terre; car il faut connoître la surface d'un corps, avant d'en établir le centre. Les soupçons sur l'irrégularité des degrés, formés par M. de la Condamine, dans son livre *de la mesure du Méridien*, & confirmés par la mesure du degré du Cap de bonne

Espérance, prise par M. l'Abbé de la Caille, donnent encore du poids à l'hypothèse du P. *Boscovich*, & cette hypothèse concilie à son tour la fidelité des opérations avec la contradiction des résultats.

Outre l'avantage d'avoir fixé le dégré du Méridien, les deux Mathématiciens d'Italie ont encore perfectionné la détermination de la hauteur du pôle. Les observations faites au Collége Romain la fixoient au 41 dégré, 53' 55''; celles qu'on a faites aux Thermes de Dioclétien, la déterminent à 41 d. 54' 10'', c'est-à-dire, à 17'' de moins que le fameux M. *Bianchini* ne l'avoit fixée. Ils ont enfin tracé une nouvelle Carte qu'ils ne donnent pas pour exacte dans les détails topographiques qu'ils n'ont pû vérifier, mais comme d'une grande précision, quant aux principaux points qu'ils ont déterminés géométriquement. Au reste, tout l'ouvrage est semé de réflexions solides & lumineuses qui font honneur à l'érudition & à la sagacité des Auteurs. M. l'Abbé de *Querci*, de qui nous tenons cet extrait, ajoute que MM. de l'Institut de Boulogne, qui avoient projetté une semblable entreprise, l'ont jugée eux-mêmes trop bien exécutée

pour vouloir la poursuivre, & qu'ils s'en rapportent entiérement à l'habileté de ces deux Mathématiciens.

LETTRES

Sur l'Inoculation de la petite Vérole.

Ces deux Lettres qui nous ont été communiquées par M. de la Condamine, peuvent servir de suite aux Dissertations sur la maniere d'inoculer, insérées dans le Journal du mois d'Octobre de l'année derniere, pag. 50.

La matiere est trop importante pour qu'on laisse échapper le moindre éclaircissement. La lumiere nous vient de toutes les parties du monde, & nous résisterions encore. Osons après cela blâmer les Anglois d'avoir rejetté pendant deux siécles la correction du Calendrier Grégorien; osons reprocher à d'autres peuples leur obstination à garder leurs préjugés. Sans doute qu'on n'opposera plus la Religion à cette nouvelle méthode, puisqu'elle s'est introduite dans les Etats du S. Pere. Mais ne seroit-ce pas la raison qui auroit engagé M. *Grénhill* de prêcher contre l'Inoculation, en Angleterre même, où elle a pris naissance ?

Lettre du Docteur Dominique Pévérini, *à M. Jerôme* Pannélini, *Administrateur de l'Hôpital de Sienne.*

A Citta di Castello le 14 Septembre 1756.

MONSIEUR, j'ai manqué à ma promesse de vous informer des nouvelles observations que je m'étois proposé de faire ici le printemps dernier sur l'inoculation de la petite vérole; mais vous me ferez grace, quand je vous avouerai que j'ai tenté deux fois sans succès l'opération avec la lancette que j'avois apportée de Sienne, impregnée de pus. Sans doute cette matiere avoit perdu toute son activité, dans l'espace de sept mois qui s'étoient écoulés depuis que je l'avois recueillie.

Au mois de Juillet dernier j'inoculai dans cette Ville, au Couvent des Religieuses de S. Joseph, une jeune fille qui n'eut que sept grains de petite vérole. Je repris alors de la matiere que je conserve encore; mais il court ici des dissenteries & des fièvres malignes; & comme nous ne sommes que deux Médecins pour sept à huit mille personnes, nous n'avons pas cru devoir multiplier les Malades & nos

occupations, ainsi je me flatte que vous agréerez mes excuses.

Je joins ici une Lettre de M. le Docteur *Pierotti* mon successeur, pensionné par la Ville de Citerna. Il me mande que de plus de cent inoculations faites sans aucune préparation, toutes ont réussi à l'exception d'une seule qui fut tentée sur une enfant avec une lancette, dont le pus étoit vieilli & desséché; en sorte qu'elle ne produisit aucun effet. Cette même enfant est morte depuis de la petite Vérole naturelle. Le Docteur Pierrotti a fait venir sa matiere varioleuse d'Anghiari, dans l'Etat de S. A. R. d'où j'ai pareillement tiré la mienne, & où j'apprends que la petite Vérole naturelle a fait beaucoup de ravage. Je suis, &c.

Signé, Dominique Pévérini.

Lettre du Dr. Mathieu Pierrotti, *Médecin pensionné de Citerna, au Dr. Dominique* Pévérini.

A Citerna le 7 Septembre 1756.

Dans le compte que je dois vous rendre, Monsieur, de mes observations au sujet de l'inoculation de la petite Vérole, essayée sur plus de cent enfans de Citer-

na ou des environs, vous ne trouverez rien que vous ne sçachiez, puisque c'est vous-même qui avez introduit le premier cette heureuse méthode dans ce pays-ci, pour l'honneur de la Médecine, & le soulagement de l'humanité. Mes observations s'accordent parfaitement avec les vôtres. La matiere purulente fut apportée ici d'Anghiari, où regnoit l'épidémie de la petite Vérole naturelle; & comme c'est le Chirurgien du lieu qui l'envoya, je ne doute pas qu'il n'ait choisi celle d'une petite Vérole discrete. La premiere expérience en fut faite ici sur un garçon de cinq ans, sans l'avoir préparé par la saignée ni par aucune purgation. Vers le neuviéme jour après l'opération, il eut une très-petite fiévre. L'éruption se fit le onziéme, & quoique l'enfant ne gardât plus le lit après le premier jour de fiévre, & que depuis il ait toujours été exposé aux variations de l'air extérieur, il n'eut qu'une petite Vérole très-discrete, peu abondante, & sans aucun des symptômes ordinaires qui l'accompagnent dans les Epidémies. On prit du pus de cette petite Vérole pour la communiquer par insertion. Parmi les premiers qui en essayerent, furent trois enfans de M. le Lieutenant Caproni que

j'inoculai moi-même. Cet exemple fut suivi. Des peres m'appellerent moi, & le sieur Dominique *Scarpini* Chirurgien, pour faire la même opération à leurs enfans. Elles ont toutes réussi très-heureusement, & je n'ai vû que trois Malades qui ayent eu la fiévre d'éruption fort marquée & accompagnée de symptômes graves, tels que les convulsions, le délire, & les chaleurs excessives. Aussi leur petite Vérole a-t'elle été plus abondante; quoique d'ailleurs elle fût discréte, que tous les symptômes soient cessés au moment de l'éruption, & que les grains n'ayent pas laissé la moindre trace.

J'ai de plus observé dans quelques Malades, qu'après le quatriéme jour il paroissoit une glande, ou sous un bras, ou sous tous les deux, & qu'elle disparoissoit au moment de l'éruption.

Je ne dois pas omettre qu'il y en a eu très-peu de purgés avant l'inoculation, que la plûpart l'ont supportée sans la moindre préparation, en pleine rue, au milieu des champs, que l'opération a tout aussi bien réussi, & que la petite Vérole a été peu abondante.

Il y en a quelques-uns sur qui l'inoculation n'a produit aucun effet; (*a*) ce

(*a*) Ce fait n'a rien d'extraordinaire. M. Ju-

que j'attribue à la qualité du pus qui peut-être n'étoit pas assez mûr, ou à la lancette qui, après plusieurs piqûres, avoit pû se dépouiller de la matiere varioleuse, ou qui s'étoit peut-être recouverte de sang dans une opération précédente.

Du nombre de ceux sur qui l'opération a manqué, je nommerai deux enfans du Capitaine Rampacci, que leur mere elle-même avoit inoculés, mais sans doute avec une main trop légére, puisque non-seulement il ne parut aucun grain, mais qu'il n'y eut pas même la plus légére inflammation au bord de la picquûre. Car vingt jours après, les ayant inoculés moi-même avec de la matiere prise des boutons de leur jeune sœur qui avoit été attaquée naturellement; la fiévre prit à l'un d'eux le septiéme jour, la petite Vérole parut le neuviéme avec très-peu de grains, & le dixiéme il étoit hors du lit. Quant au second, il eut le onziéme jour une fiévre des plus fortes que j'aye jamais observée en pareil cas, accompagnée de convulsions, d'embarras dans la respiration & d'un point de côté pour lequel je lui fis tirer du sang. Il eut deux accès de fiévre de cette espece qui me causerent de l'inquiétude, mais tout se calma lorsque la petite Vérole se

fut déclarée ; & elle parut en tres-grande quantité. L'enfant eſt actuellement beaucoup mieux ; on le dit même à préſent hors d'affaire, ainſi que tous les autres inoculés. Au reſte il n'avoit eu, comme tous les autres, qu'une petite fiévre, lorſque le premier grain de petite Vérole & le plus voiſin de la picquûre commença de mûrir ; mais alors s'étant expoſé à l'air froid qui arrêta l'éruption, la petite Vérole rentra, & l'effort de la nature qui cherchoit à ſe débarraſſer, cauſa peut-être ces deux violens accès de fiévre.

Le nombre des enfans inoculés de ce Canton eſt conſidérable ; & je ne puis le ſçavoir exactement, parce que pluſieurs meres, (*a*) à la vûe du ſuccès des premieres expériences, ſe ſont em-

(*a*) Quelle eſt la mere la plus tendre, ou celle qui laiſſe ſon fils expoſé au fléau le plus mortel de la nature, ou celle qui prend elle-même un fer ſalutaire pour procurer au fruit de ſes entrailles un germe préſervatif de la mort ? Sera-ce encore un problême chez une Nation accoutumée à ſe décider par l'exemple de ſes Princes ? Quand on a commencé dès l'enfance à ſe ſacrifier généreuſement pour l'Etat, on mérite d'en être un jour l'idole. C'eſt ainſi que les enfans des Rois, apprennent à devenir les peres du peuple.

preſſées d'inoculer elles-mêmes leurs enfans, ce qui leur a réuſſi très-heureuſement. Auſſi ne ceſſent-elles de bénir la divine Providence de leur avoir mis ſous la main un reméde ſi facile pour un mal ſi dangéreux. Juſqu'à ce jour on s'eſt plaint qu'il faiſoit périr le quart des enfans, & d'un ſi grand nombre d'inoculés aucun n'eſt mort ; ce que je ſçais très-certainement : car pour la fille du ſieur Caproni, il s'en faut bien qu'elle ſoit morte de l'inoculation. Voici comme la choſe s'eſt paſſée. Cette enfant avoit à peine deux mois, quand je l'inoculai par ordre de ſes parens. C'eſt un des premiers ſujets que j'ai entrepris. Comme j'avois fait deux opérations, apparemment qu'il ne reſtoit plus de matiere à la lancette avec laquelle je lui picquai l'épaule. Quoiqu'il en ſoit, la petite Vérole ne parut point : j'attendis un mois entier. Pendant ce temslà, dans la maiſon même où cette petite fille étoit en nourrice, il y avoit d'autres enfans malades de la petite Vérole, un entr'autres âgé de deux ans qui tetoit encore, & l'un de ceux chez qui la petite Vérole a été plus abondante, & accompagnée de ſymptomes plus graves qu'à l'ordinaire. J'allai dans cette mai-

ſon à deſſein de répéter l'opération à la petite fille ; mais l'ayant trouvée avec une fiévre aſſez forte, je n'entrepris rien. Le lendemain la petite Vérole naturelle parut ; mais confluente & de la plus mauvaiſe qualité, tellement quelle en mourut. Trois ou quatre autres enfans que leurs parens n'avoient pas voulu faire inoculer, prirent auſſi de la petite Vérole naturelle, mais ils en guérirent.

Voilà tout ce que je puis dire pour obéir à vos ordres. Je ſuis, &c.

Signé, PIERRE-MATTHIEU PIERROTTI.

PARALLÉLE

De Thucydide & de Machiavel.

L'Auteur de ce paralléle eſt déja connu par le paralléle d'Athénes & d'Angleterre, où il a étalé beaucoup d'érudition. Mais s'il y a quelques rapports entre leurs Gouvernemens, rien de plus oppoſé que les mœurs des deux Peuples. Or quand les mœurs ſont différentes, ſe gouverne-t-on par les mêmes Loix ? mais voyons s'il n'eſt pas plus facile de comparer deux Hiſtoriens, que deux Nations.

Thucydide & Machiavel pleins de force l'un & l'autre, ont ce ſtyle concis & ſerré, propre aux génies qui voient tout d'un coup d'œil. Autant que le premier l'emporte ſur Hérodote par cet avantage, autant le ſecond eſt au-deſſus de *Guichardin.*

Egalement dociles aux régles de l'Hiſtoire, s'ils laiſſent échapper des traits mâles de leur éloquence dans les harangues, c'eſt ſans perdre de vûe le caractere des perſonnages qu'ils font parler.

Attentifs aux faits importans, féconds en réflexions profondes, leur hiſtoire eſt une ſource de principes lumineux pour la Politique & l'Art militaire.

Comparables par la conformité du ſujet, ils ont écrit chacun les guerres civiles de ſa Patrie : par la conformité des tableaux ; les mœurs des Athéniens ſe retrouvent dans celle des Florentins : par la conformité du caractere de leurs Héros ; les trois Médicis (Jean, Côme & Laurent) ſoutiendroient le paralléle avec Braſidas, Alcibiade & Periclès : par la reſſemblance des faits ; la conjuration d'Ariſtogiton & d'Armodius contre Iparque, & celle de Pazzi contre Julien & Laurent de

Médicis, sont deux peintures dans le même genre.

Egaux dans les principes, si Thucydide, toujours favorable à la liberté, s'éleve avec chaleur contre les violences de Pausanias; Machiavel aussi zélé Républicain, (*a*) ne s'emporte pas avec moins de véhémence contre la tyrannie du Duc d'Ast. Si Thucydide nous fait voir toutes les Villes de la Gréce occupées à maintenir l'équilibre entr'elles; Machiavel fixe toujours l'attention sur la balance qui doit régler les Etats d'Italie.

Egaux dans les conséquences, quand on entend Machiavel dans une harangue développer comment la corruption entra dans le Gouvernement par les dissensions de sa patrie; on se rappelle la

(*a*) C'est en quoi son Histoire, ajoute l'Auteur, est bien opposée à ce fameux Ouvrage qui couvrira son nom d'une tache éternelle. C'est sans doute son Traité *du Prince*. Nous ne pouvons ici nous dispenser de publier le sentiment d'un homme de génie, qui prétend que le Machiavélisme, loin d'être le systême de Machiavel, étoit une adresse de ce grand Politique, pour rendre odieux le Gouvernement d'un seul; & que les maximes qu'il donnoit à un Prince, n'étoient que la conduite de tous. Nous laissons à ce hardi Philosophe le soin de développer une idée qui lui appartient, & aux bons Princes celui de la détruire.

belle digression de Thucidide sur la décadence de la Gréce, après le ravage des guerres civiles.

Egaux jusques dans les détails; ce que Machiavel dit des prophéties de Savonarole, Thucydide l'avoit dit de Tenecte fils de Timidas, qui se mêloit de prédictions.

Theucydide observe que les Athéniens s'assembloient quelquefois dans les temples, pour traiter des affaires publiques; Machiavel fait la même remarque sur les Florentins.

Thucidide parle des prodiges arrivés dans la Gréce, tels que le tremblement de terre, & l'incendie du temple de Junon; Machiavel parle aussi d'une Eglise incendiée & d'une autre foudroyée.

L'Auteur auroit pû vraisemblablement pousser ce paralléle plus loin; cela ne doit pas couter, quand on posséde comme lui ses Historiens. On désireroit peut-être qu'il en tirât des réflexions & des conséquences politiques, à la maniere de Plutarque, mais qui peut toujours suivre ses modéles: Il faut espérer que l'Auteur suppléera à la sécheresse de ses paralléles, dans l'extrait des maximes de Thucydide qu'il nous promet.

CHANSON

DE BARTHELEMI SIRILLIO,

En l'honneur du Marquis de VINTIMILLE, *Vice-Roi de Sicile.*

TOUT ce qui n'a point vû le jour est encore nouveau. Si les débris mutilés de l'antiquité ont des charmes pour les sçavans, comme les frivolités de la mode pour les ignorans; un excellent morceau de poësie, tiré de la poussiere des manuscrits, a pour le moins autant de droit dans notre Journal, que la description d'une pierre ou d'un tombeau récemment sortis des ruines d'une Ville qui fût, il y a vingt siécles. Le Journal de Sicile qu'on peut appeller le *Restaurateur*, puisqu'il publie les richesses des Bibliothéques, & non pas comme nous les marchandises des Libraires, vient de ressusciter un Auteur ignoré. C'est *Sirillio*, qui naquit à Palerme, dans le seiziéme siécle. Il fit ses premieres études à Pise, sous le célébre Pierre *Angelo* de Barga, & fut un de

ces braves écoliers qui défendirent, sous les enseignes de leur maître, la Ville de Pise assiégée par le Duc de Milan. Retourné dans sa Patrie, on le nomma Chanoine de la Collégiale de S. Pierre, puis Secrétaire du Sénat, place destinée uniquement au mérite des talens, & pour laquelle il falloit être versé dans la connoissance des affaires. *Sirillio* donna plus d'une fois des preuves de sa capacité. Il a laissé deux discours, où l'on voit une éloquence tournée au bien de l'Etat. Il aimoit la gloire de sa Patrie. La Ville de Palerme étoit alors dans l'usage d'accorder aux nouveaux Vice-Rois de Sicile, à peu près les mêmes honneurs que Rome faisoit à ses Généraux vainqueurs. L'an 1593, le Comte Olivarés devant faire son entrée, on chargea *Sirillio* des ornemens de la fête. Le plan de l'arc de triomphe, les statues, les emblêmes, les médaillons & les inscriptions, tout fut d'un goût & d'une invention qui lui attirerent les applaudissemens & les éloges les plus distingués. Philippe *Paruta*, qui étoit un des hommes des plus renommés de son tems par son profond sçavoir, lui en écrivit trois lettres de félicitation. Voici le commencement de la réponse de *Si-*

rillio, qui pourra faire juger de son style.

« J'ai lû vos lettres avec un plaisir extrême ? elles viennent d'un Auteur que j'ai toujours honoré, & dont tous les ouvrages ont droit à mon estime ; elles roulent sur un sujet qui ne sçauroit me déplaire, puisque c'est un fruit de mon esprit. Il est bien flatteur pour moi, de voir tant d'habiles gens mettre beaucoup de jours à louer un ouvrage qui ne me coûte qu'une soirée. Je pensois en effet que c'étoit assez d'une après-midi de travail, pour une fête qui ne devoit durer qu'un jour. Car, pourvû que cette décoration plût au Prince qui en étoit l'objet, au Sénat qui l'avoit ordonnée, & au peuple qui devoit la voir, c'étoit tout ce que je désirois ; & je ne m'attendois pas qu'il en restât le lendemain un leger souvenir ».

Mais son talent pour la poësie n'est pas moins remarquable que la fécondité & la facilité de son génie. La piéce suivante, fera décider s'il méritoit d'être oublié.

Enfin ma Lyre long-tems oisive, en proye aux vers, & le jouet des vents, descend du lambris où je l'avois suspendue. Un génie éclairé, dont les regards

sont des Loix pour mon cœur, m'ordonne de rendre le son à ses cordes muettes, de distinguer & d'accorder les tons de son harmonie. Me voilà prêt, elle va chanter.

Déja le silence, ami de la solitude & de la contemplation, enveloppé d'un voile sombre, le souffle presque éteint, & les lévres fermées, à pas mesurés, & d'un pied qui touchoit à peine la terre, m'a conduit sur les rives de *l'Oreto*. Le Dieu du fleuve sort tout brillant de son lit humide, le visage riant & le front couronné des perles qui roulent avec ses flots, il assemble au bruit de sa conque l'élite des habitans de ses bords. J'entends le murmure du zéphir qui se joue entre les feuillages & les ondes ; le frémissement des bois, & le gazouillement des eaux, forment un doux concert. Mais comment tirerai-je de ma Lyre des accens assez purs pour enchanter des oreilles si délicates, & pour répondre au charme du séjour ?

Je chanterai d'abord ces campagnes fortunées que *l'Oreto* fertilise de ses eaux abondantes. Le soleil fait encore briller le nuage qui obscurcit l'éclat du jour. Le sujet de mes chants les annoblira, & le beau feu qui m'anime relevera ma

Muse rampante ; ainsi la noire fusée part au premier trait de flamme, va remplir l'air de ses éclats, & le Ciel d'étincelles.

Quand les yeux jouissent de l'objet adoré, l'ame respire à l'abri des soucis qui la tourmentoient. On entend parler avec joie de ce qu'on voit avec plaisir. Mais goûta-t-on jamais de moment plus heureux, & vit-on de spectacle plus capable de consoler & de rejouir les cœurs que celui-ci, où la Nature semble payer à tous les sens un tribut de délices ? O charmante Contrée, où l'Amour habite avec les Graces, où le Ciel se plaît à rassembler tous les traits de son image !

Mais tandis qu'il se contemple lui-même dans l'objet de ses complaisances, cette terre s'embellit de ses regards, & devient chaque jour un nouveau Paradis. Ces Astres bienfaisans qui l'éclairent, versent continuellement sur elle des germes d'abondance. L'Amour les échauffe dans les entrailles de la terre. Elle devient mere, elle enfante & rend au Ciel, dont elle a reçû les influences, des fruits innombrables de sa prodigieuse fécondité. Ces ornemens dont les yeux enchantés se repaissent avec

une douce admiration, ces roses, ces violettes sont ici des beautés éternelles.

Tandis que le Soleil dépeuple partout ailleurs de verdure & de fleurs, les jardins & les prairies qu'il avoit enrichi ; tandis que le Penée voit ses lauriers se flétrir & ses ondes s'enfler par les ravages du bruyant Aquilon ; ici la nature étale sa magnificence. Cette contrée est le théatre de sa grandeur. A l'abri des glaces & des feux, elle est assise ici sur un trône d'or, ouvrage de ses mains ; son Palais est défendu par la cime inabordable des montagnes, & par les gouffres mugissans de la Mer impétueuse.

C'est là que l'onde vive & brillante s'échappe avec un bruit folâtre, sous des berceaux mobiles, & s'égare à travers des labyrinthes de verdure, retraite voluptueuse des Zéphirs & des Rossignols. C'est là que la nature animée par l'amour pousse des soupirs de joye & de tristesse ; mais si attendrissans que les rochers se plaisent à les répéter, & que les fleuves s'arrêtent pour les entendre. C'est là qu'un air salutaire & délicieux, composé des esprits subtils de la mer, & des parfums de la terre fleurie, appelle le sommeil, & dissipe les chagrins.

Non, il n'est point de cœur qui résiste au charme de cette harmonie, point de monstre qu'elle ne désarme. Le tourbillon qui ravagea l'Italie, & porta la terreur, même au sein de la Sicile, fut appaisé par la douce haleine de nos vents. Agaric respecta ces bords; ainsi que les flammes de l'Etna, lorsqu'aprés avoir désolé toutes les campagnes d'alentour, elles viennent s'éteindre au pied de nos murs.

Déja les féroces enfans d'Ismaël secoüant les torches de la guerre, & poussant jusqu'au Ciel leurs horribles cris de mort, s'avançoient à grands pas pour bruler les remparts de Palerme; mais à peine ils découvrirent ses coteaux fortunés, son rivage charmant, & ses riants paturages, qu'ils sentirent tomber les flambeaux de leurs mains. C'est ici, dirent-ils, qu'il faut établir le siége de nos Rois; habite, qui voudra, la brulante Afrique; retourne, qui voudra, dans les sables de la Libie; Palerme sera désormais notre Patrie.

C'en est assez pour faire connoître le génie de *Sirillio*. Le reste de cette piece ne contient que des allusions à l'histoire de Palerme, & des éloges du Viceroi de Sicile. Saisissons quelques

traits qui fassent honneur à la mémoire du Heros & du Poëte; de ces traits nobles & delicats sans lesquels un éloge fait tomber l'un & l'autre dans le mépris.

Telle qu'un Cedre dont le tronc est renforcé d'une écorce endurcie par le temps, s'éleve à la cime d'une montagne qu'il couvre de son ombre, s'embellit sous le fer qui coupe ses branches, & reverdit sous le poids des années; telle on a vû Palerme aguerrie par les assauts de ses ennemis, étendre sa gloire & fleurir toûjours davantage par le nombre & la réputation de ses Héros. Mais un de ceux qui flattent le plus son orguëil, c'est *Vintimille* qui sçût donner des Loix à la guerre, & procurer de nouvelles délices à la paix. Il ramena les arts qui fertilisent les empires & enrichissent les couronnes.

C'est à lui que le Ciel promit de renouveller parmi nous le bel âge des vertus. Jusqu'ici dispersées, elles se réunissent & rassemblent à leur triomphe les Muses fugitives. Ces Muses, qui sont les délices de *Vintimille*, vérifieront aux siecles à venir les promesses infaillibles dont les astres hâtent l'accomplissement;

car le cours des étoiles renferme tous les evénemens. Constantes dans leurs écarts, immobiles dans leur course, ces roües éternelles du destin tournent sans cesse, avec les chiffres & les noms ineffaçables des âges & des peuples, heureux ou malheureux.

Les Muses diront que tu nâquis pour le bonheur de notre siecle, que tu réglas de bonne heure tous les mouvemens de ton ame, que tu n'aimas que les travaux honnêtes, les plaisirs vrais, & les dignités utiles à la Patrie. Elles ne diront pas que tu laissas maitriser ton cœur à cette folle ambition qui repaît les ames vaines & cruelles de songes, d'ombres & de fumée; ni que tu fis servir tes richesses à dominer tyranniquement sur le peuple. Elles apprendront à nos neveux, comment choisi par un grand Roi, pour partager les soins d'un trône que fonderent tes ayeux, on t'y vit briller, tel que le diamant dans l'or qui l'enchasse; enfin, comment tu sçûs appuyer les loix par ton exemple, pour gouverner ta Patrie.

AL MERITO INPARREGGIABILE

Dell' Illma. Mma. Sigra. D***.

Nel giorno di sua Festa.

OTTAVE.

ANNA, se tú come gentil l'aspetto
Non avessi nel sen gentile il cuore,
Io vacillar dovrei nel tuo cospetto
D'ignota valle miserel cantore;
Ora ch'in Pindo il lasso piede affretto
Per tessere corona al tuo valore,
Al tuo valor che ricche palme ottiene
Da plettri eroici, e dalle umili avene.

M'a pur s'egli è anchever, che s'alza è splende
Anco basso vapor nato in palude,
Qual'or lo guarda, lo penetra e fende
Dall'alto il sole con la sua virtude;
Queste rime che in dono il cuor ti rende
Accogli tú, benche di merto ignude;
Che forse un dì scorto dal tuo bel lume
All'alte mete avvezzerò le piume,



Farò come Augellin che in prià mal fido
Spiegar l'ali non osa a sciorre il volo,
Quindì acquista coraggio, e sovra il nido
Dà una sponda s'en và sull'altra a volo,
Indi dal più vicino al lontan lido
Tenta lungo cammin radendo il suolo,
Al fin caccia dal cuor ogni spavento.
E và per gioco, a contrastar col vento.

Nè t'aspettar che alla beltà fugace
Di tua spoglia gentil, tessa corona,
O pure al lampo de' tésor fallace
Che prodiga la sorte ogn'or ti dona,
Questa brillante sì, ma mortal face
Lasci al profano, e garrulo Elicona,
E lodo ciò che non soggiace a sorte,
Ne tempo teme, ne paventa morte.

✿

Canti chi vuol, la spaziosa e bella
Fronte d'avorio, il crin sottile e nero,
E l'una, folle, canti, e l'altra stella,
Ov' hà suo regno l'amoroso arcièro,
Canti' il labbro di rose, e canti quella
Ritonda guancia, e quel tuo collo altero,
Che sul candido seno signoreggia,
E qual torre d'argento, alto biancheggia.

✿

Io sol dirò dell'alma ad una ad una
Le doti conte, per cui sei si prode
Quella dolcezza che niun nembo imbruna,
Quel bel desìo di meritar la lode
Non d'ottenerla, che tua mente aduna;
Dirò del tuo piacer, quand' altri gode,
Ma' per ridir di tutte, a parte a parte,
Manca l'ingegno, e non vi giunge l'arte.

✿

Dunque in un dì, per te così festivo
Di te mi tacerò? accetta i voti
Bella del cuor, che mai dolor più vivo
Sentii, che in non poter dar sfogo ai moti,
Che in sen mi desti; io solo ambivo
Lodarti, e parlo amor; que' sensi ignoti
Al tuo cuor, deh perdona; tacendo oh Dio!
Saprò punirmi io stesso, del fallo mio.

VERS A MADAME DE***.
Pour le Jour de sa Fête.

Traduction des Strophes précédentes.

ELISE, la douceur riante
Dont tes appas sont tempérés,
Vers toi d'une Muse naissante
Guide les pas mal assurés.
Ta bonté soutient ma foiblesse:
Je vais dépouiller le Permesse
Des plus beaux présents d'Apollon,
Pour orner ce mérite rare,
Digne des lauriers de Pindare,
Et des roses d'Anacréon.

✿

Ainsi que la vapeur grossiere
D'un marais voisin des enfers,
Au premier rayon qui l'éclaire,
S'éléve, brille & fend les airs.
Quoique ma lyre tremble encore,
Si le bel Astre que j'adore,
Flatte mes vers d'un doux accueil;
Un jour, plus fier dans mon haleine,
Jusqu'aux faveurs de Melpoméne
J'oserai porter mon orgueil.

✿

Tel déployant ses tendres aîles,
On voit d'abord le jeune oiseau
Essayer ses forces nouvelles
Sur l'orme, où flotte son berceau.

Ce nouveau succès l'encourage;
Bien-tôt il quitte le bocage
Et plane à travers les sillons:
Son vol hardi, loin de la terre
A déja déclaré la guerre
Aux redoutables aquilons.

✿

Ne crains pas que ma Muse encense
Ou ta fortune, ou ta beauté,
Ni qu'elle paye à ta naissance
Un tribut si peu mérité.
Je laisse au profane délire
Du vil flatteur qui les admire,
Célébrer les faveurs du sort:
Cet éclat passe avec la vie;
Mais les dons du Ciel qu'on t'envie,
Braveront le temps & la mort.

✿

Je louerois d'une voix légére
Ce front où regne la candeur;
Ces cheveux tressés à Cythere,
Ce teint où brille la pudeur;
Ces traits où la Mere des Graces
De ses doigts imprima les traces,
Lorsqu'elle arrondit leur contour;
Enfin, sur ta gorge d'albâtre
Je peindrois d'un crayon folâtre
Ces monts élevés par l'Amour.

✿

Mais non; cette image adorable
Embrase déja tous mes sens.
Ton ame pure, inaltérable,
Obtiendra seule mon encens.

Je veux, plein du feu qui t'inspire,
Compter sur les tons de ma lyre
Les vertus de ce bel objet.
Mais je sens dans ma noble envie,
Le cœur au dessus du génie,
Et l'art au dessous du sujet.

✿

Elise, au beau jour de ta Fête,
Je ne puis te parler de toi.
Reçois mes soupirs . . . . Non, j'arrête
Des vœux échappés malgré moi.
Quel supplice! . . . . hélas! je m'égare,
Lorsque ma Muse te déclare
Des feux que tu veux ignorer;
Le seul nom de l'amour t'offense:
Pardonne; un éternel silence
Me punira de t'adorer.

FIN

66

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 18, ligne 9. HISTOIRE NATURELLE, mettez PHILOSOPHIE.
Page 204, ligne 5. *Mappemonde*, mettez *Carte Géographique*.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Janvier. A Paris, ce 31 Décembre 1756.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE

FEVRIER 1757.

Nec tellus eadem parit omnia—*Ovid.*



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire ruë & à côté de la Comedie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL ÉTRANGER

POLOGNE. (*a*)

Lettre d'un correspondant du Nord, sur l'état de la Littérature Polonoise.

QUEL tems choisissez-vous, Monsieur, pour consulter les Muses Polonoises? Le moment de leur dé-

(*a*) Ce seroit naturellement ici la place d'une Lettre d'Espagne; mais comme la Littérature de cette Nation est un peu plus connue en France que celle de la Pologne, & que nous avons compris l'Espagne & les Etats reculés du Nord sous la même branche de notre Commerce Littéraire, on ne peut que nous sçavoir gré d'avoir profité de la première occasion qui s'est offerte, de donner une notice de la Pologne, qui doit être nouvelle pour le grand nombre des Lecteurs. En attendant, le Magasin de notre correspondance d'Espagne grossira; & nous n'en satisferons que plus amplement l'impatience des Curieux.

route; lorsque leur protecteur & leur pere voit ses états envahis par un Prince, qui avoit fait asseoir avec lui les beaux Arts sur le trône. D'ailleurs que vous diront-elles? Dans un pays exposé par la nature même de son gouvernement aux dissensions domestiques, livré par ses propres troubles & par sa situation à des voisins puissans & redoutables, continuellement désolé par la fureur des armes, comment pouvoient-elles prendre cette consistance & cet éclat qu'elles ont dans la plûpart des Etats de l'Europe? Si les Polonois jouissoient du calme & du repos, qui regne depuis si long-tems en Espagne, ils en profiteroient sans doute, comme toute l'Allemagne. Mais tandis que leurs Diétes feront tant de bruit, vous n'entendrez jamais parler de leurs Académies. On n'éleve pas un temple de mémoire, à côté de celui de la discorde. N'accusez point le climat, de l'ignorance de ses habitans. La Prusse Polonoise, située sous le même ciel, habitée par des Allemands, a eu ses Copernics, ses Hevels, ses Cluvers; elle posséde encore un Hanovs & un Lengnich. La Pologne même a produit des politiques éclairés, des Capitaines

habiles, de bons Poëtes Latins & des Historiens estimables. Mais vers la fin du siécle dernier, elle tomba, par je ne sçais quelle destinée, dans la barbarie des siécles de superstition. Un style boursoufflé faisoit tout le génie de la Nation, & le peu de gens de goût qui lui restoient, ne pouvoient que gémir de la corruption générale. Enfin deux hommes parurent & bannirent le mauvais goût, qui chassé de toute l'Europe, sembloit vouloir se fixer dans la Pologne. Faire connoître ses Colbert & ses Richelieu, c'est rendre compte du rétablissement des Lettres, dans ce vaste Royaume.

Le nom des *Zaluskis* est aussi mémorable dans l'Empire des Muses, que précieux à la Pologne. Issue du sang des Rois Goths qui avoient détruit les arts, cette famille devoit les rétablir. Alexandre Zaluski connu, sous le regne de Jean Sobieski, par son zéle pour la patrie & pour la justice, épousa la sœur d'Andre Olszowski, Primat de Pologne, qui composa des ouvrages, & donna sa bibliothéque, très-considérable, à l'Université de Cracovie. André Chrysostôme, fils aîné d'Alexandre Zaluski, s'immortalisa par des Lettres sur l'Histoire

de la Pologne, remplies des anecdotes les plus intéressantes de son tems. Alexandre Joseph, frere d'André Chrysostôme, donna le jour à deux fils qui rehausserent la gloire de leur maison & de leur Patrie; ce sont les restaurateurs des arts, de qui je vais vous parler.

André Stanislas Kostka Zaluski l'aîné des deux, entra dans les Diétes dès l'âge de neuf ans sous la conduite d'André son oncle, Grand Chancelier de la Couronne, afin de s'instruire de bonne heure des affaires de sa Patrie; car dans un gouvernement, où les Nobles dominent, leur première science est celle de leur pouvoir. Quoique attaché à l'Etat Ecclésiastique par des bénéfices considérables, il étudia les Mathématiques à Dantzig, & acheva son éducation par un cours de voyages qu'il fit avec le plus jeune de ses freres, en Allemagne, en Hollande, en France & en Italie. Comme leur naissance les introduisoit dans toutes les Cours & chez tous les hommes de mérite; leurs talens profiterent beaucoup à ces voyages, ordinairement inutiles pour tous ceux qui n'ont pas un nom & de l'esprit. Pendant le séjour qu'ils firent à Rome, l'aîné prit le dégré de Docteur

dans le Collége de la Sapience, après y avoir soutenu sa Thése sur les prèrogatives des Papes. De retour en Pologne, les Tribunaux de Peterkau & de Lublin le chargerent d'une Commission importante auprès d'Auguste II. Ce Prince charmé de son éloquence, le nomma à l'Evêché de Plozko, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette dignité. La République le mit bientôt après à la tête des commissions établies pour la réformation des Tribunaux de justice, & pour le rétablissement des Domaines Royaux. Auguste III. monté sur le Trône, le fit Grand Chancelier de la Couronne, & comme suivant les loix du Royaume, cette Charge étoit incompatible avec l'Eveché de Plosko, ce nouveau Roi lui donna successivement ceux de Luzko & de Culm, avec la décoration de l'Ordre de l'Aigle blanc. Le Chancelier remplit ses fonctions avec tant de zéle & d'intégrité, que s'étant démis de sa charge après dix ans, les Sénateurs dans leurs remerciemens publics, lui rendirent ce témoignage, » Qu'il avoit dressé lui-même » toutes les Lettres de la République » aux Puissances étrangeres, qu'il n'a» voit jamais rien signé sans l'avoir mû-

» rement examiné ; & *qu'il ne s'étoit » jamais servi du Sceau de la Couronne, » pour favoriser ses propres intérêts ou ceux » de sa famille.*

Ces services signalés furent récompensés par l'Evêché de Cracovie, avec la Duché de Severic, qui lui est annéxée. Aussi réligieux Prélat que Citoyen politique, il eut la confiance de Jacques Louis Sobieski dans les derniers momens de sa vie. Ce Prince & sa fille Caroline, Duchesse de Bouillon, qui suivit de près son Pere dans le tombeau, le chargerent de l'exécution de leurs testamens, & lui léguerent par reconnoissance, la bibliothéque de la Maison Royale de Sobieski. C'étoit un présent digne des vuës de Zaluski pour le rétablissement des Lettres. Rapportant tout à cet objet, son autorité fut employée à abolir les abus introduits dans le Clergé, soit séculier ou régulier, & son revenu à établir des Séminaires bien dirigés. Tous ses efforts tendoient à ramener les sciences vers l'utilité. Il engagea M. *Lengnich*, célébre Professeur, à composer sa dissertation sur *les confédérations des Polonois*, & son excellent ouvrage sur *le droit public de la Pologne.* Il vouloit établir

une Académie des Nobles dans le Château de Mariéville que lui avoit cédé le Roi Jean Sobieski. Mais l'envie lui suscita des obstacles invincibles. Cependant il fit si bien par son crédit & par ses libéralités, qu'il mit les Religieux des écoles pies & les Théatins de Warsovie en état d'ériger le Collége des Nobles, qui fait aujourd'hui un des principaux ornemens de la Pologne. C'est à ce même Collége que ce Prélat continue les marques de la protection la plus déclarée. Il étend ses soins sur l'Université de Warsovie, où il assiste réguliérement à tous les exercices publics, encourageant par ses bontés les sujets qui se distinguent, & les envoyant quelquefois à ses propres frais, dans les Universités étrangères pour se perfectionner. Son zéle est celui d'un Evêque qui aime sa Patrie autant & plus que son Etat. Il a fait traduire, imprimer & distribuer à ses dépens, aux troupes de la République les *points d'observation* du fameux Comte de Kevenulher. Dans les voyages qu'il faisoit en Saxe avec le Roi, il donnoit tout son loisir aux Sçavans du païs, & il en a attiré quelques-uns en Pologne, entr'autres M. *Grummert*, Mathématicien, &

M. *Mitzler* Medecin, Auteur de la *Bibliothéque de Warsovie.*

Joseph André *Zaluski* frere de l'Evêque de Cracovie, compagnon de ses études & de ses voyages, fut aussi son coopérateur dans le rétablissement des sciences en Pologne. Destiné à l'état Ecclésiastique, il fit son cours de Théologie à Paris dans le Séminaire de S. Sulpice, où il montra du talent pour la chaire. Après avoir pris le dégré de Bachelier en présence du Cardinal de Noailles, Proviseur de Sorbonne, il cultiva son goût pour la bonne Littérature, dans la société des hommes les plus illustres, & surtout du Cardinal de Polignac, ancien Ami de la Maison de Zaluski. De retour en Pologne, il fut nommé Coadjuteur du riche Prieuré de Warsovie, & Chanoine de Cracovie. Député par son Chapitre aux Tribunaux de Petekau & Lublin, & par ceux-ci auprès d'Auguste II. il eut, comme son frere, le bonheur de plaire à ce Roi, qui le fit Chancelier du Prince Royal. Cette Charge lui fournit l'occasion de dresser une lettre de remerciment à Benoît XIII. qui venoit d'envoyer l'épée & le Chapeau bénits à ce jeune Prince ; il composa en même temps une Dissertation

ſur l'uſage que les Papes ont de benir tous les ans à la fête de Noël des chapeaux & des épées, pour en faire des préſens aux Princes Chrétiens ; uſage qui pouvoit ſignifier beaucoup autrefois, & qui n'eſt aujourd'hui qu'une cérémonie de Cour. Le Prince Royal obtint bientôt à ſon Chancelier la charge de Grand Réferendaire de la Couronne, & le Roi lui accorda de ſon propre mouvement, les Abbayes de Premet & de Hetdou. A l'âge de 26 ans, le Comte de Zaluſki ſe fit recevoir dans l'Univerſité de Cracovie, Docteur en droit Civil & en droit Canon : dégrés que beaucoup de Grands achetent quelquefois dans ce pays-là, pour ſe diſtinguer des ignorans de leur qualité. Mais le Comte pouvoit faire d'auſſi bonnes preuves de ſçavoir que de Nobleſſe. A l'occaſion des troubles qui s'éleverent entre les Proteſtans & les Catholiques de la Ville de Thuren, & qui penſerent mettre la Pologne en combuſtion, il publia un ouvrage en Polonois intitulé *les deux Glaives*, l'un pour, & l'autre contre les Schiſmatiques, comprenant ſous ce nom tous ceux qui pren-

nent parti dans les querelles de Religion. Cet Ouvrage eſtimé par la Nation, comme un chef-d'œuvre, fut bientôt ſuivi de ſon *Répertoire des loix de la Pologne & de la Lithuanie*. Meſſieurs de Courcillon, Dangeau, Bignon, Salmon Smeneke, l'engagerent à faire connoître les Sçavans de la Pologne, tant anciens que modernes. Il invita par un programme rempli d'une rare érudition, les Univerſités, les Chapitres, les Couvens & les Bibliothécaires de ſa Patrie, à concourir à l'exécution d'un ſi beau projet. Dans un état Monarchique les Sçavans & les Littérateurs ne ſont que cela : voilà peut-être ce qui leur donne quelque perfection de plus à cet égard, ſoit dans la profondeur des ſciences, ſoit dans la culture du ſtyle ; mais dans les Républiques un Sçavant doit jouer le rôle de Citoyen, & dans une République comme celle de la Pologne, le rôle de Citoyen eſt quelquefois dangéreux, & toujours pénible. Le Comte de Zaluski qui n'employoit ſes talens qu'au bien de la Patrie, eut occaſion de montrer ſon éloquence dans la derniére diéte extraordinaire convoquée par Auguſte II. Juſqu'alors

celles que ce Prince avoit aſſemblées, s'étoient ſéparées infructueuſement; mais dans celle-ci, le grand Référendaire harangua les Etats avec tant de chaleur & de ſuccès, qu'on élut d'abord unanimement le Maréchal de la diéte, & que l'on eſperoit tout d'un ſi beau commencement, lorſqu'elle fut interrompue par la mort d'Auguſte II. Durant l'interregne, le Comte de Zaluski travailla ſur l'Hiſtoire de la Pologne en ſçavant Critique. Après la double élection, il s'attacha, à l'exemple de la plûpart des Prélats & des Grands du Royaume, au parti du Roi Staniſlas. Chargé par ce Prince, qui lui avoit accordé ſon affection, d'une Ambaſſade auprès de Clément XII. il ſoutint pendant trois ans de ſéjour à Rome, les interêts de ſon Roi. Ce Monarque perdit des Sujets & trouva des amis, au lieu de Courtiſans. Zaluski fut du nombre de ceux qui le ſuivirent à Lunéville. Comblé de titres, & de dignités, dont les revenus le dédommageoient de la perte de ſes anciennes Abbayes, il s'occupoit à écrire la vie de ſon Bienfaicteur, lorſque le reſſentiment de voir une de ſes eſpérances, fruſtrée, lui fit quitter la Cour de Lorraine. Avant que de rentrer dans ſa Patrie, il

parcourut *incognito* la Hollande, l'Angleterre, le Dannemarck & la Suéde, pour y voir les Sçavans diſtingués de tous ces Etats. Arrivé en Pologne, il rendit ſon hommage à Auguſte III. qui le reçût avec diſtinction, mais d'ailleurs avec la froideur à laquelle il devoit s'attendre. Il ſe conſola de la diſgrace des Rois dans le commerce des Muſes ; & la gloire des Arts fut déſormais l'unique objet de ſon ambition. Depuis longtems il avoit formé, de concert avec ſon frere l'Evêque de Cracovie, le beau projet d'ériger une bibliothéque publique. Ils avoient ramaſſé dans ce deſſein à leurs propres frais, plus de deux cens mille volumes. Cette générosité inouie en Pologne, fut un ridicule aux yeux des Grands plus eſclaves de la coûtume, & quelquefois auſſi baſſement jaloux que le Peuple. Le Comte Zaluski, répondit à ſes deſapprobateurs, comme le Philoſophe Julien. *Les uns aiment les chevaux, les autres les oiſeaux, d'autres les bêtes fauves, pour moi je n'aime que les Livres.* Son exemple prévalut pourtant ſur l'eſprit de quelques Grands. Les Princes de Radzivil & de Jablonowsbli, les Comte de Sapicha, & l'Evêque de Prze-

misse ouvrirent dès-lors leurs trésors littéraires, & songerent à les augmenter. Le Roi lui-même reconnut le service que *Zaluski* rendoit à ses Etats, & pour remplacer les revenus qu'il avoit employés à éclairer sa Patrie, il lui donna une nouvelle Abbaye. Le produit des bénéfices qu'il a, soit en Pologne, soit en France ou en, Lorraine, par les bienfaits de deux Rois, le mettent beaucoup au-dessus de la médiocrité. Mais éloigné du faste des Grands; il consacre ses biens au soulagement des pauvres, ou à l'avancement des Lettres. Il a publié depuis sa rentrée en Pologne, le *Prospectus d'une nouvelle collection des Loix Ecclésiastiques de Pologne*; sa réponse à une Lettre du Cardinal Quirini, avec la Lettre de ce Prélat; un recueil de ses Poësies, quatre Satyres de Boileau traduites en Polonois, & adaptées aux mœurs de la Pologne; il a fait imprimer les Ouvrages de quelques Auteurs, & il a fourni des matériaux, pour l'Histoire générale de la Pologne, par M. le Chevalier de Solignac, & pour la vie du fameux Jesuite Sarbievius, par M. Langbim Saxon. Associé aux Académies de Pologne, de Petersbourg, de Berlin, de Leipsic, &c.

tout ce qui regarde les Lettres, lui est cher. Il ne perd pas un moyen ni une occasion de les faire fleurir. Dans les voyages qu'il fait en Saxe depuis dix ans, il s'y est attaché, des Sçavans qui l'ont suivi en Pologne, entr'autres M. Janouski, connu par son Ouvrage intitulé, *la Pologne Littéraire*.

Quand j'ai comparé les Zaluski aux fameux Ministres qui soutinrent les Arts en France, vous verrez qu'il n'y a point d'exagération, puisqu'ils les ont non-seulement aidés & encouragés, mais qu'ils ont jetté les fondemens des sciences, & qu'on ne peut prendre une idée de la Littérature Polonoise que dans le Catalogue de leur Bibliothéque. Au reste, si les Ouvrages dont je vais vous parler ne sont pas intéressans pour le siécle, & pour votre Nation, ils sont du moins nouveaux pour le public, puisqu'il ne s'agit guéres que de Manuscrits.

Histoire Ecclesiastique de Pologne.

Le Code qui renferme les constitutions du Synode tenu en 1983, par l'Evêque de Plozko, contient une constitution singuliére sur *la forme de l'habit Ecclesiastique*, *tant des Prélats que des*

Chanoines, des Prêtres & des Clercs. Cela vous paroîtra sec; il seroit pourtant assez curieux de voir comment un état de gens qui prêchent contre le luxe & les modes, a subi la Loi du tems à cet égard.

Deux gros vol. in-fol. contiennent *les titres des Eglises, Cathédrales ou Collégiales, des Abbayes & des Monasteres des deux sexes*, que le Comte Zaluski a ramassé dans ses Voyages de Pologne. Les Archives du Clergé étoient autrefois celles de la Science; elles le sont encore dans les Pays d'ignorance. Mais le temps, en dégradant les mœurs, éclairera le Peuple.

L'Histoire des Evêques de Cracovie & la vie des Primats de Pologne, avec les armes de famille de la plûpart des Archevêques, sont des morceaux précieux, mais uniquement pour la Nation.

A la fin des Statuts de l'Hôpital de l'Eglise de Saint Sauveur en Pologne, on trouve l'éloge d'un fameux Polonois; c'est le Cardinal Hosius, Fondateur de cet Hôpital.

Un vol. in-4°. à pour titre l'*Histoire de la recherche de l'hérésie dans le Royaume orthodoxe de Pologne, par le Pere Bzovius, Dominicain*. Ce Bzovius fut le continuateur des Annales de Baronius, &

mourut à Rome en 1637. Il refusa tous les honneurs que deux Papes lui offrirent successivement. Udislas IV. Roi de Pologne l'invita de retourner dans sa Patrie, pour y écrire l'histoire de la Pologne; mais il céda aux instances d'Urbain VIII. qui le retint à Rome pour travailler à celle de l'Eglise.

Histoire Civile de la Pologne.

Un Recueil de 16 Volumes in-folio, contient *les Négociations, les Lettres, les Réponses, les Faits & Gestes du Régne de Sigismond I. Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie*. Le dernier Volume comprend les Lettres d'Erasme & de quelques autres Sçavans de son temps, à Pierre Tomicius. On trouve dans ces Lettres les vûes secretes de la politique du Roi, & les artifices de Bone de Sforzia son épouse.

Un autre in-folio renferme *la Description de la Livonie*, & les differens Traités que la Pologne a faits, au sujet de cette Province, avec le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, le Roi de Dannemarc, le Duc de Mecklembourg & les Livoniens mêmes. Mais tous ces droits sont sans effet, depuis que cette belle Province a passé sous la domination des Suedois, & de la Suede à l'Empire de Russie.

Un manuscrit Polonois sur l'*Origine* de *la Nation Polonoise* a été publié par le Comte de Zaluski. Ce manuscrit devoit être important, puisque presque tous les Palatins qui succederent à Pollaque, ordonnerent de le brûler. En 1574 sous le Regne de Henri de France, des Laboureurs en détérrérent une copie ensevelie dans un Tombeau de brique; comme on ne trouvoit personne en Pologne qui sçût la lire, on l'envoya en Transylvanie à la Cour d'Etienne Battori. On trouva qu'elle étoit écrite en différentes Langues étrangeres; car vous remarquerez que les Polonois du huitiéme siécle, qui est la date de cette chronique, ne sçavoient point écrire, & qu'ils faisoient venir des Ecrivains étrangers de différentes Nations qui écrivoient chacun dans leur Langue; ensorte que cette Piéce étoit un composé de toutes les Langues de l'Europe. On la traduisit en Latin, & du Latin en Polonois. C'est grand dommage que l'Original soit perdu, peut-être s'est-il usé dans les mains des Antiquaires; comme c'est le sort de toutes ces sortes de piéces difficiles à déchiffrer.

Voilà tout ce qu'il y a de plus curieux en fait d'Histoire dans cette Bi-

bliothéque. Vous me dispenserez de grossir ma liste de ces titres poudreux, qui nous replongent dans la barbarie des siécles gothiques. Vous n'êtes pas curieux, je crois, de voir les *Méditations de Monseigneur Saint-Bernard*, quoique ce soit un ancien manuscrit François; ni deux manuscrits Allemands ou Bohémiens sur l'*institut des Freres de Bohême*; cependant ces deux derniers ne sont pas indifférens pour ceux qui connoissent les *Herrenhuters* réunis d'abord sous le Comte de Zinzendorf & répandus en Allemagne, en Angleterre, dans la Hollande & la Groënlande. Comme ces Fanatiques, pour éviter la haine que doit s'attirer toute nouvelle Secte, prétendent descendre des Freres de Bohême, ces deux manuscrits leur prouveroient, par la confrontation des dogmes & de la discipline, qu'ils sont des Novateurs. Mais qu'importe? Si les anciens Sectaires étoient redoutables; les modernes ne sont heureusement que ridicules.

L'Histoire de la Poësie, toujours moins ennuyeuse par elle-même, vous intéressera d'autant plus, que depuis quelque tems elle est cultivée en Pologne par la plus haute noblesse. Si les

Vers demandent du loisir pour le travail, de l'aisance du côté de la fortune, de la fierté dans l'esprit, & de la délicatesse dans le langage, vous conviendrez que les grands ont un avantage à cet égard sur le commun des Poëtes. Mais quand bien même leurs ouvrages n'atteindroient pas à cette perfection qu'on exige d'un homme obscur qui veut s'illustrer, leur exemple est si utile aux progrès des beaux Arts que les Muses leurs doivent toujours les premieres couronnes.

Bibliothéque des Poëtes Polonois.

Ils n'ont chanté la plûpart que des Victoires. Celle de 1673. que la Pologne remporta sur les Turcs près de Chocim, fut célébrée par un Poëme qu'on attribue à Raphaël Leszczynski, Général & Grand Trésorier de la Pologne, pere du Roi Stanislas, Duc de Lorraine.

La défaite des Turcs près de Vienne en Autriche, arrivée en 1683, fut chantée par un anonyme Polonois sous le titre de *Trompette de la renommée éternelle de Jean III. Roi de Pologne.*

La délivrance de l'armée Polonoise près de Bukowno en 1685, par la va-

leur héroïque de Stanislas Jablonouski, fait le sujet d'un Poëme imprimé à Zamosc en 1745. L'auteur, petit fils du Héros, est Stanislas Vincent Jablonowski, Prince du S. Empire, & l'un des plus zélés Protecteurs des Lettres en Pologne. Cette maison est encore l'asyle des Arts, dans ce Royaume. Joseph-Alexandre Jablonowski, Cousin Germain du Roi Stanislas, a cultivé avec le plus grand succès, l'étude des belles Lettres, de l'Histoire & des antiquités de sa patrie. Il a composé un ouvrage François intitulé, *l'Empire des Sarmates*, & il a publié plusieurs ouvrages indiqués dans la *Pologne Littéraire* de M. Janouski. Sa Bibliothéque très-considérable, est toujours ouverte à tous ceux qui peuvent en profiter.

Christophe *Opalinski*, Palatin de Posnanie, & grand pere de la Reine de Pologne, Duchesse de Lorraine, a laissé des Satyres en vers blancs sur le Gouvernement & les mœurs des Polonois. Elles ont été imprimées à Cracovie en 1652, ensuite à Venise (ou plutôt à Thoren) en 1698, sous le titre de Juvenal ressuscité, *Juvenalis redivivus*; & enfin à Posnanie sous celui de *Portrait des esprits*, *icon animorum*; mais

cette derniére édition n'est pas exacte; on y a négligé la distinction des vers & on y a omis deux Satyres contre les Ecclésiastiques & les Moines. Ces sortes de piéces ne doivent être piquantes que dans des païs sujets à l'Inquisition, où l'on brûle les Auteurs avec leurs ouvrages.

Wenceslas Potocki, de la Maison de Sreniava, traduisit en Polonois l'Argenis de Barclai. On imprima de lui en *1696.* à Cracovie, des Epigrammes sur les principales Familles de Pologne & de Lithuanie. M. de Zaluski prétend qu'on en a retranché beaucoup; car il possede un recueil des morceaux détachés dans le même genre, qui ne contient que des vers pleins de saillies obscenes, & qui ne verra sans doute jamais le jour. Les *Jovialités* de Potocki, sont un Ouvrage posthume imprimé en 1747. *in*-4°. M. Zaluski proteste qu'il n'a point eu de part à cette édition. *Si editor fuissem*, dit-il fort sagement, *plura resecassem hirci luxuriantis oletum redolentia.* Vous voyez que chez toutes les Nations la licence fut toujours attachée à l'enfance où à la décrépitude de l'esprit humain. Les Poësies des siécles d'ignorance, & les premiers vers des jeunes gens prouvent qu'il n'y a rien de si facile

que d'être méchant; & les Satyres d'Horace & de Boileau, montrent que la fine plaisanterie n'appartient qu'aux siécles de goût.

Sébastien-Fabien *Klonowicz* est un fameux Poëte de la Pologne. Son Poëme Latin intitulé, *le Triomphe des Dieux*, qui lui mérita le titre de l'Ovide Polonois, est un Traité de l'éducation du vrai Héros. Mais cet Ouvrage est devenu rare par le zéle puérile de quelques Catholiques, qui en firent brûler presque toute l'édition, parce qu'elle sortoit de l'Imprimerie des Sociniens à Racov. Il a fait deux autres Poëmes, l'un intitulé *le Navigateur*, sur le commerce & la navigation de la Ville de Dantzic, & l'autre intitulé, *la Bourse de Judas*, qui est un tableau satyrique de certains moyens de parvenir.

Ceci suffira, je l'espere, pour vous donner une idée générale de la Littérature Polonoise. Je vais finir ma Lettre comme je l'ai commencée, par le portrait d'un Homme de mérite.

C'est le P. Stanislas Konarski, à qui la Pologne devra toujours beaucoup, quelque rang qu'elle tienne dans la République des Lettres. Entré dès l'âge de quinze ans dans l'Ordre des Ecoles pies

pies, il s'appliqua tellement à la lecture des Poëtes qu'il le devint lui-même. Il composa trois Livres d'Elégies & une Décade Lyrique, & fut nommé Professeur de Poësie au Collége de Warsovie. L'Evêque de Posnano, son grand oncle, ravi de ses talens, le fit voyager en France & en Italie pour y prendre le goût de la belle Littérature. De retour, après six ans d'absence, & encouragé par les conseils & les secours du Comte de Zaluski, il entreprit & publia *le recueil des Loix fondamentales du Royaume de Pologne en 6 volumes in-folio*; compilation étonnante, sans doute, pour tout autre état que celui de la Pologne, où la complication des pouvoirs doit multiplier les Loix. La Préface qu'il mit à la tête de cet immense recueil, passe pour un chef-d'œuvre. Après la mort d'Auguste II. il s'attacha au Roi Stanislas, au point de refuser l'Eveché de Przemisle qu'Auguste III. lui fit offrir par le Vice Chancelier de Pologne. Son Protecteur l'employa dans une négociation auprès de la Cour de France, & le retint en suite quelque tems en Lorraine; mais en 1738, l'amour de la Patrie l'ayant rappellé en Pologne, il renonça aux

affaires de politique, à l'âge où l'on aime à s'y engager, & ne songea plus qu'à faire fleurir les Lettres, & son ordre. Il trouva des obstacles dans la rivalité. Le Collége des Ecoles Pies nouvellement érigé à Wilda, faisoit ombrage à l'Université des Jésuites, comme autrefois le Collége de Clermont en avoit fait à celle de Paris; le P. Konarski défendit les droits de son corps en homme blessé, c'est-à-dire d'un stile un peu caustique. Il avoit apporté de ses voyages des idées de perfection, qui lui coûterent beaucoup de travaux & de chagrins. Il publia un bon ouvrage sur les vices de l'éloquence, *De emendandis eloquentiæ vitiis.* Ceux qui avoient le plus besoin de cet ouvrage, le décriérent. Nommé Provincial de son Ordre, le P. *Konarski* en bannit la Méthode scholastique, qui dépravoit toutes les sciences, écarta des écoles les mauvais Professeurs, & pour en former de bons, fit voyager les sujets d'une grande espérance; il enrichit les bibliothéques, & remit l'Imprimerie de Warsovie en bon état. Ces projets de réforme lui suscitant des inquiétudes domestiques, il fut obligé d'aller à Rome pour solliciter auprès du

Pape un Privilége important. C'étoit de soustraire les Religieux de son Ordre qui étoient en Pologne, à l'autorité du Général de Rome, pour les soumettre à un Visiteur Général, qui dépendroit immédiatement du S. Siége. Cette espece de démembrement très-utile aux Souverains qui ne veulent point souffrir de Jurisdiction étrangere dans leurs Etats, mais souvent nuisible aux corps qui se déchirent en se partageant ainsi, donna occasion d'éclater à ceux dont son mérite avoit aigri la jalousie. Mais il triompha de ses ennemis & de ses rivaux. Depuis longtems il travailloit à l'établissement du Collége des Nobles. Ses travaux avoient été interrompus par une maladie dangereuse qu'il eût en 1745, & dont il fût guéri par les soins de la Comtesse de Paulowska sa parente, qui exerce la medecine avec succès. (*a*) Pendant sa convalescence, lorsque ses maux étoient encore récents à sa mémoire,

(*a*) Si l'on remarque que la Medecine est une des sciences, où il faut peut-être moins d'érudition qu'un certain tact naturel, & beaucoup moins de profondeur de raisonnement que de justesse & de précision dans l'application des sens, on ne trouvera pas le goût de Mde Paulowska si étrange. Les femmes en gé-

il en fit une peinture vive & touchante en vers élégiaques. Bientôt après il fit un voyage aux bains de Plombiéres, & rendit son hommage au Roi Stanislas en lui présentant un Poëme qu'il avoit fait sur l'entrevuë de ce Prince avec Louis XV. à Chanteux. Pendant son absence le feu prit au Collége de Warsovie, & consuma la plus grande partie de la belle Bibliothéque qu'il avoit formé. Mais la liberalité de ses parens, & les secours des amis qu'il s'étoit fait dans les païs étrangers, le mirent en état de réparer ce désastre. La Diéte qu'il trouva assemblée en 1748, voulut aussi lui donner des preuves de son estime & de sa reconnoissance pour ses travaux, & lui accorda 1200 ducats pour achever le bâtiment du Collége des Nobles. Enfin l'an 1754, le P. *Konarski* ouvrit ce Collége par une belle harangue qu'il prononça devant les Premiers Seigneurs du Royaume, sur la nécessité de former

néral sont meilleures physionomistes que les hommes; plus sensibles, plus foibles, & par conséquent plus sujettes aux dérangemens de la santé, & plus attentives aux moyens de la réparer. Elles peuvent dire toutes, comme Didon: *Non ignara mali, miseris succurrere disco.* L'épreuve des douleurs forme le Médecin.

dès l'enfance l'honnête homme & le bon Citoyen. *De viro honesto & bono Cive ab ineunte ætate formando.*

Vous connoissez maintenant le fonds de la Littérature Polonoise. La semence est jettée; quand le tems de moissonner sera venu, je vous enverrai des fruits de cette culture. Vous voyez que les Sarmates ne sont pas aujourd'hui, ce qu'ils étoient du tems d'Ovide. Un beau génie suffit pour éclairer tout un païs; espérez donc, mais laissez mûrir vos espérances.

Je suis, &c...



ERICH PONTOPPIDAN

Etc: Versuch Einer Naturalichen Historie Von Norwegen, Etc:

ESSAI d'une Histoire Naturelle de la Norvege, par M. ERIC PONTOPPIDAN, *Docteur en Theologie, Evêque de Bergen, Membre de la Société Royale de Dannemarc.* II. Part.

COMMENT un Evêque peut-il s'occuper de l'Histoire Naturelle, diront ceux qui ne connoissent de nos Prélats que des Mandemens, des Sermons, ou des ouvrages de controverse? Ce Docteur en Théologie n'auroit-il pas mieux fait d'employer son temps à lire l'histoire des hérésies & à les réfuter, où à composer des Theses sur les mysteres de la religion, pour fermer la bouche aux incrédules? S'il étoit permis de répondre à cette objection, nous dirions, pour excuser l'Auteur d'un ouvrage utile, que le détail des magnificences du Créateur est peut-être la preuve la plus complette de la dépendance de l'homme, que l'étude de la nature n'a jamais fait de rebelles à l'E-

glise, ni formé de ces monstres odieux à toute la terre. Mais c'est à nous de profiter de toutes les connoissances naturelles, sans examiner d'où elles viennent. Un Journaliste qui s'interdit toute espece de personalités, ne doit ni attaquer ni défendre les intentions d'un Auteur, à moins que l'intérêt de la raison ou de l'humanité ne l'exige. Sans doute les habitans de la Norwege sont assez occupés des soins de la vie, pour ne pas se tourmenter des malheureuses divisions que le Schisme entretient depuis tant de siécles sous des climats moins rigoureux. Que le Ciel est juste dans la dispensation des biens & des maux! Au milieu des glaces du Nord regnent la paix & la tranquillité, & dans les délicieuses campagnes du midi les troubles & l'agitation. Mais écoutons M. Pontoppidan, dans son Histoire des Insectes de la Norvege; ce que nous allons voir, confirme nos idées sur la sagesse de la distribution du Créateur.

Au-delà de Helgeland, dit-il, dans l'avoüerie de Nortland où finit la Zone tempérée, on ne trouve plus de Serpents, de crapauds, de Lézards, ni de reptiles ou d'insectes vénimeux; & la

morsure de ceux qui vivent dans les Provinces Septentrionales en deçà de la Zone glaciale, n'est pas aussi pernicieuse que celle des insectes d'Afrique ou d'Italie. Les Serpens vivipares prets à faire leurs petits, se suspendent à une branche d'arbre, & les laissent tomber l'un après l'autre. Les Serpens ovipares aiment à déposer leurs œufs sur les fumiers, où l'on dit qu'ils forcent les crapauds de les couver, par une de ces influences secrettes qu'une espece a quelquefois sur l'autre. C'est par le même charme qu'ils font tomber les oiseaux qui passent perpendiculairement sur leurs têtes, afin d'en faire leur proye. Ce dernier fait est attesté par M. Pontoppidan sur des témoignages qu'il juge irréprochables. Le même Auteur à l'occasion d'un serpent à deux têtes trouvé en Norwege, fait mention d'un, qui en avoit sept sur autant de cols, & qu'on voit chez Monsieur Stampéel Négociant de Hambourg.

Tous ces prodiges de la nature qui font l'ornement des cabinets de curiosité, paroissent quelquefois suspects aux connoisseurs, à qui l'on ne permet pas de les examiner d'assez près, pour approfondir la vérité. Mais la supercherie seroit

d'autant plus ridicule, qu'il n'y a point un si grand intérêt d'entretenir la crédulité du public, sur des merveilles naturelles.

Les grenouilles de la Norwege ne croassent que rarement, & dans quelques endroits elles sont même tout-à-fait muettes.

L'insecte appellé *Drag-Faë* ou *Orme-Drag*, c'est-à-dire, Ver Dragon, est une espece de pelotte composée d'une prodigieuse quantité de vers, chacun de la longueur d'un grain d'avoine, & de l'épaisseur d'un gros fil. Ces vers sont couleur d'eau avec une grande tache noire sur la tête. Ils sont ainsi ramassés par millions, & roulent continuellement les uns autour des autres sur la terre molle, où cette armée laisse une légere trace de son passage. Comme on ne sçait point qu'elle est leur nourriture, on doit conjecturer, qu'ils se dévorent les uns les autres, pour remedier à l'inconvénient de leur excessive multiplication; car la Norwege se ressent aussi des ravages des insectes. Une des précautions que l'on prend contre le dégat qu'ils y font, c'est de faire boüillir des fourmilliéres dans de l'eau, & d'en arroser les plantes & les

arbres que l'on veut préserver. Ce remede s'employe contre une espece de vers qui s'engendrent dans les endroits où il vient de tomber de la rosée qu'on appelle mielleuse ou farineuse. Ces insectes croissent si soudainement, que le peuple s'imagine qu'ils tombent du Ciel. C'est l'idée que l'on a d'une espece de chenille qui paroît avec la neige du printems. Mais M. Delharding prétend, avec beaucoup de vraisemblance, que leurs œufs attachés depuis l'été précédent aux branches des arbres, éclosent au retour de la belle saison, & que la violence des vents les enleve & les mêle avec les flocons de la neige qu'on voit quelquefois après quelques beaux jours de printems.

Ces chenilles approchent du velours noir par la couleur; elles dévorent les choux, le lin & toutes sortes d'herbages; mais heureusement elles ne touchent point au blé.

Les Abeilles ne prosperent point en Norwege, parce que l'été y est trop court. Mais en revanche les fourmis y produisent une espece d'encens qui ne le céde point à celui de l'Arabie. Cet encens n'est que l'humidité résineuse, qui suinte des sapins où l'on trouve ces

fourmis. Elles le pétrissent avec leurs pieds en l'humectant de tems en tems de leur urine. Parmi ces insectes utiles & laborieux, les uns ont des aîles, les autres n'en ont point; il y en a de rouges, & il y en a de bruns.

Dans tous les golfes de la Mer Occidentale, on trouve pendant le temps des grandes chaleurs des vers rouges appellés *Roe-Aat*, de la longueur d'une petite épingle, & pas plus gros que la soye la plus fine. Ils produisent dans certaines années, en telle quantité que l'eau en devient toute rouge. C'est alors qu'ils sont pernicieux à la pêche des harangs qui les mangent; car ces vers leur font pourrir le ventre. On croit que cet insecte donne sa couleur à une espéce de coquille qui sert d'aliment à l'oiseau de mer nommé *Teist*, dont les excrémens (*a*) sont d'un rouge très-vif. M. Pontoppidan conjecture de tous ces faits qu'on pourroit bien trouver le pourpre

(*a*) A voir comme toutes les espéces rentrent les unes dans les autres, on s'imagineroit presque qu'elles sortent originairement les unes des autres, & que toutes les formes visibles de la matiere ne sont que le développement d'un premier modéle.

des Orientaux sur les côtes de la Norvege.

La Punaise aquatique est couverte d'une écaille cornée, blanchâtre & divisée en douze anneaux. Cet insecte tourmente tellement certaines espéces de poissons, qu'il les force à quitter la mer & à remonter les rivieres. Le saumon seroit très-difficile à prendre, s'il n'étoit persécuté par une espéce de poux bleuâtres ou verdâtres qui se logent dans ses nageoires, & qui l'obligent de chercher les courans des rivieres ou la chûte des cataractes; de sorte que pour s'en délivrer, il tombe entre les mains de l'homme.

Il se forme sur les poteaux & les troncs d'arbre qui se trouvent aux bords de la mer, ainsi que sur les quilles des Vaisseaux usés, une excrescence spongieuse & brune, qui dans sa fraîcheur doit avoir deux fois la longueur d'un doigt & deux pouces de largeur. Elle tient au bois par une tige qui se comprime comme les doigts d'un gand, & qui renferme des filamens noirs assez ressemblans d'ailleurs à l'étoupe du lin. Cette tige porte une espéce de coquille double, d'un blanc bleuâtre, à peu près de la grandeur & de la figure d'une

amande; mais d'une substance qui approche de la nature des coquilles de moules. C'est dans cette coquille qu'on trouve un insecte d'une substance molle, ténace & membraneuse. Comme cet insecte à quelque rapport de configuration avec celle d'un oiseau, le peuple le prit jadis pour un Canard ou un Oye; & la Sorbonne décida, dit Valentin,(*a*) que les Canards sauvages de Norvege qui croissoient sur les arbres, pouvoient se manger en Carême, ce qui prouve que ces Casuistes ne connoissoient pas assez bien cette partie de l'Histoire naturelle, & que des Docteurs en Theologie tels que *M. Pontoppidan*, seroient quelquefois necessaire dans les Universités.

De la description des insectes qui appartiennent plus particulierement à la terre, M. *Pontoppidan* passe à celle des habitans de l'air. Ce sont les oiseaux qu'il divise en terrestres, aquatiques, & ripuaires; il appelle ainsi ceux qui vivent sur les côtes ou sur les rochers baignés par la mer, & qui bordent toujours la terre dans leurs courses maritimes. Ceux de cette derniere espéce qu'on

(*a*) Voyez son *Musæum Musæorum*. lib. 3. pag. 466.

voit dans la Norwege, sont inconnus dans les autres Pays de l'Europe, excepté dans la partie de l'Ecosse, située vis-à-vis de la Norwege, les Isles d'Islande & de Faroë. Ces oiseaux de mer sont par leur quantité prodigieuse, une ressource pour les habitans, qui se nourrissent de leur chair & de leurs œufs. Ils engraissent le pays de leur fiente, & leurs plumes font une branche de Commerce très-considérable pour la Ville de Berguen. La Chasse de ces oiseaux est très-curieuse.

Dans le Bailliage de Nortland on dresse des chiens exprès, & les loix en ont fixé le nombre pour chaque Particulier, comme elles avoient établi le partage des terres, chez les Romains. Les chiens sont tellement distribués entre les hommes, que personne ne peut porter préjudice à ses voisins. Ces animaux entrent dans les cavités des rochers pour en faire sortir les oiseaux. Rien de plus affreux à décrire que le détail de cette chasse.

Ce sont des rochers escarpés & sans pente tout le long de la mer, à la hauteur quelquefois de plus de deux cens brasses, qu'il s'agit de grimper. Un chasseur s'entoure le corps d'une corde, au

bout de laquelle on attache une perche de deux toises, garnie d'un crochet de fer. Les autres chasseurs lui appuyent cette perche contre le dos, & l'aident ainsi à monter jusqu'à ce qu'il trouve un endroit où poser le pied. Alors il retire la perche, & l'on fait monter un second de la même maniere. Quand ils sont réunis, ils s'attachent tous les deux à la même corde, & s'aident mutuellement à monter plus haut, l'un en poussant l'autre avec la perche jusqu'à un autre lieu, & l'autre en tirant après lui son camarade par la corde dont ils sont liés ensemble. Arrivés sur la hauteur, il faut chercher les retraites des oiseaux près de quelque précipice. Alors l'un des deux chasseurs se poste sur un endroit bien solide d'où il puisse retenir par la corde commune son caràmarade qui approche de l'endroit périlleux. Celui-ci se place à son tour & laisse avancer son Compagnon. Comme les hommes abordent rarement ces hauteurs, les oiseaux qui ne sont point accoutumés à la méfiance par le danger, se laissent prendre quelquefois avec la main; d'autant plus qu'ils ne quittent que difficilement leurs petits. Mais s'ils s'éffarouchent, les chasseurs les prennent au sortir de leurs cavernes, ou au moment qu'ils y rentrent. Quand

ils en ont pris une certaine quantité, ils les jettent aux gens qui attendent dans un bateau, au pied du rocher. Quelquefois ils sont huit jours sur la montagne sans rejoindre leurs camarades, & souvent ils roulent ensemble le long des précipices & vont tomber dans la mer. Mais la maniere dont ils descendent dans le creux des montagnes, est encore plus périlleuse que celle dont ils montent au sommet des rochers.

Le plus habile chasseur de la troupe passe autour de son corps & entre ses jambes, une grosse corde, que les autres tiennent avec leurs mains. Lorsqu'il est prêt à descendre, ses camarades font couler la corde sur un billot fixé au bord du précipice, afin que le roc ne la déchire point. Celui qui descend attache encore autour de lui le bout d'une corde plus menue qui lui sert à donner les signaux, dont il est convenu avec ses compagnons, c'est-à-dire, à les avertir de lâcher, d'arrêter, oude retirer .Il a sur la tête un gros chapeau pour parer les pierres qui se détachent du roc, à mesure qu'il se laisse couler; heureux si ces débris ne sont pas assez gros pour l'écraser. Quandil a dessein d'entrer dans quel-

que cavité du roc, il appuie ses pieds contre la montagne, s'élance en arriére de toute sa force, & dirige si bien son corps & la corde, qu'il entre tout droit dans le creux, où il vouloit aller. Alors avec la main ou avec la perche les oiseaux qu'il trouve dans leur retraite, ou qu'il y voit rentrer. Si cette caverne est profonde, il se détache, arrête sa corde, & va à pied en parcourir tous les recoins. Quand il a pris une quantité d'oiseaux suffisante, il les attache à une troisiéme corde, dont il s'est muni exprès, & donne le signal convenu pour les faire retirer, & quand il n'y a plus rien à prendre, il se fait retirer lui-même.

C'est ainsi que la faim, ou plutôt l'avarice, aguerrit l'homme contre tous les dangers.

Les Norvégiens ont en effet des Chasses moins dangéreuses, par exemple, celle du coq & des poules de Bruyere. Le coq de Bruyere *Wrogallus ou Tetras minor* est noir ou d'un brun foncé, il a un cercle rouge autour des yeux. La poule de Bruyere est beaucop plus petite, d'un brun clair & semé de taches noires. Ces oiseaux habitent les forêts & les monta-

gnes, & aux approches de l'hyver, ils remplissent leurs jabots de boutons d'aulne & de bouleau, pour s'en nourrir pendant la rude saison; ensuite ils se réunissent par compagnies & font des trous dans la neige, pour se cacher dessous. Mais comme ils sont difficiles pour le choix de leur retraite, ils creusent à une telle profondeur, que la neige s'éboule partout où ils ont passé: ce qui sert de piste aux chasseurs, d'autant plus avides de ce gibier, que la chair en est très-saine, très-délicate, & recherchée dans les meilleures tables, comme un plat d'un grand prix. On les chasse au fusil. Le temps le plus commode pour cela est dans le Printemps au lever du Soleil. C'est alors que le coq de Bruyere se rend sur un terrein découvert, où il tache d'attirer par ses cris les poules de son espéce. Elle viennent ordinairement au nombre de trois ou de quatre. Lorsqu'on tire dessus & que le coq tombe, les poules qui ne sont pas blessées, s'envolent. Mais si le coq est manqué, on peut encore le tirer, parce que dans le temps qu'il est en chaleur, il ne voit ni n'entend rien, & continue son cri.

C'est dans cette même saison qu'il lui sort du bec une espéce d'écume que les poules dévorent avidemment; ce qui a donné lieu de croire qu'elle suffisoit pour les féconder; mais il n'est pas probable que les poules s'en contentent.

L'Alk est un oiseau de mer particulier à la Norwege: il y en a de deux espéces, l'un au bec long & étroit, l'autre a le bec plus court, épais & recourbé. L'*Alk* est aussi grand qu'un Canard, il a le dos moins large, les aîles plus petites & les pieds plus près l'un de l'autre. Aussi sa marche est chancellante & son vol est très-foible; mais il nâge beaucoup mieux que la plûpart des autres oiseaux de mer. On le regarde comme le plus grand Pêcheur de Harangs, & l'on prétend qu'il se plonge dans la mer, jusqu'à vingt brasses de profondeur. Il lui arrive quelquefois de pêcher des poissons pris à l'hameçon, & de s'y prendre lui-même. Les Alks se trouvent souvent rassemblés jusqu'à cent, dans la même cavité d'un rocher, où ils font leurs nids. Débes (*a*) dit fort poëtiquement, qu'en sortant tous

(*a*) Voyez sa Description de l'Isle de Faroë.

à la fois de leurs grote, ils obscurcissent le Soleil, & leurs aîles font dans l'air à peu-près le bruit d'un orage.

L'Edder en Allemand *Eider*, que Wormius définit *Anas plumis mollissimis* est un oiseau qui se trouve le long des côtes de la Norwege & de la Groenlande, ainsi que dans les Isles d'Islande & de Faroë. Les plumes qui couvrent sa poitrine sont connues dans toute l'Europe, sous le nom d'*Eiderdun*. L'*Edder* est d'une grandeur mitoyenne entre celle d'une Oye & celle d'un Canard. Le mâle a le dessus du corps noir, semé de taches d'un verd foncé; mais ces taches s'éclaircissent un peu sur le col. Les plumes de sa poitrine sont noires & celle du ventre & du dessous des aîles d'un blanc grisâtre. Sa queue est courte, & d'un verd foncé. Le bec & les pieds de toute l'espéce ressemblent à ceux des Oyes ordinaires, & paroissent tirer sur le verd & le jaune. Les *Edders* vivent de poissons, de coquilles, d'Algue & d'autres productions de la mer. Au Printemps ils arrivent en troupe sur ces côtes, pour y faire leurs nids dans des monceaux de pierre, ou dans la fougere, ou dans des buissons. Chaque femelle pond cinq ou six œufs verdâtres & un peu plus longs que ceux

des Oyes. Lorsque la premiere ponte lui est enlevée, elle pond trois autres, œufs, mais si on lui prend ceux-ci, elle ne pond qu'un seul œuf pour la derniere fois. Pendant que la mere couve, le mâle fait sentinelle le long de la côte, & dès qu'il voit approcher un homme ou un animal qui lui fait ombrage, il avertit par ses cris sa compagne de prendre garde à l'ennemi. Aussitôt elle couvre ses œufs de mousse ou de plumes qu'elle tient toutes prêtes pour cet effet, & va joindre le mâle. S'il arrive que les œufs soient pris, le mâle maltraite & abandonne la femelle. Alors elle va gémir sur son veuvage, avec les compagnes de son infortune qui font une bande séparée. Les plumes de ces oiseaux sont très-recherchées. On les vend dans le païs même, une pistole la livre, quand elles sont épluchées. Il est permis de ramasser celles qui tombent des nids, mais non pas de tuer l'oiseau pour en arracher les plumes; avec d'autant plus de raison, que les plumes de l'oiseau mort sont grasses, sujettes à se pourrir, & beaucoup moins légeres que celles que la femelle s'arrache elle-même pour faire un lit à ses petis.

Il n'y a que deux espéces d'Oyes sauvages en Norwege. Les grises passent l'Été dans le district de Nortland. Les Norwégiens croyent qu'elles viennent pendant l'hyver en France. Elles vont au nombre de trente ou quarante par compagnie, formant une angle pour fendre l'air plus aisément, & se relevant tour à tour de la queue à la tête, pour mener la bande. Quand la troupe est fatiguée, elle se repose sur les rochers; & c'est alors qu'on les tuë à coup de fusil. Celles qui sont dispersées par l'orage ou par le vent, restent dans le païs où elles se trouvent, jusqu'au retour de l'Été. On ne sçait où ces Oyes font leurs couvées; cependant un des observateurs de M. Pontoppidan, a remarqué qu'il y en a qui multiplient sur la côte de Ryefilde en Norwege. L'Oye à anneau, ainsi nommée, parce que le mâle de l'espéce à un cercle blanc, au tour du col, est d'une grandeur mitoyenne entre le Canard & l'Oie ordinaire; sa couleur est un mêlange agréable de blanc, de bleu, de brun & de noir. Elle a le bec & les pieds rouges. On ne scait point où ces Oyes passent l'hiver, & on ne les voit en Norwege, que depuis le mois d'Avril jusqu'à la S. Remi. La chair de cette seconde espece

n'eſt pas auſſi bonne à manger que celle des Oyes griſes. Les oyes à anneau font leurs nids dans des cavernes à deux iſſues; & pour les y attraper, il faut boucher l'une, avant que de foüiller dans l'autre. Les femelles ſont conſidérablement plus petites que les mâles, & n'ont point d'anneau au tour du col.

Le *Hav-Heſt*, ou Cheval de mer, s'appelle ainſi, parce qu'il rend un ſon ſemblable au henniſſement des chevaux, & que le bruit qu'il fait en nâgeant, approche du trot du cheval. Sa couleur eſt griſe, il eſt court & gros; il a les aîles & le bec petits, les pieds faits comme ceux de l'oye, & la poitrine avancée. Lorſqu'on va à la pêche des chiens de mer, ces oiſeaux approchent des bâteaux, comme pour attendre les boyaux des poiſſons, que l'on va prendre; & c'eſt un indice pour le Pêcheur, qu'il y a des chiens de mer aux environs.

Le *Hav-Sule*, que les Ecoſſois appellent le Gentilhomme, ſert auſſi de ſignal aux Pêcheurs du Harang. Il paroît en Norwege à la fin de Janvier, lorſque les Harangs commencent à entrer dans les Golfes, il les ſuit à la diſtance d'une lieuë de la côte. Il eſt tel-

lement avide de ce poiſſon, que les Pêcheurs n'ont qu'à mettre des Harangs ſur le bord de leurs batteaux pour prendre des *Gentilshommes*. Cet oiſeau reſſemble à l'Oye, il a la tête & le col comme la Cicogne, le bec plus court & plus gros; les plumes du dos & du deſſous des aiſles d'un blanc clair, une crête rouge, la tête verdâtre & noire, le col & la poitrine blancs.

Nous donnerons dans la ſuite l'Hiſtoire naturelle des Poiſſons, qui eſt la partie la plus curieuſe de l'Ouvrage de M. Pontoppidan.



SUITE

ALLEMAGNE.

SUITE *du Mémoire Hiſtorique & Critique ſur les Fabuliſtes Allemands.*

Par M. Waëchtler, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augſbourg.*

ON a comparé M. Gellert à *la Fontaine*. Si l'on ne ſent pas dans une traduction de l'Auteur Allemand, la naïveté du Poëte François, c'eſt qu'il faudroit peut-être le génie de l'un des deux, pour faire paſſer ce don original d'une langue dans l'autre. La naïveté conſiſte, non-ſeulement dans les penſées, mais dans les tours & dans le ſtyle. C'eſt un élément délicat qui n'eſt pur qu'à ſa ſource. S'il en eſt des ouvrages qu'on peut appeller nationaux, comme des eaux médicinales qui s'alterent par le tranſport, ç'eût été une raiſon pour ne pas entamer ces fables. Mais le mérite de l'invention qui ne ſe perd point par la communication, peut ſeul dédommager des détails de perfection qu'on n'oſe ſe promettre.

YNKLE ET IARICO.

L'avidité qui fit affronter à l'homme

les vagues menaçantes ſur un bois flottant, qui lui donna le courage de livrer ſa vie, le plus cher de ſes biens, au capricieux & perfide océan; c'eſt cette ſoif du gain, cette fatale notion de profit & de perte qui fit monter *Inkle* ſur un vaiſſeau; car trafiquer étoit tout ſon eſprit, & calculer faiſoit ſon unique vertu.

Conduit à la faveur des vents, vers ces riches Contrées, où nous avons porté l'Evangile & l'avarice, il voit déja l'Amérique, lorſque près d'aborder, une tempête affreuſe engloutit ſon vaiſſeau. Après avoir long-tems diſputé leur vie avec les flots, les Anglois arrivent ſur la Côte, pour tomber, hélas! entre les mains des Sauvages. Coupables deſcendans des peuples que nous avions convertis par le glaive, ces malheureux altérés de notre ſang, font périr par le fer ceux qui venoient d'échapper au naufrage. *Inkle* ſeul devoit ſe ſauver. Las de fuir & d'errer, il s'arrête dans une Forêt profonde, & tombe d'épuiſement au pied d'un arbre. Environné des craintes de la mort, il étoit incertain s'il périroit par la faim, ou ſous la hache des Sauvages, ou par les dents des bêtes féroces. Il entend tout à coup un bruit qui l'effraye. Une fille Sauvage ſort de

l'épaiſſeur des bois, l'apperçoit & s'arrête bruſquement. Fuira-t-elle à la vûe d'un homme ? Non : les belles Sauvages ne ſont pas ſi farouches que nos Européennes. Elle examine l'Etranger : ſon viſage blanc, ſon air défait, un objet nouveau pour ſes yeux ; tout attendrit cette belle, & la retient auprès d'un Infortuné.

Elle ignoroit l'art de ſe déguiſer ; ſon cœur parle dans ſes regards, ſes yeux n'exprimant que tendreſſe, demandent le retour que méritoient ſes Graces Sauvages ; *Inkle* eſt touché des charmes de l'Indienne. Les geſtes & les airs du viſage ſuppléant à la voix, bientôt ce couple s'accoutume à ce langage muet. La belle fait entendre à l'Etranger de la ſuivre, le conduit dans une cabane, lui apporte des fruits & lui montre une ſource d'eau pure. Elle l'anime par un ſourire à reprendre ſon courage & ſa gaieté Si elle le quitte pour aller chercher des proviſions, elle le regarde vingt fois, & ſe joue avec ſes cheveux dont elle ſe plaît à nouer les boucles flottantes.

L'Aurore éveilloit chaque fois *Yarico* pour le plaiſir de ſon amant. Elle court dès le matin amaſſer la ſubſiſtance de la

journée. Son cœur ſe développe par de tendres ſoins. Elle orne ſa cabane de peaux tâchetées & de plumes de toutes les couleurs. Elle choiſit parmi les richeſſes de la Nature, ce qui peut réjouir & conſoler ce malheureux Etranger. A chaque viſite, c'eſt un nouveau collier de coquillages pour entourer ſa gorge. Au coucher du ſoleil, elle conduit *Inkle* au bord d'une caſcade, dont le bruit ſe mêlant aux doux concerts des oiſeaux, le plonge inſenſiblement dans un ſommeil voluptueux. Mais tandis qu'il dormoit, ſouvent l'Amour & la Pitié faiſoient veiller *Yarico* pour la ſûreté de ſon Amant. Elle le tenoit dans ſes bras. Hélas ! voit-on parmi nous un cœur auſſi généreux ?

Bientôt le ſentiment qui étoit l'ame de ce beau commerce, invente un langage & des termes intelligibles pour eux ſeuls. *Inkle* entend ſa belle, & ſa belle l'entend. Souvent *Inkle* vantoit les avantages de ſa patrie, les richeſſes & les délices de Londres. Ah ! qu'il ſouhaiteroit d'y amener un jour ſa chere *Yarico !* Elle l'écoute & brûle comme lui d'impatience de voir cette ſuperbe Ville. C'eſt-là, diſoit-il, en montrant ſes habits, que je te donnerai des étoffes plus

belles & plus précieuſes que celle-ci. C'eſt-là que tu rouleras commodément dans des maiſons tranſparentes, traînées par des chevaux leſtes & magnifiques.

Ces pompeuſes deſcriptions que l'Etranger ne pouvoit faire ſans attendriſſement, arrachoient des larmes de joie à ſon Amante. Elle tournoit ſans ceſſe vers l'Océan ſes yeux baignés de pleurs, pour voir ſi l'on ne pourroit pas découvrir quelque vaiſſeau. Enfin après quelques jours elle apperçoit une voile ; elle court, elle appelle le compagnon de ſa ſolitude, elle le prend par la main ; l'habitude des bois & les périls de la mer cédant à ſa fidélité, elle le preſſe de s'embarquer, elle entre dans le vaiſſeau avec la même confiance que ſi c'eût été dans une maiſon de Londres.

Un vent favorable porte cet heureux couple vers les Barbades. Ce fut-là que commençant à refléchir triſtement ſur ſon ſort, *Inkle* ſentit l'avarice ſe réveiller dans ſon cœur. Je n'aurai donc, ſe dit-il à lui-même, aucune part aux richeſſes de l'Inde, & je retournerai chez moi les mains vuides ! Etoit-ce pour être plus pauvre, que j'eſſuyai tant de périls ? Il n'héſite pas plus long-tems, &

ce cruel pour aſſouvir la ſoif de l'or qui le dévore, ſe réſout à vendre ſon Amante infortunée ; en vain elle lui avoit ſauvé la vie, ce n'eſt pas aſſez pour la dérober à l'eſclavage.

Elle ſe jette au col du Barbare, elle tombe à ſes pieds, elle pleure, elle pouſſe des cris lamentables, rien ne le touche, il l'a vendue. Moi, dit-elle, qui porte dans mes flancs un gage de ſon amour. Vous l'entendez, Marchand, reprit *Inkle*, cela change le prix ; il me faut encore trois livres ſterling.

LA FEMME TENDRE.

Rien de plus trompeur que l'amour d'une femme. L'antiquité l'a dit, les enfans l'ont appris de leurs peres, & tout le monde a crû cette ſottiſe. Les hommes ne reviendront-ils pas enfin d'une prévention ſi déraiſonnable ? Je vais leur citer un exemple qui les déſabuſera. Mais toi charmant Amour qui m'ordonnes de chanter, fais couler tes graces dans mes vers ; que je puiſſe convaincre, & donne moi ſurtout une femme auſſi tendre que celle dont je vais parler.

Clarine aimoit le plus fidéle des maris ; comme il étoit encore le plus aimable,

elle l'aimoit de tout ſon cœur, & de peur qu'on n'en doute, il n'y avoit pas un an qu'ils étoient enſemble. L'heureux Epoux faiſoit toute la joie & le bonheur de ſon Epouſe. *Clarine* aimoit ce qu'aimoit ſon mari, elle vouloit tout ce qui lui plaiſoit, & rejettoit tout ce qu'il déſapprouvoit. Oh ! la charmante femme, dites-vous, je deſirerois bien d'en avoir une ſemblable. Et moi auſſi, vous dis-je encore une fois. Au reſte il eſt permis d'aimer *Clarine* même, car ſon mari tombe malade ; & s'il vient à mourir, nous ſerons au rang des prétendans. Oui l'Epoux eſt malade, & preſque déja déſeſpéré. La fiévre l'agite & le tourmente. Son viſage eſt inondé des ſueurs de la mort, mais plus encore des larmes de ſa femme. Ah mort, s'écrie-t-elle, ô mort, ſi tu n'es pas tout-à-fait inflexible, prends moi plutôt & laiſſe mon mari ! Cependant ſi la mort écoutoit ſa priere..... Elle entend en effet cette inconſolable Epouſe, elle vient : qui m'appelle ici, dit-elle à *Clarine ?* Le voilà, répond *Clarine*, c'eſt cet homme étendu ſur ce lit.

L'Epoux Heureux.

Frontin aimoit éperduement *Janette*, car *Janette* faiſoit une très-belle enfant. Mais plus une fille eſt jolie, plus elle ſent ſon prix, & plus elle ſe fait acheter. Il en avoit déja coûté plus de trois ans de langueurs & de ſouffrances à ce pauvre *Frontin*, qu'il n'avoit encore rien obtenu. Que va-t-il donc entreprendre ? Un voyage au Blokſberg (*a*) pour faire, (que peut-on de plus horrible ?) un pacte avec le Diable ; un pacte enfin par lequel il s'engage à ſervir Lucifer pendant deux ans, s'il lui fait épouſer *Janette.* Le Contrat eſt ſigné, on en fait un double ; le Diable touche de la griffe dans la main de *Frontin* ; & quoiqu'il aime à tricher, & qu'il ait quelquefois trompé le Docteur *Fauſt* (*b*) lui-même,

(*a*) C'eſt la plus haute des montagnes de la Baſſe-Saxe, connue en latin ſous le nom de *Bructerus.* Le peuple croit que le Diable y tient un grand Sabbat, la nuit du premier de Mai. La peur du Diable eſt auſſi ancienne que les montagnes. Les Italiens & les Anglois ont pris un bon parti pour détruire ces vaines terreurs. Ils font paroître le Diable ſur les théâtres. Quand on l'a vû de près, on n'en a plus de peur.

(*b*) *Fauſt* paſſe pour le plus grand Sorcier qui

il tint parole ; *Frontin* devint l'Epoux de *Janette*, & *Janette* l'Epouſe de *Frontin.*

Un mois n'étoit pas encore écoulé, que *Frontin* a de nouveau, recours au grimoire pour évoquer le Diable. Ah ! dit-il en le voyant paroître, oſerai-je te demander une nouvelle grace pour la derniere fois ? Je t'ai promis de te ſervir deux ans pour obtenir *Janette*, je ſerai fidele à mes engagemens ; mais ſi tu voulois me la reprendre, j'ajouterois bien un an de ſervice. Le Diable ne trouvant pas ce terme ſuffiſant pour la condition, *Frontin* lui promet deux ans de plus ; car, ſe diſoit-il à lui-même, quelque méchant que tu ſois, *Janette* eſt cent fois pis encore.

L'Esprit de contradiction.

Parmi d'autres belles qualités du même genre, Iſmene avoit la paſſion de

fut jamais en Allemagne. Il y eut un *Fauſt* parmi les premiers Allemands qui inventerent ou perfectionnerent l'Imprimerie. Comme ils faiſoient myſtere de leur art, ainſi que touts les Inventeurs ; dans un tems d'ignorance ils devoient paſſer pour Sorciers. Auſſi les Farceurs d'Allemagne amuſent-ils le peuple de toutes les fables qu'on a mis ſur le compte de *Fauſt.*...

contredire. Je ſçais qu'on l'attribue à tout ſon ſexe. Mais ſi ce n'étoit pas une opinion auſſi généralement reçue, j'aurois de la peine à y ajouter foi. Car je connois autant de femmes qu'un autre ; j'ai ſouvent hazardé pour éprouver cet eſprit de contradiction, de vanter la beauté des plus laides, & jamais aucune ne m'en a donné le démenti. C'eſt donc une imputation fauſſe dont on charge ces pauvres femmes : mais quant à Iſméne, ce n'étoit point une calomnie.

Un jour qu'elle étoit à table avec ſon mari, on leur ſervit, ſi je m'en ſouviens bien, une carpe au bleu. Me trompai-je, ma chere enfant, lui dit l'époux, ou notre poiſſon n'eſt-il pas en effet aſſez bleu ? Je me ſuis bien doutée, repliqua ſa moitié, que malgré toutes les précautions que j'ai priſes, vous ne manqueriés pas de raiſons pour me quereller ; mais je vous dis moi, que la carpe n'eſt que trop bleue. Eh bien ! n'en parlons plus, dit le mari, ce n'eſt pas la peine de s'échauffer ſi fort.

Telle qu'un coq-d'inde (*a*) apperce-

(*a*) Peut-être cette comparaiſon ne paroîtra pas aſſez noble ; mais du moins avouera-t-on que rien n'eſt plus naturel que d'emprunter à l'occa-

vant de l'écarlate s'enfle de rage ; les perles & les pendants de ſon cou ſe teignent de rouge & de bleu, ſes plumes ſe hériſſent ; ſon couroux éclate dans ſes yeux, & ſort de ſon rauque gozier par des glouſſements précipités ; telle Iſméne, d'abord pâle & blême de dépit, ſe ſent auſſi-tôt monter le ſang au viſage ; ſes veines ſe gonflent, ſes yeux ſe retréciſſent, ſon nez & ſon menton s'allongent, ſes lévres deviennent groſſes & bleuâtres, ſes cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête & font écarter ſon bonnet de ſes oreilles. Oui, dit-elle, d'une voix tremblante de fureur ; oui, c'eſt moi qui te le dis, la carpe étoit trop bleue ; puis elle prend le verre d'une main vacillante, & boit à la hâte.

L'époux ſe leve de table & ſort ſans dire mot : à peine eſt-il parti que ſa chere moitié tombe dans un long évanouiſſement ; auſſi, pourquoi buvoit-elle, dans un ſi violent accès de colere ?

Des cris horribles mettent toute la

ſion d'une quérelle domeſtique, l'exemple d'un oiſeau de baſſe-cour. D'ailleurs il s'agit de jetter du ridicule ſur une foibleſſe ; le ton de la fable eſt familier ; autant de raiſons qui juſtifient le Poëte.

maiſon en allarme. On délace Iſméne, on lui préſente des ſels, toutes les odeurs demeurent ſans effet ; on lui frotte les tempes, on fait brûler des cheveux & des plumes ; mais en vain, elle ne ſent rien, elle ne donne aucun ſigne de vie. On court à l'époux, il vient ; ah ! ma chere amie, tu te meurs ! malheureux que je ſuis ! pourquoi l'ai-je contredite ? maudit poiſſon ! mais Dieu m'eſt témoin qu'il n'étoit pas bleu. A ce mot la malade reprenant ſes eſprits, il étoit bleu, dit-elle, il étoit bleu ; tu ne te rendras pas encore ? Ainſi la contradiction fit plus d'effet ſur elle que tous les remédes.

SEMNON ET L'ORACLE.

Inquiet de ſçavoir ſa deſtinée, *Semnon* approche de l'Autel de Delphes ; la Divinité refuſa par pitié de lui déclarer les arrêts du ſort, & lui dit ſeulement, tu parviendras à la plus haute fortune ; mais elle fera ton plus grand malheur, ſi tu veux en être inſtruit d'avance.

Semnon, loin d'être ſatisfait par cette réponſe, ſent redoubler ſa curioſité. Divinité, continue-t-il, je te conjure de me dévoiler plus ouvertement l'avenir qui m'attend. La confiance des

hommes eſt toujours mêlée de défiance. *Semnon* croit ſon bonheur certain, non, parce que la Divinité l'en aſſure ; mais, parce qu'il l'eſperoit avant de l'avoir conſultée : il veut ſçavoir ſon malheur, non qu'il le croie auſſi ſûr ; mais parce que ſa préſomption lui perſuade qu'il aura aſſez de prudence pour l'éviter. (*a*) *Semnon* perſiſte donc dans ſa demande, il veut être éclairci de ſon ſort juſqu'au bout.

Tu recevras le ſceptre des mains de ton épouſe, repliqua l'Oracle ; & tu verras ſoumis à tes loix les peuples qui t'ont vû obéir. Occupé de cette réponſe, *Semnon* retourne en pélerin dans ſa

(*a*) Cette penſée paroît trop recherchée, &c. par là même n'eſt pas aſſez claire. L'Auteur veut faire entendre que la confiance étant un effet de la préſomption, on croit plus volontiers les oracles qui nous flattent que ceux qui nous menacent. Mais il étoit, ce ſemble, plus naturel d'attribuer l'inquiétude de *Semnon* à la crainte qu'à tout autre motif. Les hommes qui jouiſſent, ſont troublés dans leur poſſeſſion par la moindre incertitude, à plus forte raiſon ceux qui n'ont que des eſpérances auſſi contrebalancées que l'étoit celle de *Semnon*, doivent-ils ſe méfier & chercher à calmer leur agitation. L'incertitude eſt une maladie de l'ame que le reméde aigrit ſouvent, mais auquel on ne peut s'empêcher de recourir, dût-il être mortel.

Patrie. Se regardant déja comme un Prince redoutable ; ſans domaine, il meſure dans ſon imagination l'étendue de ſes Etats ; ſans armée, il fait déja la guerre à ſes voiſins.

Mais quelque ſatisfait qu'il dût être, il ne l'étoit pas encore : un nouveau deſir le chagrinoit, c'étoit de ſçavoir le temps où il monteroit ſur le Thrône. Et quand bien même, diſoit-il, ce moment arriveroit bien-tôt, combien durera ma gloire ?

Ce doute le raméne ſur ſes pas à l'Autel d'Apollon. Inſenſé, lui dit l'Oracle, c'eſt pour le bonheur des mortels que les Dieux ont caché l'avenir à leurs regards. Mais puiſque tu veux percer ces ténébres redoutables, ſçache que le temps où tu dois porter la pourpre n'eſt pas éloigné ; mais que la même main qui t'élévera juſqu'au Thrône, ne tardera pas à t'arracher la Couronne avec la vie.

Semnon part auſſi-tôt pour l'armée, & s'éléve d'un grade obſcur aux premieres dignités de l'Etat. De faveur en faveur, il devient en peu de temps l'objet des complaiſances de la Reine, qui lui offre ſon cœur & le diadême. C'eſt alors que la terreur ſe

réveille au fonds de son ame pour empoisonner les délices de sa prospérité. Son épouse qu'il aime & dont il est aimé, lui inspire encore plus de frayeur que de tendresse. *Semnon* tombe dans la tristesse ; la Reine qui soupçonne sa froideur d'un attachement criminel, cede à sa jalousie & le fait périr par le poison. Quel bonheur c'eut été pour *Semnon*, d'ignorer son destin !

LE SONGE AGREABLE.

Les songes qui se plaisent à nous tromper heureusement, donnerent à *Timon* pendant son sommeil, des plaisirs qu'il n'eut jamais espéré dans le réveil. Il voit tout-à-coup un thrésor s'élever aux pieds de son lit. Sa cabane devient un Palais. Son antichambre fourmille de clients. S'amusant à tisonner dans un deshabillé magnifique, il se fait attendre respectueusement de cette foule d'importuns qui venoient d'apprendre son nom & sa fortune. La beauté dont les dédains l'avoient si long-temps affligé, comble enfin les desirs de *Timon*. C'est en rêvant qu'il se voit aimé, qu'il se sent caressé par Doris. Ah ! Doris, s'écrie-t-il d'une voix begayante, Doris, mon unique passion, *Timon* a-t-il

enfin triomphé de ta rigueur ?

Son compagnon qui dormoit à ses côtés, s'éveillant à ce bruit, s'apperçoit qu'un songe l'abuse, & se hâtant de le tirer d'erreur ; réveillez-vous, mon ami, lui dit-il, ce n'est qu'un songe. Ah cruel ami ! repart Timon avec un profond soupir, pourquoi dissipez-vous une illusion qui faisoit tout mon bonheur, & que le temps auroit assez-tôt détruit sans votre secours ?

Trop officieux amis de la vérité, c'est ainsi que vous nous tourmentés souvent & que vous troublés notre repos, en prenant le soin de nous éclairer. Eh ! qui vous prie de nous ravir des erreurs que notre cœur chérit, & qui malgré leur illusion nous sont plus utiles que vos tristes vérités ? Voulez-vous donc priver le genre humain de la moitié de ses plaisirs ? Ils ne seroient plus tels, si nous les voyons dépouillés de l'enchantement qui les environne. Que pense le Héros à la tête des armées ? qu'il est le plus grand Général de son siécle : accordez lui le plaisir de s'estimer, afin qu'il ne perde point le courage. Que pense Adélaïde ? que son époux est fidéle comme un nouvel amant : laissez-lui son erreur, puisqu'elle entretient sa ver-

tu. Que pense le mari de Lizette ? il se croit aimé de la chasteté même : c'est une erreur, vous le sçavez très-bien, & moi-même je le parierois ; mais taisez-vous pour la tranquillité de leur ménage. Que pense le Philosophe en écrivant ? la Cour me lit, la Ville m'honore : il n'en est rien ; mais ne lui ôtés pas la liberté de le croire, qui fait toute sa fortune.

Considérez le cours de la vie des hommes, développez les motifs des grandes actions ; sondez les fondements du bonheur & du repos ; ce n'est qu'une opinion flatteuse, qu'un songe agréable. Mais enfin, ces songes sont des plaisirs ; & si toutes les erreurs venoient à disparoître ; que deviendroient les hommes ? (*a*)

(a) Cette morale est très-philosophique, à l'envisager du côté de la politique. Mais si l'on pénétre un peu plus avant, ne conviendra-t-on pas qu'elle tend à multiplier les erreurs, & à perpétuer l'esprit de mensonge & de duplicité, qui devient à la longue le poison de la société, & que cette prétendue sagesse bannit enfin toutes les vertus ? Au lieu de laisser les hommes toujours dans l'enfance, il feroit peut-être beaucoup plus utile d'élever de bonne heure les enfans dans l'amour de la vérité, de ne pas charger leur esprit de maximes fausses, de les détromper d'avance sur les erreurs qui les attendent à l'entrée du monde, de leur faire bien entendre, que plus ils ont à

LE CHATEAU DE CARTES.

Un enfant s'amusant avec un jeu de cartes, imagina de bâtir un château ; il en pose les fondements sur une table, il travaille avec une ardeur sans égale jusqu'à ce qu'il y ait mis la derniere main. Quelle étoit sa joie de voir son entreprise achevée, lorsqu'une secousse inopinée ébranle & fait écrouler son édifice !

La mere qui venoit de perdre sa derniere carte au jeu, ne sentit pas un chagrin plus amer que celui qu'eût son fils à la vûe de ces ruines.

Cependant son courage étant ranimé par le dépit, il se détermine à rebâtir son Palais sur la même place & des mêmes matériaux. Les projets triomphent aisément de la douleur. Le château se trouve presque aussi-tôt rétabli, & l'Architecte plus joyeux que jamais.

A présent, dit-il, je prendrai mieux

se méfier de la foiblesse & de la vanité des hommes, plus ils doivent renforcer leur ame d'excellentes qualités, & se prémunir contre toutes les surprises. C'est ainsi que la vérité reprendroit insensiblement son empire, & qu'elle nous dédommageroit par un bonheur constant de toutes ces courtes joies qui traînent de longs repentirs.

mes précautions, & j'empêcherai bien qu'il ne tombe. Il retient son haleine, & il ordonne bien sérieusement à la table de ne pas remuer. Le château se soutient à merveille, & la joie de l'enfant cesse. Il s'ennuye déja de ne plus travailler, & sans plus tarder, il détruit son Palais de ses propres mains, afin de le rebâtir.

Vous qui vous plaignés de l'inconstance des biens de la fortune; que vous connoissez mal votre cœur! vos goûts sont variables & changeans; ne falloit-il pas que les objets le fussent aussi?

Les desirs languissent dans la jouissance; & nos pertes font place à de nouveaux plaisirs.

L'Histoire du Chapeau.

Livre premier.

Celui dont le génie inventa le chapeau, ce bel ornement de l'homme, le porta d'abord avec les aîles abbatues, mais de façon pourtant qu'il sçavoit lui donner un relief. Enfin il mourut, & laissa le chapeau rond au plus proche de ses héritiers.

Celui-ci ne pouvant pas le manier assez commodément, se mit à réfléchir, &

prit enfin courageusement le parti de relever deux bords. C'est à présent que le chapeau va bien, dit le peuple saisi d'admiration. Le Possesseur mourut, & laissa le chapeau retapé à son héritier.

L'héritier le prit en grondant. Il y manque quelque chose, dit-il; & après l'avoir bien tourné dans ses mains, il ajouta la troisiéme corne au chapeau. Ah! s'écria le peuple, c'est lui qui a de l'esprit. Admirés l'invention d'un mortel; c'est lui qui rehausse la gloire de sa Patrie. Il mourut, & laissa le chapeau à trois cornes, à son héritier.

Le chapeau n'étoit pas trop net; il passoit déja dans la quatrieme main. L'héritier le teignit donc en noir, afin d'inventer aussi quelque chose. Heureuse idée, s'écria la Ville! personne ne vit si loin que lui. Un chapeau blanc étoit ridicule. Le Possesseur laissa donc le chapeau noir au plus proche héritier.

L'héritier l'ayant porté chez lui, s'apperçut qu'il étoit fort usé. A force de réflexion, il trouve le secret de le remettre sur la forme, de le retourner; & après l'avoir nettoyé avec des brosses trempées dans l'eau chaude, il l'entoure d'un cordonnet. Que voyons-nous, di-

soit-on, est-ce de la magie? Mais ce chapeau est tout neuf. Vive notre siécle pour les découvertes! Quel pays a produit un génie aussi merveilleux? Enfin cet homme incomparable mourut, & laissa le chapeau retourné à son héritier.

L'invention forme la célébrité des Artistes, & fait passer leurs noms à la postérité. L'héritier arrache le cordon, entoure le chapeau d'un galon d'or, l'orne d'un bouton & l'enfonce de travers dans sa tête. Oh! c'est à présent, dit le peuple extasié de joie & d'admiration; c'est à présent que nous avons atteint le plus haut degré de perfection. Il n'y a que ce mortel à qui la nature ait donné de l'esprit. Qu'étoient les autres auprès de lui? Il laissa donc en mourant le chapeau bordé à son héritier; & chaque nouvelle mode fut toujours universelle.

Fin du premier Livre.

Je réserve pour le second livre les changements qui survinrent à la forme de notre chapeau. Car les héritiers ne le laisserent jamais, comme ils l'avoient reçû. On lui donnoit toujours un dehors neuf, mais le chapeau restoit vieux. En

un mot, il eut pour ainsi dire le sort de la Philosophie.

Le Voyage.

Un Prince fit un jour publier dans toute l'étendue de ses Etats, que tous ceux qui aspiroient à quelque place, voyageroient pendant un certain tems pour acquérir des lumieres. Il fit graver des Cartes très-exactes de tous les pays qu'ils auroient à parcourir, promettant à chacun tous les secours nécessaires, pourvû qu'il allât aussi loin qu'il lui seroit possible. La Loi ne pouvoit être plus claire; mais comme tout le monde n'avoit pas le même goût pour voyager, on trouvoit beaucoup d'obscurité dans l'ordonnance du Législateur. L'amour propre d'ailleurs s'érigeant en interpréte, chacun donnoit à la Loi le sens le plus conforme à ses inclinations; cependant tous convenoient qu'il falloit obéir.

Dans cette ardeur générale, on commença par étudier les Cartes, pour sçavoir d'abord la situation des pays où l'on devoit aller. Plusieurs l'apprirent comme par cœur, & s'imaginerent que sçavoir la route, ou faire le voyage, étoient la même chose; d'autres faisant de grands préparatifs pour le départ,

croyoient satisfaire à la Loi, s'ils se tenoient toujours prêts à partir. D'autres se hâtoient de courir, avec le même empressement que s'ils avoient eu le tour du globe à faire; mais ils s'arrêtoient de lassitude après quelques lieues de chemin, se flattant bien d'avoir rempli les intentions du Prince. D'autres enfin prétendoient signaler leur zele & leur obéissance, en allant au-delà du terme prescrit par la Loi. Craignant de s'arrêter dans les campagnes riantes, ils traversoient de noires Forêts, avec des craintes & des peines mortelles. Ils prenoient des fardeaux dont on ne les avoit pas chargés, dans l'espérance que plus ils se seroient épuisés de fatigue, plus ils seroient récompensés au retour du voyage. Ceux-là pour se faire un plus grand mérite auprès du Prince, n'eurent jamais recours à ses trésors, tandis que ceux qui n'avoient pas encore fait un pas, sollicitoient sans cesse le payement des frais.

Que veut dire le Poëte avec ses contes ridicules? Où a-t-il vû de pareilles chimeres? Ami Lecteur, jettez un coup d'œil sur l'Histoire des Chrétiens, & voyez si mon récit ne contient qu'une Fable.

LE BOURGEOIS ENNOBLI.

Un sot fort orgueilleux devint maître d'un million par la mort d'un pere avare. L'argent, au défaut de la naissance, lui procura bientôt le titre de Baron. Il se mit dans la tête d'être un homme important, & sans aucun fond de mérite, il ne laissa pas de prendre avec confiance les manieres impérieuses des grands. Balançant entre la gloire du cabinet & celle des armes, tantôt il veut être Ministre & traiter d'égal avec les Princes, tantôt il n'aspire à rien de moins que de se voir à la tête des armées, & de devenir le rival d'un *Eugene*.

Dans ces superbes idées, notre Baron s'annonce en public par les livrées de ses Coureurs & de ses *Heiduques*. La moitié de la Ville est à ses gages, l'or brille sur ses habits & sur son carrosse; c'est-là qu'il leve une tête plus fiere que ses coursiers.

Il étoit le Mécéne de tous les flatteurs. Le premier fat qui sçût mandier sa protection, admirer son impudence & cajoler sa vanité, fut admis à ses sociétés de table, où l'on se faisoit un jeu de le piller, en lui persuadant qu'il avoit des yeux d'Argus.

Que

Faut-il autre chose que de l'orgueil & de la stupidité, pour dissiper des millions? M. le Baron oubliant le rôle de Ministre & de Héros, employa tout son esprit à faire de la dépense, vit en peu de tems ses biens immenses passer en des mains étrangeres, & mourut pauvre & sans gloire. Tant il est vrai que les richesses sans éducation, sont un mauvais héritage.

L'ESCROC.

Un Escroc entrant avec une épée nue sous son manteau, dans la maison d'un riche; je connois, lui dit-il, combien votre cœur est compatissant. Je sçais que vous n'avez de plaisir qu'à faire du bien, & que vous partagez toutes les peines des malheureux. Persuadé qu'il suffit de vous exposer ses besoins pour être soulagé; ce n'est point avec importunité, comme vous voyez, que je sollicite votre compassion. Non, je ne compte, ajouta-t-il, en lui montrant l'épée, que sur votre charité.

C'est sur ce ton, humbles Auteurs, que vous demandez nos suffrages. Vous envelopez votre orgueil sous un grand étalage de complimens. On n'exige point de faveur, on ne compte que sur

D

notre équité; mais afin que nous ne manquions pas d'applaudir, on nous déclare secrettement la guerre, si nous sommes avares d'encens (*a*).

LE PEINTRE.

Un Peintre d'Athenes qui avoit assez de talent pour songer plus à la gloire qu'à la fortune, montroit un jour à un Connoisseur le portrait du Dieu Mars qu'il venoit d'achever, & lui demandoit son avis. Celui-ci lui dit avec franchise qu'il n'étoit pas content de l'ensemble & qu'il manquoit à la perfection du tableau, le secret d'avoir sçû cacher l'Art. Le Peintre ne manqua pas de

(*a*) Le Poëte parle-t-il pour les critiques qui jugent sans qu'on les consulte, ou pour les gens de goût dont on recherche les avis? Il faudroit bien manquer de talens & de sentimens, pour s'offenser de la décision d'un arbitre qu'on a choisi soi-même. Mais il suffit d'avoir une ame honnête & élevée, pour ne pas supporter patiemment l'indiscrétion d'un Censeur qui se feroit un mérite de vous abattre, & un plaisir de vous chagriner. La vérité n'admet point de passion, point de finesse. Elle parle librement, mais simplement; son ton est doux & pacifique. Elle veut persuader & instruire, mais les critiques aiment souvent à donner au Public les plaisirs du cirque, où l'on voyoit une espece d'animaux attaquer toutes les autres.

raisons pour défendre son ouvrage, ni le Connoisseur pour le critiquer; enfin ils n'étoient point d'accord.

Dans l'instant même qu'ils disputoient encore, il entre un jeune fat qui d'aussi loin qu'il vit le tableau, s'écria, voilà qui est merveilleux, c'est le chef-d'œuvre de la Peinture. Quelle jambe, dit-il en regardant de plus près! Quelle finesse dans l'expression des ongles! c'est Mars lui-même, ce sont ses cheveux. Quel Art! quelle richesse dans ce casque, dans ce bouclier, & dans toute l'armure!

Ces éloges firent rougir le Peintre de confusion. Regardant le Connoisseur d'un air embarrassé, c'est à présent, dit-il, que je sens la justesse de vos reproches; le petit maître fut à peine sorti qu'il effaça son tableau.

Auteurs, ce n'est qu'un mauvais augure pour votre ouvrage, s'il déplaît aux gens de goût; mais si les sots l'admirent, croyez-moi, ayez le courage de le refondre ou de le supprimer.

C'est ainsi que nous avons partagé les Fables de M. *Gellert* en deux branches, par un principe d'ordre fondé sur quelques raisons. Le nom de Fable est si générique qu'on l'applique à presque

toutes les especes de poësie; mais en le réduisant au genre familier & allégorique dont il est ici question, ne faudroit-il pas établir des classes, dans l'ordre des fables, selon que la fiction est plus ou moins éloignée de la vérité? Les paraboles, par exemple, qui contiennent des faits non réels, mais possibles, seroient au premier rang. On y entendroit parler les hommes, on les verroit agir, comme ils ont agi & parlé réellement. Il n'y auroit d'autre fiction que celle d'avoir appliqué plusieurs circonstances à un même fait, ou plusieurs faits à un seul homme, ou le nom d'un homme à un autre. Telles sont, pour prendre les exemples que nous avons sous les yeux, l'Histoire *d'Inkle & Yarico*, où il n'y a peut-être que les noms d'inventés ou de changés; *l'Histoire du Chapeau*, où l'on n'a fait que rapprocher des circonstances; *l'Esprit de Contradiction*, où il n'y a rien à retrancher pour l'honneur de la vérité; *le Château de Cartes*, qui est un événement journalier. Un Recueil de Fables pareilles, seroit pour l'amusement des enfans, qui recevroient avec quelque fruit une leçon où ils ne verroient point de supercherie, au lieu que souvent ils ne comprennent rien dans la Fable du *Corbeau* & du *Renard*; &

la premiere chose qu'ils objectent, c'est que le Renard ne parle point. Il faut donc alors leur expliquer la fiction & le but de la fiction, qu'ils n'entendent que difficilement après beaucoup de périphrases. Les Fables où l'on fait parler les animaux, & qui renferment constamment un sens plus ingénieux, seroient réservées pour un âge plus avancé, où il s'agit de développer les mœurs des hommes, & de faire connoître le monde. Enfin il y auroit des allégories plus enveloppées, dont l'intelligence demanderoit tout à la fois du sentiment, de l'esprit & de l'érudition; elles seroient dans l'âge de l'expérience, des leçons de politique. C'en est assez pour suggérer un plan de distribution pour les Fables de la Fontaine, à celui qui voudra en faire une edition meilleure que celles que nous avons. C'est-là que l'ordre des matieres peut être de quelque fruit, au lieu que l'ordre alphabétique qu'on y a suivi, n'est propre qu'à soulager l'Editeur. Ceux qui voudront avoir des idées plus étendues, & mieux digérées sur la Fable, peuvent recourir à l'article du Dictionnaire Encyclopédique.

SUITE

De l'Essai sur l'Histoire des Peintres Allemands.

Par M. WAECHTLER, *de l'Académie Impériale des beaux Arts d'Augsbourg.*

FInissons un morceau plus instructif qu'amusant. Le grand nombre d'Artistes dont nous avons à parler, retrécit l'espace que la mémoire de chacun sembleroit exiger; & la sécheresse est presque inséparable de la briéveté. Quand on ne veut dire que des choses nécessaires, il est difficile d'être agréable. Les matières les plus arides & les méthodes les plus triviales sont à la vérité susceptibles d'ornement & d'intérêt. Mais pour jetter des fleurs sur le Tombeau des Algebristes, il n'est plus de *Fontenelle*. La mort vient de l'enlever après un siécle presque révolu de la plus belle vie, que les Muses & les Graces ayent jamais accordée à leurs favoris. Les éloges des Poëtes font l'immortalité des Héros; mais rien ne contribuera plus à celle de M. de Fontenelle, que ceux qu'il a faits lui-même des Académiciens. C'est ca-

ractériser le mérite de cet Ouvrage & de cet Ecrivain, que de dire que ces éloges doivent servir de modèle à ceux qui feront le sien. Pour nous, à qui cette satisfaction est interdite, en désirant inutilement les charmes de sa plume pour l'honneur des Peintres de l'Allemagne, nous prions le Lecteur de remarquer dans leur Histoire qu'il n'ont pas tous travaillé en Miniature, & de ne pas s'étonner si nous ne réussissions pas à bien remplir les petits cadres que nous allons lui présenter.

M. Reifstein, Gouverneur des Pages du Landgrave de Hesse-Cassel, & Membre des Académies de Goëttingue, de Leipzig, d'Augsbourg, *&c.* s'est fait connoître en Allemagne, par son zéle pour les Arts, par ses écrits & par ses talents. Il dessine parfaitement; il peint avec le même succès en miniature, à l'huile & sur-tout au pastel. Il a trouvé dans ce dernier genre un secret de peindre à l'encaustique, dont nous ferons ailleurs une mention particuliere. Les portraits qu'il a faits de plusieurs Princes & Princesses de la maison de Cassel, & d'autres personnes du plus haut rang, suffiroient pour la réputation d'un Artiste; ses profondes connoissances dans

les mysteres de l'Art, lui feront un nom dans la république des Lettres.

Wenceslas Laurent Reiner, nâquit à Prague en 1686. Son pere, Sculpteur médiocre, lui donna des principes de dessein. Son Oncle, Distillateur de profession, mais Connoisseur & Brocanteur de tableaux, lui fournit des modeles, & lui procura le secours des conseils de *Halwachs* & de *Brandel*, Peintres habiles. Cela suffisoit peut-être pour son talent, mais l'usage de Prague étoit alors, qu'on ne pût exercer la profession sans avoir été apprentif chez un Peintre passé Maître, n'eût-ce été qu'un Barbouilleur. Heureusement le génie de *Reiner* pouvoit résister à l'influence d'une mauvaise école. Il fit trois ans d'apprentissage sans que l'éducation eût gâté la Nature, comme il n'arrive que trop souvent; & à l'âge de vingt ans, il travailla dans sa patrie. Quoiqu'il n'en soit jamais sorti que pour faire un voyage à Vienne où il se maria, sa réputation n'en eût pas moins de célébrité. Excellent Païsagiste, bon Peintre de Batailles, il travailla des Sujets d'Histoire, y réussit très-bien à l'huile, & mieux encore à fresque. Ses compositions étoient spirituelles, la fermeté de sa touche répon-

doit à l'Art de sa distribution. Il a fait des Païsages, dont la composition tient du *Gaspre*, & le coloris de *Huisman* de Malines. Il peignoit le bétail dans le goût de Pierre *Van Bloëmen*, surnommé *Standart*. Il y en a de sa façon dans la galerie du Roi de Pologne, & dans celle du Comte de *Bruhl*. Il peignit divers Sujets à fresque dans la Chartreuse de Gaëmming. *Reiner* mourut à Prague en 1743.

Ridinger, né à Augsbourg en 1638; occupe à juste titre une place distinguée parmi les Peintres & les Graveurs modernes. Plus inventif dans ses compositions que François *Snyders*, il devoit moins arrondir ses feuilles d'arbre, & s'attacher plus à la souplesse & à la légereté des Peintres Hollandois, de Charles *Dujardin* & de *Berchem*. « C'est » là, dit M. de *Hagedorn*, que nos » anciens Peintres me mettent en défaut » pour leur Histoire. Je ne trouve, pour » ainsi dire, que les Estampes de Guil» laume *Baver*, *d'Ermel*, de *Merian*, de » Jean Henri *Roos* & de *Hollar*, dont » on puisse tirer avantage pour l'art de » rendre le feuillé des arbres ».

Joseph Roos, descendant d'une famille très-renommée parmi les Peintres

d'Allemagne & transplantée pour quelque temps en Italie; nâquit à Vienne le le 9 Octobre 1728. Son pere Gaëtan *Roos* établi dans cette Ville, le fit dessiner pendant neuf ans, avant de lui laisser manier le pinceau. Il étudia d'abord principalement les tableaux de son grand-pere *Philippe Roos*, connu sous le nom de *Rosa di Tivoli*. Mais encore plus fidéle disciple de la nature, il donna un ton plus clair aux Paysages qui servent d'accompagnement à ses sujets; on y voit un beau verd, très-vif, mais d'une couleur bien rompue. Cependant loin de perdre de vue les traces de ses ayeux, il profite chaque jour du dessein & de l'amenité qui distinguent les ouvrages de *Jean-Henri Roos*, pere de *Philippe*. Il allie aux perfections héréditaires dans sa famille, le jeu du pinceau moëlleux & facile d'Adrien *Van der Velde* & de Jacques *Van der Does*; ces Peintres si heureux à représenter la laine des moutons. La plûpart de ses tableaux sont assez finis. On en voit de sa main au Château de Hubertsbourg en Saxe. Il est actuellement Pensionnaire du Roi de Pologne, & il travaille avec le plus grand succès à relever en Allemagne un nom que Joseph *Roos* ou

Roſa ſon oncle, ſoutient en Italie. Les talents, comme les vertus, peuvent donc ſe tranſmettre quelquefois des peres aux enfants, & c'eſt la véritable route de l'immortalité.

JEAN ROTHENHAMER eſt un Peintre ancien & d'une aſſez grande réputation, pour qu'on ait fait paſſer ſous ſon nom beaucoup de tableaux qui ne ſont pas de ſa main. Mais il y en a de ſon meilleur temps dans la Galerie Royale de Dreſde. Le jugemeut dernier qu'il a peint à Veniſe en 1596, ſe conſerve à Manheim dans la Galerie Electorale. C'eſt un ouvrage d'un grand ſtyle, peint ſur cuivre, dont les figures ont environ dix pouces de hauteur. La noce de Cana, eſt encore un de ſes fameux tableaux; on aſſure que le feu Electeur de Mayence de la Maiſon de Schoenborn l'acheta 3000 florins d'Allemagne.

JEAN-FRANÇOIS ROTHMAYER, ſurnommé le Baron de *Roſenbrun*, & originaire de Salzbourg, fut le principal émule de Pierre *Strudel*, & mourut à Vienne vers l'an 1727, dans un âge aſſez avancé. Les Egliſes de Vienne & de Breſlau ſont remplies de ſes ouvrages. On voit à travers la négligence de ſon pinceau, qu'il avoit le génie

vraiment pittoreſque. Mais, comme on le chicanoit ſur le prix de ſes tableaux avant qu'il les eut finis, ſes ouvrages ſe reſſentoient de la mauvaiſe économie des acheteurs. Cependant il a rétabli ſa réputation par des morceaux plus achevés; quoique le défaut général de ſes figures, ſoit d'avoir le col un peu trop long.

ROUW ou plûtôt RANFFT, Peintre Suiſſe, étudia *Pierre* de *Cortone*, & fit de beaux plafonds à Caſſel, du temps de Charles le Landgrave. Il mourut il y a environ vingt ans, à la Haye, âgé de ſoixante-huit ans.

DANIEL SAITER, né à Vienne, étudia les éléments de la Peinture à Veniſe, ſous Charles *Loth*, & perfectionna ſes talents à Rome. Dès l'âge de ving-ans; il y étoit le rival de Lazare *Baldi*, de Joſeph *Paſſari* & des autres meilleurs Peintres d'Italie. Rome eſt encore la Capitale du monde pour l'Architecture & la Peinture. La réputation que *Saiter* s'y étoit faite par quatre ans d'un travail continuel, engagea le Duc de Savoye à le prendre à ſon ſervice, avec la liberté de travailler pour ſon profit pendant ſix mois de l'année. *Saiter* compoſa une galerie entiere, & pluſieurs autres grands ouvrages pour ſon Maître.

Le Duc de Savoye devenu Roi de Sardaigne, lui donna la Croix de Chevalier. *Saiter* demeura attaché à ce Prince juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1705, la cinquante-ſixiéme année de ſon âge. On voit de ſes peintures dans les Egliſes de Turin. Il y avoit autrefois pluſieurs de ſes ouvrages dans le cabinet de la Comteſſe de *Verue*. On trouve dans le recueil d'eſtampes fait d'après les plus beaux tableaux & deſſeins qui ſont en France, un S. Sebaſtien de *Saiter*. Ce Peintre a ſaiſi le moment où des femmes charitables font panſer les bleſſures du martyr qui vient d'être percé de fléches.

ANDRÉ SCHEITZ, fils & éléve de Matthieu *Scheitz* qui avoit étudié ſous Philippe *Wouvermans*, s'établit à Lunebourg, & peignoit le portrait. Mais il eſt moins recommandable par lui-même que par un de ſes éléves. C'eſt *Adam* de *Manyoki*, né en Hongrie l'an 1673, d'où il paſſa en Allemagne à l'âge de douze ans. En 1713, *Manyoki* fut nommé Peintre & Penſionnaire de la Cour de Dreſde, où il vit encore avec la réputation d'un excellent Coloriſte. Il a eu l'honneur de peindre ſix Têtes couronnées, & un grand nombre de Princes & de Princeſſes. Délicat dans le choix de la belle

nature & ſoigneux dans l'imitation, ſa touche eſt agréable, moëlleuſe & tranſparente; ſes carnations approchent de la couleur de pêche. Sa maniere de traiter & d'appliquer les couleurs n'a pas peu contribué à conſerver ſes tableaux. Le temps qui paroît les embellir a reſpecté les jours du Peintre, en conduiſant ſa vieilleſſe à l'époque la plus mémorable de la Saxe, pour l'hiſtoire des beaux Arts.

CHRÉTIEN-GEORGE SCHUTZ, né à Floersheim le 27 Septembre 1718, dans le païs de Darmſtadt, étudia d'abord à Francfort l'Art de la Peinture ſous Hugues *Schlegel*, qui peignoit l'Architecture & des Fleurs en freſque. Delà il paſſa trois ans à la Cour du Prince Hohenzollern-Hechingen, d'où il ſe rendit à Saarbruck pour ſuivre Joſeph *Appiani*, Peintre en Hiſtoire, qui a fait le Plafond de l'Egliſe des Jéſuites, à Mayence. Il retourna à Francfort, & s'y fixa tout-à-fait en 1743. Le Baron de *Haeckel*, qui non content d'acquerir les richeſſes de l'Art, anime encore les efforts des Artiſtes, ſe déclara le protecteur de *Schutz*. Le talent de celui-ci étoit décidé pour les Païſages & pour les vûës des anciens Bâtimens gothiques. Il a par-

faitement représenté les plus belles-vûes du Rhin. Il travailloit sans le sçavoir, dans le goût de *Sachtlevens*. On le fit appercevoir de cette heureuse rencontre. Il se perfectionna sur les Tableaux du modéle que la nature lui avoit donné. En 1749 *Schutz* alla à Brunswig pour travailler aux décorations du Théâtre de *Nicolini*. Il y acheva en même-tems deux Cabinets de Paisages pour la galerie de Salzdahlen. Il fût appellé dans la suite à Cassel pour des Paisages & des sujets d'Architecture, qui servent de dessus de Porte dans la galerie du Landgrave de Hesse, & dans le Château d'Amelienthal.

Chrétien Seibold, né à Mayence en 1697, annonça dès la plus tendre jeunesse un talent supérieur pour le Dessein. Avec ce don de la nature, il étudia comme s'il ne devoit rien attendre que du travail. Ses Figures à mi-corps sont des Portraits achevés, & de vrais Tableaux par la manière dont ils sont historiés. Son petit Portrait conservé dans le Cabinet du Comte *d'Elz* se fait admirer par un finiment, qui va jusqu'à l'expression des pores. C'est déja désigner l'émule de *Denner*, mais s'il n'atteint pas à son extrême mollesse de pinceau, il le surpasse incontestablement dans la partie du Dessein &

dans le choix des attitudes. *Seibold* eut l'honneur de peindre plusieurs belles Têtes pour le Roi de Pologne, & en 1749 celui d'être nommé Peintre du Cabinet de Sa Majesté l'Impératrice Reine. Les Tableaux finis de cet Artiste ont souvent été imités par Job-Gustave *Hoch*, Peintre de Portraits & de Païsages, à Mayence, & Disciple de *Vander-Schliehten*.

Pierre Strudel, naquit à Kloes ou Clez, païs du Tirol, dans la vallée de Nansperg. Il passa fort jeune à Venise, où il eut *Rothmayer* pour compagnon d'étude, chez Charles *Loth*. Ces observations ne sont point indifférentes à l'Histoire d'un Artiste. Nos goûts & nos travaux se ressentent de nos liaisons. Après s'être appliqué à l'Historique avec un grand succès, *Strudel* s'établit à Vienne sous le régne de Léopold, qui le fit Baron. Le Château qui sert de résidence ordinaire aux Empereurs d'Autriche, étoit autrefois rempli d'ouvrages de *Strudel*, mais les changemens d'Architecture qu'a éprouvé cet Edifice, ont beaucoup altéré ses cabinets de Peinture. *Strudel* a décoré le grand Autel de l'Eglise de saint Laurent & celui de l'Eglise des Augustins, à Vienne. Il a fait deux autres

Tableaux d'Autel pour le Monastère de Kloster-Neubourg. Il excelloit à peindre des enfans nuds. On voit de sa main de belles Bacchanales dans la galerie de Dusseldorp. Son coloris est extrêmement fort, mais d'une chaleur trop égale, & n'est pas aussi riant que celui du Chevalier *Liberi*, dont on voit les chef-d'œuvres dans la galerie du Comte de *Bruhl*. Le Baron de *Strudel* mourut à Vienne en 1717 âgé de 56 ou 57 ans.

François Werner-Tam, né à Hambourg le 6 Mars 1658, s'est fait une réputation durable dans l'Art de peindre des Animaux, du gibier, de la volaille, des fruits & des fleurs. Carle *Fiori* fut son modèle pour ces deux derniers genres. *Tam* s'étoit d'abord attaché à l'Histoire dans son séjour à Rome; mais la manière de *Carle* fixa son talent. Sa dernière manière approcha de celle des Flamands. Quoiqu'établi dans la Capitale de l'Autriche, il passa vers la fin de sa vie quelques années à Hambourg, sa Patrie; de retour à Vienne, il y mourut le 19 Juin 1724, sans laisser d'autre élève que son fils. *Tam* offre dans ses différentes manières dequoi contenter tous les goûts, & dans le prix de ses Ouvrages dequoi picquer la délicatesse des prétendus Ama-

teurs qui jugent du mérite d'un Tableau par la cherté. M. de *Hagedorn* posséde de lui deux Pendans, qui réunissent tous les genres où ce Peintre excella. Sa touche est spirituelle & ferme, quoique légérement jettée; l'exactitude du Dessein relève tous les objets. Ses Tableaux sont tous achevés, mais le finiment qui les distingue, consiste moins dans le poli de la surface que dans l'heureux choix des teintes, pour rendre la nature dans son vrai. M. de *Hagedorn* après avoir comparé l'ensemble & l'accord qui se trouve dans les Ouvrages de *Tam* avec celui qui régne dans les Tableaux d'Histoire, conclud avec beaucoup de justesse & de sagacité, que ce Peintre possédoit merveilleusement les principes de ces différens genres de Peinture. On a fait de jolis morceaux depuis; mais il seroit à souhaiter que ceux qui l'ont suivi, eussent pû réunir à leurs talens les connoissances de *Tam*. On voit son Portrait à Vienne, où il est peint jusqu'aux genoux.

Jean-Aléxandre Thiele, né à Herfort le 28 Mars 1685, prit le parti des Armes dans sa jeunesse. La connoissance qu'il fit d'*Agricola* décela son talent, & les conseils de cet habile Peintre

avancèrent ses dispositions. Il travailla d'abord en détrempe d'après les Païsages d'un si bon Maître, qu'il avoit toujours devant les yeux, soit pour le copier, ou pour l'imiter. *Manyoki* l'encouragea à peindre en huile, & ses avis eurent le succès qu'il prévoyoit. *Thiele* établi à Dresde, égala bientôt ses Maîtres dans la carrière du Païsage, où ils l'avoient introduit. Chargé par la Cour, de peindre d'après Nature les plus belles-vûes de la Saxe; ses Tableaux sont des Cartes Topographiques, par l'étendue de Païs qu'ils embrassent, & par l'exactitude des détails. Il a de plus travaillé considerablement pour la Cour de *Meklenbourg-Schwerin*. Ses premiers morceaux se ressentent de la manière sombre qu'il conserva longtems; mais dont il sçût enfin se corriger, ménageant la dégradation insensible des Sites, soit par l'intelligence des accidens, soit par l'harmonie des couleurs locales, soit par la ressource des reflets. *Harms* a prétendu que *Thiele* fût le premier qui peignit des Païsages en pastel. M. de *Hagedorn* dit que Mademoiselle *Werner* l'avoit tenté avant lui, mais que *Thiele* a perfectionné ce genre. Il a gravé aussi des Païsages à l'eau-forte. *Thiele* mourut le 22 Mai 1752. *Ma-*

nyoki a fait son Portrait; & comme si l'amitié conduisoit la main plus sûrement que l'intérêt, c'est un des meilleurs Portraits de ce Peintre. *Thiele* s'étoit encore fait peindre par *Fiedler*, habile Peintre de Portraits, né à *Pirna* en Saxe, & qui est maintenant attaché à la Cour de Darmstadt.

JACQUES-ERNESTE-THOMAN DE HAGELSTEIN, naquit à Lindau en Suabe. L'Auteur du nouvel abrégé partage ses surnoms entre deux personnages. Il nomme l'un Jacques *Erneste* & l'autre *Thoman* de Landau, qu'il fait tous deux éleves *d'Elzheimer*. L'Allemagne doit savoir gré à cet Ecrivain de son zéle pour la multiplication de ses Artistes. M. de *Hagedorn* a dans sa collection un petit tableau de *Thoman*, qui répresente le jeune Tobie, au moment qu'il prend le poisson. Ce morceau a passé longtemps pour être *d'Elzheimer*, & le célébre *Cossiau* (*a*) qui le croyoit de ce Maître, l'a copié avec beaucoup de légéreté, mais il n'y a pas mis le même finiment.

(*a*) On voit des tableaux de Cossiau dans la Ménagerie de Versailles, un fort beau Païsage de sa façon à Dusseldorp, & la plus grande partie de ses ouvrages au Château de Pommersfelden en Franconie.

TISCHBEIN nâquit à Cassel avec de si heureuses dispositions pour la Peinture, que le Comte de *Stadion*, un des principaux Ministres de l'Electeur de Mayence, & des meilleurs connoisseurs de l'Allemagne, l'envoya en 1744. à Paris, où il fréquenta l'Académie avec beaucoup de succès. Delà son Mécéne lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Venise fut l'école où il s'arrêta le plus longtemps, pour profiter des leçons & des conseils du célébre *Piazzetta*. Fortifié par de si bonnes études dans la science du dessein, dans les régles de la composition historique, & dans l'intelligence des couleurs, il fut appellé à la Cour du Landgrave de Hesse, où il alla du consentement de son premier Protecteur. C'est là qu'il a fait de grands tableaux d'histoire, & des portraits qui lui ont mérité les applaudissemens des connoisseurs, la faveur du Prince, & une pension considérable. Il vient d'être nommé un des membres honoraires de l'Académie Impériale des beaux Arts, à Ausbourg.

PAUL TROGER, Tirolien, nâquit à *Zell* sous Welsperg dans la Valiée de Puster Thal qui fait partie de l'Evêché de Brixeu. Il y étudia les principes de

son art. Il se perfectionna sous la conduite de Dom Joseph *Alberti* au Vallon de Fieme (Faimster-Thal.) Le pinceau de *Troger* est recherché. Ses figures sont bien dessinées. La force de son expression éléve ses sujets de dévotion, au sublime. Il consacra son talent à l'ornement des Eglises en Autriche. Depuis l'année 1754. *Troger* est Recteur de l'Académie, à Vienne.

ANNE-MARIE WERNER naquit à Dantzig, avec des talens qui devoient la distinguer parmi les personnes de son sexe. Son Pere, Peintre connu sous le nom de *Haïd*, en fit son éleve. Ses desseins & ses tableaux lui ont donné une place honorable dans l'histoire des Artistes. Elle mérita de bonne heure l'accüeil & les bienfaits de la Cour de Dresde, dont elle est morte pensionnaire à l'âge de 64 ans. Sa célébrité, indépendante de la faveur que les hommes prodiguent volontiers aux femmes qui les égalent, se soutient encore par ses éleves, au nombre desquels on cite Jean Emmanuel *Goëbel*, & Chretien David *Muller*. Mais c'est ajoûter le sçeau de l'immortalité à sa réputation, que de lui restituer, comme a fait M. de *Ha*

gedorn, l'invention de peindre les païſages en paſtel. (*a*) Ce connoiſſeur heureux à découvrir le mérite des femmes Artiſtes, obſerve encore que Mademoiſelle Sophie Frederic *Dinglinger* héritiere d'un nom illuſtre parmi les Artiſtes d'Allemagne, a trouvé un ſecret ſemblable à celui de M. *Loriot*, pour fixer le paſtel, ſans altérer la fraîcheur, ni un certain *mate* des couleurs.

CHRETIEN-FREDERIC ZINCKE, Peintre en émail, actuellement établi à Londres, eſt né à Dreſde en 1683. C'eſt un éleve de *Fehling*, & l'un des plus habiles Artiſtes qui ſoient ſortis de l'Académie de Dreſde. » Avant lui, » dit M. *Rouquet*, perſonne n'avoit » manié l'émail avec tant de facilité ; » avant lui, ce joli talent demandoit » perpétuellement grace, quand on en » exigeoit un peu de verité. On lui » paſſoit mille défauts de peinture, à » cauſe de la difficulté de l'opération ; » on le regardoit comme un talent pu-

(*a*) On trouve un abrégé de la vie de Mademoiſelle *Werner* dans le Journal de Leipſig intitulé. *Das Neveste ans der an muthigen Gelehrſamkeit.* Nous tâcherons de donner cet abrégé avec l'extrait de la vie de *Lucas Cranach*, que nous avons promis dans le Journal précédent.

» rement copiſte ; mais M. *Zincke* a » ſû ſoumettre la partie chymique de » ſon art à tout ce que le talent pittoreſque demande, & il a peint avec » des émaux, comme on peint avec » d'autres ſubſtances. » C'eſt que M. *Zincke* poſſéde, comme autrefois *Petitaut*, des manœuvres & des ſubſtances qui lui ſont particulieres, & ſans leſquelles ſes portraits n'auroient jamais eu cette liberté de pinceau, cette fraîcheur, cet empâtement qui leur donne l'effet de la nature, & qui font le mérite principal de ſes ouvrages. On pourroit peut-être lui reprocher un peu trop de maniere, défaut des Peintres qui travaillent vîte ; mais on a de la peine à lui pardonner d'avoir voulu être le ſeul dans ſon genre, & de n'avoir point formé d'éleves. *Zincke* a fait un nombre prodigieux de portraits à Londres. Le ſien y a été peint par H. *Hyſing*, & gravé en maniere noire par Jean *Faber*. Son frere cadet élevé comme lui dans l'école de Dreſde, a perfectionné ſes études à Londres & dans l'Académie de Vienne. La ville de Leipzig lui doit l'établiſſement d'une école de deſſein qu'il dirige avec beaucoup de zéle.

Il étoit aiſé de s'étendre ſur un fonds auſſi riche, mais nous ſerons aſſez heureux ſi nous avons pû faire naître dans l'eſprit des Lecteurs, une ſorte d'intérêt pour les habiles Artiſtes que nous nous ſommes contentés de nommer. La gloire n'eſt qu'un ſecond reſſort parmi les hommes. Mais ſi le profit eſt le premier mobile des actions communes, la réputation encourage aux grandes choſes. C'eſt par elle que l'homme n'eſt plus étranger nulle part. Un Biographe qui travailleroit à familiariſer la France avec des noms Allemands, augmenteroit l'émulation ; on en viendroit à redouter ceux qu'on mépriſoit peut-être, & la vanité d'un peuple aſpirant toujours à la ſupériorité, maintiendroit l'empire des Arts chez tous les autres. Mais tandis qu'on ne ſe connoîtra point, chacun ſe croyant le meilleur ; faute de rivaux la médiocrité ſubſiſtera partout, & l'on n'arrivera jamais à la perfection. Nous avons dû hazarder cet eſſay pour jetter, s'il eſt poſſible, les fondemens d'une nouvelle école de Peinture. Juſqu'ici les Allemands, diſperſés dans les meilleures écoles de l'Europe, n'avoient pû former une colonie ſéparée. Cependant le Flamands & les Hollandois avoient un nom

diſtingué dans cette branche des Arts. Que chaque Nation rappelle ſes grands hommes ; quelle ſe les attache par les récompenſes qui les ſubornent. Par quelle fatalité les hommes de génie ont-ils beſoin d'être tranſplantés, pour fleurir ? C'eſt un préjugé fatal à l'amour de la patrie, & bien injurieux à l'humanité. Mais le nom de patrie ſeroit-il lui-même une cruelle idole de l'imagination ? Non, il eſt beau de lui ſacrifier ſa vie, & de lui conſacrer ſes talens ; pourvû qu'elle conſerve nos jours & notre liberté, qu'elle honore nos travaux & reſpecte nos droits.

Si cette collection picque la curioſité, nous eſpérons que le tems nous fournira des ſupplémens intéreſſans. M. de *Hagedorn* nous promet pour la ſuite une notice détaillée des gravures à l'eau forte de pluſieurs excellens Païſagiſtes Allemands, tels que Jonas *Umbach*, *Newineck*, *Lagoor*, Pierre *Van Bemmel*, Felix *Meyer*, la *Krauſe*, *Kuſſel*, *Dietſch*, *Boehm* & *Brinckmann*. Nous avons entre les mains l'ouvrage Allemand de M. Jean Gaſpard *Fueſli*, publié depuis un an à Zurich, & qui ſe débite par cahiers ſous ce titre, *Geſchichte und Abbildung der beſten Mahler in der*

Schweitz, Histoire & portraits des meilleurs Peintres de la Suisse. On nous a de plus envoyé de Berlin le prospectus d'un *Dictionnaire des Beaux Arts*, où le Sçavant M. *Sulzer*, Auteur de l'ouvrage, se propose de faire entrer la vie des meilleurs Artistes de toutes les Nations. Avec de pareils secours, & les recherches que nous ne cesserons de faire, nous nous flattons qu'un jour notre Journal contiendra l'histoire complette de la Peinture en Allemagne, & que les articles mêmes pour lesquels telle espéce de Lecteurs fermeroit le Livre, le feront rechercher par nos Voyageurs charmés d'y trouver d'avance une idée des belles Galeries de Peinture, qui sont souvent le principal ornement des Cours.



PENSÉES

DE M. REIFSTEIN

Sur la Peinture, avec l'exposé d'une nouvelle façon de peindre en Pastel.

MONSIEUR *Reifstein* examinant d'abord si les Peintres modernes ont quelque avantage sur les anciens; prétend que ces derniers l'ont emporté sur nous dans presque tous les Arts, mais qu'à l'égard de la Peinture nous pourrions leur être supérieurs.

Ce n'est pas que l'on doive en juger par les tableaux qui nous restent de l'antiquité; » Je suis persuadé, dit M. » *Reifstein*, qu'ils sont l'ouvrage d'an» ciens Peintres très-médiocres, & que » l'on ne sera jamais en état de faire » une juste comparaison à cet égard, » tant que l'on ne pourra pas mettre » les chef-d'œuvres de Zeuxis & d'Apel» les, &c. en parallele avec ceux des » fameux Peintres Italiens & Flamands, » qui ont fait l'honneur des deux sie» cles passés.

Quoi qu'il en soit, nous avons en fait

de Peinture, deux avantages réels sur les anciens: c'est qu'ils n'ont pas sçu employer aussi habilement que nous les enchantemens & la magie de la perspective, & qu'ils ont tous ignoré l'art de peindre en huile. » Cette ignorance m'a » plus d'une fois surpris, continue notre » Auteur, & je ne puis concevoir com» ment les anciens Peintres, malgré le » fréquent usage qu'ils faisoient de la » cire, ne se sont point apperçus qu'elle » contenoit des parties huileuses qui » communiquoient aux couleurs cet » éclat & cette force que ne pouvoit » leur donner l'eau gommée dont ils se » servoient pour l'ordinaire: il me sem» ble qu'il ne leur eut point été difficile » de conclure de cette observation, » (s'ils l'eussent faite) que des couleurs » broyées & délayées avec une huile » pure, devoient produire un effet fort » avantageux ».

Supprimons plusieurs refléxions générales pour en venir à la nouvelle invention de M. *Reifstein*, sur l'art de peindre en Pastel. Voici comme il s'exprime.

» Je commence par avertir que je ne » donnerai point à ma découverte le titre » d'importante, que je ne la préférerai » point à la Peinture en huile, & que

» je ne la dois qu'aux refléxions qu'ont » fait naître en moi les défauts & l'im» perfection de la Peinture en pastel, si » recherchée aujourd'hui parmi nous. » Comme je me sers de cire dans l'ap» prêt de mes crayons, je nommerai » cette nouvelle façon de peindre, *Pas*» *tel en cire*; & au lieu d'en faire une des» cription peut-être trop avantageuse, » je me contenterai d'en rapporter naï» vement les circonstances.

» Depuis plusieurs années, je m'a» muse dans mes heures de loisir à pein» dre en pastel, & comme je n'ai ja» mais eu de maîtres dans cet art, j'ai » plus d'une fois perdu mes peines dans » les commencemens en apprêtant mes » couleurs. Je me servois de lait, ou » d'eau gommée pour raffermir un peu » celles qui de leur nature étoient trop » tendres; mais presque toutes s'épai» sissoient si fort sur le crayon, ou de» venoient si dures, que je pouvois à » peine m'en servir: je fis plusieurs » recherches pour parvenir à délayer » ou à détacher cette gomme; mais ce » fut toujours inutilement, & je me » vis obligé de m'interdire presque tou» tes les couleurs sombres & foncées. » Comme je ne savois point de remede

» à cet inconvénient, je m'imaginai
» pouvoir me servir de mes crayons
» tels qu'ils étoient, en les employant
» sur un plan qui eut plus de résistance
» que le parchemin & le papier. J'a-
» vois par hazard chez moi du verre
» pulverisé ; j'en pris, & j'en répan-
» dis également par le moyen d'un cri-
» ble sur une toile où j'avois fait met-
» tre une forte couche en huile : je crus
» que lorsqu'elle seroit entierement se-
» che, il me seroit facile de peindre
» dessus, en employant des crayons
» fort durs. En effet ma premiere
» épreuve me réussit si bien, que
» je me servis sans nulle difficulté des
» crayons les plus durs, & de cou-
» leurs qui n'étoient même qu'à demi
» broyées ; je m'appercevois en pei-
» gnant que la couleur passoit subtile-
» ment entre tous les petits interval-
» les vuides que laissoient les fragmens
» de verre collés sur mon plan, & qu'elle
» s'y attachoit bien mieux que s'il eut
» été de papier ou de parchemin....

» Par cette découverte je me vis en
» état de me servir dans la peinture
» en pastel, de presque toutes les cou-
» leurs apprêtées, ou non mitigées ;
» mais comme mon essai n'avoit point

» le brillant de la peinture en huile,
» je crus pouvoir y remedier en dé-
» layant mes couleurs avec quelques
» matieres huileuses, pour en former
» ensuite mes crayons ; j'en fis aussitôt
» l'épreuve avec toute sorte d'huiles,
» avec différentes graisses, & avec de
» la cire.

» Le mélange d'huiles me donna la
» couleur la plus imparfaite, & rendit
» mes crayons trop tendres.... La cire, &
» le blanc de Baleine les rendit trop durs,
» mais ils leur donnerent un coloris très-
» agréable : enfin en broyant mes cou-
» leurs avec une certaine dose de grais-
» se de Cerf, & de cire, je parvins à
» faire une pâte dont je formai mes
» crayons.

» Ce fut ainsi que je trouvai une nou-
» velle maniere de peindre en pastel,
» en cherchant à remedier aux défauts
» de celle que nous avons.

» Je fis l'épreuve de ces nouveaux
» crayons au commencement de l'an-
» née 1753, sous les yeux de M[rs]
» D. & H. qui se trouverent dans ce
» tems à Cassel ; ils en furent très-satis-
» faits, ainsi que de la façon dont
» je préparois mes couleurs, & ils pa-
» rurent desirer de m'en voir faire une

» nouvelle épreuve. Je l'entrepris, &
» je peignis sur un fond, tel que je l'ai
» décrit, une tête de vieillard : ces deux
» Peintres après m'avoir attentivement
» examiné, virent que ce que je leur
» avois dit du *pastel en cire*, non-seule-
» ment étoit possible, mais que l'on
» pourroit encore par la suite perfec-
» tionner cette maniere de peindre,
» & ils m'exhorterent beaucoup à y
» donner de nouveaux soins.....

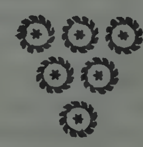
M. *Reiffstein* ajoute que les tableaux peints avec les crayons dont il fait mention, considerés à quelque distance, & enduits d'un vernis leger, ressemblent parfaitement aux tableaux peints en huile ; & que ce *pastel en cire* est beaucoup plus parfait que le pastel ordinaire qui s'altére beaucoup à la poussiere, & qui ne peut résister à l'humidité.

Mais voici la façon d'apprêter les couleurs en cire. On réduit d'abord sa couleur en une poudre très fine ; on la met dans un vase que l'on échauffe à petit feu, & l'on jette sur la couleur ainsi preparée, de la cire fonduë avec une certaine quantité de graisse de Cerf ; on remuë le tout jusqu'à ce qu'il soit presque réfroidi : quand il l'est entierement, on commence à former

les crayons ; & pour leur donner la dureté necessaire, on les jette aussitôt dans l'eau froide.

Pour ce qui est des couleurs plus vives, ou plus foncées que les autres, & qui servent à former les clairs ou les ombres, elles doivent être préparées uniquement avec de la graisse de Cerf. Elles en restent plus tendres, & sont d'un usage plus facile....

M. *Reiffstein* finit en exhortant tous les Artistes à qui sa découverte fera plaisir, d'en profiter & de la perfectionner.



ITALIE.

Massime, Esempi, e Trattati publici in THUCIDIDE.

Maximes, Exemples, & Traités publics tirés de THUCYDIDE.

CET ouvrage (*a*) est le fruit d'une bonne lecture. Si les grands génies sont immortels, c'est moins encore par leur réputation que par la vertu de produire, attachée à leurs écrits. Ce germe créateur se féconde d'âge en âge, dans tous les esprits capables de recevoir les impressions de la lumiere & de la vérité. Mais parmi les Auteurs qui doivent le plus influer sur la postérité, les Historiens, & surtout les Historiens politiques, ont un empire plus nécessaire. Les graces d'Homère sont toujours attachées à la Vénus de la Gréce, c'est-à-dire, à cette Langue Mere de l'harmonie & de l'enchantement. Mais les pensées de Thucydide sont de toutes les Nations, parce que toutes les Nations ont besoin d'ap-

(*a*) Voyez le Journal de Décembre 1756, pag. 59.

prendre à se gouverner. Ses maximes enfantent nécessairement des réflexions d'autant plus utiles qu'elles portent constamment, non pas sur la situation particuliere du Lecteur judicieux qui les fait, mais sur l'état présent du gouvernement de sa patrie ou des peuples voisins. C'est cet esprit d'observation qui transmet l'ame & la vie des Ecrivains de l'antiquité dans les écrits de nos jours. Il est difficile d'entendre Thucydide & de le lire, sans s'arrêter à chaque instant pour faire un choix de ses richesses, sans ajouter des notes aux larcins qu'on lui fait. Ces sortes de remarques ordinairement inutiles à tout autre qu'à l'Observateur même, peuvent cependant recevoir quelque prix de l'ordre qu'on leur prête. Jettées au hazard sur un livre à mesure qu'on le parcourt, ce sont des lumieres perdues par le défaut de liaison. Mais un esprit refléchi qui voit au-delà de ce qui paroît, peut rassembler ces jours épars, & leur donner un très-grand effet. On voit, dit l'Auteur qui a recueilli ces notes, quelquefois de simples faits cottés sur la marge. Ces faits ne disent rien aux esprits stériles qui lisent sans dessein, mais un Lecteur à vûes, y démêle des conséquences lumineuses. Quand je lis,

par exemple, ajoute l'Editeur, que les Athéniens couronnoient de fleurs les Esclaves qu'ils vouloient affranchir, je conclus que les Gouvernemens modérés doivent traiter les Esclaves avec beaucoup d'humanité, & que le jour de leur liberté doit être une fête publique. Quand je vois toutes les horreurs que les Guerres Civiles produisirent dans la Grece; le pere massacré par le fils, les filles empoisonnées, les enfans égorgés jusques dans les Temples, les prisonniers hâchés en morceaux; la perte des biens, des femmes, des enfans, de la liberté & de la propriété, suivre les malheurs de la Guerre; je bénis la lumiere de nos tems qui a fixé des limites générales entre le droit de la Guerre & le droit de Conquête. Depuis cette sublime distinction qui fait tant d'honneur à la raison humaine, on voit succéder en Europe les alliances les plus solides aux hostilités les plus longues, & les nœuds de l'Hymenée aux ravages de la Guerre.

C'est cette maniere de lire, & cette méthode d'observer & de noter qui a formé les Bacons, les Grotius & les Montesquieu. On ne sera plus étonné d'apprendre que ce dernier avoit extrait dans sa vie dequoi former plusieurs vo-

lumes *in-folio*, & cela dans l'unique dessein de composer *l'Esprit des Loix*.

L'Auteur de ce Recueil a publié ces notes telles qu'il les avoit trouvées; mais comme il faudroit les lire sur l'ouvrage même où elles ont été cottées, afin d'en comprendre le sens; pour les rendre plus utiles il falloit leur donner un ordre particulier, & les enchaîner entr'elles, puisqu'on les présente détachées de l'histoire de Thucydide qui en formoit le fil. Comme la vérité engendre quand elle est sentie, nous nous sommes donnés la liberté d'ajouter nous mêmes des notes à ces notes, & de vérifier des maximes trop générales par des applications que le tems & le moment nous ont suggérées.

SUR LES ATHÉNIENS.

Comment s'aggrandit Athénes? en devenant l'azile des nations dispersées ou chassées par la guerre.

Le Athéniens prirent les armes, sous prétexte de secourir Corcyre, mais dans le dessein de diminuer ses forces & celles de Corinthe.

Les Athéniens combattirent d'abord avec les armes naturelles, qui sont la force & le courage, & non avec l'in-

duſtrie, qui eſt la reſſource de la foibleſſe.

Comptant plus sûr leur courage dans la guerre, que ſur les ſecours de l'art ; ils laiſſoient entrer tout le monde dans leur Ville, même un ennemi, ſans craindre les ſuites de l'eſpionage : nourris dans le luxe & dans les délices, ils n'en étoient pas moins aguerris au péril (*a*).

Ce fut Thémiſtocle qui conſeilla aux Athéniens de rebâtir les murailles d'Athénes, malgré l'oppoſition des Lacédemoniens.

Ce fut Thémiſtocle qui leur donna la premiére idée de l'empire des Mers.

Ce fut lui qui fit revêtir le port de Pirée d'une muraille aſſez large pour y faire paſſer deux chariots de front, aſſez haute pour défendre le port avec peu de monde ; tandis que toutes les forces de la Ville combattroient ſur les vaiſſeaux.

(*a*) Voilà les mœurs Françoiſes. Un Académicien diſoit un jour dans une Compagnie qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre la Langue Grecque & la Langue Françoiſe. Je le croirois, repartit une Dame, d'autant plus volontiers que le caractère des deux peuples eſt à peu près le même.

Périclès étoit un Sage incorruptible ; il étendit la puiſſance d'Athénes pendant la paix ; il ſçût connoître, & bien employer ſes forces pendant la guerre.

Toujours plus Citoyen que Magiſtrat, Périclès gouvernoit en effet, mais au nom du peuple.

Les premiers impôts qui ſe leverent à Athénes, furent pour la mettre en état de ſe défendre contre ſes ennemis.

Les Athéniens, quand il fut queſtion de défendre leur Ville, firent prendre les armes aux vieillards, aux femmes & même aux étrangers.

Les Athéniens, quoique laſſés de la guerre, ne balancerent pas à faire plus de préparatifs que jamais, dès qu'ils ſentirent que l'ennemi pouvoit ſoupçonner leur foibleſſe.

Athénes ouvrit la route des honneurs au mérite. Elle avoit égard aux qualités de l'homme & non à ſa fortune ; aux vertus du citoyen & non à ſa famille.

La puiſſance d'Athénes étoit renommée dans tout l'univers, ſans cauſer d'ombrage à ſes ennemis, ni d'inquiétude aux peuples ſoumis.

Athénes fut toujours en poſſeſſion de donner l'exemple & la loi à ſes voiſins.

Les Athéniens ne trouvoient de difficile, que ce qu'ils ne vouloient pas entreprendre. Ils ſe confioient tellement à leur proſpérité, qu'aucune entrepriſe ne leur paroiſſoit impoſſible.

L'envie de dominer, fut la paſſion d'Athénes ; elle regardoit comme perdu, tout ce qu'elle n'avoit point acquis ; comme ennemis, tous ceux qui n'étoient pas ſes alliés ; c'eſt ainſi qu'elle devint maîtreſſe de tous les peuples de la Gréce.

Les Athéniens prennent Sicyone, égorgent tous les hommes au-deſſus de quatorze ans, & font eſclaves tous les enfans au-deſſus de cet âge.

Quand l'armée navale partit d'Athénes pour la Sicile, les Athéniens firent des ſacrifices aux Dieux, & ſe donnerent mutuellement à boire dans des coupes d'or & d'argent.

Les Athéniens avoient une imagination difficile à gouverner. Ils étoient portés à l'envie, & s'en prenoient toujours, dans les mauvais évenemens, aux Chefs de l'adminiſtration, aux Devins qui avoient auguré l'heureux ſuccès d'une entrepriſe, à l'Orateur qui les y avoit exhortés ; comme ſi elle n'eût

pas toujours été l'effet de la délibération du Peuple.

Quand Nicias voulut engager les Athéniens à continuer le ſiége de Syracuſe, il leur fit entendre que les ennemis n'avoient plus de vivres, ni d'argent, qu'ils étoient accablés de dettes, & que leurs forces conſiſtoient dans des troupes mercenaires, preſque toujours inutiles & ſouvent dangereuſes. Comme il connoiſſoit le caractere des Athéniens, il leur fit remarquer que ceux qui conſeilloient de lever le ſiége, ne manqueroient pas de retour à Athénes, d'imputer cette retraite aux Commandans, & de les accuſer de s'être laiſſés corrompre à force d'argent.

Enfin le peuple d'Athénes laſſé de ſon gouvernement, ſongea à réduire le nombre des chefs à quelques gens de bien. Toutes les Charges furent abolies ; on ne mit à la tête du gouvernement que cinq hommes, qui nommerent cent Magiſtrats, avec le droit de nommer chacun trois perſonnes ; ce qui formoit un conſeil de quatre cents, en qui réſidoit un pouvoir abſolu & la faculté d'aſſembler, quand il le jugeroit à

propos, les cinq mille citoyens qui avoient droit de suffrages. (*b*)

SUR LES LACÉDÉMONIENS.

Les Lacédémoniens furent plus attachés à la vertu, plus sensibles à la gloire que toute autre nation.

Les Lacédémoniens ne rendoient pas leurs sujets tributaires, comme faisoient les Athéniens (*c*).

Quand les Athéniens commencerent la guerre du Péloponese, à l'occasion de Corcyre, les Lacédémoniens furent les premiers à pénétrer leur ambition, & leurs sourdes prétentions à l'Empire.

Les Lacédémoniens étoient exercés à la guerre, & portés à la paix.

Les Athéniens se plaignoient pourtant du caractere des Lacédémoniens; & leur reprochoient qu'autant qu'ils étoient vertueux entr'eux, autant ils

(*b*) C'est à peu-près sur ce Plan que se gouverne aujourd'hui la République de Genève.

(*c*) Les uns & les autres suivoient en cela leurs principes. Athènes vouloit dominer, faire la guerre, armer des Flottes; elle avoit donc besoin d'argent. Sparte étoit vertueuse, pauvre, frugale, & n'aimoit que la liberté; elle devoit donc la laisser aux vaincus.

étoient injustes à l'égard des autres peuples (*d*).

Les Lacédémoniens & les Athéniens firent un traité d'alliance pour cinquante ans, dont ils renouvelloient le serment chaque année. (*e*)

Alcibiade qui vouloit gagner Tisaferne, lui faisoit entendre que l'alliance des Athéniens lui seroit beau-

(*d*) C'est l'effet d'une vertu sévère, de rendre l'homme dur. Un caractere pacifique doit être outré dans sa vengeance. Celui qui ne fait tort à personne est sans doute plus sensible à une injustice, que celui qui vit de ses honnêtes rapines. Les Athéniens avoient pour maxime de s'étendre, & les Lacédémoniens de conserver leur état. Des vûes si opposées devoient paroître réciproquement injustes. Il est pourtant vrai que les Lacédémoniens commencerent par se défendre, & finirent par attaquer, conquérir & se perdre.

(*e*) Ce Traité fut gravé sur deux colomnes, dont l'une fut érigée à Sparte dans le Temple d'Apollon, & l'autre à Athènes dans le Temple de Minerve, qui servoit de Forteresse. Les Lacédémoniens alloient à Athènes renouveller le serment à la Fête de Bacchus. Les Athéniens alloient à Sparte pour la même céremonie, à la Fête de Hyacinte. Sans toutes ces solemnités, pourquoi les Cours de l'Europe ne s'assûreroient-elles pas les unes des autres, en renouvellant tous les ans leurs Traités de paix ou d'alliance, par des Actes réciproques, accompagnés de quelque présent en signe d'amitié?

coup plus utile que celle des Lacédémoniens, parce que ceux-ci n'aspiroient point à la domination comme les autres; que les Athéniens ne tenteroient jamais de soustraire ses sujets à son joug, au lieu que les Lacédémoniens, ennemis jurés de la Monarchie, pourroient un jour rétablir dans ses Etats la liberté dont ils étoient idolâtres; enfin que son interêt, pour maintenir la balance entre ces deux peuples, étoit de les laisser s'user & se consumer l'un l'autre, afin de profiter un jour de leur foiblesse pour chasser les Lacédémoniens de l'Asie.

Tandis que toute la Gréce faisoit la guerre, les Argiens s'enrichissoient. Leur Ville s'accrût & se peupla jusqu'au point de devenir redoutable par ses forces & ses alliances (*f*).

MAXIMES POLITIQUES.

Avant de rechercher une alliance,

(*f*) Ce que Thucydide disoit d'Argos; ce que Grotius disoit d'Anvers, on peut le dire de la Hollande & de toutes les Puissances neutres, qui font le Commerce pendant la guerre, & qu'on choisit pour Médiatrices de la paix, quoiqu'elles soient intéressées à l'éloigner.

il faut qu'elle soit utile à la Puissance qui l'accepte, ou que du moins elle ne lui soit pas nuisible, ou qu'enfin elle oblige pour toujours cette Puissance auxiliaire.

Afin de secourir un ami, il ne faut pas rompre avec un autre ami.

Une alliance ne peut subsister entre des Nations, non plus que l'amitié entre des Particuliers, sans une estime mutuelle & sans une certaine conformité de mœurs & de volontés.

Quel est le fondement des plus solides alliances? La crainte réciproque entre des Alliés.

C'est donc la crainte & non l'amour qui lie les Peuples.

Il faut être fidéle à ses amis & à ses alliés; mais vis-à-vis des autres, il faut être fidéle à soi-même.

Avis aux Puissances qui traitent, d'énoncer leurs conventions en termes bien clairs.

Le même principe qui fait garder la neutralité, la fait rompre aussi, dès qu'une Puissance a besoin de notre secours contre l'autre; car ce qui étoit prudence auparavant, deviendroit foiblesse alors (*g*).

(*g*) Appliquons cette idée afin de la com-

Dès qu'il y a un parti dans un état ou dans un corps, le plus grand danger, c'est d'y être neutre.

Quand divers Peuples se liguent, chacun a son objet dans la guerre; ainsi ce Traité ne peut subsister longtems, parce que les événemens de la guerre changent les intérêts (*h*).

Il est permis à celui qui se voit menacé, de se liguer avec un ennemi commun.

Qui rompt la foi des traités? Celui

prendre, & jettons les yeux sur l'Europe. La Hollande gardera la neutralité, tandis que la France & l'Angleterre seront à peu près en équilibre de pertes ou d'avantages. Mais si l'une de ces deux Puissances acquéroit une supériorité considérable sur l'autre; alors comme la Puissance neutre qui se trouve également exposée à toutes les deux, également intéressée à les ménager, ne seroit plus défendue par aucune, & qu'au contraire elle se verroit en proye à l'invasion de la plus forte, elle se déclareroit pour la plus foible. S'il y va de son intérêt que l'Angleterre n'envahisse pas l'Empire de la Mer; elle ne doit pas moins empêcher que la France n'y prétende. Ces deux Puissances doivent se balancer, mais non pas se détruire.

(*h*) Le Traité de plusieurs Puissances contre une, n'est donc pas dangéreux, parce qu'il ne tendroit pas à l'opprimer, mais à la réprimer.

qui se défend, ou celui qui attaque (*i*)?

La paix s'affermit par la guerre.

Votre plus dangereux ennemi dans la guerre, est constamment celui dont l'alliance vous seroit le plus utile.

De l'ordre, de la prévoyance, du mépris pour les dangers, de la hardiesse dans l'exécution, peu de Chefs avec un pouvoir absolu; voilà ce qu'il faut pour la guerre.

Que faut-il aux soldats pour bien combattre? avoir de la confiance, craindre la honte, & obéir.

A des gens de cœur, peu de paroles.

Les peuples vertueux peuvent essuyer des défaites & des malheurs; mais non perdre courage.

La fortune varie; la vertu ne change pas.

Dans la guerre, la force & l'espérance ne se soutiennent pas toujours, la prudence échoue quelquefois; c'est donc une folie de se flatter qu'on maîtrisera la fortune.

(*i*) Mais si celui qui est menacé, peut se liguer avec l'Ennemi commun, à plus forte raison, dira-t-on, peut-il attaquer, pour se défendre. Car ajoûte l'Auteur dans une autre maxime, il ne faut pas s'arrêter aux démarches actuelles d'une Puissance redoutable, mais il faut porter ses regards sur l'avenir, & présumer ses intentions.

Les

Les peuples grossiers sont souvent plus à craindre que les peuples civilisés; parce qu'autant ceux-ci sont dupes de leur confiance, autant ceux-là se précautionnent contre leur ignorance.

Qui a plus de terres à garder, doit regarder à plus de choses.

Si la guerre ne se fait point sans argent; elle se soutient mieux par les richesses de l'épargne, que par des exactions violentes.

Quand est-ce qu'un peuple fait le mieux la guerre? Est-ce lorsque l'Etat est plus riche que les particuliers, ou lorsque les particuliers sont riches aux dépends de l'Etat?

Ce sont les hommes, & non pas les murailles & les vaisseaux qui font les Villes.

Les terres n'acquiérent pas les hommes; mais les hommes acquiérent les terres.

On ne fait point la guerre dans un pays fort éloigné, sans courir de grands risques.

Cependant la nécessité augmente la résolution & l'acharnement des soldats.

Il ne faut point se hazarder à combattre

sur mer, sans avoir un grand exercice de la marine.

Dans un combat naval, il ne faut pas qu'un vaisseau soit trop chargé de monde (*a*).

Il faut appuyer sa confiance sur ses propres forces, & non sur la foiblesse de l'ennemi.

On ne peut faire à l'ennemi de plus grand mal que celui qu'il paroît craindre, parce que le danger est constamment proportionné à la crainte.

Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté; mettez-y la justice.

Rien ne déconcerte plus une entreprise, que les fautes & les mauvais succès dans le commencement.

Si le parti vaincu perd l'espérance, il ne rattrapera jamais la victoire.

Quand la victoire offre plus d'avantages, que la défaite n'entraîne de risques; c'est alors qu'il faut livrer bataille.

La guerre rend les hommes méchans (*b*).

(*a*) Encore moins faut-il que des Vaisseaux de guerre soient chargés de Marchandises.

(*b*) Ne seroit-il pas mieux de dire que la guerre entretient & augmente la méchanceté des hommes; car s'ils n'étoient pas déja méchans, ils ne la feroient jamais?

Une guerre domestique est plus dangereuse que toutes les guerres étrangéres.

C'est sur-tout dans les guerres civiles que la témérité s'appelle bravoure, la prudence froideur, la modération lâcheté.

C'est dans les guerres civiles que les crimes éclatans sont un titre de gloire.

Dans les affaires publiques, il faut moins écouter l'affection que la réflexion.

De la franchise & de la simplicité dans les affaires publiques; soit au-dehors, soit au-dedans.

Pensées diverses.

Celui qui suit la droiture dans toutes ses démarches, en retire constamment un plus grand avantage (*a*).

Entre un homme & un homme il n'y a pas une si grande différence : le meilleur & le plus sage est celui qui sçait le mieux prendre son parti

(*a*) C'est la foiblesse & l'inconstance qui perdent un homme, souvent né avec d'heureux penchans. Après avoir montré de la vigueur dans les sentimens, s'il chancelle une fois, sa réputation devient équivoque. On appelle ses vertus hipocrysie, & ses fautes corruption.

dans l'occasion, où il y va de son interêt.

Celui qui de bon est devenu mauvais, mérite double peine.

Etre méchant avec les bons, c'est double crime.

Pour ne pas dégénérer de ses premieres actions, il faut redoubler d'efforts & de travail.

Le repos qui vient de l'indolence, est plus nuisible que de grandes fatigues.

L'honneur, la crainte, l'interêt; tout nous lie & nous attache à nos possessions (*n*).

La sagesse est plus sûre que la fortune, & la bravoure vaut mieux que la force.

Tous les hommes sont également sujets aux dépendances de la fortune.

Les événements de la fortune, & les resolutions de l'homme; tout est incertain.

Les Sages, qui ne comptent pas sur le bonheur, sont tous préparés contre l'adversité.

(*n*) Si vous cédez votre bien à celui qui vous le dispute, vous passez pour lâche : si vous montrez de la foiblesse, vous craindrez toujours : or, si vous craignez, rien n'est à vous.

L'espérance & la douleur doivent aller ensemble.

L'espérance est le soutien de ceux qui n'ont plus d'appui;

L'espérance à la fin tue l'homme (*a*).

Remédier aux prévarications & aux surprises.

Regarder à soi & au public.

Connoître les affaires de l'état, afin d'y prendre interêt.

Travailler à augmenter ses talents & sa fortune, pour les consacrer aux besoins de l'état.

Tâcher de s'élever au-dessus de ses égaux, pour étendre la puissance de sa patrie.

Dire hautement son avis dans les affaires publiques.

Défendre au moins sa patrie, quand on ne peut la servir autrement (*b*).

Vivre moralement & politiquement

(*a*) Cette maxime est aussi vraie que ce proverbe opposé; *l'Espérance fait vivre l'homme.*

(*b*) Ceci regarde surtout un état libre, où tout Citoyen est Soldat, mais où le Soldat n'est pas toujours Citoyen. La profession des armes n'y doit pas être la première; ou plutôt comme elle n'y est pas une profession particulière, mais une fonction commune, on y exige d'un homme

bien; c'est-à-dire, cultiver les vertus, & respecter les loix.

Supporter la pauvreté, sans renoncer à l'espoir d'en sortir : rechercher les richesses pour l'aisance, & non pour le faste.

Etre magnifique pour être utile, & non pour paroître libéral.

Un leger service peut éteindre une forte haine.

Celui qui rend à son bienfaiteur ce qu'il en a reçû, lui rend la chose, & non pas le service. Le bienfaiteur ne doit à l'autre que de la bienveillance; mais celui-ci après s'être acquitté, doit encore quelque chose (*a*).

La vérité sert de limite à l'opinion (*b*).

qu'il serve la Patrie non-seulement dans les périls passagers, qui sont ceux de la guerre; mais dans les besoins toujours renaissans de l'Etat.

(*a*) La Loi ne paroît pas égale. La bienfaisance est un devoir d'humanité pour l'un, comme la reconnoissance est une dette de justice pour l'autre. Je dirois donc aux riches, oubliez vos bienfaits, ou sachez les renouveller, si vous voulez qu'on s'en souvienne. Je dirois aux autres, n'oubliez pas les bienfaits, si vous voulez qu'ils se renouvellent.

(*b*) C'est que la vraisemblance est l'objet de l'opinion, & la vérité celui de la science.

Les hommes croient volontiers tout ce qu'on leur dit du tems passé, faux ou vrai (*a*).

Il faut croire ce que l'on voit, & non pas ce que l'on entend dire.

Si l'on espére aisément ce que l'on souhaite, on ne croit pas volontiers ce qu'on redoute.

Il n'est point de Païs sur la terre qui ne soit remarquable par le tombeau de quelque homme célebre. (*b*)

Le desir de la gloire ne vieillit jamais dans les grands cœurs; ce beau feu circule toujours dans leur sang glacé par les années.

Soyons aussi jaloux de notre honneur, qu'indifférens pour la gloire qui ne nous appartient pas.

Dès que la vérité se montre, on ne dit plus, je crois, mais je sçais.

(*a*) La crédulité est un vice de l'homme qui tient à sa paresse; parce qu'il en coûte moins de croire que de douter. Mais ce qui nous rend quelquefois crédules sur les vertus de l'ancien tems, c'est la corruption du siécle présent; car il est pénible & douloureux à l'ame de penser que les hommes ayent toujours été aussi méchans qu'on les voit. Il faut donc se rejetter vers le passé, pour estimer son espéce.

(*b*) Voici l'Original. *Degli uomini Illustri e famosi, tutti li paësi e terre hanno il sepolcro.*

L'homme, quelque soit son rang ou sa naissance, a toujours son honneur à conserver.

Il y a bien plus de honte à se laisser enlever ce qu'on posséde, qu'il n'y a de gloire à ravir ce qu'on ambitionne.

Celui qui se sent digne de commander, doit mépriser l'envie & la malignité du peuple, pour ne faire attention qu'aux grandes choses.

La peur est aussi aveugle que l'ignorance, & l'art sans la valeur est inutile dans le danger.

L'expérience peut suppléer au courage (*a*).

La modestie d'un ignorant, vaut mieux que la science d'un homme vain.

Votre ennemi craint bien plus le conseil de la raison, que l'emportement de la témérité.

Si la modération est utile, trop de patience est nuisible.

Le jugement d'une ame vénale, n'a point de poids ni de valeur, lors même qu'il est bon.

(*a*) C'est-à-dire qu'on craint moins le danger qu'on a surmonté, que celui qu'on ne connoît pas.

Un bon conseil n'a pas besoin d'étalage.

L'esprit est diffus, & le bon sens laconique.

Vous parlez des coutumes anciennes; mais les tems & les cas sont-ils toujours les mêmes (*a*)?

Le caractere de l'homme se montre dans les retours de l'humeur, & ses desseins dans le cours de sa conduite.

Si les temples ont été l'asyle des criminels, c'étoit pour montrer que les Dieux étoient moins inexorables que les hommes.

Une erreur involontaire est toujours pardonnable.

D'où vient que les supplices n'arrêtent pas les crimes? C'est qu'il y a des passions plus terribles que les châtimens. Quelles sont ces passions? Le desir & l'espérance (*b*).

(*a*) Le fil de nos jours est roulé autour du fuseau des Parques. Les loix, les coutumes, les mœurs & les manières sont les couleurs de ce fil. A mesure qu'il se devide, la couleur s'use, & ses nuances changent.

(*b*) N'y a-t-il pas des Etats qui tendent visiblement à leur destruction, dit Grotius? Certainement si quelque chose étoit capable d'empêcher une faute publique, ce seroit la perte d'une Nation; mais l'ambition nous aveugle sur nos démarches. Le desir est quelquefois assez violent

Les punitions sont faites pour ameliorer, non pour détruire.

Les loix sont une digue souvent forcée & rompue (*a*).

L'étonnement peut faire rentrer un peuple en lui-même. Un grand malheur peut le guérir de tous ses maux.

Tel est ce recueil de notes manuscrites depuis près de deux siécles, où l'Auteur, quel qu'il soit, sembloit avoir tracé les premiéres lignes des beaux traités que nous avons vû depuis éclorre, sur le droit de la guerre & de la paix. Il avoit de plus désigné avec des traits

pour faire envisager froidement le danger. La vûë de la mort n'est pas capable d'arrêter une ame violemment émûe. Le misérable pressé par la faim court à l'assassinat ou au supplice, sans trembler. Il est des maladies, où l'homme perd sa raison, sa liberté, sa pitié, la mémoire du passé, la crainte de l'avenir; ensorte que l'espoir d'une récompense qu'il ne connoît pas, a plus d'empire sur son ame, que l'horreur du supplice qu'il voit.

(*a*) Cette Digue est d'autant plus sujette à être forcée, qu'elle est plus épaisse. Les Loix devroient détourner les sources du vice, au lieu d'arrêter les crimes de front. Mais quand la corruption est augmentée par les barrières qui la resserrent, alors c'est un torrent, qui refoulant sans cesse sur lui-même, mine son fonds & ses bords.

de plume, certains traités d'alliance remarquables, rapportés dans Thucydide, que l'éditeur de Florence a cru devoir ajouter aux notes, & qu'il a traduit en Italien. Cette collection fait honneur au zéle de celui qui l'a publiée. Elle décéle un Observateur curieux des bonnes choses, & marque un esprit initié dans les mysteres de la politique.



LE AMAZZONI,

Tragedia della Signora DU BOCAGE, *tradotta Nell'Italiana favella da* LUISA-BERGALLI GOZZI *Veneziana.*

LES AMAZONES,

Tragédie de Madame *DU BOCAGE*, traduite en Italien par Me *Louise Bergalli de Gozzi* Vénitienne.

A VENISE.

M. DCC. LVI.

Chez PIERRE BASSAGLIA.

LA France n'est pas la seule nation, où les Dames cultivent les Lettres avec succès. Si nous avons vu sortir d'une plume que les Muses & les graces conduisoient, des Ouvrages dignes de charmer comme leur Auteur; si parmi toutes les fleurs qui s'offrent aux appas d'un Sexe aimable, Madame DU BOCAGE n'a voulu cueillir que celles du Permesse; Me *Gozzi* consacrée dès l'enfance aux travaux d'Apollon, n'a pas fait moins d'hon-

neur à sa Patrie & à son Sexe. Une Traduction de Térence en vers Italiens, une autre de la Zaïre de M. de Voltaire, une Tragédie intitulée *Bradamante*, ont signalé les premiers pas de cette illustre Vénitienne dans la carriere des Lettres. Elle vient de joindre ses lauriers poëtiques à ceux de Madame DU BOCAGE, & l'on doit regarder sa Traduction des Amazones, comme une nouvelle preuve de la délicatesse de son goût, & de son zéle pour la gloire d'un Sexe accoutumé à triompher du nôtre. Rien n'est plus flatteur pour nous que cet hommage rendu aux Muses Françoises par les Muses d'Ausonie. Loin de se disputer le chemin du Parnasse, elles y marchent d'accord, & se prêtent la main pour en atteindre le sommet. Engagés par la reconnoissance que nous inspire un si bel exemple, & par l'espoir de la gloire qui peut résulter de cette heureuse émulation entre deux peuples si ressemblans, nous nous ferons un devoir de faire connoître en France les ouvrages de Me *Gozzi*. Il en paroîtra des extraits dans le Journal prochain, & pour les faire desirer, il suffit de parler dans celui-ci de la Traduction des Amazones. Elle nous a paru aussi élé-

gante qu'exacte & littérale. L'Auteur qui est trop au-dessus des difficultés pour se les épargner; a traduit le texte, vers par vers. Ce n'est pas tout; M. *Gozzy* a porté la fidélité jusqu'à imiter la mesure même des vers de l'original. Les vers *Martelliens* dont nous avons déja parlé (*a*), sont de quatorze syllabes, & partagés au milieu par une césure. Cette mesure est différente de celle des autres vers Italiens, en ce qu'elle ne consiste pas dans la valeur, mais dans le partage des syllabes. Chaque hémistiche est un vers de sept syllabes, deux desquelles doivent être longues, sçavoir la seconde ou la quatriéme indifféremment & la septiéme, qui l'est toujours. Mais des exemples instruiront mieux que des préceptes.

Acte II. *Scène V.* Vers 53.

MÉNALIPPE.

La liberté, Théfée, est le souverain bien.
La vaine soif de l'or, la discorde & l'envie
Dans le sein des plaisirs germent & prennent vie.
Parmi nous les travaux & la frugalité
Maintiennent la vertu, la paix, la vérité.

(*a* Voyez le Journal de Décembre 1756, pag. 31.

Sur l'empire des Rois le nôtre a l'avantage.
Souvent dans vos Etats le pouvoir se partage ;
Mille jeunes beautés soumettant leurs vainqueurs,
Au gré de leurs desirs dispensent vos faveurs.
Leur regne d'un instant dure assez pour vous nuire,
Pour usurper vos droits qu'elles voudroient détruire,
Et la vieillesse enfin les livre à vos mépris.
Loin de la craindre ici, le tems nous donne un prix.
Les rides sur le front y marquent la puissance ;
Nul intérêt secret n'y porte à la vengeance ;
Et le seul bien public y réunit les voix.
Les siécles avenir surpris de nos exploits,
Si nos Etats détruits revivent dans l'histoire,
En admirant nos mœurs, auront peine à les croire.

Theseo, la libertade, in terra è il sommo bene.
Vana sete dell'oro, discordia, invida voglia,
In mezzo de' diletti nell'animo germoglia.
Fra noi l'aspre fatiche ed i frugali modi,
Fan che virtude, e pace, e verità si lodi.
Sopra quelle de Regi lieta è questa Cittade.
Spesso ne' vostri stati divisione accade.
Mille giovani belle, vincendo i vincitori,
A chi loro più piace danno i vostri favori.
Lor brevissimo regno, per nuocervi, assai dura,
I diritti vi usurpa, contro a' quali congiura ;
E per vecchiezza poi vi cadono in dispregio.
Non che temer vecchiezza, a noi raddoppia il pregio.
Quì, segno di possanza è la rugosa carne,
Qui privato interesse non guida a vendicarne.

Solo il pubblico bene nostri voti ha sicuri.
Di noi maravigliando i secoli venturi,
Se, dal tempo distrutte, nelle storie avrem loco,
I nostri usi ammirando, li crederanno poco.

Acte III. *Scène II.* Vers 13.

ORITHIE à ANTHIOPE.

Dans ses soins réservés sa froideur est écrite.
Un mortel que la haine, ou que l'amour irrite,
Annonce ses desirs en voulant les cacher.
On apprend son secret, même sans le chercher.
S'il sentoit le beau feu, qu'en mon cœur il fit naître,
Malgré lui son maintien vous l'auroit fait connoître.
Ses regards plus distraits à mon départ subit,
Vous auroient exprimé sa flamme ou son dépit ;
Et par mes tendres vœux son ame prévenue,
D'un orgueilleux respect n'eût point blessé ma vûe.
Je ne suis point aimée ! en ce moment d'horreur,
Ma honte & ma fierté se changent en fureur.
Quoi ! j'offense nos Dieux, mon devoir & ma gloire,
De mes faits éclatans j'obscurcis la mémoire ;
Découvrant une ardeur que j'aurois dû cacher,
Je me dégrade aux yeux que je n'ai pû toucher ;
Et l'objet qui me plonge au fond de cet abîme,
Méprise mon pouvoir & le mal qui m'opprime.
Dans cet abaissement où me réduit l'amour,
Moi-même je me hais, je crains l'éclat du jour.
Pour punir mes erreurs, ombres de nos Guerrieres,
Venez, du noir séjour franchissez les barrieres...

Je vous invoque en vain ; il n'est plus tems ; mes feux
Etouffent mes remords, & maîtrisent mes vœux.
Qu'il redoute, l'ingrat, une amante outragée !

In quell'animo cauto la freddezza si vede :
Chi dentro l'odio asconde, o l'amorosa fede,
Esce co' suoi desiri contrari alle parole ;
E spiega anche il secreto a chi saper nol vuole.
Se il vivo foco avesse, che nel mio petto ha messo,
Mal grado il suo contegno tu lo vedevi espresso.
Ogni atto suo più lieve, al partirmi improviso,
Scoprivasi o l'amore, o l'odio suo preciso :
E dal mio dolce foco quell'anima già presa,
Col superbo rispetto non m'avria fatto offesa.
Ah che amata io non sono. Inquest'orribil punto,
Rossore e fasto, in fiero sdegno a cambiarsi è giunto.
Offendo i nostri numi, il mio dover, la gloria,
Delle mie chiare imprese oscuro la memoria,
Discoprendo una fiamma, che tacerla era bene ;
E m'abbasso ad un viso, che negato mi viene.
E colui, che in abisso sì grave ora m'affonda,
Il mio poter non cura, ne il mal, che mi circonda.
Nel vedermi condotta da amore a tal bassezza,
Odio me stessa, e temo del giorno la chiarezza.
A punirmi, voi spirti delle nostre Eroïne,
Venite, dell'oscuro soggiorno oltre al confine.
Ah ! che in vano io vi chiamo. Non più, che il mio furore
Già vinse i miei rimorsi, e signoreggia il core.
D'un amante oltraggiata paventi ora l'ingrato!

Acte IV. *Scène V.* Vers 49.

ORITHIE à THÉSÉE.

Cruel, laisse ma gloire & conserve ta vie ;
Je chérissois nos loix, je te les sacrifie.
Fidele à la vertu, sans toi mon triste cœur
Jamais des feux d'amour n'eût ressenti l'ardeur :
Et sur le Thermodon tu portes plus d'allarmes ;
Que les monstres cruels terrassés par tes armes ;
Leurs perfides regards du moins n'ont point d'appas,
Qui voilent les dangers qu'on trouve sur leurs pas.
Pourquoi franchir les mers, dont le Ciel nous sépare,
Pour bannir la vertu de ce séjour barbare,
Y porter les soupçons, la honte, les remords,
Et rendre un fol amour vainqueur de mes efforts?
En mille autres climats sa chaîne est légitime :
On brise ici ses nœuds, & son joug est un crime ;
Mais s'il est des mortels formés pour tout charmer,
Que n'ont-ils donc des cœurs que l'on puisse enflammer ? . . . .
Que ne t'ai-je banni de ce palais paisible ?
J'y crains plus tes regards que ton bras invincible.
Thés. hélas ! . . . .
Orith. ah! ce soupir réveille mon espoir.
De t'attendrir mes pleurs auroient-ils le pouvoir ?
S'il étoit vrai, grands Dieux ! j'oublirois mes allarmes,
Mes soupçons, mes remords, un trône plein de charmes,

Et suivant les projets que m'inspire l'amour,
Pour toujours avec toi je fuirois ce séjour. . . . . .
Viens, je veux avec toi porter partout la guerre;
De monstres, de brigands allons purger la terre;
Montrons à l'univers à quel point de grandeur,
L'amour d'une Amazone éléve sa valeur.
Pour une amante née au milieu des allarmes,
Ne crains ni les dangers, ni la soif, ni les armes.
En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,
Que ces travaux guerriers à mes yeux seront doux!
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ses feux chéri de la victoire!
D'avoir les mêmes soins, les mêmes ennemis,
Se voir tous deux vainqueurs, & le reste soumis!

Crudel, della mia gloria non mi parlar; ma vivi.
Amava io le mie leggi; di questo amor mi privi;
Costante in mia virtude, senza te, la trist' alma,
Per amor non avrebbe mai turbata sua calma.
Ed al mio Termodonte più terrore tu apporti,
Di quei feroci mostri, che col tuo braccio hai morti.
Ne' lor perfidi sguardi, non han bellezze almeno,
Che celino i perigli, onde il sentiero è pieno.
Perchè tanto discosti mari a varcar ti vidi,
Per sbandir la virtude da' miei barbari lidi?
E condurci sospetti, in cambio, onta e rimorso,
E contra un cieco amore levarmi ogni soccorso?
Ha in mille altre provincie legittimo comando:
Quì si ammorza sua fiamma, e quì si falla amando.
Ma se in terra è un sembiante, che ciascuno innamora,
E perchè non ha il core atto ad amar ancora? . . .
Perchè dal cheto lido non t'ho cacciato in bando?
Temo più di tue luci, che del fatal tuo brando.

TES. *oimè!*
ORIT. *questo*
sospiro, ah! risveglia mia speme.
Ti move questo pianto che dal cor mio si preme?
Se questo è vero, oh Cieli! lasciar mie smanie io voglio,
I sospetti, i rimorsi, il lucido mio soglio.
E seguendo la strada, per dove amor m'invita,
Di quà fuggirò teco per tutta la mia vita . . . . . .
Vieni; ch'io voglio teco per tutto arrecar guerra;
Andiam, di mostri e iniqui a liberar la terra.
Conosca il mondo intero a qual sublime segno,
Amando alza un' Amazzone suo voloroso sdegno.
Per un amante nata fra l'aste e le bandiere,
Di perigli, di sete, di guerra non temere. . . .
In prova dell'amore, che reggerà mia spada,
Quanto godrò che a terra caldo sudor mi cada.
Qual letizia mi aspetto d'aver parte alle glorie
Del mio dolce amatore carico di vittorie?
D'aver le stesse imprese e i suoi nemici istessi,
Veder noi vincitori, e tutti gli altri oppressi.

Il faut avouer que la Langue Italienne est la plus propre de toutes aux traductions, soit par la fécondité de ses expressions, soit par la variété de ses tours. C'est en cela même qu'elle doit avoir une supériorité sur la plûpart des autres Langues, puisqu'elle rend toutes les beautés étrangeres sans rien perdre de ses graces naturelles. Mais pour lui conserver cette prérogative originale, on peut dire qu'il falloit la posséder comme Me Gozzi. Le volume de sa tra-

duction est d'autant plus curieux qu'on voit à la tête le portrait des deux Auteurs, & que par la plus heureuse rencontre, les traits de chaque visage sont faits pour caractériser les beautés de chaque Nation.

ATHELSTAN.

A Tragidy. as it is acted at the Theatre Royal in Drury lane. 8. pr. 1. sh. p. d. Davis.

ATHELSTAN.

Tragédie, représentée au Théâtre Royal de Drury lane in-8°. *se vend un chelin & demi, chez* Davis.

CETTE Piéce a eu neuf représentations de suite sur le théatre de Lonres; non pas *incognito*, ni aux dépens des Comédiens, comme il arrive quelquefois parmi nous; mais avec tout le bruit, & la foule que les bonnespiéces ont coutume de faire. Quand le sort de l'ouvrage est décidé, la réputation de l'Auteur l'estelle aussi? Non pas toujours. En vain le Parterre & la Nation applaudissent si par malheur le critique se met de mau-

vaise humeur pour n'avoir pas été prévenu de façon (*a*) ou d'autre, par l'Auteur; le public verra combien il est déraisonnable de goûter une chose, parce qu'elle lui plaît, & de battre des mains sans avoir étudié auparavant le nom de tous les ressorts dont la machine, qu'on appelle Drame, est composée. Apprenez, Messieurs les Auteurs, que nous autres Journalistes, si nous ne sçavons pas, la plûpart, faire des piéces de Théatre, nous n'en sommes pas moins vos maîtres. Tel, un Romain se croyoit au dessus des Rois, parce qu'il les détrônoit. Souvenez-vous sur-tout que les jugemens d'un critique sont à cent voix, comme les réponses de la Sybille, qui sortoient par cent portes.

A quoi sert ce préambule, diront des esprits chagrins? Eh! que seroient nos extraits sans cela? Mais cette question même est le sujet d'un nouveau préambule; & celui-ci n'étoit destiné qu'à rassurer les Lecteurs sur la contradiction qu'ils s'imagineroient voir entre le succès de neuf représentations, & l'idée d'une Tragedie aussi mauvaise

(*a*) Il y a tant de façons de prévenir un Critique; mais ce n'est pas à nous de les dire.

que les critiques Anglois veulent que ſoit celle-ci.

Noms des principaux Perſonnages.

GOTHMUND, *Général de l'armée Danoiſe deſcendue en Angleterre pour la conquérir.*

HAROLD. *Lieutenant-Général des Danois.*

DUNELM, GOODWIN, } *Officiers Danois.*

ATHELSTAN, *Seigneur Anglois, Duc de Mercie, qui a paſſé dans l'armée des Danois, pour quelque mécontentement.*

EGBERT, *Officier général Anglois, fait priſonnier par les Danois.*

THYRA, *Femme d'Egbert, priſonniére des Danois.*

EDWINE, *Confidente de Thyra.*

SIWARD, *Confident d'Athelſtan.*

La Scene eſt dans un camp des Danois, à quelque diſtance de Londres.

ACTE I.

Dunelm ouvre la Scene, & vient raconter à Harold, qu'il a vû d'une hauteur où il étoit poſté, la Ville de Londres toute en feu; que ſans doute

l'autre partie de l'armée Danoiſe qui l'environnoit, a remporté la victoire, & qu'elle eſt dûe, ſelon toute apparence, au Général Gothmund. Harold, loin de ſe réjouir d'un événement ſi avantageux à ſa Nation, n'écoute que ſa jalouſie contre Gothmund, qui ne l'a confiné dans un camp oiſif, que pour lui dérober la part qu'il devoit avoir à la gloire de cette journée. Il éclate en menaces contre ſon Rival, & jure de s'en venger, lorſque Godwin arrive pour annoncer que la défaite des Anglois eſt attribuée à la valeur d'Athelſtan, qui indigné d'une préférence injuſte avoit paſſé dans le camp des Danois. Cette révolte d'Athelſtan eſt le pivot ſur lequel roule toute la piece.

Dans la troiſiéme Scene Gothmund paroît, ſuivi des priſonniers Anglois, au nombre deſquels eſt Egbert. Le Général Danois dont Harold envioit le triomphe, ne ſent au milieu de ſes honneurs, que le dépit d'en partager la gloire avec Athelſtan; comme ſi la jalouſie empoiſonnoit le cœur de tous les Héros, pour les punir de leurs cruautés. » Trop odieux Athelſtan, s'écrie-t-il, » tu m'enleves donc mes lauriers; » que

» que je dois te haïr! La renommée » qui publiera ta gloire, obſcurcira la » mienne. On dira par-tout que c'eſt » la Bretagne qui a ſoumis la Bretagne; » & qu'elle ne pouvoit être vaincue que » par elle-même. Viens, implacable » haine, verſer ta rage dans mon ame, » & mets entre Athelſtan & moi la plus » cruelle de tes furies.

Athelſtan arrive au milieu de ſes nouveaux Alliés qui le félicitent de la victoire. Gothmund lui-même donne des marques de joie, pour mieux couvrir ſa haine ſous le voile des égards. Mais Athelſtan à l'aſpect d'Egbert ſon concitoyen qu'il apperçoit parmi les priſonniers, ſent ſe réveiller les remords de ſa trahiſon; & pour les appaiſer il lui offre ſa liberté. « Non, non, répond Egbert, » je préfére mon eſclavage à ta victoire; » & j'aime cent fois mieux porter mes » chaînes toute ma vie, que de les voir » briſer par la main d'un traître. Il me » reſte au moins une conſolation dans » mon malheur: graces aux Dieux, je » ne ſuis pas Athelſtan. » Egbert eſt remis à la garde de Harold.

Athelſtan dans la Scene ſuivante apprend à Gothmund qu'il a fait une priſonniére d'une grande beauté, & qu'elle

va bientôt paroître; ſans doute qu'il n'en parle au Général Danois; que pour l'intéreſſer au ſort de cette captive, à qui il voudroit ménager un traitement plus doux. Gothmund en fait d'avance, au fond de ſon cœur, la proie de ſes deſirs.

Thyra paroît toute éplorée, ne parlant à ſa confidente Edwine que d'Egbert ſon époux, dont elle ignore quel a été le ſort dans le combat. Gothmund ravi des charmes de Thyra, demande à Athelſtan de la lui céder, & ſur ſon refus il paſſe de la priére à des ordres accompagnés de menaces; la haine éclatte de part & d'autre, & ces vainqueurs ſe ſéparent diviſés par la nouvelle Briſeis.

ACTE II.

Gothmund découvre aux deux Officiers Danois (Harold & Dunelm) l'excès de ſon amour pour la belle Captive, & les conſulte ſur les moyens d'aſſouvir ſa paſſion. Harold lui perſuade qu'un priſonnier Anglois peut ſeul réüſſir à vaincre la fierté de Thyra.

» Non, dit Gothmund, les implacables Anglois, libres même dans leurs » fers, grands au milieu de leur défaite, » oſent encore défier un vainqueur

» qui les enchaîne. Semblables aux » chênes orgueilleux, quoique terrassés, » à demi consumés par la foudre, ils » levent encore une tête altiére, & » bravent le pouvoir de celui qui les » a frappés.

Cependant Harold fait venir Egbert, & lui propose un moyen de racheter sa vie & celle de tous les prisonniers Anglois. Quel est-il ce moyen ? C'est de gagner Thyra, & de soumettre son cœur aux volontés de Gothmund. Au nom de Thyra, Egbert s'écrie.

» O pouvoir céleste! Harold, si l'hu» manité n'est pas encore sortie de ton » cœur, si tu connois les doux noms » de mari & d'épouse, si les gémisse» mens de la vertu désespérée, si la reli» gion, si l'amour du mérite ont quel» que empire sur toi, & peuvent t'en» gager à de grandes actions; enfin si » tu es sensible à la pitié, écoute-moi; » Thyra est ma femme.

Soit que ce discours touche le cœur d'Harold, ou qu'il veuille traverser l'amour de Gothmund, il permet à Egbert d'aller voir son Epouse. Cette entrevûe sembloit devoir amener une belle Scene; mais l'Auteur l'a manquée, sans doute que son génie

se reposoit, & se réservoit pour la Scène suivante.

Tandis qu'Egbert & Thyra parlent d'Athelstan, il entre sur la Scène, suivi de son confident. Tous les Anglois qui s'y trouvent, profitent de cette entrevûe pour ramener Athelstan à son devoir. Touché de leurs reproches, ébranlé par leurs priéres, « Qu'ai-je fait ? dit-il, ô » Angleterre! déplorable Angleterre!

SIWARD.

» Tu pleures, Athelstan ? Venez, » digne repentir, enfant du Ciel, pré» sage du pardon, avant-coureur d'une » vertu renaissante; venez précieuses » larmes, attendrissez ce cœur géné» reux, pénétrez-le de pitié pour sa » triste Patrie; & que cette grande » ame reveillée, en soit encore une fois » & la gloire & l'appui.

ATHELSTAN.

» Hélas! il est trop tard! oh déses» poir inépuisable!

EGBERT.

» Jamais il n'est trop tard pour re» tourner à la vertu. Thyra, Siward, » tombons ensemble à ses genoux, & » rendons-le à notre Patrie désolée.

THYRA.

» Exaucez la priére d'une Captive » infortunée.

EGBERT.

» Regardez en nous un million d'An» glois innocens....

SIWARD.

» Qui sollicitent leur vie & leur li» berté.

EGBERT.

» Ecoutez les gémissemens des Chré» tiens égorgés....

THYRA, } dont le sang coule pour leur foi.
SIWARD, } implorant ton secours.

ATHELSTAN.

» Levez-vous, chers Anglois, levez» vous.... je céde.... je me rends.... » ouï, ma Patrie, je suis à toi.

EGBERT.

» Quel heureux changement!

SIWARD.

» O généreux Athelstan!

ATHELSTAN.

» Et cependant m'avilir.... mandier » bassement mon pardon.

SIWARD.

» Quand on s'abbaisse au crime, c'est » alors qu'on se dégrade; mais quand il » s'agit de le réparer, plus on s'humilie, » plus on est grand.

ATHELSTAN *les embrasse.*

» Emparez-vous de mon cœur, mes

» amis; vous le guidez vers la paix. Vos » discours comme une lumiére céleste » ont dessillé mes yeux. Dans quel » aveuglement, dans quelle frénésie » j'étois tombé! O Roi trop généreux, » mais trop outragé, comment pour» rai-je me présenter devant toi ?

EGBERT.

» Que sa bonté te rassure. La clémence » est sa vertu la plus chere; & lorsque » sa justice demande le terrible sacrifice » de la vie, il n'en prononce l'ordre » funeste qu'à regret.

SIWARD.

» Un espion sûr & fidéle vient de » m'informer que notre vaillant Monar» que ayant réuni ses troupes dispersées » tombera demain avant l'aube du jour » sur le camp des Danois; mene-lui tes » braves Merciens.

ATHELSTAN.

„ O Ciel! je ne te demande que la „ faveur de mourir sur un vaste mon„ ceau de Danois terrassés. Venez.... „ sortons de ce camp.

EGBERT.

„ Hélas! je suis captif, & je ne puis te „ suivre; mille Anglois qui sont ici pri„ sonniers avec moi seroient massacrés, si » j'échappois au vainqueur. Mais je con» fie à tes soins un dépôt plus cher que

„ ma vie. Thyra peut t'accompagner „ dans ta fuite.

THYRA.

„ Faut-il donc nous séparer, Egbert? „ Quel arrêt cruel! Puis-je me résoudre „ à ne point voir mon Epoux? Partirai- „ je avant lui?

EGBERT.

„ Vas, laisses-moi, pars, & sois sûre „ que tu me seras toujours chere.

ATHELSTAN.

„ Eloignez-vous, Thira, tandis que „ je vais endormir les soupçons des Da- „ nois, attendez-nous dans votre tente, „ & soyez prête à fuir. Toi, Siward, cours „ à mes Merciens, dis-leur mon crime, „ & peins leur mon repentir encore plus „ grand que mon crime, excite leur va- „ leur, porte-la jusqu'à la rage, qu'elle „ expie ma trahison. Qu'aux mânes des „ Anglois qui sont morts par nos mains „ dans le combat, nous immolions en- „ semble toute l'armée des Danois.

ACTE III.

Gothmund & Egbert se rencontrent, & se disent tout ce que la fureur suggere d'un côté à un infâme ravisseur, & de l'autre à un époux outragé. Le Tyran ordonne à ses gardes de conduire Egbert en prison. C'est dans ce

moment que Thyra vient fléchir par ses larmes la rigueur de Gothmund. Celui-ci ne veut accorder la vie à Egbert qu'à des conditions injurieuses pour la vertu de son Epouse. Elle résiste en vain; „ Cédez, lui dit, Gothmund, ou son „ sort est décidé.

THYRA.

„ Ayez pitié d'une Captive, d'une „ orpheline, sans appui, sans amis; „ rebut de ma Patrie, inconnue à toute „ la terre, à moi-même; d'une malheu- „ reuse enfant, jettée par le naufrage sur „ les côtes d'Angleterre & peut-être née „ Danoise. Eh, pourquoi, Edwine, „ pourquoi fus-je arrachée à la mort par „ les mains de ton pere? Sans lui mes „ malheurs trouvoient un paisible tom- „ beau dans les abîmes de la mer.

GOTHMUND.

„ Un enfant Danois!... Donnez „ m'en quelques preuves.

Edwine éclaircit ce mystere en racontant que son pere qui habitoit sur les côtes du païs de Wessex, vit un jour échouer un vaisseau Danois sur un rocher, que tout l'équipage périt à l'exception d'une petite fille que les flots apporterent contre toute espérance sur le rivage, qu'elle avoit une chaîne

autour du col. Thyra produit cette chaîne pour appuyer la vérité du récit d'Edwine. Gothmund la prend.

„ Cette chaîne, dit-il *à part*, me „ servira à dénouer le mystere de ta „ naissance, & ce nœud développé fera „ dissoudre encore ceux qui te lient aux „ Anglois.

Il sort dans le dessein de profiter de ce qu'il vient d'apprendre, pour rompre le mariage d'Egbert.

Athelstan paroît, Thyra lui renouvelle ses plaintes de la cruauté de Gothmund pour son époux.

ATHELSTAN.

„ Avant que la nuit ait fait place au „ jour, je fondrai sur les détestables „ Danois, & je rendrai la liberté à „ Egbert. Venez donc, chere Thyra, „ commençons par assurer la vôtre.

Dans ce moment Godwin vient signifier à Athelstan un ordre précis de rendre Thyra, comme étant Danoise & sujette de Gothmund; & pour attester ce fait, il montre la chaîne que portoit Thyra. Athelstan reconnoît cette chaîne: il l'avoit arrachée lui-même à un Danois qu'il avoit terrassé dans un jour de bataille entre les Anglois & les Danois. Athelstan l'avoit mise au cou de sa fil-

le, qui venoit de naître. Cette enfant lui avoit été enlevée au berceau par les Danois. Depuis vingt ans il n'en avoit point eu de nouvelle, & il ne lui étoit resté de sa fille qu'un douloureux souvenir. Il a beau conjurer qu'on la lui laisse. Godwin l'arrache d'entre ses bras, Athelstan veut la défendre, il est désarmé par la garde. Ainsi finit cet Acte, où l'on remarque quelques pensées saillantes: entr'autres celle-ci. Thyra parlant à Gothmund de son mari, lui dit:

„ Tu ne sentis jamais combien les „ ames sont étroitement liées par les „ nœuds sacrés & indissolubles d'un „ amour pur & mutuel. Nous ne pou- „ vons connoître un bonheur, que nous „ ne partagerions pas ensemble. Le plai- „ sir comme le soleil doit nous éclai- „ rer tous deux, ou ne luire sur aucun „ de nous; & si la nuit de la mort „ vient fermer ses yeux, le flambeau „ de ma vie s'éteindra pour toujours.

Dans un autre endroit, Thyra dit à Godwin:

„ Je crains de me trouver Danoise, „ & dès-lors indigne des soins des gé- „ néreux Anglois.

GODWIN.

„Ne perdez rien, Thyra, de l'opinion que vous devez avoir de vous-même. Ainſi que dans le fonds des forêts, où le terrible léopard pouſſe des hurlements affreux, on voit éclorre & fleurir la brillante roſe, de même dans un climat ſauvage la vertu croît ſans culture. Quelque part où on la trouve, elle intéreſſe à ſa défenſe; & dans tous les païs, la vertu eſt l'objet des ſoins de la vertu.

ACTE IV.

Athelſtan redemande ſa fille à Gothmund, mais inutilement. Harold vient perſuader à celui-ci qu'Egbert eſt enfin déterminé a faire conſentir ſa femme aux deſirs d'un Vainqueur. Mais c'eſt un piége tendu à Gothmund. Car Harold rival de ſes ſuccès, & toujours occupé des moyens de le perdre, n'a fait qu'animer encore davantage Egbert contre la réſolution du Tyran; & pour s'en défaire plus ſûrement, il veut employer la main d'Athelſtan. Il lui confie ſon projet, lui donne un poignard & promet de l'introduire par une ſecrette iſſuë, dans la tente de Thy-

ra, où il ſçait que Gothmund doit ſe rendre pour conſommer ſa déteſtable paſſion. Il lui conſeille pour mieux tromper la vigilance de la Garde, de porter des plumes pareilles à celles de Gothmund. Athelſtan excité par le double intérêt de ſa haine perſonnelle à ſatisfaire & de l'honneur de ſa fille à préſerver, brûle de toucher au moment qui doit aſſurer le repos de ſa famille & finir peut-être les malheurs de ſa Nation.

ACTE V.

Egbert eſt introduit par Godwin chez ſon épouſe. Il l'avertit du deſſein où eſt Gothmund de forcer pour la derniere fois ſa réſiſtance. Mais afin de prévenir ſon attentat, il lui préſente un poignard pour le plonger dans le ſein de Gothmund. Thyra frémit à cette propoſition; mais ſon mari ne la quitte qu'après avoir déterminé ſon courage à ce violent parti.

Harold conduit Athelſtan, ſur un côté du Théâtre où il doit attendre Gothmund, & il ſe retire. Thyra qui les entrevoit à travers l'obſcurité, croit reconnoître Gothmund aux plumes que porte Athelſtan. Voici, dit-elle, le raviſſeur déteſtable qui paroît à mes yeux.

Athelſtan s'avance vers la tente de Thyra & paſſe devant elle ſans la voir. Elle le ſuit croyant toujours que c'eſt Gothmund, Athelſtan croyant entendre Gothmund ſe retourne; une voix s'éleve derriere le Théâtre. » ô trahiſon! meurs infâme.

Edwine s'écrie; » ô pouvoir des Cieux, ſecourez-là.

ATHELSTAN *avec ſon poignard enſanglanté.*

» Qui que tu ſois, traître Danois, mon fer eſt teint de ton ſang.

EDWINE.

Quel ſang! Athelſtan! Quel ſang!... je tremble .... je frémis.

ATHELSTAN.

» Si le deſtin eſt juſte, c'eſt celui de Gothmund.... où eſt ma fille?

EDWINE.

» Puiſſent d'éternelles ténébres vous la dérober!... Que la foudre en vous écraſant, épargne à vos yeux le ſpectacle affreux qui ne va que trop-tôt vous remplir d'horreur.

THYRA.

» Mon ſang coule; je me meurs.... Edwine! Edwine!

ATHELSTAN.

» O terreur! j'attends les derniers coups du ſort. Qu'elle voix

mourante, auſſi terrible que l'éclair ſorti d'un nuage obſcur, porte dans mes eſprits un jour affreux? Non jamais la ſombre lueur des feux de l'Enfer n'a découvert tant d'horreurs aux regards des criminels déſeſpérés. Où eſt ma fille?...

THYRA.

» Oh! mon pere. Secourez-moi.

ATHELSTAN.

» Oh! Ciel, ô meurtre!... moi parricide! (*il ſe jette par terre à ſes côtez,*) parle, parle, qu'elle main juſqu'à toi...

THYRA.

Oh.....

ATHELSTAN *ſe levant & traverſant le Théâtre.*

» Tu ne peux donc parler?... hélas! au ſecours.... elle expire.... pas un ami ne vient à mes cris. Ecoutez-moi, barbares Danois; & venez voir un ſpectacle qui arracheroit des larmes de ſang au cœur le plus feroce....; ma fille! ma fille! qui! moi, je t'ai donné la mort! *il ſe met à genoux près d'elle.*

THYRA.

» Pourrez-vous jamais pardonner?

ATHELSTAN.

» Pardonner? Pardonner?

THYRA.

» Ma parricide main prête à se lever » sur vous... je meurs contente. Oüi j'a» bandonne la vie sans regret; puisque » j'ai échappé au malheur de verser le » sang d'un pere.

ATHELSTAN.

„ Oh coup affreux! Quoi tu de» mandes pardon à qui vient de t'assassi„ ner! Elle expire, elle expire,... ah „ dis à ton meurtrier, dis à ton malheu„ reux pere, si toi-même tu lui pardon„ nes son crime.

Tandis qu'Athelstan se livre au désespoir, au repentir, à la rage; Siward entre pour lui raconter que ses fideles Merciens conduits par le Roi d'Angleterre ont défait les Danois, & qu'Egbert a tué Gothmund. Athelstan trop abattu pour prendre part à ces évenemens, ne songe qu'à terminer sa vie, il fait des efforts contre lui-même, mais ses amis retiennent son bras. Enfin il expire de douleur.

Comme il faut toujours choisir le bon & laisser le mauvais, soit dans la conduite, soit dans les ouvrages des hommes, que les fautes ne sont qu'une leçon du second ordre, & qu'un Auteur Anglois qui a reçu 500 liv. sterling de

sa Piéce, s'embarrasse peu des critiques d'un François; on peut omettre de remarquer les défauts de cette Tragédie, assez sensibles aux Connoisseurs & peu dangereux pour les autres qui ne la prendront pas pour modéle.

Mais ce qui nous paroît digne d'être imité; c'est cette vivacité d'action & de jeu qui fait le pathétique de la derniere Scéne. Voilà comme les grandes passions s'expliquent, par des mouvemens dèsordonnés, par des discours entrecoupés & interrompus, comme ces dernieres paroles: *Quoi tu demandes pardon à qui vient de t'assassiner?.... Elle expire, elle expire; ah dis à ton Meurtrier. &c,...* Athelstan se jette par terre, il traverse le Thêatre, il se met aux genoux de sa fille: Voilà des transports dignes d'un parricide; & non pas jouer les fureurs d'Oreste dans une espace de six piés quarrés, ou faire quelques contorsions de malade dans un fauteuil. Qu'un homme s'imagine un moment avoir tué sa fille, il verra si ses agitations seront mesurées, si ses cris seront doux & melodieux.

L'HOMME D'HONNEUR,

Par Adam, Fitz Adam, à Londres.

QUOIQUE je commence à vieillir, je ne me sens point encore de mauvaise humeur contre mon siécle. J'y vois, si l'on veut, des folies nouvelles, mais ce sont à peu près depuis le commencement du monde les mêmes semences de vice & de vertu que les modes font varier, selon le climat, l'éducation & le concours de mille causes. Les vices & les vertus se polissent & s'adoucissent par les façons. Les uns sont moins barbares, & les autres moins rudes. Il y a plus de fourberie aujourd'hui qu'autrefois, mais comme elle est encore mieux distribuée que la force, il y a moins d'inégalité réelle parmi les hommes. Pourvû que l'on s'entende, qu'importe que la signification des mots change tous les jours?

Nos ayeux, par exemple, avoient une idée singuliere de l'honneur. Ils l'élevoient au-dessus du devoir. C'étoit, à les entendre, un complexe de sentimens de vertu, de justice & de vérité

qui ne s'arrêtoit pas aux obligations que prescrivent les loix. Un homme d'honneur, disoient-ils, est celui qui met de la magnanimité dans toutes ses actions: homme & Citoyen, il est généreux à ces deux titres; il donne lorsqu'il peut refuser sans injustice; il pardonne lorsqu'il peut se venger avec applaudissement. La crainte ou l'espérance ne sont pas ses motifs; il n'a pas besoin d'exemples, & ne reçoit de leçons que de ses propres sentimens. Son cœur est un oracle plus sûr que celui des loix, qui formées pour un peuple composé d'ames communes, servent plutôt de frein aux vices, que d'encouragement à la vertu.

Telle étoit l'opinion de nos premiers Peres sur l'honneur; mais elle étoit trop compliquée & trop chargée. Les Romains restraignirent l'honneur au mépris des périls & de la mort pour le service de la patrie. Cette distinction étoit encore trop rafinée. Les Conquérans qui leur succéderent, les Goths & les Vandales qui les subjuguerent, simplifierent l'idée de l'honneur en le réduisant au courage de se battre, en toute occasion, sans discernement. On s'est ennuyé de ce systême un peu meur-

trier, & la politesse ingénieuse de notre siécle a modifié cette simplicité brutale.

Un Gentilhomme, ou un homme d'honneur, termes synonymes aujourd'hui, doit être toujours prêt à se battre. Autrefois il falloit attaquer, il suffit à présent de ne pas reculer. Cependant, quand par étourderie ou par brutalité il provoqueroit, il n'en seroit que plus Gentilhomme.

Il peut mentir ouvertement, pourvû qu'on ne l'en accuse pas; car ce n'est pas le mensonge, mais le reproche qui le deshonore. Alors il prouve à la pointe de l'épée, ou le pistolet à la main, qu'il est véridique; & meurt ou tue en tout honneur.

Il peut courageusement maltraiter & faire mourir de faim sa femme, ses filles & ses sœurs; séduire celles de son voisin & même de son ami; parce que, comme l'a très-judicieusement prononcé le Chevalier Jean *Brute*, il porte l'épée.

Les loix de l'honneur ne peuvent l'obliger à payer ses marchands ou ses domestiques, c'est une troupe de coquins qui ne sont pas faits pour importuner un Gentilhomme. Mais il faut

qu'il paye à d'honnêtes fripons les dettes du jeu, parce que ce sont réellement des dettes d'honneur.

Un homme peut frauder dans un emploi, vendre l'Etat & la Justice, trahir la confiance publique, & conserver son honneur.

Il peut être un Courtisan servile, appuyer les plus mauvais desseins, faire avorter les meilleures entreprises, entrer dans des cabales odieuses, pourvû qu'il fasse figure, & qu'on sçache qu'il ne trompe que par interêt; car alors le point d'honneur dépend uniquement du profit.

Un Gentilhomme peut dire des injures avec bienséance, blasphêmer en dépit des hommes & de Dieu, piller à force ouverte, & faire du tort à tout le monde, pourvû qu'il n'en souffre de personne, c'est un homme d'honneur.

Il peut engager ses terres, & vivre dans celles d'autrui; porter un diamant ou des bijoux, comme la dépouille de ses triomphes nocturnes; changer de train tous les jours, aujourd'hui dans la pompe & demain dans la bouë; s'il n'a pas refusé un duel, il n'a pas encore perdu son honneur.

Il est étonnant que la vertu soit si

rare, tandis que l'honneur qui est bien au-dessus de la vertu, est si facile à acquérir & à conserver.

Les hommes se laissent donc ainsi gouverner par des mots! Depuis plus de deux mille ans les écoles sont occupées de noms, & les idées ne se fixent point. Le grand monde par paresse ou par fierté, ne veut pas se donner la peine d'examiner le sens des termes, pour en apprécier la valeur; il aime mieux adopter la signification du jour, & s'égarer dans les erreurs les plus funestes. Combien de scélérats qui se croient sans y penser des gens d'honneur, & qui continuent à mériter sous ce titre toute la vengeance des loix, & l'indignation des hommes?

Cependant la jeunesse sans expérience y est chaque jour trompée, & ne balance pas à imiter ceux qu'on lui apprend à respecter, sous le titre équivoque de *gens d'honneur*.

Un bon Poëte Dramatique ne nous donnera-t-il pas le caractere de l'honnête homme à la mode (*a*)? Il auroit plus de succès qu'un Prédicateur, parce qu'il sçauroit plaire, divertir, & corriger le monde par la morale du monde.

(*a*) Voyez le Méchant, & l'Homme du jour.

LE MONDE.

Par le Comte de CHESTERFIELD.

LE monde a bien changé, je l'avoue. Nos chênes ne valent pas ceux de Dodone, nos chevaux sont bien inférieurs aux centaures, & nous ne voyons plus de Phénix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégènéré? Mais ne seroit-ce pas un ton de la mauvaise humeur, sur lequel des gens d'esprit auroient monté les sots, qui semblables aux Serins sifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obscurité? La malignité du cœur humain n'élève si fort l'ancienne vertu que pour se rabattre plus fortement contre le mérite de son siécle.

Les Auteurs & surtout les Poëtes, sont de grands hommes sans doute; mais un peu sujets à la vanité & à la jalousie. On dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux; cependant ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il est plus reculé dans l'antiquité. Mais laissons les Poëtes, passons au cercle des Politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner & cependant l'Angleterre est dans la plus mauvaise situation. J'entrai l'autre jour dans un Caffé, seulement pour y apprendre ce que devenoit ma pauvre Nation. Je me plaçai à portée du plus grave Bureau où présidoit un homme dont les rides annonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureusement à son exorde, qui roula sur l'état délabré de nos Colonies: là-dessus venant à parler de l'Ohio, il en trace le cours

avec le doigt sur la table, où il venoit de répandre du Caffé, dans la chaleur du discours; par la même occasion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie, de l'Empire & de la Prusse. Il annonce en même tems une guerre sanglante sur le continent, calcule les subsides dont on avoit besoin pour la soutenir, combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant sa peroraison d'un ton pathétique; „ ce n'est pas „ ainsi, s'écria-t-il, que se menoient les affaires, „ du tems de la Reine Elisabeth. L'intérêt pu- „ blic étoit pesé, & les gens capables consultés „ & employés. C'étoient-là véritablement de „ beaux jours! . . . & de belles nuits aussi, „ reprit un jeune éventé qui n'avoit encore „ dit rien, plus longues ou plus courtes, selon „ la diversité des saisons. . . . Au reste de „ beaux jours, tout comme les nôtres.

M. le Président fut d'abord étonné de cette brusque interruption; mais poursuivant avec ce mépris froid qui sied aux hommes de poids; „ je ne dis pas des jours astronomiques, mais „ des jours politiques. Oh bien, Monsieur, „ repliqua le jeune homme, je suis votre Ser- „ viteur, & il sortit avec un éclat de rire. Je sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma chere Patrie, qui depuis sa fondation avoit toujours été gouvernée par deux ou trois sujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fûs interrompu dans mes tristes réfléxions par une foule qui se pressoit pour entrer dans une maison. Je reconnus mon bon ami M. Regnier, ce Tailleur admirable qui emploie seul vingt boutiques. Je lui demandai la raison de ce concours. Ce sont, me dit-il, Messieurs les Maîtres Tailleurs qui s'assemblent aujourd'hui

pour réprimer l'insolence de nos garçons qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations? Il m'introduisit dans la chambre d'assemblée, où l'on n'attendoit que mon ami, Monsieur Regnier, sans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui en effet, qui ouvrit la séance par un discours très-véhément, où après avoir combattu les prétentions exorbitantes des garçons Tailleurs, il conclud que si le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus si énormes, & que si les ouvriers s'étoient avisé de faire une pareille incartade sous le regne d'Elisabeth, elle auroit bien sçû corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur se levoit pour haranguer; mais je sortis persuadé qu'on ne pouvoit rien opposer ni ajouter à l'éloquence de M. Regnier. Je continuois mon chemin pour arriver chez moi, lorsque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle presse. Comme je suis Badaud par réfléxion, & que j'aime à tirer des conséquences de tout: je voulus sçavoir si ce ne seroit pas les garçons Tailleurs qui s'assembloient de leur côté.

J'entrai; l'Orateur de ce corps nombreux, crioit à l'injustice, & rappelloit d'un air échauffé, la misere de ses Confreres; il dit, que si l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir, que l'Etat périroit faute de population, que c'étoit une tyrannie sans exemple, que si les Maîtres Tailleurs avoient osé sous la Reine Elisabeth, d'heureuse mémoire, elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cette conformité de sentimens & d'expressions entre mon Politique du Caffé, les Maîtres Tailleurs & leurs ouvriers.

CONSIDERATIONS

CONSIDÉRATIONS

Sur le Gouvernement d'Angleterre.

Par Milord BOLINBROKE.

CE morceau nous a paru nécessaire pour apprétier les prédictions de nos politiques sur la chûte prochaine de l'Angleterre. Les Anglois eux-mêmes ne sont-ils pas la plûpart dans la situation de ces hommes d'une imagination vive, & d'un amour propre délicat, qui se croyent perdus au moindre mal qu'ils ressentent? Quelques Colonies & quelques places de moins, loin d'être un motif d'effroi pour ce peuple, sont des blessures salutaires qui le rameneront plus violemment aux principes de sa vigueur. S'il n'est pas de sa destinée d'être Conquérant comme les Romains, il est dans la nature de sa constitution d'être indomptable. Cela suffit à son bonheur bien plus précieux que sa gloire. Heureux les peuples qui sentent que la prospérité d'un état ne consiste pas dans l'étendue de ses possessions, mais dans la solidité de leur jouissance! ô cantons

Helvétiques, seriez-vous nos maîtres dans l'art d'exister!

La constitution d'un état est le principal objet de l'attention publique. Comment peut-on aimer sa patrie sans la connoître; & sans l'aimer, comment lui sacrifier utilement sa vie & sa fortune? Ceux qui jouissent le plus de sa décadence ou de sa prospérité, occupent leur vie à ne pas y penser. Quelques-uns l'envisagent d'un air distrait & sans s'y arrêter. Ceux qui la fixent plus attentivement, la voyent toujours du même côté, ou ne l'apperçoivent qu'à travers les nuages de l'histoire & de l'antiquité. Corrigés par les défauts de ces Observateurs, perçons l'écorce du Gouvernement, allons chercher dans ses veines le principe de sa vie, & développons cet admirable méchanisme aux yeux les moins pénétrans.

Le Gouvernement est un accord libre fait entre tous les hommes qui composent une société. C'est une vérité aussi fondée, quoique moins reconnue, à Constantinople qu'à Londres. Ce principe a des conséquences visibles, & partout également inséparables. Mais parmi les Nations dont la terre est peuplée, les unes ont ignoré le principe, & les au-

tres ont négligé les conséquences. Dans la fondation (*a*) des Etats, les hommes se sont livrés avec trop de confiance à d'autres hommes, & leur ont accordé trop de pouvoir, soit dans le commencement, soit dans le cours de l'administration. Ce pouvoir s'est affermi, s'est accrû, par la nature du pouvoir même qui cherche toujours à s'étendre.

Le contrat primitif, pour n'avoir pas été clairement énoncé, ou consigné bien authentiquement, ou même renouvellé de tems en tems, s'est perdu de vûe, & du non usage est tombé dans la nullité. Ceux que l'ambition intéressoit à méconnoître la liberté naturelle, ont eu l'adresse ou la force d'en faire un attribut particulier à leur individu, mais étrangers à l'espece humaine.

(*a*) Ne diroit-t-on pas que les hommes se sont trouvés réunis un jour par hasard, dans une plaine magnifique, & que là, ils ont résolu de rester ensemble & de vivre bien unis sous de bonnes loix, nées tout-à-coup dans leur cerveau? Un homme a commencé de conquérir avant de régner; & après avoir dit, camarades, *commilitones*, il a dit, mes sujets. Voyez Romulus, César & tant d'autres. Des hommes liés par la discipline militaire sont déja tout façonnés au joug.

Le pouvoir arbitraire a commencé. Un systême de superstition enté sur un systême (*b*) imaginaire de Police a consacré cette usurpation. L'éducation l'a cimentée, & l'autorité s'est établie au-dessus des pures lumieres de la raison & des droits imprescriptibles de la nature. Quand on refléchit sur la facilité que nous avons à contracter des habitudes & sur l'empire que le temps & notre paresse leur donnent, on ne s'étonne plus de cette étrange dégradation de la liberté. Est-il de vérité morale si démontrée, qui par une contradiction soutenue ne devienne problematique? Est-il d'absurdité si révoltante, qui par une constante affirmation n'acquiere de la certitude pour le grand nombre & de la probabilité pour tous?

(*b*) *Un bien de paix*, dit l'Auteur Anglois; c'est-à-dire, l'amour de la tranquillité prévalant sur celui de la liberté, les hommes ont mieux aimé jouir de ce qui leur restoit, que de risquer leur vie pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. C'est ainsi qu'il en coûte moins aux ames indolentes de pardonner une injure, que de songer à se venger; ou pour parler d'une maniere plus conforme aux principes de l'Evangile & de l'humanité, c'est ainsi qu'un homme sacrifie un fonds qu'on lui dispute, aux fatigues & aux inquiétudes d'un long Procès.

L'Angleterre (*c*) a été assez heureuse pour ne pas souffrir la prescription; la Puissance politique y est exactement une convention, un pacte conditionnel entre le Prince & le Peuple; pacte qui a toujours été reproduit & subsistant, malgré les attentats passagers & fréquents du pouvoir arbitraire. On voit les traces de ses libertés jusques dans les orages qui ont troublé sa constitution. Ce contrat ne peut être rompu de la part du Prince, parce que, bien qu'il ait en main la puissance exécutrice, il ne peut l'exercer que selon des regles publiques & qu'avec le concours des gens établis par les Loix. Le pouvoir suprême réside dans le Roi, le Parlement & les Représentans ou Députés du Peuple. Chacune de ces trois Puissances ne reconnoît d'autre dépendance que celle que prescrit la forme de la constitution. Le Prince, quelque entreprenant qu'il soit, y est

(*c*) Les Anglois accoutumés à n'envisager qu'eux-mêmes dans l'Univers, ont la politique de ramener toutes leurs spéculations à leur utilité. C'est un vice de partialité qui sera très-bon, tandis qu'ils s'occuperont plutôt à contenir l'ambition des autres, qu'à étendre leur domination. Mais qu'ils ne confondent pas ces deux objets. Si les Lions sortoient de leur repaire, on les enchaîneroit tous à la longue.

toujours retenu par l'opposition du Parlement.

Le Corps des Représentans ne peut altérer la constitution, parce qu'il est incorruptible par sa nature, quoiqu'en disent des Etrangers qui n'ont jamais vû que les dehors de ce Gouvernement.

La Loi fondamentale a pourvû à la sagesse de l'élection des Députés, en la confiant au Peuple qui connoît toujours ses interêts & ceux qui sont les plus capables de les soutenir, en lui permettant de mûrir son élection par des Délibérations fréquentes, & de la réformer, dans un cas de surprise où sa confiance auroit été mal placée.

Le suffrage des Députés est libre, & depuis trois cens ans le Parlement veille au maintien de cette liberté, prend soin d'éloigner l'influence de la Cour, & de prévenir toute espece de corruption à cet égard.

La subordination d'une Chambre du Parlement à l'autre, & de ces deux Chambres à la Couronne, maintient la vigilance dans l'une & dans l'autre. La Puissance Royale a pour frein celle du Parlement, & la Chambre des Communes a pour frein le pouvoir du Peuple,

Entre ces deux branches de la Puiſſance légiſlative, il s'en trouve une troiſiéme qui les lie & les ſépare en même-temps. C'eſt la Chambre des Pairs. Elle ſemble d'abord dépendre trop du Roi, pour pouvoir en moderer les entrepriſes ; car la création des Pairs appartient à la Couronne ; mais comme ce titre eſt héréditaire & que le Prince qui peut le donner, n'a pas le droit de l'ôter, l'influence du Roi ſur les Pairs devient nulle avec le temps : occupans dans l'Etat un rang qui ne dépend plus ni du Roi, ni du Peuple, ils conſtituent un corps mitoyen, & tiennent la place de Médiateurs entre le Prince & la Nation (*d*).

(*d*) Encore un peu de clarté. Le Prince n'a point d'influence ſur l'élection des Députés, parce que le Parlement y veille ; ni ſur leur ſuffrage, parce que le Peuple a droit de réformer ſon élection, ſi ſes Députés avoient été corrompus. Le Roi ne peut donc rien ſur la Chambre des Communes, qui dépend, pour ainſi dire, du Peuple ; il ne peut rien ſur la Chambre des Pairs ; ſoit parce que la plûpart le ſont de naiſſance, & non de ſa création ; ſoit parce que la Chambre des Communes balance leur ſuffrage, & ne peut être de leur avis que dans le cas où il y va viſiblement du bien de la Nation. Enfin, quand toutes les voix ſeroient vendues, la Loi ne ſçauroit l'être, &

C'eſt par le mélange des gouvernemens Monarchique, Ariſtocratique & Démocratique, liés enſemble dans un ſeul ſyſtême, balancés & tempérés l'un par l'autre, que la liberté de l'Angleterre s'eſt conſervée. Les Loix fondamentales ont ſouffert quelque éclipſe ; mais après ces ténébres le Ciel n'en étoit que plus brillant, & la lumière que plus pure. C'eſt à la faveur de ces révolutions ſalutaires que les Princes foibles ou méchans ont été bornés dans leurs prétentions, que les excès des Parlemens ont ſenti le frein de l'autorité des Rois, & que l'emportement d'une Chambre a été corrigé par la modération de l'autre. Les Parlemens ont une grande influence ſur le Peuple, pour appaiſer les mouvemens de ſon inquiétude, & le Peuple ſur les Parlemens pour donner des bornes à ſon ambition. La juſte confiance de la Nation dans ſes Parlemens, & l'autorité qu'un Corps acquiert de la ſageſſe de ſon adminiſtra-

parleroit tôt ou tard à une Nation ennemie de l'eſclavage, que ſa force & les bornes de ſon terrein doivent rendre maîtreſſe chez elle. L'ambition qui a ſubjugué Sparte, Athènes, Carthage & Rome même, pourra la mettre aux fers ; mais elle les briſera toujours dans ſa Priſon naturelle, c'eſt-à-dire dans ſon Iſle.

tion, a fait qu'un Peuple, le plus libre & le plus impatient de tous, a ſupporté de plus grands impôts, & beaucoup plus longtems que le Peuple le mieux façonné à l'Eſclavage. Les cris de la Nation & la crainte d'une élection prochaine ont heureuſement déconcerté des projets formés contre la liberté. Le centre même de la Puiſſance a été gouverné par la circonférence, & cette eſpéce de majorité des Rois & des Pairs eſt ſouvent retombée en minorité. La Conſtitution eſt donc en ſûreté du côté du Roi, à moins qu'il ne ſoit le plus foible ou le plus méchant de tous les Princes : elle eſt en ſûreté du côté du Peuple, à moins qu'il ne ſoit le plus corrompu des Peuples de la terre. La Nation enfin expoſée aux plus légers inconvéniens des conſtitutions mixtes, eſt à l'abri des maux inſéparables d'un Gouvernement ſimple.

On appelle Gouvernement ſimple tout pouvoir ſuprême, qui n'admet point de bornes, ſoit qu'il réſide dans la volonté d'un Chef, ou dans les déliberations d'un Corps, ou dans les aſſemblées d'un Peuple. Un Gouvernement qui n'auroit pour principe qu'un Acte redoutable & inſtantané d'un pouvoir arbitraire, ſe-

roit de toutes les conſtitutions la plus révoltante, parce qu'elle ſépare l'idée de conſentement de celle de la ſoumiſſion, & que dès-lors elle détruit tout principe de légitimité qui réſide dans la convention. Car ſi l'homme renonce à ſa condition naturelle d'Etre indépendant, & au droit qu'il a de ſe conduire à ſon gré, ce n'eſt jamais pour ſe ſoumettre à la volonté arbitraire d'un autre homme. Or, ces formes ſimples non-ſeulement dégénèrent en tyrannie, mais ſont une véritable tyrannie dans leur inſtitution. Car la tyrannie eſt moins dans les excès monſtrueux que des hommes ſouffrent ſans ſe plaindre, qu'elle n'eſt dans le pouvoir de commettre ces excès impunément.

La ſimple Démocratie paroît de loin plus conforme aux Loix de la nature & de la raiſon que la Monarchie ; parce que c'eſt le Peuple qui gouverne le Peuple, & que ce qui convient à chaque homme, convient à peu près à tous. Mais à qui confier cette meſure exacte de pouvoir néceſſaire pour gouverner ? Le pouvoir d'un Magiſtrat eſt trop grand ou trop borné, ſoit par l'étendue, ſoit par la durée. S'il eſt trop court ou trop reſſerré, le Magiſtrat ne

peut rien faire : s'il s'étend trop loin, il peut tout entreprendre. La Démocratie ne peut donc convenir qu'à un très-petit Peuple qui n'a ni guerres, ni commerce, ni relations étrangères, ni ce qu'on appelle entrepriſes Nationales, où par conſéquent il n'y a point de changement à faire, parce qu'il n'y a ni décadence à craindre, ni amélioration à eſpérer. S'il eſt dangéreux de donner trop ou trop peu de pouvoir, le danger eſt égal pour le Peuple & pour le Magiſtrat. Une Monarchie abſolue eſt une tyrannie ; mais une Démocratie a tout à la fois l'inconvénient de la tyrannie & de l'anarchie. Si l'Ariſtocratie eſt placée entre ces deux extrémités, elle eſt entre deux pentes ſi rapides, qu'il eſt impoſſible que le cours des choſes humaines ne l'entraîne de côté ou d'autre. Si les Principaux qui gouvernent ſont unis entre-eux, c'eſt une tyrannie ; s'ils ſont déſunis, voilà des factions pires que dans la Démocratie.

On doit conclure de ces réflexions que la meilleure conſtitution ſera celle qui, ſaiſiſſant les avantages de toutes les autres, balancera tellement ces trois pouvoirs, que leur concours tende au bien de la Nation, & que leur déſunion

ne puiſſe produire aucun effet. Mais ce juſte tempéramment eſt ſi difficile que les Maîtres de l'Art politique l'ont crue impoſſible.

Tacite après avoir examiné cette queſtion la regarde comme une belle chimère, admirable dans la Théorie, & monſtrueuſe dans la Pratique. Les révolutions de l'Empire Romain que Tacite avoit ſous les yeux, l'empêchoient de bien voir un projet qui n'avoit pas encore été exécuté. Mais les difficultés que les rafinemens de la politique Romaine n'ont pû vaincre, ſe ſont applanies devant la ſimplicité groſſière des anciens Saxons.

C'eſt ici qu'il eſt beau d'entrer dans la conſtitution de l'Empire Romain, & de parcourir tous les états qu'elle a formé de ſes débris, pour voir les rapports qu'ils ont dans leurs principes, dans leur forme, dans les ſources de leur grandeur ou de leur décadence ; mais ſur-tout pour comparer le Gouvernement de la Grande-Bretagne avec celui de la République Romaine.

Dans la combinaiſon des principes qui conſtituoient la République Romaine, le Monarchique dominoit tellement que, ſi Tite-Live date la liberté, de l'ex-

pulſion des Rois, c'eſt moins, dit-il, pour indiquer la chûte de la puiſſance Royale, que la création annuelle des Conſuls. Car la puiſſance du Dictateur, la plus abſolue que l'on connoiſſe, établie huit ans, ou, ſi l'on veut onze ans après, eſt auſſi ancienne que la République. Quelque frein qu'on eſſaya jamais d'oppoſer au pouvoir du Conſul & du Dictateur, la hâche & les faiſceaux firent toujours trembler les Citoyens, ſur-tout pendant la Dictature, qui fermoit la bouche aux Tribuns du Peuple.

Quoiqu'il y eût trois ſortes de pouvoirs combinés dans la République, il n'y avoit cependant que des Citoyens de deux Ordres, des Patriciens & des Plébéiens. La Puiſſance ſuprême étoit diviſée entre le Sénat & le Peuple. Ces deux Ordres avoient de fréquens démêlés ; parce que les intérêts étoient ſouvent oppoſés, & qu'il n'y avoit point de troiſième Ordre pour tenir la balance. Depuis la Loi Agraire, qui commença les diviſions dès la trente-troiſième année de la République, ce ne fût juſqu'à ſa fin qu'un feu toujours couvé ſous la cendre, d'où ſortoient continuellement de la fumée, & quelquefois de vives étincelles.

Quelle inconſéquence dans le Plan d'un Gouvernement qui ſoumettoit le Peuple à un ſervice ſi rude, qui laiſſoit tant de pouvoir dans la diſtribution du pouvoir, & ſi peu de propriété dans la diſtribution de la propriété ! Une ſi grande inégalité dans les poſſeſſions & dans les moyens de les acquérir, étoit-elle compatible avec le principe de l'égalité, qui eſt le premier fondement de la République ? Cette eſpéce de monopole dans le partage des fonds de terre auroit ſappé les fondemens même d'une Monarchie.

Ces maux toujours renaiſſans n'étoient jamais ſuſpendus que par des remèdes violens & contraires à la conſtitution de l'Etat. Le Sénat étoit-il infléxible ? Le Peuple couroit aux Armes. Le Peuple étoit-il ſéditieux ? Le Sénat créoit un Dictateur ; celui-ci ſe trouvoit tout-à-coup revêtu d'un pouvoir, que le Sénat lui-même n'auroit jamais oſé prendre, & qui n'étoit pas moins funeſte à la liberté dans les mains d'un ſeul, que dans celles d'un Corps.

Rome toujours expoſée à la ſédition, ou à la dictature, toujours entre l'anarchie & la tyrannie, ne jouiſſoit jamais d'un repos aſſûré. Si le Peuple

avoit élû tous les ans, dans ses Tribus, un certain nombre d'hommes pour le représenter, ce Corps auroit formé un troisième Ordre dans l'Etat, & l'on eût pris confiance dans les Consuls, parce qu'ils auroient moins dépendu du Sénat, qui les dominoit malgré leur puissance exécutrice. Mais faute de ce troisième Ordre, le Gouvernement contenoit un levain de corruption toujours prêt à fermenter.

Le sort de Rome & de ses plus illustres Citoyens, étoit capable d'exciter la pitié plutôt que l'envie, même dans les beaux jours de la République, si ses troubles n'eussent pas été la rançon de sa liberté. Mais un bien acheté si cher ne pouvoit être que funeste.

Tandis que Rome marchoit à la conquête de l'Univers, comme disoient ses Poëtes, ses Orateurs & ses Historiens; & pour s'en tenir aux bornes de la vérité, à la conquête de quelques Nations des bords de la Méditerranée; ses Citoyens tournoient contre eux-mêmes des armes aiguisées contre leurs ennemis.

Delà ces massacres & ces proscriptions mutuelles. Chaque Parti triomphoit à son tour; ses dissensions entre-

tenoient sans doute son courage & perfectionnoient la discipline de ses Camps, les Romains devenoient chaque jour plus redoutables, mais aux dépens de Rome, qui s'affoiblissoit en s'aggrandissant. Pompée & César terminerent la Scène tragique que Marius & Sylla avoient ouverte. La République n'auroit pas résisté si longtems à ces principes de destruction, si le Peuple n'eût été sagement enyvré de ce fanatisme patriotique qui se repaissoit sans cesse de la majesté, de la grandeur & de la durée éternelle de l'Empire. Dès que cet enthousiasme eût tombé, l'Etat fut sans force, sans ame, & la dissension entra dans tous les Ordres. Cette Dictature dont le Sénat s'étoit servi souvent pour arrêter l'Etat sur le penchant de sa ruine, acheva de le renverser sous César; & la puissance des Tribuns, dont le Peuple avoit fait si longtems le rempart de sa liberté, fut entre les mains d'Auguste la chaîne de son esclavage.

La chûte de Rome rompit les fers de l'Europe. Des débris d'un seul Empire il se forma de puissans Gouvernemens. L'Espagne & la France sont de ce nombre. Voyons quels restes elles ont con-

servé du Corps dont elles furent démembrées.

Tout ce qu'on sçait d'après les meilleurs Historiens, sur la forme du Gouvernement des Visigots; c'est que leurs Rois furent électifs, & toujours limités dans leur puissance. Leur Conseil ressembloit plutôt aux Parlemens de la Grande-Bretagne qu'aux Assemblées des Etats de France. La Puissance spirituelle fût bientôt confondue avec la temporelle, la Religion étendit l'autorité de ses Ministres, & les Conseils d'Etat furent bientôt composés de Prélats, de Ducs, de Comtes qui furent compris sous le corps de la Noblesse. Le Peuple n'eût que des Députés; c'est-à-dire, des Bourgeois choisis dans les Villes, pour soutenir les droits de la Nation. Ces Députés étoient payés par ceux qui les avoient élus, afin de mieux assûrer leur indépendance, & le Roi ne pouvoit leur faire espérer aucune espéce de Charge, ou de récompense. On ne pouvoit lever aucun impôt sur le Peuple, que par la décision de cette Assemblée; & cela étoit regardé comme un principe essentiel pour assûrer la propriété, pour prévenir les abus & pour éloigner le luxe & les inconvéniens du pouvoir arbitaire.

Cette forme de Gouvernement sembloit promettre une longue durée. Elle auroit en effet bravé les atteintes du tems, si la corruption n'eût miné secrétement des principes si solides. Suivons les progrès de sa décadence, pour apprendre à tous les Corps politiques, combien ils doivent s'observer & veiller sur eux-mêmes.

L'influence de la Cour sur les Membres des Etats, trop longtems déguisée, trop longtems tolérée, fut la première semence de corruption. Il y eût des lâches qui se vendirent à l'ambition du Prince, & qui ne rougirent pas de soutenir à la face d'une Assemblée libre, que l'indépendance des Rois ne pouvoit s'établir que sur la dépendance des Etats. Ce langage indigne de la majesté du Prince & de l'honneur de la Nation fut applaudi dans la Castille. Une concession faite à la Couronne contre l'esprit de la Loi, fut bientôt suivie d'une usurpation. On trouva l'art de rendre plausibles toutes les prétentions de la Cour. Les Etats laissérent perdre insensiblement la liberté de la Nation. L'art de séduire les Représentans par des promesses, & de les corrompre par des présens, hâta la marche du pouvoir

absolu. Henry II. regarda comme un droit héréditaire une conceſſion bornée au terme de huit ans. Le Peuple demanda la guerre contre les Maures; & les ſommes accordées par les Etats ne ſuffiſant point, on arrêta que le Roi pourroit impoſer tout ce qui manqueroit aux frais de cette expédition, ſans aſſembler les Etats. Ce fut une playe incurable faite à la conſtitution du Gouvernement. Cet exemple établit le droit de préſomption, & la préſomption cimenta la preſcription. Comparés maintenant l'inconvenient de réfuſer à un Prince, même dans des temps fâcheux & de néceſſité, des droits contraires aux loix fondamentales, avec le danger de voir ces mêmes droits ſe perpetuer irrévocablement.

Charles Quint a paſſé pour un grand Prince, mais tout homme libre qui verra l'aſſerviſſement de la Caſtille, lui réfuſera ce titre. Quelle gloire y avoit-il à corrompre les ſuffrages d'une aſſemblée qui repréſentoit la Nation, à diviſer les ordres de l'Etat, à détacher la Nobleſſe du peuple par de vains titres, & le Clergé par des bénéfices, & à forcer le peuple de prendre les armes pour avoir le prétexte de domp-

ter des rebelles? Le ſage Adrien qui avoit élevé l'enfance de Charles Quint, & qui gouverna pendant ſon abſence, ne balance pas à dire que les troubles de la Caſtille n'avoient d'autre ſource que l'ambition du Monarque, & la tyrannie de ſes Miniſtres. Dans une Ariſtocratie les Nobles gagnent tout ce que perd le peuple; mais dans une Monarchie l'aſſerviſſement du peuple prépare le chemin à l'eſclavage des grands, & la plus grande faute de la Nobleſſe eſt d'abandonner les droits du Peuple.

Voyez ces Seigneurs opulents, enflés du titre pompeux de grandeſſe; jaloux du vain honneur de ſe couvrir devant leur maître, ramper devant un paraſite & mandier à genoux la protection d'un bouffon. Ce n'eſt pas que la Nobleſſe ne doive s'oppoſer aux excès du Peuple; elle fait un corps intermédiaire dont la glorieuſe fonction eſt de tenir la balance & l'équilibre entre le Peuple & le Roi. Vers le milieu du ſiécle dernier ne vit-on pas les Pairs livrés au fanatiſme des Communes, ſecouer le joug d'un Prince trop deſpotique, pour embraſſer celui d'un tyran caché ſous le nom de protecteur de la liberté?

Les Francs (*e*) étoient une nation de la Germanie ſituée entre l'Elbe, le Rhin & le Neckre. Du temps de Théodoſe le jeune, elle s'étendit le long de la rive droite du Rhin, depuis Cologne juſqu'au deſſous de Nimégue. La forme de gouvernement que Tacite & pluſieurs autres politiques attribuent aux Germains, étoit commune aux Francs, peut-être même après qu'ils eurent paſſé dans les Gaules; mais on s'apperçoit qu'elle changea bientôt. Chez les Germains, le plus noble étoit Roi, le plus brave étoit Général; le Roi ſe trouvoit limité dans ſa puiſſance, le Général n'avoit d'autorité que celle que lui donnoient ſes belles actions. Clovis réunit les deux titres, & fonda la Monarchie Françoiſe, qui paſſa à ſa

(*e*) On n'oubliera pas dans ce morceau que c'eſt le plus libre de tous les Anglois qui parle, quoiqu'il ne parle que d'après des Auteurs François; que les tems qu'il nous rappelle ne ſont plus; que cette liberté qui entretient dans ſa Patrie, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, un Eté perpétuel, où l'on n'a de beaux jours qu'au prix des grands orages; que cette liberté, dis-je, n'eſt pas faite pour les grands Etats, ni pour les Peuples trop nombreux; que ſi l'on doit tout faire pour la conſerver, il eſt trop dangereux de ſonger à l'acquérir.

poſtérité. Cependant on ne doute pas que les Francs n'ayent été d'abord diviſés en pluſieurs tribus ou en provinces qui avoient chacune leur Prince, & qu'on n'ait choiſi dans la ſuite un Souverain pour gouverner ces petites Principautés, conformément à des loix établies par le conſentement général. On ſçait que Clovis lui-même, quoique ſucceſſeur de Childeric, fut élû de cette maniere; & que dans ſa premiére expédition il conduiſoit une armée de volontaires, avec qui il fût obligé de partager les dépouilles des vaincus. Mais s'enſuit-il que les Francs demeurerent également libres, après qu'un ſeul eût réuni ſous ſa domination les états de tous ces petits Princes, & qu'on eut changé leur titre en brevets de Duc & de Comte, conformément à la conſtitution du bas Empire? La Monarchie dans les Gaules eſt née de la corruption du Gouvernement Ariſto-Démocratique. Boulainvilliers fournit aſſez de preuves pour démontrer que la conſtitution de l'Etat, dès la premiére race, loin de reſſembler au gouvernement des Germains, portoit ſur des principes tout oppoſés.

Chez les Germains, le peuple en corps, après avoir entendu les délibé-

rations des Chefs, décidoit des affaires de la Nation ; au lieu que dans les assemblées nationales des François, le peuple n'y paroissoit que pour les acclamations consacrées par l'usage; en un mot il n'avoit aucune part aux affaires, soit par lui-même, soit par ses représentans.

Mézerai prétend, & toute l'Histoire confirme son opinion, que jamais aucun peuple n'a tant honoré la Noblesse. Et pouvoit-il en arriver autrement dans un tems, où la Noblesse, les Magistrats & le Clergé formoient les assemblées nationales, & exerçoient la justice distributive de tout le Royaume? A mesure que le pouvoir de ces trois corps augmenta ; celui des Rois de la premiére race diminua. Charles Martel méprisa les assemblées nationales, négligea la Noblesse, & traita même assez mal le Clergé, qui s'en vengea par l'excommunication ; mais Pepin se rapprocha de tous ces corps, se les attacha, & regagna toute la Nation, dont il avoit besoin pour remonter sur le Trône. Childéric fut déposé, & Pepin apparemment élû Roi dans une assemblée générale tenue à Soissons, que Mézerai appelle très-improprement les états ; car ces assemblées n'étoient alors

composées que de la Noblesse & du Clergé ; & le peuple n'y eût aucune part sous la premiére & la seconde race.

Hugues Capet commença la troisiéme race. Les Grands étoient alors si puissants & tellement indépendans, que ce Roi fut obligé de composer avec eux. Chacun resta Souverain dans son territoire, laissant au Prince la couronne, & le titre de Roi. Mais d'ailleurs point de ville qui n'eût son Despote, point de château qui n'eût son tyran. Ce fut alors que les Parlemens subirent différentes révolutions, ou *prirent divers plis*, comme dit Pasquier ; mais ils étoient toujours composés des Princes, des grands Seigneurs, des Evêques & des Abbés, ils décidoient tous les différends qu'ils avoient, soit avec le Roi, soit entr'eux, & formoient tous une sorte de confédération nationale, ou d'union de plusieurs petits Etats liés politiquement sous un Chef. Jusques-là le peuple n'entre pour rien dans le Gouvernement.

Philippe le Bel institua les Assemblées des trois ordres de la Nation ; sçavoir le Clergé, la Noblesse & le tiers-Etat. On n'en voit point avant l'an 1301. Longtems après l'établissement de la race

race Capétienne, la pesanteur des impôts arbitraires, & la dureté de leur perception occasionnerent des révoltes. Afin d'obvier pour l'avenir aux troubles, on donna des ordres non-seulement à la Noblesse & au Clergé, mais encore aux Bourgeois, de s'assembler dans leurs Provinces, pour délibérer sur les moyens de corriger les abus & de fournir aux dépenses publiques, & après leurs délibérations, d'envoyer des Députés de chaque Etat, pour conférer ensemble sur cet objet dans les assemblées générales. » Le Roturier fut exprès ajouté, dit Pasquier, à ces Assemblées, contre l'ancien ordre de la » France, & l'on n'eût aucune raison » pour cela, si ce n'est que le plus grand » poids des charges publiques tomboit » sur eux.

Ce fut-là le véritable motif. La réformation des abus n'entroit aucunement dans le plan de ce Prince avide & prodigue. L'Auteur de l'institution de ces Assemblées, la maniere dont elles se tinrent, le peu de pouvoir qu'on leur laissa, la subordination & la dépendance étroite du tiers-Etat, ou des Bourgeois ; tout prouve qu'elles n'avoient nullement pour objet le bien du peuple. Si l'on

fit quelquefois de belles Ordonnances pour la réformation de l'Etat ; » ces » Ordonnances, dit le sincere Pasquier, » sont de belles tapisseries, qui servent » de parade à la postérité. D'où l'on doit conclure que le peuple n'a jamais eu de part au pouvoir du gouvernement, soit collectivement, soit représentativement.

Mais sans insister sur un étalage de preuves inutiles pour des vérités trop sensibles, faisons ici deux Observations.

La première, c'est que ces Assemblées doivent leur institution à un Roi & à un Ministre, que l'Histoire nous peint avec les couleurs les moins favorables. Ce Ministre est Enguerrand de Marigny, l'homme le plus vil, le plus insolent, le plus avare & le plus prodigue de son siécle. Ces deux hommes firent servir les Etats à leurs projets d'ambition, & lorsqu'ils en craignirent quelque opposition, ils ajouterent une députation de la bourgeoisie à l'Assemblée des Etats ; ce qui mettant, en apparence, un nouvel obstacle au pouvoir absolu, ne faisoit que lui donner plus de carriére.

La seconde, c'est qu'il n'y a point

d'instrument de tyrannie plus sûr que ces sortes d'assemblées d'Etats, lorsque la violence ou les intrigues peuvent gêner ou corrompre leur autorité. Ceux qui vivent dans des Monarchies mitigées, doivent donc chérir & conserver le bonheur de leur constitution; car la forme d'un Etat libre, lorsque l'esprit du gouvernement n'y regne pas, est plus favorable au despotisme que toute l'autorité de la Monarchie la plus absolue.

LETTERS on the english Nation,
By Baptista ANGELONI,
a Jesuit Who resided many Years in London,
translated from the original Italian.
By the author of the mariage. Acte à Novel.

Cupio in tantis Reipublicæ periculis non dissolutum videri.
Cicero in Catilinam.

London printed in the year. 1755.

L'EXTRAIT d'un Ouvrage sur les Anglois, & traduit de l'Anglois, semble avoir quelque droit de plaire, si l'on en juge par l'avidité du public

pour la littérature Angloise. Nos Romanciers même sont presque réduits à travestir leurs rêveries sous ce masque étranger, lorsqu'il veulent être lûs. L'esprit, & peut-être si l'on ose le dire, la vanité patriotique nous intéresse à tout ce qui regarde cette nation. Nous ne voulons sans doute la connoître si bien, que pour accroître & sentir nos avantages sur elle. La frivolité qui nous fut tant reprochée, s'éclipse, & fait place à des vuës solides. Montesquieu & Bolingbrooke sont dans les mains de tout le monde, tandis que l'on oublie les Scuderi & les Villedieu. Le moment de cette heureuse révolution est celui de mettre au jour les *Lettres sur la Nation Angloise de Baptiste Angeloni Jésuite, qui a demeuré plusieurs années à Londres, traduites de l'Original Italien par l'Auteur du Mariage, Comédie jouée nouvellement.* 2. *v.* in-8°. *imprimées à Londres en* 1755.

Cet Ouvrage plus caustique qu'élégant, plus philosophique que léger, malgré les éloges qu'il nous prodigue, n'auroit pas réussi parmi nous, lorsqu'on ne lisoit du Mercure que l'historiette & l'énigme. L'étude de la nature, de la politique & de la morale, fournit à

l'Auteur les principes sur lesquels il examine & juge le génie, les loix, la religion, les mœurs & le gouvernement des Anglois. Le Journal étranger me paroît être le vrai cadre de ce tableau; puisqu'il tend, non pas à se plier à notre ancien caractere, mais à nous familiariser avec celui des autres peuples, chez lesquels en général on raisonne mieux qu'on ne plaisante; puisqu'il nous annonce leurs meilleures productions; puisque destiné à parcourir l'Europe, il doit éviter également de heurter le gout de quelques nations, & d'énerver le nôtre; puisque l'accueil qu'il reçoit, est le témoignage éclatant des progrès que nous avons faits dans l'art de penser. Le premier volume de ces Lettres Angloises en contient vingt-six, écrites à différentes personnes en Italie pendant le séjour de l'Auteur en Angleterre. Il débute par observer que rien ne flatte davantage les Anglois, que de s'entendre comparer aux anciens Romains. Un membre du Parlement qui viendroit de livrer sa patrie aux entreprises d'un Ministre corrompu; mandie & soutient ce parallele avec un front serain & tranquille. Il

est vrai qu'en corrigeant la date de la comparaison, on apperçoit la ressemblance de ces Insulaires avec les Romains; mais c'est avec ceux du tems de Sylla. La même vénalité qui corrompit Rome, regne aussi à Londres, ce vice commun entr'elles fait conjecturer à bien des gens que la ruine de l'une s'annonce par les mêmes causes qui opérerent celle de l'autre. Le parti anti-Ministerial fidéle à cette idée, prétend que l'armée qu'on entretient sur pied, aussi funeste à l'Angleterre, que le fut aux Romains celle qui leur donna un maître, finira de même par y établir le despotisme à force ouverte. Le Pere Angeloni spéculateur moins préoccupé que ne le peut être un citoyen ordinairement prévenu pour son pays, observe que des troupes peu aguerries, encore moins animées par l'esprit de conquête, qui ne quittent leur foyer qu'avec peine; qui ne s'en écartent jamais assez long-temps pour puiser dans les fruits de la victoire, & dans la soumission des vaincus, l'oubli de leurs Dieux Penates, & celui des douceurs de la vie privée; des troupes que le Roi ne commande jamais en personne, sur lesquelles un simple Général n'auroit

pas le crédit de les exciter à la révolte, ayant d'ailleurs le double interêt de conserver la bienveillance de son Souverain, & la liberté de ses compatriotes, pour ne pas risquer sa fortune en se jettant dans quelque parti; de pareilles troupes, dit-il, ne tourneront jamais leurs armes contre leur patrie, comme firent les soldats Romains accoutumés à vaincre, & à dominer ailleurs sous les drapeaux de César. L'animosité des partis, qui fit répandre tant de sang sous Charles I. s'arrête aujourd'hui à jetter seulement de la chaleur dans la dispute; mais ni le zéle de la religion, ni le desir de fixer la Couronue dans la même famille ne feroit plus tirer l'épée. Ainsi ce n'est point par ceux qui la portent que l'Etat est menacé. L'opinion triomphante des Whigs a plus ébranlé sa véritable constitution, que celle des Toris n'auroit pû faire; leur systême trop délié, leurs distinctions trop délicates entre les privileges du Roi & ceux du peuple, ne séduisent que dans la spéculation. En ne voulant en apparence que soutenir leurs droits, les Whigs ont tant fait d'usurpations qu'ils ne laissent qu'un vain titre à leur Souverain. » Rien de si bien com-

» biné (dit notre Auteur) aux yeux » de quelqu'un sans expérience, que » le gouvernement Anglois, où la puis» sance législative & la puissance exé» cutrice semblent se balancer si par» faitement; mais cette machine admi» rable en apparence, a des parties trop » foibles, pour que leur assemblage » soit solide, & conserve un mouve» ment régulier. Le gouvernement Oligarchique a toujours gagné du terrein depuis la fameuse révolution arrivée en Angleterre. Les Whigs qui placerent alors Guillaume sur le Trône, travaillerent moins pour la liberté que pour leur propre agrandissement. Il est vrai que par un caprice heureux du hazard, la liberté fut réellement l'effet de leur ambition, quoiqu'elle n'en fut pas le but. Mais comme leur principe fixe & général est de soutenir que personne ne doit reconnoître que son propre Tribunal en matiére de religion, ils prétendirent bientôt à la même indépendance en matiére civile; & comme le goût de la domination est naturel à l'homme, il s'ensuivit que le Ministere Anglois devint toujours plus despotique; que le Roi & le peuple ont également perdu leurs droits; qu'enfin les Whigs se

sont joués de l'un & de l'autre par un double manége, en les mettant aux prises chaque fois qu'un des deux résistoit à leurs desseins. Pour mieux assurer leur autorité, ils ont chargé l'Etat d'une dette énorme en établissant une Banque publique, une Compagnie de la Mer du Sud, & une autre des Indes Orientales, au moyen de quoi, la plûpart des riches intéressés à soutenir cette espece d'administration, coucourent à rendre le Ministere absolu. Les Députés des Provinces & les Sénateurs de la Grande-Brétagne, corrompus par ses intrigues, achetés avec l'argent du Trésor Royal, sont moins les représentans d'un peuple libre, que les esclaves des volontés du Ministre, & les instruments de ses passions. » On » n'est pas loin du despotisme, ajoute » le Pere Angeloni, lorsque dans un » Etat les Ministres sont devenus assez » puissans pour n'avoir rien à redouter » de la disgrace du Prince, & lorsque » les défenseurs des droits & des immu» nités du peuple, qui sont élus de » chaque Bourg, & qui prétendent les » représenter, sont ainsi vendus. Voilà » quelles sont les dangereuses troupes, » nourries au sein de l'Angleterre, qui

» détruiront la constitution de ce Royau» me, & non pas celles qui veillent » à sa sûreté. Le péril est d'autant plus » pressant, qu'il est plus caché, & que » tout conserve encore la trompeuse » surface de l'ancien Gouvernement. Le systême des Whigs fut peut-être nécessaire pour sauver la liberté des Anglois, lors de la révolution; mais celui des Toris ne le seroit pas moins aujourd'hui pour la rétablir, surtout depuis qu'ils se sont sincérement attachés à la Maison regnante, & qu'ils ont abandonné ses concurrens. Du moins ils regardent la Religion, les droits de la Couronne & les privileges du peuple, comme trois choses sacrées, ausquelles les Whigs tendent sans cesse à se soustraire.

Une des plus grandes fautes à reprocher aux Réformateurs en Angleterre, a ne la considérer même qu'avec les yeux de la raison, fut de supprimer la confession auriculaire. Mille circonstances jettent l'homme dans un état de désespoir d'autant plus funeste, qu'il en est qu'on ne peut révéler à personne sans exposer sa vie, sa réputation, ou sa fortune. Le cœur surchargé du poids de son amertume secrette, a besoin de se répandre. Un Directeur est par état un confident

utile & discret qui soulage, console & fortifie le malheureux qui s'ouvre à lui. C'est dans la privation de ce secours qu'il faut, selon notre Auteur, chercher la cause du Suicide si fréquent chez ce peuple, & si rare chez les Catholiques, plutôt que dans les effets du climat, sur lesquels il combat par divers raisonnements soutenus d'exemples, les axiômes de M. de Montesquieu. La santé du corps n'est pas plus intéressante que celle de l'ame. Un bon gouvernement devoit conserver un medecin à celle-ci, comme à celui-là. Les Anglois ne sont peut-être devenus inquiets, mélancoliques, que parce qu'ils en manquent. Il ne leur reste pour dissiper leur tristesse que le vin & l'agitation. Ainsi pour avoir voulu les dérober à l'ascendant que les Prêtres pouvoient prendre sur eux, on les a livrés à la fougue de leurs passions, & au choc des évenements, qui ont causé chez eux tant de morts volontaires. Ils ne s'étonneroient pas qu'un Italien pût vivre dans un pays de Papisme & d'esclavage, s'ils reflechissoient que notre raison & nos plaisirs en général dépendent du local de notre pays, & des coûtumes qui y sont établies. L'éducation & l'habitude sont la base

de tous les jugemens que l'on fait, & l'on décide une chose vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, plutôt sur le rapport qu'elle a avec nous, que sur sa propre nature. Les vérités abstraites sont à la portée de peu de gens; mais les vérités relatives sont saisies par tout le monde. Notre amour propre est le tarif sur lequel nous apprecions tout ce qui nous est étranger. Delà vient que les lieux les plus disgraciés de la nature sont préférés par leurs habitans à ceux qu'elle a le plus embellis. Delà le Pere Angeloni infere aussi que ce qu'on appelle liberté, n'est qu'un nom donné au bien être, & que tout peuple satisfait du gouvernement auquel il s'est soumis, lui paroît un peuple libre. L'Anglois qui n'attache le bonheur qu'aux richesses, au tumulte, au travail, au mouvement, regarde l'homme qui reste tranquille & sédentaire dans une situation médiocre, comme la créature du monde la plus infortunée. Il se moque de la vaine & pieuse espérance de celui qui attend le succès de tous ses desseins de la protection céleste, & ne songe pas que se faire une idole, soit de son argent ou de son saint patron, c'est toujours se former une opinion qui plaît; que

même à toute rigueur, quand il n'y auroit rien à prévoir au-delà de cette vie, la piété seroit encore une passion plus satisfaisante que la cupidité. Il est certain qu'à misere égale, les Anglois indigens sont plus à plaindre que les indigens Italiens: les uns ayant secoué tous sentiments de Religion, perdent avec eux le courage, la résignation, l'espoir qu'ils inspirent; & les autres, en les conservant, se trouvent toujours armés contre l'adversité. La différence de façon de penser à cet égard entre les deux peuples, s'apperçoit seulement à l'aspect de la Ville de Londres, & de celle de Rome: ici tout annonce le zéle & la ferveur; là, tout démontre la tiédeur & l'irréligion: dans l'une les Eglises ornées & remplies, retentissent des chants sacrés; dans l'autre, nues & désertes, on n'y entend que des propos de commerce, ou l'on n'y voit que des gens endormis. Les Protestans reprochent aux Catholiques d'avoir abandonné l'ancienne simplicité du culte, pour introduire une multitude de cérémonies inutiles; mais si nous en avons trop, ils en ont aussi trop peu. D'ailleurs l'Ecriture-sainte n'ayant rien statué là-dessus,

on peut présumer en Philosophe, que le Christianisme ainsi que la Religion naturelle, fut exprès donné aux hommes de cette maniére simple, pour laisser aux Souverains & aux Législateurs le droit d'adapter, pour ainsi dire, le culte aux différens systêmes de gouvernement & aux différents caracteres des peuples. Du moins il y a plusieurs passages dans l'Ecriture même, qui autorisent cette conjecture. Il est prouvé, selon l'Auteur, que toutes les institutions civiles ou Religieuses, ainsi que tout ce qui existe, ont eu leur commencement, leur point de maturité, leur déclin & leur terme. La Religion Chrétienne est donc soumise, dit-il, aux mêmes progressions. Il convenoit que dans son enfance elle opposât sa simplicité au faste du Paganisme; mais depuis que le Paganisme est détruit, nous avons bien fait à notre tour de captiver les yeux & les oreilles par des objets sensibles. On ne sçauroit donner trop d'aliments à la foi de l'homme; c'est en exerçant sa faculté de croire que l'on s'empare de son esprit; & cette heureuse disposition, qui se trouve en lui, sert à le conduire au bien, sinon toujours en effet, du moins en

apparence. Rien ne nous écarte mieux du vice, ne nous ramene si bien à la vertu, que l'exercice fréquent des actes de piété. Il est vraisemblable que lorsque le Pere Angeloni prétend que le Christianisme a subi & subira les progressions de tous les êtres & de tous les établissements, il ne prétend pas comprendre le dogme dans le cercle de ces vicissitudes; mais uniquement la discipline, à laquelle l'Eglise a le droit de faire les changemens qui lui paroissent convenables. D'ailleurs son but en discutant cette matiere est de rétorquer les railleries dont les Anglois accablent la prétendue superstition des Italiens, & de leur démontrer par les régles mêmes de la saine politique, qu'à force d'avoir simplifié leur culte, ils l'ont énervé de maniere, que leur ame s'est refroidie pour l'Etre suprême, à mesure qu'ils ont restraint & réduit les hommages qu'ils lui rendent, » & cette » négligence, ajoute-t-il, est devenue » chez eux, la source de l'impiété, de » l'anarchie, de la confusion, de la » dépravation; des mœurs.... En con» sidérant la nature humaine telle qu'elle » est; on doit attendre plus de vertus » morales d'un peuple dont toutes les

» facultés de l'ame sont encouragées à » faire le bien par l'ardeur de l'espé» rance, & à fuir le mal, par la crain» te des châtimens, que d'un peuple » qui paroît avoir presqu'oublié l'exis» tence de Dieu, & le soin qu'il prend » de veiller sur la conduite des hommes.

Non-seulement notre Auteur reproche aux Anglois l'oubli de la religion, mais encore leur ingratitude & leur mépris pour les Sçavans. Cette Nation a produit les plus grands hommes dans toutes les parties de la littérature, sans que l'état ait jamais ni animé, ni récompensé leurs travaux; elle imagine que les vrais génies n'ont besoin pour éclore & pour se faire jour, d'aucune faveur du gouvernement. Actuellement même *Bovver* apostat de l'Ordre des Jésuites, est le seul homme de Lettres, qui soit pensionné de la Cour; encore ne l'est-il que pour le tems qu'il employera à écrire la Vie des Papes, que sa malignité rend intéressantes aux Protestants. » Les François, » dit-il, pensent bien différemment à » ce sujet, leur Académie des Sciences » a vingt pensions à distribuer à ses » membres, & ceux des autres Aca» démies jouissent au moins d'une con-

» sidération honorable; à peine trouve» roit-on chez eux, un Auteur un peu » connu, qui n'étant pas d'abord à son » aise, soit resté dans sa médiocrité. Aurois-je fait un contre-sens? Voudroit-il dire que nous n'avons pas à la fois plus de vingt personnes dans les Royaume capables de remplir ces places glorieuses & lucratives, puisqu'il en trouve le nombre suffisant? ou ignore-t'il combien il en est d'un mérite rare, à qui la Philosophie tient lieu de fortune? La remarque du P. *Angeloni* me paroit bien plus juste, lorsqu'il dit que la douceur de nos mœurs sert à former les Auteurs. A Londres ils ne sont recherchés dans aucune bonne maison; les femmes n'ont imité que les modes des nôtres, au lieu d'en apprendre à faire les honneurs de chez elles, à cultiver leur esprit, à communiquer aux gens de lettres leur goût & leurs graces naturelles. C'est dans leur commerce que les Auteurs perdent leur rudesse; & c'est faute de cet usage du monde que ceux d'Angleterre, de l'aveu de tous les étrangers, manquent de ces fleurs, de cette élégance qui fait le charme des Ouvrages Italiens & François, & dont les idées & les expres-

sions hardies ne dédommagent pas.

Le Pere *Angeloni* ne se réduit point à déplorer le peu de considération que les Sçavans ont en Angleterre; son zéle le transporte tout-à-coup à l'examen des mœurs Angloises, dont il attaque la corruption avec une ironie amere. Rien n'approche, à l'entendre, des expédiens que l'on employe dans cette Isle pour en favoriser la population. Ailleurs, c'est une méthode reçue de passer un tems considérable dans les préliminaires du mariage; galanterie imprudente, qui coûte des soins, des moments précieux & de l'argent. Là, l'esprit de calcul s'étend sur tout, on se demande rigoureusement compte à soi-même des jours & des heures de sa vie; chaque minute d'oisiveté entre dans la supputation des profits & des pertes; à tel point que l'institution même du Dimanche, est regardée d'un mauvais œil, parce qu'elle soustrait une année de travail sur sept. En conséquence on abrége les cérémonies, & pour peupler l'état plus promptement, on s'unit sans s'épouser. Mais afin que cette liberté n'émousse pas elle-même le goût du plaisir qu'elle facilite, on a soin de l'aiguiser en permettant qu'on étale

juſques dans les rues de Londres, tout ce que la volupté peut avoir de reſſources, pour rappeller les Citoyens aux intentions de la nature & du gouvernement. Tableaux ſéducteurs, chanſons vives, courtiſanes agaçantes; tout enfin éveille du matin au ſoir les ſens & l'imagination des paſſants. Après ce grave badinage, l'Auteur revient à l'article de la religion.

La véritable méthode avec laquelle des yeux philoſophes doivent conſidérer la religion d'un païs quelconque, eſt de voir ſi elle eſt rélative à toutes les facultés de la nature humaine, ſi elle les embraſſe, les exerce & les captive. Les promeſſes & les menaces ſont ſes deux grands reſſorts, & ceux qui les briſent en ne voulant dépendre que d'eux-mêmes pour la définition du bien & du mal, ſe croient néceſſairement moins liés au joug de la religion & de la morale, que ceux qui, ſoumis à leurs préceptes, rejettent ſans examen tout ce qu'elles condamnent. Dans une grande Ville telle que Londres, où le commerce & la cupidité occupent tout le monde, la ſoif des richeſſes ne fait que trop oublier les loix de l'honneur; ſouvent impuiſſantes contre les ſophiſmes

de l'intérêt. On ne peut donc oppoſer trop de digues au débordement des vices qui doivent inonder un peuple nombreux.

Le mot de vérité qui a tant fait de bruit dans le monde, n'a peut-être jamais été bien entendu. Chaque objet de croyance paroît toujours vrai à celui qui en eſt perſuadé; par conſéquent la maniere dont toutes les choſes ſont conſidérées, en fait autant de vérités particulieres pour chaque individu. Mais comme il doit réſulter de cette variété de jugemens une oppoſition perpétuelle de croyance, d'opinions & de conduite entre tous les hommes, il en réſulte auſſi que les objets de foi ne pouvant être ſuſceptibles de démonſtration, l'utilité qui les accompagne eſt un caractere de vérité qui ne peut être méconnu d'aucun: de-là tout ce qui eſt bon, utile & convenable, eſt vrai. Ainſi la pluie eſt une vérité, en ce qu'elle eſt néceſſaire aux productions de la terre, ſans leſquelles nous ne pourrions ſubſiſter. Or de même que les animaux & les végétaux furent originairement formés avec des relations entr'eux & ce fluide, de même l'eſprit humain fut, pour ainſi dire, diviſé en différentes parties, à chacune

deſquelles la main de la nature prépara des objets qui lui fuſſent propres. De-là, tous les objets qui influent ſur la faculté de croire, & ſur les paſſions, de maniere à diriger les hommes vers le bien, ſont autant de vérités; & de-là, chaque Religion eſt une eſpéce de vérité pour chaque nation, où elle eſt établie. Cet argument ne paroîtroit pas fort orthodoxe ſans doute, ſi le pere *Angeloni* ne le faiſoit ſervir à prouver que la Religion Catholique joint au caractere de vérité abſolue, celui de vérité relative; puiſque ſes dogmes plus parfaits que ceux de toutes les autres, tendent plus parfaitement à notre bonheur

Les préjugés offrent ſouvent de fauſſes apparences qui nous trompent. Bien des gens, reprend notre Auteur, attribuent la décadence de l'empire Romain au luxe qui s'y introduiſit: faute d'approfondir la cauſe des événemens, on la croît dans certains objets ſenſibles qui les accompagnent ou les précédent, & l'on prend l'ombre pour la réalité. Les peuples d'un état pauvre & ſujet à des dangers fréquens, ne peuvent avoir de paſſions dominantes que l'amour de la Religion & celui de la patrie; l'amour de ſoi-même n'y eſt, pour ainſi dire, qu'en

ſous-ordre. Le ſpectacle contraſtant des Suiſſes & des Hollandois en eſt la preuve. Les uns préférent leurs montagnes au ſéjour des Villes les plus floriſſantes de la France, les autres quelque riches qu'ils ſoient, ſoupirent encore pour les tréſors du nouveau monde. Les ſeuls liens capables d'unir les membres d'une nation, ſont donc le zele Religieux & le patriotiſme; l'intérêt propre qui ſe renferme à veiller autour de ſoi-même, eſt donc au contraire le glaive dangereux qui coupe tous les nœuds de la ſociété. Si l'on jette les yeux ſur deux nations voiſines, on ſera convaincu que le luxe n'entraîne pas la ruine d'un Etat; & que l'économie des particuliers n'en aſſure pas le ſalut. La France a porté le luxe au plus haut dégré de rafinement, l'Angleterre ni aucune nation de l'Europe ne l'égale à cet égard; cependant elle n'en a que mieux affermi ſon pouvoir, augmenté ſes richeſſes & perfectionné ſes progrès dans les Sciences & les Arts. La Hollande au contraire, malgré la plus ingénieuſe économie, & même la plus ſordide avarice, eſt tombée dans le mépris & dans l'impuiſſance. Il eſt donc évident que ce n'eſt, ni le luxe qui détruit, ni la frugalité qui ſou-

tient un état; mais qu'il est un principe d'union, qui en combinant & en rapprochant chaque partie d'un tout, les meut toutes ensemble, & communique à leur centre une force supérieure, lorsque la machine est une fois mise en action; voilà quel est vraiment le principe conservateur: mais lorsque chaque partie de ce tout ne tient à rien, se relâche & se sépare, le tout n'a qu'un mouvement irrégulier; & voilà quel est aussi le principe destructeur. Toutes les fois que la soif de l'or s'empare des cœurs, elle y déclare la guerre au genre humain. Or, comme le commerce est le canal des richesses, plus il est encouragé, plus la cupidité s'accroît; jusqu'à ce qu'elle devienne enfin le motif de toutes les actions. Tout ce que la cupidité fait entreprendre est toujours rétroactif à l'intérêt propre, qui ne craint jamais de s'immoler celui des autres, qui désunit les Citoyens, qui les resserre dans l'unique soin de leur fortune particuliere, qui n'occupe chacun que de soi-même, & que par conséquent tout Gouvernement sage doit réprimer, sans quoi une nation devient pauvre, tandis que ses membres s'enrichissent de sa substance. Le luxe est donc moins dangereux que cette cu-

pidité dévorante; on en peut juger par l'ardeur avec laquelle l'Officier François s'arrache des bras du faste & de la mollesse pour voler aux armes, lorsque l'honneur l'y appelle; & par les timides précautions du Hollandois qui se cache dans sa Ville, & ne cherche qu'à dérober sa personne & ses biens aux périls dont il est menacé. Ainsi l'un s'associe à la gloire de sa patrie, tandis que l'autre périt enfin avec la sienne. L'économie des particuliers n'est une vertu utile à l'Etat, que lorsqu'ils donnent aux besoins publics, ce qu'ils épargnent sur eux-mêmes, comme faisoient les anciens Romains. Mais lorsque l'Etat pauvre est obligé d'emprunter du Citoyen riche, au lieu de s'en trouver secouru, il n'en est que plus affoibli. C'est ce qui arriva en Angleterre pendant la derniere guerre, où profitant des circonstances, quelques personnes, dont les Whigs vantent le faux zele, acheverent, d'intelligence avec le Ministre, de ruiner le Royaume en prêtant leur argent à triple intérêt. Le luxe n'est chez les Anglois qu'une espece de profusion pour soi-même, idole à laquelle on rapporte tout, jusqu'à la dépense journaliere. La table ne les rassemble qu'en picnic

picnic à la taverne, où ce que leur coûte un bon morceau, dont ils ont soin d'envoyer une partie à leurs femmes, suffiroit pour recevoir décemment cinq ou six amis dans leur propre maison. En France, le luxe est combiné avec la libéralité & la magnificence qui éléve l'ame: en Angleterre, il n'est combiné qu'avec l'avarice qui la flétrit: ce sera pour avoir adopté, non le goût du plaisir reproché au François, mais l'humeur intéressée du Commerçant d'Hollande, que cette puissance s'écroulera, si sa décadence doit être l'effet d'une de ces deux causes. Il y a longtems qu'elle seroit culbutée, si le Chevalier de S. George n'avoit pas été au Ministère ce que le Diable est au pécheur. La crainte du Prétendant l'a empêché de marcher à trop grand pas vers le pouvoir absolu. Cependant depuis que le Prince se cache & que son frere a reçu les Ordres sacrés, la terreur que leur nom répandoit se dissipe, & la chûte de cet Etat s'approche. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point le luxe qui l'annonce; mais plutôt l'intérêt & l'amour de soi-même mêlé à toutes les actions des Anglois, la vénalité avec laquelle on négocie les suffrages des moindres Bourgs; enfin la

Compagnie des Indes, dont l'ame mercénaire passe dans tous les Citoyens, & n'y laisse agir que l'esprit de trafic, au point que le premier Ministre même, n'est qu'un plus gros Agioteur que ceux qui sont sur la place, & qu'il commerce de choses plus précieuses. « On ne tariroit point, s'écrie notre Auteur, à » parcourir tout ce qui prouve l'affaissement du génie Anglois. De plus excellent Peintre de l'Europe ne trouveroit » point d'occupation à Londres, si son » genre n'étoit pas le portrait..... Watteau n'a pû y laisser de ses ouvrages, » qu'en donnant deux tableaux au Docteur Méad..... » Mais Vanloo ne pouvoit suffire à tous les visages qui s'offroient à son pinceau. » En général, ces insulaires ne font cas que de leur personne, & ne voyent rien avec tant de plaisir que leur image: ceux qui se picquent d'être connoisseurs en peinture, préféreront une enseigne qu'on leur diroit être de la main de Raphaël, de le Guide, du Carache, au meilleur tableau fait par un de leurs Peintres, seulement pour avoir une chose rare. Cette manie qui éteint l'émulation parmi leurs Artistes, n'est avantageuse qu'aux Brocanteurs qui les attrapent. En vain leurs ca-

binets ſont remplis de curioſités ; ils en ſont auſſi jaloux, & prennent autant de ſoin de les renfermer, que les Italiens & les François ont de plaiſir à les laiſſer voir. Il faut eſſuyer des difficultés ſans nombre avant d'y pénétrer, & payer une eſpece de taxe à ceux qui les montrent. C'eſt ainſi que l'avarice & l'amour de ſoi-même entrent dans la dépenſe des Anglois, de maniere que leur ame reſte circonſcrite dans un cercle d'idées baſſes & puériles, au lieu que la vraie libéralité ſemble la dilater, l'étendre & l'ennoblir. Ils ont imaginé encore un nouveau moyen d'endurcir le cœur à tout ſentiment de piété, en établiſſant un nouvel objet de commerce; c'eſt la facilité de faire aſſûrer ſon vaiſſeau, ſa maiſon & ſes effets, contre tous les riſques poſſibles. Le pere *Angeloni* toujours ingénieux à faire venir la politique & la morale à l'appui de la Religion, ne manque pas de les juger également bleſſées par cet uſage. « Le Marchand, dit-il, dont » tout le bien eſt à l'abri du naufrage & » de l'incendie, eſt certainement plus » tranquille que celui qui n'a rien d'aſ» ſûré. L'un a moins de ferveur & d'in» térêt à implorer le ſecours du Ciel ; » l'eſpoir de l'obtenir le porte moins à

» faire des actes de charité que l'autre » qui ſe croiroit expoſé à tout perdre, » s'il ne redoubloit pas de bonnes œu» vres, lorſqu'il veut réuſſir à quelque » choſe. Qu'on exalte tant qu'on vou» dra la ſupériorité de l'eſpece humai» ne; telle eſt cependant la nature de » l'homme, que ſa probité ſera plus ſo» lide, tant qu'il lui reſtera la crainte » d'être puni de Dieu par ces ſortes de » calamités, s'il y déroge, que lorſqu'il » lui deviendra poſſible de s'en garan» tir. Uniquement occupé de ſa fortune, » nulle inquiétude ne le ramene aux » pieds des Autels. Cette crainte des » accidens de la mer ou du feu, qui » excite la dévotion des Commerçans, » & qu'ils ſecouent ainſi, n'en prend » pas plus d'empire ſur les Aſſureurs. » Ceux-ci s'affectent peu de la perte d'un » navire ou d'une maiſon en particu» lier, mais ils calculent en général, tou» tes compenſations faites des événe» mens heureux ou malheureux, ce que » leur rapporte leur argent. » Comme ces Aſſûrances n'ont rien d'intéreſſant pour l'Etat, qu'elles ne font que tranſporter le bien d'un Citoyen dans les mains d'un autre, l'inconvénient qui en réſulte contre la Religion, d'où

naît enſuite la corruption des mœurs & de la probité, vaudroit la peine qu'un Légiſlateur y fît attention.

Lorſque les Anglois ont fait une Loi ils ne ſe donnent pas la peine de la tenir en vigueur, au moyen de quoi le mal fait des progrès & la Loy ne fait aucun bien ; de-là viennent les déſordres que les Courtiſannes opérent, & les vexations que les gens en place exercent, de façon qu'un bon Citoyen riſqueroit même à s'en plaindre. Le reſpect qu'on a pour un Peuple ſe meſure ſur la ſageſſe de ſon Gouvernement dans la Police interieure & dans les affaires du dehors, mais non pas ſur la quantité d'argent qu'il poſſede. Le relâchement de l'adminiſtration d'Angleterre eſt ſi connu, il ſe peint ſi bien juſques dans le choix des Gouverneurs qu'on envoie dans les Colonies, que les Portugais même s'en mocquent. La Puiſſance la plus redoutable aux Anglois eſt la France, & cependant ils n'ont ſeulement pas un Corps de Troupes ſuffiſant pour ſe garantir d'une invaſion. Un vent favorable, une nuit obſcure, une ſeule Bataille peut décider le deſtin de Londres tandis que le Miniſtre ſe repoſe de la ſûreté de l'Etat, ſur un petit nombre de mer-

cénaires, plutôt que d'armer les Habitans pour leur propre défenſe. On diroit qu'il aime mieux voir paſſer ce Peuple ſous la domination Françoiſe, que de le mettre en état de vaincre les ennemis du dehors, tant il craint qu'enſuite il n'attaque ceux du dedans. Un Etat eſt comme une machine dont il faut entretenir les reſſorts aſſiduement ; c'eſt un ſoin que l'Angleterre néglige. C'eſt un ſoin, ajoute poliment le Pere *Angeloni*, dont la France s'occupe. Si jamais la guerre ſe déclare entre les deux Couronnes, celle-ci réduira l'autre à lui ceder au moins la Virginie & le Mariland pour ſauver les murs de la Capitale. Les Anglois s'oppoſent à l'aggrandiſſement des François ſur le Continent, où il n'en ont rien à redouter, & laiſſent leur propre Pays ouvert, où il ſeroit ſi facile de les vaincre. Entre les effets que leur fureur pour l'indépendance produit, on remarque parmi eux une varieté de caracteres, d'opinions, de goûts inépuiſable. Ailleurs les gens d'un même état ſe reſſemblent en quelque choſe ; à Londres chaque individu eſt le contraſte d'un autre, & fait à lui ſeul une eſpéce d'original. Pour donner une idée de cette ſingularité,

l'Auteur cite une conversation qu'il a entendue ; où l'un des Interlocuteurs soutenoit plaisamment, que le mal avoit été introduit dans le monde par la Philosophie & par les Sciences ; que les seuls Livres utiles aux hommes étoient la Bible & l'Almanach, que tous les autres devoient être défendus ; qu'ils n'ont fait que troubler les têtes foibles & rendre la vérité problématique, que Locke même a plus alteré d'esprits qu'il n'en a redressés, & que puisqu'il y a des Officiers preposés par la Police pour examiner le titre de l'or, il seroit encore plus nécessaire qu'il y en eût pour juger de la capacité de ceux à qui de pareils ouvrages pourroient être confiés. Cet ennemi de l'érudition trouveroit ici des Partisans célebres & des exemples propres à justifier sa façon de penser. Le Pere *Angeloni* passe ensuite au portrait des Quakers ; il réfute M. de Voltaire & M. l'Abbé Leblanc, sur ce qu'ils ont dit de quelques-uns de leurs usages. Ce ne sont plus ces gens simples & vertueux d'autres fois. L'hypocrisie & l'interêt leur ont seulement fait garder un extérieur bisarre, ils font tous le commerce, & sous le prétexte de faire des especes de Missions, ils envoyent quel-

ques-uns des leurs dans toutes les Villes d'Angleterre, pour espionner les autres Commerçans & pour attirer toutes les affaires aux gens de leur Secte. Ils couvrent les ressorts de leur politique du voile de la Religion : en conséquence des principes qu'ils ont adoptés, dans quelque danger que soit l'Etat, ils refusent de s'armer pour sa défense, & personne ne le trouve mauvais. Ils ont encore obtenu la distinction de ne jamais prêter de serment devant les Magistrats. Lorsqu'ils y sont appellés en témoignage, leur simple affirmation suffit en matiere civile & non pas en matiere criminelle ; mais leur conscience se relâche volontiers lorsqu'ils veulent faire condamner quelqu'un à mort ; & alors ils prêtent serment sans reclamer leur privilege ; inconséquence qui devroit le leur faire supprimer. Il est étonnant que l'on souffre dans aucun Pays une poignée d'hommes si dangereux. L'Angleterre est souvent agitée de factions interieures que quelques Prédicans fanatiques y allument. Si le Gouvernement, à l'exemple de celui de la France, mettoit ce zéle inconsidéré à profit, ces mêmes gens seroient fort utiles à l'Etat, en allant prêcher dans les Colonies pour con-

vertir les Indiens & les attacher au parti des Anglois. Lorsque l'on sçait se servir de l'ascendant que la Religion & l'interêt prennent sur les esprits, on est à peu près certain de s'en rendre maître. Mais il faut avoir étudié le cœur humain, & l'homme en place qui ne veut gouverner que par ses propres lumieres, n'est jamais assez vaste pour connoître tous les ressorts de la nature, par ceux qu'il il découvre en lui-même. Dans les Pays Catholiques, le Clergé instruit, au Tribunal de la Confession, des mouvemens les plus secrets, acquiert plus sûrememt cette profonde connoissance, & sçait mieux en tirer avantage. Les Anglois passionnés pour la liberté, en font leur idole & croyent que tout ce qui est bien, est émané d'elle, & tout ce qui est mal, de son contraire. A les entendre, ce fut la liberté qui fit fleurir chez les Grecs & chez les Romains, les Arts, les Sciences, le Commerce & les Lettres. C'est elle qui donne l'être & l'essor au génie. Mais notre Auteur prouve par l'Histoire même, que les plus beaux génies de l'antiquité comme des temps modernes, ont brillé lorsque les Peuples qu'on invoque pour exemple, étoient moins libres qu'ils ne l'avoient été ou qu'ils ne le sont

devenus. Tels furent entr'autres le siécle d'Auguste & celui d'Elisabeth : les fastes de la France sont encore un argument victorieux contre cette prévention. Elle a produit les plus grands hommes en tous genres ; cependant les Anglois ne conviendroient pas que la France soit un Pays libre. Si jusqu'à présent le commerce n'a pas fait autant de progrès dans les Monarchies, que dans les Etats libres ; c'est que les Monarques l'ont crû au-dessous de leur attention, & qu'ils préféroient la gloire de s'aggrandir par les Conquêtes à l'ambition de s'enrichir par l'industrie. La France est enfin devenue commerçante jusqu'à donner de la jalousie à la Hollande & à l'Angleterre ; ce qui prouve qu'un Etat Monarchique est propre au Commerce, quand il voudra y tourner ses vûes. Un Roi entend même mieux le bien public qu'une Compagnie de Particuliers, & peut toujours y veiller efficacement. La Compagnie des Indes d'Angleterre exporte l'argent du Royaume, & n'y rapporte que des marchandises de luxe qui s'y consomment, & le ruinent. La France au contraire, consommant ses propres denrées, exporte les marchandises de luxe d'Orient & d'Occident en Allemagne, en Angle-

terre, &c. & convertit ainsi les productions étrangeres à l'utilité domestique.

L'Europe prévenue en faveur de l'Angleterre, la croit peuplée d'une foule de grands hommes tels que Newton. On auroit peine à croire que la seule Philosophie qu'on y cultive à présent, est la profonde connoissance des Coquillages, des Pétrifications, des Fossilles, &c. tandis que la Géometrie y est totalement négligée. Ces Philosophes d'une nouvelle espéce, qui usurpent ce nom à si peu de frais, admirent la Toute-Puissance Divine, dans les jeux de la nature, & la méconnoissent dans l'institution du Christianisme dont les rapports sont si justes & si sçavamment combinés avec les facultés de l'homme. Leur systême aussi inconséquent que dangéreux, semble n'admettre une Providence que pour la réduire à ne veiller que sur les Papillons, sans se soucier du genre humain. Ils nient qu'il y ait une Loy émanée de Dieu pour le guider; mais ils croyent que ce Dieu si indifférent sur notre conduite, dirige l'instinct des animaux & le cours des astres. S'il étoit possible que l'Athéïsme existât, il seroit encore moins absurde que cette fausse idée de l'Etre Suprême. Les Anglois s'applaudissent

d'avoir secoué le joug de toutes superstitions; mais ils n'ont secoué en effet que le joug de la Religion, & leur crédulité s'est choisie d'autres objets qui ne la captivent pas moins. Le Pere *Angeloni* en cite quelques preuves, entr'autres l'aveugle confiance qu'ils ont dans les Empiriques. » On seroit tenté de » croire (dit-il) que le projet du Ministere a été d'anéantir tout ce qui propage la vertu, & tout ce qui enchaîne le vice.... les deux grands ressorts du Gouvernement, la Religion » & l'honneur, sont précisément ceux » qu'on a brisés dans ce Pays-ci.... les » Ministres, qui les premiers ont essayés » de déraciner des cœurs la crainte de la » mort & celle de la honte, s'étonnent » qu'il y ait tant de gens à Londres qu'il » faille condamner au Gibet.... la populace a rangé l'accident d'être pendu, » parmi les disgraces ordinaires de la » vie, & pense qu'il est aussi naturel de » mourir par le ministere du Boureau, » que par celui du Médecin. » Tel est le fruit de l'impieté des prétendus esprits forts, qui n'est devenue que trop générale. Entre la multitude des Sectes différentes qui sont tolérés en Angleterre, celle des Fabulistes a le plus de

Partisans. Notre Auteur les combat victorieusement; il démontre que la Nature, la Philosophie, la Politique, la Morale, prescrivent également à l'homme la nécessité d'une Religion, & qu'entre toutes les Religions la Religion Catholique est la plus parfaite, comme elle est la seule qui ait été revelée. Au milieu de ces Dissertations sérieuses, le Pere *Angeloni* ne s'est pas crû dispensé de dire un mot de la galanterie des Anglois: l'idée qu'il en donne ne nous sera pas nouvelle: mariages assortis par les convenances; froideurs mutuelles après l'union; femmes insensibles aux écarts des époux; amour délicat ignoré, courtisannes à la mode; frais immenses qu'entraîne leur commerce; rien de tout cela ne nous est trop étranger. Une chose seulement différe beaucoup de nos manieres; c'est que les femmes n'y donnent point encore le ton aux Auteurs; qu'avec de l'esprit, elles n'osent hazarder leurs décisions sur les Ouvrages nouveaux; & qu'elles se renferment dans les soins & les tracasseries domestiques. Un exemple si sage m'impose silence sur les Lettres du Pere *Angeloni*. C'est au Public à décider si elles sont aussi impartiales qu'elles sont désavantageuses à

la Nation qu'il peint. Il ne la ménage pas plus dans son second Volume. Il me semble qu'il se répete un peu & se contredit quelquefois. Le Traducteur Anglois l'excuse de son mieux dans sa Préface, & paroît en faire tant de cas, que je le soupçonnerois de quelqu'identité avec cet Auteur. Je ne sçais s'il faut croire cette Puissance aussi affoiblie, & ces Peuples aussi corrompus qu'il le prétend. Peut-être ne doit-on ni traduire tous leurs Livres, ni chansonner tous leurs Généraux, ni confondre les incartades de la Populace avec les procédés de la Noblesse. En considérant les Anglois ou comme ennemis, ou comme rivaux, il est de nôtre gloire que jamais la passion n'aveugle notre équité. Je crois que nos Philosophes, nos Littérateurs, nos Politiques & nos Héros aimeront toujours mieux les estimer & les vaincre.

Par Mme. B * * *

LONDON,

Aut nunc, aut nunquam.

Tiré de l'Evening Post Novembre. 1756.

MONSIEUR, on a depuis longtems observé que beaucoup de gens

ont dans le cours de leur vie des occasions favorables de faire leur fortune, & que les ayant négligées, tous les efforts, ni toute l'application imaginable ne peuvent plus les faire renaître. On en peut dire autant des Etats & des Sociétés. Il est de certains périodes, qui se présentent d'eux-mêmes, & qu'on ne retrouve jamais, si on les laisse échapper. Les peuples plus attentifs à leurs propres intérêts devroient donc les guetter, pour ainsi dire, & les saisir à propos. Je pense que l'instant d'une crise salutaire pour eux, ne s'offre jamais si bien qu'après qu'ils ont excité leur esprit & leur vertu à se délivrer d'une administration sous laquelle ils ont long-tems gémi. Les administrations sont été quelquefois changées, ou par la seule volonté, ou par le mécontentement du Prince, ou par les intrigues des Grands; mais il est évident qu'aucune de ces causes n'a influé sur les changemens actuels. Non, Monsieur, ce sont les circonstances désespérées, & les ruineuses dispositions où nos derniers Conducteurs avoient réduit la Nation, qui ont réveillé l'esprit Britannique, qui ont excité les cris des peuples d'une extrémité du Royaume à l'autre, & qui ont préparé une heureuse

révolution. Ainsi, Monsieur, quoique le changement d'homme n'ait pas toujours produit un changement d'opérations, dans cette conjoncture cependant les peuples sont fondés a en espérer de meilleures. Car, puisque les griefs de la Nation ont occasionné les changemens qu'on a faits, il faut bien que ceux qui sont en place, y remédient s'ils veulent s'y maintenir. Dans le nombre des griefs dont elle s'est plainte si hautement, & avec tant de justice, le défaut d'une libre représentation est certainement le plus essentiel, ou plûtôt il est l'origine de tous les autres. Depuis le temps que les Parlemens, par une extension abusive d'autorité, ont eux-mêmes fixé leur durée au terme de sept ans, n'avons nous pas été fatigués de leur joug? Doit-on confier à la fragilité de la nature humaine, un pouvoir si long & si peu limité? Est-il quelqu'homme assez imprudent pour abandonner à un autre le droit de disposer de son état & de sa fortune pendant sept années, & pour s'exposer à voir dissiper tout ce qui lui appartient sans qu'il lui soit possible d'empêcher sa ruine. Or ce qui seroit imprudent à un Particulier, l'est-il moins à un Peuple? D'ailleurs on doit crain-

dre encore davantage l'abus de la confiance dans les places où les tentations de la trahir sont plus grandes & plus fréquentes. Un ancien Adage dit que *les bons comptes font les bons amis*. Ne pourroit-on pas ajouter, les courtes procurations font les bons Représentans? (*a*) Le pouvoir législatif d'une Nation doit être proprement appellé le cœur du corps politique; & lorsque le cœur est corrompu, il communique nècessairement sa corruption à tous les membres, & produit les ravages les plus funestes. On ne nie pas, & l'on ne peut nier, que la trop longue durée de chaque Parlement ne soit la cause démontrée de la corruption universelle de l'Angle-

(*a*) Si les commissions des Représentans n'étoient qu'onéreuses, ils ne s'efforceroient pas d'en reculer le terme; mais dès qu'elles deviendront lucratives, ou par elles-mêmes, ou par les profits accidentels de la séduction, dès-lors on tâchera d'en prolonger la durée. Il faudroit donc que les Loix missent les Réprésentans dans la situation pénible des Tuteurs, ou que les Parlemens fussent réduits à une espéce de contrainte pereille à celle des Conclaves. Les affaires seroient d'autant plus vîte expédiées, qu'on ne gagneroit rien à les faire traîner. Donnez toujours aux hommes intérêt de bien faire.

terre: que de cette corruption ne soient résultés nos pertes, notre deshonneur, & tous les maux innombrables dont ce Royaume est accablé. Vouloir tenter de soulager les Peuples, tant que les Parlemens ne se sépareront pas plus promptement, ce seroit une entreprise vaine. C'est comme un Médecin qui s'efforceroit de combattre les symptômes d'une maladie, tandis qu'il en négligeroit la cause; d'autant plus que ces éternels Parlements décélent évidemment le dessein formé de continuer d'agir par les mêmes voyes d'iniquité. Un grand homme d'Etat qui seroit citoyen, n'auroit jamais ni le désir, ni le besoin de s'en servir, dès qu'il se dévoueroit avec droiture, au bien du Roi & du Royaume. Celui qui manifesteroit ses bonnes intentions pour le salut du Peuple & de l'Etat jusqu'au point de relever la colonne principale du Gouvernement, en réduisant la durée des Parlements à sa juste mesure, seroit certain que la voix publique seconderoit son administration. Il s'attireroit si parfaitement l'estime générale, & deviendroit si solidement cher à toute la Nation, qu'aucune cabale des Grands ne seroit capable de le déplacer, ni de lui dérober la recon-

noissance qui lui seroit acquise. Sa réputation dureroit autant que ce Royaume, & son nom seroit honoré de la postérité, comme celui du Restaurateur de sa Patrie. Je suis, &c. BRITANNICUS.

LETTRE

Tirée de l'Evening Post. Novembre 1756.

LONDRES,

A l'Auteur, &c.

Then priesthood thrived, and piety decay'd;
And senates gave their votes, as they Were paid;
Right Was adjudg'd, as favour did prévail:
And Burgesses Were made by nappy sale. Garth.

La piété s'éteint, la Justice est muette,
Le Juge est avili; le Prêtre est en faveur:
On pese au poids de l'or la voix du Sénateur,
Et le droit de la vendre aux tavernes s'achete. *

MONSIEUR,

Si nous jettons un coup-d'œil sur ce qui s'est passé l'année précédente, nous serons forcés d'avouer, qu'elle a été l'année la plus honteuse à la Couronne, la plus malheureuse pour le Peuple, & la plus funeste à toute la Nation, qui ait jamais flétri les Annales de la Grande-Bre-

* C'est l'usage en Angleterre que ceux qui veulent se faire élire Membres du Parlement, tiennent des Cabarets ouverts, où ils payent la dépense des gens dont ils mandient les suffrages.

tagne. Car malgré les sommes immenses accordées dans la dernière Session; malgré la grande supériorité de nos forces Navales, malgré l'extrême ardeur du Peuple pour combattre les Ennemis du Roi & de la Patrie, toutes nos entreprises, tant en Europe qu'en Amérique, n'ont-elles pas honteusement échoué? Avec de si grands avantages sur nos Ennemis, loin de les avoir endommagés, par-tout où ils ont voulu nous accabler, nous ne nous sommes pas trouvés capables de nous défendre. Nos affaires ont été conduites si fort contre les régles de la prudence la plus ordinaire, qu'il est impossible de ne pas croire que l'on ne s'en soit écarté à dessein. Les intérêts de l'Angleterre ont si indignement été sacrifiés depuis quelques années, que l'on doit craindre avec raison tous les maux qu'une excessive corruption peut produire. Ceux qui tentent de porter leurs Concitoyens à trahir la Patrie d'une façon, ne sont-ils pas suspects à juste titre de se laisser corrompre eux-mêmes pour la trahir d'une autre? Que ce soit la négligeance, la trahison ou l'incapacité des gens en place qui cause nos pertes, nos revers & notre honte, les malheurs n'en sont pas moins réels, le dommage qu'en a reçu la Nation est égal, & ces distinctions ne mettent de différence que dans la nature du crime & dans le degré du châtiment. Quelle que puisse être la source des tristes circonstances où l'Angleterre se trouve, le peuple a demandé hautement qu'on en fit la recherche, & que les coupables fussent punis comme ils le méritent. Mais en vain leur punition paroît absolument nécessaire au bien de l'Etat, elle ne suffiroit pas pour le garantir à l'avenir des mêmes prévarications de la part des

gens qui leur succederoient dans le même pouvoir. Non M. ce n'est qu'en renversant le systême corrompu du gouvernement actuel, que l'on peut se mettre à l'abri des attentats qui se commetent. Lorsque la racine d'un arbre est pourie, doit-on compter que ses branches fleuriront? On peut attendre aussi-bien de la fidélité d'une Courtisanne, que des Actes de justice du sein d'une pareille perversité. Il est de notoriété publique que toutes les loix faites contre les abus qui se commettent dans les élections des membres du Parlement, ont été non-seulement éludées, mais violées ouvertement. Il n'y a point de remede contre ce vice intérieur, tant que les Parlemens dureront sept ans. Depuis que de sa propre autorité, sans aucun choix ni consentement du Peuple, ils ont prolongé cette durée de trois ans, où les loix l'avoient fixée à sept, combien la corruption & la venalité n'ont-elles pas fait de progrès! Puisque la cause de nos maux est si bien connuë, pourquoi ne tenterions nous pas de les guérir? Puisqu'il est clair qu'elle naît de cette excessive durée du Parlement, pourquoi ne seroit-elle pas abregée? Il y a longtems que le Peuple, par sa propre expérience, en a découvert l'origine; car le second Parlement qui se tint sous Charles II. se corrompit si fort, en ne se séparant point selon l'ancienne regle, qu'il fut dès lors regardé comme une peste publique, & nommé, par dérision, le Parlement pensionnaire. Le Lord Danby, Trésorier, qui étoit chargé de payer les Députés, ne pouvoit s'empêcher de dire d'eux avec mépris, qu'ils s'assembloient autour de lui à la fin de chaque Séance, comme des Pies autour d'un morceau de fromage.

Nous ne pouvons douter, Monsieur, que nos Prédecesseurs ne fussent très-convaincus que la trop longue durée des Parlemens étoit la cause de tous nos désordres, & que le seul moyen d'en arrêter le cours étoit d'abréger cette durée. N'avons nous pas autant de raison de nous en plaindre & d'y apporter le même remede? Tenter d'expulser seulement les symptômes de la maladie, lorsque l'on souffre que son principe subsiste, n'est qu'un effort inutile, & l'homme d'état le plus habile n'y réussiroit pas. Il ne lui est plus possible de guérir les blessures de la Nation, & de la rendre florissante, qu'en rétablissant sa premiere constitution qui fixoit le terme de l'assemblée du Parlement à trois ans révolus. Je suis, Monsieur, &c.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 185. leurs Rois furent electifs, & *lisés* leurs Rois couronnés par élection furent, *&c.*

Pag. 141. avant Athelstan, *mettez* au-dessus Angleterre.

TABLE
DES MATIERES.

POLOGNE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

ANGLETERRE.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Février. A Paris, ce 29 Janvier 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE

MARS 1757.

Nec tellus eadem parit omnia——*Ovid.*



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, ruë & à côté de la Comedie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



JOURNAL ÉTRANGER

ALLEMAGNE.

Lettre d'un Correspondant d'Allemagne.

J'AI toujours été surpris, Monsieur, de voir que Paris & Londres faisoient face à tous les Etats d'Italie & d'Allemagne, pour la Littérature. Les nouvelles Littéraires de France & d'Angleterre ne nous apprennent presque rien de leurs Universités. Le nom de Collége y semble avili; un Professeur y vit ignoré. On n'y parle que d'Académies, & chez vous comme chez vos rivaux, toutes les Académies de Province sont encore absorbées par celles de la Capitale. Sans prétendre sonder la cause de cette singularité, je crois l'entrevoir dans le luxe actuel des gouvernemens,

qui rappellant toutes les richesses au centre, ne fait d'un vaste Royaume, qu'un brillant Théâtre, où chacun s'empresse d'aller jouer un rôle, avant de mourir. Je pourrois attribuer encore l'oubli où restent vos Colléges aux préjugés qui s'y maintiennent, & au peu de relation qu'il y a entre la science de vos écoles & celle du monde. Mais je me garderai bien de porter inutilement mes regards sur des objets trop au-dessus ou trop éloignés de moi. Je veux seulement détruire ce que les préventions de vos Lecteurs contre les Universités, pourroient avoir de défavorable pour les nôtres; & les prier de ne pas comprendre la plûpart de nos Professeurs dans l'abus qu'on fait ordinairement du terme de pédantisme. Un Professeur en Allemagne est un pere de famille, qui a les enfans de l'Etat entre les mains, & qui songe bien plus à leur inspirer l'amour de la Patrie, que ses opinions. L'éloquence, s'il l'enseigne, n'est point celle de la chaire, mais celle d'un grave Citoyen, qui doit sçavoir parler pour les interêts publics, & même pour les siens. Le Droit y est moins celui des Romains, que celui de l'Allemagne. La Théologie, au lieu de traiter des anciennes erreurs,

s'y réduit à défendre la Religion de l'Etat, contre les Etrangers qui l'attaquent. La Philosophie, sans être contraire à la Théologie, prend ses principes dans une autre source. On tâche, autant qu'il est possible, que l'une soit conforme à la raison, & l'autre à la nature. La Grammaire; pour cet article, je l'abandonne à la censure; car nous cultivons un peu trop la Langue des anciens, aux dépens de la nôtre. Mais outre que notre latinité est moins mêlée d'alliage, si je puis m'exprimer ainsi, que celle de la plûpart des autres Nations de l'Europe; nous commençons à secouer ce reste du joug des Romains; & graces à nos Poëtes, notre Langue prend faveur en acquérant de l'aménité. Vous ne demandiez pas, me direz-vous peut-être, le panégyrique des Allemands; mais ils avoient besoin d'Apologie, aux yeux de ceux qui pourroient taxer de sçavantasserie, la notice que je vais vous donner aujourd'hui, selon mes premiers engagemens. Je tâcherai de la nourrir plutôt que de l'égayer; car on soupçonneroit la fidélité de notre commerce & de vos traductions, si l'on y voyoit de l'enjouement. Les *Rabeners* ne sont pas communs chez nous; & la

plaisanterie auroit peut-être mauvaise grace sous ma plume. Ainsi mes réflexions, si j'en fais, seront sans doute sérieuses. Je me consolerois pourtant du dégoût qu'elles auroient causé à quelques-uns de vos Lecteurs, pourvû qu'elles fussent lumineuses pour le grand nombre. C'est alors que j'espererois concilier le goût de ma Nation & celui de la vôtre, en apparence si contraires; mais plus faciles, qu'on ne pense, à se rapprocher. Les François ne sont frivoles que jusqu'à trente ans, & à cet âge le bons sens des Allemands se trouve épuré & rafiné par l'éducation. Reprenons ma méthode, sans couper tout-à-fait le fil de ma lettre.

THÉOLOGIE.

L'ARTICLE par où je débute, vous donnera une idée de la saine Théologie. Elle ne consiste point dans les Théses & les controverses; méthode aride & contentieuse, souvent plus propre à diviser les Chrétiens, qu'à convertir les incrédules. Il s'agit ici de *six Dialogues sur la verité de la Religion Chrétienne, à l'usage des jeunes gens, par Jean-Henri* Pape, *Ministre de la parole de Dieu, à Wolfenbuttel, 14 feuilles in-octavo.*

La Jeunesse est tous les jours exposée à perdre sa Religion, qui est ordinairement l'unique garant de ses mœurs sur-tout dans les Etats du Christianisme, où la morale est entée sur l'Evangile. Des impies ou plutôt des libertins, qu'il ne faut pas toujours confondre avec les incrédules, se plaisent à faire des prosélytes, & à justifier en quelque façon, le scandale de leur conduite par celui de leurs discours. Ils pensent qu'après avoir sappé l'autorité de la Religion, il leur sera permis de se livrer impunément à leurs passions, tandis qu'au contraire il devroient être d'autant plus reservés que l'incrédulité même les rend suspects au peuple, & leur attire souvent des ennemis très-dangereux. C'est contre ces sortes d'impies que M. Pape a fait son Ouvrage, comme un préservatif pour la jeunesse, encore plus aisée à séduire par l'appas de la licence que par son ignorance. L'Auteur n'a point recours à de nouvelles preuves pour confirmer la vérité de la Religion Chrétienne. Mais sa méthode est nouvelle en Allemagne. Comme il parle à des jeunes gens sortis de l'école, il quitte le ton scholastique, pour prendre celui de la conversation & de la société. Quand la modestie &

la douceur Chrétienne tempérent la chaleur du zéle, quand l'esprit de l'Evangile regne dans ces sortes d'ouvrages, trop souvent dictés par l'esprit de parti; on ne peut qu'être approuvé des incrédules même. S'ils peuvent lutter contre les argumens des Théologiens, ils ne sçauroient résister à la beauté de la morale Evangélique.

Mémoire pour servir à la défense de la Religion Chrétienne.

Cet Ouvrage périodique mérite l'approbation universelle qu'il a reçu. On y employe tous les secours de la Philosophie & de la Théologie, pour combattre les Athées & les Déistes. On y admire cette force d'éloquence & cette douceur qui opérent le charme de la persuasion. Le cinquiéme volume vient d'être achevé.

Il paroît aussi un Journal de piété, dont M. *Heinmetz*, Abbé de Bergau, est le Directeur. Piétiste lui-même, il est parmi les Protestans, ce que sont les Jansénistes parmi les Catholiques; sans que je prétende attacher à cette comparaison rien d'odieux pour aucun parti. Tous ceux qui veulent servir Dieu, sans troubler l'Etat, sont toujours respectables.

Bibliothéque Théologique par M. Krafft, *Docteur en Théologie & Doyen du Ministere Luthérien, à Dantzig.*

Le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un pareil ouvrage, c'est de dire qu'il est très-estimé des Catholiques. Ceux qui cherchent dans les Journaux dequoi louer, trouveroient dans celui-ci la justesse d'un Rédacteur habile, la modestie d'un Juge impartial, & le style d'un bon Ecrivain. Cette collection se publie à Leipzig, elle en est à la cent septiéme partie.

Mémoire Théologique, où on rend compte du présent & du passé.

C'est encore un Journal. On ne voit presque en Allemagne que des collections. Il y en a de particulieres pour chaque science, & d'universelles. Ou convenez que l'Allemagne est le pays le plus éclairé de l'Europe, ou ne jugez pas des progrès de la Littérature, par la multiplication des Ouvrages périodiques. Je penserois qu'ils annoncent plutôt la décadence que la gloire des Lettres. Beaucoup de Lecteurs, peu de Sçavans: tel est l'état actuel de cet empire littéraire, qu'on dit si florissant. Du

temps de Virgile, il n'y avoit qu'un Mœvius. Quand il n'y eût plus de Virgile, on ne vit que des Mœvius. Mais quoiqu'il en soit de cette prodigieuse quantité de livres, qui doivent multiplier les Journaux & périr avec eux; le Journal dont il est ici question, comprend toutes les matiéres de Théologie, & la notice des livres nouveaux en ce genre. Il fut publié au commencement de ce siécle par M. Loëscher, fameux Théologien Protestant, & Chapelain du Roi de Pologne. Il passa de ses mains sous la direction de feu M. Kapp, Professeur à Leipzig, qui mourut il n'y a pas long-tems. Il en paroît chaque année six parties avec un Appendix. Les trois premiéres de l'année 1756. ont été données au public.

JURISPRUDENCE.

Dictionnaire universel du droit public de l'Europe, par M. Hempel, *à Leipzig*, chez Heinsius, neuviéme partie in-4°.

Cet Ouvrage étoit déja connu par quelques volumes. Les Articles les plus curieux de celui-ci, sont ceux qui regardent la Ville de Cologne & la maison de Cothen. On continue à louer

l'exactitude de l'Auteur dans un ouvrage qui demande beaucoup de connoissance des Loix, de l'Histoire & des Négociations.

Il faut vous restituer un ouvrage qui appartient à la France. Vos Jurisconsultes seront bien aises d'apprendre qu'on vient de réimprimer *à Nuremberg chez Jean-George* Lochner, *l'Ouvrage de François* Florent. Cet Auteur qui eut pour Maître Jean Acosta, & pour Condisciples, Pierre de Marca, & Jean Ciron, possédoit comme eux, l'Histoire civile & l'Histoire Ecclésiastique à fonds. Il répandit une nouvelle lumiére sur le décret de Gratien, & sur le Droit Canon, en sorte que son Ouvrage est comme indispensable pour ceux qui s'attachent à cette branche de la Jurisprudence. Il étoit devenu rare; & l'Allemagne, où l'étude du droit est plus une nécessité qu'un mérite, ne peut que sçavoir gré de cette nouvelle édition à M. Ignace-Christophe *Lorber de Stoërchen.* L'Editeur a fait une Préface, où il prie ses Lecteurs de ne pas le soupçonner d'avoir, sur les libertés de l'Eglise Germanique, les mêmes idées que le Jurisconsulte François avoit sur les libertés de l'Eglise Gallicane. Auriez-vous pensé que ce

fut un crime en Allemagne pour un Jurisconsulte Catholique, d'adopter des sentimens appuyés sur la constitution primitive de l'Eglise, & sur les Loix fondamentales de l'Empire.

Glossaire Allemand, concernant surtout la Jurisprudence de l'Allemagne, par M. Chretien Gottlob Haltaus, *Maître ès Arts & Recteur du Collége de Saint Nicolas, à Leipsig.* Cette compilation qui renferme des diplômes des Villes & plusieurs monumens du moyen âge, imprimés & manuscrits, est un ouvrage de 20 ans. Le nom de l'Auteur qui a donné des preuves de son érudition dans plusieurs autres écrits, fait bien augurer de son travail dans une collection aussi importante. Comme il prévoioit qu'elle pourroit être d'une utilité universelle, il l'a écrite en latin. Non-seulement les Allemands, mais aussi les peuples voisins, qui avoient plusieurs usages communs avec eux, y pourront trouver de grandes lumieres pour l'histoire de leurs loix & de leurs mœurs anciennes.

Il paroît un *Journal Critique des Ouvrages de Jurisprudence.* M[rs] *Hammel & Platner*, l'un Professeur, & l'autre Docteur en Droit à Leipzïg, font les

frais de cet Ouvrage périodique, dont on est au cinquiéme volume.

Il s'en publie un autre à Yena en Saxe, à peu près du même genre que celui de Leipzig; avec cette différence, que celui-ci contient une notice des livres nouveaux, & que l'autre ne renferme que des ouvrages de Jurisprudence connus, avec la vie des Jurisconsultes les plus célébres.

MÉDECINE.

Dictionnaire Médico-Chymique, appuyé sur les principes les plus modernes de la Médecine, à l'usage des Médecins qui pratiquent. Par M. Gottwald Schuster, *Médecin de Chemnitz.* A. Chemnitz; 20 feuilles in-8°. Cet Ouvrage est utile aux jeunes Médecins.

Recueil d'Observations Anatomiques sur la Matrice. Par M. Philippe Adolphe Boehmer, *Professeur de Médecine & de Chirurgie, à l'Université de Halle.*

UN Observateur doit s'attacher aux phénomènes singuliers, aux cas extraordinaires, aux objets les moins connus. Toute Observation doit être une espece de découverte, qui tende à éclairer l'esprit humain. Celles de M. Boehmer sont de ce genre. Il en avoit publié d'abord

un premier recüeil de 51 pages, & de 3 planches. Il vient d'en publier un second de 8. planches in-fol. & de 67 pages. La beauté de l'édition répond au mérite de l'Ouvrage. En voici un autre du même genre & bien plus étendu. Ce sont les *Observations Pathologiques de M. de* Haller, *sur la dissection des Corps*. Le nom d'un Auteur célébre invite à lire tout ce qui sort de sa plume. Quand un homme a vraiment du génie, il s'en répand quelque étincelle sur toutes ses productions. Quelques sujets qu'il traite; les matieres arides reçoivent de l'ame, les choses obscures de la clarté, & les objets les plus rebutans cessent de l'être. L'Anatomie est une science très-utile, mais naturellement désagréable pour les sens. Il faut avoir ou beaucoup d'insensibilité, ce me semble, ou une compassion extraordinaire pour les maux du genre humain, afin de s'en occuper. Un Médecin sensible me paroît donc le meilleur des hommes; mais il seroit à quelques égards le plus malheureux, si la douceur de guerir & de soulager ne le consoloit pas de la peine de voir toujours souffrir. Tel est M. de *Haller*, dont les Poësies annonçent un homme qui ne pouvoit

entrer dans une profession aussi pénible que celle de la Médecine, si ce n'étoit par des vûes philosophiques. Aussi les progrès qu'il y a faits, & la réputation qu'il s'y est acquise, le dédommagent des honneurs du Parnasse, qu'il a sacrifiés à l'espérance d'être plus utile aux hommes, dans une autre carriere. Ce jugement est d'autant plus désintéressé que je ne connois point M. de *Haller*, & que vraisemblablement je ne le verrai jamais. Mais les hommes de génie ont un tel empire sur mon cœur, quand leurs écrits respirent l'amour de la vertu, que je saisis toutes les occasions de leur rendre mon hommage. Ainsi pardonnez moi cette digression; je quitte l'éloge de M. *Haller*, pour revenir à son ouvrage, qui lui fait plus d'honneur que l'encens d'un Littérateur inconnu.

Pendant qu'il étoit à Goëttingue, il a assisté à la dissection de 230 cadavres d'hommes morts, la plûpart de maladies extraordinaires, ou remarquables par la conformation singuliere de leurs corps. Il donne l'histoire de ces maladies, & fait la dessus plusieurs observations, parmi lesquelles je choisis celles qui m'ont le plus frappé.

La douziéme, par exemple, nous apprend que l'eau rassemblée dans les cellules de la pleure, peut causer une hydropisie dans la poitrine, comme dans le bas ventre. La quinziéme prouve, contre le préjugé commun en Médecine, que les enfans peuvent être sujets à la Phthisie pulmonaire.

La vingt-uniéme démontre que l'excès des acides dont on fait usage pour diminuer l'embonpoint, a des effets très-fâcheux. La vingt-septiéme prouve que la rentrée des intestins l'un dans l'autre (*invaginatio*) n'est pas toujours dangereuse, & qu'elle n'est point la cause des passions iliaques; comme *Kunnius* & d'autres Médecins l'avoient prétendu. Dans la 30e. l'Auteur traite des Descentes, où le sac est si adhérant à la tunique du vagin, que la séparation en est impraticable, & qu'on ne peut ni replacer, ni lier l'intestin. Dans la trente-huitiéme, il observe que les femmes qui meurent d'un travail d'enfans, avec tous les symptômes dévanoüissement, de sueur froide, & de foiblesse, ne meurent pas tant de l'hémoragie, que d'une lacération de l'utérus souvent occasionnée par la faute des sages femmes. La quarante-deuxiéme Obser-

vation roule sur les gens noyés; & par les expériences que l'Auteur a faites sur les chiens & les autres animaux, il paroît qu'il n'a pas beaucoup d'espérance qu'on puisse sauver les personnes noyées. Il a fait de nouvelles expériences sur la respiration. Il en résulte que dans le moment de la respiration, la plûpart des côtes supérieures sont immobiles, que les intervalles des côtes sont plus étroits, que les muscles internes des côtes les tirent en haut, que le pli des côtes va de bas en haut, & que leurs extrémités ont un mouvement contraire du côté de la poitrine & du dos.

La quarante-quatriéme Observation contient une méthode de traiter la petite vérole, dont l'espece est accompagnée de pustules noires. C'est avec des émulsions, où l'on fait entrer un scrupule de canfre, qu'il faut donner au malade toutes les vingt-quatre heures, & par l'usage abondant des acides qu'il faut continuer jusqu'à ce que les pustules séchent. A l'occasion de la petite vérole, je dois vous parler de l'inoculation, qui fait tous les jours de nouveaux progrès en Suisse & en Allemagne. M. *Heinike* a traduit & publié, par l'ordre exprès du Magistrat de Breme, l'ouvrage Anglois de M. *Kirk*-

patrik ſur l'inoculation. Cette traduction ſe trouve à *Zelle* & à *Leipſig*, ſous le titre d'*Analyſe de l'inoculation.* Le Traducteur y a ajouté les Obſervations des Docteurs *Runge, Gondela*, & *Dunze.* Ces trois habiles Médecins ont employé cette méthode pour pluſieurs perſonnes, parmi leſquelles il en eſt d'un rang diſtingué ; leurs tentatives ont eu le ſuccès le plus heureux ; il n'eſt pas mort un ſeul des inoculés entre leurs mains ; enfin leurs opérations concourent à démontrer que la méthode d'inoculer eſt très-utile à la conſervation du genre humain. Ceux qui ignorent cet art précieux, le combattront peut-être, mais ceux qui le poſſedent ne mourront pas ſans reproche, s'ils ne laiſſent après eux de bons élèves.

HISTOIRE NATURELLE.

H. *Auguſt. Johann* Roeſels *von* Roſenhof *Inſecten-Beluſtig ungen. III. Theil.*

Amuſemens Phyſiques ſur les Inſectes, par M. Auguſte-Jean Roëſel de Roſenhof, *troiſiéme Volume* in-4°. *enrichi de* 101 *Figures enluminées, à Nuremberg.*

Les extraits du commencement de cet Ouvrage que j'ai vûs dans vos

premiers Journaux, (*a*) m'engagent à vous en faire connoître la ſuite. L'Auteur débute dans ce troiſiéme Volume, par un ſupplément à l'hiſtoire des Inſectes, & en particulier des papillons. Il décrit celui qu'on appelle *oiſeau de mort*, à cauſe de ſon bourdonnement lugubre, & parce qu'on voit ſur ſon dos une tête de mort très-diſtinctement figurée.

M. Roëſel donne enſuite l'hiſtoire du ver à ſoie. Suivant ces obſervations, cet inſecte ſe dépouille ſept fois; il ſe nourrit très-bien à Nuremberg des feuilles de mûrier noir ; la configuration de ſes yeux eſt totalement convexe, d'où l'Obſervateur conclud que l'inſecte ne s'en ſert point pour limer & perforer la coque dans laquelle il s'eſt emprisonné ; les femelles découvrent les mâles par l'odorat à une certaine diſtance; enfin la deſcription que l'Auteur fait des vaiſſeaux où ſe forme la ſoie, eſt très-contraire aux rapports *d'Albinus* & de *Wilkes*.

Je paſſe à l'écreviſſe d'eau douce, dont l'hiſtoire eſt très-agréable chez M. *Roëſel* & me paroît tout-à-fait neuve.

(*a*) Voyez le Volume de Juin & celui de Juillet 1754.

Pluſieurs Naturaliſtes de réputation ont prétendu caractériſer les écreviſſes mâles par certaines parties extérieures & dures. Notre Auteur ſoutient que ces parties n'exiſtent point, & que les vaiſſeaux ſpermatiques de l'écreviſſe ſe dégorgent par les papilles qui ſe trouvent aux deux derniers pieds du ventre. Quelques-uns ont crû que les yeux de l'écreviſſe fourniſſoient la matiere dont ſe forme ſa robe : cela eſt impoſſible, dit M. Roëſel, car en hyver & dans le tems de l'accouplement, on ne trouve à la place de ces yeux qu'une matiere verte & viſqueuſe ; & lorſque la nouvelle robe eſt entiérement formée, le volume de ſes yeux eſt plus grand que jamais. Les obſervations de cet Auteur confirment que les écreviſſes ont une trachée artére, couverte d'une plaque mobile, qui leur ſert comme de ſoupape pour recevoir & rendre l'air & l'eau qu'elles reſpirent. L'Auteur a découvert dans la queue de cet inſecte, une ſeconde veine remplie de nœuds. Les écreviſſes vivent juſqu'à vingt ans. Elles ont ceci de commun avec les polypes, que leurs pinces repouſſent quand elles ſont tombées, & que même ſouvent elles ſe multiplient.

Dans l'hiſtoire des ſcorpions, M.

Roëſel décrit d'abord celui que nous appellons en Allemagne *ſcorpion de papier*, extrêmement petit & diſtingué des mites par ſes pinces. Les ſcorpions d'Italie ſont ſi peu dangereux, dit l'Auteur, qu'on les prend quelquefois avec la main ; d'où il conclud que leur morſure, quoique douloureuſe, ne doit pas être mortelle. Après la deſcription du ſcorpion de Suriname, l'Auteur décrit le grand ſcorpion des Indes Orientales, qui paroît être de la même claſſe que le ſcorpion Romain décrit par *Swammerdam.* Ce ſçavant Naturaliſte lui attribue pluſieurs yeux ; mais M. Roëſel révoque ce fait en doute. Il rejette auſſi le ſyſtême de *Linnæus*, qui diſtingue les claſſes des ſcorpions par les pointes des dents.

Ce troiſiéme Tome des amuſemens phyſiques, eſt terminé par un Traité complet des polypes & des inſectes aquatiques, qui tiennent de la nature des polypes. Mais cette hiſtoire demande un extrait plus long, que je vous réſerve pour une autre occaſion. Je ne puis cependant quitter M. de Roëſel ſans vous parler de ſon Traité des grenouilles, dont la quatriéme Partie vient de paroître. On y trouve l'hiſtoire du crapaud aquatique beaucoup moins hideux

que ceux de l'eſpéce ordinaire, ſi peu venimeux, & quand il eſt petit, tellement ſemblable au poiſſon, que le peuple le confond, & le mange avec les autres petits poiſſons. Il a une queue avant d'avoir des pattes, & alors il ſe nourrit de plantes; quand les pattes paroiſſent, la queue tombe, & dès-lors il ne mange plus que des inſectes. C'en eſt aſſez pour une Lettre, les Naturaliſtes apprendront le reſte dans l'ouvrage même.

ESSAI ſur les Reptiles par M. Klein, *à Leyde & à Goëttingue*, in-4°.

M. *Klein*, Secrétaire de la Ville de Dantzig, a une réputation bien établie parmi les Naturaliſtes. Il l'a méritée par de bonnes productions. Cet Eſſai ſur les reptiles ne la dément point. Il eſt queſtion ici de la claſſification, & de la deſcription des ſerpens & des vers. Les ſerpens ont les cinq ſens ordinaires, une tête, du ſang, des poumons & des vertébres. L'Auteur détermine leurs claſſes par la diſtance de la tête au corps, & par la différence des dents. Les viperes qu'il range dans la premiere claſſe, ont de grandes dents canines & mobiles. Les viperes communes ont les dents enraci-

nées dans la machoire inférieure, & cachées dans des eſpéces de bourſes. Les ſerpens de la ſeconde claſſe, ont des dents de poiſſon, dont les deux rangées s'engrènent l'une dans l'autre, comme les dents de deux ſçies. Une autre claſſe, ſemblable par les dents à celle des viperes communes, ſe partage en 165 ſoudiviſions. La derniere claſſe eſt des ſerpens qui n'ont point de dents. M. *Klein* attribue l'enchantement des ſerpens à l'odeur qu'ils exhalent, & qui peut étourdir les animaux que la nature a deſtinés à devenir leur proie.

Je paſſe à une queſtion importante ſur *la nature du Sperme*. Elle a fait le ſujet d'une Thèſe que M. Pierre Erneſte *Aſch*, de Peterſbourg, a ſoutenue à Goëttingue pour le Doctorat en Médecine. Cette Thèſe eſt diſtribuée en trois ſections. La premiere contient une expoſition ſuccinte des opinions qui ont partagé les Philoſophes & les Naturaliſtes, depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, ſur la nature de la matiere ſéminale. La ſeconde comprend les expériences & les obſervations que M. *Aſch* a faites lui-même depuis deux ans à ce ſujet, tant en particulier, que ſur le théâtre anatomique de Goëttingue. La troiſiéme développe les

conſéquences qui réſultent de ces mêmes obſervations. M. *Aſch*, muni d'un excellent microſcope, fait par M. *Campe*, habile Artiſte de Goëttingue, a examiné le ſperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins & des coqs, la laite des poiſſons, toutes les liqueurs du corps humain, la ſemence de pluſieurs plantes. Il a obſervé tous ces corps, non-ſeulement dans leur premiere fraîcheur, & dans leur nature, mais encore dans l'eau & dans les différentes altérations qui provenoient de la putréfaction. Il a vû partout de petits corps ronds, mais nulle part des animalcules ſpermatiques. Les globules du ſperme ne différoient en rien de ceux des autres liqueurs. Ces globules ne paroiſſoient en général qu'après que les matieres ſéminales avoient été mêlées avec de l'eau, & expoſées quelques jours à l'action de l'air. De tout ce qu'il a vû, M. *Aſch* conclud que la matiere des globules eſt d'abord continue, qu'elle ſe diviſe par l'action de l'eau, de l'air, du ſoleil, de la putréfaction, &c. que leur ſphéricité vient de l'humidité qui les environne, que s'ils ſe meuvent dans l'eau, c'eſt parce que le vaiſſeau qui la contient eſt ébranlé, ou qu'ils ſont agités par la chaleur & par les accidens

de la putréfaction, mais qu'ils n'ont en eux-mêmes aucun principe de mouvement & de vie.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Vous parlerai-je des Centuriateurs de Magdebourg? Oui ſans doute; mais de façon qu'on ne devine point ſi c'eſt un Catholique, ou un Proteſtant qui vous en parle. Les Centuriateurs de Magdebourg ainſi appellés, parce que chaque Volume des Annales de l'Egliſe qu'ils ont écrites, contenoit l'hiſtoire de cent ans, & parce que cet ouvrage fut commencé à Magdebourg, ſont les premiers Ecrivains qui ayent donné un corps d'hiſtoire Eccléſiaſtique. Celui qui ſe mit à la tête de cette entrepriſe, fut Mathias Flavius *Illyricus*. Il eut pour ſes principaux Coopérateurs Jean Wigand, Mathieu Judex, Baſile Faber, André Corvinus & Thomas Holthuther. Je ſçais que beaucoup de vos Lecteurs diront, qu'ai-je à faire de ces noms-là? Triſtes Auteurs, courez encore après l'immortalité: ſi votre nom ſeul effraye, que ſeroit-ce de vos ouvrages? Je vous fais donc grace du titre des chapitres, pour vous dire ſimplement que ces Centuries furent publiées pour la premiere fois à

Bâle, dans l'espace de quinze ans, c'est-à-dire, depuis 1559. jusqu'à 1574; que cet ourvage fut refuté par le Cardinal Baronius, qui composa à cette occasion ses Annales Ecclésiastiques; qu'il parut une seconde Edition de ces Centuries moins bonne que la premiere, à Bâle encore, en 1624; & qu'il s'en fait une troisiéme *à Nuremberg chez Lang*. M. *Baumgarten*, Professeur de l'Université de Halle, un des plus grands Théologiens de cette Eglise, s'en est chargé. Il promet de remédier aux fautes les plus essentielles de cet ouvrage, il l'enrichira de ses propres Traités, relatifs à l'objet des Centuriateurs & d'un triple index; chaque Volume sera accompagné d'une Préface de sa façon. Messieurs Scidel & Schubert, Abbés & Professeurs de l'Université de Halmstadt, coopéreront à son travail. L'ouvrage s'imprime en grand *in*-4°. & avec des caracteres neufs.

D. Christian Wilhelm Franz Walchs *Ent-Wurf Eimer Vollstaendigen Historie der Romichen Paebste.*

C'est-à-dire, *Plan d'une histoire complette des Papes. Par le Docteur Christian Guillaume-François* Walch, *à Goëttingue, chez Lusac. 1 vol. in*-8°.

Voici encore un de ces ouvrages qui

doivent intéresser tous les Chrétiens. Il faut espérer de la modération de notre Siécle, & du calme général des esprits sur les matieres de religion, que l'Auteur n'empruntera point le stile que nous osons nous-mêmes reprocher au Docteur Luther. L'Eglise Romaine n'a plus tant d'ennemis; les grands coups sont portés. Il s'agit d'entretenir la paix, & non de ranimer de vieilles haines qui nous ont coûté cher. Les vertus qui brillent aujourd'hui sur la Chaire de S. Pierre, effacent les taches qui l'ont souillée. La Cour de Rome n'a donc plus rien à craindre de la plume d'un Protestant. Le discours Préliminaire de M. *Walch*, peut-être lû même des Catholiques. Ils y trouveront les sources où il faut puiser, avant d'écrire l'histoire. Les notes sçavantes, répandues dans le cours de l'ouvrage même, offrent la bibliotheque la plus complette que l'on ait vûe jusqu'ici sur l'histoire des Papes.

Fortsetzung der Berichte der K. Daënischen Missionarien in Ostindien.

Suite *des relations des Missionnaires de Sa Majesté Danoise, aux Indes Orientales. A Halle.*

Le zèle de la propagation de l'Evan-

gile, n'est pas exclusivement propre à l'Eglise Catholique. Mais parmi les Princes Luthériens, les Rois de Dannemarc sont presque les seuls qui ayent cherché à étendre le christianisme chez les nations Infidéles. C'est sur les Malabares qu'ils ont porté les vûes de leur charité. L'Université de Halle en Saxe a envoyé des Missionnaires à ces peuples, qui ont avidement embrassé la doctrine Luthérienne. Les progrès qu'elle fait à Tranquebar, où sont les établissemens des Danois dans les Indes Orientales, fournissent assez de matiere, pour que ces Missionnaires ayent entrepris de faire des relations; à l'imitation, mais beaucoup au-dessous des lettres édifiantes qui se publient en France.

La continuation que je vous annonce contient les faits les plus intéressans, arrivés dans les six premiers mois de l'année 1753. On y apprend que dans cet espace de temps, l'Eglise Luthérienne a gagné à Dieu 235 infidéles; qu'il s'est élevé une espece de persécution à Tanjour contre les Catholiques, que les fortifications de Madras ont été relevées, & que les Missionaires ont établi dans cette ville une école de filles. Ce sexe a toujours été le meilleur instrument du prosélytisme.

HISTOIRE CIVILE.

Recueil diplomatique de l'histoire de Brandebourg. Par M. Christophe Sinold, *dit* de Schutz. *A Scwabach*, in-folio.

Cet Ouvrage renferme les faits & les piéces justificatives de l'histoire de la Maison de Brandebourg. On trouve à la tête de la premiere partie, un discours préliminaire sur le *Castrum Noricum*, sur le célébre canal, (*Fossa Carolina*) que Charlemagne avoit projetté, pour joindre le Rhin au Danube; & sur la grande muraille (*Vallum Romanum*) que les Romains avoient opposée aux incursions des Germains, & que les Allemands ont appellée depuis *le mur du diable*. Il en reste encore des débris considérables dans la Franconie sur les terres d'Anspach. On sçait gré à l'Auteur d'en avoir fait graver le dessein, sur des cartes particulieres. Mais on n'est pas également satisfait du fonds de son Ouvrage. Les Sçavans d'Allemagne, qui sont convenus depuis long-temps de n'adopter rien en fait d'histoire, qui ne soit appuyé sur l'authenticité des documents, ou sur le témoignage des Auteurs contemporains, sont fort étonnés de

trouver chez M. *Schutz* des Généalogies complettes, qu'il fait remonter jusqu'à l'an 801. sans autre autorité que celle des chroniqueurs modernes. On se plaint qu'il affecte d'étendre & de relever singulierement la puissance & les prérogatives des Bourggraves de Nuremberg, devenus ensuite Electeurs de Brandebourg & Rois de Prusse. Il prétend que dès 933 ils étoient assez puissans pour avoir envoyé à Henri l'Oiseleur, un Corps de Troupes contre les Huns; mais afin de prouver qu'au dixiéme siécle ces Bourggraves étoient déja regardés comme Princes de l'Empire, il ne cite que de vieilles descriptions de Tournois, faites long-temps après, & remplies de fables. Il leur attribue dès-lors le droit de session & de délibération dans les Diètes de l'Empire; enfin on soupçonne cet Auteur de partialité; vice encore plus dangereux pour un Historien, que l'ignorance; parce qu'il accrédite l'erreur. Voici un Ouvrage qu'on peut opposer comme un correctif à celui de M. de *Schutz*.

C'est un *Recueil de documens non imprimés, pour servir à l'histoire de la marche de Brandebourg; avec des remar-*

ques. Par M. Philippe-Guillaume Gewken. I. partie. A Wolfenbuttel. 13 *feuilles in-8°.*

M. Gewken qui ne veut rien épargner pour l'éclaircissement de la verité, rassemble non-seulement tous les manuscrits du temps, mais encore les Chroniques anciennes, les fragmens historiques, les Lettres & les Mémoires sur les familles nobles, les morceaux de Géographie, & tout ce qui peut donner du poids & de l'autorité à l'histoire du Brandebourg. L'Auteur promet de publier, chaque année une partie de ce qu'il en a recueilli. La premiere qu'il a fait paroître est composée de 70 piéces, dont la plus ancienne est de l'an 1161. & la plus récente est le rescrit de l'Electeur Jean Sigismond au Clergé de la nouvelle Ville de Brandebourg, au sujet de la Confession auriculaire. Plusieurs de ces documens sont copiés sur les originaux, & l'on peut y ajouter plus de foi qu'à la plûpart de ceux qui ont déja été imprimés.

Mémoires Généalogico-Historiques. A Leipzig, in-8°.

M. *Ranfft*, Ministre Protestant, qui a écrit la vie du Comte de Saxe & celle

du Maréchal de Lowendal, est l'Auteur de cette collection. C'est une suite du projet formé par Samuel *Heinsius*, Libraire de Leipzig, qui publia vers 1720. un Ouvrage périodique, sous le titre de *l'Archivaire Généalogico-Historique.* Il parut depuis, 144 parties des Mémoires Généalogico-Historiques; & l'on est actuellement à la soixante-quinziéme partie de ceux de M. *Ranfft.* On y rend compte de tous les événemens qui intéressent la Généalogie des Maisons illustres de l'Europe; comme naissances, mariages, morts &c. On y joint de plus les vies des hommes célébres. La réputation de M. *Ranfft* rend son Ouvrage extrêmement recommandable à ceux qui étudient l'histoire moderne.

Je vous parlerois encore d'un *Recueil de Diplomes & de Mémoires sur les faits douteux de l'histoire du moyen âge*, par M. *Lenz*, Conseiller du Roi, à Halle, en Saxe; d'un *recueil d'Actes concernant l'histoire de la Pomeranie; d'un Journal d'Osnabruck pour l'histoire de Westphalie*, mais il suffit de les nommer une fois. Ce détail est aride & pénible, je le sens. Passons dans un champ moins épineux.

BELLES LETTRES.

Poëme Lammique de Thograi, traduit de l'Arabe, avec une courte Explication de la Poësie des Arabes. 36 *pages in-4°.*

L'Orient est le climat de l'imagination. C'est-là que la nature se représente toujours dans le langage. Le style des habitans est le tableau perpétuel des beautés que le soleil fait éclorre dans le païs. La poësie y naît sans effort; mais sa fécondité même nuit à sa culture. L'Enthousiasme qui ne reçoit point de loix, y domine jusque dans les discours familiers. Tout est image dans la bouche d'un Oriental. Mais ces images sont plus ou moins nobles, selon le caractere & le genre de vie de celui qui parle. Les Arabes qui vivent toujours avec des troupeaux, ont des Poëmes qui contiennent leur généalogie & leur histoire. Ces Poëmes qu'ils apprennent, en les entendant réciter, car ils ne sçavent point lire, sont pleins de figures & de comparaisons, basses & viles comme les objets de leurs occupations; mais de vrais chefs-d'œuvres par le pittoresque des expressions, & par l'effet qu'ils pro-

duisent sur les sens & sur l'ame. Les Poëtes des Villes & des Cours ne les égalent point dans l'art de rendre la nature, & tout ce que la science & le travail ajoutent à leurs productions, est souvent perdu pour le plaisir & le charme de la Poësie. Le désordre des idées, la licence, & pour ainsi dire, l'extravagance, font en partie le mérite de ces Poëmes. Les Arabes ne connoissent de Poësie ni Epique, ni Dramatique. Leurs satyres sont des invectives toujours produites dans la colere, & jamais aiguisées par le rafinement de la malignité. L'amour n'a point de part à leurs rêveries poëtiques; ils commencent pourtant tous leurs Poëmes funèbres par l'éloge des femmes. S'ils chantent quelquefois leurs beautés, les chevaux & les chameaux partagent avec elles, cet hommage de fantaisie. Cependant leur Poësie est belle & agréable, comme si la chaleur, sans laquelle il n'y a point de poësie, pouvoit suppléer à toutes les graces de l'art. Mais pour en venir au Poëme dont il s'agit, on l'appelle Lammique, parce qu'il finit par la lettre L, que les Arabes nomment *Lam*; car ils donnent à tous leurs poëmes le nom de la syllabe, ou de la rime qui les termine. *Thograi* qui

en est l'Auteur, le composa dans le XII. siécle. Golius le traduisit le premier en Latin, & le fit imprimer à Leyde en 1629. Vatier en donna en 1660. une Traduction Françoise, qui ne réussit point. Pokock en publia une Traduction Latine excellente. M. Anchersen fit réimprimer la Traduction de Golius à Utrecht en 1708; mais cette édition se perdit presque toute, par le naufrage d'un vaisseau sur lequel on la transportoit en Dannemarck. Enfin M. Jean-Jacques *Reiske*, Professeur des Langues Orientales dans l'Université de Leipzig, vient de le traduire en Allemand, & de le faire imprimer à Dresde. Comme M. *Reiske* est très-versé dans la Littérature des Arabes, ainsi qu'il le paroît par la Préface & par les notes qu'il a ajoutées au Poëme, on ne doute pas qu'il n'ait conservé les beautés de l'original, autant que la Langue Allemande le lui aura permis. Il avoit déjà publié à Leyde en 1741, un autre Poëme Arabe, tiré d'une collection de sept Poëmes, qui avoient remporté le prix à la foire d'Ocath, (c'étoit l'Olympe des Arabes,) & qui furent écrits en lettres d'or sur le frontispice du Temple de la Mecque.

La Poësie Arabe me conduit naturellement à vous parler des *institutions de la Langue Turque de* Meninski, *avec une Grammaire paralléle des Langues Arabe & Persane. Seconde édition, augmentée de la méthode d'apprendre la Langue Turque sans Maître, par Adam-François* Kollar, *Hongrois, Bibliothécaire de la Bibliothèque Impériale de Vienne. A l'Imprimerie Orientale de Vienne.*

Meninski, Chevalier du saint Sepulchre avoit mérité & obtenu, par une étude de vingt ans, le titre de premier Interprête des Langues Orientales, sous l'Empereur Léopold. Il fit paroître à Vienne en 1680, un Trésor ou Dictionnaire des Langues Turque, Arabe & Persanne, avec une Grammaire Turque, qui passe pour la meilleure que l'on connoisse. M. *Kollar* ayant trouvé, il y a quelque tems, les caracteres Arabes que *Meninski* avoit fait fondre, s'en est servi pour la réimpression de cette Grammaire, à laquelle il a joint quelques documens Turcs. Le voisinage des Etats de la Hongrie avec ceux de la Turquie, donnent aux sujets de l'Impératrice Reine, un avantage sur toutes les autres Nations de l'Europe, pour la connoissance des Langues Orientales.

C'est un préjugé favorable pour les additions que M. *Kollar* a faites à l'Ouvrage de *Meninski*.

Discours prononcé, en présence de Leurs Majestés Impériales François & Marie-Thérèse, *par le P.* Maisser *de la Compagnie de Jesus, Docteur en Théologie & Professeur d'éloquence, à Vienne,* 12 *feuilles* in-fol.

Ce fut le 5 Avril 1756, que l'Université de Vienne prit possession d'un nouveau bâtiment que Leurs Majestés ont fait élever pour les Assemblées & les Actes publics de cette Université. Un si beau jour devoit être célébré; mais l'éloquence ne pouvoit emprunter dans cette occasion que le langage de la reconnoissance. L'Orateur étala dans la premiere partie de son discours, les Réglemens de l'Université de Vienne, pour les progrès & la gloire des sciences; d'où il conclud qu'elle seroit non-seulement l'école de la Nation, mais la ressource des Etrangers. Ciceron ne parla jamais mieux *pro domo suâ*. Dans la seconde partie il rappella tous les priviléges & les avantages particuliers à cette Université. La troisiéme partie fut consacrée aux justes éloges de Leurs Ma-

jestés Impériales ; éloges mérités par la protection déclarée, & les bienfaits signalés, dont ces augustes Souverains ont favorisé les sciences en général, & singuliérement l'Université de Vienne.

On excite les Rois à la générosité par le spectacle même des monumens de leur bienfaisance. Mais les hommes ordinaires ne donnent qu'à usure. L'adresse d'un Orateur consiste donc à flatter leur avidité, pour en arracher quelque chose. C'est ce qu'a fait M. *Mag*, Professeur de morale & de politique à l'Université de Leipzig. M. *Graf* Négociant de cette Ville, fit une riche fondation en faveur des Etudians en Philosophie. L'Université célèbre tous les ans la mémoire de ce bienfaiteur ; & c'est à cette occasion que M. *Mag* a publié, *sur les devoirs des Négocians, envers les Sçavans*, un programme, dont voici le précis. L'état florissant du commerce dépend du progrès des arts & des sciences. Les Négocians doivent donc de la considération aux Sçavans ; ils doivent encore une partie du superflu de leurs richesses à l'avancement des sciences ; & de cette rélation mutuelle entre ces deux classes de Ci-

toyens, résultera la prospérité d'une Ville commerçante. (*a*)

Bibliothéque des Théatres par M. Lessing, *à Berlin, in-8°.*

M. *Lessing*, Auteur des Comédies, *le Jeune Sçavant, les Juifs, le Trésor, le Déiste, le Misogyne ou l'Ennemi du beau sexe, & la vieille Fille*, a fait de plus une Tragédie dans le goût Anglois, intitulée *Miss Sarah Sumpson*, qui a reçu des applaudissemens universels. Un recueil formé par un homme d'un goût aussi reconnu, ne peut qu'exciter la curiosité du public. Aussi a-t-on ressenti beaucoup de regret de voir cet ouvrage interrompu par un voyage de l'Auteur, & l'on attend son retour avec impatience.

On publie à Hambourg *un recueil*

(*a*) Nouvelles questions proposées à ce sujet. Dans le débit prodigieux de Livres qui se fait aux Foires de Leipzig ; la Littérature doit-elle plus au Commerce, ou le Commerce à la Littérature ? Qui, des Auteurs ou des Marchands, gagne ou perd le plus à ce trafic ? A quels Ecrivains François ces Foires sont-elles nécessaires, ou redevables? Quel est pour un Ouvrage le meilleur titre d'immortalité ? Est-ce d'être affiché aux colonnes du Luxembourg, ou d'être mis en vente aux Foires de Leipzig.

de pièces galantes & morales. Madame Unzer *née* Ziégler & Mr. *Leyding*, également célèbres, l'une par un essai de Poësies badines (*a*) & l'autre par son talent pour la Musique, travaillent ensemble à ce recueil. Il en paroît un autre à peu près du même genre, où l'on trouve des Traductions, & quelques piéces originales par *Mademoiselle Sack*. Vous voyez qu'il y a des Sapho dans tous les pays. Nos Dames Allemandes ne se contentent pas d'inspirer des vers, elles en font elles-mêmes. L'influence de leurs talens jointe à l'empire des graces, animera doublement nos jeunes Poëtes. Tout semble concourir à les former. On vient de proposer à Leipzig un prix de 50 Risdales, à celui qui enverra la meilleure Tragédie. Ce prix distribué pour la premiére fois en Février 1757, deviendra annuel. Il a été annoncé dans un recueil intitulé *Bibliothéque des belles-Lettres & des beaux-Arts*, dont on devoit donner incessamment la premiére partie. Rien n'est plus propre à étendre la gloire du Théatre, qui sembloit manquer à la Littérature de l'Alle-

(*a*) Voyez le Journal Etranger de Septembre 1754, pag. 152.

magne. Finissons cet Article par l'annonce d'un Ouvrage plus scientifique, quoiqu'également du ressort des belles Lettres.

C'est le *Dictionnaire Diplomatique de M. Jean-Louis* Waether, pour l'explication des abbréviations de Syllabes & de mots, qui se trouvent dans les diplomes & les codes, depuis le huitiéme jusqu'au seiziéme siécle, avec les alphabets, & des morceaux originaux de l'écriture de ces temps-là. Jean-Fréderic *Gaum*, Libraire d'Ulm, entreprend une nouvelle édition de cet ouvrage Latin, en trois parties, grand *in-fol.* avec 284 estampes. On le trouvera aussi à Leipzig, chez *Breitkopf*.

MÉLANGES.

Géographie complette de M. Jean Hübner, *Avocat, huitiéme Edition, 3 Volumes* in-8°. *à Hambourg*, chez Koënig.

Cette Géographie est d'autant plus connue qu'elle est traduite en François, en Danois & en Hollandois ; & la nouvelle Edition est préférable aux précédentes. L'Auteur y a fait beaucoup de changemens & de corrections, dont son ouvrage avoit grand besoin.

Dissertations sur la latitude & la longitude de la Ville de Wittemberg, & sur la (Kalairia) *de Ptolomée.*

Ces Dissertations en forme de theses, sont l'ouvrage de M. *Weidler* qui devoit présider à ces theses, suivant l'usage des Universités d'Allemagne, lorsqu'il a été enlevé par une attaque d'appopléxie, au grand regret de l'Université de Wittemberg. M. *Weidler* fixe la latitude de Wittemberg, en la mesurant sur le dégré de celle de Berlin, à 51 d. 52', & sa longitude, en appuyant ses calculs sur le premier Méridien des Hollandois, à 29 d. 13'. La seconde Dissertation, ou these à laquelle M. *Wastemann* a présidé, traite des Villes de la grande Allemagne, suivant la Géographie de Ptolomée. On y examine d'abord si les anciens Germains ont eu des Villes, & l'on prouve l'affirmative par l'explication de quelques passages de Tacite & de César. On rapporte ce que Ptolomée a dit de ces Villes, avec les noms qu'il leur donne, & l'on soutient, contre *Pirkheimer* que la *Kalairia* de Ptolomée n'est point la Ville de Wittemberg. Voici un ouvrage important; surtout dans la situation présente de l'Europe.

Ce sont des *Réflexions sur les causes*

du peu de résistance qu'ont fait la plûpart des Forteresses, dans les campagnes du siécle présent. A Vienne, 36 pag. *in*-4°.

L'Auteur cherchant les moyens de perfectionner l'art des fortifications, fait le rôle d'assiégeant, pour mieux saisir les côtés foibles & les imperfections d'une place. Il y découvre des défauts de deux espéces; les uns sont dans les parties, & les autres dans l'ensemble de la place. Chaque ouvrage, dit-il, doit être fortifié comme une place séparée. Cependant la distance & la position des ouvrages doivent laisser entr'eux une dépendance mutuelle, en sorte qu'ils puissent tous recevoir & donner du secours. On peut se passer de Cavaliers. Les remparts creux sont les plus sûrs. Les flancs peuvent être grands, mais d'une étendue proportionnée au corps de la place. Les fossés doivent être construits, de façon qu'ils ôtent à l'assiégeant la liberté de canonner à son gré les flancs & les remparts. Une bonne place doit avoir des souterreins & des voûtes. Les ouvrages extérieurs seront garnis de gazons, & le pied des ramparts revêtu de bois, quand il baigne dans l'eau. L'angle droit est le meilleur pour la défense, & l'angle obtus est le moins

bon. C'est sur ces principes, qui ne paroîtront pas nouveaux en France, que l'Auteur appuie ses raisonnemens.

Le Patriote Econome & Physicien.

Les Sçavans de Hambourg, ausquels le Patriote Philosophe & Moral, qui parut il y a trente ans, avoit fait tant d'honneur, viennent de publier au commencement de 1756. cet ouvrage économique. Ils se proposent d'y rassembler des observations relatives à l'Histoire Naturelle, à l'économie rustique & au commerce. Outre les Mémoires du tems, ils indiqueront toutes les découvertes des anciens à cet égard. Leur ouvrage se distribue par feuilles en forme de Lettres. Dans les quatre premieres feuilles, ils s'occupent du désastre de Lisbonne. Ils prouvent à cette occasion, que la terre a de tout tems été sujette à de pareils événemens, & qu'il y en a dans l'Histoire d'aussi terribles que celui-ci. Ce que nous appellons terre ferme, disent-ils, n'est pas aussi solide que nous le pensons. Le globe que nous habitons est rembli de gouffres & d'abîmes, où les vents & les orages luttent sans cesse contre la vie des hommes. Le Continent est coupé de canaux, le

lit de la mer est creusé par-dessous; toutes les mers communiquent ensemble par ces souterreins, & nous préparent sourdement des déluges ou des secousses. Le séjour de l'homme n'est donc point stable, & l'oiseau qui fend les airs seroit plus en sûreté que nous, si ce n'étoit les embûches que nous lui tendons.

Recueil de Mémoires concernant la Police, l'Economie & les Finances. M. *Zinck*, Conseiller du Duc de Brunswig, & très-versé dans les matieres de Finance, est l'Auteur de ce Recueil, qui a le plus grand succès. Cependant quelques personnes, peut-être un peu trop sérieuses, se plaignent qu'on y abuse quelquefois de la curiosité des Lecteurs. On y voyoit par exemple, il n'y a pas long-tems, une planche avec un projet traduit de l'Anglois, qui exposoit le plan d'un moulin, pour faire la barbe à trente personnes à la fois.

JOURNAUX.

Je reviens encore à cet article, parce qu'il me paroît le plus propre à vous faire voir d'un coup d'œil toute l'étendue de la Littérature Allemande. Le pays le plus cultivé, ne peut-il pas espérer

d'être un jour le mieux cultivé, quand les fruits de l'Italie & de la France, entés sur nos meilleurs arbres, auront mitigé l'âpreté de notre séve naturelle ? Pardonnez-moi cette figure que j'emprunte aux Anglois, afin de leur devoir aussi quelque chose. Vous connoissez sans doute les *Acta eruditorum* de Leipzig. Vous sçavez que ce fameux Journal commença, il y a plus de 60 ans, sous les auspices les plus heureux, que les Leibnitz & les Bernoulli firent sa réputation, & que les Wolff, les Christ, & les Kaëtsner, l'ont dignement soutenue. Vous y trouverez toujours un précis exact des meilleures productions littéraires, & un jugement éclairé sur le mérite de chacune. Voici un titre plus pompeux.

Relation de l'état actuel des Sciences.

On convient que cet Ouvrage ne manque point de justesse ; mais on se plaint qu'il ne remplit pas l'étendue de son objet, & que trois ou quatre extraits qu'il offre chaque mois, ne donnent point une idée assez vaste des sciences.

Relation des Livres nouveaux.

Celui-ci sous une annonce plus simple, fournit une plus grande carriére. C'est le Journal de la Société Royale des sciences de Goëttingue. Comme la Gazette littéraire qui se publie sous la direction de cette Société, ne donne qu'une legére notice des livres nouveaux ; cette espece de magazin y supplée, pour les ouvrages qui demandent des détails plus profonds & plus raisonnés.

Nouvelle Bibliothéque Germanique, par M. Samuel Formey.

Les Allemands reprochent à l'Auteur de cette Bibliothéque, qu'il néglige les ouvrages de la Nation, pour la remplir d'extraits de livres François. Ils prétendent qu'au lieu de faire connoître la Littérature Françoise en Allemagne, où elle est assez répanduë ; M. *Formey* devroit faire passer la Littérature Allemande en France, où elle est ignorée ; & que pour en donner une juste idée aux François, il faudroit les prévenir sur beaucoup d'usages particuliers à la Nation Allemande. Je me propose de

vous donner un jour ces notions préliminaires, afin de mettre vos Lecteurs au véritable point de vûe du tableau que vous leur présentez.

MAGASIN D'HAMBOURG.

M. Kaëstner, qui a passé de l'Université de Leipzic à celle de Goëttingue, est le Directeur de ce Magasin. Après le Marquis de l'Hôpital, jamais Mathématicien n'a si bien sçû faire de petits vers & de grands calculs que M. Kaëstner. Cependant il néglige assez les Poësies dans son Recueil, mais il y rassemble toutes les observations curieuses & utiles que lui envoyent des Physiciens Allemands charmés d'enrichir cet ouvrage. Il tire aussi beaucoup des Journaux Anglois, & il recueille quelques piéces fugitives des François. Cet ouvrage périodique est très-bien écrit ; chaque Volume est de VI Parties, & le public en est au 17ᵉ Volume.

Je vous parlerois du *Magazin Suédois*, par M. *Klein*, & d'un *Journal de Dannemarck*, par M. *Busching* ; si ces Pays entroient dans le district de ma correspondance. Je pourrois vous dire que nous avons une *Bibliothéque Britannique*, où l'on se propose de nous donner une

idée exacte de la Littérature Angloise ; mais elle est encore étrangere à l'objet dont je me suis chargé. Je vous dirai seulement que la langue & la façon de penser des Anglois font tous les jours des progrès en Allemagne. Je finis ma Lettre, trop longue en elle-même, & trop courte en égard à la matiére, par un Journal curieux, dont voici le titre :

Mémoires pour servir à l'Histoire & à la Critique de la Musique, par M. Marpourg.

M. *Marpourg*, après un séjour de plusieurs années en France, en a rapporté dans sa Patrie l'esprit de gayeté qu'il veut communiquer à sa Nation, par ce Journal de Musique. On doit conjecturer que c'est son intention, à la maniére dont il compose son Recueil. Chaque partie est précédée d'une chanson, conformément au goût actuel du païs, car le démon des couplets a passé dans le Nord. Cependant n'en augurez pas que l'Ouvrage de M. Marpourg ne soit que frivole : il contient un précis de tous les bons livres anciens & des meilleurs Ecrits nouveaux sur la Musique, des anecdotes sur la vie des Musiciens, &

tout ce qui peut former & entretenir le goût de cet art délicieux. M. *Marpourg* étoit déja recommandable par pluſieurs ouvrages, tels que ſont un Traité ſur la Fugue en deux parties, les principes du Clavecin, un Traité de la Baſſe fondamentale en deux parties, le Muſicien critique, ouvrage Hebdomadaire qui parut il y a quelques années. Il eſt actuellement occupé à traduire l'Abrégé du ſyſtême de M. Rameau, par M. d'Alembert, ouvrage ſçavant & profond, auquel il ajoutera des notes, pour l'éclairciſſement de la matière.

Je contois encore vous entretenir des travaux de nos Académies, mais ce ſeroit trop préſumer de la patience des François. Je ſuis, &c.

RÉGLEMENS

Pour l'Infanterie Pruſſienne, traduits de l'Allemand, par M. du Gourlay de Keralio, *ci-devant Aide-Major au Régiment d'Infanterie d'Aquitaine.*

Ces Réglemens nous ont paru devoir être pour tous les Officiers des troupes Françoiſes, un objet d'étude & de curioſité. La connoiſſance de tout ſervice

militaire étranger, peut ſans doute leur être utile dans un nombre infini d'occaſions, & juſqu'à préſent, ils n'ont, pour ainſi dire, qu'entendu parler de l'Infanterie Pruſſienne; ils apprendront ici en détail, comment elle eſt compoſée, entretenue, exercée; comment elle garde ſes places, ſes camps, ſes poſtes, ſes convois : ils y prendront auſſi une idée de ſa diſcipline.

Cet ouvrage eſt diviſé en douze parties: la premiére traite de la force, & de la formation des bataillons : tout Régiment en a deux diviſés en deux compagnies de Grenadiers, de 126 hommes chacune, & de dix Compagnies Factionnaires, dont chacune a 114 Fuſiliers. Chaque Compagnie de Grenadiers a dix ſurnuméraires : chaque Compagnie de Fuſiliers en a huit. L'Etat-Major eſt compoſé de cinq Officiers ſupérieurs, & de trente-quatre Officiers inférieurs : parmi ces derniers, ſont comptés le Tambour-Major, les Hautbois, les Fiffres, les Arquebuſiers, le Prévôt, &c. Chaque Régiment a 43 Officiers ordinaires, 118 bas Officiers, 36 Tambours, & par conſéquent 1729 Officiers, bas Officiers, Grenadiers, Fuſiliers & Tambours.

Pour la formation des bataillons, il eſt ordonné que les Compagnies d'un bataillon mis en bataille, (il le ſera toujours à trois de hauteur) ſeront formées par rang de taille, de droite à gauche, excepté les deux Compagnies de la gauche du bataillon qui ſeront formées de gauche à droite; & que les hommes les plus grands de chaque Compagnie en compoſeront le premier & le dernier rang, & les plus petits, celui du centre. On lit au chap. 1. » Les » ſurnuméraires des Grenadiers, & des » Compagnies Factionnaires deſtinés à » les tenir toujours completes, ne ſeront jamais formés en bataille avec » leurs Compagnies; ils y prendront » la place des Grenadiers, ou ſoldats, » abſens pour cauſe de maladie.

Au Chap. 2. » Les ſoldats de garde » d'un Régiment qui devra ſortir pour » l'exercice.... ſeront renvoyés à leurs » Compagnies, vers l'heure à laquelle » elles prendront les armes...... l'appel en ayant été fait par les Sergens, » les Officiers en feront l'inſpection...... » pendant ce tems le Meſtre d'armes » de chaque Compagnie aidé par deux » ſurnuméraires leur diſtribuera la poudre... La Compagnie générale ira chercher les drapeaux .... quand elle mar-

» chera avec les drapeaux, les autres la » ſuivront de près, & leurs Officiers » veilleront à ce qu'elles ne marchent » pas avec négligence.

» Les Officiers ſupérieurs, les Majors ſur-tout, & leurs Aides ſeront à » cheval, prêts à marcher avec les drapeaux, & à paroître les premiers ſur » le terrain de l'exercice...... lorſque » les Compagnies ſe formeront en bataille ſur leur terrain d'exercice, le » Major ira d'une Compagnie à l'autre, » pour voir ſi elles gardent toutes leurs » files bien ſerrées, & ſi elles ſe repoſent » ſur leurs armes avec régularité .... » la diſtance entre les rangs de chaque » bataillon, & de chaque compagnie » ſera de huit pieds. Les Officiers ſeront à 16 pieds en avant du premier » rang, & les bas Officiers à huit pieds » en arriére du troiſiéme : chaque bataillon aura donc des alignemens » exactement tracés ſelon ces meſures.... » L'Aide-Major marquera les *pelotons* (les » 6e & 7e de 23 files, les ſix autres de 24 : » deux pelotons forment une *diviſion*). » Le Major ira le long du front du bataillon, pour voir ſi tout eſt en ordre,..... » & ſi le bataillon à 190 files complettes... Le Major arrivé à la gauche du ba-

» taillon & ayant trouvé tout en ordre, » reviendra au galop à la droite...... » enſuite les Porte-drapeaux feront à » gauche, & marcheront le long du » front du bataillon : les Officiers ôte- » ront leur chapeau, quand ils paſſe- » ront devant eux...... L'eſprit de » cette cérémonie eſt d'inſpirer aux » Officiers, bas-Officiers & ſoldats, le » reſpect & l'attachement qu'ils doi- » vent à ces drapeaux auxquels ils ont » juré d'être fidéles.

La ſeconde partie contient le maniement des armes, avec des obſervations générales ſur la maniére d'y dreſſer les ſoldats. On y trouve ordonné ce qui ſuit : » On veillera ſoigneuſement à ce » que tout ſoldat ne ſoit jamais ſous les » armes qu'avec grace, ſur-tout lorſqu'il » fera l'exercice ; à ce qu'il tienne la » tête haute, le corps droit, & ſans » contrainte, les pieds bien placés, & » le ventre retiré...... Pour la plus par- » faite exécution du maniement des ar- » mes, il eſt ſur-tout néceſſaire que » les files, & les rangs ſoient parfaite- » ment alignés...... On doit accoû- » tumer les ſoldats à s'aligner prompte- » ment eux-mêmes, ſans qu'il ſoit né- » ceſſaire de les pouſſer à leur place, » ou de leur faire ſigne de s'y mettre.....

» La plus grande beauté d'une troupe » qui fait l'exercice, & qui marche, » conſiſte en ce que chaque ſoldat porte » bien le fuſil, le tienne droit & fer- » me contre l'épaule gauche ; de ſorte » que la partie ſupérieure du fuſil ne » ſoit pas trop près de ſa tête, ou la » croſſe trop loin de ſon corps, mais » que celle-ci plutôt y ſoit ſerrée ; que » ſes bras ſoient preſque tendus, la ſous- » garde du fuſil ſerrée contre le corps, » de façon que le fuſil ne chancele pas ; » le canon en dehors, les deux der- » niers doigts de la main gauche ſous » la croſſe, & les autres deſſus : enfin » la poſition d'un ſoldat ſous les armes, » en quelqu'occaſion que ce ſoit, ſera » rigoureuſement examinée.

» Il ſera défendu à tout ſoldat de re- » muer la tête, tant qu'il ſera ſous les » armes, & que l'exercice durera..... » Tous doivent ſans ceſſe avoir les » yeux ſur leur droite....... Ils auront » les jambes toujours écartées l'une de » l'autre d'environ ſix pouces (*un em- » pan*) excepté lorſqu'ils porteront le » fuſil ; dans cette poſition, leurs ta- » lons ſeront joints, & les pointes » des pieds tournées en dehors...... » Ils laiſſeront tomber la main droite

» pendante & ſans mouvement le » long du côté droit, & pas un n'en » pourra mouvoir un doigt ſans ordre. ».

On trouvera dans cette partie un grand nombre d'inſtructions ſur la maniére de dreſſer le ſoldat ; on y verra comment les Officiers vont prendre leur poſte derriére le bataillon, lorſqu'il doit faire le maniement des armes, & reviennent, quand il eſt fait, à la tête du bataillon : on y trouvera encore le maniement des armes Pruſſien clairement expliqué : il n'appartient qu'aux militaires conſommés dans leur art par la pratique & l'étude, de juger s'il merite les éloges qu'on en a faits, & ſi, comme quelques-uns l'ont avancé, témérairement peut-être, il eſt le *nec plus ultra* du génie militaire.

La troiſiéme partie contient une très-ample explication de tous les différens feux que l'Infanterie Pruſſienne exécute. Elle fait par pelotons, & par diviſions le feu de pied ferme, de charge, & de retraite ; elle a de plus un feu de parapet, & fait des ſalves par bataillon. On exerce encore chaque Régiment à former un bataillon quarré, auquel on fait faire auſſi le feu de pelotons de pied ferme, & celui de parapet ; c'eſt ce que renferme de plus curieux cette troiſiéme Partie

Dans la quatriéme, on trouvera la méthode employée pour exercer les Régimens Pruſſiens à ſe rompre, à marcher, à tourner par pelotons, & par diviſions. On lit à l'article 7. du premier Chap. » au commandement, A DROITE » PAR PELOTONS, ROMPEZ LE » BATAILLON, MARCHE ; le pelo- » ton de la droite des Grenadiers par- » tira du pied gauche & marchera » devant lui..... lorſqu'un bataillon ſe » rompt au commandement, l'aîle » droite de chaque peloton doit ſe » jetter en arriere, tandis que la gau- » che ſe porte en avant, ſans ce- » pendant que ſes rangs ſe courbent, » & perdent le pas........ Mais lorſque les » pelotons tournent ſeuls enſuite, & » l'un après l'autre, l'aîle qui ſert de » pivot ne doit point reculer, mais » tout le peloton doit tourner ſeule- » ment ſoit à droite, ſoit à gauche, » d'un pas égal, & conſerver ſes rangs » bien droits........ Tous les ſoldats » tiendront en marchant le corps droit, » le jarret tendu ; ils leveront le pied » tous enſemble, & tous enſemble ils » le poſeront à terre, ſans y frapper » peſamment....... Dès que chaque » peloton d'un bataillon arrive à l'en-

» droit où tous doivent ſucceſſivement » tourner, l'Officier qui le conduit lui » commandera HALTE. Auſſi-tôt les deux » derniers rangs ſerreront ſur le premier » qui doit toujours marquer le pas ſans » avancer ; il commandera enſuite, à » DROITE, ou à GAUCHE, UN QUART DE » CONVERSION, & les trois rangs tour- » neront enſemble en prenant grand » ſoin de conſerver le pas, de marcher » lentement, & de bien porter le fuſil : le » quart de converſion fini, il commande- » ra encore, HALTE ; ALIGNEZ-VOUS. »

On y enſeigne enſuite la maniere de former par diviſions un bataillon, ou regiment qui marche par pelotons, & *vice versâ* ; puis de le reformer en bataille, de le faire ſe diſperſer, & ſe reformer enſuite.

Il eſt dit au chapitre 4. » le plus » grand avantage qu'on puiſſe reti- » rer des évolutions, eſt de rendre un » régiment capable de ſe former lui- » même en bataille avec promptitude. » Il eſt donc eſſentiel que tout ſoldat » connoiſſe parfaitement ſon peloton, » ſon rang, ſon chef de file, le ſoldat » qui eſt à ſa droite, & ſache trouver » ſa vraye place ſoit de jour, ſoit de » nuit, afin qu'un Régiment puiſſe ſe

» former ſeul, quand il eſt néceſſaire, » le plus promptement qu'il eſt poſſi- » ble..... Les Colonels y exerceront » donc leurs Régimens quelquefois, tous » les printems. »

La cinquiéme partie renferme la maniere dont les bataillons doivent, après l'exercice, ſe former par compagnies, dont on doit tirer les gardes, reporter les drapeaux, & renvoyer les compagnies : on y trouve ordonné ce qui ſuit » chaque compagnie marchera » toujours ſans négligence, & portant » bien le fuſil juſqu'au logement de ſon » Capitaine, où il la fera former, ſe » repoſer ſur les armes ſans ôter la » bayonnette, décharger les fuſils qui » ſont encore chargés, & reprendre » les cartouches qu'elle aura de reſte : » ſi le matin a été fort chaud, il la » tiendra ſous les armes, juſquà ce » qu'elle ſoit aſſés rafraîchie. ».

Le quatriéme & dernier chapitre de cette partie contient » une méthode » aiſée & prompte de montrer l'exerci- » ce, & de dreſſer un Régiment ſans fa- » tigues inutiles...... Si un Régiment » (y dit-on) une fois bien dreſſé ne » l'eſt pas toujours auſſi parfaitement » dans la ſuite, c'eſt qu'auſſitôt que la ſai-

» ſon de l'exercice eſt paſſée, les Capi- » taines, & même quelques Officiers » ſupérieurs ceſſent juſqu'au retour du » printems, de dreſſer & diſcipliner » leurs ſoldats avec tout le ſoin néceſ- » ſaire : les Officiers ſupérieurs obli- » geront donc les Capitaines, & ceux- » ci leurs ſubalternes, à faire tous leurs » efforts pour qu'il n'y ait aucun ſol- » dat dans leurs Compagnies qui ne ſoit » parfaitement inſtruit de ſon devoir, » & capable de le remplir en tous ſes » points...... Les Officiers ſupérieurs » obſerveront attentivement tous ceux » qui ne ſont vigilans que ſous les yeux » de leurs Officiers, & ſe négligent » en leur abſence. Tout Gentilhomme » qui ſera coupable d'un pareil relâ- » chement, perdra toutes prétentions » à la commiſſion d'Officier...... Un » Officier que l'ambition n'incite pas » à ſervir comme il le doit, & qu'il eſt » néceſſaire d'y contraindre, eſt in- » digne de ſon rang....... Un ſoldat » de recrue ne montera la garde, & ne » fera aucun autre ſervice que ſix ſe- » maines après ſon enregiſtrement. »

Ce qui ſuit détrompera peut-être ceux à qui l'on a fait accroire que les ſoldats Pruſſiens étoient dreſſés avec trop

de dureté » En l'inſtruiſant de ſes de- » voirs, on prendra garde de l'effrayer, » & de le rebuter par des manieres » & des expreſſions injurieuſes : au con- » traire, afin de lui donner du goût » & de l'affection pour le ſervice, on » n'y employera que beaucoup de » douceur : on doit auſſi ne pas lui » montrer tout l'exercice à la fois, » avec impatience & dureté, enco- » re moins le battre, ou le maltraiter » de quelqu'autre façon que ce ſoit, » ſur-tout s'il conçoit difficilement, ou » s'il eſt étranger. » Nous croyons que c'eſt-là la ſeule voye de conduire les hommes au but que l'on ſe propoſe : à notre avis, celui-là ſe trompe groſſierement, & ne donne qu'une marque d'orgueil barbare, & d'ignorance profonde, qui ne ſachant ou ne voulant pas diſtinguer la ſévére exactitude de la rigueur cruelle, s'imagine pouvoir en uſer avec ſes ſoldats comme avec le cheval qu'il dompte. Puiſſent tous nos ennemis établir dans leur milice une diſcipline inhumaine.

Ce chapitre contient encore ſur la maniere de dreſſer le ſoldat, beaucoup d'inſtructions dont nos Officiers peuvent retirer quelque fruit. Il eſt des pen-

chans naturels communs à tous les hommes, & indépendans de la cause, quelle qu'elle soit, des différences observées entre les génies des nations. Mais toutes ces instructions sont tellement liées les unes aux autres, que nous ne pourrions en rendre compte ici, sans tomber dans une longueur qui ne convient, en aucune maniere, à un simple extrait. Nous croyons plus à propos de renvoyer à l'ouvrage même les lecteurs qui seront curieux de les connoître.

La sixiéme partie traite des revues; on y donne les ordres suivans. « Aux » revûes du printems, & au commen- » cement d'une campagne; tous les » Régimens doivent être complets..... » Les Généraux ou les Officiers qui com- » mandent les corps, sont rendus res- » ponsables de ce que toutes les com- » pagnies de leurs Régimens soient » toujours completes à l'exercice. »

La septiéme contient le maniement de l'Esponton, de la Hallebarde, & du Drapeau.

La huitiéme traite du service de campagne: on y trouvera l'ordre, & toutes les mesures du camp d'un Régiment Prussien; comment une armée doit décamper, marcher, faire HALTE,

entrer dans un nouveau camp: comment ses gardes & ses piquets doivent être disposés, doivent monter, rendre les honneurs; le service des Officiers Généraux & particuliers, tant dans les Camps, que dans les Siéges; des Réglemens sur l'escorte des convois, des équipages, sur la conduite des détachemens; on y apprend de quelle manière on doit garder des Villages & faire des fourages, &c.

Ces matieres sont si variées & si étendues, que nous ne pouvons que les indiquer ici; nous citerons seulement l'endroit suivant qui nous a paru propre à faire juger de la discipline Prussienne, & de l'esprit de ces Réglemens.

Part. 8. Chap. 19. art. 9. » Il est im- » possible qu'un Officier qui commande » une garde avancée, soit forcé de se ren- » dre, parce qu'il peut toujours être se- » couru; si cependant il se rendoit en » pareil cas, le moindre châtiment qu'il » mérite est celui d'être cassé & dégra- » dé. Art. 10. Tout Officier qui mar- » che éloigné de l'armée avec une escor- » te ou quelque petite troupe qu'il » commande, doit la conduire avec » toutes sortes de précautions : s'il ar- » rive dans une plaine découverte, il » fera tout son possible pour sçavoir,

» avant de s'y engager, ce qu'il peut » avoir à craindre de l'ennemi. S'il ris- » que d'être attaqué par un corps de » Cavalerie supérieur en nombre à son » détachement, il tâchera de gagner le » cimetiére le plus voisin, pour y met- » tre son convoi ou sa troupe en sûreté; » il peut défendre un tel poste contre » une troupe quatre fois plus forte que » la sienne; mais, s'il lui est impossible » d'en trouver un semblable, il s'em- » parera de quelque taillis, fossé, ou » de tout autre poste, observant tou- » jours que ses derrieres soient libres; » quand l'ennemi s'approche, il doit » ménager son feu avec prudence, » & il ne lui sera permis de se rendre » que lorsque manquant de poudre, il » se verra tellement pressé & entouré » de l'ennemi, qu'il désespérera de se » faire jour, en perçant à quelqu'en- » droit, ou de recevoir du secours.

Art. 11. » Aucun Officier posté der- » riére un retranchement, ou couvert » par un parapet, ou quelque mur à » hauteur d'appui, ne pourra se ren- » dre qu'il n'y soit attaqué par une trou- » pe cent fois plus forte que la sienne, » & qu'il ne se soit d'abord conduit en » brave homme. Tout Officier qui se

» comportera autrement, sera cassé, & » dégradé, ou puni de mort, si la na- » ture de son crime l'exige.

On trouvera encore dans cette partie des Réglemens pour les équipages, pour la table des Officiers Généraux, pour les valets que le Roy donne, en tems de guerre, aux Officiers de ses troupes, pour les Vivandiers, &c. Et des moyens généraux de conserver la force & la santé des soldats, trésors inestimables dont jamais on ne sera trop avare.

La neuviéme partie contient le service de garnison. L'autorité des Gouverneurs, leurs devoirs, ceux des troupes en garnison, leurs gardes, la maniére dont elles montent & descendent, celle dont les sentinelles sont posés, leurs devoirs, les honneurs qu'on doit rendre, les exécutions, & châtimens militaires, la maniére dont un Régiment doit recevoir des drapeaux neufs, & prêter serment de fidélité. Cet usage sera toujours introduit avec succès chez tout peuple avide d'honneur, capable de l'émulation la plus vive, & qui ne craindra rien tant que l'ignominie. On y trouvera encore un chapitre concernant les soins qu'on doit prendre de

la ſanté des ſoldats. Nous finirons l'expoſition de cette partie par la citation du quinziéme Chapitre, où l'on fixe le tems qu'on accorde aux Régimens d'Infanterie pour ſe préparer à entrer en campagne. » Tous les Régimens ſeront » prêts à marcher, pour entrer en cam- » pagne, le douziéme jour après qu'ils » auront reçu l'ordre de s'y préparer. » Pendant ce tems, tous les ſoldats » abſens doivent rejoindre, & les Of- » ficiers ſe pourvoir de chevaux; quant » aux uſtenciles dont eux ou leurs » Compagnies peuvent avoir beſoin » en campagne, ils doivent en être » toujours pourvûs, de ſorte que lorſ- » qu'ils recevront cet ordre, rien ne leur » manque, excepté les chevaux, & » que tout ce qui les concerne ſoit dans » l'ordre le plus complet.

Dans la dixiéme partie, on traite des marches des troupes dans le Royaume, & de la maniére dont elles ſeront alors conduites, reçues, nourries & logées dans les endroits où elles paſſeront.

La onziéme traite en général des devoirs des Officiers. On y lit au commencement du premier chapitre, » Sa Ma- » jeſté n'apprend qu'avec une peine ex- » trême que l'eſprit de diſcorde qui s'eſt

» gliſſé dans quelques Régimens, n'y pro- » duit que diſſentions & qu'animoſités » mutuelles, tendantes à détruire toute » ſubordination, & auſſi nuiſibles au ſer- » vice général qu'au bien particulier de » ces Régimens..... Comme tout Co- » lonel doit aux ordres de ſon Général » une obéiſſance muette & ſoudaine, » il doit, & comme lui tout Officier » qui commande, en exiger une ſem- » blable de ſon Lieutenant Colonel, & » des Officiers ſupérieurs qui ſont à ſes » ordres; ainſi dans tout Régiment, » & de grade en grade, chaque Officier » aura pour les ordres de ſes Supérieurs » la plus entiére déférence.

On trouvera auſſi dans cette partie la forme des interrogatoires & conſeils de guerre, les moyens généraux d'entretenir parmi les ſoldats une bonne diſcipline, les obſervations qui doivent être faites, les précautions qu'il faut prendre pour nommer aux emplois vacans. On y régle la maniére dont ſeront faites les lévées des troupes; il eſt dit à ce ſujet; » tous les Régimens pouvant engager » tous les jeunes gens capables d'être » ſoldats, & qui voudront y conſentir, » il ne ſera permis de faire à cet égard, » aucune violence à perſonne, ſous

» quelque prétexte que ce ſoit......... » Sa Majeſté permet qu'on engage tous „ les jeunes gens capables de ſervir, ou „ qui doivent un jour l'être: elle en ex- „ cepte les fils de Bourgeois riches de „ 10000 Dallers (42000 livres Tour- „ nois)..... aucun Officier, ſous peine „ d'être caſſé, ne recevra d'argent pour „ dégager les recrues....... Les Offi- „ ciers ſupérieurs ne recevront aucun „ homme qui n'ait 5 pieds 6 pouces.

On y fixe à peu près la ſomme qu'on doit donner pour l'engagement; on y donne des moyens de prévenir la déſertion; on y parle des controlles des compagnies qu'on envoie tous les mois au Roi; on y défend les duels. Il eſt dit à ce ſujet aux art. 2 & 3 du Chap. 8. „ Comme...... la plus „ grande partie des querelles arrivent „ dans l'ivreſſe, les Colonels défendront „ à tous leurs Officiers de trop boi- „ re...... Un crime pour lequel, quand „ il a été commis de ſens froid, un „ Officier doit être condamné à perdre „ trois mois d'appointemens, à être mis „ en priſon pendant un an, à être caſſé, „ fuſillé, ou avoir la tête tranchée; ſi „ l'Officier commet ce même crime „ dans l'ivreſſe, il perdra 6 mois d'ap-

„ pointemens, au lieu de trois, il ſera „ renfermé pour deux ans au lieu d'un; „ il ne ſera pas ſeulement caſſé, mais „ encore dégradé, il aura la tête tran- „ chée, au lieu d'être fuſillé, & ſera „ pendu au lieu d'avoir la tête tran- „ chée.

On y parle encore des congés abſolus, des congés d'abſence, des mariages de gens de guerre, enfin de la poudre que chaque Régiment doit recevoir tous les ans.

On trouvera au commencement de la douziéme partie, un état de la ſolde de l'Infanterie Pruſſienne, enſuite un réglement concernant les emprunts & les dettes des Officiers, bas-Officiers & ſoldats, un état de l'équippement que chaque ſoldat doit recevoir tous les ans à compte d'une déduction faite tous les mois ſur ſa paie, des inſtructions concernant l'entretien des armes, & tout ce qui concerne l'habillement de l'Infanterie; on lit au Chap. 7. „ Sa Ma- „ jeſté donnant toutes les années à ſes „ troupes un habillement neuf, a droit „ d'attendre qu'elles ſoient pendant „ l'année entiére, en auſſi bon état „ qu'elles le ſeront à ſa revuë: les Gé- „ néraux, &c. veilleront à ce que tous

„ leurs soldats soient en tout tems, & en „ tous lieux habillés de la maniere la plus „ propre & la plus décente, à ce qu'ils „ ayent des chemises blanches & bonnes, des guêtres, & des cols, &c.... tous „ les Officiers & bas Officiers tâcheront „ d'inspirer à leurs soldats la propreté & „ le desir de paroître habillé avec grace. „ Quand un soldat ne se plaît pas à „ prendre soin de lui-même, il est probable qu'au fonds de l'ame, il est „ encore bien plus païsan que soldat.

On y défend à tout Officier „ de „ montrer ces réglemens à des Officiers „ étrangers, même à tous ceux qu'ils „ ne concernent pas directement, & „ plus expressément encore de les communiquer, ou de les prêter.

Nous ne croyons pas pouvoir terminer mieux cet extrait, & donner une idée plus précise de cet ouvrage, qu'en rapportant ici sa conclusion même : on y lit „ Comme depuis la première publication de ces réglemens faite en „ l'année 1726, on a fait beaucoup „ de changemens à l'exercice, à l'habillement, au service, &c. Sa Majesté a bien voulu donner ces nouveaux réglemens pour son Infanterie, „ qu'elle-même a dictés mot à mot, &

„ dont elle a fait un corps complet, & „ régulier, contenant des explications „ très-détaillées du maniement des armes, „ de l'exécution des feux, du service „ de campagne & de garnison, avec les „ instructions nécessaires à tous les Officiers dans les différentes circonstances „ où ils peuvent se trouver, de sorte qu'il „ n'est aucun cas, quelque peu important qu'il puisse être, pour lequel Sa „ Majesté n'ait prescrit une régle de „ conduite : elle ordonne donc expressément que les Feld Maréchaux, &c. „ & Subalternes, se conforment en tout „ à ces réglemens, ... & travaillent „ à en apprendre, & sçavoir jusqu'à la „ moindre partie.

Ces réglemens, puisqu'ils étoient bons, ne pouvoient être ignorés. Nous ne sommes plus au tems où les Romains tiroient tant d'avantages de l'ignorance des Barbares qu'ils alloient combattre. La force d'un Prince consiste non à dérober ses loix & la discipline de ses armées aux étrangers, mais à sçavoir en maintenir l'observation parmi ses sujets. De tous les larçins, le seul légitime peut-être, est celui des bonnes institutions ; elles appartiennent de droit naturel à tous les peuples. Les

Anglois qui n'attendent pas toujours le droit, pour s'emparer de ce qui leur convient, s'étoient déja comme appropriés ces réglemens par une traduction. S'ils ont pû le faire comme alliés, nous avons pour les imiter un titre plus pressant encore. Il est bon de connoître son ennemi, avant d'en venir aux mains avec lui. Nous osons donc profiter de la circonstance, pour annoncer la Traduction Françoise de l'ouvrage dont l'Auteur vient de nous donner l'extrait. Nous sçavons qu'il est actuellement sous presse, & qu'il doit paroître au commencement du mois d'Avril prochain, chez Mrs. Etienne Libraires, rue S. Jacques, A la vertu ; & qu'on y joint toutes les planches qui peuvent faciliter l'intelligence du texte, qui est travaillé sur l'original Allemand & sur la traduction Angloise. Quant au mérite d'Auteur dont un Militaire doit être peu jaloux, les réflexions que M. *du Courlay de Keralio*, a laissé échapper dans cet extrait, annoncent un homme qui sçait penser, écrire & combattre avec succès pour la Patrie. Sa gloire est indépendante de nos éloges, mais son ouvrage ne sçauroit être ni assez tôt publié, ni trop répandu, ni trop médité.

ITALIE.

ITALIE.

SAGGIO

Della Morale Filosofia del Padre Don Paolo Frisi, cherico regolare della Congregazione di S. Paolo, e della reale Accademia delle Scienze di Parigi, Professore di Filosofia nell' Universita di S. Alessandro *di Milano.*

Doce quod necesse est. Sen. Ep. 109.

ESSAI DE PHILOSOPHIE MORALE, *par le P. Dom Paul* Frisi, *Clerc Régulier de la Congrégation de S. Paul, de l'Académie Royale des Sçiences de Paris, Professeur de Philosophie à l'Université de S.* Alexandre *de Milan.*

Enseignez ce qu'il faut sçavoir. Sen. Ep. 109

LA premiere & la principale science, dit Sénéque, est celle des mœurs. Un homme doit apprendre d'abord à être juste, sage, & vertueux ; ensuite il pourra s'occuper des connoissances qui flattent sa curiosité. Qu'il scache regler son cœur, avant de s'engager dans les labyrinthes, les distinctions &

les profondeurs des ſciences abſtraites. Telle étoit la maxime des Philoſophes d'Athénes & de Rome, au temps des Périclés & des Auguſtes, dans ces ſiécles cultivés, où l'étude de la Philoſophie étoit preſque toute conſacrée à la morale. Mais par qu'elle fatalité cette partie eſt-elle ſi négligée parmi nous? L'éducation domeſtique eſt toute abſorbée par l'étude ſtérile des langues; on y perd de longues & de précieuſes années, à acquerir une pénible érudition de mots. Les Univerſités abondent en Juriſconſultes, en Médecins, en Phyſiologiſtes; & l'on n'y voit point de Profeſſeurs qui enſeignent les devoirs de l'homme, du citoyen, de la nobleſſe. Cet avantage commun au-delà des monts (*a*) & au-delà des mers, ſeroit entierement étranger à l'Italie, ſi nous n'avions un *Zanotti*, (*b*) *un Stelli-*

(*a*) Le P. *Friſi* veut ſans doute faire une leçon à la France; car on ne ſache pas que nous ayons des Profeſſeurs de Morale, à moins qu'on n'appelle ainſi les Caſuiſtes de nos Ecoles de Théologie, qui traitent des péchés bien plus que des vertus. M. d'Alembert a très-bien remarqué dans l'Encyclopédie, qu'il nous manquoit une Chaire de Morale & une Chaire de Droit public.

(*b*) Sécretaire de l'Académie des Sciences, à Bologne.

ni, (*a*) & un *Génoveſe*, (*b*) pour entretenir encore parmi nous l'eſprit de Sénéque & de Ciceron. Sans avoir leurs talens, on peut ſuivre leur exemple. Imitateur de leurs travaux, & non rival de leur mérite, depuis ſix ans que je ſuis deſtiné à l'inſtruction de la jeuneſſe, j'aurois cru manquer à mon devoir, ſi je l'entretenois toujours des ſubtilités de la Dialectique, & des curioſités de la Phiſique, ſans lui donner des regles de conduite & des principes de morale. Des amis ont voulu ſçavoir quel étoit mon ſyſtême là-deſſus, & pour les ſatisfaire, j'ai ſongé à le publier. Le voici donc réduit en abrégé, & diviſé en quatre parties.

PREMIERE PARTIE.

Le plaiſir eſt la fin de toutes les actions de l'homme.

LE plaiſir eſt un ſentiment que l'ame ſouhaite plus d'éprouver que de ne pas éprouver. La peine eſt un ſentiment que l'ame ſouhaite plus de ne pas éprouver que d'éprouver. Le moment du plaiſir, s'appelle un moment heureux,

(*a*) Profeſſeur de morale à l'Univerſité de Padoue.

(*b*) Profeſſeur de morale, à Naples.

le moment de la peine s'appelle un moment malheureux. La ſomme des momens heureux s'appelle bien; celle des momens malheureux s'appelle mal. L'excès ou le ſurplus de la ſomme du bien ſur celle du mal, s'appelle bonheur, & l'excès de la ſomme du mal ſur celle du bien s'appelle malheur. Tous les Philoſophes s'accordent, avec M. de *Maupertuis*, à définir ainſi le plaiſir, le bien & le bonheur. D'où je concluds, que le plaiſir étant l'objet de nos recherches, il eſt la fin de nos actions.

Ceux qui déclament contre le plaiſir, ne peuvent nier qu'ils ne le cherchent, même en le combattant. Le Cardinal de Polignac, auſſi grand Philoſophe que Poëte, après avoir employé preſque un livre entier de ſon Poëme, à détruire la doctrine du plaiſir, convient enfin qu'on ne peut cependant avoir autre choſe en vûe, & que le *plaiſir eſt le ſouverain bien, pourvû qu'on remonte pour le chercher à la véritable ſource d'où il nous vient*. Le deſir de la conſervation, & de la jouiſſance des biens convenables à notre eſpece, ce deſir que Puffendorf fait ſortir de la foibleſſe de l'homme & de l'amour de ſoi-même, n'eſt-il pas

une ſuite de la conſtitution humaine qui concentre tous les deſirs dans celui du plaiſir? Ce deſir exquis de ſociété (*a*) que *Grotius*, & *Shafteſbury*, ont poſé pour la baſe de nos opérations, n'eſt-il pas le réſultat de cet inſtinct général pour le plaiſir, qui s'étend & ſe multiplie dans la ſociété?

(*a*) Ce raiſonnement nous paroît contraire au précédent. Car, dès que toutes les vûes de l'homme tendent à ſa conſervation, & que la ſociété n'y contribue pas plus que l'état de nature, ce deſir de ſociété ne doit pas être un inſtinct naturel. Mais voici comment on pourroit, ce ſemble, concilier ces contradictions apparentes. Quand Pufendorf a dit que le premier ſoin de l'homme eſt de ſe conſerver, il n'exclud pas toutes les ſituations qui diverſifient ſon exiſtence, ſans en diminuer la durée; autrement le ſommeil ou le repos étant à peu près la ſituation la plus capable de maintenir un être dans ſa conſiſtence, tous les hommes auroient paſſé la plus grande partie de leur vie à dormir; ce qui ne devoit pas être: car dès les commencemens, il y eut des inégalités d'eſpéce parmi les hommes, comme il y en a parmi les animaux. Il nâquit des hommes, non pas ſeulement d'une conſtitution, mais d'une eſpéce plus vigoureuſe que les autres. A quoi s'employoit ce ſurplus de force dans les uns, ſi ce n'eſt à agir? Or ce ſurplus de mouvement & d'action eſt le principe de toutes les paſſions & de tous les deſirs qui conduiſent à l'établiſſement de la ſociété.

Le fameux principe de *Hobbes*, de conserver sa vie & son individu, principe qu'il avoit étendu d'abord à la recherche du bien, & à la fuite du mal, relativement à l'existence; mais qu'il restraignit depuis à la fuite du mal extrême, ce principe ne se réduit-il pas à la recherche du plaisir? Mais ce plaisir lui-même n'est pas limité au desir de la conservation; puisqu'il tend quelquefois même à la destruction. Car enfin, est-ce que Lucréce, Curtius, Caton, & tant d'autres Suicides, étoient invinciblement portés à conserver leur vie? (*a*)

Wolf & *Kœkler* prétendent que comme le corps est reglé dans ses mouvemens par des loix mécaniques, l'esprit doit l'être aussi par des loix morales. Mais où puiser ces loix & comment les connoître? La premiere selon eux,

(*a*) L'existence est entre l'amour du plaisir & l'aversion de la douleur. Le juste tempérament de ces deux passions sert à la conservation; l'excès de l'une des deux ôte l'équilibre, & tend à la destruction. Lucréce mourut par un excès d'horreur pour la honte, comme Laïs mourroit par un excès d'emportement pour la volupté. Dans la premiere, c'est la douleur; dans la seconde, c'est le plaisir qui conduit à la mort.

est de vivre d'une maniere convenable à notre nature. *Faites*, disent-ils, *tout ce qui peut rendre votre condition plus parfaite. Evités tout ce qui peut dégrader votre condition.* Ce principe dont le peuple se contente d'autant plus aisément qu'il ne l'entend point, ne doit pas satisfaire des Philosophes qui le regardent comme inintelligible, ainsi que tant d'autres axiômes reçûs. *Wolf* définit la perfection, *un accord dans la variété.* (*a*) Ses exemples sont plus clairs que sa définition. La comparaison d'une horloge, dont la perfection consiste dans l'assemblage des piéces qui forment la régularité de ses mouvemens, cette comparaison, dis-je, fait entendre mieux que sa définition, qu'il appelle parfait, ce qui est comme il doit être.

Quant à moi j'appelle parfait ce qui est, & plus parfait l'être dont l'existence a le plus d'étenduë, ou l'être qui a le plus d'attributs. Toutes les définitions se réduisent à celle-ci. Mais que la perfection consiste dans le nombre & l'excellence des attributs, ou dans l'unité & la simplicité, comme le prétend M.

(*a*) C'est-à-dire, l'harmonie des différentes parties qui constituent un tout.

Genovese, ou dans la conformité de l'être avec sa fin, & dans son rapport avec son modéle; on demandera toujours à *Wolf*, comment nous pouvons connoître le modéle de notre être, la fin, la simplicité, l'unité, ou tous les attributs qui lui conviennent. Il répondra que l'homme est dirigé par le plaisir ou par la douleur, dans le choix des objets qui conviennent ou nuisent à son être; qu'il est déterminé dans toutes ses actions par ces deux principes; que le plaisir naît de la conscience de nos perfections, & la douleur de la conscience de nos imperfections. Mais combien de choses causent du plaisir sans avoir aucun rapport à nos perfections, dans quelque sens qu'on prenne ce terme?

Si *Wolf* & *Koekler* ont trop limité la définition du plaisir, *Asheley Syches* & *Wollaston*, ne l'étendent pas davantage, lorsqu'ils soutiennent que le plaisir est l'aiguillon de la vertu, ou de l'observation de la loi naturelle. L'homme est libre, disent-ils, mais comme il l'est pour faire le bien, il lui faut une regle immuable de ses actions. Cette regle de conduite, consiste à vivre conformément aux intentions de la nature, ou à conserver les rapports que les choses ont entr'elles; rapports qui constituent la

nature. On trouve là l'explication des idées ingénieuses & profondes qui arrêtent le lecteur dans le premier chapitre de l'*Esprit des Loix*. Les loix Civiles, disent-ils, ne sont que les rapports du Prince avec le sujet, des citoyens avec les étrangers, des peres avec les enfans. Mais comment sçavons nous que les loix Civiles sont, pour me servir des termes de *Wollaston*, la *verité réelle des choses*? Dira-t-on, que le plaisir qui naît de l'observation de ces loix, est le mobile de nos actions? Oüi sans doute: mais avant de les poser ces loix, le plaisir de les observer n'étoit pas; où les avons nous donc trouvées, antérieurement à ce plaisir? Nous voici revenus à mon principe, il faut rentrer dans l'homme & considérer sa nature, pour connoître la loi naturelle.

L'homme cherche donc invinciblement le plaisir; mais comme il pense, prévoit & raisonne, il doit refléchir que cette inclination au plaisir subsistera non-seulement aujourd'hui, mais demain & après. Cette reflexion lui fait comparer le plaisir du moment avec celui de l'avenir, & comparer un seul plaisir, avec un nombre de plaisirs. Cette combinaison est précisément la regle gé-

nérale de toutes nos actions. Si nous ajoûtons au ſentiment de l'état préſent, l'idée d'une vie éternelle après celle-ci, cette regle ſe diviſe en deux corollaires. Le premier eſt que *nous devons chercher à nous aſſûrer les plaiſirs de la vie à venir*; le ſecond, que *nous devons rechercher dans cette vie, tous les plaiſirs qui ſont compatibles avec ceux de l'autre vie*. Fuir le plaiſir préſent qui nous prive de ceux de l'avenir; fuir les plaiſirs paſſagers qui traînent après eux plus de peines; rechercher ceux qui ont le moins de ſuites fâcheuſes; par conſéquent préférer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs du corps; tels ſont mes principes, que je crois vrais, quoique je ſente bien qu'ils paroîtront des paradoxes à quelques eſprits.

II. PARTIE.

De l'eſtimation des biens & des maux de cette vie

Amaſis, Roi d'Egypte, entendant raconter les ſuccès étonnans du tyran Polycrate, s'écria qu'il n'étoit pas poſſible que Polycrate eut une heureuſe fin, & envoya auſſi-tôt un Ambaſſadeur à Samos, pour rompre le traité d'aliance qu'il avoit avec lui, parce qu'il

ne vouloit pas, diſoit-il, participer aux malheurs qui le menaçoient infailliblement. L'événement juſtifia les allarmes d'Amaſis. Ce fait, que je liſois dans Hérodote, me fit obſerver qu'il y avoit en effet dans la vie une compenſation de biens & de maux, de diſgraces & de proſpérités. Je voulus, pour vérifier cette idée, parcourir les plus célébres Hiſtoires, & je trouvai que les mêmes hommes avoient conſtamment éprouvé les plus brillantes faveurs & les plus ſanglans revers de la fortune; & que les moins malheureux étoient ceux qu'elle ſembloit avoir oubliés. Chez les Romains, je vois Paul Emile payer ſes triomphes de la Macédoine, par la mort de ſes enfans. A la Chine, je vois l'Empereur *XI* terminer le cours d'une longue proſpérité par les plus humiliantes diſgrâces; en Egypte les victoires de Séſoſtris interrompues par la rébellion de ſon frere; de nos jours les conquêtes de Guſtave Vaſa achetées d'avance par mille calamités. Cyrus, Alexandre, Auguſte & les plus fameux Conquérans ont tous éprouvé de façon ou d'autre, cette alternative de biens & de maux. Les hommes même ſpécialement favoriſés de Dieu, n'ont pas

été exempts du tribut de douleurs, que tout mortel heureux doit à l'inſtabilité des événemens. Voyez Joſeph, Moïſe, & David lui-même, que je regarde, comme le plus grand Roi de l'antiquité, par l'éclat de ſes conquêtes, l'habileté de ſa politique, & la ſageſſe de ſon gouvernement.

Mais avant d'aller plus loin, il s'agit d'examiner de près la nature de cette compenſation. La ſomme des maux ſurpaſſe celle des biens; voilà ce que je crois ainſi que M. de *Maupertuis*; & ce qu'il faut prouver. Cet Auteur le conclud, de ce que les hommes ne cherchent dans leurs occupations ou dans leurs amuſemens, qu'à s'oublier eux-mêmes. Mais quoi? les heures que l'on paſſe à la chaſſe, au jeu, dans les converſations; ſont-ce des momens donnés au plaiſir, ou dérobés à l'ennui? Notre vie, ajoûte cet illuſtre Philoſophe, ſe paſſe à deſirer, & dans un continuel effort de changer de ſituation; mais ſans doute que la ſituation eſt pénible, puiſqu'on veut en changer; or appeller la vie *un ſouhait continuel de changer de perception*; c'eſt dire que la vie eſt un état de peines continuelles; & c'eſt aller au-delà du terme qu'on ſe pro-

poſoit, qui étoit de prouver ſeulement que la ſomme des maux l'emporte ſur celle des biens.

J'ai donc tenté de trouver cette preuve dans le fait, & j'ai commencé cette induction par moi-même. Un Philoſophe qui eſt à ſoi, & qui partage ſa vie entre ſes études & ſes amis, placé hors de la carriére des grandes fortunes, ne ſçauroit être expoſé à des diſgraces éclatantes. Depuis vingt-ſix ans que j'exiſte, après avoir calculé tous les momens de ma vie, & ſupputé les biens & les maux dont le deſtin l'a mêlangée, j'ai trouvé l'alternative aſſez conſtante, & la ſomme des maux tant ſoit peu plus grande que celle des biens. Il n'y a pas long-tems encore que j'éprouvai comment le Ciel ſe plaiſoit à nuancer ainſi le tiſſu de mes jours. Je venois de réſoudre les deux fameux problêmes *de la préceſſion des équinoxes*, & *du balancement de l'axe de la terre*, & j'avois réuſſi à les accorder avec la théorie de la gravité. C'étoit pour moi la ſatisfaction la plus délicieuſe; elle fut ſuivie bientôt après de la perte la plus ſenſible, que je fis dans la perſonne du Marquis de *Maffei*, dont le commerce & l'amitié m'étoient également précieux. Quand

j'ai pesé la fortune des autres hommes, j'ai toujours vu que les peines l'emportoient, dans la balance des biens & des maux.

Prenons deux exemples éclatans; Salomon, dans l'Histoire sainte, & Pomponius Atticus dans l'Histoire profane, sont peut-être les plus heureux des hommes. La fortune de Salomon, ses richesses, la paix & la durée de son régne, valent-elles bien ce qu'on les estime? Le Trône étoit un objet de félicité pour un berger tel que David; mais il n'avoit pas le même prix aux yeux de Salomon, né dans la pourpre, & sous le dais. David goûtoit les douceurs de la paix, parce qu'il l'avoit procurée à ses Sujets; Salomon en sentoit moins la jouissance, parce qu'elle ne lui avoit rien couté. Cinquante-deux mille chevaux, des paons de Saphir, le Palais de Jerusalem, six cens Reines & trois cens Concubines auroient peut-être flatté davantage un Prince d'un esprit moins sublime, & plus grossiérement voluptueux que n'étoit Salomon. Mais je veux qu'il ait senti & favouré les délices de sa prospérité dans toute leur étendue. Comptons maintenant ses maux; la révolte de Jéroboam,

le reproche d'avarice & d'ingratitude qu'il essuya du Roi de Tyr, le murmure de ses Sujets sur son concubinage, la vûe anticipée du démembrement de ses Etats, les traverses qu'il eût à souffrir avant de monter sur le Trône, & les disgraces qui empoisonnerent ses derniers jours. Ajoûtez à cela le dégout de vivre au milieu d'un peuple étranger & grossier, l'embarras de se voir entouré de femmes, qui veulent dominer toutes ensemble, & dont il faut adorer tour-à-tour les caprices & les Dieux; étoit-ce payer assez cher l'éclat du Trône & la prospérité d'un long regne? Venons à Atticus; comptons pour une peine, ce que dût lui couter sa modération dans un tems de trouble, où chacun aspiroit impunément à la domination; la douleur de voir tous ses amis, exilés ou fugitifs, errans çà & là, dispersés par les proscriptions, ou par la persécution; ses allarmes personnelles dans sa retraite; la crainte des fureurs de Marc-Antoine; les travaux même de l'étude, qui pour être adoucis par le plaisir de s'éclairer soi-même, n'en sont pas moins des travaux; enfin les douleurs de sa derniére maladie, dont sa fermeté diminuoit sans doute, mais

n'étouffoit pas le sentiment; car quoiqu'il quittât la vie, comme on quitte une maison, sa mort ne fût peut-être si douce, que parce qu'elle le délivroit d'une condition plus triste qu'agréable.

On ne peut donc point espérer de félicité dans cette vie; j'entens par félicité l'excès de la somme des biens sur celle des maux; il faut par conséquent établir ses espérances sur l'autre vie, où la félicité consistera, selon *Cumberland*, & *Einex*, dans l'exemption des douleurs pour le corps, & des peines pour l'ame. Quant à cette vie, il faut tâcher d'augmenter la somme des biens, & de diminuer celle des maux; c'est-à-dire, chercher, non pas à être heureux, mais le moins malheureux qu'il se puisse.

III. PARTIE.

Des principaux moyens d'améliorer notre condition, & des principes de la société.

Si nous regardons autour de nous; exposés aux injures de l'air, sujets à mille accidens, assaillis par l'intempérie des saisons, souvent privés de secours pour la subsistance, livrés à nous-

mêmes, ce qui nous reste est bien peu de chose. Il faut donc s'unir pour se secourir, & chercher dans la société, les biens & les plaisirs qui nous manquent. Quelle misérable vie traînent dans les forêts du Canada, les Sauvages nés sur les bords du fleuve des Amazones? *On ne peut voir en eux sans humiliation*, dit M. de la Condamine, *combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation & de société, diffère peu de la bête?* Qui ne préférera pas à ces déserts arides, les pays cultivés & civilisés? C'est-là que la société fait servir à nos besoins & à nos goûts, la terre, l'eau, l'air même que nous respirons; c'est elle qui rend communs à tous les hommes les découvertes, les productions, les talents & les travaux de quelques-uns; c'est la Société qui nous soulage dans toutes les incommodités de la vie, & qui nous sert & nous soutient, lorsque nous sommes devenus inutiles à nous-mêmes.

Telle fut l'idée que les premiers hommes s'en formerent. (*a*) Aussi suis-

(*a*) C'est sans doute après qu'ils l'eurent établie. Car l'homme n'apprend rien que par l'expérience, & nos premiers peres pouvoient avoir éprouvé toutes les incommodités qu'on attribue

je bien éloigné de penser comme Hobbes & Spinosa, que l'état naturel de l'homme, soit un état de guerre & d'inimitié. Puffendorf remarque très-bien, qu'ils ont puisé ce sentiment dans l'opinion des Egyptiens, qui prétendoient que tout-à-coup la terre fut couverte d'habitans. Etablissons, d'après le témoignage de l'Histoire & de la Bible, que le monde s'est peuplé successivement; par où ferez-vous commencer la guerre? Sera-t-elle entre le premier homme & la première femme? mais, qui auroit semé la division entr'eux? Quel sujet de discorde pouvoient-ils avoir, qui ne fût étouffé dans le jour même, par le besoin réciproque de secours ou de plaisir? Sera-ce entre leurs premiers enfans? mais l'exemple & l'autorité de leurs peres auroient bientôt appaisé ces dissensions. Sera-ce entre les enfans de leurs enfans? Mais nous voilà sortis de l'état de nature; il faut pourtant que Hobbes & Spinosa fixent l'époque de la premiere guerre.

à la vie errante & isolée, sans imaginer qu'ils trouveroient tous les biens dans la société. Un malade sent son mal, mais il n'en devine pas pour cela le remede, il en essaye plusieurs, & s'attache à celui qui le soulage, sans être guidé dans son choix que par le hasard.

Supposons donc avec eux que le monde s'est trouvé peuplé tout à la fois. La sphére de la raison naissante aura d'abord été très-bornée. L'idée de domination & d'empire est trop composée, elle dépend de trop d'idées, pour s'être présentée des premiéres à l'esprit humain. Mais que le premier sentiment de l'homme soit celui de sa force, ou que ce soit plutôt celui de sa foiblesse; certainement ils n'auront point méconnu le sentiment du plaisir: l'expérience ayant appris à chacun d'eux qu'il étoit né pour le plaisir, la raison n'aura pas tardé à leur dicter qu'ils avoient tous les mêmes droits aux mêmes biens. Les différences qui sont entre les hommes, viennent toutes de l'éducation, de la société, & de l'imagination. Tous les enfans de tous les païs ont les mêmes forces, les mêmes dispositions & les mêmes penchans. Les influences du climat à cet égard, sont si peu considérables, que ce n'est pas la peine de distinguer avec l'Auteur de *l'esprit des Nations*, les hommes par especes, & de les classifier comme les animaux (*a*).

(*a*) C'est pourtant le seul moyen de répondre à l'Auteur du discours, sur l'inégalité des condi-

Mais pour jouir de ces biens qui leur étoient communs, & qu'ils pouvoient par là même se disputer, ils auront été forcés d'en venir à quelque convention, ce qui forme le commencement de la société.

Quelle aura donc été la loi fondamentale de cette premiére union? L'égalité. La République de Platon existoit alors. La communauté des biens qu'on a trouvée établie chez quelques peuples de l'Amérique, devoit être en usage parmi les premiers hommes. Le partage des animaux & des fruits se fit en égales portions. On convint de partager ainsi les travaux de la culture. Tel étoit le siécle d'or que les Poëtes, les Historiens & les Philosophes ont tous imaginé, non sans quelque fondement, car les crimes ne pouvoient s'être encore débordés sur la face de la terre. L'ignorance

tions. Alors on trouvera qu'il y a eu dans l'état de nature des hommes sociables, comme il y a dans l'état de société des hommes sauvages; que l'espéce sociable a prévalu sur l'espéce sauvage, parce que celle-ci, quoique la plus forte, est accoutumée à fuir devant le danger qu'elle ne connoît pas, ainsi que le loup fuit devant le chien qu'il pourroit étrangler; à moins que la faim ne le presse, car alors il tue le chien & mange la brebis.

des vices, dit Justin, étoit plus utile aux Scythes, pour bien vivre, que ne le fut aux Grecs la connoissance des vertus. Moins les facultés de l'ame étoient développées, plus ses desirs étoient bornés, & plus l'homme étoit heureux & content à peu de frais. La culture de l'esprit, les arts & les sciences multiplient les inquiétudes avec les connoissances, ainsi que l'exprime si bien l'allégorie de Pandore & de Prométhée.

Mais reprenons. Le premier état des hommes est un état de paix, d'égalité & de société; si la société a détruit quelques legers rapports de cette égalité; il en reste d'essentiels. L'obligation de respecter quelques hommes ne nous dispense pas de les aimer tous. L'orgueil & le mépris blessent donc la loi naturelle, ainsi que font les injures & les outrages. C'est encore pécher contre l'égalité, que de s'attribuer des droits exclusifs aux autres hommes. Cet axiôme de droit des anciens Grecs, qui prétendoient que les hommes naissoient esclaves, étoit donc contraire au droit naturel. Ceux qui suggéroient à Alexandre de regarder les Grecs comme ses amis, & les Barbares comme ses ennemis, l'invitoient donc à violer l'humanité.

IV. PARTIE.

De l'établiſſement de la Société.

Le monde en ſe peuplant devoit changer. Le partage des terres étoit une ſuite de la multiplication des familles. La population des familles amena la diviſion des Colonies, & la diſtinction des Etats & des Nations. Comme les hommes s'étoient emparés des terres, ils purent auſſi s'emparer de la mer, dès qu'elle leur fut utile. Bientôt regardant la mer, non comme un paſſage libre & ouvert à toutes les Nations pour le commerce, mais comme une dépendance des terres; chaque peuple s'appropria toute l'étendue qu'il pût garder de cet élément indomptable, & l'utilité devint un droit. C'eſt à ce droit qu'il faut remonter, pour décider la fameuſe queſtion agitée entre les Anglois & les Flamands; queſtion que les Philoſophes ont débattue avec la plume, & les Souverains avec le fer & la flamme. Les partages faits d'un commun accord; il n'aura plus été permis de prendre, comme auparavant, ſi ce n'eſt les choſes libres, & qui n'étoient à perſonne.

C'eſt de la loi des partages que dérive le droit de la guerre & de la paix,

qui n'eſt autre choſe que le moyen de défendre ou de recouvrer ſes poſſeſſions. Dès qu'une fois ce mot, *à chacun le ſien*, fut entendu, plus d'égalité; parce que l'idée de propriété donna celle d'acquiſition. Des hommes inquiets devenus avides par l'habitude de jouir, troublerent la tranquillité publique par l'ambition de s'étendre. Les Nations elles-mêmes commençant à ſentir leurs forces, pour mieux s'aſſurer de leur terrein, franchirent les limites qui l'environnoient, & chercherent à rompre les nœuds ſacrés de la paix générale. C'eſt alors que pour s'épargner des allarmes continuelles, on ſongea à confier le ſoin de la ſûreté publique & de la propriété, à un nombre choiſi de perſonnes qui veilleroient au maintien de la ſociété par le moyen des loix.

Cette réunion des forces particuliéres, que *Gravina* appelle l'*état politique*, étoit indiſpenſable; mais on pouvoit commettre ce dépôt à un ſeul, ou à pluſieurs. De-là viennent les différentes eſpeces de Gouvernement, toutes légimes & naturelles, ſi ce n'eſt le deſpotiſme dont l'idée ne pouvoit entrer dans l'eſprit d'un peuple. La corruption d'un Gouvernement, la violence d'un Con-

quérant, la proſpérité d'un Citoyen ambitieux, auront ſans doute enfanté cette forme de Gouvernement odieuſe & tyrannique.

Mais pour atteindre le but de cette police, il falloit que les inférieurs s'obligeaſſent envers leurs ſupérieurs, *à chérir & reſpecter leur perſonne, & à exécuter leurs volontés*; & que les ſupérieurs s'engageaſſent *à aimer leurs inférieurs, à veiller à la ſûreté publique, & à obſerver les loix & les conditions, ſous leſquelles on leur avoit confié le Gouvernement*. Ainſi rien n'eſt plus contraire à la raiſon que les principes de Hobbes, de Spinoſa & de Machiavel. Si Machiavel ne vouloit que tracer la déplorable hiſtoire des horreurs & des artifices familiers aux tyrans, & ſur-tout à ſon infâme Héros le Duc de Valentinois; il devoit compatir au malheur du genre humain, qui a quelquefois produit de tels monſtres. Mais s'il prétendoit réellement inſtruire un Prince & le former, il aura manqué ſon but; car il eſt évident que l'Etat & le Prince ſont perdus, lorſque celui-ci s'érigeant en tyran, ſacrifie tout à lui-même.

Voici donc les ſources du droit naturel, & les principes de la morale: *S'aſ-*

ſurer les biens de l'autre vie, y ſubordonner les plaiſirs de celle-ci; aimer & conſidérer les hommes comme nos égaux; laiſſer à chacun ce qui lui appartient; reſpecter le Prince ou les Magiſtrats, & leur obéir. Ces maximes renferment tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même, & envers ſon prochain. Il ne reſte plus qu'à étendre & appliquer ces principes.

VITA

Di Arlotto Mainardi, *Piovano di S. Creſci à Macivoli, del Signor Domenico Maria* Manni *Fiorentino.*

LA VIE

D'Arlotto Mainard, *Curé de S. Creſci à Macivoli, par M. Dominique Marie* Manni *Florentin.*

APRES avoir long-tems déliberé ſur l'uſage qu'on pouvoit faire de ce morceau d'Hiſtoire; voici les raiſons qui nous ont déterminé à le rendre public. Nous l'avions d'abord au premier coup d'œil jugé indigne d'entrer dans un recueil auſſi ſérieux que ce Journal. Mais c'eſt ce ton ſérieux trop dominant qui

nous a décidés à le faire paroître. Instruits par le goût du public, & par notre expérience, que les matieres scientifiques, & qui demandent de la contention, menent insensiblement à l'ennui, & de l'ennui à la tristesse ; nous avons cru devoir mêlanger nos matériaux, de façon qu'il y eût dans leur variété de quoi satisfaire tous les goûts. Ainsi que dans nos Spectacles, on représente le Moulin de Javelle après les fureurs d'Oreste ; de même après un morceau de Métaphysique, on peut hazarder les facéties d'un Bouffon. Nous présentons donc celles-ci à nos Lecteurs, pour délasser leur attention fatiguée, peut-être, de l'essai de Morale qui précède cet article. Car faute de précautions, le Journaliste risque souvent d'attribuer l'insipidité de son travail, à la mauvaise disposition où se trouve l'esprit de ses Lecteurs. Le même morceau qui hâtera le sommeil d'une Dame accablée d'une pesante conservation, peut réveiller l'esprit de l'Algébriste assoupi par un calcul effroyable des infiniment petits. Ces anecdotes meubleront la mémoire du Petit-Maître, qui se pique de ne pas refléchir, & fourniront matière aux

refléxions du Philosophe qui pense même à table. Elles rempliront le vuide des Nouvellistes, & le loisir des Politiques. Il n'y a pas un de ces bons mots qui n'en produise cent beaucoup meilleurs encore, ne fut-ce que contre l'Auteur qui les raconte, & contre le Journaliste qui les repète; pas une de ces historiettes, qui n'en fasse imaginer mille toutes plus jolies. Il faut avouer que nos Peres étoient biens sots de goûter ces platitudes, dira celui qui ne voit pas que cette Histoire n'est mauvaise, que parce qu'elle est vieille. Oh! pour le coup le Clergé étoit bien ignorant, ajoutera tel autre qui ne comprend pas que l'ignorance de ce siécle valoit encore mieux que les Héréfies des deux siécles suivans. Mais est-il permis d'être plaisant jusqu'à l'Autel, dira la Dévote couroucée; sans songer que Dieu qui sonde les intentions, ne condamne dans nos actions que la méchanceté, qui les produit? De quelles misères s'occupe-t-on encore en Italie, dit un de nos Littérateurs bel esprit, qui trouveroit certainement merveilleux, un recueil des bons mots de Rabelais? Comme si ce Curé Florentin ne pouvoit pas être

aussi fameux dans sa patrie, que l'est en France le Curé de Meudon : quoique l'on ne prétende faire aucune comparaison de génie & de mérite entre ces deux hommes, & qu'ils n'aient ensemble d'autre rapport que celui qu'il peut y avoir entre Scarron & Moliere. Nous avons prévenu les objections, mais sont-elles pour cela refutées? Que le Lecteur en juge.

Mainard nâquit l'an 1396, le 25 Décembre. D'autres ont mieux aimé datter sa naissance du Jeudi gras, parce que c'est un jour consacré à la joie & à la bonne chere ; mais n'importe, dit le nouvel Auteur de sa vie, la fête de Noël n'est-elle pas également un jour de réjouissance? (*a*) Car il faut

(*a*) C'étoit l'usage autrefois en Italie & en Allemagne de se masquer le jour de Noël, comme au tems du Carnaval. Mais il y avoit cette différence, que pour sanctifier en quelque façon cet usage du paganisme, on prenoit des métamorphoses relatives aux mystéres du Christianisme. Au lieu de se masquer en Jupiter, en Hercule, ou en Héléne, on jouoit le personnage des Apôtres & de J. C. même, & l'on alloit dans les maisons faire peur aux enfans, qui souvent en mouroient. Le peuple a toujours défiguré la Religion.

toujours que la nature & la fortune servent à point nommé les hommes singuliers. Tout doit annoncer leur caractere ; & leur nom de Baptême doit confirmer le présage de leur naissance. Celui d'*Arlotto* signifioit un Balourd, quand on le donna à *Mainard*; il eut la gloire d'étendre la valeur du terme, & depuis, *Arlotto* signifie un Gourmand. Ce n'est pas, dit M. *Manni*, que des personnages très-recommandables n'eussent porté ce nom ; mais il ne marquoit rien de fort honorable, lorsque *Mainard* le prit : c'est sur quoi S. Antonin, Archevêque de Florence, lui témoignoit un jour sa surprise, en lui demandant pourquoi son pere lui avoit donné un nom si étrange, contre l'usage établi dès-lors de prendre des surnoms magnifiques sur les fonds de Baptême.

Mais *Arlotto* avoit bien d'autres reproches à faire à ses parens. Un des plus graves peut-être, & des mieux fondés, c'est que son pere avoit soixante-dix ans, quand son fils vint au monde. De jeunes filles voulurent un jour le railler à cette occasion & plaisanter sur la vertu de sa mere. *Pensiez-vous donc, Mesdames*, reprit Arlotto, *être les seules de votre espece?*

Après avoir pouſſé ſes études juſqu'à l'Arithmétique, *Arlotto* prit le parti de travailler en laine; mais s'ennuyant de ce métier, comme il ſe crut aſſez ſçavant pour ce qu'il vouloit être, il ſe fit Prêtre à l'âge de 28 ans, & fut auſſitôt pourvû de la Cure de S. *Creſci à Macivoli*, dans le Diocèſe de Fiéſoli. On prétend que ce bénéfice lui fut diſputé, & qu'il fut obligé de faire le voyage de Rome, pour ſe maintenir en poſſeſſion. Il vit à cette occaſion le Pape Nicolas V. qui ayant entendu parler de lui, (car ſes bons mots avoient déja fait du bruit) fut curieux de l'entretenir, & tellement ſatisfait de ſon humeur enjouée qu'il lui fit expédier ſes Proviſions *gratis*.

De retour dans ſa Paroiſſe, le premier ſoin *d'Arlotto* fut de rétablir ſon Egliſe qui tomboit en ruine. Après en avoir réparé les murs, il voulut les faire blanchir; & comme il y avoit beaucoup de figures peintes autour de l'Egliſe, l'ouvrier lui demanda s'il falloit blanchir tous ces Saints, & s'il n'en réſerveroit pas quelqu'un. *Laiſſés S. Antoine*, dit-il, *mais blanchiſſés moi ce S. Anſan, à qui l'on n'a pas encore brulé la moindre chandelle.* Heureuſement, une

fille qui entroit dans l'Egliſe ayant entendu ce propos, ſe prit tout à coup de dévotion pour ce Saint délaiſſé, promit de lui donner une belle lampe avec un baril d'huile tous les ans, pour la tenir perpétuellement allumée, & fournit du linge & des habits de ſa garderobe (*a*) avec tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entretien du culte de ſon Saint.

Arlotto n'étoit cependant pas tellement inſéparable de ſa chere épouſe (c'eſt ainſi qu'il appelloit ſa Cure) qu'il ne lui prit envie de voyager. On étoit alors d'autant moins ſujet à réſidence, qu'un ſeul homme poſſédoit quelquefois trois ou quatre Cures, & que le prétexte de les déſervir toutes, facilitoit le moyen de n'en viſiter aucune. Notre

(*a*) Le ſexe dévot s'eſt toujours fait honneur de conſacrer aux autels les dépouilles du luxe & de la mondanité. Les Directeurs plus lus déſintéreſſés ne refuſent jamais de recevoir pour le ſervice de l'Egliſe une belle robe ou du linge fin. Les libertins ſe ſcandaliſeront de voir une jupe métamorphoſée en chaſuble, les ornemens du bal en décoration de Chapelle, & le Miniſtre du Temple revêtu des livrées d'une illuſtre péchereſſe ; mais ſi l'on abuſe des choſes les plus ſacrées, pourquoi ne pourroit-on pas ſanctifier les choſes les plus profanes ?

Curé voulut faire le tour de l'Europe. Il s'embarqua donc en qualité de Chapelain ou d'Aumônier, ſur une Galére de Florence qui faiſoit voile à Londres. L'Angleterre étoit dans ces heureux temps l'Iſle des Saints & le païs des miracles. Le peuple y étoit Catholique juſqu'à la ſuperſtition. Entr'autres pratiques de dévotion, les païſans avoient celle de ſe faire frotter les yeux avec de l'eau que les Prêtres mettoient dans le calice, après la Meſſe. Cette eau paſſoit pour être miraculeuſe contre les maladies des yeux qui provenoient des excès du vin. Il y avoit une Oraiſon conſacrée à cet uſage. *Arlotto* ſe voyant obligé de faire cette cérémonie, après avoir dit la Meſſe, & ne ſçachant point la priere accoutumée, diſoit entre les dents, *Ne buvés pas tant, cela vous feroit mal. Beete meno che mal pro vi poſſa fare.* Tout alla bien, juſqu'à ce qu'un homme qui entendoit l'italien, ſe mettant à rire, déconcerta le Prêtre & le peuple. Croira-t-on que cette momerie valut à ce Prêtre bouffon une gratification du Roi Edoüard? Les bons mots n'ont jamais tant de prix qu'à la Cour ; parce que nulle part on n'a autant beſoin de gayeté.

Le caractere d'*Arlotto* étoit de ceux qui prennent quelquefois le plus d'aſcendant ſur l'eſprit des Princes. Il recevoit le même accueil de tous. Alphonſe, Roi de Naples, fut tellement enchanté de ſa naïveté, qu'il lui laiſſa toute la liberté que les bouffons ne manquent jamais de ſe donner. Celui-ci railloit un jour ce Prince de l'excès de bonté qu'il avoit eu de confier de l'argent à un Allemand inconnu, pour lui acheter des chevaux. *Sire*, dit-il, *j'ai un livre où j'écris toutes les ſottiſes des hommes ; mais ſi cet Allemand revient à Naples avec les chevaux ou l'argent, je vous promets de rayer votre ſottiſe de mes regiſtres, pour y cotter la ſienne.* En effet ſi les ſujets eux-mêmes volent quelquefois l'argent du Prince, y a-t-il apparence qu'un étranger ſoit plus exact ?

Au reſte ce Livre dont parloit *Arlotto* n'étoit point ſuppoſé. Parmi les Hiſtoriens de ſa vie les uns lui attribuent des Poëſies, d'autres une Oraiſon Funébre de ſa Choüette, (*a*) mais tous

(*a*) Elle ſe trouve dans un Recueil d'Oraiſons funébres de divers animaux par divers Orateurs, imprimé à Gènes en 1559. Un cheval de bataille ou de chaſſe, qui a contribué à la défaite des hommes & des ſangliers, n'a-t-il pas

conviennent de ſon ſottiſier, *libro degli errori*. Ce devoit être un des meilleurs Ouvrages du ſiécle; le temps n'en a conſervé que le titre. Mais ſi les ſottiſes de nos peres ſont perdues pour nous, il ſeroit à ſouhaitter que quelqu'un voulut bien recueillir les nôtres, pour l'inſtruction de nos deſcendans.

Arlotto continuoit le cours de ſes voyages, ne fut-ce que pour groſſir ſon Livre. Comme il alloit partir pour la Flandre ſur les Galéres de Florence, une foule d'amis vinrent lui faire leurs adieux pour lui donner des commiſſions. Il les reçût toutes & les écrivit ſur des mémoires, où il plioit l'argent qu'on avoit joint à quelques-unes. Quand il fut embarqué, il ouvre un jour ſa mâle, prend tous ces papiers, les met ſur le tillac, & laiſſe aller à la mer tous ceux que le vent pût emporter; diſant que c'étoit la faute de ceux qui n'y avoient point

quelque droit à l'immortalité? Combien d'hommes qui ne ſont remarquables que par leurs attelages, reçoivent tous les jours l'encens de nos Poëtes? Combien d'innocentes bêtes vivent au milieu de nous, qui n'ont jamais fait aucun mal? Et quel eſt l'homme parmi ceux dont on fait le Panégyrique après la mort, de qui l'on puiſſe en dire autant?

mis d'argent, pour réſiſter à la violence du vent.

L'humeur d'*Arlotto* ne convenoit pas trop à la gravité de ſon caractere; mais il faut quelquefois dans les régimens & ſur les vaiſſeaux, des Aumôniers plaiſans, pour réjouir les ſoldats & les matelots. On gagne toujours la confiance des hommes en les amuſant, & tel Miſſionnaire de campagne a converti plus de païſans par ſes pieuſes folies, qu'un Orateur fleuri ne ramene de Courtiſans à la foi qu'ils ont perdue. Les talens Apoſtoliques d'*Arlotto* étoient proportionnés au genre de ſa miſſion, & les ſermons qu'il fit dans ſa Galére, furent d'un merite à devoir être pillés. Ils ſont trop connus pour les répéter. On ſe contentera donc d'un panégyrique, pour ne pas parler de ſon éloquence, ſans en donner un échantillon. Un Chevalier de Catalogne appellé *Dom Lupo*, qui paſſoit ſur la même Galére qu'*Arlotto*, vint à mourir. C'étoit l'uſage d'ajouter aux prieres de l'Egliſe un éloge du mort. L'Aumônier fut preſſé par le Capitaine de remplir ce devoir funébre. *On eſt bien embaraſſé*, dit-il, *mes freres, quand on doit parler des hommes d'un certain nom. Je remarque*, ajouta-t-il,

quatre animaux ſinguliers dans la nature. L'un eſt bon pendant ſa vie, & ne vaut rien quand il eſt mort; c'eſt le cheval. L'autre eſt bon, mort ou vif; c'eſt le bœuf. Le troiſiéme n'eſt bon qu'après ſa mort; c'eſt le cochon. Mais le quatriéme n'eſt bon ni mort, ni vivant; c'eſt le loup que je dois louer. C'étoit, vous le ſçavés, le nom de notre défunt Chevalier. De plus il étoit Catalan, nation qui n'eſt pas en bonne renommée. Je ne ſçais donc par où commencer ſon éloge, ainſi je vais le finir.

Sans doute que la bonté divine ne s'offenſe pas plus que la Majeſté Royale des facéties d'un plaiſant; car rien n'eſt plus indomptable que le génie bouffon. Il ſemble que le Ciel ait donné aux hommes de ce caractère le droit de jetter du ridicule ſur les objets les plus graves du culte & de la morale, ou plûtôt qu'ils puiſſent bleſſer impunément la décence de la forme, ſans altérer la dignité du fonds. Quoiqu'il en ſoit, *Arlotto* portoit par tout le même eſprit de plaiſanterie. Un Curé ſe plaignoit à lui de l'avarice de ſes Paroiſſiens. *Vous n'avés*, lui dit *Arlotto*, *qu'à leur donner du ſoufre au lieu d'encens, pour leurs quatre deniers d'offrande.*

Soit qu'*Arlotto* n'eût point remarqué dans l'Evangile, que c'étoit à l'occaſion des impôts que J. C. avoit dit à ſes Apôtres, *rendés à Céſar ce qui appartient à Céſar*; ſoit qu'il penſât d'avance comme certains Caſuiſtes, qui ont ſoutenu depuis, que la loi du Prince n'obligeoit point en conſçience; ſoit plutôt qu'un plaiſant n'ait guéres d'autre principe de ſes actions que des accès de belle humeur, notre Curé ne ſe fit point ſcrupule de frauder la Gabelle. Comme il arrivoit du Port de l'Ecluſe à Florence, un Commis de la Doüane vînt ſur ſa Galére, pour viſiter les marchandiſes ſujettes aux droits d'entrée. *Arlotto* qui vouloit éviter cet impôt, va ſe frotter le viſage avec de l'eau de ſaffran, s'enveloppe dans ſon manteau de voyage, & ſe couche ſur ſes ballots en pouſſant des cris lamentables. Qu'avés-vous donc, lui dit le viſiteur en s'approchant? Une groſſe fiévre, répond *Arlotto* d'une voix mourante, & des puſtules qui me ſortent par tout le corps. Le Commis ne doutant point à ſa mine & à ſon récit qu'il ne fut attaqué de la peſte, n'acheva point ſa viſite, & s'enfuit au plus vîte de la Galére.

Preſque tous les hommes ſçavent ti-

rer parti de leur caractere pour leur intérêt. Un ſoir *qu'Arlotto* ſe retiroit dans une Auberge tout mouillé de la pluie, s'étant mis auprès du feu, une trentaine de payſans qui étoient venus boire (car c'étoit un jour de fête) ſe rangerent autour du foyer, & ſerroient de ſi près *Arlotto*, qu'il ne pouvoit ſécher ſes habits, ni ſe chauffer. Voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'obtenir de la place, il prit tout-à-coup un air inquiet & chagrin. Quelqu'un lui demandant le ſujet de ſa peine, » il m'eſt arrivé, dit-il, un accident aſſez fâcheux ; » j'avois dans cette gibeciere, une quarantaine de florins en argent, & vingt » en monnoie ; il faut qu'ils ſoient » tombés en route. » L'Hôte dreſſant les ſourcils à ces mots, lui demanda comment il pouvoit les avoir perdus. » Oh ! j'eſpere les retrouver, dit *Arlotto*, je me rappelle actuellement » qu'étant deſcendu de cheval à demi » lieuë d'ici, ma gibeciére s'eſt accrochée à une boucle de l'arſon de la » ſelle ; ſans doute que mon argent ſera » tombé piéce par piéce, le long du » chemin, ſans que je m'en ſois apperçu. Mais comme le tems étoit fort » mauvais, je ne crois pas qu'il ait paſ-

» ſé perſonne après moi par cette route. D'ailleurs il ſe faiſoit déja tard. » Ainſi je vous prie en grace de venir » demain à la pointe du jour avec moi, » ou de me donner quelque homme de » confiance, pour m'aider à chercher » mon argent. » A peine eût-il parlé que nos payſans diſparurent l'un après l'autre, ſans faire ſemblant de rien, & laiſſerent le foyer libre au voyageur. Cette hiſtoire fut peinte par Balthaſar *Franceſchini*, & le tableau qui en avoit été fait pour Coſme II. Grand Duc de Toſcane, paſſa depuis dans les mains de Laurent Lanfredini, Gentilhomme Florentin.

La vie d'*Arlotto* étoit en effet trop mémorable & trop curieuſe, pour échapper à la poſtérité. Indépendamment de la tradition qui a tranſmis ſes bons mots d'âge en âge, ſes actions méritoient d'occuper les crayons de la peinture, & la plume de l'hiſtoire. Mais parmi ces faits qui ont été reproduits, & conſervés à jamais par la magie de l'art des Apelles, on ne peut ſe diſpenſer de rapporter celui-ci. Ce ſera faire en même tems l'hiſtoire d'un beau tableau de *Giovanni* de *S. Giovanni*.

Arlotto tenoit table ouverte ; cir-

conſtance qui rappelle à la fois le revenu de ſa Cure, l'éloge de ſa libéralité, & ſon goût pour la bonne chere. Un jour il arriva chez lui quatre chaſſeurs de ſes amis, accompagnés de huit autres Chaſſeurs leurs amis, avec tout leur attirail de chaſſe ; ce qui faiſoit en tout douze perſonnes, autant de chevaux, ſeize chiens, & quatre faucons, tous animaux de grande dépenſe. Après avoir reſté cinq ou ſix jours chez le Curé, ils lui promirent en partant de revenir au bout de deux jours paſſer encore une ſemaine avec lui, ajoûtant qu'ils laiſſoient les chiens au Preſbitére, pour gage de leur parole. Que fait le Curé pendant leur abſence ? Voici l'endroit pittoreſque : il va plusieurs fois dans la journée montrer du pain aux chiens avec un grand bâton ; il leur en jette deux ou trois morceaux, & chaque fois qu'ils veulent y toucher, il leur donne de ſi bons coups, qu'en moins de deux jours ils furent dégoûtés du pain. Nos chaſſeurs de retour trouvant leurs chiens amaigris, s'en plaignirent au Curé. *Qu'y faire*, dit *Arlotto ? ils ne veulent pas manger de pain.* En effet les Chaſſeurs ayant voulu leur en jetter, les chiens ſe mirent tous à

fuir. C'eſt ainſi que le Curé ſe débarraſſa des maîtres & des chiens.

Ce n'eſt pas que toutes ces anecdotes ſoient également nouvelles & ingénieuſes ; mais c'eſt le devoir d'un Hiſtorien de réparer les torts que le plagiat peut avoir fait à la mémoire des hommes illuſtres. Il en eſt des facéties de ce bon Prêtre, comme des miracles de beaucoup d'autres qu'on a appliqués indiſtinctement à tant de perſonnages, qu'il n'eſt plus poſſible d'en reconnoître l'unique & le véritable Auteur. L'amour du merveilleux corrompt ainſi la vérité, & la crédulité diminue la foi. On ne peut donc trop reconnoître le zéle de M. *Manni*, à rétablir la réputation de ſon compatriote ; & il nous ſçaura gré, ſans doute, d'avoir contribué à répandre un nom auſſi précieux à tous les ſiécles que celui d'*Arlotto*. Il étoit parvenu juſqu'à nous quelques fragmens de ſes facéties par les Almanachs de Milan & de Liége ; mais on ne les avoit pas encore ramaſſées en corps d'Hiſtoire. Finiſſons par l'Epitaphe d'*Arlotto*, qui met le dernier ſçéau à ſon immortalité : Voici les paroles qu'il fit graver lui-même ſur ſa tombe.

Le bon Prêtre *Arlotto*, pour reposer sa cendre,
A fait ce paisible Manoir;
Il l'a fait un peu grand afin d'y recevoir
Tous ceux qui voudront y décendre.

LETTERA

Intorno al Theatro Italiano, alla Valorosa Madame du Boccage.

LETTRE

Sur le Théâtre Italien, à Madame du Boccage.

Cette Lettre est de M. Farcetti, *Noble Vénitien, qui posséde une belle Bibliothéque à Venise. Les Mémoires que sa Lettre contient sur le Théâtre Italien, prouvent qu'il sçait faire usage de cette espéce de richesse, qui ne sert chez la plûpart des Grands qu'à l'ostentation. Un Recueil de Poësies latines de sa façon, confirme son goût exquis pour la bonne Littérature. Son commerce littéraire avec Madame* du Boccage, *fait l'éloge de son esprit & de ses talens. Le Catalogue qu'il nous donne des piéces Italiennes est d'autant plus précieux pour nous, qu'il ouvre un vaste champ à nos recherches, & qu'il nous donnera occasion de*

remplir agréablement & utilement les vuides que les nouvelles du courant de la Littérature, pourront laisser dans notre Journal.

MADAME,

BEAUCOUP de gens se persuadent que toute la richesse du Théatre Italien, consiste dans la Mérope de Maffei, & que nous ne sçaurions montrer deux Comédies qui vaillent la peine d'être lues, ou représentées. Pour détruire cette opinion, je prends la liberté, Madame, de vous donner des éclaircissemens sur la matiere dont il est question. Votre goût pour le genre dramatique, assez prouvé par les beautés qu'on admire dans votre Tragédie des Amazones, me rassure contre la crainte de vous ennuyer, par le détail que je vais vous faire. Il seroit moins aride & plus intéressant, si j'avois mes livres avec moi. Mais je ne veux que vous retracer succinctement l'origine, les progrès & l'état actuel du Théatre Italien, & vous donner une espece de catalogue de nos piéces les plus célèbres, autant que ma mémoire pourra me les rappeller.

La Comédie est ancienne parmi nous, on en fait communément remonter

l'origine jusqu'au Dante. Ce fut en 1301. qu'ayant été exilé de Florence, il composa son fameux Poëme qu'il intitula lui-même, *Comedie*. Je n'examinerai point si ce titre convient à son ouvrage, & si le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer, peuvent fournir des sujets de Comédie. Cette question a été déja discutée. On a dit, en faveur du Dante, que la satyre & le ridicule répandus dans son Poëme, suffisoient pour en justifier le titre. Bocace appella de même son *Amet* une Comédie, quoique ce ne soit qu'une narration, & qu'il n'y ait observé aucune des régles de la Poësie Dramatique. Mais pour arriver au véritable genre dont il s'agit, c'est vers le milieu du quinziéme siécle, que les farces commencerent en Italie. On n'y avoit pas encore vû de Poësie en Scenes, ni de Théâtre dressé. Ces batelages firent l'amusement du peuple jusqu'au dix-septiéme siécle, sans garder cependant toujours la même forme. Après les Bâteleurs, les Bohémiennes monterent sur le Théatre. Toutes ces farces se jouerent long-tems à Rome & dans toute l'Italie, non-seulement sous le masque, mais à visage découvert, avec

une espece de chant, sans accompagnement. Enfin l'Arioste vint, qui donna des régles & des graces à la Comédie. Avant lui cependant il en avoit paru quelques-unes assez raisonnables, comme la *Calandre* du Cardinal *Bibiena*, & l'*Amitié* de Jacques *Nardo*; mais le siécle de l'Arioste fut le siécle d'or de notre Théâtre. C'est alors que l'Italie vit éclore ce nombre d'excellens Poëmes, qui mirent sa gloire & sa réputation au niveau de celle des Grecs & des Latins. Je vous citerai nos meilleurs Auteurs pour garans de cette comparaison. *L'Italie*, dit *Crescimbeni*, *a porté la perfection de la Comedie au point de le disputer à la Gréce & à l'ancienne Rome.* Je vous rappellerai le sentiment de *Gravina*, dont le goût & le discernément ne sont suspects nulle part. *Les Italiens*, dit-il dans sa poëtique, *ont un grand nombre de Comedies faites sur le modele des anciens; mais il n'y en a point où l'on retrouve plus le sel & la force comique de Plaute, que dans celles de l'Arioste, de Machiavel, de l'Aretin, de Bibiena, & du Triffin.* Je vous ai rapporté, Madame, le jugement de ces deux personnages, moins par une vaine affectation de vouloir faire l'éloge

de notre Comedie, que pour les oppoſer aux dédains de ceux qui prononcent ſi légèrement contre le Théatre Italien.

Mais pour reprendre le cours de l'hiſtoire, c'eſt dans ce temps de richeſſe & de fécondité que l'Italie acquit un nouveau genre de Poëſie Dramatique ; je veux dire la Paſtorale qui fut inventée par le *Cintio*, & portée par le Taſſe à ſa derniere perfection, preſque dès ſon origine. A la verité nous avions déja vû quelque ébauche de paſtorale dans des Eclogues & des Comédies champêtres ; mais ces piéces étoient ſi dépourvuës d'ordonnance & d'action que, ſi vous en exceptés la pureté de la langue & quelques ſaillies, elles n'avoient rien de ce qu'il faut pour le théâtre. A l'exemple des bergers, on introduiſit des pêcheurs ſur la ſcene. Bernardin *Rota*, Napolitain, fut l'Auteur de cette nouveauté. *Ongare* qui fit repréſenter ſon *Alcée* en 1582, y répandit toute les graces & toute la beauté dont ce genre étoit ſuſceptible. Enfin on fit entrer la muſique dans les drammes ; ce fut l'époque de la corruption & de la décadence du théâtre Italien. Bientôt l'envie de flatter les Rois & de nourrir

la vanité des Courtiſans, fit imaginer des Héros d'une eſpéce auſſi bizarre que nouvelle ; les décorations & les machines acheverent de ſubjuguer la Poëſie ; cette Reine du théâtre devint l'eſclave de la muſique, de la perſpective & de tous les arts qui lui devoient être ſubordonnés. On récitoit auparavant, on ne fit plus que chanter. Le *Jaſon* de *Cigognini* qui parut à Veniſe en 1644, fut le premier drame de cette eſpéce, exécuté publiquement ; mais l'invention de la tragédie en muſique appartient à *Rinuccini*. Le théâtre a toujours été depuis inondé de ces piéces monſtrueuſes. *Apoſtolo Zeno*, dont vous connoiſſés la réputation ſupérieure, & l'Abbé *Metaſtaſe*, Poëte impérial, qui vît encore, ont réuſſi à réconcilier Polymnie avec Melpoméne. Ils ont banni du théâtre les monſtres & les démons qui le défiguroient, pour y ſubſtituer le charme du ſentiment au merveilleux de la magie. Mais tel eſt cependant l'effet de leurs brillans Ouvrages, que l'enchantement de la muſique, la pompe des décorations, & la richeſſe des habillemens ont répandu un dégoût général ſur le plaiſir honnête de la Tragédie ſimple. Notre Théâtre eſt tellement perverti à cet

égard, qu'il n'y a plus d'eſpérance que le bon goût y ramene la majeſté du véritable heroïque, ni la décence de la ſaine comédie.

Joignés à cela que la Comédie eſt chez nous entre les mains de charlatans ſans eſprit & ſans aucune eſpece d'érudition, qui rempliſſent à l'impromptu un cannevas deſſiné à la hâte, & dont tout l'art conſiſte à varier des grimaces pour faire rire ; tandis que les meilleurs génies ſe ſont épuiſés des mois entiers & même des années, avant d'y réuſſir. L'entrée de la Comédie eſt d'ailleurs à ſi bas prix en Italie, que les honnêtes gens, ceux dont le goût & le ſuffrage pourroient le plus contribuer à former & à épurer le théâtre, n'y vont point ; & que ces ſortes de ſpectacles ne ſont fréquentés que par la plus groſſiere populace, toujours contente, pourvû que tous les actes finiſſent par une baſtonade d'Arlequin, & la piéce par un double mariage. Mais revenons à la Tragédie.

Elle a commencé par la repréſentation des événemens de l'hiſtoire Sainte. La plus ancienne de ces repréſentations eſt celle d'*Abraham & Iſaac*. *Belcari* eſt l'Auteur de cette Piéce qui fut jouée pour la premiere fois en 1449.

La ſeconde qui parut fut celle de *S. Jean & S. Paul* compoſée par le Vieux *Laurent* de *Médicis*. Ces piéces étoient aſſurément de la plus groſſiére ſimplicité ; mais le ſpectacle étoit auſſi magnifique qu'on pouvoit l'attendre de ces temps-là. Les joûtes, les bals, les feſtins, le changement des décorations, les perſonnages muets, tout concouroit à la ſolemnité de ces repréſentations, qui ſe faiſoient la plûpart du temps dans les Egliſes ou dans les Couvents de Moines. Rien de plus extravagant & de plus curieux par le ridicule, que ces ſortes de ſpectacles, où l'on voyoit Jeſus-Chriſt, les Anges, la Vierge, & les diables jouer des rôles fort indécens. Je ne vous cacherai pas que j'ai dans ma Bibliothéque environ trois cens Piéces de ce genre burleſque, toutes des plus anciennes éditions, & qu'il y en a bien autant & peut-être davantage à Padoüe, chez M. *Campo de S. Pietro*, Gentilhomme de mes amis, dont l'eſprit eſt trés-cultivé, & que je vous nomme à titre d'homme de mérite. La Tragédie étoit dans cet attirail biſarre, lorſqu'en 1529. *George Triſſin* fit imprimer à Rome ſa *Sophoniſbe*. Les beautés de cette piéce firent voir dès-lors que notre langue & notre

Poësie étoient susceptibles de tous les genres de perfection; quoique les critiques prétendent que nous sommes bien inférieurs aux Grecs & aux Latins, du côté de la Tragédie. J'avouerai même que c'est le sentiment de *Crescimbeni*, mais j'ajoûterai ce qu'il dit, *qu'au jugement des plus sages connoisseurs, les autres Nations sont aussi loin des Italiens à cet égard, que les Italiens sont près des anciens.* Notre Tragédie commença à décheoir vers le dix-septiéme siécle, & la corruption des temps l'a toujours fait dégénérer depuis. Ce seroit ici le lieu de parler des *Oratorio*, & des Cantates, espéce moderne de Poësie Dramatique; mais outre qu'elle n'a point de rapport avec le Théâtre, cet examen me meneroit trop loin; ainsi je vais passer au catalogue de nos meilleures Tragédies & Comédies, que je vous ai promis.

Je pourrois vous indiquer d'abord celui qu'en a donné Leon *Alacci* dans sa *Drammaturgie*; mais malgré l'immensité de cet index, il y a fait des omissions innombrables. *Biscioni* travailloit aux supplémens; j'ignore s'il les a finis. J'y renvoye ceux de nos critiques qui accusent encore leur Théâtre d'indigen-

ce. Quant à vous, Madame, qui êtes moins prévenue, & mieux disposée à nous rendre justice, il vous suffira de connoître nos plus fameuses Piéces, pour avoir une idée générale de notre littérature, à cet égard.

La premiere qui se présente est *Catinie*, Comédie de *Polenton* de Padoüe, imprimée en 1400, si je ne me trompe, in-4°. en très-beau caractere Romain. Il s'en trouve un exemplaire très-bien conditionné, dans la bibliothéque de S. Marc, à Venise. Cette Piéce est rare & peu connue; je ne me souviens pas que personne en ait parlé, si ce n'est *Apostolo Zeno*, dans son Ouvrage contre *Fontanini*.

La seconde en datte pour l'ancienneté, est le *Temple de l'Amour*, par le Marquis *Galeotto de Caretto*: j'ai celle-là dans mes Recueils.

Les écarts de l'Amour de *Guazzo*, & le *Timon* de *Bojardo*, tiré des dialogues de Lucien, furent imprimés à Venise, en 1528. je crois pourtant qu'il y a une plus ancienne édition de cette seconde Comédie.

Le Cocu (*il Becco*) & le *Pédant*, Comédies de François *Belo*, imprimées à Rome en 1538.

Les *Trois Tyrans*, Piéce de *Ricchi* de Luques, imprimées en 1533. in-4°.

La même année deux Piéces de *Guérin*, pareillement in-4°. sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur.

Quatre Comédies (*a*) de l'Arioste, imprimées d'abord en prose, puis mises en vers & réimprimées en 1562. La même année l'*Ecoliere*, autre Comédie commencée par l'Arioste, & finie par son frere.

Les *Menechmes* (*i Simillimi*) Comédie tirée de Plaute, imprimée en 1547. au rang des bonnes Piéces d'Italie.

Le *Philosophe*, l'*Hypocrite*, le *Maréchal*, la *Courtisanne*, & l'*Atalante*, Comédies de l'*Aretin*, d'une très-belle Edition. Trois de ces Piéces ont été imprimées à Vicence, sous le nom de Louis *Tansille*, & sous le titre du *Dissimulé* du *Sophiste* & du *Maquignon*.

L'*Alchimiste* de *Lombardi*, le Medecin de *Castellini*, l'*Emilie*, & le *Trésor*, de *Groto* l'aveugle, sont des piéces à ne pas omettre.

Grazzini, dit le *Lasca*, a fait plusieurs Comédies. La *Sorciere*, la *Sybille*,

(a) *La Cassaria, la lena, il Negromante, e i suppositi.*

la *Bigotte*, le *Parentage*, la *Jalousie*, & la *Femme extravagante*, sont de ce nombre; mais celles qu'on regarde comme les meilleures de cet Auteur, sont, la *Faiseuse de paniers* (la Cofanaria) & le *Larcin*.

La *Flore* de Louis *Alamanni*, Comédie en vers dont la mesure singuliére & bizarre, fait tort au fonds de la piéce.

Le *Voilier*, ou le *Marchand de voiles*, de Nicolas *Masucci* de *Recanati*, la *Veuve*, piéce du même Auteur, en grande partie, & la *Veuve* par Jean B. *Cini*, sont encore d'assez bonnes Comédies.

Mais un des bons Auteurs du Théâtre Italien, c'est Jean-Marie *Cecchi*. Ses Comédies sont estimeés pour la pureté du style, & le sel des pensées: telles sont le *Valet*, le *Damoiseau*, la *Dot*, l'*Enchantement*, l'*Epouse*, les *Esprits*, la *Femme esclave* (la Schiava).

Louis *Dolce*, est l'Auteur du *Capitaine*, du *Mari*, du *Garçon* & du *Rufiano*, piéces du second ordre.

Le *Sot*, & l'*Epine*, sont deux Comédies qui mettent le Chevalier Léonard *Salviati*, parmi les Auteurs comiques de la premiere classe.

Le *Diogéne accusé*, de Melchior *Zoppio*, est une piéce de la plus rare extravagance.

La *Clitie* & la *Mandragore* de Machiavel, occupent un rang distingué parmi les Comédies en Prose.

Il est sorti de l'Academie de Sienne, connue sous le nom des Stupides, (*gl'intronati*), des Comédies fort estimées, qui furent imprimées en deux volumes in-12. l'an 1611. Celles d'Alexandre *Piccolomini* passent pour les meilleures de ce Recueil.

La *Nourrice*, la *Constance*, la *Femme aveugle*, par *Razzi*; le *Fourbe*, les *Extravagances de l'amour*, les *Torts des amans*, par *Castelletti*; le *Pelerin & le Voleur*, de *Comparini*; l'*Amour Ecolier*, de *Martini*, & les *Deux Courtisannes* par Louis *Dominique*, sont des meilleures Comédies & des plus correctes, que nous ayons.

L'*Amant furieux*, & la *Fille constante*, de Raphaël *Dorghini*.

Un volume in-12. de 1560, contient l'*Hermaphrodite*, *le Marinier*, *la nuit*, *le Pelerin*.

Jean Baptiste *de Laporte*, mérite un éloge particulier; car il avoit plus de génie vraiment comique que la plûpart de ceux que j'ai nommés. Cet Auteur

a fait les *deux Freres rivaux*, les *Freres ressemblans*, la *Cabaretiere*, la *Charbonniere*, la *Porteuse*, la *Trompeuse*, la *Furieuse*, la *Turque*, le *More*, l'*Astrologue*, &c. Il y a aussi une Comédie du *Guarini*, intitulée l'*Hydropique*. Octave d'*Isa*, de Capouë, est l'Auteur du *Malmarié*, & de plusieurs autres Comédies.

Je pourrois encore, Madame, doubler au moins ma liste, avant de venir à nos Auteurs modernes les plus connus. Mais il faut vous faire grace du reste: car quelle que soit votre curiosité, je doute que votre patience pût y tenir. Je vais passer à l'article des Tragédies, que vous me permettrez aussi d'abréger.

Mettons à la tête de toutes nos Tragédies, la *Sophonisbe*, du *Trissin*; & citons l'édition de 1529.

Une autre Tragédie du même nom, par Galeotto de *Carretto*, fut imprimée en 1546.

Les *Combats de l'amour*, Tragédie de Marc Guazzo, 1528. *Rosemonde*, de Jean *Rucellai*, 1568.

Canacée, Tragédie de M. *Sperone Speroni*, à Florence 1546. Il *Torrismondo*, Tragédie du *Tasse*, à Verone, 1587.

L'*Athamante*, Tragédie des Académi-

ciens, connus sous le nom des Enchaînés, (*Catenati*) 1579.

Romilde, Tragédie de *Césare de Césari*, 1551.

Tancrède, Tragédie de Rodolphe *Campeggio*, à Bologne.

Progné, Tragédie de *Louis Dominique*. Il traduisit une autre piéce du même nom, composée en Latin, par Gregoire *Corraro*, noble Vénitien, dont l'ouvrage est très-rare. J'ai confronté Dominique avec lui-même dans ces deux Tragédies, & j'ai vû qu'il étoit dans l'une Auteur original, & dans l'autre simple Traducteur.

La *Semiramis* de Mucio *Manfrèdi*, 1598.

La *Tomiris* d'Ingegnieri.

La *Phédre* de François *Rozza* 1578.

Almide, Tragédie d'Augustin *Dolce*, 1605.

Mèdée, *Thyeste*, *Didon*, *Jocaste*, *Mariane*, Tragédies de Louis *Dolce*.

La *Medée* de Maffée *Galladei*. 1558.

Galatée, *Mérope*, *Polidore*, *Tancrede* & la *Victoire*, Tragédies de Pomponio *Torelli*, à Parme, 1603.

L'*Evandre*, de François *Bracciolini*, 1613.

Le *Cesar* de Roland *Pescetti*, à Vérone, 1594.

Le *Soliman*, de Prosper *Bonarelli*, à Florence, 1620.

L'*Aristodeme*, de Charles de *Dottori*, à Padouë, 1657.

Le *Coradin*, du Baron Antoine *Carache*, à Rome, 1694.

La *Merope*, du Marquis de *Maffei*, à Modene 1714.

La *Demodicée*, de Jean-Baptiste *Recanati*, noble Vénitien.

Le jeune *Ulisse*, Tragédie de l'Abbé *Lazzarini*.

La *Polixene*, & le *Crispus*, Tragédies du Marquis *Annibal*, 1715.

Palamede, *Andromede*, *Appius Claudius*, *Papinien*, & *Servius Tullius*, Tragédies de *Gravina*, travaillées sur le modele des Grecs.

Le *Libre arbitre*, Tragédie de François *Bassan*, composée de personnages allégoriques, dans un goût tout-à-fait singulier.

PASTORALES.

On ne peut mieux commencer cet article que par l'*Amynte* du Tasse, imprimé à Paris, en 1655.

Le *Pastor Fido* du Chevalier *Guarini*, à Venise, 1602.

La *Phyllis de Sciros* par *Bonarelli*, 1603.

Le *Sacrifice*, Pastorale d'Augustin *Beccari*, à Ferrare, 1555.

L'*Arethuſe*, d'Albert *Lollio*, à Ferrare, 1564.

L'*Eglé*, de Jean-Baptiſte *Giraldi*, c'eſt une ſatyre.

Le *Repentir amoureux*, Paſtorale de Louis *Groto*, 1583.

Caliſto, 1583.

Flore, Paſtorale de Magdeleine *Campiglia*, 1588.

Diane (La *Cintia*) Paſtorale de Charles *Noci*, 1594.

Philarminde, Paſtorale de Rodolphe *Campeggi*, 1605.

Le *Dépit amoureux*, de François *Bracciolini*, 1597.

La *Tancia*, Comédie ruſtique de Michel Ange *Buonarotti*, à Florence 1612.

La *Pitié de Diane*, *Diana pietoſa*, Paſtorale de Raphaël *Borghini*, à Florence, 1587.

L'*Alcée*, d'Antoine *Ongaro*, 1582.

L'*Amarante*, de *Villefranche*, à Veniſe, 1612. Cette piéce & la précédente, ſont de ces dialogues de Pêcheurs, qu'on appelle en Italie; *Favole Peſcatorie*.

Voilà, Madame, tout ce que je me permets de vous dire ſur cette matiére; j'aurois pû vous citer une infinité de Traductions de Tragédies Grecques ou

Latines; Traductions fort eſtimées parmi nous. Mais mon but étoit de vous donner une notion générale du Théâtre Italien, & non d'abuſer de votre complaiſance, ſous prétexte de rétablir dans votre eſprit, l'honneur de ma Nation, injuſtement bleſſé ſur un article auſſi délicat que celui de la gloire du Théâtre. J'ai l'honneur d'être &c.

LA BRADAMANTE,

Da rappreſentarſi nel Theatro di Sant'-Angelo.

BRADAMANTE,

Tragédie faite pour le Théâtre de S. Ange, à Veniſe.

APRE's la Lettre de M. *Farcetti* ſur le Théâtre Italien, on ne pouvoit, ce ſemble, placer rien de plus à propos que cette Tragédie Italienne de Madame *Gozzi*. Indépendamment du rapport de ces deux ouvrages, il y en avoit déja entre les Auteurs, puiſque Madame *Gozzi* a dédié ſa Traduction des Amazônes à M. *Farcetti*. *La Bradamante*, dont il eſt ici queſtion, eſt tirée du célébre Poëme de l'Arioſte. La

Poëſie Epique a toujours été la ſource de la Poëſie Dramatique. On puiſe encore aujourd'hui dans Homere, & toujours avec ſuccès. On a pris des ſujets heureux dans Virgile, & il en reſte encore à prendre chez lui. Le Taſſe que Boileau mettoit ſi fort au-deſſous de Virgile, parce que Boileau n'avoit jamais ſenti le pouvoir de l'Amour; le Taſſe fournit encore un plus beau champ que l'Enéide aux Poëtes tragiques. L'Arioſte qui réunit tous les genres, eſt une mine inépuiſable pour le Théâtre. Melpomène & Thalie étoient toujours à ſes côtés, quand il écrivoit; vous paſſez avec lui du ſublime de la Tragédie au comique le plus bouffon. On peut appeller ſon Poëme un Magaſin d'Opéra pour les Auteurs Dramatiques. C'eſt-là qu'ils trouveront un aſſemblage de merveilleux, de burleſque & de pathétique, qui ſemble envvrer tous les eſprits du délire de Roland. L'imagination eſt en déroute pour ſix mois, quand on lit l'Arioſte. Son Poëme eſt un Roman, il n'y a point de Romans comme celui-là. Les Contes des Fées font peur aux enfans, & pitié aux gens raiſonnables. Mais les Féeries de l'Arioſte déconcertent la

gravité de la vieilleſſe, ſoulagent la douleur la plus obſtinée, échauffent le cœur le plus inſenſible, & vous tranſportent dans un monde imaginaire, pour lequel vous céderiez tous les plaiſirs réels de celui-ci.

C'eſt dans ce païs d'agréables fictions, que Madame *Gozzi* a pris un ſujet conforme au génie de ſa nation, pour l'adapter au goût & à la forme actuelle du Théâtre d'Italie. Bradamante & Roger ſont aſſez connus. Eh! qui n'a pas lû les Fureurs de Roland? Il eſt donc inutile d'expliquer le ſujet de la piéce. L'extrait que nous en avons fait eſt lié de façon que nous eſpérons qu'il ne laiſſera rien à deſirer pour l'intelligence de l'enſemble, & pour la connoiſſance des détails. Cette méthode nous a paru plus ſatisfaiſante pour l'Auteur & pour ſes Lecteurs, qu'une expoſition hiſtorique, ordinairement trop ſéche, trop fatiguante, & peu capable d'appliquer. Nous avons craint de gâter un tiſſu délié, par des nœuds groſſiers. Que d'autres s'occupent à chercher & à exagérer les défauts d'une piéce, notre unique plaiſir ſera de chercher des beautés dans un ouvrage, & notre plus grand regret de ne pas y en trouver. Madame *Gozzi* ne nous

cause pas heureusement de ces sortes de peines.

NOM DES PERSONNAGES.

Charles, Roi de France.
Bradamante.
Léon, fils de Constantin, Amant de Bradamante.
Roger, Amant de Bradamante, ami de Léon.
Marfise, Sœur de Roger.
Mélisse, Confidente de Bradamante.
La Scène est sous les murs de Paris.

Acte PREMIER. *Scène I.*

CHARLES, BRADAMANTE, ROGER.

BRADAMANTE, *combattant contre Roger qui a le visage couvert de son casque.*

Ne pourrai-je te frapper ? O Cieux ! mon bras a perdu sa vigueur. Je ne suis plus Bradamante ; mais toi, devant qui mon courage s'évanouit, qui es-tu donc ? D'où te vient cette force inconnue ? Quoi ! Léon me résiste, me désarme, & triomphe de moi ? As-tu donc aussi combattu les dragons, & sucé le lait des tigresses, ainsi que le vaillant Roger ?

Roger, à part.

Hélas ! si tu sçavois que c'est Roger que tu combats, tu tournerois ton fer

contre toi-même, plutôt que de percer son cœur.

Charles, qui préside au combat.

Généreux Léon, tu as vaincu. Cette Héroïne est ta conquête & ton épouse.

Bradamante.

Seigneur, ne partez pas sitôt ; & puis que le soleil me donne encore le tems de vaincre, laissez-moi combattre.

Charles.

Pourquoi vous opposer à votre belle destinée ? pourquoi retarder votre heureuse défaite ?

Bradamante.

Non, tant que je vivrai, je ne serai point vaincue. Oh Ciel ! je sens que le jour & les forces vont me manquer. Non jamais un cœur ne fut plus cruellement déchiré que le mien. Si je ne puis te percer, détestable ennemi, que je meure au moins de ta main. Mais ma fureur redouble. Non, Léon, tu ne tiendras pas un jour entier contre ma valeur. Il ne me faut qu'un instant pour vaincre, & tu vas mourir.

Roger à part.

Oui, je mourrai sans doute, &

ma douleur fera ce que tu n'aurois pas le courage de faire.

Bradamante.

Mon écu, mon casque, mon bouclier, tout me rend invincible... Hélas ? Je suis perdue. Cher Roger ; où êtes vous ? ...

Charles.

Le soleil vient de se précipiter dans les ondes. Bradamante, votre ennemi, sera demain votre Epoux. Son bras ne vous a terrassée, que pour vous placer sur le trône. Consolés-vous de votre défaite. La valeur qui vous éleve au-dessus de votre sexe, ne doit pas vous rendre insensible aux feux d'un vainqueur magnanime. Si la gloire a des attraits pour vous, vous éprouverés que l'amour a des charmes plus touchans encore. L'ambition qui nous mene aux honneurs par des routes sanglantes, est l'ouvrage des hommes ; mais l'amour vient du ciel & de la nature qui travaillent toujours pour notre bonheur.

Scène II.

BRADAMANTE, MÉLISSE.

Bradamante.

Ton amour, ô Léon, est un hom-

mage que je déteste. Non : je ne serai point ton épouse, quand le monde entier & le ciel le voudroient. Le fer & le poison me délivreront peut-être de l'horreur d'être à toi. J'ai accepté le combat, il est vrai ; j'ai consenti que ma main fut le prix de mon vainqueur. Mais ce n'est pas toi que j'attendois sur le champ de bataille. Un rival moins odieux devoit triompher de ma force. Il ne s'est point présenté ; sans doute tu lui auras fermé le chemin, pour venir jusqu'à moi... Approche, Mélisse, où est Roger ? Il est écrit, dis-tu, dans le ciel qu'il doit être mon Epoux... Trompeuse Mélisse, c'est toi qui m'as enflammée de la plus violente passion pour ce Héros, en flattant mon cœur du doux espoir de le posséder. Tu me trompes encore, par tes enchantements.

Mélisse.

Que l'enfer m'engloutisse, ou que le ciel m'écrase, si l'esprit de Merlin qui m'inspire, ne vous a pas dit la verité par ma bouche. Oui, le ciel vous unit à votre vainqueur, & vous le fuyés.... Suivez-moi, Bradamante, & venez voir votre époux.

Bradamante.

Non, perfide, je ne veux pas voir

l'auteur de mes tourmens & l'objet de ma haine. Fuis loin de mes yeux, fuis toi-même, la fureur s'empare de mon ame, & dans le désordre où je suis, il me resteroit encore assez de force, pour tremper mes mains dans ton sang.

Mélisse.

Le ciel me met à l'abri de vos coups. Tristes mortels, quel est votre aveuglement? Vous craignés les traits du destin, quand il vous prépare ses plus douces faveurs. Vous esperés ses bienfaits, quand il va vous accabler de ses disgraces. Le ciel ne vous demande qu'un cœur ferme & résolu. La sagesse augmente le prix du bonheur, & diminue le poids du malheur. Mais si votre esprit s'inquiète de l'avenir, & veut sonder les ordres irrévocables de l'immuable destinée, vous serez toujours tourmentés & malheureux.

Scène IV.

ROGER, LEON.

Roger.

O mort, viens à mon secours. Je n'ai plus de ressource qu'en toi. Si Bradamante doit sçavoir ma trahison, qu'elle ne l'apprenne au moins, que

lorsque je ne serai plus. Que ta bonté, Léon, que ta pitié me coute cher! J'étois ton ennemi, je combattois contre tes Grecs, j'en voulois à ta vie. Je tombai dans les fers, j'allois périr par le plus infâme supplice. Tu me rendis l'honneur & la vie, sans me connoître. Tu aimois Bradamante; il falloit la vaincre pour la posséder. Tu m'as chargé de la combattre. Je l'ai vaincuë, elle est à toi. Puissai-je à ce prix avoir payé tes bienfaits.

Léon.

Ta reconnoissance l'emporte.... Mais apprends moi ton nom, que je puisse l'avoir toujours présent.

Roger.

Il n'est pas temps encore. Laisse moi.

Léon.

Dis-moi du moins quel fut l'état de Bradamante, en apprenant qu'elle m'appartenoit par les droits de la victoire. Déposa t'elle son noble orgueil? Recevra t'elle avec joye, & ma main & ma couronne?

Roger.

Elle sera satisfaite.

Léon.

Ami, connois-tu bien le prix de ma conquête? connois-tu la valeur, la beauté de celle que j'adore? connois-tu les vertus de son ame, le charme de sa voix?

Roger.

Je connois tout cela.

Léon.

Pourquoi donc ne partages-tu point ma joye, & mon bonheur?

Roger.

Je prends part à ta joie.

Léon.

Mais si Bradamante brûloit pour une autre que moi!... Ami, c'est son cœur que je veux. Si je ne puis y aspirer, dis le-moi par pitié, apprends-moi le moyen de le toucher, & de le mériter.

Roger.

Vous le méritez, Seigneur; si Bradamante en aimoit un autre; ce rival ne troublera point votre bonheur. Goûtez-le en assurance.

Scène VII.

Roger assis sur un rocher, au clair de la Lune.

Asyle des regrets! ô nuit, triste &

fidéle dépositaire de ma douleur; je suis donc seul, & je puis te confier le chagrin qui me dévore. Hélas! de qui me plaindre, si ce n'est de moi-même? de qui me venger, si ce n'est de moi, qui suis le seul coupable de mon malheur? je suis fidéle à mon ami, mais ingrat envers toi, chere Amante. Ah! je devois mourir, & non pas t'offenser. Pourquoi du moins te fuir, après t'avoir trahie? Non, si tu voyois les tourmens de mon cœur; tu ne l'accablerois pas de tes reproches.

Scène IX.

BRADAMANTE, MARFISE.

Bradamante.

Hélas! je sens mon cœur serré de dépit & de douleur, comme si Roger m'avoit trahie.... Plus d'une fois en combattant, j'ai cru que c'étoit lui; mon sang se glaçoit dans mes veines, chaque fois que je voulois percer mon ennemi.... Ah! Marfise, si quelque Rivale avoit pu l'engager à me faire un si sanglant outrage.... Elle a donc bien des charmes.... Où irai-je maintenant? où porterai-je l'affront de me voir abandonnée? ô trahison! ô jalousie? toutes vos horreurs sont entrées dans mon ame pour la déchirer.

Marfiſe.

Non, Roger ne ſçauroit être infidéle, eſſuyez vos pleurs ; vos beaux yeux ne ſont faits que pour briller des plus vives étincelles de l'amour ; chaſſez les noirs ſoupçons indignes de votre ame.

Scène X.

Bradamante.

Les conſeils de Marfiſe partent d'un eſprit tranquille, & qui ne ſent point les tourmens qu'il veut guérir. S'il eſt dans ma deſtinée de mourir à la fleur de mes ans, que la terre s'ouvre ſous mes pas, ou que le Ciel tonne ſur ma tête : mais que je ne meure point victime de l'infidélité de Roger. Oui, c'eſt lui qui a combattu contre moi, & je ne ſerai point l'épouſe de Léon. Quelle froide eſpérance, & quelle vive crainte ! Non cruel, tu ne réuſſiras point à me tromper, j'engagerai Léon à me découvrir la vérité ; & ſi Roger m'abandonne, je me remets au pouvoir de Léon. Je triompherai de n'être plus à l'ingrat ; mais ce triomphe affecté ne ſervira qu'à couvrir ma douleur ; elle agira dans mon ame comme un poiſon mortel, & je mourrai vengée.

Acte II. *Scène VIII.*

BRADAMANTE, MELISSE.

Bradamante.

Méliſſe, laiſſe-moi, ta préſence m'importune, & tes conſeils ſont inutiles.

Méliſſe.

Je vois vos deſſeins, vous méditez un hymen que votre cœur déteſte ; afin de vous venger d'un infortuné, qui vous adore.

Bradamante.

Ah, cruelle ! Non, il ne m'aime point, le perfide ; quand on aime, on ne cauſe pas de pareils tourmens, on ne déſole point ainſi le cœur qui nous chérit.

Méliſſe.

Hélas ! Celui dont vous vous plaignez, ſouffre bien d'autres peines. Eſſuyez vos pleurs, ou verſez-en du moins pour un Amant cent fois plus tourmenté, plus déchiré que vous.

Bradamante.

Eh ! ſuis-je la cauſe de ſon martyre. Mais quel eſt-il donc ce Martyre ?... Quoi, je t'écoute encore ? il ſera trop heureux, l'ingrat de m'avoir abandonnée, de m'avoir outragée, d'avoir cauſé ma mort.... Que Léon vienne, je l'attends ici, tu verras ſi je ſçais déteſter le perfide Roger.

Méliſſe.

Votre eſprit eſt maintenant en proie à tous les fantômes de la jalouſie, ſouffrez que je diſſipe ces images ténébreuſes dont votre ame eſt troublée. Je ſuis encore cette Méliſſe, qui vous aime, & qui ne cherche que votre bonheur ; mais vous n'avez plus en moi la même confiance.

Bradamante.

Tu ne m'as que trop long-tems abuſée. Vas, Méliſſe, éloigne-toi de mes yeux. Ta vue offenſe mes regards, & tes diſcours me déchirent le cœur.

Méliſſe.

Voulez-vous donc mourir dans ces tranſports de douleur ? Irez-vous d'une voix tremblante & entre-coupée de ſanglots, prononcer le ſerment de l'hymen. Ce moment fatal approche. Quel froid va glacer vos veines, en arrivant à l'Autel ?

Bradamante.

Puiſſe-t-il être le froid de la mort ! mais, voici Léon, laiſſe-moi.

Méliſſe.

Que ne puis-je du moins emporter une partie de vos peines ! ô ſo-

leil, ennemi des ames malheureuſes, pourquoi prolonges-tu le cours de leurs inquiétudes ? pourquoi les heures deſtinées aux tourmens des cœurs amoureux, ne volent-elles pas auſſi vîte que l'éclair & la foudre ?

Scène IX.

BRADAMANTE, LÉON.

Bradamante.

Généreux fils de Conſtantin, écoutez-moi, votre ſilence me tiendra lieu dans ce moment de tous les diſcours flatteurs dont vous vous prépariez à m'entretenir. Répondez-moi ſeulement. Quel eſt celui qui m'a vaincue en votre nom ?

Léon.

Hélas !

Bradamante.

Je ſçais tout, la feinte eſt inutile ; & votre ſincérité ſera le garant de votre amour

Léon.

Ah, Dieu !

Bradamante

Pourquoi balancez-vous encore ? il me ſuffit de ſçavoir que je ſuis chère à votre cœur, & que ce cœur eſt orné de mille vertus ; une victoire de moins n'eſt pas un ſujet de honte.

Léon.

Non, il n'y a point de deshonneur à vous céder, belle Héroïne; mais exigez de mon amour, toute autre preuve qu'un indiſcret aveu.

Bradamante.

C'eſt la ſeule que je demande. Elle ne doit pas couter à un cœur bien épris, & ſi vous me la refuſez, vous ne m'aimez point...... nommez-moi mon vainqueur, & je ſerai votre épouſe.

Léon.

Je ne le connois point.

Bradamante.

Un inconnu n'auroit jamais tant fait pour vous.

Léon.

J'ignore ſon nom.

Bradamante.

Mais ſon âge, ſa figure, ſa voix?..

Léon.

Son âge eſt dans ſa fleur, ſon viſage annonce un cœur magnanime, il a le front ouvert, les yeux pleins d'ame & de feu, des couleurs brillantes, une bouche vermeille & la voix agréable.

Bradamante.

Le perfide!... connoît-il du moins celle qu'il a vaincue?

Léon.

Il vous connoît, ſans doute, puiſqu'il m'a promis de vous gagner en ma faveur par ſes prieres, ſi vous ne cédiés pas au pouvoir des armes.

Bradamante.

Ah l'ingrat! le parjure!

Leon.

Hélas! votre cœur ſemble s'irriter contre un ami, qui travaille à combler le bonheur de mes jours.

Bradamante.

Non, il n'aura pas cet empire ſur moi; le cruel ne diſpoſera pas ainſi de mon cœur: voilà ma main.

Léon.

O moment de délices!.... vous allez voir cet ami à vos pieds, partager ma reconnoiſſance & ma joie, comme s'il partageoit ma félicité.

Scène XIII.

BRADAMANTE, ROGER.

Bradamante.

Avancez, généreux guerrier! quoi donc? vous pâliſſez à la vuë d'une femme deſarmée & vaincue? approchez, vous dis-je, qu'attendez-vous de moi?

Roger.

Ah! par pitié, Bradamante, n'inſultez pas un malheureux.

Bradamante.

Je ſuis faite peut-être à vous outrager. Dis-moi, cruel, eſt-ce un outrage d'avoir tué de ma main le perfide Aſſaſſin qui en vouloit à ta vie? je t'outrageai, ſans doute, en m'expoſant ſur tes pas aux coups de tes ennemis, & en bravant mille périls pour t'arracher au pouvoir des Tyrans. Te ſuivre, & traverſer les monts & les mers pour te trouver, te plaindre, te pleurer, te jurer la fidélité, te promettre ma main, à la vuë d'une famille déſolée par cet hymen: voilà mes outrages. Ah! je devois connoître ton perfide cœur, avant de m'engager. Barbare, qui t'aima plus que moi? Mais cet amour t'accable, & tu cherches à t'en délivrer, à te ſéparer de moi.

Roger.

Vos plaintes ſont injuſtes, écoutez-moi, Madame.

Bradamante.

Que diras-tu? parle, acheve de me déſoler par ton crime & par tes excuſes.

Roger.

Déſeſpéré, vous le ſçavez, par les prétentions de Léon, qui aſpiroit à votre cœur, je le cherchai pour le combattre. Je triomphai d'abord à la tête des Bulgares ſes ennemis, j'immolai un des

Héros de ſon ſang, & lorſque je voulus aller à lui, pour percer ce cœur qui me diſputoit le vôtre; je tombai dans un piége. On me jette dans une horrible priſon, on me condamne au plus infame ſupplice; c'eſt alors que Léon pénétré de pitié pour un ennemi qu'il ne connoiſſoit pas, vint me tendre la main au fonds de ce cachot affreux, & qu'il brava le courroux d'un pere & les périls de ſa vie, pour briſer mes fers, & m'arracher à la mort. Ma haine pouvoit-elle ſubſiſter plus long-tems? Oui j'aime Léon, chere Bradamante, & c'eſt pour vous que je l'aime. Cependant le bruit de votre valeur pénètre juſqu'à moi, j'apprends en même tems qu'il faut vous vaincre les armes à la main, pour vous poſſéder. Léon n'oſe point vous mériter au prix de votre défaite. Il me conjure de combattre pour lui. Je le promis, il eſt vrai; que pouvois-je faire? La reconnoiſſance & la généroſité m'impoſoient ce fatal devoir. Léon eſt digne de vous, par ſon rang & par ſon cœur.

Bradamante.

Ah! ce cœur que tu dis ſi généreux, devoit écouter tes priéres & tes excuſes; je ne me verrois point au comble

du désespoir. Eh ! que m'importent son trône & sa grande ame, quand il me sépare de toi ? Vivre avec ce qu'on aime, est plus que régner ; ton cœur n'est pas d'un prix qu'on puisse échanger ainsi. Ta main m'étoit promise ; tu me l'avois destinée, & cette même main ne triomphe de moi que pour m'abandonner. Tu pleures ? . .

Roger.

Hélas ? contentez-vous de ma douleur, contentez-vous de sçavoir que je n'en aimerai jamais une autre que vous. J'adorerai toujours Bradamante, & son nom immortel occupera sans cesse ma mémoire. Ecoutez du moins Léon, mon cher & généreux ami.

Bradamante.

Ne dis plus, ton cher Léon, dis mon époux ; car il l'est déja, tu dois être satisfait.

Roger.

Moi satisfait ! . . . ingrate . . . déja . . . . ô Ciel... j'ai perdu... Quel nouveau tourment m'accable ! . . . je ne m'attendois pas . . . quoi tu renonces à Roger ? Je suis donc indigne de toi ! . . . je pars, adieu . . . pour toujours . . adieu.

Bradamante.

Ah Roger ! . . . mon cher Roger . . . .

cessons ; Cruel, de nous désoler ainsi : tu es mon époux, je n'en connois, je n'en aime point d'autre. Oui je romprai les nœuds qui me lient à Léon ; ni le Roi, ni mon pere, rien ne m'arrêtera ; je braverai tout encore pour te suivre, méne-moi par des chemins affreux sur des bords inconnus & déserts, sans suite, sans trésors ; je ne veux que toi... Roger . . . mon cher Roger . . . tu te tais, tu soupires . . .

Roger.

Je dois mourir hélas ! mais je ne puis être à vous ; je ne serois pas digne de votre amour, si je me laissois vaincre en générosité par Léon. Oubliez un Infortuné, victime du courroux des Cieux. Vivez & regnez heureuse, pardonnez à qui vous adore, aimez Léon. S'il en étoit un sur la terre, plus digne d'être votre époux, je ne vous céderois pas à Léon. Adieu. . . .

Bradamante.

Cœur barbare.

Roger.

Ne m'accablez pas.

Bradamante.

Cœur inflexible.

Roger.

Pourquoi m'appeller cruel ?

Bradamante.

Puis-je t'appeller autrement ?

(*Ensemble.*) Quand tu me fais mourir.

ACTE III. SCENE II.

LEON, BRADAMANTE.

Bradamante.

Ah ! Seigneur, que faites-vous ici, tandis que votre ami cherche la mort ? . . Ah, courez, & sauvez-le s'il se peut, du péril où le jette son désespoir. Si vous sçaviez, ô Léon, combien Roger vous aime . . . .

Léon.

Je vole à sa défense. Mais quel est votre trouble ? Il semble s'accroître à chaque instant.

Bradamante.

Excusez, Seigneur, mais vous connoissez la valeur de ce Héros. Qui peut être insensible à son sort ? Hélas, il va mourir ! je le sçais ; Roger va mourir...

Scène V. Cette Scène est dans un bois.

MELISSE, ROGER.

Mélisse.

Vous êtes surpris de me trouver dans ces bois ; mais le soin de votre repos m'y appelle.

Roger.

C'en est fait, il n'est plus de repos pour moi. Retirez-vous, Mélisse, laissez-moi seul ici ; si vous ne voulez redoubler mes tourmens. Votre présence est inutile ; vous ne sçauriez ôter au plus malheureux des hommes, le desir de mourir, ni arracher à la mort celui qui la desire.

Mélisse.

Puisque Roger ni Bradamante ne veulent plus m'écouter ; je m'adresse à vous, insensibles Rochers, forêts ténébreuses & solitaires, où Roger vient chercher la mort, comme l'unique remede à ses maux.

Roger.

Hélas, en est-il de plus cruels & de plus désolans ! . . .

Scène VI.

Roger.

Tristes retraites, qui cachez dans vos ombres mes malheurs & mes larmes ; que vous êtes cheres à ma douleur ! Descends, mon cœur dans l'abîme de tes maux ; sens toute l'horreur de ton état, & plonge-toi dans le plus profond désespoir. Que la mort vienne par degrés, pour mieux punir ce cœur infidéle. Où êtes-vous Bradamante : où

êtes-vous? Hélas! tout eſt ſourd, tout eſt muet pour moi; mourons donc en ſilence, ſous le poids de mon déſeſpoir; épuiſons ce reſte de vie dans la triſteſſe & les larmes. *Il s'étend par terre, appuyant ſa tête ſur ſon bouclier.*

Scène VII.

LEON, ROGER.

Léon.

Hélas! dans quel abattement je le vois plongé! Roger, Roger!

Roger.

Eh! qui m'appelle?... Ah, Léon; c'eſt vous encore qui me retrouvez ici.

Léon.

Et dans quelle funeſte ſituation? Quoi donc? j'aurai tout ſouffert pour vous ſauver la vie, & vous mourez à mes yeux, ſans me découvrir le ſujet de vos peines?

Roger.

Le mal qui me dévore, eſt ſans remède.

Léon.

Tu veux donc mourir, ſans pitié pour toi-même, & pour ton ami... Ah! conſerve-moi ta vie, cher Roger, (*il l'embraſſe*) je t'en conjure par ces pleurs

dont j'arroſe ton viſage. Veux-tu troubler la joie de mon hymen par le deuil de ta mort? O cher & cruel ami? viens, Roger, viens augmenter la félicité de Bradamante; ſon cœur eſt déſolé par ta triſteſſe.

Roger.

Oh dieu! Léon; Oh dieu!

Léon.

Quel trouble imprévu s'empare de tes ſens?

Roger.

Vous ne pouvez être heureux que par ma mort.

Léon.

Comment?...

Roger.

Vous le ſçaurés, quand je ne ſerai plus.

Léon.

Eh bien! tu vivras, & je ſerai malheureux.

Scène VIII.

ROGER, LÉON.

Roger.

Ecoute donc, Léon, ce que je voulois te cacher, pour épargner ta ſenſibilité... Non, Bradamante ne peut t'appartenir, tandis que je vivrai. Ton

hymen dépend de la mort de Roger. Mais crois que ſon ſort n'eſt point ſi déplorable, s'il peut à ce prix te prouver ſon amitié. J'ai conjuré Bradamante de n'aimer que toi ſur la terre, je te conjure auſſi de n'en aimer jamais une autre; ſouvenés vous de moi, je meurs content, ſi vous vivés heureux.....

Léon.

Quoi tu ne peux vaincre l'amour qui te déchire, & tu veux que ma cruauté ſe joigne à ta paſſion, pour t'arracher la vie? Non je ne ſerai pas ton meurtrier. Ton amitié m'apprend ce que je dois faire. Mon honneur s'indigne du ſacrifice que ton courage oſe ſe propoſer. Ta mort ſouilleroit ma gloire, & ta générosité flétriroit la douceur de mes jours.

Scène IX.

Roger.

Barbare amour, ce n'étoit pas aſſez de mon martyre, il falloit terminer mes tourmens par le plus cruel de tous. Mes pleurs, loin de tarir, ſouvrent une nouvelle ſource. Je vais donc mourir aux yeux de celle.... O nom trop doux pour un malheureux! ſors de mon eſprit avant que je meure; tu n'es plus fait pour me conſoler. Ma douleur

ſemble accroître mes forces, pour de nouveaux malheurs. Je me livre à tes tranſports, douleur inépuiſable, tourmente & déchire mon cœur à ton gré. Tu finiras bien-tôt.

Scène X.

La Scene repréſente l'appareil de l'Hymen.

Bradamante.

Qui m'a conduite ici? Comment m'y ſuis-je laiſſée entraîner? Ah! Perfides! Ah! Cruels! vous m'enlevés Roger, c'eſt peu; Roger mourra, & l'on me forcera d'embraſſer l'auteur de ſa mort. Je ferai le ſerment de ne prononcer jamais un nom ſi cher à mon cœur! Vertu, devoir, honneur, vous n'obtiendrez point de mon ame un ſi barbare ſacrifice. O Roger... Roger..! hélas! mes yeux baignés de pleurs peuvent-ils contempler la pompe de ces lieux? Ces apprêts ſont-ils faits pour un cœur affligé comme le mien?...... Mais je vois Roger!...

Scène XI.

CHARLES, LÉON, BRADAMANTE, ROGER.

Léon.

C'eſt en vain que Roger veut faire à mon amour le ſacrifice de ſa vie. Rien

ne me dédommageroit de ſa perte. Il ſçait ce que j'ai fait pour le ſauver, ſa générosité ſemble ſe défier de la mienne. Il me cache les bleſſures de ſon cœur, de peur que je ne les guériſſe; il veut que je lui ôte à la fois une épouſe & la vie. Pouvois-je accepter ſes offres?.. Son ſilence, il eſt vrai, & le ſecret qu'il m'a fait de ſa flamme ont fait croître la mienne. Puis-je renoncer à l'eſpoir de poſſéder celle que ſa main m'a donnée? N'a t'il donc nourri mes feux que pour les éteindre au moment de les couronner?.... Mais puis-je être l'époux de Bradamante, & laiſſer mourir Roger? ô ami, cruel ami, ſi tu mourois aujourd'hui, qui pourroit croire à mon amitié? Non l'univers verra malgré toi, combien je t'aimois. Ecoutez-moi, Charles, que la France l'apprenne, & que mon cœur le ſouffre. „Roger a vaincu Bradamante; Bradamante doit-être „ l'épouſe de Roger.

Si l'on ne voit point dans cette Tragédie de belles deſcriptions, de graves ſentences, de longs récits; peut-être tout cet attirail eſt-il étranger à la majeſtueuſe ſimplicité de Melpomène. Mais s'il eſt beau de la voir toujours en lar-

mes, les yeux attachés à l'objet de ſa peine, répétant ſans ceſſe les noms qui l'affligent, ou qui la conſolent, n'exprimant ſes douleurs que par des mots entrecoupez de ſanglots; ſi les combats de l'amour & de l'amitié font un contraſte vraiment pathétique; ſi dans ce contraſte l'amitié toujours grande, noble, forte & généreuſe, l'amour violent, furieux & même injuſte, mais admirable & touchant juſques dans ſes fureurs, ſi ces deux ſentimens peuvent intereſſer au point de couvrir les tâches & les défauts légers d'une piéce, que reprochera-t-on à Madame *Gozzi*?

LETTRE

*Lettre de Mademoiſelle ***, Correſpondante du Journal étranger à Naples.*

JE ſens, Mr. tout l'honneur que m'a fait Mr. l'Abbé Nollet, de me lier de correſpondance avec vous pour le Journal étranger, & je cherche à remplir les obligations que m'impoſe un choix auſſi flatteur. Je prends donc ſur moi de vous inſtruire tous les quinze jours de toutes les nouvelles Littérai-

res que peuvent fournir les deux Royaumes de Naples & de Sicile. Je comprendrai dans cette relation non-ſeulement tous les livres qui s'impriment, mais encore toutes les nouvelles découvertes de Phyſique, d'Hiſtoire naturelle, & généralement tout ce qui a rapport à la République des Lettres. Je commencerai ma notice des livres, par ceux des années 1755 & 1756, & je vous enverrai cette notice à meſure qu'ils parviendront à ma connoiſſance, & que j'aurai le loiſir de les examiner. Je les parcourerai ſuccinctement, afin d'arriver à ceux de l'année courante, dont je ferai mention, dès qu'ils ſortiront de deſſous la preſſe. Vous aurez ſur chaque livre un rapport fidéle & déſintereſſé du mérite de l'ouvrage, des talens de l'Auteur, & du jugement qu'on en aura porté. Souffrez que je débute par le ſujet le plus digne de la curioſité du public, je veux dire par la derniere éruption du Mont-Véſuve, qui commença le 12 du mois d'Août 1756, & qui dure encore.

L'extrait que je vais vous donner, a été fait ſur les rélations manuſcrites du Docteur D. Charles *Picillo*, chargé par l'ordre exprès de notre Monarque,

d'obſerver ce phénomène. Elles me ſont parvenues en original, & je les ai ſuivies exactement juſqu'au 5 Septembre, où elles finiſſent, parce que le Docteur a ceſſé alors ſes obſervations, conformément aux intentions de Sa Majeſté. Je prendrai donc la ſuite de l'Hiſtoire de ce phénomène, dans les meilleures obſervations que je pourrai découvrir.

Le 15 d'Août 1756, le Docteur *Picillo* s'étant tranſporté par ordre du Roi de Naples au mont Véſuve, pour l'obſerver; il trouva que dans la bouche ou la cavité de cette montagne, au-delà du monticule formé par l'éruption de 1754, il venoit de s'en élever un nouveau d'une hauteur conſidérable du côté du Nord, qui vomiſſoit des feux continuels, & lançoit des pierres en l'air avec un bruit effroyable. Il apprit que quelques jours auparavant, il étoit ſorti des flancs de ce monticule, une ſi grande quantité de bitume, que la cavité ou le foyer (*il cratere*) du mont Véſuve en fut entiérement rempli; que le 12 Août ce bitume avoit débouché par les bords; qu'il s'en étoit formé deux branches, dont l'une allant vers *Réſina* s'étoit éteinte au bout de 300 pas, & l'autre allant vers la Tour

de *Lareco*, avoit coulé d'abord comme un fleuve de feu de la largeur de 20 palmes, mesure de Naples; faisant cinq palmes de chemin par minute, & après avoir fait un mille & au delà, s'étoit précipitée dans un creux du mont Vésuve, formé par une éruption de 1737.

Le 17. cette *lave* alla en s'éteignant, car dès le jour d'auparavant la source avoit cessé de lui fournir de l'aliment. Le 18. au matin une nouvelle branche s'étant détachée de cette lave, elle se fit une autre route qu'elle suivit quelque temps; puis elle reprit son premier cours.

Le 21. cette lave qui se précipitoit dans le creux de 1737. s'étant entièrement eteinte, il en parut une nouvelle qui sortit par la bouche de la crevasse faite dans les flancs du monticule. Cette lave nouvelle se déboucha par deux branches; son cours fut d'abord si lent qu'il ne paroissoit pas que le volcan pût avoir assez de force pour remplir la capacité de l'ouverture. Elle coula ainsi foiblement jusqu'au 27, que la matiere sortant en abondance du monticule, environ une heure avant le lever du soleil elle sortit avec impétuosité, & prenant la route de la premiere branche qui avoit coulé vers *Resina*, elle fit dans

toute la nuit un demi mille. Le matin du 28 arrivée dans un endroit appellé l'*Atrio*, elle coula d'Orient en Occident environ un quart de mille, puis se partageant en deux branches, elle se précipita rapidement le long d'une pente. De ces deux branches, celle d'Orient avoit 40 palmes de largeur, sur 30 de profondeur. Les pierres qui sortirent de cette lave, étoient si grosses & en telle quantité qu'elles couvrirent & fermerent le chemin battu du Mont Vésuve, en sorte que l'Observateur fut obligé de sortir le 30 au matin par le côté qu'on appelle l'*Atrio di Somma*.

Il faut dire ici, pour se faire entendre des étrangers, que cet endroit que nous appellons *Atrio di somma*, ou *Atrio del Cavallo*, n'est autre chose qu'une plaine d'environ un demi mille de largeur, placée aux pieds du Mont Vésuve, tout à fait stérile, & couverte de cendres, & de sable calciné.

C'est-là que le Docteur observa que la matiere sortoit en grande quantité des flancs du monticule, en sorte qu'elle remplissoit toute l'ouverture du volcan tant du côté du nord que du côté du midi, & se dégorgeoit par cette bouche, comme un fleuve de bitume

liquide, de la largeur de 8 palmes, jusqu'à ce que parvenue à l'endroit où le chemin alloit en pente, elle coula avec beaucoup plus de rapidité sur une largeur d'environ 30 palmes.

Le premier jour de Septembre deux langues se détacherent de cette lave par les côtés, & après avoir coulé quelques pas, elles vinrent s'y rejoindre. La nuit du 3 Septembre, la lave se divisa en trois bras qui coulerent à moins d'un mille de distance des terres cultivées. Après avoir fait un demi mille de chemin, ces trois bras s'arrêterent le 5 Septembre, & parurent se refroidir jusqu'au 8. Il n'y eût rien de remarquable durant l'intervalle du 5 au 9. Mais j'ai appris que ce jour-là, dès le matin, il sortit de la bouche (*cratere*) du monticule, deux rigoles d'une lave, qui se précipiterent du sommet de la montagne avec tant de rapidité que le soir même du 9 Septembre, elles formerent une espéce de lac aux bords de l'*Atrio*.

Elles coulerent quelque tems, l'une au midi, l'autre au levant; mais si foiblement qu'elles ne passerent pas la plaine, & elles s'éteignirent peu à peu l'une après l'autre, depuis le 9 jusqu'au 21, ou 22 de Septembre. Cependant le Mont

Vésuve ne cessa de vomir des pierres, & de remplir l'air de vapeurs enflammées, avec le même bruit qu'auparavant, & des tremblemens de terre intermittans qui s'étendoient aux environs dans tous les païs situés aux pieds de la montagne. Vers la fin du mois, tous ces feux sembloient éteints; plus de signes menaçans; on croioit l'éruption cessée, ou du moins suspendue pour longtemps, lorsqu'au premier jour d'Octobre suivant, il se déboucha par toute la grosseur de la bouche (*del cratere*) une nouvelle lave de feu, plus furieuse que toutes les autres, qui étant arrivée dès le soir même à la plaine déja citée (l'*Atrio*), la traversa, & s'étendit plus de deux cens palmes au-delà.

Le jour suivant, deux laves se joignirent à celle-là, & elles coulerent toutes les trois assez lentement jusqu'au 5. Ce jour là, la premiere lave & une des deux nouvelles s'étant refroidie, celle qui restoit s'accrût, & se divisa en plusieurs rigoles qui coulerent toujours peu à peu jusqu'au 24, & se disperserent en tombant le long de la montagne, roulant toutes les pierres qui se rencontroient sur leur passage, disparoissant quelquefois sous ces mêmes

pierres, & reprenant leurs cours à quelque distance. Le nouveau Monticule du Vésuve ne cessa durant tous ce tems-là de vomir par intervalle des feux, des pierres enflammées, & quelquefois des cendres. On a observé que ces matieres étoient toujours plus abondantes & plus épaisses dans un tems de pluie & par les vents de mer, que par le vent de Nord & par un tems serein. Cette différence vient probablement de ce que les eaux de pluie qui s'engouffrent dans les cavernes & les souterreins du Mont-Vésuve, ne trouvant point d'issue, empâtent les matieres ignées, les font fermenter, se dilater & s'élancer avec plus de force.

Le 22 d'Octobre, à trois heures après midi, on sentit à Naples & à plus de 40 mille aux environs, deux secousses de terre assez violentes, que quelques-uns attribuent au reflux des laves dans le Mont-Vésuve. La premiere secousse dura, selon quelques observations, environ 15 ou 16 battemens de pendule, & la seconde qui suivit peu de tems après, fut environ d'une demie minute. Plusieurs maisons de Naples & des environs ont souffert de ce tremblement, les poutres furent déplacées, il se fit des

fentes & des crevasses dans les lambris & les toits. L'air qui étoit serein se troubla tout à coup & s'obscurcit, la mer qui étoit calme s'agita, & ses flots formerent comme de petites montagnes en se soulevant.

Depuis le 24 & le 25 d'Octobre, le Mont Vésuve fut tranquille jusqu'au 8 de Novembre suivant. Mas ce jour-là les matières s'étant enflammées de nouveau, le foyer (*il cratere*) se remplit, & dès le 9, elles se déborderent en deux ruisseaux très abondans, dont l'un se divisa en plusieurs rigoles, & l'autre coula en serpentant de côté & d'autre jusqu'au 19, commença dès le 20 à s'amortir, & s'éteignit insensiblement. Vers la fin du mois, tous les petits bras de l'autre ruisseau s'étant arrêtés, on vit courir une nouvelle lave du même endroit, d'où l'on avoit vû sortir celle du 12 Août. Elle coula le long de la montagne, tantôt se perdant sous les pierres, tantôt jaillissant en autant de nouvelles sources, & formant par le nombre, & la diversité de ses cascades qui se multiplioient & grossissoient dans leur cours, un spectacle très-agréable & très-curieux. Mais vers le milieu de Décembre, toutes ces branches commencèrent à se re-

froidir, en sorte que le 20 & le 21 tout étoit éteint sur la cime de la montagne. Le soir du 25, elle s'enflamma de nouveau tout autour, & l'on vit sortir une autre lave sur les traces de celle qui venoit de s'éteindre. Ce fut la derniere, & ce phénomene finit avec l'année 1756, après avoir duré quatre mois & demi.

Par une Lettre du 29 Janvier 1757. Mlle *** nous mande qu'il n'a rien paru dans tout le cours de la nouvelle année. Nos Lecteurs sçavent que le mérite des ces sortes de descriptions consiste dans l'exactitude, & que l'exactitude nuit souvent à l'élégance. Nous n'aurions pû y jetter de l'agrément, qu'aux dépens de la fidélité. C'est aux Poëtes à embellir les relations des Naturalistes. Ce seroit ici la place de remercier l'Auteur de cette relation, mais ce ne seroit pas le moyen de mériter la continuation de ses secours; il est des bienfaiteurs, dont la générosité s'offusque plus des éloges de la reconnoissance, que du silence de l'ingratitude.

ANGLETERRE

ANGLETERRE.

British Education; Or the source of the disorders of great Britain. By Thomas Sheridan, *in*-8°. *Prix 6. Sh.* Dodsley.

L'Education Angloise, ou la Source des désordres de l'Angleterre par Thomas *Sheridan*; *in*-8°. Prix 6 chelins, Chez *Dodsley*, ouvrage dédié au Comte *Chesterfield*.

LE but de M. *Sheridan*, n'est point, dit-il dans sa Préface, d'attaquer l'Institution des Colléges, qu'il regarde même comme nécessaires, surtout dans un gouvernement presque Républicain; mais de remarquer les perfections qui manquent à la méthode des Universités, & les abus qui peuvent s'y être introduits.

Son Ouvrage est divisé en trois livres. Dans le premier, il établit deux principes généraux, qui doivent être la base de l'éducation. Il s'agit d'abord, dit-il, de former un honnête homme, ou un membre utile à la Société générale,

c'est-à-dire, au genre humain; en second lieu de le rendre propre à la Société particuliére, ou à la Nation à qui il appartient, & au corps ou à l'état auquel il se destine; afin que ses talents contribuent davantage à la prospérité du gouvernement, d'où dépend le bonheur du Citoyen. Or l'éducation des Anglois, continue l'Auteur, ne conduit point assez à ces deux parties essentielles.

On met un enfant dès l'âge de 8 ans à l'école, où il perd 7 années à apprendre un peu de Grec & de Latin: ensuite il passe à l'Université, où il employe 4 ans à se perfectionner dans ces deux langues, & à s'initier dans les élémens de la Philosophie & de l'Astronomie. A vingt ans il prend des degrés, & voilà son éducation finie. L'Ecolier est achevé, si l'on veut; & le Citoyen n'est point encore ébauché.

Milton & Locke, les seuls Auteurs Anglois qui aient écrit sur cette matiére, ont senti cet inconvénient. Mais leurs remedes quoique très-différens, ne sont pas proposables. Les moyens de Milton sont trop violens, & ne convenoient qu'aux Républiques de Sparte & de

Rome, dont ce Poëte avoit les mœurs & le génie. Locke ne voit d'autre ressource que l'éducation particuliére; tout-à-fait dangéreuse chez un peuple libre, dit M. Shéridan, & plus faite pour un Etat Monarchique. Pensons-nous, dit-il, suppléer aux défauts de notre éducation, en faisant faire à la jeunesse, ce qu'on appelle son tour d'Europe? Que rapportent nos jeunes gens de leurs voyages? Une Religion viciée, ou une indifférence extrême sur cet article, une bigarure chamarrée de ridicules, des façons de penser toutes différentes de la nôtre. Avouons avec M. *Shéridan*, que la diversité de mœurs, de loix & d'usages, refroidit l'admiration & le zéle patriotique; mais qu'il convienne avec nous, que cette multiplicité d'objets & de connoissances étend les limites de l'esprit & du cœur, & contribue à former le Cosmopolite, ou l'homme utile au monde. Le seul & le grand inconvénient des voyages, c'est de substituer la tolérance de toutes les Religions à l'amour d'une seule; quoique rien ne soit plus capable de convaincre l'esprit de la convenance d'une Religion, que le spectacle universel des Nations, qui n'ont

point de lien, de société plus fort que celui-là. On ne sçauroit trop applaudir aux précautions que l'Auteur prend, d'insister sur cette base du gouvernement. En effet, quand la Religion ne seroit pas vraie; il y a tant de miseres dans la vie humaine, qu'il faudroit au moins cette heureuse erreur pour s'en consoler. M. *Shéridan* songe à la maintenir par l'éducation; il se plaint qu'on ne forme pas assez le Clergé de sa Nation à l'éloquence, d'autant plus, dit-il, qu'il n'y a point de Religion sans culte, ni de culte sans éloquence. On eût pardonné volontiers à l'Auteur, de s'attacher plus aux vertus du Ministre, qu'au talent du Ministére; mais celui de M. *Shéridan* étoit de bien dire; il aime les fleurs & les graces du discours, accordons quelque chose à son goût favori.

Son second Livre débute par un éloge complet des langues Grecque & Romaine. Elles ont un charme auquel on ne résiste point; charme funeste, dit-il, en ce qu'il semble nous intéresser pour l'Histoire ancienne, au préjudice de la nôtre. Cependant un Scanderberg, un Henri IV, le Prince Noir, le Prince d'Orange, valoient peut-être les Léo-

nidas, les Epaminondas, les Scipions & les Catons. Mais parce qu'il manque à nos Héros vingt siécles d'antiquité, & des Plutarque & des Tite-Live pour Historiens, ils sont presque ignorés. Pourquoi nos Langues modernes n'arriveroient-elles pas à la perfection des anciennes? Quelque singulier que soit le concours des causes auquel on veut attribuer la supériorité de ces Langues meres, je n'en vois pas de cause plus ancienne que l'étude de l'Art oratoire. Tant que les Romains n'ont été que Guerriers, c'est-à-dire, depuis Romulus jusqu'à Scipion, leur langage étoit si barbare & si hérissé qu'à peine pouvoit-il se soutenir deux siécles. Il falloit des Antiquaires pour le deviner après l'intervalle de deux cens ans. C'est que l'éloquence n'avoit point encore de théâtre à Rome. A peine les Rhéteurs de la Gréce l'y eurent-ils introduite, que dans l'espace de quatre vingts ans, la Langue Romaine parvint au comble de l'élégance. Ici l'Auteur s'enthousiasme pour le mérite de la langue, jusqu'à lui attribuer la splendeur de la Nation. Mais s'il est constant que l'étude de l'éloquence est ce qu'il y a

de plus propre à accélérer les progrès d'une langue, l'une & l'autre font-ils le bonheur & la gloire d'un Peuple? Ne pourroit-on pas opposer à M. *Shéridan* les armes dont il se sert, & lui faire observer que les Romains n'ont jamais été si triomphans, si vertueux & si grands que lorsqu'ils ignoroient l'art séducteur de la persuasion? Ne pourroit-on pas dire avec Esope, que si la langue a produit de bons effets chez les Romains, elle en a opéré d'aussi funestes? Quoiqu'on connoisse moins les progrès de la Langue Grecque, il est à présumer qu'elle les doit également à l'éloquence, d'autant mieux que la Grece étoit composée de plusieurs Républiques, qui ne marchoient, pour ainsi dire, qu'à la voix de l'Orateur.

S'il n'y a point de langue sans éloquence, l'éloquence ne sçauroit être sans la perfection de la langue. Cette perfection consiste dans le sens & dans le son des termes. La précision & l'abondance forment l'énergie & l'expression d'une langue; précision pour rendre exactement les idées, & les transmettre avec fidélité; abondance pour le choix des termes, & pour représenter les idées

avec des signes imitatifs & pittoresques. Le son achève la beauté d'une langue, qui consiste dans l'harmonie & la netteté des sons. Or ces attributs concernent spécialement l'Orateur. Car si l'Ecrivain n'est ni assez précis, ni assez expressif pour se faire entendre d'abord, le Lecteur peut s'arrêter & suppléer par une attention réfléchie à la clarté du stile; mais si le sens de l'Orateur vous échappe un moment, vous ne pouvez plus le saisir ni le joindre. Egalement par rapport au son, telle expression, quoique moins harmonieuse, loin de déplaire sur le papier, sera d'autant mieux reçue, qu'elle est souvent l'unique convenable au sujet; (*a*) tandis que le même son dans la bouche de l'Orateur fera perdre le fruit des meilleures idées. La langue & l'éloquence vont donc d'un pas égal, & par un appui mutuel, à la perfection. En fait de langue, le goût ne peut que gagner,

(*a*) Ici l'Auteur ne paroît pas avoir remarqué qu'une expression dure est bien plus choquante dans un Livre que dans la bouche d'un homme qui parle, parce que l'Orateur ne blesse que l'oreille, au lieu que l'Ecrivain blesse à la fois les yeux & l'oreille du Lecteur, qui répéte à loisir son expression.

dès qu'il s'exerce; (*a*) parce qu'il se rafine de jour en jour. L'habitude d'entendre une prononciation douce, ou de lire un style harmonieux, nous révolte, & nous hérisse contre les vices & la rudesse des Ecrivains, ou des Orateurs moins délicats. Il ne nous manque donc que l'étude de l'éloquence, conclud M. *Shéridan*, pour donner à notre Langue tous les avantages des anciennes. De là l'Auteur passant à l'examen de la langue Angloise entreprend de prouver:

1° Que les Anglois ont autant & peut-être plus de facilité que les Romains, pour embellir & perfectionner leur Langue.

2°. Qu'une fois conduite à la perfection, ils peuvent plus aisément l'y maintenir.

3°. Qu'elle est encore plus faite que le Latin pour servir de Langue mere, ou de Langue universelle.

Sans doute que l'Auteur jettant déja les

(*a*) M. *Shéridan*, ou n'a pas consulté, ou n'a pas écouté M. *Johnson*, qui prétend avec raison, que la langue monte de la barbarie à la perfection, & descend de la perfection au déclin par le rafinement. En effet, la langue subit le sort des mœurs, & la volupté énerve & corrompt tout ce qni dépend des hommes.

yeux sur la conquête prochaine de toutes les colonies de l'Amérique, médite d'avance le plan d'une Grammaire Angloise à l'usage du nouveau monde; car il ne paroît pas que sa Langue doive prendre cet empire universel en Europe. Sans rien dérober aux avantages que M. *Shéridan* lui prête, il lui sera difficile de supplanter la Langue Françoise naturalisée dans toutes les cours. Mais remercions l'Auteur, c'est un nouvel objet de rivalité qu'il nous offre, nouveau champ de triomphe & de gloire; car il faut reprendre notre fierté avec des ennemis qui regarderoient notre silence comme l'aveu de leur supériorité.

M. *Shéridan* entamant le paralléle de la Langue Latine & de la Langue Angloise, reconnoît à la premiére deux titres de supériorité. C'est la variété des terminaisons, & la liberté des constructions qui la rendent plus nombreuse que la Langue Angloise. Mais d'ailleurs, poursuit-il, celle-ci est bien dédommagée même, à cet égard, du côté de la Poësie. » Les Romains n'ont constamment que *deux cloches*, qui sont le » dactile & le spondée; & les Anglois » en ont sept: quand bien même celles

» des Romains ſeroient plus ſonores ; on ſera toujours plus flatté par la variété de la ſonnerie des ſept cloches, que par la monotonie de deux.

A l'occaſion de la monotonie, M. *Shéridan* ſe déchaîne vivement contre l'uſage de la rime, qu'il regarde comme une des cauſes de la corruption du goût, en fait de Poëſie.

» Ce rejetton impur de la Barbarie, nourri par l'ignorance, s'eſt accrû, dit-il, aux dépens de la raiſon, de la nobleſſe & de l'harmonie ; elle cauſera la perte de notre Poëſie. Quand bien même on pourroit excuſer les autres Nations d'avoir adopté la rime, pour ſuppléer au défaut de cadence de leur langue ; la nôtre étoit celle de toutes qui pouvoit le mieux ſe paſſer de ce ſecours. Ne nous contentons donc pas, comme les François, d'un filet d'or qui cache la rouille d'un métal fort commun. Creuſons la mine, nous y trouverons une veine abondante, & du meilleur alloi. Depuis trop long-temps la beauté de nos Muſes, comme celle de nos Dames, eſt maſquée par de faux ornemens & des parures étrangères. Les François n'ont que trop réuſſi à les

défigurer par leurs bizarres coëffures, leurs couleurs factices & leurs paniers indécens. Combien un Athénien qui les verroit ainſi traveſties déploreroit-il la perte de cette noble & ſimple élégance, dont ſa patrie nous avoit donné le modéle? Notre jeuneſſe s'enflamme pour ces divinités fardées. Rendons leur cette beauté primitive qui les faiſoit adorer & reſpecter. Renvoyons en France le blanc & le rouge, & gardons ce bel incarnat & cette blancheur qui nous eſt ſi naturelle. Laiſſons les beautés de nos voiſines ſe mettre à la torture, & s'empriſonner dans les cercles gênans de leurs vaſtes paniers. C'eſt à nous de donner l'eſſor à nos tailles & de prendre cette aiſance & ce jeu qui fait ſortir les graces & les charmes d'une beauté majeſtueuſe. Que nos muſes ſoient toujours les ſœurs des muſes Grecques, leurs adorateurs brûleront du feu le plus chaſte ; l'alliance du jugement & de l'harmonie formera une Poëſie vigoureuſe & bien conſtituée ; tandis que du profane aſſortiment de la rime avec la raiſon, il ne naîtra que de vuides échos & de monſtrueuſes chimères

Tel eſt le morceau brillant & pathétique qu'on a le plus applaudi comme étant d'une diction très-pure ; mais la haine nationale n'a-t-elle point un peu de part à ces applaudiſſemens ? Quoiqu'il en ſoit, M. *Shéridan* prétend que pour peu qu'on aide à la faveur des circonſtances, l'étendue du Commerce d'Angleterre, & la liberté de la preſſe (*a*) doivent opérer la plus rapide propagation de ſa langue. Elle n'a pas beſoin pour cela d'une Société qui la tienne comme en tutele. Pourquoi chercher des exemples chez un Peuple d'eſclaves? (*b*) Où trouveroit-on d'ailleurs un nombre ſuffiſant de

(*a*) Cette eſpérance eſt fondée ſur un mauvais appui. Les Hollandois n'ont-ils pas été les premiers Facteurs du monde entier ? Cependant de toutes les Langues vivantes, la Langue Hollandoiſe eſt la plus ignorée, tandis que les Langues d'Italie & d'Eſpagne, où la preſſe eſt le plus gênée, ſont univerſellement répandues. C'eſt la beauté, non la multitude des ouvrages ; c'eſt l'élégance & non la hardieſſe des Ecrivains qui font fleurir une Langue.

(*b*) Il eſt bien dur ſans doute d'avoir de tels eſclaves pour maîtres. Cette injure ne vaut pas la raiſon qui la ſuit. Quoi ? parce que l'on n'a pas aſſez de bons Ecrivains pour former une Académie de la Langue, faut-il inſulter à ſes voiſins ?

membres pour compoſer un tel corps ? Remettons plûtôt, dit-il, l'éloquence en vigueur parmi nous ; fixons la valeur de nos termes, étendons-en le ſens, donnons à notre langue de l'agrément ſans entraves, de l'expreſſion ſans régles ; le plaiſir établira l'uſage, un tel Code aura force de loi.

Dans le troiſiéme Livre, M. *Shéridan* étendant ſa carriére à meſure qu'il avance, veut donner à l'éloquence non-ſeulement le mérite de la ſupériorité, mais un empire réel ſur tous les arts. Il regarde les progrès de la Poëſie, de la Muſique, de la Peinture & de la Sculpture, comme dépendans de l'Art oratoire ; & il prétend, à cette occaſion, réſoudre un problême de Littérature diſcuté depuis long-tems. Pourquoi les Arts libéraux, après avoir fleuri dans quelques pays, en certaines époques, n'ont-ils pû s'y maintenir, & s'y fixer ? C'eſt parce que l'éloquence n'y dominoit pas, dit M. *Shéridan*. Cette Reine des Arts les a toujours menés à ſa ſuite. On peut bien accorder à l'Auteur que la vogue des arts & la célébrité des Artiſtes viennent en partie de la recommandation des excellens Ecrivains qui font la réputation de toutes

choſes ; que le premier & le plus efficace de tous les charmes, eſt celui de la parole, & que ſon empire eſt d'autant plus durable qu'il forme ou détruit les préjugés funeſtes ou favorables aux Arts libéraux ; mais penſera-t-on, comme M. *Schéridan*, que l'éloquence ſeule donne des modeles à imiter ? Ses preuves ne paroîtront-elles pas recherchées, lorſqu'il dira que les Peintres de l'antiquité n'ont ſi bien réuſſi, que parce qu'ils trouvoient dans leurs Orateurs les vertus & les paſſions plus noblement déployées ? Comment aurions-nous, dit-il, un bon Peintre d'hiſtoire ? Où puiſer les attitudes, les graces & l'expreſſion ? Si nos Peintres vont au Parlement, ils y verront un Orateur qui dira ſur la deſtinée de la Nation & ſur les interêts de l'Europe, les choſes les plus ſenſées & dans les meilleurs termes, mais qui les débitera avec beaucoup moins d'action qu'un Petit-Maître François ne parle de ſa friſure dérangée. Si le Peintre paſſe au Barreau, il entend un Avocat qui récite un beau Plaidoyer en roulant ſon papier dans ſes doigts, & qui ne prend haleine que pour reſpirer de tems en tems l'odeur d'un bouquet. Veut-il entrer dans nos

Temples ? Il trouve un Prédicateur qui prononce d'un air déſintéreſſé, & du ton le moins perſuaſif, les vérités les plus frappantes. C'eſt pour cela que nos Peintres n'avancent point dans l'étude des paſſions humaines. S'agit-il de peindre un payſage, des animaux, des fleurs ; ils y réuſſiſſent autant qu'ailleurs. Eſt-il queſtion de repréſenter les détails de la vie commune, nous avons un *Hogart* qui ne le cède point aux Peintres des autres Nations, dans cette partie, parce qu'il ne faut qu'imiter la nature, & la copier d'après elle-même.

Il eſt peut-être vrai que les Orateurs Anglois ne ſont pas des modéles à peindre, non plus qu'à imiter. Mais s'il n'y a point de paſſion dans leur geſte, & dans leur diction, il n'en manque pas aſſurément dans leurs diſcours. La haine & l'enthouſiaſme qui en ſont le principal interêt, nous les repréſentent toujours agités de quelque violente frénéſie. Comment peut-on dire de ſang-froid, que des Miniſtres ſont des ſcélérats dignes du ſupplice, que la corruption eſt dans tous les membres du Gouvernement, que le Parlement vend la Nation, & que le Prince l'achete, que

les colonies ſont ſans reſſource, que l'Etat eſt épuiſé de dettes, & perdu de crédit ? Si les Peintres d'Angleterre ne trouvent pas aſſez d'ame & de chaleur au Barreau, qu'ils aillent au parterre de la Comédie, voir le Mylord aux priſes avec le Chartier ; c'eſt là qu'ils ſaiſiront les traits de la colére d'Achille : qu'ils aillent ſur les bords de la Tamiſe, entendre le Matelot haranguer l'Amiral ; & qu'ils peignent le groteſque au défaut du genre noble.

On doit cependant, pour revenir au ton ſerieux, s'étonner que les Arts de luxe ne faſſent pas de plus rapides progrès en Angleterre, puiſqu'ils y ſont, dit l'Auteur, mieux récompenſés, & avec plus d'équité que par tout ailleurs. Avec des meilleurs artiſtes, ajoûte-il, on penſeroit à bâtir des Palais pour le Roi, pour le Parlement, & les autres Tribunaux ; Londres & l'Angleterre le diſputeroient à toute l'Europe pour les monumens de goût. Enfin l'Auteur annonce un plan de ſon invention, afin de remédier à tous les défauts de l'éducation actuelle, par le ſecours de l'art oratoire.

L'Ouvrage de M. *Shéridan* renferme quelques vérités & beaucoup d'orne-

mens ; mais il étend trop loin ſon principe : c'eſt le défaut des eſprits à ſyſtême, qui apperçoivent bien l'enchaînement des objets, ſans diſtinguer les limites qui les ſéparent. Les cauſes & les effets ſont quelquefois dans une viciſſitude perpétuelle de relations, en ſorte qu'ils changent tour-à-tour de rapport, & que ce qui étoit cauſe dans un tems devient effet dans un autre.

Diſſertation ſur le choix des Miniſtres, tirée d'un Livre intitulé : Collection of Political, *Recueil de Diſcours Politiques, à Londres* chez Franklin, *ſeconde édition.*

RIEN de ſi néceſſaire dans un état chancelant qu'un bon Miniſtre, qui ſans négliger les intérêts de ſon Maître, ménage le peuple, empêche qu'il ne ſuccombe ſous le poids de ſa miſére, ferme les oreilles à la flaterie, n'écoute jamais la vengeance, ne marche que dans les ſentiers de la juſtice, & ſoit également ennemi de la rapine, du crime, & de la corruption. On ſeroit d'abord porté à croire qu'un ſeul être ne peut poſſéder tant de perfections ; elles ſont cependant abſolument néceſſaires dans un Miniſtre, & pour la

conservation des droits du Prince, & pour le bonheur de ses peuples. Il est difficile à la vérité de trouver beaucoup de personnes également capables de remplir une place de cette importance; mais la chose n'est pas impossible. Ne peut-on pas s'imaginer un certain nombre d'hommes dispersés ça & là, au milieu d'une nation nombreuse, sage, & éclairée? d'une extraction noble & remplis des vertus de leurs ancêtres? doux & affables, connoissant le gouvernement, ses loix, ses établissemens, ses dépendances, & ses intérêts? fidéles au Prince, sans oublier la patrie; plus attachés au fond qu'à l'extérieur de la Religion, amis de l'humanité, ennemis de l'ambition? Prenant la vertu pour fondement de leur amitié, n'accordant leur faveur qu'au merite, défenseurs de la liberté des autres comme de la leur, aimant mieux paroître bons que grands, charmés de pouvoir contribuer au bonheur de leurs semblables? Droits dans leur conduite, modérés dans leurs plaisirs, fidéles au secret qu'on leur a confié; attentifs aux avis des autres, prêts à soumettre les leurs à l'examen, toujours les mêmes, soit qu'ils commandent, ou non? Ne sollicitant

une place que parce qu'il faut qu'elle soit remplie, & non parce qu'ils la desirent; ayant assez de grandeur d'ame pour ne point s'arrêter aux ressentimens personels, regardant le revenu d'une charge comme l'argent du public, destiné au soutien de la dignité de l'état? Supposé que la nature eût refusé à ces hommes quelques-unes des perfections que nous venons de détailler, le Prince ne peut-il pas y suppléer? L'homme nait avec des talents, l'éducation les développe, les emplois les perfectionnent. L'or tiré de la mine a besoin d'être purifié, raffiné, & lorsqu'il l'est, il lui manque encore une forme qu'il n'appartient qu'à César d'ajouter, en lui donnant sa propre image & son nom. Imaginons un homme du caractère de ceux dont nous venons de parler, parvenu au ministére. Supposons-le bien instruit des obligations qu'entraînent après elles les charges dont il a la direction, & par conséquent en garde contre les abus & la corruption. Tant qu'il lui sera naturel de choisir & de placer dans ces charges les hommes qui lui ressemblent le plus, il aura toujours des détails clairs, & des rapports fidéles. Il seroit à souhaitter qu'avec un tel Mi-

nistre, nous eussions un Parlement aussi bien choisi, & composé d'hommes aussi bien intentionnés. Mais la corruption, de certains bourgs est trop grande, & la pauvreté, source de cette corruption est un mal presque sans reméde. On ne peut encore une fois, parer à cet inconvénient de notre constitution, que par le choix d'un Ministre intégre. Toutes les fois qu'on a mis un honnête homme à la tête des affaires, l'état a toujours mieux prosperé que lorsqu'on a tiré les Ministres du fonds de cet horrible gouffre qu'on appelle ordinairement la politique. Pour prouver cette vérité, citons un seul exemple. On dit que le grand Seigneur sort souvent *incognito*, & qu'il a dans le camp & dans le sérail des appartemens secrets, d'où il peut découvrir tous ses esclaves, épier leurs actions, & entendre leurs conversations. Un jour le chef de ses cuisines, au milieu de tous ses subalternes, parloit avec chaleur du malheureux état où se trouvoient les affaires; tout l'Empire étoit alors mécontent, & le blâme tomboit généralement sur le grand Visir. Oh que j'accommoderois bien ces politiques, s'écrioit l'Ecuyer en remuant sa casse-

rolle! Chaque menace étoit suivie d'un souhait. Que ne suis-je, disoit-il, premier Visir pour un mois seulement? Le Grand Seigneur qui l'entendoit, le prit sur sa parole, & quelques jours après il le fit son Ministre. Cette élevation n'est point du-tout surprenante, dans un païs où tout le monde est esclave. On doit l'attribuer entierement au caprice du Grand Seigneur, ou peut-être au dessein qu'il avoit d'abbatre la présomption de son Visir, dès le premier faux pas qu'il feroit. Le Maître fut agréablement trompé. Son Ministre étoit réellement honnête homme. Jamais telle place ne fut mieux remplie. Il se comporta avec tant d'honneur, s'acquit une si bonne réputation, que le peuple ni le Prince, ne purent lui refuser leur affection. Il gouverna l'Empire aussi bien qu'il avoit gouverné sa cuisine. Il répandit par-tout l'abondance. Le caprice seul fit par hasard choix d'un Ministre qui avoit du bon sens & de la probité. Il en résulta de très-grands avantages & pour le maître & pour ses esclaves. Que ne doit-on pas espérer du choix d'un Prince sage & éclairé, qui pourroit trouver ces deux qualités réunies à tant d'autres; dans un de ces hommes faits pour soutenir la

foiblesse d'un Prince, cacher ses défauts, s'il en a, le faire aimer & adorer de ses peuples, & les rendre heureux sous son gouvernement ? Avec de tels Ministres il sera sûr de ses sujets. Les interêts du peuple seront ceux du Prince. Celui-ci ne commandera que pour le bonheur de ceux qui lui obéissent. Les peuples ne lui seront soumis que pour mieux gouter le fruit de leur obéissance.

ODE A L'AMOUR,

*Traduite par Madame B***.*

Les differents Poëtes qui ont chanté l'amour, pourroient être divisés en trois especes, les Héroïques, les Classiques & les Ingénieux. Les premiers, ainsi que leur nom le désigne, sont ceux qui ont puisé toutes leurs idées dans cette délicieuse passion, qui anime les Pastorales ou les Romances héroïques. Tout s'embellit sous leur main, pour eux les tourmens sont des plaisirs, l'esclavage est liberté, &c. Les sentimens de leurs Héros & de leurs Héroïnes, sont surnaturels, & leurs actions frénétiques, comme Cassandre & Cyrus en font la preuve. Parler l'ancien langage

de l'amour tel que la nature l'enseigne, seroit selon eux, une faute grossiére; ils veulent tremper leurs armes dans le sang des Géants, des Enchanteurs; ils s'enfoncent dans les déserts, & y vivent de rien. D'un trait de plume l'Auteur leur fraïe des routes sur des montagnes inaccessibles, & leur fait passer à la nage les fleuves les plus rapides, Ils ne marchent que travestis, & la recherche des avantures est l'unique occupation de leur vie. L'amour pastoral est d'une espéce subordonnée à celle-ci. Les Bergers ont tous un excellent naturel, & ne font de mal qu'à eux-mêmes. Sauter un rocher, plonger dans une riviére, sont leurs plus brillantes catastrophes. Les Bergéres remplies à la fois de pudeur & de courage, manient la houlette & le javelot avec une égale dextérité. Telle qui s'épouvante à la voix ou à la moindre apparence de l'amour, attaque sans crainte un sanglier furieux, & enfonce son dard dans la gorge d'un lion. Les sentimens, ainsi que les expressions de ces Amants champêtres sont bien éloignés du galimatias & de l'insipide ton Métaphysique des autres. Pan les favorise, & non pas Apollon. Ils sont familiers

avec Palès & les Driades, mais ils ne commercent pas avec Minerve; ils gravent des Ydylles, des Eglogues, des Fables sur l'écorce des arbres; ils composent des Tragi-comédies, que le seul bon sens leur dicte. Ils intéressent; on est toujours attendri, lorsqu'on les voit mourir à la fin de la piéce, & toujours satisfait, lorsqu'un heureux mariage la termine. Ces êtres phantastiques seroient dignes d'exister & de s'unir. Les Auteurs Classiques étoient plus communs dans les deux derniers siécles qu'à présent. Ils sont fort instruits des avantures de Cupidon & de Vénus; mais ils n'entendent rien aux sentimens que ces Déités inspirent. Ils estiment Properce plus que Tibulle, ils préféreroient l'honneur d'avoir fait les Héroïdes à celui d'être Auteurs du quatriéme livre de l'Enéide. Ils sont toujours pédants, & parlent un langage que peu de gens peuvent entendre. Ils ont des connoissances, mais ils sont incapables de passion; leurs ouvrages montrent de la mémoire & de l'imagination, mais ne portent, ni n'annoncent aucune sensation dans le cœur. Ils ont une Corrinne, parce qu'Ovide en avoit une, ils la rendent incons-

tante, parce que la Maîtresse de Gallus se fit enlever par un soldat.

Les Auteurs distingués sous le titre d'ingénieux, de spirituels, étoient en grande quantité à la Cour de Charles II. Semblables aux Mithologistes, ils supposent aussi l'amour aveugle, & le font agir en conséquence. Graces à leur imagination, souvent le pauvre enfant prend une Bourgeoise renforcée pour sa mere, & Myra en habit de chasse, pour Adonis. Ils le représentent tantôt comme un Dieu, tantôt comme un dard, un feu, un oiseau, un conquérant; enfin entre leurs mains, c'est un Protée. L'Auteur de l'Ode à l'Amour, qui a donné lieu à toutes les Réflexions précédentes, appartient à une classe, dont il n'a point été question; car il est à la fois Amant & Poëte, comme on le verra par l'Ode même.

Aimable Dieu des voluptueux desirs,
Souvent le cœur le plus agité
Goûte la pure influence de ton agréable ardeur,
Les passions les plus opposées d'abord t'obéissent,
Et d'un commun accord
S'unissent & se concentrent en toi.
La sévere ambition abandonne son sceptre,
L'avarice ouvre sa main resserrée,
La fureur jette son poignard ensanglanté,
La colere devient sensible à la pitié,

La vengeance s'assoupit, les soucis dévorans
s'évanouissent,
Et tout rentre dans le calme & dans la paix.
Stella, sois donc aussi bonne que belle,
Et partage avec moi les trésors de l'amour.
Ce Dieu lui-même nous formera un bosquet
Des arbres les plus odoriférans & des fleurs les
plus brillantes.
Sur un gazon préparé par le plaisir,
Expirant au sein de la volupté
Nous nous prodiguerons ses bienfaits,
Et nos lévres recevront l'échange de nos ames,
Ne permets pas que d'un pied circonspect
La précaution trouble notre généreuse flamme,
Et que de son mélange amer
Elle empoisonne les mysteres de l'amour.
Ce Dieu, ce Dieu bienfaisant sera notre guide,
Il se mocquera du soin de thésauriser,
Il fera renaître l'abondance épuisée.
Près de la jeunesse & de la beauté,
Quel amant peut craindre l'indigence ?

☞ *Chacune de ces lignes de Prose est la traduction d'un Vers Anglois. On peut voir par cet arrangement combien la Poësie Angloise est analogue à la nôtre, du moins par ses constructions. Il seroit aisé de rendre toute cette Ode en Vers François sans rien changer, ni au fond des pensées, ni à la forme des tours de l'original.*

ODE

For the new Jears 1757, written by Colley Cibber, *Esq. and set to Music by* Dr. Boyce, *performed before his* Majesty, *at sr. jamess.*

ODE

Pour la nouvelle année 1757, écrite par Colley Cibber, *Ecuyer, & mise en Musique par le Docteur Boyce, exécutée devant* S. M. *à sa maison du Parc S. James.*

Taduite par Madame B***.

RECIT.

Heureuse de la prospérité de son Monarque, fiére de faire éclater les désirs de son cœur, l'Angleterre prend aujourd'hui sa lyre, pour célébrer le bonheur dont elle jouit.

Air.

Quoique nos chants soient grossiers & rustiques, la joie pure & sincére qui les anime, fait briller nos éloges d'une gloire plus pure que celle qui environne le trône le plus éclatant.

RECIT.

Comme la nature aime à prêter à

la terre ses soleils & ses ondes, pour en féconder les productions ; de même de fideles Sujets apportent à leur Roi l'hommage annuel de leurs trésors.

Air.

Ces trésors volent sur les aîles de la liberté, & coulent par les mains Royales dans le sein des besoins publics. Delà vient cette intelligence mutuelle entre la Patrie & le Prince, dont le Roi reçoit la gloire, & dont le Peuple goûte les fruits.

Air.

Non, ces eaux fertilisantes qui appaisent la soif de la nature, ni cet or bruni qu'étale un luxe somptueux ne contiennent pas des biens plus réels, que ceux dont jouissent nos côtes, sous le regne de notre César.....

RECIT.

Tandis que l'Angleterre par ses propres loix met un frein à l'audace, les différends des Princes & des Peuples ne servent qu'à te rendre plus grand & plus heureux.

Air.

Enrichis de tous les dons de la prospérité que d'heureux Sujets peuvent desirer, quelle nation est assez élevée

au-dessus de nous, pour aspirer à une plus haute renommée ?

RECIT.

L'ancienne Rome a fait un Dieu d'Auguste, pour avoir sçû la gouverner avec un Sceptre de fer ; mais, ô Prince Chéri, tu portes des droits plus sacrés & plus respectables ; la vérité même te donne à plus juste titre le nom d'Auguste.

Trio.

Quel sort plus favorable, le Ciel pouvoit-il nous réserver, que de prolonger ton regne ? Nous jouissons de la félicité la plus durable, tandis que César s'immortalise.

Chœur.

Puisse-t-il n'être rendu au Ciel qu'après les plus longs jours, & continuer à faire le bonheur du genre humain !



Miscellaneous Remarks made on the spot in a late seven years tour through France, Italy, Germany & Holland. by Sacheverell Stevens, *Gent.* 8°. *6 s. hooper.*

Mélange d'Observations faites sur les lieux. dans les sept dernieres années d'un Voyage fait en France, en Italie, en Allemagne & en Hollande, par Sacheverell Stevens, *Gentilhomme.* in-8°. *6 chelins.*

Extrait par Madame B.

C'est une opinion assez généralement reçue, que les voyages éclairent & forment l'esprit. Les Anglois voudroient en conclure qu'aucun peuple ne voyageant autant qu'eux, ils ont acquis, à cet égard, une supériorité considérable; d'autant mieux qu'ils se croyent plus dans le cas de tourner au profit de leurs pays les connoissances qu'ils puisent chez les autres Nations. Un homme assez heureux, disent-ils, pour être membre d'une société libre, qui même en matiére de Religion, jouit du suprême avantage de penser comme il lui plaît, ne doit pas négliger de voyager; non-seulement le commerce des

états voisins sert à le polir, mais il redouble en lui l'amour de sa patrie, & fait qu'il n'y rapporte qu'un plus grand attachement pour la constitution du gouvernement, sous lequel il a eu le bonheur de naître. Au contraire, un homme asservi sous un gouvernement arbitraire; lorsqu'il a voyagé dans les pays, où l'on goûte les délices de la liberté civile & religieuse, ne retourne dans le sien qu'avec dégoût: il a trop appris à mépriser, à haïr une constitution qui le dépouille de ses droits naturels, dont il apperçoit tout le prix à l'aspect de ses heureux voisins, pour ne pas perdre beaucoup de son amour patriotique. Voilà pourquoi les Despotes permettent difficilement à leurs sujets de sortir de leurs Etats. Il s'en faut bien cependant que tous les Anglois tirent de leurs voyages le fruit que le gouvernement s'en propose, on peut au contraire, leur appliquer ce vers où Pope parle d'un de ces Voyageurs.

Europe he saw, and Europe saw him too.
Il a vû l'Europe, & l'Europe la trop vû.

On convient que la Description des beaux édifices, des chefs-d'œuvres de Sculpture, de Peinture, &c. à laquelle

se bornent la plûpart des Voyageurs qui écrivent, peut être utile aux Artistes; qu'un Antiquaire trouve son compte dans celle d'un médaillon ou des ruines d'un temple: que le Philosophe moissonne de nouvelles connoissances dans l'Histoire naturelle des productions étrangéres, qu'en général on s'amuse volontiers du détail des coûtumes différentes, établies dans les autres pays. Rien de tout cela n'entre dans les vûes de M. *Stevens*. Son ouvrage ne tend point à donner de nouvelles idées aux Commerçants ni aux Cultivateurs, mais à démontrer à ses Concitoyens par des objets de comparaison, que leur félicité tient à leur forme de gouvernement, & que tant qu'elle assurera leurs possessions libres & tranquilles, ils seront les plus grands Commerçants, & les plus riches terriers de l'Europe. Cet Auteur a voyagé & reflêchi comme un Anglois; son stile est clair, mais peu élégant, il n'écrit rien, dit-il, qu'il n'ait vu de ses propres yeux. On le regarde comme un guide éclairé pour les jeunes gens, qui voudront passer en France, en Italie, en Allemagne, & en Hollande. Il a remarqué que malgré la gayeté du François & la satisfac-

tion apparente de l'Italien, ni l'un ni l'autre ne jouit des solides avantages des Anglois.... M. *Stevens* ne se pique point d'amuser ses Lecteurs par les anecdotes galantes des Cours; mais il s'attache à développer le manége des Gens d'Eglise, & l'ignorante crédulité des Séculiers. Il débute par quelques conseils sur la maniére dont un Anglois peut se perfectionner promptement dans la Langue Françoise, pour laquelle, selon lui, le Dictionnaire de Boyer & la conversation doivent suffire; sur l'endroit où il lui convient mieux de s'embarquer, lorsqu'il passe en France, c'est-à-dire à Douvre pour prendre terre à Boulogne, plutôt qu'à Calais, comme c'est l'usage; sur le choix des domestiques François, espéce de gens contre laquelle il recommande de se tenir en garde. » J'entrai à Paris, dit » notre Auteur, par la porte S. Denis, » elle est très-belle, bâtie dans le goût » des anciens Arcs de triomphe, & or» nées de bas reliefs, représentans les » victoires de Louis XIV. On y arrête » les voitures & les bagages, dans les» quels des gens préposés pour cet ef» fet, ont le droit importun de venir » fouiller; mais en leur donnant un

» demi écu, & en leur faiſant parler
» poliment par ſon laquais, ils ſont
» éblouis à l'aſpect de l'argent, & l'on
» paſſe ſans en être troublé...... Je ne
» dois pas ſupprimer une choſe qui fait
» honneur à l'Hôtel-Dieu ; tous les
» malades, ſans exception de pays, de
» religion, de maladies, y ſont reçus,
» & ſans qu'on leur demande aucune
» ſûreté en cas de mort ; au lieu que
» dans nos Hôpitaux, on fait tant de
» reſtrictions, qu'un grand nombre de
» malheureux ne peuvent profiter de
» l'intention des charitables Fonda-
» teurs, & que les Incurables en étant
» rejettés, demeurent ſans ſecours. Un
» Hôpital deſtiné pour eux en Angle-
» terre ſeroit la gloire de notre ſiécle,
» déja remarquable par beaucoup de
» fondations de cette eſpece. Voici la
deſcription que M. *Stevens* fait de la
Chapelle du Roi Jacques, aux Béné-
dictins Anglois. » Dans le milieu d'un
» petit eſpace tendu de lambeaux noirs
» ſur leſquels on a mis pluſieurs écuſ-
» ſons des armes d'Angleterre, re-
» poſe ſous un dais le corps de l'in-
» fortuné Jacques II. qui finit ſes jours
» en France dans l'obſcurité.... Près
» du cercueil de ce Monarque, eſt

» auſſi celui de ſa fille née en France. Le
» cœur du feu Duc de Berwick ſon fils
» naturel, tué au ſiége de Philiſbourg,
» eſt conſervé dans une boëte fermée.
» La perſonne qui me montra ces triſ-
» tes lieux, m'invita à toucher cette
» boëte avec vénération, comme
» étant une précieuſe relique. Cette
» perſonne étoit une vieille femme, qui
» harangua long-tems en Anglois cor-
» rompu, ſur le mérite qu'avoit eu le
» feu Roi de quitter ſes Royaumes (lorſ-
» qu'il ne pouvoit plus les garder)
» par fidélité pour la vraie Religion,
» (ce ſont ſes termes) fidélité, qui
» ſans doute, en avoit fait un grand
» Saint. Le zéle de cette bonne femme
» me fit ſourire, elle s'en apperçut, & ſe
» fâcha, mais comme je lui fis une petite
» largeſſe en reconnoiſſance de la pei-
» ne qu'elle avoit priſe, nous fûmes
» bientôt bons amis. Je lui demandai
» pourquoi on ne faiſoit point enterrer
» le feu Roi Jacques, plutôt que de le
» ſouffrir ainſi expoſé comme un monu-
» ment de ſa folie ; ou du moins pour-
» quoi on ne renouvelloit pas ſa ten-
» ture, actuellement ſi délabrée, elle me
» répondit d'un air courroucé & d'un
» ton aigre, qu'il reſteroit de cette ma-

» niére juſqu'à ce que ſon corps pût être
» porté en Angleterre, pour y être
» inhumé avec ſes Ancêtres dans l'Ab-
» baye de Weſtminſter, & qu'une pro-
» ceſſion Religieuſe pût l'accompagner
» de la tour de Londres à ladite Ab-
» baye... J'allai viſiter la Maiſon des
» Chartreux, cet Ordre fut d'abord un
» des plus ſéveres de l'Egliſe Romaine.
» Les Religieux n'avoient permiſſion
» de ſe parler qu'un ſeul jour dans
» l'année ; mais cette privation de ſo-
» ciété tourna la tête à un ſi grand
» nombre, que les uns tomberent dans
» une profonde mélancolie, & les au-
» tres ſe pendirent. Le Pape d'alors fit
» attention à ces accidents, & leur
» donna plus de liberté. Depuis ce tems
» ils peuvent cauſer enſemble tous les
» Jeudis ſeulement. Chaque Religieux
» a ſa petite maiſon éloignée l'une de l'au-
» tre, d'environ quatre-vingt-dix pieds.
» Ces maiſons forment toutes enſemble
» un grand quarré, le long duquel eſt un
» Cloître où les Religieux ſe prome-
» nent. Leurs appartemens ſont extrê-
» mement propres ; ils ne portent que
» des chemiſes de laine, ce qu'on ap-
» pelle communément des haires. Le
» reſte de leur vêtement eſt fait d'une

» belle flanelle blanche, & a l'air très-
» décent. Malgré l'abſtinence totale de
» viande, ils ont tous l'œil vif & de
» l'embonpoint. Il leur eſt permis de
» converſer quelquefois avec les Etran-
» gers. J'ai paſſé une heure avec un
» d'eux, à qui je trouvai de l'eſprit &
» le meilleur ton du monde, choſe que
» je ne croyoi pas compatibles avec
» l'auſtérité d'un cloître. Ils font eux-
» mêmes leurs habits, mangent ſeuls
» dans leurs appartements, & y recoi-
» vent leurs proviſions par un tour pra-
» tiqué dans la muraille...... Je n'ai
» rien vû d'auſſi beau que le chemin
» d'Aix à Avignon ; on paſſe ſur diffe-
» rentes terres couvertes de lavande,
» de thin, de romarin & d'autres
» herbes odoriférantes & aromatiques.
» Les vallées ſont remplies de petits
» boſquets d'amandiers, d'oliviers &
» d'autres arbres plantés au milieu des
» vignes. L'air d'Aix eſt eſtimé le meil-
» de la France. Il y attire beaucoup de
» Nobleſſe, & ſur-tout d'Etrangers qui
» vont y demeurer. Il eſt rare de n'y
» pas trouver quelques familles Angloi-
» ſes. Sa ſituation y contribue auſſi,
» ayant d'un côté une plaine ſuperbe,
» enrichie de raiſins, d'oranges, de

figues, d'olives & d'amandes, &c. & de l'autre à peu de distance, de très-hautes montagnes. C'est une Ville de Parlement, elle est assez joliment bâtie, les rues en sont larges, & bien tirées au cordeau, le cours ou la promenade publique est de toute beauté, & ressemble au mail du parc de S. James. Il y a quatre belles fontaines à égales distances, qui ne tarissent jamais. Les arbres forment un berceau de chaque côté, sous lequel on est à l'abri des ardeurs du soleil, & derriere ces arbres, est un rang de fort belles maisons, qui achevent de rendre cet endroit un des plus agréables que je connoisse, aussi la bonne compagnie s'y rassemble-t-elle en été tous les soirs.... Les François en général sont pleins de feu & de gayeté, je ne crois pas qu'en ceci aucune autre Nation les égale. Ils doivent en grande partie cet avantage à la pureté de l'air, & à la délicieuse température de leur climat. Ils causent beaucoup, & sont libres & ouverts. Au premier aspect vous les pénetrez tout entiers, rarement, ajoûtent-ils dans la suite quelque chose à l'opinion, qu'on en a d'abord conçue. Ils sont

inconstants & legers. Leur Noblesse est la plus polie de l'Europe, mais cette extrême politesse ne renferme pas beaucoup de sincérité. Ils portent jusqu'à la folie le goût du faste & des apparences de la grandeur. Leur plaisir suprême est de venir figurer quelques mois à la Capitale avec beaucoup de luxe. Après ce prompt éclair, ils retournent à leur campagne vivre dans une obscure économie le reste de l'année. Les femmes ont beaucoup de liberté dans leur conduite, elles parlent facilement & volontiers, sont insinuantes, & ont un air d'aisance & d'enjouement qui leur est particulier. Il y a quelques endroits en France où il s'en trouve qui peuvent passer pour belles, mais en général elles sont très-inférieures sur cet article aux Angloises. Naturellement coquettes, elles donnent dans l'intrigue. A force d'art, elles alterent la nature, elles peignent ridiculement leur visage, & manquent de cette fraîcheur si éblouissante dans nos aimables Concitoyennes. Le peuple est à la fois le plus pauvre & le plus joyeux qui soit au monde. Les François paroissent fort dévots dans leurs Eglises, excepté en

certaines Fêtes, où ils donnent trop d'attention à la musique & aux tapisseries. On leur accorde d'être en général assez complaisans, quoiqu'ils soyent souvent trop pétulans & trop chauds. A la guerre, ils sont avides de gloire, & braves à la premiere attaque ; mais si on les repousse une fois, rarement ils se rallient. Ils vont comme le tonnere, & reviennent comme la fumée.

Après différentes observations faites sur sa route, voici ce que M. *Stevens* rapporte de quelques usages d'Italie. « Les exécutions publiques se font à Sienne de la maniere du monde la plus extraordinaire. Je vais raconter au Lecteur tout ce que j'en ai sçû, lorsque l'on fit pendre deux Sbires. Aussi-tôt qu'un Criminel est mis en prison (si son crime le mérite) il n'en sort jamais qu'au moment où il doit être exécuté ; il n'est pas d'usage d'instruire son Procès publiquement comme en Angleterre ; & lorsqu'il est condamné, on ne lui apprend qu'il l'est à mort, & quel jour il subira son Arrêt, qu'environ à neuf heures du soir la veille de son supplice. J'ai été témoin de toutes ces cérémonies. Quand le

souper de ces Sbires coupables fut préparé, le Geolier leur porta de l'eau dans leur cachot, selon sa coutume ordinaire : en s'en retournant il laissa la porte entr'ouverte, & c'étoit le funeste signal qui leur annonçoit leur sort pour le lendemain matin ; cependant les prisonniers apperçevant cette porte à demi-fermée, incertains que ce fut l'effrayant présage de leur mort, ou seulement l'effet de la négligence du Geolier, un d'eux tremblant, & dans un état de suspension plus terrible, s'il est possible que la mort même, se coula hors du dongeon, & passa dans une grande salle, avec l'espérance de trouver encore quelque porte ouverte, ou quelqu'endroit commode pour s'échapper. Occupé de ce projet, il continua doucement sa recherche à la sombre lueur d'une petite lampe ; seule lumiere qui fut dans la prison, & qui ne suffisoit qu'à en faire voir, pour ainsi dire, l'horreur & l'obscurité. Après avoir cherché quelque tems, il trouva toutes les barricades si fortes, qu'il perdit enfin l'espérance. A chaque moment, il s'attendoit à l'affreuse catastrophe dont il étoit menacé, & de laquelle il eut bientôt

» des preuves certaines. Tout-à-coup
» d'une petite fenêtre quarrée, il en-
» tendit sortir une grosse voix qui lui
» cria : qui va-là? à ce qui va-là, le
» prisonnier ne fit point de réponse, &
» tâcha de regagner doucement son
» gîte ; mais avant qu'il y fut rentré,
» la même voix qui étoit celle du Geo-
» lier l'informa, que par la volonté de
» Dieu, & l'ordre du Grand Duc, il
» seroit exécuté le lendemain matin,
» & que la Confrairie des Pénitens
» alloit venir passer la nuit auprès de lui
» & de son compagnon, pour les recon-
» cilier avec Dieu, & les préparer à
» leur passage dans l'autre monde. Cette
» Confrairie est composée de trente ou
» quarante personnes de qualité. Leur
» vêtement ressemble à une espéce
» de souguenille, mais faite de toile
» noire. Un capuchon pareil leur cou-
» vre la tête, & ne laisse que les yeux de
» libres à la faveur de deux trous qu'on
» y façonne exprès. Cette parure est
» surmontée d'un vaste chapeau de paille
» aussi noire, qui porte neuf ou dix
» pieds de circonférence, & leur don-
» ne assez l'air d'une troupe de Diables.
» Ces pieux Orateurs exhortent les pri-
» sonniers à la mort, & prient avec

» eux toute la nuit ; ce charitable exer-
» cice m'édifia beaucoup. Leur huma-
» nité ne se réduit pas à cela seulement,
» c'est encore à leurs frais que sont en-
» terrés tous ceux qui périssent acciden-
» tellement, lorsque leurs familles n'en
» peuvent faire la dépense, ainsi que
» ceux qu'on exécute qu'ils accompa-
» gnent jusqu'aux pieds de la potence. A
» dix heures du matin environ, les Cri-
» minels sortirent, précédés de la com-
» pagnie de mort qui marchoit deux à
» deux. Un Prêtre attendoit chaque
» prisonnier pour s'en emparer & leur
» parler de Dieu pendant le chemin.
» Un grand Crucifix fut porté devant
» eux. Ils firent ainsi le tour de la place
» en ordre de procession, & s'arrête-
» rent à une petite Chapelle ouverte
» où le Prêtre alla répéter plusieurs
» prieres à l'Autel, tandis que les
» patients étoient à genoux sur le pas
» de la porte. Lorsqu'il en fut à ces
» mots de l'Oraison Dominicale, &
» *ne nous laissez point succomber à la ten-*
» *tion*, on fit lever & sortir ces mal-
» heureux, parce que selon la loi du
» païs, il n'auroit plus été permis de les
» pendre, s'ils fussent restés jusqu'à l'en-
» droit de la même Oraison où il est

» dit, & *délivrés-nous du mal* ; c'est
» un soin commis au Géolier de les
» empêcher de l'entendre. De cette
» Chapelle ils furent conduits dans une
» autre où après quelques prieres, un
» homme apporta un drap mortuaire
» qu'on leur jetta sur les yeux, & dès
» ce moment, ils ne virent plus rien qui
» pût les attacher à la vie. On leur fit
» ensuite traverser la porte de S. Marc,
» & on les mena au lieu où l'on exécute
» qui est environ à un demi mille de
» la Ville. Enfin après avoir prié en-
» core un moment, il monterent sur
» l'échelle, & comme ils alloient être
» lâchés, on leur fit boire un verre de
» liqueur, afin, disoit-on, de leur forti-
» fier l'esprit, précaution qui m'eût
» paru plus à propos pendant la route
» de la prison au gibet. Lorsque l'exé-
» cuteur eût finit la cérémonie, un
» Prêtre monta sur la même échelle,
» du haut de laquelle il harangua le
» peuple, toujours nombreux à ces sor-
» tes de spectacles, d'une maniere con-
» venable au sujet, & vers le soleil
» couchant on enterra les cadavres.

Le carnaval est à Florence un temps
de divertissement qui dure trois semai-
nes ou un mois ; on a besoin d'y sui-

vre l'Auteur pour perdre de vûe le ta-
bleau des prisons de Sienne. » Alors
» (dit-il) presque tout le monde paroît
» masqué ; métamorphose familiere aux
» Florentins qui sont les gens du monde
» les plus artificieux & les plus rusés.
» Ils s'assemblent l'après midi dans la
» place de *Santocroce*, à peu près
» semblable à celle de Bloomsbury à
» Londres. Il s'y trouve quelquesfois
» dix mille masques & même davan-
„ tage, richement parés, en habit de
„ caractére, celui-ci en Empereur, l'au-
„ tre en roi, en turc, en diable, &c.
„ comme leur imagination en ordonne.
„ Ils s'amusent même à déguiser leur
„ sexe ; souvent les hommes ont le
„ caprice de s'habiller comme les cour-
„ tisannes de Venise, & les femmes
„ comme de jeunes Officiers. J'ai vû
„ la Marquise de R-C-rdi, une des
„ plus belles & des plus grandes Dames
„ de Florence, vêtue en homme avec
„ un très bel habit de velours noir qui
„ lui alloit à merveille. Aucun Prêtre
„ ne doit oser participer à ces diver-
„ tissements sous peine d'être dénoncé
„ à l'inquisition. Ce redoutable & sé-
„ vère Tribunal employe une mul-
„ titude d'espions qui se mêlent à la

bonne compagnie, pour guetter les Ecclésiastiques qu'ils pourroient y reconnoître; mais aussi les espions sont-ils punis lorsqu'ils arrêtent mal à propos un séculier pour un homme d'Eglise. Un de mes compatriotes s'avisa de leur tendre un piége pour se divertir, qui lui réussit à la grande satisfaction de tous les spectateurs. Il acheta une vieille soutane & la mit de maniere qu'elle excédoit un peu le bas de son domino; ces gens-ci semblables au faucon, le suivirent quelque temps avant de se saisir de leur prétendue proye & se croyant surs de leur fait ils l'arrêterent, mais après un plus mur examen, ils furent douloureusement convaincus qu'au lieu d'un prêtre Romain ils n'avoient arrêté qu'un hérétique Anglois. On les envoya chez le Gouverneur qui les fit mettre en prison sur le champ. Cependant ils en sortirent le lendemain, à la considération de l'Anglois même qui demanda leur grace. Tandis que les divertissemens se passent dans l'interieur de la barriere, le spectacle qui se forme au-dehors n'est pas moins digne de curiosité. Rien n'est si amusant que de voir la singularité des

carrosses & des chars de triomphe qui s'y promenent. Quelques-uns de ces chars sont remplis de musiciens, assis sur des bancs comme dans un orchestre, habillés de la maniere la plus grotesque, & jouant d'excellents airs sur toutes sortes d'instruments. Les cochers & les laquais sont aussi déguisés les uns en femmes, les autres en singes, en ours, & faisant des tours & des grimaces comme ces animaux. Les chevaux mêmes sont masqués, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. On les affuble de têtes postiches; ici c'est un bœuf, là un cerf, ailleurs un dromadaire, un lion &c. bref, il n'est pas possible de concevoir la gayeté vive & bruyante qui regne sur la place, & tant que le carnaval dure le plus grand jusqu'au plus petit s'y abandonne sans reserve. Au soleil couchant tout le monde se retire, parce qu'il est défendu sous des peines sévéres de se promener alors masqué dans les rues. Mais on fait succeder à ces folies du jour, des festins, & un bal à l'Opera, où l'on se rassemble, & où l'on danse toute la nuit. L'Orchestre y est très-bon & la salle fort bien illuminée, cependant il

n'en coûte pour y entrer qu'environ dix-huit *pence*, monnoye d'Angleterre, par personne. Les Dimanches sont ordinairement les jours préférés pour ces sortes de plaisirs, qui en total sont je crois les plus saillants de ceux dont on jouit dans ce païs-là, & à la faveur desquels se nouent & se dénouent les plus singulieres intrigues tant politiques que galantes. „ Du carnaval de Florence, l'Auteur passe à la description d'une fête qui se donne à Pise, qu'il appelle la bataille du Pont. Je ne crois pas qu'aucun écrivain en ait fait mention avant lui. „ Ayant reçû avis (dit-il) qu'à l'occasion de la naissance d'un fils de l'Impératrice Reine de Hongrie, on alloit célébrer à Pise la rare cérémonie dont j'étois curieux, je me déterminai à m'y rendre avec quelques-uns de mes amis. Comme la saison étoit fort belle, nous convinmes d'y aller par eau; nous louâmes un joli batelet, dans lequel nous embarquâmes des rafraichissemens, d'excellents vins & quelques musiciens. Notre petit voyage fut très-agréable, comme il se faisoit sur l'Arno, rivière qui arrose la fertile plaine du même nom; nous eûmes

eûmes le coup d'œil des belles prairies qui touchent à son rivage; plusieurs jolies maisons de campagne situées ou sur de petites éminences, ou dans des vallons charmants, défendus des vents par des montagnes couvertes de vignes, nous offroient le spectacle le plus riant & le plus varié dont il soit possible de trouver la description dans aucun Roman. L'harmonie de notre musique ajoutoit à nos plaisirs & sembloit se mêler en cadence au murmure des eaux, tandis que les échos des rochers voisins en répétoient les accords. Nous allâmes coucher à un joli petit village qui se trouvoit sur notre route, & le lendemain environ vers midi nous arrivâmes à Pise, où l'Arno va se rendre après mille délicieux détours. Avant de rien dire de la Ville, je dois donner la description de l'étrange combat qui se livre sur le Pont, puisque ce fut la curiosité de le voir qui m'y attira. On l'appelle les jeux, ou plus proprement dit la bataille du Pont, comme la suite le prouvera. Malgré la multitude d'accidents qui en résultent, le gouvernement ne peut pas accorder une faveur plus chere au peuple que de

„ lui donner la permiſſion de célé-
„ brer ces jeux, ſans laquelle on ne l'oſe-
„ roit pas. Environ un mois avant le
„ jour qui leur eſt marqué, une troupe
„ de perſonnes choiſies, va faire le
„ tour de la Ville au ſon des tambours
„ & des trompettes, pour les annoncer.
„ Dans le cours de ce mois, les deux
„ partis levent des ſoldats qui ſe ren-
„ dent tous les ſoirs ſur le Pont. Alors
„ de petits écoliers commencent en
„ badinant quelques eſcarmouches, &
„ ſont bien-tôt ſuivis par les hommes
„ faits, qui ſe battent à coups de poing
„ bien aſſenés pendant un heure entiere,
„ ce qu'ils appellent s'exercer pour le
„ le grand combat. Les Officiers du
„ parti vaincu dans la derniere bataille
„ envoyent défier le parti victorieux
„ qui accepte promptement le défi. Ils
„ conviennent entr'eux tous d'un jour
„ fixe, & vers la ſemaine qui le pré-
„ céde, chaque parti ſe rend à ſon
„ Egliſe propre; celui qui eſt diſtin-
„ gué par le nom de Sainte Marie, va
„ faire ſes dévotions à l'Egliſe de Saint
„ Michel; l'autre connu ſous le nom
„ de S. Antoine, va faire les ſiennes
„ aux Carmes. Dans toutes les deux
„ Egliſes on célébre la Meſſe en mu-

„ ſique; & les Prêtres beniſſent les
„ combattans ainſi que leurs armes.
„ Le jour déſigné pour l'action géné-
„ rale, les deux armées s'aſſemblent &
„ les Officiers les plus qualifiés réga-
„ lent leurs ſoldats avec des liqueurs.
„ Chaque parti ou côté, eſt composé
„ de ſix bataillons, qui ſe forment à
„ chaque extrémité du pont, où l'on
„ conſtruit une ſorte d'eſplanade ſur la-
„ quelle les ſoldats armés de toutes pié-
„ ces & le caſque en tête, ſont rangés
„ en bataille. Dans un de ces retran-
„ chements ſont auſſi environ trente
„ grenadiers à cheval, l'épée à la main.
„ Au milieu du pont eſt une forte bar-
„ riere de bois qui le partage d'un côté
„ à l'autre. Un bataillon de chaque
„ parti s'avance ſur un rang vers cette
„ barriere, auſſitôt le canon du fort
„ donne le ſignal du combat. Lorſqu'il
„ a ceſſé de tirer on ouvre la barriere,
„ & le choc commence. Les combat-
„ tans ſont armés d'un bâton preſque
„ pareil à ceux dont on ſe ſert à pouſſer
„ les balles à la longue paume, mais plus
„ court, plus large & plus épais, qu'ils
„ appellent un targon. Ils combattent
„ avec autant de fureur & d'animo-
„ ſité que ſi c'étoit pour repouſſer l'en-

„ nemi commun. Rien n'eſt ſi curieux
„ que de voir l'adreſſe & l'agilité avec la-
„ quelle ils parent ou portent les coups,
„ & dont ils ſont leurs évolutions. Les
„ troupes les mieux diſciplinées auroient
„ peine à les ſurpaſſer. Pluſieurs d'en-
„ tr'eux étendus ſur la terre, l'arroſent
„ du ſang qui leur ſort par le nez & par
„ les oreilles. D'autres y reſtent avec la
„ machoire caſſée dans la chaleur de
„ l'action. Lorſqu'un bataillon eſt en
„ déſordre ou ſe retire, un autre ba-
„ taillon le remplace auſſitôt. Tous les
„ champions qui ont été mis hors de
„ combat, ou ceux qu'on a pû entraîner
„ du milieu du pont, à l'une des ex-
„ trémités, ſont faits priſonnniers de
„ guerre & renvoyés ſur des bateaux à
„ leur propre parti, mais dans lequel
„ il ne doivent plus reprendre les ar-
„ mes tout le temps de la bataille. Elle
„ dure une heure entiere, après laquelle
„ le canon donne le ſignal de la retraite,
„ comme il avoit donné celui du com-
„ bat. Alors tous les combattants ſont
„ obligés de s'arrêter, & quelque ſoit
„ le parti qui dans ce moment ſe trouve
„ au-delà d'une certaine marque faite
„ ſur le pont, il eſt proclamé vainqueur
„ & marche avec la pompe & le prix de

„ la victoire. S'il arrive que l'affaire
„ étant engagée avec trop de chaleur,
„ le bruit du canon ne ſuffiſe pas pour
„ l'interrompre, les grenadiers à che-
„ val dont on a déja parlé, quittent
„ leur poſte & vont ſéparer les deux
„ partis auquels ils ont quelquefois
„ bien de la peine à faire lâcher priſe.
„ Le vainqueur précédé des trompettes
„ & des tambours va s'emparer du ter-
„ rein qu'occupoit le vaincu, où on lui
„ prépare un grand feſtin & toutes ſortes
„ de rejouiſſances, tandis que celui-ci
„ ſe diſperſe, & que de ceux qui le
„ compoſoient chacun s'en retourne
„ triſtement chez ſoi, ſans oſer repa-
„ roître dans la troupe qui ſe réjouit.
„ Après la bataille, lorſque le jour com-
„ mence à tomber, le corps triomphant
„ met le feu à un ballet de bouleau qu'on
„ a placé exprès en-dehors de chaque
„ fenêtre donnant ſur la rue, ce qui
„ produit une aſſez ſinguliere illumina-
„ tion & occaſionne le débit de quel-
„ ques milliers de ces ballets. Pendant
„ l'intervalle du temps qui ſe paſſe de-
„ puis le jour du défi juſqu'à celui de
„ la bataille, les deux troupes portent
„ ſur les chapeaux des cocardes de tou-
„ tes couleurs, & leurs amis ainſi que

„ leurs femmes se parent aussi de nœuds „ de ruban ; mais lorsque la victoire est „ décidée, il n'y a que les vainqueurs „ qui conservent cette prérogative. „

Notre voyageur étant enfin arrivé à Rome, après avoir rapporté plusieurs cérémonies Saintes, qu'à titre de protestant, il reproche aux Romains comme superstitieuses ; il les termine par le détail de celle que l'on observe pour la bénédiction des animaux, dont il a été témoin dans l'Eglise de S. Mathieu.

„ Ce jour-là (dit-il) les Reliques de „ S. Antoine y sont apportées en pro„ cession. A la porte de l'Eglise est pla„ cée une cuve remplie d'eau benite ; „ là un Prêtre s'arrête, tenant un gou„ pillon qu'il trempe dans cette eau, „ dont il asperge quelques milliers de „ chevaux, d'ânes, de chiens, &c. „ non-seulement de ceux qui sont de la „ Ville, mais encore une multitude „ d'autres qu'on y amene des environs. „ Les chevaux & les ânes sont parés „ avec des rubans ou des harnois pom„ ponés ; il y a même une sorte d'ému„ lation entre leurs Maîtres, à qui se „ surpassera dans cette décoration. On y „ voit aussi les carosses de plusieurs per„ sonnes de qualité, ornés avec la plus

„ grande élégance, & leurs gens por„ tant des cocardes. Tous les équipages „ arrivent jusqu'à l'endroit où se tient „ le Prêtre qui donne la bénédiction. „ Devant lui est un plat d'argent assez „ grand pour contenir un aloyau, dans „ lequel chaque personne qui amene un „ animal à benir, met quelque offrande. „ Le nombre des animaux que j'ai vû „ à cette cérémonie, étoit si considé„ rable que parmi les chevaux qui „ ruoient ou se cabroient, pour se dé„ livrer de la troupe, il y en eut plu„ sieurs d'estropiés, quoiqu'on les crut „ devoir être à l'abri de tout accident „ au moins pour l'année, après avoir été „ aspergés d'eau benite. Les rues étoient „ si embarrassées par cette affluence de „ monde & de bestiaux, que l'on n'y „ passoit pas sans danger. L'image de „ S. Antoine, le protecteur des chevaux, „ est placée sur la porte de l'Eglise avec „ sa main étendue, comme s'il donnoit „ lui-même la bénédiction. Les pauvres „ paysans & les enfans qui se présentent „ montés sur leurs ânes, sans avoir d'ar„ gent à donner, y suppléent par de pe„ tits cierges ; de maniére que le vieux „ Prêtre qui les reçoit pourroit en lever „ un magazin.

Consideration on the adresses lately presented to his Majesty, on occasion of the loss of Minorca. in a Letter to a Member of Parliament.

Considération sur les adresses présentées derniérement à Sa Majesté, à l'occasion de la perte de Minorque, dans une Lettre à un Membre du Parlement.

Extrait, par Madame B.

De toutes les pieces nouvellement publiées, celle-ci passe en Angleterre pour être, sans contredit, la meilleure ; elle annonce un citoyen qui raisonne sur des principes simples, & qui est également pénétré d'un sincere attachement pour la maison regnante, pour l'honneur & le repos du Roi, enfin pour le bien public & l'affermissement de la constitution de l'Etat. Le plan de l'Auteur semble au premier coup d'œil n'embrasser que la défense des adresses. Il suit le fil des objections que l'on a faites à cet égard ; mais on s'apperçoit que cet examen n'est qu'un prétexte dont il se sert pour commen-

ter à son aise, & l'état des choses, & les défauts de conduite auxquels il l'attribue. La somme de ces objections se réduit à dire que les adresses ne sont point instituées par le Gouvernement, qu'elles sont même indécentes & inutiles. Il entreprend de prouver qu'aucun de ces reproches ne leur convient, & prétend au contraire qu'elles tiennent à la constitution primitive, que le Peuple a consenti pour son propre bonheur, à se laisser gouverner, & non pas pour l'amour de ceux qui le gouvernent ; que le Gouvernement actuel reste sur sa base ; que le Peuple est encore en possession de toutes ses prérogatives, qu'il n'a point fait la convention expresse de s'en dépouiller, & qu'il a par conséquent le même droit au dépôt qu'il a confié : qu'il n'a ni aliéné ni transferé à personne la faculté d'appercevoir & de sentir, non plus que celle d'exprimer ce qu'il apperçoit, & ce qu'il sent : qu'à la vérité le Parlement seul peut agir pour le peuple ; mais qu'il n'a point le droit exclusif de parler, que le Parlement ne parle pas toujours selon les intentions du Peuple : que lors du Bill des Juifs, l'esprit de la Législation se plia à l'esprit de la Nation ;

que, quoique ces adresses ne soient pas universelles, elles sont rendues cependant assez considérables & assez générales par les voix prépondérantes de Londres, soutenues des opinions particulieres des gens de tout état dans toutes les parties du Royaume, pour être réputées le vœu unanime de la Nation entiére. L'Auteur conclud que si les adresses renferment l'esprit de la Nation sur un point d'interêt national, & dans un tems où les remontrances sont indispensables, elles ne dérogent pas à la constitution du Gouvernement. Quant à l'indécence que l'on trouve à s'approcher du trone en faisant des plaintes dont le Roi s'affecte plus qu'aucun de ses sujets, à reclamer sa justice contre ceux qui ont négligé leur devoir, & à demander une milice nationale, parce que la Nation est mécontente de la maniére dont elle est défendue chez elle; l'Auteur pense que si S. M. avoit vu les choses dans le triste jour où le Peuple les voit, elle n'accuseroit point les adresses qu'on lui présente pour l'en instruire, d'être peu respectueuses ou indécentes. Elle sentiroit au contraire qu'il est naturel que l'Angleterre afoiblie par la perte de Minorque, &

peu secourue par les troupes étrangéres, souhaite d'exercer ses propres forces; qu'elle donne même une preuve d'attachement à son Souverain, en lui suggérant le moyen le plus sûr, le plus honorable, & le moins à charge d'affermir sa puissance & la possession de ses Etats; » On a montré (dit » l'Auteur) un grand ressentiment de » ce que l'entreprise sur Minorque n'a » pas été prévenue, quoiqu'on dût la » prévoir : est-il donc indécent de por- » ter nos craintes & notre étonnement » au pied d'un Trône, le refuge des » Sujets intimidés & malheureux; non » pas intimidés par l'ennemi, mais par » le crédit de ceux qui auroient dû » prévenir le mal, & qui laissent l'Isle » sans défense, & la Méditerranée sans » une flotte Angloise? Quant à l'inutilité des adresses, troisiéme argument que l'on fait contre elles, l'Auteur le combat en prouvant qu'elles sont nécessaires, pour instruire le Roi des mécontentemens de la Nation, (article sur lequel on lui en impose, lorsqu'on lui dit, qu'elle ne se plaint seulement que de l'Amiral Byng; puisque l'Amiral Byng est bien loin d'être l'objet de ses murmures, & la cause principale des

malheurs publics) pour suspendre les progrès de la fureur populaire, dirigée par cet faction puissante des Accusateurs de la Amiral, (stratagême qui réussit si bien à cette faction, qu'il a pensé périr sans être jugé) pour ranimer l'esprit & l'amour de la liberté parmi la Nation; pour éviter qu'on ne tire avantage de son silence, en l'interprêtant comme une approbation; pour saisir les momens favorables d'obtenir l'attention du Roi, & de reveiller le patriotisme des sujets : au lieu qu'en attendant les démarches du Parlement sur tous ces objets, ces momens favorables échappent, & le tems qui s'écoule, emporte l'impression utile que les calamités publiques ont faite. » Le fort S. Philippe » (ajoûte-t-il) ne fut pas suffisamment » armé. S'il l'eût été, on en auroit levé » le siége; mais il n'y avoit pas seu- » lement de flote Angloise dans la Mé- » diterranée, lorsque les ennemis pri- » rent terre à Minorque; S'il y en » avoit eu une sous un bon comman- » dement; les ennemis, loin de faire » leur descente, auroient été détruits. C'est ainsi qu'il attribue les disgraces que l'Angleterre a éprouvées dans le cours de la guerre, non pas à la défaite

de l'armée navale, mais à la mauvaise conduite des gens qui sont à la tête des affaires. Il propose plusieurs mésures à prendre pour consommer la disgrace de tous ceux dont la Nation est excédée, & qui ne sont propres, ni à conserver la paix, ni à conduire la guerre. Il déclare enfin que si ces mesures ne sont pas prises, ou échouent, la perte de l'Angleterre est certaine. Un coup d'œil sur l'état actuel de ce Royaume tant au-dehors qu'au-dedans, est l'objet de sa section suivante; & le resumé du total, est l'expédient d'une recherche juridique contre les coupables, & pour laquelle il y a suffisamment de motifs. Le génie de ce peuple, & la forme de son gouvernement excitent sans doute cette fermentation perpétuelle des esprits; peut-être que la liberté de censurer le ministere, amuse l'orgueil des Anglois en leur paroissant une portion de l'autorité suprême; peut-être faut-il un aliment journalier aux vapeurs sombres qui offusquent leur imagination; peut-être cette imagination même a-t-elle besoin de ce choc continuel, pour ne se pas appesantir; peut-être enfin l'Etat, seroit-il culbuté par quelque éruption soudaine

d'un feu concentré, s'il n'étoit pas bercé, pour ainſi dire, par la multitude des factions. Toutes murmurent, ſe croiſent, & s'uſent de maniére que l'embraſement ſe diſſipe en étincelles. Mais il eſt douteux que chez un autre peuple, dans un autre climat, ſous un autre gouvernement, les déclamations publiques, contre tout ce qui émane du Trône, puiſſent produire un effet avantageux. Il eſt convenable qu'un Monarque ſcache l'abus que l'on peut faire de ſon autorité. Il eſt inutile & dangéreux que la populac apprenne celui qu'on en a fait. Qu'un corps de l'Etat repréſente à ſon Prince les inconvénients, & les perils que prépare telle ou telle circonſtance, il ſert à la fois le Souverain & les Sujets. Mais qu'un particulier ſe mêle de l'adminiſtration où il n'entend rien; qu'il effleure la ſcience de la politique, pour prendre un ton important, pour ſe jetter dans un parti, ſelon le poids de ſa paſſion, de ſon interêt, de ſon ignorance, c'eſt une témérité repréhenſible. Inſtruit ſeulement des faits, & libre de ſuppoſer à ſon gré les motifs, il ne peut, s'il écrit ou s'il lit des choſes qui aient rapport à l'Etat, qu'entrainer ſes Concitoyens dans ſes

erreurs & dans ſes emportemens; quand même la plûpart ſeroient bien intentionnés, & bien éclairés, il en reſte toujours trop en qui les réflexions d'autrui les plus ſages ne font éclorre que des ſentimens & des projets factieux. Le poiſon coule, fermente, les cœurs s'en abreuvent, ſe diviſent, & l'amour de l'ordre, de la ſubordination, de la paix & de la patrie s'évanouit. L'Artiſan ne ſeroit-il pas plus utile, s'il s'appliquoit à perfectionner ſon ouvrage, plutôt qu'à examiner tel point de controverſe, ou telle démarche de la Cour? Ne ſeroit-il pas à craindre que l'agitation intérieure, fomentée par les écrits imprudemment divulgués, ne fiſſent paroître les devoirs reſpectifs ſous un faux jour? De foibles yeux s'ouvrent, apperçoivent des liens qu'ils n'avoient pas encore regardés; on apprend à celui qui les porte la poſſibilité de les ſerrer ou de les rompre; la crainte de l'un lui fait eſſayer l'autre; le gout de la liberté conduit à celui de l'indépendance, & comme l'indépendance n'eſt qu'un être de raiſon, les moyens que l'on prend ne menent auſſi qu'à l'eſclavage.

Emily, or the Hiſtory of a natural daughter, 2 vol.

Emilie, ou l'Hiſtoire d'une Fille naturelle.

Extraite par Madame B . . .

Loin d'acquieſcer au ſentiment de ceux qui condamnent toute eſpéce de Romans, comme des ouvrages frivoles, vuides, & même dangéreux; on les regarde au contraire à Londres comme très-capables de former l'eſprit & le cœur, en y portant les plus ſûres lumiéres & les plus purs ſentimens. On y encourage même les Littérateurs, pour l'avantage de la ſociété & de la vertu, à conſacrer leurs plumes à ce genre utile de Littérature. C'eſt, dit-on, le ſeul moyen de faire goûter à la jeuneſſe, ſouvent froide & diſtraite ſur ſes devoirs, les préceptes de Religion & de morale, que ces fictions offrent à titre d'amuſement. Le cabinet des jeunes Lady ſur-tout ne ſont acceſſibles qu'à cette ſorte de livres. L'Hiſtoire d'Emilie ſans être un chef-d'œuvre, a beaucoup de ſuccès, & paſſe pour le meilleur des Romans nouveaux. Il eſt aſſez bien écrit, les caracteres en ſont naturels, l'interêt y eſt bien conduit,

& la morale s'y fait appercevoir ſans affectation. Il eſt compoſé de deux volumes, diviſés en ſix livres. Emilie âgée de dix-huit ans, belle comme le doit être une Héroïne de Roman, part avec Hippocrene ſon tuteur pour ſe rendre à Turnham-Green: elle y fait connoiſſance avec Madame Eaſy femme veuve, & peu riche qui demeure dans le même village. Hippocrene eſt à la fois Libraire, & Poëte Dramatique. Emilie dans ſa premiére viſite à Madame Eaſy, raconte ſuivant l'uſage, ce qu'elle ſçait de ſa propre Hiſtoire. Elle a été élevée par une Madame Dawſon qu'elle croyoit être ſa tante: cette femme étant au lit de la mort, l'a déſabuſa, & lui dit qu'elle étoit l'ouvrage de l'amour qu'une fille de condition née au Nord de l'Angleterre avoit eu pour un Officier. Ce fut le ſeul éclairciſſement qu'Emilie reçut d'elle ſur ſa naiſſance. Madame Dawſon mourut, & lui laiſſa mille livres ſterling, entre les mains d'Hippocrene, chargé de les faire valoir juſqu'à ce qu'elle fût en âge d'en jouir. Mécontente de ſa ſituation, Emilie par le moyen de Madame Eaſy eſt placée, comme Demoiſelle de Compagnie, chez la vieille Lady Free-

love demeurant dans le Northamptonshire à sa Terre de Fairly-Manor. Notre Héroïne réussit à s'en faire tendrement aimer. Le Lord B** neveu de Milady Freelove, & Milady Caroline sa niéce arrivent à Fairly-Manor. Le Lord B. devient amoureux d'Emilie, il lui déclare d'abord ses sentimens, tente de la séduire, & finit par lui proposer de l'épouser, mais elle refuse également toutes ses offres. Il part, à peine en est-elle débarrassée, que le Sir George Freelove aussi neveu de la Maîtresse de la maison, jeune, aimable, fait pour plaire, arrive à son tour, admire, s'enflâme, & bientôt inspire la même tendresse dont il est pénétré; mais malheureusement il ne l'est pas moins d'une forte antipathie pour le mariage, & dans ses fréquens entretiens avec Emilie, il s'efforce de lui persuader que le vrai bonheur consiste dans l'union libre de deux cœurs que le seul amour enchaîne. La vertu défend celui d'Emilie qui résiste courageusement. Milady Caroline secretement éprise de Sir George, jalouse des soins qu'il rend à Emilie, se venge de cette jeune personne en l'accusant auprès de Milady Freelove de vouloir attirer un de ses neveux dans ses

filets, pour le conduire par ses artifices jusqu'à l'épouser. Milady Freelove trop crédule, s'irrite de ce prétendu manége, & congédie cette infortunée qui se rend à Londres, afin d'y chercher Hippocrene son tuteur. A son arrivée, elle apprend que lui & toute sa famille sont passés en Irlande, à dessein de donner sur le théâtre de Dublin, une Tragédie dont on n'a pas voulu permettre la représentation en Angleterre. Désespérée de ce contretems, elle imagine d'aller se jetter encore dans les bras de Madame Easy; mais elle est absente aussi. Emilie abandonnée de tout le monde, sans amis, sans ressource se trouve réduite à prendre une petite chambre garnie, & à se servir de son aiguille pour subsister. Peu de jours après elle reçoit une Lettre de Sir George, qui la presse d'accepter ses premiéres propotions. Il y joint une Lettre de change de cinq cens livres Sterling, qu'elle lui renvoie en le priant de cesser ses poursuites. Madame Easy revient à Londres, mais forcée de faire un autre voyage, elle laisse Emilie dans la même position. Sir George lui écrit une seconde fois, & d'un ton fort différent, il lui jure que sa tendresse pour elle, victorieu-

se de son aversion pour le mariage, le détermine à lui offrir sa main. Emilie la refuse généreusement, en lui représentant qu'une alliance si disproportionnée le brouilleroit avec sa famille. C'est par ce commerce de Lettres où l'un & l'autre déployent les sentimens les plus délicats, que le premier volume finit. Dans le second Emilie est présentée encore comme Demoiselle de Compagnie à Madame Languish, femme ridicule & valétudinaire, à qui les Médecins ordonnent d'aller à la campagne, où elle se lie avec Milady Coverly, autre femme d'une santé languissante dans laquelle Emilie reconnoît sa mere. Le ciel ne semble la lui rendre que pour lui porter un coup plus cruel, Milady Coverly toujours déchirée par ses remords meurt de désespoir entre ses bras, en lui apprenant que Melvile est le nom de son pere. Emilie ayant quitté Languish sur de fortes raisons, est introduite par Madame Easy chez une de ses vieilles amies Miss Pettish, qui bientôt ensuite se marie à Sir John Frankair. Dans ces entrefaites, Sir George tombe dangereusement malade de chagrin, & laisse craindre assez long-tems pour sa vie. Au commencement de l'été, Sir John Fran-

kair & sa femme partent pour leur maison de campagne en Hert Fordshire, accompagnés d'Emilie, un Colonel vient les y voir à titre de voisin. Cet Officier, à qui un Espagnol demeurant à Minorque a laissé une somme d'argent considérable, est venu acheter une terre dans leur canton, & compte y finir ses jours en repos. Emilie apprend que ce Gentilhomme s'appelle Melvile, & qu'il est son pere; cette reconnoissance produit un scene très-pathétique entr'eux, elle lui raconte tout ce qui lui est arrivé sans lui dissimuler l'impression que l'amour de Sir George a faite sur son cœur. Melvile touché d'une passion si forte & si constante, persuadé du mérite de Sir George, approuve le choix de sa fille, elle reçoit une Lettre de cet Amant, qui étant instruit du changement de sa fortune, renouvelle ses sollicitations. Madame Freelove est aussi informée de tant d'évenemens heureux, & convaincue de l'innocence d'Emilie, elle consent de bonne grace au mariage de son neveu avec elle. Toutes les difficultés étant enfin applanies, on unit le couple fidele à la satisfaction du Lecteur, qui se soucie peu de sçavoir que les nouveaux mariés rencontrent en se

promenant M. Hippocrene en fort mauvais équipage. Il leur apprend ses infortunes. Sa piéce a éte refusée partout, même par une troupe de Comédiens de campagne dans laquelle il s'est enrôlé, ils jouent aux environs, on les prend pour des bandits, ils sont envoyés en prison, Sir George les fait relâcher. Hippocrene court encore le monde avec eux sans succès. Il fait une autre Tragédie, & part pour Bristol avec toute sa famille dans l'espoir de l'y faire exécuter.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 73. ligne 12. de l'Académie, *lisez* Correspondant de l'Académie.

TABLE *DES MATIERES.*

ALLEMAGNE.

ITALIE.

ANGLETERRE.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois de Mars. A Paris, ce 28 Février 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER,

OUVRAGE PERIODIQUE

AVRIL 1757.

Nec tellus eadem parit omnia—— *Ovid.*



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.



JOURNAL ÉTRANGER.

ITALIE.

Lettre d'un Correspondant d'Italie.

De Rome.

Je ne sçais, Monsieur, si en me chargeant de vous rendre compte de nos Productions Littéraires, & de vous aider de mes découvertes dans cette partie de votre Journal, j'ai assez consulté le goût de vos Lecteurs françois. Il y a beaucoup de Sçavans en France, mais le grand nombre, comme partout, préfere l'amusant au solide, & Rome n'est

plus actuellement aussi propre à remplir le premier objèt qu'elle l'étoit il y a 30 ou 40 ans. La Poësie chez nous est un peu passée de mode, & rarement aussi voyons-nous quelque chose d'exquis en ce genre. Les Romans ne sont plus gueres lûs, ce qui fait qu'on ne s'avise presque plus d'en faire. Point de Commerce dans les Etats de l'Eglise, & par conséquent, point d'Ecrits sur cette matiere. L'Histoire profane occupe encore les Littérateurs & les Antiquaires; mais les recherches des Ecrivains, se portent principalement à l'Histoire Ecclésiastique. Le College de Sapience a un Professeur de Chimie, & un Professeur de Botanique; cependant l'Histoire Naturelle ne paroît pas être beaucoup cultivée. La Physique l'est d'avantage, mais elle nous produit peu d'Ecrits. Quelles sont donc, direz-vous, les Sciences, qui font rouler les Presses à Rome. Je vous l'ai déja dit, l'Histoire Eccésiastique, avec toutes ses branches, c'est-à-dire, les Hérésies, les Conciles, les Vies des Saints, les Liturgies, les Annales des Ordres Religieux. &c. Ajoutez y le Droit Canonique & Civil, la Théologie Dogma-

tique, Polémique, Morale, Ascetique, les Antiquités Sacrées & profanes. Voilà de quoi intéresser les Scavans; mais le sérieux de ces matieres n'empêche pas qu'il ne s'y trouve des objets satisfaisans pour ceux même qui se piquent le moins de l'être. Après tout comme le *Journal Etranger* doit avoir pour but de servir la curiosité de toutes les Nations qui cultivent les sciences, aucune matiere n'en doit être exclue. Ce qui paroît inutile à mille personnes, est important pour mille autres. Les François surtout, sont trop éclairés, pour se borner aux choses de pur agrément. Dans les pays non Catholiques, on ne rejette point tout ce qui vient de Rome, & lorsque j'étois en Allemagne, j'ai vû beaucoup de Protestans rechercher nos Ouvrages sur la Religion, comme on recherche ici les leurs. Enfin, puisque le *Journal Etranger* est destiné à faire connoître la Littérature de chaque Pays, & que le Génie de chaque Peuple se peint dans les Productions de l'esprit; pour représenter ce Génie sous toutes ses faces, il faut bien tenir compte de tout. Afin de m'accommoder néanmoins au goût qui

me paroît le plus général, je donnerai dans ma Bibliographie, toujours une préférence marquée aux matieres de Medecine, d'Antiquités, de Poësie, d'Eloquence, & de Critique. En attendant une moisson plus heureuse ou plus agréable, je vous envoie la Notice de tout ce que j'ai pû recueillir de plus récent sur diverses matieres, & je commencerai par la Théologie.

Théologie.

Exposition méthodique, & réfutation du systême de Jansénius sur la Grace, Ouvrage posthume du P. Fortunat de Bresse *de l'Ordre des FF. Mineurs, à Bresse* 1756, chez Jean-Marie Rizzardi, *in-4°. p.* 371.

Ne croyez pas qu'on s'inquiéte en Italie de toutes ces querelles qui tourmentent les Ultramontains. Cet Ouvrage a été composé en Espagne. Il est muni d'une infinité d'approbations des Théologiens Espagnols. Cette multitude d'approbations ne donne pas plus de poids à un ouvrage que les critiques ne lui font de tort. C'est donc une foiblesse

de s'énorgueillir de celles-là, comme de s'offenser de celles-ci. Le P. Fortunat expose dans un Avant-propos les trois systêmes sur la Grace, si rebattus dans nos Ecoles, je veux dire celui de S. Augustin, celui de S. Thomas, & celui de Molina. Tout cela est merveilleux, comme vous voyez. Cependant l'Auteur avoua quelques jours avant de mourir, qu'il n'étoit content d'aucun de ces systêmes. Grande & belle vérité que tous les Professeurs de Théologie devroient mettre à la tête de leurs Traités de la Grace. Le P. Fortunat avoit surtout à se plaindre du systême de Molina, qui lui avoit attiré beaucoup de Censures. Je suis fâché qu'on ait supprimé dans cette Edition l'Epigraphe qui se trouve dans celle de 1751, elle disoit que *l'ignorance d'un simple fidele vaut mieux que la science teméraire d'un Docteur.* Pourrois-je ajouter que rien n'est plus dangereux, après la science des Docteurs, que l'ignorance des fideles? Voici un ouvrage bien plus intéressant que les précédens, quoiqu'il sorte aussi des Ecoles.

Dissertazioni e Lezzioni di Sacra Scrittura, *publicate da* Alfonso Nicolaï *della Compagnia di Gesu, Theologo di sua M*ª. *Cesarea in Toscana, Libro della Genesi, Tomo I. opera de' sei giorni della Creazione, Par. I. riveduta e corretta dall' Autore, in Firenze* 1756, *presso il* Viviani, *in*-4°. *p.* 380.

Dissertations & Leçons sur l'Ecriture Sainte, publiées par le P. Alphonse Nicolaï *de la Compagnie de Jesus, Théologien de Sa Majesté Impériale en Toscane, Livre de la Genese, Tome I. Ouvrage des six jours de la Création, Partie I. revûe & corrigée par l'Auteur, à Florence* 1756, chez Viviani, *in*-4°. *pag.* 380.

CE Livre est composé avec tant de soin & de travail, qu'il suffit de lire le *Prospectus* de l'ouvrage, pour convenir qu'on n'avoit jamais fait un si précieux amas de toutes les armes que la raison employe pour la défense de la Religion. Ce *Prospectus* est un extrait achevé. On y voit l'abregé de cinq Dissertations préliminaires, & le Sommaire des cinq leçons qui servent de Com-

mentaire au Livre de la Genese. Cet ouvrage est nouveau par sa méthode, dit l'Auteur, on peut ajouter qu'il l'est encore par la sublimité des questions qu'on y traite, par l'élégance & la pureté de la Langue Toscane, par le choix, l'étendue & la variété de l'érudition. Nos Sçavans qui ont lû les Commentateurs de la Bible, auront sans doute remarqué dans la plûpart deux grands défauts opposés: les uns ont rapporté toutes les interprétations du texte, bonnes ou mauvaises; les autres les ont frondées presque toutes sans exception, pour soumettre le texte & les explications à leur sens particulier. Le P. Nicolaï marchant entre ces deux écueils, développe les interprétations les plus raisonnables, & met autant qu'il est possible, ses propres sentimens à l'écart. Chacune de ses leçons, divisée en quatre Parties, se trouve semée des connoissances les plus utiles de la Philosophie, & ornée des remarques de la critique la plus intéressante. Les plus belles questions y sont nettement discutées, & clairement résolues, les objections des esprits trop libres, bien présentées & fortement repoussées. Enfin après avoir éclairé l'esprit par de solides instructions,

l'Auteur nourrit le cœur par de graves moralités. En un mot, tout ce qui a été dit de plus remarquable, pour ou contre le Livre de la Genese, est confirmé ou refuté dans les Dissertations du P. Nicolaï. Les autres interprétes doivent lui céder la palme, il est le seul qu'on puisse lire dans un siécle de goût comme le nôtre. Il prouve aux beaux esprits de nos jours, que l'étude de la Théologie n'exclud ni le beau, ni l'agréable, qu'on cherche dans les Sçiences profanes; & que si les esprits médiocres y réussissent communément, les hommes de génie n'y perdent pas toujours leur tems. L'Auteur étoit déja connu dans la république des lettres par plusieurs morceaux d'éloquence sacrée & profane, qui ont été imprimés à Rome, & très-bien accueillis du public. Après cet Auteur, on peut quitter les Théologiens; passons aux Médecins. On dit que ces deux Classes de Sçavans ne s'accordent pas trop dans leurs principes, mais un Journaliste peut les concilier.



MÉDECINE.

Delle Febbri di mutazione d'aria, e della loro preservazione, e cura. Dissertazione di Giuseppe Mosca, *Dottore di Filosofia & di Medicina, Napoletano, in Napoli, appresso* Alessio Pellecchia 1755, *in-8°. di pagine* 178.

Dissertation sur les Fiévres occasionnées par le changement d'air, & sur les moyens de s'en préserver & de les guérir, par Joseph Mosca, *Napolitain, Docteur en Philosophie & en Médecine, à Naples*, chez Alexis Pellecchia 1755, *in-8°.* 178 pag.

CET Ouvrage est divisé en dix Articles. Dans le premier, on examine s'il est vrai que le seul changement d'air puisse causer des maladies, quand on voyage en certains tems de l'année. Dans le second, on prouve l'affirmative par des observations & des autorités, contre le sentiment d'un Ecrivain moderne qui ne peut avoir, dit l'Auteur, d'autre appui que le goût de la nouveauté. Dans le troisiéme, on établit par de solides raisons que le changement d'air est nuisible aux Voyageurs, non-seulement à

Naples, à Rome & dans le reste de l'Italie, mais encore sur toute la terre. Dans le quatriéme, on résout cinq autres questions préliminaires au problême qui fait le sujet de la Dissertation. Le cinquiéme, n'est que l'introduction à l'Histoire de ces sortes de fiévres, qui est contenue dans le sixiéme. On explique dans le septiéme comment le changement d'air occasionne des fiévres. Dans le huitiéme, on cherche & on indique les moyens de s'en garantir. Le neuviéme comprend la méthode générale de les guérir. Et dans le dixiéme, on donne une méthode particuliére contre chacune de ces fiévres. L'Auteur est d'autant plus expert dans la Médecine, qu'il posséde assez bien la Physique & l'Histoire Naturelle. La matiere qu'il vient de traiter ne lui est point étrangere. Il avoit publié d'avance en 1749. un Ouvrage en quatre Volumes intitulé : *De l'Air, & des Maladies dépendantes de l'Air.* Cet Ouvrage n'avoit pas été bien accueilli. Le Public a paru plus satisfait de celui-ci ; aussi faut-il avouer qu'il est écrit avec plus de précision & de jugement. L'Auteur travaille actuellement à la Vie de tous les Hommes illustres qui se sont distingués en Italie depuis un

siécle. Le *Prospectus* de cette entreprise littéraire fut annoncé il y a un an. (*a*)

Riflessioni Fisico-Mediche ec, umiliate alla gloriosa Maestà di Carlo Borbone, Re delle due Sicilie e di Gierusalemme, da Alessandro Catani, *Dottore di Filosofia e Medicina, Chirurgo della Real Famiglia, Napoli, presso di* Domenico e Vencenzo Manfredi 1756, *in-4°. di pagine* 98.

Réflexions de Physique & de Médecine, &c. *dédiées à sa glorieuse Majesté* Charles de Bourbon, *Roi des deux Siciles & de Jérusalem, par* Alexandre Catani, *Docteur en Philosophie & en Médecine, & Chirurgien de la Famille Royale, à Naples*, chez Dominique & Vincent Manfredi 1756, 98 *pag. in-4°.*

C'EST un Ouvrage sur les moyens de guérir de la rage ou de l'hydrophobie.

(*a*) C'est ici le lieu de corriger une méprise qui est dans le Journal de Décembre 1756, pag. 15, où nous avons dit que M. *Mosca* étoit Libraire. Ce qui a occasionné cette erreur, c'est que nous avions lû dans une feuille périodique, que le Libraire donneroit à tous ceux qui fourniroient des mémoires pour cette collection, la

L'Auteur l'a composé à l'occasion d'une cure de cette maladie. Un petit enfant avoit été mordu par divers chiens *a Capo di Monte*, Maison Royale, qui est à deux mille de Naples. M. *Catani* l'a traité par ordre de Sa Majesté, qui a daigné indiquer elle-même un spécifique contre la rage. Ce reméde est la poudre des cantarides mêlée avec le poivre. De tous ceux que le Docteur a employés, celui-ci a le plus contribué à la guérison de cet enfant. Ainsi les Bourbons sçavent descendre jusqu'à des attentions plus que paternelles, envers leurs sujets.

récompense promise dans le *Prospectus*. Autre observation. Le Journaliste de Venise annonce *Memorie storiche intorno i litterati Italiani del presente secolo*, & par-là ne semble comprendre que les Auteurs du dix-huitiéme siécle ; & dans une Lettre que nous recevons de Naples, on lit *le vite di tutti gli nomini illustri fioriti in Italia da un secolo in qua*, ce qui ne désigne point spécialement les Ecrivains, & ce qui paroît en même tems faire remonter cette collection dans le siécle passé. Nous laissons maintenant à ceux qui sçavent apprécier les autorités, le soin de décider, si une Lettre manuscrite d'une personne lettrée qui est à Naples, & qui connoît l'Auteur, a plus de poids que la feuille imprimée d'un Journaliste qui est à Venise. Ce seroit le sujet d'une Dissertation plus longue que celle de M. *Mosca* sur les fiévres.

Recherches sur la nature de l'humeur hypocondriaque, & sur les remédes propres à cette maladie, par M. Antoine Fracassini, *Médecin de Vérone, à Vérone* 1756, chez Antoine Andreoui, 207 *pag. in-4°.*

Cet Ouvrage est divisé en trois Parties. Dans la premiere, l'Auteur cherche à caractériser l'humeur hypocondriaque, il examine quel est son siége le plus ordinaire, quels sont ses symptômes, ses effets & son principe; & de toutes ces observations, il conclud que la maladie hypocondriaque n'est autre chose « qu'un dérangement considérable du mouvement oscillatoire des nerfs & des membranes. »

La seconde Partie est distribuée en quatre Chapitres, où l'Auteur distingue les différentes espéces de cette humeur qui varie selon la nature des tempéramens.

Dans la troisiéme Partie, l'Auteur fait voir comment cette maladie dégénere souvent en humeur scorbutique, en phthisie, en asthme & en folie. C'est un préjugé favorable pour l'ouvrage, que l'Auteur l'ait dédié à M[rs] les Académiciens de l'Institut de Bologne. Quand on prend

de tels Juges pour Mécènes, on a droit de compter sur les suffrages du Public.

Dissertazione sopra l'Arte di conservare la vita, del Cavaliere di Taylord, *Medico Oculista Pontificio ec, all'Altezza, Serenissima di* Francisco III. *Duca di Modena, Venezia* 1756, appresso Pietro Bassaglia, *in-8°. pag.* 40.

Dissertation sur l'Art de conserver la vûe, par le Chevalier de Taylord, *Médecin Oculiste de sa Sainteté, dédiée à son Altesse Sérénissime* François III. *Duc de Modene, à Venise* 1756, chez Pierre Bassaglia, 40 *pag. in-8°.*

L'Auteur avoit déja publié une Dissertation sur l'Art de rétablir la vûe; il expose dans celle-ci les moyens de la conserver. Rétablir & conserver, voilà les deux grands objets de la Médecine. Le second qui seroit le plus utile au monde, est ce me semble, le plus négligé. Sans doute parce qu'ayant des effets moins sensibles, il n'est pas le plus lucratif. Les hommes tiennent plus souvent compte des maux dont on les délivre, que des biens qu'on leur fait. Mais un Médecin qui sçait trouver dans sa grandeur d'ame le prix de ses services,

ne s'occupe pas moins des préservatifs que des cures. M. *Taylord*, après avoir travaillé pendant vingt ans à guérir les maladies des yeux, employe aujourd'hui tous les fruits de son expérience à les prévenir. La foiblesse & les défauts de la vûe, dit-il, viennent de deux sources. L'une qui est très peu connue, a son siége dans le cerveau. L'autre vient de causes étrangeres, telles que sont l'application à des ouvrages trop déliés, ou une trop longue assiduité à la lecture. Toutes ces choses peuvent altérer l'humeur aqueuse, l'humeur crystalline & le fonds de l'œil. Dès-que l'organe est vitié, les objets ne faisant point une impression fixe & déterminée, changent d'apparence, de diamétre, de figure, de couleur, & de-là viennent ces images troubles & phantastiques, qu'on appelle *des mouches volantes*. L'Auteur rejette l'opinion des anciens sur la *goutte sereine*, & sur la cause de toutes les foiblesses de la vûe, qu'ils attribuoient à l'obstruction du nerf optique. Il indique une nouvelle méthode pour rétablir à leur place & à leur ton (*nel loro tuono*) les nerfs de la rétine, & pour remonter les mouvemens de la prunelle. Enfin, il ne cesse de recommander l'usage des lunettes. Il

distingue à cette occasion les verres convexes des verres concaves, & prétend que les premiers affoiblissent les arteres de l'œil, qu'il ne faut donc pas se hâter de s'en servir; & que les seconds au contraire étant très-propres à conserver la vûe, on ne doit pas attendre un âge trop avancé pour en faire usage. Il conseille beaucoup aux Anatomistes la lecture de trois ouvrages modernes de l'Oculiste Anglois, qui sont *le méchanisme de l'œil, le traité du véritable siége de l'organe immédiat de la vûe, & la cause générique des maladies des yeux.* Tous ceux qui connoissent le mérite & la réputation de l'Auteur, l'exhortent également à ne pas faire languir plus long-tems l'impatience du Public sur, la magnifique Edition de l'ouvrage qu'il a promis depuis longtems. Ce sont deux Volumes *in-folio*, où l'on verra toutes les nouvelles découvertes sur l'œil & sur les maladies de la vûe, en 243 figures avec l'explication; & d'un autre côté, une pareille description de tous les instrumens méchaniques, dont l'Auteur s'est servi dans l'exercice de son art, & dont le nombre monte jusqu'à deux cens.

Lettere intorno la Medicina de Cavalli. In Arimino, nella Stamperia Albertiniana 1756, in-8°.

Lettres sur la Médecine des Chevaux. A Rimini, à l'Imprimerie Albertine 1756, in-8°.

M. le Comte *Charles Bonsi* de Rimini, Auteur de cet ouvrage, cherche d'abord à en justifier le projet par ce beau passage de Végéce. *Si l'on se fait gloire d'avoir de beaux chevaux, comment y auroit-il de la honte à s'occuper de leur guérison? Me blâmera-t-on de chercher à conserver, ce qu'on me loue d'acquerir & de posséder? L'art de guérir est toujours honorable.*

L'Ouvrage de M. *Bonsi* ne peut donc qu'être bien accüeilli; sur tout si l'exécution répond à la justesse du dessein. Son Livre contient six Lettres que l'Auteur écrit à un Ecuyer de ses amis, qu'il suppose novice dans l'art de soigner les chevaux. La premiere lettre n'est que pour servir d'introduction aux autres. La seconde contient quelques avis sur les soins journaliers qu'il faut prendre, pour tenir les chevaux bien sains, & sur la précaution de les purger une fois

l'année au printemps, ou dans l'automne. La troisiéme traite des diverses sortes de purgation qui conviennent aux chevaux. L'Auteur propose la suivante comme la meilleure pour les chevaux faits. Elle consiste à leur donner deux onces de stibié d'hongrie, ou d'antimoine cru mêlées dans le son, pendant l'espace de 30 ou 40 jours, en leur faisant faire un exercice modéré. Indépendamment d'une expérience de douze ans, par laquelle M. de *Bonsi* s'est assûré de la bonté du remede, il prétend d'après de bonnes observations physiques, que l'antimoine n'est point un minéral si fort à craindre qu'on le pense; & qu'il est sur-tout très-convenable aux chevaux. La quatriéme lettre tend à prévenir son éleve contre les secrets des empiriques, & à l'engager à l'étude des principes de la théorie. Personne, dit l'Auteur, ne doit se mêler de traiter les chevaux, s'il ne connoît la structure de leur corps, s'il n'a pas étudié les causes, les signes, & la nature de leurs maladies, & s'il ne s'instruit pas de tous les moyens les plus propres à reparer les dérangemens de l'économie animale. Dans la cinquiéme lettre, il traite de l'anatomie du cheval, & il donne

l'explication d'un squelette tiré d'après nature. Il prétend à cette occasion que les planches Anatomiques de M. *Gaspard Saunier*, publiées à la Haye en 1734, sont exactement copiées sur celles du Sénateur Charles *Ruini*, qui parurent pour la premiere fois à Bologne en 1598. L'Auteur invite le public à confronter les deux Ouvrages, pour se convaincre de la fidélité de M *Saunier* à copier jusqu'à la grossiereté des Estampes de *Ruini*. Mais il ne pardonne pas à l'Auteur François, ce ton d'assûrance avec lequel il dit. *L'Anatomie de toutes les parties du cheval que je donne, & que j'ai fait dessiner d'après nature avec soin & avec de grandes dépenses, n'est pas la moindre partie de ce Livre.* En effet, un Ecuyer doit avoir de la franchise, & ne pas se faire honneur d'un plagiat, comme les petits Auteurs, & les médiocres Artistes.

La sixiéme Lettre roule sur le flux de ventre des chevaux, & sur la maniere de les en guerir. L'Auteur indique pour cet effet des remedes très-simples & tout naturels; il se mocque avec raison, des prétendus secrets que les charlatans débitent sous un air de mistère. Il met au rang de ces honnêtes impostures le

secret de M. *Carbon de Begrieres*, dans son Ouvrage intitulé, *la Science ou Manuel des Ecuyers; sur les différents remedes souverains, pour la guerison des maladies qui arrivent aux chevaux. A Paris, 1751. in-8°.* M. de *Begrieres*, en donnant pour un spécifique singulier, la méthode de lier étroitement avec un cuir, la partie supérieure du tronc de la queue au cheval malade, ajoute qu'il *faut que cette ligature soit de peau de cerf, & non d'autres; autrement il ne gueriroit pas.* Peut être M. de Begrieres donne t'il ce remede de bonne foi; dans ce cas c'est une erreur moins blâmable qu'un mensonge, mais également sujette à la critique. M. le Comte de *Bonsi* qui ne paroît pas disposé à faire grace aux fautes, se propose de combattre dans un autre ouvrage, divisé en six Lettres comme celui-ci, le sentiment de M. de la Fosse, *sur le véritable siége de la morve des chevaux, & les moyens d'y remédier.* Je me suis un peu étendu sur cet ouvrage, parce qu'il m'a paru propre à intéresser votre Nation, par l'espece de guerre que notre Auteur semble déclarer aux François qui ont écrit sur la même matiére. Vous voyez que ce commerce Litteraire que vous avez avec

toute l'Europe, peut être utile. Un Ecrivain étranger ne craindra point de s'attirer des ennemis, en prononçant librement sur les ouvrages de votre Nation; la haine ou la flatterie n'altéreront point ses jugemens, & s'il y entre de la partialité, ce ne sera que lorsque les opinions purement nationales se trouveront compromises.

ANTIQUITÉS.

Vous avez lû dans l'Odyssée, qu'il y avoit devant la porte du Palais de Nestor des siéges de pierre, d'une blancheur & d'un vernis très-éclatant. Un Antiquaire a prétendu que c'étoient des siéges de marbre. Mais si Nestor en avoit à Pyles, pourquoi Ulisse n'en auroit-il pas eu à Ithaque; puisqu'aussi bien, comme dit quelqu'un, les siéges sont de la même date que le besoin de s'asseoir, (*le seggie nacquero col deretano?*) On vient donc de trouver dans l'isle de Céfalonie, un des siéges d'Ulisse: en voici les preuves. 1°. On lit dans l'Odyssée que les Courtisans de Pénélope, sortirent du Palais, hors de la grande muraille de la Cour, & qu'ils s'assirent devant la porte. Mais sur quoi, disent nos Antiquaires, si ce n'est sur des siéges de

marbre? 2°. Le siége qu'on a déterré, porte l'Inscription suivante en lettres Grecques. (*TRONOS ODISSEOS*) Ce siége est de marbre un peu rompu, & miné par le tems, mais enfin l'Inscription décide, & prouve qu'alors tous les siéges étoient marqués par le nom du maître de la maison. Quoiqu'il en soit de la vérité de cette explication, ce morceau de marbre a été vendu à un Anglois pour cent livres sterling. Ne vous étonnés pas de cette manie des Etrangers pour les antiquités; il n'y a pas jusqu'aux Tailleurs en Italie, qui n'en soient curieux; & l'on en a vû tel qui prétendoit avoir dans un vieux cabinet, un pendant d'oreille de Zénobie, le poignard de Brutus, & un gond des portes de Troye. Mais ceci n'est autre chose que ce qu'on appelle un *tour du métier*, c'est-à-dire, une de ces honnêtes fraudes dont les fripons se servent pour corriger les sots. Venons à quelque chose de plus sérieux.



Diatribe

Diatribe de Caëtan Capece Théatin, Professeur Royal de Morale à Naples, sur un ancien devant d'Autel de l'Eglise Grecque, conservé depuis long-tems dans l'Eglise des Peres Théatins. A Naples, 1756. gravé par Valentin Azzolini.

CET ouvrage est de 105 pages in-4°. Le devant d'Autel dont il est question, est de soye rouge, brodé en or, avec des figures & une inscription Grecque tout autour. L'Auteur recherche le tems & l'endroit où ce monument a été fait, & prouve à cette occasion que l'usage des devant d'autels est très-ancien même dans l'Eglise Grecque, contre le sentiment de Thierce, qui soûtient le contraire dans ses Dissertations Ecclésiastiques sur les principaux autels des Eglises. Il examine l'Inscription & l'explique, ainsi que les figures du devant d'autel. L'Auteur est un homme recommandable par sa naissance & par son érudition. Le commun des Lecteurs a trouvé sa Dissertation bien traitée; mais les Censeurs disent qu'un vieux morceau d'étoffe ne valoit pas cent pages d'écriture.



Antiquités chrétiennes sur le culte de S. Jean-Baptiste, par le Pere Paul Paciaudi, *Clerc Régulier, Historien de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem; avec un commentaire sur la Liturgie de ce même Ordre. A Rome, chez les Pagliarini,* 1755. *in-4°.*

CE sont neuf Dissertations. La 1e. traite de toutes les Eglises du monde dédiées à S. Jean-Baptiste. La 2e. des fonds Baptismaux mis sous sa protection. La 3e. des Fêtes célébrées, en son honneur, dans toutes les Eglises de la Chrétienté. La 4e. de la Liturgie & des priéres en usage dans les Eglises Grecque & Latine, pour la fête du Saint. La 5e. des anciennes images de S. Jean, soit en sculpture ou en peinture. La 6e. des reliquaires, des dyptiques, des obélisques, & de tous les monumens qui lui sont consacrés par la piété des Fidéles. La 7e du culte & de la dévotion de l'Ordre de Jérusalem, pour S. Jean. La 8e. de quelques cérémonies profanes, pratiquées chez divers Peuples Chrétiens, le jour de la S. Jean. La 9e. enfin de quelques rits particuliers à l'Eglise de S. Jean de Jérusalem. On ne pouvoit étaler une plus vaste érudition, ni faire

des observations plus utiles à l'Histoire Ecclésiastique, que celles de l'Auteur. Il prouve, par exemple, que les Chrétiens ont eu des Eglises publiques avant le second siécle, que si les Chrétiens de la primitive Eglise baptisoient dans les fleuves, ce n'étoit point parce que leur extrême pauvreté ne leur permettoit pas de construire des Fonds Baptismaux, mais pour imiter le Baptême de J. C. dans le Jourdain; il dit que les Fonds Baptismaux étoient voisins du domicile de l'Evêque, parce que les Evêques seuls baptisoient dans les premiers tems. Il prouve que dans les festins de Baptême on se servoit de vases, où étoit l'effigie de S. Jean. Il parle des *Homero-Baptistes* ou des Chrétiens de S. Jean, il rapporte leurs erreurs & les réfute. Enfin les recherches rares & curieuses que le P. *Paciaudi* fait sur la dévotion des Chevaliers de Jérusalem à S. Jean leur Patron, prouvent que le grand Maître D. Emmanuel Pinto, ne pouvoit choisir un meilleur Ecrivain, pour faire une Histoire digne de la réputation & du mérite de l'Ordre le plus célèbre, & le plus respectable de la Chrétienté.



POESIE.

LA nature pour dédommager le sexe le plus foible, devoit lui donner tous les dons de plaire, les graces & les talents agréables. Comme les ressources de l'esprit & le goût des beaux Arts, sont propres à contrebalancer l'empire de la force, c'eût été une injustice de les refuser à ce Sexe, qui fait d'ailleurs l'ornement de la Société. Aussi tous les siécles & tous les peuples policés ont-ils vû des femmes se distinguer dans la république des Lettres. L'Italie en compte encore aujourd'hui de très-illustres. Madame *Agnesi* à Milan, Madame *Bassi* à Bologne, & Mademoiselle *Ardinghelli* à Naples, font l'éloge de leur sexe, & la gloire de leur Patrie. Mais on se plaît à remarquer l'impartialité de la nature dans la distribution de ses faveurs, quand elle accorde à des femmes le don de la Poësie, comme un nouveau moyen d'enchanter; je dis le don, parce que je veux vous parler d'une espece singuliere de Poëtes, qui tiennent tout de la nature, & ne doivent rien à l'étude: ce sont ceux que nous appellons en Italie, *gl'improvisatori*, les Poëtes à l'impromptu. Versifier

à l'impromptu, *all'improviso*, n'est autre chose que faire des vers sur le champ, & les débiter tout-à-coup, comme par une espece d'inspiration. Toutes les Nations ont eu de ces sortes de Poëtes, & les premiers vers sont nés sans travail. La Gréce a produit un Philoxène à Cithére, un Maracus & un Carmus à Syracuse, & un Diogene à Tarse. Cette Ville avoit même une Académie où l'on s'exerçoit à ce genre d'escrime. Chez les Romains, Archias de Tarente si bien célébré par Cicéron, & Fannius Palemon se firent un nom à composer & reciter des vers sur deux pieds, comme disoient les Latins, c'est-à-dire, sans préparation, & sans changer de place. L'Italie devoit par l'harmonie & la douceur de sa langue, surpasser toutes les autres Nations dans cette carriére. Chaque Ville de ses Etats a fait ses preuves de mérite & de talent à cet égard. Mais on diroit que le Dieu des vers aime à répandre ses plus vives influences sur la Toscane. C'est-là que les graces enseignent l'élégance & l'aménité du langage. Un Poëte Lombard, Napolitain, ou Sicilien, n'aura jamais l'avantage d'un Poëte Toscan, Que celui-ci écrive, ou qu'il parle, c'est un homme divin. Par-

mi les Poëtes inspirés, les plus fameux qui vivent encore, sont M. Paul *Rolli*, connu même au delà des Alpes, par des Poësies imprimées; le P. Marc Antoine *Zucco*, Religieux Olivétain, qui fait des vers sur les matiéres les plus abstraites de la Philosophie, avec plus de facilité qu'on n'en parle communément; & le P. Dominique *Luchi* de Pavie, admiré par tous ceux qui l'ont entendu, comme un prodige de la nature. On doit mettre au même rang, Madame *Morelli* de Pistoie. Son talent singulier pour la Poësie, lui mérita dès l'enfance la protection de la Princesse de Colotrano, qui l'amena à Naples. Elle y trouva des admirateurs, & un homme de distinction pour époux. Elle est actuellement à Rome, où tous les Gens de Lettres lui font une cour assidue, pour avoir le plaisir de l'entendre. Nos Prélats eux-mêmes vont écouter ses vers avec plus d'empressement qu'on ne court à leurs sermons. C'est un charme de la voir au milieu de la plus brillante assemblée, réciter avec une grace infinie les vers les plus heureux sur tous les sujets qu'on lui propose. Des Poëtes du pays, entr'autres M. l'Abbé *Golt*, & M. l'Abbé *Versari* ont voulu entrer en

lice avec elle ; mais dès qu'une fois l'enthousiasme poëtique l'avoit échauffée, vous l'eussiez vue s'élancer comme un torrent, entraîner tous les esprits par l'abondance & la rapidité de sa verve, & laisser ses rivaux dans l'étonnement & la confusion. Le prodige est au point qu'on croiroit, à l'entendre sans la voir, ou qu'elle lit un livre, ou qu'elle répéte des morceaux appris à loisir. Ce talent naturel se trouve encore cultivé chez elle, par l'usage du grand monde & la société des Sçavans. Elle réunit ainsi dans un heureux accord, la culture de l'art à la richesse de la nature. Mais si nous avons des Poëtes d'instincts, nous ne manquons pas de rimeurs sans génie, & si ceux-là sont heureusement maîtrisés par la nature, ceux-ci tentent envain de la forcer.

Il Giulo Sabino, *Tragedia di Filippo* Tarenta, *in Roma presso gli eredi* Barbiellini, 1756. *in*-4°.

Jules Sabin, *Tragédie de Philippe* Tarente. *A Rome, chez les héritiers* Barbiellini, 1756, *in*-4°.

L'AUTEUR a voulu s'écarter de la route battue du Théâtre Italien, afin de se rapprocher des Grecs. Son intention

étoit louable ; mais il ne suffisoit pas, pour la remplir, de faire un Drame en vers Endécassyllabes, & sans Ariettes. Il falloit de plus un sujet noblement dessiné, un plan bien économisé, des caracteres dignement soutenus, un style élevé ; point de scenes traînantes, de récits ennuyeux, de pensées basses & triviales, de vers prosaïques. Cette Tragédie a été imprimée avec toute la dépense qui auroit pû convenir à un bon ouvrage. Le papier, le caractere, l'estampe du frontispice, tout est beau dans l'édition, hors la Tragédie même. Elle est dédiée à S. E. le Cardinal *Corsini*, qui ne méritoit pas un si mauvais présent.

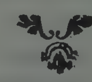
Il Vitello d'oro, Tragedia del P. D. Francesco Ringhieri *Bolognese Monaco Ulivetano, e Lettore di Theologia, in Padova*, 1756, *nella stamperia* Conzatti, *in*-8°. *pag.* 96.

Le Veau d'or, Tragédie du Pere D. François Ringhieri, *Religieux Olivetain, & Lecteur de Théologie, à Padoue*, 1756. *De l'Imprimerie de* Conzatti, 96 *pag. in*-8°.

VOUS êtes peut-être surpris de voir des Professeurs de Théologie, être Ora-

teurs ou Poëtes ; c'est qu'on est Orateur ou Poëte par nature, & Théologien par accident ; & vous sçavez qu'il est difficile d'étouffer entiérement les talens naturels. Vous avez beau fuir le Démon des vers, il vous poursuivra jusqu'à l'Autel, au barreau, dans le Cloître, & même dans les chaires de Théologie. Qu'arrive-t-il ? Qu'on est quelquefois mauvais Theologien, ou mauvais Poëte, ou qu'on ne remplit bien aucun rôle. C'est assez l'ordinaire des esprits médiocres, de confondre la manie avec le talent ; & parce que leur oreille est naturellement montée à la cadence des vers, comme à la mesure de la musique, de s'imaginer avoir la Poësie infuse. On peut rimer & chanter juste, sans être ni Musicien ; ni Poëte. Il y a loin du mécanisme au génie, & souvent du génie au bon goût. Celui-là dépend entiérement de la nature, & celui-ci tient plus de l'éducation. Heureux les esprits en qui l'une résiste toujours aux mauvais effets que l'autre produit souvent. La Métaphysique des écoles n'éteindra point en eux le germe divin de la Poësie : tel est le sort du P. *Ringhieri*. On n'apperçoit dans sa Tragédie le Théologien qu'au choix du sujet, qu'il a pris

dans l'Ecriture, & aux efforts qu'il fait pour exempter la Tribu de Levi, du crime d'Idolâtrie. Il prétend que lorsqu'Aaron fit élever le Veau d'or, ce fut, non en qualité de Grand Prêtre, mais comme Chef du peuple, en l'absence de Moïse. Cette distinction est fort heureuse pour le Sacerdoce ; mais elle semble tenir un peu trop des subtilités scolastiques qu'on reproche quelquefois aux Théologiens d'employer pour disculper les Patriarches ; au lieu de recourir à la clémence divine, plus grande encore que la foiblesse & les iniquités des hommes. Mais pour considérer aussi le P. *Ringhieri* sous deux rapports, il est plus heureux Poëte que Théologien. Sa Tragédie est en cinq Actes, ses vers sont quelquefois rimés, & quelquefois sans rime ; il a changé souvent de mesure afin d'éviter la monotonie, & non content de s'éloigner de la forme usitée au Théâtre Italien, ainsi que M. *Tarente*, il a de plus que lui, semé des beautés dans sa nouvelle route.



Rime del Sigre. Flaminio Scarselli, *coll'-Apocalisse di S. Giovanni in versi Italiani.* Colle ameno. 1756, *in*-8°.

Poësies de M. Flaminius Scarselli, *avec la traduction de l'Apocalypse de S. Jean, en vers* Italiens. *A* Colle ameno. 1756, *in*-8°.

Nous sommes inondés de recueils de Poësies. La plûpart tiennent de la place dans un coin de bibliothéque, comme elles faisoient dans le portefeuille de l'Auteur; mais elles n'y figurent pas mieux, & n'en sont pas moins condamnées à l'oubli. Celles de M. *Scarselli* méritoient un autre sort. Envain vouloit-il les dérober au grand jour; comme elles étoient déja répandues dans la société, on n'a pas attendu son consentement pour les publier. Ce sont des Sonnets, des Chansons, des Odes Anacréontiques écrites avec beaucoup d'élégance & de facilité, c'est le caractere de l'Auteur. Son pinceau n'a point de traits saillans, ses teintes ont plus de vérité que de force. M. *Scarselli* s'étoit déja fait un nom dans la Littérature par sa traduction de Télémaque en vers, & par des Tragédies dont je vous ai

donné quelque idée. (*a*) On vient d'ajoûter à ce recueil de ses piéces fugitives, sa Traduction de l'Apocalypse en vers, que l'Auteur avoit publiée lui-même à Bologne, & qui fut réimprimée en 1750. Cette troisiéme édition est meilleure que les autres. Dans cet ouvrage, l'esprit de l'Auteur s'est élevé à la sublimité de son sujet, & les mysteres qu'il chante, semblent se prêter à la clarté de sa Poësie.

Voici encore des Sonnets, ils ont la vogue en Italie, comme les Madrigaux en France; c'est par-là qu'un jeune Poëte fait son entrée au Parnasse & dans le monde. Nos Phylis aiment les vers autant que les fleurs, & le bouquet doit toujours être accompagné du Sonnet. En voici un composé, le croirez-vous? par un Mathématicien; c'est Alexandre *Marchetti*, mort en 1714, à l'âge de 83 ans, dont les Poësies ont été publiées en 1755, par son fils. Il remplit successivement la chaire de Philosophie, & celle des Mathématiques à Pise; mais il étoit trop bon Poëte, on l'accusa de n'être que médiocre Philosophe. Un de ces hommes qui ne sçauroient faire du bruit,

(*a*) Voyez le Journal de Décembre 1756, pag. 30.

qu'en faisant du mal, un Critique attaqua son livre *de la resistance des solides*, & prétendit que cet ouvrage n'annonçoit point un Mathématicien. M. *Marchetti* fils de l'Auteur, vient de faire l'Apologie de son pere, dans le recueil de ses œuvres, où il a inseré les Lettres & les jugemens de plusieurs Hommes illustres, pour répondre à l'accusation du Critique; mais afin de vous donner d'abord une idée de son talent pour la Poësie, je ne veux citer aujourd'hui que ce Sonnet.

Sian pur gli occhi di Filli a par del sole
Ardenti e vivi, abbia di neve il petto,
Sparsa la bocca di cinnabro eletto,
Perle chiuda in bianchezza al mondo sole;
Escan quindi dolcissime parole,
Atte a far molle ogni più duro affetto;
Ceda il pregio al ben crin l'oro più schietto,
Vincan le guancie sue rose e viole;
Sembri avorio la fronte, il collo, il seno,
Che con gara gentil d'arte, e natura
Di leggiadria, di venusta sia pieno.
Poco sia, se a si nobile fattura
Manca, quasi aurea luce à ciel sereno,
Grazia d'ogni belta legge e misura.

» Donnez à Phylis des yeux vifs & brillans comme le soleil, une gorge blanche comme la neige, une bouche aussi vermeille que le cinnabre le plus fin; joignez à la pourpre de ses lévres l'é-

» clat des plus belles perles; que cette bouche ne s'ouvre que pour laisser sortir la voix la plus touchante & des paroles capables d'amollir tous les cœurs insensibles; que l'or le plus pur ne soit pas comparable à ses blonds cheveux; que le coloris de ses joues efface la rose & la violette; que l'yvoire semble respirer sur son front & sur son sein, que sa taille accomplie soit un chefd'œuvre de l'art & de la nature: c'est peu, si Phylis manque de grace; de cette grace qui, telle que la lumiére dans un Ciel serein, fait l'ame, le prix & le charme de la beauté.

MELANGES.

Lettere diverse di Gaspazo Gozzi, *volume secundo, in Venezia*, 1756, *appresso Giov. Baptista* Pasquali, *in*-8°. *par. I. pag.* 112. *par. II. pag.* 48.

Lettres diverses de Gaspar Gozzi, *second volume, à Venise* 1756, *chez Jean-Bapt.* Pasquali, *in*-8°. *part. I.* 112 *pag. Partie II.* 48 *pag.*

Vous allez connoître le ton de l'ouvrage & le caractere de l'Auteur, par le nouveau titre qu'il donne à son livre

dans un avis à son libraire : *Lettres sérieuses & plaisantes, mêlées de caprices, de folies & même de bêtises, sur divers points de morale, où l'on employe tantôt le style de l'Histoire, & tantôt le voile de l'allégorie, avec des Nouvelles, des Fables, & des Dialogues, partie originaux, partie traduits du Grec, & quelques petites piéces en vers, Livre plein de censures & d'éloges.* Après ce titre il faut un échantillon de ces piéces.

» Ainsi que l'eau s'élance à gros bouil- » lon de l'alambic ouvert, je vois les » jeunes Filles se répandre à grands flots » dans les promenades, par toutes les » portes de la Ville. Irai-je comme les » sots demander, qui est celle-là ; com- » ment s'appelle celle-ci ? Non : ce sont » leurs caractéres, & non pas leurs noms » que je veux sçavoir ; je me plais à lire » dans leur ame, & tout ce que j'y vois » me fait rire & m'amuse. Les voilà sé- » parées en deux bandes : les plus bel- » les vont au clair de la lune, & les » plus modestes à l'ombre. *O quelle pu- » deur* ! disent celles-là ; *ces Dames font » très-bien de se cacher, & de ne se faire » voir qu'aux papillons. Oh les impuden- » tes* ! disent celles-ci ; *la marchandise » est en vente, approchez, Messieurs.* J'en-

» tendois tous ces propos en passant, » je m'arrête un moment pour considé- » rer ce joli peuple. Les unes volent » comme des hirondelles, & les autres » vont à pas de tortue ; l'une aussi ten- » due que les cordes d'un violon, marche » & revient gravement sur ses pas ; l'au- » tre va tortillant comme une oie (*di- » mena gli ondeggianti lumbi.*) Celle-là » leve fiérement la tête, & celle-ci pan- » che mollement le col sur une épaule ; » telle appuiant le pouce sur les flancs, » jette le coude en arriére ; & telle ne » fait qu'ouvrir & fermer son éventail. » Oh ! que d'heureux pronostics pour la » population, s'écrieroit Hippocrate, » *Oh quai diversi casi uterini* ! Quel climat » est donc celui-ci, qui met toutes les » Filles en convulsion ! *Qual clima è » questo che Donzelle e donne convulse » rende ?* c'est un pays d'enchantement. » O Hippocrate ! la vie est courte, tu » dis vrai, & les progrès de l'art sont » lents ; mais le tems a produit de nou- » velles découvertes.

C'est un morceau de Poësie, que vous venez de lire, & une description des soirées de la place, à Venise. Il faut être sur le lieu de la scene pour admirer ce spectacle ; mais ces sortes de scenes se

répetent par-tout. La coquetterie & la jalousie, l'air de folie ou d'indolence sont de toutes les promenades publiques. On voit sans doute à Paris comme à Venise, la gravité prêter au ridicule, & l'étourderie à la critique ; on doit trouver dans le même jardin des groupes pour Callot, & des tailles pour Rubens ; c'est-là qu'on apprend, je m'imagine, le manége des yeux, les airs de tête, le jeu des bras, l'exercice de l'éventail, la souplesse des révérences, & tout cet art profond d'attitudes & de mouvemens, qui compose le mérite essentiel d'une femme à la mode. Puisque nous sommes sur un Article de plaisanterie & de satyre, il faut que je vous rapporte une anecdote littéraire d'un de nos plus fameux Satyriques. Il s'agit d'une Lettre de l'Aretin trouvée depuis deux ans dans les Manuscrits de la maison de Tornimbéni, à Padoue. Elle est écrite de la propre main de cet Auteur célébre, & sert à éclaircir un endroit de sa vie, où il est parlé de ses amours avec une certaine *Angèle*, femme de *Sérena*, de laquelle il fait souvent mention dans le premier volume de ses Lettres. Il avoit composé à sa louange des Stances qu'il vouloit dédier à l'Impératrice.

Quoique sa passion n'eût rien que d'honnête, à l'entendre, cependant l'époux & la famille d'Angèle qui ne se reposoient pas trop sur la pureté de ses intentions, se scandaliserent de ce commerce ; & les mauvais bruits qu'il avoit occasionnés firent qu'Angèle rompit avec l'Aretin. Celuici écrivit au mari la Lettre suivante, datée de Mars 1528.

Au magnifique Seigneur, Jean-Antoine Serena, mon compere & mon très-cher fils.

MON très-honoré Compere,

» Je ne puis qu'être vivement offensé » de vos allarmes & de celles de vos » parens, après la peine que je me suis » donnée, pour éterniser le nom de vo- » tre épouse. Sçachez que je l'ai ren- » due la personne la plus illustre qui ait » été, qui soit encore, & qui sera ja- » mais dans votre famille, ou dans la » sienne. Les vers que j'ai faits pour » elle, ont dû exciter l'envie. Cepen- » dant je les ai composés avec les senti- » mens d'estime & de pur attachement » que j'aurois eu pour vous-même. J'ai » voulu que les Reines apprissent à faire » cas des gens de mon espéce. Y a-t-il » quelque femme du plus haut rang qui

» puisse se vanter que l'Aretin, le fléau
» des Princes, ait immortalisé sa mé-
» moire comme celle *d'Angele Séréna* ?
» Les Papes, les Rois & les Empereurs
» s'estiment trop heureux d'échapper
» aux traits de ma critique. Voilà le Duc
» de Ferrare qui envoie un Ambassa-
» deur chez moi avec de l'argent, parce
» que je ne veux pas aller à sa Cour.
» Demandez à Messieurs Jérome Lerca-
» ro, & Jean Augustin, marchands de
» Genes, s'ils ne m'ont pas payé une
» lettre de change de cent écus, pour la
» pension annuelle que vient de me faire
» le Prince de Salerne, avec une an-
» née d'avance. Mais qu'ai-je besoin
» de cet étalage ? Je ne prétends me
» faire aimer ni craindre de personne ;
» & je me garderai bien de vous ren-
» dre la fable & le jouet du public ;
» quand bien même vous auriez tenu sur
» mon compte tous les propos injurieux
» qu'on m'a rapportés. Je ne puis y
» ajoûter foi, il y auroit trop d'in-
» gratitude & de bassesse de votre
» part. Toute l'Italie est pleine du nom
» de ma commere votre femme ; tous
» nos écrivains se sont fait honneur de
» la célébrer. La moitié de l'Univer-
» sité de Padoue est venue à Vénise pour

» connoître l'Héroïne de mes vers. La
» Duchesse d'Urbin a voulu voir la mai-
» son de la *Séréna*. Son nom va passer
» sous les yeux de l'Auguste Impératri-
» ce ; mais je suis fâché d'avoir à ré-
» pondre à toutes les Dames de la Cour
» qui me parleront d'elle, que je n'ai
» gagné pour prix de mes éloges que sa
» haine & celle de sa famille. Dites, je
» vous prie, à votre épouse de fuir les
» médisans qui la déshonorent, & non
» pas un homme qui travaille à la faire
» vivre éternellement. Je l'ai toujours
» regardée comme ma fille, & je ne
» la chérirai jamais qu'en pere. Quoi !
» parce qu'une homme sans ame &
» sans esprit aura calomnié mes senti-
» mens, il faudra l'en croire ? Ecoutez
» d'abord tous les grands personna-
» ges qui me connoissent, & dites en-
» suite ce qu'il vous plaira. Ma com-
» mere devroit se souvenir que j'ai pré-
» féré son estime à la protection, à l'ar-
» gent, & à tout ce qu'auroit pû me va-
» loir la même complaisance pour toute
» autre Dame que ce fut. Que n'aurois-
» je pas obtenu d'elles par mes vers ?... Je
» suis cependant à vous plus que jamais ;
» je vous adopte encore pour mon fils,
» & je suis prêt à donner jusqu'à mon

» sang pour vos interêts ; mais du moins,
» si ma commere fuit, quand elle me
» voit ; qu'elle se laisse saluer par mes
» filles, qui l'adorent, l'aiment, &
» l'honorent malgré qu'elle en ait. J'es-
» pere que lorsqu'elle sera parvenue à
» l'age de discrétion, elle rougira du
» mépris qu'elle fait aujourd'hui de moi,
» & des services que je lui ai rendus
» dans les vues les plus désintéressées &
» les plus dignes d'un honnête homme.
» Le temps viendra que vos neveux
» montreront cette lettre, comme un
» monument précieux & honorable.

La Prophétie de l'Aretin est accomplie. M. *Tornimbéni* qui vient de publier cette Lettre, est un des descendans de celui à qui elle avoit été écrite. Vous y voyez la liberté de cet Ecrivain, & l'estime qu'il faisoit de lui même. Elle est outrée sans doute, mais je ne suis point de l'avis d'un Journaliste de Venise, qui ne comprend point comment les Princes ne faisoient *pas assommer cette bête*, au même prix qu'il leur en coûtoit pour lui fermer la bouche, ou pour adoucir son fiel. Je suis surpris qu'une pareille idée vienne d'un Auteur critique ; mais il faut peut-être flatter les grands, pour déchirer les petits à son aise.

Opuscules de François Ferrant, *Patricien de Rhèges, recueillis & publiés par* Caëtan Ferrant *son frere, à Naples* 1756, chez Simon, *in*-4°.

C'est un mêlange d'Epigrammes, de Distyques, d'Elégies, d'Eglogues, d'Epitaphes, d'Inscriptions & d'Epitres Latines ; tout cela est suivi d'une addition ou d'un supplément Latin au chapitre sur *les Archevêques de Rhèges*, traité par Ferdinand *Ughelli* dans son ouvrage intitulé, l'Eglise d'Italie, (*Italia sacra.*) Après ce morceau d'érudition qui se trouve au milieu du livre, on voit des Chansons, des Sonnets & d'autres Poësies Toscanes. Les vers en sont bons ; mais les pensées en sont médiocres. L'Auteur est très-versé dans le droit Canon, & dans tout ce qui a rapport à l'Histoire sacrée. Il étoit Avocat du Fisc Apostolique à Naples ; il vient d'être nommé Evêque d'Andria dans la Province de Bari. Vous voyez que la Poësie, même profane, n'exclud point ici de l'Episcopat, & que les Favoris d'Apollon le sont aussi du S. Pere.

Idea del Buon Artigliere, in Verona 1756. *per Dionisio* Ramanzini *,in-4°.* 48.*pag.*

Idée d'un bon Officier d'Artillerie, à Vérone, 1756. *chez Denis* Ramanzini, *in-4°. pag.* 48.

C'est un ouvrage pour les Ingénieurs. Il est écrit en forme de Lettre d'un élève de l'Artillerie à son Maître. Cette Lettre débute par quatre questions : » En » quoi consiste la perfection d'un hom- » me d'artillerie ? Quand est-ce qu'il » peut se flatter d'exceller dans son art ? » Quels sont les moyens qu'il doit pren- » dre pour arriver à cette perfection ? » Est-il nécessaire que tous les » Officiers d'Artillerie possédent la » Pyrologie ? L'Auteur, qui est M. Thomas *Pedrinelli*, satisfait à toutes ces questions, en homme consommé dans la Pyrotechnie militaire. Il exige de son Eleve, pour être Officier d'Artillerie, de la *valeur*, de la *prudence* & de la *science* ; cette science consiste à faire un feu *régulier, vif & sûr*. L'Auteur applique ses principes au siége & à la défense des Places. De-là il passe à quelques détails sur le transport de l'Artillerie, & il indique l'usage des machines les plus

commodes pour cet effet, il donne enfin des maximes pour l'exercice des Carabiniers & des Canoniers. Il réduit le commandement de ceux-ci à neuf temps ; méthode bien abrégée en comparaison de celle que l'Auteur a trouvée dans un ouvrage d'un Capitaine des Ingénieurs, qui faisoit monter le nombre des commandemens à 49 temps. L'Auteur voulant que son Eleve, soit compté pour une tête dans l'armée, lui promet de nouvelles instructions sur la science du génie, ou l'art de fortifier les places.

Geografica descrizione dei paësi che finora sono il Theatro della guerra presente frà sua Maesta L'imperatrice Regina d'Ungheria e di Bohemia, &c. e sua Maesta Prussiana. In Venezia, 1756, *appresso* Pietro Bassaglia, *in-8°. pag.* 21. *oltre una carta Geografica.*

Description Géographique, avec une carte, des pays qui sont le théâtre de la guerre présente, entre Sa Majesté l'Imperatrice Reine de Hongrie, & Sa Majesté Prussienne. A Venise, 1756, *chez Pierre* Bassaglia, *in-8°.* 21 *pag.*

C'EST une lettre supposée écrite par un

un Officier Autrichien du camp de Konisgratz ; elle présente d'abord la situation des pays actuellement occupés par les armées Autrichienne & Prussienne, & la discussion de divers points historiques sur la Misnie & la Lusace. On y voit comment la partie de la Lusace, qui est située entre l'Elbe & l'Oder, & qui appartenoit jadis au Royaume de Bohême, passa le siécle dernier à l'Electorat de Saxe ; qu'elle fut donnée à l'Electeur Jean George, en reconnoissance des services qu'il avoit rendus à la Maison d'Autriche, en réduisant les Revoltés de cette Province & de toute la Bohême, à l'obéissance de cette Maison. L'Auteur parle à cette occasion des dix-huit Provinces qui composent le Royaume de Bohême, sur lequel un Géographe a mû l'importante question, s'il doit être compris ou non dans les cercles de l'Allemagne. Il faut lire sur-tout l'article de cette Lettre, qui concerne la Comté de *Glatz*. On y apprend qu'elle fut cédée au Roi de Prusse par le Traité de paix de 1742, que ce Prince la perdit en 1744, par l'infraction de ce Traité, & qu'il l'a recouvra en 1745, par celui de Dresde.

Ragionamento sopra la cagione de' tremuoti, del P. D. Andrea Bina, *Lettor di Theologia nel Monistero di S. Benedetto di Mantova, &c. con una Lettera intorno alle meteore infiammate. In Carpi* 1756, *per Francesco* Torri, *in-8°. pag.* 104.

Dissertation sur la cause des tremblemens de Terre, par le P. D. Antoine Bina, *Lecteur de Théologie, au Monastère de S. Benoît de Mantoue, avec une Lettre sur les Météores inflammables. A Carpi* 1756, *chez François* Torri, *in-8°.* 104. *pages.*

L'Ordre de S. Benoît a rendu d'autant plus de services aux Sciences & aux Lettres, qu'il s'est moins occupé des troubles de l'Eglise & des intrigues du siécle. Ses enfans toujours laborieux ne défrichoient d'abord que des terres. Ensuite les occupations de l'esprit succédant au travail des mains, ils n'ont cessé de creuser dans les mines de l'Histoire, de la Chronologie & de la Diplomatique. C'est-là leur patrimoine littéraire, non pas que la Philosophie leur soit entiérement étrangere ; sans chercher d'autres exemples dans les Chroniques de cet Ordre, l'ouvrage que je cite prou-

ve que les PP. Bénédictins peuvent égaler tous les autres corps Religieux dans cette carriere, comme ils les surpassent dans beaucoup d'autres. Le P. *Bina* rapporte le phénoméne des tremblemens de terre au systême de l'électricité. Il prétend que l'eau est un élément rempli de parties homogenes aux matieres électriques qui sont dans l'air; & à cette occasion, cherchant le véritable foyer des volcans souterreins, & s'il seroit expédient de rebâtir Lisbonne sur ses propres ruines, il tire des conséquences tout-à-fait opposées à ce projet. Sa Lettre sur les metéores contient les mêmes principes. Le soleil, dit-il, éléve les vapeurs dans l'athmosphère, comme le feu fait évaporer l'or & l'argent. Le soleil & le feu ne font que séparer & détacher les parties. C'est l'air qui par des tubes capiliaires les attire & forme les exhalaisons. Le nuage est comme un verre électrique. Les rayons du soleil qui tombent sur ce nuage, font l'effet du frottement sur le verre, & de-là viennent les divers météores, tels que les éclairs, les phosphores, les étoiles chevelues, les aurores boréales, qui changent de nature ou de forme, selon l'aspect du soleil, la chute de ses rayons, ou la disposition

des parties ignées & combustibles. L'Auteur appuie ses raisonnemens sur les expériences de M. Franklin, faites à Philadelphie, & de M. Kaëtsner, Professeur à Leipsig; sur les Mémoires de M. Forbin, & sur les Phenoménes électriques publiés à Exford en 1726, par le P. Gordon, aussi Bénédictin.

Storia e Fenomeni del Vesuvio esposti dal P. Gio. Maria della Torre, *cher. Reg. Somasco, Professore di Fisica dell'accademia Arcivescovile di Napoli, e Corrispondente dell'accademia Reali di Francia. In Napoli*, 1755, *presso Giuseppe* Raimondi, *in-4°. di pagine* 120.

Histoire & Phenoménes du mont Vésuve, exposés par le P. Jean Marie de la Tour, *Clerc Regulier de la Congrégation des Somasques, Professeur de Physique au College Archiépiscopal de Naples, & correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris. A Naples*, 1755, *chez Joseph* Raimondi, *in-4°.* 120 *pag.*

L'Auteur est connu dans toute l'étendue de la République des Lettres pour un profond Mathématicien, pour un plus grand Physicien encore, & pour un excellent Observateur. Il n'y a per-

sonne à Naples, qui entende comme lui la Physique expérimentale, soit pour raisonner, soit pour démontrer. Son Histoire du Mont Vésuve ne sçauroit être plus fidele, ni plus exacte. Il la distribue en six chapitres. Le premier est la Description de la montagne, tant des dehors que de l'intérieur qu'il a visités, non sans quelques risques, il en indique tous les chemins, depuis le plus dangereux jusqu'au plus pratiquable. On a taxé ce détail de minutie; mais il ne sçauroit être trop circonstancié pour des Etrangers. Le deuxiéme & le troisiéme chapitres renferment des conjectures sur l'ancienne forme du Mont Vésuve, & sur les changemens qu'il a éprouvés à cet égard, par les révolutions continuelles dont il est le foyer & le théâtre. Le quatriéme, n'est qu'une Table chronologique de ses Volcans, & des Auteurs qui en ont parlé depuis l'an 1631. Le cinquiéme est une analise des matieres qu'il vomit dans ses éruptions; & le sixiéme, une explication assez plausible de la cause de ces Volcans, où l'Auteur fait voir, que la pluie, qui semble faite pour éteindre le feu, sert d'aliment aux incendies périodiques du Mont Vésuve. Cet ouvrage est orné de huit planches très-bien gra-

vées; tout ce qu'elles indiquent est facile à comprendre, grace à la netteté d'esprit du P. *de la Tour*.

Origine de cognomi Gentilizzi nel regno di Napoli, descritta da Gennaro grande, *con alcune dissertazioni dell'istesso Autore fatte per dilucidare vari punti d'istoria, e di filologia attenenti all'istessa materia. In Napoli*, 1756, *appresso Vincenzo* Pauria, *in-4°. pag.* 328.

Origine des Surnoms de famille dans le Royaume de Naples, par M. Janvier Grand, *avec des Dissertations du même Auteur, pour l'éclaircissement de divers points d'histoire & de Philologie, qui concernent la même matiere. A Naples*, 1756, *chez Vincent* Pauria, *in-4°. pag.* 328.

Il est singulier que dans un siécle & dans un pays, où les Sçavans sont entiérement livrés aux recherches de l'antiquité, on ait pû négliger un point d'histoire aussi curieux que celui-ci. On fait de longues Dissertations sur une statue brisée, sur une médaille rompue, sur des lambeaux d'étoffe & des fragmens d'écriture, sur une mode ou sur un usage, qui ne servent qu'à constater la

folie ou la bizarrerie de nos peres, & l'on néglige de ſçavoir leurs noms, qui feroient d'un ſi grand ſecours pour l'eclairciſſement des généalogies. N'en ſoyez pas ſurpris, toutes choſes ont une origine obſcure; les grands fleuves ſortent de deſſous la terre, & les grandes Maiſons d'une ſource ignorée. Ce ſeroit un ſpectacle aſſez plaiſant, ſi la vérité développant tout-à-coup le fil des généalogies, rétabliſſoit les familles de nos jours dans l'état où elles étoient il y a vingt ſiécles; c'eſt alors qu'on verroït ſe renouveller ſur toute la terre l'uſage pratiqué par les anciens Romains, aux Fêtes de Saturne. Mais il faut laiſſer au temps à faire ces révolutions inſenſibles, dont il n'appartient qu'aux Philoſophes de jouir d'avance. L'ouvrage de M. *Grand* n'en eſt pas moins important, puiſqu'il tend à affermir l'ordre établi, & à conſacrer les diſtinctions des familles par l'ancienneté de la poſſeſſion. Pour fixer l'époque de l'origine des ſurnoms dans le Royaume de Naples, il partage ſa diſſertation hiſtorique en quatre parties. Dans la premiere, il remonte au temps où ce pays étoit occupé par les Grecs. Dans la ſeconde il deſcend au temps des Romains, lorſque toutes

les Villes des Etats de Naples étoient, ou Colonies, ou Municipales, ou alliées de l'Empire Romain. Dans la troiſiéme, il paſſe aux temps de Barbarie, c'eſt-à-dire, depuis le cinquiéme juſqu'au onziéme ſiécle; & dans la quatriéme, au temps des Rois, c'eſt-à-dire, depuis le gouvernement des Normans juſqu'à préſent. Ainſi les Napolitains ont porté ſucceſſivement des noms de famille Grecs, Latins & Italiens; tandis que les François ne dattent l'uſage de leurs ſurnoms que du dixiéme ſiécle. On regarde ce morceau de philologie, comme traité de main de maître; & l'Auteur, que ſa modeſtie avoit laiſſé ignorer juſqu'à préſent, s'eſt fait un nom dans la Littérature, par l'érudition judicieuſe qu'il a répandue dans cet ouvrage.

Voici deux *avis aux Amateurs des Antiquités & des Beaux Arts*. Le premier, eſt de M. l'Abbé *Bracci*, Florentin, qui propoſe la notice des célèbres Artiſtes de l'antiquité, dont on trouve les noms gravés ſur la pierre dure, ſur les médaillons, ou ſur des bas reliefs. Cette collection ſera en 3 volumes in-folio. Les deux premiers contiendront 150 planches tirées des monumens inconnus de l'antiquité. Ces eſtampes repréſenteront des médailles, des ſtatues, des bas-reliefs, utiles à l'éclairciſſement de l'hiſtoire & de la fable: Le troiſiéme tome contiendra la vie de ces Artiſtes avec un grand nombre de planches. On trouvera dans le premier volume, une diſſertation ſur l'origine, les progrès, & les changemens ſucceſſifs de l'art de graver les medaillons, avec les figures de tous les inſtrumens de cet art. L'ouvrage ſera écrit en Italien & en Latin. Le premier volume ſe diſtribuera dans le cours de l'année 1757, & les deux autres, les années ſuivantes. Les Amateurs qui voudront acquerir cet ouvrage, & contribuer à ſon ſuccès en payant dix ſequins d'avance pour le prix, outre l'avantage de l'avoir à meilleur marché, ſeront diſtingués par la dédicace qu'on fera à chacun d'eux, d'une des 150 eſtampes que contiendront les deux premiers volumes.

Le ſecond avis eſt de M. Paul *Fidanza*, Peintre & Sculpteur Romain, qui annonce deux Volumes d'Eſtampes de toutes les têtes du Palais Vatican, peintes par Raphaël d'Urbin. Chacun de ces Volumes contiendra trente-ſix têtes de la même grandeur que l'original, qui repréſenteront pour la plûpart le portrait

des Théologiens, des Philoſophes, des Poëtes & d'autres perſonnages illuſtres. M. *Fidanza* propoſe ce Recueil en ſouſcription. Le prix ſera d'un ſequin & demi par Volume en papier Impérial, & de deux ſequins en papier d'Hollande. La ſouſcription eſt ouverte depuis le premier d'Octobre 1756. qu'elle a été publiée, juſqu'au commencement de Mai 1757, où l'on délivrera le premier Volume à ceux qui auront payé le prix convenu, avec promeſſe de leur délivrer dans l'eſpace de huit mois le ſecond Volume au même prix, s'ils le payent également d'avance. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit, payeront chaque Volume un demi ſequin de plus que les Souſcripteurs.

Si l'édition d'un Livre, une collection de planches, la repréſentation d'une piéce, l'apparition d'un jeune Poëte, ſont des nouvelles intéreſſantes dans la république des Lettres, que ſera-ce de l'établiſſement d'une Académie? Il vient de s'en former une depuis deux ans, dont l'inſtitution me paroît curieuſe. Elle a pris le nom de *l'Académie de Créte*. Vous penſez peut-être que ces ſociétés littéraires ne ſont déja que trop multipliées, & que l'empire des

Lettres, comme tous les autres, menace ruine, au faîte de sa grandeur. Mais avant de prononcer contre la nouvelle Société, jugez d'elle par ses loix. Voici la Lettre circulaire que les premiers Fondateurs ont envoyée aux personnages distingués qu'ils vouloient s'associer.

« Si la Philosophie a rassemblé les » hommes dispersés, & formé tous les » liens de la société, si elle a dicté les » loix, inventé les Arts & les Sciences; » c'est à elle de réunir les Sçavans » épars, & de les attacher par les » nœuds de la vertu & de l'amitié aux » progrès de ces mêmes Arts. Les Scien- » ces ne sçauroient fleurir sans l'hon- » neur, & c'est aux Académies à dis- » penser cette gloire qui est la récom- » pense & le soutien des travaux litté- » raires. Les Sages doivent éclairer le » monde, ils ne le peuvent mieux que » par une communication mutuelle de » lumieres & de connoissances. Pour- » quoi donc êtes-vous seul? Pourquoi » ne tenez-vous pas à un corps? L'Ita- » lie en a produit de si brillans, de si » nombreux, en si grande quantité. » Mais la sagesse des Fondateurs, il est » vrai, quoiqu'ils eussent travaillé com-

» me pour l'éternité, ne pouvoit que » retarder les ravages du tems. Il a déja » corrompu ces monumens de leur im- » mortalité. La plûpart de ces Acadé- » mies sont muettes ou désertes, d'au- » tres sont composées d'un peuple d'es- » prits si communs, qu'il n'y a plus » chez elles de ressource pour l'émula- » tion, ni de gloire pour le mérite. Un » nouvel asyle s'ouvre, où les femmes (*a*) » ni les grands n'inspireront point le » poison de la flatterie, où l'on n'en- » tendra point la bassesse & l'intrigue » prodiguer des hommages aux riches- » ses & à la beauté. On n'y recevra que » XIII Membres. Leur petit nombre les » préservera de la corruption qui ga- » gne la multitude. Leurs talens, leur » rang & leur fortune les maintiendront » contre l'envie des lâches, & les ten- » tations du besoin. Votre nom est » connu; si vous voulez une place par- » mi ces hommes d'élite, acceptez leur » amitié, & souscrivez à leurs loix.

(*a*) C'est sans doute parce qu'on a senti combien la beauté avoit d'empire sur les hommes, que les sages ont cru devoir exclurre les femmes des Académies. En Italie l'amour a prévalu sur la sagesse, & les Dames entrent dans ces Sociétés Littéraires.

De l'Isle de Créte, l'année de l'enlevement d'Europe 2093, & la premiere de la fondation de l'Académie.

A JUPITER DE CRETE.

L'Académie des Crétois à tous ses Membres.

I.

Tous les travaux des Collégues seront gardés, & leurs noms toujours ignorés.

II.

L'Académie n'aura point de Protecteur.

III.

L'Académie n'aura point de Présìdent.

IV.

Tous les deux ans, on élira un Questeur sans faire d'assemblée.

V.

Il y aura XIII Membres, sans que le nombre en puisse augmenter.

VI.

Chaque Membre aura le droit & la liberté de prendre un nom d'Académicien, à son choix.

VII.

Le Questeur registrera ces noms pour les communiquer à l'Assemblée.

VIII.

Après la mort d'un des Membres, on lui érigera un monument, on publiera son nom & ses Ouvrages, on le remplacera; & l'élection de son Successeur dépendra du Questeur qui représentera toujours l'Académie.

IX.

Tous les deux ans on imprimera les Vers, les Discours & les autres Ouvrages de l'Académie. Le Questeur aura droit d'exiger les écrits de chaque Membre, & de les revoir.

X.

On ne publiera point d'écrits satyriques, obscènes ou impies.

XI.

On n'imprimera sous le nom de l'Académie de Créte, aucun Ouvrage qui concerne la Religion.

Si quelqu'un manque à ces Loix, qu'il ne soit plus Crétois.

Que pensez-vous de cette institution? qu'elle est trop sage pour réussir? & de ces Loix? que la derniere est la meilleure? Sans doute; mais j'approuve surtout l'idée de placer cette colonie dans une Isle, à l'abri de toutes les brigues & les querelles qui divisent les Académies

de l'Europe. Vous jugez bien qu'on fait des objections, & même des plaiſanteries ſur cette Société. Elle eſt nouvelle, composée d'un petit nombre d'hommes choiſis, de gens inconnus ; autant de motifs d'exciter la curioſité, la jalouſie & la critique. La politique dit, ce ſont des gens dangereux, puiſqu'ils ſe cachent ; la bigoterie, ce ſont des impies, puiſqu'ils ne parlent pas de la Religion, & peut-être des payens, car ils dédient à Jupiter ; le libertinage, ce ſont de plaiſans Sages, ils dattent de l'enlévement d'Europe, ne ſeroit-ce pas pour en célébrer les myſteres? Enfin, imaginés tout ce que la malice invente, pour troubler la paix & le bonheur de quelques ames honnêtes qui veulent goûter les douceurs de la ſociété, ſans riſquer la contagion de ſes vices. Mais quel eſt le beſoin, dirés-vous, de s'attacher à un corps pour conſerver ſa vertu? Eh! quel eſt l'homme, vous répondrai-je, qui oſera vivre ſeul au milieu des orages & des troubles qui l'aſſiégent de toutes parts? Comment réſiſtera-t-il aux ennemis des talens, au mépris de ſes égaux, aux injures de la grandeur & de l'opulence, s'il n'a pas un nom, & s'il ne cherche pas des appuis? Je con-

nois les hommes, il faut les fuir ou les flatter, quand on n'a point de force ; mais ſi la force eſt dans l'union, les amis vertueux ſont plus forts que les méchans, & les gens de Lettres doivent s'aſſocier.

Je ſaiſis la ſeule occaſion que j'aie dans l'année de vous parler des ſpectacles. Les théâtres ne ſont ouverts à Rome que pendant le Carnaval, c'eſt-à-dire, depuis le premier ſamedi après l'Epiphanie juſqu'au Carême. Quoiqu'ils ne ſoient que tolérés, le peuple n'en a peut-être que plus d'empreſſement à les fréquenter. Tout change avec le tems ; mais le génie des Nations ne change point entiérement. Le Peuple Romain ne demandoit autrefois que du pain & des ſpectacles. La nouvelle Rome a conſervé la même fureur pour le théâtre. Nous en avons juſqu'à neuf, grands ou petits, pour raſſaſier ce goût & cette curioſité. On les nomme les théâtres d'*Aliberti*, d'*Argentine*, de *Jordinone*, de *Capranique*, de *la Vallée*, de *la Paix*, des *Greniers*, des *Danſeurs de corde*, & des *Savoneurs*. Les deux premiers ſont les plus ſérieux & les ſeuls décents ; on y repréſente des Drames en muſique. Une ſeule piéce occupe tout le temps

du Carnaval. Celle qu'on joue actuellement ſur le théâtre d'*Aliberti*, eſt l'Aëtius du célèbre Abbé Metaſtaſe. C'eſt le Reſtaurateur de notre théâtre. La douceur d'expreſſion & la vivacité de ſentiment, qui caractériſent ſa poëſie, ont tellement enchanté les oreilles des Italiens, qu'ils ne peuvent preſque ſupporter d'autres piéces que les ſiennes. Vous connoiſſez ſon Aëtius, & le caractere de ce Héros, fier, courageux, tranquille dans la calomnie, & ferme dans l'innocence, grand en un mot, s'il n'étoit pas amoureux ; mais vous ſçavez que le goût du ſiécle n'admet point d'héroïſme ſans amour. M. l'Abbé Metaſtaſe mettant à profit la corruption même des Spectateurs, éleve l'Amour à l'héroïſme, & le fait paſſer par de ſi rudes épreuves avant de le couronner, qu'il n'appartient qu'aux grandes ames d'aſpirer à ſes faveurs. C'eſt au prix des ſacrifices & des périls continuels qu'il les fait acheter, & ſes récompenſes ne ſont jamais attachées qu'au triomphe de la vertu. C'eſt ainſi qu'Aëtius, après avoir dit qu'il défendroit ſes prétentions ſur le cœur de Fulvie, comme on défend ſes droits à la couronne, conſent à périr victime de la calomnie, & à

perdre & ſa vie & l'objet de ſon amour, plutôt que de ſe juſtifier en déclarant le véritable Auteur de la conjuration dont il eſt accuſé, ou en riſquant par ſa ſuite de le faire découvrir. Ce n'eſt qu'après avoir expoſé ſa vie & ſon innocence pour ſauver Maxime pere de Fulvie, qu'il obtient la liberté & la main de ſon Amante. Mais ſans m'étendre davantage ſur le fond de la Tragédie, puiſque les François ſont nos modeles en ce genre ; je m'arrêterai aux acceſſoires de la repréſentation, ſur quoi nous pouvons en revanche leur donner des leçons ; je veux parler de la décoration & des ballets. Le théâtre d'*Aliberti*, eſt un des plus grands de l'Europe ; une piéce peut y paroître avec tous ces dehors qui aident à l'illuſion, & ſans leſquels elle n'aura jamais un ſuccès complet. On dit ici, mais on ne peut le concevoir, qu'on voit en France des Spectateurs ſur le théâtre, & qu'ils en chaſſeront bientôt les Acteurs. Ceux-ci devroient céder la place ; car ils ne la rempliront jamais bien, s'ils ne l'occupent toute entiere. Je ſuis ſurpris que les Anglois ayent emprunté de vous cette mauvaiſe coûtume. Comment un peuple libre ne s'aviſe-t-il pas de ſiffler des Spectateurs importuns, qui

non contens de perdre tout le charme du ſpectacle, en dérangent encore l'économie ? Mais ces ſortes d'abus ne ſeront détruits que par le changement du local, & par la conſtruction de théâtres plus vaſtes. Je voudrois que vous fuſſiez ici à la repréſentation d'Aëtius; vous verriez dans la premiére Scene le *Forum*, & dans le lointain le pont triomphal, avec tous les ornemens & les décorations convenables à l'entrée d'un vainqueur; dans la ſeconde Scene, Aëtius ſur un char tiré par quatre chevaux de front, au devant de lui des inſtrumens de guerre, des eſclaves enchaînés, les drapeaux des vaincus, pour annoncer ſon triomphe; à ſa ſuite ſes ſoldats rangés, qui ferment la marche, & le peuple en foule qui s'empreſſe de voir & d'applaudir. Dans le cours de la piéce vous verriez ſucceſſivement le palais de l'Empereur, de belles cours, des ſalles, des galleries magnifiques, des jardins, des priſons, enfin le Capitole, tout cela peint d'après les monumens de l'antiquité; ce qui augmente la vraiſemblance de l'action, & l'illuſion théâtrale. Les trois Actes de cette piéce ſont coupés par deux ballets. Le premier repréſente les fêtes de Flore. Des La-

boureurs, des Jardiniers & des Nymphes viennent pour célebrer les jeux inſtitués en ſon honneur; ils implorent d'abord l'aſſiſtance de la Déeſſe. Leurs vœux ſont exaucés. Flore deſcend d'un côté, Zephyre de l'autre, portés tous les deux ſur un nuage qui s'ouvre, & ſe diſſout en une pluie de fleurs, pour déſigner la fécondité que ces Divinités apportent ſur la terre. Le reſte du Ballet exprime la joie que le printemps ramene parmi les hommes, & les différens jeux que les anciens Romains célebroient tous les ans, au retour de cette ſaiſon.

Le ſecond ballet repréſente au naturelle Mont Parnaſſe, au milieu d'une vaſte campagne. On voit les Muſes & des Poëtes de toutes les Nations. Parmi ceux-ci quelques-uns en habit emprunté, jouiſſent ſous le maſque des honneurs du Parnaſſe; mais à l'aſpect d'Apollon qui paroît tout-à-coup, ils ſe précipitent, & roulent du ſommet au bas de la montagne, où ils forment des danſes groteſques & des Pantomimes aſſorties au ton ridicule de leur perſonnage.

Ces deux ballets ſont de l'invention de M. Pierre *Aloar*, qui a la réputation d'être le meilleur Compoſiteur de ballet qu'il y ait à Rome. La Muſique de la Tra-

gédie, eſt de M. Thomas *Traëtto*, Napolitain. Sa compoſition eſt belle, mais il a été malheureux en Acteurs. Il ne ſe trouve dans toute la troupe que M. *Avril*, dit *Sciroletto*, & M. *Ferrari* qui faſſent honneur à eux-mêmes, & au célèbre Muſicien; tous les autres chanteurs ſont faits pour les treteaux de la foire.

Au théâtre d'*Argentine*, on a repréſenté *Soliman*. Ce Drame parut pour la premiere fois à Dreſde, au Carnaval de 1753. L'Auteur eſt M. *Migliavacca* Poëte de cette Cour, qui a ſuivi les traces de M. l'Abbé Metaſtaſe, mais de loin. Ceux qui ont vû le ſuccès prodigieux que ſa piéce eût à Dreſde, s'ils étoient témoins du peu de bruit qu'elle fait à Rome, s'étonneroient de cette différence; la cauſe en eſt pourtant ſenſible. A Dreſde la magnificence du Théâtre, & l'excellente Muſique de M. *Haſſe* dit le *Saxon*, favoriſoient l'Auteur; à Rome tout eſt dans la médiocrité, les cabinets, les ſalles, les pavillons, les campagnes, les chemins, il n'y a rien de neuf, ni de relevé dans aucune de ces décorations. On voit aſſez de Viſirs, de Bachas, de Janniſſaires, de Spahis, d'eſclaves, de Mores & de ſoldats; mais tout cela ne ſatisfait point l'œil, parce

que le goût n'y a pas mis la Majeſté que comporte le ſujet de la piéce. La Muſique de M. *Enrichelli*, Napolitain, eſt d'une monotonie continuelle; pas un air qui réveille l'attention du Spectateur. Les Acteurs ſont au-deſſous du médiocre, excepté M. *Batti*. Sa voix donne de l'ame à ſon geſte, de l'eſprit à ſes paroles; c'eſt un organe merveilleux qu'il fléchit à ſon gré. Il paſſe pour un homme unique dans ſon genre, & ſa réputation n'eſt point au-deſſus de ſon talent. Les Ballets ſont la meilleure partie dans ce Spectacle. Celui qui ſert d'intermede au premier acte, repréſente un marché d'eſclaves, que des ſoldats vainqueurs conduiſent, pour les vendre. Ce Ballet offre une agréable pantomime. Le ſecond, repréſente la fable de Pyrame & Thiſbé. Ces Ballets ſont de la compoſition de M. *Terrade*, univerſellement eſtimé pour l'art de compoſer des danſes, & pour le talent de les exécuter lui-même.

Les ſept autres théâtres de Rome ſont uniquement deſtinés à la Comédie ou aux farces. On y change ſouvent de piéces. Les Directeurs de la plûpart de ces théâtres employent tout ce qui peut attirer la populace, des machines bruyantes, des décorations biſarres, des figu-

res effrayantes, du burlesque dans la danse, & du fracas dans la musique, pour étourdir les oreilles, & pour éblouir les yeux. Ailleurs les talens & la beauté sont payés, ici l'on soudoye les monstres & les difformités. Croiriez-vous qu'au théâtre des *Greniers*, il y a une troupe de Bossus? Tels sont les malheureux; objets tour-à-tour de la compassion & de la risée, ils gagnent toujours plus à divertir qu'à toucher; & les hommes sont bons!

On joue actuellement au théâtre de la Vallée, le *Contretems* ou le *Parleur imprudent*, avec des intermedes en musique. Cette piéce est de M. *Goldoni*, renommé dans toute l'Europe. On le regarde comme le Restaurateur de la bonne Comédie Italienne. Il est vrai qu'il a purgé notre Théâtre d'un grand nombre d'abus & d'absurdités; mais il y a du chemin à faire encore, avant d'arriver à la décence & à la perfection de la saine Comédie, & je doute que l'Italie y parvienne jamais. M. *Goldoni* a introduit des caracteres nouveaux sur la scene; mais il les a trop chargés. Les sujets de ses piéces sont heureux & intéressans, mais rarement conduits avec assez de simplicité. Il y a du naturel

dans ses dialogues, & dans son style, mais peu de noblesse & d'élégance, ce qu'on ne pardonne pas au Théâtre.

J'aurois un long article à faire sur les traductions, mais je ne vous parlerai que d'une seule; c'est celle du *Xerxès* de M. *Crebillon*, par M. *Bassi* de Florence. S'il est vrai qu'il faille être Poëte pour traduire des vers; M. *Crébillon* n'auroit pû choisir lui-même un Traducteur plus digne de lui. M. *Bassi* a une maniére originale de copier; maître de sa matiére, il saisit le génie de son modele, rend ses pensées & ses sentimens, y ajoûte quelquefois; ce qui ne peut jamais offenser un Auteur qu'on traduit, ni rien diminuer de sa gloire. Cette traduction me paroît être d'un présage favorable pour les ouvrages de M. Crébillon. Les beautés qui passent dans toutes les langues sont les plus naturelles, & le plus sûr gage de l'immortalité pour un Auteur. Je finis ma Lettre; elle est longue, mais je crois l'avoir assez variée, & l'avoir mêlée d'articles assez intéressans, pour redonter un peu moins le reproche de sécheresse, & de sérieux qu'on vous a fait jusqu'ici. Je suis, &c.

POESIE.

Poesie Volgari e Latine di Cornelio Castaldi *da Feltre dedicate a sua eccellenza, il Signor Conte di* Lauraguais, *della nobilissima famiglia di Brancaccio. In Londra, e si vende in Parigi da* Prault, Briasson, e Tilliard, *Librari*, 1757.

Poësies Italiennes & Latines de Cornelius Castaldi *de Feltres, dédiées à M. le Comte* de Lauraguais, *de la Maison de Brancas. A Londres, & se vend à Paris chez* Prault, Briasson, & Tilliard, Libraires, 1757.

On reviendra toujours au seiziéme siécle, pour trouver de bons Poëtes en Italie. Soit que la nature décide elle-même les hommes pour les armes ou pour les Lettres, soit que le hazard seul dispose de la destinée des siécles & des hommes; le génie a des temps marqués dans l'histoire du monde. Quand la guerre & la superstition se reposent, l'esprit humain se reveille & se hâte de produire; car son regne est court. Il suffit d'un bon Prince, d'un habile Ministre & d'un grand Poëte pour établir l'empire

des arts. Tous les hommes sensibles à l'harmonie, répètent les cadences qui flattent leur oreille, & l'exercice de l'imagination précédant toujours celui de la réflexion, les sciences doivent commencer par la poësie. C'est alors qu'elle produit ces vers énergiques & coulans, qu'on distinguera toujours au son comme l'or pur, & à l'éclat naturel comme le diamant. Ceux de *Castaldi*, sans avoir ce degré de perfection, qui constitue les modeles, se ressentent pourtant de cette vigueur originale, qui devoit le tirer de la foule rampante des Poëtes vulgaires. Si l'on pût l'oublier, quand le Tasse & l'Arioste captivoient l'admiration générale, il mérite de revivre aujourd'hui. *Castaldi* sentoit en lui ce germe créateur, indépendant des modeles & des regles: il n'enfantoit point sans travail; mais il travailloit seul & d'après son génie. Il pensoit que les écarts d'un esprit sans frein, valoient encore mieux que la marche forcée d'un Poëte sans nerf qui halète sur les traces d'un maître: voilà comme il parle là-dessus à certains rimeurs de son siécle.

» Ecoutez, Imitateurs de Petrarque,

» écoutez, eſclaves des ſons & des pa-
» roles, qui préferés les rames à la bar-
» que; eſpérez-vous que les rayons du
» ſoleil faſſent croître les plus belles
» fleurs dans un champ aride & couvert
» de ronces? On connoît la pie au ſon
» de ſa voix, quoiqu'elle répète les pa-
» roles de l'homme. J'ai beau parcourir
» les fruits tardifs de vos pénibles veil-
» les, je n'y trouve pas une étincelle
» de génie. Ce n'eſt point au vain bruit
» dont vous enchantez mes oreilles,
» que je reconnois le Poëte; c'eſt au
» feu ſecret que ſes beaux vers allument
» dans mon eſprit; c'eſt au plaiſir vif &
» touchant qu'ils font couler au fond de
» mon cœur. En vain oſez-vous prendre
» un vol téméraire ſur des aîles emprun-
» tées; ces plumes de toutes couleurs
» tomberont en chemin, & vous éprou-
» verez le ſort d'Icare. Si les Poëtes que
» vous imitez, avoient du traîner après
» eux tous ceux qui vous reſſemblent,
» Apollon n'y ſuffiroit pas avec deux
» cens Parnaſſes. Mais le temps a détruit
» tant d'ouvrages ſtériles, comme le
» vent diſſipe les feuilles. Celui qui ſçait
» revêtir l'ame de ſes penſées des graces
» de la parole, a double droit de plaire.
» Oui ſans doute; mais que ſert-il d'é-

» lever ſa voix au ton de Pétrarque, ſi
» l'on n'a pas le ſentiment qui l'inſpi-
» roit. Le ſinge ſeroit-il donc plus beau
» que le lion, parce qu'il approche plus
» de la figure humaine? Non: ces maî-
» tres du Parnaſſe ne ſe reſſemblent
» point, cependant ils ſont tous cou-
» ronnés. Ainſi les roſes ne perdent
» point leur prix, pour ceſſer d'être
» vermeilles; mais on les foule aux
» pieds, dès qu'elles n'ont point d'o-
» deur. Il fut un temps d'indigence,
» où j'allois, comme vous, mandier des
» rimes & des ſons; mais je vis que mes
» productions ne ſeroient que des monſ-
» tres, je vis qu'après avoir compoſé
» quelque choſe, il ne me reſtoit que
» l'ouvrage d'autrui. Je pris enfin une
» meilleure route, & je trouvai que
» pour réuſſir, il ne falloit s'attacher
» ni aux anciens ni aux modernes, quel-
» que fut leur éclat & leur mérite; mais
» qu'il ſuffiſoit de les connoître & de
» les aimer, d'avoir un eſprit lumineux
» & brillant de ſon feu propre, & de
» haïr la négligence dans le travail.
» Ainſi marchoient ces Auteurs féconds
» qui portoient en eux mêmes la ſource
» de l'invention & de la Poëſie; ils vi-
» vront mille luſtres & au de-là. La na-

» ture a donné un ſtyle à chaque Ecri-
» vain, comme une voix à chaque Mu-
» ſicien. Celui qui exprime nettement
» ſa penſée, d'un ſtyle ſimple ou ſubli-
» me, doux ou rapide, mérite un bon
» accueil, ou du moins quelque grace.
» Ainſi dois-je être tourmenté, pour n'a-
» voir pas ſuivi Petrarque? Telle eſt ma
» liberté, je reſpecte vos traces; mais
» ſans approuver ceux qui négligent la
» langue, je mépriſe le ſtyle, où man-
» que le génie.

On ne trouvera point dans mes vers, ajoûte-t-il ailleurs, des mots ſonores & brillans tels que ceux-ci, *Rampolli*, *Guiderdoni*, *e ſvelti allori*; j'écris à Feltre & non pas en Toſcane: & qu'ai-je à faire de ce ſtyle pompeux, qui pour flatter des oreilles ſçavantes, s'écarte des routes du cœur? C'étoit en effet au cœur que Caſtaldi vouloit pénétrer. L'amour avoit été ſon premier maître, il lui inſpira preſque tous ſes vers: voici comme il le ſentoit & l'exprimoit.

» J'ai vû, dit-il, à l'aſpect de deux beaux
» yeux, l'air tout-à-coup s'enflammer
» des étincelles de l'amour. Mon ame
» s'élança dès ce moment hors de ſa de-
» meure; elle ſoupire ſans ceſſe de ſon
» ardeur; mais plus elle ſoupire, &

» plus elle eſt contente, parce qu'elle
» ſe remplit toujours des vives influen-
» ces de cet air enchanté?

L'amour eſt chez les Poëtes une folie ajoûtée à une folie; mais de tous les délires, il n'en eſt point de plus pardonnable que celui où nous jette la nature ellemême. C'eſt cet enchantement qui embellit tous les objets, qui donne des charmes à l'antre le plus ſauvage, qui anime les bois les plus déſerts, & qui rend tout ſupportable, hors le tumulte des Villes. Un Poëte a le don de s'entretenir avec toute la nature, tout lui rappelle ſa paſſion, tout parle ſon langage. Ecoutons *Caſtaldi*.

» Charmant oiſeau, qui dans la pri-
» ſon où te retient un aimable tyran,
» coules tes heures à chanter pour lui
» plaire, & pour obtenir ta liberté;
» combien de fois mon cœur a-t-il vo-
» lé dans le ſéjour où tu ſoupires, pour
» te délivrer, & ſe mettre à ta place?
» Tu ne reſpires que la liberté, je n'am-
» bitionne que ton eſclavage. Oh, que
» nous ſerions heureux de changer de
» deſtinée!

Pour un homme de ſang froid un morceau d'étoffe eſt un morceau d'étoffe: mais voici ce qu'il eſt, pour un Poëte épris d'une vive paſſion.

» Je le baiſe tous les jours ce pré-
» cieux voile qui couvroit un ſein d'y-
» voire. Tour à tour il échauffe & ra-
» fraîchit mon ardeur ; je le porte ſur
» mon cœur, & je ſens, belle Angéli-
» que, toutes les palpitations du vôtre.
» Non, ſi l'amour vouloit me bleſſer
» encore d'une fléche nouvelle, je n'au-
» rois pas beſoin d'autre bouclier.

L'amour ne vit que de larmes, & de plaintes : les peines, ajoûte *Caſtaldi*, ſont les liens de la conſtance, & les cœurs qui ne ſouffrent pas, ſont bien près de changer ; mais quand les Poëtes ne devroient à l'amour que le ſujet de leurs chants, ils ſeroient dédommagés des rigueurs d'un long martyre, par la douceur de le peindre. Le Roſſignol ne chante que pendant la ſaiſon de ſes amours ; tels ſont les cygnes de l'Hypocrène : c'eſt ce qu'exprime ſi naturellement notre Poëte dans ce ſonnet.

» Un temps fut que j'étois à l'école de
» l'amour ; je répètois alors avec quel-
» que ſuccès les airs qu'il m'apprenoit ;
» mais depuis que je ſuivis les leçons de
» la ſageſſe, mes chants ſont triſtes &
» languiſſans. Ne cherchez donc plus le
» plaiſir dans mes vers ; j'ai perdu les
» traces de l'amour. S'il couronne ſes

» éleves, il laiſſe ramper ceux qui ne
» le ſont plus. Je le connois, il n'a rien
» de doux que les tendres chanſons qu'il
» nous inſpire ; on ne lui doit du reſte
» que des tourmens.

C'eſt là qu'on retrouve les graces naïves qui échappent à tous ceux qui les cherchent, & qui manquent toujours à ceux qui les ſuivent de trop près. Mais c'eſt aſſez voltiger autour des myrtes, il faut voir notre Poëte au pied d'un Cyprès, déplorer les malheurs de ſa patrie.

» O ſuperbe Italie, Reine jadis ſi fié-
» re, eſclave aujourd'hui de tes propres
» ſujets, dans quel état te vois-je ? char-
» gée de fers & baignée de pleurs ? c'eſt
» à vous, cœurs généreux, reſtes de ces
» Héros qui la firent triompher de tout
» l'Univers ; c'eſt à vous qu'elle s'adreſſe,
» pour trouver quelque reſſource dans
» votre pitié. Elle n'attend plus de vo-
» tre antique valeur des combats & des
» victoires ; non, ſes malheurs ſont plus
» grands que vos forces ; mais elle vous
» appelle aux bords de ſa tombe, pour
» honorer ſa mémoire de quelques lar-
» mes.

» Recevez du moins ſes derniers ſou-
» pirs, vous qui lui refuſâtes du ſecours,

» quand elle pouvoit être défendue. Les
» devoirs de la compaſſion ne coutent
» point de périls, comme ceux de la
» bravoure. Montrez que vous l'aimez
» encore, en payant un tribut de dueil
» à ſa cendre. Le Ciel, qui s'oppoſe
» ſans doute à des ſentimens plus géné-
» reux, ne vous interdira pas la dou-
» leur.

» La maîtreſſe du monde aura-t-elle
» la triſte conſolation de mourir au mi-
» lieu des drapeaux & des armes ? Non,
» cette pompe funèbre ne convient
» point à des jours de honte & de con-
» fuſion. N'érigez point à ſa mémoire,
» une ſtatue ou une colomne triomphale,
» pour interrompre l'oubli de ſa proſ-
» périté, par le ſouvenir de ſes diſgraces.
» Ces honneurs étoient reſervés à ces
» tems de gloire & de ſplendeur, où l'Ai-
» gle Romaine couvroit tout de ſes aî-
» les, depuis le Gange, juſqu'au de-là
» du Tage ; quand chaque jour étoit
» marqué par une victoire, quand toutes
» ſes richeſſes étoient dans ſes armes,
» & ſes ornemens ſur ſes chevaux ; &
» que l'or ne brilloit point, comme au-
» jourd'hui, ſur la tête des femmes, dans
» les fêtes & les danſes....

» Hélas ! mes plaintes ne toucheront

» perſonne ; mais je veux ſoulager la dé-
» ſolation de mon cœur. La paix eſt donc
» bannie de notre hémiſphere. C'en
» eſt fait ; écoutez-le, vous qui le ſenti-
» rez un jour ; ni cet Empire, ni les états
» voiſins n'empêcheront pas les Barba-
» res d'envahir l'Italie. Eh ! que peut-on
» eſpérer d'un pays où le luxe & la diſ-
» corde triomphent ? Qu'attendre d'un
» peuple qui ne reſpecte plus ni les
» mœurs, ni les loix ?

» Cette mere infortunée n'exige plus
» de ſes enfans qu'une tombe obſcure &
» cachée à tout l'univers, où puiſſent
» repoſer tranquillement ſes triſtes reſ-
» tes, à l'abri de l'inſulte des hommes,
» & des troupeaux. Peut-être un jour
» renaîtra-t-il de ſes cendres un nou-
» veau Fabricius, qui chaſſera ces vi-
» ces deſtructeurs, & qui s'ouvrant une
» route par le fer & par la flamme, ré-
» tablira l'Italie dans ſon ancien em-
» pire.....

» O ma Muſe, ſi l'on oſoit t'accuſer de
» malignité, ſi l'on ſoupçonnoit un
» Poëte timide de concevoir de vaines
» allarmes ſur des maux imaginaires ;
» répéte les ſoupirs de la patrie, montre
» toute la profondeur de ſa bleſſure, &
» dis à nos accuſateurs de montrer l'ap-

» pareil ; mais si l'on se repose encore
» sur la valeur de nos Héros, qu'on ju-
» ge de leur force par les armes (*a*)
» qu'ils tiennent dans leurs mains...

Enfin il vint un temps où *Castaldi* désabusé des folies de l'amour, mit dans ses poësies ce ton moral qui plaît au premier & au dernier âge, mais qui doit être peu goûté dans la saison des plaisirs & des passions. La réflexion est une seconde jouissance plus douce que la premiére, & les retours de la raison nous consolent de nos pertes ; peut-être même les ames ardentes ont-elles besoin de passer sans cesse des desirs aux regrets. Quoiqu'il en soit de ces problêmes, voici comment Castaldi moralisoit le beau Sexe, quand il cessa de l'aimer.

» Où sont ces blonds anneaux de vos
» cheveux bouclés, cette fraîcheur &
» ce coloris de vos roses, où l'amour
» avoit dessiné tant de grace, qui vous
» assuroient l'empire & le prix de la
» beauté ? Elles sont éteintes hélas ! ces
» vives couleurs, filles de l'Aurore & la
» proie de la nuit : ainsi doit-il en être,

(*a*) Etoient-ce des diamants, ou des fleurs, des billets doux, ou des brochures, ou des nœuds d'épée ?

» quand on fonde sa gloire sur des orne-
» mens frivoles & passagers, que le tems
» dévore avant qu'on en jouisse. Com-
» bien de fois vous disois-je, hâtez-vous
» de cueillir une fleur qui se fane, ne
» vous repaissez point d'orgueil, aux dé-
» pens du plaisir ? Vous pleurerez en
» vain la perte d'une beauté que vous
» n'aurez pas sçu mettre à profit. Ah !
» qu'il vous sera dur, à vous qui rejet-
» tiez tous les Amans qui voloient à
» vos genoux, de ne trouver autour de
» vous personne, pour soutenir vos pas
» chancelans.

Castaldi fit aussi des poësies Latines ; on ne peut mieux les faire connoître qu'en présentant au Lecteur les vers que l'Auteur a mis lui-même à la tête de son Recueil, & qu'il faut lire en original pour en sentir tout le prix.

Lector ut inspicias de poste quid intus agatur,
Qualia circumstent prædia, quidve ferant ;
Luditur assiduè, sed honestis lusibus, & qui
Carnifici nullum dente, vel ungue petant.
Munda quidem tota est, si non pretiosa supellex,
Hospitibus nec deest sobria mensa meis,
Deque meo ; nihil huc alieno affertur ab agro,
Sat meus à proprio semine frugis habet.

» Lecteur, voulez-vous voir du seuil
» de la porte, ce qui se passe dans ma

» maison ; quels sont mes champs, &
» ce qu'ils rapportent ? On ne trouve
» ici que des jeux, mais dignes de l'hom-
» me ; point de morsure, ni d'égrati-
» gnure ; un meuble élégant sans riches-
» se, une table frugale entourée d'amis
» & couverte des fruits de mon domai-
» ne. Vous n'y verrez rien d'étranger,
» mon fonds est assez fertile.

Cet éloge est simple & fidéle. La plûpart de ces poësies sont adressées à des Sçavans, tels que le fameux Bembe, avec qui l'Auteur étoit dans une étroite liaison. Tantôt c'est la convalescence d'un ami qu'il chante, tantôt c'est la mort d'un célèbre Medecin qu'il pleure. On y trouve pourtant quelques épigrammes ; mais quand elles tombent sur des sujets d'une certaine espece, elles sont pardonnables. On rit de voir un trompeur joué, & un satyrique mordu : voici une épigramme contre un envieux.

Quod mæstum & miserum vidistis manè Philippum,
Creditis isti aliquid forsitan esse mali !
Salva & dextra illi sunt omnia ; tristis ab hoc est,
Quod vobis aliquid cogitat esse boni.

» Vous avez vû ce matin Philippe cha-
» grin & désolé ; vous croyez peut-être

» qu'il lui est survenu quelque malheur.
» Non en vérité, il n'a rien perdu ; mais
» il est faché du bien qui vous arrive.

On ne peut mieux peindre ces hommes vils qui périssent également de leur propre maigreur & de l'embonpoint d'autrui, & qui ne se couronnent que de lauriers flétris. Ovide avoit tout dit dans un seul vers, en parlant de l'envie.

Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit.

Elle verse des pleurs, de n'en voir plus couler.

Quoique les écrits des Poëtes soient ordinairement plus intéressans que leur vie, cependant on ne peut omettre la derniere action de *Castaldi*, qui fait autant d'honneur à sa mémoire que ses vers. Il s'agit d'une fondation qu'il fit par testament au College de Padouë, de trois places gratuites pour trois enfans de Feltres, sa patrie. Cette fondation est sur-tout remarquable par une des conditions qu'il y mit ; c'est que ces étudians, dont l'un devoit s'appliquer au droit Civil, l'autre au droit Canon, & le troisiéme à la Médecine, jureroient sur l'Evangile, de travailler *gratis* pour les clients ou les malades qui ne seroient point en état de payer. Ce trait est rapporté dans la vie de *Castaldi*, écrite par

M. *Conti* qui eſt l'Editeur de ces Poëſies.

Le préſent qu'il vient de faire à la République des Lettres en les publiant, eſt une preuve de ſon goût pour la bonne Littérature. Il a dédié ce recueil à M. le Comte de Lauraguais, qui dans un âge & dans un rang où le don de penſer eſt preſque un ridicule, a le courage de braver la mode, & de cultiver la Philoſophie.



ANGLETERRE.

Second Volume des Lettres du P. Angéloni, *Jéſuite Italien, qui a vécu pluſieurs années en Angleterre, traduit en Anglois de l'original Italien par l'Auteur de la Comédie du Mariage.*

Extrait, par Madame B.

SI le P. *Angéloni* avoit voulu ſe preſcrire une eſpéce d'ordre dans ſon ouvrage, il auroit peut-être dû commencer par nous donner la deſcription de l'Angleterre, avant de nous parler de ſes habitans. Il eſt vrai que le genre épiſtolaire qu'il a choiſi, le diſpenſe d'une marche didactique. En conſéquence de cette liberté, c'eſt au commencement du ſecond Volume qu'il fait la deſcription riante d'un pays dont on n'a pas ſans doute une juſte idée, lorſqu'on ſe le repréſente toujours obſcurci par la vapeur du charbon de terre. « Les fleuves & les rivieres » (dit-il) coulent au milieu de prairies ſuperbes, enrichies de troupeaux, ornées de jeunes ormes, & » tapiſſées d'une herbe fine & tendre.

» Les montagnes ſont couronnées de » chênes toujours verds, & les champs » couverts d'épics dorés & touffus, qui » au moindre ſouffle du zéphir, offrent » en s'ondoyant l'image du pactole agité. Quoiqu'il n'y ait ni oliviers, ni » vignes qui décorent la terre, les arbres ſont chargés de poires & de pommes rougeâtres; préſage certain que » le ſol pourroit produire d'auſſi excellent vin que celui de Sabine ou de » Falerne. L'abondance éclate de toutes parts. Les payſans ſont d'une propreté ſinguliere, le pays même eſt » pur. La riante liberté ſe peint ſur les » viſages, les Fermiers ont un air d'opulence que les perſonnes de leur état » n'ont point ailleurs. Il eſt encore » de l'intégrité parmi cette eſpéce de » gens. Ils aiment leur terre natale, & » c'eſt en eux qu'on retrouve le caractere des Anciens Romains. Trop ſévères & trop fermes pour être ſéduits » par les brigues du miniſtere, incapables de ſe prêter à la ruine de leur » pays, il leur eſt défendu de porter & » de poſſéder des armes pour ſa défenſe; » ſans doute parce que rien n'eſt ſi redoutable à une adminiſtration corrompue, qu'une probité incorruptible

» ble ... Il ne faut que de l'humanité » pour penſer avec douleur que ſans » quelque prompt événement, ces viſages riants & fleuris par les roſes de » la ſanté, vont ſe flétrir dans les peines de l'eſclavage.... Les payſans d'Italie paroiſſent annoncer la famine » par leur aſpect; on croiroit à les voir » tous, qu'ils ſont d'une autre race » d'hommes que celle des gens de condition: ici rien ne reſſemble à une pareille miſére, tout y eſt robuſte. Les » chevaux & les bœufs participent, » pour ainſi dire, à cette vigueur..... » Dans quelques lieux où l'on paſſe, on » ne trouve de maiſons ruinées, que » celles de quelques Abbayes.... Les » Etrangers ſont ſurpris du bon ſens des » gens de la campagne.... Le moindre » Artiſan étonne quelquefois, juſqu'à » ſe faire regarder comme un prodige.... » Ils ont naturellement l'eſprit curieux; » & n'étant ni gouvernés, ni aſſervis » par la ſuperſtition, ni par la tyrannie, » ils lui laiſſent prendre l'eſſor, ſans » que cette indépendance altère leur » probité..... Il eſt ſingulier que la liberté produiſe de bons effets ſur le petit nombre, tandis qu'elle corrompt » le gros de la Nation. Dans la derniere

» classe du peuple de Londres, ainsi » que des autres Villes de commerce, » tout est anarchie, yvresse & mau-» vaise foi ; dans la campagne, tout est » bon ordre, sobriété, candeur. » De-là le P. *Angéloni* conclud, que le grand mot de liberté si ardemment invoqué en Angleterre, n'est nulle part aussi mal entendu. En reflechissant sur le cri de liberté qui échappe naturellement à tous les hommes, & qu'ils démentent par leur conduite & par le penchant qu'ils ont à se subjuguer réciproquement ; il a cru d'abord que cette passion n'étoit que l'amour du pouvoir déguisé. Mais en l'analisant davantage, il en revient à penser que l'amour du pouvoir même, n'est en effet que l'amour de la liberté porté au-delà des bornes que lui prescrivent les loix de la nature, & celles de la société. Il est des gens qui s'imaginent que l'indépendance & la liberté sont la même chose ; en échafaudant sur ce principe, ils font les derniers efforts pour se soumettre tout ce qui les environne, & se croyent esclaves chaque fois que l'on s'oppose à leurs entreprises. « Ainsi l'homme (ajoute » notre Auteur) passe de cette liberté » qui appartient à tous, à une indépen-

» dance qui n'appartient à personne ; » ensuite à une domination sur les au-» tres, qui puisse assurer son indépen-» dance ; enfin au despotisme si rien » n'interrompt ses progrès : c'est de cet-» te maniere que l'idée de la tyrannie » s'introduit dans l'esprit humain, en » ne s'y présentant que comme une com-» binaison de deux sentimens puisés » dans la même source, l'amour de soi-» même, & celui de la liberté. Le pere *Angeloni* persuadé que cet amour propre est le grand ressort qui nous fait agir, conseille aux états libres de l'intéresser à conserver la générosité, en flétrissant l'avarice par quelque marque ignominieuse. Ce vice est selon lui un des plus honteux dans les Rois ; la bienfaisance, la justice, le discernement doivent former leur caractere ; sans cet heureux assemblage, il les menace de n'être jamais généralement estimés. Il soûtient que l'indépendance est un être de raison en parlant même de l'état de nature ; il trouve l'origine de l'inégalité morale, dans l'inégalité physique, & par conséquent la nécessité de la subordination démontrée depuis la création jusqu'à nos jours, mais il ajoûte que dès que les Grands prétendent abu-

ser de leur grandeur ; qu'éblouis du pouvoir obtenu sur leurs Concitoyens, ils osent inspirer la crainte, & paroître viser à l'indépendance, les esprits s'aigrissent, les cœurs s'aliénent, & ne s'attachent jamais à celui qui les blesse, au lieu de les rechercher. Il fait ensuite l'éloge de la bienfaisance & de la générosité de Louis XIV. Il admire en général l'adresse du Gouvernement François qui se sert de ces deux vertus, pour se rendre absolu, sans que la nation s'en apperçoive. Il passe à la description du tombeau de Newton : les bas reliefs lui fournissent matiére à réfléchir sur l'instabilité de tous les systêmes philosophiques, renversés les uns par les autres, depuis l'antiquité jusqu'à notre siécle. » Si nous scrutions trop sévé-» rement (dit-il) l'esprit des hommes, » combien ne mépriseroit-on pas leur » peu de capacité ? Ceux qui ont suivi » en foule les différents Auteurs de cha-» que systême de Philosophie, ont em-» brassé leurs opinions, non pas comme » verités de foi, mais comme verités » de raison ; honorant ainsi du nom de » verité absolue, ce qui passe à présent » pour erreur démontrée. Qu'est-ce donc » que cette suprême raison, qu'il est si

» facile de tromper ? A-t-elle quelque » verité qui lui appartienne (si l'on en » excepte le résultat des nombres) qui » soit plus certaine que celles dont nos » autres facultés nous assurent ?... L'é-» tat chancelant où la vérité demeure » depuis tant de siécles, doit nous ap-» prendre à examiner tout avec précau-» tion, & à prononcer avec modestie. Il est probable, par exemple, que le systême de Newton est actuellement le meilleur ; peut-être en naîtra-t-il quelqu'autre un jour qui le détrônera ; mais après avoir admiré la prodigieuse sagacité qu'il faut avoir pour pénétrer des matieres si abstraites, si l'on en considére l'utilité, on s'apperçoit combien ces profondes connoissances sont au dessous de celles d'un Législateur. Les découvertes qu'on a faites sur le systême céleste, importent moins que celles qu'on a faites sur la nature de l'homme. Ses passions, ses sens, sa raison, sa foi, son imagination se balancent mutuellement. Ce n'est point assez de le sçavoir, il faudroit de plus que tous les objets qui influent sur ces facultés, fussent proportionnés & appliqués à l'ordre & au bonheur de la société générale. La Philosophie sçait comment les astres dirigent leur

cours, le Législateur sçauroit davantage, s'il sçavoit diriger le genre humain. Peut-être n'a-t-il jamais existé parmi les Législateurs, un aussi grand génie qu'est celui de Newton parmi les Philosophes. Au reste cette supériorité de génie tant enviée, n'est pas ce qui convient le mieux à quiconque veut faire son chemin dans le monde. Elle est à la portée de trop peu de gens, pour être apperçue, & pour réussir; il n'y a jamais assez de ces hommes extraordinaires dans le même temps & dans le même Royaume, pour perfectionner l'esprit d'un peuple entier, pour assurer sa prééminence sur les autres, & pour fixer sa réputation. Un génie du premier ordre passe à la postérité sans doute, mais il ne jouit jamais de sa gloire; un génie du second ordre au contraire ne s'immortalise point, mais il est senti, accueilli & porté par tout le monde aux honneurs & à la fortune. On en a la preuve dans le sort de Bacon; son génie sublime, fut regardé de tous les beaux esprits ses contemporains, comme une imagination folle & romanesque. Il mourut misérable & disgracié pour quelques écarts de la fragilité humaine. Le Paradis perdu de Milton restoit

dans les ténèbres, si M. Dryden ne lui eût pas ramené l'attention du public. Snakespear fut éclipsé pendant toute sa vie, par ben Johnson, & ses ouvrages eurent si peu de succès, qu'il ne daigna pas en faire une édition correcte. Newton lui-même n'obtint de la considération que lorsque M. Huygens, aussi homme de grand génie, excellent Mathématicien & étranger, ayant lû son livre, découvrit les trésors qu'il contenoit; tandis qu'Addisson & Pope, génies de la seconde classe, & en cela plus de niveau avec la capacité de la multitude, brillerent avec éclat. Le tems seul fait justice à ces différens génies. Le nom des uns est gravé sur un roc immuable, celui des autres légèrement tracé sur le sable, s'efface à chaque minute. C'est peut-être cette incapacité trop ordinaire d'apprécier les vrais génies, qui fait qu'on voit si peu d'habiles Ministres tenir le gouvernail dans tous les Etats. Ceux qui devroient les choisir n'ont pas le tact qu'il faut pour les pénétrer, & ce qui est au-dessus de leur pénétration, ne leur semble pas avoir plus d'existence que les contes de Fées. De cette maniere les têtes les mieux faites, ne sont point employées, tandis que

que des esprits brillants, féconds en ressources, tel que celui de Milord Bolinbroke, s'introduisent, se placent, se font des créatures, & s'étayent par les graces qu'ils répandent sur leurs partisans. Après cette dissertation, le pere *Angéloni* promene ses Lecteurs dans la province de Galles, dont les fils ainés des Rois d'Angleterre portent le nom. Le pays quoique fort montagneux, n'est point stérile, la prodigieuse quantité de troupeaux qu'on y nourrit, répare la sécheresse du sol. Il y avoit autrefois beaucoup de chevres; mais cet animal en horreur aux Anglois, par je ne sais quelle raison, en est banni. On y voit des vallées très-fertiles, les riviéres y sont pures, la beauté de quelques aspects ne cède en rien à l'Italie; cascades naturelles, palais ruinés, forêts, plaines, fleuves, hautes montagnes, tout conspire à y former des points de vue dignes de l'attention des meilleurs Peintres; cependant les Anglois ne connoissent point ces contrées, ils se font un point d'honneur d'aller voir les merveilles des autres Nations, & négligent celles qui leur appartiennent. Les paysans Gallois sont aussi indépendants que ceux d'Angleterre, ils n'ont conservé

qu'un reste de la soumission qu'ils avoient autrefois pour leurs Barons. En général les gens riches y portent la fierté, même plus loin que les Anglois. Les Maris, souverains dans leurs maisons, y laissent à peine à leurs femmes le rang d'économes. L'hospitalité s'y observe envers les étrangers. On peut s'établir chez un Gallois pour tout le tems que l'on veut, à condition seulement de ne le jamais contredire, sans quoi on s'expose à se faire congédier durement. La mémoire du Chevalier de S. George est encore précieuse dans ce pays, & l'on y boit souvent à sa santé. Les paysans marchent toujours pieds nuds, ils se croiroient réduits à un esclavage insupportable, si on les obligeoit à porter des sabots; tant les idées de sabots, d'esclavage & de la France sont liées indivisiblement dans leur esprit. La fantaisie de se croire libres, est leur bien suprême au milieu de leur misere, ce qui prouve que nos plaisirs ne commencent & ne finissent peut-être que dans notre imagination. On remarque une singulière différence entre les Gallois & les Ecossois sortis de leurs pays: les uns n'en parlent point, & y retournent aussi-tôt qu'ils ont amassé de quoi vivre; les au-

très le vantent sans cesse, & n'y reviennent jamais. Les premiers ne sont-ils pas les meilleurs patriotes, quoiqu'avec moins d'étalage ? Ils s'irritent aisément, plaident volontiers, & sont à l'Angleterre ce que les Normands sont à la France. Un de leurs usages particuliers est d'encourager les mariages parmi le peuple & les domestiques; dès qu'un de ceux-ci pense à s'établir, il en parle à son Maître, qui lui fait un présent; ensuite on détache des espéces de Crieurs publics, qui vont de porte en porte en habit de fête, inviter tout le monde à cette nôce. Chacun des conviés contribue d'une petite somme d'argent à la dot des époux, qui par ce moyen se mettent en ménage commodément. Le pere *Angéloni* applaudit avec raison à cet usage, & dit que l'on devroit l'adopter en Italie. Il seroit à souhaiter qu'on l'adoptât par tout. Il est certain que les hommes sont la véritable richesse d'un état, sur-tout d'un état guerrier & conquérant. Sparte seule, bornée à son territoire par sa situation & par ses loix, craignit la multitude des habitans. Elle osa en sacrifier une partie à la pureté de ses mœurs, & à la sévérité de sa politique; une trop abondante popu-

lation auroit pû les altérer, en forçant les Spartiates d'étendre leurs possessions, & de se mêler par le commerce ou les alliances avec d'autres peuples; mais depuis qu'on ne se réduit plus comme eux, à l'unique soin de défendre & de conserver, plus une Nation est nombreuse, plus elle est puissante. C'est une verité que la France ne se dissimule pas sans doute, & qui doit assurer son estime à quelqu'un qui est assez Philosophe, assez bienfaisant, assez patriote pour consacrer une partie de sa fortune à lui procurer des Citoyens. Puisse l'éxemple qu'un François (*a*) donne à cet égard, introduire parmi nous, & l'usage des Gallois, & les vertus qu'il faut pour accréditer le plaisir de faire des heureux. Dans le nombre des choses que notre Auteur trouve à désapprouver en Angleterre, il n'épargne pas l'espéce de contribution à laquelle les domestiques mettent les personnes qui sont reçues à la table de leurs Maîtres; d'où résulte, non-seulement une indécence pour ceux-ci, mais encore l'inconvénient d'être mal servi. Quelques forts que soient les gages, ils sont encore au dessous de ce casuel journalier; en con-

(*a*) M. de la Popeliniere, Fermier Général.

séquence, les gens de livrée ne s'attachent aux maisons où ils sont, qu'au *prorata* de leurs profits, en changent au gré de leur intérêt, & réservent toutes leurs attentions pour les étrangers. Cette cupidité prend sa source (selon le Pere *Angéloni*, qui tire parti de tout pour attaquer le Gouvernement) dans celle du Ministere même, qui circule depuis le plus grand jusqu'au plus petit; elle est l'idole de la Nation, les domestiques entendent leurs Maîtres en prêcher les maximes, ils les leur voyent suivre, & les adoptent à leur tour, tant le germe de la corruption fructifie & prépare la ruine de cet Etat. Parmi les observations critiques de notre Auteur, il en est qui mettent l'amour propre national, aux prises avec la bonne foi qui doit regner dans une traduction. On seroit tenté, par exemple, de jetter un voile sur le reproche qu'il fait aux Anglois, d'admirer tout ce qui est extraordinaire, avant d'approfondir, si ce qui est extraordinaire est bon. Sont-ils les seuls que la nouveauté, la singularité séduisent? Un peintre en pastel assez médiocre, dit-on, arrive chez eux, décoré d'une grande barbe & d'un habit Persan; il devient aussi-tôt à la mode,

on s'empresse à exercer ses crayons, enfin son dégré de supériorité s'apprécie sur la bizarrerie de sa parure. Est-ce donc uniquement à Londres, que ce tarif est consulté? Les Artistes y sont inférieurs à ceux de France & d'Italie, excepté dans les outils & dans les instrumens nécessaires, qu'on y fabrique mieux que par-tout ailleurs. Chez ces Insulaires l'utilité est l'idée dominante; en France, c'est le goût. Le François imagine, & ne perfectionne pas. L'Anglois exécute parfaitement, & n'imagine jamais. L'un se surpasse dans les choses d'agrément, l'autre excelle dans les choses de commòdité. Il faudroit réunir les talens de ces deux Nations, pour qu'il en résultat des ouvrages achevés. Il est singulier, poursuit notre Auteur, que les Anglois aillent visiter si soigneusement les chefs-d'œuvres de Peinture & de Sculpture qui sont à Rome, qu'ils fassent même pour cet effet une dépense exhorbitante tous les ans, de maniere que leur curiosité paye une sorte d'impôt à l'Italie que l'on pourroit appeller le denier de S. Pierre, & qu'ils négligent d'encourager chez eux les mêmes Arts. « Leurs Peintres » ont réduit, dit-il, l'art de peindre

» d'après nature, à une eſpéce de mé-
» chaniſme. Ils font les portraits, com-
» me ils font les épingles. L'un ſe char-
» ge de la tête, & l'autre de la pointe.
» Bientôt il faudra autant de Peintres
» pour un portrait en grand, qu'il faut
» de Marchands pour équipper un petit
» Maître; le Peintre du viſage, le Pein-
» tre de la perruque, le Peintre de
» l'habit, le Peintre du linge, le Pein-
» tre des bas, & celui des ſouliers. »
Il eſt impoſſible qu'une noble émulation les anime, tous ſongent à s'enrichir, & pas un à ſe perfectionner. Ils s'embarraſſent peu d'avoir du talent, mais ils s'intriguent beaucoup pour ſe faire un protecteur qui les mette en vogue. Une Académie de Peinture & de Sculpture, comme celle de Paris, ſeroit fort néceſſaire à Londres, non-ſeulement pour former de meilleurs Peintres & Sculpteurs, mais auſſi pour montrer les régles du deſſein dont on a beſoin dans d'autres ouvrages. Celui qui ne pourroit égaler Michel-Ange, Raphaël, Claude Lorins, &c. apprendroit à ſculpter avec goût le chambranle d'une cheminée, & à peindre, ou la caiſſe d'une voiture, ou les bijoux émaillés. Alors l'Angleterre ajouteroit une

branche à ſon commerce, n'abandonneroit pas celui de luxe à la France, & attireroit chez elle l'argent de l'Etranger, qui préféreroit une boëte d'or bien travaillée, au papier mâché de Martin. De ces réflexions ſur les Arts, l'Auteur paſſe à quelques autres ſur un point de Religion, dont les Proteſtans nous font querelle. Il n'eſt rien, s'écrie-t-il, de ſi ſouvent reproché aux Catholiques, que le défaut de charité, qui dans leurs opinions donne tous les Hérétiques au Diable. En effet, ce défaut de charité tiendroit peu de l'eſprit du Chriſtianiſme, s'il influoit ſur nos actions. Mais l'Egliſe, & même les Sectes, adoptent certains Articles de foi, qui ſont déſavoués dans la pratique. L'Egliſe d'Angleterre, par exemple, admet la prédeſtination, & prêche le libre arbitre. Les Non-Conformiſtes à leur tour, admettent le libre arbitre, & prêchent la prédeſtination. D'ailleurs, tous damnent comme nous, ceux qui s'écartent de leurs ſentimens. Ce fait eſt prouvé par le Symbole de S. Athanaſe, qu'a reçu l'Egliſe d'Angleterre. Il finit ainſi: *ceci eſt la foi Catholique, & quiconque n'y croit pas fidélement, ne peut être ſauvé.* Cette excluſion du ſalut nous eſt donc com-

mune avec l'Egliſe d'Angleterre. De plus, pourquoi s'eſt-elle ſéparée des Preſbytériens, ſi ce n'eſt parce qu'ils altéroient ſon culte dans ſa diſcipline & dans ſon dogme, ou ce qui eſt la même choſe, parce que cette altération exile les Novateurs du Ciel, & les mene en Enfer? Il reſte encore un autre avantage à notre Religion, c'eſt que tous ſes préceptes nous preſcrivent la pratique du bien, & par conſéquent empêchent que cet Article de foi ne nous endurciſſe pour les Sectaires, au lieu que le principe fondamental des Preſbytériens, qui laiſſe à chacun le droit de ſe conduire & de penſer comme il veut, diſpenſe réellement de ſe ſoumettre à aucune régle de conduite. « On peut, (ajoute notre Théologien Philoſophe & politique) » calculer géométri-
» quement la dégradation de la probi-
» té dans chaque Secte, qui s'eſt ſéparée
» de la Religion primitive de chaque
» Etat, en raiſon du tems qui s'eſt écou-
» lé depuis ſa ſéparation. » Ce deſir d'indépendance ſe ſignale dans toute la conduite des Anglois; chacun conſomme ſa fortune ſelon ſon caprice, ſans égard au bon ordre particulier ni à la décence publique. Si l'opinion de M.

Locke ſur la folie & l'idiotiſme eſt juſte, elle eſt du moins inſuffiſante, car on ne ſçait dans quelle claſſe les ranger. Au reſte, les ſots & les fous ne ſont pas ſi différens des gens ſenſés qu'on le penſe. Rien n'égale le contraſte & la multitude des idées qui paſſent dans la meilleure tête, en moins d'une ſemaine; & ſi on les écrivoit, & qu'on en conſidérât le biſarre aſſemblage, on les prendroit ſouvent pour les rêveries d'un cerveau dérangé. L'extravagance ne conſiſte pas tant dans les idées extravagantes que dans une conduite ridicule. Un homme qui s'imagineroit être ſouverain, & ſe conduiroit cependant comme un ſimple Citoyen, ne donneroit point de priſe ſur lui; mais un homme, qui ſans ſe faire intérieurement cette illuſion, affecteroit les manieres d'un Monarque, conſtateroit aſſurément ſa folie. Certains Voyageurs ont obſervé que par un rafinement de politique, Veniſe tend à ſoutenir ſon Gouvernement Ariſtocratique, en favoriſant la corruption des mœurs; de maniere que le Clergé perd ſon aſcendant ſur les eſprits, & moins écouté que les paſſions, n'eſt plus qu'un corps inutile & mépriſé. Ainſi livrés ſans frein aux attraits du plaiſir, les peuples

négligent l'étude de la politique, s'embarraſſent peu de l'adminiſtration, s'énervent dans le ſein de la volupté, tandis que le Sénat les y plonge exprès pour affermir l'eſpéce de deſpotiſme qu'il exerce. Peut-être le miniſtere Anglois a-t-il adopté la même méthode dans la même intention; on le croira du moins ſi l'on en juge par la loi qu'il veut faire paſſer contre les mariages clandeſtins. La peine qu'elle prononce contre les infracteurs, ne tombe que ſur le Prêtre qui les a unis. On doit ſentir que la contrainte où elle réduit les Citoyens, d'attendre pour ſe marier le conſentement des parens, ou l'age preſcrit, ne peut qu'introduire parmi eux la licence des mœurs, le mépris de la Religion, & celui de ſes Miniſtres. La partialité que le Gouvernement fait voir, en ne puniſſant que le Prêtre qui donne la bénédiction nuptiale, décéle encore ſes vûes. Entr'autres inconvéniens qui réſultent de cette loi, on doit prévoir que déſormais les grandes familles ne s'allieront qu'avec les riches, & par-là ſe rendront maîtreſſes des affaires. Les Bourgs & les Villes ſeront forcés ou ſéduits dans le choix de leurs repréſentans au Parlement, ou alors on ne reſpectera plus ni

les droits de la couronne, ni les libertés du peuple. Comme en général le Clergé d'Angleterre les a toujours défendus, on cherche à l'abattre pour les mieux attaquer. Ce n'eſt point en ceci ſeul que le miniſtere Anglois ſuit les traces de la politique Vénitienne; il favoriſe, il récompenſe, il éléve tous les délateurs de profeſſion. Le ſoin de découvrir par ce moyen les démarches ſecrettes des Jacobites, eſt le prétexte dont il colore la protection qu'il accorde à ſes infâmes eſpions; mais ſon but véritable eſt d'amuſer le peuple de ces craintes frivoles, pour qu'il ne porte point ſes regards ſur l'adminiſtration, qu'il ne s'apperçoive pas combien elle eſt mal entre les mains des Whights, & combien il eſt néceſſaire d'en changer promptement. Le P. *Angéloni* ſort d'une ſi ſérieuſe Diſſertation pour remarquer, que de même qu'un individu peut avoir un de ſes ſens défectueux, & un autre parfait, de même deux Nations peuvent avoir cette différence entre elles. Il décide en conſéquence que l'Angleterre a le ſens de l'ouïe bien ſupérieur à celui de la France, & qu'à ſon tour la France a le ſens de la vûe très-au-deſſus de celui de l'Angleterre. Il en trouve la preuve dans la

pitoyable harmonie de la muſique Françoiſe, & dans les graces, la juſteſſe, la préciſion de la danſe, des exercices, du maintien & de tous les mouvemens du corps, où le François excelle. Il n'entend pas, dit notre Auteur, la plus énorme diſcordance qui régne dans ſon Opéra, tandis qu'il eſt bleſſé du moindre geſte, du moindre pas irrégulier, enfin de la moindre négligence dans les attitudes, au lieu que l'Anglois eſt préciſément ſon contraſte. C'eſt peut-être, ajoute-t-il, ce défaut dans les organes qui prive l'Angleterre d'excellens Peintres, & la France d'excellens Muſiciens. Mais n'en déplaiſe au P. *Angéloni*, le témoignage des Etrangers, même en faveur de M^rs^. Rameau, Mondonville, Jéliote & de beaucoup d'autres, contrarie un peu ſa déciſion. Cependant nous lui devons être ſi obligés des avantages qu'il nous accorde ſur les Anglois, lorſqu'il nous met en parallèle avec eux, qu'on doit lui paſſer la ſeule occaſion qu'il ait ſaiſie de bleſſer notre amour propre. Il le careſſe un moment après, en obſervant que ces fiers Inſulaires, malgré l'éloge pompeux qu'ils font de leur Gouvernement, quoiqu'ils le vantent comme le plus parfait de l'Europe, quoiqu'ils aſſurent que leur

pays eſt l'azile du bonheur & de la liberté, n'en murmurent pas moins ſans ceſſe, & paroiſſent toujours auſſi chagrins, auſſi mécontens, que les François paroiſſent gais & ſatisfaits. Ce n'eſt point à la qualité du climat que notre Auteur attribue cette différence; il en cherche le principe dans la corruption actuelle de ce Gouvernement tant vanté, qui influe ſur le caractere de ce peuple, comme la mauvaiſe éducation ſur celui d'un enfant. De part & d'autre, une trop grande indulgence pour les vices, trop peu de ſoins pour exciter la vertu, produiſent le relâchement des mœurs, la ſatiété du plaiſir, le dégoût du travail, & l'ennui de vivre. L'Anglois eſt moins libre que licencieux; la liberté du François n'eſt que celle de faire le bien, il s'en contente, & vit heureux. L'eſprit dominant d'une Nation, eſt plus ou moins viſible dans les actions de la populace. La fantaiſie de la populace Angloiſe, par exemple, eſt de paroître libre, & pour faire acte de ce qu'elle appelle liberté, d'offenſer qui bon lui ſemble, de ſe plonger dans l'ivreſſe, d'y oublier toute diſtinction entre la Nobleſſe & la roture, entre l'ignorance & le ſçavoir; enfin d'inſulter ſes Supérieurs, & de

214

braver les loix. La populace de Naples au contraire, place ſon ſouverain bien, à imiter le faſte, la pompe & le luxe des gens de condition. Un Artiſan s'habille de velours, boit de l'eau de melon à la glace, & il eſt content. En tirant volontiers ſes comparaiſons du particulier au général, notre Auteur obſerve que rien n'eſt ſi commun que de voir en Angleterre un jeune homme né riche, ſe ruiner promptement, ſans être ni généreux, ni prodigue, mais par ſa négligence pour ſes affaires, & ſa confiance dans les flatteurs. Il ſemble qu'il en ſoit de même du Miniſtere Anglois, il a vû le Royaume s'écrouler, & lui a fait contracter dette ſur dette, au lieu de profiter du temps de paix pour les acquitter; de maniere qu'à préſent l'Etat ne peut ni fournir aux beſoins ordinaires, ni oppoſer des forces ſuffiſantes à ſes ennemis. La France plus riche & plus active, attaque les Anglois dans leurs Colonies Orientales & Occidentales, & les y traite avec un mépris, né ſans doute de la connoiſſance qu'elle a de leur ſituation, & du peu de cas qu'elle fait du Miniſtre qui les gouverne. Elle ſçait combien ſa petite capacité eſt inſuffiſante dans les circonſtances, & qu'il

les a réduits à ne pouvoir ſupporter les dépenſes de la guerre. Elle ne juge pas tant encore de la puiſſance d'un peuple par les ſubſides que l'on peut lever ſur lui, que par la ſageſſe de ceux qui dirigent ſes flottes & ſes armées. Les Anglois ont dit pendant la derniére guerre, que la France ne recueilleroit aucun fruit des conquêtes qu'elle avoit faites ſur le Continent : n'eſt-ce donc pas un aſſez grand avantage de leur avoir occaſionné vingt millions de dettes de plus? S'ils avoient ſongé à les liquider, l'argent qui en paie aujourd'hui les intérêts, ſerviroit à ſoutenir leurs flottes, leurs armées & leurs colonies. La Hollande avec toutes ſes Villes de Flandre démantelées, peut moins que jamais devenir une Alliée fidéle à l'Angleterre, n'étant point en état de réſiſter aux premiéres hoſtilités; & l'irréconciliable animoſité qui diviſe le Roi de Pruſſe & l'Impératrice au ſujet de la Siléſie, eſt encore une autre avantage pour la France : ainſi tout préſage l'accroiſſement de cette Nation, & tout annonce la décadence de ſa Rivale. L'hiſtoire nous prouve par les événemens une vérité qui paroît frappante, c'eſt qu'un Etat monarchique peut ſoûtenir l'excès

des richeſſes ſans danger pour ſa conſtitution, & que cet excès devient toujours fatal au Gouvernement mixte ou Républicain. Suppoſons que réellement la conſtitution primitive de l'Angleterre fut de limiter & le pouvoir du Roi, & celui du Peuple en certaines occaſions, de laiſſer la puiſſance exécutrice dans les mains de l'un, & la puiſſance légiſlative dans celles de l'autre; ce droit de choiſir & de former le corps légiſlatif par le moyen des Repréſentans dans l'aſſemblée de la Nation, eſt la partie Républicaine du Gouvernement Anglois. Or ces Légiſlateurs qui doivent être nommés par leurs Compatriotes, ne devroient auſſi être choiſis qu'autant qu'ils ſeroient ſupérieurs par leurs lumieres & par leurs vertus, prérogatives naturelles, qui méritent ſeules de donner de l'aſcendant à un homme ſur ſes égaux. Mais depuis qu'on a mis la vénalité à la place de cette ſupériorité, l'intérêt particulier ſe trouve en oppoſition à l'intérêt général, & le plus grand ſcélérat peut acquérir plus d'autorité avec de l'argent, qu'un Epaminondas, s'il en naiſſoit de ſa trempe en Angleterre, n'en obtiendroit ſans ce moyen. C'eſt ainſi que les richeſſes ont uſurpé

les droits du mérite. Jadis la valeur & la prudence de Cincinnatus le tirerent de la charue, lorſque ſes Concitoyens en firent leur Général. On devroit donc de même, rechercher la ſageſſe dans le Miniſtre, la piété dans le Prêtre & la probité dans le Légiſlateur. La nature a, pour ainſi dire, marqué les rangs parmi les hommes; lorſqu'ils conſultent la deſtination qu'elle a faite, l'autorité des uns & la ſoumiſſion des autres devient pour tous un avantage réciproque; lorſqu'ils s'en écartent la peine eſt à la ſuite de l'abus, car elle ne permet pas qu'un bon effet réſulte d'une mauvaiſe cauſe; or l'argent décide de tout en Angleterre, il fait les Généraux, les Amiraux & tous les gens en place. De cette maniere, quoique les richeſſes augmentent à certains égards la puiſſance d'un Etat, il arrive qu'elles ne ſervent qu'à le détruire, ſitôt qu'elles influent ſeules ſur le choix de ceux qui ſont à la tête du Gouvernement. Pour maintenir une Nation libre & heureuſe, quand ſa conſtitution eſt ſemblable à celle d'Angleterre, il faudroit qu'elle eût des Miniſtres eſtimés au-dehors & chéris au dedans, qui fixaſſent par une loi expreſſe la fortune de chaque individu à

uncertain point, au delà duquel on seroit obligé de déposer le surplus au trésor public. Telle étoit la politique de Lycurgue, & Sparte fut indomptable, tant qu'elle l'observâ. Dans un Etat purement Monarchique où tous les honneurs, toutes les graces émanent de la Couronne, l'ascendant de l'opulence se fait bien moins sentir que dans un Etat mixte, ou Républicain. S'il parvient à élever quelqu'un au Ministere, du moins il ne suffit pas pour l'y soutenir, & jamais il ne peut mettre parfaitement de niveau l'homme riche & l'homme de qualité, comme il fait à Londres, où le Clergé & le Militaire, selon la façon de penser actuelle, sont inférieurs au Commerçant, & où par conséquent la subordination n'est plus établie que sur le plus ou le moins de fortune. La Noblesse & les honneurs étant respectés en France, l'argent n'y gouverne pas, & le mérite s'y place; au lieu de renverser l'ordre de la providence, en accordant à l'or ce qui est dû à la vertu, on s'y garde bien de coëffer la liberté des ornemens de la folie, comme on fait en Angleterre. Le Pere *Angéloni* quelquefois critique minutieux, desapprouve l'usage qu'on y a adopté

depuis la réforme, de prêcher deux fois par jour, & celui de mêler de la musique aux chants de l'Eglise. Il se félicite ensuite d'être né Romain, & vante les avantages de sa Patrie sur les Iles Britanniques. Il trouve dans l'ancienne & dans la nouvelle Rome des titres de préférence qu'il fait valoir; tels que le nombre des grands hommes, & les chefs-d'œuvres des beaux Arts. Elle est le berceau des Lettres, & fut la Souveraine de l'Univers par la supériorité des Sciences, comme par celle des armes. Il se permet à cette occasion l'examen du siécle de Louis XIV. dans lequel il reproche à M. de Voltaire d'avoir dit, mal à propos, que les Lettres florissantes en Italie repasserent en France, avant d'arriver en Angleterre. Le siécle de François I. justifie M. de Voltaire, & condamne notre Auteur, qui ne s'en souvenoit pas sans doute, lorsqu'il assure que le meilleur Ecrivain Anglois vivoit avant la renaissance des Lettres en France. Il disserte long-tems sur un fait que peu de gens lui contestent, c'est que les hommes d'un siécle ne ressemblent pas toujours à ceux d'un autre; que deux Nations comparées depuis leurs commencemens jusqu'à leur décadence, se

ressemblent davantage en plusieurs époques, que la même ne se ressemble en des tems différens; par exemple, les anciens Romains & les anciens Anglois avoient plus d'analogie entr'eux que Cincinnatus & Marc Antonin, que Sir François Drake & l'Amiral Mathews. Jamais Ministres n'ont si manifestement altéré les vrais principes du Gouvernement, que les derniers qui ont gouverné l'Angleterre. Le ridicule que l'on a jetté sur le Patriotisme, sur l'honneur, l'intégrité & la Religion, a fait plus de tort au systême politique que tout l'or du monde n'en peut réparer. L'amour de la Patrie eut plus de part aux grandes actions des Grecs & des Romains, que tous leurs Philosophes & leurs Sages. Malgré l'éloge que Boulainvilliers fait du profond sçavoir des Arabes, ils ne seroient encore qu'une troupe de Brigands dans leurs arides déserts, si Mahomet n'eût pas enflammé leurs esprits d'une valeur surnaturelle par l'expectative d'un paradis délicieux. Rien n'est si maladroit à un Ministre que d'effacer l'impression de ces idées toutes puissantes, pour y substituer celle de la cupidité. De ces observations qui ne réuniront peut-être pas tous les suffrages, dans un moment

où les avis sont partagés sur la question importante d'attirer la Noblesse dans le commerce, ou de l'en exclure, c'est-à-dire, d'augmenter nos richesses ou de conserver l'utile préjugé de l'honneur, le Pere *Angéloni* passe à une autre, qui ressemble assez à un paradoxe au premier coup d'œil, mais qui peut aussi trouver des partisans, & son application ailleurs qu'à Londres. » Si la multitude » des ouvrages imprimés (dit-il) est une » preuve du progrès des sciences, jamais la République des Lettres ne fut » si florissante qu'à présent, cependant » depuis le premier jour qu'on les cultivâ en Angleterre, jamais elles ne » furent si inférieures à leur état actuel. » Cet art d'imprimer, leur plus grand » propagateur, est devenu lui-même la » preuve & l'instrument de leur destruc» tion. Pour produire des ouvrages sça» vants, (en supposant qu'il y eût des » gens de génie dans un Royaume) » il faudroit caresser, accueillir, honorer » la Littérature. Le génie fuit la compa» gnie des Grands, comme une Vierge » fuit celle des hommes. « Or comme on ne le recherche & ne le récompense point, que son orgueil naturel refuse de faire les premiers pas, que néanmoins il faut qu'il

vive, il ſaiſit le moyen le plus court d'avoir de l'argent, & ſe met à la merci d'un Libraire. Réduit à cette extrêmité, convaincu en même tems qu'un excellent ouvrage n'eſt pas le mieux payé, loin de prétendre à la gloire Littéraire, il extrait ſeulement des Auteurs déja fameux, entaſſe compilation ſur compilation, & fait des Dictionnaires des Arts, des Sciences, du Commerce, de la Chaſſe, de l'Amour, &c. Ces miſeres ſe vendent bien, tout le monde les lit & s'en contente ; les pareſſeux, les ſots & les ignorants y prennent une fauſſe teinture d'érudition, & c'eſt ainſi que les Lettres ſont détruites par les lettres. Une manie preſque univerſelle parmi les Anglois, eſt de refuſer leurs ſuffrages à toutes les productions des ſciences & des arts, ſitôt qu'elles ſont Françoiſes. Sans cette injuſte prévention, ils pourroient adopter pluſieurs coûtumes de cette Nation, qui leur ſeroient avantageuſes, mais il ſuffit qu'elles lui appartiennent, pour qu'ils les rejettent ; & ſi quelqu'un d'entr'eux s'aviſoit même d'y applaudir, il s'en faudroit peu qu'on ne le regardât comme rebelle. Leur jalouſie s'allume auſſi lorſqu'ils entendent vanter par quelqu'en-

droit l'Eſpagne, l'Italie, ou l'Allemagne; cependant l'éloge de la France, leur eſt encore plus inſupportable, & ils concilient une affectation de mépris pour elle, avec la plus baſſe crainte de ſa ſupériorité. Le Pere *Angéloni* convient de bonne foi, que nous avons la manie contraire, & que nous la pouſſons au même excès ; mais s'il eſt partiſan de nos mœurs, de nos uſages, de notre Gouvernement, de notre génie, il ne l'eſt pas aſſez de notre Langue, puiſqu'il ne la trouve propre, ni à la poëſie, ni à la Muſique. Ce ſeroit ſortir des bornes d'un extrait que de le ſuivre dans toute ſa diſſertation ſur cet article, une ſeule réflexion qu'il jette à la traverſe, ſemble aſſez ſinguliere pour ne la pas ſupprimer. » Un cheval Arabe (dit-il) & un étalon » Anglois, parlent le même langage; ils » s'expriment leurs différentes paſſions, » & s'entendent réciproquement, quoi- » que l'un ſoit né daus les plaines de la » Mecque, & l'autre dans les prairies » qu'arroſent les flots argentés de la Ta- » miſe. Il en eſt autant parmi les chiens » & tous les quadrupedes. Ceci mene à » préſumer que les brutes ſont mieux » organiſées pour remplir les fonctions » de leur état, que l'eſpece humaine

ne

» ne l'eſt pour remplir celles du ſien ; » qu'ainſi l'homme n'eſt pas l'animal fa- » vori de ſon Créateur. « Il n'eſt pas plus néceſſaire d'accompagner notre Auteur à la toilette des Dames Angloiſes ; il prétend qu'elles entendent mal l'art de la parure. Le rouge & le panier bleſſent ſes yeux. L'inconſtance des modes n'obtiennent pas plus de grace. On ſeroit encore moins de ſon avis en France ſur le parallele qu'il fait de Shakeſpear & de Corneille. Il rapporte pluſieurs lambeaux du Poëte Anglois, pour faire ſentir la ſupériorité qu'il lui donne ſur ſon Rival. Comme les choſes de goût ſont arbitraires & relatives, cette queſtion ſeroit difficile à décider ; l'un & l'autre ont des beautés de tout pays, & des défauts pour chaque Nation en particulier. Il a peut-être mieux ſaiſi les différences qui ſont entre un génie ſupérieur dans la Littérature, & un guerrier fameux ; ainſi que la raiſon pour laquelle l'Univers a tant de Héros, & ſi peu de vrais Sçavans. Les ſuccès d'un Général dépendent ſouvent des choſes accidentelles, qui arrivent le jour d'une bataille, qu'il ne peut avoir toutes prévues, & deſquelles ſa propre ſagacité tire avantage ; les troupes qu'il com-

mande contribuent à la gloire qu'il s'acquiert, les Officiers qu'il employe encore plus, & quelquefois l'infériorité même du Général qu'on lui oppoſe ; mille effets du hazard ſervent à décider la victoire, une terreur panique, les fautes de ſon adverſaire, la pluie, le ſoleil concourent à immortaliſer le Conquérant. L'homme de Lettres n'a rien qui le ſeconde ; la réputation qu'il obtient, eſt le produit de ſon mérite ſeul. Les Grecs & les Latins ne ſont point favoriſés par les accidents, leurs ouvrages ſont abandonnés dans les mains de tout le monde, examinés, critiqués & comparés à loiſir chacun dans leur genre. On érige aux Héros des monumens qui conſacrent leur mémoire ; les Sçavans ſont obligés de ſauver leur nom de l'oubli, ſans tous ces ſecours brillants, & le vainqueur dont la flamme & le fer ont marqué les traces, qui a ravagé des Etats, enchaîné des Rois, maſſacré des peuples, eſt toujours plus admiré que le Philoſophe, qui étend les ſciences, perfectionne les arts, & ne s'occupe tout entier que du bonheur & de la conſervation des hommes. Après avoir gémi ſur la décadence de l'architecture en Angleterre, qui n'y eſt plus que Chinoiſe ou Gothique ; après

avoir élevé au contraire l'art du jardinage, qu'il y croit mieux entendu qu'en Italie & en France, le Pere *Angéloni* termine son ouvrage par l'examen des talens qu'il faut à un Acteur pour être parfait, & les trouve rassemblés dans M. Garrick.

An authentic and faithful history of that arch-pirate Tulagée Angria, *with a curious narrative of the Siege and taking of the town and Fortress of* Geriah; *and the destruction of his whole naval force, by Admiral* Watson *and Colonel Clive. To Which is added an account of his predecessors, the* Angrias, *who for upewards of forty years, have carried on their depredations in the* East Indies: *the methods they took to obtain and preserve the power of Sovereign Princes, and to be d terror not only to the* European *traders, but to the* Great Mogul *him-self. Also a full account of their dominions, forts, harbours, and forces by sea and land, and of the several attempts made by this nation to subdue them. In a letter to d Merchant in* London, *from his brother, a Factor at* Bombay, *who Wras present in the late expedition. 8°. prix 1. sh. Cooke.*

Prædari & vivere rapto. Virg.

Histoire authentique & fidelle du fameux Pirate Tulagée Angria, *avec une relation curieuse du Siége & de la prise de la Ville, & de la forteresse de* Gériah, *ainsi que de la destruction de toutes ses forces navales par l'Amiral* Watson *& le Colonel* Clive: *Quelques Anecdoctes sur la famille des* Angria *qui ravagea pendant plus de quarante ans les Indes Orientales; sur les moyens que les prédécesseurs de* Tulagée *employerent pour usurper le pouvoir Souverain & pour devenir la terreur, non-seulement des Commerçants Européens, mais encore du Grand Mogol. Le détail de leurs possessions, forts, havres &c. l'état de leurs forces sur terre & sur mer. Enfin le récit des différentes entreprises formées par l'Angleterre pour les subjuguer; tiré d'une Lettre d'un Facteur de Bombay témoin de la derniere expédition, à son Frere, Marchand à Londres. in-8°. prix 1. cheling.*

Extrait, par Madame B.

RIEN n'excite davantage l'attention & la curiosité du genre humain que les

coups de fortune imprévûs qui renversent les Empires les plus florissants. Mais les petites Souverainetés de l'espece de celle des *Angria*, qui s'établissent sur les ruines des loix divines & humaines, que la Violence élève rapidement, tombent aussi en général avec la même précipitation; & leur accroissement est plutôt un sujet de surprise que leur chûte.

Tulagée Angria, l'infortuné Héros de ces Mémoires, sembloit également porté par son caractere, par sa fortune & par sa naissance, à devenir fameux. Il descendoit de ces illustres brigands, qui pendant plus d'un siécle, s'étoient signalés par leurs rapines & par l'habileté extraordinaire avec laquelle ils avoient fondé une nouvelle Monarchie dans les Etats même du Grand Mogol, après avoir mis ses Armées en déroute, & bravé avec mépris sa puissance & son autorité. Le premier de cette famille qui ait fait un rôle brillant dans l'Histoire, est selon notre Auteur, un *Sambo Angria*, homme courageux, entreprenant, brave, hardi, né dans un Isle du Golphe d'Ormus, & Mahometan. Sa valeur & sa conduite lui procurerent les premiers grades militaires dans l'armée du Viceroi de Pagan, ou *South Raja*.

Purah Angria, fils de ce *Sambo*, lui succeda au commandement, & obtint la fille du *Raja* en mariage; mais ayant pris querelle avec son beau-frere, il s'engagea au service du *Nabob* son ennemi. Ensuite il changea encore de parti & revint au Service du *Raja* de Pagan. Il en épousa la sœur de laquelle il eut deux enfans, *Purah & Connagée*; celui-ci devint pere de notre Héros. *Purah* fut tué en combattant courageusement contre l'armée du Grand Mogol, en 1686, & *Connagée* reçut de son oncle l'isle de *Kanerai*. Cette Isle n'a pas plus d'un mile & demi de circonférence, & n'est presque entiérement qu'un roc; elle est située dans la bouche du Havre de *Bombai*, environ à trois lieues de distance, & directement au midi de l'anchrage de cette place: ainsi nul vaisseau de quelqu'espece qu'il soit, ne peut passer sans être attaqué par les Grabs d'*Angria*. Le fort y est d'un accès si difficile qu'on le regarde comme imprenable; il y a toujours une forte garnison, & l'on y conserve une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, en cas que les habitans soient obligés de soutenir un siége.

Cannagée Angria, Maître de cette Is-

le, à l'exemple de ſon pere, épouſa la ſœur du jeune Raja ou Viceroi de Pagan, & ſe rendit bientôt redoutable à tous les vaiſſeaux marchands; il réſolut de pénétrer dans les terres, & d'y étendre ſes poſſeſſions. En conſequence de ce projet, il leva une armée aſſez conſidérable, s'empara de toute la côte juſqu'à *Dabul*, & prit *Geriah*, où les Portugais avoient déja élevé de bonnes fortifications qu'il augmenta encore; de maniere à rendre cette place une des plus formidables qui fuſſent ſur les côtes de l'Inde. *Geriah* ſitué environ à douze heures de chemin de Bombay, eſt défendue par un Château très-fort, bâti en forme d'héxagone irrégulier, & de plus fermée d'une épaiſſe muraille de pierre. Ce qui rend cette place ſi redoutable en partie & ſi importante, c'eſt qu'on apperçoit difficilement le canal du Havre.

Cannagée Angria ſe vit poſſeſſeur en 1712, d'un territoire de cent vingt milles de long ſur ſoixante milles de large; de richeſſes immenſes, & d'une marine très-bien montée; alors il affecta les manieres d'un Prince Souverain, exigea le même cérémonial, donna des audiences, & reçut les Ambaſſa-

deurs des Etats voiſins. Son armée étoit l'azile de tous les déterminés, que des crimes ou des affaires malheureuſes avoient expatriés; bientôt elle fut remplie d'Anglois, de François, d'Allemands, de Portugais chaſſés de leurs Colonies. *Connagée* trop ambitieux pour trouver un frein à ſes entrepriſes dans les nœuds du ſang, & les ſermens d'alliance, ſe mit au deſſus de ce qu'il regardoit comme de vains préjugés, & dépouilla le Raja, ſon beau frere, de l'île de *Hanaray*, après avoir taillé en piéces les forces qu'il lui avoit oppoſées; mais le vieux Raja étant prêt à expirer, *Angria* ſe réconcilia avec ſon fils, & ſe joignit à lui pour attaquer le Grand Mogol, contre lequel il marcha à la tête de 50000 hommes, & obligea les Marchands de Surate à lui payer 800000 Roupies de contribution pour racheter la liberté de leur Ville. Il ſigna enſuite une Treve avec le Mogol, & augmenta ainſi conſidérablement ſes domaines & ſes tréſors. Ses ſuccès ne firent que l'enhardir à ſe diſtinguer encore par quelqu'autre entrepriſe ſur mer.

L'Auteur raconte à cette occaſion, l'Hiſtoire du Capitaine *Chowne* & de ſa femme. » Dans le commencement de

» l'année 1714, (dit-il) M. *Chowne*
» fut nommé Gouverneur de *Carward*.
» Il monta un Yacht de la compagnie,
» ſous l'eſcorte d'un vaiſſeau de guerre,
» avec ſa femme qui étoit enceinte, pour
» aller prendre poſſeſſion de ſon gouver-
» nement. A peine avoient-ils perdu
» *Bombay* de vûe, qu'*Angria* vint attaquer
» les deux vaiſſeaux avec ſes Grabs, qui
» leur livrerent un rude & ſanglant com-
» bat. M. *Chowne* ayant à ſa ſuite tout
» ce qu'il avoit de plus cher au monde,
» combattit en homme qui défend à la
» fois l'objet de ſon amour & ſa liberté.
» Il conſerva ſon vaiſſeau par la plus bel-
» le réſiſtance qu'il fut poſſible de faire,
» juſqu'à ce qu'un boulet de canon lui
» emporta les deux bras. Une malheu-
» reuſe circonſtance ajoûta encore à
» l'horreur de ſa ſituation; il ne ſe trou-
» va pas un ſeul Chirurgien à bord, &
» cet époux infortuné perdit ſon ſang
» & la vie dans les bras même de ſa
» femme. Le Yacht fut pris par *Angria*,
» & envoyé à Kaneray; mais la frégate
» nommée *la défiance* s'étant échappée,
» retourna répandre cette triſte nouvel-
» le à Bombay. Le Préſident du Con-
» ſeil offrit 30000 Roupies à *Cannagée*
» *Angria*, pour la rançon de Madame

» Chowne, qui lui fut rendue à ce
» prix. Je ne puis me refuſer de dire en-
» core un mot du ſort de cette jeune
» Dame, qui malgré l'aſſemblage de la
» beauté parfaite, des graces & des ver-
» tus, fut conſtamment malheureuſe tout
» le tems qu'elle demeura aux Indes.
» Elle étoit fille du Capitaine *Cooke*,
» Ingénieur en chef de la Compagnie;
» l'avarice de ſes parens diſpoſa de ſa
» main en faveur de M. *Hervey* Gou-
» verneur de *Carwar*. A peine avoit-
» elle quatorze ans, lorſqu'elle épouſa
» ce vieillard difforme. Elle devint veu-
» ve environ un an après, & hérita de
» toute la fortune de ſon Mari. On
» la remaria bientôt à M. *Chowne*,
» dont nous avons vû la fin tragique.
» Il la pria en expirant, ſi jamais elle
» paſſoit à de troiſiéme nôces, de pré-
» férer M. *Guillaume Gifford*, membre
» du Conſeil de Bombay; elle le lui pro-
» mit, & tint parole ſix mois après ſa
» rançon. Ce nouvel Epoux fut envoyé
» comme Gouverneur à *Anjango*, où les
» naturels du pays le maſſacrerent. En-
» fin Madame Gifford, malgré divers
» obſtacles, revint en Angleterre avec
» le Chef d'eſcadre *Matthews*. « Lorſqu'on la racheta d'*Angria*, on fit une

Treve entre l'Angleterre & lui, que l'on renouvella à l'arrivée du Gouverneur Boone, vers la fin de l'année 1715. En 1717, *Connagée Angria* fut attaqué dans son Château de Geriah par neuf vaisseaux Anglois de 1250 hommes d'équipage, 2500 soldats Européens, & 1500 Seapois & Topasses, sous les ordres des Capitaines *Gordon* & *Stanton*; mais ce fut sans succès, ils perdirent 500 hommes à se convaincre que ce terrible Château étoit imprenable. Le Gouverneur *Boone* tenta la même entreprise l'année d'ensuite avec trois vaisseaux de plus, & ne réussissant pas mieux fut obligé de se retirer à *Bombay*, avec perte. Le Président du Conseil de *Bombay* se laissa repousser aussi par *Angria* en 1719. En 1721, l'Amiral *Matthevvs* marcha contre ce Pyrate avec quatre vaisseaux de guerre contenant 800 hommes, lesquels joints aux Portugais, composérent une armée de plus de 5000 hommes, qui campa sur les sables près de la forteresse d'*Angria* à *Glabeg*. Les Anglois mal secondés par le Général Portugais, qui se conduisit avec une lâcheté indécente, furent mis en déroute; *Angria* prit leur artillerie, leurs munitions, & ne leur laissa rien de mieux à faire que de re-

tourner honteusement à *Combay*. C'est ainsi que la fortune favorisant l'audace de *Connagée*, le rendit long-tems la terreur de l'Angleterre & des autres Nations; il ravagea leurs établissemens, battit leurs troupes, & mourut plein de gloire, (si l'on peut appeller ainsi le succès de ses brigandages) en 1734, après avoir fait une figure resplendissante dans les Indes, pour me servir de l'expression de l'Auteur, pendant plus de 30 ans. *Sambagée Angria*, l'aîné de ses fils, hérita de sa puissance, de ses trésors, de son ambition & de son courage. Non-seulement il conserva ses domaines; mais il les augmenta encore, & défit toujours les Anglois; il mourut sans enfans en 1745. Son frere *Tulagée Angria* lui succéda; ce Tulagée peut avoir aujourd'hui près de quarante ans. Sa taille est d'environ 5 pieds dix lignes, son teint olivâtre, son aspect imposant & martial. Aucun de ses prédécesseurs n'a pris plus de vaisseaux & de terres que lui, aux Anglois & aux autres. Personne ne l'avoit encore attaqué jusqu'à la derniére expédition de l'Amiral *Watson*. Les possessions de *Tulagée Angria* s'étendoient de Bombay à Manlo. Il avoit les ports de *Zivanchi*, d'*An-*

tiguria, de *Dabul* & de *South Rook*, sans compter ses Isles de *Kaneray* & d'*Hanaray*, ainsi que ses forts de Golaby & d'Allabeg, dans le dernier desquels il résidoit principalement. Toutes ces places étoient bien peuplées, & leurs habitans tout-à-fait soumis à leur Souverain; mais ils avoient eu peu de commerce, depuis que ces Pyrates Rajas regnoient sur eux. *Tulagée* entretenoit toujours sur pied une armée de 30000 Caffres, Seapoys & Topasses, sans y comprendre tous les Morates qu'il pouvoit débaucher au Raja du Midi, ou Viceroi de Pagan. Ses Canoniers & ses Officiers de mer étoient presque tous Renégats Européens; il avoit une artillerie considérable, outre le canon de ses forts & de ses vaisseaux, & qui plus est, douze Elephans, article de grande importance parmi les Indiens qui font la guerre. Les forces navales de *Tulagée Angria* consistoient en 15 Grabs, environ de neuf ou dix canons, un grand nombre de Mousquetaires, cinq Kaïches, especes de petits navires, deux vaisseaux de quarante canons, près de quarante Galleres & plusieurs autres petites barques. S'étant de nouveau brouillé avec le Raja du Midy, celui-ci envoya

l'hyver dernier à *Bombay* solliciter les Anglois de se joindre à lui; ils y consentirent. L'Amiral *Watson* arrivé à Bombay en Octobre 1755, on tint Conseil le 6 Février 1756, & le même jour les forces de terre qui consistoient en 700 soldats Européens, 300 Topasses, ou Infanterie négre, & 300 Seapoys, furent embarquées sous le commandement du Colonel *Clive*. Le 7 du même mois l'escadre mit à la voile, & joignit la flotte *Morate* composée de trois ou quatre *Grabs* & de quarante ou cinquante Galléres, commandée par *Naripunt*, dans une baye vers le Nord de *Geriah*, appellée Rajipour, petit port qu'elle venoit justement de prendre à *Angria*. L'armée Morate consistant en 5000 hommes d'Infanterie & quatre mille chevaux, commandés par *Ramajeepunt* étoit campée sur le rivage. Là on apprit que les Morates avoient traité avec *Angria*, pour qu'il leur rendit le fort à certaines conditions particuliéres. Ils étoient d'autant mieux en état de faire la loi à *Angria*, qu'un détachement de leur armée, l'avoit fait prisonnier, comme il s'efforçoit d'aller par terre de Geriah à Galaby, ayant laissé le commandement du fort à son beau-fre-

re. Lorsque l'Amiral Watson fut arrivé au Havre, le 11 du courant, il somma le Château de se rendre; mais on lui répondit qu'on le défendroit jusqu'à la derniere extrêmité. Craignant quelques supercheries de la part des Morates, qui ne lui avoient encore offert aucune assistance, il s'arrêta dans le Havre le 12 après midi. » Le fort tira vivement sur » nous, dit l'Auteur, pendant une demie » heure, mais le feu continuel de nos vais- » seaux, & les bombes que nous leur en- » voyâmes, non-seulement firent cesser le » leur; mais détruisirent en même tems les » maisons. A quatre heures on cessa de tirer, » ce qui releva le courage des ennemis, » & leur fit recommencer leurs canona- » des. Alors nous arborâmes le pavillon » de sang, c'est-à-dire, celui qui annonce » qu'on ne fera point de quartier, & nous » recommençâmes aussi notre feu jusqu'à » six heures, qu'on envoya un pavillon de » Treve sur le rivage, espérant que la » garnison se rendroit. A neuf heures, » nos troupes prirent terre à un mille & » demi du fort, & furent jointes par » 10000 Morates. Le soir on apperçut le » pavillon de Treve sur les murs, & l'on » marcha vers la garnison; mais aussi- » tôt que nous eûmes gagné la montagne

» près du fort, on fit feu sur nous, & » quoiqu'on n'eût tué qu'un soldat, & bles- » sé un Officier à l'épaule, nous nous re- » tirâmes à notre premiere place. Le Co- » lonel Clive s'en alla rendre compte de » cet événement à l'Amiral, & concerter » avec lui les mesures qu'il faudroit pren- » dre pour une autre attaque; il fut ré- » solu de donner le signal à la ligne des » vaisseaux de guerre seulement, & les » bombes volerent de nouveau avec un » succès surprenant pendant trois heures; » alors l'ennemi capitula. Une compa- » gnie de nos soldats prit possession du » fort, & arbora le pavillon Anglois sur » les remparts, mais ce ne fut pas sans » contestation de la part des Morates, » qui tenterent de s'en emparer avant » nous; ce qu'ils auroient fait sans la sage » & courageuse conduite du Capitaine » Forbes, qui leur fit face, & jura de » passer son épée au travers du corps de » leur Général, s'il osoit avancer plus » loin. Effrayés de cette menace, ils le » laisserent tranquillement s'établir dans » la place. La perte des ennemis dût être » considérable; nous n'eûmes qu'environ » une vingtaine, tant de morts que de » blessés; nous trouvâmes dans le fort » près de 250 canons de fer & de fonte »

» de toutes grandeurs, une prodigieuse » quantité de munitions de guerre & de » bouche, beaucoup de bons effets, & » quelqu'argent. Il n'y restoit que 300 » hommes de garnison d'environ 2000 » qu'ils avoient été. La mere d'*Angria*, » deux femmes, deux enfans & son beau- » freres furent faits prisonniers; l'Amiral » les traita avec son humanité & sa géné- » rosité ordinaire. On trouva en roupies » d'argent près de 100000 liv. & en au- » tres effets, la valeur de 30000. Mais » nous espérons avoir un partage plus » considérable à faire dans le butin de ces » fameux Pyrates. Nous relachâmes huit » Anglois, trois Hollandois & deux Ecos- » sois des prisons de Geriah, qui avoient » été pris dans plusieurs vaisseaux par *An-* » *gria.* « On ne peut finir cet article sans rendre un glorieux témoignage aux Officiers qui eurent part à cette expédition, leur conduite, leur courage & la fortune, concoururent à la faire réussir. Messieurs Watson & Clive, acheverent ce que Messieurs Boone & Matthews avoient inutilement entrepris. On ne peut trop admirer aussi la résolution & la prudence du Capitaine Forbes, qui sçut en imposer lui seul dans une occasion importante à plus de dix mille hommes.

*Histoire abregée des variations que les affaires politiques de l'Allemagne ont éprouvées depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, traduite de l'Anglois par M. le C. de ***.*

LORSQU'EN 1748. l'Angleterre eut fait, avec la France, une Paix particuliere, à laquelle la Maison d'Autriche devoit être forcée d'accéder, elle crut réparer ce procédé, en faisant élire Roi des Romains, l'Archiduc Joseph.

On convint que le Roi d'Angleterre se chargeroit de faire réussir ce projet, & qu'on négocieroit pour cette fin à Hanovre. L'élection devoit être faite à la pluralité des voix; & de cette façon, on pouvoit se passer des suffrages de l'Electeur de Brandebourg, & de l'Electeur Palatin. Mais comme il étoit à craindre que le Roi de Prusse, en qualité d'Electeur de Brandebourg, ne s'opposât aux vûes des deux Couronnes, il fut résolu qu'on engageroit l'Impératrice de Russie à faire avancer sur les Frontieres un gros corps de Troupes, qui sous prétexte de les garantir, tiendroit le Roi de Prusse en échec, tandis que la Cour de Vienne conserveroit ses Armées sur pied. L'union de l'Angleterre, de la Russie & de

la Maiſon d'Autriche, ne pouvoit manquer d'être formidable; auſſi dès qu'on eut appris dans l'Empire qu'elle avoit pour objet l'Election d'un Roi des Romains, le Roi de Pruſſe prit l'allarme, & écrivit au Roi de France, qu'à peine la Paix avoit été rétablie dans l'Europe, que la Maiſon d'Autriche & la Ruſſie travailloient à fomenter de nouveaux troubles, en procurant ſans aucune néceſſité, & contre toutes les Loix, l'élection d'un Roi des Romains; que ce projet étoit d'autant plus pernicieux, qu'il tendoit à remplir l'ancien ſyſtême de la Maiſon d'Autriche, d'opprimer la liberté de l'Empire par le moyen des Troupes Etrangeres, & de rendre la Dignité Impériale abſolue & héréditaire; que rien n'étoit plus contraire aux Loix fondamentales de l'Empire, aux droits & à la gloire des Princes & Electeurs; & qu'enfin le Roi de France, comme garant de l'exécution du Traité de Weſtphalie, devoit faire tous ſes efforts pour s'y oppoſer.

On fit inſinuer en même tems aux premieres Maiſons des Princes de l'Empire, telles que la Suede, le Dannemark, Anſpach, Bareilth, Heſſe-Caſſel, Wirtemberg & autres, qu'il y avoit un

projet ſecret de faire l'Impératrice de Ruſſie Membre de l'Empire, en lui cédant le Holſtein avec le droit de Séance & de ſuffrage à la Diette, & en lui accordant de plus la permiſſion d'entretenir dans cet Etat autant de Troupes qu'il lui plairoit; que rien n'étoit plus dangereux pour tous les Princes qu'un Co-Etat de cette eſpéce; que ceux qui ſe trouveroient dans ſon voiſinage ſeroient encore plus expoſés que les autres; qu'il falloit donc ſe réunir contre ce danger commun, & former une contre-ligue pour s'oppoſer à l'alliance redoutable de la Reine de Hongrie, de la Czarine & de l'Angleterre; faire revivre les anciens droits des Princes & Electeurs, & déclarer qu'ils devoient être conſultés avant que de procéder à l'élection d'un Roi des Romains; qu'il faudroit voir enſuite ſur qui ce choix devroit tomber; que le ſuffrage de certains Electeurs & leurs droits étoient ſûrs d'être écoutés, tandis que les anciennes Maiſons Electorales étoient fruſtrées de toutes leurs demandes, & la diſcuſſion de leurs droits depuis long-tems renvoyée d'un Empereur à ſon Succeſſeur, ſans que jamais on y fit attention; que ſi le Corps Germanique s'étoit trouvé juſ-

qu'alors, ou trop foible pour s'oppoſer au pouvoir exhorbitant de la Maiſon d'Autriche, ou trop déſuni pour que ſes Membres puſſent s'entre-ſecourir; le Roi de Pruſſe ne pouvoit ſouffrir qu'on opprimât ſes Co-Etats; qu'il emploiroit toutes ſes forces pour l'empêcher, & qu'il eſpéroit engager le Roi de France à concourir à des projets ſi légitimes.

Les anciennes Maiſons de l'Empire, qui déſiroient depuis long-tems un Protecteur, écouterent avec plaiſir ce langage: il parut différens ouvrages polémiques ſur l'élection d'un Roi des Romains; & afin que le Roi de Pruſſe acquit encore plus de crédit dans l'Empire, on publia dans la Gazette Françoiſe de Francfort 1751, que ce Prince avoit donné au Comte de Guebla, Miniſtre de l'Impératrice à la Cour de Berlin, un Ecrit en forme de Déclaration, qui portoit que jamais il ne ſouffriroit que l'élection d'un Roi des Romains ſe fit par des voyes illicites; qu'il falloit qu'avant tout, on ſatisfit aux demandes de l'Electeur Palatin, & qu'on procédât à l'établiſſement d'une Capitulation perpétuelle. La France parut d'abord être dans les mêmes ſentimens. Le Marquis de Lamberty, Miniſtre de

France en Angleterre, déclara en termes formels, que ſon Maître conſentiroit à l'élection d'un Roi des Romains, ſi elle étoit faite du conſentement unanime de tous les Princes de l'Empire; mais que ſi quelqu'un d'eux ſe trouvoit lézé dans aucun de ſes droits, il ſeroit obligé d'en prendre la défenſe, comme garant du Traité de Weſtphalie.

Les Miniſtres Impériaux donnoient avis de tems en tems du mécontentement qu'ils obſervoient dans différentes Cours, au ſujet de l'élection projettée; ils penſoient que le meilleur moyen de réuſſir étoit de régler les choſes à l'amiable. D'un autre côté l'Impératrice après les deux Déclarations faites par le Roi de Pruſſe & le Roi de France, ne paroiſſoit pas éloignée de donner ſatisfaction à l'Electeur Palatin; mais comme ce Prince ne pouvoit rien faire ſans l'aveu de la France, cette négociation n'eût point de ſuccès. Pendant ce tems là le Roi de Pruſſe avoit formé une contreligue avec les anciens Princes, ſous le nom d'union du Corps Germanique; & cette ligue lui avoit confié le ſoin de ſes intérêts.

Quelque tems après arriva l'union imprévue de la Suéde & du Dannemark,

les Princes de l'Empire armerent, & l'on proposa un nouveau plan fondé sur les considérations suivantes: 1°. Que la paix de Westphalie est la derniére loi fondamentale sur laquelle on puisse fonder le systême politique du Corps Germanique; que, quoique cinq Empereurs se soient succédés, depuis que ce Traité a été signé, son exécution n'a pas encore acquis l'exactitude & la vigueur nécessaires. 2° Que malgré la répugnance des Princes, Etats & Seigneurs de l'Empire, à se laisser dominer par le pouvoir de la Maison d'Autriche; c'est ce même pouvoir, qui profitant de leur foiblesse, les a toujours forcés à choisir les Empereurs dans la même maison. 3°. Qu'il falloit considérer que la forme de l'Empire étoit changée, & qu'il convenoit de dresser une nouvelle capitulation; que la liberté de l'élection devoit être assurée comme le plus précieux de tous les droits; qu'il ne falloit plus souffrir désormais que la Couronne Impériale restât dans la même famille; mais que le Traité de Westphalie devoit être porté à son entiére exécution. 4°. Que trois Religions étant admises par ce Traité, tout Electeur pouvoit être élû à la Couronne Im-

périale, qu'il ne seroit donc pas injuste d'établir une alternative, en élisant tantôt un Protestant, tantôt un Catholique. 5°. Que ce dernier objet pourroit être aisément rempli par les moyens suivans. On commenceroit par conserver tous les Fiefs vacans, pour en former un Domaine au Roi des Romains, que d'un autre côté l'on acquéreroit tous les fiefs rachetables de l'Empire, tels que ceux que la Ville de Nuremberg posséde en grand nombre, qu'on réuniroit les petites Villes Impériales, enfin qu'on séculariseroit les Evêchés. Suivant ce plan, une partie des revenus de ces Evêchés devoit fournir aux dépenses pour la table du Roi des Romains, & l'autre devoit être distribuée aux Princes Laïques voisins. L'Electeur de Cologne étoit déclaré Prince Laïque; il avoit la permission de se marier, & l'Electorat étoit assûré à ses descendans. Les Evêques de Paderborne & d'Osnabruck étoient pareillement sécularisés, & l'on devoit assigner un revenu convenable pour l'établissement d'un Siége Episcopal, dans chacune de ces Villes; pour les Electorats de Mayence & de Treve, on les laissoit Ecclésiastiques, jusqu'à la mort des Electeurs actuels. Il étoit

étoit convenu aussi que, conformément au Traité de Westphalie, on ne feroit aucun changement pour la Religion dans tous les Evêchés sécularisés. De cette façon, l'Empire restoit dans le même état par rapport à la Religion, & acqueroit une nouvelle force politique. En effet les Princes Ecclésiastiques étant accoûtumés à vivre pour eux-mêmes & pour leur famille, ne prenoient pas assez d'intérêt au bien public, au lieu que dans plusieurs Evêchés un Prince Laïque entretiendroit deux fois plus de troupes sur pied, qu'il n'y en a maintenant. Du reste la France ne devoit prendre aucun ombrage de ce changement, puisqu'une de ses premiéres conséquences auroit été de maintenir avec elle une éternelle union.

Le projet de la sécularisation des Evêchés n'est point nouveau; il avoit été proposé sous le regne de l'Empereur Charles VII; mais il ne pût réussir alors, parce que la répartition des biens Ecclésiastiques n'étoit point équitable, & que les Princes qui n'y devoient avoir aucune part, éventerent la mêche.

Il faut bien prendre garde ici de ne pas confondre le Roi d'Angleterre avec

l'Electeur de Hanovre. Voyons quelles étoient les négociations entre les Anglois & la Maison d'Autriche. L'Angleterre ayant fait sa paix séparément à Aix-la-Chapelle, sans consulter la Reine de Hongrie, elle crut devoir lui offrir de faire élire l'Archiduc, Roi des Romains, & de lui donner dans la suite un subside. La Reine n'accepta point la derniére de ces offres, elle promit pourtant de rester en bonne intelligence avec le Roi d'Angleterre, & stipula qu'il n'interviendroit point dans le Traité de Baviére avec les Hollandois. De cette façon elle gagnoit la valeur du subside qu'elle refusoit.

Dès les premiéres apparences de rupture avec la France, l'Angleterre sollicita l'Impératrice de faire marcher un corps de troupes vers les Pays-bas; mais cette Princesse s'en excusa sous prétexte des embarras que lui causoit le Roi de Prusse. Pour remédier à cet inconvénient, l'Angleterre voulut engager l'Impératrice de Russie, à tenir une armée prête contre ce Prince. L'Impératrice Reine ne se trouvant pas encore assez rassurée, l'Angleterre fit un Traité avec le Roi de Prusse lui-même; mais l'Impératrice jugea ce Traité incompatible

avec ses propres intérêts, & quoique l'Angleterre prétendit avoir levé, par son alliance avec le Roi de Prusse, tous les obstacles qu'on lui opposoit, puisqu'elle n'avoit rien garanti au Roi de Prusse que ce qui lui étoit accordé d'une maniére authentique, soit par tous les Traités, soit par les Actes de l'Empire, cependant l'Impératrice ne voulut pas faire marcher une seule compagnie vers les Pays-bas, de crainte de donner quelque prétexte à la guerre projettée dans l'Empire.

Pour l'Electeur de Hanovre, il se trouvoit dans un cas tout différent. La France, l'année d'auparavant, avoit été prête d'entrer dans ses Etats, non pas comme ennemie, mais comme appellée en garantie du traité de Westphalie, & alliée du Corps Germanique: elle seroit alors venue, pour punir un Electeur qui avoit eu l'audace de proposer l'Election d'un Roi des Romains, que les autres prétendoient être si contraire aux libertés du Corps Germanique, & aux droits des Princes. Ainsi de deux maux, il fallut que l'Electeur choisit le moindre. Il fit sa paix avec le Roi de Prusse; il promit de ne point attirer les Russes dans l'Empire, & par là il priva la Mai-

son d'Autriche de sa plus grande ressource. Il garantit aussi la Silésie, promit un subside de 200, 000 sterlings, & s'engagea aussi à la garantie des Païs bas, en cas d'une invasion. D'où l'on voit que l'Electeur de Hanovre a été obligé d'abandonner la Maison d'Autriche dont il avoit d'abord embrassé la cause, & de prévenir par-là l'invasion projettée contre son Electorat. Lorsque ce traité fut conclu, le Roi de Prusse publia qu'il avoit rendu un grand service à la cause commune, en détachant l'Angleterre de la Maison d'Autriche, ce qui devoit faciliter les opérations de la France, en retenant les Russes chez eux, & en fortifiant la ligue par l'accession de l'Electeur de Hanovre; qu'il ne restoit donc plus qu'à déterminer le lieu le plus convenable pour ouvrir le théâtre de la guerre; tous les griefs du Corps Germanique n'ayant pas encore obtenu de satisfaction.

Les envoyés des Protestans se sont assemblés pendant longtems, avec beaucoup de liberté, la Ligue paroissoit avoir toute la supériorité; & l'on ne doit pas s'en étonner, si l'on considére quelle armée on pourroit mettre sur pied, si tous les Princes confédérés, le Roi de

Prusse, le Roi de Suede, le Roi de Dannemark, l'Electeur Palatin, ceux d'Hanovre & de Cologne, les Princes de Wirtemberg, d'Anspach, & de Bareith, non-seulement fournissoient leur contingent, mais faisoient marcher toutes leurs forces & les réunissoient à celles de la France. Le Roi de Prusse alla même jusqu'à faire demander aux Cantons Suisses, de quel côté ils se tourneroient; mais ils se reserverent de prendre parti suivant les circonstances. On ne souffrit pas que l'Electeur de Saxe restât neutre, il fut sommé de se déclarer. Pour les Electeurs Ecclésiastiques, comme ils sentoient que la Maison d'Autriche ne pouvoit plus les protéger, ils desiroient de se mettre sous la protection de la France. Si cette Couronne avoit voulu entrer dans le plan commun, on lui auroit accordé deux Evêchés.

Dans de pareilles circonstances, pouvoit-on désirer quelque chose de mieux que l'union qui vient de s'établir entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, ouvrage mémorable du plus grand des Monarques, & de *Marie-Therese*, qui a triomphé de tant d'impossibilités apparentes, par le Traité signé le 12 May 1756. La France y garantit le Traité de

Westphalie; ce qui fait espérer au Corps Germanique dont tous les griefs ont rapport à ce Traité, qu'il pourra recevoir des secours de cette Puissance, d'autant plus qu'il est stipulé dans le nouveau Traité qu'elle interposera ses bons offices, avant que de donner des secours effectifs. Il est certain que le Roi de Prusse a poussé si loin le nouveau plan, que la Religion Catholique est maintenant dans une grande crise, & que sa préponderance dans l'Empire est en danger. Tout le monde sait que le projet de la sécularisation qui pourroit donner une nouvelle force à l'Empire, est manifestement contraire aux Traités de Westphalie. La France a garanti à la Maison d'Autriche l'exécution de ce Traité; mais ne pourroit-on pas présumer qu'il y a quelque convention secrette entre les deux Maisons, qui détermine jusqu'où cette garantie doit s'étendre?

Dans quelque point de vue que nous considérions ces affaires, il nous paroît certain que l'interêt de la France est de conserver en Allemagne le sistême présent, dans lequel il se trouve un assez grand nombre d'Etats foibles & petits, qu'elle s'écarteroit de ce but si elle favorisoit le sistême de la sécularisation, d'où

résulte l'accroissement du pouvoir de quelques Maisons en particulier, & du Corps Germanique en général. En effet la France n'a aucun sujet de craindre une guerre de la part de la Maison d'Autriche, & si l'alliance entre cette Maison & l'Angleterre venoit à être rompue, ce seroit encore la France qui y gagneroit. Les Païs-bas Autrichiens ne faisant point partie de l'Empire, on pourroit un jour lui en céder quelques Provinces. L'Angleterre n'est pas dans une bonne situation, elle sera obligée de faire un accommodement, & son Traité avec le Roi de Prusse n'est pas universellement approuvé. L'Impératrice reste neutre, la Hollande sera obligée de se déclarer aussi pour la neutralité. La Suède, le Dannemark & l'Espagne sont alliés de la France. Il ne tient donc plus qu'à elle de porter la guerre dans Hanovre, soit en son propre nom, soit comme garante du Traité de Westphalie. Quoiqu'il y ait une loi de l'Empire qui oblige l'Empereur à secourir ceux de ses membres, qui peuvent être attaqués, la Maison d'Autriche restera toujours neutre. Le Royaume de Bohême & d'autres Etats appartenant à la Maison d'Autriche, ont toujours été

regardés comme territoire de l'Empire, cependant ils ont été ravagés par des Princes de l'Empire, sans qu'aucun des autres les ayent protégés. Supposons que le Roi de Prusse remplisse alors les engagemens qu'il a contractés, & qu'il chasse les Russes jusques dans l'Orient, comme il l'a promis aux Rois de Suéde & de Dannemark, il reste maintenant à voir si les Russes souffriront qu'on leur trace leur route dans l'Empire, & dans quelle intention ils viennent. On sçait d'ailleurs, qu'on travaille à fortifier l'union entre la Russie & la France, que l'Espagne accéde actuellement au Traité de Vienne. Enfin les dernieres nouvelles nous annoncent que plusieurs Princes de l'Empire se sont aussi déclarés pour le nouveau systême de la Cour Impériale.



Epître d'Heloïse à Abailard, traduite de l'Anglois de M. Pope.

Abailard & Heloïse vivoient dans le douziéme siécle. Ces deux Personnes furent les plus distinguées de leur tems par les lumiéres de leur esprit & les graces de la figure; mais rien ne les rendit plus célèbres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs, ils se retirerent, chacun dans un Couvent séparé, & y consacrerent le reste de leurs jours aux devoirs de la Religion. Ce fut quelque tems après leur séparation, qu'une Lettre d'Abailard adressée à un ami, & qui contenoit l'histoire de ses malheurs, tomba entre les mains d'Heloïse. Cet écrit reveilla toute sa tendresse, & occasionna ces fameuses Lettres, qui peignent si vivement les combats de la nature & de la grace. Celle-ci en est imitée & tirée en partie.

Nous en devons la traduction à M. l'Abbé Coyer, si connu par des piéces originales, où l'on trouve la fierté de l'éloquence, le sel de la fine satyre, & le talent d'éclairer le peuple, sans offenser le Gouvernement.

Héloïse est représentée en contempla-

tion devant un Crucifix, une tête de mort, une écritoire & une lettre qu'elle écrit à Abailard.

Au bas du portrait on lit ces mots :

Ah, Parjure! on te croit l'épouse de Dieu, & tu brûles pour un homme!

Voici la Lettre.

Dans cette profonde solitude, dans cette retraite, où la terreur habite avec la contemplation & la sainteté, où regnent le silence & le repos, que signifie cette tempête qui s'élève dans les sens d'une Vestale? Pourquoi mes pensées volent-elles loin de cet azile? Pourquoi mon cœur ressent-il une chaleur si longtemps oubliée? Oui, oui j'aime encore.. Cet écrit vient d'Abailard, & Heloïse baise encore son nom.

O nom cher & fatal! reste à jamais dans le secret de mon cœur; mes lèvres, ne le prononcez pas, vous êtes consacrées au silence. Mon ame, cachez-le dans cette profondeur, où l'idée de Dieu & une image plus chere se confondent. O ma main, garde-toi de l'écrire.... Ciel! le voilà presque écrit. Coulez mes larmes, & effacez-le. Mais c'est envain qu'Heloïse pleure, qu'Heloïse prie, son cœur dicte & sa main obéit.

Prisons de la vertu, dont la sombre enceinte ne renferme que des repentirs sans crime & des pénitences volontaires, & vous froides reliques que nous honorons de nos Hymnes, vous aussi tristes Saints, dont les statues enseignent à pleurer, que ne suis-je aussi froide que vous! Mais comment faire pour me changer en marbre? Tout mon être n'est pas encore à Dieu, la nature lui dispute la victoire. Ni jeûnes, ni prières n'ont pû calmer mon sang, & mes larmes n'éteignent point mes feux.

Abailard! au moment que ma main tremblante a ouvert ta Lettre, ton nom trop connu a réveillé mes douleurs. O nom toujours triste & toujours chéri, toujours reçu par mes soupirs & toujours repoussé par mes larmes! Le mien même que j'y vois tracé, me remplit d'effroi; toujours quelqu'infortune le suit, mes yeux inondent toutes les lignes, ils se promenent sur des revers; ils te considérent tantôt animé par l'amour, tantôt desseché dans ta fleur, perdu ainsi que moi dans l'obscurité du Cloître. C'est là où l'austere Religion nous attendoit pour éteindre une flamme qui se rallume sans cesse dans mon sein; c'est là où doivent mourir de tou-

tes les passions les meilleures, l'amour & la gloire. Ecris-moi cependant, écris-moi tout, joignons nos plaintes, & que l'écho qui m'apporte tes regrets, te reporte les miens; ni le sort, ni nos ennemis ne peuvent nous enlever ce funeste plaisir. Abailard seroit-il moins indulgent? Mes pleurs sont à moi, & la source en est assez abondante pour ne les pas épargner, l'amour m'en demande, il en restera assez pour la piété. Mes yeux désormais inutiles n'ont rien de mieux à faire: lire & pleurer, voilà leur occupation.

Partage donc mes regrets, accorde-moi cette triste douceur, mais plutôt sans les partager, donne-moi les tiens; le Ciel, sans doute, enseigna l'art d'écrire pour la consolation des malheureux, pour quelqu'Amant banni, pour quelqu'Amante captive. Les Lettres sont pleines de vie, elles parlent, elles exhalent les vœux de l'amour, la chaleur de l'ame & la fidélité à ses feux. Une Vierge, sans rougir, y trace ses désirs, y découvre son cœur, y lie un tendre commerce de sentimens, y pousse des soupirs qui franchissent toutes les distances.

Tu sçais combien innocente fut ma

flâme, lorsque l'amour se présenta à moi sous le nom de l'amitié. Mon imagination te peignit à mes regards sous la forme d'un Ange, d'une émanation de la beauté primitive. Tes yeux où les ris étinceloient, modérant leur éclat, brillerent d'une lumiére aussi douce que celle de l'Aurore; je les regardai sans crainte. Ta voix, lorsque tu chantois l'Eternel, charmoit le Ciel même; & ses austeres verités s'adoucissoient en passant par ta bouche. Quelles leçons coulant de tes lévres n'auroient pas touché & persuadé? Ah! elles m'apprirent trop bien que l'amour n'étoit pas un crime. Je courus sur les pas du plaisir, & en aimant un homme, j'oubliai les Anges. Les joies des Saints se couvrirent pour moi du voile de la tristesse, & en te possédant je ne regrettai point le Ciel.

Combien de fois, lorsque tu me pressois de m'engager sous la loi de l'Hymen, t'ai-je répondu; malheur à toutes les loix que l'amour n'a pas faites? L'amour, aussi libre que l'air, s'envole dès qu'on lui montre des liens; que la fortune, que l'honneur soient la récompense des épouses; fortune, honneur, qu'êtes-vous auprès de l'amour? Ce Dieu jaloux pour se venger présente ces fan-

tômes inquiets aux mortels qui profanent ses feux. Faut-il chercher dans l'amour autre chose que l'amour? Si le maître du monde se mettoit à mes pieds; lui, sa couronne & le monde, je verrois tout sans être émue; j'aurois refusé d'être la femme de César; il me suffit d'être Amante de celui que j'aime; & s'il est un nom encore plus libre, encore plus doux que celui d'Amante, apprens-moi-le, je le porterai pour toi. O l'heureux état, lorsque deux ames s'attirent l'une l'autre, lorsque l'amour est libre, & que la nature sert de loi! Tout est plein alors; on posséde, & on est possédé, on ne sent plus de vuide, l'Univers disparoît, on ne demande plus rien; les pensées se rencontrent avant que les lévres les expriment, & la chaleur est réciproque dans les deux cœurs: c'est bien là le bonheur, si le bonheur peut habiter cette terre, & tel fut autrefois le sort d'Abailard, & le mien.

O sort! tu es bien changé! moment affreux où mon Amant dépouillé, garroté, sous le tranchant... Où étoit Heloïse? Sa voix, sa main, son poignard... Ah, Barbares! arrêtez, je suis plus coupable que lui, voici votre victime; vous ne m'écoutez pas, le sang coule...

la pudeur & la rage étouffent ma voix ; mes larmes & ma rougeur, dites le reste… mais quoi, faut-il qu'un abyme entraîne un autre abyme ?

O mon cher Abailard, peux-tu oublier ce jour triste & solemnel, où tu me conduisis aux pieds des Autels ? C'étoit une victime qui en conduisoit une autre ; rappelle-toi mes larmes, lorsque pleine du feu de la jeunesse, je disois adieu au monde. A peine baisois-je le voile sacré, les châsses tremblerent, les lampes pâlirent, le Ciel eût peine à croire la conquête qu'il voyoit, & les Saints entendirent avec étonnement les vœux que je prononçai dans ce Sanctuaire redoutable. Mes yeux n'étoient point fixés sur la croix, mais sur toi ; ce n'étoit ni le zéle, ni la grace, c'étoit un amour malheureux, qui m'immoloit, & en perdant ton amour, je me perdois toute entiére.

Viens donc, viens me consoler par tes regards & tes paroles ; trésor qu'on ne m'a pas ravi. Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux, avaler à longs traits ce poison délicieux que j'ai pris dans tes yeux, me pâmer sur tes lévres. Presse-moi contre ton cœur, donne-moi tout ce que tu peux me don-

ner…. je rêverai le reste. Mais, où m'égaré-je, malheureuse ? Non, ne m'en crois pas ; apprens-moi d'autres joies ; montre-moi d'autres charmes ; ouvre-moi les demeures célestes, & si tu le peux, fais-moi quitter Abailard pour Dieu.

Ah ! pense du moins que ce troupeau de Vierges que tu as renfermées ici, demande tes soins ; ce sont des plantes de ta main, des enfans de tes priéres ; c'est toi qui pour les arracher à un monde trompeur, les a conduites dans ce désert ; c'est toi qui a élevé ces murs sacrés ; c'est toi qui a créé un Paradis dans ce lieu sauvage. L'orphelin en pleurs n'y a point vu les trésors de son pere enrichir nos Reliques, ou embellir nos salles ; on n'y voit point non plus de Saints d'argent, donnés par des mourans superstitieux, pour appaiser le Ciel. Tout est simple dans notre retraite, aussi simple que la piété ; tout n'y a de prix que celui que tu y as mis. Hélas ! autrefois dans cette forteresse de la vertu, où des Dômes, des tours, des voûtes, des fenêtres obscures, changent le jour en nuit, tes yeux répandoient la lumiere, & les rayons de ta gloire nous éclairoient. Mais à présent la tristesse nous environne de ses ténèbres,

& les larmes nous abreuvent ; tu vois que je te présente le priéres des autres, (pieuse fraude d'une charité amoureuse) & pourquoi les priéres des autres ? Viens, n'écoute que moi ; viens mon pere, mon frere, mon époux, mon ami, laisse-toi toucher par ta servante, par ta sœur, par ta fille ; & pour réunir tous les titres dans un seul, par ton Amante. Ces pins touffus, qui élevent leurs têtes sur ces rocs, en flottant au gré des vents, ces ruisseaux argentés qui brillent à travers les forêts, ces grottes où l'écho répond au murmure des ruisseaux ; ces zéphirs qui expirent sur les arbres ; ces lacs qui frissonnent sous l'aquilon ; toutes ces scénes champêtres, qui jadis amusoient mes chagrins, ne me font plus d'illusion, je ne vois qu'une prison, un temple & des tombeaux ; c'est ici qu'environnée du silence & du repos, la noire mélancolie a placé son trône, sa présence séche la verdure, fait mourir toutes les fleurs, fait taire les ruisseaux, & répand une sombre horreur sur nos bosquets.

Tel est le lieu où je suis enchaînée pour toujours. En t'obéissant, t'ai-je assez prouvé mon amour ? La mort, la seule mort peut rompre ma chaîne, &

mes cendres reposeront ici ; je n'aurai plus alors ni flâme, ni foiblesse ; sera-ce un crime de mêler mes cendres avec les tiennes ?…..

Ah, perfide, on te croit l'épouse de Dieu, & tu brûles pour un homme ! Assiste-moi, ô Ciel ! mais quand je te fais cette priére, part-elle de la piété ou du désespoir ? Ici, quoi ! ici où la chasteté glacée se retire, l'amour trouve un autel pour y allumer un feu défendu ! Je dois pleurer, mais je ne puis faire ce que je dois ; je pleure mon Amant, & non pas mon crime ; je vois mon crime, mais mon amour se rallume à son aspect ; je me repens de mes anciens plaisirs, mais j'en desire de nouveaux. Tantôt tournée vers le Ciel, je demande pardon de t'avoir aimé : un moment après en pensant à toi, je maudis mon innocence présente. De toutes les leçons du Ciel la plus difficile est d'oublier un Amant : comment faire pour perdre le peché, & garder le sentiment, pour aimer l'offenseur, & détester l'offense ? Comment séparer du crime l'objet du crime, & la pénitence de l'amour ? Renoncer à une passion si enchanteresse ! Cet effort n'est pas fait pour un cœur aussi touché, aussi péné-

tré ; aussi charmé que le mien. Avant que mon ame agitée recouvre la paix, combien de fois faut-il encore aimer, haïr, espérer, désespérer, sentir, se repentir, embrasser, repousser, faire tout, excepté d'oublier mon Amant ? Tout est feu dans mon être, que le Ciel prenne donc tout, qu'il consume le feu même ; qu'il ne me touche pas, mais qu'il m'enleve ; qu'il ne me parle pas, mais qu'il m'inspire. O, Abailard, viens donc, apprends-moi à subjuguer la nature, à renoncer à mon amour, à ma vie, à moi-même, & à toi ; remplis mon cœur de Dieu seul, il est le seul rival digne de toi.

Ah, que le sort de ces Vestales, de mes innocentes Compagnes, est heureux ! elles n'ont jamais aimé ; elles oublient le monde, & le monde les oublie. Soleil éternel, tu te plais, dit-on, à éclairer les ames sans tache. Leurs priéres sont toujours exaucées, leur volonté toujours résignée. Le travail & le repos partagent leurs soins ; machines obéissantes, qui peuvent également rire & pleurer. Leurs desirs sont calmes, leurs affections toujours les mêmes ; elles trouvent je ne sçais quelles délices, dans les larmes, dans les soupirs qu'elles pous-

sent vers le Ciel. La grace répand sur elles ses rayons les plus purs, & les Anges leur parlant à l'oreille, leur apportent des rêves dorés. C'est pour elles que les roses du jardin d'Eden fleurissent ; c'est pour elles que les Séraphins secouent les parfums de leurs aîles, c'est pour elles que l'Epoux céleste prépare le lit nuptial ; c'est pour elles que les Vierges de l'Empirée chantent le cantique de l'Hymen. Elles pâment aux sons ravissans des harpes célestes ; elles se perdent délicieusement dans les visions du jour éternel.

Ah, que mon ame éprouve bien d'autres rêves, d'autres ravissemens, d'autres extases ! Coupables extases ! Lorsqu'à la fin de chaque jour, le sommeil vient fermer mes paupiéres, alors, Abailard, mon imagination se reporte à ces nuits délicieuses que la vengeance m'a enlevées ; alors ma conscience dort, & laissant la nature en liberté, toute mon ame s'élance vers toi. Chers phantômes que j'adore, soyez maudits ! Sous quels traits enchanteurs le crime se présente à moi ! L'esprit du mensonge en ôte toute la laideur, & il ouvre dans moi toutes les sources de l'amour. Je t'entends, je te vois, je contemple tous

tes charmes, je t'embrasse, je m'éveille ; ah je ne t'entends plus, je ne te vois plus. Aussi cruelle que toi, ton image me fuit, je l'appelle à haute voix, elle n'a point d'oreilles ; envain j'étens mes bras, elle s'échappe ; je referme les yeux pour rêver encore. Douces illusions, charmantes erreurs, revenez. Hélas ! il n'en est plus, la scène change, tu me prens par la main ; nous errons dans des plaines arides, en pleurant nos malheurs ; je vois des rochers, & une tour qui panche sur une mer agitée ; tu y montes, tu t'éleves jusqu'au Ciel, & tu me fais signe ; mais les nues, les vents, les orages, tout s'oppose à mes efforts ; je crie, je m'éveille, & c'est pour sentir plus vivement tous mes maux.

Un destin sévére, peut-être doux, a tari pour toi la source du plaisir & de la peine. Ta vie est un long calme, un repos fixe ; la nature ne te fait plus la guerre, ton sang ne bout plus dans tes veines, il est aussi tranquille qu'étoit la mer avant la naissance des vents, aussi paisible que le sommeil des Saints dans la nuit du tombeau, aussi doux qu'un foible rayon de l'aurore.

Viens, Abailard, que crains-tu ? Le flambeau de Vénus ne brûle pas pour

un mort ; viens consoler ton Amante. La Religion, dis-tu, s'y oppose. Cette réponse te coute bien peu, tu es glacé, mais Héloïse brûle. Ah désespérante flâme ! semblable à ces torches funèbres, qui brûlent devant les morts, sans pouvoir rechauffer leurs cendres.

Par-tout où je porte mes regards & mes pas, ton image me fuit, elle est assise dans ma cellule, elle m'attend au jardin, elle se place sur les Autels, elle pénétre mon ame, elle se joue dans mes yeux, elle se glisse sans cesse entre Dieu & moi. La lampe qui m'éclaire le matin, je l'éteins avec mes soupirs. Je vais au Temple, on chante, & c'est ta voix que j'entends. Chaque grain de mon chapelet, je l'arrose d'une larme. Des nuages d'encens s'élevent, l'orgue fait un concert ; mais je pense à toi, & toute cette pompe s'évanouit. Prêtres, flambeaux, Temple, tout disparoît à mes yeux ; je suis toute à ma flamme, tandis que les flambeaux éclairent le sanctuaire, & que les Anges tremblent autour des Autels.

Mais quel soudain changement ! Je sens couler une larme vertueuse, je prie, je frissonne, je me roule dans la poussiére, un rayon de la grace brille

à mon esprit. Viens Abailard, viens, si tu l'oses avec tous tes charmes, oppose-les à Dieu; dispute-lui mon cœur, viens essayer si un de tes regards peut chasser l'idée du Ciel, enleve-moi cette grace, ces regrèts, ces pleurs, enlève-moi la pénitence & la priére, arrête-moi dans cet effort que je fais pour monter au Ciel, joins tes forces à celles de Satan, pour m'arracher à Dieu.

Mais que dis-je, malheureuse! Fuis moi plutôt, éloigne toi de toute la distance qu'il y a d'un pôle à l'autre, éleve des Alpes entre nous deux, que le vaste Ocean nous sépare; non, ne viens pas, ne m'écris plus, ne pense plus à moi, ne partage pas désormais un seul de ces soupirs que je pousse vers toi; je te rends tes sermens, je te quitte de ton souvenir, oublie moi, renonce moi, haï moi & tout ce qui est en moi. Adieu regards enchanteurs qui m'ont séduite si longtems & qui me charment encore, adieu image adorée, adieu mon ami, mon époux, mon amant; adieu tout.

O grace lumineuse? ô vertu aussi belle que le Ciel! Oubli sacré de la terre! ô esperance qui fleurissés dans mon cœur! charmante fille du Ciel! ô divine foi, aurore de l'immortalité, entrez tou-

tes dans mon ame, & enlevez-moi dans le repos éternel.

Voyez Héloïse étendue sur cette tombe voisine de l'empire des morts. Mais qu'entens-je? Est-ce un esprit qui m'appel e tout bas? Est-ce un écho qui retentit sous ces voutes? Ah c'est plus qu'un écho, le son part de cette Chasse à côté de l'Autel, approchons, écoutons, que dis-tu? » Viens, ma » sœur, viens, ta place est ici, viens » triste sœur. Autrefois comme toi je » tremblai, je pleurai, je priai: j'étois » alors la victime de l'Amour, & à pré» sent je suis une Sainte. Tout est calme » dans ce sommeil éternel. Ici le cha» grin oublie de se plaindre, & l'amour » désapprend à pleurer, la superstition » même y perd ses fraïeurs; car ici » c'est dieu, & non pas l'homme qui » absout nos foiblesses. »

Je vais, je vais.... préparés vos lits de roses, vos palmes célestes, vos fleurs toujours fraîches, je vais où les pécheurs peuvent enfin gouter la paix, où l'Amour épuré dans le sein des Séraphins peut brûler en liberté. Eh toi, Abailard, rends moi les derniers devoirs, applanis mon passage au Royaume du jour, ferme mes yeux où l'amour agonize,

nise, vois mes lévres tremblantes, approche les tiennes, pour recevoir mon dernier soûpir & mon ame fugitive. As-tu besoin de tes vêtemens sacrés? Prens-les, allume un cierge, présente la croix à ces yeux qui te cherchent pour la derniere fois; apprens moi & apprens de moi, à mourir. Oui, oui regarde ton Heloïse, tu le peux sans danger; mes roses sont flétries, prens ma main, serre-là jusqu'au dernier battement de mon cœur. La dernière étincelle de l'Amour va s'éteindre, & Abailard ne sera plus aimé. O mort toute éloquente! c'est toi seule qui nous apprends qu'aimer une créature humaine, c'est aimer de la poussière.

Mais toi, Abailard, lorsque la mort viendra détruire ton enveloppe mortelle, ces traits charmans, source de mes crimes & de mes plaisirs, puisse ton àgonie se passer dans des transports extatiques! puissent veiller autour de toi les Anges assis sur des nuages lumineux! puisses-tu voir les Cieux ouverts & les Hierarchies célestes s'avancer pour te recevoir! puisse Dieu lui-même t'embrasser avec une tendresse égale à la mienne!

Et alors qu'un même tombeau nous unisse, que mon amour soit écrit sur

les aîles de la renommée! & si le hasard àmene des amans voyageurs au Paraclet, qu'ils disent en lisant nos malheurs gravés sur le marbre » *ah n'aimons » jamais, comme ils se sont aimés?* » qu'au milieu d'un pompe redoutable, les victimes qui viendront s'immoler comme moi, jettent un coup d'œil sur nos froides reliques. Je ne leur demande qu'une pensée qu'elles déroberont au ciel, qu'une larme bien pardonnable; & si dans l'avenir il se trouve un poëte tourmenté d'un amour aussi tendre, aussi long, aussi malheureux que le mien, qu'il chante Héloïse, ses chants peut-être appaiseront mon ombre plaintive.

Pensées Chrétiennes, Extraites de l'Evening-Post du mois de Février 1757, pour préparer au Carême.

Par Madame B.

L'EXHORTATION à la pénitence, adressée au Peuple d'Angleterre, même dans les papiers publics, semble être plutôt une satyre violente de la corruption de ses mœurs & de son Gouvernement, qu'une saillie du zele de la Maison de Dieu. Ne reste-t-il donc plus aux

Prédicans, d'autre ressource pour faire entendre les vérités Chrétiennes & Morales, que de les mettre dans une espéce de Gazette, à côté des Annonces des Charlatans & des Nouvelles politiques ? Croyent-ils le Démon de la discorde bien déconcerté, lorsqu'il trouve un Sermon à la place d'une Victoire ? Quoi qu'il en soit, on rappelle ici comme un exemple instructif, les crimes & le repentir de Ninive. « Oh Anglois (s'écrie le nouveau Jonas de Londres) » votre Souverain qui a régné trente » ans sur vous avec un Sceptre d'or, » vous appelle maintenant à la pénitence, à l'humiliation du corps & de » l'esprit devant le Roi des Rois..... Il » étoit un tems où l'on disoit d'Israël, à » cause de ses grands Législateurs, qui » est semblable à toi, ô Israël ! qui est » semblable à toi, ô Peuple chéri du » Très-Haut ! & cependant cette Nation si favorisée de Dieu, à force de » l'irriter par les œuvres de ses mains, » fut bientôt après ravagée par le fer, » la famine, la peste, & conduite enfin » en captivité. Ecoutons & tremblons. » Nos Juges & nos Magistrats ont-ils, » fideles à leur devoir, reprimé les juremens & les imprécations ? Ont-ils

» puni le parjure ? Ont-ils protégé » la vérité & la droiture dans tous les » Tribunaux ? Ont-ils par une prompte » exécution de la Loi, corrigé & réformé les mœurs du Peuple ? Ont-ils » empêché que les lieux, destinés seulement à procurer au Public des rafraîchissemens innocens & nécessaires, » ne soient devenus l'école de la profanation & de la débauche ? Ont-ils » sévi contre l'odieuse licence avec laquelle on expose dans toutes les rues » les peintures les plus indécentes ? Notre Clergé a-t-il labouré la vigne du » Seigneur pour la gloire de son Nom, » & pour celle de la Religion, avec la » vigilance qui lui est ordonnée ? Sommes-nous résolus à mieux observer ce » jeûne-ci que celui de l'année derniere ? S'il est ainsi, avouons humblement nos péchés, & ceux de la » Nation.

» 1°. Pleurons le crime atroce dont » le Royaume s'est rendu coupable, en » devenant l'asyle des vices & de l'impiété ; poison qui circule depuis les » plus Grands du royaume, jusqu'à la » plus vile populace.

2°. » Le relâchement de la piété & » de la vertu parmi le reste des vrais

» Chrétiens, la négligence qu'ils ont » pour la parole de Dieu, pour son » Culte, pour ses Préceptes, si même » ils ne la poussent pas jusqu'à la profanation.

3°. » Les outrages journaliers que » reçoit le Tout-Puissant, par les imprécations, les juremens, les mensonges ; enfin la criminelle & familiere » audace de prêter des sermens, sans » avoir la moindre intention de les » garder.

4°. « La corruption générale de la » jeunesse, tant riche que pauvre, dans » ses principes & dans sa conduite ; jeunesse perdue par deux erreurs déplorables, c'est-à-dire, élevée sans Religion, & livrée sans contrainte à toute » espéce de plaisirs.

5°. » La multitude d'enfans, & surtout parmi le Peuple qui blasphêment » le Nom du Très-haut, presqu'aussi-tôt » qu'ils sçavent parler, qui sont instruits » à dérober dès qu'ils en sont capables, » & qui deviennent ainsi de vieux scélérats, avant d'être des hommes faits.

6°. » La froideur & l'insensibilité surprenante des amis de la Religion & » de la vertu, à l'aspect menaçant de » tant de maux.

7° » Les circonstances malheureuses » où se trouve la Nation, à plusieurs » égards. Mettons à profit les derniers » châtimens qu'elle a reçu de la Providence, de peur que nous ne soyons » entiérement privés des bénédictions » Célestes. »

L'ennemi le plus passionné auroit peine à faire des reproches plus honteux à l'Angleterre, que ceux dont ses propres Citoyens l'accablent. Un pareil aveu de ses désordres intérieurs doit en effet la réconcilier avec le Ciel, si l'acte d'une profonde humilité le désarme.

Extrait d'une Lettre insérée dans l'Advertiser *du mois de Février* 1757.

Par Madame B.

MONSIEUR,

LES circonstances de tout ce qui s'est passé *dans la Méditerranée*, sous les ordres de M. l'Amiral Byng, & la Sentence de la Cour Martiale qui le condamne à mort, sont des choses d'une nature si singuliere, qu'il paroît nécessaire de se permettre quelques réflexions à cet égard. Si le malheureux prisonnier doit subir son supplice, on ne sçauroit disconve-

nir que son Jugement est, ou trop sévére, ou peut-être totalement injuste. Il semble évident que sa condamnation n'a été prononcée que sur une erreur de ses Juges, dans la fausse application du douziéme Article de la Loi, déja trop rigoureux, qu'ils ont pris à la Lettre, & duquel ils ont étendu le sens. C'est un fait prouvé par la Lettre même écrite aux Lords de l'Amirauté, signée de chaque membre du Conseil de guerre, où l'on s'exprime ainsi:

» Nous ne pouvons vous dissimuler, » Messieurs, le trouble de nos esprits » en cette occasion; nous nous trou- » vons forcés de condamner un homme » à mort, par la trop grande sévérité » du douziéme Article du Code mili- » taire, qui n'admet aucun adoucisse- » ment, même dans le cas où la faute » seroit commise par une erreur de l'es- » prit; mais pour l'acquit de notre con- » science, autant que par équité pour » le Prisonnier, nous vous prions très- » instamment de le recommander à la » clémence de Sa Majesté.

Après avoir justifié M. Byng de la lacheté & de la trahison, dont on le soupçonnoit, n'est-il pas clair qu'ils ont confondu en le condamnant, l'idée de

la négligence avec celle de l'erreur de l'esprit, & que cette confusion leur laisse des remords? Une autre preuve en faveur de M. Byng résulte de sa réponse au Capitaine Gardiner, lorsque celui-ci lui demanda pourquoi il ne faisoit pas plus de voile, je ne veux pas, lui dit-il, diviser mes forces, comme fit l'Amiral Matthews. Sa conduite n'est donc qu'une faute d'ignorance, si tant est que c'en soit une, elle n'est pas une faute volontaire; car tout le monde convient que s'il se fût retiré seul, tandis que les autres vaisseaux auroient combattu, il eût été coupable; mais que n'en ayant rien fait, il ne l'est pas. Ainsi condamner un homme à mort pour avoir tout au plus manqué de lumiéres; c'est expliquer également mal & l'esprit & la Lettre de la loi, qui en sévissant contre la négligence, la suppose sans doute, ou défaut de zéle, ou trahison; car il n'est pas plus possible d'excéder les limites de son entendement que celles de sa taille. Ainsi il seroit aussi raisonnable de me pendre, parce que je ne suis pas aussi grand qu'un Saxon, que de couper la tête à M. Byng, parce qu'il n'a pas été plus habile que Dieu ne l'a fait. Ses Juges même

sentent leur propre rigueur, puisqu'ils demandent sa grace. Nous devons l'espérer de l'équité du Monarque, il n'est guères d'usage qu'il fasse exécuter une sentence que le tribunal qui l'a rendu, se reproche; & si M. Byng perd la vie, il sera fort extraordinaire qu'il paye si chérement deux erreurs; l'une dans sa façon de voir les objets le jour de la bataille, l'autre dans celle dont ses Juges ont expliqué la loi le jour de son jugement.

Il est cependant trop vrai pour l'honneur de l'humanité, que malgré les témoignages nombreux rendus en faveur de M. Byng, malgré celui même de M. le Marechal de Richelieu, le plus impartial & le plus glorieux de tous; malgré le cri universel qui prenoit sa défense, ce malheureux Amiral a expié le crime du sort. Ne vaudroit-il pas mieux former, & employer des Officiers assez supérieurs pour maîtriser la fortune, que de réunir toutes ses vûes à faire d'habiles Commerçans, qui ne sçavent pas aussi bien défendre l'Etat que l'enrichir; leur incapacité encourage l'ennemi au dehors, & leur châtiment décourage l'émulation au dedans? Qui voudra commander des armées, au ris-

que du supplice? Qui craindra un Général frappé de cette crainte? L'amour de la gloire fait-il bien des prodiges, lorsque l'idée de l'échafaud vient le distraire ou l'arrêter?



ALLEMAGNE.

Nouvelles Vérités utiles à la Phyſique & à la Vie Sociale, par M. Jean-Henri Gottlob de Juſti, 7e Partie, pour les mois de Janvier & de Février 1755, à Leipſick.

VUTER SA CHUNG

Uber die vermeinte gluck ſeligkeit der untherthanen, die ſehr wenig ſtever und abgaben bezahlen.

RÉFLEXIONS

Sur la félicité imaginaire des Sujets qui payent très-peu de Subſides & d'Impôts.

ON peut regarder M. de *Juſti* comme un de ces Philoſophes univerſels, qui ne cherchant dans la nature que le bien de l'homme, ſont tour à tour Phyſiciens, Economes, Politiques, Moraliſtes, & ramenent toutes leurs connoiſſances & leurs occupations au bonheur de la Société. En vain une baſſe critique leur diſpute des talens multipliés, qu'ils n'ont pas la vanité de s'arro-

ger, on les verra paſſer ſucceſſivement du fond des mines dans les atteliers des Artiſtes, tandis que leurs ennemis jouiſſent de leurs travaux, & détruiſent leur réputation. Il faut que la paſſion de bien faire ſoit fortement enracinée dans certaines ames, pour tenir contre tous les obſtacles qui la traverſent. Les méchans manquent rarement d'appuis & de moyens pour nuire; l'homme de bien ſe trouve preſque ſeul à imaginer & à tenter un projet utile, encore lui reproche-t-on de l'oſtentation, pour peu qu'il témoigne d'enthouſiaſme. Eh! ſi l'on ne s'encourageoit pas ſoi-même par des démarches éclatantes, oſeroit-on ſe promettre de perſévérer dans une bonne réſolution? On vante la Philoſophie du grand Fénelon, qui eſt un des hommes les plus admirables, d'un des plus beaux régnes de notre Hiſtoire; mais ſa modeſtie qui relevoit ſans doute ſon mérite, & qui contribua peut-être à ſon bonheur, nuiſit au ſuccès de ſes talens & de ſes leçons. En général, les grands projets ne veulent pas d'ames froides; & pour réuſſir auprès des hommes, il faut de la fierté, au défaut d'intrigue. C'eſt cette heureuſe audace qui révolte quelquefois les eſprits, comme

une lumiere vive & frappante bleſſe les yeux, mais qui les éclaire pourtant. Les paradoxes ne ſont pas, ſi l'on veut, des vérités, parce qu'ils ſont outrés, mais ils ſont le contre-poiſon des préjugés. On ne revient de la Léthargie, où ceux-ci nous plongent, que par de violentes ſecouſſes. C'eſt peut-être la politique de quelques Philoſophes, d'exagérer afin de prouver, & de réduire en principes conſtans, des vérités ſecondaires. Un bon Citoyen voit que l'agriculture eſt négligée en France, il s'en prend au commerce, & ramene tout au ſyſtême de l'agriculture. M. de *Juſti* croit s'appercevoir que le commerce eſt néceſſaire dans certains Etats; afin de l'y pouvoir introduire, il attaque une vérité reçue & ſentie de tout le monde; & quoique l'abus du ſyſtême actuel ſoit beaucoup moins dangereux que celui de ſon principe, il ne balance pas à l'établir, parce que c'eſt au Gouvernement, en faveur duquel il parle, d'en mitiger les conſéquences.

Je ſçais bien, dit-il, que beaucoup de gens ſe recrieront de ce que j'appelle imaginaire la félicité des peuples qui payent le moins d'impôts. Ces peuples ſe croient heureux, parce qu'ils ſont à

l'abri de quelques vexations: mais ce bonheur eſt-il réel? C'eſt ce qu'il faut examiner. J'ai déja avancé dans mes conſidérations ſur les finances, que c'eſt toujours une faute du Gouvernement, quand il ne leve pas autant d'argent qu'il le peut, ſans opprimer les Sujets. La nouvelle vérité que j'ajoute eſt la baſe de cette propoſition, & les diſcuſſions où je vais entrer, ſerviront de preuve à toutes les deux.

On ne peut nier que les impôts ne ſoient montés dans quelques pays, au point d'entraîner bientôt la ruine totale de l'Etat; c'eſt un abus du luxe de prodiguer toujours. Mais n'eſt-ce pas l'avarice qui crie ſans ceſſe, contre les impôts? Le peuple ne fait jamais attention aux beſoins publics, ni aux dangers à venir, encore moins à la ſituation de ſes voiſins, & à la proportion des facultés de l'Etat avec ſes dépenſes. Cette injuſtice des Sujets en a produit une toute oppoſée dans la plûpart des Cours. On s'y eſt endurci aux plaintes & aux murmures. Sous prétexte que le peuple ne ceſſe de crier, on ne ceſſe de le fouler. En vain les Dietes depuis un ſiécle, font entendre que le pays ne peut plus ſupporter d'impoſitions. Les Sujets ont payé &

subsisté, dit-on ; vos ancêtres poussérent les mêmes cris, & de plus forts encore ; les taxes n'ont point diminué, & ils ont vécu ; on peut donc les augmenter. Abominable conséquence, mais à laquelle il ne faut point donner lieu par des refus déraisonnables. Si l'étendue de la jouissance augmente la félicité, un peuple n'est point heureux, quand il peut l'être davantage. La liberté seule, & l'exemption d'impôts, ne font pas la prospérité d'un Etat ; celle-ci dépend de plusieurs relations qu'il faut observer. La plûpart des hommes ont peu de goût pour le travail, & une forte inclination pour le plaisir. Mais ils le cherchent dans le repos, ou dans des occupations que l'habitude & le goût leur rendent cheres. L'industrie qui demande de l'activité, n'est pas le partage du grand nombre. On n'a pas besoin, pour s'en convaincre, de chercher des exemples parmi les habitans de l'Islande, ni chez les Hottentots & chez les peuples de l'Amérique, qui préférent une oisiveté misérable aux délices de l'Europe. Cette paresse a des racines partout. Il faut des ressorts particuliers qui fassent sortir les hommes de cet état d'indifférence & d'inaction, & ces res-

sorts sont l'ambition & la nécessité. Mais dans un pays où il y a peu d'impôts, on n'a pas besoin de travail pour les payer, & l'on vit dans une indolence héréditaire, sans songer au commerce ni aux Arts qui font fleurir les Etats voisins.

Pour introduire l'industrie dans un Etat, il faut deux sortes d'hommes ; des entrepreneurs & des ouvriers ; il faut que les uns aient de l'argent à dépenser, & que les autres aient besoin d'en gagner ; c'est ce qui ne se trouve point sans impôts. Les riches propriétaires, vivent à la campagne, où ils consomment leurs denrées, sans en faire distribuer dans les Villes. Les habitans des Villes sont obligés de veiller eux-mêmes à l'agriculture, & de se faire apporter leurs provisions chez eux ; car il y a telle Ville de 800 à mille maisons, où l'on ne voit pas seulement un marché ; tout le monde s'y occupe uniquement du soin des terres & des bestiaux. Ceux qui travaillent à quelque métier ne songent ni à le perfectionner, ni à le faire valoir au-delà du nécessaire pour la subsistance, & si l'esprit d'invention suggéroit quelque nouvelle idée, elle seroit bientôt étouffée par la multitude des obstacles.

Un des principaux, vient du bas peuple, qui compose le gros de la Nation. Tous les ouvrages des manufactures, des mines & des fonderies doivent passer par ses mains ; mais dans un pays où l'on ne lève point d'impôts, le peuple n'est point tenté de gagner sa vie à des travaux pénibles & inusités ; il préfére des journées d'un labeur auquel il est exercé dès l'enfance, à un apprentissage toujours coûteux & difficile. Ainsi point d'établissemens à faire, faute d'ouvriers.

Quand on pourroit remédier à cet inconvénient par des ouvriers étrangers, il s'en rencontre un autre insurmontable dans la nature même de ces sortes de Villes. Les Artisans répandus dans les atteliers doivent trouver des vivres facilement, & à un prix modique ; mais c'est ce qui n'arrivera pas dans des Villes où l'on est obligé d'envoyer des vivres, comme par corvées. Les Paysans forcés d'en apporter, les tiendront toujours à un haut prix, & n'allant jamais au marché que par des ordres exprès, laisseront manquer les ouvriers de subsistance.

On croit communément que la cherté des vivres, à moins qu'elle ne soit

causée par la stérilité des moissons ou par quelque événement malheureux, est une marque de l'abondance de l'argent ; cela peut être vrai dans un pays de commerce, mais le défaut d'industrie doit produire le même effet. Quand un pays est plongé dans une indolence générale, quand il n'y a point de génie pour remuer l'ambition, quand chacun est obligé de cultiver lui-même ses terres & de faire mûrir ses provisions, & que les hommes ont la passion de l'argent, sans l'industrie de l'acquérir, les gens de métier sont forcés d'acheter leur nourriture au prix qu'on leur demande, & sur-tout de payer exorbitamment le superflu de la vie, dont ils ont besoin quelquefois pour compenser l'excès du travail. Cet argent qui auroit profité dans leur commerce, se perd entre des mains oisives ; car dès que les hommes les plus laborieux ont acquis à force d'économie un fonds pécuniaire, au lieu de le faire valoir par la circulation, ils l'enfouissent pour ainsi dire, dans quelques arpents de terre qu'ils achetent, & qu'ils cultivent comme ils l'étoient auparavant : ainsi le pays ne gagne rien à leur richesse, parce que l'industrie n'attire

point au dedans celles du dehors, & ne grossit point les revenus d'un pareil Etat. Loin de donner leur argent à intérêt, ils le renferment, de peur d'être trompés par des débiteurs, qui ne trouveroient pas à gagner de quoi se libérer; & cette précaution leur paroît d'autant plus sage, que le fardeau des impôts ne les oblige point à tirer tout le parti possible de leurs facultés.

Le commerce est donc privé de cet argent, qui passe de génération en génération comme un dépôt sacré qu'on adore sans y toucher; & ces avares continuent à être de vrais meurtriers de l'Etat, à qui ils ôtent la vie, en arrêtant la circulation des especes.

Quel sera le tableau d'un pareil état? on verra la Capitale absorber le peu d'argent qui roule dans un pays, vivre dans une sorte de profusion & d'oisiveté, aux dépens de la Cour & des Grands qu'elle rassemble. Les plus riches Marchands mettent toute leur industrie à échanger l'argent du pays avec les marchandises de l'étranger, afin de procurer aux habitans les commodités du luxe sans travail. Toutes les autres Villes seront peuplées de citoyens, moitié Campagnards. On n'y voudra pour tou-

te distinction que des brasseries; distinction consacrée dans l'antiquité par Henri l'Oiseleur. Dans les Villes entourées de vignobles, il n'y aura d'autre commerce que celui des cabarets où l'on jouit pour le vin, des prérogatives de la bière. A la campagne on nourrit des bestiaux, & l'on fume des terres, suivant l'usage établi du temps de S. Boniface, Apôtre de l'Allemagne; & ce seroit une espèce d'hérésie de gagner sa vie d'une façon nouvelle. Si le Paysan a besoin de souliers, d'un chapeau, ou de quelques aunes de drap, pour se parer les jours de fête; il charge son cheval d'un sac de froment, & s'en va le vendre au Brasseur qui n'a point de terre: voilà tout le commerce. S'il survient une cherté, le Laboureur ouvre ses greniers, vend tout ce qu'il ne peut consommer, renferme l'argent dans son coffre, ou l'enterre dans sa cave; & quand il est près de mourir, il l'indique à son héritier en lui recommandant de le conserver précieusement comme un fonds paternel. Cet argent demeureroit intacte, si un arbre abbattu ou une borne déplacée ne donnoit matiére à un procès, qui fait passer le trésor révéré dans les mains du Juge ou de l'A-

vocat, ordinairement assez habile pour terminer l'affaire à l'amiable, quand les frais de procédure ont englouti ce petit fonds. Mais d'ailleurs point de manufactures ni de fabriques d'aucune espèce. Tout languit dans l'inaction, ou dans une sorte de superstition pour les anciens usages, sous prétexte que nos peres ne manquoient pas plus d'esprit que nous. Telle étoit la face de l'Allemagne, il y a près d'un siécle, avant que l'activité des François eût animé ce vaste corps. Telle est encore aujourd'hui sa situation dans la plûpart des pays Catholiques, sur-tout des Evêchés où les impôts sont très-peu considérables, & de quelques pays Protestants, où le sujet, comme l'on dit, est à son aise, c'est-à-dire, où il ne paie pas de gros subsides.

Un Etat est-il heureux à ce prix? Non: le bonheur est une situation permanente, il consiste pour une Nation dans l'étendue & la sécurité de la possession. L'homme qui vit dans la paresse & dans l'insensibilité, qui ne sçait ni connoître ses ressources, ni employer ses talens, goûte-t-il une véritable félicité? Quand bien même le mépris des richesses seroit fondé sur les principes d'u-

ne saine Philosophie, il ne convient point à un peuple qui ne peut ni se cacher dans un désert, ni se rouler dans un tonneau.

Un Etat s'appauvriroit avec ces maximes, l'argent du pays seroit bientôt épuisé; car ceux qui tiennent pour les anciens principes, ne se font point scrupule de quitter l'habillement de leurs ancêtres, & de profiter de toutes les commodités que la mode invente chez les Nations voisines; & comme le produit des terres n'égale jamais les dépenses du luxe, on enrichiroit ses voisins à ses dépens, & l'on acheteroit, pour ainsi dire, des ennemis.

L'Agriculture est bien la premiere richesse de l'Etat; mais sans le Commerce, elle est négligée. L'homme qui n'a point de projets ne cherche pas de moyens, il ne fait même pas valoir ceux qui sont entre ses mains. Des landes restent toujours des landes, parce qu'il ne vient à personne lidée de les défricher. C'est en vain qu'on s'attend à une plus grande population. Les familles ne peuplent qu'en proportion de leurs revenus actuels; & croit-on qu'il vienne de nouveaux habitans dans un pays, où l'industrie n'a point des ressources mul-

tipliées? Tant de Suabes & de familles, qui depuis cinquante ans ont descendu le Rhin pour s'établir dans un certain pays, n'en ont pas encore étendu ni perfectionné la Culture. Sans doute qu'elles en sont sorties, ou qu'elles s'y sont perdues insensiblement par le défaut de Commerce. Que faire dans un pays où les effets mobiles n'ont pas plus de valeur que les fonds, où l'argent comme un sang épais & paresseux qui s'arrête à tout moment, ne fait pas ses fonctions, & ne produit ni la richesse, ni la sécurité? Un Etat qui n'exerce pas ses facultés & ses forces, ne pourra jamais résister à ses ennemis, & le Gouvernement n'y sçauroit sans impôts prendre des mesures contre les dangers de l'invasion. Faute de provisions & d'instrumens de défense, il sera forcé dès la premiere attaque, à moins qu'il n'ait recours à des Etats voisins, dont les secours sont quelquefois aussi dangereux que les assauts de l'ennemi.

Il faut nécessairement dépendre de soi ou d'autrui. Un peuple qui ne paye pas d'impôts, avec une liberté apparente est menacé d'un prompt esclavage, parce qu'il ne fait point des préparatifs continues contre l'ambition toujours

agissante des peuples qui commercent & s'enrichissent. Ces principes ne sont pas cependant d'une vérité absolue. Il peut y avoir des Etats riches & fort étendus, où les impôts soient modiques; mais ce n'est pas la situation actuelle de l'Europe, où l'on ne s'aggrandit plus que par le Commerce, & où l'argent l'emporte dans la combinaison des forces & de la puissance.

La saine politique veut donc qu'on ménage le plus de ressources possibles au Gouvernement, afin de veiller aux entreprises des Puissances Etrangeres, & de renforcer l'intérieur de l'Etat par l'amélioration des terres, & l'accroissement de la population. Un Gouvernement sage ne sçauroit avoir trop de revenus. C'est le grand principe de la science des Finances, mais qui doit être réglé par la justice du Prince, & dériver de l'amour qu'il a pour ses Sujets. Ces revenus doivent être dans ses mains l'instrument de leur félicité. Quand il sçait en faire un bon usage, sa sagesse, sa bonté, par conséquent son devoir exigent qu'il leve autant de Subsides que les facultés de l'Etat peuvent en supporter, sans que les Sujets en souffrent; & ce seroit une condescendance mal entendue,

tendue, que de leur laisser entre les mains des biens dont ils ne jouissent pas, tandis qu'on peut les mettre à profit pour leur félicité. Une sage proportion, & une distribution équitable dans la levée des impôts, sont donc utiles & salutaires; mais encore cette levée ne seroit pas nuisible, quand bien même toutes les mesures du Prince ne conspireroient pas au bien de l'Etat. Le Gouvernement est un vaste Océan, où je veux bien que tous les trésors se jettent par des ruisseaux & des torrens. Mais ces eaux ne seront jamais perdues, car ce n'est point une Mer morte. Les dépenses de la Cour & les entreprises de l'Etat, ouvrent autant de canaux par où les richesses refluent, & répandent de nouveau la subsistance & la fertilité. Cela doit arriver, quelle que soit la nature de ces dépenses. La faute la plus considérable à éviter, c'est de faire sortir l'argent du pays; car alors celui-ci seroit bientôt épuisé. Mais à cela près, tel que les fleuves par qui la terre engraisse & féconde ses productions, l'argent grossit dans son cours, & fait circuler l'industrie dans toutes les veines de l'Etat.

Tel est le systême de M. de *Justi*, qui paroîtroit dangereux, s'il ne sçavoit le

restraindre & l'expliquer. Aussi ne manque-t-il point d'avertir à la fin de ces réflexions, que l'augmentation des impôts n'est pas l'unique moyen de réveiller la paresse, & qu'au contraire, il seroit très-pernicieux, s'il étoit le seul employé; il promet d'en indiquer d'autres dans le cours de ses feuilles économiques, où il relevera sans doute toutes les funestes conséquences qu'on pourroit tirer de celui-ci. Car c'est un homme trop prévoyant pour ne pas sentir les abus énormes de ce principe. Encore une fois, qu'on se rappelle que loin de vouloir nuire à l'Agriculture, il ne veut que l'étendre par le Commerce. On voit très-aisément que l'un est subordonné à l'autre; qu'entre les systêmes du Commerce & de l'Agriculture, le dernier est le meilleur, parce qu'il est borné, & que par sa nature, il ne sçauroit produire aucun mauvais effet, au lieu que le Commerce, loin d'augmenter la population, est sujet à la détruire par les travaux pénibles & sédentaires des Arts, par les voyages périlleux, par la tentation & la facilité qu'il donne de s'expatrier. Rome & Carthage ont assez montré la différence qu'il y a entre un peuple de Laboureurs & un peuple de

Navigateurs. L'Angleterre peut ſe per-dre dans ſes riches Colonies, tandis que la Suiſſe demeurera invincible ſur ſes terres arides. Le Commerce ouvre peut-être autant de portes à la mort que d'iſſues à l'induſtrie. L'Agricul-ture eſt un fonds impériſſable, & fé-cond de ſa nature. C'eſt par elle que l'on peut dire que la terre enfante des hom-mes, tandis que la mer les engloutit. Un Voyageur, un Commerçant ſeme quelques malheureux ſur ſon paſſage, qu'il oublie dans ſes courſes errantes; un Citoyen attaché au ſol & au foyer de ſes peres, travaille à ſa réputation, à l'honneur de ſa famille, à la propaga-tion de ſa race & à l'établiſſement de ſa poſtérité. Il ne faut à l'un que des en-fans pour étendre ſa fortune; à l'autre, il faut une fortune avant de ſonger à faire des héritiers. Le Commerce d'éco-nomie eſt donc le plus utile, & la meil-leure économie eſt la culture des terres. Mais les impôts ne ſont pour l'exciter, qu'un moyen violent, & du ſecond ordre. Commencer par exiger des hom-mes une ſervitude, avant de leur avoir fait goûter une commodité, c'eſt les mener par la crainte, c'eſt être méchant pour devenir bon; & quand on débute

par la rigueur, il eſt rare qu'on revienne jamais à la Clémence. On a vû des ames débonnaires s'endurcir ſur le Trône; jamais les cœurs rigides ne s'y ſont ap-privoiſés à l'humanité.

Moyens de ſauver des effets dans les in-cendies, d'en arrêter le ravage, & d'en préſerver les maiſons, par Jean Frederic Glaſer, *à Dreſde & à Leipſigk 1756, 16 feuilles* in-4°.

CET Ouvrage eſt le fruit d'une triſte expérience. L'Auteur eſt un Médecin de Sula, Ville de la Comté de Henne-berg, qui perdit, il y a trois ans, preſque toute ſa fortune dans un incendie. Telle eſt la nature du bien public, qu'il réſulte ſouvent du malheur des particu-liers. Mais c'eſt coopérer d'une maniere ſublime aux vûes de la Providence, que de ſçavoir tourner ſes propres déſaſtres au profit des autres hommes. M. *Glaſer*, en refléchiſſant ſur la cauſe de ſes pertes, a trouvé, non un reméde pour lui, mais un préſervatif utile au public.

Son Ouvrage eſt diviſé en trois ſec-tions. La premiere indique la maniere de diſpoſer les meubles d'une maiſon,

& les précautions à prendre, pour ſau-ver des effets en cas d'incendie. Les deux autres détaillent ce qu'il faut obſerver durant & après l'incendie. La méthode de l'Auteur n'eſt peut-être pas nouvelle pour les Economes vigilans, ni d'une extrême néceſſité pour les hommes qui ont du courage & du ſang froid; mais il eſt aſſez rare d'en trouver dans ces occa-ſions périlleuſes, pour qu'on puiſſe con-ſeiller généralement la lecture de cet Ouvrage.

Ces trois ſections ſont ſuivies d'un appendix, qui contient la découverte de l'Auteur pour garantir les charpen-tes du feu. Il a fait fondre du ſel de cui-ſine, dans une quantité d'eau chaude égale à celle que rend le ſel fondu. Il y a mêlé de la colle, & a frotté le bois de cette eſpéce de vernis. La colle empê-che que le ſel ne ſe fonde par un temps humide, mais la chaux vaut beaucoup mieux pour le même effet. Cette détrem-pe n'étoit pas encore d'une conſiſtance aſſez durable. L'Auteur a donc fait divers autres eſſais, & a éprouvé pluſieurs com-poſitions très-efficaces, mais trop chères. Enfin il a découvert la détrempe ſui-vante, qu'il a jugée la meilleure pour la durée & pour le prix.

Mettez une livre d'alun broyé, dans trois quarts d'une pinte d'eau bouillante. Remuez l'eau, & ajoutez-en juſqu'à ce que l'alun ſoit entiérement fondu; mêlez à cette détrempe de la colle, autant qu'il en faut pour faire de ce mélange une bouillie aſſez délayée. Enduiſez-en, de l'épaiſſeur d'une demie ligne environ, toutes les boiſeries d'un bâtiment, ſoit de la charpente, des lambris ou des fe-nêtres, & obſervez de faire cette opé-ration par un temps ſec, & non pas en hyver.

L'Auteur termine ſon Ouvrage par une addition ſéparée, qui ſert de Sup-plément aux trois ſections. Il y fait mention; 1°. d'une eſpéce de boucliers qu'on pourroit appeller, dit-il, des boucliers d'incendie, & qui ſerviroient à garantir de la chaleur exceſſive les ouvriers qui portent du ſecours; 2°. des diverſes eaux propres à éteindre le feu; 3°. d'un vernis qui a été publié dans un Ouvrage imprimé à Berlin, & dont on avoit beaucoup vanté la du-rée, mais dont l'effet ne répond pas à l'idée qu'on en donne. Fut-il auſſi utile qu'on le prétend, on peut douter qu'il prît faveur en un ſiécle, où l'on recher-che dans les couleurs & le vernis, l'or-

nement & l'éclat, plus que la durée & la ſolidité.

Schertzhafte Epiſche Poëſien, nebſt Einigen, Oden und Liedern.

Poëſies Epiques & Badines, avec quelques Odes & Chanſons, à Brunſwic & Hildesheim 1754. in-8°. 446 *pag.*

L'AUTEUR de ces Poëſies mérite d'être connu. C'eſt M. *Zacharie.* Dans le temps qu'il les fit paroître, il étoit Gouverneur de quelques jeunes Seigneurs au Collége Carolin de Brunſwic. Un pareil emploi n'eſt point audeſſous des talens les plus diſtingués; & par tout où l'on penſera différemment, l'éducation ſera barbare, pédanteſque & très-vicieuſe. Mais pour annoblir une ame bien née, il ne faut pas avilir ceux qui doivent la former. Les Seigneurs Allemands, d'ailleurs ſi jaloux de la diſtinction de leur naiſſance, ſont à cet égard plus ſenſés & plus équitables que ceux des Nations les plus polies. La belle éducation eſt tellement recherchée parmi eux, que la Nobleſſe elle-même ſe fait un honneur de s'en charger, & l'on n'y regarde comme pédanterie, que

l'orgueil & la hauteur des grands mal élevés. Si le génie rivaliſe avec toutes les autres diſtinctions, s'il peut ſeul les faire valoir, M. *Zacharie* étoit déja l'égal de ſes élèves, & ce n'eſt que par ſes leçons, qu'ils pouvoient prétendre à l'emporter ſur lui-même. Son imagination naturellement féconde, eſt enrichie des tréſors de la Littérature Etrangère. On voit dans ſes Poëſies la hardieſſe des Auteurs Anglois, avec l'élégant badinage des Romans François. Il emprunte juſqu'à nos ridicules, pour corriger ceux de ſa Nation. Parcourons le ſujet de ſes Poëmes, pour donner une idée de ſon génie.

Le premier de tous eſt le Champion, ou le *Renommiſte.* C'eſt une eſpéce de Dom Quichotte de la Littérature, qui ne ſçait faire ſa cour aux Muſes, qu'en cherchant pour elles des avantures périlleuſes. L'Auteur veut dépeindre les anciennes mœurs des Colléges Allemands. C'eſt toujours l'épée à la main que le *Renommiſte* veut voir un Docteur, un Grammairien, ou un Poëte. Banni de l'Univerſité d'Yena pour ſes querelles ſoldateſques, il vient à celle de Leipzig, où il va prendre leçon au cabaret, & ſoutenir théſe contre la Garde. Toujours en

Chevalier du Parnaſſe, il répond à une Epigramme par un coup d'épée, & à des argumens trop preſſans par une baſtonade; c'eſt ſa maniere de repliquer, c'eſt ſon talent pour mettre à la raiſon les Auteurs & les critiques. Comme la réputation fait des rivaux, le *Renommiſte* ne manque pas d'occaſions de ſignaler ſon amour pour les Lettres. Il ſe déclare tantôt pour les anciens, & tantôt pour les modernes; il n'eſt jamais du parti dominant, ni du ſentiment de celui qu'il rencontre. L'Auteur merveilleux eſt celui qu'il entend blâmer, & celui qu'on loue eſt toujours miſérable à ſon gré; c'eſt ce qu'il prouve inconteſtablement à la pointe de l'épée. Pour adoucir ce tableau, M. *Zacharie* lui a oppoſé le contraſte d'un petit Maître. Celui-ci eſt ami du *Renommiſte*, mais ce n'eſt pas pour long-temps. A peine a-t-il dévoilé une tendre paſſion, & montré par imprudence l'objet de ſa flamme, que le *Renommiſte* en eſt épris & devient ſon rival. Ils ſe maſquent l'un & l'autre, pour aller diſputer leur conquête au bal. Le bruſque Chevalier n'a pas le talent de plaire, il ne remporte que de la confuſion de tous les ridicules qu'il s'eſt donné ſous un perſonnage, qui ne va

pas à ſon caractere. Il reprend ſon rôle, & ſe bat avec le petit Maître; il eſt bleſſé, & va courir d'autres avantures à Halle, afin qu'il n'y ait point d'Univerſité en Allemagne, où il n'ait donné des preuves de ſon talent pour les armes, & de ſon goût pour la débauche.

La ſeconde piéce eſt intitulée, *les Métamorphoſes.* Le deſſein de l'Auteur eſt de rendre plus ſupportables ſous la figure des animaux, les ridicules qui dégradent les Petits-Maîtres, & de corriger ceux-ci par l'aviliſſement de la reſſemblance qu'on leur prête. Le plan de ce Poëme eſt très-ſimple. Un Sylphe devient amoureux d'une jeune coquette; il obtient d'une Magicienne un ruban qui doit favoriſer le ſuccès de ſa paſſion; ce ruban a la vertu de changer tout ce qu'il touche, au gré du poſſeſſeur. Ce Sylphe ſe met en chemin, & tout ce qui s'oppoſe au progrès de ſa flâme, eſt auſſi-tôt métamorphoſé par la vertu du préſent magique. Depuis la ſuivante Françoiſe de ſa belle Maîtreſſe, juſqu'aux valets-de-chambre de ſes rivaux, tous prennent une figure conforme à leur caractère & aux vœux du Sylphe; mais il eſt aſſez imprudent pour confier ce ruban à la main qu'il adore, & la co-

quette a peine l'a touché, qu'elle est changée en une belle statue de marbre: ainsi cette beauté, fiére, brillante & insensible, est encore ce qu'elle fut toujours.

Le Mouchoir fait le sujet du troisiéme Poëme. Bèlinde & le Comte Hold, vivoient dans une parfaite union. Bèlinde laisse tomber un mouchoir, le Comte le ramasse, & l'emporte après quelque légère résistance qui relevoit le prix du larcin. Ce mouchoir va servir de drapeau à la discorde. Un jour que Bèlinde dormoit encore, la Déesse des combats sanglans & des dépits amoureux, entre chez Lisette femme-de-chambre, sous la forme de sa Maîtresse, & lui ordonne d'aller redemander le mouchoir au Comte. Elle obéit, & à l'aide du Gouverneur, elle ratrape au jeune Amant ce trophée de son amour, arrosé de ses larmes; cependant indigné de l'affront, il jure par son bonnet de nuit, qu'il tenoit à la main, de ne plus revoir Bèlinde, & de livrer sa maison à l'ennui. Celle-ci en revoyant le mouchoir, conçoit les plus vives allarmes, Lisette est digraciée, & le mouchoir alloit être renvoyé, lorsque la Discorde, pour l'empêcher, reparoît sous une for-

me plus ressemblante à son caractère que n'étoit la premiére; c'est-à-dire, sous la figure d'une vieille tante de Bèlinde. Le Comte invité d'aller à une assemblée, qui se tient chez elle, n'y va point, & la Déesse de l'ennui, aux instances du Sylphe protecteur de l'Amant outragé, souffle ses langueurs sur toute l'assemblée, qui se dissipe en bâillant. Bèlinde s'endort seule dans sa chambre; le Comte averti par le Sylphe, veut profiter de l'instant, pour renoüer; mais dans la précipitation, il renverse une table garnie de porcelaines, Bélinde s'éveille toute effrayée, & quitte brusquement le Comte. Celui-ci rentre chez lui, & se jette de désespoir sur un *in-quarto*. Heureusement le Capitaine Rumpff entre, au moment que cette lecture mortelle alloit porter le comble à sa tristesse, il lui arrache le livre, & le console le verre à la main. Cependant la mere de Bèlinde étonnée de n'avoir pas vû le Comte depuis trois jours, entre en éclaircissement avec Lisette. On reporte le mouchoir au Comte, qui revient de bonne grace, promet un bal masqué pour augmenter le plaisir de l'entrevûe, & le Sylphe galant grave cette aventure dans le Temple de

Gnide. Les descriptions de l'Auteur sont naturelles, les caractères peints avec des couleurs vraies, ses traits d'une satyre fine & picquante, son style pur & coulant; sa fable également décente & vrai-semblable.

La quatriéme piéce de ce recueil, est une des plus belles Pastorales qu'il y ait en Allemagne. Tout n'y respire que l'innocence & la vertu; elle est divisée en trois livres. Dans le premier, *Daphnis*, qui fait le sujet & le titre de ce Poëme, se trouve sur les bords d'une riviére de la Grece, à une fête où sont assemblés tous les bergers des deux rivages. Il y voit Phyllis, il l'aime, & la perd de vue au sortir de l'assemblée. Empressé de la retrouver, comme il se promenoit seul le long du rivage, un jeune homme se présente à lui, & lui apprend que celle qu'il cherche est à l'autre bord de la riviére; ils la traversent ensemble; ce jeune homme lui découvre qu'il est l'Amour, & lui ordonne de remonter vers la source du fleuve, pour trouver un soulagement à ses peines. Daphnis obéit, & rencontre Phyllis; ils se déclarent leurs sentimens, qui sont heureusement réciproques. Obligés par la pluie de se retirer dans une caverne

un Berger leur chante une chanson contre le déguisement des Amantes précieuses, & sur l'origine du Cyprès & de la source d'eau qui sont auprès de la caverne.

Dans le second livre, Daphnis traversant la riviére, pour retourner chez lui, sa barque heurte contre un rocher. Le Berger se sauve à la nage; des pêcheurs le reçoivent dans leur nacelle, & le mènent à leur cabane, où il trouve un vieillard respectable, qui leur raconte à table l'histoire de ses malheurs, comment il avoit soutenu la justice & l'innocence contre ses oppresseurs, & comment il avoit été banni de Crotone sa patrie, par les intrigues de ces mêmes oppresseurs. Daphnis retourne chez son pere en compagnie de ce vieillard, qui dans l'enthousiasme où le jette la vue d'un beau paysage, chante les merveilles de la nature. Un jour que le Berger fidele veut aller chez Phyllis, au lieu d'elle, il y rencontre Lamon riche Berger, qui étoit destiné à Phyllis par son pere. Ce Rival persuade à Daphnis que son Amante ne songe plus à lui, depuis qu'elle l'a soupçonné d'infidélité, & que son nom est déja effacé de l'écorce des bois. Phyllis arrive, prévenue éga-

lement, par les faux rapports de Lamon, contre Daphnis ; elle apperçoit encore le ruban qu'elle lui a donné ; c'est une occasion de s'éclaircir, & la réconciliation suit de près l'éclaircissement. Phyllis présente son Amant à sa mère, qui consent & s'intéresse à leur union ; cette intrigue est coupée par l'histoire Episodique de Palèmon & de Timetas. Ces deux Bergers découvrent un trésor ; Timetas veut le garder & le partager avec Palèmon ; mais celui-ci lui persuade d'enfouir le trésor, & de garder plutôt son innocence avec sa pauvreté. Daphnis rencontre Lamon son rival, qui lui apprend qu'un torrent débordé vient de ruiner sa maison, son jardin & tous ses paturages. Daphnis pour la premiére fois regrette d'être pauvre. Ariste, qui est le vieillard de Crotone, fait présent au pere de Daphnis d'une Métairie qu'il avoit achetée ; Daphnis voudroit donner la sienne au malheureux Lamon ; mais il apprend que son pere la lui a déja cédée ; enfin Daphnis fait part à Phyllis de sa nouvelle fortune, & aux Bergers de son alliance.

Dans le troisiéme Livre, on voit par Episode, l'histoire d'un Berger qui avoit érigé une statue à l'Amour. Tous les

matins il y trouvoit un bouquet nouveau, sans sçavoir d'où venoit cette offrande. Un jour s'étant levé plutôt qu'à l'ordinaire, il découvre la Bergére qui venoit faire son présent, & qui demandoit au Dieu de toucher en sa faveur, le cœur du Berger même qui lui avoit dressé cette statue. La pièce finit par l'hymen de Daphnis avec Phyllis, qui se célèbre à l'ordinaire avec des sacrifices, des danses & des chants.

Ce plan d'ailleurs très-simple & d'une invention commune, est relevé par le choix & la beauté des Episodes. Le style de cette Églogue est tendre sans enthousiasme ; & les négligences répandues dans les détails de la composition, ne déparent point le fonds de l'ouvrage. Mais pour faire connoître le mérite de l'Auteur par des exemples plus sûrs que nos jugemens, nous allons présenter son Poëme des quatre heures du jour, divisé en quatre chants : voici le premier.

La Matinée.

Arrivez, Fille aînée du jour ; descendez de vos côteaux dorés dans ces vallées renaissantes ; sous vos pieds de roses le gazon va rajeunir, & les boutons vermeils de la prairie vont étinceller de

perles humides. Déja la musique d'un bois animé vous salue, & le reveil de la nature s'annonce par des cris de joie. O Muse, qui fis entrer le Poëte Anglois dans le palais des saisons, je vais chanter les saisons du jour ; conduis mes pas au séjour éclatant de la brillante matinée, que je voie les heures ouvrir ses portes de crystal, devant le char de l'Aurore, les pleurs couler des joues de cette Déesse, & l'Epoux de Thétis sortir à regret du lit des Nayades.

Et toi, Gœsner, l'honneur de l'amitié ; toi, dont l'ame seroit encore assez grande sans les dons du Génie ; toi, que la lyre de l'immortel Thompson a souvent plongé dans des extases profondes & ravissantes, quand tu contemplois la face riante du printemps à l'ombre des tilleuls, ou sous l'épaisseur des maroniers ; toi, qui le cœur enivré des délices de l'amour, sentois accroître ta passion par le chant voluptueux du rossignol, prête l'oreille à mes vers ; encourage mon audace par un souris gracieux.

Déja la nuit silentieuse fait signe de son sceptre de plomb aux tristes enfans de l'ombre ; ils quittent le Ciel, & se précipitent à sa suite dans les cavernes

de la terre. Le voile de nuages dont la nature s'étoit enveloppée, se roule insensiblement, & ses plis ondoyans s'élevent sans bruit. Le feu des étoiles pâlit & s'efface ; le gracieux avant-coureur du matin brille seul dans les plaines azurées. Les songes agitent leurs aîles bigarrées sur la tête des humains. L'imagination prend le panache, ses boucles dorées & garnies de fleurs, flottent dans l'air ; sa robe parsemée de mille couleurs étincelle de brillans. Errante à pas perdus, & toujours égarée dans son vol incertain, tantôt elle s'élève dans les champs de l'Ether, tantôt elle se précipite de la cime des rochers, ou s'élance à travers des flots mugissans ; tantôt l'extase la transporte dans des prairies lumineuses, où elle entend la voix des Sirènes, & s'assied à la table des Fées ; & tantôt elle arrive par des déserts horribles, à d'antiques masures, où couverte de crêpes & de lambeaux funèbres, elle vole parmi les tombeaux ; jusqu'à ce que le matin dissipant ces fantômes, un bruit léger vienne la secouer, & que l'homme ouvre ses yeux aux doux rayons de la lumiére.

Le crépuscule chasse devant lui les

ténèbres qui couvroient le paysage, les côteaux garnis de bois élèvent leurs têtes au-dessus de l'horison : le dos bleüatre des montagnes s'enfle & s'aggrandit aux yeux du voyageur ; les fleuves brillans dans l'obscurité roulent des flots luisans au travers des prairies fumantes ; la blancheur d'une lumiére argentée, fait place à la verdure des campagnes ; les tours éclatantes menacent les nuages qui fuient, & l'humble cabane se dégage insensiblement de l'ombre des ormeaux qui l'absorboit. L'Aloüette part du sillon humide, & se promene dans les airs. Elle annonce les approches du jour par un chant de triomphe ; aussitôt le peuple des oiseaux s'éveille en gazouillant, sécoue ses aîles, & sautille plein de joie sur des rameaux chancelans. Un doux prélude, un silence attentif prépare au concert universel, qui va partir des bois à l'arrivée du Soleil ; il se cache encore, il approche ; l'Aurore hâte ses chevaux tardifs, elle éteint avec son aîle couleur de rose, tous les flambeaux du Ciel, & peint les nuages de pourpre. Déja l'Aigle s'élance d'un vol impatient dans la haute région de l'air, pour offrir au Soleil le premier hommage de la terre. Le Vautour & le

corbeau volent au devant de lui, du fonds d'un bois obscur. Tandis que l'épais escadron des corneilles agitant ses aîles autour des rochers, fuit avec des cris lugubres l'éclat du jour qui le blesse ; l'hirondelle se plaît à tracer des cercles dans les airs, & a dorer ses aîles bleüatres des premiers rayons de la lumiére. Le cerf se retire lentement à travers la prairie, dans la forêt voisine ; chassé par le jour naissant & par les cris du Laboureur, il regarde souvent en arriere vers les champs ensemencés qu'il vient de dépouiller. Le Berger soupirant ouvre les barriéres de la claye ; le bélier sort le premier à la tête du troupeau qui le suit en bèlant, & le chien fidèle ferme l'arrière-garde à côté de son maître. Cependant le village dort encore dans ses cabanes couvertes de mousse. Le coq perché au haut de l'échelle, annonce trois fois l'heure du travail. Le Laboureur se lève en secouant les pavots du sommeil, il prépare sa charue à la lueur grisâtre du crépuscule ; il attèle son couple ruminant, qui offre tranquillement son large front au joug ; il marche lentement à son arpent, & reprend les sillons commencés, encouragé par l'aloüette, qui voltige devant lui. Le so-

leil s'avance, les rideaux d'azur de son trone d'or s'écartent de part & d'autre ; le roi du jour paroît, & ses regards s'étendent sur toute la terre. Que l'imagination vole dans ce moment d'une aîle plus hardie aux bords du tranquille Océan, ou qu'elle s'élève à la cime d'un promontoire, pour contempler les déserts de cette plaine liquide éclairée par le matin. Les chevaux du soleil s'élancent du fond des flots azurés ; ils secouent leurs crins humides ; ils brûlent de courir leur carriére enflammée. Une rosée céleste dégoûte des boucles parfumées de la Divinité, & se change en perles précieuses dans le sein des conques d'émail, qui s'ouvrent pour la recevoir. Les habitans de l'Onde élèvent la tête à la surface des flots, & viennent saluer le Dieu de la nature. Tout est ciel & eau ; mais la lumiére anime ces voutes & ces plaines immenses, la joie & la majesté respirent au milieu du calme & du silence, & ce spectacle uniforme jette l'ame dans une admiration tranquille & délicieuse. Dans le lointain d'un horizon sans borne, s'élève une citadelle flottante ; elle s'aggrandit en avançant ; ses voiles s'enflent dans le verre obser-

vateur ; déja les pavillons & les banderolles voltigent autour du mât chancelant, le vaisseau redoutable paroît dans toute sa grandeur aux yeux étonnés ; il approche, il salue le fort qui lui répond, & les Iles retentissent du bruit de ces foudres, qui annoncent ou la mort, ou la paix.

Cependant le rideau disparoît, & la vaste scene du monde brille d'une clarté qui fait sortir toutes les beautés à la fois. Tout nage dans les torrens de la lumiére, & l'œil enchanté se repose successivement sur mille décorations animées. Chaque plante lève sa tête ornée de rubis étincellans ; tout ce qui a une voix, célèbre l'arrivée du soleil ; toute la nature forme un concert de louanges ; & le parfum des fleurs monte comme un encens sacré, que la terre offre au ciel.

O spectacle magnifique ! que ne puis-je tremper mon pinceau dans les couleurs de l'Aurore, pour te peindre aux yeux des mortels ! La nature abbatue languissoit dans l'horreur du silence ; tous ses charmes étoient engloutis dans l'ombre. Semblable à la mort ténébreuse, la froide nuit étendoit ses larges aîles sur la terre engourdie ; mais le soleil

arrive à peine dans son char de triomphe, que l'ombre, la frayeur & le sommeil fuient vers l'Occident; sa chaleur bienfaisante pénètre toutes les créatures, la nature respire, & recouvre sa chaleur & ses forces.

O comment les mortels ne t'auroient-ils pas adoré, puissant Dieu de la lumiére! Pouvoient-ils sans crime ne pas se prosterner devant ta face rayonnante? Quand sur les bords du bruyant Hydaspe & du Gange rapide, les Mages revêtus de robes blanches, t'invoquoient sous le nom de Mythra; quand le noir Africain te reçoit avec des danses & des cris de joie, ce culte n'est il pas plus digne de l'homme, que l'usage de brûler de l'encens à des monstres? Que l'Orient chante des hymnes en ton honneur, ô Monarque du jour! Reçois les concerts de ma muse, rayonnant écoulement de la lumiére de l'Empyrée, source de tant de beautés qui couvrent chaque jour la terre d'une parure nouvelle; c'est de toi que découlent comme un torrent, la nourriture & le plaisir de tant d'espéces de créatures innombrables. Depuis l'homme, cet être monarchique, jusqu'au vermisseau qui rampe dans la poussiére, tout puise la vie à ta source inta-

rissable. Les heures tracent autour de ton trône des cercles mesurés par des sons harmonieux; le cortége des saisons forme une marche réglée à la suite de ton char. A peine le printemps assis sur l'aîle des zéphirs a-t-il versé ses roses sur la terre, à peine a-t-il embelli les champs de ses derniéres couronnes, que l'Eté monte sur ses chevaux flamboyans, & tire de son carquois d'or ses fléches les plus perçantes; elles traversent les flancs de la terre, la campagne jaunit, les pommes se teignent d'incarnat & de couleur de feu; mais bientôt l'Automne prodigue, descend sur des nuages féconds, répand sa corne d'abondance remplie de fruits mûris & de raisins enflés, & réjouit par des pluies d'or, les campagnes peuplées qui retentissent des chants d'allégresse; jusqu'à ce que le bruyant hiver arrive sur des flocons de neige, chasse les contagions brûlantes, décharge les arbres fatigués, soulage les champs épuisés, & porte avec les ouragans & les frimats, des trésors de repos & de santé.

Mais qui t'a placé dans l'espace immense, ô ame de ce monde? Quelle main versa des millions de soleils, comme autant d'étincelles rayonnantes du feu

feu éternel, pour éclairer des mondes innombrables, & pour donner la vie à des infinités d'êtres & d'habitans? O Muse, mon aîle fatiguée ne peut atteindre à ces hauteurs, où l'aigle Britannique se baigne dans des fleuves de lumiére. Les hymnes de l'immortel Thompson peuvent seules, ô soleil, égaler la rapidité de ton char; c'est à lui seul de chanter l'objet le plus élevé de la nature. Mais quand toutes les voix de l'Univers s'accordent à célébrer l'Auteur de ces richesses; l'homme seroit-il muet?.. Que vois je? Sans être effrayé de l'image de la mort, l'homme se lève, & ne rend point graces au Créateur, qui le ramène à la vie. Est-il donc lui-même un Dieu, pour se croire indépendant?.. Non, je vois des mains s'élever vers le Ciel, & des genoux fléchir devant le Tout-puissant. Que toute la terre passe du sommeil à l'adoration, que l'ame ravie du spectacle de l'aurore, tombe dans une profonde extase, où contemplant toutes les merveilles sensibles; elle ne voye que Dieu mille fois reproduit. O muse, transporte-moi sur cette montagne couverte de bois, pour assister à l'entrée triomphante de l'époux de la terre; conduis moi sous ces feuillages sacrés, où

la frayeur inspire la piété; que mes premiers soupirs s'élévent au Ciel avec l'encens du matin. Me suis-je éveillé moi même? Est-ce ma main qui a pû rouvrir mes yeux, que le prélude d'un sommeil éternel avoit fermés si puissamment? Commandois-je à mon ame errante loin de moi? Non: la devotion m'éléve sur des aîles brûlantes, jusqu'à la hauteur des nuages; tout l'hemisphère se développe à mes regards. Des Nations, à côté des Nations, célébrent le Dieu du matin par des Cantiques multipliés. La tymbale retentissante, la cloche sonore, le cor bruyant & l'orgue harmonieuse se font entendre du haut des Pagodes, des Mosquées, des Synagogues & des Eglises. Les langues de cent peuples, les chants de mille sectes invoquent le Souverain des esprits & des mondes. O éternel! devant qui les Trônes s'abbaissent, reçois les vœux de tes créatures; entends les soupirs du sauvage errant qui, les bras étendus vers toi, brûle d'une dévotion plus pure que ces tiédes chrétiens sans cesse courbés devant tes Autels: tu me vois aux pieds de ton Trône, où vont mourir les premiers rayons du soleil levant, & pendant que ma harpe accompagne les

accens de ma bouche, tu pénétres au fond de mon ame, pour y recevoir un hommage plus expreſſif & plus digne de toi. Que mes yeux ne voient jamais l'Orient environné de la pourpre du matin, ſi mon cœur ne s'éleve auſſi-tôt vers toi; tu m'entendras encore, lorſque mes levres demeureront dans un reſpectueux ſilence.

Tout brille maintenant d'une égale clarté. Chaque perle de la roſée eſt un miroir, où ſe réfléchit l'image du ſoleil. Les fleurs épanoüies reprennent les couleurs les plus fraiches, & de leur calice entr'ouvert s'exhalent des odeurs balſamiques. Les bruyeres & les bois retentiſſent des concerts les plus variés. Les paſſereaux gazoüillent ſous les feüilles du tilleul, tandis que le pigeon ſe promenant ſur le dos d'un toit, prodigue ſes careſſes, pouſſe des ſoupirs roucoulans autour de ſon amante, qui ſe plaît à étaler ſa gorge, & à changer de couleurs & de parure, à chaque pas qu'elle fait. Toute la métairie ſe meut & s'apprête au travail. La jeune Bergere au viſage rond & vermeil, va baigner ſes yeux encore aſſoupis au criſtal de la fontaine, le valet l'admire & galoppe ſur des chevaux henniſſans. Tout fourmille, tout agit dans

la campagne. Que de ſpectacles variés! Des agneaux répandus dans la prairie, des hommes épars au milieu des blés ondoyans; des émondeurs ſur la cime des arbres, des chevres grimpant ſur le dos des rochers, des taureaux mugiſſans dans la plaine, des meres occupées à traire, des enfans qui s'égayent à cueillir des violettes; & l'habitant de la ville dort encore. Il ne voit pas la face gracieuſe de nos champs rafraîchis. Enſeveli dans les tenebres, il paſſe la matinée à s'oublier lui même. De noires images obſédent ſon eſprit échauffé par les débauches de la table & les veilles du jeu, par des affaires, ou des plaiſirs plus accablans que les affaires. O vous précieuſes beautés, qui vous plaignez ſans ceſſe de l'ennui de votre condition, & de l'uniformité de votre vie; vous ignorez les douces viciſſitudes de joye & d'admiration, qu'éprouve celui qui ſe promene au lever du ſoleil dans l'épaiſſeur d'un bois, ou qui contemple les nuages dorés ſur la ſurface d'un étang; vous ne reſpirez pas le parfum innocent de la roſe humectée, ni la vapeur d'un air frais & délicieux.

La belle Séline empriſonnée dès ſon enfance, dans l'enceinte étroite d'une

ville fermée, n'avoit jamais vû le Ciel. Elle ne connoiſſoit les charmes du matin que par les images de la Poëſie, ou de la peinture; images toujours muettes, quand elles ne ſont pas prévenues par l'expérience. Enfin l'amour favorable à ſon ame ſenſible, lui donna un tendre époux, qui délivra ſes ſens & ſon eſprit d'un eſclavage pour lequel elle n'étoit pas née. Elle ſuivit cet aimable guide dans des régions toutes nouvelles. Elle vit de la hauteur des montagnes, où elle voyageoit, les flambeaux de la nuit qui rouloient ſur ſa tête, les phoſphores ſe jouer ſous ſes pieds, dans les replis des vallons. Elle regarda vers l'Orient, & l'horiſon s'embellit de toutes les nuances de la pourpre; elle tourna ſes yeux vers l'Occident, & l'Iris commença devant elle un cercle lumineux, où éclatoient à l'envi, la topaze, l'émeraude, le rubis & l'amétyhſte. Oh qu'elle pure joye inondoit l'ame de Séline! Son Amant étendu à ſes côtés, étoit plongé dans le plus doux ſommeil, quand le matin vint rafraîchir ſur ſes joues, toutes les fleurs du bel âge; » O! mon » bien-aimé, (dit-elle, en imprimant un baiſer céleſte ſur ſes lèvres entr'ouvertes) » éveille-toi, voi le ſpectacle

» dont ta Séline jouit pour la premiere » fois. Quoi? tant de beautés ont été » ſi long-tems cachées à mes yeux! Que » les Scenes & les Théâtres de la Ville » ſont étroits! Que les couleurs du luxe » ſont foibles & ſombres! Que tous les » plaiſirs ſont faux près de celui-ci; & » combien l'ignorance & la folie m'ont » ravi de biens & de véritables délices! (Ici couloit ſur le viſage de Séline, une larme brillante comme la perle.) » C'eſt » à toi, cher Epoux, (continuoit-elle, d'une voix attendrie) » c'eſt à toi que » je dois la vue de toutes ces merveilles. » Oh! que l'amour m'a bien ſervie, » d'avoir fixé mon ſort loin de l'hémiſ» phére où je ſuis née! Le ciel & la » terre étoient pour moi des objets » perdus; tu me rends les bienfaits » de la nature, & tu me ramènes à » ſon empire ». C'eſt là qu'ils s'embraſſoient avec une tendreſſe inexprimable, tandis que le matin prodiguoit autour d'eux ſes couronnes de roſe, pour embellir les faveurs de l'amour.

Mais la nature n'offre pas toujours des fleurs, au reveil des Amans. Quand l'aquilon a flétri la parure des campagnes, & que ſifflant du fond des forêts, il chaſſe vers les prairies des tourbillons de feuil-

les ; l'arrivée du matin est retardée par de froides vapeurs, qui s'élevant de la terre fumante, s'épaississent dans les airs, & retombent en brouillards. Les bois se dérobent à l'œil qui les cherche, & le regne de la nuit se prolonge par des ténèbres grisâtres. C'est alors que le gibier, loin de découvrir le salpètre à l'odorat, vient se présenter à l'affut du Chasseur, & que les grives poussées par la faim se précipitent dans les filets. Oh! quel triste spectacle, de voir de malheureux oiseaux suspendus aux mêmes buissons, où ils avoient tant de fois chanté le triomphe du Dieu du jour! Le vautour ravissant contemple cette proie, & la dévore d'avance, mais le crin tranchant l'arrête; il est lui-même au rang des morts, & le Chasseur l'attache comme un trophée, aux portes du château. Mais quand l'hyver enveloppé de nuages glacés, arrive des montagnes d'Islande, le soleil ne darde plus que des rayons entrecoupés, à travers les brouillards tendus comme un pavillon flottant autour de la terre. Le matin ne jette qu'un regard pâle, sur les prairies couvertes de neige, & sur les bois hérissés de glaçons. La flute du Berger ne fait plus retentir la vallée; les troupeaux

couchés dans l'étable fermée, n'entendent plus que le fracas des vents mutinés qui sifflent sur le toit, & frémissent autour des portes. L'enfant sans expérience est tout surpris de voir à son réveil les ruisseaux transformés en crystal solide, & s'essaye d'un pied glissant à marcher sur les eaux. Mais reviens, ô ma muse, reviens au matin du printemps, & ne quitte pas encore les charmes de la campagne; car tout dort dans les Villes.

Des fenêtres étincellantes brillent au loin dans la prairie; une colonne de fumée s'élève dans les nues, chargée des odeurs du levant; (*a*) tout annonce la demeure du Seigneur de l'heureux village; les jeunes chevaux de ses attelages sortent en bondissant de la vaste écurie. Quelle est cette beauté accoudée sur les balcons, dans un appareil négligé? C'est la jeune Dame du château (*b*) qui vient de s'arracher des bras de son époux, pour voir passer sous ses yeux ses troupeaux innombrables. Sa vue anime toute la basse-cour, sa pré-

(*a*) La vapeur du caffé.

(*b*) Ici l'on va peindre les mœurs des Dames Allemandes, & l'on y verra que les détails de l'économie ne dérogent point à la Noblesse.

sence encourage au travail. Elle ne regarde pas comme des soins indignes de son rang, celui d'inspirer l'assiduité aux femmes de sa maison, de présider aux provisions du lait, & d'ordonner l'ouvrage du jardin. Elle appelle elle-même du haut de ses pavillons les troupes dispersées de ses nombreuses volières, elles se rassemblent à la voix de leur tendre bienfaictrice, qui d'une main libérale, les arrose d'une pluie d'or; elle retourne au lit de son époux, d'où le jour n'a pas encore chassé le sommeil; elle se courbe sur son visage; elle se tient devant lui dans une extase silentieuse, & fondant en joie, elle baise légérement sa bouche vermeille, où les songes rians retracent l'expression du plaisir. Elle apporte dans ses bras une jeune enfant, le premier fruit de leur amour; & la couchant malicieusement à côté de l'époux qui sommeille, elle se cache derrière le rideau, pour jouir à loisir de la plus tendre scene. L'enfant bégayant des mots à demi formés, entortille ses bras caressans autour du col de son pere, & l'éveille par des baisers redoublés & par son joli babil. L'époux cherche à tâtons celle qui s'endormit dans ses bras, & ce n'est pas en vain; il

trouve du moins son image; il presse sa jeune amante contre son sein, & compte par mille baisers toutes les graces de la mere. Celle-ci ne pouvant contenir sa joie, s'élance à travers les rideaux, & enlève sa fille avec un bras d'albâtre, laissant couler une larme de tendresse de son œil amoureux. Cependant l'epoux se lève, se jette dans un léger deshabillé, & va goûter la fraîcheur de la rosée, sous des berceaux fleuris, où la mere ne tarde pas à le joindre; c'est delà qu'ils aiment à s'égarer dans un parterre coupé de tapis qui sont émaillés de fleurs. C'est parmi des entretiens que le spectacle de la nature assaisonne d'une pure volupté, qu'ils voient avancer le soleil sur l'horison. L'époux détache une rose de la branche épineuse, & la présente en souriant à la jeune épouse aussi belle que le matin. Elle en décore son sein palpitant, elle s'appuie avec transport sur son bien-aimé, & son silence exprime l'amour & la pudeur. O que son visage devient sombre, quand des soins économiques appellent au loin cet époux vigilant, & qu'il monte un coursier vigoureux, pour présider aux travaux de la moisson! Elle fixe ses yeux atten-

dris sur ses traces, jusqu'à ce que les rideaux tortueux des vallons contournés le dérobent à ses regards.

Telles sont les délices innocentes dont le matin inonde les campagnes, tandis que la mollesse & le luxe enchaînent encore les Cités opulentes dans une nuit oisive. Mais non, le repos des riches orgueilleux est troublé par le cahos des marchés. De tous les villages voisins, le peuple aborde aux portes de la Ville, chargé des trésors de la campagne, comme une longue fourmillière s'empresse à la fin de la moisson, d'approvisionner ses greniers. La fraîche bouquetière & la riante fruitière, marchent d'un pas dégagé sous le fardeau brillant, qui couronne leur tête. Elles arrangent leur coëffure avant d'entrer, & la vanité ne manque pas d'arrondir les plis de leur jupe couverte de poussiere. Le coloris de leur teint animé par la marche, se fait remarquer au loin; le Sentinelle posté dans sa guérite les agace en passant. Le bruit & le tumulte augmentent insensiblement dans les rues peuplées. L'ouvrier matineux entonne d'une voix enrouée son cantique favori, entrecoupé de juremens affreux & de coups de marteau. Les bou-

tiques du Marchand s'ouvrent avec fracas, & les portes gémissent sur des gonds roüillés. Des milliers de voix remplissent l'air bruyant d'un murmure confus & discordant. Les cris de la volaille se mêlent aux querelles de la populace. Mais quels objets! Ma Muse recule, à la vûe de ces portes souillées de sang. Ici palpite l'innocent agneau, enlevé de la prairie où il bondissoit, pour être immolé à notre volupté. Le Villageois ingrat arrache au Laboureur pleurant, l'utile taureau qui traçoit ses sillons; le tendre veau & sa mere sanglante sont livrés au Boucher & à ses chiens tyranniques qui les conduisent à la mort. O malheureux humains, la faim vous a donné des entrailles de fer! Ni l'épaisseur des bois, ni la légéreté de ses pieds n'ont pû dérober le cerf timide au plomb meurtrier du Chasseur; le daim atteint du coup mortel, roule de la cime des rochers au travers desquels il s'élançoit; le jeune chevreuil montre encore, étalé sur des tables horribles, la plaie ensanglantée qu'un fer impitoyable vient d'ouvrir dans ses flancs. Eh! comment l'homme a-t-il pû s'apprivoiser au meurtre & à la barbarie, s'ériger en tyran des animaux, & préférer leur sang au suc dé-

licieux des fruits? Lucullus corrompus, si le sanglier caché dans les broussailles, si les habitans des airs ne sont point en sûreté contre vos embuscades, contentez-vous du moins d'assouvir une faim brutale, mais renoncez au plaisir inhumain, de forcer au son du cor le cerf fugitif à travers les forêts gémissantes & les campagnes effrayées, pour en faire la pâture d'une meute sanguinaire. Maîtres de la terre, n'accoutumez pas aux horreurs de la chasse, l'héritier présomptif de tant de vastes Provinces, de peur qu'elle n'étouffe dans son cœur le sentiment de l'humanité, & que la divine compassion ne l'abandonne dès sa jeunesse. Et vous, Meres, si vous voulez être chéries dans la vieillesse, ne punissez point une jeune fille douce & sensible, qui vous conjure les larmes aux yeux de ne point la forcer à plonger le couteau meurtrier dans le cœur du pigeon, ou à déchirer le ventre du poisson palpitant. Le bras de la beauté doit-il se baigner dans le sang? Son cœur peut-il s'accoutumer aux cruautés? Récompensez plutôt ses larmes, épargnez à ses yeux les sanglots des animaux expirans, livrez cette ame tendre & compatissante aux chastes desirs d'un amant généreux, & vous verrez la vertu & la

pitié se perpétuer dans votre race, comme un germe céleste.

Le soleil éclaire déja les peuples du couchant, il touche bientôt au milieu de sa carriere, & l'on sommeille encore dans les palais du luxe & de la volupté. Enfin l'épais héritier des rapines publiques, & la beauté qui les prodigue, se traînent en bâillant à la table des boissons orientales. Les mascarades du bal folâtrent encore dans l'imagination de la jeune Amaranthe. Les soucis & la pâleur ont déteint ses joues fanées, un nuage de vapeurs environne ses yeux abattus & plombés. Tandis que son époux exhale les fumées du Champagne, & les dissipe par des élixirs d'absynthe & de citron, elle répare son coloris avec des roses artificielles. Les parfums, les vases d'or & d'argent, les pâtes ambrées, les écrains brillans sont étalés sur sa toilette. Les amours perfides & les ris malins voltigent autour du miroir, un silence sacré régne dans ce sanctuaire, des Prêtresses offrent à la Divinité, tantôt une mouche, & tantôt le pinceau. Cependant son visage sombre & pensif ne présage encore que des tempêtes. Mais Dorilas s'avance, il traverse en chantant les vastes appartemens, & se précipite en extase sur une

main d'albâtre, rafraîchie par l'eau de lavande. Il ſe place d'un air paſſionné vis-à-vis de la Déeſſe. C'eſt alors que les mines de celle-ci annoncent la guerre, & ſes ſouris des victoires. Avec quelle négligence malicieuſe elle laiſſe ſortir mille traits éblouiſſans ! Comme elle affecte de ne pas appercevoir le déſordre de ſon deshabillé ! Comme elle repaît des tréſors de ſa gorge, les regards dévorans de ce Renaud ! En vain ſa converſation, tantôt ſérieuſe, & tantôt enjouée, ſemble cacher le deſſein de ſon cœur ; mille graces pleines de feu s'élevent aux yeux du Héros enchanté. Sûre de ſa conquête, ſa joie brille dans les glaces ; elle écoute les éloges avec un ſouris plus doux, & reçoit les hommages avec un épanouïſſement qui préſage ſon triomphe, ou plutôt ſa défaite. O Germanie, ſont-ce là tes mœurs antiques ? Eſt-ce le temps où tes armées & tes vertus faiſoient reſpecter ton nom chez tes voiſins ? L'innocence converſoit alors dans les cercles, & la pudeur coloroit les viſages d'un rouge naturel. Les Epouſes & les Vierges célébroient dans leurs chants, la chaſteté ſans tache. Le ridicule n'avoit pas encore enhardi le vice, ni fait pâlir la vertu. L'adultère n'avoit pas reçu le nom décent de

galanterie. La bonne foi n'étoit pas profanée par la politique, & la probité s'appeloit germaine. Cependant tes filles s'élevoient dans les travaux utiles, ſous l'empire d'une auſtere liberté. Elles n'ignoroient pas l'art de peindre les richeſſes de la campagne, ſur une toile filée de leurs mains, ni même un art innocent de ſe parer & de plaire. Mais elles ne conſultoient point les caprices d'un goût corrompu. La beauté brilloit des fleurs de la ſanté, la candeur repoſoit ſur des lévres de roſe. L'équivoque ne faiſoit point rougir, même le libertinage effronté. L'innocence ne couroit aucun riſque, à la vûe d'une étoffe nouvelle. Mais hélas ! nous portons ſur nos fronts ſerviles le joug des mœurs de nos voiſins. Ils nous combattent doublement, & par leurs armes, & par leurs vices. Leurs armes plient encore quelquefois devant les drapeaux des Germains, mais leurs vices triomphent plus ſûrement de nous. Leurs Marquis & leurs beaux eſprits viennent déconcerter notre gravité, & mettre nos vertus en déroute. Nous envoyons encore notre jeuneſſe dans leur capitale, où elle diſſipe ſon patrimoine en vaines parures, & les plus beaux jours dans des plaiſirs empoiſonnés. Heureuſe Nation, lorſque la raillerie & la ſatyre du bel eſ-

prit étranger, inſultoient encore à ta ſincérité ; lorſque l'ignorance & la ſimplicité de tes femmes étoient un objet de mépris pour les Voyageurs ! Ceſſez vos plaiſanteries, peuples ingénieux : hélas ! nous ne les méritons plus. Nous ſommes déja vos égaux en modes & en folies. Mais ! ô ma Muſe, ſouviens-toi que Frederic fait encore la guerre au luxe corrupteur.

Oſerai-je pénétrer dans l'alcove des Rois, où le Dieu du jour n'entre qu'à midi ? Cependant dès l'aurore les longues galleries & les vaſtes antichambres regorgent de flatteurs. La broderie ſerpente ſur les habits, & la politique maſque tous les viſages. C'eſt-là que la fauſſe joye entrecoupe ſes éclats de rire, de murmures d'impatience. Enfin l'aſtre de la Cour & des Peuples ſe leve, un long friſſonnement s'empare de tous les cœurs, ſemblable au zéphir qui agite les feuillages à l'arrivée du ſoleil ſur l'horiſon. C'eſt le moment de la fortune ; des ſonges menaçans ont troublé le ſommeil de l'idole, & le jour n'annonce que des diſgraces. Le favori vient embraſſer le courtiſan qu'il a trahi, & lui annoncer d'un air malignement conſterné ſa chûte qu'il tramoit depuis dix ans. Celui-ci ſe retire le poignard dans le cœur, tous ſes

amis détournent la vûe ſur ſon paſſage, & l'on entend au loin la déſolation de ſon épouſe & les gémiſſemens de ſa famille. O trois fois heureux celui qui né ſans ambition, élevé loin de l'intrigue & reſervant toute ſon eſtime à la vertu, n'attend pas le chant du coq pour aller ramper aux portes d'un Miniſtre, ou préſenter au veſtibule du Caiſſier opulent un papier arroſé de ſes larmes. Heureux qui ſe trouvant à l'abri des clameurs de la chicane mercénaire, & libre de l'eſclavage des dignités, paſſe les belles heures du matin dans la compagnie des muſes. Délicieux momens, où l'ame dégagée de la peſanteur des travaux forcés, & des vapeurs de la digeſtion, s'éléve d'une aîle agile à la hauteur des céleſtes penſées, voit la terre fleurir, les flots de la mer bercés par les aquilons, les oiſeaux planer dans les airs, & toute la nature travailler dans un auguſte ſilence. Abandonnée à cette douce extaſe, elle n'entend point les factions des Grands, (a) les troubles de la populace, les attentats du fanatiſme, la conſternation des Cours, les gémiſſemens d'un peuple retentir aux extrémités de la terre, & les nations ſe pré-

(a) Ici le Traducteur s'écarte un moment de ſon original.

parer aux armes, comme ſi tout leur ſang devoit expier un grand crime. Loin de l'affreux ſpectacle de tant de maux, & de l'appareil terrible de leurs remedes, loin des murmures & des mouvemens inquiets de la cabale, loin des manœuvres ſourdes & déteſtables que la politique employe, pour oppoſer la fureur à la fureur & pour détruire l'homme par l'homme, une ame nourrie dans l'amour bien reglé d'elle-même & de l'humanité, préfére la converſation muette des morts au commerce des vivans. On voit l'émule des Epictetes & des Plutarques, reſpirer la fraicheur voluptueuſe du matin à l'ombre des xomes diſcrets, où le lierre qui ſerpente, forme des couronnes ſur ſa tête. C'eſt-là que le crayon à la main, il deſſine ces tableaux variés, que la nature étale ſucceſſivement à ſes yeux, c'eſt-là que ſon imagination bondit ſur les montagnes à la vûe du jeune chevreuil, ou de l'innocent agneau, c'eſt-là que ſon cœur s'émeut & s'attendrit aux plaintes de la tourterelle & du roſſignol, & qu'il verſe des larmes de joye & de douleur en comparant ſa félicité préſente avec le temps de ſon eſclavage.

O vous, qui fleuriſſez encore au matin de la vie, vous dont les graces rian-

tes de l'eſprit ne ſont pas encore éteintes par les ſombres nuages de l'ambition & de l'avarice, vous chez qui le cortege des ſoucis & des projets n'a pas encore chaſſé l'aimable ſociété des Muſes; ne laiſſez pas fuir des heures trop rapides, ſans orner votre cœur des tréſors de la ſageſſe, & votre mémoire des images gracieuſes d'une chaſte volupté. Que votre ame embellie par le ſpectacle & l'étude de la nature, ſe rempliſſe chaque jour des ſentimens héroïques & du céleſte enthouſiaſme de la vertu, pour réſiſter aux ſéductions de l'exemple, aux revers de la fortune, & au déchaînement de la méchanceté. Sans les reſſources du génie & du ſentiment vous ſerez pauvre avec des millions, & ſeul au milieu du grand monde.

Daignez auſſi, beautés oiſives, daignez au moins partager les plaiſirs de la matinée entre la toilette & la lecture. Gravez de bonne heure dans vos tendres cœurs les chants immortels où l'on célèbre les triomphes de la vertu. Que l'inſipide Roman enſeigne les rafinemens d'un amour paſſé en débauche, votre ame eſt trop délicate pour le vice. Mais ſi le goût des Muſes eſt né avec vous, gardez-vous qu'un orgueil pédanteſque les aviliſe aux

yeux de vos compagnes. Sçachez unir le crayon à l'éguille, employez votre eſprit à le cacher, & parlez le langage de l'amour & de la tendreſſe, comme ſi vous n'aviez jamais lû les Poëtes. Laiſſez aux hommes la carriere périlleuſe d'Auteur. L'envie eſt aſſez irritée de vos graces, n'aiguiſez par la ſatyre contre vos talens. L'eſprit ne fait pas moins de jaloux que la beauté, & la rivalité des Ecrivains eſt auſſi dangéreuſe que celle des femmes. N'ayez d'émulation que pour faire le bonheur de l'époux, à qui le ciel vous deſtine. Alors les boucles flottantes de vos cheveux brunis, ne ſeront pas les ſeules chaînes qui l'attacheront à vous; mais le charme & les ornemens de l'eſprit, augmenteront l'empire de la ſympathie, l'agrément de vos entretiens arrachera ſon ame à la ſéduction des livres, & la compagnie même d'un ami ne le dédommagera pas des plaiſirs de votre commerce. Puiſſe une ſi douce félicité répandre ſur la ſoirée de votre hymen, les couleurs de l'aurore.

On voit dans cette Poëſie, une prodigalité d'images qui repréſente la fécondité de la nature. Le Poëte aime à ſe promener ſur tous les objets, il

peint tout ce qu'il voit, & ne laiſſe rien à voir. Belles perſpectives, attitudes charmantes, ſituations attendriſſantes, hardieſſe de pinceau, variété de couleurs, il a tout ce que promettent les heureux talens, tout ce qui marque le génie naiſſant. Mais comme l'Eté mûrit les productions du printemps, & donne aux fruits le ſuc & la ſaveur, ſans laquelle ils ne ſeroient qu'une vaine parure de la terre; la muſe encore jeune de M. *Zacharie*, acquérera par les ans ce goût qui fait le prix des richeſſes de l'imagination. En comparant ce Poëme avec ceux que nous connoiſſons en François ſur le même ſujet; on eſt porté à croire que l'art de la Poëſie, comme celui de la peinture, commence par de grands tableaux imparfaits, & finit par des miniatures achevées.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

ITALIE.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER pour le mois d'Avril. A Paris, ce 29. Mars 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL
ÉTRANGER.

MAI 1757.

Humani nihil hic alienum. Terent.



A PARIS,
Chez Michel Lambert, Libraire, rue & coté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

Lettre d'un Correspondant de Londres.



Le bruit des armes dont une partie de l'Europe retentit, Monsieur, n'étouffe donc point la voix des Muses? Au milieu des mouvemens qui agitent l'Allemagne, l'Angleterre & la France, on s'occupe encore à écrire, pour instruire ou pour amuser les hommes, & les intérêts politiques ne font point négliger ceux des Lettres? L'admirable constitution que celle de cette République dont vous ramassez les annales! Je comparerois volontiers ce grand Corps Littéraire,

composé, comme on dit chez vous, de tous les *Etres pensans*, à cette grande Sphere immobile, qui seule éclaire toutes les autres, & qui les voit continuellement tourner, s'agiter autour d'elle, sans en recevoir d'impression qui nous soit sensible. Cet assemblage d'Etres pensans (qui après tout ne sont que des hommes) n'est peut-être pas tout-à-fait digne d'une pareille comparaison : mais notre République au moins n'est pas une chimere, comme l'Utopie. Car enfin, puisqu'on est convenu de regarder les Gens de Lettres, ou les Ecrivains en général, comme de véritables Cosmopolites, qui sont naturalisés de droit chez toutes les Nations polies, qui appartiennent à tous les lieux, & dont conséquemment la patrie est par-tout où ils peuvent être entendus, ils sont dès-là tous Concitoyens. Cela n'empêche pas que chacun ne tienne au pays dont il a respiré l'air en naissant, & qu'il ne conserve la qualité du terroir; ce qu'on peut, à mon avis, appeller le Patriotisme phisique. Or, comme la République des Lettres, (qui n'est pas toujours sans trou-

bles) n'a rien à démêler aujourd'hui avec les Etats Politiques, & qu'elle n'entre pour rien dans les intérêts temporels qui les divisent, la Guerre ne suspend point ses travaux, & n'interrompt point son Commerce. Il faut donc que la communication continue sur-tout avec nos voisins, & par conséquent que votre Journal établi pour l'honneur de la Littérature Etrangere, ainsi que pour l'intérêt commun des Sciences, des Lettres, du goût même, ne néglige point les productions de notre Isle. Je suis flatté d'être un des canaux destinés à faire passer des bords de la Tamise à ceux de la Seine une partie de ces productions: mais je sens la difficulté de bien remplir tous les objets d'une utile Correspondance, du moins au gré de tous vos Lecteurs. Ce n'est sûrement point la disette que j'ai ici lieu d'appréhender. Notre fécondité Littéraire, ou pour parler exactement, cette intempérance d'esprit (*scribendi cacoethes*) dont on se plaint si souvent chez vous, est devenue à Londres un mal endemique. Lettrés, ignorans, Rêveurs, Philosophes, gens d'esprit

& mauvais plaiſans, incrédules & fanatiques, tout le monde écrit. Sans caractere, ſans talens, ſans notions même & ſans objet, on écrit toujours. Jamais tant de Poëtes ſans verve, tant de Poëmes au-deſſous de la plus froide proſe, tant de vers ſans la moindre lueur de Poëſie. L'abondance accable, & ne rend pas le choix plus heureux. De plus la guerre a fait éclore des légions de Politiques qui nous inondent de Pamphlets : ce ſont des Satires du Gouvernement, de faſtidieuſes injures contre nos Rivaux & nos Ennemis, des ſyſtêmes ridiculement compliqués, &c. Voilà préſentement les Matieres qui compoſent les Ecrits du jour ; & pour quelques morceaux de génie qui étincellent de tems en tems, parmi la pouſſiere des preſſes, le reſte propre ſeulement à repaître l'oiſiveté du plus vil peuple, eſt englouti preſque en naiſſant dans la fange des Tavernes de Londres. Nos Ecrivains Périodiques démêlent par fois dans le triage quelques pailletes de bon métal, & la notice qu'ils en font ſuffira, pour vous en donner une idée. Quant aux

Ouvrages qui méritent d'être analiſés, ou repréſentés par de bons extraits, je conçois qu'il s'agit non-ſeulement de vous les indiquer à meſure qu'ils paroiſſent, mais encore de vous les faire parvenir : ce ſera principalement l'objet de mes recherches & de mes ſoins. En deux mots, voici ce me ſemble où doivent ſe porter mes vûes par rapport à votre Journal dont j'entreprends d'être tributaire. 1°. A ne vous laiſſer ignorer aucun écrit intéreſſant ſur les matieres ſçavantes ou curieuſes, dont ce Journal eſt ſuſceptible, en nous mettant au cours des choſes. 2°. A vous rendre compte de nos Ouvrages d'agrément, ſurtout lorſqu'ils pourront ſervir à caractériſer le goût ou le génie National. Après avoir ſi bien compris toute l'étendue de ma miſſion, ou l'eſprit de votre Journal, vous ſerez ſans doute étonné de ne recevoir pour cette fois que de légeres découpures & rien de Littéraire : mais depuis nos arrangemens, je n'ai fait que m'échafauder, pour être en état de vous mieux ſervir. Vous ſerez inceſſamment dédommagé par une récolte abondante

qui juſtifiera, je l'eſpere, & mon attention & mon zéle. Je commence par quelques traits de la vie d'un homme qui n'eſt pas inconnu en France.

Abrégé de la Vie du Docteur BURNET, *Evêque de Salisbury.*

GILBERT BURNET naquit à Edimbourg le 18 Septembre 1643. Son pere étoit cadet d'une famille aſſez conſidérable dans le Comté d'Aberdeen, tant par ſon ancienneté, que par ſes richeſſes : ſa mere étoit ſœur du fameux Archibal Johnſton, connu dans l'Hiſtoire ſous le nom du Lord Wariſton. Le Pere de Burnet ayant été élevé dans la ſcience des Loix, embraſſa le parti du Barreau, en Ecoſſe ; mais il fut bien-tôt obligé d'abandonner ſa profeſſion & même de vivre quelque tems en exil, pour n'avoir pas voulu favoriſer le parti dominant, pendant les troubles dont l'Angleterre étoit alors agitée. Archibald ſon beau-frere, quoiqu'il fut un des principaux chefs des Presbytériens, ne put le mettre à couvert des pourſuites de ſes ennemis. Quand la paix fut rétablie en

Ecoſſe, Burnet fut fait Lord de la Seſſion ; mais il ne jouit pas long-tems de cette diſtinction & mourut en 1661. Ce tendre Pere avoit pris un ſoin particulier de l'éducation de Gilbert ; il lui apprit lui-même la langue Latine, & Gilbert fit de ſi grands progrès dans l'étude de cette Langue, qu'il la poſſédoit à l'âge de dix ans. Alors il fut envoyé au Collége d'Aberdeen, & à quatorze ans il y fut reçu Maître ès Arts. Il étudia enſuite les Loix, dans le deſſein de ſuivre le Barreau.

Il ne s'appliqua pas long-tems à ce genre d'étude : au bout d'un an, il changea de deſſein, & réſolut de ſe conſacrer à l'Egliſe. Alors il ſe donna tout entier à l'étude de la Théologie & fit des progrès ſi rapides, qu'à l'âge de dix-huit ans il fut reçu au nombre des Prédicateurs, après avoir ſubi, tant ſur ſes talens que ſur ſon ſçavoir, un examen qui dans ce tems-là étoit fort rigoureux en Ecoſſe.

Peu de tems après que Burnet eut été admis à la Chaire, le Chevalier Alexandre Burnet, ſon Couſin-germain, le nomma à un Bénéfice conſidérable. Mais comme il ſe trouvoit

trop jeune pour prendre un Bénéfice à charge d'ames, il le refusa constamment, & continua à Edimbourg ses études de Théologie, dans lesquelles il fut puissamment secondé par les lumieres de M. *Ivairn*, fameux Prédicateur Ecossois.

En 1663. Burnet fit un séjour de six mois à Londres, & l'année suivante il fit un voyage en Hollande, en Flandres & en France. Dans toutes les Villes où il passa, il fit connoissance avec les Sçavans & les hommes célébres.

En 1665. le Chevalier Robert Fletcher le présenta pour une Eglise dont il refusa de se charger, jusqu'à ce que tous les Paroissiens se fussent réunis pour l'en requérir. Quand il vit tous les suffrages unanimes, il accepta le Bénéfice, & fut ordonné Prêtre par l'Evêque d'Edimbourg.

Burnet, dans le Ministere Ecclésiastique, répondit parfaitement aux idées avantageuses qu'on avoit conçûes de lui. Il remplit toujours exactement tous les devoirs d'un bon Pasteur, & il répandoit dans le sein des pauvres une partie de ses revenus. Son zéle ne se

bornoit pas à ses Ouailles. Touché des désordres qui régnoient parmi les principaux Membres du Clergé, il fit un Mémoire sur les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre Episcopal d'Ecosse. Ce zéle, peut-être prématuré, lui attira bien des désagrémens ; & il auroit probablement succombé sous la persécution de ses ennemis, sans ses puissantes protections.

On avoit une si haute idée du Docteur, qu'il étoit souvent consulté par ceux qui étoient à la tête du Gouvernement en Ecosse. Il fut même un des Commissaires qui furent chargés de terminer les différens des Episcopaux & des Presbytériens. Cette Commission le mit en relation avec la Duchesse d'Hamilton. Cette Dame conçut pour lui une si grande estime, qu'elle lui confia les matériaux qu'elle avoit ramassés pour écrire l'Histoire des Ducs d'Hamilton, & le chargea de cet Ouvrage.

Pendant qu'il étoit à Hamilton, il fut fait, sans sa participation, Professeur de Théologie dans l'Université de Glascow. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il accepta ce nouvel emploi

qu'il regardoit comme incompatible avec sa Cure. Il se crut donc obligé de la résigner, & il se rendit en 1669 à Glascow, où il fit voir une application & un zéle extraordinaire à former de bons Théologiens.

Le Duc de Landerdale, ayant appris qu'il écrivoit l'Histoire des Ducs d'Hamilton, l'invita de venir à la Cour pour y recevoir les instructions qu'il étoit en état de lui donner. Burnet se rendit à ses ordres & vint à Londres où il fut reçu avec des marques de distinction. On lui donna le choix de quatre Evêchés qui étoient vacans en Ecosse. Plein de sentimens d'humilité très-sinceres, il refusa une dignité à laquelle il croyoit que sa grande jeunesse ne lui permettoit pas d'aspirer. Tout l'usage qu'il fit de la confiance qu'il avoit acquise dans l'esprit du Duc de Landerdale, ce fut de ménager une réconciliation entre ce Ministre & le Duc d'Hamilton : il l'entreprit, & en vint à bout. Il obtint aussi pour le dernier une assignation sur les revenus de la Couronne en Ecosse, jusqu'à l'entier remboursement de ce qui lui étoit dû par le Roi.

M. Burnet, après son retour à Glascow, épousa Milady *Marguerite Kennedy*, fille du Comte de Cassil, & amie particuliere de la Duchesse d'Hamilton. Pour convaincre cette Demoiselle que c'étoit l'inclination seule qui le portoit à ce mariage, le jour qui en précéda la célébration, il lui remit entre les mains une renonciation formelle à toutes prétentions sur ses biens qui étoient considérables, quoiqu'elle n'eût jamais demandé ni parû désirer un pareil acte.

Dans le tems que le Duc de Landerdale étoit en Ecosse, en qualité de Commissaire du Roi au Parlement, c'est-à-dire, en 1672, M. Burnet publia sa Défense de la Constitution & des Loix de l'Eglise & de l'Etat en Ecosse. Il plaida dans cette occasion avec tant d'éloquence & de force la cause de l'Episcopat & l'illégalité de la résistance, qu'il fut encore pressé vivement d'accepter un Evêché, avec promesse d'être pourvû du premier Archevêché qui seroit vacant ; mais il persista dans son premier refus.

En 1673. il fut obligé de faire un

ſecond voyage à Londres, pour obtenir la permiſſion de faire imprimer ſon Hiſtoire des Ducs d'Hamilton. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette Capitale, il fut ſouvent mandé par le Roi (Charles II.) & par le Duc d'York. Ce fut dans ce voyage qu'il fut nommé Chapelain du Roi, faveur qu'on eut bien de la peine à lui faire accepter, parce qu'il déſaprouvoit la conduite de la Cour.

Après avoir obtenu la permiſſion de publier ſon Livre, il retourna en Ecoſſe. En y arrivant, il apprit que le Duc de Landerdale & le Duc d'Hamilton étoient de nouveau brouillés enſemble à un tel degré d'animoſité, qu'il déſeſpéra de pouvoir les reconcilier une ſeconde fois. Il fit pluſieurs tentatives inutiles, & enſuite il ſe retira à Glaſcow, où il paſſa l'hyver.

Le peu de ſuccès que le Duc de Landerdale eut dans le Parlement d'Ecoſſe attira de nouveaux déſagrémens à M. Burnet. Ce Miniſtre en ayant rejetté la cauſe ſur lui, M. Burnet fut obligé de ſe préſenter à la Cour

pour ſe juſtifier. Le Roi non-ſeulement le reçut avec froideur, mais encore lui ôta ſon emploi de Chapelain de Sa Majeſté.

Le Duc d'Yorc entreprit de reconcilier M. Burnet avec le Duc de Landerdale; mais ce dernier exigeant des conditions auxquelles le Docteur ne put ſe ſoumettre, le racommodement n'eut point lieu. Le Duc d'York n'en ſçut pas mauvais gré à M. Burnet. Il eu même la bonté de l'avertir que, s'il retournoit en Ecoſſe, il ſeroit mis en priſon, & qu'il y reſteroit auſſi longtems que le ſyſtême qui avoit le deſſus à la Cour, prévaudroit ſur celui qu'il avoit embraſſé. Par-là le Docteur fut réduit à la néceſſité de réſigner ſa Chaire de Théologie & de reſter en Angleterre.

Peu de tems après qu'il fut fixé à Londres, le Doyen & le Chapitre de Saint Paul lui offrirent le Bénéfice de Saint Gilles de Criplegate: mais ayant appris qu'il avoit été deſtiné au Docteur Fowler, il les remercia d'une préférence dont il n'étoit pas, diſoit-il, maître de profiter, puiſque la place

étoit dévolue à un Théologien reſpectable. Il fut ainſi quelque tems ſans emploi. Ce ne fut qu'en 1675. que le Chevalier Hatbotleyrinſon, Maître des Rolles, le nomma pour prêcher dans la Chapelle des Rolles, & quoique la Cour lui eût expreſſément enjoint de le révoquer, il perſiſta dans ſa nomination. M. Burnet dans cette place acquit la réputation du plus grand Prédicateur de Londres, & il fut choiſi quelques tems après, pour être Lecteur de Saint Clément.

En 1679. il publia ſon premier volume de l'*Hiſtoire de la Réformation.* Cet Ouvrage lui attira les remercimens des deux Chambres du Parlement, & elles lui témoignerent le déſir qu'elles avoient de voir achever ce Livre.

M. Burnet regardé à Londres comme le premier Prédicateur d'Angleterre, avoit beaucoup de crédit parmi le Peuple. Par cette raiſon Charles II. le fit ſouvent venir à la Cour pour le conſulter ſur l'état de la Nation, dans le tems qu'on faiſoit des recherches ſur la conſpiration préten-

due des Catholiques Romains. Le Roi lui offrit alors l'Evêché de Chicheſter, à condition qu'il entreroit dans les intérêts de la Cour. Le Docteur à cette propoſition répondit qu'il ſçavoit à quoi l'obligeoient les ſermens qu'il avoit prêtés, lorſqu'il avoit été pourvû d'un bénéfice; mais qu'ignorant juſqu'où pouvoit s'étendre une condition ſi générale, il ne pouvoit accepter cette place.

Quelque libre accès qu'il eût auprès du Roi, jamais il ne s'en prévalut pour ſe frayer un chemin aux dignités Eccléſiaſtiques. L'uſage qu'il en fit, fut d'écrire au Roi une grande Lettre dans laquelle il s'expliquoit librement, tant ſur les affaires de l'Etat, que ſur les matieres de Religion.

De tous les Ecrivains Anglois, aucun ne s'eſt élevé avec tant de feu contre les Catholiques Romains. Cependant il fit ſon poſſible pour ſauver la vie au Lord Staffort & à pluſieurs autres Catholiques: ſa modération parut ſur-tout dans l'affaire de l'excluſion du Duc d'York. Il n'étoit point d'avis de l'exclure du Trône; il vouloit ſeule-

ment qu'on nommât un Régent, proposition qui revolta tous les ennemis de ce Duc.

Ce fut vers le même tems qu'il entra en conférence avec le fameux Comte de Rochester, si connu par la facilité de son génie, & qu'il le fit renoncer à cette funeste liberté de penser, devenue depuis si commune en Angleterre. Son zéle seul lui procura cette entrevue, & en voici l'occasion.

Une Dame qui avoit été long-tems engagée dans une galanterie avec le Comte, tomba dangereusement malade. Pénétrée d'estime pour le Docteur, elle le fit prier de venir la visiter dans sa maladie, pour l'aider dans cet état critique de ses lumieres & de ses avis. M. Burnet n'hésita point de se rendre aux instances de cette Dame, & la conduite qu'il tint avec elle, pendant toute sa maladie, fit naître au Comte de Rochester l'envie de connoître le Docteur. Les mœurs décriées du Comte ne furent point pour M. Burnet, un motif de l'éviter. Il saisit au contraire avec joie l'occasion de l'entretenir, & il en profita si bien, que non-seulement il sçut le

convaincre de la vérité de la Religion Chrétienne, mais qu'il en fit même un pénitent sincere; ainsi qu'il paroît par une Lettre écrite de la propre main du Comte qui subsiste encore.

En 1682. M. Burnet refusa encore la Maîtrise du Temple qui lui fut offerte, à condition qu'il romproit ses liaisons avec d'anciens amis. Cette proposition qui lui fut faite de la part du Comte de Schaftbury & des principaux partisans de l'exclusion, le révolta. Il aima mieux renoncer à tous les avantages qu'il pouvoit se promettre de leur crédit, que d'abandonner le Comte d'Essex, Milord Russel, le Chevalier Guillaume Yons, & le Comte d'Halifax. Le Comte d'Essex peu de tems après, lui offrit un Bénéfice de 600 livres sterling de revenu, à condition qu'il feroit son séjour à Londres. Comme il croyoit la résidence absolument indispensable, pour s'acquitter des obligations Pastorales, & que ses amis d'autre part le croyoient nécessaire à Londres dans l'état où se trouvoient les affaires, le Bénéfice fut conféré à un autre.

Quoiqu'il ne fût jamais entré dans

aucune intrigue contre le Gouvernement, sa conduite devint suspecte, particulierement après le Procès fait au Lord Russel. La Cour fut tellement irritée de l'attachement qu'il avoit marqué pour ce Seigneur, qu'il fut obligé de se démettre de l'emploi de Lecteur de Saint Clément, par ordre exprès du Roi adressé au Docteur Havard, Recteur de la Paroisse. Il lui fut aussi défendu en 1684. de prêcher dans la Chapelle des Rolles.

A l'avénement du Roi Jacques II. au Trône, le crédit du Marquis d'Halifax, ami particulier de M. Burnet, lui fit obtenir la permission de voyager hors du Royaume. Il alla d'abord à Paris, où il vécut fort retiré jusqu'à la défaite du parti du Duc de Montmouth, & ensuite voyagea en Italie. En passant par Genêve, il fit de si fortes représentations sur la contrainte qu'on y faisoit aux consciences, en exigeant la signature de certaines formules de foi, que ceux qui étoient alors à la tête du Gouvernement de l'Eglise, convaincus par ses raisons, supprimerent cet usage, & recommanderent aux Prédicateurs de ne

rien discuter qui pût troubler la paix de l'Eglise.

Après avoir vû l'Italie, la Suisse & quelques endroits de l'Allemagne, M. Burnet arriva en 1686. à Utrecht. Il fut invité par les Hollandois à rendre ses respects au Prince & à la Princesse d'Orange: il en fut reçu le plus agréablement du monde, & bien-tôt il fut admis dans leurs Conseils les plus secrets. Ses avis furent même suivis dans la plûpart des choses qui se passerent depuis.

Peu après son arrivée à la Haye, il épousa Mademoiselle *Marie Scot*, riche Hollandoise, & d'une illustre extraction. Elle descendoit originairement d'un Cadet de la Famille de Bullengh en Ecosse, & elle étoit alliée à plusieurs Maisons distinguées de la Zélande. En conséquence de ce Mariage, M. Burnet fut naturalisé Hollandois; ce qui servit de raison légitime à la Princesse d'Orange, pour refuser de le livrer à la Cour d'Angleterre qui le demandoit comme un homme accusé de haute trahison, & dont le procès étoit déja commencé. Les

Ministres Anglois voyant qu'on ne pouvoit l'obtenir, voulurent le faire assassiner. On promit 3000 livres sterling à quiconque lui ôteroit la vie : il eut le bonheur d'échapper à la vigilance de ses ennemis ; il accompagna le Prince d'Orange en Angleterre, & contribua beaucoup à ses succès.

Après l'affermissement de la Révolution, le Docteur *Crew*, Evêque de Durham, persuadé que la peine la plus douce à laquelle il devoit s'attendre, à cause du Rolle qu'il avoit fait dans la haute Commission sous Jacques II, seroit la perte de son Evêché, proposa de le résigner au Docteur Burnet, sous la réserve d'une pension assignée sur l'Evêché même. Cette proposition ayant été portée au Roi (Guillaume III.) par Milord Montagu, en fut agréée. Il ne manquoit plus que le consentement de Burnet qui le refusa, alléguant pour ses raisons que cette résignation tenoit de la simonie.

Peu de tems après, l'Evêché de Salisbury vint à vaquer, par la mort de celui qui l'occupoit. M. Burnet le

sollicita vivement auprès du Roi Guillaume en faveur de son ancien ami, le Docteur *Lloid*, alors Evêque de Saint Asaph. Le Roi lui répondit froidement, qu'il avoit une autre personne en vûe, & ce Prince le lendemain nomma Burnet pour remplir ce siége.

Burnet fut le premier qui fit part à la Cour d'Hanovre, du dessein qu'on avoit formé d'appeller cette Maison à la Couronne d'Angleterre. Ce fut la premiere occasion du Commerce de Lettres qu'il eut avec la Princesse Sophie, depuis Electrice d'Hanovre ; commerce qui subsista aussi longtems que cette Princesse vécut.

Comme le Docteur avoit séance dans la Chambre des Pairs, en qualité d'Evêque de Salisbury, ce fut lui que le Roi Guillaume chargea d'y proposer, (lorsque le Bill pour sa succession seroit porté à la Chambre haute) d'appeller à cette succession, après la mort de la Reine Anne, la Princesse Sophie & sa Famille : mais le Parlement différa de regler cette affaire jusqu'en 1701.

Depuis l'avénement du Roi Guillaume & de la Reine Marie au Trône,

dès que la premiere cession du Parlement fut finie, Burnet se retira dans son Diocese, & il se fit un plan de conduite dont il ne se départit point le reste de ses jours. Il étoit extremement modéré à l'égard de ceux qui pensoient autrement que lui ; il employa plus d'une fois son crédit auprès de Guillaume & de la Reine Marie, en faveur de gens dont les principes différoient des siens. C'est ce qui paroît par les Lettres que lui écrivirent le Comte de Rochester, le Chevalier Jean Senwich, le Docteur Beath, les Ecclésiastiques qui ne voulant pas prêter serment de fidélité prirent une Maison dans la Ville même de Salisbury, pour y tenir leurs assemblées, & plusieurs autres.

Touché de la triste condition de plusieurs Bénéficiers dont les emplois étoient très-pénibles & la charge considérable, quoique leurs revenus pussent à peine fournir à leur subsistance, il fut le premier qui proposa un plan en faveur du pauvre Clergé. Il le présenta lui-même à la Reine Marie, & après sa mort au Roi Guillaume ; mais il ne put avoir son effet que la seconde

conde année du regne de la Reine Anne, & le Parlement alors passa un Acte à ce sujet.

Sous le Regne de la Reine Marie, toutes les affaires de l'Eglise passoient par les mains de ce Prélat ; mais après la mort de Marie, il y eut une Commission établie pour ces sortes d'affaires. Cette Commission fut composée de deux Archevêques, de l'Evêque de Salisbury & de trois autres Prélats. Ils étoient chargés de recommander par-tout les places de l'Eglise, & d'indiquer sous leur signature à Sa Majesté, les personnes qu'ils croyoient les plus capables de les remplir. Lorsque le Roi étoit absent, ils pouvoient présenter à tous les Bénéfices qui étoient à la nomination de la Couronne, à l'exception de quelques-uns auxquels la Cour s'étoit réservé de pourvoir. La Commission fut renouvellée en 1700. & l'Evêque de Salisbury continua d'en être.

On a remarqué qu'il n'usa jamais du grand crédit qu'il avoit auprès de Guillaume & de la Reine Marie, pour demander la moindre grace, ou pour lui-même, ou pour sa Famille.

En 1698, le Roi Guillaume, de concert avec la Princesse Anne qui dans la suite fut Reine, nomma l'Evêque de Salisbury, Précepteur du Duc de Glocester. M. Burnet eut beaucoup de peine à se charger de cet emploi, & enfin il ne l'accepta qu'à condition qu'il résigneroit son Evêché, ou que le Duc son éléve passeroit tous les Etés à Windsor, d'où le Prélat pourroit aller de tems en tems à Salisbury, & qu'en outre on lui accorderoit tous les ans dix semaines, pour faire la visite de son Diocése : il obtint cet arrangement.

Il avoit alors perdu sa seconde femme. La jeunesse de ses enfans l'obligea de former de nouveaux nœuds, pour que leur éducation ne fût pas négligée. Ce fut la seule raison qui le détermina à épouser Mademoiselle *Berkeley*, femme très-vertueuse & d'un rare sçavoir.

Les cinq ou six dernieres années de sa vie, M. Burnet se retira tout-à-fait du monde. Pour éviter les visites de cérémonie, il se logea dans la Cour de Saint Jean à Clerkenval, où il ne vit plus que ses amis les plus particuliers. Il eut la satisfaction de vivre

assez long-tems, pour être témoin du succès d'un établissement auquel il avoit beaucoup contribué.

M. Burnet étoit d'une constitution qui lui promettoit une vie longue ; mais ses veilles & ses travaux l'épuiserent. Dans le cours de ses visites pastorales, il fut attaqué d'une fiévre pleuretique, qui le conduisit au tombeau le 17 Mars 1714, à l'âge de 72 ans.

VOICI une anecdote tirée de quelque Voyageur Anglois, & insérée dans un de nos Journaux.

Le Faquir, ou *le Pénitent Chinois.*

LES Bonzes gagnent beaucoup d'argent à faire des actes de pénitence publique, dont le peuple fait un grand cas. On en voit qui traînent après eux une chaîne de fer grosse comme le bras & longue de 30 pieds, attachée à leur col, à leurs bras, ou à leurs jambes. Ils s'arrêtent à chaque porte, & ils disent : *c'est ainsi que nous expions vos fautes.* D'autres se frappent avec des briques, & se mettent tout en sang. Ils ont beaucoup d'autres genres de pénitences ; mais en voici une des plus

singulières. Je rencontrai un jour un Bonze dans une espèce de chaise à Porteurs bien fermée, dont le dedans, semblable à une herse, étoit garni de cloux qui présentoient leurs pointes ; de sorte que la chaise ne faisoit point un pas, que le Bonze n'en sentit les piquures. Deux Porteurs étoient payés pour le conduire de maison en maison. Il disoit partout qu'il étoit renfermé dans cette chaise, pour le salut de l'ame de tous les Pécheurs, & qu'il n'en sortiroit pas qu'on n'eût racheté jusqu'au dernier de ses cloux, qui étoient au nombre de deux mille, à raison de six sols pièce. " Si vous en achetez, disoit-il, " jugez combien vous ferez „ une action agréable au Dieu Fo, en „ l'honneur de qui nous allons bâtir „ un Temple „. Je l'arrêtai pour lui représenter qu'il étoit bien fou de se tourmenter ainsi pour les autres. Je l'invitai à sortir de sa cage, à se faire instruire de notre Religion, pour adorer ensuite le vrai Dieu, & à choisir une pénitence moins cruelle, mais plus salutaire. Le Bonze, sans se fâcher, me répondit d'un air très-sérieux, qu'il m'étoit bien obligé de mes bons avis ;

mais qu'il m'auroit encore plus d'obligation, si je lui achetois une douzaine de cloux, ce qui me feroit faire le voyage le plus heureux. „ Tenez, me dit-il, en me montrant certains cloux, „ prenez ceux-ci : foi de Bonze, ce „ sont les meilleurs, & ceux qui me „ font le plus souffrir ; je vous les „ donnerai au même prix que les autres. „

PARMI beaucoup de Papiers publics qui peignent nos mœurs bien ou mal, j'ai tiré deux petits morceaux qui ne sont peut-être pas étrangers aux vôtres.

Extrait de la feuille périodique intitulée The World, LE MONDE. Par M. *Fitz-Adam.*

M. Je suis une veuve de 35 ans d'une figure assez passable. J'ai refusé de bons partis, en faveur d'une fille unique que j'ai. Cette fille, lorsqu'elle sera en âge d'être mariée, jouira de 12000 livres sterling. Je me charge actuellement de sa dépense, afin de pouvoir ajouter à son capital les intérêts qui auront couru pendant sa minorité. Bien différente de tant d'autres

meres, qui craignent de paroître avec leurs filles & d'en être éclipſées, j'oſe me montrer avec la mienne. Il eſt vrai que, ſans aucun art de ma part, on me prend pour ſa ſœur, & qu'on me fait plus de complimens qu'à elle. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit déſagréable : elle a ma taille, quelque choſe même de mon air, & elle eſt nubile de cette année. Malgré ces avantages, (un Officier aux Gardes me le diſoit l'autre jour à *Ranelagh* *) jamais ma fille n'atteindra à je ne ſçai quoi qui plaît dans ma perſonne. Je ne vous fais ces obſervations, que pour vous convaincre que, comme tant d'autres meres, je n'ai pas lieu de redouter ma fille : auſſi ai-je voulu la mener dans les ſociétés les plus choiſies ; mais j'ai la douleur de voir qu'elle ne prendra jamais dans un certain monde. Elle a un air ſi emprunté, elle eſt ſi éloignée du ton de ſon âge, elle a ſi peu l'eſprit du jeu, qu'elle ne ſera jamais propre à rien. Imaginez-vous, Monſieur, qu'elle rougit preſque des galanteries que diſent les hommes vis-à-vis de moi. Ce ſont, dit-elle, des libertés que je ne devrois pas

* Lieu de divertiſſement.

ſouffrir. Elle ne ſe prête pas au plus léger badinage. S'il échappe dans la converſation de ces ingénieuſes équivoques, de ces alluſions agréables qui en font le ſel & qui la raniment, elle ſemble ne rien entendre, & tout eſt en pure perte avec elle.

Je conviens qu'elle n'a pas préciſément le teint, la chûte des épaules, & la gorge, auſſi-bien qu'on dit que j'ai tout cela ; mais enfin elle n'eſt pas dépourvue de charmes, & cependant à voir la façon dont elle ſe bride avec ſa *Reſpectueuſe*, on diroit qu'elle eſt à faire peur.

C'eſt quelque choſe de prodigieux que la peine que j'ai priſe à la former pour le monde ; mais elle a toujours préféré de ſe renfermer dans un cabinet, pour y pâlir ſur le *Spectateur* qu'elle a lû vingt fois au moins, ou ſur quelque autre Livre auſſi ennuyeux. Elle aime mieux ces mauſſades lectures, que de faire avec moi la partie de la meilleure compagnie de Londres. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit abſolument bornée. Son oncle, qui eſt Archidiacre dans un Diocèſe voiſin, prétend même qu'elle ſera un jour une femme accomplie.

Mais un Provincial peut-il ſe connoître en mérite ? Et ceux qui comme nous vivent dans des cercles choiſis, ne ſont-ils pas de meilleurs Juges ?

Certaine du peu de ſuccès qu'aura ma fille dans le monde, ce qui certes m'eſt très-ſenſible, je ſuis quelquefois tentée de me remarier, dans la ſeule vûe d'avoir des enfans qui me donnent plus de ſatisfaction.

L'autre jour, à mon retour d'une très-bonne maiſon, où je n'aurois pas mieux demandé que de la mener, ſçavez-vous à quoi je trouvai qu'elle s'occupoit ? Elle liſoit un Sermon à ſa femme de chambre. Tenez, mon cher Monſieur, je ne hais point les Sermons ; ils ſont fort bien à l'Egliſe, & quand je ſuis ſûre d'y trouver un auditoire un peu choiſi, j'y vais comme une autre : mais, je vous le demande à vous-même, la ſoirée eſt-elle faite pour lire des Sermons ? N'eſt-elle pas conſacrée à l'amuſement ? Autre tic de la Demoiſelle : elle eſt naturellement pâle, & malgré tout ce que j'ai pû lui dire, elle ne veut pas mettre de rouge, quoiqu'elle voie elle-même combien il me ſied, à moi qui n'en ai pas tant de

beſoin. Auſſi a-t elle l'air d'une ame en peine, & fagottée comme elle l'eſt de la tête aux pieds, ſans ſes juppes, on ne devineroit preſque pas ſon ſexe.

Irritée d'une telle conduite, je l'ai ſouvent menacée de l'abandonner à l'indignation publique : mon immenſe tendreſſe a toujours prévalu ſur toute ma colère. Je vous avouerai même qu'en vous écrivant, je n'avois d'autre intention que de lui faire peur. Mais quand je lui ai lû ma Lettre, ſçavez-vous ce qu'elle m'a répondu ? « M. Fitz-„ Adam, ma chere Mere, croira que „ c'eſt mon éloge que vous avez voulu „ faire aux dépens du vôtre. Si j'étois „ telle que vous me dépeignez, je ſe-„ rois trop heureuſe, & peut-être trop „ vaine : donnez moi donc cette Let-„ tre, que je la porte moi-même à „ l'Auteur „.

Je n'ai pû tenir à une réponſe qui marque tant d'obſtination ; je me ſuis hâtée de l'en punir, & je vous en charge expreſſement.

Je ſuis, &c.

Extrait du Craftmann.

Lettre à M. *Joseph d'Anvers*, Ecuyer; Auteur de cette Feuille.

MONSIEUR,

Diogene ayant appris, qu'on alloit vendre la maison d'un homme qui avoit été excessivement prodigue, dit: „ Je sçavois bien que cette maison re- „ gorgeoit tellement de bonne chere „ & de vin, qu'elle vomiroit tout jus- „ qu'à son Maître.

Si Diogene étoit parmi nous, il ne seroit pas moins surpris des banquets somptueux dont il seroit témoin, & du grand nombre de dissipateurs (1) dont on fait souvent une honorable mention dans la Gazette de Londres. On raconte de Cléopatre, comme une chose extraordinaire, que dans un repas qu'elle donnoit à Antoine, elle fit dissoudre dans du vinaigre une perle de grand prix. Ce trait de dissipation assez fou, est-il au-dessus de la magnificence d'un de nos richards, qui dernierement, à son dejeuner, dévora une *Action* entre deux tranches de pain

(1) L'Anglois dit; *Bons-vivans.*

& de beurre. Le luxe est aujourd'hui porté à un tel excès, qu'il semble que les hommes ne soient sur la terre que pour consommer: *Fruges consumere nati.* Du tems de nos sobres ancêtres, un Commerçant se glissoit dans un cabaret avec autant de crainte & de précaution, qu'un homme marié qui va dans un lieu suspect. Mais ce qui passoit autrefois pour un opprobre, est regardé aujourd'hui comme une marque de bon goût, comme un usage du monde. On se pique moins de bonne chere par gourmandise, que par vanité. On veut se donner pour plus riche qu'on ne l'est effectivement, & le moyen de le paroître est de faire de la dépense. L'ambition d'en faire autant que ceux qui sont au-dessus de nous, confond & détruit tous les rangs. Les hommes veulent cacher ce qu'ils sont, sous l'apparence de ce qu'ils voudroient être.

A peine y a-t-il un ouvrier dans cette Ville qui n'ait un domestique en livrée. Autrefois les livrées étoient une distinction, une prérogative dont jouissoit la seule Noblesse; mais puisqu'elles ne sont plus aujourd'hui que l'éti-

quette de la fortune, je voudrois du moins que ces habits de livrée fussent chargés de quelque signe ou de quelque emblême relatif au commerce du Maître. Par ce moyen les domestiques seroient des especes d'enseignes ambulantes qui auroient leur utilité. Enfin le luxe domine aujourd'hui tellement par tout, qu'il dispense de tout autre mérite, ou qu'il le représente même à un certain point.

L'habileté d'un Médecin se mesure à Londres sur le volume de sa perruque & sur la condition de sa voiture. Il n'est pas jusqu'aux Chirurgiens qui n'ayent prétendu à la prérogative de porter l'épée, ainsi que la vaste perruque, qui jusqu'ici avoit distingué le Médecin, &c. Je suis étonné que des gens qui ont tant de différentes armes à employer, s'attachent précisément à l'épée qu'ils sont obligés de quitter, pour faire les fonctions de leur art. Puisqu'ils veulent absolument être décorés d'une arme meurtriere, que ne portent-ils en écharpe un beau Lythotome, ou un excellent Bistouri, qui leur seroient beaucoup plus utiles?

Daignez, Monsieur, appuyer ces bons avis.

Je suis, &c.

Voici sur cette Lettre les reflexions de l'Auteur du Craftmann, à qui elle est adressée.

Quoique la raillerie de mon correspondant soit un peu amere, le fond de son raisonnement n'en est pas moins vrai. Il seroit injuste d'empêcher l'Artiste de jouir du fruit de son industrie; mais tant qu'il reste dans sa profession, il ne doit pas afficher l'éclat & la pompe d'un état trop au-dessus de lui. S'il est assez riche pour figurer dans un rang au-dessus du sien, il n'a qu'à quitter son premier état, & alors il lui sera permis de satisfaire, autant qu'il voudra, sa nouvelle ambition.

NOUS ne dissimulons plus aujourd'hui nos regrets sur la perte de *l'Isle Minorque*, & voici l'idée qu'en donne un bon Patriote qui paroît instruit.

THE importance of the Island of Minorca and Harbour of Port-Mahon, &c.

L'importance de l'Isle Minorque & du Havre du Port-Mahon, *&c.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage commence par blâmer ses Compatriotes de ce qu'étant en possession de l'Isle Minorque ils n'y ont pas introduit la Religion & la forme du Gouvernement Civil d'Angleterre, ce qui étoit le seul moyen de rendre la possession de cette Isle utile à la Nation Britannique. Sur 28000 hommes qu'elle renferme, il y en a au moins 4000, qui sont propres à porter les armes. Quel surcroit n'auroit-ce pas été pour nos forces, si nous avions pû compter sur ces Habitans? D'un autre côté, la situation de cette Isle en auroit fait un entrepôt très-avantageux pour le Commerce, puisqu'on auroit été à portée d'y établir une communication avec les Comptoirs les plus riches de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. Si nous y avions introduit les Loix d'Angleterre,

il s'y seroit établi plus d'Anglois, & au lieu de 28 mille hommes, cette Colonie auroit monté à 30 ou 40 mille Habitans. On auroit aussi dû déclarer ce Port franc, & l'exempter des droits d'importation & d'exportation sur les Marchandises que le Commerce y auroit fait entrer. Une taxe de deux Schelins par livre sterling, en tems de paix, & de quatre Schelins en tems de guerre, auroit suffi pour l'entretien des Troupes & des fortifications de l'Isle.

On auroit aussi dû fortifier plus réguliérement la Citadelle (*Ciudadella*), la Redoute *de Marlboroug*, *Capemola*, *Philippet*, & l'Isle *Sanglante*. Il falloit encore encourager les Habitans à cultiver particuliérement tout ce qui croît dans le Pays & qui ne vient point en Angleterre. Au lieu des grains que nous avons ici en abondance & dont nous étions en état de fournir Minorque, on y auroit cultivé des vignes & des fruits de toute espece.

On auroit aussi tiré de cette Isle beaucoup de fourages, pour y élever des chevaux & des bestiaux. Il y a deux sortes de matériaux très-nécessaires pour

nos Manufactures, qu'il est étonnant que nous n'ayons pas tirés de Minorque: Ce sont le cotton & la soye. Les Maltois, dans un terrein bien plus resserré, font quinze mille quintaux de cotton.

Il est aussi vraisemblable qu'on auroit réussi à y élever des meuriers, & par conséquent des Vers à soye. Comme le terrein, le climat, & les pâturages sont de la même nature qu'en Espagne, il est à présumer qu'en y transportant de l'espece des moutons d'Espagne, on seroit parvenu à se procurer des laines d'une très-grande finesse, que nous nous serions expressément réservées. Enfin on auroit pû faire dans cette Isle d'aussi bon sel, qu'en aucun autre endroit de nos autres possessions. C'est ainsi qu'en portant notre attention sur des objets aussi importans, nous aurions tiré tout un autre parti de la propriété de cette Isle, & que par les mêmes moyens nous aurions peut-être été en état de la conserver.

JE n'ai plus, pour terminer ma Lettre, qu'à y ajouter quelques faits & quelques singularités, tirés de nos feuilles volantes.

Le 14 Juillet dernier, on a placé dans une des Galleries de l'Université de Cambridge, une Statue de marbre du feu Duc de Sommerset, Chancelier de cette Université. Cette Statue qui est admirée des connoisseurs a été exécutée par *Risbrack*, d'après la maniere de Vandik. Elle représente le Duc encore jeune, décoré des marques de l'Ordre de la Jarretiere. La Marquise de Gramby & Milady Guernesey, ses filles, ont fait faire à leurs dépens cette Statue, & en ont fait présent à l'Université. On lit cette Inscription sur la face du pied d'estal.

CAROLO,
Duci Somersetensi,
Strenuo Juris Academici Defensori,
Acerrimo libertatis publicæ vindici,
Statuam,
Lectissimarum Matronarum munus,
L. M. ponendam decrevit,
Academia Cantabrigiensis,
Quam præsidio suo munivit,
Auxit munificentiâ,
Per annos plus quam sexaginta,
Cancellarius.

Et de l'autre côté.

Hanc Statuam,
Suæ in Parentem pietatis;
In Academiam ſtudii,
Monumentum:
Ornatiſſimæ fœminæ,
Franciſca Marchionis de Gramby conjux;
Charlotta Baronis de Guerneſey,
S. P. faciendam curaverunt.

M. DCC. LVI.

UN Pilote Anglois, arrivé depuis peu de la Chine à Gottembourg, à bord du Vaiſſeau *le Prince Charles*, a apporté le *Secret de faire de l'encre de la Chine*, & en a publié la compoſition. On commence par préparer une certaine quantité d'eau qu'on filtre juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement claire: on y fait diſſoudre un peu de gomme & de muſc, (ce dernier en moindre doſe). Pendant que l'eau eſt à infuſer, on ouvre des noyaux d'abricots bien ſecs; on en tire l'amende, & après l'avoir fendue, on la remet dans chaque noyau. On roule enſuite ces noyaux dans des feuilles de choux, qu'on aſſu-

jettit avec du fil de fer, puis on les met au four pendant vingt-quatre heures. Après qu'on les a laiſſé réfroidir, on les pile dans un mortier couvert de peau, & on les réduit en poudre très-fine. Cette poudre ſe broye avec l'eau qu'on a préparée, ſur une table de marbre poli, à peu près de la même façon qu'on broye les couleurs. Quand la poudre a pris une certaine conſiſtance, on la met dans des moules de cuivre qu'on a frottés auparavant avec de la cire blanche, pour éviter la mauvaiſe odeur, & après avoir mis au fond le nom du Fabriquant qui eſt quelquefois couvert d'une petite feuille d'or, blanche, bleue, ou rouge.

Fontaine brulante près de Boſeley dans la Province de Shrop.

IL eſt peu de Phénomenes auſſi ſurprenans, que l'eſpéce de Volcan hydropyrique dont je vais donner la deſcription. La fontaine de Boſeley fit ſa premiere éruption, il y a environ 45 ans. Deux jours auparavant, il s'étoit élevé une des plus violentes tempeſtes qu'on eut en-

core vûes dans le pays. A peine l'ouragant fût ceſſé, que le nouveau Phénomene cauſa bien d'autres allarmes aux habitans. Au milieu d'un profond ſomeil où tout le monde étoit livré, ils furent réveillés vers les deux heures du matin, par un bruit terrible & tel qu'on n'en avoit jamais entendu de ſemblable. La terre parut ſi agitée, qu'on crût toucher au dernier moment de la deſtruction générale. Tout le monde en un inſtant fût ſur pied. Ceux qui eurent aſſez de courage ou de ſang froid, pour vouloir pénétrer la cauſe d'un pareil boulverſement, ſortirent de leurs maiſons & ſe réunirent pour aller vers l'endroit d'où le bruit paroiſſoit venir. De plus de 200 perſonnes qui s'étoient raſſemblées, il n'y en eut que ſept ou huit qui oſerent s'aprocher d'une petite montagne éloignée d'environ cent pas de la riviere de Severne, & au pied de laquelle étoit une fonderie. Ils s'aperçurent bientôt que tout le bruit venoit de là: toute la ſurface de la terre y étoit en effet dans une agitation violente; elle s'élevoit & s'affaiſſoit pluſieurs fois dans l'eſpace d'une minute. Un homme de la compagnie, plus hardi que les autres,

prit un couteau avec lequel il fit dans la terre un trou de quelques pouces de diametre. Auſſitôt il ſortit de terre avec impetuoſité une eau jailliſſante, qui s'éleva juſqu'à 6 ou 7 pieds de hauteur. L'éruption fût ſi violente, que cet homme en fût renverſé. Un moment après le même homme ayant paſſé près de la ſource avec une lumiere, l'eau s'enflâma & jetta des flâmes. Lorſqu'on eut réitéré pluſieurs fois la même expérience, le propriétaire du terrein voulant conſerver une ſingularité ſi curieuſe, fit faire une citerne & la fit couvrir, en y laiſſant néanmoins une ouverture, pour ſatisfaire la curioſité du public. Depuis ce tems, cette fontaine a toujours les mêmes propriétés. Dès qu'on approche une chandelle allumée du trou fait au couvercle de la citerne, l'eau prend feu, & brule comme de l'eſprit de vin, auſſi long-tems qu'on empêche l'air extérieur d'exercer ſa force; mais auſſi-tôt que le couvercle eſt levé les flâmes diſparoiſſent. La chaleur de ce feu eſt telle, que ſi on met au trou du couvercle, de la viande dans un pot plein d'eau, elle eſt cuite auſſi promptement qu'elle pouroit l'être au plus ardent foyer. Ce même feu réduit en un

moment de gros morceaux de bois verd en cendres. Ce qui cause le plus de surprise, c'est que, malgré sa violence, l'eau n'a pas le moindre dégré de chaleur, & est aussi froide que celle des autres fontaines. Ainsi le feu n'y réside pas : ce ne peut être qu'une vapeur inflammable qui a percé la terre en même tems que l'eau, qui penetre même la source, & qui enfin s'y enflâme & brule, comme la Naphte brule dans l'eau.

Hydropisies gueries par le seul usage extérieur de l'huile d'olive. Extrait d'une Lettre écrite de *Bath*, & insérées dans un des *London-Magasine*.

JE ne sçay, M., si, lorsque vous passates dernierement chez moi, Mademoiselle *** avoit essuyé la ponction; mais je crois devoir vous informer de ce que j'ai sçu depuis de son état. M. *Percie* lui ayant ôté onze pintes d'eau, aussitôt que le bandage pût être relâché, le Docteur *Hartley* & moi, nous examinâmes l'état de son ventre. La région épigastrique étoit presque entierement vuidée; mais nous trouvâmes une grande enflure qui s'étendoit des deux côtés de l'aine. Nous mîmes la malade

à une austere diètte, & nous la réduisîmes à un demi septier de liquide en 24 heures. Quoique son urine excédat beaucoup en quantité ce qu'elle buvoit, l'enflure augmenta, ce qui nous fit craindre que le ventre ne se remplit de nouveau. Une Dame qui étoit présente, nous assura qu'elle avoit entendu dire à Londres, que deux personnes y avoient été guéries d'hydropisies bien formées, en se faisant frotter matin & soir pendant une heure l'*abdomen*, avec de bonne huile d'olive; ce qui se faisoit avec la main qu'on avoit soin de bien chauffer. Nous crûmes ne rien risquer à faire l'essay d'un remede aussi simple qu'innocent, & nous ordonnâmes des frictions d'huile. Après le troisiéme jour de friction, l'urine de la malade augmenta considérablement, & l'enflure commença à diminuer : au bout de 15 jours elle disparut tout à fait. L'appetit, la digestion, & le someil revinrent comme auparavant, & la malade recouvra ses forces. Six semaines après, ses purgations périodiques reprirent leur cours, & elle jouit à présent de la meilleure santé. Cette cure a fait beaucoup de bruit ici & à Londres, & a déterminé plusieurs Hy-

dropiques à tenter le même remede qui leur a parfaitement réussi. Voici entre autres deux guérisons dont j'ai une connoissance particuliere. Un homme de 55 ans, cachectique depuis 15 ans, avoit de fréquentes atteintes de jaunisse & d'hydropisie. Il y a six mois que son ventre, ses jambes & ses cuisses s'enflerent extraordinairement; on ne pouvoit le transporter qu'avec peine de son lit sur une chaise, & son hydropisie étoit regardée comme incurable. On le frotte depuis trois semaines avec de l'huile, & dans l'espace de 15 jours l'enflure a presque entierement disparu : je l'ai vû ces jours-ci se promener librement dans la ville. Une femme de 70 ans qui gagnoit sa vie à vendre des gateaux dans les rues de *Bath*, étoit devenue si hydropique, qu'elle avoit été obligée de renoncer à son petit commerce & de garder le lit. Les frictions d'huile l'ont pareillement tirée d'affaire, & elle est venue chez moi la semaine derniere, aussi leste, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille. Ces exemples, M., doivent vous suffire pour vous porter à continuer l'usage de l'huile, & à tout esperer de ce remede.

ALLEMAGNE

ALLEMAGNE.

I.

PENSÉES *sur l'Empereur Julien, surnommé l'Apostat.*

JE n'ai pas dessein d'écrire l'histoire d'un Prince dont on a dit tout le mal & tout le bien que la flatterie & la passion prodiguent à leur gré. Je ne veux qu'ébaucher son portrait, & démêler, s'il est possible, son véritable caractere, parmi les traits flattés, ou les couleurs odieuses dont les Payens & les Chrétiens l'ont défiguré. Je ne m'arrêterai point au prétendu songe prophétique que la mere de Julien eut avant sa naissance. Que ce songe, où on lui annonçoit qu'elle mettroit au monde un nouvel Achille, soit un de ces vils mensonges que la flatterie répand après coup, ou une simple imagination de Basilie : sans chercher du merveilleux dans la naissance de Julien, il est certain que c'étoit un

homme extraordinaire & d'une trempe peu commune. Il faudroit démentir toutes les Hiſtoires & recuſer tous les témoignages, pour ne pas reconnoître que Julien avoit des qualités rares & toutes les vertus qu'un attachement politique au Politheiſme, & l'enthouſiaſme philoſophique pouvoient lui laiſſer au milieu de toute ſa Puiſſance. Je ne diſſimulerai point ſon ambition; mais je ne ſçai ſi je dois la faire obſerver, comme un vice, ou comme une vertu. Au moins n'eſt-elle pas ſi blamable, puiſqu'elle ne l'a jamais empêché d'être l'ami des hommes, ainſi qu'il l'étoit effectivement. Il eſt vrai que la Religion Chrétienne l'a eu pour Perſécuteur; mais ſi l'on examine bien ſa conduite, ſa haine pour cette Religion provenoit plûtôt des fauſſes préventions de ſon eſprit, que de la dépravation de ſon cœur. C'eſt donc abuſer de la liberté de l'Hiſtoire, que de ne trouver dans Julien qu'un amas de vices, & de le repréſenter comme un Monſtre, par la ſeule raiſon qu'il eut le malheur de n'appercevoir l'excellence & la vérité du Chriſtianiſme qu'au travers d'un nuage épais, for-

mé par la corruption même des Chrétiens, & principalement de ceux qui devoient en être l'exemple, ainſi que par un reſpect outré pour Platon.

Nous avons des témoignages ſans nombre en faveur des bonnes qualités de Julien. Les Chrétiens mêmes qui devoient le regarder comme leur plus grand Ennemi, ſont obligés de lui accorder beaucoup de douceur & d'humanité. On connoit les effets du zéle de la Religion : un Prince auſſi ſuperſtitieux que l'étoit Julien, s'il eût été vindicatif, auroit pû ſacrifier à ſes préjugés des gens dont le zéle amer ou trop vif ne ſçavoit pas trop ſe modérer. Un homme que la ſuperſtition n'a jamais rendu ſanguinaire, n'étoit pas ſans doute porté naturellement à la cruauté. La prudence, dans tous les tems, a preſcrit de ne jamais rien entreprendre, même dans les choſes qui regardent le culte Divin, contre la Religion dominante, ou celle du Prince. On n'a qu'à conſidérer la conduite d'une grande partie des Chrétiens ſous le regne du débonnaire Apoſtat: on s'étonnera que Julien pût ſouffrir, au milieu

de ſa réſidence, les inſultes faites à ſes Dieux, & très-ſouvent à lui-même. M. l'Abbé *de la Bletterie*, dans l'Hiſtoire de cet Empereur dont *Ammien Marcellin* lui a fourni les meilleurs matériaux, rapporte pluſieurs entrepriſes formées par les Chrétiens au mépris du culte Payen, & de Julien même qui l'avoit malheureuſement embraſſé. De pareils excès auroient pû porter un Prince qui leur étoit odieux, aux plus fâcheuſes extrémités, ſi ſa clémence naturelle & ſes vertus philoſophiques n'avoient fait taire en mille occaſions ſon reſſentiment.

La même douceur, dont il uſoit à l'égard de ſes ennemis, le rendit fort cher à ſes Troupes. Une condeſcendance raiſonnable qui n'introduit pas le relâchement, ſoulage le joug du Soldat, & fait la force des Armées. Julien l'éprouva bien en France, & par tout où il porta ſes armes. Ce fut ſon affabilité qui le fit proclamer Empereur, du vivant même de Conſtance. Quoique celui-ci fût le meurtrier de la famille de Julien, notre Apoſtat ne ſongeoit point à ſe ré-

volter contre lui: il ſçavoit qu'il ſe conduiſoit par les conſeils de ſes Miniſtres plûtôt que par ſes propres lumieres, & il ſe contentoit de le mépriſer. La protection qu'il accorda au Capitaine de ſes Gardes qui étoit Partiſan de Conſtance, eſt une preuve de ſon penchant à pardonner les plus ſenſibles injures. Le nouvel Empereur vouloit ſe rendre maître de l'Illyrie, & ſes Troupes étoient diſpoſées à quitter la France, d'où les ordres réitérés de Conſtance ne pouvoient auparavant les tirer. Nebridius, un des Généraux, voulut s'oppoſer au départ; ce qui indigna ſi fort les Soldats, qu'ils penſerent le maſſacrer en préſence de l'Empereur. Julien ſauva Nebridius, en le couvrant de ſon manteau; & au lieu de lui faire à cette occaſion les reproches qu'il méritoit, il l'aſſura de ſon amitié. Nous avons bien d'autres exemples de la bonté de ſon caractere : Ammien en produit un, entre autres, aſſez remarquable. Dans le tems que Julien étoit à Beræa (1), le fils d'un Magiſtrat de cette Ville fut chaſſé de la Maiſon pater-

(1) Ville de Macédoine.

nelle & deshérité par son pere qui étoit Chrétien, pour avoir embrassé la Religion du Prince. Ce jeune homme se mit sous la protection de l'Empereur qui lui promit d'avoir soin de lui. Julien donnant un jour un repas aux principaux Habitans de la Ville, plaça le pere & le fils à ses deux côtés : ensuite il représenta au pere l'injustice qu'il y avoit à vouloir contraindre quelqu'un dans les choses qui concernoient la conscience. Le pere peu touché des bontés de l'Empereur, s'emporta jusqu'aux injures contre son fils & contre le Prince. Julien l'en reprit avec douceur, & dit au jeune homme : *Vous voyez que je ne puis rien gagner sur lui. Vous n'avez plus de pere ; mais ne vous chagrinez pas : je vous en servirai, mon fils.*

Julien, au talent des affaires, à la science du Gouvernement, joignoit les qualités Militaires & toutes les parties des Grands Capitaines. On le voit, soit en paix, soit en guerre, marquer dans toutes ses entreprises une expérience consommée, & allier la bravoure du Soldat à la sagesse du

commandement. Cependant on peut lui reprocher de s'être un peu trop occupé du soin d'étendre son Empire. On dit même qu'il croyoit la Métempsycose, & qu'il s'imaginoit que son ame étoit précisément celle d'Alexandre : foiblesse qu'on ne peut excuser, mais qui marque au moins bien de l'élevation. Il avoit établi dans ses armées une discipline admirable : tous les emplois étoient donnés à l'expérience & à la valeur. Ses Troupes avoient abondamment les vivres & les munitions nécessaires ; mais les alimens trop délicats, ou qui pouvoient porter à quelques excès, étoient séverement interdits. On ne se relâchoit pas sur ce point, parce que le Prince donnoit l'exemple, & vivoit lui-même aussi frugalement que le plus simple Soldat.

Lorsque la vengeance & l'ambition le firent marcher contre les Perses, il fit à ses troupes une courte harangue qui fit passer dans tous les rangs la confiance & l'ardeur dont il étoit animé. *Je remplirai, avec l'aide de Dieu*, disoit-il, *tous les devoirs d'un*

Général, d'un Officier, d'un Soldat. Ces paroles prononcées par un Prince qui payoit toujours de sa personne, firent élever des acclamations de joye. Tous les Soldats, frappant sur leurs boucliers, s'écrierent : *Que Julien soit invincible.* Ce fut cette guerre contre les Perses qui l'occupa le plus, & qui lui couta le plus de tems, de troupes, & enfin la vie. Toute son expérience échoua dans une entreprise formée par une passion toujours aveugle ; resolüe trop précipitamment, & dont les préparatifs furent négligés. Après avoir passé l'Abora avec une armée très nombreuse, il fit aussi-tôt rompre les ponts. La Flotte & les munitions furent brûlées ; on ne conserva des vivres que pour quelques jours, tandis que de leur côté les Perses avoient dévasté, suivant leur usage, un espace de quarante lieues, pour ôter à leurs ennemis tous les moyens de subsister. Dans une situation si critique, les Perses parurent : les Troupes de Julien qui manquoient de tout firent des prodiges, & ses fautes furent réparées par une victoire complette. Mais bien-

tôt la joie du Soldat fut changée en larmes ; Julien fut tué dans l'action, & les Romains perdirent à la fois leur Empereur, leur Général & leur pere. Ce Prince qui se montroit par tout s'engagea trop avant dans la mêlée ; il fut atteint d'un javelot, & ayant été porté dans son camp, il y mourut, comme il avoit vécu, en grand homme.

Julien fut sincerement regretté de ses amis, des Troupes & des Peuples. Occupé du bonheur des hommes, les malheureux & les opprimés en étoient toujours écoutés favorablement. Il aimoit les Sciences & les arts, il les protégeoit sans faste, & il fit principalement fleurir l'éloquence & la Philosophie. Dans le tems que les affaires d'Illyrie demandoient toute son attention, au milieu des occupations les plus importantes, & parmi les préparatifs des guerres qu'il eut à soutenir, il pourvoyoit aux besoins des Peuples, jugeoit une infinité de procès, publioit d'utiles Ordonnances pour le soulagement des Provinces, & envoyoit du bled à

Rome, où le pain manquoit. On peut faire honneur de toutes ſes vertus à l'éducation qu'il avoit reçue dans le ſein du Chriſtianiſme ; que la Politique y prétende auſſi quelque part : au moins ſes lettres nous découvrent un fond de juſtice & de bonté qui paroiſſent trop naturelles, pour n'avoir pas eu leur ſource dans l'homme.

Le déſintéreſſement de Julien eſt marqué dans toute ſa vie. Il diminua les impôts publics, & ſupprima le tribut que ſes prédéceſſeurs exigeoient ſous le nom de *Donarium*. Convaincu que le Prince eſt riche, quand ſes ſujets ſont dans l'abondance, il diſoit ſouvent, comme Alexandre, que ſes tréſors étoient en dépôt entre les mains de ſes amis. A l'avénement des Empereurs au Trône, les Villes avoient coutume de leur envoyer une Couronne d'or, dont le prix n'étoit pas fixé ; ce qui avoit été fort onéreux ſous quelques regnes. Julien ordonna qu'à l'avenir cette Couronne n'excéderoit pas le poids de ſoixante-dix onces.

Tous les Hiſtoriens généralement

lui rendent juſtice ſur ſa continence, & elle paroît bien établie. Mais on l'accuſe de cruauté, vice incompatible avec les vertus qu'on ne peut s'empêcher de lui reconnoître : on prétend que dans certains ſacrifices il faiſoit immoler des hommes, & qu'il fit même quelquefois maſſacrer des femmes & des enfans, pour chercher dans leurs inteſtins des augures. Il eſt vrai que Thédoret ne parle de ces barbaries qu'avec une ſorte d'incertitude ; mais qui ne ſçait pas de quoi la ſuperſtition eſt capable, & combien elle peut changer le meilleur eſprit ? Il étoit pourtant Philoſophe, & il n'avoit que des Philoſophes pour Conſeillers ou pour favoris. Quoiqu'il en ſoit, notre Apoſtat avoit tout ce qui fait les grands hommes, les talens, le génie, la force de l'ame. Ce que nous avons de ſes ouvrages feroit beaucoup d'honneur à un Ecrivain qui n'auroit été que Philoſophe ou Sophiſte. Il n'a peut-être pas aſſez vécu, pour que le tems pût développer tout ce qu'il valloit ; mais je ne crois pas qu'il puiſſe être conſidéré

comme un ſecond Marc-Aurele, ainſi qu'il en a eu le nom.

II.

EXTRAIT de l'Ouvrage Latin intitulé : *Démonſtration du Droit, en vertu duquel Rodolphe d'Habsbourg étant parvenu à l'Empire, revendiqua les Etats d'Autriche ſur Ottocare, Roi de Bohême, qui en étoit en poſſeſſion, pour les réunir à la Couronne Impériale, & enſuite les donna en Fiefs à ſes fils Albert & Rodolphe dans la Diette tenue à Ausbourg l'an* 1282. Par M. PHILIPPE-JACQUES LAMBACHER, Sécretaire de la Ville de Vienne. A Vienne 1755. *in* 4°.

ON ſçait que, ſuivant le privilège accordé par l'Empereur Fréderic I à la Principauté d'Autriche, lorſqu'elle fut érigée en Archiduché en 1156, érection qui fut confirmée en 1245 par Frédéric II. la ſucceſſion, après l'extinction des mâles, devoit être dévolue aux femmes. L'ancienne Tige de Babenberg s'éteignit en 1246 par la mort du

Duc Fréderic *le Belliqueux*, qui laiſſa deux ſœurs, *Marguerite*, mariée d'abord au malheureux Roi des Romains, Henri VII, & enſuite à Ottocare, Roi de Bohême, & *Conſtance*, femme de Henri, Margrave de Miſnie ; outre une niéce, qui étoit *Gertrude*, fille de Henri *le Cruel*, ſon frere, & veuve de Herman, Margrave de Bade. Il y avoit des enfans mâles & femelles, tant de Conſtance que de Gertrude, mere de Fréderic, qui fut décapité à Naples. Toutes ces perſonnes vivoient encore, lorſque Rodolphe fit entrer le Duché d'Autriche dans ſa famille. C'eſt ce qui fait que pluſieurs Hiſtoriens n'ont pû concevoir, comment il a été poſſible que les Etats de l'Empire ayent permis à Rodolphe d'exclure les collatéraux du Duc Fréderic de la ſucceſſion à ce Duché. Le Chancelier *Ludewig*, dans ſon *Allemagne ſouveraine* (en Latin, *Germania Princeps*) *L. I. C.* 1. §. 4, dit expreſſement : « J'avoue que je » ne comprends pas par quel droit l'Au» triche a paſſé dans les mains de l'Em» pereur Rodolphe. » (1)

(1) *Fateor me vix aſſequi quo jure factum ſit, ut Auſtria Rodolpho Cæſari obvenerit.*

Il croit cependant que Fréderic de Naples tenoit encore aux Ducs d'Autriche, & que ce n'est qu'après sa mort que cette succession fut vacante. M. *Lambacher* a bien mieux approfondi l'état de la controverse : en conséquence il a fixé la vacance du Duché d'Autriche, à la mort de Fréderic le Belliqueux ; parce qu'en effet, quoique Fréderic de Bade ait pris le titre de Duc d'Autriche, il n'est jamais parvenu à la possession du Duché. Quoiqu'il en soit, ceci ne fait rien à notre question, qui consiste à discuter, *de quel droit l'Autriche est tombée à la Maison de Habsbourg ?* Un très-ancien Auteur Allemand prétend que l'Empereur Rodolphe n'a pas reconnu la validité du privilège pour la succession des femelles. Cette assertion est d'autant plus fausse, qu'à la confirmation de ce Privilège en 1245, Rodolphe a non-seulement signé parmi les témoins alors présens, comme Comte de Habsbourg, mais encore a nommément rapellé & confirmé ce privilège en 1283, après avoir donné le Duché en fief à ses deux fils Albert & Rodolphe. C'est pourquoi *Jean Cuspinien* présume, que l'Empe-

reur Rodolphe n'a pas contesté la succession féminine, mais qu'il a enlevé le Duché d'Autriche à Ottocare, Roi de Bohême, parce qu'alors ce dernier avoit répudié & fait ensuite empoisonner Marguerite, sa femme ; & que n'y ayant point d'enfans de ce mariage, Ottocare n'avoit plus de droit au Duché d'Autriche. Cette conjecture auroit quelque force, tout au plus, dans le cas où cette Marguerite auroit été la seule héritiere femelle de la Maison de Babenberg. Mais comme le contraire est incontestable, il n'y a pas d'apparence que quand Ottocare eût perdu ses droits sur l'Autriche, son incapacité actuelle eût pû faire tort aux droits des autres héritieres. En examinant bien la chose, il faut plûtôt dire, qu'il est impossible qu'Ottocare ait pû perdre par félonie le Duché d'Autriche, puisque selon l'acte de son érection en Archiduché, l'Empereur Fréderic I y avoit attaché un fidéi-commis, en vertu duquel il devoit par la mort de ladite Marguerite retomber à ses autres Agnats. *Wolfgang Lazius* fournit une raison toute nouvelle : il prétend qu'Albert, fils aîné de Rodolphe, tenoit son

droit le plus proche, sur les Pays Autrichiens, d'Elisabeth sa femme, fille de Reinhard, Comte de Tyrol, parce qu'elle étoit fille d'Agnès de Bade, & par conséquent petite fille de Gertrude. Ce sentiment a été très-bien reçu par *Fugger*, & par beaucoup d'autres Auteurs, quoiqu'il ne soit pas mieux fondé que ceux que nous avons déjà raportés. En effet, si, comme on le suppose ici, Marguerite, femme d'Ottocare, a été légitime héritiere du Duché d'Autriche, il faut nécessairement qu'après sa mort il soit tombé à sa sœur & à ses enfans, avant que d'être dévolu à Gertrude, ou à sa fille Agnès, & à leur postérité. De plus, Elisabeth de Tyrol, qui avoit encore trois freres, n'étoit pas la seule, & encore moins la véritable héritiere du Comte Reinhard. Sa mere avoit pareillement des freres & des sœurs dans la Maison des Comtes de Heimburg. Mais il faut observer que *Lazius*, qui donne à Meinhard, Comte de Tyrol, Agnès de Bade pour femme, n'est authorisé d'aucun ancien Auteur : tous les Historiens au contraire disent unanimement qu'Agnès n'eut que deux maris ; Ulric, Duc de Ca-

rinthie, & Ulric, Comte de Heimburg. D'ailleurs, quand même ce Meinhard auroit été réellement le troisième mari d'Agnès, elle ne seroit point pour cela mere d'Elisabeth, puisqu'il est certain qu'il eut auparavant pour femme, Elisabeth de Baviere qui ne mourut qu'en 1273, c'est-à-dire, en la même année, dans laquelle Albert fut fiancé avec sa fille. L'Auteur anonyme qui a publié en 1645 l'ouvrage historique intitulé, *Vindiciæ Austriacæ*, semble avoir apperçu l'erreur de *Lazius ;* mais il s'est imaginé en même-temps, qu'Elisabeth étoit fille d'Ulric, Duc de Carinthie, & qu'elle n'est nommée par les Auteurs, fille de Meinhard, Comte de Tyrol, que parce qu'il avoit épousé sa mere. C'est une opinion qui, comme nous venons de le dire, vû le silence général des Auteurs, n'est pas encore bien établie. Quand on voudroit l'admettre, on ne pourroit expliquer comment Rodolphe, frere d'Albert, a pû être mis en même-temps en possession du Duché d'Autriche, si Albert n'y avoit eu des droits plus proches que par sa femme. Mais la chronique de Baltrame, celle

de Neubourg dans la Carniole, (*Chronicon Claustro-Neoburgense*) & plusieurs anciens documens, marquent positivement qu'Ulric, Duc de Carinthie, ne laissa point d'enfans. On voit encore dans l'Histoire de la Maison d'Autriche (*Vindiciæ Austriacæ*,) qu'Elisabeth, femme d'Albert, Duc d'Autriche, nâquit en 1263 : époque qu'on ne sçauroit raprocher, puisque son mariage fut consommé immédiatement après 1273. On sçait d'un autre côté, que ce fut en 1267 qu'Ulric, Duc de Carinthie, nomma Ottocare, Roi de Bohême, son Successeur, parce qu'il n'avoit pas d'héritier, suivant les termes de son testament : *cum ex divinâ dispositione hæredibus careamus.*

Le Pere *Hanthaler* a proposé un autre sistême : il prétend qu'après la mort de Fréderic le Belliqueux, Marguerite, & par son décès les autres Agnats femelles de Babenberg, sont à la vérité devenues les légitimes héritieres des Pays d'Autriche : mais qu'Ottocare s'étant mis en possession de ce Duché, & ces femmes se trouvant hors d'Etat de défendre leurs droits contre lui, l'Empereur Rodolphe, de leur

consentement, s'est approprié ces Pays comme des fiefs échus à l'Empire; qu'elles y ont consenti d'autant plus volontiers, qu'elles ne pouvoient pas exiger de l'Empereur qu'il sacrifiât son bien & ses troupes pour leur faire recouvrer leurs Etats héréditaires ; & qu'il n'aura pas manqué de les récompenser d'ailleurs de la cession de leurs droits. Si l'on admettoit ce sentiment, il en résulteroit une Jurisprudence fort bizarre, & cette proposition inouie : »Qu'on pourroit perdre ses justes droits » sur des Domaines héréditaires, faute » d'avoir des forces suffisantes pour » faire respecter ses droits. » Mais sur quel fondement le Pere *Hanthaler* représente-t-il les héritieres de Babenberg si denuées de ressources ? Quand les Comtes de Heimberg n'eussent pas osé se mesurer avec Ottocare, Henri, Landgrave de Misnie & de Thuringe, mari de Constance, étoit un Prince très-puissant, & vivoit alors : comment ne fit-il pas valoir les prétentions qu'il avoit sur ces Pays pour ses fils *Albert* & *Dideric* ? Albert I, Duc de Saxe, étoit de même encore vivant. Agnès sa femme étoit sœur aînée de Fréderic le

Belliqueux, & l'aînée de Constance. Albert n'avoit pas d'héritiers mâles; mais il avoit des filles. Ces deux beaufreres, dont le dernier n'est pas nommé parmi les Prétendans, par l'Auteur de l'écrit que nous analisons, étoient ensemble assez puissans pour faire tête à Ottocare. On ne sçauroit même affirmer que les autres héritieres de Babenberg ayent renoncé, soit expressément, soit tacitement (*derelictione*) à leurs droits sur les Pays d'Autriche : car, dans le premier cas, il faudroit le prouver par des témoignages authentiques ; & pour présumer le dernier, il faut un temps presque immémorial, selon tous les Auteurs qui ont écrit sur le droit de la nature & des gens.

Marguerite mourut en 1267, & environ 11 ans après (en 1276), l'Empereur déclara le Duché d'Autriche un fief dévolu à l'Empire. Dira-t-on avec le P. *Hanthaler*, que Rodolphe n'étoit pas obligé de faire marcher une armée en faveur des héritieres de Babenberg, pour les mettre en possession de leurs droits ? Cette considération ne pourroit justifier la conduite de cet Empereur. Sans vouloir entrer ici dans tou-

tes les raisons qu'on pourroit déduire, tant de la nature & des propriétés des sociétés civiles en général, que de l'union intime qu'il y a dans l'Empire d'Allemagne entre le Chef & les Membres, quel seroit ce Raisonnement ? L'Empereur Rodolphe n'étoit pas obligé d'enlever les Pays Autrichiens à Ottocare pour les restituer aux héritieres de Babenberg : Donc il pouvoit les garder pour lui. On ne lit nulle part que l'Empereur Rodolphe, que sa dignité de Chef de l'Empire sembloit appeller à la défense des héritieres dépouillées par Ottocare, ait pensé à leur faire rendre justice, soit par des propositions d'accommodement, soit par un decret juridique en leur faveur. Aucun Historien du temps ne nous apprend que cet Empereur les ait indemnisées de quelqu'autre maniere de la cession de leurs droits sur le Duché d'Autriche. On ne trouve même aucun vestige de cette cession. A la vérité, le célèbre P. *Calles* parle d'une renonciation faite en 1275 par Agnès de Heimburg, & par son mari : mais en lisant cette prétendue renonciation dans les ouvrages du sçavant P. *Herrgott*, on voit qu'elle ne

regarde pas les Duchés d'Autriche & de Stirie, mais seulement les biens allodiaux qu'ils possédoient dans ces Pays. Parmi tant de difficultés, M. le Chancelier *Ludevig*, M. *Struvius*, & d'autres sçavans d'Allemagne, ont cru qu'il suffisoit de dire, qu'après l'extinction de la Maison regnante, les Etats d'Autriche ont eu droit de s'élire un Duc; que peut-être à la recommendation de l'Empereur, l'élection est tombée sur ses fils; & qu'il ne l'a ensuite confirmée qu'en qualité de premier Suzerain. Mais sur quoi ce sentiment est-il appuyé? Un pareil droit d'élection est expressément contraire au privilège de l'Empereur Fréderic I, qui adjuge en termes formels la succession à la branche féminine; d'ailleurs, avant que la Maison de Habsbourg ait été en possession des Pays d'Autriche, il y a parmi les Historiens un silence général sur cette élection. Enfin plus on fouille dans l'Histoire de l'Empire, plus le droit prétendu de s'élire un Maître, qu'on donne ici gratuitement à des Etats héréditaires, paroit idéal & insoutenable. Quels Etats consulta-t-on, lorsque Welph, fils d'Azon, Mar-

grave Italien, obtint la Baviere? Lorsque Fréderic de Stauffen acquit la Suabe; ou, lorsqu'à la place de ce Fréderic, le Duché de Franconie passa à Conrad? Lorsque Lothaire de Supplinbourg eut le Duché de Saxe; ou lorsque Leopold le Libéral, Margrave d'Autriche, fut nommé Duc de Baviere, & Bernhard, Comte d'Ascaigne, Duc de Saxe?

On pourroit alléguer un plus grand nombre d'exemples, si on ne craignoit d'être diffus. Voilà les principaux systêmes qu'on a formés sur la question qui fait l'objet de cet écrit: voici comme elle est résolue par l'Auteur, M. *Lambacher*.

Il suppose d'abord que cette question doit être examinée, & puis décidée, selon les loix qui étoient alors en usage dans tout l'Empire. On sçait, dit-il, qu'anciennement personne n'a eu le droit de succession à un Fief, & que le Suzerain étoit le maître de le redemander en tout temps; mais que dans la suite les Fiefs ayant été abandonnés à vie aux Vassaux, il s'est introduit peu à peu une succession d'hérédité, qui pourtant ne s'étendoit point à d'autres

qu'aux fils des Vassaux. Cet usage dura jusqu'à ce que l'Empereur Conrad le Salique fit en 1026 le réglement qui ordonna que les freres & les autres Agnats, qui descendoient du premier possesseur de Fiefs, auroient part à la succession desdits Fiefs. Ce réglement ne fut observé que dans la Lombardie & en Italie: les choses en Allemagne resterent au même état qu'auparavant, jusqu'au temps de l'Empereur Rodolphe; & alors le fils seul succédoit au Fief. Ceci est prouvé tant par l'ancien Auteur *de Beneficiis*, que par le *Miroir de Saxe* & *de Suabe*. *Joannes de Segusio*, ou le Cardinal *d'Hostie*, qui vivoit peu de temps avant l'Empereur Rodolphe, & *Alberic de Rosate*, qui écrivoit peu de temps après, confirment tous deux cet usage. On trouve même qu'il a duré, jusqu'au temps de l'Empereur Louis IV; puisqu'après la mort de l'Electeur Waldemar, il réunit à sa Maison la Marche de Brandebourg, comme un Fief échu à l'Empire, au lieu de la laisser à Jean, frere de Waldemar, ou à ses autres Agnats, qui descendoient tous du Margrave Albert l'*Ours*, premier possesseur. De

ces principes, notre Auteur infere, que Fréderic le Belliqueux étant mort en 1246 sans héritiers, le Duché dès-lors a été vacant & dévolu à l'Empire, & que ses sœurs, ainsi que Gertrude, fille de son frere, mort avant lui, n'y avoient aucun droit; parce que le privilège de l'Empereur Fréderic I, pour la succession féminine, pouvoit s'étendre seulement, selon les loix qu'on a rappellées, sur les filles du dernier Duc, non sur de simples collatérales, & qu'il seroit étrange de croire qu'en général toutes les Princesses eussent hérité en Autriche, dans le temps même où un propre frere n'avoit pas encore droit de succéder à son frere. Il ajoute que l'Empereur Fréderic II. ayant appris la mort de Fréderic, n'adjugea le droit de succession, ni à Marguerite, femme du Roi Ottocare, ni à Gertrude de Bade; que vraisemblablement l'Autriche fut regardée comme un fief échu à l'Empire, & qu'en conséquence il l'a fit gouverner par ses Stadhouders; que l'Empereur Guillaume, malgré toutes les représentations du Pape Innocent IV, n'en voulut pas accorder l'investiture à Fréderic de

Bade ; & qu'enfin, quoique l'Empereur Richard l'eût donnée au Roi Ottocare, cette donation n'ayant pas été faite avec les formalités requises, ni avec le consentement des Electeurs, l'Empereur Rodolphe, qui étoit monté sur le trône en 1273, fut en droit de regarder le Duché d'Autriche comme un fief échu à l'Empire, de le redemander au Roi Ottocare, & avec le consentement préalable des Electeurs, de le conférer à ses fils, comme il fit effectivement en 1282 dans la Diete d'Augsbourg. C'est là, conclut disertement notre Auteur, c'est dans un usage immémorial, que l'Empereur Rodolphe a cherché le véritable fondement des droits de ses fils, & que dans le Mandement adressé en 1288 aux Etats d'Autriche, en leur ordonnant de les respecter comme leurs Maîtres, il n'apporte d'autre motif, sinon qu'il leur avoit conféré ces Etats, comme étant échus à l'Empire, & à sa personne. Ce systême, aussi nouveau que simple & heureux, a trouvé des contradicteurs en Allemagne. Des Sçavans qu'il faut présumer exempts par état de préjugés & de passion, ont fait à l'Au-

teur les objections suivantes. Ils observent, 1°. qu'on ne sçauroit prouver que les loix & les usages des fiefs cités par M. Lambacher, doivent s'entendre des Principautés d'Allemagne ; & leur opinion est qu'ils ne regardent que la Noblesse subalterne. Les fiefs de cette Noblesse, disent-ils, étoient appellés *Bénéfices* : ils ne pouvoient pas être héréditaires, parce qu'ils étoient donnés comme une récompense des services militaires, ou de ceux qu'on avoit rendus à la Cour, & qu'il falloit par conséquent les mériter par des services réels, comme les charges de la Cour, & les emplois de la guerre n'admettent point encore aujourd'hui de droit héréditaire. 2°. Ils croyent que long-temps avant l'Empereur Rodolphe, il étoit d'usage en Allemagne qu'un frere succédât à son frere dans une Principauté indivise. Ce seul mot *indivise* explique l'exemple que l'Auteur a donné de la Marche de Brandebourg, parce qu'en Allemagne il y avoit anciennement cette regle de droit : *la division rompt l'héritage* ; & que par conséquent les freres n'avoient plus droit de succession dans les Etats divi-

sés, ni pour eux, ni pour leur postérité, à moins qu'ils n'en eussent obtenu sur le champ l'investiture : (*Investituram simultaneam*), ce qui n'avoit pas été fait dans la Maison d'Ascaigne à l'égard de la Marche de Brandebourg. 3°. Conformément aux anciens usages d'Allemagne, ils prétendent que les Principautés & les Comtés étoient déjà héréditaires dès le temps des Carolingues ; qu'ainsi non-seulement le fils succédoit à son pere, mais aussi un frere à son frere. Ludolphe, Duc de Saxe, eut en 859 son fils Bruno pour successeur ; & lorsque celui-ci mourut en 880, sans laisser d'enfans, le Duché échût à Otton son frere, auquel succéda en 916 Henri l'Oiseleur. Dans la Maison de Billungen, le fils succédoit toujours à son pere, jusqu'à ce qu'elle s'éteignit en 1106 dans la personne du Duc Magnus. Les deux gendres de ce Duc, Henri le Noir, Duc de Baviere, & Otton le Riche, Comte d'Ascaigne, concoururent pour le Duché de Saxe, comme pour un héritage qui leur étoit dévolu. Or qui croiroit que deux Princes si puissans eussent été si peu instruits des Loix féodales obser-

vées dans leur Patrie, pour se disputer une possession qui n'eût dépendu que des bonnes graces de l'Empereur ? Le jugement rendu contr'eux par l'Empereur Henri V. ne prouve donc point dans ce cas que le Duché de Saxe n'eût pas encore été alors héréditaire ; mais seulement que les filles ne pouvoient pas encore hériter, parce qu'il n'y avoit pas de privilège en leur faveur, comme il y en avoit pour le Duché d'Autriche. 4°. Ce qui s'est passé dans la Maison des Welphes paroit encore fort opposé au systême de M. Lambacher. On veut bien supposer que le Duc Welph, fils du riche Margrave Italien *Azon*, avoit obtenu le Duché de Baviere de la seule libéralité de l'Empereur Henri IV : mais il est certain qu'après sa mort ce Duché passa à son fils, & que celui-ci étant mort sans enfans, il échût à Henri *le Noir*, son frere cadet. Et que dira M. *Lambacher* de cette grande contestation, à laquelle l'Empereur Fréderic I. parut prendre un intérêt si vif ? Il s'agit de la contestation élevée par Henri *le Lion*, qui, après la mort de son pere, fit valoir ses prétentions tant sur le Duché de Saxe,

que sur celui de Baviere, & qui obtint juridiquement l'un & l'autre. Si les Empereurs avoient pû disposer arbitrairement des Principautés, comme on disposoit des Fiefs de Lombardie, & de ceux de la Noblesse subalterne, qui n'étoient que de simples Bénéfices, il auroit suffi de dire à Henri *le Lion*, qu'on ne lui faisoit point de tort, puisqu'il n'avoit aucun droit acquis sur les Duchés qu'il revendiquoit, & que tout dépendoit du bon plaisir de l'Empereur.

5°. Si l'on veut ici des exemples d'un frere succédant à son frere dans la possession d'une Principauté, il s'en trouve un assez grand nombre avant l'Empereur Rodolphe. Fréderic I. de Hohenstauffen rendit le Duché de Suabe héréditaire à son fils & à son petit-fils, qui portoient tous deux le même nom, & dont le dernier fut depuis l'Empereur Fréderic I. Le fils de cet Empereur appellé aussi Fréderic, étant mort en 1191, sans enfans, eut Philippe son frere pour Successeur dans le Duché de Suabe. Il en étoit de même dans la Thuringe. Le Landgrave Louis *Eras-de-fer*, étant mort en 1172, son fils

Louis *le Pieux* lui succéda; & lorsque celui-ci mourut en 1192, sans laisser d'enfans, la Thuringe tomba en partage à Herman, son frere cadet. De plus, après la mort du jeune Herman en 1241, Henri Raspo, frere de son Pere, lui succéda sans opposition. Ce fut avec ce Rospo que la branche mâle s'éteignit; mais il s'alluma en même-temps une guerre, dont les motifs ne paroissent pas apuyer l'Auteur. Il s'agissoit de décider, si ce seroit Henri, fils de la sœur du Landgrave, qui hériteroit de la Thuringe, ou Sophie de Brabant, fille de son frere. 6°. Enfin, la Maison de *Babenberg*, dont la succession est la source des questions agitées ici, fournit amplement de quoi combattre l'opinion de M. *Lambacher*. Le Margrave Léopold l'*Illustre*, eut en 994 pour Successeur Henri son fils; & celui-ci qui mourut en 1018, sans héritiers, fut succédé par Albert *le Victorieux*, son frere cadet. Au Margrave Léopold *le Saint*, succéderent l'un après l'autre ses trois fils, Albert, Léopold *le Libéral*, & Henri Jachsomirgott. Il en fut de même à l'égard du Duc Léo-

pold *le Vertueux*, à qui succéderent aussi tour-à-tour ses deux fils, Fréderic & Léopold *le Glorieux*. Si donc il est constant, par tous ces exemples, que les grands Fiefs ont passé par droit d'hérédité successivement, même des freres aux freres, il s'ensuit que le Privilège de l'Empereur Fréderic I n'a pû souffrir de limitation. Alléguera-t-on que l'Empereur Louis IV. a exclu Jean, frere du Margrave Waldemar, de la succession à l'Electorat de Brandebourg? Ce dernier survêcut trop peu de tems au premier, pour qu'une pareille exclusion ait pû avoir tout son effet de la part de l'Empereur. D'ailleurs Louis IV. n'a pas simplement incorporé à sa Maison la Marche de Brandebourg comme un Fief dévolu à l'Empire, puisqu'il acheta les droits d'Otton *le Libéral*, Duc de Brunsvic, qui y prétendoit, du chef d'Agnès son épouse, ainsi qu'il est justifié par les pièces originales du traité, qui se trouvent dans la *Relation de la Haute & Basse-Noblesse de M. Scheidt*, page 212.

De toutes ces objections & de quelques autres qu'on peut faire contre le systême du sçavant M. *Lambacher*, il suit

que la question qu'il a entrepris de résoudre paroit encore indécise. Nous terminerons ici cette controverse importante, dans laquelle nous n'osons prendre parti, & que nous laissons approfondir aux Lecteurs versés dans l'Histoire d'Allemagne.

III.

Histoire naturelle du Harang.

LE Harang, poisson qui n'est vil que par sa prodigieuse abondance, mais qui par la qualité de sa chair délicate, légere & saine, est préférable à la plûpart de ceux que nous estimons le plus; qui fait presque seul la subsistance de plusieurs Nations, & une forte branche de commerce: le harang ne fait pas une grande figure dans l'Histoire des Poissons, ou ce que les Ictyographes en ont dit se réduit à très-peu de chose. Cependant deux Ecrivains se sont attachés particulièrement à le faire connoitre. Le premier, Naturaliste Allemand, est *Paul Neucrantz*, dont l'ouvrage Latin imprimé à Lubec, *in-4°.*, en 1654, a

pour titre : *De Harengo, Exercitatio Medica, in quâ principis Piſcium exquiſitiſſima bonitas, ſummaque gloria aſſerta & vindicata :* « Diſſertation Médicale, » dans laquelle on confirme ou l'on » retablit la réputation, l'excellence, » & la ſupériorité du Harang. » L'autre, eſt *Jacques Solas Dodd*, Anglois, dont l'Ecrit intitulé, *Eſſay towards a natural Hiſtory of the Herring;* « Eſſai » d'une Hiſtoire naturelle du Harang, » a été publié à Londres en un volume *in*-8°., & a eu deux éditions depuis quelques années. C'eſt du fond de ces deux ouvrages que le nouvel Hiſtorien des Harangs déclare avoir tiré le morceau dont nous allons donner la ſubſtance.

La longueur ordinaire du harang, quand il a toute ſa meſure, eſt d'environ 12 pouces, & ſa circonference en a quatre. Il a cinq nageoires, & la principale compoſée de 17 brins eſt attachée à ſon dos. A chaque côté de ſes oüies, il a pareillement une nageoire; & ſous ſon ventre il s'en trouve une double qui eſt fourchue, & dont chaque partie a neuf brins. A celle-ci ſe joint une autre nageoire près de l'a-

nus & du côté de la queue. Ses écailles ſont plus longues que larges, arrondies, couchées les unes ſur les autres, comme les tuiles ſont couchées ſur un toit, & attachées au parenchyme ou ſous la peau par une eſpece de colle. Elles ſont ſi brillantes, qu'elles reluiſent pendant la nuit; & au lieu d'être mêlées de jaune, comme celles des autres poiſſons; elles ſont blanches. Ces écailles ſont formées de filandres très-étroitement jointes enſemble, & qui s'étendent de plus en plus depuis leur origine juſqu'à leur circonference extérieure. Sous cette cuiraſſe naturelle, deſtinée à garantir le harang du choc des corps durs & des bleſſures que lui cauſeroit le frottement des autres poiſſons qui l'environnent en ſi grand nombre, eſt une peau très-délicate d'un beau bleu foncé ſur le dos, mais qui s'éclaircit ſous le ventre, & devient à la fin tout blanc à peu-près comme celui des écailles. On trouve quelquefois entre cette peau & les muſcles une graiſſe noirâtre ſous laquelle ils ſont diſpoſés par différentes couches, & blancs comme du lait. Chacun de ces muſcles a ſa peau parti-

culiere qui l'enveloppe, avec quantité de filandres, & preſque toujours de petites arrêtes. La tête du harang eſt oſſeuſe, & ſurmontée d'une petite élévation. On y remarque des deux côtés deux enfoncemens un peu prolongés, mais étroits. Cette tête, vers le nez ou la bouche, devient aſſez menue, & s'aplatit des deux côtés, dont chacun a huit écailles oſſeuſes, ou de groſſes & larges arrêtes. Ses parties dures ne ſont pas, comme aux autres animaux, jointes par des ſutures dentelées. On diſtingue dans ſon cerveau les neuf parties, appellées communément *Proceſſus*, & elles y ſont diſtribuées en trois rangs. Le premier rang eſt compoſé de deux élévations rondes; le ſecond, de ſix autres éminences rondes & longuettes, & plus groſſes que les premieres; & le dernier rang en contient une ſeule, dont la forme eſt un peu triangulaire. Les cavités de la cervelle ſont ordinairement remplies d'une lymphe ou ſéroſité ſalée. La dure-mere & la pie-mere ſont très-viſibles. La moëlle dorſale eſt fort différente de celle des autres poiſſons : elle n'eſt point diviſée en parties

égales, mais continue & ſans interruption; en quoi les harangs ſont conformes aux hommes & aux animaux à quatre pieds. Du milieu de la cervelle ſortent les nerfs viſuels, qui ſont très-courts. Ils ne ſe joignent pas dabord, mais vont auſſitôt, ſans s'entrecouper, vers le fond de l'œil, & compoſent la premiere paire de nerfs. Les yeux au reſte ont une diſpoſition toute particuliere.

La *Tunique choroide* reſſemble un peu à un muſcle, & elle tourne à une petite diſtance autour des nerfs viſuels. Ainſi le harang peut étendre ou retrécir à ſon gré cette membrane, & par conſéquent allonger ou racourcir ſon œil. La prunelle eſt d'une belle couleur rouge, & le criſtallin comme dans les autres poiſſons. Les harangs n'ont point de paupieres; mais ils ſont pourvûs, comme les autres poiſſons, d'une peau pour ſiller les yeux. Ils ont quatre nerfs pour l'odorat; ſçavoir, deux de chaque côté. La paire d'enhaut ſort du milieu de la cervelle, & s'étend des deux côtés au-dedans des yeux, à la diſtance d'environ un pouce. Elle arrive

alors près des deux élévations qui ſont de la même ſubſtance que la cervelle, & paſſe par-deſſus en forme d'arc. De-là les nerfs de ces deux paires s'entrecoupent & ſe rejoignent près des narines. La paire inférieure des nerfs olfactifs ſort de la partie antérieure de la cervelle, & court dans la partie inférieure de la tête, où les deux nerfs ſe réuniſſent. Enſuite ils ſe ſéparent encore & ſe rendent à la partie intérieure de la petite éminence qui s'éleve au-deſſus de la cervelle. Le ſiége de l'odorat y eſt renfermé dans la cavité d'un cartilage, près de la bouche du poiſſon, & ſes narines ſont enveloppées de fibres ſi déliées & ſi délicates, qu'il faut ſans doute que le harang ait l'odorat d'une fineſſe extrême. De toutes les parties de la bouche, la plus remarquable eſt le palais. Ce palais préſente d'abord une cavité d'un blanc de nacre, & remplie de petites ſinuoſités. Il eſt compoſé d'un contour oſſeux en demi cercle garni d'un grand nombre de petites dents. Dans le fond de la bouche on voit encore deux élévations garnies de pareilles

dents qui les rendent rudes au toucher, & derriere commence immédiatement l'épine du dos. La Nature n'a tant multiplié les dents de ce poiſſon, qu'afin qu'il pût ſe nourrir de poiſſons infiniment plus petits, qui pendant la maſtication, pourroient ſe gliſſer & s'échapper. Ainſi les dents du harang ne lui ſervent pas ſeulement à attraper ſa proie, mais encore à la retenir, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'être avallée. La langue du harang eſt petite, rude, pointue, & bordée d'une eſpéce de cal. La machoire d'en-bas paſſe un peu par-deſſus la machoire ſupérieure. Le goſier eſt rempli de filets charnus qui tiennent lieu de muſcles & de glandes de différens diametres. Il eſt tapiſſé de quatre peaux différentes, dont le tiſſu differe beaucoup de celui des peaux de l'eſtomach. Cet eſtomach où le goſier s'enfonce du côté gauche, eſt plus large en haut qu'en bas, & ſe termine en pointe.

Nous ne ſuivrons point l'Auteur dans la longue deſcription qu'il fait des parties de la génération. Ce détail trop circonſtancié pour la plûpart de nos Lecteurs, ne peut gueres in-

téreſſer que les profonds Phyſiciens. Ainſi paſſant à d'autres objets, nous allons abréger l'anatomie du harang.

Le diaphragme, dans ce poiſſon, eſt cartilagineux, & n'a ni fibres charnues, ni aucune autre extenſion de muſcles : il eſt donc ſans mouvement, & ne paroît deſtiné qu'à faire la ſéparation de la grande cavité du corps, ou à lier d'autres parties entr'elles. Le cœur eſt ſitué ſous les Bronchies : la chambre qu'il occupe, excéde un peu ſon volume, afin qu'il puiſſe s'y remuer. Ce cœur eſt triangulaire, & enfermé dans un pericarde de même forme, de la nature de la peau, c'eſt-à-dire extrêmement fort & très-intimement lié à ce viſcere. Du fond du cœur ſort la groſſe Artere, où l'Aorte, qui eſt couverte d'une eſpece de cartilage, & d'où partent d'autres branches de vaiſſeaux. Les Bronchies ſont entrelaſſées, comme les arteres & les veines, en forme d'arc : elles ſont attachées à des parties oſſeuſes qui les maintiennent dans leur place & les défendent contre les accidens extérieurs. Il manque ici pluſieurs vaiſſeaux, tels que la veine & l'artere du poul-

mon : mais ils ſont ſupplées par les nombreux vaiſſeaux ſanguins des Bronchies que la Nature a ſubſtitués aux poulmons pour le paſſage & la filtration du ſang, & la circulation ſe fait comme dans les autres animaux. Ainſi la Nature a plus d'un moyen pour opérer les mêmes effets, & dans les loix qu'elle s'eſt faites, elle ſçait varier le mécaniſme néceſſaire à leur exécution.

Il ne nous reſte plus à conſidérer dans l'œconomie du harang, que la queue, les nageoires & la veſſie. Ce ſont-là les avirons, les rames & les voiles, qui ſoutiennent les poiſſons dans l'eau, qui les font naviger & même entreprendre des voyages de très-long cours, & qui les tranſportent promptement partout où ils veulent. La queue eſt le principal inſtrument dont ſe ſervent les harangs pour nager : les nageoires, (ainſi nommées de l'uſage qu'on leur attribue fauſſement, au préjudice de la queue) ne lui ſervent qu'à tenir ſon corps dans une eſpéce d'équilibre, & à l'empêcher de chanceler. C'eſt par cette raiſon que la queue eſt garnie de pluſieurs muſcles & plus forte qu'aucune autre

partie. La veſſie eſt un vaſe oblong, qui ſert au poiſſon à ſe maintenir dans les eaux à toutes ſortes de profondeurs : l'air s'y comprime plus ou moins, & par conſéquent la veſſie occupe plus ou moins de place dans le corps de l'animal, ſuivant que le poiſſon en nageant s'enfonce plus ou moins dans l'eau. Ainſi ſon corps ſe retrécit ou s'étend, ſelon la profondeur de l'eau à laquelle il a envie de deſcendre, & cependant le poids de ſon corps, par rapport à celui de l'eau, reſte toujours dans la même proportion. Car un corps quelconque plus peſant qu'une quantité d'eau de la même circonférence, doit néceſſairement s'enfoncer; un corps plus léger ſurnage, mais un corps qui eſt préciſément du même poids qu'une quantité d'eau de même volume peut s'y ſoutenir en équilibre à toutes ſortes de profondeurs. On voit donc que, quand le poiſſon ne fait que le même poids de l'eau, eu égard à ſa circonférence, il doit s'y repoſer & ne faire aucun mouvement en haut ni en bas. S'enfonce-t-il plus avant dans l'eau ? Il a moins de circonférence,

parce que ſa veſſie ſe reſſerre; mais il reſte toujours en poids égal avec l'eau. S'éleve-t-il ? La veſſie s'étend, ſans augmenter le poids du corps, & le poiſſon peut ſe repoſer à fleur d'eau.

Il eſt probable que les poiſſons ont la faculté d'expulſer l'air de leur veſſie, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a obſervé, dans la plûpart des poiſſons, un conduit qui va du goſier dans la veſſie à nager, & qui ſans doute ſert à cet uſage. De plus, la peau de cette veſſie a un mouvement muſculaire, au moyen duquel le poiſſon peut la retrécir, quand il veut. Enfin, pour confirmer cette idée, *Ray* obſerve encore que, quand cette veſſie eſt percée ou déchirée, le poiſſon s'enfonce, & qu'il ne peut ni ſe ſoutenir ni s'élever. Les poiſſons plats, qui ſe tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau, n'ont point de veſſie à nager.

Ce qu'on vient de lire eſt tiré pour la plus grande partie, de l'Anglois de *Dodd* : il va contribuer encore, avec quelques bons Auteurs, à l'Hiſtoire de la Pêche, & de l'apprêt du harang.

La Pêche des harangs ſe fait aux environs des Iſles de *Schetland*, ſituées dans la Mer d'Ecoſſe, & plus au Nord que les Orcades. Les Habitans de ces Iſles ont, à ce que l'on dit, un indice ſûr de la prochaine arrivée des harangs; mais perſonne juſqu'à préſent n'a pû nous découvrir cet indice.

Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que les harangs ſe font voir aſſez régulierement en une quantité ſurprenante vers le huit du mois de Juin. On ne ſçait point préciſément de quel endroit ils viennent; mais on eſt ſûr que c'eſt des Mers les plus reculées du Nord. Quelques Naturaliſtes prétendent qu'ils ſont attirés dans la Mer d'Ecoſſe, par de petits vers appellés *Surf*, qui fourmillent ſur la ſurface de l'eau, & qui leur ſervent de nourriture. Mais quoiqu'il ſoit aſſez vraiſemblable que ces vers ſont la proie des harangs, ce n'eſt pas la ſeule raiſon qui les amene de ſi loin : autrement toute l'immenſe peuplade des harangs viendroit partager cette proie. D'ailleurs il faudroit ſuppoſer que les Mers du Nord ſont totale-

ment dépourvues de ce genre de nourriture, & alors de quoi vivroient ceux qui reſtent, ou du moins ceux qui doivent continuer la propagation de l'eſpéce. S'ils ont toute la nourriture dont ils ont beſoin dans leurs contrées natales, pourquoi vont-ils chercher ailleurs ce qu'ils ont chez eux ? *Dodd* a recours à la Providence : il prétend que la migration des harangs eſt l'effet de ſon attention à nous procurer à nous-mêmes une nourriture délicieuſe dans ces poiſſons qui viennent s'offrir en ſi grand nombre à nos beſoins. La penſée de *Dodd* eſt trop belle, pour ne pas nous en occuper avec une ſorte de complaiſance; mais il faut payer les Phyſiciens d'une autre monnoie. Ainſi ne ſe peut-il pas faire que l'étonnante multiplication des harangs dans les Mers du Nord, leur rende, en certaines ſaiſons, la ſubſiſtance difficile, & les oblige d'envoyer des colonies & des peuplades chercher la leur en d'autres Mers ? Il y a de ces migrations, fondées ſur le motif qu'on inſinue, plus d'un exemple dans la Nature, & c'eſt préciſément l'hiſtoire des hommes.

Auſſitôt que les Pecheurs de Schetland ſe ſont apperçu de l'arrivée des harangs, ils tendent leurs filets : ils en prennent d'abord une partie, & la chargent dans leurs bâtiments. Les harangs ſe tournent enſuite vers l'Ecoſſe, où on les prend de la même façon. Quand ils approchent d'Angleterre, ils ſe ſéparent, & une partie dirige ſa courſe vers l'Eſt ou le Sud-Eſt : elle laiſſe les Iſles d'Orkney & de Schetland à gauche, paſſe les Iſles de l'Eſt, & gagne L'*Irlande*. Là cette troupe ſe partage encore. Une partie tire vers le Sud, le long des côtes Britanniques, & va juſque dans le canal de *S. George* : elle ſe trouve ainſi entre l'*Angleterre* & l'*Irlande*, & ſe rend dans les *Severnes*. Dans cet endroit ils rencontrent l'autre moitié de la ſeconde diviſion, qui a continué ſa route vers l'Oueſt ou le Sud-Oueſt, ſur les côtes d'Irlande juſqu'au Sud de la même Iſle, pour ſe rejoindre à ceux qui ont deſcendu le canal d'Irlande au Sud-Eſt. L'autre moitie de la diviſion qui s'eſt ſéparée vers le Nord, tourne un peu du côté de l'Oueſt & du Sud-Oueſt : elle deſcend dans la mer d'Allemagne, cotoye l'Angleterre, paſſe au deſſus

de Schetland, & reconnoît les côtes d'Aberdeen. Ceux ci rempliſſent de leur fray toutes les Bayes & toutes les Embouchures des Rivieres. Après que les Ecoſſois du Nord de la riviere du Tay, en ont pêché une quantité conſidérable, les Bootes de Dunbar & de Fife, viennent à leur tour pêcher les harangs qui marchent vers le Sud. Ces derniers tournent d'abord autour des bords élevés de Bervick & de S. Tabb, & on ne les voit plus juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés à Scarborough, d'où ils partent pour ſe raſſembler en bien plus grand nombre ſur les côtes d'Yarmouth. Alors ils paſſent l'embouchure de la Tamiſe, & rangent les côtes de Kent, de Suſſex, d'Hampſire, & juſqu'à l'extrémité de l'Angleterre. Là ſe rend la premiere partie de la premiere diviſion, qui a été fort diminuée de l'autre côté de l'Iſle, mais qui y a laiſſé ſon fray ; & ce reſte devient vraiſemblablement la proie des Marſouins & d'autres gros poiſſons de cette Mer.

La multitude des harangs qui voyagent dans nos mers eſt innombrable. Les Pecheurs diſent que la portion qu'en prennent les Européens, ne va

pas à un contre mille fois mille. On a vu auſſi des harangs au nord de l'Amérique, mais non pas en ſi grande quantité qu'en Europe : ils ne s'étendent pas plus loin vers le Sud, que juſqu'à la Riviere de la Caroline. On ne peut pas dire avec certitude, ſi cette portion fait partie de l'incroyable quantité qui en arrive dabord ſur les côtes du Groenland, & qui au lieu d'aller de conſerve avec les autres au Sud-Oueſt, s'eſt arrêtée ſur les côtes de l'Amérique au Nord-Oueſt ; ou ſi c'eſt un reſte de ceux qui ont paſſé par le canal d'Angleterre. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très ſur qu'on n'en voit point ſur les côtes du Sud, de l'Eſpagne, de Portugal ou de France, ni ſur les côtes de l'Afrique ; ou s'il y en a, ils ſont en petite quantité. Quand ils ont abandonné l'Angleterre, on n'en voit plus, & on ne ſçait ce qu'ils deviennent. Ils s'arrêtent ordinairement pendant 15 jours, c'eſt-à-dire depuis le 8 Juin juſqu'au 22 du même mois, près de Cranehead, qui eſt la pointe la plus éloigné de Braſſy-Sound. De là ils s'écoulent à 7 lieues maritimes loin du Sud-Oueſt de Schetland, vers les Ferriſlands

Ferriſlands. L'endroit de la pêche eſt *Buffindeeps*, ſitué à 28 lieues maritimes vers le Nord de Firth. Les harangs y ſéjournent encore une quinzaine de jours, c'eſt-à-dire, juſqu'au 6 de Juillet. De là juſqu'au 20 du même mois, ils reſtent ſous Cheuithils & ſous Cheuitchace, & par delà Buchanneſſ. Ils continuent enſuite leur voyage pendant quelques jours, juſqu'à Doggerbanck, ou ils s'arrêtent 37 jours ; & au commencement du mois de Septembre, ils ſe trouvent près d'Yarmouth, où on les voit pendant 70 jours. Enfin delà ils tournent au Sud, où ils ne ſont pourſuivis que par de petits Pêcheurs, parce que la route pour les Buyſes eſt dangereuſe.

Les Ecoſſois & les Hollandois, ſont les plus fameux Pecheurs de harangs. Ces deux nations ont eu ſur cela de grandes diſputes qui ne ſont pas de notre objet. Les François en ont auſſi quelque fois pêché ſur les côtes d'Écoſſe : mais les ſeuls habitans anglois d'Yarmouth & de Leoſtaff fument tous les ans plus de 40. à 60000 bariques de harangs ; & combien n'en prend-t-on pas entre l'Angleterre & la France !

Autrefois les Hollandois n'avoient point de part à cette pêche ; ils étoient obligés d'acheter leur harang des Ecossois, & ces derniers n'en étoient pas plus traitables. Ils avoient fait un reglement par lequel il étoit enjoint aux Pêcheurs de porter les harangs à terre, & de les y mettre en vente, afin que les habitans pussent choisir les meilleurs. Ce reglement déplut aux Hollandois : ils prirent le parti de se livrer à cette Pêche & de mettre des Buyses en mer. On raporte à cette occasion, que vers le milieu du seizieme siecle, un pêcheur nommé *Violet Stephens*, mécontent de sa société dont il croyoit avoir reçu quelque offense, se retira à Enckhuysen en Hollande, & apprit aux habitans du lieu le secret de la Pêche du harang.

On se sert pour la Pêche du Harang de certains bâtimens qu'on appelle *Buyses*. Chaque Buyse porte depuis 50 jusqu'à cent tonneaux & plus. Vers la S. Jean, quand les harangs commencent à nager & à couler en grande compagnie, les Hollandois sortent avec leurs Buyses, ainsi qu'avec beaucoup d'autres bâtiments, de leurs ports de

Dort, Rotterdam, Delft, Schiedam, Vlaerdingen, la Brille, Enckhuysen &c. En 1601, il en sortit en trois jours de temps quinze cens Pêcheurs. On prétend avoir compté en 1609, 3000 bâtiments chargés de 15000 hommes qui allerent à la pêche du harang sur les côtes d'Angleterre. Par la suite, le nombre des Pêcheurs Hollandois est devenu plus considérable. Les pecheurs sortent trois fois par an : cette seule Pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, & elle en enrichit beaucoup. Huet fait monter à la quantité de trois cens mille tonneaux, le produit annuel de cette Pêche, qu'il évalue à 25 millions d'écus de banque, dont 17 millions en pur gain & huit millions pour les frais. Funcius soutient que les Hollandois pechent par an quatorze mille huit cens millions de harangs. Doot prétend qu'en 1688 quatre cens cinquante mille Hollandois furent employés à la pêche du harang. Au commencement du dernier siecle, deux mille Buyses de 60 jusqu'à 200 tonneaux pêcherent depuis Buchanness, jusqu'à l'embouchure de la Tamise, dans l'espace de 26 semaines

seize mille Lasts ou cent quatre vingt-douze mille tonneaux de harangs. Chaque tonneau de 32 galons contient ordinairement 1000 pieces de poisson. Ainsi le produit de cette pêche alla à cent quatre vingt-douze millions de harangs. En 1718, les harangs étoient à si vil prix en Hollande, que l'on pouvoit avoir un Last, composé de 12 tonneaux, pour 110 florins, & ensuite pour 83 florins d'Hollande.

Le Harang a l'habitude de suivre la lueur de la lumiere, & pendant la nuit il jette lui-même une sorte de clarté qui se répand dans l'air. Ces poissons par ce moyen se décelent eux mêmes & trahissent leur marche : c'est ce qui fait aussi qu'on les pêche ordinairement dans la nuit. On se sert pour cela de filets longs de 1000 à 1200 pas, & qui ne peuvent être retirés qu'une fois. On prend quelque fois 3,4,5,10 & jusqu'à 14 lasts. Aussitôt que le harang est sorti de l'eau, il est mort : c'est pour cela qu'il faut, sans retard, le saler, le mettre en caque, & le fumer.

Il y a environ 350 ans que l'usage d'encaquer le harang subsiste. Avant qu'on eut trouvé ce moyen de le

conserver, on le mangeoit apparament frais ou sec. L'époque de cette utile invention, est fixée par quelques Historiens à l'an 1397, & par d'autres à 1416. L'inventeur s'apelloit *Guillaume Beuckels*, ou *Beuckelsen* ou *Buckfeld*, & il étoit de Biervliet en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque, pour conserver le goût du harang & pouvoir le transporter par tout. Depuis, cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandois. Le souvenir du nom de Beuckels fut par la suite si agréable, que l'Empereur Charles V. & la Reine d'Hongrie allerent en 1536 en personnes voir son tombeau à Biervliet, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets d'Hollande.

Il y a deux façons de saller les harangs, en blanc, ou en rouge : c'est ce qu'on appelle *blanc-sallé*, & *rouge-sallé*. Voici la premiere façon. Aussi-tôt que le harang est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec les œufs ou la laite, & on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraiche, on le frote bien avec du sel,

& on le met dans une saumure assez forte, pour qu'un œuf y puisse tenir sans s'enfoncer. Cette saumure est composée de sel & d'eau fraiche. Les harangs y restent 14 ou 15 heures ; après quoi on les en retire, on les séche bien, & on les met dans un tonneau par couches.

Quand tous les harangs sont arrangés & bien pressés les uns sur les autres, on finit par mettre du sel dessus & dessous, & quelquefois entre les couches. On ferme ensuite exactement le tonneau, pour que la saumure n'en découle pas, & qu'il n'y entre pas le moindre air. Sans cette précaution, le harang ne tarderoit pas à se gâter. On doit observer la même chose, quand on change les harangs de tonneaux.

Les harangs des Hollandois sont plus tendres, de meilleur goût, & moins sallés que ceux des Anglois. La raison en est évidente. Les harangs des premiers restent plus longtems dans le sel que ceux des Anglois, parcequ'ils ne se vendent en Hollande, que quand tous les autres endroits sont pourvus ; au lieu que les harangs d'Angleterre sont mangés aussi-tôt

qu'ils sont arrivés à Londres. Or le sel pénétre mieux les harangs d'Hollande, parce qu'ils y restent plus longtems, & d'autre part l'humidité diminue l'âcreté du sel. Plus le harang peut séjourner dans la caque, plus il acquiert de bonté, plus il s'adoucit. Les harangs qui sont pêchés dans une saison un peu avancée, sont plus gras que les autres ; mais aussi, par cette raison, il faut qu'ils soient bien plus pressés dans la caque.

La préparation des harangs en rouge se fait de la maniere suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure, on les attache à des broches de bois par la tête, & on les accroche dans un four préparé pour cet effet, qui en contient ordinairement douze mille. Ces sortes de harangs doivent rester dans la saumure le double du tems que les autres, c'est à-dire au moins vingt-quatre heures. Lorsque ces harangs sont dans le four, on allume au-dessous du sarment qui fait beaucoup de fumée & très peu de flame. On les laisse en cet état, jusqu'à ce qu'ils soient suffi-

samment sechés & fumés ; ce qui se fait environ dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les en retire, pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée, & à n'être point déchirés. C'est l'espéce de harangs appellés *Picklings*, ou en François *harangs sores*. Voici la maniere dont on apprête ces mêmes harangs à *Meklenbourg*. Aussi-tôt que les harangs sont sortis de l'eau, on les sale, & après qu'ils ont resté quelques heures dans la saumure, on les embroche par 30, 40, & plus, à des broches de bois. On les met ensuite sous un tonneau ; ou dans un four quarré, long, tout ouvert, bâti de briques, & haut de trois à quatre pieds, dans lequel ils sont attachés par rangs. On allume au-dessous du bois, de la mousse & d'autres matieres qui donnent plus de fumée que de feu. Au-dessus des harangs, on met des sacs & des tapis, pour que la fumée ne se dissipe point. Ils demeurent ainsi attachés pendant une heure & d'avantage, jusqu'à ce

qu'ils soient assez secs, & que la fumée leur ait fait prendre une couleur brune. Alors on les retire du four, on en fait des paquets de soixante-dix, ou de quatre-vingt piéces, & on les garde jusqu'au tems qu'on les met en vente. C'est là ce qu'on appelle en Allemagne, les *harangs sores de Meklenbourg*.

Parmi toutes les especes de harangs (dont on peut voir les différences dans *Marperger*, *le Happel*, & *Scheneveld*, qui en ont écrit,) on en distingue trois principales : 1°. *Les harangs de Maikens*, qui sont pêchés les premiers, & qui ont la plus tendre & la meilleure chair. 2°. *Le harang plein*, qui se pêche vers la Saint Barthelemy, & qui est plein d'œufs & de laire. 3°. *Le harang brulé*, qui est de la même qualité que le harang plein, mais qui arrive plus tard, & qui est tellement serré dans la caque, qu'il n'a pas besoin d'être rechangé.

Le Harang qui dans sa saison est admis à la table des Riches, & qui est accueilli des pauvres en tout tems, est trop familier, trop connu, pour nous arrêter à deduire ses bonnes qualités.

Personne n'ignore qu'en général les Poissons de passage sont toujours plus sains que les autres. Le Harang contient beaucoup d'huile & de sel volatil; il est nourrissant & de facile digestion. On raconte qu'une femme de Deventer, en Hollande, mangea, par envie de grossesse, peu de tems avant que d'accoucher, quatorze cens harangs, & qu'elle n'en fut point incommodée. M. *Linnœus* a mis le Harang dans la classe des Aloses (*Clupea*), avec l'Alose, proprement dite, le Maquereau & la Sardine.

IV.

Fables & Moralitez.

DISPARES mores, disparia studia sequuntur, quorum dissimilitudo dissociat amicitias. Cic. de Amic. « De la » différence des mœurs (ou des carac» teres) suit la différence des goûts, » ou de la maniere de penser; & cette » disparité désunit les liaisons qu'on » nomme amitiés. »

L'AMITIÉ! mot le plus familier de tous, hazardé, traîné, prostitué par la plûpart de ceux qui l'employent, &

qui désigne un sentiment aussi rarement éprouvé, que l'abus du nom est général. On a dit de tout tems sur l'amitié des choses admirables; mais ne pourroit-on pas, après tout, mettre en question son existence, & demander qui en est capable? *O, mes Amis, il n'y a point d'amis*, disoit un homme qui connoissoit bien ses semblables: mot profond & vrai qui renverse tous les temples que la morale a élevés à une vertu dont nous n'avons que le phantôme! La premiere condition qu'exige essentiellement l'Amitié, au moins pour être un peu durable, est l'assortiment des esprits, des caractères, de l'âge, &c. & rien de moins consulté que ces convenances dans la plûpart des liaisons qui s'honorent du nom d'amitiés. C'est ce qu'un sage Indien voulut autrefois apprendre à son fils par l'Apologue suivant.

ON t'a parlé sans doute, mon fils, de l'amitié que le Lezard a pour l'homme. *Abeiran*, Caliphe de Bagdad, ayant un jour chassé dans un bois voisin de cette Ville, las & abandonné de sa suite, il se coucha sur le bord d'un ruisseau, qui sembloit appeller le sommeil

& dont le doux gazouillement l'eut en effet bientôt assoupi. A peine eut-il fermé les yeux, qu'il fut reveillé par un Lezard qui le toucha légerement de sa queue. Il vit à l'instant s'avancer sur lui un Serpent, dressé sur la sienne, ce qui lui causa beaucoup de frayeur. Il se leva précipitamment, emporta le Lezard, & prit la fuite. Cette avanture lui inspira tant de reconnoissance pour l'animal qui l'avoit averti de l'approche du Serpent qu'il avoit heureusement évité, que tous les jours il lui donnoit lui-même à manger, & qu'il le portoit continuellement dans son sein. Lorsqu'il eut hébergé quelque-tems ce Lezard officieux qu'il portoit par-tout, toutes les couleurs de son visage, qui étoient vives, s'effacerent; il devint pâle, jaune, & livide; ses yeux, qui étoient étincellans, se ternirent; enfin il perdit l'appetit, & il eut bientôt tous les symptômes d'une maladie opiniâtre. Les Médecins qui furent appellés épuiserent inutilement leur savoir, pour en connoître la nature, & y appliquer les remedes. Elle fit de rapides progrès, sans être connue, & de jour en jour l'Ange de la mort sem-

bloit s'approcher, pour citer le Caliphe au grand Tribunal où sont jugés les Souverains. Un Etranger qui se trouvoit alors à Bagdad, entendit parler de la maladie du Caliphe, & demanda qu'il lui fût permis de tenter le succès de quelques remedes. On le prit dabord pour un Charlatan qui ne méritoit pas d'être écouté, & on refusa de l'introduire au Palais. Il ne se rebuta point: il importuna, il consentit même à perdre la vie, s'il ne guérissoit pas le Prince, & enfin il fut admis à la Cour. Alchaman (c'est le nom de l'Etranger) n'eut pas plutôt examiné les yeux du Caliphe, qu'il déclara que sa maladie étoit causée par un Lezard, dont le soufle vénimeux avoit corrompu le sang du Monarque. Il tira en même-tems de sa pôche une fiolle, dont il fit prendre au malade quelques gouttes dans de l'eau pure. Abeiran se trouva bientôt soulagé. Le délire le quitta sur le champ, sa couleur revint peu-à-peu, & tout le feu de sa jeunesse sembla se rallumer dans ses veines. Le Caliphe, après avoir raconté à son Médecin l'aventure qui l'avoit attaché au Lézard, le pria

de rester auprès de lui, & d'accepter un logement dans le Palais de Bagdad. Il ajouta, que, puisqu'il lui devoit la vie, il espéroit qu'il voudroit bien l'en faire jouir de la seule façon qui pouvoit la lui rendre agréable, en le mettant chaque jour à portée de lui marquer sa reconnoissance. Alchaman lui répondit modestement en ces termes :

„ Seigneur, le plaisir de faire le „ bien est par lui-même une récom„ pense qu'aucune autre n'a jamais „ égalée. Les hommes bienfaisans éprou„ vent du moins autant de joie à ver„ ser leurs dons, que ceux qui les reçoi„ vent. Si mon séjour à Bagdad m'a „ mis à portée de t'être utile, j'en suis „ déjà trop récompensé par la satisfac„ tion que j'ai de te voir bien retabli „ par mes foibles soins. La seule grace „ que j'attends de toi, est de me laisser „ sortir de la Ville, pour retourner „ dans ma solitude, où j'ai voüé tous „ mes momens à la vérité & à la sa„ gesse. Je sçai qu'au milieu de ta gran„ deur tu as toutes les vertus sociales, „ ignorées des Princes : tu fais le bon„ heur de tes peuples, & l'admiration „ de tous tes voisins. Mais autant tous

„ les autres hommes doivent recher„ cher ton amitié, autant elle est à „ craindre pour moi. Pardonne-moi la „ liberté avec laquelle j'ose ici t'ouvrir „ le fond de mon ame : c'est l'Empire „ du Philosophe, que cette précieuse „ liberté qui fait son unique ambition. „ Ton amitié seroit aussi d'un grand „ prix pour moi ; mais l'amitié ne peut „ subsister que sur deux fondemens, „ sur l'égalité des conditions, & sur „ l'unisson des esprits : la vertu même „ est sans effet dans l'amitié, si l'un „ des deux manque. Sur ce principe, „ en considérant la distance qui nous „ sépare, daigne envisager les incon„ véniens qui resulteroient de notre „ union. Tu es né pour porter le scep„ tre, & moi pour rester obscur. Le „ bien-être de plusieurs millions d'hom„ mes dépend entierement de toi, & „ & c'est pour eux que tu dois vivre. „ La solitude est mon élement, mon „ plaisir est de méditer, & je ne dois „ vivre que pour moi. Si je me fixois „ à Bagdad, pour peu que tu prisses de „ goût à ma façon de penser, ou de „ raisonner, tu pourrois négliger tes „ devoirs ; & le tumulte de ta Cour

„ effarouchant mes rêveries, feroit „ bientôt d'un être intelligent un auto„ mate comme les autres. Prince, „ vivons chacun dans notre sphere. „ Laisse le lézard dans son trou.

Le Loup, le Renard, & le Sanglier.

FABLE.

Un Loup dont la dent meurtriere étoit encore teinte du sang des troupeaux qu'il venoit d'égorger, tomba pendant une nuit sombre dans une fosse. Aussitôt qu'il connut le danger, il remplit d'affreux hurlemens les bois & les sauvages bruyeres. Des animaux qui l'entendirent, la plûpart ne pûrent cacher leur joie. Un Renard vint à passer : ami, lui dit le Loup, souviens-toi que tu me dois la vie, & que je t'ai délivré d'une troupe de chiens qui t'environnoient, pour te mettre en pièces. Hélas ! répondit l'hypocrite, je te tirerois de-là, s'il m'étoit possible ; mais si je m'approche de toi, je risque de tomber dans le trou. Résigne-toi, mon cher, à la mort : pour moi, j'ai le cœur trop serré pour en être témoin.

Adieu. Un Sanglier parut à l'instant. Le Loup, à sa vûe, fut saisi d'une juste frayeur : le Sanglier depuis longtems étoit son ennemi déclaré ; mais cet animal, oubliant son inimitié, & ne voyant que le danger du Loup, se mit tout de suite à fouiller la terre, & eut bientôt rempli le fossé. Le Loup par ce moyen se sauva, & il comprit qu'un ennemi généreux vaut mieux dans le danger qu'un ami timide.

Le Renard & le Piège.

Un vieux Renard voulant que son fils profitât de son expérience, lui disoit un jour : « Tiens, mon enfant, „ vois-tu cette neige épaisse qui cou„ vre les champs ? Eh bien, j'apper„ çois sous cette neige, aussi perfide „ qu'elle est blanche, un fer meurtrier „ destiné pour nous. Prends-y garde, „ ou tu es perdu. „ Le jeune Renard s'éloigne d'abord ; mais bientôt la curiosité l'invite à venir contempler le piège, & il s'en approche d'un pas timide. « Que je serois charmé, di„ soit-il, de voir une poule s'y attra„ per ! „ Insensiblement il s'avance,

& croyant être encore loin de la trappe, il y tombe tout-à-coup lui-même. Telle est la volupté, telles sont ses suites. On la croit bien éloignée de son cœur, & l'on dit : je ne veux que badiner avec elle, je sçaurai bien éviter ses chaînes ; mais lorsqu'on s'imagine être hors de ses atteintes, on sent déjà la punition qui la suit.

La Mouche & l'Araignée.

„ Quand quitteras-tu ton sale réduit „ ? disoit la Mouche à une Araignée qu'elle appercevoit dans son trou. " Voi quel est ton sort, & envie „ le mien. Je m'éleve jusqu'au séjour „ des Dieux, je m'assieds à leur table, „ je me rassasie d'ambroisie, & je bois „ le nectar à longs traits. De-là je vole „ auprès d'une Belle, & j'appuye ma „ bouche tantôt sur ses mains blanches „ & délicates, tantôt sur ses lèvres de „ corail. Enyvrée de toutes ces délices, je deviens ambitieuse, & mes „ aîles me portent sur le trône d'un „ Roi. Placée sur sa tête, & plus élevée que la Majesté même, je regarde avec dédain l'humble troupe des

„ Grands. Toi, toujours obscure & „ cachée, tu rampes & tu vis dans la „ poussiere. Misérable ! allons, suis-„ moi si tu peux ; je veux bien te servir de guide. „ La Mouche en finissant s'élève, & jettant un dernier regard de pitié sur l'insecte plébéïen, croit l'honorer que de le plaindre. L'imprudente n'a point aperçu les filets de son ennemie : soudain elle s'y trouve prise, & meurt étouffée entre les bras de la cruelle Araignée. Avant que d'expirer, elle eut cette leçon du vil Animal : "Voilà donc où aboutit la gran-„ deur ! Que je chéris mon obscurité ! „ Personne au moins ne me tend de „ pièges. „

MOYSE.

Poëme héroïque contenant l'entretien que Moyse eut avec Pharaon, pour obtenir de lui qu'il laissât sortir les Israelites d'Egypte. Par J. D. Michaelis.

Muse, dont les chants se sont fait entendre autrefois au pied du Liban, où regne un Printems éternel : vous qui errez sur son énorme sommet & parmi les ombres épaisses de ses

magnifiques forets de cédres, où les Echos répetent le langage des Dieux, attentifs à les écouter d'une oreille jalouse ; vous enfin qui avez osé pénetrer dans les arides deserts de la sauvage Arabie, où vos terribles accens font trembler les Lyons : faites-moi chanter avec succès celui dont les antiques merveilles remplissent encore aujourd'hui d'effroy la barbare Egypte. Forcé par l'ordre exprès du Dieu qui se montra dans le sein d'un buisson ardent, & dont même le Mont Horeb ne pût soutenir la présence, sans être enflâmé, Moyse osa enfin exécuter ce qu'il trembla d'entreprendre. Tantôt, la frayeur peinte sur le visage, il porte ses pas vers le Nil : tantôt d'un œil timide il parcoure les vastes plaines, craignant toujours de trouver le Roi qu'il cherche ; tantôt il revient sur les bords du fleuve qui reçut son berceau dans son sein. Son cœur agité, palpitant, maudit la clémence des vagues, que la multitude des Prêtres implore avec superstition, & qui devenues sensibles au sort de l'enfant confié à leur cours, cacherent l'ennemi naissant de l'Egypte, qui devoit lui annoncer ses

playes, & venger Jacob. » Funeste » Fleuve, dit Moyse, toi qui m'as porté » sur tes eaux, pourquoi, au lieu d'é» pargner mon enfance ne m'as-tu pas » servi de cercueil ? Quelle horreur ne » dois-tu pas m'inspirer, monstre à qui » Thebes sacrifie, & devant qui l'er» reur fait plier les genoux à de vils » mortels ! Je ne murmure pas contre » le Très-Haut qui m'a conservé dans » tes ondes : il m'a donné l'être, je » lui appartiens, & sur son comman» dement qui est juste, je m'expose » avec hardiesse & avec joie, pour son » peuple, à une mort inévitable. Que » ne l'ai-je éprouvé, en naissant, cette » mort, avant que de la connoître ? Mais » non, suivons les ordres du Dieu » dont j'ai vû les brulans regards en» flâmer le resplendissant mont de Sinaï. » Ce n'est que contre toi que mon sang » bouillone, vil fleuve en qui Mem» phis met toute sa confiance, qu'elle » honore comme une Divinité, qu'elle » appelle son Dieu, & qu'elle croit le » dispensateur des pluies, de sa fertilité, » de la fécondité de ses terres, & de » tous ses biens. Orgueilleuse de tes » présens, l'ingrate méconnoit les béné-

» dictions du Ciel, & te rend des actions » de grace d'une superfluité étrangere, » comme si elle étoit ton ouvrage. Les » eaux qui te nourrissent, qui t'enflent, » & qui te rendent comme une Mer, » proviennent des pluies continuelles que » Dieu seul, le Dieu du Tonnerre, ce » Dieu que j'ai vû face à face, fait tom- » ber dans l'aride Ethiopie, où le char » du tonnerre est traîné par des Che- » rubins éternels étonnés du pouvoir » de leur maître. Chaque jour les traces » de ses roues sont marquées par d'abon- » dantes pluyes qui abreuvent ton ter- » rein altéré. Grossi par des torrens » d'eau, & teint d'un limon étran- » ger, ton cours, au milieu des éclairs, » se précipite vers l'Egypte, pour en- » tretenir l'erreur d'un peuple crédule à » qui tu persuades que tu es son Dieu. » Il t'honore ce peuple aveugle, & mé- » connoit la nuée bienfaisante qui d'un » fleuve lent d'où s'exhaloient des va- » peurs pestilentielles, fait tout à coup » un fleuve bruyant dont on voit écu- » mer & fumer les liquides plaines, » par la chûte des eaux que cette nuée » verse loin de tes cataractes. Cher » Auteur de mes jours, ô Mere trop

» tendre, que n'avez-vous dans un » fragile canot exposé votre fils (aussitôt » qu'il se décela lui-même par ses cris » impatiens), vers ces terribles Cata- » ractes où vient se précipiter le Nil » du haut des rochers avec d'affreux mu- » gissemens? Plut à Dieu qu'étouffé dans » les flots rapides du Fleuve, je n'eusse » point aujourd'huy à trembler devant » le Conquérant de l'Asie, devant toi, » redoutable *Sesostris*, Hélas, c'est ma » seule foiblesse qui me fait détester la » vie. Mais je connois le Dieu qui m'en- » voye; devant lui tremblent les Py- » ramides, & les ossemens qu'elles ren- » ferment dans leurs vastes souterreins. » Qu'ai-je à craindre de *Sesostris*? Il » me menace de la mort que j'appelle » & que j'ai demandée au Nil, contre » les décrets de ma destinée. » Ainsi s'exprimoit *Moyse*, à l'aproche de *Pharaon*, tantôt levant les yeux avec beaucoup de confiance, tantôt les rabaissant avec encore plus de timidité. A l'aspect du Monarque Egyptien, son sang se glace dans ses veines; la froide terreur court par tous ses membres, à la vue du Héros qui dompta l'Asie. Un peuple nombreux, fier de son loisir, de

son abondance & de son bonheur, entouroit le Roy; toute la plaine & le fleuve en étoient couverts. Il vantoit les exploits de *Sesostris*: comment il avoit renfermé la Mediterranée dans des digues; comment des Provinces éloignées du Nil qui n'étoient autrefois que des sables brulants, étoient par le moyen des canaux maintenant fertiles, & comment il avoit ordonné à son Dieu de les arroser. On lisoit sur des colonnes les noms des Peuples qu'il avoit soumis, & qui servoient alors l'Egypte par de dures corvées, comme des esclaves. Ce n'est que par leurs mains qu'il fait cultiver ses Provinces, qu'il distribue le cours du fleuve avec des instrumens de Géométrie, qu'il éleve à ses Dieux des Temples tous décorés d'hyeroglyphes, & semblables à des montagnes. Enfin le Roi pressé par la foule qui l'environne de toutes parts, arrive à l'endroit où l'attend *Moyse*. Chaque fois qu'il visitoit l'Egypte, où le monde de *Sesostris*, la clémence & la grandeur éclatoient sur le front serein du Monarque. Ses yeux qui tournés sur ses ennemis étoient étincellans, pleins de feu, rayonnans, semblables

semblables aux éclairs, s'adoucissoient en se fixant sur ses Peuples, qui le combloient de bénédictions & le couronnoient de lauriers. On le reconnoît au front élevé qu'il porte au milieu de la multitude, comme le sommet de l'Atlas chargé de neige, & voisin des nues, se distingue des humbles monts qui sont à ses pieds, comme des nains; ou comme le Liban se démêle aisément du Mont Carmel, quand on les regarde tous deux du haut des Montagnes de Pisga. *Aaron* restoit comme immobile, lorsque *Moyse* lui dit: « Parlez, faites connoître à *Pharaon*, ce » que le Seigneur notre Dieu demande: » parlez avec plus de force que moi. » La majesté qui étoit peinte dans les regards de *Moyse*, son rustique baton de berger, la dignité de sa stature, tout ce melange imposant de grandeur & de simplicité, attiroit tous les yeux sur lui, & *Sesostris* même ne put cacher sa curiosité. « Prince, dit aussitôt le Grand Pretre, Celui qui abreu- » ve votre fleuve des eaux & des pluyes » qu'il tire de ses tresors, *Jehova* nous » envoye vers vous. Il s'est fait voir » à son serviteur au milieu d'un buisson

» ardent dont les flâmes bienfaisantes, au » lieu de le consumer, ne faisoient » que ranimer sa verdure : je viens, » encouragé par ses ordres, & comme » son Ambassadeur, vous notifier sa vo- » lonté. Voici ce que dit Jehova : *Laissez* » *faire à mon peuple un voyage dans les* » *deserts d'Horeb, pour y célébrer une* » *fête au Seigneur, & pour m'y servir.* » Ce discours de vos Dieux me charme, répondit *Sesostris*, avec un ris moqueur. « Qui est donc celui que vous » appellez *Jehova* ? Un Dieu nouveau » qu'aucun Magicien ne connoît, dont » je n'ai jamais entendu parler, & » dont on ne voit nuls vestiges tra- » cez sur les murs du sombre Sanc- » tuaire, dans aucun Temple ancien » des Dieux ? *Jehova* m'est parfaitement » inconnu, dites-lui bien cela. Les » mains de votre peuple sont destinées » aux travaux de nos fours à brique, » & non pas aux foyers des Dieux. »

„ Seigneur, repliqua le Grand Prêtre, „ le Dieu de notre Peuple, le seul vrai „ Dieu qui porté sur de noirs nuages, „ traverse le Ciel de l'Ethiopie ; ce „ Dieu createur de toutes choses, qui „ est le premier & le dernier, auquel

„ Abraham a élevé des autels, est le „ Dieu qui nous apelle à son culte. Ce „ Dieu est tout, *Pthas*, *Osiris*, *Athor* „ même ensemble. Il a crée tout l'uni- „ vers : il a fait sortir la lumiére du sein „ du ténébreux cahos, sans l'aide de qui „ que ce soit. Pere du Soleil, il dirige, „ il ordonne le cours du Nil, & il „ l'entretient par ses pluyes. Long-tems „ même avant le déluge, il a été ho- „ noré par un Peuple Saint. Rassemblez „ tout ce que disent de vos Dieux les „ bouches de vos Prêtres, tout ce qui „ est dans les profondeurs & dans les „ abimes où jamais aucun rayon du „ Soleil n'a pu penetrer, avec les ora- „ cles tirés des vieux murs des Tem- „ ples : ne divisés point ces merveilles, „ attibuez-les à un seul Dieu ; il sera „ le *Jehova* que vous dédaignez témé- „ rairement, & qui nous est apparu. „ Laissez nous donc, suivant ses ordres, „ faire un voyage de trois jours au tra- „ vers des sables, pour aller au Saint „ Mont, lui faire nos sacrifices. Ne „ nous refusez pas de servir celui qui „ protege *Memphis* & nous. Il tient „ dans ses invisibles mains, le glaive „ de tous les Peuples du monde, &

„ toutes vos victoires sont devant lui „ de foibles avantages. Quand le Dieu „ des armées ordonne que l'acier sorte „ du fourreau, toute l'Egypte devenue „ la proye des Barbares, est inondée „ de son propre sang & du notre. La „ multitude des guerriers remplit les „ deserts, & le fer qui creusoit les „ sillons est bientôt converti en armes „ tranchantes. Les peuples des climats „ glacés du Nord que le froid roidit „ comme les arbres, viendront, bouil- „ lans de fureur, mettre à feu & à „ sang votre heureux pays. La peste „ accourt & vole à ses ordres, lors- „ qu'il lui plaît de briser les chaînes „ du vent du Midy, & qu'il empê- „ che la pluye de tomber ; ce qui fait „ alors que le Nil roule nonchalam- „ ment ses ondes sur un lit de mort, „ & que ses eaux exhalent leurs va- „ peurs infectes dans vos superbes „ demeures, ainsi que dans nos viles „ cabanes. „ . . . . . . Tu me vantes beaucoup ton Dieu, dit le Roi ; ce Dieu nouveau que *Pharaon* ne connut jamais. Ne prodigue pas devant un Peuple éclairé, ton art & tes pieuses fourberies. *Phtas*, ce Dieu bien connu

des Mages, m'a seul animé ; c'est lui qui m'a toujours donné la victoire : nul esclave comme toi ne doit prononcer son nom. Va prêcher un Dieu qui n'habite que les forêts, & qui brule avec des flâmes humides ; va le prêcher aux Barbares, pour les consoler des penibles corvées qu'ils font pour le service de leurs maîtres, & pour troubler leur cervelle, jusqu'à ce que leurs ames passent dans les animaux auxquels ils ressemblent. Et toi, imposteur, qui, presque comme un Dieu, m'envoye des Prophetes, toi qui tiens un bâton de Berger, qui es-tu ? parle, miserable. . . . . . „ Cessez vos railleries téméraires, répondit alors le Prophete, que sa timidité abandonne à l'instant par le vouloir de Dieu : „ je n'ignore pas les fictions & les su- „ perstitieux délires que produit le cer- „ veau d'une tête égarée ; mais je ne „ connois qu'un Dieu, celui qui s'est „ rendu visible à mes yeux au milieu „ des flâmes sur le mont Horeb, le „ seul que toute la nature annonce. „ Que signifient tous ces noms vagues „ de divinités dont il n'y a nulle trace „ au ciel, point de preuves sur la „ terre, ni de témoins nulle part ? Un

„ seul Dieu nous a tous créés : où est „ la génération des autres ? A quelles „ créatures ont-ils donné l'être ? Cependant il est bon que vous sachiez „ que je suis le fils de *Meris*, qu'autrefois l'Egypte a compté parmi ses „ Sages, & qui a eu la connoissance „ des mysteres les plus obscurs, inscrits sur les murs sacrés. Ma famille qui est dans l'oppression, ainsi „ que ce Peuple d'esclaves qui a passé „ dans votre pays, reclame depuis longtems ses droits ; & votre royaume, „ votre fils même, se repentiront de „ les avoir opprimés. Ce peuple ne „ prend point les armes, & ce n'est „ pas lui qui m'a envoyé. Chargé des „ ordres exprès de mon Dieu, dont „ la providence a conservé mon enfance, exposée sur les eaux du Nil, „ je vous demande en son nom la liberté de mon Peuple. Le droit que „ j'invoque en sa faveur, est le pur „ droit naturel qui parle au fond de „ votre cœur, qui l'éclaire, malgré „ vous, & que vos menaces ne peuvent „ empêcher de se faire entendre. C'est „ ce droit que respectent les Scythes que „ vous avez vaincus, dont les loix „ s'étendent plus loin que ne pourront ja-

„ mais s'étendre vos armes, qui s'indigne aujourd'huy des chaînes dont „ vous accablez les Hébreux, & qui „ vous menace intérieurement. Ce peuple né libre & qui a goûté tout „ le prix de la liberté, sort d'un Israelite „ qui, pour conserver son betail, se „ rendit auprès de son frere, & à qui „ toute l'étendue de l'Egypte doit son „ salut & sa conservation. Ce fut un „ *Pharaon* comme vous, qui de son „ propre mouvement l'appella dans le „ pays de Gosen. A-t-il donc de gayeté „ de cœur choisi l'esclavage le plus dur ? „ S'est-il dévoué de lui-même à travailler continuellement à l'ardeur du „ soleil, enfoui dans la terre, sans conserver la moindre possession, & sans „ pouvoir se posseder ni soi-même, „ ni ses enfans ? Le monstre, plus cruel „ que le Crocodile dont la dent meurtriere a épargné mes jours, celui qui „ a dicté l'arrêt inhumain par lequel „ il étoit ordonné, que les fruits d'un „ amour chaste & légitime seroient „ jettés dans le fleuve, a-t-il eu l'aveu „ de leurs malheureux Peres ? Sont-ce „ vos Prédecesseurs, est-ce vous qui avez „ vaincu ce peuple étranger ? Attiré „ librement chez vous, favorisé par

„ des bienfaits, & assuré par les sermens de vos Peres, il s'étoit tranquillement soumis à la domination „ de l'Egypte. Maintenant fidele au „ Prince regnant, il oublie presque „ qu'il est sorti d'un état libre : il vous „ sert avec amour & bonne volonté. „ Jusqu'au barbare Edit de proscription, Israel elevoit ses enfans pour „ vous, pour votre Peuple. Ils suçoient, „ avec le lait de leurs meres, un sincere „ attachement pour l'Etat ; c'étoient „ autant d'otages que chaque pere donnoit à *Pharaon*, & qui augmentoient sa puissance : le plus dur Egyptien s'amusoit à laisser tomber ses „ regards sur une innocente jeunesse, „ qui le divertissoit par d'aimables jeux „ & par des badinages ingénus. Et ce „ sont ces mêmes enfans, qu'un soupçon insensé condamne à perir en „ naissant dans le Nil, parce qu'on croit „ par là diminuer leur nombre, malgré le decret du Très-Haut qui veut „ leur multiplication. Si de pareilles „ considérations peuvent vous toucher, „ ce n'est plus en qualité de Ministre „ du Très-Haut, chargé de vous intimer ses ordres, mais en qualité „ d'homme privé, que je vous réitere

„ mes supplications. Laissez agir sur „ nous ce droit qui ne peut jamais s'effacer, que le Tiran même reconnoît, qui est révéré par le sauvage „ habitant des sources méridionales du „ Nil, & qui n'est pas méconnu par „ les esprits tenebreux qui peuplent les „ sombres demeures de l'Enfer : laissez „ le prononcer dans votre cœur, qui „ par lui-même est humain & grand, „ son jugement qui sera trouvé équitable devant le tribunal de Dieu. Les „ Hebreux vous demandent la liberté „ de célebrer une fête, une solemnité „ de trois jours, ordonnée par le Dieu „ d'Israel. Soumis à tout ce que vous „ exigez d'eux, ils font vos travaux „ pendant tout le cours de l'année, & „ la rigueur de vos exactions n'excepte pas seulement le saint jour du „ Sabat. Pouvez-vous refuser à des esclaves une satisfaction si legere, & leur „ envier le loisir de goûter pendant „ trois jours un peu de douceur, tandis qu'ils se croiront trop heureux „ de continuer à vivre chez vous, dans „ un esclavage perpetuel ? Ce Peuple „ qui gémit dans l'oppression, tremble pour le succès de ses vœux, & „ craint de n'en jamais obtenir le trop

„ juste objet : c'est pourquoi Dieu m'a „ envoyé. Ainsi ce n'est pas simple- „ ment comme homme, mais comme „ Prophete, que je vous parle avec „ confiance, & que j'expose hardi- „ ment ma tête au tranchant du glaive. „ Faites mourir, si vous l'osez, ce vieil- „ lard que vous voyez sans défense ; „ mais sachez cependant que la mort „ est entre mes mains, & que de ce „ baton je puis fraper l'Egypte. . . . . . Pharaon, dans un étonnement mortel, ébranlé par les menaces du ciel, reste immobile & presque sans aucun sentiment. Sa grande ame est comme suspendue entre frayeur & la rage, entre l'orgueil du rang & l'idée d'un pouvoir superieur, qui inspire la timidité même aux heros. Telle on voit la mer agitée & soulevée par les vents, mugir de terreur & paroître en couroux contre le Ciel, lorsqu'elle est accablée du poids des nuages ; sur lesquels est assis le Très-Haut, comme dans un char : Tel encore est l'Air obscurci devant Dieu, quand il fait briller ses éclairs, & que dans les noires tempêtes, faisant éclater sa puissance, il fait tout trembler depuis les cieux jusqu'aux abimes, par le bruit affreux du tonnere, qui est son ouvrage, & l'effroy des Peuples.

ESPAGNE.

I.

Les langues vulgaires ne se perfectionnent que par la culture des lettres dont elles suivent nécessairement les progrès. Il en sera de la langue Castillane, comme de la notre. Le siecle ou, par les encouragemens, par la protection du Prince, le sçavoir, la bonne Critique, & le goût des Arts, seront portés au point où ils peuvent l'être chez une nation très-spirituelle, & par son propre génie capable de tout ce qu'elle voudra entreprendre, fixera la beauté de son langage, & sera le bel age des lettres. On dira le siecle de Philippe V & de Ferdinand VI, comme on dit le siecle de Louis XIV, & ce que le 17e. siecle a été pour nous, il paroît que le 18e. va le devenir pour l'Espagne.

L'Académie Espagnole, a fait réimprimer en 1734 à Madrid par Gabriel Ramirès, un *Traité de l'Orto-*

tographe Castillane qui contient 234 pages in 8°, sans la préface. Dès l'an 1727, cette Académie, dans l'avant-propos de son Dictionnaire, avoit publié un Discours sur l'Ortographe, qu'on peut regarder comme l'esquisse de celui dont nous allons rendre compte. Elle a travaillé depuis sur les mêmes matériaux, & elle y a joint assez d'observations nouvelles, pour former un traité d'ortographe d'une étendue suffisante & très méthodique. Ce traité parut en 1741. L'Edition en ayant été consommée, l'Académie a crû devoir en redonner une autre, augmentée & perfectionnée à plusieurs égards.

La premiere édition ne présentoit que les observations communes à l'ortographe de tous les Idiomes : celle-ci contient de plus tout ce qui est propre & particulier à l'ortographe de la langue Espagnole. Il y a aussi quelque changement dans l'ordre de ce Traité. On divise l'ortographe en deux parties, qui sont l'usage des lettres, & la Ponctuation.

Dans la premiere partie, on observe qu'il faut reconnoître trois principes, ou trois fondemens sur lesquels roulent

les regles de l'Ortographe ; sçavoir la Prononciation, l'usage constant & reçu, & la source ou l'origine des mots. On donne des regles particulieres sur chacun de ces trois principes. Selon l'Académie Espagnole, la Prononciation est un guide sur & fait loi, toutes les fois qu'elle suffit pour faire connoître comment un mot doit être écrit. Quant à l'usage, lorsqu'il est constamment établi, il peut l'emporter quelquefois sur toutes les raisons de la filiation des mots. Il est des cas, où l'on est forcé de suivre l'usage, & de supprimer dans un mot la lettre caractéristique qui prouvoit sa descendance ; mais pour peu que l'usage varie, ou soit équivoque, lorsque la source & l'origine d'un mot sont certaines, il faut leur donner la préférence. Il est toujours utile, pour la conservation d'une langue, de faire garder aux mots tout ce qui constate leur origine & leur formation. Si la langue dont ils dérivent a quelque caractere étranger à la langue Espagnole, il faut choisir une lettre de l'alphabet Castillan qui pour la prononciation soit équivalente au

caractere ; encore arrive-t-il quelque fois que l'usage autorise à écrire ces mots, suivant leur étimologie naturelle.

Comme des regles générales ne peuvent pas prévoir tous les cas, ni résoudre toutes les difficultés, à la fin de ce Traité, l'Académie Espagnole a crû devoir donner une Table de tous les termes Espagnols dont l'ortographe est douteuse. Cette table qui contient 82 pages, est de la plus grande utilité, puisqu'elle fixe la façon dont doivent s'écrire tous les mots qui souffrent quelque difficulté.

Après avoir traité dans cette premiere partie de chaque lettre de l'alphabet en particulier, on y parle de trois caracteres sur lesquels on n'avoit rien statué dans la premiere Edition. Ces trois caracteres, qui dans la Langue Espagnole méritent un examen particulier, sont le *Ch*, la double *Ll*, & l'*ñ*.

L'Academie persiste toujours à bannir entierement la cédille qui avoit lieu sous le *C*, & l'on paroît avoir deja souscrit universellement à cette décision.

L'Académie donne encore ici l'exclusion aux diphtongues *Rh*, *Th*, & *Ch*, prononcée comme *K*. Elle interdit aussi le *K* & le *Ph* prononcé comme *f*, ou dumoins elle ne les permet que dans les noms propres, ou dans ceux des des Sciences & des Arts. Elle ne fait pas plus de grace à l'*y*, dont on usoit comme voyelle dans plusieurs mots tirés du Grec & du Latin. Elle ne le tolere, que quand il sert de conjonction, (*a*) ou lorsqu'il fait une Diphtongue. Elle permet aussi de s'en servir dans les manuscrits, aulieu de l'*I* voyelle latin, quand il doit être majuscule. La premiere partie de cet ouvrage est terminée par un chapitre sur les lettres redoublées. Entre autres décisions, l'Académie regle que l'on mettra desormais une S seule dans plusieurs mots où on la doubloit : elle observe que la double *ss*, n'ayant pas en Espagnol d'autre prononciation que l'*s* simple, elle est souvent très inutile ; & qu'ainsi elle ne doit avoir lieu, que dans certains tems des verbes, dans les superlatifs, & dans quelques mots composés.

(*a*) Yen Espagnol veut dire *&*.

Dans la seconde partie du Traité, l'Académie donne de nouvelles regles sur les Accens & sur la Ponctuation. Elle introduit, comme absolument nécessaires, deux nouveaux signes qu'elle a crées : le premier est un point d'interrogation, qu'elle appelle *inverse* ; l'autre un point d'admiration aussi nommé *inverse*. Ils sont tous deux ainsi figurés : ¿ ¡. Il y a des périodes si longues, que le point d'interrogation ou d'admiration qui les termine semble déplacé. L'Académie voudroit qu'en ce cas on fit précéder la période, par le nouveau point *inverse*. N'est-ce pas donner trop de carriere aux auteurs, dont le stile est enclin à la prolixité ? N'est-il pas à craindre qu'ils abusent de ce privilege ? Cette seconde partie finit par un chapitre des abbréviations qui sont le plus en usage.

Dans cette Edition, on a fait graver toutes les lettres & tout les caracteres qui servent tant à l'Impression qu'à l'Ecriture ; & pour ne laisser rien à désirer aux sçavans, on y a joint les anciens caracteres de tous les âges.

II.

POINT de bonnes Lettres sans Critique. L'Espagne aura l'obligation au sçavant Benedictin *Dom Fijoo*, d'avoir beaucoup contribué à faire revivre dans son Pays cette importante partie des Lettres, qui s'applique à tout, est utile à tout. On a déja vû dans nos Journaux plusieurs morceaux du *Théâtre Critique* de ce modeste & sage écrivain. Nous en allons donner deux autres : l'un sur le *Purgatoire de S. Patrice*, dont la tradition fabuleuse longtems accreditée en Espagne, est tout au plus admise encore dans les Montagnes de la Galice ; l'autre sur *le Taureau de S. Marc*. On verra par ces deux morceaux, où en sont aujourd'hui les Espagnols par raport aux superstitions qu'on leur a tant reprochées autrefois. Dumoins on n'imputera plus à une Nation éclairée les erreurs populaires qui sont repandues partout plus ou moins, & qui pour avoir des objets differens, sont partout aussi ridicules que dans les pays les plus catholiques. Les Philosophes, ou soi disant tels, qui

ne vivent que de quinteſſence de raiſon, qui voudroient ne trouver dans tous les Livres, mais ſurtout dans notre Journal, que des ſaillies Philoſophiques, que de ces traits ou de ces coups de force (ſouvent très foibles), & de ces profondes penſées qui coutent moins à enfanter, qu'a lire, s'écrieront immanquablement ſur le Purgatoire de Saint Patrice. Mais notre Journal doit embraſſer toutes les matieres, ainſi que toutes les Nations, & tout ce qui poura ſervir à caracteriſer celles-ci, ou les hommes en général, ne ſera point étranger à ſon objet. C'eſt le ſens de la nouvelle Deviſe : *Humani* &c.

Dieu exige des hommes non ſeulement un culte vrai, mais encore un culte pur, d'où ſoient bannies & les erreurs qui peuvent être pernicieuſes, & les traditions incertaines. Si les hereſies détruiſent la Religion, les erreurs populaires en alterent la pureté. Le grain de l'Evangile ne fructifie, que lorſqu'il eſt ſeparé de la paille, & la paille n'eſt autre choſe que les révélations, les miracles, ou toute eſpece de merveilleux dont la vérité n'eſt pas conſtatée. La Saine doctrine a par elle même aſſés

d'énergie, pour nous conduire : tout ce qu'on y ajoute eſt ſuperflu, & les ſuperfluités ne ſont pas moins nuiſibles dans le corps myſtique, que dans le corps humain.

L'Egliſe qui a toujours ſuivi cette maxime, a défini dans le Concile de Trente, qu'il y avoit un Purgatoire, & que les ames qui y ſont retenues, ſont ſecourues par les ſuffrages des fideles, & principalement par le Saint Sacrifice de la meſſe. Ce Concile recommande aux Evêques d'enſeigner cette doctrine à leurs troupeaux, & de veiller à ce qu'il ne s'y mêle rien d'incertain, ou qui ait l'apparence du faux : *incerta item, vel quæ ſpecie falſi laborant, evulgari ac tractari non permittant.* Ce motif ſuffiſoit pour examiner le fondement de la tradition du Purgatoire de S. Patrice ; mais elle renferme plus d'une erreur qu'il eſt important de combattre.

Il y a dans le Comté de Dungall, dans l'Ultonie, l'une des Provinces Septentrionales de l'Irlande, ſur le Lac Erno, un autre petit Lac formé par la riviere de Liffer. Ce Lac renferme de petites Iſles, dont une eſt appellée

l'Iſle du Purgatoire, parce que c'eſt dans cette Iſle qu'eſt la célébre cave qu'on appelle communément le Purgatoire de Saint Patrice.

Le nombre & l'autorité des Auteurs qui appuient cette tradition, la pourroient rendre vraiſemblable ou probable au moins ; mais ils varient tant ſur les circonſtances, qu'on peut en inférer qu'il s'eſt mêlé beaucoup de fables dans cette tradition. Mettons le Lecteur à portée d'en juger lui-même.

Le plus conſidérable des Auteurs qui parlent du Purgatoire de Saint Patrice, eſt *Mathieu de Paris,* Bénédictin Anglois, qui fleuriſſoit au milieu du treiſiéme ſiécle, & qui a écrit l'Hiſtoire d'Angleterre depuis le commencement du monde juſqu'en 1259. C'eſt un des grands Hommes qu'ait produits l'Angleterre, & il étoit de ce petit nombre à qui la Nature accorde une capacité preſqu'univerſelle.

Théologien, Mathématicien, Hiſtorien, Orateur, Poëte, Peintre, Architecte, & de plus homme vertueux & zélé pour la Religion, il ſe fit aimer par Henri III. Roi d'Angleterre, & par tous les Grands du Royaume,

quoiqu'il eût oſé déclamer contre la corruption de la Cour. On peut, il eſt vrai, lui reprocher ſes fréquentes invectives contre la Cour de Rome ; & c'eſt ce qui fait dire au Cardinal *Baronius,* que ſans cette tâche ſon hiſtoire ſeroit un commentaire d'or. Quoiqu'il en ſoit, voici ce qu'il dit du Purgatoire de *S. Patrice.* « Le grand „ Patrice étonna l'Irlande par le grand „ nombre de miracles que Dieu opéra, „ par ſon interceſſion : mais pour amener ſes groſſiers habitans, à la „ connoiſſance de l'Evangile, il crut „ devoir y joindre un tableau frappant „ des peines de l'Enfer & des délices „ du Paradis. Il s'obligea même à leur „ faire voir l'un & l'autre, nonſeulement par les yeux de la foi, mais „ encore en réalité. Il n'en falloit pas „ moins en effet pour éclairer des incrédules opiniatres. Or Dieu ſeul pouvoit mettre Patrice dans le cas de „ remplir cet engagement ; & c'eſt ce „ que Patrice obtint de lui par ſes „ prieres, ſes oraiſons & ſes jeunes. „ Un jour N. S. lui apparut, le conduiſit dans un lieu deſert, & lui „ montrant une caverne ronde & obſ-

„ cure il lui dit : Quiconque entrera „ dans cette caverne avec un vrai repentir & une foi constante,& y restera „ 24 heures, en sortira purgé de tous „ les péchés qu'il aura commis en sa „ vie, & il y verra les tourmens que „ souffrent les méchans, & la félicité „ dont jouissent les bons. S. Patrice, „ sur cette promesse, se hata d'y bâtir „ un oratoire, & de faire une bonne „ enceinte autour de la caverne. Il y „ établit des Chanoines Réguliers, & il „ donna la clef de cette caverne au „ Prieur du Monastere, en lui recommendant de n'en permettre l'entrée „ qu'à ceux qui en auroient préalablement demandé la permission à l'Evêque du Diocese. Plusieurs personnes y entrerent du tems même de „ S. Patrice, & rendirent compte à leur „ retour des tourmens qu'ils y avoient „ soufferts, ou des plaisirs inéffables qu'ils „ y avoient goutés.

Ainsi s'exprime Mathieu de Paris, & voici le précis de l'aventure particuliere d'un soldat qu'il raconte fort au long. Un soldat, nommé *Œnus*, qui avoit servi long-tems sous les drapeaux d'Etienne Roi d'Angleterre &

qui avoit commis des crimes affreux, fit à son retour en Irlande de sérieuses réflexions sur les désordres de sa vie. Après s'être confessé à l'Evêque, il se détermina à subir la plus forte pénitence, pour qu'elle fut proportionée à l'énormité de ses crimes. Il résolut pour cet effet d'entrer dans la caverne de S. Patrice. A force de sollicitations, il en obtint la permission de l'Evêque. Préparé par 15 jours d'oraison, muni du pain des forts, & bien trempé d'eau bénite, *Œnus* entra dans la caverne. Après s'être enfoncé dans l'endroit le plus obscur, il se trouva dans une vaste campagne plus éclairée, où il rencontra 15 hommes vêtus de blanc. L'un de ces hommes le prévint que, lorsqu'il les auroit quittés, les Démons s'empareroient de lui; qu'ils le menaceroient & le tourmenteroient beaucoup, pour le forcer à sortir de la caverne ; & que si malheureusement il reculoit, il resteroit pour toujours au pouvoir des Démons : qu'ainsi tout dependoit du courage avec lequel il braveroit les spectacles effraians & les tourmens très-réels qui l'attendoient. Il ajoûta qu'il n'y auroit point de

détresse dont il ne sortit, en invoquant J. C. *Œnus* eut à peine perdu de vue ces 15 hommes ; qu'il fut environné de Démons qui débuterent par des hurlemens affreux & des menaces terribles. Ils le conduisirent ensuite dans plusieurs endroits où des hommes & des femmes, étoient livrés à des supplices de toute espece. Des flammes dévorantes, des Serpens, des dragons qui rongeoient les entrailles, & des corps déchirés par des crochets ardens: voila ce qu'*Œnus* vit d'abord, & ce spectacle qui lui fit la plus douloureuse impression l'auroit sans doute découragé, s'il n'eut pas été prevenu & muni du préservatif. Après plusieurs épreuves, *Œnus* parvint à la plus perilleuse de toutes. C'étoit un pont fort haut, très-long, & très-étroit qu'il falloit traverser. Ce pont étoit sur une Riviere de souffre & de plomb fondu, dont les vapeurs exhaloient une puanteur affreuse. Une multitude de Démons l'attendoient pour lui disputer le passage du pont, & l'excitoient à retourner sur ses pas. *Œnus* redoubla de confiance en Dieu, & avec sa divine recette, il s'avantura à passer le pont

Ses

Ses premiers pas étoient mal assurés; mais comme à mesure qu'il avançoit, le pont s'élargissoit en même-tems, Œnus en sortit sans malencombre. Alors toute la scene changea. Aux horreurs qui jusques-là l'avoient accueilli, succéda le spectacle d'une procession bien ordonnée d'Elus de toutes conditions, qui portoient des rameaux d'or, de riches étendarts, & des croix précieuses. Ils vinrent au-devant d'Œnus, en le félicitant de sa persévérance, & ils le conduisirent dans un lieu délicieux.

Devenere locos latos & amœna vireta,
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.

Ces bienheureux apprirent à Œnus que le lieu de douleur qu'il avoit traversé étoit le Purgatoire, où étoient les Justes morts avec la grace, mais sans avoir entierement satisfait aux peines qu'ils avoient méritées; qu'au dessous de cette région étoit l'Enfer, & que l'heureux séjour où ils se trouvoient étoit le Paradis terrestre, dont la désobéissance de nos premiers Peres les avoit fait bannir. Ils ajouterent qu'on étoit admis dans ce lieu, lors-

qu'on avoit expié ſes fautes dans les flammes du Purgatoire, & qu'ils y étoient comme en dépôt, juſqu'au tems où ils devoient paſſer dans le Paradis céleſte; mais que Dieu n'avoit révelé à perſonne le moment de cette tranſlation. Il fallut ſe ſéparer de ces bienheureux: Œnus inſtruit par eux du chemin qu'il devoit prendre pour retourner ſur ſes pas, revint ſans accident ni aucune traverſe à l'entrée de la caverne. Il y arriva dans le moment que le Prieur en ouvroit la porte, parce que les 24 heures étoient écoulées, & qu'après ce terme fatal, ſi on ne voyoit pas reparoître ceux qui avoient tenté l'aventure, c'étoit une marque aſſurée qu'ils étoient livrés aux Démons.

On peut voir cet événement dans une Comédie de *Calderon de la Barca*, intitulée, *le Purgatoire de St. Patrice*; mais le fait eſt altéré dans ſes circonſtances, Calderon ayant uſé des licences du Théâtre.

Dans l'Hiſtoire de la viſion d'Œnus il y a deux fauſſetés remarquables: la premiere conſiſte à ſuppoſer un lieu mitoyen entre le Ciel & le Purgatoire, où les ames des Juſtes ſont détenues en

attendant la vuë de Dieu. Le Pape Jean XXII, comme Docteur particulier, avoit auſſi avancé que les ames des Juſtes n'entreroient pas dans le Ciel avant le Jugement dernier. Le ſecond Concile de Lyon, & celui de Florence, ont prononcé le contraire. Le dernier même a condamné quelques Grecs qui avoient ſoutenu ce ſentiment. Il faut obſerver que l'Hiſtoire de Matthieu de Paris eſt antérieure à ces déciſions; ainſi, à cet égard, il eſt excuſable.

L'autre fauſſeté eſt de placer le Paradis terreſtre ſous la terre. Si ce n'eſt pas une erreur condamnée par l'Egliſe, c'eſt au moins une abſurdité: un Paradis ſans lumiere eſt une chimere. Or pour imaginer que le Paradis de Saint Patrice fut éclairé par un miracle continuel, il faudroit une revélation.

On place l'expédition d'Œnus à l'année 1153. Si Matthieu de Paris, & ceux qui l'ont ſuivi de plus près, ont erré ſur un fait qui avoit dû ſe paſſer depuis cent ans, quelle foi ajoutera-t-on à ce qu'ils diſent du Purgatoire de Saint Patrice, depuis l'établiſſe-

ment duquel il s'étoit écoulé déjà 700 ans.

Combien d'autres abſurdités ne découvre-t on pas dans le récit de Matthieu de Paris! Saint Patrice, ſi l'on en croit cet Hiſtorien, devoit faire voir aux Infidèles les peines de l'Enfer; & dans le fait, ce n'étoit que le Purgatoire qu'on voyoit dans la caverne du Saint. Il devoit encore leur montrer les plaiſirs du Paradis céleſte, & le Paradis de Saint Patrice n'offroit que ceux du Paradis terreſtre. Enfin Dieu n'avoit promis à Saint Patrice cette reſſource utile du Purgatoire, qu'en faveur de ceux qui réuniroient un vif repentir & une foi conſtante: ce Purgatoire ne pouvoit donc contribuer en rien à la converſion des Irlandois Payens.

Si le récit de Matthieu de Paris renferme tant de contradictions, combien celles qu'on remarque dans les Auteurs qui ont parlé de ce Purgatoire ſont-elles encore plus manifeſtes! C'eſt à Saint Patrice le Grand que Matthieu de Paris attribue cette faveur de Dieu; & cet apôtre d'Irlande fleuriſſoit dans le cinquième ſiècle. Mais la Chronique

de Brompton, Gerard de Cambrai, & Henri Knighton l'attribuent à un autre S. Patrice, poſtérieur au premier de quatre ſiècles, & qui n'étoit pas Evêque, mais ſimple Abbé. La fondation du Monaſtere des Chanoines Reguliers inſtitués par Saint Patrice, tient au reſte du récit de Mathieu de Paris, & a dû ſuivre de près la promeſſe de N. S. à ce Saint Evêque. Les Bollandiſtes, à l'article des Saints du 17 Mars, retardent l'établiſſement des Chanoines Réguliers juſqu'au douzième ſiécle. Tous ces Hiſtoriens différent auſſi dans la deſcription qu'ils font de cette caverne. Quelques-uns la diſent large, & d'autres la font ſi étroite, qu'à peine y peut-il entrer neuf perſonnes. Selon quelques-uns, on ne pouvoit y entrer qu'un à un: ſelon d'autres, c'étoit neuf à neuf que ſe faiſoit l'expiation.

Le ſilence des Auteurs qui ont écrit la vie de Saint Patrice, prouveroit bien d'ailleurs contre ſon Purgatoire: car, ſelon les mêmes Bollandiſtes, qui ont puiſé ſi exactement dans les ſources, aucun de ces Auteurs n'en a parlé.

Il nous reſte à examiner les autres deſcentes dans la caverne raportées par les Hiſtoriens. *Philippe Oſſulivan*, Irlandois, dans ſon abregé de l'Hiſtoire Catholique d'Irlande, imprimée à Lisbonne en 1621, raporte qu'en 1328, le Vicomte *de Perellos* entra dans cette Caverne, pour tacher d'y rencontrer l'ame de D. Juan Roi de Portugal dont il avoit été le favori, & il raconte de ſon voyage préciſément les mêmes circonſtances que celles du voyage d'Œnus. Deux anachroniſmes bien frapans font écrouler les fondemens de cette Fable. Oſſulivan prétend que ce fut à Benoît XIII. que Perellos demanda la permiſſion d'entrer dans la caverne en 1328. & Benoît XIII. ne fut placé ſur le throne Pontifical qu'en 1394. c'eſt-à-dire *66* ans après. Il en eſt de même de D. Juan I. Roi d'Arragon qu'on dit être le motif de la pénitence de Perellos, & qui alors n'étoit ſeulement pas né, puiſque ſa naiſſance eſt marquée en 1351. Il y a donc tout lieu de croire que ce paſſage qui a été traduit de Catalan en Caſtillan, & de Caſtillan en Latin, n'eſt que

la copie de celui qui concerne Œnus.

Les Bollandiſtes font mention d'une autre deſcente dans la caverne, qui ſe fit en 1494. Ce fut un moine Hollandois du Monaſtere d'Eymſteed qui fit le voyage d'Irlande, dans le deſſein de ſe livrer à des pénitences plus auſteres que celles qu'il avoit pratiquées juſqu'alors. Il eut de la peine à s'en procurer l'entrée, parce qu'on lui demandoit pour cela des droits trop forts & trop audeſſus de ſes facultés. Enfin il y fut admis, & il y reſta pendant toute une journée entiere.

Mais quel fut ſon étonnement de n'y eſſuyer ni incommodité, ni douleur, & de n'y voir rien d'extraordinaire. Il ne ſavoit pas, dit le Manuſcrit cité par les Bollandiſtes, que depuis que la foi étoit affermie dans ce Royaume, le miracle de la caverne avoit ceſſé; mais les habitans, pour en tirer de l'argent, prétendoient toujours que l'expiation des péchés s'y faiſoit. Le Benedictin Hollandois informa le Pape de cette ſupercherie, & ſa Sainteté donna ordre de détruire entierement la caverne. S'il y avoit quelque fondement dans cette relation, il

y a déja 8 ou 10 ſiecles que le miracle auroit ceſſé, puiſqu'il y a bien 8 ou 10 ſiecles que la Religion eſt établie en Irlande.

Les Bollandiſtes fourniſſent encore une autre preuve du peu de cas que les Souverains Pontifes faiſoient de cette tradition. On ne ſçait comment il s'étoit introduit dans une édition du Breviaire Romain de 1522. des Leçons qui contenoient la deſcription du Purgatoire de Saint Patrice, telle qu'on vient de la voir. Auſſitôt que ces Leçons parurent à Rome, le Pape expédia un Bref pour les condamner, & elles furent retranchées dans la nouvelle édition qui parut de ce même Breviaire deux ans après, c'eſt-à-dire en 1524.

Mais n'y a t'il pas eu réellement quelque caverne qui a donné lieu de batir cette pieuſe fraude? *David Roth* parle d'une caverne où l'on reſtoit pendant 24 heures, pour y faire de rigoureuſes pénitences: ne peut on pas conjecturer qu'on lui a donné le nom de *Purgatoire de Saint Patrice*, parce que ce Saint s'y ſeroit retiré pendant quelque tems, pour y pratiquer des auſte-

rités? On a vû le grand Saint Benoît dans la caverne de Sublago; S. Millan dans celle de Suſe; les Saints du Monaſtere d'Arlanza dans leurs grottes; S. Dominique dans la caverne de Segovie, & S. Ignace dans celle de Manreza.

Entre les miracles attribués à S. Patrice, on en rapporte un qui pourroit avoir donné lieu à ſon prétendu Purgatoire. Voyant un jour que les Irlandois qui l'écoutoient, reſtoient dans leur incrédulité, il fit avec un baton un grand cercle autour de lui. L'eſpace qui étoit renfermé dans le cercle s'abima auſſi-tot, & le Saint les menaça d'être engloutis dans ce gouffre, s'ils ne ſe convertiſſoient promptement. Delà peut être a-t-on répandu, que S. Patrice leur avoit montré par ce trou les peines des damnés: on aura enſuite orné la fiction, & l'on aura fait de ce trou un ſoupirail du Purgatoire toujours ſubſiſtant.

Les Anciens avoient imaginé la deſcente d'Uliſſe dans les Enfers, avéc des circonſtances aſſés ſemblables à celle d'Œnus. La grotte de Trophonius en Béotie n'étoit pas moins fa-

meuſe. Plutarque raconte l'entrée de Timarque dans cette grotte, & elle a beaucoup de rapport au voyage d'Œnus On peut donc croire que c'eſt de ces anciennes fictions, qu'a tiré ſa ſource tout ce qui s'eſt dit de fabuleux du Purgatoire de S. Patrice.

Du Taureau de Saint Marc.

TOUTE l'Eſpagne eſt inſtruite du culte qui ſe rend à S. Marc l'Evangéliſte le jour de ſa fête, dans pluſieurs bourgs & villages de l'Eſtramadure. Les circonſtances de cette cérémonie varient dans ces differens lieux ; mais voici ce qu'on en raporte le plus communément, & ce qui mérite d'être approfondi.

La veille de S. Marc, les Députés ou Marguilliers d'une Confrairie inſtituée en l'honneur de ce Saint, vont à la montagne où ſont les troupeaux : ils choiſiſſent à leur gré un Taureau, auquel ils donnent le nom de *Marc*. Ils l'appellent au nom de l'Evangéliſte, & ſi on les en croit, le Taureau oubliant ſa ferocité naturelle les ſuit tranquillement à l'Egliſe. Il y aſſiſte ſagement aux premieres Vepres, & le lendemain il ſe trouve à la Meſſe & à la Proceſſion. Après que l'office eſt fini,

il reprend toute ſa fierté, & part comme un trait pour la montagne, ſans que perſonne oſe ſe trouver ſur ſon chemin. Quelquefois c'eſt le Curé lui même qui dans ſes habits d'Egliſe va conjurer le Taureau.

La docilité de cet Animal peut-être regardée, ou comme miraculeuſe, ou comme un objet de ſuperſtition, ou comme produite par des cauſes naturelles. Si on l'attribue à la toute-puiſſance de Dieu, ce ſera un miracle ; & c'eſt bien ce que voudroient perſuader les habitans chez qui ſe paſſe la ſcene. Ils alleguent que ce miracle ne ſeroit pas ſans exemple, & qu'il en eſt que Dieu opere tous les ans pour ſa gloire & pour l'honneur de ſes Saints. Tel eſt celui que S. Grégoire de Tours rapporte d'une Egliſe d'Eſpagne, où il y avoit une piſcine qui tous les ans le Samedi Saint ſe rempliſſoit d'eau tout à coup. Il ſe faiſoit dans les Indes un autre miracle auſſi tous les ans le jour de la fête de ſaint Thomas : le Prêtre qui célébroit la Meſſe tenoit dans ſa main un rameau de palme qui fleuriſſoit à l'inſtant, & qui produiſoit des grappes de raiſin mur, dont on expri-

moit le vin qui ſervoit au Saint ſacrifice. Mais, diſent ceux qui ſoutiennent le fait du Taureau de S. Marc, voici un miracle bien plus propre à prouver la poſſibilité de celui qui eſt l'objet de ce diſcours. (Il eſt raporté dans la Chronique d'Yepes centurie 3e. année 715). Tous les ans le jour de la fête de S. Jean, Moine Bénédictin du Monaſtere de Sainte Hilde en Angleterre, & Archevêque d'Yorck, les gens du pays alloient chercher les Taureaux les plus indomptables, les attachoient bien, & les conduiſoient au tombeau du Saint. Là on leur otoit leurs liens, & ils devenoient doux comme des agneaux. Voilà donc dans des pays & dans des tems fort éloignés l'un de l'autre, une reſſemblance très frappante des effets de la toute-puiſſance divine. Revenons au miracle d'Eſpagne. Preſque tous les Théologiens Eſpagnols qui ont traité du culte de S. Marc, le traitent de ſuperſtitieux, & ne le pardonnent pas aux gens inſtruits. Choiſir un Taureau, & lui donner le nom d'un Saint, c'eſt une dériſion bien éloignée du ſerieux & de la majeſté des vrais miracles. D'ailleurs comment Dieu autoriſeroit-

il un prodige qui, non ſeulement eſt entierement inutile pour ſa gloire, mais qui tend au trouble & à la profanation du culte divin ? Car auſſi-tôt que ce Taureau eſt dans l'Egliſe, on ne fait plus d'attention au Prêtre ni à l'autel ; tout le monde & principalement la jeuneſſe eſt occupée de l'animal ; le Temple retentit des clameurs & des ris qu'excite le prétendu prodige, & le parvis ſacré eſt ſali des immondices du Taureau. N'eſt-ce pas la un miracle bien grave ? Auſſi eſt il entierement réprouvé par un reſcript du Pape Clément VIII. adreſſé à l'Evêque de Ciudad-Rodrigo, qui l'avoit conſulté ſur ce point. Le Saint Pere traite cet uſage d'abus ſcandaleux, approchant de l'Idolatrie Payenne, condamnable par le ſcandale qu'il cauſe dans l'Egliſe & par ſes pernicieuſes ſuites. En conſéquence il ordonne à l'Evêque d'abolir cette cérémonie dans tous les lieux de ſon Dioceſe, où elle étoit en uſage.

Les Peres de Salamanque condamnent auſſi cette pratique ſur les mêmes principes. Ils ajoutent ſeulement deux circonſtances qui ſentent la ſuperſtition : l'une que quelquefois le Tau-

reau n'obéit pas à la voix du Marguillier de la Confrairie, auquel cas le peuple se persuade que ce Marguillier est de race Juive. La seconde qu'après le service, les Confreres conduisent le Taureau dans plusieurs maisons du Bourg, & que si le Taureau effraié par quelque objet, ou pour quelque autre cause qu'on ignore, ne veut pas entrer dans une maison, on n'hésite point à croire que cette maison est menacée d'une calamité prochaine. J'ai entendu dire quelque chose de semblable à un homme qui en avoit été témoin oculaire près de Zamora. Le Curé étant allé lui-même avec ses habits de Cérémonie pour tirer le Taureau d'une cour où il étoit, & le Taureau n'ayant répondu aux invitations du Curé que par des mugissemens affreux & des signes de fureur, tous les habitans attribuerent la résistance de l'animal, au Curé qu'ils supposoient en péché mortel.

On dira peut-être que les suites de cette cérémonie sont des accessoires qui ne prouvent rien contre le fait: mais qui pourra penser que Dieu répete tous les ans & en plusieurs lieux, un miracle

dont le peuple abuse si grossiérement?

Le Pere *Hurtado* cherche à justifier cette pratique. Il prétend qu'une coutume immemorialle forme une présomption légitime en sa faveur. Peut-on, dit-il, taxer de superstition une pratique qui s'est conservée si longtems dans des pays catholiques & qui a été tolerée par les Prélats Ecclesiastiques & par les Inquisiteurs? La tolérance prouve-t-elle quelque chose, lorsque ce qu'on tolere est démontré condamnable par de fortes raisons? Les Supérieurs Ecclesiastiques & Civils ont souvent de puissans motifs, pour fermer les yeux sur certains abus, & on en verra plus bas un exemple. Le Pere *Hurtado* ne peut pas se dissimuler que cette pratique a été condamnée par un Bref Pontifical; mais il voudroit éluder l'objection, en alléguant que ce Bref n'a pas été expedié *ex certâ scientiâ & motu proprio*, mais seulement en vertu de la supplique & de l'information de l'Evêque de Ciudad-Rodrigo. Si l'on en croyoit le Pere *Hurtado*, presqu'aucun des rescripts des Papes qui sont dans le corps Canonique, n'auroit de force, puisque

ce ne sont pour la plûpart que des réponses aux consultations & aux questions proposées par divers Prélats. N'est-il pas évident qu'un Bref qui proscrit un culte ou une pratique, qu'il soit admis ou non dans un état catholique, fait presumer que cette pratique est condamnable? Au reste le Pere *Hurtado* finit par se soumettre à la décision du Saint siége, en protestant que ce qu'il a dit en faveur du culte de S. Marc, n'est que par forme de dispute.

Le Pere *Casnedi*, Milanois, traitant des abus qui se sont glissés en fait de religion ou de culte, cite celui du Taureau de Saint Marc. Ensuite il en raporte un autre qui est fort en vogue à Lisbonne. On a généralement dans cette ville beaucoup de dévotion à S. Corneille; mais voici l'ivraie qu'on a mêlé au bon grain. On y offre au Martir de petites cornes de cire ou d'argent, selon les moyens de celui qui fait l'offrande, & l'on est persuadé que ceux qui font au Saint ce présent, obtiennent tout ce qu'ils demandent, tandis que ceux qui ne lui présentent pas de ces petites cornes, ne peuvent

rien esperer du Ciel. Voilà ce qui se passe & ce qui se tolere dans une grande ville policée, sous les yeux d'un Archevêque, & d'un Tribunal de l'Inquisition. Le Pere *Casnedi* parle de ce fait avec certitude, puisqu'il a demeuré longtems à Lisbonne, où il étoit Qualificateur de l'Inquisition, & où il a fait paroître en 1719. son ouvrage intitulé *Crisis Theologica*.

Il faut maintenant discuter le fait du Taureau en Philosophes. Le Pere de *Saint Thomas* qui est entré dans cette question, convient que l'on peut avec de certaines pierres, avec quelque herbe ou quelque liqueur, dissiper la férocité d'un Taureau; mais il prétend que de la façon dont le prodige s'opere ici, ce ne peut pas être un effet naturel. 1°. Parce que ce n'est que le jour de S. Marc qu'il arrive, & que si c'étoit par quelque secret connu, il pourroit avoir lieu tous les autres jours. 2°. Parce que les gens du pays n'emploient d'autre moyen pour adoucir l'animal, que l'invocation de S. Marc. Mais en croirons-nous ce Religieux à si bon marché? Nous ne tenons ces circonstances que de ceux même qui

ſont intereſſés à accréditer le miracle; N'eſt-il pas évident qu'ils raconteront le fait de façon qu'on ne puiſſe pas l'attribuer à une cauſe naturelle, & ſommes nous obligés de les croire ſur leur parole ? S'il y a des moyens ſimples pour apprivoiſer & adoucir un Taureau, ce ſera un Vacher qui fera en ſecret cette opération, & on criera au miracle en dattant de l'invocation de S. Marc, qui ſera faite par le Marguillier de la Confrairie.

Elien aſſure qu'on rend les Taureaux dociles, en leur attachant le genouil droit. *Pierius Valerianus* rapporte que du tems de Clément VII, un Grec, à la vuë de tout le Peuple Romain, adoucit un Taureau de la plus grande force, en l'attachant par le genouil avec une petite corde, & qu'il le conduiſit ainſi par toute la Ville. Grillandus raconte la même choſe d'un autre Grec du tems d'Adrien VI : peut-être eſt-ce le même ? Il eſt vrai que Grillandus, homme crédule & adonné à la magie, voudroit inſinuer que la corde avec laquelle on attachoit ce Taureau, étoit faite ſelon les regles de la Magie. Mais quelle apparence qu'un Magicien ſe fût donné pour

tel à Rome, & qu'il eût oſé y montrer des tours de ſon Art, qui l'auroient conduit à ſa perte. Dioſcoride nous apprend que l'eau infuſée dans une plante appellée *Onagra*, adoucit les bêtes feroces auxquelles on en fait boire. Peut-être eſt-ce là le ſecret dont on uſe en Eſtramadure ? C'eſt du moins la conjecture de *Laguna*, Commentateur de Dioſcoride, qui appuye le ſentiment de ſon Auteur, de celui de Théophraſte, & voici ſes termes.

„ L'Onagra a une odeur ſi vineuſe,
„ & participe tellement de la nature
„ du vin, qu'elle anime & rend furieux
„ les animaux les plus paiſibles. Elle a
„ en même-tems la propriété de refroi-
„ dir & de calmer les animaux qui
„ ſont furieux, en leur procurant un
„ doux & profond ſommeil. Auſſi y
„ y a-t-il pluſieurs endroits en Eſpagne,
„ où la veille de Saint Marc on choiſit
„ un Taureau des plus fiers, on l'ennivre
„ avec du vin très-fort, dans lequel on a
„ fait infuſer de cette plante, & on ne
„ lui donne rien autre choſe à manger
„ ni à boire. On le reduit tellement de
„ cette façon, que le lendemain la
„ jeuneſſe en vient à bout, & le con-

„ duit à l'Egliſe avec des rubans. L'ani-
„ mal ennivré tombe de ſommeil pen-
„ dant l'office, & ſe laiſſe mettre tant
„ de bougies qu'on veut dans les cor-
„ nes. C'eſt cependant le même animal
„ qu'on n'auroit pas la veille oſé appro-
„ cher, & qui ſera tout auſſi terrible,
„ lorſqu'il aura cuvé ſon vin. „ L'autorité de Laguna doit faire d'autant plus d'impreſſion, que ce Docteur avoit étudié à Salamanque, où il avoit été à portée de s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit dans l'Eſtramadure, qui n'eſt pas éloignée de cette Ville. On peut attaquer ſa conjecture, en diſant que ſi l'on ennivroit ce Taureau, il ne pourroit pas faire le chemin de la montagne, & qu'on le verroit chanceler à chaque pas. Il eſt tout auſſi difficile d'imaginer que l'ivreſſe du Taureau ceſſe préciſement à la fin de l'office ; mais ſans doute il y a du plus ou du moins dans ce qu'on débite à ce ſujet. Peut-être ne donne-t-on pas au Taureau une aſſez grande quantité de vin, pour l'étourdir tout-à-fait : peut-être auſſi ne revient-il entierement de ſon ivreſſe que deux ou trois heures après que l'office eſt fini. Quoiqu'il en ſoit,

il eſt certain qu'on diſpoſe auparavant ce Taureau Il ſe peut que les Vachers du Pays élévent des veaux qu'ils accoutument de bonne heure à ſuivre quiconque leur fait certains ſignes. C'eſt ainſi qu'un Payſan d'Auñon, lieu de l'Algarrie, avoit dreſſé de longue main un Taureau à venir à lui toutes les fois qu'il lui montroit ſa manche, parce qu'il lui donnoit ſouvent du ſel dans cette manche. A cela près, ce même Taureau étoit auſſi ſauvage que les autres. Il n'y a pas long-tems que vers *Xeres de los Cavalleros*, un Prêtre avoit accoutumé un Taureau à ſouffrir la ſelle & la bride, & à ſe laiſſer monter, de ſorte que ce Prêtre s'en ſervoit ordinairement pour faire ſes voyages. On l'a vû plus d'une fois dans les rues de Xeres ſur ce Taureau, qui hors de la préſence de ſon Maître, étoit tout-à-fait intraitable. Il eſt vrai qu'enſuite il en a couté la vie à ce Prêtre, qui fut tué par ſon Taureau, en voulant l'empêcher d'approcher d'une Vache ; mais cet accident ne peut être attribué qu'à la paſſion effrénée de l'animal, qui l'emporta ſur l'habitude. Il n'eſt pas beſoin d'apporter d'autres exemples

pour prouver que les Taureaux ſont diſciplinables à un certain point. J'étois, continue Dom Fijoo, très-convaincu depuis long-tems que le merveilleux du Taureau de Saint Marc n'avoit d'autre ſource qu'un peu de preſtige ; mais pour mieux m'en éclaircir, j'écrivis à un de mes Confreres, Docteur de Salamanque, qui demeure depuis 20 ans dans cette Ville, & qui joint à un bon eſprit un grand amour de la vérité. Voici quelle fut ſa réponſe. „ Quant au Taureau de Saint Marc, „ j'en ai entendu parler en deux occa- „ ſions à des témoins oculaires. L'un „ étoit Prieur Bénédictin de Zarzo- „ ſillo, près de Ciudad-Rodrigo. Il „ me dit que le Taureau qu'il avoit vû „ étoit un Bœuf fort tranquille, & qu'ou- „ tre cela on le conduiſoit avec tant „ de ſoin & de précaution, qu'il étoit „ impoſſible qu'il fît mal à perſonne. „ L'autre, qui étoit Chanoine, me dit „ que c'étoit une cérémonie pitoyable ; „ qu'au reſte il étoit perſuadé qu'on „ apprivoiſoit de bonne heure un Veau, „ & que c'étoit là le fameux Taureau „ qui cauſoit tant d'étonnement. „

On comprend dès-lors aiſément

comment il arrive que le Taureau n'obéit pas toujours à l'invocation, & comment il lui prend quelquefois des quintes, ſoit dans l'Egliſe, ſoit même à la proceſſion. Un jour, dans le Village d'Almendralejo, entre Merida & Xeres, le Taureau devint tout d'un coup furieux, renverſa la Chaſſe de l'Evangeliſte, ſe fit jour à travers la foule, & regagna la montagne, ſans attendre que l'office fût fini : il ne fit cependant mal à perſonne. Les Peres de Salamanque rapportent un autre événement plus funeſte, puiſqu'il y eut quelques aſſiſtans de tués, & beaucoup de bleſſés. Quand ces malheurs arrivent, c'eſt ſans doute que le Taureau n'eſt pas aſſez diſcipliné, ou que ceux qui ſe mêlent de le conduire n'entendent pas bien cette manœuvre. Lorſque l'accident d'Almendralejo arriva, c'étoit la premiere fois qu'à l'imitation de leurs voiſins, ils faiſoient l'eſſai de cette pratique, & c'eſt apparemment ce qui leur fit manquer leur coup. Quelque bien inſtruit que ſoit un Taureau, il peut encore faire du déſordre, parce que ſon imagination peut être frappée par quelque objet. Chacun de

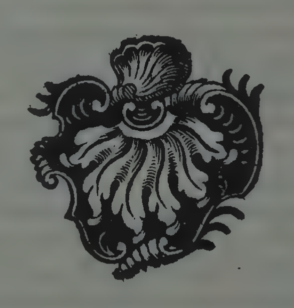
ces animaux eſt affecté diverſement : tel objet ne fait aucune impreſſion ſur l'un, & effarouche l'autre ; cela dépend du méchaniſme du cerveau.

Quant au retour de l'animal au troupeau, on peut l'avoir habitué à partir promptement ſur quelque ſignal qu'on lui a rendu familier, en le frappant immédiatement après ce ſignal. Peut-être auſſi le bleſſe-t-on imperceptiblement, ſans que les aſſiſtans s'en apperçoivent, & cependant de maniere à lui rendre l'avis ſenſible.

Il y a de même aſſez d'apparence que les Taureaux qu'on conduiſoit au ſépulchre du Saint d'Angleterre, étoient adoucis par des moyens auſſi naturels. La Chronique dit qu'on les attachoit : peut-être les ſerroit-on ſi fort, qu'ils arrivoient à l'Egliſe très-fatigués par ces ligatures, & quoiqu'on les leur ôtat, il pouvoit en reſter une telle impreſſion de douleur, qu'ils n'étoient pas en état de marcher ; de ſorte qu'on prenoit leur engourdiſſement pour l'extinction de leur férocité.

Enfin dans les queſtions critiques ; voici la regle que l'on doit ſuivre. Toutes les fois qu'on peut attribuer raiſonnablement

nablement & probablement un effet quelconque à une cauſe ordinaire & naturelle, il ne faut pas en chercher une ſurnaturelle, encore moins lorſque l'Egliſe a décidé contre le merveilleux qu'on voudroit y mêler. Ainſi, conclut Dom-Fijoo, *cauſa finita eſt : utinam finiatur error.*



NOUVELLE ESPAGNOLE

Tout se paye à la fin.

III

DAns le tems que la Cour du Roi Catholique Philippe III. étoit à Valladolid, au milieu d'une des plus rigoureuses nuits du mois de Decembre, il sortit d'une maison de jeu, un très aimable Cavalier de Madrid. Le jeune Castillan, en traversant une rue pour s'en retourner à son hotellerie, vit ouvrir la porte d'une maison, & rouler aussi-tôt comme un paquet blanc, qu'on jettoit dehors avec violence. La porte ayant été refermée à l'instant, il entendit sortir du paquet une voix étouffée qui put à peine articuler ces mots : » Ingrat, pouvez-vous être » sourd à mes plaintes ? pouvez vous » voir couler mes pleurs sans pitié ? » Don Garcie (c'est le nom du Cavalier) ne pût distinguer la voix d'une femme, sans être touché de compassion ;

& s'approchant de cette personne qui ne pouvoit se relever de sa chute, il lui offrit ses services. Au peu de clarté que donnoit la lune, il apperçut que c'étoit une femme nue en chemise, & après l'avoir couverte de son manteau, il l'aida à se relever. La Dame voyant l'embarras que lui causoit cette aventure, lui dit : Seigneur Cavalier, après m'avoir déja rendu un si grand service ne m'abandonnés pas, je vous prie ; ma vie seroit en très grand danger, si l'on me retrouvoit ici : ainsi voyez à me chercher un azile jusqu'à demain, que je compte me retirer dans un Couvent. Je suis si nouveau venu, lui répondit Don Garcie, que je ne connois presque personne à la Cour : je ne puis donc vous offrir que ma chambre, si vous ne craignés pas de vous confier à un jeune homme & à un étranger. La Dame qui ne voyoit pas de plus grand danger que celui de rester en cet état dans la rue, crut devoir accepter cette offre. Ils arriverent avec beaucoup de peine à la maison de Don Garcie. En y entrant le Cavalier jetta les yeux sur sa nouvelle compagne, dont la beauté lui fit une

impression qu'il ne fut pas maître de cacher : elle paroissoit avoir environ 24 ans. Si Don Garcie n'avoit écouté que le désordre vif & soudain que la vue de cette charmante personne porta dans ses sens, il auroit mis tout en usage pour pousser sa bonne fortune : mais il se rappella tout à coup ce qu'il devoit à la confiance qu'on venoit de lui temoigner, & il fit taire ses désirs, pour suivre ce que la raison & la générosité lui dictoient. Il crut dabord que le plus pressé, étoit de procurer du repos à la belle inconnue : il lui abandonna son lit, & se retira chez un voisin, sous prétexte qu'il avoit perdu la clef de son appartement. Le reste de la nuit lui parut d'une durée insupportable, tant il étoit épris fortement, & plein de sa nouvelle passion. A ces dispositions se joignoit un ardente curiosité de sçavoir les avantures qui avoient pu réduire cette Dame à l'extrêmité où elle se trouvoit. Dès qu'il fut jour il entra chez elle : il trouva qu'elle avoit peu dormi & beaucoup pleuré. Elle lui demanda si par hazard il étoit sorti de chez-lui, & Don Garcie lui répondit que l'impatience

de la voir ne lui avoit permis de se livrer à aucune autre occupation, & qu'il la suplioit de ne pas lui laisser ignorer plus longtems le sujet de ses peines. La Dame ne voulut pas differer de satisfaire à son empressement, & commença de cette maniere.

Mon nom est Léonore : je suis née en cette ville de parens aussi riches que nobles, & le malheur qui accompagne la beauté, est né avec moi. J'ose convenir que je suis belle, d'après toute la ville qui m'en flatte. Dès que je fus parvenue à l'âge où notre sexe commence à songer qu'il est fait pour plaire, il se presenta bien des soupirans que mes charmes encore plus que ma fortune, qui passoit pour considérable, sembloient attirer. Deux freres, tous deux Chevaliers d'Alcantara, se distinguerent entre tous les autres par la considération personnelle qu'ils méritoient à tous égards. Je connoissois si peu l'amour, que je laissai à mes parens le soin de choisir entre ces deux freres ; & ils préfererent l'ainé qui s'apelloit Don Pierre. Don Louis, son cadet, étoit sans-doute celui qui m'aimoit le plus, puisqu'il fut le plus malheureux. Ce n'est

pas que Don Pierre ne parut ſentir ſon bonheur : du moins j'eus lieu de m'en flatter par ſes empreſſemens & par ſa conduite. Je jouis pendant 8 ans des douceurs d'un mariage heureux & tranquille. Je n'avois à eſſuyer que les importunités de mon beau-frere, qui continuoit à me rendre des ſoins, quoi qu'il ne dut rien en eſperer, puiſque j'étois unie à ſon frere. J'emploiai toute ſorte de moyens pour eſſayer de le guérir, juſqu'à le menacer d'inſtruire mon mari de ſa folle ardeur. Don Louis paſſoit ainſi ſes jours, tantôt accablé de triſteſſe, tantôt plus tranquille ; mais toujours également amoureux, ſans autre reſſource cependant que le plaiſir de me voir & de converſer avec moi : ce que je ne pouvois empêcher, à cauſe du lien qui nous uniſſoit & du voiſinage de nos maiſons qui lui fourniſſoit continuellement de nouveaux prétextes pour me voir. La Cour vint alors en cette ville, & mes malheurs vont commencer. Un Portugais nommé Don Gaſpard, vint ſolliciter à Valladolid la récompenſe de pluſieurs années de ſervice dans les guerres de Flandres. L'oiſiveté

étant l'état naturel de ces ſolliciteurs de Cour, il chercha à s'introduire dans les maiſons, où il y avoit des aſſemblées de Dames ; & comme il déſiroit d'y trouver un objet auquel il put adreſſer ſes vœux, ce fut ſur moi que tomba ſon choix. Ce qu'il n'enviſageoit d'abord que comme une diſſipation, devint ſon affaire la plus ſerieuſe, & ſon goût pour moi prit bientôt le caractere de la plus forte paſſion. Sans avoir les talens que donne une éducation diſtinguée, il avoit tous les agrémens qu'il eſt poſſible à la nature de répandre ſur un mortel. Auſſi ne lui fallut-il qu'une heure, pour m'ôter toute ma tranquillité, & pour m'inſpirer un amour auſſi violent que le ſien. Sa figure eſt encore gravée dans mon cœur & preſente à mon imagination, dans ce moment même où je ſuis ſi prodigieuſement éloignée du bonheur dont je jouiſſois, avant que de l'avoir connu. Ce ſont les femmes qui nous approchent, dont la vertu d'une jeune perſonne reçoit les plus dangereuſes atteintes : ce fut auſſi ma femme de chambre qui s'interreſſant à ma foibleſſe, ſe chargea de conduire l'intrigue & qui favoriſa le commerce de

lettres que nous avions reglé entre nous en, attendant les occaſions. Mon mari, par ſimple inclination, étoit ſans ceſſe comme attaché à mes pas, & ſes aſſiduités deſoloient de plus en plus Don Gaſpard. De mon côté je les ſentois encore plus durement que lui ; parce qu'il n'y a pas de plus grand malheur pour une femme qui aime, qu'un pareil eſclavage. Le Mari qui le mérite le moins eſt l'objet le plus odieux pour elle. Plus mon amour prenoit de forces, plus ma vertu m'abandonnoit, & Don Gaſpard étoit en état de juger de mes diſpoſitions, par mes lettres. L'amour s'y déguiſoit d'autant moins, qu'il étoit délivré de la retenue, qui eſt le fruit de notre éducation. Nous eumes pourtant dans l'Egliſe quelques entrevues, où par de tendres épanchemens nous nous dédomageames un peu des rigueurs de notre ſituation.

Enfin je ne pus voir ſouffrir plus longtems mon cher D. Gaſpard, ſans me croire obligée de lui accorder, pour tant de peines & de tourmens, quelques momens de ſatisfaction. Mon

mari, ſans être jaloux, n'en étoit pas moins incommode, & je n'aurois jamais pû trouver l'inſtant favorable où tous mes vœux aſpiroient, ſans l'heureux hazard que me procura ſans doute l'amour. On propoſa à mon mari une partie de chaſſe qui devoit l'éloigner pendant trois jours, & il l'accepta. La confidente de nos amours avertit D. Gaſpard de ſe rendre le ſoir chés moi par la petite porte de mon Jardin. De mon côté, ſous prétexte de la chaleur, je fis mettre un lit dans ce jardin même. Je me défis bientôt de mes femmes, & je ne gardai auprès de moi que celle qui avoit mon ſecret, encore devoit-elle, à l'arrivée de D. Gaſpard, me laiſſer ſeule avec lui combattre pour mon honneur, ou plutôt, pour mieux aſſurer ſa défaite, & faire triompher l'amour.

Mais on vint tout à coup me dire, qu'un accident ſurvenu à un des chaſſeurs avoit fait rompre la partie, & que mon mari revenoit. Je regardai comme un grand bonheur que D. Gaſpard ne fut point encore arrivé ; & dans la crainte qu'il ne s'expoſat mal à propos, je fis fermer la porte du

Jardin, persuadée que ne la trouvant pas ouverte, comme nous en étions convenus, il se retireroit & se payeroit de raison, par rapport à un accident imprevu. Mon mari vint aussi-tôt me trouver avec l'empressement d'un amant. Il approuva le choix que j'avois fait du jardin, pour y passer la nuit, & il remplit auprès de moi la place que mon cœur avoit destinée à D. Gaspard. Celui-ci, à l'heure marquée, ne manqua pas de venir. Lorsqu'il vit que l'espérance à laquelle il s'étoit agréablement livré, le trompoit, la jalousie s'empara de son ame : il crut que je donnois à d'autres les momens qui lui étoient destinés. Pour s'en éclaircir, il franchit les murs du Jardin, parvint jusqu'a l'endroit où nous étions couchés, & crût s'être bien assuré que j'étois avec quelque amant, sans pouvoir distinguer, ni même soupçonner que c'étoit mon mari. La fureur qui l'aveugloit lui fit d'abord tirer son poignard, pour tuer son rival. Mon mari par bonheur fit un mouvement qui le fit reconnoître par D. Gaspard. Alors il passa de mon côté, & voyant que mon mari s'étoit rendormi,

il profita de son sommeil, pour troubler le mien. Tremblante de sa temerité, je le conjurai par signes de ne pas m'exposer d'avantage, & de s'en aller : il voulut bien faire cesser mes allarmes, & il partit après avoir pris sur mes levres un baiser, foible dédommagement des plaisirs qu'il s'étoit promis, & que je lui reservois.

Le peu de succès qu'avoit eu notre premiere entreprise, m'effrayoit toujours, & ne m'encourageoit point à en faire de nouvelles. Notre confidente qui protégeoit D. Gaspard, me représentoit continuellement les obligations que m'imposoit l'amour dont je brulois pour lui. Vaincue par ses instances & par ma foiblesse, je consentis enfin qu'il fut introduit dans la maison vers le soir, & je promis qu'aussi-tôt que mon mari seroit endormi, je passerois dans la chambre de cette fille, où D. Gaspard devoit m'attendre. Je feignis une indisposition, & j'obligeai mon mari de se coucher. Je me préparois à aller joindre mon amant, lorsque j'entendis des cris redoublés qui m'apprirent que le feu étoit à notre maison. Je fus si effraiée du danger, que je

perdis connoissance. Dans le trouble où étoit toute la maison, mon amant se retira sans être apperçu, & il m'écrivit le lendemain la lettre la plus touchante sur les contretems qui troubloient toujours son bonheur. Quelques jours après, nous reprimes le projet que l'accident du feu avoit fait échouer. Le malheur voulut encore qu'un ami de mon mari qui s'étoit battu, vint se refugier dans notre maison, & les portes en furent fermées avec soin. D. Gaspard, ne pouvant entrer par la porte, proposa à ma confidente de le faire passer par une fenêtre qui n'étoit pas grillée, parce qu'elle étoit si petite qu'on n'avoit pas cru qu'il fut possible d'y passer. En effet lorsque D. Gaspard essaya d'entrer par cette fenêtre, & qu'il y eut passé la moitié du corps, il ne put pas faire entrer le reste, quelque effort qu'il fit pour y parvenir. Il ne put pas non plus retirer la partie du corps qui étoit déja engagée, & ma femme de chambre fut obligée d'aller chercher du secours, pour débarrasser D. Gaspard qu'elle fit passer pour son amant. Cela ne se put faire, sans allarmer les

autres domestiques, qui le prenant pour un voleur allerent avertir mon mari, & mirent toute la maison en rumeur. Cependant D. Gaspard étoit délivré, & on vint me l'aprendre. Resolue en ce moment de le recompenser de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je fis courir après lui, & on le ramena.

J'allois à l'instant lui prodiguer les faveurs qu'il sembloit n'avoir que trop achetées par tant de dangers & par tant de peines, lorsqu'on vint nous dire que mon mari rentroit, & avec tant précipitation, qu'il ne pouvoit manquer de nous surprendre. Tremblante & troublée, je n'eus que le tems de faire cacher D. Gaspard dans un coffre qui étoit dans la chambre. Mon mari s'arreta deux heures avec moi, sans que je pusse réussir à le renvoyer, sous quelque prétexte que ce fut. Enfin j'en fus délivrée, & je me croyois enfin à l'abri de toute sorte de revers, lorsque voulant mettre en liberté D. Gaspard, je le trouvai sans mouvement, sans respiration. Ma femme de chambre qui entra, témoin de ce malheur, en fremit. Nous nous deman-

dions toutes éplorées ce qu'il y avoit à faire, sans pouvoir nous déterminer à aucun parti. Pour surcroît d'embarras, D. Louis mon beau-frere arriva dans ce terrible moment. Vous vous rappellez bien l'amour qu'il m'avoit de tout tems marqué : j'étois toujours l'objet de ses coupables désirs.

Reduite au désespoir, je ne vis pour moi d'autre ressource, que celle de réveler cet affreux mistere à D. Louis. Après lui avoir raconté ce qui avoit précédé l'évenement du jour, je lui dis : » D. Louis, vous êtes gentilhomme, & capable par conséquent d'un » procédé généreux : je vous proteste » devant Dieu, que je n'ai encore offensé mon mari que d'intention, & que » plusieurs contretems ont jusqu'ici mis » son honneur à couvert. Cependant » je ne merite plus de vivre : si vous » voulez ma mort, versés tout mon » sang, je le verrai couler sans regret, » & vous vangerez votre frere ; sinon, » secourés moi dans l'occasion la plus » essentielle de ma vie. «

D. Louis, sans demander d'autre explication, fit enlever le coffre, & le fit porter chés un de ses amis. En retirant

D. Gaspard du coffre fatal, on reconnut qu'il n'étoit pas encore mort, & par les promts secours qu'on lui donna, on le rappella à la vie. Mais il pensa la perdre une seconde fois, lorsqu'ayant repris l'usage des sens, il reconnut D. Louis, qui lui parla en ces termes : » D. Gaspard, vous me connoissés sans » doute pour le frere de celui que » vous avez offencé ; quoique vous » n'ayés pas consommé l'injure, vos in» tentions n'en mériteroient pas moins » le chatiment dû à un attentat qui » me regarde autant que lui. Mais je » vous jure par cette croix que je por» te, que si j'apprens que vous conser» viés la moindre liaison avec Dona » Léonore, ma belle sœur, ou seulement » que vous passiés par sa rue, j'en tire» rai la vengeance la plus éclatante : je » veux bien la differer aujourd'hui, » parce que cette malheureuse femme » s'est confiée à moi. « D. Gaspard fit les plus laches soumissions à D. Louis. Il lui jura qu'il ne penseroit plus à moi, & qu'il ne me reverroit jamais. Il lui tint en effet si bien sa parole, qu'il ne pouvoit plus entendre prononcer mon nom sans horreur.

Quelque curiosité que j'eusse d'être instruite au moins de son sort, je m'abstins de m'en informer à D. Louis, qui ne m'auroit pas pardonné l'intérêt que j'aurois marqué prendre à sa personne. Mais j'envoyai Laure, notre confidente, chez D. Gaspard : il n'étoit plus chez l'ami de D. Louis, & dans le moment même il quittoit l'appartement qu'il avoit occupé dans mon voisinage, pour en prendre un dans un quartier plus éloigné, afin de remplir ses engagemens avec D. Louis. Dès qu'il vit Laure, il lui fit les reproches les plus sanglans de la perfidie avec laquelle il supposoit que je lui avois tendu un piège, pour le faire périr. Laure interdite & confuse voulut inutilement le desabuser : il la renvoya, sans vouloir l'entendre. Cependant elle le fit suivre, pour sçavoir sa nouvelle demeure, & elle revint me porter par son récit le coup de la mort.

D. Louis de son côté contribuoit à rendre mon sort encore plus triste. Ce qu'il sçavoit de mes foiblesses, l'authorisoit à m'importuner de son amour. Persécutée continuellement par un homme que je détestois, au désespoir d'être

abhorrée par celui que j'aimois si tendrement, je ne pûs longtems résister à la violence de ces mouvemens opposés, & je tombai dangereusement malade. Mon mari trembloit de me perdre : il ignoroit mes égaremens, & s'abandonnoit à toute sa tendresse. Les soins qu'il se donna pour moi accélererent ma guérison, & D. Louis, sûr de ma foiblesse au moins pour autrui, me livra de nouveaux assauts. Il se persuadoit que, puisque j'avois aimé D. Gaspard & qu'il m'avoit fait succomber, il pouvoit également prétendre à ma défaite. Il comptoit aussi m'effrayer par les menaces qu'il me faisoit d'instruire mon mari de mes avantures, si je persistois à lui refuser un bien dont je ne devois plus être avare. Cette seule crainte m'ébranloit au point, que j'étois quelquefois toute prête à céder ; mais l'idée d'un amour incestueux, & ma répugnance pour sa personne, venoient me soutenir contre lui. D. Louis crut devoir recourir à des moyens plus sûrs & plus prompts. Nos maisons étoient voisines, & n'étoient séparées que par un mur mitoyen : il ménagea par les greniers qui se touchoient, une petite porte

de communication dont il avoit seul la connoissance. Comme c'étoit pendant l'hiver, il choisit le tems d'une nuit froide & noire, pour entrer chez moi par cette porte. Il alla dabord à l'écurie, & détacha tous les chevaux. Ces animaux se voyant libres, se répandirent de tous côtés. Le bruit qu'ils firent mit toute la maison en l'air, & mon mari qui étoit alors auprès de moi, me quitta pour donner ses ordres, & faire rentrer ses chevaux, qui dans la nuit pouvoient faire du désordre, ou se perdre. D. Louis, dans un deshabillé propre à son dessein, n'attendoit que ce moment, & il prit sa place. Que vous dirai-je! Le malheureux déguisant sa voix, & s'abandonnant à toute la fureur de son indigne passion, consomma le deshonneur de son frere qu'il devoit vanger. Après avoir satisfait sa brutalité, il me quitta pour aller voir, disoit-il, si les chevaux étoient rentrés, & il regagna son logis. Mon mari presqu'au même instant, rentra dans ma chambre, & se recoucha pénétré de froid.

Il s'approcha de moi pour se rechauffer, & ces approches le disposerent

insensiblement à en chercher de plus vives. Surprise de voir se rallumer des feux que je supposois éteints par les transports que je venois d'éprouver, je le priai de vouloir bien ménager une santé si nécessaire, pour l'intérêt même de notre amour, & de s'en tenir aux preuves recentes que j'avois de son goût pour moi. Mon mari crut que ma modestie étoit l'effet de quelque songe agréable, dont les impressions m'avoient été trop sensibles, & il voulut user de ses droits. Sa réponse me fit comprendre que j'avois été mortellement outragée, sans pouvoir éclaircir mes soupçons, ni les fixer sur qui que ce fût.

Dês que mon époux eut cessé ses caresses, il se rendormit tranquillement, & moi livrée à mes réflexions, je perdis entierement le repos. Je me levai de très-grand matin pour aller à l'Eglise. D. Louis, qui me vit sortir, s'y rendit sur le champ, & vint m'aborder de l'air le plus content du monde. En me serrant la main, il me dit: *hé, bon Dieu! vous êtes gélée*. C'étoit précisément le mot dont je l'avois accueilli la nuit précédente, & qu'il me

rendoit par galanterie. Je ne doutai plus alors qu'il ne fût le ravisseur d'un bien sur lequel il avoit moins de droit que personne, & je songeai à l'en punir. De retour à la maison, je m'occupai à découvrir la voie dont il s'étoit servi pour s'introduire dans ma chambre, & je ne fus pas long-tems à trouver la petite porte du grenier. J'employai le reste du jour à préparer ma vengeance, & la nuit même, lorsque mon mari fut plongé dans un profond sommeil, je m'habillai; je pris son poignard avec de la lumiere, & j'allai frapper à la porte de D. Louis. Je ne manquai point de prétexte, pour me faire ouvrir; je montai à son appartement, & je le trouvai fort tranquillement endormi. Aussi-tôt je lui perçai le cœur, & quoique le coup l'eût fait expirer à l'instant, j'assouvis ma rage en le criblant de blessures. Je rentrai ensuite chez moi; je pris mes bijoux, dont la valeur pouvoit bien aller à 2000 ducats, & je partis sans être entendu, ni vû de personne. Je me rendis chez D. Gaspard, qui n'étoit pas encore rentré. Son domestique, qui sçavoit notre liaison & notre rupture,

me reçut de mauvaise grace, & parut fort embarassé. Enfin D. Gaspard arriva, & dès qu'il me vit, il devint furieux. « Barbare, me dit-il, n'êtes-» vous pas contente des dangers aux-» quels vous m'avez exposé? Venez-» vous me chercher jusqu'ici, pour me » livrer encore à D. Louis votre beau-» frere & votre amant »? Ah! D. Gaspard, lui répondis-je, que vous vous trompez sur mon compte! Pouvois-je me conduire autrement dans les malheureuses circonstances où nous nous trouvions? Je vous croyois mort, ou mourant: ne devois-je pas, pour vous secourir, employer tout ce qui s'offriroit, & vous soustraire promptement mort ou vif à la vûe de mon mari? Quant à ce D. Louis que vous me croyez si cher, je viens de laver dans son sang l'outrage qu'il m'a fait en m'ôtant l'honneur par le plus indigne stratagême. C'est à vous maintenant que j'ai recours, pour échapper aux dangers qui m'assiégent ici, & pour me conduire à Lisbonne. J'ai emporté avec moi toute ma fortune & mes bijoux, pour nous mettre en état de

quitter l'Espagne. Traîtresse, repliqua D. Gaspard, voilà de quoi me confirmer dans le mépris que j'ai pour toi. Après t'être assouvie avec ton amant, tu l'as égorgé pour te débarasser de lui, & tu voudrois que je courusse avec toi de nouveaux hazards, pour te soustraire au châtiment qui t'est dû. C'est moi plûtôt qui vais commencer la punition de tes crimes. A ces mots, le cruel me dépouilla toute nue, & me frappa jusqu'à ce que je tombai sous ses coups. Alors il me jetta dans la rue, où vous m'avez trouvée & où sans vous certainement je serois morte de froid, & de la douleur dont j'étois accablé. Telle est ma déplorable histoire. Que pourrez-vous faire d'une femme qui a déjà causé tant de malheurs ?

Belle Léonore, lui répondit D. Garcie, je suis aussi indigné contre l'ingrat D. Gaspard, que sensible à vos disgraces : n'épargnez ni mes soins ni mon bras. J'embrasse dès ce moment votre défense, & je vous vengerai de D. Gaspard. Léonore pria D. Garcie de passer chez elle, pour voir ce qui étoit arrivé depuis sa fuite. D. Garcie

vit emmener D. Pierre, qu'on accusoit du meurtre de son frere sur des indices assez vraisemblables. Ce malheureux époux étoit aussi consterné de la perte de sa femme, que de l'injuste accusation qui s'élevoit contre lui. Il ne pouvoit pas douter que la fuite de sa femme n'eût été volontaire, & c'étoit pour lui une peine d'autant plus sensible, qu'il n'avoit jamais soupçonné sa vertu. De là D. Garcie passa chez D. Gaspard : il venoit de partir pour Lisbonne, sous prétexte que son pere étoit à l'extrémité. Il apprit ensuite qu'on promettoit une récompense à quiconque pourroit découvrir la retraite de Doña Leonore, & qu'il y avoit peine de mort pour ceux qui la déroberoient aux recherches de la justice. Il revint rendre compte de tout à l'infortunée Leonore. Cette épouse désolée de voir son mari si injustement accusé, vouloit s'aller remettre entre les mains des Juges. Mais D. Garcie sçut lui persuader de se retirer dans un Couvent, d'où elle pourroit travailler à la justification de D. Pierre. Elle suivit son conseil, & dans sa retraite

elle agit si éficacement tant pour son mari que pour elle-même, qu'elle obtint sa liberté & sa propre grace. D. Pierre mit tout en usage pour la déterminer à sortir du Couvent, & à revenir avec lui; mais elle n'y voulut jamais consentir, dans la crainte que ses aventures n'eussent fait sur lui des impressions qui pouroient en se reveillant lui causer un jour des chagrins. D. Pierre fut si vivement frappé de la résolution de sa femme, qu'il aimoit toujours avec la même passion, qu'après quelques mois de langueur, il mourut, & lui laissa tout son bien. Cette aimable veuve se voyant alors à portée de reconnoitre tous les services que lui avoit rendus D. Garcie, bien assurée d'ailleurs du cas que ce Cavalier feroit de sa main, la lui offrit, & en l'épousant, le mit en possession d'une fortune considérable : c'étoit tout ce qui manquoit à D. Garcie.

Peu de tems après leur mariage, un voleur de grand chemin qu'on exécutoit à Valladolid, déclara, parmi bien d'autres crimes, qu'il avoit tué & volé

sur le chemin de Lisbonne un Maître qu'il servoit, & qui avoit enlevé beaucoup de diamans à une femme qu'il avoit aimée. Ainsi l'on apprit que le Ciel s'étoit chargé du châtiment de D. Gaspard, & son exemple (comme celui de D. Louis) justifia *qu'à la fin tout se paye.*



ITALIE.

Lettre de M. l'Abbé T.... de Padoue, à M. L..

VOTRE Lettre ne m'a été remise, Monsieur, qu'à mon retour de *Fusina*, où j'ai fait pendant près de trois semaines une sorte de Villegiature. Ainsi je n'ai pas eu le tems de faire les dispositions que vous désirez que je fasse, pour me mettre en état de répondre à la confiance dont on veut m'honorer. Je me chargerai volontiers, Monsieur, de contribuer à un ouvrage où l'on se promet de donner tant de part aux Lettres Italiennes, un peu négligées, ce me semble, en France. Mais je ne prendrai datte avec les personnes pour qui vous vous interessez, que quand j'aurai fait un butin littéraire digne de leur Journal, & qu'en Abeille diligente j'aurai ramassé cire & miel, ou de l'utile & de l'agréable ensemble. Je ne veux pourtant pas que ma lettre vous par-

vienne entierement vuide, *sine Symbolâ*. J'ai trouvé dans une Bibliotheque de campagne un Manuscrit qui surement est moderne, mais dont le seul nom de l'Auteur me paroît connu. C'est un petit Roman Pastoral où j'ai crû m'appercevoir qu'on a cherché principalement le goût de *Longus* (1). Vous verrez beaucoup mieux que moi l'usage qu'on en poura faire, & je vous l'envoye, pour en disposer de la maniere dont vous jugerez à propos. Je joins ici quelques Notices d'Ouvrages dont je n'ai vû nulle trace dans les Journaux Etrangers que j'ai parcourus. Quoique ces ouvrages ne soyent point de la plus fraîche nouveauté, ils ne sont peut-être pas indignes d'être connus en France. Au surplus, vos Journalistes, Monsieur, en feront tel emploi qu'ils aviseront. Mais auparavant j'ai envie de vous décrire une Antiquité très curieuse, découverte il y a deux ans à *Herculanum*, & dont quelques-unes de nos feuilles ont rendu compte dans le tems.

(1) Auteur Grec du Roman connu des *Amours de Daphnis & Chloé.*

LES ruines d'Herculane, cette mine féconde d'Antiquités Grecques & Romaines; ce riche, mais avare dépôt des Arts & des Lettres, ont enrichi le Trésor de Naples d'un *Cadran solaire portatif*. Ce Cadran est rond & garni d'un manche, qui est attaché au bord du cercle, & va toujours en diminuant jusqu'à son extrémité, en forme de fiole. Au bout de ce manche dont la longueur égale à peu de chose près le diametre du Cercle, est un petit trou dans lequel est passé un anneau qui servoit sans doute à pendre le Cadran par tout où l'on vouloit. Tout l'Instrument est de métal, & un peu convexe par ses deux surfaces. Il y a d'un côté un stilet un peu long & dentelé, qui fait environ la quatriéme partie du Diametre de cet instrument. L'une des deux superficies qu'on peut regarder comme la surface supérieure, est toute couverte d'argent, & divisée par douze lignes paralleles, qui forment autant de petits quarrés un peu creux. Les six derniers quarrés qui sont terminés par la partie inferieure de la circonférence du Cercle, sont disposés comme on va voir, & contiennent les caracteres suivans,

qui sont les Lettres initiales du nom de chaque mois.

IV	MA	AP	MA	FE	IA
IV	AV	SE	OC	NO	DE

Or la façon dont sont disposés ces mois est remarquable, en ce qu'elle est évidement Bucolique, ou relative à la maniere dont labouroient les Bœufs chez les Grecs & les Latins. L'usage des Cadrans solaires dont les Romains se servoient étant très ancien, selon Censorin (1), on ne peut fixer l'age de celui-ci. « Les uns, dit cet Auteur, » raportent que le premier Cadran » qu'on vit à Rome, fut placé près » du Temple de Quirinus; d'autres » qu'il le fut dans le Capitole, & » quelques-uns, que ce fut près le » Temple de Diane sur le Mont-Aventin. Ce qui paroit assés certain, c'est » qu'on n'en avoit point encore vû, » avant celui qui fut aporté de Sicile, » & que M. Valerius fit placer sur une » colonne près de la Tribune aux Harangues. Or comme ce Cadran fait » pour la latitude de Sicile, ne convenoit plus à celle de Rome, le

(1) De Die nat. c. 23.

„ Censeur L. Philippe en fit mettre „ un autre vis-à-vis. « Pline écrit que douze ans avant la guerre contre Pyrrhus, c'est-à-dire l'an de Rome 462, L. Papirius Curſor fit placer près du Temple de Quirinus, le premier Cadran ſolaire. Il tire ce fait de Fabius Veſtalis, qui n'expliquoit ni la forme du Cadran, ni quel en étoit l'Ouvrier, ni d'où il venoit. M. Varron, ſelon le même, écrivoit qu'après la priſe de Catine en Sicile par M. Valerius Meſſala, dans le tems de la premiere guerre Punique, on plaça près de la Tribune aux Harangues ſur une Colonne, le premier Cadran ſolaire qui en fut ôté 30 ans après, parce que les lignes tracées ſur ſon plan, ne quadroient point avec les heures du Soleil de Rome, & que cependant on ſe regla pendant onze ans ſur cette Horloge. Sans diſcuter ou ces époques, ou ces faits, revenons au Cadran d'Herculane. On a déja obſervé qu'il eſt portatif : ainſi l'Horloge que le Trimalcion de Petrone avoit fait mettre dans ſa ſalle à manger, peut faire conjecturer que les Cadrans portatifs & ſuſpenſifs,

étoient en uſage dès le tems qu'écrivoit Petrone. Ce qui paroit fortifier cette conjecture, eſt un autre endroit du même Auteur, où décrivant cette ſalle à manger, il parle d'un Tableau peint ſur la porte, lequel repréſentoit le cours de la Lune, les 7 Planettes, les jours heureux & malheureux &c.

On a beaucoup gouté dans ce pays ci, un Poëme Italien, fait par un Bel-Eſprit de l'Académie des Arcades, & intitulé : *La Commedia. Poëmetto di Eubite Leontineo* &c. » La Comédie. Petit Poë» me en vers libres, adreſſé à l'Avocat » *Charles Goldoni*, célèbre Comique. » Il eſt imprimé à Veniſe chez François Pitteri *in*-8°. 1755. L'Auteur, caché ſous le nom Paſtoral ou Académique, eſt le Pere *Jean-Baptiſte Roberti*, Jeſuite, de qui nous avons un ouvrage ingénieux qui a pour titre : *La Mode, La Moda.* Voici le Plan de ce joli Poëme. Après le début, un court éloge de la campagne des environs de Veniſe, & l'invocation des Muſes, commence l'Hiſtoire de la Comédie, » qui n'ac„ quit, dit le Poëte, au milieu des „ chants informes, & des groſſiers

„ *Brouhahas* des rudes Pâtres, qui „ après avoir manié de leurs dures „ mains la faux recourbée & la herſe „ mordante, dans la riche ſaiſon, où „ la vermeille vendange répandant la „ joie de toutes parts, remplit les ton„ neaux de ſon écume dorée, yvres & „ rogues danſoient à l'entour : puis fai„ ſant un ſacrifice agreſte à Bacchus, „ répétoient en ſon honneur des Chan„ ſons ruſtiques, tandis qu'un Bouc „ barbu, victime odieuſe, immolée au „ Dieu du vin, ennemi de ſon eſpéce, „ noirciſſoit l'herbe de ſon ſang im„ pur. « (1)

Ainſi le Pere *Roberti*, ſuit le ſentiment de ceux qui donnent à la Comédie la même origine qu'à la Tragédie, » ſon orgueilleuſe & redouta„ ble rivale, qui précipite les Rois de „ leurs trônes, qui les écraſe, les met „ aux fers, & remplit les Cours de

(1) In mezzo al canto informe
E al rozzo plauſo d'iſpidi bifolchi,
Che via lanciata dalle man calloſe
La falce ad unca, e la radente marra
Ne' ricchi meſi, quando aurea e vermiglia
La vendemmia ſpumoſa allegra il voto
Capace tino e la ferrata botte;
Carolavano intorno ebri e faſtoſi

„ déſolation » (2). Le Poëte décrit enſuite les divers états de la Comédie chez les Grecs, ſes progrès, ſes viciſſitudes, juſqu'au tems que traverſant la mer d'Ionie, elle vint à Rome chez la Souveraine du monde, *all' alma ſignoreggiante Roma*, où elle conſerva ſes manieres Grecques, & ſon ancien manteau. Il paſſe enſuite à ſa décadence qui ſuivit celle de l'Empire Romain, avec lequel tomba le regne infortuné des Beaux-Arts. Après une vive peinture de la déſolation de cet Empire, déchiré par les Barbares, *d'Italia troppo per ſuo danno bella*, il fait voir comment par degrés le Royaume de France, depuis que les Arts de la Grece y furent accueillis, & enſuite l'Italie commencerent, avec une nouvelle Langue, for-

Ad un agreſte ſagrifizio, e agreſte
Ripetevan canzone à Bacco ſacra :
Celebrando novel rito ſolenne
In cui devora vittima eſecrata
Barbato capro a buon Lieo nemico
D'immondo ſangue negreggiar fea l'herba.

(2) Quell' altra ſi ſuperba e ſi temuta,
Che gli ſcettrati Re balza da i troni;
E i grava, e ſtringe con ſervil catena,
Le Reggie empiendo di lugubre doglia.

ble reste de la majesté de la Langue Latine, à former un Théâtre régulier, où l'on vit revivre l'ancienne Comédie, embellie de l'imagination des Modernes. Les meilleurs Comiques François & Italiens sont ici nommés, & chacun a son juste tribut. Il dit seulement du Théâtre Anglois, qu'il n'a point encore bien saisi l'art heureux de faire rire décemment. Il réprouve pareillement l'extravagance des Comédies Espagnoles, & ne dit rien de la Sçene Germanique, peu distinguée jusqu'a présent; » Car vous sçavés, dit» il, qu'elle heberge & l'abstraite » Mathématique avec ses ronds & ses » quarrés, & la Jurisprudence, avec » sa longue robe toute diaprée de » Testamens & de codiciles : assorti» ment peu convenable à notre Poë» sie (3) ». Le Poëme finit par l'éloge de l'Avocat *Goldoni*, qu'il représente comme le restaurateur de la bonne

(3) Perche' tu sai che colà trova albergo
E la Mathesi con suoi tondi e quadri,
E la Legge con sua prolissa cappa
Rabescata di testi e codicilli.
Ma accoglienze del par non trova oneste
La nostra Poësia &c.

Comédie, comme un Ecrivain sage, épuré, décent, qui sçait respecter les mœurs, & la Religion, sans rien faire perdre à l'esprit des agrémens dont ce genre est susceptible, & qu'il sçait tirer du fond des sujets toujours heureusement choisis.

VOICI une autre production qui contraste bien avec la précédente; c'est un Poëme en vers Martelliens (1) intitulé : *Il Tempio della Filosofia*, &c. » Le Temple de la Philosophie, par M. » *Horace Arrighi Landini*, Florentin, » de l'Académie des *Agiati* ». Cet ouvrage, où le grand Newton est fort célébré, & qui est un monument élevé à la gloire de ce Philosophe, est un *in* 8°. de 140 pages, imprimé en 1755 chez Marc Carnioni. Il avoit déjà paru à Florence & à Brescia; mais l'Auteur lui a redonné les graces de la nouveauté par des additions considérables, auxquelles on a joint les observations d'un autre Académicien connu

(1) *Martelli* est le premier qui ait fait des Vers Italiens de quatorze sillab , qu'on appelle*Martelliens* de son nom, ou Alexandrins, genre de Vers qui a peu de vogue en Italie.

parmi les Agiati sous le nom de *Leontippe*. A la tête de ce Poëme, sont des Remarques de l'Auteur sur la vie de Newton, & un morceau mêlé de vers & de prose du P. *Joseph-Marie Fioretti*, de la Congrégation des Somasques, où le Philosophe Anglois & le Poëte Italien partagent l'encens du docte Religieux. L'ouvrage en question est en trois parties. La premiere est une Exposition Théorique de la Physique Neutonienne. La seconde contient un petit commentaire sur les expériences qui établissent ce systême. Dans la troisième l'Auteur explique un songe Poëtique fait près du Tombeau de Newton, & il s'élève fortement contre ceux qui combattent l'Attraction & la Rotation de la Terre autour du Soleil, le systême des couleurs, toutes les Inductions Neutoniennes, & même la Chronologie réformée, contre laquelle on a tant écrit. Il compare le Philosophe Anglois à un rocher qui reste inébranlable au milieu des flots : « ceux » mêmes qui lui font la guerre se ser» vent de ses armes pour le combattre ». Le commentaire est ici beaucoup plus long que le Poëme, ce qui n'est pas

du goût de tous les Lecteurs. On trouve à chaque Livre de longues notes, où il y a des faits, des sentences Philosophiques, de la Biographie, de la Littérature, & des anecdotes sur des Ecrivains encore vivans. L'Auteur y annonce plusieurs autres ouvrages qu'il se propose de publier, comme un Poëme qui aura pour titre : *la Sagesse humaine*, & un *Traité des Académies anciennes & modernes*.

QUOIQU'Aristophane ait joüé Socrate, ce qu'il a fait à la vérité sous le masque dans sa Comédie des *Nues*, ce Philosophe ne paroît gueres propre à figurer sur le théâtre. Cependant un Académicien de l'Institut de Bologne & de la Société d'Olmitz, (M. François *Griselini*) vient de l'introduire sur la scene dans une Tragi-Comédie qui a pour titre : SOCRATE FILOSOFO SAPIENTISSIMO, & qui a été imprimée à Vénise, avec une Préface ou Dissertation préliminaire. L'Auteur dans ce Discours expose les motifs qui l'ont porté à composer cette Pièce, & il nous apprend qu'elle n'a point été joüée, à cause de l'absence du sieur

Gaetan Casali, Acteur comique que ses talens ont ici rendu très-célèbre. Il parle ensuite de son Héros, & raporte deux endroits d'Elien, où l'on voit que ce Philosophe fut toujours fort considéré & respecté même à Athènes, jusqu'à ce que l'Envie, (compagne ordinaire & inséparable de la vertu, que les ames viles ou corrompues ne peuvent souffrir) suscita contre lui des personnes qui gagerent le Poëte Aristophane, pour le traduire en ridicule, ce qu'il fit dans la fameuse Pièce des *Nuës*, que la malignité humaine a soigneusement conservée. Dans le Prologue qui suit la Préface, l'Art Dramatique personifié, (comme la Tragédie l'est à la tête du Théâtre de *Gravina*) ayant un pied chaussé du Cothurne, & l'autre du soc, disserte sur la différence des deux genres que la Tragi-Comédie rassemble. La Pièce de M. Griselini, & surtout les deux derniers Actes, sont une espece d'analyse de la Comédie d'Aristophane, accompagnée de sçavantes notes, où l'on trouve beaucoup de recherches.

Les Muses, comme vous voyez, Monsieur, se sont bien apprivoisées

chez nous avec la Philosophie. Nos Poëtes sont devenus Philosophes, ou nos Philosophes Poëtes. Je vais vous présenter encore un peu de Métaphysique & de la Morale distillés en vers. » *L'Uomo. Lettere Filosofiche, &c.* » L'Homme. Lettres Philosophiques en » Vers Martelliens, dans le goût de » celles de Pope, par M. l'Abbé *Chiari* ». Cet ouvrage a paru encore à Venise en un volume in 8°. de 68 pages. L'Auteur a déjà donné une Pièce de Théâtre intitulée : *Le Poëte Comique*, & des Lettres qui ont été imprimées à Modene. Mais en voulant dans ces dernieres imiter Pope de trop près, on a trouvé que ses sentimens par rapport à la Religion, aux Loix, & aux Mœurs, n'étoient pas assez reservés. Notre Poëte moral considere l'homme sous quatre différens rapports ; c'est-à-dire, relativement à l'Univers entier, à lui-même, à la société, à son propre bonheur. Il jette en passant un coup d'œil sur les ouvrages de la nature, qu'il envisage en général ; ensuite il entreprend de fixer les bornes de la raison, de la vertu & du vice. Mais on prétend que son

guide, (le Poëte Anglois) n'a pû se conduire au but, ou qu'il s'est lui-même égaré. On ne lui passe point surtout certains traits hardis qui respirent un peu trop la liberté Britannique, comme lorsqu'il compare la raison humaine à la boussole, qui n'empêche point ni la mer de soulever ses flots, ni les vents d'élever des tempêtes, & qui ne préserve point du naufrage ; ou quand il dit, qu'il n'y a point de vertu nécessaire à l'homme qui ne soit enfantée par l'orgueil ou par la honte.

Non c'e virtude in somma, di cui l'uomo abbisogna,
Che non abbia per padre l'Orgoglio, o la Vergogna.

La Critique à moins de prise sur quelques pensées qui ont cependant de la profondeur. En parlant du grand Théâtre du Monde, où chacun suivant sa condition fait un rôle, il fait cette réflexion : » Qui pourra me dire où » il y a le plus de bonheur, à être ici » simple spectateur, ou à servir de spectacle ? Tout mortel est obligé » d'être l'un ou l'autre, & le plus heu-

» reux est celui qui sçait le moins mal » remplir son emploi. « (1)

Il décrit fort poëtiquement les caracteres de l'amour, la premiere passion de l'homme. » On s'éleve toujours enhaut, » dit-il, par des degrés imperceptibles, » mais qui servent à précipiter, quiconque veut trop hâter son vol. De » l'amour de nous mêmes, on monte » à celui du souverain bien ; mais il y » a autant d'échelles que d'hommes. » Qui ne s'éleve point par elles à l'amour divin, tente un vol hardi, » dont la chute est prochaine. C'est » pourquoi le Ciel bienfaisant qui nous » porte à nous élever jusque-là, n'a » fait dans l'homme qu'un seul & même sentiment, de l'amour de soi-même & de celui des autres. Misérable humanité ! Telle est la loi qui » t'est prescrite : si tu n'aimes point

(1) Chi mi sa dir, se sia felicita migliore
Il far qui da spettacolo, o sol da spettatore !
E l'uno e l'altro à forza dee far ogni mortale ;
E quello e piu felice, che lo sa far men male.

» les autres; tu ne sçaurois t'aimer toi-
» même. » (1)

Ma Notice finira comme ces Lettres, par quelques traits qui achevent le portrait d'un Philosophe.

„ Content du necessaire, je ne de-
„ sire point ce que je n'ai point; je ne
„ me chagrine pas de perdre ce que
„ j'ai, parceque, si je le posséde, je n'en
„ suis point possédé. Je vis avec ceux
„ dont je suis connu, comme s'ils m'ai-
„ moient, & avec ceux qui me hais-

(1) Per piu scale segrete sempre si poggia in alto;
Ma per esse precipita chi farle vuol d'un salto.
Dall' amor di noi stessi al sommo amor si sale:
Ma quanti sono gli uomini, tante ne son le scale.
Chi per esse non poggia al primo amor divino,
Tenta de' voli audaci, chehanno il cader vicino.
Per questo il Ciel benefico, che là ci porta a volo,
L'amor di se, e degli altri fece nell' uomo un solo.
Misera umanita! Ecco la legge espressa:
Se gli altri tu non ami, amar non puoi te stessa.

„ sent, comme s'ils étoient morts. Tran-
„ quille & inaccessible aux impressions
„ du bien & du mal, je trouve aujour-
„ d'hui comme hier, & demain com-
„ me aujourd'hui : tous les jours me
„ sont égaux, & la nécessité de la mort
„ me fait envisager du même œil,
„ celui qui sera le dernier pour moi.
„ Je ne la cherche point en insensé;
„ & comme sage, je ne la crains point.
„ Quand elle viendra, si j'ai pu être de
„ quelque utilité dans le monde, si
„ je suis saisfait de moi-même, j'aurai
„ toujours assez vécu. (1)

(1) Pago del bisognavole, quel che non ho, non bramo;
Nè mi rincresce il perderlo, perchè se l'ho, non l'amo.
Vivo con chi conoscemi, come se amor mi porti;
Vivo con quei che m'odiano, come se fosser morti.
Tranquillo e impenetrabile, nel ben quanto nel male,
Trovo al giorno d'ieri l'oggi, e il domani eguale;
Perchè eguale la morte mi faccia il giorno estremo.
Da stolto, non la cerco : da Saggio non la temo.

Nos beaux esprits & nos sçavans, ont également bien accueilli la traduction de l'*Orlando Furioso*, en vers latins, faite par le feu Marquis *Torquato Barbolani*, des Comtes de Montaute, Lieutenant Colonel de Cavalerie, dans les Troupes du Grand Duché de Toscane. Cette traduction qui n'a paru que l'année derniere, & qui a été imprimée à *Arezzo* par *Belloti*, en beaux caracteres & en beau papier, forme deux gros volumes *in-4°*, où le Texte Italien se trouve vis-à-vis la version latine. Au commencement du premier, sont les portraits de l'Arioste & du Traducteur, tous deux assez bien gravés en cuivre. On lit au bas du dernier portrait, ces deux vers latins :

Carmen utrumque legas, poteris vix dicere lecto :
Musa Latina prior, Musane Tusca fuit ?

» Lisez les deux Poëmes : à peine en-
» suite pourez-vous dire, qui l'emporte
» du Poëte Toscan, ou du Poëte Latin ?

Quando verra, se al Mondo utile io vissi ommai,
Se di me pago io vissi, sempre ho vissuto assai.

Cet éloge n'est point outré : on en jugera par ces vers qui commencent le cinquieme Chant.

Cætera, quæ nutrit tellus, animalia vitam
Aut vivunt placidam, tranquillâ & pace fruuntur;
Aut si rixantes aliquando prælia tentant,
Femineum genus haud unquam mas provocat asper.
In mediis Ursum sequitur tutissima Sylvis
Ursa; Leæna jacet sævo vicina Leoni;
Cumque Lupo Lupa tuta manet, Taurumque Juvenca
Haud metuit. Quæ pestis atrox, quæ dira Megæra
Pectora nunc humana quatit ? Cum conjuge semper
Quandoquidem garrit jactans convicia conjux :
Os lacerum & nigro adparet livore notatum.
Ipse madet lacrymis thalamus genialis amaris,
Nec tantùm lacrymis, verum quandoque cruentis
Immaduit rivis, quos iræ insania fudit.

Tum mihi flagitii nedum reus esse videtur
Infandi, at prorsùs naturæ abrumpere leges,
Numinis & spretor, pulchram quicumque puellæ
Percutiat rabidus faciem, lædatve capillum.
Plena venenatis ac qui det pocula succis,
Vel laqueo eripiat, vel acutâ cuspide, vitam,
Esse hominem haud unquam credam, sed vallis Avernæ
Egressum ex imo humanâ sub imagine monstrum.
Hâc est credendum de stirpe fuisse latrones,
Quorum substraxit Rinaldus ab ungue puellam
Desertas raptam in valles, ne fama superstes
Ulla foret. Jamque illa suos exponere casus
Scitanti heroi, vitæ cui munera debet,
Haud renuens tremulo fari sic cœperat ore:

Immanis feritas, quâ non immanior Argis,
Aut Thebis quondam, sævis aut visa Mycenis,
Aut ubicumque feri fuit inclementia cordis
Debacchata magis, tibi nunc narrata patebit &c. (1)

(1) „ LES autres animaux que nourrit la „ terre, passent tranquillement leur vie, & ont „ toujours la paix entre eux ; ou si pour quel- „ que querelle ils se battent, jamais le mâle „ ne s'attaque aux femelles. L'Ourse suit au „ milieu des forêts celui de son espéce, avec „ la plus grande confiance ; la Lionne se „ couche impunément à côté du Lion ; la „ Louve est en sureté avec le Loup, & la „ Genisse ne craint point le Taureau. Quelle „ contagieuse rage, quelle furie transporte „ aujourd'hui les hommes ? L'Epoux ne cesse „ de gronder, & accable son épouse d'in- „ jures ? On la voit ensuite porter de tristes „ marques de sa fureur. Le lit même destiné „ au plaisir, est trempé de larmes, & non seu- „ lement trempé de larmes, mais quelquefois „ même inondé du sang qu'une folle colere „ a versé. Or quiconque est assez brutal pour „ frapper une femme aimable, quand il ne „ feroit que maltraiter ses cheveux, n'est point „ à mes yeux seulement coupable d'un for- „ fait énorme : c'est un homme dénaturé qui „ outrage le Créateur, dans son plus agréa-

Le Traducteur de l'Arioste n'a pas seulement mis le texte de *Roland furieux* en beaux vers latins, il a traduit jusqu'aux argumens de ce Poëme, jusqu'aux allégories dont la version est en prose. Ce qui surprend le plus dans ce grand ouvrage, c'est qu'il ait pû trouver du Latin, pour rendre tant de pensées & d'expressions particulieres à l'Arioste, & presque étrangeres aujourd'hui, tant de noms barbares & difficiles à plier, tant de tours fami-

„ ble ouvrage. Mais qui peut employer le „ poison, le fer, ou d'autres moyens violens, „ pour ôter la vie à une femme, je ne croirai „ jamais que ce soit un homme : je le regarde „ comme un Monstre sorti des Enfers sous un „ masque humain. De cette race sans doute, „ étoient les Brigands, à qui Renaud sçut „ arracher la jeune personne qu'ils avoient „ entraînée dans un vallon désert, pour qu'on „ n'entendit plus parler d'elle. C'étoit cette „ Belle dont le Héros qui lui avoit conservé „ la vie, vouloit apprendre les malheurs. Elle „ consentit à le satisfaire, & d'une voix trem- „ blante, elle commença son recit en ces ter- „ mes. Je vais vous découvrir des horreurs „ qu'autrefois on n'a point vû surpasser par „ celles d'Argos, de Thebes, de Mycènes, „ n'y d'aucun des endroits où la barbarie d'un „ cœur féroce a déployé le plus de fureur. „

liers aux Langues vulgaires & inconnus dans les Langues mortes. Au mérite de l'éxecution & des difficultés vaincues, ajoutons la profession de lAuteur. Qu'un homme de guerre ait été capable de concevoir seulement l'idée d'un pareil travail, qu'il ait osé l'entreprendre & qu'il ait pû l'achever, c'est une singularité qui semble lui donner encore plus de prix.

IL faut sans-doute bien du courage, pour oser attaquer de front des usages ou des abus qui ont passé dans nos mœurs, & qui sont devenus comme necessaires à l'ordre de la vie civile, & dont la corruption du siécle fait, dans certaines conditions, une sorte de devoir, ou du moins une bienséance d'état, un tribut qu'on doit à la société. On comprend que c'est du jeu qu'il s'agit : sujet de déclamation rebatu, mais qui fournira toujours amplement au bons sens & à la raison de quoi s'exercer. Venise si sagement policée par rapport à tous les objets du luxe, Venise ne s'est pas garantie de la fureur du jeu. On sçait jusqu'où elle est portée dans les *Ridotti* (1), & combien elle y est funeste.

(1) *Reduits*, Assemblées de jeu que, les Gazetiers traduisent maladroitement par *Redoutes*, ainsi que l'a déja remarqué M. de Voltaire.

Un Sénateur Vénitien dont le nom seul est une autorité respectable, M. *André Cornaro*, a voulu s'opposer au torrent, & a publié dans cette Ville un écrit assez court, mais très vigoureux, sous ce titre : *Ragionamento morale interno il giuoco d'Invito.* &c. » Considérations morales sur le jeu. Venise *in-4°.* 1755. Cet ouvrage est composé d'un petit préambule & de cinq articles. Dans le premier, l'Auteur considere le jeu comme *Amusement*, & il prouve qu'aucun jeu de hazard ne mérite ce nom; qu'ainsi c'est une vraie dérision que de compter ces sortes de jeux parmi les divertissemens. Car qui peut trouver du plaisir à s'exposer de gaité de cœur à une ruine presque certaine, & à risquer à peu près toutes ses facultés, ou du moins l'argent comptant qui en est la fleur, *o il fiore d'esse ch'e il danaro?* Le jeu, dans le deuxiéme article, est consideré comme *Contrat*, & l'on fait voir que ce Contract est contraire aux loix divines & humaines, contraire aux loix Impériales, aux loix municipales de France, de Venise & de plusieurs autres Nations, ainsi qu'au Concile de Latran, & à celui de Trente, aux Constitutions Apostoliques, aux Conciles Provinciaux, &c. On procéde dans le troi-

siéme article à l'examen du jeu regardé comme simple *Industrie*; & à ce titre, ses défenseurs ne sçauroient trouver le moindre jour, pour en justifier l'habitude. Car enfin le jeu n'est point un art, un metier, n'y même un moyen honnête qui tourne au bien de la société. Le quatriéme article est un tableau bien frappé des déplorables scenes que le jeu présente, de ses malheureux effets, de ses tristes suites, des désordres différens qu'il produit, en un mot des calamités publiques, particulieres, & personnelles causées par le jeu. On le peint comme une bête feroce, ou comme un vautour domestique qui dévore continuellement les entrailles de ceux qui l'ont apprivoisé. L'objet du cinquiéme article, est d'examiner tout ce qu'on a dit en faveur du jeu, & pour disculper les joueurs. Cette discution n'est pas longue: les raisons ou fausses ou frivoles qu'aportent les partisans du jeu, sont bientôt anéanties sous le poids de la raison saine & fortifiée du témoignage irrésistible de l'expérience. Cet excellent ouvrage est si précis & si court, que l'Auteur, dit un de nos Journalistes, paroît avoir voulu s'ajus-

ter au genie des Joueurs qui sont toujours distraits, affairés, & sur-tout fort menagers du tems, qu'ils n'employent néanmoins qu'à dépouiller les autres, ou à se faire piller eux mêmes. Ajoutons ici la réflexion que fait le même Journaliste, à l'occasion du jeu. On traite avec raison de barbares, les tems où les duels & les combats en champ clos, introduits par la cruelle vengeance, adoptés par une politique aveugle & féroce, & maintenus pendant tant de siecles par un extravagant point d'honneur, étoient établis dans toute l'Europe. Mais si les Gots & les Visigots revenoient parmi les peuples polis, que diroient-ils de ces vils combats d'intérêt, de ces duels où l'avarice préside, où, sous prétexte d'amusement, c'est-à-dire de pure inaction, on défie aveuglément la fortune, où l'on s'égorge de sang froid, & ou l'on est presque toujours la proie de son avide adversaire, ou l'instrument de sa ruine.

J'AI beaucoup entendu parler d'un écrit qui devoit s'imprimer à Bologne, & dans lequel on essayoit de prouver que Ciceron n'étoit pas seulement Orateur, Philosophe, Jurisconsulte,

homme d'état & le reste, mais encore habile Médecin. Ne seroit-ce qu'un jeu d'esprit, ou quelque Docte entêté d'opinions étranges & particulieres, auroit-il sérieusement entrepris de traiter ce singulier point de critique? Je ne sai si cet ouvrage à paru : mais il seroit assés curieux, de voir Ciceron aggrégé parmi les disciples d'Hipocrate.

LE RUBICON, cette espece de Ruisseau, que César ne franchit point de sang froid, & dont le passage régla le sort de la République Romaine, après être resté tant de siécles dans une obscurité qui nous le fait méconnoitre, est redevenu très-fameux par les contestations qu'il a suscitées entre les habitans de Rimini, & ceux de Cesenne, qui s'en disputent la possession. La Communauté de St. Arcangelo a placé dans la voie Emilienne une Inscription, par laquelle le Rubicon, (qu'elle prétend être *le Luso*) est déclaré couler sous ses loix, & dans la dépendance de Rimini. D'un autre côté, ceux de Cesenne soutiennent que *Pisatello*, Torrent de leur territoire, est le Rubicon; & pour fonder cette prétention, ils rapportent un grand nombre de ti-

tres. Après beaucoup d'écrits respectifs que cette controverse a fait naître, l'affaire a été portée à la Rote de Rome, où elle est pendante. Le Journaliste de Florence s'écrie sur un Procès si nouveau : « Quel siècle recherché, rafiné, où les disputes Littéraires se portent dans les Tribunaux de Justice ! » *Che secolo curioso, in cui si vedono le controversie letterarie portate a' Tribunali di Giustizia !*

SERPILLO E LILLA.

Favola Boschereccia, &c.

SERPILLE ET LILLA, OU LE ROMAN D'UN JOUR.

*Traduit de l'original Italien d'*Anneo Mulinari.

SERPILLE & Lilla s'étoient vûs une fois, une seule fois à Messano, où une Fête avoit attiré les habitans des campagnes voisines : ils s'étoient vûs, s'étoient remarqués, & s'aimoient, sans connoître l'amour.

Serpille, fils d'un Laboureur opulent, dont les nombreux troupeaux couvroient les montagnes de la Calabre, touchoit à sa dix-septieme année.

Il étoit beau comme Adonis ; il étoit fait comme Castor ou Pollux, & quoiqu'élevé dans les champs, on l'eût pris pour un enfant né parmi la pourpre, & nourri dans la mollesse des Cours. Sa mere, dont il faisoit les délices, ne le perdoit point un instant de vûe ; & le jour que Lilla s'offrit à ses yeux, Serpille pour la premiere fois avoit quitté le toit paternel.

Lilla étoit fille d'un Métayer, plus riche de son industrie que de ses possessions, qui ne consistoient qu'en quelques vignes, & en un petit champ d'oliviers. Elle avoit à peine vû seize automnes. Moins belle des traits qui font la beauté, que de ceux qui vont sûrement au cœur, les siens, sans être bien démêlés, formoient cet ensemble piquant qu'on préfere au plus grand éclat. Elle avoit les yeux naturellement, comme l'art s'efforce de les rendre dans les femmes qui cherchent à plaire. Les Ris étoient autour de sa bouche, & les Graces se reposoient sur ses lèvres. La main d'Hebé avoit tracé l'arc de ses sourcils : elle-même avoit poli son front, arrondi ses tempes, formé le tour de son visage, & appliqué sur l'yvoire de son teint le léger vermillon des roses. Son sein com-

mençoit à s'élever, & à intéresser l'attention par ces doux mouvemens qui semblent appeller les regards distraits. Tels étoient Serpille & Lilla, couple charmant fait pour l'amour, amans seuls dignes l'un de l'autre.

La Fête à laquelle ils devoient leur premiere & leur unique entrevûe, ce jour qui leur avoit montré seulement l'objet destiné à faire leur bonheur, ne revenoit qu'une fois l'année & à la fin de l'Automne. Où revoir, où retrouver cet objet, dont l'image avoit passé des yeux dans le cœur, & qu'on ne pouvoit plus oublier ? Leurs habitations étoient éloignées l'une de l'autre au moins de trois milles : foible distance pour l'Amour qui sçait franchir les plus grands espaces, & que les Poëtes, par cette raison, ont pourvû d'aîles & de fleches, mais immense pour des amans aussi novices que les nôtres. De plus, quand un amour téméraire leur eut aplani cet obstacle, l'hiver & la rigueur du froid qui retient sous leurs toits enfumés les durs habitans des campagnes, vinrent mettre entr'eux de nouvelles barrieres. Bientôt la neige couvrit les champs, blanchit les montagnes, changea la face

de la terre, y répandit une triste uniformité, & confondit tous les chemins. Ainsi Serpille & Lilla confinés dans leurs foyers paternels, étoient réduits à s'occuper l'un de l'autre, à nourrir des desirs vagues, inconnus, & dont rien ne leur aprenoit l'usage.

L'impatience de Lilla éclatoit dans toutes ses actions : quelquefois elle entreprenoit de filer, mais elle ne chantoit plus en filant. Souvent tout à coup jettant son fuseau, elle commençoit un panier de jonc, qu'à l'instant l'ennui lui ôtoit des mains pour quelqu'autre ouvrage, abandonné, repris, quitté tour à tour. Tantôt on la voyoit se parer avec un soin extraordinaire. Pour qui ? N'importe, on se paroit : on essayoit vingt ajustemens, & jamais on ne se trouvoit bien. « Non, disoit-elle, en se regardant, je ne suis point assez belle » pour lui . . . mais voyons, peut-être » il m'aimeroit mieux de cette maniere. » Ah ! Lilla, vous n'avez que vos propres yeux pour juges & pour témoins de vos charmes : mais que votre simplicité, que votre innocence ajoute à leur prix ! Tantôt dédaignant la moindre parure, elle affectoit de se négliger, & sembloit vouloir effacer des attraits qu'elle se trouvoit inutiles.

Serpille étoit de son côté moins tranquille encore. Lilla remplissoit toutes ses pensées : il l'avoit toujours présente à l'esprit, il ne songeoit qu'aux moyens de la revoir, & s'indignant de la contrainte où il étoit retenu dans la maison paternelle, il rouloit mille projets d'évasion. Les glaces & les neiges qui jusqu'alors avoient éffrayé sa délicatesse, n'étoient plus capables de l'arrêter. Il tenta plusieurs fois un voyage que l'attention de ses surveillans rendit sans effet. L'hiver se passa dans ces agitations, & quoique très court dans cette contrée, il lui parut durer un siecle.

Cependant la saison de l'Amour, le tems marqué pour le bonheur des amans, voloit sur l'aîle des Zéphirs, & faisoit sentir ses approches. Deja la neige des montagnes fondue & changée en torrens rapides, se précipitoit dans les vallons, pour aller grossir les rivieres. L'herbe crüe sous cette toison céleste à l'abri du soufle brulant de Borée, tapissoit de sa tendre verdure la pente des monts. Deja les troupeaux quittant leurs chaudes étables, s'empressoient de respirer l'air tiéde des champs, & de reconnoitre leurs pâturages.

Le Soleil étoit entré dans le signe du Taureau, & tous les jours il se levoit plus serein. Sa chaleur active avoit pénétré dans le sein fécond de la terre : elle en avoit développé les sucs & les germes ; elle avoit mis tout en mouvement dans ces secrets laboratoires, où se filtrent les humeurs & les séves, opérations cachées aux yeux des humains & dont les seuls effets sont sensibles. La terre avoit repris sa parure : elle présentoit de tous côtés la vive image de la jeunesse, & l'épais feuillage des arbres, deja l'asile des oiseaux, pouvoit en servir aux amans.

Les prez, où Flore avoit prodigué toutes ses richesses, faisoient de la campagne un vaste jardin. Le doux parfum qu'exhaloient les fleurs, s'élevant le matin, charmoit l'odorat, & le soir ennyvroit de mille délices. Leur agréable confusion partageoit les desirs incertains. Le pinceau de la nature imprimé partout, ravissoit l'œil par l'assortiment & par la variété des couleurs. Là brilloient avec profusion, l'or, l'argent, la pourpre, l'azur, le doux vermillon de l'aurore, & les nuances de l'Iris. Les Papillons, amans & rivaux des fleurs, ces fleurs aîlées, enfans de Zéphirs, trompant les yeux des jeunes

Bergeres, amusoient leurs pas. Elles s'empressoient pour les cueillir : ils se déroboient sous leurs doigts. Ils voloient du Pavot au Souci, de la Tubereuse au Narcisse, & s'échapoient en se confondant parmi les simples Paquerettes, la Primevere & le Muguet. Inconstans, légers, fugitifs, ils ne font que voltiger comme les amours ; ils sont l'image des plaisirs. Le coloris du Printems, ce verd enchanteur, qui s'unit si bien avec l'azur éclatant des cieux, & qui se diversifie en tant de manieres, formoit mille teintes d'une teinte unique. La gayeté qu'il répand sur tous les objets, s'insinuoit dans les yeux, couloit jusqu'à l'ame, & se communiquoit aux sens.

L'Amour, l'époux de la Nature & l'ame du Monde, cet être invisible & palpable, qui meut tout, pénetre tout, se mêle par tout ; l'esprit des corps, le corps des esprits ; ce Protée feu & eau tour à tour & tout à la fois, l'Amour avoit répandu ses subtiles flammes, & tout éprouvoit son pouvoir. Il parcouroit l'air, la terre, & l'onde, & de son inépuisable carquois, il tiroit sans cesse, il faisoit voler ces traits inévitables dont les atteintes

forcent tous les êtres à se chercher, pour concourir à ses desseins.

Deja les Fleurs épanouies, formoient entr'elles ces tendres nœuds, ces doux mariages qui réparent leur courte durée. L'Anémone rougie du sang d'Adonis, la Rose teinte du sang même de Venus, l'orgueilleuse Tulippe & l'humble Pensée avoient développé leurs calices, pour recevoir la fécondité que Zéphire leur aportoit sur ses aîles, chargées des présens de l'Amour. Le sensible Palmier se panche vers le Palmier qui sent ses approches, & courbe amoureusement ses rameaux : Le Cedre immortel, le superbe Plane, l'Ormeau, fidel appui de la Vigne, & le Peuplier aquatique, semblent par leurs frémissemens participer aux mêmes douceurs.

L'Amour bruloit au fond des eaux les Poissons. La froideur de leur élément n'éteint pas sa flamme, principe de leur activité. On les voit s'attirer, se poursuivre, & s'élancer comme une fleche, pour payer à l'auteur de leurs feux le tribut de leur fécondité.

Les Airs étoient remplis de nombreux essains, d'une infinité d'êtres imperceptibles, qui, après avoir resté tout l'hiver presque inanimés, dégagés de

leurs pesans organes, & légers volatils au retour de Flore, changent de figure & d'élément. Ce petit peuple aîlé toujours en action, sent vivement les aiguillons de l'Amour, dont il est la plus parfaite image. Ils vivent un instant, comme les fleurs, pour donner la vie à d'autres dont la carriere se mesure à la durée de leurs feux, & se termine aux premiers gages de leur fragile posterité.

Les Oiseaux n'étoient occupés que du soin de servir, ou de chanter l'Amour : leur chant est le prix des bienfaits dont il est prodigue pour eux. Les oiseaux connoissent peu ses peines : ils aiment, & dabord ils sont heureux : ils sont aimés, dès qu'ils ont marqué de l'amour. C'est l'Amour qui leur apprit à bâtir d'argile & de mousse, ces nids, industrieux berceaux, où s'élevent leurs tendres couvées. Le Rossignol plus amoureux chaque jour, ranimoit avec ses feux sa touchante voix, & frappoit les échos de son harmonie. Les Bois, les Vergers, les Vallons retentissent de ses accens. C'est-là qu'il élance ces sons rapides, ces brillans éclats, ces longues tenues qui étonnent l'oreille & ravissent l'ame. Dans le silence de la nuit, au lever de l'Aurore & au coucher du

soleil, l'infatigable Rossignol chante pour charmer les soins assidus de sa tendre épouse ; pour adoucir les ennuis de la maternité. Son chant lui fait oublier ses peines, & lui retrace ses plaisirs.

L'Amour n'avoit rien épargné. Il faisoit errer dans les champs, il entrainoit l'innocent troupeau de Palès. Les Génisses, les Moutons, les Chevres emportés par l'indomptable desir commun à tous les Animaux, cédoient à un pouvoir inconnu.

Enfin le plaisir, enfant de l'Amour, agitoit toute la nature : mais ses degrés & ses effets étoient différents dans les divers êtres. Le plaisir se mesure à la sensibilité, & l'Amour sçut réserver aux humains des délices qu'eux seuls ont goutées. Les traits destinés pour eux n'étoient point oisifs. Tout ressentoit la double influence du Dieu qui fait aimer, & du Printems qui l'apelle. On lisoit, dans les yeux des jeunes Bergeres, leurs desirs secrets & leur inquiétude. Les soins de plaire & de se parer, les doux regards qui leur échapent, les soupirs étouffés qu'on devine & l'ennui de la solitude, langage muet de l'Amour, n'étoient que trop intelligibles. Les Bergers, au milieu des tendres Bergeres, ne respiroient aussi que l'A-

mour. Ils le trouvoient dans leurs yeux, ils l'enflammoient par leurs regards. On les voyoit partout près d'elles, empressés à leur rendre des soins dont on feignoit d'ignorer l'usage, mais qu'on ne recevoit point sans émotion. Aucun Berger n'étoit sans amante : l'Amour avoit épuisé sur eux ses fleches d'or. Il donnoit de la hardiesse aux amans : il animoit leur chant & leurs pas, & les durs travaux de la campagne s'adoucissoient à la seule vûe des Bergeres.

Serpille rempli de Lilla, dont l'image le poursuivoit nuit & jour, au premier soufle des zéphirs, avoit quitté les foyers oisifs. Dès le matin il parcouroit les campagnes & portoit de tous côtés ses pas incertains, pour chercher l'objet, sans lequel il ne pouvoit plus vivre. Tantôt pour dissiper ses ennuis, il se mêloit parmi les Bergers : tantôt ses rêveries l'entraînoient dans les lieux les plus solitaires, & il redemandoit sa cher inconnuë à tout ce qui l'environnoit. Ah ! s'il avoit sçu le peu de distance qui le séparoit de Lilla ! S'il avoit pû soupçonner qu'il fut si près d'elle ! Le soleil le voyoit errer tout le jour, & la nuit terminoit à peine ses courses Tel, après les ardeurs de la Canicule, un Cerf

amoureux oubliant jusqu'à la pâture, & de tems en tems élevant des cris, d'un pas précipité traverse les champs, gravit les monts, perce les forêts. Il marche la tête baissée, le nez contre terre, & guidé par son odorat dont le vif sentiment interroge toutes les impressions de l'air (1), il cherche les traces de la Biche.

Lilla commençoit aussi à sentir une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Des soupirs s'échapoient de son sein, soupirs éloquens pour qui sçavoit les entendre. Chaque jour ses ennuis redoubloient : la beauté de la saison nouvelle sembloit l'attrister encore. Elle voit la gayeté répandue par tout autour d'elle, & se plaint d'être la seule qui n'est pas heureuse. Les chants dont retentit la campagne, le son des Pipeaux, celui des Musettes, ne font qu'augmenter sa mélancolie. Serpille l'occupe toute entiere. Pendant toute la durée du jour qui lui paroît toujours plus long, il est présent à ses rêveries, & la nuit elle le voit en songe. Lilla qui n'étoit jamais sortie sans sa mere, eut envie d'aller seule un jour cueillir de grand matin des

(1) *Et nare vestigans omnes interrogat auras.*

fleurs ſur une montagne peu éloignée du hameau. Le projet formé, l'exécution ne fut differée que juſqu'au lendemain. L'idée de cette agréable courſe l'agite toute la veille, & la nuit l'empêche de dormir. Le Soleil ne faiſoit encore qu'éclairer l'occident d'un foible reflet : ſes premiers rayons étoient confondus avec les doux feux de l'Aurore qui ſe diſſipoient peu à peu, comme une légere fumée ſe diſſipe devant la flamme. Déjà les troupeaux ſortis des étables, mugiſſoient, bêloient, & bondiſſoient d'aiſe, en reſpirant l'air délicieux que l'Aurore a détrempé de ſes larmes. Lilla réveillée d'un léger ſommeil qui l'avoit ſurpriſe un inſtant, ſe lève avec précipitation. Elle ſe pare un peu plus qu'à l'ordinaire, (parure innocente, auſſi ſimple qu'elle), ſans autre deſſein cependant que de promener ſon inquiétude. Elle vole auſſitôt dans les champs, & prend le chemin de la montagne. C'étoit le moment où tout ſemble éclorre, où tout renaît avec le jour : chaque objet avoit repris ſa couleur qui devenoit par degrés plus vive, & tout s'embéliſſoit ſous ſes pas. Lilla monte lentement & s'arrête de tous côtés à cueillir des fleurs. Les

premieres qu'elle a cueillies, ſont preſque auſſi-tôt dédaignées pour de nouvelles qu'elle apperçoit : celles-ci cédent bientôt à d'autres, & toujours en ſe promettant d'en trouver encore de plus belles, elle parvient inſenſiblement au ſommet du mont. De l'autre côté de cette montagne, on découvroit un vallon charmant. Un ruiſſeau qui couloit auſſi doucement que l'huile, rouloit ſon liquide criſtal au travers d'une pelouſe unie comme un lac, & tapiſſée du plus beau verd d'émeraude. Lilla oubliant tout le chemin qu'elle a fait, eſt auſſi-tôt tentée d'y deſcendre, pour aller chercher d'autres fleurs qui lui paroiſſent effacer tout l'éclat des ſiennes. Ses pieds tendres & délicats lui faiſoient déja ſentir quelque laſſitude; mais elle eſt bientôt adoucie par l'attrait des fleurs, par l'amour d'un ornement fait pour la jeuneſſe, & par l'idée d'en être plus belle, quoique le ſeul objet pour qui elle veut l'être ne puiſſe la voir. La montagne aſſez rude du côté du hameau, s'abaiſſoit vers le vallon en pente douce. Lilla la deſcendit promptement, & d'abord courut au ruiſſeau. Une onde pure & ſi tranſparente, qu'on voyoit au fond juſqu'au plus petit caillou, invitoit à ſe repoſer

ſur ſes bords. On commença par ſe mirer, mais tout ſe rapportoit à Serpille: en ſe mirant, c'étoit à lui qu'on ſongeoit. Il fallut enſuite s'aſſeoir, pour examiner à loiſir le butin dont on étoit chargée, & faire l'aſſortiment des fleurs.

Pendant que Lilla étoit occupée à marier la Jonquille & le doux Barbeau, à former des guirlandes & des bracelets, ornemens fragiles, mais plus piquans que tous ceux du luxe, & qui s'offrent gratuitement partout aux beautés naturelles, des Chaſſeurs traverſoient la prairie. L'appareil guerrier de la Troupe, le ſon des Cors nouveau pour elle, le bruit des chevaux & des chiens, l'étonnent & l'éffrayent. La peur d'abord l'oblige de fuir, mais la curioſité ralentit ſa fuite. Pour voir & n'être point vûe, elle court ſe cacher parmi des ſaules. Un Chaſſeur l'apperçoit, pouſſe ſon cheval, la coupe, ſaute à terre, & l'arrête. Il conſidere avec ſurpriſe l'aimable & jeune fugitive : il croit voir une de ces Nymphes, ou de ces Divinités champêtres, embellies par l'imagination des Poëtes & des Peintres. La ſolitude n'eſt pas propre à faire reſpecter l'innocence, & tout étoit contre Lilla, ſes charmes,

ſa timidité, ſa foibleſſe. Que de circonſtances capables d'enflammer les deſirs, & d'inſpirer l'audace ! L'ardent Chaſſeur attachoit ſur elle des yeux étincellans, d'avides regards qui faiſoient trembler Lilla. Elle n'y voyoit rien que de ſiniſtre, & elle craignoit tout, excepté la ſeule choſe qu'elle avoit à craindre. Il eſſaye quelques douceurs, qui ne ſont pas même entendues. Impatient de l'amener de gré ou de force, il preſſe, il menace, il mêle les duretés aux careſſes. Les pleurs & les cris de Lilla ne font qu'irriter le feu du Satyre : il la prend toute éperdue dans ſes bras, & il s'efforce en la ſoulevant de la mettre ſur ſon cheval. Lilla ſe défend comme elle peut avec les armes de ſon ſexe : foible défenſe contre un raviſſeur qui, ſans tous ſes avantages, n'avoit qu'à regarder ſa conquête, pour être invincible.

Serpille auſſi matineux que Lilla, étoit alors avec des Bergers qui gardoient leurs Troupeaux dans un champ voiſin. Il entendit des cris perçans qui ſembloient l'intéreſſer malgré lui. Il s'avance du côté d'où venoit la voix. Averti par ſon cœur, avant que ſes yeux pûſſent demêler qui pouſſoit ces cris, il croit entrevoir Lilla : il court,

il vole à son secours. Il arrive, il voit ce qu'il aime devenu la proie d'un brutal, & plein de courage il se jette comme un Lion sur le Chasseur. La jeunesse de Serpille est dabord méprisée par son indigne Rival : mais un regard de Lilla qui reconnoit dans son défenseur, l'objet le plus cher à son cœur, le plus présent à son souvenir, lui redonne de nouvelles forces. Pendant ce combat inégal, il passe par le même endroit une autre Troupe de Chasseurs, qui alloit joindre la premiere. Le Chef voyant la violence qu'un des siens faisoit à Lilla, s'aproche, l'oblige de la laisser, & lui ordonne de le suivre. Lilla reste dans les bras de Serpille, plus transporté de son aventure, qu'un Berger qui a sauvé de la dent du Loup, sa Brebis la plus chere, ou un innocent Agneau. Quel trouble charmant, quel tendre embarras, succéderent à tant d'allarmes ! &c.

Le reste pour le Journal *prochain.*

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 12 May 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1757.

Humani nihil hic alienum. Terent.



A PARIS,

Chez Michel Lambert, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

PORTUGAL.

DE tous les Domaines qui composent la République des Lettres, ou l'Europe sçavante, la Lusitanie Littéraire, est la partie que nous connoissons le moins. Il en est pour nous du Portugal, par rapport aux Lettres, comme de certains Continens que nos Voyageurs ont reconnus : mais où l'on a rarement pris terre. On y a vû bien des traces d'hommes, & bien des marques de culture : mais, soit défaut de curiosité, soit prévention, on a négligé de pénétrer dans l'intérieur du Pays. Peut-être aussi faut-il attribuer, l'espece d'obscurité dans laquelle la

Littérature Portugaise est à notre égard, au défaut de Bibliographes. L'usage des Journaux Littéraires, qui se répandent aujourd'hui par tout, n'est point encore établi chez les Portugais. Ces sortes d'ouvrages qui multiplient les aîles de la Renommée, n'ayant point porté jusqu'à nous la connoissance de leurs Ecrivains, nous ignorons l'éxistence, au moins de la plus grande partie ; ou ce que nous en connoissons, se réduit à quelques Historiens, à des Voyageurs, & à quelques Jurisconsultes. La Luziade du Camoens nous est parvenue, quoique fort tard, parce qu'il falloit bien qu'une production aussi rare qu'un Poëme Epique, ne nous fut pas toujours inconnue ; mais c'est presque le seul ouvrage qui nous ait donné l'idée de la Poësie Lusitane, & sans doute elle s'est montrée par son plus bel endroit.

On peut donc à bien des égards, considérer la Littérature Portugaise, comme une matiere neuve, intacte, ou dont on n'a vû jusqu'ici que de foibles échantillons, de légeres lueurs ; & le *Journal Etranger*, par cette raison,

en est principalement comptable. Mais quel tems pour la faire connoître ! Quand la Capitale est en quelque sorte ensevelie sous ses ruines ; quand les Muses effrayées par des calamités récentes, sont muettes, errantes, & presque sans retraite, comment recueillir ces fugitives ? Comment pouvoir ramasser leurs débris épars, & les faire passer dans notre *Journal* ? Laissons rassurer les Esprits : attendons que les Lettres ayent repris leur cours, comme il paroît que le Commerce commence à reprendre le sien.

Nous avons cependant un moyen pour ouvrir cette nouvelle Mine, & nous n'avons garde de le négliger. La *Bibliotheque Lusitane*, *Historique*, *Critique*, & *Chronologique*, écrite en Langue Portugaise & imprimée élégament à Lisbonne en deux volumes *in-folio*, nous offre abondament de quoi défricher au moins le terrein. L'Auteur de ce vaste ouvrage, qui doit avoir encore un volume, & dont la totalité comprendra environ sept à huit mille Notices, est le sçavant *Diego Barbosa Machado*, de Lisbonne, Abbé de S. Adrien de Sever, & membre de l'Aca-

démie Royale de l'histoire. Ce laborieux Bibliographe, est le premier Portugais qui ait entrepris de former des Annales Littéraires, & d'y consigner les monuments de sa Nation. Nous allons donner plusieurs Extraits de son Livre, pour pressentir le goût des Lecteurs, sans presque nous assujettir à d'autre ordre, qu'à celui des Auteurs qui nous ont paru les plus intéressans par eux mêmes, ou par la nature de leurs ouvrages.

I.

Bibliographes.

FRANCESCO *da Cruz*, Jesuite né en 1629 à Louriçal, avoit rassemblé avec un travail immense d'excellens matériaux, pour former une Bibliotheque Portugaise : il avoit profité des Mémoires de *George Cardoso*, de *Jean-François Barreto*, & de *Jean Soares Brito*. Il avoit même dejà de prêts 500 Eloges écrits en Latin très-pur, & qui ne formoient pas encore la Lettre A entiere. Sa mort arrivée en 1706 a laissé cet ouvrage imparfait : mais Barbosa a fondu dans le sien tous les

articles de cette Bibliotheque. On a encore de ce Jesuite un Journal, & un Menologe Portugais, qui sont restés manuscrits; avec une Dissertation dans laquelle il entreprend de prouver, que l'ancienne Numance est aujourd'huy le lieu apellé *Freixo de Nemaon*. Le Pere *da Crux*, à son retour des Isles Portugaises, où il avoit été professer, fut envoyé à Rome, pour y être Reviseur des Livres composés par la Société. Il revint ensuite en Portugal, & peu d'années après il fut choisi pour être Precepteur du feu Roi, dont il fut ensuite Confesseur. Le Roi qui avoit toujours conservé pour lui la plus tendre amitié, voulut avoir son portrait, & le fit peindre après sa mort.

Gregorio de Freitas, de Setubal, (Auteur vivant) a rassemblé une très-belle Bibliotheque. Il travaille actuellement à l'histoire de la ville qui lui a donné la naissance, & il est prêt de publier celle de l'Académie qui a été établie en 1721 à Setubal. Barbosa a tiré bien des choses des matériaux que ce sçavant lui a communiqués.

Auteurs Ecclésiastiques.

Francisco Foreiro, Dominicain, né de parens nobles à Lisbonne, en 1539, se livra de bonne heure à l'étude du Latin, du Grec, & de l'Hebreu; & il y fit de si grands progrès, que le Roi Jean III, le jugeant capable de se distinguer & de faire honneur à sa Patrie, l'envoya faire son cours de Théologie dans l'Université de Paris. A son retour en Portugal, il fut choisi pour élever l'Infant D. Antoine, fils de Jean III, & Prieur de Crato: il fut ensuite nommé Prédicateur du Roi, avec une forte Pension. En 1561, le Roi Sebastien l'envoya au Concile de Trente, pour y être un des Théologiens du Portugal. Il prêchoit tous les jeudis devant les Peres du Concile, & un jour en montant en Chaire, il leur fit demander en quelle Langue ils désiroient qu'il prêchat, ce qui surprit beaucoup l'assemblée. Le Concile le fit Secretaire de la Congrégation chargée de l'examen des Livres, & c'est depuis lui que cet employ s'est perpétué dans son ordre. Il travailla

avec l'Archevêque de Lanciano & l'Evêque de Modene, tous deux Dominicains, à la réformation du Breviaire & du Missel Romain: il fut aussi employé avec ces deux Prélats à la composition du Catéchisme Romain, apellé le Catéchisme du Concile de Trente. Les Peres le députerent vers le Pape, pour négocier quelques affaires importantes, & le Souverain Pontife conçut pour lui tant d'estime, qu'il le choisit pour être Confesseur de son Neveu le Cardinal Borromée que l'Eglise revere aujourd'hui comme un Saint. De retour en Portugal, il remplit successivement la place de Confesseur du Roi Jean III, celle de Qualificateur du S. Office, & celle de Député du Conseil de Conscience. On a de lui plusieurs Ouvrages, entre lesquels on estime singulierement son Commentaire sur Isaie, imprimé à Venise en 1563. Richard Simon, en parlant de cet Ouvrage, dit, que l'Auteur est fort exercé dans le stile de l'Ecriture Sainte, qu'il s'étend à la vérité quelquefois sur le sens moral, mais que ne s'éloignant gueres de son sujet, cette méthode sert à éclaircir

davantage le sens littéral. Il a aussi composé un Dictionnaire Hébraïque, & un *Index* des Livres défendus par le Concile de Trente, qui a été imprimé à Rome en 1564. Enfin il avoit encore fait un Traité de l'Immaculée Conception, & des Commentaires sur les Prophetes, ainsi que sur les Livres de Salomon & sur celui de Job. Il étoit même si attaché à son Commentaire sur Job, que le feu ayant pris à sa cellule, il ne recommanda autre chose sinon, qu'on le sauvât des flammes, & que le sachant à l'abri du feu il se consola de la perte de tout ce qui fut consumé.

Fradique Espinola, Bernardin, mort en 1708, agé de 57 ans, avoit été deux fois Définiteur de son Ordre, & Abbé de Notre-Dame *do Destierro*. Il s'étoit particulierement appliqué à la Théologie Mystique, ainsi qu'il paroît par les ouvrages qu'il a composés en ce genre. Le plus célebre, est celui qui a pour titre: *La clef du Paradis, & l'Echelle du bonheur, composée de 350 Aphorismes Ascetiques qui servent d'échelons pour monter jusqu'au comble de la perfection évangélique.* Le Pere Espinola

sçavoit quelquefois mêler l'agréable à l'utile. Dans les cinq volumes *in-12* de son *Ecole Decuriale*, il y a des détails intéressans sur le Portugal, dont nous pourrons un jour orner la Littérature Portugaise.

Gregorio Lopès, né en 1542 à Linhares de parens nobles & religieux, sortit à 16 ans de la maison paternelle, & partit pour la Vera-Cruz, où il distribua aux Pauvres jusqu'à ses habits. Son goût pour la vie solitaire le fixa dans la Vallée d'Amayac, où il se bâtit lui-même un petit hermitage. Là vêtu d'un sac & ceint d'une corde, il se réduisit à manger des herbes & à dormir sur la terre. Il changeoit de solitude, à mesure que l'austérité de sa vie lui attiroit de pieuses importunités. Après 33 ans de retraite, il mourut dans un autre hermitage à Santa-fé, à six lieues du Méxique. Philippe IV, convaincu de la sainteté du personnage, écrivit au Pape pour l'engager à le mettre au nombre des Saints. Sa vie a été écrite par le Licentié *Losa*, puis traduite en Portugais par *Pierre Lobo Correa*, & en François par *Arnaud d'Andilly*. Ce Solitaire a fait une *Pa-*

raphrase de l'Apocalypse, imprimée en 1678 à Madrid, & fort estimée des Théologiens. On a aussi du même, un *Traité des propriétés des plantes*, qu'il composa lorsqu'il avoit soin des Malades dans l'Hopital de Guastapec.

Gregorio Nuñes Coronel, fils d'un Chevalier de l'Ordre de Christ, se fit Augustin à l'age de 28 ans. Comme il suivoit le parti du Duc de Bragance, il fut obligé de se retirer en Savoie, où il prêcha devant le Duc Charles. De-là étant passé à Rome, Clément VIII le prit sous sa protection, & le fit Secretaire de la Congrégation *de Auxiliis.* Paul V. voulut le faire Evêque d'Orta en Toscane, mais il refusa cette dignité. Il mourut en 1623, Définiteur général de son Ordre. Il a donné un *Traité de l'Eglise*, imprimé à Rome en 1594 *in-4°*, & un *Traité du meilleur État d'une République*, publié en 1597 aussi *in-4°*. Il composa ce dernier Ouvrage pour combattre Machiavel, & pour démontrer qu'un Etat peut être heureusement gouverné par les maximes du Christianisme. il a de plus laissé un Manuscrit sur plusieurs matieres agitées dans la Congrégation *de Auxiliis.*

Ferdinand Correa de Lacerda, de Tojal, dans la Province de Beyra, Neveu d'un Archevêque de Brague, prit ses dégrés dans l'Université de Coimbre. Après avoir passé par les différens emplois d'Inquisiteur à Evora, de Député du Conseil Royal & de Commissaire de la Bulle de la Croisade à Lisbonne, il fut chargé de l'éducation de l'Infant D. Pedre, qui devenu Roi sous le nom de Pierre II, le nomma en 1673 Evêque de Porto. Il dépensa 12 mille Cruzades, pour faire achever la Paroisse de S. Nicolas de cette Ville : il fit réparer le Palais Episcopal, & embellit beaucoup son Eglise, dans laquelle il prêchoit lui-même. Deux ans avant sa mort, il se démit volontairement de son Evêché, pour donner le reste de sa vie au soin de son ame. Ses talens littéraires l'avoient fait admettre dans l'Académie des Généreux (*dos Générosos*), établie pour lors à Lisbonne. Ses principaux Ouvrages sont : *La Vie de la Princesse Jeanne*, celles de Sainte Elisabeth Reine de Portugal, & de Saint Jean de Dieu ; un *Panégyrique du Marquis de Marialva* ;

& un Ecrit qui a été traduit en Espagnol, sur la déposition d'Alphonse VI & la subrogation de Don Pedre, dans lequel il justifie les Portugais. Son Journal de l'Ambassade du Comte de Villamajor à la Cour Palatine, est resté manuscrit dans la Bibliotheque du Comte de Redondo.

François Almeyda (Auteur vivant), fils du Comte d'*Assumar*, Gentilhomme de la Chambre du Roi Jean V, Membre de l'Académie Royale de l'Histoire, & Promoteur de l'Inquisition à Coimbre, est distingué par la grande connoissance qu'il a de l'Histoire Ecclésiastique : il a été Censeur de l'Académie. Outre les piéces qu'il a fournies dans les Mémoires de cette Compagnie, il a écrit contre l'opinion du P. *Quesnel*, qui dans un Livre intitulé, *Discipline de l'Eglise tirée du Nouveau Testament*, avance que la Discipline Ecclésiastique des Eglises d'Espagne est dépendante de celle de France. Ce dernier Ouvrage a été imprimé à Lisbonne en 1731. On a de lui un autre Ouvrage considérable intitulé : *Apparat pour la Discipline & les Rits Ecclésiastiques de Portugal en*

4 *vol. in-4°.* publiés en 1735. 1736, & 1737. Il est traité dans le premier volume, de l'origine des Patriarchats de Rome, d'Alexandrie & d'Antioche : celui d'Occident est décrit principalement dans un grand détail, & l'Auteur soutient que les Eglises d'Espagne, par un droit particulier, s'adressoient à ce Patriarchat.

Ferdinand, dernier fils du Roi Jean II, né de son mariage avec Philippe de Lancastre à Santarem en 1402. & connu sous le nom du *Saint Infant*, fut nommé Grand-Maître de l'Ordre d'*Avis*, & ne voulut remplir cette dignité qu'en vertu d'une dispense qu'il obtint du Pape Eugene IV, pour rester dans l'Etat séculier. Le même Pontife lui ayant offert le Chapeau de Cardinal, il le refusa *par humilité*. Il voulut servir sa Patrie dans l'Armée de 14000 hommes qui fut envoyée en 1437, pour faire rentrer la Ville de Tanger sous l'obéissance de l'Infant D. Henri son frere. Mais les Portugais ayant échoué dans cette entreprise, on fut obligé d'accepter la dure Capitulation qui fut proposée par les Maures. Elle portoit entr'autres articles, que *Ceuta*

leur seroit rendu, & que pour sûreté de cette remise, on leur donneroit en ôtage un des deux Infans. Ferdinand offrit de lui-même le sacrifice de sa liberté. Dès qu'il fut entre les mains des Maures, ces Barbares violant l'hospitalité, lui firent essuyer les plus mauvais traitemens. Ensuite ayant appris qu'on ne vouloit point remplir les conditions du Traité, ils livrerent ce malheureux Prince au Roi de Fez, qui pour assouvir sa fureur, le fit mettre dans un affreux cachot. L'Infant n'en sortoit que pour être appliqué aux travaux les plus humilians & les plus pénibles. Il souffrit tout en Héros Chrétien, & mourut en captivité âgé de 41 ans. Vingt-huit ans après, c'est-à dire, en 1471, un Neveu du Roi de Fez trouva le moyen de transporter son corps en Portugal, où il fut inhumé, comme il l'avoit prescrit, dans le Couvent de la Bataille. La Bibliothéque Portugaise le place au rang des Auteurs, par rapport à quelques Ecrits que ce Prince fit dans sa prison, pour consoler les Compagnons de sa captivité. Ces Ecrits sont rassemblés dans l'Histoire de la Vie du Saint Infant, écrite par le P. *Ramos*, Dominicain.

Gabriel d'Acosta, né à Porto d'une Famille noble, mais qui avoit la tache du Judaïsme, fut à 25 ans Trésorier d'une Collégiale. Sans cesse agité par des doutes & des inquiétudes sur son salut, il conçut tout à coup pour le Christianisme une aversion violente, & embrassa la Religion Judaïque. Il abandonna pour cet effet & ses biens & son bénéfice : ensuite il passa avec sa mere & ses freres à Amsterdam, où il prit le nom d'*Uriel*. En étudiant sa nouvelle Religion, il trouva que la Loi suivie par les Juifs étoit très-différente de celle de Moïse, & sur cette découverte il fit imprimer en 1633 un Livre intitulé : *Examen des Traditions Pharisaïques concernant l'immortalité de l'ame, conférées avec la Loi écrite*. Il attaque dans cet Ecrit l'Ouvrage d'un Médecin Juif, nommé *Samuel da Silva*, sur l'immortalité de l'ame, lequel avoit paru dans la même année à Amsterdam. Les Juifs, après l'avoir plus d'une fois maltraité à coups de pierres dans l'enceinte de la Synagogue, le déférerent aux Magistrats de la Ville : il subit une prison de 18 jours, fut condamné à 300 florins d'amende, & son Ouvra-

ge fut défendu. A peine sorti de cette affaire, son inquiétude ou sa folie lui en suscita bien-tôt une autre. Il osa soutenir expressément, que la Loi de Moïse ne venoit point de Dieu, que c'étoit une pure fiction des hommes, & que contenant des préceptes directement contraires à la nature, elle ne pouvoit être l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. Ces nouvelles impiétés souleverent la Synagogue : elle voulut elle-même en connoître, & elle condamna légalement ce mauvais Prosélite à 39 coups de fouets (1). D'Acosta voulut se venger d'un de ses Juges & lui tira un coup de pistolet ; mais l'ayant manqué, il se tua de la même arme en 1640. Il avoit laissé un ouvrage manuscrit qui avoit pour titre : *Exemplar vitæ humanæ*, & dans lequel en racontant ses tristes avantures, il vomissoit beaucoup de blasphêmes contre la Religion révélée. *Philippe Limborck* l'a fait imprimer à la fin du Traité Latin, connu sous le titre de *Conférence pacifique avec un sçavant Juif*. (Amica collatio cum erudito Ju-

(1) Il n'est pas permis, selon la Loi, d'aller jusqu'au nombre de 40.

dæo) : mais en même tems il l'a réfuté par un écrit particulier mis à la suite du Tableau de la vie humaine. On peut regarder d'Acosta, quoique bien différent de génie, de caractere & de mœurs, comme le Précurseur de Spinosa.

Nous terminerons cette Classe par l'article du fameux ***Macedo***, Ecrivain prodigieux, & pour ainsi dire Encyclopédique. *François de Saint Augustin Macedo*, né d'une honnête famille à Coimbre en 1596, fut Poëte presqu'au sortir du berceau. Tous les talens chez lui se développerent de bonne heure, & pour les cultiver, il entra dès l'age de 14 ans dans la société de Jesus, où il fut utilement employé. Il y avoit déja 7 ans qu'il avoit fait son quatrieme vœu, lorsque quelques désagrémens l'obligerent de quitter la Société. Mais afin qu'on ne crut pas qu'il préferoit la liberté du monde à l'assujettissement de la vie religieuse, à l'âge de 46 ans, il entra dans l'Ordre de S. Antoine. Le Roi Jean IV. l'ayant appellé à son service, il fut obligé de passer dans l'ordre de S. François. Ce

Prince lui fit accompagner successivément dans leurs Ambassades, *François de Mello* & le Marquis *de Nice* en France, l'Evêque de Lamego à Rome, & le Comte de Penaguion à Londres. Macedo, dans son voyage de Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce Pape le fit Maître de controverse au Collége de la Propagande, Professeur d'Histoire Ecclésiastique à la Sapience, & Consulteur de l'inquisition. Mais ayant resisté au Saint Pere dans une assez légere occasion, il perdit toute sa faveur. Il passa à Venise, & pour s'y faire connoître, il soutint en arrivant des Theses *de omni scibili*. La réputation qu'il se fit dans cette carriere, l'engagea à tenter un second combat, & à soutenir pendant huit jours ces fameuses conclusions qu'il appella *les Rugissemens littéraires du Lyon de Saint Marc* : (*Leonis Sancti Marci rugitus litterarii*). Elles rouloient sur toute la Théologie dogmatique & morale, sur le droit Canon & le droit Civil, sur l'histoire prophane, la Rhétorique & la Poëtique. Aprés des preuves aussi complettes, on n'hésita point à lui conferer une Chaire de Philosophie morale à Padouë. Outre les

Langues Grecque & Latine, il possédoit bien 4 Langues vulgaires, la Portugaise, l'Espagnole, l'Italienne & la Françoise. Il s'exprimoit facilement en latin, & c'est pourquoi il fut nommé Historiographe du Portugal en cette Langue. Il étoit aussi naturellement Orateur que Poëte. Macedo mourut à Padoue en 1681, agé de quatre-vingt-cinq ans, & cet age avancé fait preuve en faveur de ceux qui soutiennent que le travail litteraire, quelque considérable qu'il soit, n'abrege point les jours. Aucun Ecrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. La Bibliothéque Portugaise, où les ouvrages de ce fertile Auteur sont articulés, en compte 109, imprimés en differens endroits de l'Europe, & 30 manuscrits. Nous ne citerons que les principaux, ou ceux qui nous ont paru les plus singuliers.

Ces Ouvrages sont : un Poëme Epique Latin sur la Canonisation de S. François Xavier. 1621. *in*-8° Un Ouvrage Latin sur l'avénement de Jean IV. à la Couronne, intitulé : *Panegyris Apologetica pro Lusitaniâ vindicatâ à servitute injustâ.* Parisiis 1641 *in*-4°. Une

Description Poëtique de la Sainte Baume en Latin. *Lisbonne.* 1683. Des Vers Latins sur la Statue Equestre de Louis XIII. *Paris.* 1641 *in*-4°. Une description poëtique de la Maison de campagne de M. de Breteuil, Archevêque d'Aix. *Paris.* 1741. *in*-4°. Une Philippique Portugaise, écrite en Espagnol, pour répondre aux invectives Castillannes. *Lisbonne.* 1645 *in-fol. Orphée*, Tragi-comédie Latine, représentée devant Louis XIV. Une Dissertation Latine sur le voyage de S. Jacques en Espagne. *Rome.* 1662. *in*-40. Défense du Pontife Romain, & du Pontificat, intitulée *Assertor Romanus.* Rom. 1666. *in-fol. Pictura Venetæ Urbis.* Venise 1670. *in*-4°. Parallele de la Doctrine de S. Thomas & de Scot en Latin. Padoue 1671 2 *vol. in-folio.* Discours Académique, où l'on éxamine, *Qui pouroit être le plus flatté à la représentation d'une Piéce de Théâtre, ou un Sourd qui la verroit, ou un Aveugle qui l'entendroit.* (en Italien). Padoüe 676. *in* 4°.

Parmi les 30 Manuscrits dont Bar-

bosa fait le dénombrement, nous indiquerons, les *Guerres des Espagnols & des François, en Espagnol. in-4°.* Un *Traité Latin des Conciles Généraux & particuliers.* Une *Dissertation sur la validité des mariages des Payens*; & la *Luziade du Camoens*, traduite en Latin, vers pour vers, en 2 *vol. in-4°.* L'Auteur fit en neuf mois à Paris cette longue traduction, qui est composée de dix mille vers, & il l'entreprit à la sollicitation du Marquis de Nice, alors Ambassadeur en France, qui étoit le 5e. descendant de *Vasco de Gama*, le Heros du Poëme. Tout négligé que le début nous paroit, on ne sera peut-être pas faché de le voir.

Arma cano, celebresque viros qui, à littore Ponti
Occidui, Lysii surgunt ubi mœnia Regni,
Per maria, antè aliis nunquam tentata carinis,
Ire vel extremos ultrà potuere recessus
Tapo ranes: bello egregii fortesque periclis

Plusquam humana ferat virtus, quam spondeat ausus,
Et nova regna inter Gentes statuere remotas,
Quæ tantùm factis sublimia in astra tulere. (1)

Indépendamment de tous ces ouvrages, le Pere Macedo avoit prononcé en public 53 Panégyriques, 60 Discours Latins, & 32 Oraisons funèbres. Il avoit fait encore 48 Poëmes Epiques, 123 Elégies, 115 Epitaphes, 212 Epitres Dédicatoires, 700 Lettres familieres, 2600 Poëmes héroiques, 110

(1) » Je chante les combats & ces homme » célèbres qui des bords de l'Océan Atlanti- » que, sur lesquels on voit s'élever les murs de » la ville où regna *Lusus*, oserent traverser » des mers, dont aucuns vaisseaux n'avoient » encore tenté le passage, & pénétrer aux ex- » trèmités les plus reculées de la Tapobrane » (*de l'Isle de Ceylan, dans les Indes Orientales*): » fameux Guerriers que les dangers rendirent » intrépides; qu'ils porterent au-delà du cou- » rage humain, de l'humaine audace, & qui » parmi des Nations séparées par un si vaste » intervalle, fonderent un nouveau Royaume » que leurs exploits ont rendu puissant & » glorieux.

Odes

Odes, 3000 Epigrammes, 4 Comédies Latines, & une Satyre en vers Castillans. Quelle étonnante fécondité, s'il n'y a point d'erreur de calcul, ou de chiffre dans Barbosa!

Le Pere Macédo étoit si vif, & si transporté pour S. Augustin, *qu'il en rêvoit souvent*, disoit-il. Son Ouvrage sur le Libre Arbitre, intitulé : *Clavis Augustiniana Liberi Arbitrii à servitute necessitatis concupiscentiæ vindicati*, lui attira de grands démêlés avec le Cardinal *Norris*, & cette querelle produisit une foule d'écrits. Le Cartel que le Pere Macédo imagina pour défier son adversaire, est curieux : voici comment il étoit conçu.

Cartel de Défi, pour un Combat Littéraire en faveur de la Grace & de S. Augustin, envoyé par le P. Macédo, Religieux de l'Observance, au R. P. Henri Norris, Hermite de S. Augustin.

„ LA *Cause du Duel*, est l'ardeur „ de défendre la doctrine de la Grace „ Chrétienne, enseignée par S. Augustin, contre les erreurs & les ca-

„ lomnies; objet que *Macedo* a le plus „ à cœur. L'*occasion du combat*, est un „ mot échappé au P. *Norris* dans sa „ défense de S. Augustin, *ch.* 3. *v.* „ 2. *pag.* 26. où il dit: *Le P. Macedo m'a engagé à publier cette Défense, & mon Histoire Pélagienne.* „ Macedo n'a pû conseiller la publication d'un ouvrage, où il y a non-seulement bien des choses éloignées „ de la vérité, mais quelques-unes „ encore de contraires à la Grace & à „ la Doctrine de S. Augustin. *Le droit du combat*, le voici: Dès que nos „ supérieurs ne nous permettent point „ d'user de la voie de l'impression, il „ ne reste plus qu'à vuider notre différent par un combat vocal. *La matiere*, ce sont 13 propositions de „ *Norris* qui combattent la Doctrine „ de la Grace & celle de S. Augustin, trois erreurs qui en résultent, & dix injures faites au Pere „ de l'Eglise. *La maniere dont on combattra*, sera telle. On mettra clairement sur le tapis les Propositions „ de *Norris*, dans les mêmes termes „ qu'elles sont conçues: les Erreurs „ seront articulées fidélement; les

„ injures faites à S. Auguſtin expo„ ſées dans le plus grand jour ; les pa„ piers duement paraphés, & les té„ moignages produits, afin qu'il n'y „ ait point lieu de s'inſcrire en faux. „ *La fin du combat*, c'eſt la vérité & „ l'honneur de S. Auguſtin. *L'événe„ ment*, Norris ſera reconnu pour un „ prévaricateur & un déſerteur de la „ Grace & de S. Auguſtin : Macedo „ pour le défenſeur & le vengeur „ de tous les deux. *La loi du com„ bat*, eſt qu'il ſera loiſible à Norris „ d'uſer de toutes les armes qu'il aviſe„ ra, & de ſe faire ſeconder par au„ tant de braves qu'il voudra. Mace„ do ne l'attaquera qu'avec la moin„ dre arme ; il n'aura d'autre ſecond „ que S. Auguſtin. *Je ſerai à Bou„ logne* (1).

(1) *Libellus Provocationis ad Certamen Litterarium in causâ Gratiæ & Auguſtini, miſſus à Fr. Franciſco S. Auguſtini* Macedo *Obſervante, ad* P. F. *Henricum* Norris, *Eremitam Auguſtinianum.*

(Cauſa Duelli). *Studium defendendæ doctrinæ Gratiæ Chriſtianæ & Auguſtinianæ, ab erroribus & calumniis, quod eſt antiquiſſimum Macedo.* (Occaſio) *Dictum Norris de Macedo in Vindic. Auguſt. cap. 3. v. 2. p. 26 :* Pater

La Congrégation fit défenſe aux deux Champions d'écrire ou de diſputer davantage ſur cette matiere, & le Cartel ne fut point accepté.

Juriſconſultes.

FERDINAND Paez, Juriſconſulte & Profeſſeur de l'Univerſité de Coimbre, mort vers l'an 1578, eſt au-

Macedo mihi autor fuit, ut tùm Hiſtoriam Pelagianam, tùm haſce Vindicias evulgarem. *Non potuit Macedo ſuaſor eſſe Operis, in quo cùm plurima ſunt à veritate aliena, tùm nonnulla adverſa Gratiæ & Auguſtino.* (Jus) *Quando non licet per Superiores quidquam mandare typis, reliquùm eſt ut certamine decernatur.* (Materia). *Tredecim Propoſitiones Norris pugnantes cum doctrinâ Gratiæ & Auguſtini : Errores tres inde pullulantes ; decem injuriæ illatæ Auguſtino.* (Modus) *Propoſitiones, ſuis uti ſunt in libro Norris concepta verbis, perſpicuè afferentur : Errores fideliter adducentur ; Auguſtini injuriæ manifeſtè exponentur ; obſignatis libellis, productis teſtimoniis, ut negari nequeant.* (Finis) *Veritas & honor Auguſtini.* (Eventus). *Norris prævaricator & deſertor Gratiæ & Auguſtini, Macedo utriuſque defenſor & vindex apparebit.* (Lex). *Norris, quibuſcumque armis & ſociis velit uti, licitum eſto : Macedo vel cùm minimo provocat ; in uno Auguſtino omnia ſunto.* Ero Bononiæ.

teur d'un Traité curieux ſur la Queſtion, *ſi la grande quantité d'enfans peut diſpenſer des emplois publics un pere, ou un Tuteur, & dans quel cas elle peut opérer la diſpenſe.* Ce Traité eſt latin & a été imprimé en 1599.

François Almeyda Jordam, Chevalier, Profès de l'Ordre de Chriſt, célébre Juriſconſulte, né à Liſbonne en 1712, a traduit de l'Eſpagnol du Licentié *Bermudès de Pedraça*, l'utile ouvrage qui a pour titre : *la Méthode d'étudier la Juriſprudence, avec des notes ſur les Titres de Juſtinien.* Cet Ouvrage que le Traducteur a conſidérablement augmenté & enrichi d'un ſupplément ſur les Loix de Portugal, a paru à Liſbonne en 1737. *in*-4.

Géographes, Voyageurs, Hiſtoriens.

Gaſpard Barreyros, célébre Géographe, fut pourvû à l'âge de neuf ans d'un Canonicat dans la Cathédrale de Liſbonne. Il entra enſuite au ſervice de l'Infant D. Henri, auprès duquel il reſta pendant 25 ans. Quand ce Prince fut nommé Cardinal, il envoya Barreyros à Rome, pour remercier le Saint

Pere de ſa part. A ſon retour en Portugal, il fut fait Chanoine & Inquiſiteur d'Evora. S. François de Borgia étant alors dans cette Ville, ſes Sermons firent tant d'impreſſion ſur Barreyros, qu'il voulut ſe faire Jéſuite ; mais s'étant ſouvenu d'un vœu qu'il avoit fait antérieurement d'entrer dans l'Ordre Séraphique, il quitta la Société au bout de ſept mois, & prit l'habit de S. François à Rome, au Couvent d'*Ara Cæli*. Le Pape alors faiſoit raſſembler dans une magnifique ſalle des Cartes projettées d'après le ſyſtême & les Tables de Ptolomée. Le Pontife inſtruit des talens de Barreyros, le chargea de corriger ces Cartes. Quelque tems après ce Religieux fut rappellé en Portugal, pour y profeſſer la Théologie dans ſon ordre, & il y mourut en 1574. dans un âge avancé. Les ouvrages qu'on a de lui ſont : une Chorographie des lieux par leſquels il paſſa en 1546, dans un voyage qu'il fit de Badajoz à Milan ; une Diſſertation Latine ſur l'*Ophir*, d'où Salomon tiroit tant de richeſſes ; & des Remarques ſur le Traité des origines de Caton, ſur Beroſe, ſur Ma-

nethon, & sur Fabius Pictor, imprimées à Coimbre en 1561. *in*-4. Il a laissé en manuscrits, une Géographie de la Lusitanie des Anciens, des Notes sur Ptolomée, une description de l'Egypte, & des observations sur divers lieux maritimes d'Espagne.

Ferdinand de Magalhaens, que nous appellons *Magellan*, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, & l'un des plus fameux Argonautes modernes, selon l'expression de *Barbosa*, commença ses expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510. & dans laquelle il combattit sous le Grand d'Albuquerque, appellé *le Mars Portugais*. Il se distingua bien-tôt tant par sa bravoure que par son intelligence dans l'art de la Navigation, & par une connoissance exacte des Côtes des Indes Orientales. A son retour en Portugal, il se crut en droit de demander une récompense au Roi Emmanuel. N'ayant pû l'obtenir, il fut si sensible à ce refus qui lui parut une injure, qu'il renonça pour jamais à sa Patrie, & alla offrir à Charles-Quint de lui faire la conquête des Isles Moluques. L'Empereur n'hésita point à lui confier une flotte de

cinq Vaisseaux montés par 250 hommes, & Magellan partit en 1519. Lorsqu'on fut à la hauteur de Rio-Janeiro, la chaleur de ce nouveau climat causa tant de maladies dans la Flotte, que tout l'équipage découragé jugea qu'il étoit impossible de poursuivre cette entreprise. Le tumulte alla si loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte qui étoient Mendoce & Quexada, Castillans distingués. Il fit hyverner sa Flotte dans un Cap situé au 52e. dégré, où l'on apperçut des hommes d'une taille gigantesque, & il l'appella le *Cap des Vierges*, parce qu'il avoit été découvert le jour de Sainte Ursule. A douze lieues de ce Cap, il entra dans un Détroit dont la bouche avoit une lieue de largeur, & qui étoit bordé de montagnes fort escarpées. Il y pénétra environ jusqu'à 50 lieues, & rencontra un Détroit plus grand qui débouchoit dans les Mers occidentales, auquel il donna le nom de *Jason Portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce Cap, il découvrit plusieurs Isles habitées par des Idolâtres, & il prit terre

à celle de Zaba. Les Espagnols y furent reçus avec hospitalité par le Souverain du païs, qu'ils instruisirent & convertirent à la Foi. Ce Prince engagea Magellan à se joindre à lui, pour faire la guerre au Souverain de l'Isle de Matan, & à l'aide des Espagnols, il remporta sur lui de grands avantages. Mais craignant que dans la suite la même valeur qui l'avoit si bien servi contre ses ennemis ne se tournât contre lui-même, il fit périr Magellan en 1521. Le Bibliographe Espagnol, (*Nicolas-Antonio*) assure que le Routier des navigations de Magellan étoit manuscrit entre les mains d'*Antonio Moreno*, Cosmographe de la Contractation de Seville.

Ferdinand Mendès Pinto, du lieu de Montemor Ovelho, dans la Province de Beira, naquit en 1509 de parens fort pauvres. A l'âge de 12 ans il vint à Lisbonne, où il servit une Dame de distinction. Au bout d'un an & demi, sa vie s'y étant trouvée en danger, il se sauva dans un bâtiment qui partoit pour Setubal & qui fut pris par un Corsaire François dont il fut bien maltraité. Mendès de retour

à Setubal servit le Duc d'Aveyro, fils naturel du Roi Jean II : mais comme il ne voyoit point dans cet état de grandes esperances de fortune, il voulut l'aller chercher dans les indes, & s'embarqua en 1537. Il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie heureuse, la Chine, la Tartarie & tout l'Archipel Oriental. Ces voyages consumerent 21 ans de sa vie, pendant lesquels il éprouva toutes les miseres imaginables. Il fut treize fois captif & vendu 17. Mendès Pinto, ayant, malgré ces traverses, amassé quelques fonds, étoit sur le point de se retirer en Portugal, lorsque dans un entretien qu'il eut près de Goa avec le Pere *Nuñes*, Jesuite, ils s'animerent mutuellement du desir de convertir les Japonois. Mendès les représenta à ce Religieux, comme un peuple docile, assez raisonnable & constant dans ses résolutions. Il promit de plus un secours réel de 16 mille crusades, pour cette Mission, & pour l'érection d'un College de Jesuites à Amanguchi, d'où les Missionnaires devoient se répandre dans le reste de l'Empire. Son projet fût goûté à Goa, & le Vice-Roi l'envoya en Ambassade vers le

Roi de Bungo. Avant que de partir, il fit tenir à ses parens 2000 crusades; en employa 4000 à diverses aumones, & tira plusieurs esclaves de captivité: ensuite il s'embarqua avec les Missionnaires destinés à cette sainte expédition. La ferveur avec laquelle il les vit renouveller leurs vœux, lui fit faire celui de consacrer son bien à la conversion des Idolâtres, & de vivre & mourir dans la société. Il y fut reçu en 1554: mais cette ardeur ne fut pas perseverante. Mendès revint dans sa patrie en 1558: il se présenta à la Reine Catherine qui gouvernoit alors pendant la minorité du Roi Sebastien, & il n'en pût rien obtenir. Après cinq années de soins & de poursuites inutiles qui lui aprirent seulement à connoître l'esprit des Cours, il se retira à Villa de Almada où il se maria, & il y finit ses jours en 1580, chargé d'années, mais peu riche. C'est pour ses enfans qu'il écrivit ses voyages, dont la premiere édition, dédiée à Philippe III, parut en 1614 de l'impression de Craesbeck, *in-folio*. Il y en eut une seconde édition en 1678; une troisieme, à laquelle on joignit la conquête

du Pegu, en 1711, & une quatrieme faite à Lisbonne en 1725, augmentée de l'*Itinéraire d'Antonio Tenreiro*. Les Voyages de Mendès Pinto, ont été traduits en Espagnol en 1620 par le Licentié *Maldonado*: il y en a aussi une traduction Italienne, & une version Allemande avec des figures. Enfin ils ont été traduits en François, en 1628, par *Bernard Figueroa*, sous ce titre: *Les Voyages adventureux de Fernand Mendès Pinto.* La plûpart des Auteurs & des Critiques françois, ont regardé ce Voyageur comme un Ecrivain fabuleux, mais on l'a justifié en Espagne. *Faria* dans ses notes sur la Luziade du Camoens, dit expressément: » On » doute beaucoup de ce que rapporte » Mendès; mais ceux qui ont vû depuis les mêmes pays, assurent qu'il » n'a dit que des vérités, & qu'il en » auroit pû dire davantage, s'il n'eut » craint d'être soupçonné de mensonge. » Le continuateur de la *Bibliotheque Orientale de Leon*, prétend de même, que l'expérience à détrompé ceux qui révoquoient en doute les faits raportés par Mendès. *Sousa*, dans son *Orient conquis*, dit que tous

ces faits sont *aussi vérifiés par les vrais Scavans, que douteux dans l'opinion du vulgaire.*

Gomes de S. Estevan, fameux voyageur, accompagna l'Infant Pierre, Duc de Coimbre, fils du Roi Jean I, dans le voyage que ce Prince entreprit par pure curiosité. Il alla dabord à Jerusalem, passa de-là à Rome, traversa l'Allemagne, l'Angleterre & la Castille, & se fit des amis partout. Ses Voyages écrits en Portugais furent imprimés à Lisbonne en 1554 *in-4°*, & depuis traduits en Castillan.

Gaspard Ferreyra Reymam, Pilote, & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, est auteur d'un Routier des Indes, très estimé, & imprimé à Lisbonne, en 1612 *in-4°*.

Francisco dos Santos, de Lisbonne, habile Constructeur de vaisseaux, a écrit sur cet art un Livre intitulé, *de Re Nauticâ*, avec des Estampes qui représentent la coupe & toutes les parties d'un navire. Il traite dans ce même ouvrage du Lin, de l'Etoupe, de l'Huile, du Goudron & de tous les materiaux qui entrent dans la construction d'un Bâtiment. Cet Ouvrage

est conservé manuscrit dans la Bibliotheque du Roi à Lisbonne.

Francisco Mello e Torres, Chevalier de l'Ordre de Christ, est compté parmi les Géographes, pour une Introduction à la Géographie, & un Traité d'Astronomie qu'il a laissez manuscrits. Cet Ecrivain distingué servit son Roi & sa patrie très-utilement, tant à la guerre que dans le cabinet. Il avoit été Gouverneur d'Olivença & Général d'Artillerie. En 1657 il fut envoyé en Ambassade auprès de Cromwel, pour conclure la paix avec lui. Il retourna en Angleterre en 1661, pour négocier le mariage de Catherine fille de Jean IV avec Charles II, & l'année suivante il conduisit cette Princesse à Londres. En 1666, il fut nommé Ambassadeur en France, pour conclure le mariage du Roi Alphonse VI avec la Princesse de Nemours. Ses services lui valurent plusieurs Commanderies dans l'Ordre de Christ, les titres de Comte de Ponte & de marquis de Sande, & la place de Conseiller d'Etat & de Guerre. Une nuit se retirant chez lui, il fut tué par des assassins qui le prirent pour un autre. Il y a huit volumes

de ses Négociations qui n'ont point été publiés.

Ferdinand Lopes da Castanheda, fils naturel du Licentié Lopes, Auditeur de Goa, naquit à Santarem au commencement du 16eme. siecle. Il entra fort jeune dans l'Ordre de S. Dominique, & il en sortit peu de tems après, pour aller servir dans les Indes. Vingt ans de voyages & de recherches, le mirent en état de composer son *Histoire de la découverte & de la conquête des Indes, par les Portugais, en 8 Livres.* Après y avoir ruiné sa fortune & sa santé, il revint à Coimbre où, pour subsister, il fut réduit à remplir l'employ de Bedeau de l'Université de cette Ville. Son Histoire des Indes eut un tel succès, qu'elle fut traduite en Italien, & imprimée à Venise en 1578. Le premier Tome de cet Ouvrage, a été aussi traduit en Espagnol & en François. La Version françoise parut à Anvers en 1553.

Ferdinand Lopès, Secretaire des deux Infans Ferdinand & Edouard, fut fait, sous le Regne du dernier, *Chroniqueur* général du Portugal. Le Roi Alphonse V, en confirmant le choix de son pere, lui accorda en 1449 une pension con-

sidérable pour récompense de ses travaux. Cet Ecrivain a rassemblé les Chroniques de 12 Souverains, depuis le Comte Henry jusqu'au Roi Edouard. Celle du Roi Jean I, est la seule qui ait paru à Lisbonne en 1644.

Ferdinand de Pina, fils de Ruy, Historiographe general du Royaume, & Garde des Archives Royales, naquit à Guarde, dans la Province de Beyra. Il fut employé en 1482, comme Secretaire d'Ambassade auprès de Ruy Sousa que le Roi Jean II envoya en Angleterre, pour déclarer à Edouard VI, qu'il prenoit le titre de Seigneur de Guinée, & qu'en conséquence il prioit ce Prince de défendre à ses sujets de commercer dans ce Pays. Pina fut depuis chargé par le Roi Emmanuel, de la réformation de tous les anciens Tribunaux du Royaume qu'il fut obligé de parcourir. Enfin il fut nommé en 1523 par le Roi Jean III, Historiographe de Portugal, & Grand Garde de la Tour de Tombo; mais ses ennemis lui firent ôter ses deux emplois. L'Ouvrage de Pina sur la réformation des Tribunaux de Portugal, est gardé dans la Tour de Tombo. Il a aussi laissé des

Mémoires manuscrits sur les Rois de Portugal.

Francisco Valasco de Gauvea, célébre Jurisconsulte & Professeur de l'Université de Coimbre, est connu principalement par deux Ouvrages écrits en Portugais, sur l'avenement du Duc de Bragance à la Couronne : l'un sous ce titre, *Justa acclamaçao do Serenissimo Rey de Portugal D. Joao IV.* « Juste » proclamation du Serenissime Roy de » Portugal, Jean IV. Lisbonne 1644 *in folio*, & traduit en Latin en 1645; l'autre intitulé, *Perfidie des Allemands dans la détention & le procès de l'Infant Edouard.* Lisbonne 1652 *in-folio.*

Ferdinand d'Almeida, fils d'un Comte d'Abrantès, naquit à Lisbonne en 1459. Il fut dabord Prieur de Chanoines Réguliers à S. Georges près de Coimbre, & ensuite Evêque de Ceuta. Le Roi Jean II, qui connoissoit sa capacité, le nomma Ambassadeur auprès du Pape Alexandre VI. Almeida fut tellement goûté dans cette Cour, qu'il s'y attacha & qu'il vint en France, en qualité de Nonce Apostolique auprès de Charles VIII & de son successeur. Il fut un des Commissaires députés du S. Siege, qui

annullerent le mariage de Louis XII avec Jeanne de Valois. On sçait que, pour faire réussir le mariage de ce Prince avec Anne de Bretagne, Cesar Borgia Duc de Valentinois trompa la Cour de Rome, en cachant la parenté qui étoit entre Louis & Anne. Almeida ayant découvert au Pape la supercherie de Borgia, ce dernier l'en punit par le poison, l'instrument le plus familier de ses vengeances. Ainsi le Nonce perdit, avec la vie, le chapeau de Cardinal & l'Evêché de Nevers qui lui avoient été promis. Un frere de ce Prélat, Vice-Roi des Indes, y périt aussi malheureusement, victime de la barbarie des Indiens. On a seulement de ce Nonce, le Discours qu'il prononça devant Alexandre VI, en lui prêtant le serment d'obédience au nom de Jean II.

François Alvarès, natif de Coimbre, Chapelain du Roi Emmanuel, fut envoyé par ce Prince en Ethiopie, avec l'Ambassadeur qu'on y fit partir en 1515, en conséquence de l'Ambassade que la Reine d'Ethiopie avoit envoyée en Portugal l'année précédente. L'Empereur d'Ethiopie reçut les Portugais avec

distinction, & lorsqu'ils s'en retournerent en Portugal, il fit partir avec eux un Moine Ethiopien nommé *Zagazabo*, chargé de présenter de sa part au Roi de Portugal une Couronne précieuse, & d'aller porter son hommage au Pape, que l'Empereur vouloit reconnoitre par cet acte, Chef de l'Eglise. Alvarès fut aussi du voyage que ce Moine fit à Rome, pour rendre son obédience. La cérémonie en fut solemnelle, & l'Ambassadeur de Portugal y assista. Pendant les six années de séjour qu'Alvarès fit en Ethiopie, il écrivit l'Histoire du Pays, avec tout le soin & l'exactitude qui lui furent possibles, & lorsqu'il voulut la publier, il fit exprès le voyage de Paris, pour y aller chercher tout ce qu'il crût propre à en rendre l'impression plus belle. Il y a eu deux traductions Espagnoles de cette Histoire d'Ethiopie, l'une par *Padilha* en 1557, l'autre par *Suelvès Infaçon* en 1561. Nous en avons une vieille traduction françoise, imprimée à Anvers chez Plantin en 1558, sous ce titre: *Historiale Description de l'Ethiopie; contenant la vraie Relation des Terres & Pays du Grand Roi & Empe-*

reur Prete-Jean in-8°. Cet Ouvrage a été aussi traduit en Italien, & imprimé avec le *Voyage de Ramusio.* Enfin Paul Jove en avoit traduit le premier Tome en Latin, & Damien de Goes étoit dans le dessein de continuer, si Paul Jove n'achevoit pas cette version.

François-Joseph Freyre, Auteur moderne fort estimé, naquit à Lisbonne en 1719. Il avoit beaucoup d'érudition sacrée & profane, & il y joignoit la connoissance des Langues. Ses principaux Ouvrages, sont une Centurie d'Epigrammes latines, imprimées à Lisbonne en 1742 *in-8°.*; Une Relation du Tremblement de terre arrivé à Livourne le 16 Janvier de la même année; Un Eloge de la Reine d'Hongrie; plusieurs Eloges d'hommes illustres ses contemporains (c'est assez le goût de la Nation), & la Vie du P. *Quental*, fondateur de l'Oratoire en Portugal, traduit du Latin. Les Ouvrages qu'il a laissés manuscrits, sont les Homélies de Clément II, traduites aussi du Latin; Mémoires historiques de Lisbonne, contenant les Vies des hommes illustres que cette Ville a

produits; la Généalogie de la Maison d'*Almeida*; des Poësies & des Eglogues Latines; *Scanderbeg*, Opera représenté à Lisbonne en 1747; *Lucius Papyrius*, autre Opera; & une Comédie traduite de l'Italien qui a pour titre, *Le passage du bien au mieux*, aussi représentée en 1747.

François Leitam Ferreira, l'un des 50 premiers Académiciens de l'Académie d'Histoire de Portugal, naquit à Lisbonne en 1667. Il embrassa l'Etat Ecclésiastique, & s'attacha successivement aux Nonces *Durazzo* & *Cornara.* Son goût pour la Littérature, nourri de la connoissance des Langues, se tourna du côté de la Poësie, & l'Académie des Arcades l'adopta sous le nom de *Tagideo*, par allusion au Tage. Il fut admis à l'Académie du Comte d'Ericeyra, & à celle des *Anonymes*: ensuite l'Académie Royale de l'Histoire le chargea des Mémoires Ecclésiastiques de l'Evêché de Coimbre. Il a fait aussi l'Histoire de l'Université de cette Ville, & a fourni beaucoup de Pieces à la Collection de l'Académie.

Felix Machado da Sylva, crée

Marquis de Montebello par Philippe IV, & Commandeur de l'Ordre de Christ, s'appliqua principalement à l'étude de l'Histoire & des Généalogies. Il donna en 1642. celle de sa Maison en un volume *in-4°.* & on a de lui des Notes sur le Nobiliaire du Comte de Barcellos, fils du Roi Denis. Dans la Bibliotheque du Couvent de la Grace à Lisbonne, on conserve le manuscrit d'une troisiéme partie du Roman de Gusman d'Alfarache, qu'il avoit dessein de publier, sous le nom supposé de Felix Marquès.

Fernand de Menesès, Comte d'*Ericeyra*, Commandeur de S. Pierre d'Elvas, & de Serzedello, dans l'Ordre de Christ, naquit à Lisbonne en 1614. Il puisa dans les Leçons du célébre Pere Macedo le bon goût de la Langue Latine & celui de la Langue Portugaise. Les Peres Staford & Borro, Jésuites, lui apprirent la Géographie, la Géométrie, & l'Architecture Militaire, dans lesquelles il se rendit très-habile. Le Portugal étant en paix, il alla servir en Italie sous le Comte d'Assumar, Gouverneur de Milan. Il se distingua dans les Siéges d'Alexan-

drie de la Paille, & de Valence. A son retour en Portugal, le Sceptre ayant changé de main, le nouveau Roi Jean IV, le chargea de faire fortifier les Places Maritimes du Royaume, pour les garantir des invasions des Espagnols. Il se trouva à la bataille de Montijoo, où il perdit son frere D. Diégue: il conduisit les Siéges de Valverde & de Barcarotta, & il fit lever au Marquis de Leganès celui d'Evora. Il empêcha l'Armée Angloise de débarquer dans le Port de Peniche, dont il étoit Gouverneur. En 1656, il fut nommé Gouverneur de Tanger, où il fut la terreur des Maures & les délices du Peuple qui lui étoit soumis. Il remplit successivement les emplois de Conseiller de guerre, de Gentilhomme de la Chambre de l'Infant D. Pedre, de Député à l'Assemblée des trois Etats, & de Conseiller d'Etat. Au milieu de toutes ces occupations, le Comte d'Ericeyra trouvoit des momens à donner aux Lettres, & ses Ouvrages sont nombreux. On a de lui une *Vie de Jean I*, écrite en Portugais & imprimée à Lisbonne en 1677, *in*-4. Un *Histoire de Tanger*, publiée

à Lisbonne en 1732. *in-folio*: *Historiarum Lusitanarum ab anno* MDCXL. *ad ann.* MDCLVII. *Tomi duo.* Lisbonne 1734. Au commencement de cet Ouvrage est une Vie de l'Auteur écrite par le Pere *Dos Reys*, Oratorien. Le Marquis de Louriçal, son arriere-petit-fils, conserve ses manuscrits qui consistent, en une Vie de Marie de Savoye, Reine de Portugal, en Latin & en Portugais; des Discours Politiques; d'autres Discours récités par l'Auteur dans les Académies *des Généreux* de Lisbonne, & des *Solitaires* de Santarem, dont il étoit membre; deux Tomes de Relations de divers événemens politiques & Militaires; Avis donnés au Conseil; Traités de Mathématiques; Philosophie abrégée; Lettres Sçavantes & Familieres; Poësies Portugaises & Castillanes, parmi lesquelles il y a quelques Comédies; Poësies Latines & Italiennes; quatre chants d'un Poëme intitulé, *Lisbonne Conquise*; Poëme sur la bataille d'Ameixial; Nouvelle Historique où l'Auteur décrit les avantures de sa vie, sous le nom de *Felisardo*.

François-Xavier Menesès, Comte d'*Ericeyra*

d'*Ericeyra*, arriere petit-fils du précédent, l'un des cinquante premiers Membres de l'Académie Royale d'Histoire, naquit à Lisbonne en 1673. Il apprit de bonne heure la Langue Latine de Ferdinand, son grand Pere, la Langue Françoise de sa mere, l'Italienne de son pere, & l'Espagnole de son Ayeule. Il fit en 1704. la campagne de Beyra avec le Roi Pierre II, & du Gouvernement d'Evora il passa au poste de Sergent de bataille dans l'Armée Portugaise. En 1735. il fut nommé Mestre de Camp Général & Conseiller de Guerre. Il a eu trois enfans de sa femme, D. Marie-Anne de Silva de Lancastre. L'aîné a succédé à tous ses titres, & a été deux fois Viceroi des Indes; le second a pris l'habit de S. François, & le troisiéme a épousé D. Josephe d'Acuñha. Le Comte d'Ericeyra, comblé d'honneurs & de gloire est mort en 1743. âgé de 70 ans. Voici sa carriere Littéraire. Dans le renouvellement de l'Académie *Dos Generosos*, fait à Lisbonne en 1693, il en fut nommé Président, & il a le dernier rempli cet emploi. En 1717. il forma chez lui une autre Académie

dont il fut à la fois le Protecteur & le Sécrétaire. Enfin en 1721, lorsqu'on établit l'Académie Royale d'Histoire, il fut un des cinq premiers Directeurs & Censeurs qui furent choisis. Depuis il fut encore admis à la Société Royale de Londres & à l'Académie des Arcades, où il prit le nom d'*Ormano Paliseo*. A l'exaltation de Benoît XIII, en 1722, il prononça son Panégyrique, & ce Pape l'en remercia par un Bref. On lit dans la Bibliothéque Portugaise, que le Roi de France avoit envoyé au sçavant Comte d'Ericeyra les cinq premiers tomes du Catalogue de la Bibliothéque Royale, & vingt-un volumes d'estampes. L'Académie de Pétersbourg lui avoit aussi adressé, avec la Lettre la plus obligeante, douze volumes de ses Mémoires. Parmi tous les Sçavans avec qui le Comte d'Ericeyra avoit conservé une étroite correspondance, on distingue Muratori, Bianchini, Crescimbeni, Dumont, Garelli, Bayle, Le Clerc, Salazar, Feijoo, Mayans, Renaudot, Despréaux, M. l'Abbé Bignon, &c. Ses Peres lui avoient laissé une Bibliothéque choisie, qu'il avoit aug-

mentée de quinze mille volumes imprimés, & de mille manuscrits. Ajoutons à tous ces avantages, qu'il étoit fort communicatif & de l'accès le plus aisé pour les Gens de Lettres.

Peu de Portugais ont autant écrit que le Comte d'Ericeyra. Plus fécond que son bisayeul, avec autant de goût pour le travail, il a composé plus de cent Ouvrages, dont Barbosa donne la liste. Nous y avons remarqué, entre autres, ceux-ci : *Relation du Siége & de la prise de Miranda.* Lisbonne, *in* 4. sans nom d'Auteur. *Relation de la Campagne d'Alantejo en* 1712. Lisbonne 1714. *in*-4. *Reflexions sur les Etudes Académiques.* Lisbonne 1721. *in-fol. Mémoires Ecclésiastiques du Diocése d'Evora. Eglogue sur la mort de l'Infant D. Michel, fils du Roi* Pierre II. *qui fut noyé dans le Tage le* 13 *Janvier* 1724. Lisbonne 1724. *in*-4. *Jugement sur les Ecrits de Manuel de Faria & Souza.* Lisbonne 1733. *in fol. Quarante-huit Paralléles d'hommes & douze de femmes illustres*, pour servir de supplément aux Paralléles des grands Hommes Portugais, composés par François Soarès Toscano. *Extraits &*

Observations Critiques sur les Ouvrages de l'Académie de Petersbourg : ces observations ont été traduites en Langue Russe, & insérées dans le XIVe. Tome du Recueil de l'Académie. *Mémoire sur la valeur des Monnoyes de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie.* 1738. *in*-4 : (il se trouve dans le IVe. Tome de l'Histoire Généalogique de la Maison régnante). *La Henriade, Poëme héroïque, avec des observations sur les régles du Poëme Epique, & des notes.* 1741. *in*-4.

Parmi ses Ouvrages manuscrits qui sont conservés dans la magnifique Bibliothéque du Marquis de Louriçal, son petit-fils, on cite ses *Œuvres Poëtiques en langue Portugaise*, composées d'un grand nombre de Sonnets, de Romances, d'Octaves, d'Elégies, de Chansons, d'Odes, de Rondeaux, & de 400 couplets d'*Imprécations*, où il n'entre ni U, ni E. *Endymion & Diane.* Poëme de 127 Octaves. *Ses Œuvres Poëtiques en langue Castillane*, presqu'aussi nombreuses. Le *Trésor de l'Harmonie*, composé de 4000 vers enfantés en vingt heures de tems. *L'Art Poëtique de Despréaux*, traduit en oc-

taves Portugaises. *Les Amours de la Regle & du Compas*, Traduction en vers Portugais du Poëme François de Desmarets. *Réflexions Apologetiques sur le Théâtre Critique de Feijoo. Deux cens Histoires mémorables. Méthode de l'Etude.* Division de l'Etude par âges. Autre Division selon les heures du jour. Autre, selon les tempéramens. Etudes d'un Prince, d'un Général, d'un Ecclésiastique, d'un Ambassadeur, d'un Ministre, d'un *Traducteur.* Dissertation *sur les Ecclésiastiques qui ont été promus de bonne heure à l'Episcopat.* Dissertation *sur l'Or de Tibar. Instruction à son Neveu sur le Duel. Eclaircissemens sur le nombre* 22, à l'occasion de vingt-deux sortes de Monnoyes Romaines, offertes au Roi, & qui avoient été trouvées à Lisbonne le 22 Octobre 1711, jour auquel le Roi avoit 22 ans accomplis. L'Auteur, par autant de Dissertations, prouve que le nombre de 22 est le plus parfait de tous. *Lettres familieres écrites en cinq langues. Traité sur les honneurs civils que les Ecclésiastiques ont reçus à la Cour des Princes. Projet d'un nouvel Ordre Militaire. Droits incontestables de la Couronne de*

Portugal sur les Etats du Maragnon. Discours *sur les Tremblemens de Terre.* Autre *sur les Cadavres incorruptibles.*

Fernand Tellès de Faro, fils d'un Capitaine Général de Mazagan & de Ceuta, naquit à Lisbonne. Il commença à servir dans les Places où commandoit son pere. De-là il passa en Flandres, & il revint en Portugal sous le Duc de Bragance, qui devenu Roi, le fit Gouverneur de Campomayor en 1647. Il fut ensuite Mestre de Camp du Corps de Troupes qui fut envoyé dans le Brésil, pour en chasser les Hollandois. En 1659, la Reine Régente le nomma Ambassadeur auprès des Etats Généraux, pour travailler à la paix entre les deux Puissances. Tellès dans cette conjoncture importante trahit honteusement son Souverain & son Maître, en livrant à l'Ambassadeur d'Espagne le secret & tous les papiers de l'Ambassade. Convaincu de cette perfidie, il fut décapité & brûlé en effigie à Lisbonne : mais pour prix de sa trahison, il obtint de Philipe IV le Comté d'Arada, & il continua de servir en Flandres jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Ce qui l'a fait met-

tre au rang des Ecrivains Portugais, est le *Manifeste* qu'il publia, pour justifier sa désertion, & la Généalogie de sa Maison, qui parut à Madrid en *1661*.

Fernand Mascareñhas, Marquis de Fronteira, fut successivement Gouverneur du Royaume d'Algarve, Mestre de Camp Général, Gouverneur des Provinces de Beyra & d'Alentejo, Conseiller d'Etat & de Guerre, & Majordome de la Reine Marie-Anne d'Autriche. Il appartient à la République des Lettres, comme membre de l'Académie Royale, dont il fut Censeur perpétuel, dès le commencement de son institution. Il fut aussi chargé par l'Academie, de la rédaction des Mémoires concernant les expéditions des Romains dans la Lusitanie. Dans les Discours qu'il a prononcés, tant en qualité de Président, que comme Académicien, on a toujours été frappé de la precision siguliere & de l'énergie de son stile. Il est mort en 1719, âgé de 74 ans. Ses écrits sont répandus dans les différens volumes qui composent la Collection de l'Académie Portugaise.

Polygraphes, Médecins & Poëtes.

FRANÇOIS-Emmanuel de Mello, Commandeur de l'Ordre de Christ, né à Lisbonne en 1611, est un des plus fé onds Auteurs Portugais. Il servit de très-bonne heure, & fut un de ceux qui échapperent au naufrage qu'essuya la Flotte Portugaise à la Corogne en 1627. Il fit ensuite les campagnes de Flandres & de Catalogne. En 1638, il travailla à appaiser le tumulte d'Evora; mais n'ayant pû y réussir au gré du Ministere Castillan, il subit injustement quelques mois de prison. Après la campagne de Catalogne, dans laquelle il fut employé, il essuya de nouvelles traverses. Il fut accusé de l'assassinat de François Cardoso, & enfermé pendant neuf ans dans la Tour de Velha. Louis XIII. à qui il avoit donné de fréquentes preuves d'attachement, s'intéressa pour lui auprès du Roi de Portugal, & obtint sa liberté en 1648; il en profita pour passer dans le Brésil. Enfin le repos succéda à tant d'agitation. Pendant les

trente six dernieres années de sa vie, il sçut allier les fonctions Militaires avec le travail du Cabinet, & il mourut à Lisbonne en *1666*. Il n'avoit point été marié; mais il avoit laissé un fils naturel qui fut tué à la bataille de Senef, où il se trouva comme Capitaine de Cavalerie. Habile politique, bon Philosophe, Historien élégant, Poëte ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres. La Bibliothéque Portugaise détaille ses nombreuses productions, & compte près de cent ouvrages sortis de sa plume. Parmi les imprimés, on estime particuliérement sa *Politique Militaire*. Madrid 1638. *in* 4°. réimprimé en 1720. à Lisbonne. *L'Histoire des Mouvemens de Catalogne*, sous le nom supposé de *Clemente Libertino*. Lisbonne 1645. *in* 4°. *Manifeste du Portugal*. Lisbonne 1647. *in*-4°. Cet Ouvrage fut fait à l'occasion de l'assassinat tenté contre la personne de Jean IV, Roi de Portugal, le 17 Juillet 1647. à la Procession du Saint Sacrement qu'il accompagnoit; & l'Auteur en charge la Cour de Castille. *Relation de la Campagne faite*

dans le Brésil en 1649. par les Troupes que la Compagnie générale du Commerce avoit envoyées dans ce pays. Lettres contenant des Regles de conduite pour les gens mariés. Lisbonne, deux éditions, l'une en 1651, l'autre en 1670. *Œuvres Morales.* Rome 1664. 2 *vol, in*-4°. *Lettres familieres.* Rome 1664, *in*-4°. *Apologues en Dialogues.* Ouvrage posthume. Lisbonne, *in*-4°. Il y a quatre Apologues: dans le premier intitulé, *les Horloges parlantes*, une Horloge de Ville converse avec une Horloge de campagne. Le deuxième a pour titre, *l'Ecritoire Avare.* Les Interlocuteurs sont, le Doublon Castillan, la Cruzade moderne, le Vingtain Navarrois, & le Portugais fin. Le troisiéme est, *la Visite des Fontaines*. Les Interlocuteurs sont, Apollon, la vieille Fontaine, la nouvelle Fontaine du Palais & un Soldat. Le quatriéme, inscrit l'*Hôpital des Lettres*, se fait entre Juste-lipse, Boccalini, Quevedo & l'Auteur. *Traité de la Cabale*; autre Ouvrage posthume. Lisbonne 1724. *in*-4. Entre ses Ouvrages Manuscrits qui sont encore plus

nombreux, on distingue : *La Vie de Théodose II, Duc de Bragance. Vies des Rois de Portugal, composées sur leurs médailles. Traité de la Patience. Description du Brésil*, intitulé : *Le Paradis des Mulâtres, le Purgatoire des Blancs, & l'Enfer des Negres. Les Galanteries mal reçues.* Nouvelle dédiée à une Dame qu'il nomme Lucinde, âgée de dix-huit ans, âge décisif, selon l'Auteur, époque climacterique, sinon pour la vie, du moins pour le repos des hommes, d'où s'en suit souvent le sort de la vie. *Jugement des Merveilles de la Nature.* Discours composé au sujet d'un déluge de feu qui tomba sur l'Isle de S. Michel en 1638. *Mémoires sur sa Vie*, écrits en 1641. *Relation historique de la revolte d'Evora.* L'Alexandre Chrétien : *Histoire de Castriot, Prince d'Albanie.* Discours *sur la préséance des Nations*, au sujet de celle que les Vaisseaux Marchands Anglois prétendirent alors sur les Hollandois, dans le Port de Lisbonne. *Relation du Siége d'Olivenza. Relation de la Victoire remportée par les Portugais sur les Hollandois à Ga-*

rarapes. Histoire des Infans de Portugal Itineraire de l'Europe, &c. Par le denombrement de ces Ouvrages, on voit, dit Barbosa, que l'*Auteur avoit vû tout ce qu'il a écrit, & avoit écrit tout cè qu'il avoit vû.*

François Xavier Leytam, naquit à Lisbonne en 1667. de parens nobles. Il entra de bonne heure chez les Jésuites, & après sept ans de profession, il quitta la Société pour prendre une femme. Il en eut huit enfans qu'il trouva moyen d'établir. Il s'appliqua, quoiqu'un peu tard, à la Médecine, & l'exerça avec succès à Lisbonne. La Cour le nomma pour accompagner le Marquis d'Alegrete, lorsque cet Ambassadeur fut envoyé à Vienne, afin d'y conclurre le mariage du Roi avec l'Archiduchesse d'Autriche. A son retour en Portugal, ayant trouvé sa femme morte, il entra dans l'état Ecclésiastique & se fit Prêtre. Le Cardinal Patriarche lui donna tous les pouvoirs pour confesser & pour prêcher; ensorte qu'il étoit regardé comme un très-habile Médecin du corps & de l'ame. En 1736, il fut aggrégé dans l'Aca-

démie Royale d'Histoire. Il fut nommé en 1738 premier Médecin de la Cour; mais il ne jouit pas long-tems de cette place, la mort l'ayant enlevé en 1739. On a de lui des Poësies Latines & Portugaises, des Sermons, quelques ouvrages de Médecine, & entre autres, une *Dissertation sur les fiévres accompagnées de pourpre, & sur celles qui étoient inconnues aux Anciens.* Un Discours *sur les Jardins de Semiramis & sur les murs de Babylone;* un autre, *sur l'existence du Pelican, &c.* Il se préparoit à donner un *Traité sur les maladies des Princes, & sur la maniere de les traiter.*

François Sanchez, étant passé en France avec son Pere, y devint Médecin & Professeur dans l'Université de Montpellier : il mourut à Toulouse, âgé de 70 ans. Il a laissé un Corps de Médecine (*Opéra Médica*), imprimé à Toulouse en 1646, *in 4;* & une *Somme Anatomique*, aussi en Latin :(le premier de ces deux Ouvrages contient une censure d'Hypocrate); un Traité Sceptique sous ce titre : *De la plus noble des Sciences qui est* qu'on ne sçait

rien, *de l'extinction des Lettres & de ses causes* (1); un Traité *de la durée de la vie*, & un autre *de la Divination par songes*, contenus dans le précédent Ouvrage; un autre Traité Latin de la traduction des Auteurs, *de Interpretandis autoribus.* Anvers, chez Plantin, 1582. *in*-80. Questions *sur les Démonstrations de Géométrie d'Euclide*, adressées à Clavius (2). Discours en Langue Portugaise, sur la Cométe qui parut en 1577.

François-Xavier Silveyra e Bellaguarda, Oratorien, né à Lisbonne en 1715 est connu par deux ouvrages en Langue Portugaise qu'il a faits pour défendre le celebre D. *Feijoo*, Benédictin Espagnol. Le premier imprimé à Lisbonne en 1745 *in*-4°, est contre le P. *de Santa-Roza*, Dominicain, qui, dans son *Théâtre du Monde visible*, avoit attaqué D. Feijoo : il a pour titre, *Eloge apologétique du Critique Espagnol,*

(1) *De Multum nobili Scientiâ*, quod nihil scitur; *dèque Litterarum pereuntium agone, ejusque causis.* Lugduni 1558.

(2) *Erotemata super Geometricas Euclidis Demonstrationes, ad Clavium* 1577.

& nouvelle Diſſertation contre l'exiſtence du Phenix. L'autre intitulé, *La Vérité de Feijoo, vengée pour la ſeconde fois*, combat un Medecin de Lisbonne, qui accuſoit D. Feijoo de contradiction.

Philippe Montalvo, de Caſtelbranco, dans le Dioceſe de Guarde, fut Profeſſeur de Medecine dans les Univerſités de Louvain & de Piſe, & enſuite premier Medecin de Louis XIII. Il mourut à Tours en 1615, & il paroit qu'il étoit Juif. Ses Ouvrages ſont, un *Traité de la vue*, dédié au grand Duc de Toſcane, & imprimé à Florence, en 1606, *in*-4°; un Traité latin ſur les maladies de la tête, imprimé à Paris en 1614 *in*-4°, ſous le titre de *Archipathologia*; & un autre ſur la ſanté, *de homine ſano*, Francfort 1591. *in*-8°.

Fernand Mendès, de la Province de Beira, fut dabord Profeſſeur de Medecine à Montpellier & enſuite Medecin de la Reine Catherine d'Angleterre. Il eſt l'inventeur de l'*Eau d'Angleterre*, remede connu pour les fievres intermittentes. Il eſt mort à Londres fort riche & fort âgé en 1724. On a de lui un Ouvrage de Medecine intitulé : Etude de l'Art d'Apollon, ou

Exercices de Medecine : *Studium Apollinare, ſive Progymnaſmata Medica*, Lugduni. 1668 *in*-4°.

François de Fonſeca-Henriquès, Médecin célebre, né en 1665 à Mirandella, & mort à Lisbonne en 1731, a publié en Portugais un *Traité de l'uſage du Mercure*. 1708 *in*-4°; un Traité de Pharmacie. *Amſterd.* 1711 *in*-8°. un Traité Latin *ſur la Pleuréſie*. 1701, *in*-4°; un autre Ouvrage Portugais, intitulé, *Ancre Medicinale, pour conſerver la ſanté*. Lisbonne 1721 *in*-8°, & 1731, *in*-4°; une Diſſertation qui a pour titre, *Medecina Luſitana*, dans laquelle il traite de l'état de l'Enfant avant ſa naiſſance, de la façon de l'élever, & des fievres. Amſterdam 1710 & 1731 *in-folio*; & une *Méthode pour la gueriſon des Maladies Veneriennes* : la Bibliotheque Portugaiſe, ne marque ni le lieu ni l'année de l'Impreſſion de ce dernier Livre.

Ferdinand Cardoſo, de Celorico, dans la Province de Beyra, exerça dabord la Medecine à Valladolid & à Madrid ſucceſſivement. Enſuite il paſſa à Veniſe, où il embraſſa le Judaïſme, & changea ſon nom en celui d'*Iſaac*.

Il a écrit ſur *les Fievres avec ſyncope, ſur l'utilité de l'eau, ſur la Philoſophie naturelle, ſur le Veſuve, ſur les Accouchemens à 13 & à 14 mois*, & un *Panegyrique de la couleur verte*, imprimé à Madrid en 1635 *in*-8°. Peu de tems après ſon apoſtaſie, il publia à Amſterdam un Ouvrage intitulé : *Excellences des Hébreux, & Calomnies dont ils ſont l'objet*. Il fait honneur au Peuple Juif de dix prérogatives particulieres, & le défend de dix calomnies dont il prétend que les Chrétiens l'ont chargé. Les talens de Cardoſo pour la Poëſie l'ont fait mettre au rang des Poëtes Portugais.

François Sa e Miranda, Poëte célebre, naquit à Coimbre en 1495. Tant que vecut ſon pere, il s'apliqua par obeiſſance à l'Etude du droit, & quoique ſon penchant ne le portât point à ce genre, ſa grande facilité lui fit faire aſſez de progrès, pour être nommé Profeſſeur dans l'Univerſité de cette Ville. Après la mort de ſon pere, il ne ſe contraignit plus, & il ſe livra tout entier tant à la Philoſophie morale, qu'à la Poëſie dans laquelle il excelloit. Pour multiplier ſes con-

noiſſances, il voyagea en Eſpagne & en Italie. Revenu en Portugal, il fut honoré de la confiance de ſon Souverain Jean III, & des bonnes graces de l'Infant Jean qui ſe plaiſoit à l'entretenir. Le Roi lui donna une Commanderie dans l'Ordre de Chriſt; mais ce Poëte ayant déplu à un Grand de la Cour, fut obligé de la quitter & de ſe retirer à une Maiſon de Campagne, où il finit tranquillement ſes jours. Il avoit épouſé une Azevedo, dont il eut deux fils. L'ainé qui prit le parti des armes, fut tué à Ceuta; le Cadet avoit épouſé une Meneſès dont il a eu poſtérité. *Sa Miranda*, eſt le premier qui ait fait de grands Vers en Langue Portugaiſe. Il ſçavoit très bien le Grec, & ſe nourriſſoit de la lecture d'Homere. Il préferoit la ſolidité à la pompe, & la penſée à l'expreſſion. C'eſt ce qui fait que ſon ſtile eſt quelquefois négligé ; mais ce défaut de correction eſt compenſé par une foule de Maximes & de Traits ſentencieux qui le rendent utile. Il attaquoit ſouvent les mœurs de la Cour, & faute d'être inſtruit des détails ſur leſquels tombe ſa cenſure, on ne ſaiſit

pas toujours la finesse de sa satire. Ce Poëte au reste est fort chaste, & même dans le genre comique il ne s'est jamais permis la moindre licence. Il joignoit au talent de la Poësie, tous ceux de la société. Il montoit fort bien à cheval, & jouoit de plusieurs instrumens : avantages rares dans un Siecle où les Arts d'agrément surtout coûtoient beaucoup à acquerir. Miranda mourut en 1558, âgé de 63 ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de S. Martin de Carrazedo, où Gonsalve, Ministre du Roi Sebastien, lui fit élever un superbe Mausolée. D'un nombre infini de vers faits à la louange de ce Poëte, ceux de *Diego Bernardès*, suffiront pour faire juger du goût de ce tems-là.
» *Sa Miranda*, voulant secouer
» le joug tirannique de la Folie qui
» gouverne le monde, s'étoit retiré
» dans nos Montagnes, où il vivoit
» libre, & maître de soi. Il a vecu
» toutes ses années, parce qu'il ne
» craignoit ni n'esperoit rien. Aima-
» ble habitant de nos retraites ! Qui
» peut avoir suivi tes traces dans ces
» montagnes & dans ces bois ? Tu
» charmois par la douceur de ton chant,

» tout ce qui s'offroit sous tes pas. Re-
» venu des terres étrangeres, tes vertus
» ont excité l'envie & causé l'admira-
» tion. Maintenant un long sommeil
» te ferme les yeux, & tu ouvres les
» miens aux larmes, & tout pleure ici
» avec moi. Les Monts, les Vallées,
» les Bois, les Prez, les Rivieres, les
» Fontaines; les Satires, les Faunes, les
» Bergers ; le Minho, le Douro, le
» Mondego, le Lima, le Tage ; les
» Oiseaux mêmes, & jusqu'aux Bêtes fé-
» roces, tout marque sensiblement ses
» regrets. Le Laurier se dépouille de ses
» feuilles, & les Prairies n'ont plus de
» fleurs. Nos Nimphes ont quitté leurs
» travaux, pour s'occuper de ton pré-
» cieux souvenir, & ton nom dans ces
» tristes lieux ne s'entend plus qu'avec
» nos soupirs. »

L'éloge Latin de Miranda fait par le Pere *Macédo*, va donner encore un essai du goût national en ce genre.
» *Sa*
» *Miranda*, nom fait pour l'admira-
» tion! Cet homme devenu si célébre par
» la finesse de son esprit, la solidité de
» son jugement, la diversité de ses con-
» noissances, & l'intégrité de ses mœurs,

» est le premier qui nous ait montré la
» la Satire. Il l'introduisit à la Cour,
» sous les habillemens de la Comédie,
» & il sçut heureusement allier le Soc
» & le Cothurne. Ses Poësies Pasto-
» ralles ont rendu les Forets *dignes des*
» *Consuls*. Poëte même au de-là de ses
» Fables, sans cesser de plaire, il fut
» le Momus de son tems, & (comme
» on le voit par ses Ecrits) il devina
» ceux qui devoient suivre. Personne
» ne posséda mieux l'Art de mêler à
» propos le serieux à l'enjouement, &
» d'assaisonner la raison du sel de la
» plaisanterie. » (1)

Les Œuvres de Miranda ont été imprimées pour la premiere fois à Lisbonne, par Emmanuel de Lyra en

(1) *Franciscus Sa Miranda*! An non mirandus? Celeberrimus ob ingenii acumen, & judicii pondus, & Scientiarum varietatem, morumque integritatem ; qui primus Lusitanis styli nasum produxit, soccosque Cothurnis miscuit feliciter : togatas satyras in aulam induxit, & illud pastoritio carmine consecutus est, ut *sylva Consule digna* fierent. Ultrà fabulas Poëta ; imò & sui temporis gratus Momus & futuri vates, quemadmodum ejus scripta demonstrant. Certè nemo melius eo & aptius, jocos seriis, ac seria jocis distinxit.

1595, *in*-4°. & elles furent réimprimées avec une vie de l'Auteur en 1614. chez Vincent Alvarès. Cette seconde édition est meilleure que la premiere, parce qu'elle fut faite sur l'original de l'Auteur, possédé alors par *D. Fernand Cores Sotomayor*, qui avoit épousé une petite-fille du Poëte. Sotomayor faisoit tant de cas de son manuscrit, qu'il consentit qu'on l'employât pour valeur d'une somme considérable dans la dot qu'il reçut de sa femme. Il y en eut une troisiéme édition chez Craesbeeck en 1632, & une quatriéme chez Antoine Pereyra en 1677, *in*-8°. Les Satyres de Miranda ont été imprimées à part à Porto en 1626, *in*-8°, avec les Comédies de *Vilhalpandos*. Le Cardinal Henri les goûtoit beaucoup, & les faisoit souvent jouer en sa présence. On a dans la Bibliotheque du Roi à Paris, un Manuscrit des Œuvres de Miranda, cotté par l'Ecrivain Portugais 8292.

Flavio Jacobo, Poëte Latin né à Evora en 1517, fut envoyé à dix-huit ans par son pere, sous le fameux *Sotto*, Dominicain, pour apprendre la Dia-

lectique. Il fit sur son éloignement de la maison paternelle, une strophe touchante qui marque bien sa sensibilité.

Me desiderium matris, & asperâ
Pressa sorte parens, in lacrymis dies,
Noctes in lacrymis ducere perpetes
Crudeli serie jubet (1).

Jacobo, après avoir passé quelque tems, soit à Anvers, soit à Louvain, fixa sa retraite à Raguse, Ville qui lui plaisoit beaucoup (2), & dans laquelle il finit ses jours. On a de ce Poëte deux volumes de *Distiques Moraux pour l'instruction de la jeunesse* : l'un intitulé, *Cato Major*; l'autre, *Cato Minor*. Ils ont été imprimés à Venise en 1592 & 1596.

Gil Vicente, fameux Dramatique du seiziéme siécle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, a servi de mo-

(1) La douleur d'être séparé de ma Mere, ce qu'elle-même hélas ! souffre loin de moi, me fait passer successivement tous les jours, toutes les nuits dans les larmes.

(2) *Si tranquilla meæ sedes optandæ Senectæ,*
Ante alias urbes, sola Rhagusa placet.

déle à Lope de Vega & à Quevedo. Erasme apprit exprès le Portugais, pour lire les Comédies de ce Poëte, & il jugea qu'il avoit bien imité Térence. Il eut trois enfans, qui tous héritérent à peu près par égales portions, des talens poëtiques de leur pere. Ils eurent soin, après sa mort, de publier ses Ouvrages dramatiques en un volume *in-folio*, qui fut imprimé à Lisbonne en 1562. Cette Collection est partagée en cinq Livres, qui comprennent : le premier, toutes les Piéces dans le genre pieux ; le second, les Comédies ; le troisiéme, les Tragi-Comédies ; le quatriéme, les Farces ; le cinquiéme, les Pantomimes. Il y a quelques autres productions de Gil Vicente dispersées ailleurs, & imprimées séparément.

Gonçale Bandarra, qui n'étoit qu'un pauvre Savetier du Bourg de Francoso, dans la Province de Beyra, est à la fois le *Nostradamus & le Maître Adam* des Portugais. Poëte & Prophête, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'attention du Saint Office. Il fut un des criminels jugés par l'*Auto da fé* qui se tint le 23 Octobre 1541.

Mais

Mais le jugement qu'il subit ne fut point apparament capital, puisqu'il ne mourut qu'après 1556. En 1641. D. Alvare Abranchès lui fit bâtir une Sépulture honorable avec cette Epitaphe : » Cy gît, *Gonçalo Anès Bandarra* qui dans son tems prophétisa » le rétablissement de ce Royaume. D. » Alvarès de Abranchès, étant Gou- » verneur de la Province de Beyra, » lui a fait élever ce Monument l'an » 1641 ». En effet, lorsqu'en 1640 le Duc de Bragance monta sur le trône de ses ayeux, on crut voir cet événement prédit dans les Poësies de Bandarra, ce qui fit revivre sa mémoire. Le Marquis de Nice, pendant son Ambassade en France, fit imprimer ses Œuvres sous ce titre : *Vers de Bandarra, corrigés & imprimés par ordre d'un grand Seigneur de Portugal, adressés aux véritables Portugais curieux de découvertes* (1). Ce

(1) *Trovas de Bandarra, apuradas e impressas por hum grande Señhor de Portugal, offerecidas aos verdadeiros Portuguezes devotos de encubierto.* Nantes, *por Guilherme de Monnier.* 1644. in-8.

Recueil est compris dans l'*Index* de 1681, des Livres défendus par l'Inquisition. Comme on prétendoit que l'édition de Nantes étoit altérée, & contenoit des vers qui n'étoient point de Bandarra, *D. Juan de Castro* la réduisit, & y ajoûta des Notes pour l'intelligence des endroits obscurs. Ce fut la nouvelle édition qui parut sans lieu d'impression, sous ce titre : *Paraphrase & concordance de quelques Prophéties de Bandarra.* 1703. in-8. On croit qu'elle fut faite à Paris. *Brito*, dans son Théâtre des Illustres Portugais, apprécie ce Poëte en ces termes. » Je ne vois, dit-il, dans les vers » de Bandarra qu'une verve rustique. » Loin d'y trouver rien de prophéti- » que, ses vers me semblent faits pour » rire. Ils ne peuvent au moins trom- » per que le Peuple, & je suis per- » suadé que Bandarra, ne songeant » qu'à charmer ses travaux, chantoit » sur son escabelle tout ce qui lui ve- » noit à la bouche ».

Grégoire Silvestre, né en 1520, à Lisbonne, où son Pere étoit Medecin du Roi Jean III, joignoit au

talent de la Poësie celui de la Musique, & fut le premier Organiste de la Cathédrale de Grenade. Ce Poëte est l'inventeur des vers Portugais de douze pieds. Avant lui *Boscan* & *Jean de Mena* n'avoient employé que des vers endecametres ou de onze pieds. La nature lui avoit presque refusé la figure humaine ; la difformité de son visage & la disproportion de ses membres le rendoient hideux. Ces disgraces naturelles ne l'empêcherent pas de trouver une femme, & il en eut même une nombreuse postérité. Ses Héritiers, aidés des soins de *Pedro de Caceres e Epinosa*, son ami, donnerent en 1592. à Lisbonne une premiere édition de ses Œuvres *in*-12. & il en parut une seconde à Grenade en 1599, *in*-8. Il a laissé un Ouvrage Manuscrit *sur l'art d'écrire en chiffre*.

Gonçale Coutinho, Commandeur de l'Ordre de Christ, est principalement célébre par la grande liaison qu'il eut avec *Camoens* qui vivoit souvent chez lui à la campagne, où il donnoit à la Poësie ses plus doux momens. Le devoir arracha Coutinho d'entre les bras

des Muses : il fit ses premieres campagnes à Arzilla, fut Gouverneur de Mazagan, & Conseiller d'Etat sous Philippe III. Il épousa Marie d'Oliveyra, dont il ne put avoir d'enfans, ce qui lui causa tant de chagrin, qu'il prit pour devise *un Olivier avec ce mot :* Mihi Taxus, *c'est pour moi un If ;* allusion à la stérilité de cet arbre. Après la mort de Camoens, il lui fit élever en 1595. un Monument dans l'Eglise de Sainte Anne de Lisbonne. On lui dédia en 1621, une édition des Œuvres de ce Poëte. Coutinho mourut en 1634. On a de lui un Discours sur son voyage à Mazagan, Piéce estimée & qui parut à Lisbonne en 1629, *in*-4 ; la Vie de *Menesès* qui est à la tête des œuvres de ce Poëte ; des Poësies & des Lettres manuscrites, & une continuation de l'Histoire de *Palmerin*.

François Rodriguès Lobo, le Théocrite du Portugal, naquit à Leyria de parens nobles, vers la fin du seiziéme siécle. Ses Eglogues l'ont rendu célébre, & c'est ce que les Portugais ont de meilleur en ce genre. Il vécut toujours retiré & périt malheureusement

sur le Tage, en voulant passer de Santarem à Lisbonne. On estime beaucoup son ouvrage intitulé : *La Cour au Village & les Nuits d'Hyver*. Il fut imprimé à Lisbonne en 1630. & il a été traduit en Espagnol par *Morales* en 1732. On a encore de lui : *le Printems*, un Poëme Héroïque en vingt chants *sur le Connétable de Portugal, D. Nuño Alvarès* Pereyra, quelques Romances, & la *Relation du Voyage de Philppe III. à Lisbonne*. Ses Eglogues ont été imprimées en cette Ville chez Craesbeck, en 1605, *in* 4.

Philippe-Joseph de Gama (Auteur vivant) fait en 1738 Académicien surnuméraire de l'Académie Royale d'Histoire, est né en 1713 à Lisbonne. La Poësie Latine est son principal talent. On fait grand cas de ses Panégyriques & de ses Oraisons Funébres. Il a publié en 1733, onze Décades d'Epigrammes Latines, & en 1735, un autre Recueil d'Epigrammes dans la même Langue.

François de Moraes, né à Bragance au commencement du seiziéme

siécle, suivit en France le Comte de *Linhares*, Ambassadeur de Portugal, auquel il étoit attaché : mais de retour dans sa Patrie, il fut assassiné à la Porte d'Evora. Il est l'Auteur de *Palmerin*, Roman de Chevalerie qui a été traduit en François, & qui parut en 1574. de l'impression de Paris. On sçait combien le jugement de Michel Cervantès dans Don-Quichotte, est avantageux au Roman de Palmerin (1). Moraes a aussi fait celui de *Primaleon*, fils de Palmerin ; des Dialogues sur ses Amours avec une Dame de la Reine Eléonore en France ; une Relation des Fêtes célébrées à Paris à la Cour de Charles V. pour le mariage du Duc de Cleves & de la Princesse de Navarre, qui se fit en 1541 ; une autre Relation des Obséques de François I, en 1546, & celle des Tournois qui se firent à Xabregas en 1550.

(1) Cervantès fait dire au Curé, qu'il mérite d'être conservé aussi précieusement que l'étoient les Œuvres d'Homere dans la cassette de Darius.

Le Portugal a eu aussi des *femmes sçavantes*. Le Bibliographe Portugais en cite plusieurs, parmi lesquelles nous distinguons,

Philippe Nunes, d'Evora, qui sçavoit bien la Langue Latine, & qui joignoit à l'érudition l'agreable talent de la Musique. On a d'elle deux ouvrages manuscrits : l'un en Latin intitulé, *La Vie des trois Rois* ; l'autre en Portugais, & qui est une *Histoire abrégée du Portugal*.

Félicienne de Milam, Religieuse Bernardine, née à Lisbonne en 1632, s'est rendue celebre par ses Apophtemes, qu'on a ramassés dans quelques collections. Les Lettres & les vers qu'elle a laissés manuscrits, sont jugés par Barbosa dignes de l'impression. On a d'elle encore un Discours où elle essaye de prouver l'existence de la Pierre Philosophale, & dans lequel elle a fait entrer beaucoup d'érudition. Elle mourut en 1705, & voulut qu'on inscrivit sur sa tombe, cette courte Epitaphe : *Cy gît la Pecheresse*.



ANGLETERRE.

I.

La Femme de Bath. Conte de Chaucer, remanié par Driden.

DANS le vieux tems, lorsqu'Arthur regnoit, & remplissoit l'Univers de ses glorieux exploits, le Roi des Lutins & la Reine des Fées gambadoient dans la bruyere & dansoient sur l'herbe. Sous leurs pas, le gazon naissoit & marquoit la terre. Jamais la lumiere du divin Phebus n'éclairoit leurs danses: ils préféroient les pâles rayons de la mysterieuse Phœbé à la vive lumiere de son frere. Depuis les Bretons furent toujours affectionnés aux Puissances Aeriennes qui les regardoient comme leurs plus fideles Sujets. Les Sabbats devintrent de jour en jour plus solemnels, & la moitié de l'année se passoit en réjouissances nocturnes.

Tout ceci est de l'ancien tems : car à présent nos Villageois traversent les forêts, sans voir ces fêtes mistérieuses. Nos jolies Laitieres ne sont

plus honorées de la visite de pareils Hotes, & soupirent de ne plus recevoir la monnoye enchantée dont on reconnoissoit leurs services. Nos Prêtres, avec leurs exorcismes, ont fait disparoître ces Spectres joyeux. Ils ont purifié avec l'eau lustrale tous les lieux qu'ils habitoient.

Un Courtisan du Roi Arthur, Chevalier, & Bachelier qui plus est, voyageant un jour, rencontra un jeune fille qui alloit à la Ville, & qui marchoit de la meilleur grace du monde. Si de loin il avoit jugé favorablement de ses attraits, ils lui firent de près une bien plus vive impression ; en sorte que n'écoutant que sa folle ardeur & la pétulance de son âge, il usa de violence pour satisfaire sa brutale passion. Il voulut ensuite se sauver ; mais la Populace s'assembla, poursuivit le Ravisseur, & l'emmena garotté devant les juges de la Capitale.

La Cour, dans ces tems reculés, n'étoit pas, comme elle est aujourd'huy, le séjour de la corruption : la pudeur, & la chasteté s'y conservoient aussi pures que dans les Monasteres ; on n'y connoissoit d'autres chaînes que celles du Sacrement. Les Poëtes alors, pour

réussir sur la Scene, n'avoient pas besoin d'y introduire la licence. Arthur chérissoit le coupable, mais qu'auroit-il pu faire pour lui ? les souverains étoient eux-mêmes les organes de la justice. Le cri public, les pleurs de la fille, tout l'obligeoit à condamner le Ravisseur à la mort. Aussi ne pût-il se dispenser de prononcer sa condamnation. Après le jugement, la belle Genievre, femme d'Arthur, crût devoir implorer la clémence du Prince, & ce bon Roi laissa la Reine maîtresse du sort du Chevalier. Toutes les Dames s'intéressoient à son aventure, & le regardoient comme un martyr de l'amour ; mais elles cachoient leur indulgence sous les apparences de l'indignation. Dans ces dispositions, elles tinrent conseil avec la Reine, & résolurent, si elles ne pouvoient sauver le coupable, du moins de retarder son supplice. Il fut donc appellé devant le Tribunal féminin, & après mûre délibération, la Reine faisant la fonction d'Orateur, prononça en ces termes le jugement de la Chambre.

Chevalier, j'ai demandé ta grace, & ta destinée a été remise entre mes mains.

Je sçai combien tu as offensé notre Sexe ; mais enfin sa douceur ne lui permet pas de voir répandre tranquillement le sang de l'offenseur. Je suspens donc pour aujourd'hui ton supplice, & je réserve ta punition à un autre tems, à moins que tu ne répondes à cette question : *Quelle est la chose que le Sexe desire davantage ?* Mets y toute ton attention, & toute ta sagacité : ton sort dépend actuellement de toi. Ma bonté va plus loin : je te donne un an pour aller chercher par le monde les secours qui te seront nécessaires. Je ne demande seulement que des suretés pour ton retour, après lequel tu seras condamné ou absous, suivant la réponse que tu feras à la question qui t'est proposée.

Quelque sévere que ce jugement parût au Chevalier, il sentit qu'inutilement il voudroit en appeller. Il donna caution pour son retour, & partit fort inquiet de l'évenement. Dans son voyage, il consultoit tout le monde, questionnoit tous les allans & venans, mais surtout les femmes. Elles ne s'accodoient point sur l'objet de la question. l'une souhaitoit les dignités & les rangs

& d'autres la santé. Les vieilles desiroient un visage plus frais ; les laides une plus jolie figure ; les veuves, un second mari ; les femmes mariées, d'être délivrées du leur ; les filles, de goûter au moins quelques douceurs de l'amour, en attendant le tardif Hyménée ; d'autres n'aimoient que les jolies fleurettes ; quelques unes exigeoient de la flatterie la moins ménagée, prétendant que ce devoit être le peché mignon du beau Sexe. Selon d'autres, les petits soins séduisoient à la longue la femme la plus sage. Certaines femmes auroient fait consister tout leur bonheur à ne plus voir leurs actions & leurs plaisirs contrôlés. Certaines filles vouloient un mari stupide, en quoi elles se trompoient bien grossierement ; car enfin, si les détails lui échappent, on ne peut pas tout lui cacher, & alors il éclatte avec plus d'inconsidération & d'indécence. Cependant, en pareil cas, le mieux pour lui seroit de se taire, car les femmes ne sont jamais dans leur tort. La querelle une fois engagée, on se déteste mutuellement, & c'en est ordinairement pour la vie. Si l'on en croit pourtant

quelques spéculatifs, il est des femmes qui prétendent à la sincerité, à la constance, & à la discretion ; mais une femme plus franche que les autres, avoua au Chevalier, que c'étoit une fable. Notre Sexe est si leger, disoit-elle, qu'il inventeroit tout, plutôt que de se priver du plaisir de publier une baliverne. D'ailleurs, semblables à des cribles, nous ne pouvons retenir un secret : temoin ce que raconte Ovide, au sujet d'un Roi de Phrigie.

L'Histoire nous dit que Midas fût doué par Apollon d'oreilles d'Ane, qu'il cachoit sous de longs cheveux, pour nous aprendre que les défauts naturels ou acquis des Princes, ne doivent pas être découverts. Aussi Midas craignoit-il toujours que la prolixité de ses oreilles, ne vint à la connoissance de ses sujets. Il y a long-tems que ce qu'on apelle Peuple, n'est plus ni aveugle ni muet. Depuis que Jupiter & Mars ont cessé d'engendrer des Rois, on ne croit plus que les Monarques tirent leur origine des Cieux. Il falloit cependant que Midas pût se confier à quelqu'un, & pour cette confidence, il choisit sa femme qui avoit une ré-

putation de prudence & de sagacité bien établie. Son Royal Epoux lui révéla donc son secret, sous le sceau conjugal, avec l'injonction la plus précise de n'en laisser jamais rien échaper. Elle lui jura (& l'on sçait combien est sacré le serment d'une femme), que pour l'honneur du Roi son époux, aussi bien que pour le sien propre, les oreilles d'ane seroient éternellement ignorées de toute la terre. La bouche avoit juré, le cœur n'avoit point pris de part au serment. Dès ce moment la Reine parut secher de chagrin. Elle sçavoit combien elle étoit liée par l'interêt & par son serment ; mais il falloit mourir ou parler. Il y avoit près du Palais un étang : elle y courut en retenant son haleine, de crainte que, si elle lâchoit un mot, elle n'entamât le secret de sa Majesté. Arrivée sur le bord de l'étang, elle plia les genoux, se pancha, & baissa la tête jusqu'à fleur d'eau, en disant : O Lac discret, c'est à toi seul que je le dis, & je t'ordonne de le taire. Apprens que le Roi mon Epoux, que Midas, sous ses Royales oreilles, porte des oreilles d'Ane. C'est ainsi

qu'elle se déchargea d'un fardeau pesant, incommode, insupportable, au-dessus des forces humaines. Ce fût par-la que le secret fut découvert (1). Revenons à notre Voyageur.

L'année du délay s'étoit écoulée en courses inutiles. Il ne lui restoit plus qu'un jour jusqu'au moment ou il devoit répondre à la question de la Reine, & il n'étoit pas plus instruit qu'avant son départ. Désesperé, perplex, & tremblant, il reprit la route de la Capitale, pour se rendre à l'ajournement fatal. Un heureux hazard le conduisit dans une forêt dont la sombre horreur inspiroit l'effroy. Au clair de la Lune, il aperçut une troupe agréable de femmes, qui se tenoient par la main pour danser en rond. Le Chevalier s'avança vers elle : car partout où il rencontroit des femmes, il se flattoit toujours que quelqu'une pouroit lui donner l'explication de son énigme.

Où Chaucer & Dryden ont-ils pris que l'accident de Midas fut révelé par sa femme; Ovide dit expressément que ce fut par son Barbier, & l'on sçait que de tout tems les Barbiers ont été de grands babillards : les autorités seroient ici superflües.

Mais ces femmes à sa vüe s'enfuirent avec une légereté surprenante. Il ne resta qu'une vieille Sorciere d'une laideur extreme. Elle étoit auprès d'un Chêne, appuyée sur son bâton & à demi-courbée par le faix des ans. Après une reverence honnête, „ Beau Chevalier, dit-elle, „ que faites-vous si tard & sans „ guide dans une route aussi peu fré-„quentée? Je devine que vous avez quel-„ que peine qui vous trouble & qui „ vous a fait entreprendre le voyage que „ vous faites. Notre Sexe est porté d'in-„ clination à servir les Chevaliers aussi „ courtois que vous. Un bon conseil peu „ faire cesser vos maux. Prenez-moi „ pour votre confidente : la sagesse doit „ se trouver avec l'age ». Puisque vous voulez, Bonne Mere, répondit le Chevalier, que je vous apprenne la cause du chagrin qui me dévore, sachez que ma vie est demain à son dernier terme, si je ne réponds pas à cette question : *Ce que les femmes desirent le plus.* Si vous pouvez me tirer de ce mauvais pas, soit par bonté naturelle, soit dans la vue de quelque salaire, parlez, & exigez de moi tout ce que vous voudrez. La Vieille fit jurer au

Chevalier, qu'après qu'elle l'auroit mis en état de répondre à cette question, & par-là de sauver sa vie, il lui accorderoit ce qu'elle lui demanderoit, bien entendu que ce seroit une chose qui dépendroit de lui. Les conditions acceptées, ils partirent & firent avec une diligence incroyable ce qui leur restoit de chemin, pendant lequel la Vieille fit au Chevalier sa leçon sur ce qu'il devoit répondre.

A peine fut-il arrivé, que le Senat femelle s'assembla, & toutes les Femmes de la Ville vinrent entendre la réponse du Chevalier. *Madame*, dit-il à la Reine Genievre, *ce que votre Sexe desire le plus, c'est la Souveraineté & le Droit de commander à leurs Maris, & aux autres hommes. Vous voulez que tout soit à vous, Argent, Maisons, Terres. Vous voulez dominer en tout & par tout. Vous prétendez que nous vous obéissions comme des esclaves : les Femmes dans tous les rangs ont la même prétention. Voila ce que j'ose dire comme une vérité, & la seule réponse que je doive à votre Question.*

Il n'y eut pas une seule femme qui ne convint que le Chevalier avoit rai-

son : ainsi la belle Genievre en rougissant, prononça que par la justesse de sa réponse, il avoit mérité le pardon de sa faute, & qu'il falloit qu'avec la vie on lui laissât la liberté.

On vit aussi-tôt la Vieille qui vint se prosterner devant la Reine, & lui dit : Madame, avant que la Cour se leve, permettez que je sois entendue, & que ma juste requête me soit accordée. C'est moi qui ai dicté au Chevalier sa réponse. Toute autre qu'une femme n'auroit pu l'instruire si bien. Je lui avois auparavant fait promettre que, si je lui sauvois la vie, il m'accorderoit tout ce que je lui demanderois : mes engagemens sont remplis, il faut qu'il remplisse les siens. Pour salaire, j'exige qu'il m'épouse. Le Chevalier ne pût pas nier sa promesse; mais il crut pouvoir esperer qu'on ne le forceroit pas de faire un pareil mariage, & il fit toutes les representations nécessaires. Les femmes qui étoient Juges & Parties, ne se payerent point de ses raisons, & déciderent qu'il prendroit pour femme la vieille Sorciere sa bienfaictrice. Le malheureux Chevalier voyant qu'on

ne faisoit par-là que changer le genre de son supplice, puisqu'on l'attachoit à ce tombeau vivant, offrit tout ce qu'il possédoit, pour se délivrer de la vieille. Telle que je suis, lui disoit-elle, par tes sermens, tu es à moi pour la vie, & je serai toujours, malgré toi, ta chere & très-soumise épouse. Dis plûtôt ma damnation, répondoit le Chevalier. Je ne suis nullement tenu aux sermens que tu me rappelles. La sorcellerie n'est-elle pas marquée visiblement dans notre avanture? Je renonce pour jamais à de pareilles chaînes. La vieille eut encore recours à ses Juges qui confirmerent leur Sentence, de sorte que le pauvre Chevalier fut obligé, en enrageant, de donner la main à sa vieille. Le nouveau Marié le jour des Nôces ne pouvant soutenir la vue de sa peu ragoutante moitié, se cacha comme un hibou. Le Lecteur n'a point à regretter la description de cette Fête, où il n'y eut ni Epithalames, ni Vers, ni les jeux & les ris que l'himen traine à sa suite au moins le premier jour. Rien de tout cela : pas la moindre joie. L'Epoux mouroit de tristesse & d'en-

nui : jamais on ne vit d'assortiment plus maussade. La couche nuptiale fut aussi triste : le Mari ne fit que se tourner & se retourner, & se retrancha dans un coin du lit. La vieille excédée de ses dédains, ne put se taire, & lui parla en ces termes :

„ Tous les Chevaliers de la Table „ ronde sont-ils donc aussi peu galans „ que vous? Sont-ce là les mœurs de „ la Cour du Roi Arthur? Dans le „ danger qui menaçoit vos jours, je „ vous ai tendu des bras secourables. „ Sans moi, vous étiés la proie de la „ mort ; & voilà les premices de notre „ union? Quel mauvais génie vous agite? Tournés-vous de mon côté, cher „ Epoux : si je ne puis rien gagner sur „ vous, laissés vous persuader par la raison, ou du moins dites moi quels „ sont mes tors. Je suis prête à tout réparer.

De qu'elle réparation est-tu capable, reprit le Chevalier? Peux-tu changer ton âge & ta figure? Tout l'Art de Medée pourroit-il reparer tes traits? Tu joins à cette difformité l'obscurité de ta naissance : jamais Chevalier s'est-il mesallié à ce point? Laisse-moi donc

me retourner de l'autre côté.

Graces à Dieu, reprit la vieille, tu n'as donc point de justes sujets de plainte? Tu ne peux me reprocher que ma roture, ma misere, mon âge, ma laideur. Permets que je te désabuse.

Cette prétendue Noblesse qu'on vante tant n'est qu'un bien trompeur par son faux éclat. Le vrai Noble, est celui dont l'ame est remplie d'une dignité naturelle que sa conduite ne dément point. Depuis quand les torrens veulent-ils remonter plus haut que leur source? La vertu ne se transmet pas par héritage. Si nous dégenerons de celle de nos ancêtres, nous ne sommes que des batards. Faites comme eux, imités leurs belles actions; c'est la seule façon de prouver que vous en êtes descendu. Un pere ne sçauroit transmettre par infusion à son fils l'esprit ni les talens. Une mere vient à la traverse qui gâte & corrompt la plus belle race. C'est quelquefois l'ayeul ou la grand-mere qui a vicié un sang dont la source étoit pure. Enfin rarement voit-on trois générations se soutenir : il arrive souvent que dès la seconde, la vertu

du pere s'éclipse & ne reparoit que dans le petit fils, lorsqu'une mere d'un heureux naturel vient reparer le vice qui s'étoit glissé dans le sang. Ainsi, cher époux, si mes ancêtres sont peu élevés, je n'ai pas moins tout ce qu'il faut pour vous rendre pere d'une postérité généreuse.

Passons à ma pauvreté, que vous ne pouvés sans injustice me reprocher comme une tache. Les Philosophes, & les Poëtes n'ont-ils pas tous celebré l'honnête indigence? *Irus* qui n'a rien à perdre chante tranquillement devant les voleurs, tandis que le riche avare tremble & meurt de misere sur son thrésor. Quoiqu'on n'en convienne pas aisement, que d'avantages la pauvreté réunit! Elle inspire le courage, l'activité, la prudence & l'amour du travail : c'est le tems d'épreuve où l'on discerne le véritable ami du flateur.

Mais je suis laide & vielle : Eh bien que n'y gagnerés-vous pas en qualité de mari? Un corrupteur, un nouvel Egisthe ne viendra point apporter le trouble chés vous. La jalousie, ce poison de la vie conjugale, ne vous tourmentera point : l'âge & la laideur sont les meilleur

gardiens de la chasteté des femmes.

Cependant, comme je vous vois attaché aux préjugés ordinaires des hommes, & que je ne désire rien tant que votre satisfaction, voici ce que je peux faire en votre faveur. Je puis disposer de deux dons, & je vous en laisse le choix. En restant difforme comme je suis, avec toutes les incommodités de la vieillesse, je serai toujours bonne, douce, soigneuse, tendre & soumise à mon mari : ou voyés, si vous m'aimés mieux jeune & belle, avec tous les risques qu'on peut courir avec la jeunesse & la beauté. Pesés le danger d'un bonheur incertain, avec les avantages d'un commerce sur & tranquille ; & ne vous en prenés qu'a vous même, si dans la suite vous vous trouvés à plaindre.

Quelque dégout que le Chevalier eut pour sa vieille, il ne put s'empêcher d'admirer son éloquence, sa bonté, sa prudence. ,, Choisissés pour moi, ,, lui dit-il, je m'en remets entiere- ,, ment à vous qui connoissés mieux ,, que personne la valeur du bien & ,, du mal. ,,

» Je triomphe, s'écria son Epouse,

» puisque j'ai gagné votre cœur : ap- » prenez tout votre bonheur. Je ne » vous avois promis qu'un des dons, je » peux vous les procurer tous les deux. » Je serai aussi belle que bonne, & je » serai de toutes façons votre bonheur. » Jouissez-en dès à présent, & voyez » si je ne suis pas bien corrigée de cette » laideur qui me rendoit si odieuse à » vos yeux ». Le Chevalier à l'instant, au lieu de sa vieille, vit une jeune personne de la plus grande beauté. Transporté de joie, il prit ses beaux bras d'yvoire, & il trouva, comme Pygmalion, sa charmante Statue animée. Les caresses les plus tendres annoncerent le bonheur qui alloit couronner ces deux Amans dans les chaînes de l'hymen. Ce bonheur fut durable, & ne fut jamais altéré.

Puissions-nous être aussi heureux ! Que le Ciel daigne donner sa protection à tous les mariages, envoyer aux jeunes filles d'aimables Maris, & aux Veuves des Epoux qui valent mieux que leurs prédécesseurs. Enfin puisse-il punir de tous ses fleaux, ceux qui refusent de se laisser gouverner par les femmes.

II.

LES BRASSEURS DE VIN.

Extrait du *Babillard* (*The Pratler*). Morceau attribué à *Poppe*.

Scelus est jugulare Falernum,
Et dare Campano toxica sæva mero. Martial.

» C'est un crime que d'étrangler le Falerne,
» & d'empoisonner d'excellent vin.

Il y a ici une communauté de Chimistes, qui travaillent sous terre dans des caves, des cavernes, & autres lieux cachés, pour dérober à tous les yeux leurs profonds misteres. Ces Philosophes souterreins ne sont occupés qu'à alterer les Boissons. Par la vertu de leurs drogues magiques, ils sçavent faire éclore sous les rues de Londres, les admirables fruits des coteaux de France. Ils ont le secret d'exprimer des Prunelles & autres fruits sauvages le plus excellent vin de Bourgogne, & de changer le jus de nos Pommes en vin de Champagne très-

piquant. C'est d'eux que Virgile a prophétisé dans ce vers :

Incultisque rubens pendebit sentibus uva.

» Et sur les incultes buissons on verra pen- » dre le raisin vermeil α.

Il envisageoit sans doute cet art merveilleux qui change un plan de ronces en une vigne fertile. Les nouveaux Adeptes sont connus entre eux, sous le nom de *Brasseurs de vin* : dénomination seule qui me fait craindre, qu'ils ne fassent un tort considérable tant aux droits du Roi, qu'à la santé de ses fideles sujets.

Comme Juge des mœurs, dans mon district, j'ai reçu une infinité de plaintes contre ces ouvriers invisibles, & j'ai chargé mes Appariteurs de les citer devant moi. Hier conformément à mes ordres on m'amena les principaux, & voici ce qui se passa dans la séance.

Celui qui se portoit pour accusateur, étoit un gros Marchand de Londres. Il étoit pourvû d'une forte provision de vin qu'il avoit acquis avant la guerre : mais ces messieurs, à ce qu'il disoit, avoient tellement gâté le

palais de la Nation, que personne ne prenoit plus ses vins pour des vins de France, parce qu'ils n'avoient pas le goût de ceux que vendoient les Brasseurs. En conséquence, il représenta que cette nouvelle Manufacture de vins augmentoit considérablemeut la liste des morts, & qu'elle embarassoit toute la Medecine, par les nouvelles maladies qu'elle introduisoit parmi nous & pour lesquelles il n'y avoit ni noms, ni remedes. Il accusa quelques Brasseurs de causer habituellement à ceux qui boivent de leurs vins des coliques très-douloureuses, & de violens maux de tête. De plus il en cita un qui s'étoit vanté de posseder une piece de *Clairet*, capable de donner en moins de 15 jours la goutte avec toutes ses circonstances à 12 hommes des mieux constitués de la ville, pourvû que leur complexion y fut disposée par quelques exces & par l'inaction. Il disserta ensuite avec beaucoup de sagesse, sur le tort évident que les vins brassés font aux meilleurs cerveaux Anglois. Il est, dit-il, aisé de le voir par la plupart des Ecrits qui se publient tous les jours, & par les entretiens bigarrés de notre jeunesse.

Il s'apuya de l'autorité d'un homme rempli de lumieres qui se piquoit de connoître, au stile d'un auteur, le vin qu'il aimoit le mieux, & qui reconnut un écrivain satirique pour auteur d'un certain libelle, au goût des prunelles sauvages dont l'aigreur fade y dominoit. Enfin il attribua aux fermentations extraordinaires que les vins brassés causent dans le sang, les divisions, l'opiniâtreté, la chaleur qu'on remarque dans la Nation Angloise; & il soutint en particulier que ce qui produisoit la pluspart des nouveaux enthousiasmes, étoit une falsification de vin de Porto.

L'Avocat des Brasseurs, que je reconnus à son visage enluminé, & qui devoit comme défenseur être plus diffus que son adversaire, se réduisit à dire que ses cliens étoient obligés de faire du vin, pour gagner leur vie, parce qu'il est naturel à l'homme d'aimer tout ce qui est défendu. Il voulut ensuite prouver qu'il étoit aussi avantageux à la Nation de faire des vins françois, que de fabriquer des chapeaux de France, & il fit valoir le profit qui en revenoit à une partie du Royaume.

En faisant ajourner les Brasseurs, j'avois ordonné à chacun d'eux, d'apporter des essais de leurs Vins factices. Ils n'y avoient pas manqué: leurs essais étoient rangés fort artistement sur le Bureau, & il y avoit deux rangs de flacons. Le premier contenoit les différentes couleurs, & l'autre les différens goûts de ces vins. L'Adversaire des Fabriquans m'en montra un apellé, *Thomas Tintoret*, & il m'assura que de tous les Taverniers frauduleux de Londres, c'étoit le plus grand Coloriste. En effet Thomas Tintoret, pour me montrer un échantillon de son Art, prit un verre d'eau préparée, y mit trois goutes seulement d'un de ses flacons, & en fit d'excellent vin paillet de Bourgogne. Deux goutes de plus qu'il y ajoûta, en firent du vin de Languedoc: il le changea ensuite en vin de l'Hermitage, & après lui avoir fait subir encore deux ou trois métamorphoses, il y mit une seule goute d'une autre fiolle qui donna du Pontac très-foncé. Ce grand maître voyant l'étonnement peint dans mes yeux, me dit, qu'il ne pouvoit alors me montrer toute la perfection de son Art, parce qu'il

ne s'étoit servi que d'eau pour base de sa teinture; mais, qu'il falloit le voir travailler sur des Liqueurs plus substantielles; qu'il attrapoit dans le dernier fini toutes les nuances possibles du rouge, & qu'il excelloit surtout à travailler le vin du Rhin, celui de la Moselle, & le vin blanc de Porto. Après lui se leva le célebre *Harry Syppet*, qui me demanda ce que je voulois boire. Il versa dans un verre de deux ou trois sortes de liqueurs blanches, & m'assura qu'il en feroit sur le champ tel vin que je souhaiterois. Il ajoûta sçavamment, que la liqueur qu'il tenoit dans le verre, n'étoit que la simple substance, ou la premiere matiére de sa composition, & qu'il pouvoit, ainsi que ses illustres confreres, lui donner tel acide, ou telle forme qu'il jugeroit à propos. Je désirai qu'il lui donnât les propriétés d'un véritable Pontac; il prit aussitôt un flaccon rempli d'une liqueur limpide, il en versa un peu dans le verre, & me dit: *Voici le vin avec lequel la plupart des affaires ont été arrangées dans la derniere Session de nos Juges*. Alors toute mon attention se fixa sur la liqueur du

petit flaccon qui étoit la quinteſſence du Pontac Anglois, & je fus curieux d'en goûter. Le Fabriquant, non ſans répugnance, m'en verſa un peu dans un verre. Or, comme en ce moment mon Chat repréſentoit à côté de moi ſur un des bras de mon fauteuil, je voulus qu'il en fit l'eſſay. A peine il eut ſenti l'odeur du traitre Pontac, que perdant toute ſa gravité, il tomba dans des convulſions effroyables. *&c.* La ſuite de la ſéance eſt reſtée au Greffe.

III

Inſtruction ſur les CARAVANNES *qui vont de S.* Petersbourg *à Aſtracan. Extrait des* Voyages de Hanway.

LES Chariots qui portent les Marchandiſes en Ruſſie, ne ſont traînés que par un ſeul cheval. Ils ont neuf à dix pieds de long & deux ou trois pieds de largeur : ils ſont compoſés de deux timons ſupportés par quatre roues preſque égales, & de la hauteur de nos roues de caroſſe de devant ; mais fort minces. Les moyeux ſont faits d'une ſeule piece de bois, ou-

verts d'un pouce, & la plûpart ſans ferrure. On a ſoin de charger les balles auſſi haut que le chariot en peut tenir, & on les poſe ſur des nattes de jonc. On les couvre auſſi de nattes & on les met triples, quand on n'a pas de peaux de vaches. Ces peaux ſont pourtant beaucoup meilleures, pour réſiſter à la pluie & à la neige qui eſt très-pénétrante lorſqu'elle fond. On plombe les ballots pour leur ſûreté, & afin qu'ils ne ſoient pas ouverts en chemin, ou qu'il n'en ſoit rien détourné.

Lorſque la Caravane part de Saint Petersbourg pour la Perſe, on y prend un paſſavant pour les Marchandiſes, qu'on remet à la Doüane d'Aſtracan, & un paſſe-port pour ceux qui voyagent avec la Caravane.

Pour avoir des chevaux, on s'adreſſe à un Meſſager qui en fournit toute la Caravane ; ſçavoir, en été, à raiſon d'un rouble par poids de 36 livres Angloiſes, depuis S. Petersbourg juſqu'à Zaritzen, ce qui fait près de 1800 verſtes ; & en hyver, pour moitié moins. Ces chariots portent environ 1100 livres peſant. La

Couronne reçoit un droit de dix pour cent ſur les Marchandiſes ; mais ces Meſſagers n'en font pas des déclarations bien juſtes. Ils ſont obligés de répondre des effets qu'ils tranſportent ; ce qui fait qu'ils les veillent jour & nuit, pour les préſerver du feu, de l'eau, & des voleurs.

Le Printems & l'Automne ſont de fort mauvaiſes ſaiſons pour voyager. Pour ce qui eſt de l'Hiver, il y a une loi en faveur des Meſſagers qui annulle tous les marchés qui ſont faits pour tranſport de Marchandiſes, lorſque le dégel empêche de ſe ſervir de traineaux : ils ſont alors en droit de laiſſer la Caravane dans la Ville la plus proche de l'endroit où arrive l'accident du dégel.

A NOVOCHOPERSKAYA, il y a une garniſon de frontiere qui examine le paſſeport des Caravanes. Les Officiers de cette Garniſon, pour extorquer des droits, font beaucoup de difficultés ; mais, comme par le Traité de Commerce entre l'Angleterre & la Ruſſie, ils ſeroient condamnés à un Dollar pour chaque heure de détention injuſte, ils ſe contentent ordinairement

de quelques pains de ſucre, & de quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Les Caravanes mettent douze jours à ce voyage. Elles font communément en Hiver de S. Petersbourg à Moſcou, ſoixante-dix verſtes en vingt-quatre heures ; mais de Moſcou à Zaritzen, elles n'en font que quarante ou cinquante. En Eté leurs journées ſont plus courtes. Lorſque la Caravane repoſe, on eſt dans l'uſage de mettre les chariots en rond & d'enfermer au milieu les chevaux & les hommes, afin de pouvoir mieux ſe défendre des incurſions des Kalmoukes du Volga qui viennent toujours pour ſaiſir l'occaſion de piller la Caravanne. Quelquefois ils ont une garde avancée de quatre Coſaques, pour ſe défendre des Tartares. De cette façon, une centaine de chariots occupe un eſpace de deux tiers de mille. Lorſqu'il n'y a point de Cavaliers ſur les aîles, l'arriere-garde de la Caravane court riſque d'être taillée en piéces ; car on n'a ni trompette, ni aucun autre inſtrument, pour s'avertir en cas d'allarme.

On fait très-bien d'envoyer quel-

qu'un d'avance à Zaritzen retenir un bâtiment, afin de ne point perdre de tems, & qu'il soit prêt à l'arrivée de la Caravane. Ces bâtimens dont le port est d'environ 45 tonneaux, coûtent depuis soixante jusqu'à cent roubles : il faut quinze ou vingt Mariniers pour les manœuvrer, encore seroit-il bon que la moitié de ces Matelots fussent Soldats, pour défendre la Caravane contre les attaques des voleurs.

IV.

Pensées sur le Secret.

Extrait du CONNOISSEUR. (Feuille Hebdomadaire).

IL n'est point de marque de confiance qui flate plus nos amis que le dépôt d'un sécret : il n'en est point dont on abuse d'avantage.

Fier de cette distinction qui est une marque d'estime, on est impatient de la faire passer à d'autres amis, & de confidence en confidence le secret devient public. Ainsi comme par une opération Electrique, tous les anneaux

de la chaîne sont bien tôt traversés : toute la Ville sçait dans un instant ce qui s'est dit tout bas dans le coin d'une rue détournée de Londres, & l'intrigue d'une femme à la mode qui n'étoit connue que de son Amant & de sa femme de Chambre, est publiée dans tous les cercles de la Ville.

Le talent de la discrétion étant si important à la Société, & si nécessaire pour la sureté du Commerce, il est bien triste que cette honteuse foiblesse soit si contagieuse & si générale. Ce seroit vouloir conserver de l'eau dans un crible, que d'espérer qu'un secret, quelqu'il soit, sera gardé fidellement: Si ce n'est qu'une bagatelle, des affaires plus sérieuses pourront la faire oublier : mais si c'est quelque chose d'important qu'on dise à l'oreille, si on a fermé la porte aux verroux, si on n'a négligé aucune précaution pour la sureté du secret, celui qui l'a reçu en dépot s'en trouve si surchargé, que sa langue se déliera bientôt pour partager ce fardeau avec tous ceux qui voudront l'entendre.

Ce défaut si général parmi nous vient peut-être de l'éducation. La pre-

miere leçon que reçoit la belle jeunesse des deux sexes, c'est de parler beaucoup & de réciter des histoires. On nous accoutume, dès l'enfance, à raconter tous les petits événemens domestiques. On fait aux enfans un mérite de rendre un compte exact des moindres choses à leurs Peres & Meres. On ne manque point de récompenser ce qui mériteroit la plus sérieuse correction. Aussi tôt qu'un enfant peut balbutier quelques mots, on admire sa vivacité. S'il rapporte que le Sommelier a embrassé la Gouvernante, on vante sa pénétration, & on encourage son babil, par tout ce qui peut flater cet âge.

L'éducation n'est pas meilleure dans les Couvens & dans les Ecoles. On prévient une jeune personne, que pour être agréable à ceux de qui elle dépend, il faut qu'elle dise tout ce qu'elle sçait. Si quelqu'une de ses compagnes a mangé secretement un fruit verd, ou si elle a proféré quelque étourderie, on va sur le champ en instruire une Supérieure qui caresse la délatrice, en l'assurant qu'elle se fera adorer par tout. Il en est de même

parmi les jeunes gens. Si quelqu'un d'eux est surpris dans une faute grave, le moyen d'obtenir sa grace, c'est de déceler quelque camarade. Je me souviens d'un jeune garçon qui fut pris dans un verger où il voloit du fruit : on le remena chez son Maître qui mit inutilement tout en usage pour lui faire avouer ses complices. De-là il fut conduit chez son pere, qui, suivant les traces du Maître, menaça son fils de le deshériter, s'il ne révéloit la conspiration ; & l'enfant ne tint pas sans doute contre cette menace. Je n'approuve point qu'on accoutume ainsi les enfans à la perfidie : j'aime bien mieux la maxime d'Ulysse, qui en partant pour le Siége de Troye, recommanda principalement au Gouverneur de son fils, d'élever Télémaque dans l'habitude de garder un secret.

Qui n'a pas éprouvé par lui-même combien il y a peu de fond à faire sur la discrétion des confidens ? On ne trouvera presque personne qui n'en ait été la victime : mais on n'a peut-être pas assez reflechi sur les différens caracteres de ceux qui violent le se-

cret, & c'eſt par mille portes qu'il échappe.

Securus, par exemple, eſt un bavard ſingulier. Cet homme, en vertu de ſes principes, & parce qu'il connoit ſes devoirs, prétend à l'honneur de ſçavoir garder un ſecret. En effet, pour le violer, il lui en coute quelques façons. S'il s'eſt engagé à taire quelque choſe, il ne dira rien formellement; mais un regard; un ſigne, un geſte expreſſif en diront plus que s'il parloit. On ne ſçait ce qu'on doit admirer le plus, ou ſon obſtination à ne point parler, ou l'ingénuité avec laquelle il ſe trahit. Il ſe ſert toujours de phraſes équivoques & d'expreſſions ambigues. Toute ſa converſation n'eſt tiſſue que de mots découſus & entrecoupés: *peut-être, eh oui, cela ſe peut, ſi je voulois parler, &c.* Il s'arrête enſuite & laiſſe tirer toutes les conſéquences qui dérivent de ſon indiſcrétion. Enfin ſi quelqu'un l'enhardit & ſçait l'encourager au point d'ouvrir le cadenas qui eſt ſur ſes lévres, il lui échape un torrent d'anecdotes qui ſortent avec d'autant plus de violence, qu'elles ont été plus longtems renfermées.

Pour ce qui eſt du pauvre *Dave*, quoiqu'il lui arrive toujours de violer le ſecret qu'on lui a confié, il mérite plutôt d'être plaint que d'être condamné. Lui faire une confidence, c'eſt lui ôter l'appétit, le repos, & le priver de tous plaiſirs. Semblable à un homme qui porte ſur lui toute ſa fortune, il tremble ſi vous l'approchez: il vous ſoupçonne d'avoir la mauvaiſe intention de lui dérober ce qu'il veut cacher. S'il ſe haſarde à ſortir, il va dans quelque lieu peu fréquenté, comme pour éviter les attaques & les embuſcades. Il évite chez lui juſqu'à ſa famille, & il ſe proméne à grands pas, en murmurant tout bas ce qu'il brûle de répandre publiquement: il ſe feroit volontiers crieur public, pour avoir le plaiſir de débiter en plein marché ce qu'on lui a dit à l'oreille. Enfin après avoir réſiſté le plus longtems qu'il a pû, haraſſé du fardeau qui l'accable, il le conſigne à la premiere perſonne qu'il rencontre, & s'en retourne bien ſoulagé chez lui.

Sans ſouci n'a peut-être pas un projet d'indiſcretion plus formé, mais il eſt encore plus inexcuſable. Ouvrez-vous

à lui de quelque choſe dont dépend toute votre fortune, tout votre bonheur: il vous écoute d'un air diſtrait, il ſiffle, il bat avec ſes doigts le tambour ſur la table; il vous interrompt pour vous demander votre avis ſur ſon nœud d'épée; il jure après ſon Tailleur de ce qu'il lui a fait un habit d'une couleur qui n'eſt plus de mode, & il vous laiſſe pour aller à une vente. Là comme ſi ſon ſecret étoit à l'enchere, il l'annonce tout haut; & ſi vous lui reprochez de vous avoir trahi, il vous aſſure qu'il en eſt au déſeſpoir, mais qu'il ignoroit entierement qu'il y eut ſur cela rien à taire.

Je pourrois encore parler de ces caracteres ennemis de toute réſerve, & auſſi ouverts que de grands chemins, qui croient devoir en uſer des ſecrets de leurs amis, comme des leurs propres. Ils ſeroient très fâchés dans leurs principes, de ne pas dire tout ce qu'ils ſçavent & tout ce qui eſt. Il y a encore la claſſe des impertinens, qui à force d'obſervations s'étant rendus maîtres de votre ſecret, s'imaginent pouvoir en diſpoſer comme d'un bien qui leur a beaucoup coûté. Ils regardent ce pri-

vilege, comme un dédommagement de leur peine. Je conclurai, en preſcrivant le ſeul remède que je ſçache contre ce mal contagieux. Pour que perſonne ne trahiſſe la confiance de ſon ami, que chacun garde ſoigneuſement ſon ſecret.

LETTRE

A l'Auteur du Connoisseur.

M.

Je ſuis un vieux garçon à mon aiſe, & comme tous ceux de mon âge, fort opiniatre & fort attaché à toutes mes allures. Je cherche ſurtout à vivre avec gens qui ayent de l'indulgence & même de la complaiſance pour mes fantaiſies: c'eſt ce qui m'a empêché de me marier. Car ſi ma femme eut été Diableſſe, infailliblement, elle m'auroit tué; & ſi c'eut été un bon animal domeſtique, c'eſt moi qui l'auroit tuée au contraire. J'ai donc choiſi le genre de vie qui convenoit le plus à mon caractere. Je n'ai aucun parent qui puiſſe fonder des eſpérances ſur ma mort: mais je ſuis obſédé

de Parasites & de Courtisans que j'amuse de l'espérance de devenir mes héritiers, & la bassesse de ces faquins m'amuse. Indolent & ennemi de la contradiction, j'ai l'avantage qu'aucun de ceux que je vois ne m'a contredit depuis sept ans. Il n'y a pas un de mes complaisans qui ne se trouvât bien flatté de recevoir de ma part un bon coup de pied dans le cul, s'il pensoit que cela put établir plus de familiarité entre nous. Quand je suis sérieux, tous mes entours prennent aussitôt un air rembruni & sombre comme des funérailles ; quand je souris, ils montrent les dents, comme font les singes ; quand je hazarde quelque sottise, ils éclattent de rire, & ne cessent d'admirer mon esprit. Quelquefois je fais semblant d'avoir la vue basse ; à l'instant c'est avec leur nés qu'ils regardent tous les objets. Quand il me plait, ils avalent du vin aigre, ou mangent des drogues, & ils tirent quelque vanité de pouvoir chausser mes vieilles bottes.

J'ai entendu parler d'un certain Prélat qui avoit réduit ses Chapelains à une telle servitude, qu'ils lui de-

mandoient au Piquet, *combien il vouloit d'as*. Il en est de même de mes flatteurs. Ils croyent que s'ils me laissent gagner leur argent, c'est le moyen de me mettre de bonne humeur. Il n'y a donc point de tricheries qu'ils ne fassent en ma faveur : ils plombent les Dés pour moi, si c'est au Passedix : ils se perdent à chaque instant au Billard, & à la Boule ils se noyent. Enfin un Monarque n'est pas plus despotique sur ses sujets, que je le suis sur ces vils adulateurs. Malgré tous leurs efforts pour me plaire, je les méprise comme ils le méritent, & j'ai résolu de leur laisser pour tous legs un scheling à chacun, avec un collier d'attache.

Je ne suis point encore déterminé sur ce que je ferai du reste de mon bien. Je pourrois, comme tant d'autres, l'employer à de pieux usages & à de magnifiques fondations, ou en disposer en faveur de personnes que je n'aurois jamais vues ; & pour dire la vérité, l'ostentation à pour moi quelque chose de séduisant. Mais j'ai de la peine à trouver un objet nouveau qui flatte ma vanité, & qui puisse me faire une réputation posthume.

Il y a déja tant d'Hopitaux, que mon nom se perdroit dans le grand nombre de leurs fondateurs. Peut-être même dans 4. ou 5. siécles, me taxeroit-on d'avoir eu l'assistance du Parlement. Si je laisse mon bien pour fonder des Eglises, elles ne seront jamais baties. Si je fais faire des Jardins, des Places, des Obelisques, des Canaux, les Artistes de la prochaine génération démoliront mes ouvrages, culbuteront tout, & ne respecteront pas même mon buste, eut-il été moulé à Paris en platre par M. R.., ou en cire par M. *Goupy*. Enfin si je donnois mon bien à ma Gouvernante, en faisant dans mon testament le détail de toutes ses bonnes qualités, un mois après ma mort elle épouseroit un Irlandois, & me refuseroit jusqu'au monument que je serois en droit d'attendre.

Rien ne m'embarasse donc tant que cette derniere disposition. Pendant ma vie, mon bien me procure amplement toutes mes commodités, & m'attire une cour assidue. Je veux aussi qu'après ma mort, il me serve à me faire une réputation durable. Eclairés moi, Monsieur, je vous prie, sur les moyens

de parvenir à ce but. Indiquez moi quelque nouvel objet de charité : peut-être récompenserai-je vos bons avis par un présent convenable. Je suis &c. Signé Thomas *Vainall*. (Tout vain).

Reflexions du Connoisseur sur cette Lettre.

Les anciens Poëtes disent que la vie humaine ne peut s'appeller heureuse ou malheureuse qu'après la mort : ainsi je pense d'après eux, que rien ne caractérise mieux l'homme, que l'expression de sa derniere volonté. C'est un portrait fidele qu'on trace soi-même & dans lequel les traits sont fortement marqués. L'Amour de la gloire dont tous les hommes sont plus ou moins enflâmés, dicte toujours nos dernieres dispositions. Tel qui n'a pas sçu emploier utilement un Scheling pendant toute sa vie, cherche à se distinguer par un legs remaquable. Si les Apothéoses pouvoient s'acheter, combien de vils enfans de la terre seroient déifiés après leur mort ! Toute notre attention doit être de laisser en mourant notre bien à nos héritiers naturels. Les premiers

liens ſont ceux du ſang ; enſuite viennent les amis ou les *connoiſſances*, & après eux le genre humain. En vain un légataire croit rendre ſon nom célebre après lui, en choiſiſſant les pauvres en général pour l'objet de ſa charité : il ſera juſtement blâmé & il perdra le fruit de ſes bienfaits, s'il néglige les indigens qui ſont immédiatement ſous ſes yeux, ou ceux qui ont le plus de droit à ſa bienfaiſance. Virgile place dans les Enfers, & au premier rang, les Richards qui ont commis cette faute. Je conſeille donc à mon bon correſpondant M. *Toutvain*, d'examiner d'abord s'il n'a point quelque malheureux parent qui périſſe de beſoin dans quelque Province éloignée, & enſuite de regarder autour de lui, s'il n'a point quelque ami qu'il puiſſe tirer de la miſere. S'il n'a perſonne à qui s'interreſſer par préférence, avant qu'il fonde un Collége ou un Hôpital, je lui ſerai particulierement obligé, s'il veut me laiſſer toutes ſes richeſſes, & je lui promets de l'immortaliſer dans mes feuilles.

L'Ecrit Périodique d'où ſont tirés les deux morceaux qu'on vient de lire,

eſt un de ces ouvrages enfantés par l'*Eſprit d'Imitation* qui n'eſt pas moins actif à Londres qu'à Paris. Le ſort des bons originaux eſt, comme on ſçait, de produire une infinité de copiſtes, & le *Spectateur Anglois* eſt le Pere d'une nombreuſe poſtérité répandue ſous les noms de *The Rambler*, *The Vorld*, *The Connoiſſeur*, &c. Toutes ces feuilles hebdomadaires ſont à peu près modelées ſur le Spectateur. Les eſſais que nous en donnerons mettront nos lecteurs à portée de juger, par la comparaiſon, du degré dont elles ſe rapprochent ou s'éloignent de cet excellent original.

V.

Extrait du Bill *intitulé : Acte ; pour mettre en meilleur ordre la Milice dans les différens Comtés d'Angleterre.*

Les Anglois ont enfin ſenti la néceſſité d'avoir, outre leurs Troupes reglées, une Milice Nationale, toujours prête à prendre les armes pour la défenſe de l'Etat. Cet utile établiſſement a ſouffert beaucoup de contradictions

dans un Pays où la liberté de penſer & de publier ce qu'on penſe, réduit preſque tout en Problême : mais le voilà bien confirmé. Or puiſqu'on ſe paſſionne encore, & plus que jamais, pour tout ce qui porte ſeulement l'empreinte du Génie Britannique, on ſera ſans-doute curieux de voir le détail d'un Reglement qui tient à la conſtitution d'un état qu'il nous importe de connoître. Nous paſſerons le Préambule, pour ne donner que la ſubſtance de l'Acte compoſé de 57 Articles.

1°. S. M. ſes héritiers & ſes ſucceſſeurs ſeront authoriſés à créer des Lords Lieutenans de Milice dans les Comtés & dans les lieux ci-après mentionnés. Ces Lieutenans auront le pouvoir d'enroller & d'armer les Miliciens. S. M. pourra auſſi choiſir & nommer des Députés Lieutenants, & donner des commiſſions à des Colonels, Lieutenans-Colonels, Majors, & autres Officiers qui auront un mois pour accepter leur commiſſion.

2°. Le préſent Acte ne fera point vaquer les commiſſions actuellement exiſ-

tantes de Députés Lieutenans ; pourvû qu'ils ayent les qualités ci-après mentionées.

3°. Le Lieutenant de chaque Comté aura le principal commandement de la Milice qui ſera aſſemblée dans le Comté. Il y aura ſous lui vingt Députés Lieutenans, ou Colonels qui ſeront tenus de juſtifier qu'ils ont 600 livres ſterlings, ou qu'ils ſont héritiers préſomptifs d'une terre de mille livres ſterling. Le Lieutenant-Colonel ou Major ſera tenu d'avoir 400 livres ſterling, le Capitaine 300, & le Lieutenant ou Enſeigne 100.

4°, Une rente réſervée de 30 livres ſera cenſée équivalente à un bien de 100 livres ; & ainſi à proportion.

5°. L'orſqu'on ne poura pas trouver dans une Province vingt Députés Lieutenans, on ſe contentera du nombre qu'on en pourra raſſembler.

6°. Le Roi pourra déplacer à ſon gré tout Officier de Milice,

7°. & 8°. Les Députés Lieutenans & les Officiers ſe feront inſcrire & prêteront ſerment ſix mois après leur nomination ; à peine de payer

par les Députés Lieutenans 200 livres d'amende, & par les Capitaines & autres Officiers ſubalternes 100 livres.

9°. Les Pairs & leurs fils aînés en ſeront exempts.

10°. Une Commiſſion dans la milice ne ſera pas incompatible avec la qualité de membre du Parlement.

11°. Le Lord Lieutenant, & les Députés renverront tous les cinq ans des Officiers, à proportion du nombre de ceux qui entreront pour les remplacer.

12°. Le Roi nommera un Aide-Major par chaque Régiment de Milice, ou pour chaque lieu où elle ſe ſera aſſemblée, & quatre Sergens par chaque Compagnie. Il faudra que ces Sergens ayent deja ſervi trois ans dans les Troupes reglées, & ils auront droit d'entrer à l'hopital de *Chelſea*, à moins qu'ils ne préferent d'être renvoyés après leur ſervice; dont ils ſeront tenus de raporter un Certificat ſigné des trois Députés Lieutenans.

13°. Aucun homme au ſervice des fermes ne pourra être Sergent de Milice.

L'article 14, fixe le nombre de Miliciens qui ſeront levés dans chaque Comté. Ce nombre ſe monte à 62680 hommes, qui ſeront levés dans 54 Comtés & 19 Villes.

15°. Le Conſeil privé ſera authoriſé à diminuer le nombre des Miliciens qui auroient dû être levés dans un lieu, s'il juge qu'on ſe plaint avec fondement que la levée eſt trop forte; & les Députés Lieutenans enverront au Conſeil la liſte de la levée effective qui a été faite.

16°. Le Lord Lieutenant de chaque Comté avec deux Députés au moins, & en ſon abſence, 5 Députés ou un plus grand nombre s'aſſembleront du moins une fois par an, pour concerter enſemble les meſures les plus propres à aſſurer la bonne exécution du préſent Acte. La premiere aſſemblée ſe fera le premier jeudi d'Octobre 1756, & les années ſuivantes le premier jeudi de Juin. Quelque tems avant la premiere aſſemblée, le *Conſtable* (c'eſt-à-dire le premier Officier du lieu) demandera une liſte des hommes de chaque Canton, qui ſont entre 18 & 50 ans. On regardera comme exempts,

& on ne comprendra pas dans cette liſte, les Pairs députés Lieutenants, les Officiers ayant Commiſſion, les membres des Univerſités qui y réſident, ceux du Clergé, les Officiets de juſtice, & les Soldats ou Matelots ſervant dans la Marine. On les diſtinguera par Paroiſſe, Dixaines & autres ſubdiviſions. On notera ceux qui ſont incapables de ſervir dans la Milice. Ces liſtes ſeront affichées à la porte de l'Egliſe ou de la Chapelle, & dans les endroits où il n'y en a point, à la porte de l'Egliſe prochaine, le Dimanche qui précedera le jour qu'elles devront être remiſes au premier Officier. Ce ſera à la ſeconde aſſemblée, que le Lieutenant ou les Députés fixeront le nombre de perſonnes qui ſeront obligés de ſervir dans chaque Centaine ou Diviſion, afin de completter le nombre qui ſera levé dans chaque Comte. Après cela les Députés Lieutenans ſe tranſporteront dans chaque Centaine ou Paroiſſe, corrigeront les liſtes qui leur auront été preſentées, & indiqueront à 3 ſemaines une autre aſſemblée, où les Miliciens ſeront enrolés & preteront ſerment pour ſervir trois ans.

Ceux qui après avoir tiré au ſort ne voudront pas ſervir par eux mêmes, donneront quelqu'un pour ſervir à leur place. Tout homme agé de 33 ans qui pour quelque cauſe legitime demandera à être déchargé du ſervice, pourra l'être, en fourniſſant quelqu'un à ſa place, pour ſervir pendant le tems qui lui reſte à faire.

17°. Si un Milicien quitte ſa Paroiſſe, pour ſervir dans une autre, il ſervira le reſte de ſon tems dans la nouvelle paroiſſe, & il ſera tenu d'avertir d'avance de ſon changement le Député Lieutenant, qui lui donnera un Certificat pour le tems qu'il aura ſervi.

18°. Tous les ans il ſera fait de nouvelles liſtes des Miliciens de chaque Paroiſſe, & on remplacera par le ſort ceux qui viendront de finir leur troiſiéme année; de ſorte que tous ceux qui ſont aſſujettis au ſervice de la Milice ſerviront à tour de rôle pendant trois ans. Ceux qui auront ſervi pour d'autres ne ſeront pas exempts de leur ſervice perſonnel, lorſque le ſort leur échoira. Les Députés & Commiſſaires ſeront tenus de délivrer aux

Lords Lieutenans des copies en bonne forme de ces Rolles, quatorze jours après leur assemblée ; & s'ils manquent à faire ces listes, & à les remettre aux Lords Lieutenans, ou s'ils sont convaincus de quelque fraude ou de quelque partialité relativement à cet objet, les Lords Lieutenans avec deux Députés ou plus, ou en leur absence cinq Députés, ou un moindre nombre de Députés avec trois Commissaires des Taxes, pourront envoyer en prison pour un mois les Officiers chargés de faire ces listes, ou ils les condamneront à une amende de 5 livres sterling.

19°. Aucun Commissaire des taxes ne pourra exercer son autorité en vertu du présent Acte, à moins qu'il ne possede des terres pour 100 livres sterling de rente annuelle, & ce, sous peine d'une amende de 50 livres sterling.

20°. Aucun Officier de Milice ne pourra être assujetti pendant son service à l'Office de *Scherif*; comme aucun Milicien ne sera tenu d'exercer des Offices de Judicature ni de ser-

vir dans les forces de terre de S. M. si ce n'est de son consentement. Si un Milicien tiré au sort, refuse ou néglige de prêter le serment de servir, ou de fournir quelqu'un à sa place, il sera condamné à 10 livres sterling d'amende, & à la fin de ses trois ans, il recommencera à servir.

21°. Quand on aura servi pendant trois ans, soit par soi-même ou par substitut, on ne sera plus obligé de servir, jusqu'à ce que le tour revienne par le sort.

22°. Si un *Quaker* élu Milicien par le sort, refuse ou néglige de fournir un homme à sa place, les Députés pourront lui en faire fournir un à ses dépens.

23°. Un mois après que les rolles des Miliciens auront été délivrés, le Lord Lieutenant formera les Milices en Régimens, consistant chacun au moins en sept, & au plus en douze Compagnies de quatre-vingt hommes chacune, dont on fera des arrondissemens, en joignant les Paroisses voisines. On nommera des Officiers avec commission, & des Officiers sans commission à chaque Compagnie, & les Mi-

lices seront exercées de la maniere suivante. On assemblera vingt Miliciens qu'on exercera ensemble pendant trois Dimanches du mois, & le quatriéme Dimanche, on en exercera quarante, avant ou après le Service Divin, & cela depuis le mois de Février jusqu'à la fin d'Octobre. On les exercera en Régimens ou en Bataillons les Mardis, Mercredis, Jeudis, & Vendredis de la Semaine.

Le Lord Lieutenant assignera les lieux d'assemblées. On reglera celles de tous les mois de telle sorte, qu'aucun Milicien ne soit obligé de faire plus de six milles pour s'y rendre, & on informera les Officiers de Justice du lieu dont on sera convenu. Le Lord Lieutenant appointera dans chaque Régiment un Aide-Major, un Sergent-Major, & un Tambour-Major.

24°. Lorsque le nombre d'hommes qui aura été levé dans un Comté ne sera pas suffisant pour former un Régiment complet, on en fera seulement des Compagnies qui seront exercées comme le reste.

25°. Quand on ne pourra pas assembler vingt Miliciens, on en assemblera

un moindre nombre, pour être exercé de la même façon.

26°. Ce sera un Officier muni d'une commission qui exercera les hommes en demies-Compagnies, & qui aura l'inspection des armes, habits & équipemens, pour ensuite en faire son rapport par écrit au Lord Lieutenant ou au Commandant du Régiment.

27°. Le Capitaine de chaque Compagnie déposera les armes, habits & équippemens de sa Compagnie entre les mains de l'ancien du Consistoire, ou du Marguillier de la Paroisse, de chacun de ses hommes. Il sera pour cet effet retenu ou loué, aux dépens de la Paroisse, un magasin dans un lieu sec où lesdits équipages seront renfermés sous la clef. Le Marguillier qui les recevra aura soin qu'on les lui rende bien nettoyés & en bon état. A la fin de chaque année il remettra par compte à son Successeur ces mêmes effets. Le Sergent, ou la personne qui sera chargée de discipliner & d'exercer les Miliciens, fera l'appel tous les Dimanches, & il donnera par écrit au Juge voisin les noms de ceux qui se seront absentés tant de l'exercice Divin que

du Militaire ; il l'instruira aussi des autres fautes legeres qu'ils auront pû commettre. Le Juge imposera les coupables, qui n'auront pas d'excuses légitimes, à l'amende d'un scheling pour la premiere contravention, & faute de payement, ils seront mis aux ceps pendant une heure. L'amende pour la deuxiéme fois sera d'un demi-écu, & faute de payement, le Milicien sera envoyé à la Maison de correction pour quatre jours. Enfin pour la troisiéme fois, l'amende sera de cinq schelings, & au défaut de payement, la Maison de correction pour un mois.

28°. Lorsqu'un Milicien s'enivrera pendant son service, on lui retiendra un jour de paye & il sera mis aux ceps pendant une heure. S'il désobéit à son Officier, pour la premiere fois il sera condamné à un demi-écu d'amende, & faute de payement, à quatre jours de residence dans la maison de correction ; pour la deuxiéme fois, à cinq schelings ou à sept jours de détention ; & pour la troisiéme fois, à un mois d'emprisonnement. S'il vend, loue, ou perd ses armes & ses équipages, il sera condamné à trois livres

d'amende, ou faute de payement, à un mois de résidence en la maison de correction, & jusqu'à ce qu'il ait remis ou restitué ce qui manque ; & à trois mois de correction, si la restitution n'est point faite. S'il refuse ou néglige de remettre ses effets en bon ordre après l'exercice, il sera à l'amende d'un demi-écu ou à sept jours de prison ; & s'il ne les rend pas après la Revue générale, à un écu, ou à quatorze jours de prison. La délation de toutes ces fautes se fera par serment devant le Juge de paix.

29°. Le Marguillier qui refusera ou négligera de former sa plainte dans les trois jours, sur les effets qui ne lui auront pas été rendus ou remis en bon ordre, sera condamné à vingt schelings d'amende.

30°. Si un Officier sans commission ou un Milicien est convaincu de s'être absenté de la Revue générale & annuelle, il sera condamné à dix livres sterling pour chaque jour d'absence, ou faute de payement, à un mois de correction.

31°. Si un Officier sans commission neglige son devoir, ou désobéit à son

Supérieur, il sera condamné à trente schelings, ou faute de payement, à quatorze jours de correction ; & il sera renvoyé du corps, si le Lord Lieutenant juge qu'il le mérite.

32°. Tous les mousquets des Miliciens seront marqués de la lettre M. & du nom de la Paroisse à laquelle ils appartiennent.

33°. Si quelqu'un achete, troque, cache ou recéle aucun effet de Milicien, il sera, en vertu du présent Acte, condamné à cinq livres sterling d'amende, & faute de payement mis en prison pour trois mois, ou fouetté publiquement, au choix des Juges.

34°. Nul Officier ou Milicien ne sera sujet à aucune peine pour cause d'absence, pendant qu'il ira voter pour l'élection d'un Membre du Parlement.

35°. Les Sergens recevront les ordres, pour le Militaire, de l'Aide-Major & de leurs Officiers supérieurs, & ils seront tenus de leur rapporter tous les délits des Miliciens de leur Compagnie qui seront venus à leur connoissance ; à moins qu'ils ne soient dans le cas de les déférer plûtôt aux Juges Civils.

36°. Toutes les amendes dont on n'a pas reglé le recouvrement d'une maniere assez précise, seront levées par saisies, & s'il n'y a rien à saisir, les délinquants seront mis en prison pour trois mois. Quant à l'application des amendes, on les ramassera dans chaque division, & on remettra le tout à l'Officier chargé du détail du Régiment qui en rendra compte à la prochaine assemblée aux Députés & Commissaires. Ces fonds seront employés à préparer un lieu convenable pour y tirer au blanc, & à acheter de la poudre & des balles, pour les distribuer aux Miliciens, afin qu'ils s'exercent à tirer. Ce qui restera pourra s'employer encore à des prix qui seront distribués aux meilleurs tireurs, & à d'autres usages utiles & relatifs à la Milice.

37°. Tous les Juges de paix & Officiers de Justice seront tenus d'assister & de prêter main forte aux Députés, Lieutenans & Commissaires, pour tout ce qui sera relatif au présent Acte.

38°. En cas d'invasion, de danger

imminent, ou de rebellion, le Roi, après en avoir communiqué à son Parlement, pourra faire enrégimenter ses Milices & les employer à son service, en commençant par celles qui seront le plus près du lieu où se trouvera le danger. Ces Milices seront conduites par leurs Officiers par tout où besoin sera, pour résister à l'invasion ou à la rebellion : elles seront, jusqu'à leur retour, sous le commandement des Officiers Généraux qui seront appointés par le Roi ; elles auront la même paye que les autres Régimens d'Infanterie, & les Officiers de Milice prendront le même rang que ceux de l'Infanterie reglée. En conséquence, ces Officiers seront, ainsi que les Miliciens, sujets à tous les Reglemens que le Parlement tiendra en vigueur pour la discipline & le gouvernement des Troupes. Les Miliciens, à leur retour, seront comme ils étoient avant que d'être employés ; & si quelque Officier sans commission, ou Milicien, est estropié ou blessé au service, il aura droit d'être admis à l'Hôpital de *Chelsea*, comme l'ont les Troupes reglées. Si quelque Milicien,

sans être incommodé, demande les Invalides, il sera condamné à une amende de quarante livres sterling, & faute de la payer, à une prison d'un an, ou jusqu'à ce qu'il ait payé ladite somme.

39°. Aucun Officier de Milice n'assistera à aucun jugement de guerre, avec aucun Officier de Troupes reglées, comme aucun de ces derniers ne pourra non plus assister aux Conseils de guerre qui se tiendront pour juger un Milicien.

40°. Les Officiers de Justice seront en droit de loger les Officiers & les Miliciens dans les Hôtelleries, Tavernes, & toutes maisons où se vendent la bierre, le cidre, l'hydromel, l'eau-de-vie, & autres liqueurs fortes en détail.

41°. Les Lords Lieutenans de tous les Comtés du Pays de Galles, auront le commandement des Milices qui y sont, & il y aura dans chaque Comté dix Députés Lieutenans, si l'on en peut trouver ce nombre avec les qualités requises. Ils seront tenus de justifier d'un certain bien : sçavoir, un Député Lieutenant de 300 livres sterling

de rente, ou du droit d'héritier présomptif d'un bien de 500 livres ; il faudra qu'un Capitaine ait 150 livres de rente, ou soit fils de quelqu'un qui en posséde 500, & qu'un Lieutenant ait 50 livres, ou soit fils de quelqu'un qui en ait 150. Les deux tiers de tous ces biens seront situés dans les Comtés même. Si ces Officiers se qualifient faussement, ou ne prêtent pas le serment requis, les Députés Lieutenans seront imposés à l'amende de 100 livres sterling, & les Capitaines Lieutenans & Enseignes à 50 livres. Dans tous les Comtés du pays de Galles, trois Députés Lieutenans suffiront pour faire ce que cinq font dans les autres Comtés ; & les Officiers de Milice seront tenus, malgré leur service dans ladite Milice, d'exercer les fonctions de *Scherifs*, lorsqu'ils y seront appellés.

42°. Le Gouverneur de l'Isle de Wight aura, en vertu du présent Acte, la même autorité sur la Milice que les Lords Lieutenans dans les autres Comtés ; il nommera cinq Députés Lieutenans ou plus, qui seront sujets aux mêmes qualifications que ceux du pays de Galles. La Milice de cette Isle

sera levée de la même maniere que celle du Hampshire, dont elle fera partie. Le Gouverneur & les Députés la feront exercer & discipliner comme dans le reste de l'Angleterre.

Le 43e. Article contient un Reglement particulier pour l'Isle de Purbeck dans le Dorsetshire.

44°. Dans toutes les Villes qui sont chefs de Comtés, le Lord Lieutenant ou à son défaut le principal Officier de Justice, nommera cinq Députés Lieutenans, si on peut les trouver, & des Officiers à proportion du nombre de Miliciens, qui sera levé dans la Ville. Trois Députés Lieutenans y auront le même pouvoir que cinq ailleurs. Les Miliciens levés dans ces Villes se joindront à ceux du Comté pour l'assemblée annuelle, ainsi que pour le service qui pourra avoir lieu en cas d'invasion ou de rebellion.

45°. Une Paroisse qui s'étendra dans plus d'un Comté sera censée appartenir à celui où sera située son Eglise.

46°. Le lieu de Thréapwood sera censé être dans le Flintshire & dans la Paroisse de Worthenbury.

47°. Cet Acte n'autorise point à

forcer aucun Milicien à servir hors du Royaume.

Dans les 48 & 49e. Articles, sont marqués les lieux qui sont exempts de Milice. Telle est singulierement la Ville de Londres.

Les 50 & 51. reglent que la Milice de Towerhamlets restera sur le même pied qu'elle étoit avant cet Acte.

52°. Il en est de même de celle des cinq Ports.

53°. L'Acte ne s'étendra pas jusqu'aux personnes enrollées, & actuellement employées dans les chantiers de S. M.

54°. Les Habitans des Fauxbourgs de Stamford serviront dans la Milice de Lincolnshire.

55°. Tous les Actes sur la levée de la Milice depuis le 29 Septembre 1756. sont révoqués & annullés.

56°. S'il meurt quelque Lord Lieutenant, ses Députés continueront de servir & seront autorisés à agir en leur qualité, jusqu'à ce qu'il y ait des Commissions de nouveaux Députés Lieutenans, données par le Lord Lieutenant.

57°. S'il y a quelque procès, débat ou difficulté, pour choses relatives au présent Acte, l'action sera portée au lieu même où le fait se sera passé; & si le Demandeur perd sa cause, ou ne suit pas son action, le Défendeur sera en droit d'exiger le triple des frais.



ALLEMAGNE

I.

Considérations sur les Mœurs, le Caractere & le Commerce des Lappons.

Un Pays dont les déserts ne retentissent jamais de l'agréable chant du Rossignol, qui au lieu d'être variés par de fertilles collines, & des prés rians, n'est hérissé que de montagnes couvertes d'une neige éternelle qui s'élévent du milieu des marais; où il ne vient que des saules assez clairs semés, & des bouleaux épars & fort bas qui se desséchent avant que de pouvoir atteindre la hauteur ordinaire, à laquelle parvient leur espéce dans des climats plus doux: un Pays dont les contrées Septentrionales sont privées de la lumiere pendant plusieurs semaines, & où le Soleil qui après le mois de Mars amene enfin des jours un peu plus longs, est trop foi-

ble pour répandre quelqu'ombre de printems sur les cavernes glacées; où dans les endroits montagneux, quoiqu'il y reste pendant dix heures sur l'horison, il n'a pas la force de fondre les profondes glaces des Lacs & des Fleuves sur lesquels on passe en traineaux, & qui souvent ne fournissent pas une goute d'eau pendant plusieurs années: un Pays enfin où les moindres chaleurs, au lieu de fertiliser la terre, ne produisent qu'une multitude immense de cousins & d'autres insectes dont les essains couvrent en plein midi le Soleil, & par leurs piquures envenimées désolent les hommes & les animaux; un pareil Pays, dis-je, s'il nourrit des hommes, doit former des têtes extraordinaires & qu'il est curieux de connoître, ou de considérer. Telle est la Lapponie: Voyons quels hommes l'habitent.

Le corps d'un Lappon est l'objet & la fin de tout ce qu'il fait. Il n'a d'autre soin que celui de sa conservation. Son extrême difformité n'empêche pas ce Citoyen de la terre, de s'occuper uniquement de son indivi-

du, parce qu'il en est le propriétaire. La possession de ce bien unique, le seul qu'il connoisse, lui donne pour son être une complaisance, qu'à peine peuvent avoir les autres hommes dans les conditions les plus heureuses. Un Lappon n'imagine point qu'il lui appartienne autre chose que son corps, & tout ce qu'il fait, il ne le fait que pour lui. Il ressemble parfaitement à une Renne, lorsqu'il se coud dans la peau de ces animaux, & qu'il tourne la fourrure en dehors. Cette ressemblance ne l'empêche pas de se regarder comme un homme; il va même jusqu'à se comparer aux Suédois, parce qu'il marche sur deux pieds comme eux, & qu'il est le maître de ses Rennes. Il y a plus : cet homme à peine ébauché pense, & c'est comme être pensant qu'il mérite principalement notre attention.

Ce n'est pas peu aux Lappons que d'avoir pensé qu'ils vivent dans un Monde qui doit nécessairement avoir eu une origine. Que ceux qui voudroient contester cet effort de leur entendement, considerent que tous les hommes originairement aussi sim-

ples qu'eux, ont pensé la même chose. Qu'on laisse aux Lappons le temps de se développer, leur tête rassise & bien tempérée par le froid continuel du climat, est peut-être organisée pour produire un jour des Sçavans. S'ils nous paroissent peu différens de leurs Ours; si leur esprit, comme figé par l'air glacial qu'ils respirent, a de la peine à percer sa dure enveloppe, au moins les perceptions qu'ils reçoivent doivent être durables. Et sçavons-nous ce qu'on pourroit faire, pour les connoissances qui ne demandent que du phlegme & de la tenacité, de ces cerveaux froids, épais, & fermes.

Les Lappons racontent l'origine du monde avec beaucoup de circonstances qui nous sont encore inconnues. Leur Tradition feroit soupçonner qu'anciennement il y a eu parmi eux quelques Esprits forts : elle est si remplie de superstitions, qu'il y a bien de l'apparence qu'elle a été précédée jadis de beaucoup d'incrédulité. La Stupidité ne produit pas toujours des enfans qui lui ressemblent. Le plus grossier de tous est la Superstition : l'Incrédulité sa fille est enjoüée,

polie,

polie, séduisante. Elle enfante alternativement l'une & l'autre; & dans la Lapponie, la Superstition est maintenant sa derniere production.

Selon la Théologie des Lappons, lorsque Dieu voulut créer le monde, il consulta *Perkel*, le Génie du mal, sur la façon dont il falloit s'y prendre. Dieu ne vouloit certainement pas faire de mal aux Lapponois. Il vouloit créer des arbres tout composés de moëlle; les Lacs devoient être remplis de lait au lieu d'eau, & toutes les herbes, les fleurs & les plantes devoient porter des fruits. Mais *Perkel* s'opposa à ce dessein bienfaisant : Dieu fut obligé de se conformer à sa volonté, & de créer toutes choses plus mauvaises qu'il ne l'eut voulu. Qu'il en a coûté à *Leibnits*, pour expliquer l'origine du mal physique, & le concilier avec la bonté de Dieu. La *Théodicée* des Lappons, plus simple que la sienne, est crue si généralement, que personne n'a encore entrepris d'en proposer une meilleure, de crainte de ne pas s'en tirer si bien.

Les Lappons ont aussi quelque con-

noissance du Déluge universel. Ils sçavent que la Terre, avant que Dieu l'eut toute submergée, étoit entiérement habitée. Lorsqu'ensuite les Mers & les Fleuves ont sorti de leurs lits, & qu'ils ont inondé toute la terre, tout le genre humain a péri, à l'exception d'un frere & d'une sœur, que Dieu, disent-ils, prit sous ses bras, & qu'il porta sur la Montagne de *Passeware*. L'inondation étant dissipée, ces deux enfans se séparerent, pour chercher s'il n'étoit point resté d'autres hommes sur la terre. Le petit Deucalion & sa sœur voyagerent pendant trois ans : au bout de ce tems ils se rencontrerent, & malheureusement pour leur amour ils reconnurent qu'ils étoient frere & sœur. Ils se séparerent de nouveau, se retrouverent après ce second voyage, & se reconnurent encore. Enfin après un troisiéme voyage aussi de trois ans, ils se rencontrerent encore, mais ils eurent alors l'esprit de ne plus se reconnoitre. Ils resterent donc ensemble, & engendrerent des enfans qui repeuplerent le monde. On voit que les Auteurs de cette Tradition ont eu bien de la peine à

admettre de l'amour entre le frere & la ſœur ; mais il falloit repeupler la terre, & après l'avoir laiſſé languir pendant neuf ans, on a trouvé qu'il valoit mieux faire un bon mariage par mépriſe, que d'abandonner la population de la terre à la pure néceſſité, ou à la force de la paſſion. Quoi qu'il y ait quelque choſe à redire à la tradition Lapponoiſe, & qu'on eut pû ſe diſpenſer de mettre une parenſi étroite entre les réparateurs du genre humain, ceux-ci dumoins valent un peu mieux que le Deucalion des Grecs & ſa femme, & que les pierres dont ils formerent les hommes.

Quant à l'origine des Lappons, eux & les Suédois ſont, diſent-ils, les deſcendans de deux freres, dont l'un étoit fort poltron, & l'autre fort courageux. Il s'éleva un jour, continue l'Hiſtoire Lapponoiſe, une terrible tempête dont le premier fut ſi effrayé, qu'il ſe tâpit ſous une plante que Dieu par pitié changea en une maiſon ; & c'eſt de celui-là que ſont deſcendus les Suédois. L'autre qui avoit trop de courage pour craindre ou les éclairs ou le tonnerre, ne ſe cacha point ; & ce

fut le pere des Lappons qui vivent encore aujourd'hui ſans maiſon ni toit.

Ce qui décrédite cette Hiſtoire, c'eſt qu'on remarque que les Lappons ſont le peuple le plus poltron de la terre ; & peut-être eſt-ce par cette raiſon que toutes leurs Traditions tendent à relever la bravoure. Ils parlent beaucoup des Batailles qu'ils ont livrées aux Ruſſes, & nomment les endroits où elles ſe ſont données. Telle eſt la vanité des Nations. L'étranger admire chez elles ce qu'elles poſſédent effectivement, mais elles ſuppléent toujours par des fictions à ce qui leur manque. Un pays qui eſt encore plongé dans la barbarie, retentit ſouvent des éloges des Sçavans qu'il prétend avoir produits, mais ils ne paſſent pas les frontieres. Dans la Lapponie, on eſt donc jaloux d'une bravoure, aumoins traditionelle ; & cela s'accorde bien avec l'averſion que les Lappons ont pour l'Agriculture. Car un Lappon ne ſe réſoudra jamais à conſtruire une maiſon, ni à labourer la terre, à moins qu'il n'ait ſouffert, par hazard, une perte irréparable dans ſes Rennes,

& qu'il ne puiſſe s'en relever. Dans ces cas même, la plûpart préférent la Pêche, la vie de Berger, ou même celle de Mendiant. La viande des Rennes eſt la nourriture la plus ordinaire de ces peuples, & ces animaux leur ſervent encore à beaucoup d'autres uſages. Ils s'habillent depuis la tête juſqu'aux pieds de la peau de ces animaux, & ils échangent ce qui leur en reſte contre des habits d'été & des tentes qui leur ſervent de maiſons. Les Rennes leur fourniſſent du lait pendant preſque toute l'année. Ils font ſécher ce lait pendant l'Eté dans les eſtomacs mêmes des Rennes, ou dans d'autres peaux, & en Automne ils le laiſſent geler dans de petits tonneaux. Les fromages qu'ils font de ce lait, ſont un manger délicieux non-ſeulement pour eux, mais encore pour leurs voiſins. Le ſang & la moëlle des Rennes ſont les mets les plus exquis des Lappons. Ils ſe ſervent de leurs nerfs en guiſe de ficelle ; les cornes & les os, c'eſt-à-dire, les parties dont les Lappons ne font aucun uſage, ſont préſentées en offrande à leurs Idoles.

Les Rennes ne ſont pas néanmoins la ſeule nourriture des Lappons. Les plus riches, lorſqu'ils voyagent en Eté vers la frontiere de la Norwège, achetent des vaches & des moutons qu'ils ne tuent, que lorſque les neiges commencent à couvrir la terre. Ils vont encore à la chaſſe, & rien ne leur fait plus de plaiſir que de pouvoir tuer un Ours, ou un Caſtor. Auſſi-tôt qu'ils ont tué un Ours, ils entonnent une Chanſon particuliere, par laquelle ils remercient d'abord l'ennemi vaincu de ne point leur avoir fait de mal, & le complimentent ſur ſon arrivée. Ils adreſſent enſuite leurs actions de graces à la Divinité qui a créé les animaux pour l'utilité des hommes, & qui a donné à ceux-ci l'adreſſe & la force pour pouvoir les vaincre. Une ſingularite qui paroît n'avoir rien de commun avec la défaite d'un Ours, c'eſt qu'il eſt défendu à tous ceux qui ont tué un de ces animaux de coucher pendant trois jours avec leurs femmes. Malgré cette défenſe, il y a beaucoup d'amateurs de cette chaſſe.

Après qu'on a chanté des cantiques, on fait ordinairement cuire l'Ours tout entier ; enſuite il eſt partagé entre ceux qui ont eu part à la chaſſe. On amaſſe après cela ſcrupuleuſement, & avec une ſorte de dévotion, tous les os de l'animal, & on les enterre avec deux cuilliers, un rabot, un couteau & d'autres uſtenſiles, parce qu'on eſt très certainement perſuadé que les Ours reſuſcitent, & qu'ils pourroient alors avoir beſoin de leurs os & des meubles qu'on leur fournit. Par cette raiſon, ils ne ſouffrent pas qu'un chien en emporte un ſeul os, & tout chien qui s'aviſeroit d'en dérober, ſeroit tué ſur le champ, pour remplacer cet os par un des ſiens, dont le pauvre Ours alors ſeroit obligé de ſe ſervir comme il pourroit, à ſa future réſurrection.

Outre les Ours, les Lappons mangent auſſi des chevaux qu'ils tuent exprès, ou qu'ils trouvent morts. Ils n'ont pas plus de répugnance pour les Chiens, pour les Renards & pour les Loups, dont ils font au beſoin leur nourriture : cependant ceux qui s'attachent à la Pêche, ne vivent gueres que

de poiſſons qu'ils aprêtent de différentes manieres. Dans certains endroits ils les écraſent & les réduiſent en farine, pour en faire une eſpéce de bouillie qu'ils aſſaiſonnent d'écorce de Sapin en poudre. Chez tous les Lappons, quelque ſoit leur nourriture, ou poiſſon, ou chair d'animaux, l'ouvrage de la cuiſine eſt regardé comme une occupation ſi noble, qu'il eſt réſervé au pere de famille, qui cependant le confie volontiers à ſes domeſtiques : mais les femmes n'oſeroient y toucher. Elles ſont contentes & glorieuſes d'être chargées de l'éducation des enfans ; mais elles ſont réputées trop impures, pour apprêter le manger de leurs maris, & pour porter la main aux mets délicats dont nous venons de parler.

Parmi des hommes ſi dégoûtans, ſi groſſiers, croiroit-on trouver de la galanterie & des Poëtes. *Scheffer* nous a donné deux Odes Lapponoiſes, qui, au ſentiment du fameux *Steele* qui a eu tant de part au *Spectateur Anglois*, feroit honneur à Rome & même à la Grece. La premiere eſt l'Ou-

vrage d'un Amant qui n'oſant pas rendre ſes ſoins à ſa Maîtreſſe dans la maiſon paternelle, la cherche dans les champs, & lui adreſſe ſes vœux. Cette Maîtreſſe ſe nomme Orra : voici quelques Strophes de cette Ode, de la traduction de *Scheffer*.

O Soleil, dont la vive lumiere
Invite ma Belle aux plaiſirs de la campagne,
Diſſipe le brouillard, & fais-moi voir Orra.

Si je ſçavois où pouvoir la découvrir,
Je monterois ſur les ſapins, & de deſſus les plus hautes branches,
Mes regards parcourreroient tous les jeux champêtres.

Depuis trop long-tems mon mauvais deſtin
Me refuſe le plaiſir de la voir.
L'Eté peu durable s'envole avec la viteſſe d'un oiſeau.
Je crains les vents de l'Hyver ;
Les tempêtes & les longues nuits ne me verront point dans ces lieux.

Ne te troubles plus, Amant malheureux ;
Que le chagrin n'obſcurciſſe plus tes jours :
C'eſt folie que de vouloir mourir :
C'eſt ſouffrir la mort que de vivre ſans Orra.
Courrons, cherchons Orra, *où elle eſt !*

Si cette traduction eſt fidele, ces Poëtes-là valent bien les nôtres. La ſeconde Ode eſt adreſſée par un Amant à ſa Renne, & commence ainſi :

Cours, ma Renne, & ſoyons alertes dans ce Déſert,
Pour le Voyage amoureux, &c.

Ces Amans Septentrionnaux ſe déſennuyent de cette maniere en chantant, lorſqu'ils parcourent les prés & les marais, pour chercher leurs Belles. Cette Ode-ci pleine de ſentimens, exprime, ce me ſemble, aſſez bien la paſſion d'un Habitant de la Zone glaciale. Les quatre dernieres Strophes ſurtout ont les beautés naïves de la Poëſie Grecque.

Le moment où je ne ſuis pas avec toi,
Raſſemble l'ardeur & l'impatience dans mon ſein :
Vole, ma Renne, vole à l'endroit comme le vent ;
Que les flammes de mon ardeur ſervent d'aîles à tes pieds.

Toutes tes peines à ton arrivée recevront leur récompenſe.
Toi-même tu ſeras ravie d'admiration à la vue de ma Maîtreſſe :
Tu verras tous les attraits dont brille ſon viſage,
Sa façon d'être jolie ſans art, & ſa gayeté naturelle.

Mais la voici. Voi quelles graces elle a en nageant !
Sa main délicate diviſe la molle étendue des flots orgueilleux :
La force des vagues emporte ſes beaux membres.
Quand, oh ! quand pourrai-je eſpérer de jouir d'un pareil bonheur ?

Plus tu veux, Riviere envieuſe,
La cacher aux avides regards de ſon Amant enflammé,

Plus ton eau, par ſes baiſers, devient limpide & claire,
Plus tu nous découvres ſes beautés.

Il ne faut peut-être pas conclurre de la gentilleſſe de cette Poëſie, que les beautés Lapponoiſes euſſent droit de nous plaire : mais elle prouve au moins que ſi ces beautés ſauvages ne nous paroiſſent que des monſtres, il n'y a point de laideur abſolue ; que l'eſſence de la beauté ne réſide que dans le jugement du cœur, & que le goût des ſens n'eſt ſoumis à aucunes regles de l'eſprit, ou de l'imagination.

Les travaux des Lappons non ſeulement les font ſubſiſter, mais leur procurent encore quelque ſuperflu. Ils ſe conſtruiſent des canots fort commodes qui ſont ſi legers qu'un homme les porte ſur ſon dos. Ils fabriquent leurs traîneaux tout entiers eux-mêmes, & l'on en voit qui ſont décorés de divers ornemens de corne. Leurs voiſins achetent d'eux de petites boëtes & de petits paniers : leurs tabatieres ornées de figures bizarres, ſont fort recherchées dans tous les pays du Nord. Mais leurs chefs-d'œu-

vres ſont les Tambours magiques, dont ils ſe ſervoient autrefois beaucoup plus qu'ils ne font aujourd'hui, pour connoître le paſſé & l'avenir, & qu'ils ne conſultent plus qu'en cachette. Chaque Lappon ſe fait à ſa mode un Almanach particulier, compoſé de petits morceaux de bois ou de corne, ſur leſquels ſont marqués les mois, les ſemaines & les jours. Ils n'ont beſoin de perſonne pour fabriquer leurs moules & leurs uſtenciles d'étaim. Leurs femmes ſont fort adroites à travailler le fil d'étaim, dont elles garniſſent les ceinturons ou les bandouillieres de leurs maris & les harnois de leurs Rennes. Les Lappons ſçavent préparer toutes ſortes de peaux, & ils en font toutes les parties de leur habillement. Ils font eux-mêmes auſſi leurs patins & leurs cartes à jouer : car puiſque les Lappons ſçavent faire des Odes, on conçoit bien qu'ils peuvent jouer aux cartes. Leurs cordes ſont faites de racines d'arbres, & leur fil qui eſt très-bon, très-uni, ſe tire des nerfs des animaux. Ils font auſſi des arcs excellens de bois de ſapin très-fort, & du bois flexible du ſaule, qu'ils appliquent

habilement l'un ſur l'autre, & qu'ils joignent avec une certaine colle dont voici la préparation. Ils levent la peau d'un certain poiſſon de riviere, qu'ils appellent *Perche* dans leur langue, mais qui eſt très-différent de la nôtre : ils la font d'abord ſécher, & la laiſſent enſuite tremper dans de l'eau froide, juſqu'à ce que les écailles ſe détachent aiſément. Ils mettent quatre ou cinq de ces peaux dans une veſſie de Renne, ou dans une écorce de bouleau. Lorſqu'elles ſont bien enveloppées, on les fait bouillir dans l'eau pendant une demie heure ou une heure. Il ne faut pas qu'elles ſurnagent, & pour les tenir au fond du vaſe, on les y aſſujettit avec une pierre. Lorſqu'elles ont bouilli pendant le tems neceſſaire, on ôte chaque paquet, & les peaux ſont alors changées en une véritable colle qui eſt ſi tenace, que les bois collés ne ſe détachent jamais, pourvû qu'on ait la précaution de les bien lier enſemble & de bien joindre les parties, juſqu'à ce que le tout ſoit bien ſec.

Le Commerce des Lappons avec les Nations voiſines, eſt peu conſi-

dérable. Il se fait en Hyver avec les Suédois, & en Eté avec les Norwégiens. Les Marchands Suédois se transportent dans les endroits où les Lappons s'assemblent, soit pour célébrer leur Culte, soit pour tenir leurs Tribunaux, ou pour payer leurs péages: ils y achetent des Rennes ou des peaux de Rennes, des Oiseaux, des Poissons, de la chair de Rennes séchée à l'air, toutes sortes de Pelleteries, des fromages de Rennes, du beurre, des paniers, des bottes, des souliers, des gants & quantité d'autres choses qui se fabriquent dans la Lapponie. Ils vendent en échange aux Lappons du tabac, de la farine, des draps, du chanvre, des ustenciles de cuisine de fer & de cuivre, des cuilliers d'argent, des brasselets, des ceinturons, des bagues, des vaisseaux de verre, des haches, des couteaux, des fourchettes, des peaux de bœufs, de la poudre, des fusils, du plomb, des épingles, du soufre, de l'étaim, du vin, de la bierre, des figues, des plumes, des duvets & d'autres marchandises dont les Lappons revendent une partie sur la frontiere de Norwége.

Le Commerce des Lappons en général n'est pas aussi avantageux l'Eté que l'Hyver: car les peaux des animaux qu'ils ont tués, ne sont pas aussi bonnes dans les chaleurs que par un tems froid; c'est pour cela qu'ils vendent en Norwége assez peu de viande & de peaux. Les Marchandises de leur pays consistent alors principalement en cordes d'écorce d'arbre & en fromages de Rennes. Ils en tirent en échange de la laine propre à faire des chapeaux, des vaches, des moutons, des peaux de mouton, dont les plus riches Lappons font doubler des draps bleus ou rouges qui leurs servent de matelats. Ils en tirent aussi du sel, du tabac, & surtout de l'eau-de-vie qui est défendue en Suéde. Dans les tems où les Lappons passoient encore pour sorciers, ils gagnoient considérablement à vendre aux Capitaines de Vaisseaux certains Nœuds magiques qu'il ne falloit ouvrir qu'au besoin, lorsqu'on vouloit avoir tel ou tel vent dans sa route. Mais comme on sçait à présent à quoi s'en tenir sur leur Science magique, ils ne trouvent plus d'acheteurs: ainsi les Lappons ont perdu

cette branche de Commerce, qui pour être regardée comme l'ouvrage du Diable, n'en étoit que plus lucrative.

Les Lappons, en général, pensent fort peu; cependant ils ne paroissent pas plus simples ni moins fins que bien d'autres Peuples dont on vante les dispositions naturelles: ils ont outre cela des idées de probité & des sentimens qui leur font honneur. Leur maniére de vivre est simple, mais salutaire; & si jamais ils se polissent, qui sçait si cette politesse ne leur coutera pas la perte d'autant de vertus naturelles, que nous en avons sacrifiées pour acquérir beaucoup de vices artificiels?

Le Commerce des Lappons augmentera peut-être un jour de façon, qu'ils feront une figure honnête dans la société générale. Ils n'ont long-tems commercé, comme les Nations purement sauvages, que par échange de marchandises; mais la monnoye commence à avoir cours parmi eux, quoique les Suédois ne leur donnent d'autres espèces que celles de Dannemark & de Hollande (*a*), parce que les

(*a*) C'est-à-dire, des Couronnes de Dannemark & des Rixdalers de Hollande.

Lappons ne peuvent en débiter d'autres dans la Norwege.

Ceux qui voudront être mieux instruits de la Chasse des Lappons & de de tout ce qui regarde leurs Rennes, le principal objet de leur subsistance, auront recours au curieux *Traité de la Chasse, de la maniere de vivre & du Commerce des Lappons*, fait par M. *Juterbog*, dont on s'est principalement servi.

QUOIQUE notre première étude doive être celle de nous mêmes, & la connoissance des pays dont les mœurs ont le plus de rapport aux notres, il est digne non-seulement d'un Philosophe par état, mais encore de quiconque a le sentiment de l'humanité qu'il faut respecter, sous quelque forme qu'elle se montre, de regarder autour de soi les peuples qui nous environnent, & de chercher à connoître des hommes, qui, comme habitans de la terre, sont nécessairement nos concitoyens, nos compatriotes, nos parens mêmes, & par ce seul endroit meritent que nous ayons quelque curiosité sur leur compte.

I I.

Conſidérations ſur quelques particularités du Regne Végétal.

Parcourez le précieux regne des Plantes ſi richement ornées,

Qu'un amoureux vent d'Oueſt abbreuve des perles du matin :

Vous trouverez tout beau, mais tout varié ;

Vous creuſerez toujours ce riche thréſor, & vous ne l'épuiſerés jamais.

Haller.

EN conſidérant hier au ſoir le Ciel brillant de ſes étoiles, mon ame ſe remplit d'étonnement, & tous mes ſens s'éleverent d'abord juſqu'à la Divinité qui eſt l'ouvriere de toutes ces merveilles. Cette après-dînée j'ai été de nouveau ravi à l'aſpect d'un très-beau jardin, où j'ai vû les enfans de Flore vêtus de mille couleurs différentes. Ce dernier plaiſir ſemble plus approcher de l'amour que de l'éton-

nement. On diroit que nous converſons plus familiairement avec les fleurs qu'avec les Aſtres ; & j'ai en effet gouté plus de douceurs à conſidérer aujourd'hui mes plantes, que je n'en avois hier à contempler les étoiles. Les Primeveres, les Tulipes & les Violettes me tenoient compagnie ; leur odeur me fortifioit la tête, & leurs couleurs égayoient mes yeux : il ſembloit que ces fleurs ſe fuſſent parées, pour attendre & pour attirer mes regards.

Que je plains ceux qui ſont inſenſibles à ces plaiſirs ſimples & ſolitaires ! Pour qu'un plaiſir ſoit digne de nous, faut-il qu'il trouble nos voiſins, ou qu'il s'empare de nos ſens avec violence ? Une fleur me dit mille choſes agréables que je ne trouve point dans toutes nos Odes Anacréontiques. Elle me remplit d'une joye vive, mais qui ne cauſe d'émotion que dans le ſecret de mon cœur, & avec laquelle les tables & les chaiſes reſtent à leur place. Qu'on ne me diſe pas que ces plaiſirs purs ſont trop ſimples & trop uniformes. *Haller* les a bien juſtifiés dans les vers que j'ai pris pour texte. C'eſt dans le Regne Végétal que ſont

renfermés les thréſors les plus précieux & les plus profonds ; & qu'il eſt honteux pour le genre humain que ceux qui cherchent à les creuſer, ſoient ſi vains de leurs découvertes, parce qu'ils ont peu de rivaux dans leurs recherches !

La variété des animaux eſt ſi grande, que la nature des uns eſt abſolument & directement oppoſée à celle des autres. Certains animaux ne vivent que dans l'eau ; d'autres ne vivent que ſur la terre ; d'autres encore vivent ſur la terre & dans l'eau. Même diverſité dans les plantes & dans la vie végétale. Il y a des végétaux terreſtres, & d'autres qui ne croiſſent que dans l'eau ; d'autres ſont ennemis de toute humidité ; d'autres au contraire s'accommodent également de la terre & de l'eau. Quelques plantes enfin croiſſent & vivent dans l'air.

Il y a dans le Jappon un arbre qui ne ſçauroit ſouffrir aucune humidité, en cela différent de tous les autres arbres qui en tirent leur nourriture. Auſſi-tôt qu'il eſt mouillé, il commence à mourir ; & ſi l'on veut le conſerver, il faut le couper près de la

racine, le faire ſécher au ſoleil, & le tranſplanter dans un terrein bien ſec. La terre eſt le ſeul élément qui puiſſe convenir à cet arbre. Tout le monde ſçait que les Champignons, les Mouſſes & de ſemblables petites plantes tirent de l'air leur principale ſubſtance. Il eſt d'uſage en certains pays de mettre dans la main d'un mort une branche de Roſmarin, & l'on a vû quelquefois, après avoir ouvert le cercueil au bout de pluſieurs années, que cette branche avoit crû au point que les feuilles couvroient tout le viſage du mort. On en trouve pluſieurs exemples rapportés dans les *Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la nature.* Cette végétation n'eſt pas cependant à beaucoup près auſſi merveilleuſe que celle des Truffes qui ſont ſi communes.

Ce fruit ſingulier que la terre donne libéralement ſans culture, n'a ni racines, ni tiges, ni feuilles, ni fleurs, ni même, à ce qu'il paroît, de ſémence. On doit le regarder comme une plante marine, qui vit ſur terre, & qui attire ſa nourriture en la ſuççant par les pores de ſa ſurface ; mais com-

ment se forme la Truffe ? Comment s'y étoit introduite cette pièce de monnoye (*denarius*), que *Pline* assûre avoir trouvée dans un de ces fruits ? Pourquoi communément ne trouve-t-on point d'herbe dans les endroits où il y a des Truffes ? Pourquoi y voit-on la terre crêvée, & est-elle dans ces endroits plus legere ? La Truffe renferme sans contredit beaucoup de singularités qui mériteroient d'être approfondies.

Il n'est point de plante qui puisse être mieux comparée avec les animaux, soit terrestres, soit aquatiques, soit amphibies, que cette production singulière & de nature équivoque, appellée par Paracelse *Cærefolium*, & communément *Flos-Cœli*, *fleur du Ciel*, ou *Nostoch*. C'est un corps irrégulier d'un verd foncé un peu transparent, & qui n'a gueres plus de consistence que de la gêlée ; il ne se fond pourtant pas entre les doigts, il est au contraire tenace & difficile à déchirer. On ne le voit qu'après une grande pluye : on le trouve alors en toutes sortes d'endroits, & principalement dans les terreins in-

cultes, comme les prés, la terre séche & les chemins sabloneux. On ramasse le *Flos-Cœli* dans toutes les saisons, & même en hyver ; mais il n'est jamais si fréquent qu'en été, lorsqu'il a beaucoup plû. Il se conserve tant que le tems reste humide, mais le vent & le soleil le séchent & le corrompent. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, est son origine qui paroit instantanée, & en comparaison de laquelle la naissance des Champignons est très-tardive. Lorsqu'on se promene en été dans un jardin, où il n'y avoit pas le moindre vestige de ce singulier végétal, s'il vient à pleuvoir, & qu'une heure après on retourne dans le même endroit du jardin, il y en aura une quantité si prodigieuse, que toute la place en sera couverte. On a été long-tems sans pouvoir s'imaginer que le *Flos-Cœli* fût du nombre des plantes. Son nom seul prouve assez qu'on a prétendu tirer son origine du Ciel ; & dans cette prévention il n'étoit pas étonnant de trouver quantité de *Souffleurs* qui la croyoit capable de changer les métaux en or. Mais Mrs *Maguol*

guol & *Tournefort* découvrirent enfin que le Nostoch étoit une plante, & M. *de Reaumur* a eu le bonheur de découvrir sa véritable nature. Ce n'est donc autre chose qu'une feuille qui attire beaucoup d'eau. Or cette feuille, tant qu'elle est remplie d'eau, reste dans son état naturel ; mais dès qu'un grand vent ou un soleil un peu vif lui enleve toute cette eau, elle se plie, s'affaisse, devient opâque & perd sa couleur. On auroit alors de la peine à la reconnoître : à peine même est-elle visible, & c'est pourquoi elle paroît croître subitement, & naître de la pluye d'une maniere si merveilleuse. Lorsqu'elle a été séchée de telle sorte qu'elle échappe à la vûe, une nouvelle pluye la reproduit de nouveau & la rend visible. Ainsi ce petit végétal se transforme successivement, toujours disposé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy* a prétendu trouver à cette plante des racines, & on en a même donné la description; mais M. *de Reaumur* est persuadé qu'elle n'en a point. Il a remarqué dans certains temps sur la surface de quelques-unes de ces plantes

quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette Plante, & il les a semées dans des vases particuliers. Ces graines ont germé, mais il n'y a jamais observé aucunes racines. Ces jeunes feuilles forment toute la plante. M. de *Reaumur* ayant remis ces feuilles dans la terre, couchées du côté opposé à celui qui étoit auparavant en-haut, & situées de façon qu'elles ne touchoient plus la terre, les petites plantes ne s'en trouverent pas plus mal, ou du moins elles continuerent de croître.

Or s'il est vrai que le Nostoch n'a point de racines, il faut nécessairement qu'il croisse à peu près comme les Plantes marines, qui n'ont pas non plus de racines, & qui attirent par la surface de leur pellicule l'humidité dont elles se nourrissent. Mais les Plantes marines ne manquent jamais d'eau, & le Nostoch au contraire manque souvent de nourriture : car vraisemblablement il ne croît, que quand il s'est rempli d'eau ; alors il grandit un peu chaque fois, & M. *de Reaumur* assure que sa croissance dure au moins une année. Cette Plante res-

ſemble par ſa ſtructure & par le genre de ſa nourriture ; aux Plantes marines. Elle a cela de commun pareillement avec les Truffles ; mais elle différe de celles-ci, en ce que ne croiſſant que dans l'eau, elle vit cependant ſur la terre ſéche ; qu'elle ne devient viſible que lorſqu'elle eſt bien nourrie ; qu'elle reſte inviſible, juſqu'à ce qu'elle recommence à croitre ; qu'elle change ſi extraordinairement ſa figure, que dans un tems ſec il eſt preſqu'impoſſible de la prendre pour ce qu'elle eſt dans un tems humide, & que malgré ſa délicateſſe elle eſt toujours en état de produire & d'élever ſes ſemblables.

On pourroit conſidérablement groſſir le Catalogue des Plantes, dont la maniere de vivre eſt comparable à celle des animaux. Mais ſans nous arrêter à cette comparaiſon, combien d'autres merveilles ne trouvons-nous pas dans la végétation des plantes, & qu'elle matiere de réflexion n'offre-elle pas à un curieux ? Je n'alléguerai qu'un exemple très-commun. On voit ſouvent ſur les bords des Rivieres & des Ruiſſeaux, des Saules qui ſont creuſés & pourris en-dedans, & dont le dehors eſt

dégradé au point qu'il reſte à peine un huitiéme de la circonférence de l'arbre. Cependant ce miſérable tronc reprend tous les Printems ſa verdure, & ſe couronne de branches touffues, quoique ſes entrailles & la plus grande partie de ſon écorce ayent été brûlées ou employées dans les jardins, & que le reſte ſoit ſi ſec & ſi pourri qu'on auroit de la peine à le prendre pour un végétal vivant. Il eſt moins étonnant de voir un arbre végéter ſans moëlle, que de le voir ſubſiſter après avoir perdu la plus grande partie de ſon écorce : car c'eſt l'écorce ſeule qui tranſmet le ſuc nourricier à toutes les branches.

Pline admiroit de ſon tems les gros Arbres qui fourniſſoient une écorce aſſez étendue pour faire des barques qui contenoient trente perſonnes. Il n'avoit pas vû les arbres du Congo, qui étant creuſés forment une barque qui peut contenir deux cens perſonnes. Sur la côte de Malabar, il y a un arbre dont le tronc a cinquante pieds de ſurface. Le Cocos eſt de la même eſpece, & de la claſſe des Palmiers. Il y en a

quelques-uns dont les feuilles ſont ſi larges, qu'elles couvrent vingt hommes : elles ſont alternativement molles & ſolides, & l'on peut les plier comme un évantail.

L'Arbre appellé *Tallipot* qui vient dans l'Iſle de Ceylon, & dont le tronc reſſemble au plus gros mât, n'eſt pas moins remarquable par le volume de ſes feuilles. Elles ſont ſi grandes & ſi larges, que quinze à vingt hommes ſont à couvert de la pluie ſous une ſeule feuille. A meſure que ces feuilles ſe ſéchent, elles ſe conſolident ; mais elles reſtent toujours fléxibles, enſorte qu'on peut les plier comme on veut. Elles ſont alors extrêmement légeres, & ne paroiſſent pas plus épaiſſes que le bras d'un homme.

La *Vanille* vient dans les pays les plus chauds de l'Amérique, & particulierement dans la Nouvelle Eſpagne. On l'y trouve ſur des montagnes qui ne ſont acceſſibles qu'aux ſeuls Indiens, & cela dans des lieux un peu humides. Il y a trois eſpéces de Vanille : *la Pompone* ou *Bova*, c'eſt-à-dire, la groſſe ; *la Simarona* ; & celle *de Ley*

qui eſt la meilleure. Les côtes de la Pompone ſont épaiſſes & courtes ; celles du Ley au contraire ſont plus minces & plus allongées. La meilleure eſt d'un rouge bien foncé ; elle ne doit être ni noirâtre, ni d'un rouge vif, ni trop viſqueuſe, ni trop ſéche. Les coſſes doivent paroître pleines, & pour que la Vanille ſoit bonne, il faut qu'un paquet de cinquante coſſes péſe plus de cinq onces. Lorſqu'on ouvre une de ces Siliques & qu'elle eſt bien fraiche, on la trouve remplie d'une humidité noire, huileuſe & balſamique, dans laquelle nage une grande quantité de petites graines noires. L'odeur en eſt ſi forte, qu'on en eſt comme enyvré. La Pompone eſt celle qui a l'odeur la plus forte, mais la moins agréable ; elle cauſe même des maux de tête & reſſerre le cœur. Son humidité eſt plus fluide, ſes graines ſont plus groſſes, & reſſemblent preſque à la moutarde. La Simarona a peu d'odeur, peu d'humidité & peu de graines : on en fait peu de commerce, ainſi que de la Pompone. Les Indiens ſe ſervent des meilleures coſſes en guiſe de paille

ou de foin, pour y cacher des marchandises. Dans toute la Nouvelle Espagne on ne met point de Vanille dans le Chocolat, parce qu'on la croit malsaine. Les amateurs du Chocolat en Europe sont bien aises du voyage qu'elle doit faire, avant de devenir salutaire à l'homme.

La plante de la Vanille ressemble beaucoup à la vigne. Ses feuilles ont un pied & demi de long, & trois pouces de large; elles sont dentelées & d'un gros verd. Les fleurs sont simples, blanches, marquées de rouge & de jaune. Lorsqu'elles tombent, les petites Vanilles poussent des cosses qui sont d'abord vertes, & qu'on cueille aussi-tôt qu'elles deviennent jaunes. La plante ne porte point de fruit avant la troisiéme ou la quatriéme année. La recolte s'en fait à la fin de Septembre; le fruit est dans sa perfection à la Toussaint, & il dure jusqu'à la fin de Décembre. Toute la préparation de ce fruit consiste, en ce qu'on le cueille de bonne heure, & qu'on le fait sécher pendant quinze ou vingt jours, pour lui faire perdre l'humidité qui le fait

pourrir. On avance ce déssechement en passant la Vanille dans les mains.

Les seps de cette Plante rampent le long de la terre, comme les seps de vigne; ils s'attachent & montent le long des arbres qu'ils rencontrent. Le tronc ou la tige de l'arbuste devient avec le tems aussi dur que celui de la Vigne, & les racines percent bien avant dans la terre. Elles poussent des rejettons qu'on plante au pied de l'arbre dans un endroit où ils puissent profiter: ceci se fait au commencement de l'hyver & au commencement du Printems. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne fait pas entrer dans la terre les seps qu'on veut transplanter, parcequ'ils s'y pourriroient. On les attache à un gros arbre, ensorte que le bout d'enbas est élevé de terre de plus de quatre à cinq pouces; on les garantit ensuite contre les impressions de l'air, avec de la mousse séche ou quelque autre chose. La Plante attire de l'arbre, auquel elle est attachée, toute la nourriture qu'il lui faut, & n'a pas besoin du suc nourricier de la terre. Le suc pénétre en peu de

tems de l'arbre dans la tige, & elle commence à pousser. Dans ces pays chauds de l'Amérique, le suc des arbres est si fort & si abondant, qu'une branche cassée par le vent qui tombe sur un arbre d'une autre espéce, s'y colle & s'y greffe beaucoup mieux qu'il ne pourroit être greffé par le Jardinier le plus habile. Ces cas sont très-fréquens dans l'Amérique Méridionale. Il arrive même que de gros arbres poussent du haut de leur sommet des rejettons si longs, qu'ils pendent jusqu'à terre. Ils y prennent racine, & par ce moyen les arbres se multiplient tellement qu'il s'en forme une petite Forêt, où l'on ne sçauroit plus distinguer le pere ni le grand pere des enfans. Cette multiplication extraordinaire fait qu'il est souvent impossible aux Chasseurs de percer une Forêt. Ne diroit-on pas que dans le nouveau Monde il y a une nouvelle Nature, ou du moins une Nature plus jeune & plus active que dans l'ancien?

Cette diversité des Végétaux de la Terre est inconcevable, & l'Amérique a dans ce genre des singularités qui ne sont presque pas croyables pour

des Européens. Les Indiens ne sçauroient s'imaginer que chez nous de grands chariots passent en hyver sur l'eau, & nous ne concevons pas que leur bois de *Bamboës* puisse être assez dur pour faire du feu comme nos pierres à fusil. Mais avons-nous besoin d'aller jusqu'aux Indes, pour trouver de semblables merveilles. Il y a dans la Norwege un canton où l'on cuit une sorte de Pain, qui se conserve trente à quarante ans. Et le croira-t-on? un Norwégien mélancholique qui craint de manquer un jour, ne souhaite pas comme chez nous de gagner de l'argent pour veiller toute sa vie sur son trésor: il se croit trop heureux, s'il peut parvenir à cuire une fois assez de pain, pour le reste de ses jours, & pour être à l'abri de la crainte de mourir de faim. Ce Pain est préparé de farines d'orge & d'avoine qu'on paitrit ensemble & qu'on fait cuire entre deux pierres creuses: plus il est dur, plus il est agréable à manger, & c'est pour cela que dans ce Pays on est aussi friand de pain dur qu'on l'est ailleurs de pain tendre. On en garde précieusement quelques morceaux pour les Fêtes; &

il n'eſt point extraordinaire de manger à la naiſſance d'un enfant, du pain qui a été cuit à celle de ſon Ayeul. Malheureuſement pour les pauvres Norwégiens, cet excellent pain ne ſe trouve pas partout. Dans bien des endroits on ne trouve ni orge ni avoine; on y fait de bois de ſapin une autre eſpece de pain qui ſe conſerve auſſi fort long-tems, & l'on employe encore des glands pour ce même uſage (1).

Toutes ces merveilles & une infinité d'autres qui demanderoient des volumes nous ramenent à l'Etre parfait, dont la Puiſſance de concert avec ſa Sageſſe & ſa bonté, ſemble avoir produit ce que nous voyons pour nous entretenir dans un raviſſement continuel & dans un étonnement agréable.

Ainſi tout doit nous élever de la terre à Dieu; on doit, de la fleur la plus vile, remonter juſqu'au Créateur, & lui dire: » Seigneur, tout ce que » vous avez fait eſt bon, vous avez » vous-même rendu ce témoignage à » toutes les merveilles que vous avez

(1) *Thom. Bartholin. de Medecina Danorum Domeſticâ.*

» miſes ſous nos yeux, & vous n'a» vez rien fait que pour nous. Soyez » éternellement admiré dans les Ou» vrages de vos mains «.

III.

LETTRE de M. WILLE, *Graveur du Roi, de l'Académie Royale de Peinture, Sculpture & Gravure, adreſſée à M.* Fuiſſli *de Zuric, Auteur d'une Hiſtoire des meilleurs Peintres de la Suiſſe.*

M. FUISSLI a fait imprimer cette Lettre à la tête du ſecond Volume de ſon Hiſtoire, qui paroît depuis peu: mais il s'y eſt gliſſé tant de fautes, qu'un ami de l'Auteur l'a fait réimprimer à Paris, en caracteres François. Prévenus favorablement pour cet ouvrage par le ſeul nom de M. Wille, ſi célébre aujourd'hui parmi nos Artiſtes, nous avons crû qu'on en verroit la traduction avec plaiſir, & elle a été faite ſur l'édition de Paris.

VOTRE Ouvrage, Monſieur, m'a fait penſer: il m'a donné des vues dont je vous ſuis redevable, & j'ai ſenti

mon eſtime augmenter pour l'amateur des Arts & des Artiſtes. Vous vous êtes acquis de juſtes droits ſur la reconnoiſſance de vos contemporains, & ſur celle de la poſtérité. Nos célebres Compatriotes revivent aujourd'hui par vos ſoins; je les vois reſpirer ſous votre plume, & je démêle dans votre Livre leur caractere & leur genie différens. Je doute même ſi c'eſt à leur Art, ou à vous, qu'ils doivent l'immortalité dont ils jouiſſent. Vous venez du moins d'affermir leur gloire, & de la conſacrer pour jamais.

Le tems détruit les Ouvrages de l'Art, il a peu d'empire ſur l'Hiſtoire. Où ſont les Peintures des Grecs, ſi nous n'en retrouvions quelques-unes dans les monumens Hiſtoriques? Les noms de leurs plus célébres Artiſtes ſeroient-ils ſeulement connus, s'ils n'étoient conſignés dans leurs Livres? J'ai donc lû, Monſieur, votre Hiſtoire des Peintres Helvétiques, non-ſeulement avec un plaiſir infini, mais encore avec beaucoup d'intérêt; & je ne puis à cette occaſion garder plus long-tems ſur le cœur le reproche injuſte qu'on fait

aux Peintres de l'ancienne Ecole Allemande.

Les Peintres Allemands, dit-on, n'ont point dans le deſſein ni l'élévation, ni la nobleſſe des Peintres de l'Ecole Romaine, leurs Contemporains; & l'on ajoute que, s'ils avoient vû l'Italie, ils les auroient peut-être égalés. Pour moi j'admire plus nos Peintres d'être devenus auſſi grands qu'ils le ſont, ſans avoir vû cette Patrie des Arts, que je ne les admirerois s'ils s'étoient élevés au-delà, après avoir vû l'Italie. Les difficultés qu'il leur a fallu ſurmonter dans leur Patrie, ſurpaſſent beaucoup celles que les Peintres Romains ont eues à vaincre dans la leur. C'eſt à quoi penſent peu de gens, & ce qui m'a donné lieu de faire quelques réflexions que je ſoumets à votre jugement. Permettez-moi pour cet effet de remonter à des tems un peu reculés.

La Barbarie ſous laquelle l'Europe entiere a gémi ſi long-tems, & qui ſuccéda aux tems éclairés de Rome, dominoit depuis bien des ſiécles, lorſque des hommes de génie cherchant la trace des Arts enſevelis ſous les ruines

de l'Empire Romain, semblerent les créer de nouveau. Les grands Artistes qui parurent sous Jules II. & Leon X. commencerent à sentir leur force : encouragés par les bienfaits de ces deux Pontifes, ils firent connoître le prix des Arts dont ils étoient les restaurateurs & qu'ils paroissoient inventer. L'exemple du Pape Leon, dont les mains bienfaisantes avoient accueilli & fait fleurir ces Arts à Rome, fut suivi par tous les Princes d'Italie. Les Artistes furent recherchés, estimés, comblés partout de bienfaits. François I. fit venir en France une petite colonie de Peintres & de Statuaires. On sçait combien il les aima, & ce qui reste des Ouvrages qu'il leur fit faire dans ses Palais sont des monumens qui honorent également le goût du Prince & les talens de ceux qu'il sçut employer. Et quel témoignage plus glorieux pour les Arts & pour les Artistes, que ces précieuses larmes qu'il versa sur Leonard de Vinci, quand ce Peintre expiroit dans ses bras !

Cependant l'Allemagne avoit déja dans ses propres enfans d'illustres rivaux

des grands Maîtres d'Italie. DURER que l'Empereur *Maximilien* avoit mis au rang des Nobles de l'Empire, & *Holben*, non moins grand hors de sa Patrie, d'où il avoit été appéllé à la Cour d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, travailloient à s'immortaliser avec les Princes qui avoient sçu apprécier leurs talens.

Mais quels moyens avoient *Holben* & *Durer* pour seconder leur génie dans l'imitation de la Nature & parvenir à la perfection à laquelle ils portoient leur Art ? Rome offroit à ses Artistes les plus beaux & les plus grands modéles en tous genre dans les Statues Grecques : l'Allemagne étoit au contraire remplie de ses Statues Gothiques, qui non-seulement n'étoient pas propres à former les nôtres, mais dont la vûe même étoit dangéreuse, & ne pouvoit que gâter leur goût, puisque ces Statues étoient aussi éloignées de la belle Nature, que les chef-d'œuvres Grecs s'en rapprochoient.

La Nature qui seule avoit formé les Artistes Grecs, pouvoit sans doute instruire les Allemands ; mais cette Na-

ture étoit presqu'invisible pour les derniers. La nécessité, dès les premiers tems, avoit appris aux hommes à se vêtir ; mais peu à peu l'habillement Grec s'étoit introduit présque partout. Les Romains qui se l'étoient rendu propre l'avoient porté dans toutes les parties de la terre, où ils avoient porté leurs armes.

Les premiers Germains étoient presque nuds, mais alors il n'étoit point chez eux question d'Artistes : c'étoit un Peuple tout guerrier, qui ne respiroit que les armes. Quand les Germains furent polis, comme ils l'étoient certainement du tems d'Albert Dure, le goût des recherches, où la volupté leur tailla des habillemens dans lesquels il sembloit qu'on voulut corriger la forme de l'homme. Or sous un pareil habillement, il étoit impossible à l'Artiste Allemand d'observer la proportion des parties, moins encore le gonflement ou le jeu des muscles, suivant tel ou tel mouvement des membres, & l'effet d'un muscle sur un autre dans le mouvement général des parties du corps. Comment

pouvoir demêler sous de vastes étoffes les beautés du nud, que l'on saisit avec peine, même en voyant la nature, & en comparant ?

Les habillemens Grecs, au contraire, étoient faits pour marquer l'élégance du corps : ils avoient quelque chose de léger, d'aisé, & sous cet habillement l'Artiste pouvoit observer non-seulement les parties du corps, mais même en quelque façon les muscles. De plus les spectacles, où des Luteurs & des Gladiateurs tout nuds s'exerçoient publiquement, les Danses dans les Fêtes, les Courses, les Bains &c, étoient des Ecoles perpétuelles & toujours présentes aux Artistes. Ils pouvoient à loisir observer, comparer, juger, imiter. Les Grecs ainsi familiarisés avec les chef-d'œuvres de la Nature qu'ils avoient tant d'occasions d'étudier hors de leur Attelier, pouvoient-ils rester médiocres, avec toutes les dispositions naturelles qu'ils avoient d'ailleurs ?

Lorsque les Romains eurent conquis la Grèce, leur génie guerrier ne les empêcha point d'être sensibles aux

beautés des Arts, & d'en connoître le prix. Ils n'eurent besoin que de voir les ouvrages Grecs, pour devenir amateurs, & pour éprouver ce goût vif qui leur fit dépouiller la Grèce de ces chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture, qui bien-tôt étonnerent & embellirent Rome. Dans la suite ils ne se contenterent pas de posséder les plus beaux monumens d'Athènes, de Sicyone, & de Corinthe; ils s'emparerent des Artistes Grecs, ils les firent venir à grand frais, & leur firent faire des Elèves qu'ils choisirent dabord parmi leurs Esclaves. Qui se borne à imiter, devient difficilement original. Les Artistes Romains avoient presque tous les mêmes avantages que les Artistes Grecs; mais c'étoient malheureusement des Esclaves, incapables par leur condition de penser aussi librement, aussi noblement, & avec autant d'élevation que les Grecs, Peuple qui dans l'âge d'or des Arts, étoit libre, élevé, pensant.

Ce ne fut que sous le règne d'Auguste, Protecteur éclairé des Arts, que Rome vit éclorre dans son sein des

Artistes, qui nourris & formés par l'étude des Grands Maîtres de la Grèce & pleins de leur esprit, marcherent sur leurs traces & presque leurs égaux. Ce tems heureux ne fut pas de longue durée: les Arts & les Artistes Romains s'éclipserent avec la grandeur Romaine, dans la décadence de l'Empire.

De belliqueux Peuples du Nord de l'Allemagne avoient juré de mettre Rome en cendres: ils vinrent inonder l'Italie avec des armées nombreuses, bien resolus de ne rien épargner; & dans leur sauvage fureur ils ensevelirent sous les ruines des chefs-d'œuvres de l'Architecture, les plus beaux monumens des Arts & de l'esprit humain. Après une longue barbarie, le tems & souvent le hazard firent découvrir de précieux restes des Arts de la Grece & de Rome, & ces Arts sortirent ainsi peu à peu de leur tombeau. Raphael fut le premier qui sentit le mérite sublime des monumens qu'on déterroit. La nature l'avoit formé avec un esprit Grec, & capable de connoître toute la beauté des ouvrages Grecs.

Il sçut appliquer ce sentiment vif à l'étude de la nature qu'il avoit présente, & y rapporter en même tems la connoissance qu'il avoit acquise dans ses propres Ouvrages. De là cette exactitude dans ses contours, la noblesse de ses caracteres où la vie respire; la vérité de ses mouvemens qui sont toujours naturels & conformes à la destination de l'effet. On a seulement à regretter qu'il ait méconnu la vraie couleur & la magie du clair-obscur, qui fait l'agréable prestige & le charme des Tableaux de Rubens.

Jules Romain, Disciple de Raphael, suivit, comme ses autres Eleves, la route que son Maître avoit frayée; & tant que les Artistes Italiens n'ont point abandonné l'Antique, conduits par ce guide excellent & sûr, ils se sont rarement égarés. Quand ces Artistes auroient sans cesse observé leurs concitoyens, partagés en diverses occupations, pour étudier dans leur action les mouvemens naturels qu'ils avoient à peindre, ils auroient tiré de cette étude aussi peu de fruit que l'Artiste Allemand qui l'auroit faite dans son

pays. Toutes les Nations de l'Europe étoient déja par l'habillement plus ou moins ridiculement déguisées. Mais les Ouvrages Grecs étoient pour l'Artiste Romain, ce qu'un beau choix de la nature, ou une belle nature composée étoit pour l'Artiste d'Athenes.

Quel secours au contraire l'Artiste Allemand pouvoit-il trouver dans son pays? Il trouvoit à peine des visages & des mains exposés sans voiles à ses observations: car il n'y avoit point encore d'Académies publiques ou particulieres. Et comment étudier le nud du corps humain dans le degré de perfection où nous le trouvons cependant porté par Durer, Holben & quelques autres? L'Artiste étoit donc obligé de prendre la nature, non pas telle qu'il l'eut souhaitée, mais telle qu'il pouvoit la trouver. Les mœurs d'alors & les circonstances ne lui permettoient pas de choisir parmi un grand nombre de personnes celles dont la taille la plus fine ou la plus élégante étoit la plus propre à remplir les vûes de son Art. La situation de l'Artiste étoit peut être encore un obstacle aux efforts qu'il

auroit pu faire pour se procurer des modéles, & cet obstacle devoit être plus fréquent dans les premieres années, où l'Artiste plein d'ardeur & d'activité jettoit les fondemens du sçavoir qu'il se proposoit d'acquérir, suivant le genre qui faisoit l'objet de ses études.

Pouvoit-il discerner si le nud qu'il dessinoit & d'après lequel il se formoit dans cette partie de l'Art, étoit celui de la belle nature, ou d'une nature médiocre ? Il falloit qu'à force de travail & avec le tems plusieurs modéles copiés successivement lui fissent comprendre ces différences, & lui montrassent en quoi telle nature étoit préférable à telle autre. En effet ce sont les yeux qui sont les meilleurs juges des objets corporels. Nous ne pouvons créer aucune image en nous-mêmes, sans la rapporter à tel ou tel être que nous avons vû. Celui qui conçoit la plus belle figure en idée, doit l'avoir vûe dans la Nature ; & c'est ce qui le met en état de sentir ce qui manque à une belle forme, pour être la plus belle en son genre. Mais celui qui prend une forme agréable pour la

plus belle, n'a vû probablement que celle-là, & celle qui n'est que jolie lui paroîtra de la plus grande beauté. D'où il arrive que le premier est en état d'ajoûter dans la Peinture à la beauté même, au lieu que l'autre ne pourra qu'embellir de médiocres attraits.

Or pour appliquer ceci à nos anciens Artistes, je demande s'il est raisonnable d'exiger d'un Peintre la représentation d'un Etre dont il ne conçoit pas la forme, parce qu'il ne la voit point, ni ne l'a point vûe dans la Nature ? Peut-on voir par les yeux d'autrui, & si par complaisance on se contraint jusques-là, ne risque-t-on point de marcher à tâtons, & par conséquent de s'exposer à mille chûtes ? La Nature ou l'imitation la plus parfaite de la Nature, est seule capable de guider un Artiste, & de former ses idées. Les Peintres de l'Ancienne Ecole Allemande étudioient à la vérité la Nature ; mais étant en quelque sorte isolés, ils étoient obligés de créer leur art : leur dessein fait d'après des modeles tels que

que

le Pays leur offroit, étoit juste, ferme, pensé, tel en un mot qu'il pouvoit être, jusqu'à ce que la vûe d'une plus belle nature pût leur fournir des idées plus grandes. Et n'étoient-ils pas aussi vrais dans le dégré de la Nature qu'ils étoient à portée de voir, & dont ils tiroient toutes leurs idées ; n'étoient-ils pas par conséquent aussi estimables que les Peintres de l'Ecole Romaine, leurs contemporains ?

Mais, dira-t-on, le dessein des Artistes Allemands n'est pas si noble ni si grand que celui des Peintres Romains. J'ai fait voir par quelle raison il ne pouvoit pas l'être. Les circonstances particulieres où nos Artistes se trouvoient & celles du tems, les empêchoient d'avoir sous les yeux un beau choix de la Nature. Les beautés composées des Antiques, dont le Dessinateur Romain faisoit son étude, étoient invisibles pour l'Allemand. S'il en avoit pû jouir, elles eussent fait sur son esprit le même effet qu'elles faisoient sur l'Artiste de Rome. C'est donc par tous ces avantages que le Peintre Romain surpas-

soit l'Allemand dans la partie du Dessein. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas aussi surpassé dans la couleur ? N'est-ce point, parce que la vûe des Antiques n'a pû le former dans cette partie ? *&c.*

I V.

De l'Origine de la dignité Royale en Pologne.

JE n'entreprends point d'écrire un traité complet de l'Origine de la Dignité Royale en Pologne. Je me contenterai d'indiquer quelques difficultés qui m'ont paru meriter au moins l'attention d'un Historien. Je donne ici mes pensées toutes-brutes, & elles sont nées à l'occasion de l'Ouvrage qui a pour titre : *De Ortu Regiæ Dignitatis in Polonia*, par M. *Boehm*, Professeur à Leipsik.

S'IL est vrai que l'origine de cette Dignité vienne de Boleslas, il faut avouer qu'elle est fort ancienne. *Kad-*

lubeck, le plus ancien Historien de Pologne après *Gallus*, Auteur à qui l'on n'ajoute foi qu'autant qu'il se trouve conforme à d'autres Historiens plus accredités & qui a compilé les fables les plus absurdes, surtout pour ce qui regarde les preprémiers tems de Pologne, ce *Kadlubeck* dis-je, est le guide de ceux qui prétendent déduire de Boleslas I l'origine de la Dignité Royale en Pologne. Tous les Historiens Polonois l'ont suivi, & voici comment ils le prouvent.

Otton III, dit-on, couronna Boleslas, Roi de Pologne, vers l'an 1000 ou 1001, en revenant de son Pélérinage de Gnesne où il étoit allé visiter le tombeau de S. Adalbert. Il s'agit d'abord de discuter ce fait. Les Historiens étrangers, & principalement *Ditmar*, qui a décrit très-exactement le voyage d'Otton III, & qui étoit son Contemporain, n'en dit pas un mot. *Wippo* n'en parle pas non plus. S'en rapportera-t'on à des Ecrivains reconnus suspects & convaincus de mensonges? *Boguphalus* & la Chronique *de Joannes*, dans *Sommersberg*, don-

nent à Miesko I le titre de Roi, & les anciens Historiens Polonois sont assez dans l'usage de donner ce nom à leurs Princes, & par conséquent à leur pays celui de Royaume (*Regnum*). Le silence de Ditmar au sujet du Couronnement de Boleslas, est un argument très-fort contre les Auteurs Polonois. On ne peut pas dire que Ditmar ait passé ce fait sous silence, parce qu'il étoit piqué contre Boleslas qui avoit ravagé beaucoup de biens Ecclésiastiques. S'il avoit eu quelque ressentiment contre Boleslas, & que le Couronnement eut été réel, sans doute il n'auroit pas manqué de le consigner dans son Histoire : il auroit affecté de représenter ce Couronnement comme un acte qui soumettoit Boleslas & toute la Pologne à la dépendance de l'Empereur. Ditmar vers l'an 1008, raconte que Brunon, Apôtre de Prusse, & ses Compagnons ayant été massacrés par les Prussiens, Boleslas racheta leurs corps, & leur fit donner une sépulture honorable. Or Brunon étoit proche parent de Ditmar. Je demande s'il est vraisembla-

ble que Ditmar, en parlant d'un Prince qui avoit daigné faire enterrer son parent, n'eut pas fait mention d'un acte aussi solemnel que le Couronnement dont il s'agit, ou ne lui eût pas au moins donné le nom de Roi, s'il l'avoit été effectivement. *Schultz* a bien senti cette contradiction, mais il n'a pas voulu démentir les Historiens Polonois. *Schutz* étoit en dernier lieu Professeur à Francfort sur l'Oder, & son livre intitulé : *La Pologne indépendante & jamais tributaire* (1) le fit créer dans une Diéte publique Gentilhomme Polonois, sous le nom de *Schutz de Scholetzky*. *Hancke* trop credule est soupçonné de fausseté dans bien des endroits; ainsi son authorité n'est ici d'aucune considération. C'est donc aux faits suivans qu'il faut s'en tenir.

Si Boleslas a été effectivement reconnu Roi, ce n'est qu'en l'an 1025 ou à peu-près vers ce tems, qu'il s'est élevé lui-même à la Dignité Royale. M. Lenguich, Senateur de Dantzick, homme très-versé dans l'Histoire de

(1) *Poloniæ nunquàm & nulli tributariæ.*

Pologne, la fort disertement démontré dans sa *Bibliothéque Polonoise*, livre extrêmement rare aujourd'hui. On peut aussi sur ce sujet consulter sa Dissertation intitulée, *de Polonorum Majoribus*.

A l'égard des argumens qui militent pour le Couronnement de Boleslas I par Otton III, les plus forts se réduisent à l'érection de l'Archevêché de Gnesne, par Boleslas ; à son mariage avec Richse ou Rebeque, & enfin à la supériorité que l'Empereur avoit alors sur le Pape. Cependant le fait seroit incontestable, si la Medaille indiquée par le Sçavant Compilateur du Recueil de Prusse, étoit véritablement celle du Couronnement de Boleslas I. Mais il se garde bien de l'assurer, & il ne donne sur cela que des conjectures. Nous avons d'ailleurs de bonnes preuves que Boleslas I. n'a obtenu la Dignité Royale, qu'après la mort de l'Empereur Otton III. *Damiat* cité par *Surius*, dit dans la vie de S. Romualde, que Henri, successeur d'Otton, fit épier avec beaucoup de soin les Ambassadeurs de Boleslas, pour les empêcher

d'arriver à Rome, & d'obtenir du Pape l'érection de la Pologne en Royaume. On n'alleguera pas sans doute, que Boleslas ne vouloit que la confirmation du Pape. Quant à l'Epitaphe de Boleslas qui subsiste à Posnanie, & que Lubienitzki rapporte, elle mérite peu de foi par rapport au prétendu Couronnement fait par Otton : 1°. parce que le Moine qui l'a faite, a été obligé de suivre ce que les Polonois lui dictoient ; 2°. parceque qu'elle est d'ailleurs remplie de fautes très-grossieres. Car où trouve-t-on que Boleslas *Chrobry*, ou le cruel, se soit jamais fait raser la tête, comme le porte cette Epitaphe (*præcidens comam*) ? N'y a-t'il pas plus d'apparence que c'est Casimir I, qui à son retour du couvent de Clugny, a le premier introduit parmi les Polonois l'usage de se raser la tête. Outre cela, comme le remarque *Hartknoch* (*Dissert. de var. Reb. Pruss.*), que penser, lorsqu'on lit dans ce Monument :

...... possedisti.......
Regnum Sclavorum, Gothorum seu Polonorum, &c.?

Sont-ce les Polonois ou les Prussiens que désignent ici les Goths ? Les Auteurs de la Prusse illustrée (*Prussia illustrata*) ont fait bien d'autres observations sur cette Epitaphe. Enfin rien ne paroît plus suspect que de vouloir soutenir un fait dont les Ecrivains Polonois sont les seuls garants, & que les Historiens étrangers, quoique contemporains, ont tous passé sous silence. Cette regle de critique est celle que M. *Lenguich* a suivie, & elle a été adoptée par les Historiens Polonois modernes. Par cette raison M. *Lenguich* en parlant de Boleslas I, dit expressement : *Boleslas peu de tems avant sa mort qui tombe en l'année 1025, s'attribua la Dignité Royale* (1). Il est encore vraisemblable, que dans l'instrument du Pape Eugene III, qui confirme l'érection de l'Evêché de Leslau, & dans lequel Boleslas est appellé, *nobilis ejusdem terræ Poloniæ Dux*, il s'agit de Boleslas I. (2)

(1) *Boleslaus autem paulò antè obitum, qui in annum 1025 incidit, Regiam Dignitatem sibi vindicavit.*

(2) Cet acte se trouve dans Damalevitz (*Vit. Episcop. Uladisl.*)

Nous ne discutons pas ici de qui & quand Boleslas I a obtenu le titre de Roi. Nous voulons examiner seulement, si l'origine de la Dignité Royale doit se rapporter à celui, qui ne l'a obtenue que pour lui seul, s'il est vrai pourtant qu'elle lui ait été conférée personnellement par l'Empereur. Si l'on suppose, comme on a lieu de le croire, que Boleslas a pris le titre de Roi de Pologne en 1025, il y a tout à gagner pour l'indépendance de cette Couronne : car en assurant à lui-même, ainsi qu'à tous ses Successeurs, la Dignité Royale, il est incontestablement le Fondateur de la Royauté en Pologne. Mais s'il n'a dû cette Dignité qu'à l'Empereur Otton, les Partisans de ce systême ruinent nécessairement l'édifice qu'ils ont dessein d'élever. Otton III ne fit donc qu'une action purement personnelle, & qui ne regardoit que Boleslas seul. Ici point d'objections à faire : il faut répondre auparavant, 1°. Pourquoi Miesko II, fils de Boleslas, fut forcé de s'abstenir du titre de Roi ? 2°. Pourquoi Casimir I, après Miesko, n'osa pas non plus le porter ? 3°. Pourquoi Bo-

leslas *le hardi*, Successeur de Casimir, eut besoin de recourir aux armes, pour se remettre en possession de la Dignité Royale ? 4°. Enfin pourquoi depuis ce dernier, aucun Prince Polonois n'a paru désirer ce titre de Roi. Le fait est si vrai, qu'Uladislas I, deux Boleslas ses Successeurs, Miesko III, Casimir, Lesko I, & tous ceux qui ont succédé, jusqu'à Premislas I, se sont contentés du nom de *Ducs*. Le dernier, en montant sur le Thrône (en 1295), se fit solemellement couronner Roi par l'Archevêque de Gnesne ; mais cette Royauté personnelle s'éteignit encore avec lui, jusqu'à ce que Venceslas, Roi de Bohême & Duc de la Pologne Mineure, ayant pris vers l'an 1300 le Gouvernement de toute la Pologne, se fit couronner Roi. Son regne n'est pourtant point encore l'époque, où la Dignité Royale devoit être constante en Pologne : elle eut après lui des Ducs pendant 20 ans. Ce n'est que depuis qu'Uladislas *Locricus* fut solemnellement reconnu Roi en 1320, que la Dignité Royale s'est perpetuée dans ses Successeurs.

De toutes les variations qu'on trou-

ve dans les Historiens au sujet de l'établissement de la Dignité Royale en Pologne, on peut ce me semble conclurre avec assez de fondement, que Boleslas s'est élevé lui-même en 1025 à la Dignité Royale ; puisqu'après sa mort qui survint immédiatement après, Miesko II, son fils, voulant continuer à porter le titre de Roi, s'attira une longue guerre de la part de l'Empereur Conrad, qui prétendoit sans doute devoir influer beaucoup dans l'élevation des Ducs de Pologne à la Dignité Royale, à cause des liaisons étroites que la Pologne avoit alors avec l'Empire. Ce fut pour éviter ces contestations, que plusieurs Princes Polonois qui regnerent depuis Miesko II, aimerent mieux se passer du titre de Roi. Si de temps en temps il a été pris par quelqu'un d'entr'eux, c'est toujours de leur propre autorité qu'ils ont pris ce titre, à l'exemple de Boleslas ; si ce n'est qu'on cherchoit de temps en temps à obtenir la confirmation du Pape : car on sçait que les Papes croyoient alors avoir le droit de faire des Rois, & qu'ils ne reconnoissoient que ceux qui avoient reçu ce titre de

Rome. Une Lettre du Pape Gregoire VII insérée dans le VIe. tome de la Collection des Conciles du P. Hardouin, ne donne à Boleslas II que le simple nom de *Duc*, quoique ce Prince eût déja repris celui de Roi.

V.

Des Freyhenn von Canitz Jedichte, Nebst dessen Leben, &c.

Poësies de M. le Baron de CANITZ, *avec sa Vie, publiées par M. Jean Ulric* Koenig, *Conseiller Aulique de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.* A Berlin & Leipsik, 1750. *in*-8°.

Voici un des meilleurs Poëtes d'Allemagne. Sa naissance, les grandes charges dont il avoit été revêtu, sa Poësie, la pureté de son stile, tout le rend justement recommandable. L'édition de ses Œuvres que nous avons sous les yeux, est la dixiéme, preuve la moins équivoque du goût avec lequel elles sont lûes en Allemagne. Elles méritent d'être connues dans un Pays où toute Poësie digne de ce nom, ne peut jamais être étrangere. Nous commençerons ici par donner un abrégé de la Vie de l'Auteur.

M. LE Baron de *Canitz* n'est pas le seul qui ait réuni les qualités d'homme d'Etat & de Poëte. *Antoine de Palerme*, Poëte Latin, fut employé par Alphonse, Roi d'Arragon, pour les négociations les plus importantes pendant la guerre & pendant la paix. L'Espagne vantoit dans le dernier siécle son Prince d'*Esquilache*, & le Comte *Magalotti* étoit de nos jours à Florence, ce que le Cardinal du Perron fut autrefois en France. La Hollande a eu son fameux *Catz*, & l'Angleterre son Sécretaire d'Etat *Addisson*, mort en 1719.

Outre la Branche Prussienne, dont étoit issu M. de *Canitz*, il y avoit une autre branche de sa Famille en Misnie, dans la Haute Lusace, & une troisiéme en Silésie. Depuis le quatorziéme siécle, la branche Prussienne a toujours été la plus connue, la plus célébre & la plus illustrée. Le Bisayeul, l'Ayeul, & le Pere de notre Poëte avoient été successivement attachés à la Maison de Brandebourg. Sa Mere étoit *Anne-Elisabeth*, fille de *Conrad de Burgsdorff*, premier Chambellan de l'Electeur de Brandebourg, Conseiller Privé, Colonel d'un Régiment d'Infanterie & de Cavalerie, Commandant Général de toutes les For-

teresses de la Marche, Grand-Prevôt de Halberstadt & de Brandebourg, Commandeur de l'Ordre de Malte, &c. (1).

M. de *Canitz* naquit à Berlin le 27 Novembre 1654, & avant que d'avoir vû le jour il étoit orphelin, la mort de son Pere ayant précédé d'environ cinq mois sa naissance.

Sa Mere s'étant remariée peu après avec le Baron de *Gollz*, alors Colonel au service de l'Electeur de Brandebourg, & ensuite Général-Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, sa Grand-Mere se chargea de son éducation.

Il montra d'abord beaucoup de talens, & l'ardeur avec laquelle il s'appliqua dans sa premiere jeunesse aux élémens des Sciences, le mit en état d'aller en 1671. étudier dans l'Université de Leide. Trop éloigné de son Pays, pour que la tendresse maternelle n'en fût pas de tems en tems allarmée, on le rappella un an après (en 1673.), pour l'envoyer à Leipsick. Ce fut là que ses talens pour la Poësie lui firent un ami de cœur de M. *Japf*, homme sçavant, & bon

(1) Voyez l'éloge qu'en fait Pufendorff, dans son Histoire du Grand *Frederic Guillaume*, Electeur de Brandebourg.

Poëte. En 1674, il y soutint une These politique, *sur les précautions que les Princes ont à prendre dans les entrevues qu'ils ont entre eux.* Il y fit aussi ses premiers Poëmes. De retour à Berlin en 1675, il se mit peu de tems après à voyager en Italie, en France, en Angleterre & en Hollande. Il se trouva à Nimégue en 1679, dans le tems qu'on y traitoit cette fameuse paix si glorieuse à la France, & ce fut là qu'il devint intime ami de M. de Brand, alors Maréchal d'Ambassade de l'Electeur de Brandebourg. Il revint dans la même année à Berlin, & à peine y étoit-il arrivé, que l'Electeur l'ayant nommé Gentilhomme de sa Chambre, il fut obligé de le suivre à la campagne de Poméranie, où il assista au Siége de Stettin.

Son ami Japf partit peu après pour joindre à Konisberg un jeune Gentilhomme, qu'il devoit accompagner dans ses voyages. M. de *Canitz* & lui s'étoient exercés pendant quelque tems à Berlin à faire des traductions. M. Japf avoit traduit quelques Scénes de la *Phedre* de Racine. Etant à Paris, il avoit traduit la premiere Satire de Boileau, qui l'en fit remercier par Richelet; ce qui donna lieu à celui-ci de faire

mention dans son Dictionnaire de M. *Japf*, au mot *Schelling*. En 1678, année où l'Electeur de Brandebourg prit Stralsund & l'Isle de Rugen, M. de *Canitz* alla une seconde fois en Poméranie. Il accompagna encore en 1679 l'Electeur de Prusse, pour en chasser les Suédois. Après ces diverses campagnes, l'Electeur lui conféra la grande Capitainerie des deux Baillages de Zossen & de Trebbin, dans la Marche.

En 1681, il épousa Mlle. d'*Arnimb*, belle fille du Grand Maréchal, M. de *Canstein*. Son goût eût été dès lors de pouvoir jouir des douceurs de la retraite, & il en jouit en effet pendant quelque tems dans son Château de Blumberg, parce que la Cour alors n'étoit pas souvent à Berlin. Mais à peine y fut-elle revenue, qu'on lui fit sentir que l'Electeur seroit bien aise de le voir à la Cour. L'Electeur le manda même à Potsdam, & le nomma Conseiller Aulique & de Légation, avec ordre de résider près de sa Personne, pour être à portée de la Cour, quand il seroit question d'envoyer quelqu'un en Ambassade.

En 1682. il alla en qualité d'Envoyé de l'Electeur dans les Cours Electorales

du Rhin. Après avoir donné à Mayence les conseils les plus convenables, pour éviter une guerre avec la France, il alla au Congrés de Francfort. Les services qu'il y rendit, lui attirerent de nouveaux bienfaits de la part de son Maître, & il obtint en 1683 la Capitainerie des Baillages de Muhlenhof & de Mullenbeck.

Il fut chargé en 1684. de négociations importantes à Hanovre & à Cologne. En 1685, l'Electeur l'envoya pour accommoder les différens qui s'étoient élevés entre le Duc de Zell & la Ville de Hambourg. Pufendorff fait le récit de toutes ces négociations, dans l'Histoire de l'Electeur. En 1686, il alla à Vienne complimenter l'Empereur sur la prise de la Ville d'Ofen; il passa ensuite en Hongrie, pour joindre les huit mille hommes de troupes auxiliaires, que son Maître avoit envoyés à l'Empereur. De retour à Vienne, il fut obligé d'y résider, pour remplacer M. de Schmettau qui venoit de mourir, & il y resta jusqu'en 1687. La mort du Grand Frédéric arrivée en 1688, ne fit qu'augmenter la considération dont jouissoit M. de *Canitz*; & son successeur, Frédéric III, lui conféra la char-

ge de Conseiller Privé. Ce fut en cette qualité qu'il alla dans la même année deux fois à Vienne, pour annoncer d'abord la mort de l'Electeur Fréderic Guillaume, & puis la naissance du Prince Electoral. Ensuite il y resta jusqu'à la fin de l'année, en qualité d'Envoyé de Brandebourg. Au mois de Février 1689, il fut envoyé à Hambourg, pour assister aux négociations qui s'y faisoient entre le Roi de Dannemarc & le Duc de Holstein. La mort de Jules-François Duc de Saxe Lawembourg, lui fit faire un voyage dans la Basse-Saxe, pour ménager, au nom de son Maître, les intérêts de la Maison d'Anhalt. En Décembre la même année, il se trouva à Sonnenbourg, pour assister au Sacre du Prince de Waldeck, nouveau Grand-Maître de l'Ordre de S. Jean: il y fut fait Chevalier lui-même, avec l'expectative de la Commanderie de Sebievelbein qu'il n'eut cependant jamais, n'ayant pas survécu au Commandeur d'alors. L'année 1690 fut la premiere année tranquille, où se trouvant sans emploi, il pût se livrer à des occupations de son goût, & la Poësie fit alors ses amusemens. Ce repos ne dura pas longtems. En 1691, il fut envoyé à Geitz, &

les deux années suivantes dans la Basse-Saxe, toujours pour affaires Politiques & pour accommoder quelques différens, qui s'étoient élevés entre des Princes de l'Empire. M. de *Canitz* perdit sa femme, en 1695. C'est elle qu'il chanta dans la suite si tendrement sous le nom de *Doris*, après avoir prié M. de *Besser*, son ami, de la célébrer en attendant que sa douleur lui permît de s'acquitter de ce devoir envers elle. Son fils unique le consola encore de cette perte. Quelques-uns de ses amis lui ayant conseillé de se dissiper par un voyage, il résolut d'aller au siége de Namur. Il étoit prêt de partir, quand la mort du Duc de Gustrau l'obligea d'aller dans le Mekelbourg. Il y retourna dans la même année pour le même sujet, & pour accommoder en même tems le Duc de Holstein avec la Cour de Dannemarc. L'année suivante il se remaria avec la Baronne de *Schverin*, fille de M. le Baron de Schwerin, Conseiller Privé d'Etat actuel de l'Electeur de Brandebourg, que sa premiere femme en mourant lui avoit proposée elle même. Au commencement de l'année 1697, l'Electeur le nomma son Conseiller Privé d'Etat, & en 1698

l'Empereur le fit Baron de l'Empire. La même année il alla encore à la Haye, en qualité de Ministre Plénipotentiaire de Brandebourg. Il assista à plusieurs conférences tenues en présence du Roi d'Angleterre, Guillaume III. Mais une dangereuse maladie de poitrine qui lui survint, ne lui permit point d'y rester plus longtems. Il revint à Berlin vers le milieu de l'année 1699, & y mourut peu de tems après âgé de 45 ans. Il fut infiniment regretté de la Cour & de toute la Ville de Berlin. Sa Famille a été éteinte par la mort de son fils, qui mourut peu après lui à l'âge de 13 ans.

M. de *Canitz* joignoit à ses talens naturels beaucoup de connoissances utiles. Il sçavoit bien le Latin, le François, l'Italien, l'Anglois, le Hollandois, l'Espagnol, & possédoit parfaitement sa propre Langue. Rien de plus pur ni de plus délicat que son Allemand. Il protégeoit les Sciences & les Arts, non en amateur fastueux, superficiel, inutile (espéce assez commune partout), mais en amateur éclairé, solide, vrai, généreux; & tout ce qu'on pût reprocher à sa mémoire, c'est qu'il n'avoit point sçu épargner.

ITALIE.

SERPILLO E LILLA, ou LE ROMAN D'UN JOUR. (*Suite*).

SERPILLE & Lilla se contemploient, sans parler, avec une joie délicieuse qui ne trouvoit point d'expression, & qu'ils puisoient dans leurs regards. Les yeux de Lilla, ses beaux yeux étoient encore mouillés de larmes. Serpille empressé de les recueillir, applique légérement sur ses joues sa bouche timide, & lui dérobe un doux baiser. Ce baiser fit rougir Lilla, & l'amour eut autant de part que la pudeur au vermillon qui ranima les Lis de son teint: elle en devint plus belle encore, & Serpille plus amoureux. Ils se prennent par la main pour marcher. Lilla presse doucement celle de Serpille, & celui-ci serre avec feu ses jolis doigts dans la sienne. Tous deux en marchant se regardent, & ne peuvent rassasier leurs regards. Lilla oublie toutes

ses fleurs, & ne voit plus dans la prairie que Serpille. Tout les occupoit il n'y a qu'un instant, tous les objets amusoient leurs yeux: maintenant un charme secret les attache & les fixe sur eux seuls. Les regards sont l'aliment de l'Amour. C'est dans leurs yeux que les Amans puisent à longs traits ces esprits de feu qui se glissent subtilement dans leurs veines. De-là coulent dans tous leurs sens ces douces émanations de l'ame, si puissantes & si contagieuses. Serpille & Lilla étoient sortis du Vallon, sans presque s'en appercevoir. Le plaisir de se revoir, d'être ensemble, étoit trop vivement senti, pour leur permettre de longs discours. Ils se rappellent seulement l'instant de leur premiere entrevue, & l'effet soudain qu'elle fit sur eux. » Quel lieu de„ puis ce tems a pû vous cacher, disoit douloureusement Serpille? „ Que no„ tre séparation m'a causé de maux! „ Pourquoi vous ai-je vûe une fois, „ pour vous perdre & ne vous point „ voir toujours? Aujourd'hui quel ha„ zard heureux vous rend à Serpille? » *Hélas!* répondoit tendrement Lilla, *je n'espérois plus de vous voir, & je*

ne vous cherchois point ; mais je fuyois tout le monde pour penser à vous. » Je » vous ai retrouvée, reprenoit Serpille : » ç'en est fait, je ne vous quitte » plus ; je vous suivrai partout ; rien » ne peut plus nous séparer ». Ces propos étoient accompagnés de mille caresses. Serpille qui dans les yeux de Lilla voyoit jusqu'au fond de son cœur, s'enhardit & prend un baiser sur sa bouche. La douceur de ce baiser le transporte. » Qu'ai-je senti, chere Lil- » la, s'écrie-t-il ? Ton ame vient de » passer dans mon ame ; je l'ai res- » pirée sur tes lévres ». Le trouble de Lilla se peignoit dans le feu de ses regards & dans les nuances qui se succédoient sur son visage. Mille baisers furent à l'instant donnés & rendus, & chaque baiser attachoit une nouvelle rose aux joues de Lilla. Elle n'opposoit point à Serpille une feinte résistance que son cœur eût désavouée. Son Amant étoit son libérateur : l'artifice étoit-il nécessaire avec l'objet le plus chéri, & auquel on se croyoit le plus redevable ?

Il n'est plus cet âge heureux, cet heureux tems d'innocence, où les

Amans sans art, sans contrainte, s'abandonnoient à leur penchant mutuel & se montroient toute leur ame. Aussitôt que deux cœurs s'étoient rencontrés, ils étoient unis. Dès qu'on s'aimoit, on se disoit : *Je vous aime.* On le disoit ingénuement, sans détour : on s'exprimoit aussi simplement qu'on sentoit. Ce qu'on retranchoit de déguisement, de dissimulation, d'artifice, étoit au profit de l'Amour, & les chaînes, pour être légeres, n'en étoient souvent que plus durables. On ne faisoit point payer trop cher aux Amans un bonheur qu'on ne sçavoit point leur surfaire, & quand le moment fortuné s'offroit, leur goût n'étoit point émoussé par ces artificieux refus dont les femmes ont appris l'usage. Le désir naissoit avec l'amour, & n'expiroit point avec le plaisir. La facilité d'une Belle n'autorisoit point l'inconstance, & l'on étoit heureux sans satiété. L'Art, dans ce siécle de fer, commence ou finit la Nature. Le cœur bientôt vuide ou desséché, on n'a plus fait parler que l'esprit, & au défaut de sentiment, la bouche est devenue éloquente. Les Belles non moins faciles peut-être, mais moins sinceres

ou plus adroites, ont voulu faire acheter leur conquête ; & quand elles donnent à leur foiblesse ce qu'elles ont refusé à l'inclination, elles n'ont plus que les étincelles d'un feu presqu'éteint, faute de substance.

Le Soleil avoit fait au moins le tiers de sa course, & ses rayons enflammant l'air, à mesure qu'il s'élevoit, obligeoient déja les Bergers & les troupeaux de chercher l'ombre. Serpille & Lilla commençoient à sentir une chaleur excessive qui les fit songer à presser leurs pas, pour gagner au plûtôt quelque abri. Ils s'étoient insensiblement éloignés du bois, & sans garder de route certaine, leur distraction les avoit conduit près d'un hameau qui leur étoit inconnu. Lilla délicate & accoutumée à l'ombre du toict paternel, souffroit beaucoup de l'ardeur du Soleil, & de tems en tems laissoit échaper quelque plainte. Que n'eût pas donné Serpille, que n'eût-il point fait, pour lui procurer quelque soulagement ? En passant devant un Verger, il entrevit beaucoup de Fraises. Il n'appercevoit personne qui pût s'op-

poser à son entreprise ; il prend la résolution d'en aller cueillir. Une haye vive entouroit le Verger : il la franchit malgré les épines qui lui présentent leurs cruelles pointes, & tout-à-coup il est arrêté par un gros Chien, gardien de la maison de son maître. Serpille avoit pour toute arme un bâton de saule, qu'il avoit arraché pour affermir les pas de Lilla ; mais il étoit armé de son amour & de son courage. L'adresse vint suppléer à la force. Le Chien, échapé de sa loge, trainoit une longue chaine que ses efforts avoient détachée. Serpille au moment que cet animal alloit s'élancer sur lui, passe en travers dans sa gueule ouverte son bâton de saule, saisit en même tems sa chaine, l'amene au pied d'un arbre, & l'attache. Après ce combat qui pour être presqu'aussi glorieux pour lui que le premier, ne manquoit que d'avoir Lilla pour témoin, il va droit aux Fraises & se met à cueillir. Il en avoit rempli un petit panier qu'il avoit trouvé dans le Jardin, & il reprenoit le chemin de la haye, lorsqu'il fut encore arrêté par deux Filles

qui le guettoient. Ces filles l'environnerent en riant, & lui prirent son panier de fraises. L'une des deux qui voyoit souvent Serpille parmi les Bergers, en étoit secrettement amoureuse. Serpille, pour ravoir ses fraises, eut d'abord recours aux prieres. On lui fit des conditions : on les mit à tant de baisers. Des baisers à d'autres qu'à Lilla ! Quelle extrémité pour Serpille ! Il n'y avoit que Lilla de belle, & quoique la plus jeune de ces filles, celle qui soupiroit en secret pour lui, eût les vœux de tous les Bergers, Serpille étoit sans yeux pour elle. Cependant il s'agissoit ici de l'intérêt même de Lilla : il vouloit lui faire manger des fraises ; il falloit ce rafraichissement à sa belle bouche ; on le mettoit au prix de quelques baisers, & celles qui les lui demandoient, en les accordant elles-mêmes, auroient fait le bonheur d'un autre. La plus jeune touchée de son embarras, vouloit lui rendre gratuitement son panier de fraises, & lui en auroit laissé prendre encore autant : mais l'autre étoit inéxorable ; elle en vint même à quelques caresses,

épreuve trop forte pour Serpille qui courageux contre les hommes, n'avoit pas assez d'expérience pour l'être contre d'aimables filles.

Pendant toute cette altercation, Lilla qui s'impatientoit, en tournant autour du Verger, trouve une porte ouverte, entre, & voit Serpille avec les deux Bergères. Une pâleur subite, un leger frisson, précurseurs de la jalousie, décèlent l'agitation de son cœur. Serpille infidéle ! Serpille l'oublie pour les premiers objets qu'il rencontre ! Elle s'approche, & sa seule vuë fait rougir la plus jeune des deux filles. Cette rougeur est l'effet d'un secret dépit, & comme un hommage qu'elle rend à des charmes qu'elle reconnoît supérieurs aux siens. C'étoit le moment où Serpille alloit céder à l'importunité des Bergères, & donner les baisers qu'on lui demandoit. A peine il apperçoit Lilla, qu'il abandonne & les deux filles & les fraises, court à Lilla, la prend par la main, & l'emmène hors du Verger. Lilla avoit les yeux humides : Serpille lui conte l'aventure, la rassure en l'embrassant, & l'invite à

chercher promptement un asile, contre les rayons du Soleil & contre les regards importuns. Ils s'avancent pour regagner le Bois dont ils s'étoient écartés, & trouvent en chemin un Ruisseau. Lilla veut étancher sa soif, & Serpille va pour lui puiser de l'eau dans ses mains : il sort à l'instant d'une touffe d'herbes un Serpent que Lilla vit la premiere. Elle jette un cri, & retient Serpille. Celui-ci malgré le Serpent veut puiser de l'eau : elle s'y oppose, & l'oblige de s'éloigner avec elle. Les ombres d'instant en instant plus courtes, disparoissoient de tous côtés, & les rayons du Soleil, comme autant de flèches de feu, tombant alors à plomb sur la terre, avoit fait retirer des champs les hommes & les bêtes. Serpille & Lilla s'encouragent à traverser la prairie, & parviennent enfin à l'entrée du Bois. Lilla en y arrivant tombe de lassitude au pied d'un arbre. En même-tems la soif & la faim la jettent dans un accablement qui arrache des pleurs à Serpille. Aussi fatigué que sa compagne, & presque aussi délicat qu'elle, il ne sent que les peines de Lilla & oublie les siennes.

Que faire en cette extrémité ! Laissera-t-il mourir de soif & de faim ce qu'il aime plus que sa vie ? Ira-t-il dans la maison de son pere chercher quelques rafraichissemens pour Lilla ? Cette maison est trop éloignée du Bois, d'ailleurs on pourroit l'arrêter : sa mere, sa tendre mere ne souffriroit pas qu'il retournât s'exposer au brûlant Soleil de la campagne. On voudroit encore sçavoir ce qui lui a fait précipiter son retour, ce qui lui fait hâter son départ. Il étoit l'heure que les Bergers prennent leur repas : il prend la resolution d'aller trouver ceux de son pere qui ne devoient pas être loin, pour partager leurs provisions. Mais il faut laisser Lilla toute seule, & la laisser dans un Bois : l'effrayante idée pour Serpille ! » Qui la défendra, disoit-il, » s'il survient un Loup, ou des » hommes peut être encore plus dan» gereux que les Loups ? » Au milieu de toutes ces perpléxités, le pressant besoin de Lilla l'emporte : il se détermine à partir, après lui avoir bien recommandé de ne point quitter cet endroit, & d'y attendre son retour. Serpille vole aussi-tôt dans la plaine,

repaſſe une longue pelouſe, & par l'ardeur de revenir apporter quelque ſoulagement à Lilla, ſent à peine celle des rayons qui le brûlent. Il joint les Bergers de ſon pere, les prie de lui faire part de leurs proviſions, & remporte une panneticre remplie de pain, de fruits, de fromage, mets ruſtiques de l'Age d'or, avec une jatte d'eau. Chargé de cet utile butin, il va gayement regagner le Bois. Si l'Amour l'avoit fait voler en partant, il sembla pour le ramener le porter ſur ſes propres aîles. Serpille retrouve auſſi-tôt l'endroit, où il avoit laiſſé Lilla, & qu'il avoit bien remarqué. Mais, o ſurpriſe! o déſeſpoir! il n'y voit plus cette aimable Fille. Il cherche, il court de tous côtés, revient ſur ſes pas, fait cent tours. Telle une Méſange à qui les ſoins du ménage ont fait abandonner ſes petits, pour pourvoir à leur ſubſiſtance, ne trouvant plus ſon nid, ſon cher nid que d'impitoyables enfans ont enlevé pendant ſon abſence, vole inquiéte d'arbre en arbre, & par ſes douloureux accens ſemble interroger toute la Nature. Serpille appelle aux environs plu-

ſieurs fois Lilla : l'Echo, l'Echo ſeul lui répond, & répéte le nom de Lilla, ſans lui rendre cet objet ſi déſiré. Ses larmes commencent à couler, & bientôt ſa douleur éclate. Pourquoi a-t-il quitté Lilla ? Comment a-t-il pû ſe réſoudre à la perdre un inſtant de vûe ? Hélas ! elle eſt peut-être la proye de quelque animal féroce, ou peut-être même un Chaſſeur, auſſi entreprenant que le premier, l'a enlevée pour quelque ſiniſtre deſſein. Elle eſt belle, elle eſt ſans défenſe : qui ne ſeroit tenté d'en faire ſa conquête ! Ses charmes ne ſont que trop capables d'encourager la violence, & de lui ſuſciter un nouveau Raviſſeur ! Sa douceur même eſt un attrait pour l'injure qu'il redoute le plus. » Ah ! du moins, continuoit-il, » pourvû qu'on ne lui faſſe point de » mal ! Hélas ! qui pourroit être aſſez » dur, qui auroit la cruauté de faire » du mal à Lilla ? » Ainſi s'exprimoit ſa douleur, en cherchant cette fille.

Une Biche, animal innocent, mais nullement connu de Lilla, avoit paſſé aſſez près d'elle : cette fille effrayée avoit pris la fuite, & s'étoit enfon-

cée dans le Bois. Serpille entra dans un ſentier où le hazard le conduiſit, & à peine il eut fait quelques pas, qu'il apperçut ſa fugitive. Abbatue par la fatigue & par la chaleur, Lilla s'étoit endormie. Serpille s'approche doucement dans la crainte de l'éveiller, ou de lui faire peur, met ſa pannetiere & ſa jatte d'eau ſous l'herbe fraiche, ſe couche à côté de Lilla, & s'occupe à la contempler. Elle avoit le ſein un peu découvert, & le doux mouvement de ſa gorge, auſſi blanche, auſſi ferme que l'albâtre, amuſe agréablement ſes regards. Trois fois il eſt tenté d'y porter la bouche, trois fois il ſe retient pour ne pas troubler ſon ſommeil. La douceur du repos repandoit ſur ſon viſage une ſérénité qui lui donnoit des agrémens infinis. Sa bouche, telle qu'un bouton de roſe qui s'épanouit à la fraicheur du matin, étoit vermeille, humide, entr'ouverte : le zéphir en ſortoit plus pur, plus ſuave encore qu'il n'y entroit. . . . .

Une Abeille attirée par du Thim ſauvage, mêlé parmi l'herbe touffue.

voltigeoit autour de Lilla, & ſembloit en bourdonnant la menacer de ſon aiguillon. Serpille l'écarte avec la main ; mais l'Abeille opiniâtre, acharnée revenoit ſans ceſſe à Lilla. » Eh quoi, » petit ſerpent aîlé, murmuroit doucement Serpille qui craignoit ſon aiguillon pour elle, » voudrois-tu bleſ» ſer ce beau ſein ? Tu prends ma » Lilla pour une fleur ? Ah ! c'eſt la » plus belle des fleurs. C'eſt un lys, » mais qui ne doit point rougir de » tes cruelles morſures : c'eſt une roſe, » mais dont le miel n'eſt reſervé que » pour moi «. Impatient de ne pouvoir ſe délivrer de l'Abeille, il fait un mouvement pour l'attraper : elle lui échape, & ce mouvement réveille Lilla. Un leger effroi diſſipe à l'inſtant toutes les traces du ſommeil. Raſſurée par la vûe de Serpille, elle ſe précipite dans ſes bras, & Serpille la couvre de baiſers. Le ſommeil avoit un peu rafraichi Lilla : mais bientôt la ſoif & la faim ſe réveillent, & ſe font vivement ſentir. Ainſi leur premier ſoin fut de prendre un repas ſimple, apprêté par le ſeul beſoin, le plus délicieux repas de leur vie. L'Amour, même en man-

geant, leur inſpiroit mille jeux. On choiſiſſoit, on ſe diſputoit les morceaux, pour avoir le plaiſir de ſe donner l'un à l'autre ceux qui paroiſſoient les meilleurs. Les morceaux qu'avoit touchés ſeulement la bouche ou la main de Lilla, étoient enviés par Serpille, & ceux que Serpille avoit pris étoient deſirés par Lilla. On s'embraſſoit enſuite, on combattoit de carreſſes : c'étoit à qui ſe donneroit les baiſers les plus tendres & les plus ſenſibles. Ceux de Serpille étoient plus ardens ; mais il convenoit que Lilla aſſaiſſonnoit les ſiens du plus pur nectar de l'Amour. Non loin de là des Tourterelles perchées ſur un arbre, ſe becquetoient amoureuſement. Ce doux ſpectacle attire leurs yeux : ils conſiderent avec attention tous les mouvemens de ces Tourterelles, & de nouveaux baiſers, dont ils ignoroient la douceur, ſont le premier fruit des leçons que leur donne ici la Nature. » Heureux Oiſeaux qui êtes nos maî» tres, s'écrie tout à coup Serpille, » apprenez-nous à goûter tout votre » bonheur ? Chere Lilla, continuoit-il, » tout ne reſpire que l'Amour.

» Depuis le Bufle au front menaçant » juſqu'à l'Inſecte le plus foible, tout » nous inſtruit de ſon pouvoir, & » nous invite à nous y ſoumettre. » Vois ces Mouches ...... Des Mou» ches en effet en volant reſſerroient » leurs chaînes, & tomboient entrai» nées par le plaiſir. « A l'inſtant, nouveau ſujet de ſurpriſe, & ſpectacle encore plus intéreſſant ! Les Oiſeaux de Vénus ayant changé de ſituation, la femelle étoit devenue une baſe mobile ſur laquelle ſon Amant élevé exhaloit le plaiſir en battant des aîles. Quel nouveau genre de délices éprouve ce couple fortuné, demandoit Serpille ? Auſſitôt ces Amans novices redoublant leurs carreſſes & ſe tenant embraſſez, eſſayent tous les moyens de s'unir auſſi étroitement que les Tourterelles. Mille jeux, mille erreurs les égarent : ils tournent ſans ceſſe autour d'un but qu'ils touchent & qui leur échape toujours. » Oui, diſoit » Serpille à Lilla, l'amour ſans doute a » d'autres douceurs & je les ſens d'a» vance, ſans pouvoir en démêler la » ſource. Tu fais paſſer dans mes veines » un feu qui s'accroît d'inſtant en inſ» tant & que toi ſeule peux éteindre. » Nous pourſuivons tous deux un bien » dont nous éprouvons l'avant goût, » mais qui ſe dérobe à notre ignoran» ce. « Enfin raſſaſiés de carreſſes & fatigués de tous les efforts qu'ils ont faits inutilement pour obtenir le dernier prix de l'Amour, ils ſe levent dans le deſſein de ſe délaſſer en ſe promenant. Serpille épuiſé par toutes les fatigues du jour & encore plus par les dernieres, retombe de laſſitude ſur le gazon. Lilla l'invite à ſe repoſer & à goûter quelques momens de ſommeil. Serpille a beaucoup de peine à s'y réſoudre. Peut-il fermer les yeux auprès de Lilla ? Il ne verra donc plus ce qu'il aime, ce qu'il ne peut ſe laſſer de voir?... Mais le ſommeil auſſi puiſſant que l'Amour, l'indomptable ſommeil vient l'enchaîner malgré lui : ſes yeux appéſantis ſe ferment, il s'endort. Lilla ſe met à côté de lui pour le contempler à ſon tour, & pour le garder. Elle ne peut plus détourner la vûe de deſſus ce charmant dormeur ; elle conſidere tous ſes traits, & elle eſt tentée à tout moment de lui baiſer la bouche ou les yeux. Une heure s'étoit déja

paſſée, une heure qui paroiſſoit un ſiécle à Lilla. Elle avoit envie de le réveiller, & puis elle ſe reprochoit comme une cruauté l'idée de troubler un ſi beau ſommeil. Que faire cependant toute ſeule ? L'ennui commence à la gagner. Dormira-t-elle pour abréger ſon ennui ? Qui gardera Serpille & elle-même ? Ces diverſes penſées l'agitoient, lorſqu'une Fauvette qui voltigeoit terre à terre avec quelque peine, vint en ſautillant paſſer à ſes pieds : elle étoit bleſſée à une aîle. La voir & l'aimer, ce fut pour Lilla la même choſe. Elle veut par pitié la prendre, & par pitié lui fait tout le mal qu'elle voudroit lui épargner. La Fauvette effrayée ſe ſauve, imprudente qui trouveroit ſon ſalut dans des mains tendres & ſecourables qui n'en veulent qu'à ſa liberté. Elle fait de nouveaux efforts pour fuir. Lilla s'obſtine à la pourſuite, & s'éloigne inſenſiblement de Serpille. Enfin de ſentier en ſentier, l'Oiſeau mene aſſez loin Lilla, & tombe ſans vie. Lilla ramaſſe la Fauvette, & prodigue à cet animal inſenſible les careſſes qu'elle lui reſervoit. Elle tenoit encore l'Oiſeau & donnoit

force regrets à sa perte, lorsqu'elle commence à s'appercevoir qu'elle s'est trop éloignée de Serpille. Pour le rejoindre, elle veut reprendre le chemin qu'elle a fait, & ne se reconnoit plus. Occupée à la poursuite de l'Oiseau, & distraite sur toutes les traces qui pouvoient lui faire remarquer sa route, elle n'en a plus la moindre idée, & s'égare de plus en plus en la cherchant. Elle se reproche son imprudence : elle appelle cent fois Serpille ; rien ne lui répond. Une profonde solitude, un sombre silence regnent autour d'elle & redoublent ses mortelles frayeurs. Que deviendra-t-elle, si elle ne peut retrouver Serpille ? Comment sans guide sortira-t-elle d'un bois épais dont elle ignore les routes ?

Pendant que Lilla est errante, Serpille éveillé la cherche des yeux, & ne la voyant point à côté de lui, se leve avec précipitation. Il appelle à son tour Lilla, court éperdu de tous côtés & commence une recherche inutile. » S'est-elle cachée, disoit-il, pour „ jouir un peu de mes allarmes ? Hé- „ las ! que vous êtes cruelle, chere „ Lilla, si vous me laissez plus long-

„ tems dans cette affreuse inquiétude ! „ Mais non, elle m'aime trop pour „ se faire un barbare plaisir de mes „ peines. O Dieux ! qui me l'a donc „ ravie ? Qu'est devenue Lilla ? Fu- „ neste sommeil ! Pourquoi n'ai-je pû „ te résister ? Ah ! si j'ai mérité de la „ perdre, pour m'être abandonné lâche- „ ment au repos que je me reproche, elle „ n'est point coupable de mon crime ; „ elle ne mérite pas du moins de tom- „ ber entre des mains ennemies . . . . En exprimant ainsi ses regrets, il parcouroit rapidement diverses routes. Il entre dans un hallier touffu, où son oreille est frappée de quelques accens humains. Partagé entre la frayeur & la joie, il croit avoir retrouvé Lilla : mais il craint qu'elle ne soit la proie de quelque animal, ou la victime d'un brutal habitant des bois. Il approche, il distingue une voix de femme : il entend des mots sans suite, un tendre murmure étouffé de tems en tems par de profonds soupirs. Il écarte quelques branches d'arbres, & perce jusqu'à l'endroit d'où partent ces sons. Il démêle alors plus distinctement des accens que n'arrache

point la douleur, & des expressions de tendresse qui se mêlent au doux bruit des baisers. Il croit de plus en plus que c'est Lilla, & la trompeuse jalousie lui représente jusqu'au son de sa voix. Serpille avance encore, pénétre, & parvient à découvrir les Acteurs d'une scene aussi nouvelle pour lui que curieuse & attrayante. Il voit une Bergere & un Bucheron unis plus intimement l'un à l'autre, que la vigne ne l'est à l'Ormeau : il observe tout d'un œil attentif ; il ne peut se rassasier d'un spectacle qu'il regarde avec le plus vif intérêt, sans en comprendre tous les mysteres. » Que fait il, disoit Serpille en lui-même ? „ Veut-il donc „ égorger cette fille ? . . . Mais je n'en- „ tends que des soupirs amoureux : elle- „ même l'enchaine avec ses bras, le ser- „ re, l'accable de carresses . . . . Les deux Amans, contens l'un de l'autre, se levent, & sortent du hallier : Serpille caché derriere un arbre les suit curieusement de l'œil. Il remarque que la Bergère est toute rouge encore, & le jeune Bucheron un peu pâle. Ses réflexions sur cette aventure sont courtes, mais lumineuses & solides. O, s'il pouvoit retrouver Lilla ! Que cette heureuse découverte

a fait faire de progrès à son amour !

. . . .

. . . . Plein de regrets & de désirs, Serpille revient sur ses pas, refait tout le chemin qu'il a fait & après avoir encore erré quelque tems, il apperçoit dans une allée sombre sa chere Lilla par derriere, Lilla qui en le cherchant s'éloignoit de lui. Il vole & s'élance vers elle. Qui pourroit représenter la joye, les transports, & toutes les tendres circonstances de cette agréable rencontre ? Ces Amans ne perdent point le tems à se plaindre, à se reprocher leur séparation. Des baisers longs & multipliés, des carresses vives & sans nombre, sont tout l'éclaircissement qui se fait entre eux. On a trop de choses à se dire, pour pouvoir en exprimer la moindre partie.

Mais un tems fort considérable passé dans ces mutuelles recherches, avoit consumé le reste du jour. Les derniers rayons du Soleil n'éclairoient plus que foiblement l'extrémité de l'horison. Déjà les ombres agrandies & noires, se confondoient avec la nuit qui s'avançoit d'un pas rapide. On ne sçavoit dans quel

endroit du Bois on étoit alors : comment retourner à la maison paternelle ? On risquoit de s'égarer à chaque pas, & qui leur enseigneroit le chemin ? D'ailleurs, en supposant qu'ils pussent sortir du bois, quels dangers ne couroient-ils point à marcher la nuit dans les champs ? Il y avoit à peine assez de jour, pour tâcher de retrouver au plus vite l'endroit où ils avoient laissé le reste de leurs provisions, & cet objet devenoit alors le plus intéressant pour eux. Quel parti prendre dans ces circonstances ? On va d'abord aux provisions : on s'afflige ensuite, on pleure, on raisonne. Pendant les délibérations, la Lune se leve ; mais sa clarté ne sert encore qu'à leur montrer les ombres du bois, & à multiplier leurs frayeurs. Tous les arbres deviennent pour eux ou des animaux ou des hommes. Chaque buisson prend successivement à leurs yeux de nouvelles figures qui transissent Lilla d'effroi. Ce sombre azur si propre aux rêveries des Poëtes, ces ombres épaisses interrompues ou coupées par de grandes masses de lumiere épouvantent de plus en plus ses regards. Il faut donc enfin se résoudre à passer la nuit dans le bois : elle est si

courte dans cette saison. Mais d'autres frayeurs surviennent encore : outre les animaux dévorans, on craint les Serpens & les autres bêtes venimeuses. Serpille rassuré par la joie secrete qu'il a de posséder ce qu'il aime dans un asile où rien ne peut troubler son bonheur, choisit entre deux arbres épais & serrés un espace étroit, mais commode, pour s'y loger avec Lilla. L'Amour le rend ingénieux & hardi : il coupe de la feuillée qu'il répand sur l'herbe tendre, il en forme un lit, se barricade avec des branches, & fabrique un nid aux Amours. Le couple retiré dans sa cabane, on mange les provisions qui restoient : on se couche ensuite, on se tapit le plus près qu'on peut l'un de l'autre, on se serre encore pour se rassurer . . . . Bien-tôt toute la terre est oubliée. Adieu crainte, frayeur & terreur panique. L'Amour secoue trois fois sur eux son flambeau : leur sentiment s'éteint dans les délices, & le suc des plus doux pavots de Morphée coule dans leurs yeux.

Le lendemain au point du jour le chant de mille oiseaux les réveille, & l'Amour s'éveille avec eux. Après un

million de caresses, le Soleil vient ramener les inquiétudes. « Que dira-» t-on dans la maison de mon pere ? » Que peuvent dire nos parens ? Com-» ment oseront-ils se montrer ? Que » d'allarmes & de chagrin chez eux ! » Dès la veille en effet on cherchoit de tous côtés Serpille & Lilla : on ne les avoit point trouvés, parce qu'il falloit les chercher ensemble. Serpille plus assuré que Lilla de l'indulgence de sa mere, la prend tremblante par le bras & se met en marche. Ils se retrouvent au bord du bois dont ils se croyoient bien éloignés, & ils profitent de la fraicheur, pour traverser la campagne. Serpille mene Lilla chez lui, & la présente à sa mere qu'il trouve éplorée. Il lui conte son aventure, comment ils se sont rencontrés, & leur égarement dans le bois. L'embarras & les charmes de Lilla en font plus comprendre à la mere de Serpille, qu'on ne vouloit lui en apprendre : elle devine ce que la discrétion de son fils supprimoit sagement de son histoire, & les entrailles maternelles sont secrettement ébranlées par une douce joie. Déja dans son cœur elle lui pardonne toutes les inquiétudes & toute la douleur que lui

a causé son absence. Quelle faute n'excuseroit pas une figure aussi touchante que celle qu'elle considere ? (car elle ne levoit les yeux de dessus son fils, que pour les reporter sur Lilla). Serpille avoue enfin à sa mere toute la tendresse qu'il a pour cette fille, & la lui demande pour femme. Leur union la garantira pour jamais des chagrins qu'il vient de lui causer ; la chaîne la plus sûre pour l'attacher toute sa vie à la maison paternelle, est la possession de Lilla. La mere qui déja commence elle-même à sentir beaucoup d'inclination pour elle, touchée des raisons de son fils, les fait aisément goûter à son pere, & se détermine à partir, pour la demander à ses parens. Les parens de Lilla qui pleuroient leur fille, charmés de la retrouver dans de si bonnes mains, l'accordent sans peine à son Amant. Ils sont unis dès le même jour, & quoique l'Amour seul eût fait cette agréable union ; quoique l'intérêt n'eût point été consulté dans une affaire où la destinée de Serpille devoit être reglée par la fortune, ils firent le bonheur l'un de l'autre ; ils furent amans presqu'aussi longtems qu'époux.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

PORTUGAL.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 20 Juin 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL
ÉTRANGER.

JUILLET 1757.

Humani nihil hic alienum. Terent.



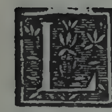
A PARIS,
Chez Michel Lambert, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ITALIE.



LA Poesie, Fille aînée de l'Imagination, production du Génie presque spontanée, & dont la naissance a précédé toute culture, a fait les délices & l'amusement de tous les Peuples polis. On en a même vû des traces chez ceux qui n'ont pas seulement l'idée des moindres facultés de l'esprit: les Lappons, les Algonquins, les Hurons ont une espece de Poësie, & l'on en trouvera partout où l'imagination transpire. Mais osons le dire, il n'est point de Peuples à

qui la Poësie paroisse aussi familiere, & en quelque sorte aussi naturelle qu'aux Arabes & aux Italiens; soit que leurs Langues (les plus souples & les plus énergiques de toutes) ayent la propriété de peindre & de colorer l'expression, soit que le climat contribue à former des têtes Poëtiques. Ils semblent moissonner en plein champ les fleurs du Parnasse, tandis que les autres Peuples (dont la langue ou plus austere, ou plus bornée ne sert pas si bien l'imagination), ne font que glaner. Les Poëtes Arabes sont sans nombre, ou plutôt chez eux tout est Poëte. Quant à l'Italie qui fait ici notre objet, on connoit sa fertilité en ce genre.

Le Chanoine Crescimbeni, célébre Ecrivain qui étoit à la tête de l'Académie des Arcades, a fait l'Histoire de la Poësie Italienne en 6 Volumes *in-4°.* & en la lisant on est étonné de l'immense quantité de Poëtes dont il a ramassé les notices. C'est d'après ce vaste fond de Bibliographie, que dans le *Journal de Juillet* 1755. on avoit commencé à donner un abrégé historique

de la vie & du caractere des principaux Poëtes de la Langue Toscane; mais entraîné par d'autres matieres, on n'a pas été plus loin. Des Amateurs de la Poësie Italienne ont désiré que l'on continuât ces Notices qui ont paru ne pas déplaire: ainsi nous allons en reprendre la suite, & nous débuterons par un Poëte qui ne doit gueres être moins cher à la France qu'à l'Italie.

FRANÇOIS PETRARQUE.
1345.

Il suffit, ce semble, de nommer *Petrarque*, pour rappeller à la fois l'idée d'un Restaurateur des Lettres, & du Pere de la bonne Poësie. Il naquit à Arezzo dans le Florentin le 20 Juillet 1304. & sa vie fut très-agitée tant par ses travaux continuels, que par la constante passion qu'il eut pour *Laure de Sade*, même après la mort de cette aimable Provençale, qui finit ses jours à l'âge de vingt-quatre ans. L'habileté de Petrarque dans les affaires, le fit aimer & rechercher du Cardinal *Jean Colonne*, du Pape *Jean* XXII;

des Seigneurs *de Corregio*, & de *Jacques de Carrara*, Seigneur de Padoue : ils l'employerent dans les affaires les plus importantes, & l'honorerent de Dignités & de Charges. La multiplicité de ses connoissances le fit regarder comme le premier génie de son siécle, dont il dissipa la barbarie, en rétablissant les Lettres & l'Art d'écrire Les nombreux Ouvrages Latins & Toscans, en Prose & en vers, qu'il a laissés (1), prouvent sa fécondité singuliere & son application au travail. Il cultiva particulierement la Poësie, & fit revivre la Poësie Latine : c'est pourquoi il fut couronné dans le Capitole de Rome. La Poësie Toscane lui est redevable de cette perfection qui l'a mise au point de ne plus envier les graces de la Poësie Latine, ni celles de la Grecque (2). Ses Vers qui l'ont immortalisé, semblent acquérir en vieillissant plus de vigueur : plus ils sont lûs & admirés, plus on les trouve dignes d'admiration & d'être lûs. Petrarque sçut unir la

(1) Il y a dix-huit Volumes de ses Œuvres.

(2) Emphase Patriotique que les Lecteurs éclairés réduiront à son juste taux.

décence & l'honnêteté à la délicate galanterie, talent que n'ont pas la plûpart des Poëtes, qui ne sçavent point parler d'Amour, sans allarmer la pudeur.

La grande réputation du nôtre ne l'a point mis cependant à l'abri de la critique. *Jerôme Musio* dans son Ouvrage intitulé, *les Batailles*, censure bien des choses dans *Petrarque*; & *Alexandre Tassoni* qui a recueilli les passages critiqués par *Musio*, a fait imprimer cette critique à la fin de ses Considérations sur ce Poëte. *Castelvetro* ne l'a pas non plus épargné dans sa Poëtique. L'Académie des *Filergiti* de Forli avoit établi un Exercice Littéraire, dont l'objet étoit de censurer & de défendre *Petrarque* : il y a un Volume de ces Exercices imprimé en 1699. Le Sçavant *Muratori* a aussi critiqué plusieurs choses dans *Petrarque*, & sa censure se trouve dans le second Volume de son Traité sur la Poësie Italienne, imprimé à Modene en 1706. Mais les Défenseurs de notre Poëte n'ont pas manqué de répondre à tous ces Critiques. Outre ceux qu'on vient d'in-

diquer, *Nicolas Villani*, *Lelio Leli*, *le Cantile*, *le Quatromani*, & *Frédéric Mennini*, ont trouvé bien des choses à dire sur quelques morceaux de ce Poëte. Enfin *Petrarque* censura lui-même le Sonnet qui commence, *Quella che'l giovenil mio core auvinse*, &, selon le *Dolce* (1), substitua cet autre, *L'ardente nodo, ond' io fui d'ora in ora.* Quelques-uns ont prétendu que les *Triomphes de l'Amour* n'étoient pas de notre Poëte ; mais *le Tasse*, dans ses Lettres Poëtiques, prouve que *Petrarque* les a faits, lorsqu'il étoit un peu avancé en âge, & il ajoûte à sa décharge, que la Poësie narrative n'exige pas le même agrément de stile, que la Poësie Lyrique.

Il s'éleva une contestation aussi sçavante que polie entre *Menage* & *Chapelain*, au sujet de l'interprétation du troisiéme vers du Sonnet qui commence, *Rapido fiume, che d'alpestra venai*, &c. Elle fut décidée par l'Académie *della Crusca*, de la maniere qu'on le voit dans le *Menagiana*.

(1) *Nel Dialogo de colori Venise* 1565.

Petrarque mourut le 18 Juillet 1374. à Arqua dans le Territoire de Padoue. Pour échantillon de sa Poësie, Crescimbeni rapporte ce morceau :

LEVOMMI il mio pensiero in parte, ov'era
Quella, ch'io cerco, e non ritrovo in terra;
Ivi fra lor, che l terzo cerchio serra,
La rividi più bella, e meno altera.
Per man mi prese, e disse : in questa Sfera
Sarà ancor meco se'l desir non erra.
I'son colei, che ti diè tanta guerra,
E compie' mia giornata innanzi sera.
Mio ben non cape intelletto umano;
Te solo aspetto, e quel, che tanto amasti,
E là giuso e rimaso, il mio bel velo.
Deh! perche tacque, & allargò la mano'.
Ch'al suon de' detti sì pietosi, e casti
Poco mancò, ch'io non rimasi in cielo.

„ MON imagination m'emporta dans „ le lieu où réside la Belle que je cherche, sans pouvoir la retrouver sur la „ terre : je la revis plus belle & moins „ fiere, parmi les Habitans du troisiéme Ciel. Là me prenant par la

„ main, elle me dit : si mes désirs ne „ sont pas vains, vous serez un jour „ avec moi dans cette sphére. Je suis „ celle qui vous causa tant de maux, „ & dont la courte journée a été ter- „ minée avant la nuit. L'esprit hu- „ main ne sçauroit comprendre le bon- „ heur dont je jouis ; je n'attends que „ vous : ce que vous avez tant aimé, „ mon Voile est resté là-bas.... Eh bien ! „ que signifie ce silence ? ajouta-t-elle „ en avançant la main. Au son de „ paroles si tendres & si chastes, peu „ s'en est fallu que je ne sois resté „ dans le Ciel ».

Dans l'édition des Poësies de *Petrarque*, faite à Padoue par *Joseph Camino* en 1722. *in*-8°, on trouve un Catalogue des meilleures Editions antérieures, disposé par ordre Chronologique, & enrichi d'observations. La premiere est celle d'*Alde Romain*, faite à Venise en 1501, sur le manuscrit même de *Petrarque*, que possédoit le *Bembe*, Noble Vénitien. *Alde* en fit consécutivement deux autres Editions, l'une en 1514, estimée la meilleure & la plus correcte par *Castel-*

vetro & par *Musio*; l'autre en 1521, aussi bonne que la précédente. L'Edition faite par *Plinio Pietrasanta* en 1554, à Venise *in*-8, est encore fort exacte, & elle contient de plus l'explication des mots difficiles. Celle de 1586, par *George Angelieri*, contient, outre plusieurs notes du *Bembe*, la vie de *Petrarque*, l'origine de *Laure*, avec plusieurs Epitaphes faites pour elle, le Couronnement de notre Poëte, & son Testament. L'Edition de Lyon de 1574, qui a été corrigée par *Alphonse Cambi Importuni*, est très-bonne, & l'Académie *della Crusca* s'en servoit.

Enfin les Poësies de *Petrarque* ont été réimprimées à Modene en 1711 par *Barthelemi Soliani in*-4°. sous ce titre : *Les Poësies de François Petrarque, collationnées avec le Manuscrit de la Bibliotheque de la Maison d'Est, & avec les Fragmens de l'Original de ce Poëte. On y a joint les Considérations d'Alexandre Tassoni, revues & augmentées, les Notes de Jerôme Musio, & les Observations de Muratori, Bibliothécaire du Duc de Mo-*

dene (1). Cette belle édition est due aux soins du Sçavant Bibliothécaire qui l'a ornée de la vie du Poëte, écrite encore par lui.

A la fin de l'Introduction à la Langue Toscane de *Tullio Fausto*, qui est sans date & sans lieu d'impression, on trouve sous le nom de *Petrarque*, treize Sonnets, & la Chanson *Donna mi viene spesso nella mente*, &c. Mais si ces Piéces sont vraiment de lui, elles sont du nombre de celles qu'il a rejettees.

Il y a peu d'Auteurs Grecs ou Latins qui ayent eu autant de Commentateurs que *Petrarque*. Le Journal des Sçavans d'Italie, (*Tome* 2.) en donne un Catalogue nombreux.

On conserve dans la Bibliotheque du Vatican deux Exemplaires manuscrits des Œuvres Poëtiques de *Petrar-*

(2) *Le Rime de Francesco Petrarca risconrate co' i testi à penna della Libreria Estense e co' i frammenti dell' originale di esso Poëta. S'aggiungano le Considerazioni rivedute & ampliate d'Alessandro Tassoni, e le Annotazioni di Girolamo Musio, e le Osservazioni di Ludovico Antonio Muratori, Bibliotecario del Serenissimo Duca di Modena.*

que, l'un écrit de sa propre main (1) & l'autre de la main du *Bembe* (2). Il y en a deux autres dans la Bibliothéque de Florence, que l'Académie *della Crusca* préfere à ceux du Vatican, ainsi qu'on le voit par une Lettre de cette Académie, adressée à *Menage*.

Les Poësies de *Petrarque* ont été traduites en Espagnol, en François & en Latin. Les Sçavans d'Italie se sont exercés pendant long-tems à paraphraser, & à imiter les Pieces qui leur plaisoient le plus. On en a aussi travesti quelques morceaux en vers burlesques.

BUONACCORSO MONTEMAGNO. 1360.

Buonaccorso Montemagno, natif de Pistoie, & Citoyen de Florence, s'est distingué parmi les Imitateurs de *Petrarque*. Sa naissance étoit illustre, & Crescimbeni observe que les Journalistes d'*Italie* ont confondu les Seigneurs de *Montemagno* de Pistoie avec

(1) *Cod.* 3195.
(2) *Cod.* 3197.

ceux de Pise. *Bonaccorse* avoit fait beaucoup de vers, mais il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un petit nombre de Sonnets. Ses Poësies galantes sont remplies de traits de la Philosophie Platonicienne qu'il emploie à l'imitation de *Petrarque*. Heureux à rendre ses idées d'une maniere élégante & concise, il surpasse autant ses contemporains, qu'il est lui-même surpassé par l'Amant de Laure. Comme il y a deux Poëtes du nom de *Montemagno*, le vieux & le jeune, il est ici question du vieux, fils de *Jacques Buonaccorso de Montemagno*, & contemporain de *Petrarque*, au lieu que le jeune fleurissoit dans le quinziéme siécle ; & mourut en 1429. Le *Tassoni*, dans ses Considérations sur *Petrarque*, cite souvent le premier avec éloge. *Quatromani* prétend (1) que c'est le meilleur Poëte ancien après Petrarque. *Vincent Gravina* (2) dit de lui & de *Giusto Conti*, que ce sont deux Poëtes qui n'étendent pas autant leurs aîles, & qui ne volent pas

(1) *Dans ses Lettres, pag.* 156.
(2) *Rag. Poët. Lib.* 2, n°. 30.

si haut que Petrarque, parce qu'ils n'avoient pas un si grand fond de sçavoir, & qu'ils n'embrassent pas une si grande variété de passions ; mais qu'ils l'égalent à peu près dans le genre agréable & tendre. Voici un essai de sa Poësie :

ERANO i miei pensier ristretti al core
Davanti à quel che nostre colpe vede,
Per chieder col desio dolce mercéde
D'ogni antico mortal commesso errore.
Quando colei, che'n compania d'Amore
Sola scolpita in mezzo'l cor mi siede,
Apparue a gli occhi miei, che per lor fede
Degna mi parue di celeste onore.
Qui risonava allhor' un' umil pianto,
Qui la salute de' beati regni,
Qui risplendea mia matutina stella.
A lei mi volsi ; e se'l Maestro Santo
Si leggiadra la fece, hor non si sdegni,
Ch'io rimirassi allhor cosa si bella.

„ ELOIGNÉ de toute autre pensée, „ & recueilli en moi-même, je me „ tenois en présence de celui qui voit „ nos fautes, en le priant ardemment „ de me pardonner mes anciennes

„ erreurs, lorsque la beauté dont l'i- „ mage est gravée dans mon cœur avec „ les traits de l'amour, se présenta de- „ vant moi ; & parut à mes yeux „ digne d'être adorée. Il y eut alors „ chez moi un rude combat : d'un „ côté le soin de mon salut me pres- „ soit, & de l'autre, l'objet que j'aime „ brilloit comme l'étoile qui annonce „ le jour. Je me tournai vers elle, & „ je dis : *Que le Créateur qui lui a* „ *donné tant de charmes ne s'irrite pas,* „ *si je contemple un de ses plus parfaits* „ *Ouvrages* ».

Les Poësies de *Buonaccorso* furent imprimées d'abord à Rome avec quelques notes en 1559. Quelques Critiques ont soupçonné qu'elles n'étoient pas de lui ; mais les Journalistes de Venise (1) ont bien établi leur filiation. Il y en a une Edition de Venise de 1567, sans notes, avec *le Rime* du *Bembe*, de *la Casa*, & de *Guidiccioni*. Depuis elles ont été réimprimées séparément à Bologne en 1790.

(1) *Tome* 1, *ann.* 1710.

CINO RINUCCINI.

1590.

Cino Rinuccini, d'une Maison Noble de Florence, a fait des Poësies qui n'ont jamais été imprimées ; il est cependant un des meilleurs Auteurs de son tems, & ayant suivi les traces de *Petrarque*, ses vers sont agréables & coulants. Ils étoient manuscrits dans la Bibliothéque du Cardinal *Flavio Chigi*, & il n'y manque rien de ce qui est prescrit par *Petrarque* aux Poëtes Toscans. *Mario Equicola* (1) le met au nombre des bons Poëtes Anciens. On jugera de sa maniere par ce Sonnet :

CHI e costei amor che quando appare
L'aer se rasserena e fassi chiara ?
Et qual Donna con lei tenuta è cara,
Per le virtu che prendon nel suo andare.
Negli occhi vaghi alhor ti metti à stare
Nel cui lume Natura non fu avara
Signor si che da te & lei s'impara

(1) Dans son Traité de la Nature de l'Amour. *Liv.* 5.

Di non poter parlar, ma sospirare.
Perche se fusse Homer, Virgilio, Dante,
Ne miei pensier con lor versi sonori
Non porian mai ritrar la sua beltate
Peroche Dio da soi excelsi onori
La produsse qua giu nel mondo errante
Per mostrar cioche puo sua Deitate.

„ AMOUR, qui est cette Beauté, à „ la vue de laquelle les nuages se „ dissipent & le Ciel devient serain? „ Elle t'est chere, parce que les gra- „ ces président à tous ses mouvemens. „ Je te vois embusqué dans ses beaux „ yeux, chef-d'œuvre de la Nature. „ C'est d'elle & de toi qu'on apprend „ à ne pouvoir plus s'exprimer au- „ trement que par des soupirs. Quand „ j'aurois les sublimes talens d'*Homere*, „ de *Virgile*, ou du *Dante*, mon ima- „ gination, avec le secours de leurs „ Vers harmonieux, ne pourroit jamais „ peindre sa beauté : car Dieu en „ la comblant de ses dons, l'a mise „ dans ce monde passager, pour mon- „ trer un essai de son pouvoir Divin ».

FRANCO SACCHETTI.

1390.

Franco Sacchetti, d'une illustre Maison de Florence, mourut au commencement du quinziéme siécle. Sa Patrie connoissant son habileté, l'employa dans les affaires publiques, & le nomma Capitaine de la Romagne, ensuite Gouverneur de *Bibbiena* & de *S. Miniato*. Il fut si universellement estimé, qu'*Astorrè*, Seigneur de Faenza, le pria de venir prendre le Gouvernement de ses Etats. Il avoit écrit des Nouvelles en Langue Toscane avec une grace singuliere, & une grande pureté de langage; mais elles ne sont pas imprimées. Le Sonnet suivant fera connoître le goût de ses Poësies.

SACCHE eran l'herbe, gli arboscelli, e fiori,
E sparsi i dolci frutti di Parnaso,
E d'Elicona era rotto ogni vaso,
Che dava l'acqua à chi bramava onori.

E morti i Fiorentin coltivatori,
Su'l monte alcun non era piu rimaso,
Se non che socorrendo à questo caso,
Venisle à rinovar le piagge fuori.
E la mostraste chi con virtu visse,
Acciotche chiaschedun nobil ingegno,
Se vuol salir segua chi meglio scrisse.
Sotta quel l'aura antica verde e degna,
Che come vide voi par che fiorisse,
Per farui delle frondi adorno regno.

» LES plantes, les arbrisseaux, & » les fleurs du Parnasse étoient desse- » chés, & l'on ne trouvoit plus de ces » fruits dont la douceur est si séduisan- » te. Tous les canaux de l'Helicon » étoient brisés, & ne distribuoient » plus d'eau aux Poëtes alterés de » gloire. La Parque n'avoit pas épargné » les cultivateurs Florentins, & le mont » étoit désert & abandonné. Vous » êtes venu remédier à ce desordre, » & rétablir les choses dans leur pre- » mier état. Vous avez montré ce que » peut, avec le courage, le génie » qui, pour réussir, ne dédaigne pas » d'imiter ceux qui ont été nos maî-

» tres. L'antique Laurier du mont sa- » cré semble refleurir en votre pré- » sence, pour orner votre front de » ses feuilles immortelles ».

Quelques Poëmes de Sachetti ont été imprimés par les soins de *Corbinelli*, & *Gravina* en fait l'éloge (1). Il avoit fait des vers burlesques, & on l'a cru l'inventeur de ce genre au moins dans la langue Toscane.

GIUSTO DE CONTI.

Juste de Conti, Romain de la maison de *Valmontone* fut illustre par la naissance & par le sçavoir : c'est encore un imitateur de *Petrarque* dans la Poësie galante. Son Œuvre publiée sous le titre de *Bella Mano*, est très-estimée, & il est aussi le dernier bon Poëte qui ait survêcu à Petrarque. *Conti* mourut vers l'an 1452, & il est enterré dans l'Eglise de St. François de Rimini. Essai de sa Poësie.

QUANDO tal'hor condotto dal desio,
Con gli alti pensier miei trascorro in parte,

(1) *Raison de la Poësie*, l. 2.

Per iscolpir, se mai potesse, in carte
Quegli occhi, che fan foco nel cor mio;
Ritrovo altr' opera, che mortale: ond'io
Fra tante maraviglie ivi entro sparte
Perdo l'ardire, e la ragione, e l'arte,
Si che me stesso, & l'alte impresa oblio:
Ma poichè l'occhio del pensier s'abbaglia,
Sofrir non pon l'altezza dell' objetto;
La voglia, che sospinse l'intelletto
In mezzo al cor, com'ella puo, m'intaglia,
Cose leggiadre assai, ma non perfette.

„ LORS qu'emporté par le desir, je „ cherche dans mon esprit le moyen „ d'attacher, s'il est possible, au papier „ & de peindre les beaux yeux qui „ brûlent mon cœur, je trouve que „ c'est un ouvrage au dessus d'un mortel. „ A la vûe de tant de merveilles qui me „ frappent de toutes parts, le courage, la „ raison & l'art m'abandonnent, en sor„te que, ravi hors de moi-même, j'oublie „ mon dessein. Mon esprit étant ab„ batu par la grandeur du sujet, mon „ imagination qui est suspendue entre „ l'objet que je contemple & mon

„ cœur, se représente le mieux qu'elle „ peut des choses assez belles, mais „ non pas parfaites. „

Il y a eu deux éditions de *la Bella Mano* de *Conti*; l'une à Venise par *Bernardin de Vitale* en 1531; & l'autre à Paris par *Patisson* en 1595. Cette derniere édition est la meilleure, ayant été faite par les soins de *Jacques Corbinelli*, gentilhomme Florentin.

LAURENT DE MEDICIS.

LA Poësie Toscane qui sous Petrarque sembloit être parvenue à sa perfection, ne pouvant plus s'ameliorer, prit le train de toutes les choses du monde, & commença à décliner; en sorte que peu s'en fallût qu'elle ne retombât dans sa premiére barbarie; mais *Laurent de Medicis* vint fort à propos pour la soutenir. Il étoit fils de Pierre Cosme de *Medicis*, surnommé le *Pere de la Patrie*, & de Lucrece *Tornabuoni*, Dame ornée de toutes les vertus. *Laurent* devint un Cavalier accompli, & la fortune seconda bien la nature. Au milieu de la corrup-

tion du goût, qui prévaloit tous les jours, tout jeune encore il maintint la beauté du stile, la pureté du langage, la fécondité de la rime, & les vrais ornemens poëtiques. Il rappella les graces & les gentillesses de Petrarque; il chanta très agréablement l'amour chaste, & les Commentaires qu'il a faits sur ses propres compositions montrent de quelle maniere il convient de traiter les amours en vers, & de philosopher en rimant. On a de lui, outre ses Poësies galantes, quelques Poësies spirituelles. Crescembeni a choisi le morceau suivant, pour caractériser cet illustre Poëte.

IL cor mio lasso in mezo a l'angoscioso
Petto i vaghi pensier convoca, & tira
Tutti a se intorno, & pria forte sospira,
Poi dice con parlar dolce, e pietoso:
Se ben ciascun di voi è amoroso,
Pur v' hà creati, chi vi parla, e mira.
Deh! perche dunque eterna guerra, e dire
Mi fate senza darmi alcun riposo?
Risponde un d'essi; com'al nuovo sole,
Fan de fior varii l'api una dolcezza,

Quando de Flora il bel regno apparisce;
Cosi noi detti sguardi, & le parole
Faciam de' modi, e della sua belleza,
Un certo dolce-amar, che ti nodrisce.

» MON cœur abbatu & accablé con» voque le conseil de ses pensées, les » rassemble toutes en soi, & après un » profond soupir, il leur adresse ces » paroles tendres & touchantes: si quel» qu'une d'entre vous est disposée à l'a» mour, celui qui vous parle & qui » vous observe, vous a crées. Pourquoi » donc me tourmentez-vous si cruelle» ment, en me faisant la guerre sans » aucun relâche? Une entre les autres » lui répond: comme les Abeilles au » printems, lorsque Flore vient regner » dans les jardins, font de la variété » des fleurs un doux & agréable mets, „ ainsi des regards de ta Belle, de ses pa» roles, de ses manieres & de sa beau» té, nous composons une douce amer» tume, qui te nourrit ».

Apostolo Zeno possedoit un beau Manuscrit des Œuvres Poëtiques de Laurent de Medicis. Ce Prince étoit né le premier de Janvier 1448, & il mourut

en 1492. Pour achever son éloge, il suffit de dire qu'il fut le pere de Leon X, dont le Pontificat est l'époque du bel âge des lettres en Italie.

MATTEO MARIA BOIARDO.

1471.

LE *Boyardo*, né à Reggio, ville de la Lombardie, dans ses Poësies Lyriques qui sont assez bonnes, essaya d'imiter *Petrarque*. Il se mêla aussi de l'Epique, & quoiqu'il y ait pas parfaitement réussi, son invention, sa facilité d'exprimer & de peindre les choses, principalement dans son *Roland Amoureux* lui ont fait un nom. Il fit aussi une Comédie *in Terza Rima* intitulée, *Timon le Misantrope*, & tirée de *Lucien*. *Le Cieco d'Adria* assure, que le *Boiard* avoit encore traduit Appulée & Herodote. *Bianchini* (1) dit de ce Poete & du *Pulci*, qu'ils ont été les restaurateurs de la Poësie rustique. Le Boyard fleurissoit vers l'an 1471, & ce fut dans ce

(1) *Trattato della Sat. Ital. p. 29. & 54.*

tems-là qu'il alla à Rome avec *Borzo d'Este*, qui prit le titre de Duc de *Ferrare*. On peut dire à sa gloire, que la corruption du gout qui étoit presque générale alors n'influa point sur ses compositions. Voici le morceau que Crescembeni rapporte.

Il canto de gli augei di fronda in fronda,
E l'odorato vento per li fiori,
E lo shiarir de' lucidi liquori,
Che rendon nostra vista più gioconda,
Son perche la natura, e'l ciel seconda
Costei, che vuol, che'l mondo s'innamori;
Cosi di dolce voce, e dolci odori
L'aria, la terra è gia ripiena, e l'onda.
Dovunque i passi move, è gira il viso,
Fiammegia un spirto si vivo d'amore,
Ch'avanti la stagione il caldo mena.
Al suo dolce guardare, al dolce riso
L'erba vien verde, è colorito il fiore,
E'l mar s'aqueta, e'l ciel si rasserena.

» LE chant des oiseaux qui volent » de branche en branche, l'air que les » fleurs ont parfumé, le transparent » des clairs ruisseaux, sont ce qui repand » dans la vie le plus d'agrémens, parce

» que la Nature & le Ciel obéissent à » celui qui veut que tout sente les im» pressions de l'Amour. Ainsi l'air, la » terre, & l'onde sont remplis de sons » agréables & de doux parfums. Par tout » où nous portons nos pas & nos yeux, » nous respirons un esprit d'amour si » vif, si brûlant, qu'il ramene la cha„ leur avant la saison. Aux ris & aux „ doux regards de l'amour, l'herbe re„ verdit, la fleur se colore, la Mer „ devient tranquille, & le Ciel serain „.

Les rimes du Boyard consistant en Sonnets & en Chansons, ont été imprimées à Reggio en 1449, & à Venise en 1501. Sa traduction d'Apulée a été imprimée deux fois à Venise in-8°; la premiére en 1518, & l'autre en 1519. Mais son *Orlando Innamorato* (Roland amoureux), est l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, quoiqu'il l'ait laissé imparfait; car il n'en a fait que le premier & le second livre, & neuf chants du troisiéme; le reste du troisiéme livre, le quatriéme, le cinquiéme & le sixiéme ont été composés par *Nicolo Degli Agostini*. La meilleure édition de ce Poëme a été faite à Venise en

1553 par *Comin D'atrino*, in-4°. Il y en a une autre aussi de Venise faite en 1576 par *Michel Bonnello*, mais elle n'est pas si correcte. Le *Berni* a refait les trois livres du Boyard, & il y a eu trois éditions de cet Ouvrage, la premiére à *Venise* in-4°. 1541. avec ce titre, *Orlando Innamorato novamente composto da M. Francesco Berni*; la seconde à *Milan* en 1542, & la troisiéme à Venise en 1545. *Merlin Coccaie*, c'est-à-dire, *Teofilo Folengo*, voulut, à l'envi du Boyard & de François Berni, faire un Roland amoureux; mais son Orlando n'a jamais été imprimé.

ANTONIO TIBALDEO

1480.

Antoine Tibaldeo, Médecin Ferrarois, fut le Pere du stile vitieux, appellé *Concettoso*. Il fleurissoit vers l'an 1480, tems où la Poësie Toscane étoit entiérement dégénérée, où l'emphase & les pointes d'esprit (*Concetti*) avoient pris la place du stile grave & poli de

Petrarque. Notre Médecin-Poete excella donc dans ce genre, jusqu'à ce que *Sannazare* & le *Bembe* commencerent à se faire un nom. Alors voyant que ces deux beaux genies le surpassoient dans la Poësie vulgaire, il se mit à faire des vers Latins, & il réussit beaucoup mieux. L'Empereur *Frederic III.* le fit couronner Poëte Laureat à *Ferrare* en 1469. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans à *Rome* en 1537. Essai de sa Poësie.

SPESSO il cor mesto, e gli occhi lite fanno:
Il cuor si duole, e dice che il lor lume
Son causa del suo mal; ma per costume,
Altrove gli occhi volgerse non sanno.
Il cuor, che crescer sente il grave affanno,
Di lagrime un corrente, e largo fiume,
A gli occhi drizza, accioche si consume
La visiva virtu, che gli fa danno.
E cosi il faretrato, e cieco iddio,
Che mosso ha fra lor lite, per disfarme,
Lieto ride fra se del danno mio.
Hor mai io non sò più di chi fidarme;
Come sperar salute mai poss' io,
Se i miei contro di me prendono l'arme.

„ MON cœur en proye à la tristesse, & mes yeux contestent ensemble. „ Le cœur se plaint que les yeux causent tout son mal; ceux-ci malheureusement ne peuvent point se corriger de leur habitude, & se tourner ailleurs. „ Le cœur qui sent son mal augmenter, fait déborder un torrent de larmes, & dirige leur cours vers les yeux, pour éteindre leur lumiere, source de ses peines. C'est ainsi que le Dieu aveugle, armé de son arc, a semé entre eux la dissension, pour me perdre, & il se rit de mon martire. „ A qui donc me fier desormais? Quel remede puis-je chercher à mes maux, puisqu'il se fait en moi une guerre intestine „ ?

Tibaldeo ne voulut jamais publier ses Poësies Toscanes, & un de ses parens les ayant fait imprimer à son insçu, il en fut très-mortifié; parce qu'il sçavoit bien qu'elles ne lui feroient pas tant d'honneur que ses vers Latins (1).

(1) *Lilio Greg. Giraldi de Poet. nost. temp. Dial.* 1.

GIROLAMO BENIVIENI.

1490.

Jerôme Benivieni, Florentin, se fit vers le même-tems une grande reputation. Ses compositions & son stile se ressentoient de la corruption du gout; mais il étoit très-versé dans la Philosophie Platonicienne: ainsi les sentimens & la doctrine suppléerent à la beauté & à l'agrément du stile. Il étoit lié d'amitié avec *Pic de la Mirandole*, qui commenta ses Rimes sur l'Amour Celeste. Il mourut à Florencee 1542, âgé de 79 ans & demi. Voici un morceau de ce Poëte.

POICHÉ *Amor di quell' occhi 'lume spento,*
Vide, onde'l sua valor prender solea,
Più volte indarno per ferirmi havea,
L'arco ripreso alle mie piaghe intento;
Ma van' era ogni stral debile, e lento,
Che dall impia sua corda al cor volgea.
Cosi severo in liberta vivea
Troppo del primo amor satio, è contento.

Lui disdegnoso, ah chi è suoi colpi crede
Shifar mal pensa, un più sald' arco scelse
Poiche tempo à ferir più accorto vide,
E d'una viva petra un lauro svelse;
Pai in mezz' al cor per forza'l pose; hor siede
Fra verde rami, e del mio amor si ride.

„ DEPUIS que l'amour vit s'éteindre l'éclat de ces beaux yeux, d'où il tiroit toute sa puissance, il tournoit souvent au tour de moi avec son arc pour me blesser. Mais tous les dards qu'il lançoit contre mon cœur se trouvoient trop foibles. Je vivois ainsi en liberté, content & comme rassassié de mon premier amour; mais hélas! qu'il est difficile d'éviter ses coups! Le cruel prit un arc plus sûr, & ayant épié le tems favorable à son dessein, il arracha d'entre les rochers une branche de laurier, & la planta malgré ma résistance au milieu de mon cœur: depuis ce tems il est niché dans ce verd feuillage, & il se rit de mon amour „.

Benivieni commenta lui-même les Poësies qu'il avoit composées sur la

Beauté Divine & ſur l'Amour, & les fit publier en 1500 à Florence par *Antonio Tubini*. Ses ouvrages, avec le Commentaire de Pic de la Mirande, ont été imprimés à Florence en 1519 in-8°., & réimprimés à Veniſe en 1522 ſous la même forme.

JACQUES SANNAZAR.

1501.

PENDANT tout le quinziéme ſiècle, la Poëſie Toſcane fut généralement groſſiere & barbare; mais le ſeiziéme en eſt l'âge d'or, par le grand nombre de beaux eſprits qui contribuerent à la perfectionner. L'Ordre des tems & du mérite nous fait donner la premiére place à *Sannazar*, plus connu parmi nous comme excellent Poete Latin, que comme Poete Toſcan. Il étoit fils de *Nicolas Sannazar*, & de *Maſella* de *Santomagno*. Sa famille, originaire de Pavie, étoit illuſtre, & il naquit à Salerne, dans le Royaume de Naples. Sa vénération pour les anciens Poetes étoit ſi gran-

de, qu'il célébroit tous les ans avec pompe le jour de la naiſſance de Virgile. Sa vie fut un jeu continuel de la fortune. Il ſe vit tantôt opulent, tantôt pauvre; un jour Courtiſan ou eſclave des Cours, & l'autre parfaitement libre. Il paſſoit du bruit des armées, à la ſolitude ſi chérie des Muſes, & la gloire accompagna partout ſon nom. Quoique la Poeſie Latine fît ſes principales délices, il ne négligea point la Poeſie Toſcane; & les vers qu'il compoſa dans cette langue à la louange d'*Armoſina Bonifacia*, ont rendu cette beauté Napolitaine auſſi célébre, que la fameuſe Laure l'a été par ceux de Petrarque. Sannazar s'attacha ſur tout à perfectionner dans la langue Toſcane la Poeſie Paſtorale. Au bout de deux ſiécles, ſon *Arcadie* ideale a été adoptée par la fameuſe Academie de ce nom, établie à *Rome*, & on y célébre tous les ans le jour de ſa naiſſance, qui fut le 28 Juillet 1458. Sannazar fit encore en cette langue des Elegies ſur la mort du Marquis de *Peſcara*, & ſur celle de Pierre *Leonio*, Philoſophe & Aſtrono-

me de la ville de Spolete. On lui reproche le défaut d'avoir marqué trop de mépris pour les autres hommes, & particuliérement pour les gens de Lettres: ſon Arcadie a auſſi eſſuyé quelques critiques. Il mourut à Naples en 1530, ou ſelon quelques-uns en 1532, & il fut enterré près du tombeau de *Virgile*. Creſcimbeni ne nous dit point pourquoi dans toutes les Editions de ſes Poeſies Latines, Jacques Sannazar eſt appellé *Actius Syncerus*. Il nous donne les vers ſuivans, pour un eſſai de ſa Poeſie Toſcane.

MENTR' a mirar voſtr' occhi intento io ſono,
Madonna, ogni dolor da me ſi parte;
E ſento amor nel' alma à parte,
Gioir ſi, ch'ogni offeſa io gli perdono.
Ma poiché'l caro, è gratioſo dono,
Togliendo à me volgete ad altra parte;
Per viver mi biſogna uſar noy' arte,
E col mio cor dipoi penſo, è cagiono.
Onde la mente innamorata, e vaga,
Seguendo in ſogno l'aria del bel viſo,
Convien che infin' al ciel ſi levi, ed erga:

Coſi ſi gode del ſuo ben preſaga
In terra il di, la notte in paradiſo.
Tanta forza ha il penſier, che in ella alberga.

„ PENDANT que je contemple „ vos beaux yeux, Madame, toute „ penſée triſte s'éloigne de mon eſprit: „ mon ame eſt alors ſi remplie d'a- „ mour, que j'oublie tous les maux „ que vous me cauſez. Mais quand „ vous détournez ces aſtres brillants, „ pour éclairer quelque lieu où je ne „ ſuis pas, j'ai beſoin alors, pour pro- „ longer ma vie, d'avoir recours à „ l'artifice. Je penſe à vous, & je „ m'entretiens de vous intérieurement. „ Mon ame paſſionnée pourſuivant en „ ſonge votre image, s'éleve au-delà „ des airs & même juſqu'aux Cieux. „ Ainſi le jour, elle jouit de l'objet de ſa „ félicité ſur la terre, & la nuit dans le „ Ciel. Telle eſt la force & l'activité de „ la penſée qui réſide en elle „.

Sannazar diviſa ſes Poeſies Toſcanes en deux livres, auxquels on en a joint un troiſiéme, dont aucune piéce

n'est de lui ; ce qu'il est aisé de justifier par le stile qui est fort différent du sien.

Bernard Junte publia les Rimes de Sannazar à Florence en 1532. & son *Arcadie* fut imprimée à Naples en 1504. Il s'en fit aussi une édition à Venise par *Comino Gallina* en 1616. avec des notes de *Thomas Porcacchi. Giolitore* imprima à Venise en 1560 l'*Arcadie* & les Rimes ensemble, édition correcte & revue par le *Dolce*. Mais la meilleure édition des ouvrages Toscans de ce Poete, est celle de *Joseph Comino*, qui se fit à Padoue en 1723 in-4°. On trouve dans cette édition l'*Arcadie* d'après l'original, avec les notes de *Porcacchi*, & de quelques autres. Les Poesies sont augmentées de plusieurs pièces, tirées de divers manuscrits, & on y a joint les Lettres & la Vie de Sannazar, avec un Catalogue Chronologique des principales éditions de ses Ouvrages. *Comino* est le même qui publia ses Poesies Latines à Padoue en 1719.

Le Bembe.

1501.

Pierre, fils de *Bernard Bembo*, Noble Vénitien, naquit à Venise le 20 Mai 1470. Il hérita de l'esprit & de toutes les belles qualités de son pere, & il commença à se faire connoître premierement à la Cour d'Alfonse Duc de Ferrare, & ensuite à Rome sous les Pontifes Jules II & Leon X. Ce dernier Pape le fit Secrétaire des Brefs Apostoliques ; puis l'éleva à l'Evêché de Gubbio, & ensuite à celui de Bergame. Enfin Paul III lui donna le Chapeau de Cardinal. Le fameux *Constantin Lascaris* lui apprit la Langue Grecque. Il cultiva la Poësie Latine ; mais il eut de la prédilection pour la Poësie Toscane, dont il bannit entierement la grossiereté & la barbarie. On ne peut lui reprocher, en qualité de Poëte, que de s'être trop attaché à l'imitation de *Petrarque*, avec lequel il sembloit vouloir s'identifier. Il mourut le 18 Janvier 1547. Voici un essai de sa Muse.

Da quei bei crin, che tanto più sempre
amo,
Quanto maggior mio mal nasce da loro,
Sciolto era il nodo, che del bel tesoro
M'asconde quel, ch'io veder temo, e
bramo;
E'l cor, che'n darno hor lasso a me richiamo,
Volò subitamente in quel dolce oro,
E se, come augellin tra verde alloro,
Ch'a suo diletto và di ramo in ramo;
Quand' ecco due man belle oltre misura,
Raccogliendo le trecce al collo sparse,
Strinservi dentro lui, che v'era involto.
Gridai ben' io : ma le voci fè scarse
Il sangue, che gelò per la paura;
Intanto il cor mi fu legato, e tolto.

„ Cette belle Chevelure que j'aime „ de plus en plus, malgré les maux „ qu'elle me cause, étoit déployée ; on „ en avoit délié le nœud, ce nœud „ qui couvrant ce charmant Trésor, „ me cache ce que je crains de voir, „ en même tems que je le désire. „ Mon cœur agité, que j'avois rap- „ pellé à moi, prit soudain son vol,

„ pour s'élancer dans ces tresses d'or, „ semblable à un petit oiseau qui se „ plaît à sautiller de branche en bran- „ che parmi le verd feuillage. Alors „ tout-à-coup deux mains d'une beauté „ extrême réunirent ces cheveux épars „ sur le col, & serrerent mon pau- „ vre cœur qui s'y trouvoit envelop- „ pé. J'élevai des cris, mais mon sang „ glacé par la peur, étouffa ma voix. „ C'est ainsi qu'on ravit mon cœur, & „ qu'on le retint enchaîné ».

Les Poësies Toscanes du Bembe furent imprimées à Rome en 1548. *in-4°.* par les soins d'*Annibal Caro*, qui les dédia au Cardinal *Farnese*. Mais la meilleure édition est celle de 1561, faite sous les yeux de *Thomas Porcacchi*, avec la vie du Cardinal. *Hertzhauser*, Libraire à Venise, en a fait une autre très-belle en 1730.

Louis Arioste.

1501.

L'*Arioste*, d'une Famille considérable de Ferrare, fils de *Nicolas Arioste*

& de *Daria Malequeci*, vint au monde en 1473. Dès sa tendre enfance, il montra beaucoup de goût pour les Lettres, & passa fort jeune à Rome, où il acquit une grande réputation, mais rien de plus; c'est pourquoi il retourna dans sa Patrie, & resta toute sa vie à la Cour du Duc de Ferrare, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ses emplois ne l'empêcherent point de se livrer à la Poësie Toscane qu'il enrichit de la Satire, de l'Elégie, & de l'Epopée. Son *Orlando Furioso*, (Roland Furieux) lui fit donner le nom de *Divin*, comme à Homere. Ses Comédies sont aussi fort estimées. Elles sont au nombre de quatre, sçavoir: *la Cassaria, la Lena, i Suppositi, il Mago*; la *Scolastica* est restée imparfaite par sa mort qui arriva le 6 Juin 1534.

Roland Furieux a été traduit en Espagnol par *Jerôme Urrea*, & cette traduction fut imprimée à Venise par *Domenico Farri* en 1575. On conserve à Caen en Normandie, une traduction Latine manuscrite du même Poëme, faite par *Jacques Savari* (1).

(1) C'est l'Auteur d'un Poëme sur la Chasse

Magagno a mis en vers burlesques & en langue rustique de Padoue le premier chant de l'*Orlando*, & il a été imprimé en 1558. *Vincent Dartona*, ou selon quelques-uns, *Paul Foliette*, a mis ce premier chant en langage Génois. On l'a traduit aussi en langage Vénitien & en Bergamasque.

La plûpart des éditions des Satires de l'*Arioste* ne sont pas fidéles: on ne peut donc recommander que celle de 1534, *in*-8°; celle qui se trouve dans le Recueil de Satires fait par *François Sansovin*, & imprimé à *Venise in*-8°, & celle qui a été publiée parmi les Satires de cinq Poëtes illustres, imprimées à Venise par *Valvassori* en 1565. La petite Piéce qui suit est l'essai que Crescimbeni nous donne de la Poësie de l'*Arioste*.

NEL mio pensier, che così veggio audace,
Timor freddo, com'angue, il cor m'assale;

intitulé, *Leges Dianæ*, qui mériteroit bien une réimpression. La vieille traduction de l'Arioste de *Gabriel Chappuys* que Crescimbeni a connue, ne doit plus être citée, depuis celle qu'a donnée M. *Mirabaud*, ancien Sécretaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Di lino, e cera egli s'ha fatto l'ale,
Dispote a liquefarci ad ogni face.
E quelle del desir fatto seguace
Spiega per l'aria, e temeraria sale,
E duolmi, ch'a ragion poco ne cale,
Che dovria obstarli, e se'l comporta, e tace.
Per gran vaghezza d'un celeste lume
Temo non poggi sì, ch'arrivi in loco,
Dove si accenda, e torni senza piume.
Sanenno, oime le mie lagrime poco
Per soccorergli poi, quando nè fiume,
Nè tutto il mar potrà smorzar quel foco.

» QUAND je réflechis sur l'audace de
» mon imagination témeraire, une ter-
» reur froide comme un Serpent, se
» glisse dans mon cœur. Elle s'est faite
» des aîles de lin & de cire; qu'un
» peu de chaleur peut aisément dé-
» tacher: sans autre guide que le dé-
» sir, elle les déploye dans les airs &
» s'élance hardiment. Ce qui augmente
» mon chagrin, c'est que la raison
» qui devroit lui servir de frein, ne
» s'oppose pas à son entreprise, &
» s'embarrasse peu de ce qu'elle fait.
» Je crains que dans son vol elle ne

» s'éléve si haut, que le feu du Ciel
» ne l'enflamme, & qu'elle ne revienne
» à moi sans ses plumes. Mes larmes
» hélas! lui seroient d'un foible se-
» cours, puisque toute l'eau des Fleu-
» ves & de la Mer ne pourroit pas
» éteindre ce feu ».

La premiere Edition de *Roland Furieux*, est celle de 1515, faite sous les yeux de l'Auteur. Il y en a aussi une Edition *in-fol.* faite à Venise en 1729, & c'est la plus ample de toutes (1).

La Vie de l'*Arioste* a été écrite par *Simon Fornari*, par le *Pigna*, & par *Jacques Garofolo*.

BALTHAZAR CASTIGLIONE.

1501.

Castillon, Comte de *Nuvolara*, vint au monde à Casatico dans le Mantouan le 6 Décembre 1478. Son pere s'appelloit *Christophe Castiglione*, & sa mere *Aluigia Gonzaga*. Dans sa jeunesse il

(1) *Prault* le Pere en a donné une jolie édition *in*-12. en 17.....

ſe mit au ſervice du Duc de Milan, & il paſſa enſuite à celui du Duc d'Urbin. Celui-ci l'envoya Ambaſſadeur auprès de Henri VIII, Roi d'Angleterre qui lui donna l'Ordre de la Jarretiere. Il épouſa une femme noble, belle, ſage, & ſçavante, de laquelle il eut une nombreuſe famille : ce fut *Hippolite Torella*. Il ſervit dans les Armées du Pape, qui récompenſa ſes ſervices, en lui donnant le Comté & Château de Nuvolara. Devenu veuf, il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & Clément VII l'envoya Nonce à Charles-Quint, qui lui obtint l'Evêché d'Avila, & la Nonciature d'Eſpagne. Il excelloit dans la Poëſie Latine, mais il cultiva particulierement la Toſcane. Il mourut à Tolède en Eſpagne le 8 Février 1529. *Varillas*, dans ſes Anecdotes de Florence, dit que le Comte *Balthazar Caſtiglione* pratiquoit à contreſens les regles qu'il avoit établies pour un parfait Courtiſan. Etant averti qu'il devoit mourir à Mantoue, il évita avec ſoin d'y aller ; mais il accepta l'Ambaſſade d'Eſpagne, & ne ſongeant pas que Madrid s'appelloit en latin *Mantua*, il y mourut. Voyons le ton de ſa Poëſie.

CANTAI, mentre nel cor lieto fioria
De' ſoavi penſier l'alma mia ſpene,
Hor ch'ella manca, e ogn'or creſcon le pene,
Converſa è a lamentar la doglia mia.
Che'l cor, ch'a dolci accenti aprir la via
Solea, ſenza ſperanza homai diviene
D'amaro toſco albergo, onde conviene
Che ciò, ch'indi deriva, amaro ſia.
Coſi un foſco penſier l'alma ha in governo,
Che col freddo timor di e notte a canto
Di far minaccia il ſuo dolore eterno.
Però, s'io provo haver l'antico canto ;
Tinta la voce del veneno interno
Eſce in rotti ſoſpiri, e duro pianto.

„ JE CHANTOIS, tandis que le „ doux eſpoir nourriſſoit & enchantoit „ mon ame ; mais à préſent que l'eſ- „ pérance s'eſt évanouie, & qu'à tout „ moment je vois s'accroître mes pei- „ nes, ma Muſe ne ſçauroit que „ déplorer mon malheur. Mon cœur, „ accoutumé jadis à la joie, eſt de- „ venu déſormais le triſte ſéjour de

„ la noir mélancolie ; d'où vient qu'il „ n'en ſort plus rien que d'amer. „ Mon ame eſt tellement accablée par „ ſa funeſte douleur, que ſans ceſſe „ elle friſſonne, ſans voir de fin à ſes „ maux. Si quelquefois j'eſſaye de re- „ dire mes anciennes chanſons, ma voix „ teinte de l'amertume de mon cœur, „ ne s'exhale que par des ſanglots en- „ trecoupés, & eſt étouffée par mes „ larmes ».

Les Poëſies Toſcanes de *Caſtillon* ſe trouvent dans des Recueils imprimés. Dans le Livre intitulé, *Kimelia Litteraria*, ou *Pauli Colomeſii Opuſcula*(1), il y a une Elégie Latine compoſée par *Hippolite Torrella* ſon Epouſe, avec l'Epitaphe inſcrite ſur le tombeau de cette Dame.

JERÔME FRACASTOR.

1515.

Fracaſtor prit naiſſance à Veronne, & il fut Medecin des Peres aſſemblés au

(1) *Cap.* 36. *pag.* 79. 88.

Concile

Concile de Trente. Il excella dans la Poëſie Latine & ſa *Siphilis* eſt aſſez connue ; mais il a laiſſé auſſi quelques morceaux de vers en langue Toſcane. Sa mort arriva à Padoue le 6 Août 1748. à l'âge de 70 ans. Voyons un eſſai de ſes vers Toſcans.

GLI Angeli, il Sol, la Luna, erano intorno
Al ſeggio di Natura in Paradiſo,
Quando formaron, Donna, il voſtro viſo
D'ogni beltà perfettamente adorno.
Era l'aer ſereno, e chiaro il giorno ;
Giove alternava con ſu figlia il riſo ;
E tra le belle Grazie Amore aſſiſo,
Stavaſi a mirar voi ſuo bel ſoggiorno.
Indi quà giù per alta maraviglia,
Sceſe voſtra beltà preſcritta in cielo,
Di quante mai ſian belle eterna idea.
Habbian altre begli occhi, e belle ciglia,
Bel volto, bella man, bel tutto il velo ;
Di ſol da voi tutte le belle crea.

„ LES Anges, le Soleil, la Lune, „ environnoient dans le Paradis, le

„ ſiege de la Nature, quand elle for-
„ ma votre viſage, dont tous les traits
„ ſont d'une beauté parfaite. Le Ciel
„ étoit ſerein, aucun nuage n'offuſ-
„ quoit la clarté du jour; Jupiter ba-
„ dinoit au milieu des Ris avec ſa fille,
„ & l'Amour, aſſis parmi les Graces,
„ contemploit en vous ſon plus beau
„ ſéjour. Ainſi votre beauté parut ſur
„ la terre, après avoir été tracée de
„ toute éternité dans le Ciel, comme
„ le modéle de toutes les autres Beau-
„ tés. Que d'autres vantent l'agrément
„ de leurs yeux, ou de leurs ſour-
„ cils, les traits de leur viſage, la
„ rondeur de leurs mains, & la ſi-
„ metrie parfaite de leur corps : des
„ perfections réunies en vous ſeule, Dieu
„ a formé toutes les autres Belles ».

Les Poëſies Toſcanes de Fracaſtor ſe trouvent dans quelques Recueils Italiens.

LE TRISSIN.

1520.

Jean-George Triſſino, naquit à Vicence d'une famille diſtinguée. Il fut le premier qui réduiſit l'Epopée & la Tragédie Toſcane aux regles preſcrites par les Maîtres Grecs & Latins; c'eſt ce qu'on peut voir dans ſon *Italia Liberata* (l'Italie Délivrée), & dans ſa *Sophonisbe*, quoique la trop ſcrupuleuſe obſervation de ces regles, particuliérement dans le Poëme Epique, ait beaucoup reſſerré ſon génie. Il compoſa ſon Italie Délivrée en vers libres, ce qui fit que ce Poëme ne fut pas fort accueilli en Italie, & que quelques Lettrés de Rome entreprirent de le mettre en Octaves (*in octava rima*). *Nicolas Roſſi* de Vicence, a fait quelques Diſcours ſur la Tragédie de Sophonisbe. Le Triſſin mourut à Rome en 1550, & il fut enterré dans l'Eglise de Sainte Agathe-des-Monts, dans le tombeau du Grammairien *Jean Laſcaris*. Creſcimbeni, pour nous donner une idée de ſa ver-

ſification, auroit pû choiſir un morceau de l'*Italia Liberata*; mais, comme on voit, il s'eſt aſtreint pour tous les eſſais qu'il préſente à une ſeule meſure, & il ne l'a point excédée, même pour l'Arioſte, qui méritoit ſi bien une exception. Aureſte il n'a ſans doute voulu que faire connoître le ſtile particulier de chaque Poëte, & à cet égard il a rempli ſon objet. Voici donc celui du Triſſin.

QUANDO'l piacer, che'l deſiato bene
Speſſo ne la memoria mi rinfreſca,
Torna talhora a ricercar de l'eſca
Dolce, dond' ei mi preſe, hor mi ritiene,
Seco mi tira, e come innanzi viene
A bei voſtr' occhi, tanto ſi rinueſca
L'anima in quel gioir, ch'io temo, ch'eſca
Di me, qual prigionier fuor di catene.
Però ſeguendo il natural coſtume
Di cercar vita, a voi, Donna, mi tolgo;
Ma trovo un ſtato poi peggior, che morte.
Onde tardi pentito mi raccoglo;

Ne haver potrei più grazioſa ſorte,
Che di morir dinanzi a ſi bel lume.

„ QUAND le plaiſir, qui toujours de plus
„ en plus déſiré, s'offre ſans ceſſe à mon
„ ſouvenir, vient rechercher le doux ali
„ ment ſans lequel il ne ſçauroit vivre,
„ il s'empare de moi, me ſaiſit, m'entrai-
„ ne avec lui, & auſſi-tôt que je ſuis de-
„ vant vos yeux, mon ame eſt ſi tranſpor-
„ tée de la joie qu'elle reſſent, que je
„ crains qu'elle ne m'échappe, comme
„ un priſonnier de ſes chaines. C'eſt
„ pourquoi, ſuivant le déſir naturel que
„ tous les hommes ont pour la con-
„ ſervation de leur vie, je m'abſente
„ de vous, Madame. Mais je tombe
„ alors en un état pire que la mort :
„ dévoré de regrets mortels, je re-
„ connois que je ne puis avoir un ſort
„ plus heureux, que d'expirer en votre
„ préſence ».

Tous les Ouvrages du *Triſſin* ont été imprimés *in folio* à Verone, par *Jacques Vallarſi* en 1729, ſous les yeux du Marquis *Scipion Maffei*, qui a enrichi cette Edition d'une belle Préface.

ANGELO FIRENZUOLA.

1520.

CE Poëte étoit né à Florence, & il fit ses études à Sienne & à Perouse, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa traduction de l'Âne d'or d'Appulée. Il prit l'habit dans l'Ordre Religieux de Vallombreuse, dont il devint Abbé. Il a fait en langue Toscane plusieurs Ouvrages, tant en vers qu'en prose, où l'esprit n'exclut point le sçavoir. Sa traduction d'Apulée fut très-bien reçue, & ses Comédies sont estimées. Quoiqu'il ait principalement essayé d'imiter Petrarque, la route du *Berni* lui réussit mieux; car peu d'Ecrivains l'ont égalé dans le stile burlesque, soit pour l'expression, soit pour la vivacité des saillies, & pour l'heureux choix des *Concetti*. Il fut reçu dans l'Académie des *Umidi* de Florence. Le Pape Clément VII voulut le connoître, & l'appella à Rome, où il mourut vers l'an 1542. Il fut enterré à Vallombreuse, & l'on y voit son Epitaphe inscrite sur un mar-

bre. La Chanson qu'il fit à la louange de la Saucisse, est célébre en Italie; mais tout le monde ne convient pas qu'il en soit l'auteur. Voici de ses Vers.

Il primo di, ch'amor mi fè palese
La viva neve, i rubin veri, e l'ostro,
Che beltà pose nel bel petto vostro,
Allorche per suo albergo, e nido il prese.
Il primo di caldo disio m'accese
Di tentar, se con carte, e con inchiostro
Io poteva mostrare al secol nostro,
Come vi è stato il ciel largo, e cortese.
E se' bel, che appar fuor, vincea'l mio ingegno;
Pur n'ombreggiava hor' una hor altra parte,
Mercè d'Amor, che mi porgea il colore.
Ma tosto, che in le man presi il disegno
De l'interne bellezze, manco l'arte;
Ond'io mi tacqui per più vostro onore.

„LA premiere fois que l'Amour me „fit voir la beauté de votre teint, aussi „éclatant que le rubis, & les neiges „animées de votre sein où ce Dieu „a fixé sa retraite, aussi-tôt dans l'ar-

„deur de mes desirs, je voulus essayer „si avec du papier & de l'ancre je „pourrois vous peindre & montrer „au monde combien le Ciel vous a „été favorable & prodigue. Cependant quoique vos charmes visibles „surpassent toute mon industrie, j'essaye d'en tracer tantôt une partie, „tantôt l'autre, & c'est l'Amour qui „guide ma plume. Mais quand je veux „représenter les perfections de votre „ame, l'art me manque, & la plume „me tombe de la main„.

Les Poesies de *Firenzuola* ont été imprimées en 1549, par *Laurent Scaglia*.

VITTORIA COLONNA.

1525.

L'illustre naissance, la beauté & toutes les perfections d'une belle ame, furent réunies en *Victoire Colonne*, fille de *Fabrice Colonne*, & femme de *François Ferdinand d'Avalo*, Marquis de *Pescara*. Elle aima si tendrement son mari, que depuis le jour de sa mort, s'étant retirée dans un Monastére, elle

ne parut plus tenir à la vie, & attendit tous les jours la mort parmi les soupirs & les sanglots. Elle avoit beaucoup cultivé la Poesie Toscane, & y avoit excellé: mais dans ses chants sur l'amour, elle ne s'écarta jamais de la décence. Victoire mourut à Viterbe en 1546.

Rinaldo Corso a commenté ses Ouvrages; *Muratori* en fait l'éloge dans son *Traité de la parfaite Poesie*, vol. 2. page 336, & il loue particulierement le Sonnet qui suit, adressé au Bembe alors Cardinal.

AHI quanto fù al mio sol contrario il fato,
Che con l'alta virtù de' raggi suoi,
Pria non v'accese, che mill' anni, e poi
Voi sareste più chiaro, e più lodato.
Il nome suo col vostro stile ornato,
Che fà scorno a gli antichi, invida à noi,
A mal grado del tempo havreste voi,
Dal secondo morir sempre guardato.
Potess'io almen mandar nel vostro petto,
L'ardor, ch'io sento, e voi nel mio l'ingegno,
Per far la rima à quel gran merto eguale.

Che cosi temo'l ciel non prenda à sdegno
Voi, perchè preso havete altro soggetto,
Me, ch' ardisco parlar d'un lume tale.

„ AH ! que le destin a été contraire „ à mon époux, au soleil de mes jours : „ il ne devoit ce soleil vous avoir é- „ chauffé de ses glorieux rayons que „ d'ici à mille ans ; votre reputation „ alors auroit été plus éclatante, & les „ grandes actions mieux connues. Son „ nom orné de votre stile qui efface celui „ des Anciens, & excite l'envie des mo- „ dernes, auroit, malgré le tems, bravé „ la seconde mort. Ah ! si je pouvois „ verser dans votre sein l'ardeur dont „ le mien est enflammé, ou si vous „ pouviez me communiquer votre es- „ prit, pour égaler par mes vers le me- „ rite de mon époux ! Mais je crains „ que le ciel ne s'irrite contre nous „ deux : contre vous, d'avoir choisi „ un autre sujet de vos vers ; contre „ moi, d'avoir osé parler d'un objet „ qui éblouit encore mes regards „.

Les Poesies de Victoire Colonne ont été imprimées à Venise en 1548

in-4°, à Bologne en 1558 ; & à Naples en 1692 par *Antoine Bulifon*, en deux petits tomes, dont le premier contient les Poesies diverses, & l'autre les Poesies spirituelles.

JEAN GUIDICCIONI.

1530.

Ce Poete étoit natif de Lucques & d'une illustre famille. Il se distingua dans les lettres & dans les affaires. D'Auditeur du Cardinal *Alexandre Farnese*, qui fut ensuite Pape sous le nom de *Paul* III, il fut élevé à l'Evêché de Fossombrone ; ensuite il fut envoyé Nonce Apostolique vers l'Empereur Charles-Quint. A son retour, il exerça les charges importantes de Commissaire général des Guerres, & de Gouverneur général de la Marche d'Anconne. Il mourut dans cette derniere ville en 1540 ou en 1541, & son corps fut transporté dans la Cathédrale de Lucques. Voici un échantillon de ce Poete.

DICEMI il cor, s'avien, che dal felice

Albergo del bel petto à me ritorni.
O graditi, e per me tranquilli giorni,
Ove lungi da te viver mi lice !
Godo de' suoi pensier, de la beatrice
Vista degli occhi, & de' bei crini adorni ;
E se non, ch' ella omai, che piu soggiorni ?
Vattene in pace al tuo signor, mi dice,
Che langue, e duolsi di sua vita in forse,
Jo trarrei nel suo dolce paradiso,
Beati di, non che sereni, e lieti.
Dille, rispondo io allor, se mi soccorse
Col proprio cor, quand' io rimasi anciso,
Ch' e ben ragion, che senza te m'acqueti.

„ MON cœur, lorsqu'il revient à moi, „ me dit qu'il est de retour du séjour „ délicieux de votre beau sein. Quand „ je suis éloigné de vous, ajoute-t'il, „ que mes jours coulent heureux & „ tranquilles ! J'ai le plaisir de jouir de „ toutes les pensées de la Belle, de con- „ templer à loisir ses yeux & sa cheve- „ lure, précieux ornement de sa tête. „ Si elle ne me disoit pas : (pourquoi „ restez-vous ici ? Retournez à votre

„ maître qui languit sans vous, & à „ qui la vie est insupportable), je pas- „ serois les plus doux momens dans „ l'agréable Paradis que je trouve avec „ elle. Telle est ma réponse au transfu- „ ge : Dites-lui que, si pour m'empêcher „ de mourir, elle veut me donner son „ cœur en échange, je pourrai me pas- „ ser de vous „.

Les Poesies du *Guidiccioni* ont été imprimées à *Venise* en 1567 avec celles du *Bembe*, de *Jean de la Casa* & de *Montemagno* ; & réimprimées séparement à Boulogne en 1709. in-12.

VERONIQUE GAMBARA.

1530.

Elle étoit née à Brescia, & elle épousa *Gisbert* VIII. Comte de *Correggio*. Son mari étant mort, elle ne cessa de pleurer sa perte, & sa douleur qui provenoit de l'excès de son amour, lui causa souvent des fiévres ardentes. Il y a de la clarté & de la douceur dans ses vers, & son stile est assez pur ; mais on n'y trouve point ce fonds de

ſentimens & de connoiſſances qui brille dans celles de Victoire Colonne. Echantillon de la Poeſie de Veronique.

QUEL nodo, in cui la mia beata ſorte
Per ordine del ciel legommi, e ſtrinſe,
Con grave mio dolor ſciolſe, e diſcinſe
Quella crudel, che'l mondo chiama morte.
E fu l'affannò sì gravoſo, e forte,
Che tutti i miei piaceri a un tratto eſtinſe;
E ſe non che ragion alfin pur vinſe,
Fatte havrei mie giornate e brevi, e corte.
Ma temo ſol di non andare in parte,
Troppo lontana à quella, ove il bel viſo
Riſplende ſopra ogni lucente ſtella.
Mitigato ha'l dolor, che ingegno, ed arte
Far nol potea; ſperando in Paradiſo
L'alma vedere, oltra le belle, bella.

» CETTE impitoyable néceſſité que » les hommes ont appelé *Mort*, a tran» ché le nœud, auquel il avoit plu au » Ciel d'attacher le bonheur de mon » ſort. Ce coup accablant a mis fin à » toute ma joye, a tari la ſource de

» mes plaiſirs, & ſi la raiſon n'eût » pris le deſſus, mes jours auroient » été abrégés, j'aurois ſuccombé à ma » douleur. La ſeule choſe que je crains » maintenant, c'eſt d'aller après cette » vie en un lieu trop éloigné de celui » où brille l'objet de mon amour, » plus éclatant que l'étoîle qui annon» le jour. Ce que n'ont pû faire l'eſ» prit ni l'art, l'eſpoir de voir un jour » ſa belle ame dans le ſejour céleſte, » a ſeul adouci ma douleur ».

JEROME BRITANIO.

1530.

LE ſeiziéme ſiècle fut ſi fertile en bons Poetes, que la Poeſie Toſcane reprit toute la pureté qu'elle avoit du tems de Petrarque, & la conſerva juſqu'au ſuivant. *Britonio*, natif de Ficignano, ſe diſtingua parmi les Poetes Lyriques. On jugera de ſon gout par ces Vers.

NASCAN tanti penſier dal mio penſiero,
Ch' io, per troppo penſar, non ſo che penſo;

E'n tanti modi i miei penſier diſpenſo,
Che dar non ſo di me giudizio intiero.
Ardo nel ghiaccio ogn' hor; nel timor ſpero:
E pur con doppio ſtratio il duol compenſo;
E rimembrando à chi m' ha'l core accenſo,
De l'error proprio par ch'io vada altiero.
Hor col penſier m'affranco, or mi diffido,
Hor di ſoſpetto, hor di ſperar mi paſco,
Hor parlo, hor taccio, hor canto, hor piango, hor rido,
Hor mi racqueto, hor contra me m'iraſco,
Hor mi difendo, & hor me ſteſſo ancido;
E morto i' vivo, & per morir rinaſco.

„ UNE foule d'imaginations m'ac„ cable tellement, qu'à force de rêver, „ je ne ſçai plus à quoi je penſe: „ tant d'idées ſe préſentent à la fois „ à mon eſprit, qu'elles offuſquent „ mon jugement. Je brûle parmi les „ frimats & les glaces; au milieu des

„ craintes, j'eſpere: je ſens en même„ tems redoubler mes maux, & quand „ je ſonge à l'objet qui brûle mon „ cœur, je ſemble me glorifier de „ mes peines. Tantôt je me flâte d'a„ voir recouvré ma liberté, tantôt je „ me défie de ma foibleſſe; la mé„ fiance & l'eſpoir poſſedent tour à „ tour mon ame. Enfin on me voit „ ſucceſſivement parler, me taire, chan„ ter, pleurer, rire, m'emporter con„ tre moi même, m'appaiſer, prendre „ ma deffenſe, & me tuer: mort, je „ reſpire encore, & je renais pour „ mourir „.

Il y a eu quelques Ouvrages de *Britonio* imprimés en 1519, & d'autres en 1550. Il étoit un des admirateurs de *Victoire Colonne*.

LUDOVICO MARTELLI.

1533.

CE Poete, gentilhomme Florentin, frequenta dans ſa jeuneſſe la Cour du Price de Salerne, où par les agrémens de ſon eſprit, il ſe fit univerſelle-

ment estimer & aimer. Il faisoit des vers avec une facilité surprenante. Nous avons de lui des Eglogues, des Stances, & une Tragédie intitulée *Tullia* : il traduisit en vers Toscans le quatriéme livre de l'Æneide, & il composoit à sa mort des Géorgiques. Il mourut en 1533, ou selon d'autres en 1527, âgé de 28 ans. On disoit de sa Tragédie de *Tullia*, qu'il avoit choisi un sujet peu capable de remplir le premier objet de la Tragédie qui est de toucher & de tirer des larmes, par rapport à la corruption qui regnoit alors. Les morceaux qu'on a de lui font regretter, que sa carriere ait été si courte. Celui-ci fera connoître le ton de sa Poesie.

Io cantai già si dolcemente in rima
De l'alta fronde, che nel cor mi nacque
Ne l'età fresca, & fuor di cui mi spiacque
Qual più bella, o gentil cosa si stima.
Mercè d'Amor, che mi condusse in prima
Per mia ventura al luogo; ond' escon l'acque

Di sorga in chiusa valle, ù non si tacque
Qual io gia fui, per forza di sua lima;
Che verde lei, ch'l mio signor mi scelse,
E men se degno, a l'amorose genti
Facea vita bramar col cantar mio.
E poiche morte acerbamente svelse,
Quellai pianta gentil, co' nuovi accenti
Fei di morire altrui dolce desio.

„ AUTREFOIS j'ai célébré dans mes „ Vers le charmant Rameau qui prit „ profondément racine dans mon jeu- „ ne cœur, & qui me fit éprouver „ tant de charmes, qu'aucune autre „ beauté ne pouvoit me plaire. Gra- „ ces soient rendues à l'amour, qui „ pour la premiere fois m'a conduit „ pour mon bonheur dans le lieu, où „ sort de terre une source d'eau vi- „ ve qui arrose un secret vallon. Là „ les traces de mon amour sont gra- „ vées sur l'écorce des arbres, monu- „ mens de ce que je fus. Qu'il étoit „ charmant ce rameau, lorsqu'Amour „ me choisit pour adoucir par mon „ chant les peines des Amants! La

„ mort a moissonné cette aimable „ plante, & il ne me reste plus qu'à „ faire naître par des accens nouveaux „ l'envie de mourir à tous les amans „ malheureux „.

La premiere édition des rimes de Martelli est de 1533 in-8°.; mais celle de Florence 1548 est la plus ample.

HIPPOLITE DE MEDICIS.

1535.

CET illustre Poete réunit presque tous les titres de grandeur que la nature & la fortune partagent aux hommes. Fils de *Julien de Medicis*, & neveu des Souverains Pontifes *Leon* X & *Clement* VII, il fut Cardinal & Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine. Non-seulement il cultiva lui-même les Lettres avec beaucoup de distinction, mais il fut leur Protecteur déclaré. Malgré ses grands emplois qu'il sçut remplir dans toute leur étendue, il traduisit en vers Toscans le second livre de l'Æneide, & composa plusieurs ouvrages Lyriques en Langue vulgaire. Il mourut en 1535,

âgé de ving-quatre ans; & dans un Journal du Pape Paul III, il est dit qu'il fut empoisonné. Crescimbeni donne cet essai de ses vers.

SE'L dolce folgorar de' bei crin d'oro,
E'l fiammeggiar de' begli occhi lucenti,
E'l far dolce acquetar per l'aria i venti
Col riso, ond' io m'incendo, e mi scoloro,
Son le cagion, che per voi vivo, e moro,
Piango, e m'adiro, e fò restar contenti,
Gli spiriti afflitti in mezo i miei lamenti,
E mi par dolce, il grave aspro martiro;
Non voi si bella, io non così bramoso,
Voi non si dura, io non si frale almeno
Fossi, non voi d'amor rubella, io servo;
Ch'io spererei nel stato mio gioioso
Godere un giorno almen lieto, e contento,
Piegando alquanto il core empio, e protervo.

„ LES doux rayons de votre cheve- „ lure dorée, les étincelles enflam- „ mées de vos beaux yeux, la séréni-

„ té que vos ris repandent dans les „ airs, ont allumé le feu qui m'en- „ flamme & qui me deſſeche. Ainſi „ pour vous je vis & je meurs, je „ pleure, je m'enhardis, j'etouffe ma „ douleur dans mes larmes, ou je l'ex- „ hale par mes plaintes, & mon mar- „ tyre, tout cruel qu'il eſt, devient l'ob- „ jet de mes plaiſirs. Si vous étiez „ moins belle, & ſi j'étois moins „ amoureux : ſi nous n'étions pas, vous „ ſi cruelle, & moi ſi fragile; vous ſi „ rebelle à l'amour, & moi ſon eſ- „ clave, je pourrois eſperer de voir „ le jour heureux, où votre cœur en- „ durci ſe ramolliroit, en mettant le „ comble à mon bonheur „.

Les Rimes d'Hippolite de Medicis ſe trouvent dans les Recueils des plus illuſtres Ecrivains.

FRANCESCO-MARIA MOLZA.

1540.

LE *Molza*, né à Modene, vêcut quelque-tems à la Cour du Cardinal Hyppolite, & après la mort de ce Prince.

il s'attacha au Cardinal *Alexandre Farneſe*. Il cultiva les Muſes Latines, & encore plus les Graces Toſcanes. Ses Poeſies burleſques ſont remplies de feu & de ſel. *Gregoire Giraldi*, *Le Cantile* & l'*Arioſte* ont fait ſon éloge. On lui a reproché ſon trop grand amour pour les femmes. Il mourut en 1544. âgé de cinquante-deux ans. Eſſai de ſa Poeſie.

DONNA, nel cui ſplendor chiaro, e divino
Di piacere a ſe ſteſſo Iddio propoſe,
Allorchè gli emisferi ambi diſpoſe,
E quanto hanno d'ornato, e pellegrino.
Ben v'aperſe ei, mio ſol, ampio camino,
E mille fregi, ch'a tutto altre aſcoſe,
E i lumi del ſuo volto in voi ripoſe,
Ch' io più d'ogn' altro, mia ventura, inchino.
Vera fenice, e ſol per gioia eletta,
Di chi penſando imaginoſſi tale,
A ciò movendo l'univerſo in fretta.
Tanto vincete ogni beltà mortale,
Quant' ei, che in voi ſe ſteſſo ama, e diletta,
Per ſi bella cagion vi ſpiega l'ale.

„ DAME aimable, en qui Dieu même „ ſe propoſa de trouver du plaiſir à „ conſidérer l'éclat divin dont il vous „ orna, lorſqu'il forma les deux hé- „ miſphéres avec le magnifique appa- „ reil qui frappe nos yeux; ſoleil de „ ma vie, il vous a ouvert une ample „ carriére; il vous a prodigué ſes dons „ plus libéralement qu'à toutes les au- „ tres Belles: la ſplendeur de ſa lumiere „ brille dans vos yeux, & j'ai l'avan- „ tage d'en être le plus fervent ado- „ rateur. Vrai Phenix, & Perle choiſie „ par celui qui voulut former un mo- „ déle de beauté parfaite, dans le „ tems qu'il imprimoit le mouvement „ à l'Univers : vous ſurpaſſez autant „ toutes les beautés mortelles, que ce- „ lui qui prend plaiſir à contempler „ en vous ſon image, a déployé pour „ vous ſes divines aîles „.

On trouve les Rimes de ce Poete dans les Recueils de Poeſies Toſcanes.

CLAUDE TOLOMEI.

1540.

Tolomei naquit à Sienne, & devint Evêque de Corſola. Il cultiva la Philoſophie, l'Eloquence, l'Etude du Droit, la Poëſie, & particulierement la Poëſie Toſcane : il fonda pluſieurs Académies à Rome, pour perfectionner cette Langue, & dans ce nombre il y en avoit une, où l'on compoſoit des vers Toſcans à l'*inſtar* des vers Grecs & Latins, en obſervant le même nombre de pieds & de ſillabes; mais cette nouveauté ne réuſſit point, & s'évanouit en peu de tems. Son Académie dite *de la Vertu* lui fit plus d'honneur, par le grand nombre de Gens de Lettres qui voulurent y être admis, & à qui la Poëſie Toſcane doit une grande partie de ſon luſtre. Ce bon Evêque trouva un jour ſur les bords du Tibre, dans un endroit ſolitaire, un enfant qu'on y avoit expoſé. Il le fit emporter & l'éleva avec beaucoup de ſoin. Depuis il célébroit tous les ans l'anniverſaire de

de cette rencontre par un grand repas où étoient invités nombre de Sçavans, & chacun y lisoit quelque morceau de sa composition. La République de Sienne l'envoya Ambassadeur auprès du Roi de France (Henri II); & au retour de cette Ambassade, il mourut en 1557, âgé de 63 ans. Voici de quelle façon il faisoit des Vers :

QUANDO al mio ben fortuna aspra, e molesta
Cio, che d'amaro harea, tutto mi parse,
Che'n diverse contrade ambedue torse,
Me grave, e tardo, e voi leggiera, e presta;
Con voi l'alma mia venne, e lassò questa
Scorza allor fredda, e de la vita in forse;
Ma di voi un' imagine a me corse,
Che novo spirto entro al mio petto innesta.
Ella in vece de l'alma ogn'hor vien meco,
E mi sostiene; hor fosse a voi si caro
Il cor già mio, come a me questa piace.
E ben n'è degno; poscia ch' Amor cieco,
Largo del mio, troppo del vostro avaro,
Si lo trasforma in voi, che vostro il face.

„ QUAND la Fortune ennemie, op„ posée à mon bonheur, me fit sentir „ ce qu'elle a de plus dur, en nous „ dispersant en diverses contrées pour „ nous séparer l'un de l'autre, ce fut „ avec la plus vive douleur, & à pas „ lents que je vous quittai; au lieu „ que vous vous éloignâtes de moi d'un „ pas très-prompt & très-léger. Mon „ ame alors abandonnant la froide écor„ ce de mon corps & laissant ma vie „ en péril, n'hésita point à vous sui„ vre : mais votre image accourut à „ mon secours, & remit dans mon sein „ une nouvelle ardeur. Cette image, au „ lieu de mon ame, m'accompagne par „ tout & me soutient seule; heureux „ par cet échange mon cœur vous est „ aussi cher que votre image m'est che„ re. L'aveugle Dieu qui dispose libéra„ lement de mon cœur, tandis qu'il est „ avare du vôtre, a sçu vous identifier „ le mien & vous le rendre propre ».

Toutes les rimes de ce Poëte roulent ainsi principalement sur l'amour Platonique : il n'y en a point d'édition particuliere, elles sont insérées dans les Recueils des Poetes illustres.

BENOÎT VARCHI.

1540.

CET Ecrivain naquit en 1503, dans le petit Château de Monte-Varchi, situé dans le Diocèse de Fiesole. Il a écrit l'Histoire de Florence, ou les dernieres Révolutions de cette République, & l'établissement de la Principauté dans la Maison de Médicis. *Varchi* composa, sur le modéle de *Petrarque*, trois volumes de Poesies, tant Spirituelles que Pastorales & d'autres genres, qui ont mérité les éloges de *Bianchini*, de *Muratori*, & d'autres Sçavans. Il mourut à Florence universellément regretté, le 16 Novembre 1566, & le grand Duc Côme I lui fit faire de magnifiques obséques dans l'Eglise de Sainte Marie des Anges, *Leonard Salviati* prononça son éloge funébre. Essai de sa Poesie.

BEN mi credea poter gran tempo armato
Di pensier tristi, e freddo ghiaccio il core,

Girmen senza sospetto omai, ch'amore
Fianco scaldasse più tanto gelato.
Ma rimirando, io non sò per qual fato,
Donna, de bei vostr' occhi lo splendore,
Voglia dentro cangiai, di fuor colore,
E trovami in un punto arso, e legato.
Ma qual ghiaccio è si freddo, e quai cotanto
Fur mai tristi pensier, c'havesser retto
Al caldo stral, che da' bei raggi uscio!
Io vidi Amore, io'l vidi da quel santo
Lume ratto volando, entrar nel petto;
Vostro dirò, perche non è più mio.

„ LA noire mélancolie & un froid „ de glace s'étoient emparés depuis „ longtems de mon cœur, ensorte que „ je n'aurois jamais soupçonné que l'A„ mour dût réchauffer encore une fois „ mes flancs refroidis. Mais en regar„ dant l'éclat de vos beaux yeux, je „ changeai de couleur & de résolution; „ je me trouvai subitement tout de „ feu & dans vos chaînes. Quelle tris„ tesse assez profonde, ou quelle glace „ assez épaisse pourroit résister au doux „ feu de vos regards? J'ai vû l'Amour,

„ je l'ai vû sortir de vos beaux yeux ;
„ & entrer dans ce cœur qui n'est plus
„ à moi, & dont je vous reconnois pour
„ Souveraine ».

Les Rimes de cet Auteur se trouvent encore dans les Recueils des Poesies Toscanes. Il y a deux éditions de son Histoire de Florence ; la premiere faite à Cologne en 1721, *in-folio*, & la seconde à Leyde en 1723, *in-folio* : la premiere est la meilleure.

LUIGI ALAMANNI.

1540.

Alamanni, né à Florence en 1495; en ayant été exilé, vint à Paris, & fut protégé des Rois François I & Henri II. Il cultiva tous les genres de Poesie. A l'imitation d'*Homere*, il composa un Poeme Epique, qu'il nomma l'*Avarchide* ; & à l'imitation de *Sophocle*, une Tragédie intitulée *Antigonus*. Ses Rimes, ses Satires, & ses Eglogues burlesques sont très-estimées ; mais ses compositions Lyriques, telles que ses Sonnets, ses Elégies, ses Pastorales, & ses Hym-

nes, lui ont mérité les plus grands éloges. Il a aussi laissé un Roman *in*-8°. intitulé, *Girone il Cortese* (Giron le Courtois) ; un Poeme sur l'Agriculture en vers libres, & une Comédie intitulée, *Flora*, qui fut imprimée à Florence en 1556. *in*-8°. On a encore des Epigrammes de sa façon, où il y a beaucoup d'esprit, & de feu. Pendant son séjour à la Cour de France, deux Dames d'un naissance illustre le choisirent pour décider une question galante. Il s'agissoit de sçavoir : *si l'Amour naît de la vue ou de la parole*. Sa décision fut, qu'il naissoit de la vue, & qu'il se nourrissoit par les entretiens. Sa réponse est comprise dans un Sonnet qu'il adressa aux deux Dames, & qui commence ainsi : *Non è Mercurio ne più altero Dio*, &c. Il mourut à Amboise le 18 Avril 1556. Son fils *Baptiste Alamanni* fut Evêque de Bazas.

Piu d'ogn' altro dolor, che'l cor sostiene,
M'aggrava sol, che quando a pianger vegno
Lasso, non sò con chi mi prenda sdegno,
Ne chi biasmar de le mie lunghe pene.

La mia Donna non posso, ch'io sò bene
Che son di lei, com'ella stima, indegno ;
Non Amor, perch'ei sol m'ha fatto degno
Di conoscer qua giù si largo bene.
De l'ardita mia vista al fin pur provo
Dolermi, e poi mi mostra il vero espresso,
Che per lei solo ogni bellezza trovo.
Cosi m'e forza di dolermi spesso,
Che di tanti martir, ch'ogn'hor ritrovo ;
Di potermi doler non m'e concesso.

„ DE tous les maux que depuis si
„ longtems j'endure, le moins suppor-
„ table est de ne sçavoir à qui m'en
„ prendre, ni de qui me plaindre. Je
„ ne puis pas en accuser la Beauté que
„ j'aime, je sçai que je ne mérite pas
„ sa tendresse. Je ne sçaurois non-plus
„ en accuser l'Amour, parce que c'est
„ à lui seul que je dois la connoissance
„ de cet adorable objet. J'essaye enfin
„ de faire tomber toute la faute sur
„ mes yeux ; mais ils ne m'ont point
„ trompé, ils n'ont fait que me mon-
„ trer tous les charmes & tous les appas
„ réunis en elle. Ainsi je gémis & je

„ déplore mon sort malheureux, sans
„ pouvoir blâmer la cause des peines
„ infinies que je souffre ».

Les Vers Toscans d'*Alamanni* sont ramassés dans les bonnes collections de Piéces.

BERNARDO TASSO.

1544.

Le Tasse, pere du célébre Poete Epique, *Torquato Tasso*, étoit d'une famille illustre de Bergame : il s'attacha à *Ferrante Sanseverino*, Prince de Salerne, auprès duquel il remplit l'emploi de Sécretaire. La disgrace de ce Prince le dépouilla de tous les biens de la fortune, & ne lui laissa que ceux de la nature ; mais il supporta ce revers avec une fermeté stoïque, & se livra aux Muses. Il cultiva la Poesie Toscane avec une pureté de stile digne du siécle d'or, & il excella sur-tout dans l'invention. Il mourut à la Cour de *Guillaume Gonzague*, Duc de Mantoue, dans un âge très-avancé, vers l'an 1564.

L'*Amadis* du Tasse le Pere, est pres-

que entierement tiré du Roman Espagnol de ce nom, & il a été critiqué par l'Académie *de la Crusca*. La mort l'empêcha de finir un autre Poeme intitulé, *il Floridante*, qu'il composa dans sa vieillesse : son fils le fit pourtant imprimer à Bologne en 1587, & il fut réimprimé à Mantoue en 1588, *in*-12. Tout Lecteur à qui le Chantre d'Armide n'est point étranger (& à qui pourroit-il l'être ?) doit être un peu curieux de voir de la Poesie d e son Pere.

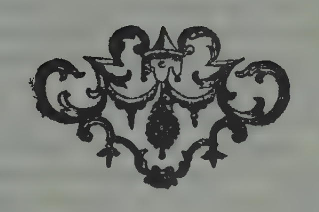
POICHE la parte men perfetta, e bella,
Ch'al tramontar d'un di perde il suo fiore,
Mi toglie il cielo, e fanne altrui signore;
C'hebbe più amica, e gratioza stella :
Non mi togliete voi l'alma, che ancella
Fece la vista mia del suo splendore,
Quella parte piu nobile e migliore,
Di cui la lingua mia sempre favella.
Amai questa bella caduca e fràle,
Com'imagin de l'altra eterna e vera;
Che pura scese dal piu puro Cielo.
Questa sià mea e d'altri l'ombra, e'l velo :
Ch'al mio amor a mia fé salda e intera
Poca merce saria pregio mortale.

„ PUISQUE le Ciel m'a refusé la possession de la beauté qui est le moins parfait de ses dons, & qui perd son éclat dans le court espace d'un jour, pour l'accorder à de plus heureux que moi, ne m'ôtés point la plus noble & la meilleure partie de notre Etre, l'ame dont je parle toujours, parce que mes yeux vous ont asservi la mienne. J'ai aimé cette beauté fragile & caduque, comme l'image de l'eternelle & véritable beauté qui est venue toute pure du Ciel. Que celle-ci soit mon partage, & que d'autres en possedent l'ombre ou le voile. Ce qui est mortel n'est pas digne de mon amour, & de l'intégrité de ma foi ».

Les Rimes du Tasse le Pere sont mêlées dans les Recueils des Poesies Toscanes.

Tous les morceaux raportés par *Crescimbeni*, ne sont que de la Galanterie Toscane, dont nous aurions bien voulu pouvoir éviter la monotonie : mais l'objet du Bibliographe n'étant que de faire connoître par un court

échantillon *le Faire* particulier de chaque Poete, nous avons crû ne devoir rien changer à son plan. On s'appercevra bien que la Traduction de ces morceaux n'en a donné que le trait. L'harmonie qui fait la principale beauté de la Poesie Toscane, est intraduisible, & les graces du coloris échappent aux Copistes.



I.

IL Congresso di Citera. 1756. de 68 pages *in*-12.

L'AUTEUR *de l'Assemblée de Cythere*, est M. *Algarotti*, nous n'osons dire tout-à-fait le *Fontenelle Italien*, mais ce bel Esprit Philosophe qui sçait manier d'une main légere la lyre, & le Prisme & le Tyrse. Sous le nom galant de *Caritée*, qui n'est apparamment que le nom collectif du Beau-Sexe, cet ouvrage est dédié aux Dames, juges éclairés & très-compétens dans la matiere qu'il renferme. L'Epitre dédicatoire est très courte. « CE petit Livre, *dit l'Auteur*, traite de la maniere d'aimer : c'est à vous à nous montrer l'art de plaire ».

Au commencement de ce siécle, les plus belles contrées de l'Europe furent privées pendant quelque tems de la présence de l'Amour. Les Poëtes ne

le voyoient plus se nicher dans de beaux yeux, & les Amans ne soupiroient plus que par habitude, ou de souvenir. Tout languissoit alors, comme on juge bien, & l'on raisonnoit diversement sur la cause de cette langueur. Les uns imaginoient que l'Amour se tenoit caché, méditant quelque agréable vengeance contre des cruelles. D'autres croyoient qu'il étoit profondément endormi dans quelque coin du Théâtre. Les Spéculatifs soutenoient qu'il s'étoit retiré du monde avec une nouvelle Psyché, & qu'auprès d'elle il s'enyvroit du nectar dont il distribue quelques goutes aux mortels. Tous se trompoient : le Dieu du plaisir étoit dans l'Isle de Cythere au milieu de la Mer Egée, occupé d'une très-grande affaire. Il s'agissoit d'une contestation importante survenue depuis longtems entre diverses Nations & que l'Amour seul pouvoit décider. Après l'avoir examinée murement, il résolut d'assembler son Conseil. Il y appella l'Espérance, Déesse aimable, aux regards sereins, & la Témérité toujours gaye qui tenoit dans sa main une partie du toupet de

la Fortune. La Volupté, son inséparable compagne, n'eut pas besoin d'invitation. Belle sans art, elle étoit vêtue d'une robe déliée qui laissoit voir une partie de ses agrémens naturels, & sa ceinture étoit celle de Venus. Elle n'avoit d'autre ornement qu'une bague, sur laquelle étoient gravés en relief une tête de César & un Aristipe. Tels étoient les Conseillers de l'Amour ; & pour Ministres subalternes, il avoit les Ris & les Jeux, peres de l'Urbanité, de la bonne humeur, & du riant Atticisme. Le Conseil assemblé, l'Amour propose l'objet de la délibération. Dans ces tems heureux, dit-il, où l'Europe entiere étoit sous les aîles de l'Aigle Romaine, il n'y avoit qu'un seul Empire, une seule langue, un seul culte de l'Amour : mais aujourd'hui autant on voit de diverses sortes de Gouvernemens & de différens genres de vie, autant de différens stiles amoureux, ou de façons de traiter l'Amour. Examinons qu'elle est la meilleure, & faisons en conséquence un bon Reglement qui termine les contestations. Pendant l'exposition du

sujet que nous avons bien abrégée, l'Amour avoit repris plusieurs fois haleine parce qu'il ne profere, dit-on, que des paroles entrecoupées.

On délibere, on met en avant plusieurs opinions : il se tient des discours fort graves interrompus de tems en tems par les éclats importuns des Ris & des Jeux, & parce que tout le monde vouloit parler en même tems. Enfin la Volupté conclut à convoquer un *Congrès* dans l'Isle de Cythere, où les femmes seules, comme plus expérimentées dans les affaires de l'Amour, seroient invitées, à l'exclusion des hommes. Les Ris & les Jeux furent députés pour cette convocation. Le plus alerte alla d'un seul vol à Paris qu'il connoissoit bien, pour s'être trouvé plus d'une fois à des soupers délicieux, entre le Champagne, les bons mots & les petits contes. Un autre moins vif passa à Londres, d'où la fumée de cette Ville le chassa bien vite. Un troisiéme des plus fins, qui étoit tantôt rêveur, & tantôt enjoué, alla en Italie : bien-tôt il l'auroit toute parcourue, si le goût qu'il prit pour ce beau pays, n'avoit de tems

en tems ralenti son vol. Toutes les femmes vouloient être députées à Cythere, & elles mirent tout en usage pour être choisies : mais on se contenta d'en nommer une de chaque pays, c'est-à-dire, une Françoise, une Italienne, une Angloise, & elles partirent sur le champ. Un jeune Anglois accompagnoit l'Envoyée de Londres : il s'occupa pendant le voyage à lire le *Tacite de Gordon*, , & le *Voyage de l'Asie Mineure de Spon*. La Parisienne, franche coquette & de plus Petite-maîtresse, avoit avec elle des François qui étaloient tous leurs ridicules, & qui traiterent en arrivant les Habitans de Cythere d'étrangers chez eux. L'Italienne excessivement parée, quoiqu'accablée sous ses ornemens, étoit encore belle. Elle avoit une longue suite de *Sigisbées*, qui tous envioient la dignité de celui qui lui donnoit le bras. Aussi-tôt qu'elles furent entrées dans le Temple, & qu'elles eurent salué l'Amour, s'observer & s'examiner, remarquer les yeux, la contenance, & l'habillement l'une de l'autre, ce fut l'affaire d'un coup d'œil. La Vo-

lupté leur explique l'objet pour lequel elles sont mandées, & les invite à exposer fidelement les diverses opinions sur l'Amour qui sont accréditées dans l'Europe. Pour éviter les contestations, on tire au sort à qui parlera la premiere, & le hasard défére cet honneur à l'Angloise.

La Représentante du Sexe Britannique fait une assez forte peinture de l'indifférence que les hommes ont pour les femmes en Angleterre, où la galanterie est presqu'actuellement inconnue. Elle se plaint du peu de commerce que les deux Sexes ont ensemble, du sérieux naturel des hommes; de leur taciturnité perpétuelle, à moins qu'ils n'ouvrent la bouche pour parler du Gouvernement, de la solitude dans laquelle ils laissent les femmes, du peu d'attachement qu'ils leur marquent, & de leur maussade yvrognerie. Au milieu de son Discours elle se trouble, & elle a recours aux gouttes d'Angleterre. Elle continue ensuite à parler de la froideur des hommes : elle regrette les jours heureux du regne de Charles II. dont l'ont entretenue ses

Ayeules : elle ajoute que les dernieres années de la Reine Anne ont vû la décadence de la Galanterie & celle de l'Etat en même tems. Enfin elle finit par cette exclamation : *Quand sera-ce, Déesse du Plaisir, que vos douces attractions seront calculées dans notre climat, & qu'elles seront senties parmi nous ?* (1) Miladi en parlant auroit peut-être laissé tomber quelques larmes, si la mâle fermeté dont se piquent les Dames Angloises ne les eut retenues sous ses paupieres.

Aussi-tôt qu'elle eut cessé de parler, la Dame Françoise à qui le précédent Discours avoit paru durer mille ans, prit la parole. Elle dit que ce discours venoit de lui confirmer les obligations qu'elle avoit à la Fortune de l'avoir fait naître en France. » Je reconnois, continua-t-elle, » que l'Amour a choisi la France pour sa Nation chérie, & ainsi le culte que nous lui rendons doit servir de modéle à toutes les autres. On a banni chez nous du commerce de l'Amour ce qu'il avoit d'incommode & de guindé, comme

(1) *Qando sara, e Nume, che dolci tue attrazioni sieno calcolate anche per il nostro cielo, e sieno sentite anche tra noi.*

on a retranché les cérémonies de la Société. On laisse toutes ces ennuieuses façons, qui sont les fleaux de la vie, aux Etrangers ou aux Provinciaux qui lisent encore Cassandre & l'Astrée ; ensorte qu'on peut dire qu'on ne vit véritablement qu'à Paris, & que partout ailleurs on végéte. Les querelles amoureuses, les explications, les jalousies, les plaintes, sont toutes choses des tems Gothiques. Eh ! voudrions-nous remplir l'Art d'aimer de difficultés, dans un siécle où les Sciences les plus abstraites sont devenues si faciles, & où Descartes & Newton, assidus à la Toilette des Dames, philosophent avec les Marquises « ? Elle plaint la sottise de ceux qui voulant analiser les sentimens du cœur, perdent à réfléchir un tems destiné à jouir. L'amitié, dit-elle, est lente, mais l'Amour est prompt : il est l'effet d'un trait subit qui par la sympathie enflamme à la fois deux ames. La complaisance des femmes n'est plus un tribut qui se paye à la persécution ; c'est une recompense, un prix volontaire qu'on donne au mérite. Il est

vrai qu'en France les Amans ne sont pas infiniment discrets, & qu'ils sont peu touchés des plaisirs qu'ils ne déposent point dans l'oreille de 10 ou 12 amis de choix. Mais ce n'est là qu'un léger égarement de la Vanité ou de l'amour propre, dont après tout nous sommes l'objet. Une Nation qui ne sçait ni se soumettre, ni rester libre, & qui est toujours agitée comme la Mer qui l'environne, de quel plaisir est elle capable ? Quel est aussi le plaisir que peuvent goûter ces Ultramontains, chez qui l'amour jaloux prend la forme de la haine. Pour nous qui sommes nés dans le sein de la politesse & de la raison, l'Amour est un commerce délicat des ames, lié par la gentillesse de l'esprit & par les agrémens de la figure, une reproduction continuelle de désirs & de plaisirs. Nous évitons la satiété en nous déclarant avec franchise, quand notre amour est fini, comme quand il est né. Les passions des Mortels ne peuvent ni ne doivent point être plus durables qu'eux-mêmes. La variété & la nouveauté des objets qui s'offrent à nous chaque jour, ser

vent à entretenir & à ranimer le feu de l'Amour dans nos cœurs. *L'Ennuy naquit un jour de l'uniformité.* Le galant Ovide, digne d'être né parmi nous, avoit apperçu quelque foible lueur du véritable art d'aimer; mais il étoit réservé à notre siécle & à notre Nation de trouver les moyens d'accorder toujours le cœur & la raison. Habiles cultivateurs d'une belle plante, nous en avons retranché les branches inutiles, pour ne conserver que les rameaux qui la rendent agréable & fertile.

Dès que la Françoise eut fini, la Dame Italienne peignit l'Amour tel qu'il est représenté dans les écrits de Petrarque, du Bembe, & des autres Ecrivains qui ont traité cette matiere avec le plus de dignité. Son discours fut sérieux & sçavant. Les larmes, les soupirs, les douces inquiétudes, les allarmes, & mêmes les peines sont, disoit-elle, l'assaisonnement de l'Amour. Elle en faisoit une passion de l'ame, & qui n'avoit presque rien de corporel : les Amans étoient des substances sensibles & passibles, mais très peu charnelles. L'Amour Italien

ne se nourrit pas de grosses viandes, comme l'Anglois; ce feu ne s'allume pas non plus au plus petit vent, comme l'Amour François; il est Platonique & plus intime qu'extérieur. C'est une sorte de quintessence purgée de tout mêlange grossier, & réduite à ses premiers principes.

Pendant le Discours de l'Italienne, la Françoise avoit beaucoup gesticulé & ri plus d'une fois sous son éventail; mais l'Angloise étoit restée dans la même attitude qu'elle avoit prise après avoir parlé.

A un certain signe que fit l'Amour, deux Enfans de la troupe des Jeux (*Amorini*) jetterent dans un brasier qui bruloit sur un autel une gomme précieuse que distillent les arbres de Cythere : il s'en éleva un nuage épais qui remplit le Temple d'une odeur extrêmement suave, & qui déroba quelque tems l'Amour aux yeux des trois Mortelles. Le Conseil attendoit en silence la décision du fils de Venus : il ordonna à la Volupté d'achever ce qu'elle avoit si heureusement commencé, par les bons avis qu'elle avoit ouverts.

La Volupté se leva donc pour parler. A mesure qu'elle prononçoit, on sentoit couler dans ses paroles la mélodie de la plus douce Musique, & l'agréable mouvement, où la grace de la Danse Ionique se peignoit dans ses gestes : (*Nelle sue parole scorreva la Melodia della Musica piu dolce, e ne suoi atteggiamenti vedeasi il movimento della Danza Ionica*). Voici le précis de son Discours.

C'EST connoître peu ou point le plaisir, que de n'en chercher que la réalité, & de le rendre mercenaire. Le Sultan, devant qui tout homme est esclave & toute femme une Thais, n'est point aussi heureux qu'on le croit. Il est environné de ses femmes qui considerent à la dérobée le sérieux de la gravité Ottomane, aussi taciturnes que la nuit, & au moindre signe qu'il fait, aussi promptes que la lumiere. Malheureux qui ne s'est jamais promené dans les régions de la Fantaisie, bien plus vastes qu'aucun Empire; qui n'a jamais senti la piqure des épines qui donnent plus de prix aux roses;

& qui n'a point éprouvé ces attrayans retards, qui ne sont que l'*intérêt* du plaisir! Qui ne connoit point ce mutuel épanchement de soupirs qui se fait entre les Amans; qui n'a point vû comment l'Amour change le visage d'une belle Femme, & tourne comme malgré elle ses regards vers son Amant, est bien éloigné de connoître le plaisir. Cependant la mode a ses loix que les personnes aimables ne peuvent enfreindre, & ses caprices sont pour elles aussi despotiques que les Decrets du Destin qui subjuguent les Dieux mêmes. Mais comme l'homme ne sent bien le plaisir de triompher que par les difficultés qu'il rencontre, c'est aussi la résistance qui fait mieux goûter aux femmes le plaisir d'être vaincues; & qui sçait cacher son amour l'allume d'avantage en autrui. Pourquoi rougir d'éprouver en aimant quelque peine? L'Amour est une douce amertume, il ne peut être entierement séparé de la jalousie : car qui ne craint point de perdre ce qu'il posséde, marque qu'il n'en fait pas grands cas. Mais il ne faut pas que la jalousie dégénere

en pure folie, & que pour aimer on ſe montre à tout moment indigne d'être aimé. On eſt encore loin du plaiſir, lorſqu'on s'aviſe de raiſonner dans le tems qu'il ne faut que ſentir. Le Carquois de l'Amour eſt rempli de traits, & non d'argumens. (*La faretra d'Amore e piena di ſtrali, non di ſillogiſmi*). Les plaiſirs ſont les fleurs de la vie : quand on en uſe indiſcretement, ils durent peu & deviennent rares. Point de plaiſir pur ſans myſtere, & ſans franchiſe point d'amour. Les Graces ſes compagnes n'habitent point, où l'Ingénuité, leur fille, n'eſt pas. Tous les Traités Philoſophiques de l'Amour peuvent être mis au rang des vieux Romans de Chevalerie,& les évaporations du ſiſtême Platonique, renfermées dans de beaux flacons de verre, ſont dignes d'être placées avec cette magnifique criſtalliſation des larmes de la Matrone d'Epheſe qui eſt conſervée dans le Cabinet de l'Amour. Il faut ſçavoir tempérer la gentilleſſe des manieres Françoiſes, (*la Leggiadria dei modi Franceſi*) avec la tranquillité Italienne, (*poſatezza*) : il faut don-

ner plus de nobleſſe & d'agrément à l'Amour Anglois.

La Volupté ayant ceſſé de parler, l'Amour approuva tout qu'elle avoit dit,& il diſparut ſur le champ aux yeux de l'aſſemblée, pour aller par ſa préſence ranimer le monde. Le Diſcours de la Volupté fit des impreſſions différentes ſur les trois Mortelles. L'Angloiſe n'en parut pas fort contente ; la Françoiſe n'étoit plus ſi gaye qu'auparavant, & l'Italienne devint rêveuſe. Un repas délicieux termina la journée. On ſoupa à l'entrée d'un Boſquet ſous une ſuperbe tente, où l'eau de la Fontaine de Vaucluſe fut mêlée au vin qui fut ſervi aux François. On donna du vin de Champagne aux Italiens, & aux Anglois du vin clairet, avec quelques goutes d'une liqueur antipolitique.



II.

LEONZIO AD EROTICO SUO FIGLIOVOLO.

Leonce à Eroticus ſon fils.

JE ne ſçai, mon cher fils, quel fruit vous tirerés des avis que ne pourroient vous procurer vos propres recherches, & que je ſuis à portée de vous donner. Vouloir ſoumettre la paſſion de l'Amour à des regles, c'eſt vouloir être en même tems fol & raiſonnable. Je vais pourtant tâcher de vous mettre dans la bonne voye, en vous faiſant part des obſervations générales que j'ai faites, & en vous montrant ce que j'ai pû apprendre dans la ſeule Ecole du Monde.

Il ne dépend pas de vous de choiſir où placer votre cœur : lorſque vous y penſerés le moins, l'Amour vous montrera l'objet qui doit le remplir, & vous ne pourrés vous empêcher de le trouver aimable. Celle qui vous plaira

aura la démarche plus agréable que la danſe, le parler plus ſéduiſant que le chant même. Elle aura les graces de Venus, la majeſté de Junon, tous les charmes.

Ce qui dépend de vous, eſt le choix des moyens pour parvenir à lui plaire. Il arrive aſſez ſouvent que l'Amour frappe un tendre cœur de ſes traits, & ne fait que montrer ſon arc à l'autre : il faut donc alors que l'adreſſe & l'eſprit viennent achever ſon ouvrage. Songez d'abord à étudier avec la plus grande attention le génie de votre Maîtreſſe. Si vous vous appercevés qu'elle ſe pique d'eſprit, nommez-là une autre *Melanite*, & ſi elle prétend au ſçavoir, une dixiéme Muſe. Si elle louche, louez l'agrément de ſes regards ; l'amour propre eſt l'aîné des Amours. Blâmez au contraire devant elle le ſon de la voix de Chloé & les dents de Lesbie : tout ce que vous blâmerés dans les autres, ſera pour elle autant d'éloges indirects.

Eſtimez ſingulierement tout ce qui appartient à votre Maîtreſſe. Le jappement de ſon chien aura je ne ſçai

quoi d'agréable & d'harmonieux : tous ſes mouvemens , toutes ſes poſtures ſeront ce que d'habiles Peintres pourroient repréſenter de plus beau. Son intelligence ſera même au-deſſus de celle de ce merveilleux chien , qu'un Poëte fait parler ainſi : *J'aboye les Voleurs , & j'accueille les Amans en ſilence ; ainſi je plais également & à Monſieur & à Madame* (1).

Quel beſoin de vous dire que vous devés toujours vous montrer très-prompt à faire toutes les volontés de votre Maîtreſſe ? Les Belles en cela reſſemblent aux Princes qui ne ſçauroient ſouffrir la moindre contrariété. De votre part vous ſerés aimable , autant que vous lui plairés. Sachez d'a-

(1) *Latratu fures excepi , mutus Amantes :*
Sic placui Domino , ſic placui Dominæ.

Voilà l'Epigramme originale que l'Auteur Italien rend ainſi :

Latrò pe' ladri , e per gli Amanti tacque ,
E sì à Meſſere & à Madonna piacque.

bord être ſon eſclave, pour devenir enſuite ſon maître.

Attachez-vous encore à l'entretenir de petites nouvelles agréables & d'amuſantes bagatelles. Si vous voulés être aimé , ſoyez aimable : plaiſez ſeulement , & vous aurez bien tôt perſuadé.

C'eſt être mal habile en amour , que de parler ſans ceſſe d'amour à ſa Maîtreſſe. L'eſſentiel eſt que vous ſachiez vous rendre néceſſaire à ſes amuſemens privés. Alors toutes les fois qu'elle ſe trouvera ſeule , elle ne pourra s'empêcher de penſer à vous ; & pourvû qu'elle ſoit occupée de vous , ne vous embarraſſez point de ce qu'elle penſe.

Enſuite quand vous vous appercevés , quand vous êtes ſûr qu'elle ne peut ſe paſſer de vous , prétextez quelque affaire qui vous oblige de vous éloigner d'elle pour un peu de tems ; mais faites-lui voir que rien ne pouvoit vous ſurvenir de plus fâcheux , & que rien ne peut égaler votre douleur. Il faut auſſi jetter dans vos entretiens quelque propos qui puiſſent lui faire comprendre , qu'après tout elle

n'eſt pas ſeule au monde , & qu'il eſt une autre Beauté qui pourroit débaucher votre cœur. Enfin ſachez adroitement la piquer par tous les endroits ſenſibles , & faites enſorte que ſon amour propre , comme d'intelligence avec vous , ſerve l'Amour que vous avés pour elle. Employez avec les Femmes les ruſes de guerre dont uſent les Femmes. (*Uſa con le Donne le arti delle Donne*).

Ecrivez ſouvent à votre Maîtreſſe de petites lettres , & quand elle n'y feroit pas de réponſe , écrivez toujours. Vos lettres doivent être gayes , cavalieres, & de ce ſtile aiſé que donne l'uſage du monde. Il faut réſerver pour les Prudes ces lettres graves dans le goût du Bembe , (*le piſtole Bembeſche*). C'eſt pour ces dragons de vertu qu'il faut faire un ſiége dans les formes , & employer au moins deux ſiecles à tracer les premieres lignes. Les meilleures armes, avec elles , ſont le reſpect & la ſoumiſſion ; chez elles la raiſon & la vertu ont toujours enſemble des diſcuſſions & des pourparlers qui ne finiſſent point. Mais mettez-vous bien

dans l'eſprit que celle qui n'aimoit point hier , aimera demain , & qu'il n'y a qu'un Amant ſans expérience qui , rebuté par un refus , abandonne auſſitôt l'entrepriſe. Il en eſt du Sexe comme de ce Guerrier dont un brave diſoit : » Son bras eſt invaincu , mais » non pas invincible (1) ».

Invitto ſe , ma non pero invincibile.

Qui n'a point entendu parler de la Grotte de Didon , & de antres miſtérieux de Latmos ?

Attachez-vous ſur toutes choſes à gagner la Suivante. Elle eſt toujours la dépoſitaire des ſecrets de ſa Maitreſſe , & elle ſçait par quel endroit la prendre. Croyez-moi, les Lucreces ſont rares aux yeux d'une Suivante expérimentée. Vous ne pourrés jamais avoir un meilleur conſeil, ni un meilleur guide qu'elle. Ecoutez les réponſes de cette Sybille ; elle vous initiera dans les plus profonds myſteres.

Le tems le plus favorable à l'Amour ,

(1) Vers du Cid.

est ordinairement celui où la légere Jeunesse est livrée aux Ris & aux Jeux. Le plaisir, ou la dissipation fait sur un jeune cœur l'effet que le Printems fait sur la terre. Philene, amant mal adroit, s'avisa de parler d'amour à Lesbie un jour qu'elle avoit vû Asterie parée d'une robbe du dernier goût : jugez s'il avoit bien pris son tems. On sçait qu'il n'y a point de regles si générales, qui n'ait, comme on dit, son exception. La Matrone d'Ephese écouta sur le tombeau de son mari les fleurettes d'un Soldat; Philis reçut les douceurs d'Alcée le jour même que son petit chien étoit mort.

Un lieu très-propre pour ouvrir votre cœur à la Dame que vous aimés, est certainement le Théâtre, où tout parle d'Amour. Si en fréquentant les Spectacles, vos yeux par hasard se remplissent de l'idée de Sémiramis ou de Mandane, souvenez-vous qu'avec ces Belles vous aurés à souffrir tous les caprices des Grands, & que vous aurés sur les bras la Famille Royale. Et de quelle vertu n'aurés-vous pas besoin, pour vivre avec les

Virtuoses (1). Regardez l'Opéra des Loges, & n'approchez pas du Théâtre. Les Spectacles ont leur point de vue, d'où il ne faut pas s'écarter.

Il n'est point de lieu, de tems, ni d'autres circonstances plus favorables à l'Amour que les Fêtes de nuit & les Danses. Là sous le *Domino* ou le masque, on s'enhardit à dire des choses qu'on a tenues quelquefois longtems cachées dans son cœur. L'Amour se réjouit de ces mascarades, lui qui tant de fois a fait déguiser Jupiter lui-même, qui tant de fois l'a métamorphosé, pour le cacher aux yeux humains.

Toutes les fois que vous vous trouverés engagé au jeu avec votre Dame, ayez soin de perdre souvent, & qu'elle puisse attribuer sa chance au hasard du jeu. On sçait que c'est souvent un gain, que de sçavoir perdre. Prenez garde aussi, quand vous perdrés, de ne laisser échapper aucun mouvement qui puisse faire appercevoir le moindre dépit. La libéralité plaît sur toutes choses : c'est

(1) Les Femmes à talens.

une espece de fond commun sur lequel chacun assigne quelque espérance.

Les préceptes de la Toilette ne sont point inutiles à l'homme ; elle exige aussi quelques soins de nous. Il convient toutefois que dans nos habillemens on voye un certain air négligé, sans la moindre pédanterie. Mars est Soldat, Adonis Chasseur.

On raconte des merveilles opérées par les Vers, & que refuse-t'on en effet à un Poete ? Mais si vous voulés que vos Vers soient écoutés, laissez aux Amans visionnaires la Métaphisique amoureuse, & attachez-vous aux choses que toute personne un peu spirituelle est en état de sentir. Si Laure & ses pareilles ont été nommées les *Jansenistes de l'Amour* (1), les imitateurs de Petrarque peuvent s'apler les *Quakers* du Parnasse.

Regardez tranquillement vos Rivaux, si vous en avés, & si vous êtes prudent, feignez de ne pas vous en appercevoir, ni même d'en soupçonner l'existence : heureux si votre

(1) Mot de la Reine Christine de Suéde.

Rival s'avise de dire du mal de vous à votre Maîtresse; plus heureux encore, s'il vient à lui défendre de vous voir ! Rien de plus incommode que la jalousie, rien de plus dangereux. Les femmes font un cas singulier des braves gens, & la jalousie vous fait paroître en présence de votre Maitresse le plus timide des hommes.

Il faut toujours devant le monde montrer un très-grand respect pour elle, mais on n'a pas toujours des témoins. Où est la femme qui regarde comme un crime une requête amoureuse ? Sachez être un peu téméraire : un Amant trop respectueux est un Amant proscrit.

Souvenez-vous de la pénitence que le bon Roland essuya si long-tems sur ses épaules, pour n'avoir pas sçu dérober, quand il le pouvoit, un baiser à Morgane. Cependant il faut bien prendre garde si le fruit est mûr, avant que d'y porter la main pour le cueillir, & il faut faire en sorte qu'on puisse toujours se disculper sur vous. Toute femme qui dans le tête à tête peut résister à son Amant, est plus qu'-

une femme, s'il n'est moins qu'un homme.

Vous connoîtrés à mille choses les progrès que vous avés faits dans son cœur. Elle vous adressera les paroles même les plus indifférentes; elle aura les yeux attachés sur vous, & ses regards rencontrant les votres, s'y reporteront encore plus souvent. Elle voudra sçavoir vos moindres aventures, & ensuite vous les racontera à vous-même. Quelquefois elle vous mettra sur la voye, pour lui faire voir les sentimens qu'elle a fait naître dans votre cœur: quelquefois elle évitera votre présence, & en fuyant elle voudra que vous la suiviés.

Ne vous affligez point de l'intervention d'un facheux qui vous fait perdre une occasion (1). Ce contretems ne fait qu'irriter vos desirs, & donner plus de prix à la victoire. Il y auroit de la folie à envier le sort de ce Dieu, pour qui, voir une belle,

(2) *Non ti lagnare per altro, se trà la spiga e la mano trovi esser messo qualche impedimento.* Litteralement: *s'il se trouve quelque obstacle entre la main & l'épy.*

en désirer la possession & se l'assurer, étoit l'ouvrage d'un moment. Tant de facilité vous rendroit enfin insipide le plaisir de la possession.

Enfin quand vous aurés sçu triompher de votre douce ennemie, sachez encore user de la victoire. Ne prétendez pas que toutes vos volontés doivent regler celles de votre Maîtresse: les Tirans ne font que des rebelles. Tenez-lui les rênes lâches, & gouvernez-la de façon qu'elle ne s'apperçoive pas qu'elle est gouvernée. Passez-lui tous les petits caprices qui pourront de tems en tems lui venir: ce sont les assaisonnemens de l'esprit & de la beauté, l'ame & la vie du sentiment, le sel de l'amour. Qu'entre elle & vous, les devoirs soient réciproques: ne lui imposez que des loix qui lui rendent la servitude agréable, & qui assurent la durée de votre Empire.

Que les faveurs de votre Maîtresse soient pour votre amour de nouvelles chaînes: vivez long tems avec elle, & que l'Amour ajoute aux jours que vous passerés ensemble tous ceux

qu'il devroit retrancher de la vie des Amans malheureux. Enfin fassent les Dieux qui ont dans leurs mains le cœur de l'homme, que jamais les yeux de mon fils, couverts du bandeau de l'Amour, ne cessent d'être clairvoyans.



ALLEMAGNE.

LES Poësies de M. *Canitz*, que nous avons annoncées dans le Journal de Juin, ont en Allemagne une célébrité que sans doute elles méritent, mais dont il est bien difficile qu'une Version Françoise nous mette en état d'apprécier toute la justice. On sçait combien le génie de la Langue Allemande est différent du tour de la nôtre. Plus le Germanisme est pur, élevé, fleuri, plus il doit perdre de sa force, en passant dans une Langue timide & qui semble de plus en plus affecter la limpidité de l'eau. Nous croyons donc devoir nous borner à représenter trois de ces Poemes: ils suffiront pour faire connoître au moins le principal caractere & le ton général de l'Auteur.

I.

SATYRE SUR L'AVARICE.

HARPAX, devenu riche à force de mentir, & qui en sa qualité de Juge,

a rarement rendu de Sentences, qui ne fussent accommodées au prix des présens que les Parties lui avoient offerts ; Harpax, dis-je, tombe, il y a quelque tems, malade d'une fiévre maligne ; mais trouvant chez lui peu de pâture, parce que la maigre avarice avoit presque tout consumé, elle rampoit semblable à la flamme, qui, quelque forts que soient les vents, ne marche que très lentement dans des chemins couverts de ronces & d'épines. Peut-être croirez-vous que son extrême maigreur lui fait quelque peine : au contraire, en homme d'esprit, il sçait mettre à profit la maladie même. Harpax, parce qu'il n'a point d'apétit, ne fait préparer pour ses Domestiques que la moitié de leur nourriture, ou un vrai repas de malade. Il les appelle & les assemble tous : il leur déduit les avantages de la sobriété, & les maux que son estomac s'est attirés par son intempérance, accusation que ce malheureux estomach affamé depuis longtems ne dément que trop en secret. Cependant les Domestiques d'Harpax qui ne sont point encore détachés des be-

soins du corps, demandent du pain : leur faim n'entend point ces regles mortifiantes, & souhaite au malade ou la mort, ou la santé. La foiblesse d'Harpax augmente, mais il ne peut se résoudre à mourir. Il pense dans ses réflexions, combien il est malheureux de périr avant la destruction du monde, & d'être obligé de laisser ses biens à d'autres. C'est uniquement pour cela qu'il prend quelques conseils sur sa maladie. Les uns lui proposent d'adoucit le feu qui le dévore par des jus d'herbes & du vinaigre. Mais il refuse ce remede trop dispendieux pour lui : il en veut un qui le délivre sur le champ, comme par quelque charme, & l'avoir gratuitement, par pure amitié. Mais un avare a-t'il des amis ? Il faut donc avoir recours au Medecin. Il en vient un, & le Malade lui dit : hélas ! c'est le repos qui me manque ; si par votre assiduité, ou par votre habileté seulement, vous pouvés me guérir, je vous promets mes services, en reconnoissance des vôtres. Je sçai déja votre procès, & je connois peut-être mieux que vous même le

fort & le foible de l'affaire. Soyez assuré qu'elle est perdue en toutes autres mains que dans les miennes. Le Médecin, que ce pronostic perce jusqu'à l'âme, s'approche précipitamment du Malade, lui tâte le poulx, & parce que son propre sang bouillonne, agité par la peur & par l'espérance, il écrit sur son ordonnance beaucoup plus qu'il n'en sçait lui-même. Une chose chagrine encore Harpax ; c'est qu'il ne connoit point de procès à l'Apoticaire. Il s'en console cependant. Tout vient à tems, dit-il, à qui peut attendre. Les médicamens que le Médecin avoit prescrits au hasard, arrivent, mais l'avarice empêche Harpax d'en user : il s'épargne souvent jusqu'à la boisson fortifiante qui doit lui donner le plus de soulagement. Il vole lui même les poudres, il les cache sous son chevet, ou ratisse furtivement l'or des pillules. Ainsi ses forces diminuent de plus en plus & toute la Ville est en réjouissances, parce que l'oppresseur des Orphelins & le persécuteur des Veuves ne respire gueres plus qu'un cadavre. Son fils qui déja se félicite

de la prochaine mort de son pere & compte d'avance ses ducats, sa femme qui déja pense à de jeunes Amans, n'ont de tristesse l'un & l'autre, que parce qu'ils le voyent trop longtems résister, pour leur propre supplice, à ses maux. Ils lui demandent quel Prêtre il veut qu'on appelle. Celui, dit-il, qui a tenu mon fils sur les fonds de Baptême, M. Valentin ; car il ne s'est pas acquitté du présent qu'il devoit faire en qualité de Parein, comme vous sçavés. S'il lui est permis de s'en dispenser, il doit me pardonner aussi que je l'oblige de me servir & toute ma maison pour rien. L'Ecclésiastique arrivé prend l'air le plus triste qu'il peut, & dit en lui-même : sans doute que je suis le premier dans le Testament. Aussi-tôt il se met à consoler, femme, enfant, servante, & personne ne peut s'empêcher de rire. Cependant on le conduit en silence auprès du Malade, & il l'examine. Il considere le danger où il est, & qui n'est que trop grand ; il répand dans son sein abattu tout ce qu'il peut ramasser de pensées pieuses, entremêlées de pleurs & de san-

glots. Il se plaint amerement qu'un homme aussi précieux à sa Patrie doive être la proie de la mort, qu'on perde un homme qui avoit pratiqué tant de vertus sur la terre, & qui peut-être avoit dessein en mourant de faire voir encore combien il avoit ardemment aimé l'Eglise. Non, M. mon Compere, non, s'écrie Harpax, vous n'aurés pas le sol, quand je mourrai. Cependant si par vos prieres vous pouvés fléchir le Ciel & obtenir que je ne meure point, peut-être prendrai-je d'autres arrangemens. Valentin reste interdit, & voyant que la flaterie ne réussit point auprès du Pécheur, il commence à aiguiser l'aiguillon du zéle. Il l'exhorte à reconnoître & à réparer ici bas les injustices qu'il a faites, à peine d'être exclu pour jamais du Ciel. Il lui remet devant les yeux tous les faux sermens dont il a blessé Dieu, la Justice & les hommes; combien de ceux, qui maintenant sont réduits à la mendicité, il a chassé de la possession de leurs biens; combien il a repandu de monnoye de cuivre, aussi longtems que la faveur de son Prince

l'a pû mettre à l'abri de toute poursuite. Or que croyez-vous, Compere, qu'il vous arrivera dans l'autre monde, à moins que bien converti vous n'expiiez ici vos crimes? Voilà comme le zélé Valentin, dès qu'il s'est apperçu qu'il n'a rien à espérer du mourant, l'avertit fidélement du danger où est son ame. Le Malade, dont il n'a jamais si puissamment touché le cœur, dit d'une voix sanglotante: ah! je reconnois bien toutes mes fautes; mais si par un merveilleux excès de bonté, Dieu cette fois-ci daigne accorder à mon corps affoibli seulement un délai de quelques années, je veux faire en bon Chrétien, croyez-moi, une œuvre de charité qui sera vraiment édifiante. Ceux dont j'ai volé le bien, peuvent être surs d'en recouvrer la dixiéme partie, que je leur prêterai à intérêt, comme il est convenable. Ah! Chrétiens, mes amis, s'écrie-t-il ensuite, réjouissez-vous avec moi, de ce que ma conscience est si heureusement soulagée. Peu de tems après il tombe en agonie; le bon Valentin se trouvant las de prier

Dieu, les Assistans continuent d'exhorter & de consoler le mourant. Celui-ci parmi plusieurs bons propos entend dire que son Sauveur a payé ses dettes & aboli le Chirographe. Ces mots réveillent son avarice: Quoi? payé mes dettes, dit-il? l'affaire est encore en procès. Non, je n'avouerai jamais rien; on ne sçait encore qui perdra. En achevant ainsi d'exhaler ce misérable esprit de chicane qui fut le tourment de sa vie, son ame quitte enfin son corps, vil esclave de la cupidité, & chacun maintenant charge son tombeau des malédictions qu'il mérite.



I I.

LA LIBERTÉ.

Autre Satire.

JE vois mon corps s'user comme un vêtement; mais l'Etre actif qui l'habite, mon ame, ainsi qu'on l'appelle, a le sentiment d'une liberté qui la fuit toujours, & je mourrai sans en avoir joui. Peut-être ai-je senti ce désir aussi-tôt que j'ai respiré & que mon sang a commencé à prendre son cours. Qui sçait combien de fois, n'étant encore qu'un homme ébauché, j'ai taché par mes mouvemens d'accélerer ma naissance? Qui sçait si mes pleurs dans le berceau ne reclamoient pas contre la contrainte des langes, & si, quand le sein de ma Nourrice ne s'est pas trouvé prêt à contenter mes besoins, ma bouche impatiente n'a pas formé des plaintes semblables à celles que le chagrin m'a arrachées dans un âge plus mûr? Je suis

sûr au moins que depuis l'instant que j'ai connu mon existence, & qu'on m'a fait passer sous les loix d'un Précepteur austere, j'étois agité de mouvemens convulsifs à la seule vue du Tyran qui venoit à certaines heures troubler impitoyablement mes jeux, pour tacher de m'enseigner une langue qu'on ne parle plus, avant que de m'avoir appris celle que je devois parler. Je la regrette cependant cette enfance qui m'a fait gouter des plaisirs si purs. Helas! depuis qu'elle est écoulée, loin que le tems ait diminué mes chagrins, ils se multiplient avec les années. Quel fruit tirons-nous des progrès de notre raison? Si ce n'est qu'elle nous rend encore nos chaînes plus insupportables, en nous faisant connoître le prix de l'inestimable liberté, vers laquelle elle emporte nos regards. Il n'y avoit dans Eden qu'un arbre, un seul arbre interdit aux desirs du premier homme; & maintenant tout est fruit défendu pour nous. Nous sommes environnés d'objets propres à reveiller la concupiscence, mais dont il faut nous abstenir, tandis que le ser-

pent tentateur siffle de toutes parts à nos oreilles. Nous convoitons à la dérobée quelques fruits; mais quand nous avançons la main pour les cueillir, un décret effrayant vient nous montrer sous nos pas les flames destinées aux réfractaires. Eveillés, il nous oblige de contraindre nos desirs, & même au milieu du someil il veut que nos sens subjugués soient encore soumis à ses loix. Heureux ceux dont la chair docile, est au moins domptée par la crainte! Malheur aux désirs effrénés qui suivent impétueusement l'ardeur insensée qui les emporte! La vengeance n'est pas loin, & suit quelquefois de très près la faute. Quand on éviteroit le fer d'un meurtrier armé pour punir notre incontinence, elle a tôt ou tard son salaire. Bientôt un Médecin discret, s'emparant du Libertin téméraire qui n'a rien refusé à ses sens, lui fera expier ses débauches dans ces lieux de gêne, où l'on respire en tout tems l'air étouffé de la Canicule. C'est là que le Nectar & l'Ambroisie qu'il goutoit se changent en Gayac & en

Sassafras. Telle est la condition de l'homme: si ce n'est la force, c'est au moins la crainte qui nous défend ce qui nous flatte le plus; & si ces deux mobiles à la fois, la crainte & la force, nous laissent quelque moyen de leur échapper, nous nous forgeons nous-mêmes d'autres fers. Depuis que l'imperieuse Opinion a mis son bandeau sur nos yeux; depuis que l'avarice & l'orgueil se partagent le cœur humain, l'homme n'est plus libre: c'est un esclave asservi à toutes les passions d'autrui & aux siennes, & dépendant de tous les objets qui peuvent flatter sa cupidité.

Comm nt le fils de mon voisin qui avoit à peine en sa possession trois arpens de terre à labourer, s'est déja élevé si haut, dit un Mignon de la fortune à qui trop liberale elle a déja fait obtenir une demie Principauté? Et moi je me renfermerai dans les limites de mon Domaine? Non, il faut quelque chose de plus pour mon Mausolée (1). Qu'on m'achete des che-

(1) *In titulum Sepulchri.* Senec.

vaux & qu'on prépare mes équipages; qu'on m'apporte ma cuirasse & mes armes. Aussi tôt ses nombreux Domestiques forment comme un petit corps d'armée. L'épouse du Héros allarmée se jette à ses genoux avec son enfant, dont la jeunesse implore ses soins, & les arrose de ses larmes: ses amis viennent joindre leurs instances à celles de sa femme. Le Héros est émû; mais parce qu'il a déja pris son armure, l'amour de la gloire l'emporte sur la tendresse. Il presse son départ, il ordonne dans ses terres des prieres publiques pour la prospérité de sa campagne; il va se ranger sous les étendars d'un maître; il essuye toutes les fatigues de la guerre; pour en supporter les frais, il fond sa vaisselle, engage Terres, Biens & Maisons: quelques années après il revient en lugubre triomphe, mutilé, congédié, & pauvre.

Jettez vos regards sur cet homme heureux à qui tout le monde rend des respects: il paroit que sa tête n'est gueres en meilleur état. Qui? ce sage, cet esprit sublime? Oui précise-

ment ce Vieillard, l'idole de notre pays, ce grand homme dont les laconiques réponſes font le deſtin de tant de mortels. On voyage des journées entiéres dans l'étendue de ſes domaines ; les richeſſes tombent ſur lui comme la neige ou la roſée du Ciel. Chez lui brille de toutes parts ce métal dont l'abondance rend ſi glorieux le Roi du Pays qu'arroſe le Tage : voilà ſans doute de quoi vivre content. Exempt de tous les ſoins humains, ſi ſon ennemi n'étoit en lui-même, il pouvoit couler heureuſement le reſte de ſes jours; il pouvoit, maître de ſes actions, goûter un repos plus précieux que l'Or, & que les Monarques n'ont jamais eu le bonheur de poſſeder. Mais cette ame baſſe & ſervile aime trop la Cour, ou ſa priſon. Veilles, travaux, ſoins, rien ne lui coute pour monter au plus haut degré de la faveur de ſon Maître. La nuit que les hommes & les animaux paſſent fort tranquillement dans un doux ſommeil, eſt pour lui un tems de travail : le jour il eſt dans une agitation continuelle, occupé à ſe menager les moyens

de pouvoir nuire plus long-tems à tous ceux qui lui déplaiſent. Le goût qu'il a pris à voir mille ſources ouvertes à l'or qui vient remplir ſes coffres, ou la honte de ſurvivre à ſa fortune, eſt ce qui l'arrête dans les fers qu'il ne ſe laſſe point de porter. Il affecte cependant quelquefois de ſoupirer pour la liberté & d'être rebuté des grandeurs : mais il ſe reproche bientôt de préférer ſon repos à l'intérêt public, & il condamne une réſolution qui bleſſe ſon zéle pour le bien des hommes qu'il ſert ſi généreuſement. Les gens inſtruits qui le connoiſſent rient ſecretement de ſon hypocriſie...... Mais arrêtons ici ma plume : il ne faut pas ſe jouer à ceux qui peuvent punir la vérité & récompenſer le menſonge.



III.

ODE FUNEBRE, ou *Elégie ſur la Mort de Madame CANITZ*, Dorothée Emerence d'Arnimb, *premiere femme du Poete.*

SUIS-JE donc pour jamais privé de Doris ? Eſt-il vrai que la mort me l'a enlevée ? ou n'eſt-ce qu'une vaine frayeur de mon imagination inquiéte ? Vit-elle encore ? Hélas ! elle n'eſt plus : un tombeau couvre ma Doris. Deſtin, hâtez-vous de trancher mes jours.

Devrois-je te ſurvivre, toi à qui j'étois plus attaché qu'à moi-même, à toi que je portois dans mon cœur, & qui faiſois toute ma félicité dans ce monde ? Toutes les Couronnes de l'Univers ne m'auroient point donné d'envie, parce qu'au prix de toi tout étoit vil à mes yeux.

Eſt-il poſſible, helas ! Doris, que tu me cauſes une ſi profonde affliction? Qu'as-tu fait de cette tendreſſe qui

prenoit toujours une part égale à mes plaiſirs & à mes peines ? Tu te hâtes d'arriver aux contrées Céleſtes, & pour la premiere fois tu me fuis. Ah! ta félicité m'afflige.

Quels flots, quels feux s'uniſſent contre moi ? Perte inexprimable dont le ſentiment, comme un poids inſupportable, m'étouffe & preſſe ma poitrine. D'où vient que dans la douleur qui m'accable, je ſens quelque ſoulagement, auſſi tôt que je penſe au déplorable objet qui la cauſe ?

Que mes chants, pour la célebrer, pour être dignes d'elle, s'élevent au-deſſus de tout ce qu'a produit ma Muſe ! Mais plus ils expriment ma douleur, plus ma main & ma voix s'affoibliſſent. Les paroles ſe changent en larmes, & dans le plus ardent déſir d'immortaliſer mes triſtes regrets, je ſuis reduit à en être ſeul témoin.

Vous dont les écrits vainqueurs du tems peuvent anéantir la mortalité, chantés l'ennui qui me dévore & les vertus de Doris, afin que la poſtérité lui donne encore des pleurs & me plaigne. Mais non: qui connoît auſſi bien

que moi toute la grandeur de ma perte & l'excès de ma vive douleur?

Doris n'avoit pas enfoui les talens dont elle étoit pourvue : ils étoient connus partout où l'étoit ſon nom, mais toujours plus connus de moi. On fait publiquement l'éloge de beaucoup de femmes qui comptent à peine autant de vertus, que la modeſtie de Doris en cachoit.

Au moment d'être délivrée des chaînes de cette vie, on lui voyoit une ſécurité qui étoit le gage de ſon innocence. La Mort avec ſon appareil menaçant ne peut l'ébranler : elle trouve une ame plus forte qu'elle, & dont le ſommeil eſt à peine interrompu par toutes ſes terreurs.

Dans le vain tourbillon du monde, Doris s'étoit préſervée de la ſéduction de cette foule de gens ſéduits qu'on trouve partout. Eſprit droit & naturel qui ne ſe déterminoit jamais que par le jugement de l'expérience, le doux poiſon de la flatterie lui étoit abſolument inconnu.

La diſcrétion & la franchiſe préſidoient à ſes paroles & à ſes actions :

ainſi jamais ni la médiſance, ni l'amour propre ne ſe gliſſoit dans ſes entretiens, pour noircir les actions d'autrui, ou pour colorer les ſiennes. Sa vie étoit l'expreſſion des ſages maximes de vertu qui ſortoient continuellement de ſa bouche, & dont le tréſor étoit dans ſon cœur.

Bienfaiſante & ingénieuſe à repandre utilement ſes bienfaits, ſa bonté toujours active étoit encore inépuiſable.

Elle ſçut poſſéder ſans orgueil l'eſtime & la confiance des Grands, parce qu'elle étoit bien pénetrée du néant de toutes les choſes qui font l'objet de notre ambition & de nos fragiles eſpérances.

L'art de feindre & de diſſimuler, qui eſt aujourd'hui l'art de vivre, lui paroiſſoit un jeu mépriſable, odieux, & indigne d'elle. Et qu'en avoit-elle beſoin? Son front qui ne trompa jamais, faiſoit rougir la pâle envie, en même tems qu'il s'ouvroit tous les cœurs.

Des mœurs ſi pures & ſi charmantes enchaînoient depuis longtems ma tendreſſe; mais l'hymen loin de ralentir

mes feux les allumoit de plus en plus. Eh! quel cœur j'avois choiſi pour placer le mien! Quelque affliction, quelque adverſité qui nous ſurvînt, je trouvois en elle la même douceur que dans la plus grande proſperité.

La perte d'un enfant chéri la touchoit, ſans lui arracher le moindre ſigne de foibleſſe : elle étoit pourtant fort ſenſible, mais plus forte encore. Le feu conſume notre château : ſon courage ne ſe dément point un moment; elle ſoumet aux diſpoſitions de la Providence ſon ame, ſa volonté, tous ſes mouvemens, & n'eſt occupée que du ſoin de me conſoler.

Qu'elle m'étoit intimement attachée, & que ſon cœur ſçavoit bien m'accueillir! Elle avoit l'art de prévenir ou de deviner tout ce que je ſouhaitois.

J'ai perdu toutes ces douceurs, & les chagrins dévorans ſe ſont emparé de moi. Le Deſtin ennemi, jaloux de mon bonheur, m'a condamné à traîner une vie languiſſante qui n'eſt qu'une longue mort.

Le ſeul gage de ſon amour qui me reſte & qui devroit me conſoler, ſem-

ble renouveller mon affliction, parce que ſa gayeté, ſa vivacité, ſa candeur ſans ceſſe me retracent ſa mere, & m'en font regretter la perte.

Quel changement j'éprouve en moi-même! Tout ce qui me flattoit autrefois, eſt maintenant plein d'amertume pour moi; je ne tiens preſque plus à la terre, & le moindre vent me fait chanceler. Le Spectacle des Cours m'aigrit, & ma maiſon eſt devenue un déſert, parce que je n'y trouve plus Doris, Doris le ſeul objet que j'y cherche.

J'erre dans les campagnes & parmi les eaux; je voudrois habiter tantôt la cime des montagnes & tantôt les profondes vallées, pour y trouver un aſile contre la douleur. Les Montagnes, les Vallées, les Lacs peuvent bien diſtraire mes yeux, mais non pas ma mélancolie : ils ne ſçauroient me rendre Doris.

Tems rapide qui fuyés, qui coulés ſi vite, que ne puis-je au prix de mon ſang racheter tout les momens que j'ai paſſés ſans Doris. Soleil rends-moi ces momens perdus, reviens ſur

tes pas, hâte-toi, ramene avec toi ma Doris.

Que dis-je ? non, poursuis ta course. Ton retour éloigneroit la mort, l'unique bien que je désire depuis si longtems, & il ne me rendroit point plus heureux.

Ah! si tu pouvois me montrer le tendre objet que je regrette ! Fuis, te dis-je, & précipite ton cours.... ou bien arrête, attends-moi. Non, pars..... Hélas ! sçai-je ce que je veux ?

Moitié de ma languissante vie, Doris mes pleurs seront-ils donc inutiles ? Peux-tu dans le lieu de ton repos entendre encore la voix de mon cœur, mes fideles & tristes soupirs ? Es tu sensible à ma douleur, à la cruauté de mon sort ? Souffre, hélas ! que je trouble ton sommeil; jette un dernier regard sur moi. Viens te remontrer un instant avec cet air enjoué qui dissipoit si bien mes soucis. Si le Ciel nous a séparés pour jamais, fais-moi connoître au moins par quelques signes, que tu n'ignores pas mon affliction.

Montre toi sous la figure éclatante

que tu as revêtue dans l'heureux séjour dont tu jouis; ou si cette clarté céleste ne sçauroit percer le voile épais de nos sens, prend la forme la plus propre à consoler ma douleur.

Me sera-t-il alors permis de t'embrasser mille fois ? Quand tu serois au même état dans lequel je t'ai vû expirante, je couvrirai de mes baisers ces yeux chéris qui s'éteignoient, ces joues détrempées d'une froide sueur, & mon amour sera satisfait.

Qu'un songe trompeur m'offre ton image, je jouirai agréablement de cette douce erreur, & je serai content. Si cette foible consolation m'est refusée, j'ai du moins la sûre espérance de te rejoindre un jour en passant par le sombre chemin des morts.

Alors, après avoir langui si longtems, je te contemplerai dans le séjour de la Paix. Jour desiré, le plus heureux des jours qui me restent, hâte-toi d'arriver & de me réunir à Doris.

O Dieux ! qu'entens-je ? Me trompai-je ! N'est-ce pas la voix de Doris ? C'est elle, je la reconnois au doux frisson qui ébranle agreablement toute

mon ame : *Trois mots*, dit elle, *& rien de plus : je connois ta profonde douleur, cesse de t'affliger, Doris ne t'oubliera jamais.*

SI l'on n'étoit prévenu que c'est un Poete qui parle, on auroit de la peine à concilier cette tendresse conjugale avec le second mariage de M. *Canitz*. Mais des vers sont sans conséquence, & plus la douleur est éloquente, plus elle est suspecte d'art. Le même, dans un Sonnet qu'il a fait encore sur la mort de sa chere Epouse, se compare à Job. » Ce qu'il y a de commun entre nous, dit-il, c'est que nos » femmes font notre malheur : mais Job » est malheureux pour garder sa femme, » & moi pour avoir perdu la mienne.



ANGLETERRE.

I.

TABLEAU POLITIQUE de l'Angleterre & des Etats voisins, depuis le Regne d'Elisabeth jusqu'à présent.

Extrait *du* Litterary-Magazine (*nouveau Journal Anglois, établi à Londres en Janvier* 1756).

LE Systême actuel de notre Politique a pris son origine sous le Regne d'Elisabeth. L'établissement de la Religion Protestante devoit naturellement nous déterminer à rechercher l'alliance des Etats Protestans, & à regarder comme ennemies toutes les Puissances de la Religion Romaine.

C'est aussi sous ce même regne, qu'ayant commencé à étendre notre commerce, nous crûmes devoir être attentifs à celui de nos voisins; & si nous nous abstînmes de le troubler,

nous ſentîmes au moins combien il étoit important de les empêcher d'attaquer & de ruiner le nôtre.

Nous envoyâmes auſſi alors des Colonies en Amérique. Cette nouvelle partie du monde étoit devenue le principal Théâtre de l'ambition Européenne. Après les tréſors immenſes qu'on avoit vû amaſſer aux Eſpagnols dans le Mexique & dans le Pérou, chaque Nation ſe perſuadoit qu'une plantation en Amérique la feroit bien-tôt regorger d'or & d'argent. Ce Principe anima toutes les autres Nations à étendre leurs Dominations en Amérique. Nous n'en prévîmes pas dès lors tous les avantages ni tous les inconvéniens, & ſi nous fimes, comme les autres, quelques établiſſemens, ce ne fut pas le fruit d'une profonde politique, mais uniquement une ſuite de l'ancien préjugé qui établit que plus une Nation étend ſon territoire, plus elle accroît ſa puiſſance.

Les nouvelles découvertes, les profits immenſes du trafic dans les Pays éloignés, & la néceſſité des longs voyages occaſionnerent en peu d'années la

conſtruction d'un très-grand nombre de vaiſſeaux. La Mer fut bientôt regardée comme un Elément puiſſant qui méritoit l'attention de tous les Peuples, & il s'éleva une nouvelle ſorte de Souveraineté, qu'on appella *Domination Maritime*.

Tout le pouvoir Maritime fut d'abord entre les mains des Portugais & des Eſpagnols, qui, ſans conſulter les autres Nations, le partagerent entr'eux. Le Roi d'Eſpagne s'étant emparé de la Couronne de Portugal réunit les Vaiſſeaux & la puiſſance des deux Nations, & il devint formidable à toute l'Europe dont il allarmoit les côtes. Enflé de ſes ſuccès, il voulut tenter la conquête de l'Angleterre; mais l'Armée Navale qu'il avoit levée pour cette entrepriſe, & qui lui avoit coûté des ſommes immenſes, fut détruite. C'eſt ce grand événement qui arrêta les progrès des Eſpagnols, & qui penſa renverſer pour jamais leur Marine.

Ce fut alors que les Pays-bas opprimés par l'Eſpagne & craignant encore de plus grands maux que ceux qu'ils avoient déja ſoufferts, réſolurent de

ſecouer un joug inſuportable. Ils réuſſirent, à l'aide des ſecours que la Reine Eliſabeth leur fournit en troupes & en argent, & ils s'érigerent en Puiſſance indépendante & Souveraine. Quand ils eurent réglé le ſiſtême de leur Gouvernement, & que la paix leur eût donné quelque relâche, ils ſentirent que leur Territoire étant borné, ainſi que le nombre de leurs habitans, ils ne pouvoient acquérir de richeſſes & de puiſſance, qu'autant qu'ils cultiveroient le Commerce & qu'ils feroient le tranſport des denrées d'un pays à un autre. Ils ſuivirent ce plan avec une induſtrie & un ſuccès dont l'Hiſtoire ne fournit point d'exemples. Ce Peuple logé dans des chaumieres de boue, au milieu de marais impraticables, fit rechercher ſon alliance par les plus fiers Souverains, & excita l'inquiétude & la défiance des Puiſſances les mieux établies. Ce fut pour nous un nouvel allié, mais en même tems un nouveau rival.

Ce ſiécle ſembloit être deſtiné pour changer la face de toute l'Europe. La France qui juſqu'alors avoit eu de la peine à défendre ſes Provinces, oſa at-

taquer & dévaſter ſes voiſins. Henri IV vint facilement à bout de la Nobleſſe de ſon Royaume qui étoit épuiſée par une longue guerre civile. Après avoir appaiſé les différens de Religion qui troubloient depuis ſi long-tems la France, il amaſſa des tréſors & leva des troupes avec leſquelles il comptoit décider pour jamais la balance de l'Europe. Il ne vécut pas aſſez pour ſe détromper de la poſſibilité d'un pareil projet; il fut aſſaſſiné au milieu de ces préparatifs. Ce grand Roi avoit accoutumé les François à connoître leurs forces. Ce n'eſt que depuis ſon regne qu'ils ont eu ces vûes & ce ton de ſupériorité auquel ils n'avoient point encore prétendu.

Tel étoit l'état de l'Angleterre & des Etats voiſins, lorſqu'Eliſabeth laiſſa la Couronne à Jacques Roi d'Ecoſſe. Les Hiſtoriens n'ont pas aſſez obſervé la circonſtance critique où s'eſt faite l'union des deux Royaumes. Si l'Angleterre & l'Ecoſſe avoient continué à faire deux Etats ſéparés, les Ecoſſois attachés par intérêt à la France, & ſoutenus par l'argent de cette Couronne

qui les auroit mis à portée de faire des levées & des provisions, nous auroient continuellement harrassés à force d'invasions qui auroient toujours tourné à leur avantage. Un Peuple guerrier & indigent ne peut que gagner par ses incursions dans un Pays riche. La paye de la France & le pillage qu'ils auroient fait dans nos Provinces Septentrionales les auroient fait exposer aux plus grands dangers, & nous aurions été toujours obligés d'entretenir de fortes garnisons sur les frontieres du côté de l'Ecosse. Si l'avénement du Roi Jacques à la Couronne nous épargna les inquiétudes que les Ecossois nous auroient données, d'un autre côté la conduite de ce Prince nous fit beaucoup de tort. Habile & consommé dans la Théorie, il ne réussissoit point dans la pratique. Il connoissoit fort bien le véritable intérêt de l'Angleterre & celui de sa Maison, mais il le sacrifioit toujours à son plaisir & au bien être du moment. Persuadé de sa grande habileté, il ne laissoit rien à faire à ses Ministres, & il ne faisoit rien par lui-même. Aussi

pendant son regne les Hollandois envahirent-ils notre Commerce, & les François devinrent-ils plus puissans qu'ils ne l'avoient jamais été. Le parti Protestant dont Jacques se prétendoit le Chef, fut opprimé de toutes parts, tandis que ce Prince chassoit, écrivoit, & dépêchoit des Ambassadeurs qui étoient reçus par tout sans beaucoup de céremonie, notre foiblesse étant universellement connue. Jacques environné de flateurs, ne rougissoit gissoit point du rolle humiliant qu'il faisoit en Europe, & qu'on lui cachoit sans doute. L'Angleterre s'affoiblit donc, ou ce qui est la même chose, sa puissance n'augmenta point, à proportion de l'accroissement des autres Nations ses voisines. Notre Commerce se soutint assez; mais notre réputation baissa du côté des armes. Cependant nous continuâmes à protéger nos Colonies : sous un regne pacifique, c'est la seule route pour les hommes entreprenans qui courent après la fortune. L'Amérique se peupla aussi de tous nos Compatriotes mécontens qui crurent changer & améliorer leur sort

dans des climats éloignés. Nous fîmes tous nos établissemens au Nord & fort loin des Espagnols, la seule Nation qui auroit pû alors nous disputer le terrein.

Après le Roi Jacques, l'infortuné Charles hérita de la Couronne. Il avoit été témoin des fautes de son Pere, il ne sçut pas les réparer. Il fit, au commencement de son regne, tous ses efforts pour rétablir la Nation dans son premier lustre. Les François avoient déclaré la guerre à leurs Compatriotes Protestans : Charles envoya une flotte pour attaquer l'Isle de Rhé & pour soulager la Rochelle. Ses efforts furent vains, les Protestans furent subjugués. Les Hollandois prétendirent au droit de pêcher sur nos Mers. Le Roi qui sentit la conséquence de cette prétention, résolut de s'y opposer. Il falloit pour cela construire des Vaisseaux, équipper une Flotte. Il voulut en conséquence lever un impôt qui donna lieu à une Guerre Civile. Les suites n'en sont que trop connues.

Pendant que des Guerres intestines nous déchiroient, les Hollandois éten-

doient de plus en plus leur Commerce & n'en admettoient pas plus le luxe chés eux; de sorte qu'ils étoient dans le cas d'accumuler sans aucune occasion de dépenses. Les François à qui il ne manquoit qu'une sage administration & une prudente œconomie, parvinrent à ces avantages par les soins des habiles Ministres qui les gouvernerent. Ce fut alors qu'ils perfectionnerent leur navigation, & leurs vues se tournerent sur l'Amérique, à l'exemple des autres Nations. Mais toute la partie Occidentale étoit déja occupée : ils ne pouvoient donc avoir que les pays négligés par les autres Navigateurs. Ils n'étoient pas alors assez entreprenans pour envahir ce que leurs voisins s'étoient approprié : ils se contenterent d'envoyer des Colonies dans le Canada, pays froid, ingrat & triste qui ne produit que des fourrures & du poisson, dont les Habitans ne peuvent passer qu'une vie laborieuse & austere dans un perpétuel regret des délices & de l'abondance de leur pays natal.

Quelque soit notre opinion de la la prévoyante politique des François,

je ne crois pas qu'ils connuſſent alors toute la valeur de ce premier établiſſement. Tout le but de ceux qui l'encouragerent, fut de ménager un dépôt où l'on pût envoyer le ſuperflu d'une Nation nombreuſe, & où ceux qui ne peuvent pas faire de bien ne puſſent pas faire de mal. Il y entra auſſi beaucoup de ce goût naturel que tout le monde a pour les tentatives & les entrepriſes. Ce puiſſant mobile eſt la cauſe de bien des effets qu'on attribue ſouvent à des motifs plus brillants. Quoiqu'il en ſoit, ils s'établirent dans ce ſtérile déſert, & comme dès ce tems-là ils jouiſſoient du bonheur d'être ſous un gouvernement qui ne néglige rien, & qui n'abandonne aucune partie de ſes Sujets, toujours ſecourus par la France, ils ont étendu leurs limites & ſe ſont multipliés. A l'exemple de toutes les autres Nations, ils regarderent, dans leur premiere invaſion, les Naturels du Pays comme leurs ennemis nés, & on les accuſe d'en avoir detruit beaucoup (1). Aujourd'hui devenus plus

(1) Nous ne croyons pas qu'on puiſſe re-

ſages, au lieu d'effrayer les *Indiens* (1), ils les invitent à habiter au milieu d'eux; ils cherchent à s'unir à eux par des mariages, & les engagent, par les traitemens les plus doux, à ſe mettre ſous le joug de la France. Si les Eſpagnols en avoient uſé ainſi avec les Indiens qu'ils ſoumirent, la puiſſance de leurs Colonies les auroit rendu le Peuple le plus formidable du Globe. Mais dès leurs premieres invaſions, ils firent un tel carnage que la perte a été depuis irréparable.

Quand le Parlement eut une fois prévalu ſur le Roi, & que notre Armée l'eut emporté ſur le Parlement, le nouveau Gouvernement declara la guerre à la Hollande. Les deux Nations meſurerent leurs forces, & les Hollandois ſuccomberent; mais nous ne les battîmes pas avec aſſez de ſuperiorité pour pouvoir vanter nos avantages, & cependant nous les forçames à demander la

procher aux François l'ombre des cruautés commiſes dans l'Amérique Méridionale.

(1) Les Anglois appellent *Indiens* tous les Peuples de l'Amérique.

paix que nous leurs accordâmes à des conditions qui ne furent que trop onéreuſes pour eux.

L'Europe regardoit avec envie les progrès des Eſpagnols dans l'Amérique. Cromwel crut éterniſer ſa réputation & enrichir beaucoup ſa Patrie, s'il pouvoit leur en enlever quelques-unes. En conſéquence il leur chercha querelle: lorſqu'on veut rompre on ne manque point ou de ſujets ou de prétextes. Il envoya *Pen* & *Venables* dans ces Mers. Ceux-ci attaquerent d'abord l'Iſle Hiſpaniola (1), & ils en furent repouſſés aſſez honteuſement, de ſorte que ne voulant pas s'en retourner ſans rien faire, ils envahirent la Jamaïque où ils trouverent moins de réſiſtance. Elle nous fut enſuite abandonnée, parce que ſans doute les Eſpagnols la regarderent comme moins utile pour eux.

Cromwel ſe trompa groſſierement ſur le ſyſtême de Politique qu'il devoit tenir envers l'Eſpagne & la France. Il ne fit pas reflexion que depuis cent cinquante ans la puiſſance de la France

(1) Saint Domingue.

s'accroiſſoit, tandis que celle de l'Eſpagne diminuoit. Il auroit dû poſer pour un principe certain que de deux Puiſſances qui ne pouvoient pas ſe conſerver longtems en bonne intelligence avec nous, il falloit chercher à affoiblir la plus voiſine de notre Iſle. A puiſſance égale, l'Eſpagne devoit être toujours plus ſujette à être attaquée, parce que ſes Etats étoient trop éloignés les uns des autres. Elle étoit donc plus dans le cas de nous craindre, & elle ne pouvoit pas d'ailleurs nous nuire autant que la France. Ainſi Cromwel commit une très-grande faute en ſecourant les François contre les Eſpagnols: nous avions alors autant d'intérêt à ſoutenir ceux-ci en Flandres, que nous en avions eu ci-devant à aſſiſter les Hollandois contre l'Eſpagne.

Les troubles qui ſuivirent la mort de Cromwel produiſirent le rétabliſſement de la Monarchie. On fut quelque tems à réparer le déſordre dont nous nous reſſentions encore.

Toutes les Révolutions font des mécontens: voilà ſans doute pourquoi pluſieurs de nos Colonies datent leur

origine du regne de Charles II. Les *Quakers* se refugierent en Pensilvanie, & il est à présumer que la Caroline doit ses premiers habitans aux agitations qui forcerent plusieurs de nos Compatriotes, à aller chercher ailleurs le repos & les besoins de la vie.

Les Hollandois, à force d'entreprises, allumerent le ressentiment de leurs voisins. Quoique Charles ne leur fit pas la guerre avec beaucoup d'avantage, ils furent cependant forcés de lui céder la Souveraineté de la Mer (1). Une invasion des François réduisit presque la Hollande aux dernieres extrémités ; mais elle regagna ses Villes & ses Provinces presque avec la même célérité qu'elle les avoit perdues.

Le vœu de la Nation, les alliances de Charles, tout devoit l'animer contre la France ; mais une secrette inclination pour elle, le retenoit & l'empêchoit d'agir contre elle avec vigueur. Les François profiterent de cette disposition de Charles, pour pousser vi-

(1) L'Anglois dit *des Mers étroites.*

vement leur Commerce, & encourager leurs Manufactures. Le monde entier fut bientôt rempli de leurs denrées, & la mer couverte de leurs bâtimens. On ne trouvera point dans l'histoire d'exemple d'un changement si subit & opéré en si peu de tems, dans les mœurs & dans le systême d'une Nation. Il s'ouvrit tout à coup une infinité de sources de richesses ; il sortit comme de dessous terre un nouveau monde d'Artisans & de Traficans. Le Grand Colbert s'étoit convaincu que, quelque nombreuses que fussent les armées de la France, quelque étendus que fussent ses Domaines, il faudroit toujours borner ses opérations au Continent, tant qu'on manqueroit de Vaisseaux pour le transport des troupes, & d'argent pour les soutenir dans des expéditions éloignées. La fertilité du pays lui fournit à la vérité beaucoup de commodités pour faire fleurir le Commerce ; mais le travail du Peuple étoit à un trop bas prix. Le seul moyen d'y faire circuler plus d'argent étoit de vendre beaucoup au dehors & d'acheter

peu. Le meilleur expédient pour former des Matelots, étoit d'accoutumer les François à transporter leurs marchandises sur leurs propres Vaisseaux. Ce fut là le projet que Colbert conçut & exécuta à la gloire de la France. Ses armes furent alors respectées par toute la terre. Des Peuples qui avoient à peine entendu prononcer son nom quelques années auparavant, venoient lui rendre hommage. Le Monarque François tonna sur les Côtes d'Afrique, & reçut des Ambassadeurs de Siam.

Tels sont les prodiges que peut faire un homme éclairé qui prend à cœur les intérêts de sa Patrie. Cependant si nos Ministres ne nous ont pas procuré les mêmes avantages, ne les accusons pas d'avoir manqué de talens & d'intégrité : convenons plutôt que Colbert avoit pour agir des moyens qu'ils n'ont pas eus. Il avoit à sa disposition une authorité Monarchique ; il pouvoit forcer le particulier à sacrifier son intérêt propre à celui du bien public. C'étoit un seul esprit qui con-

duisoit tout & qui pouvoit mettre en œuvre les moyens les plus prompts & les plus efficaces. Ici au contraire personne ne se croit obligé de se soumettre à autrui. Au lieu de coopérer tous unanimément au systême général, chacun prend le sentier qu'il imagine devoir le conduire plus sûrement à la fortune. Chaque Particulier veut voir de ses propres yeux, veut juger avec ses propres lumieres : si l'on s'enrichit plus que son voisin, c'est à soi-même qu'on applaudit ; on attribue son succès à sa seule dextérité. Chez une telle Nation, que peut faire Le Ministre le plus habile ? A quoi peuvent servir ses vûes & ses connoissances ? Il faut encore avouer que la France dut le rapide progrès de sa Marine, au génie martial de la Nation & aux guerres fréquentes que Louis XIV eut avec ses voisins. Les Corsaires François trouverent tant à piller sur nous & sur les Hollandois, que les expéditions maritimes étoient aussi avantageuses que le Commerce. La découverte d'un pays dans lequel on établit une plantation, est souvent plus

profitable à la Navigation qu'un Commerce étranger qui dépend des circonstances, qui peut plus ou moins prospérer, & que les autres Nations peuvent interrompre; au lieu qu'un établissement dans le nouveau monde conserve toûjours nécessairement une correspondance fixe avec la Nation dont il dérive, & qui peut seule le fournir de ce qui lui est nécessaire. Ses intérêts sont les mêmes que ceux de cette Nation : tout Intrus, tout Etranger qui viendroit pour y nuire, en est banni.

Jacques II qui eut contre lui ses propres Sujets, fut dans l'impossibilité de s'opposer à la puissance de ses voisins. Il désiroit le bien de ses Peuples : il croioit avec raison qu'il ne pouvoit y avoir pour eux de vrai bonheur sans une religion, mais il se trompoit en croiant qu'il ne pouvoit y avoir de religion sans Papisme (1). Lorsque nous fumes obligés pour no-

(1) Ce langage, dans la bouche ou sous la plume d'un Anglican, n'est point nouveau ni d'aucun effet. On sçait que c'est celui de l'Erreur.

tre bien & pour notre tranquillité de le faire descendre du thrône, notre Gouvernement se déclara contre la France avec une telle animosité, qu'on peut mettre en doute si le desir de l'humilier n'étoit pas encore plus fort, que celui de relever la gloire de notre Nation. Nous sentimes alors que pour peu que nous eussions encore tardé à nous défier des forces des François, il auroit été trop tard pour nous de songer à leur résister. Quoiqu'attaqués par les Hollandois qui s'étoient unis à nous, ils firent la plus vigoureuse défense. Enfin ils furent entiérement défaits à La Hogue, & leur Flotte fut presque détruite. Il n'y eut plus que leurs Armateurs qui nous incommoderent, mais dont nous ne craignions point d'invasion. L'inconvenient qu'ils nous occasionnoient étoit de nous obliger à dépenser beaucoup en convois & en flottes d'observation, & ils en étoient quittes pour aller se cacher dans des havres, où ils échappoient à notre poursuite.

C'est alors que nous nous liames étroitement avec les Hollandois, ces Al-

liés que la Nature & la Religion nous ont donnés. Il est vrai que si d'un côté l'opposition à la France & à la Religion Romaine nous unit, il y a d'ailleurs entre nous une rivalité de Commerce qui nous tiendra toujours en garde les uns contre les autres. Une Nation marchande n'a de véritable ami que l'argent, & elle ne s'allie avec une autre, que lorsqu'un ennemi commun attaque autant ses intérêts que ceux de son Allié. Les Hollandois se trouverent dans un danger imminent : ils furent obligés d'abandonner pour un tems leur profit particulier, & de faire ce que fait un Marchand qui sacrifie une partie de son bien, pour sauver le reste.

A la Paix, les François rétablirent leur Flotte avec leur activité ordinaire: ils la fournirent d'équipages nombreux, ainsi que d'Officiers formés pour la Marine, & braves comme l'est tout homme qui n'a d'autres espérances que celles qu'il peut fonder sur sa valeur. Ce fut ce qui nous empêcha de les culbuter, comme nous avions fait à la Hogue. Il est vrai que dans

la guerre que la Reine Anne leur déclara, nous ne déployames pas toutes nos forces. Marlbourough étoit à la tête de notre Conseil, & toutes ses vues se tournoient du côté de la guerre sur le Continent, qu'il préferoit pour l'honneur de la Nation & pour son profit particulier. Il laissa manquer la Flotte de provisions, tandis que l'armée de Flandres en regorgeoit; & il négligea les avantages que nous aurions pû remporter sur mer, pour prendre une ville des Pays-Bas, où nos Alliés mirent garnison. Quoiqu'il en soit, si les François ne furent pas totalement détruits, ils firent du moins beaucoup de pertes, & tout ce qu'ils purent faire fut de résister à l'ennemi qui s'approchoit de leur frontiere. Vers la fin de cette guerre, nous tentâmes de nous emparer de Quebec. L'expédition manqua, comme celle d'*Anson* contre les Espagnols, tant parce que la saison étoit avancée, que parceque nous ne connoissions point du tout la Côte où nous voulions aborder.

Après la paix d'Utrecht le Ministé-

re changea de systême & rechercha l'amitié de la France. Pour l'obtenir, il lui accorda toutes ses demandes. Nous les assistames de notre Flotte, nous tolerames le Commerce entre les deux Nations. Ils venoient chercher chez nous la laine, pour en faire des étoffes qu'ils vendoient ensuite à nos marchés, plus cher que nous.

Enfin ils commencerent alors à vouloir étendre leur territoire en Amérique, & à reclamer des Pays qu'ils ne pouvoient pas esperer d'habiter. Dans leurs Cartes, ils donnerent le nom de *Louisiane* à un Pays dont les Espagnols reclamoient, ainsi que nous, une partie. Notre droit sur nos Colonies vient de ce que nous les avons occupées les premiers. C'est à ce même titre que les Espagnols possedent la partie méridionale de l'Amérique. Nous avons toujours préféré de nous fixer le long de la Côte, pour la commodité de notre Commerce, & pour être plus à portée des rivieres navigables. Nous avons négligé d'occuper l'intérieur du Pays, quoiqu'il nous appartint également. C'est ce qui fait que nos Co-

lonies ont plus d'étendue en longueur qu'en profondeur. Un accord tacite a reglé que la possession des Côtes renfermoit un droit incontestable sur l'intérieur du Pays : voilà pourquoi on ne l'a pas limité dans le tems. Ce droit de possession a été long-tems sans être disputé, jusqu'à ce que les François désirant un Pays plus agréable que celui qu'ils habitoient, ont commencé à agiter cette question. En conséquence ils ont formé une barriere de Forts paralleles à nos Côtes qui nous enferment entre la mer & leurs garnisons, & nous empêchent de nous étendre à l'Ouest. S'ils peuvent avoir un assez grand nombre de Vaisseaux, leur projet est de nous harceler du côté de la mer, comme ils le font du côté de la terre. Nous ne nous y sommes pas opposés assez tôt. Il a fallu finir par une guerre dont l'événement jusqu'ici ne nous a pas été favorable. Nos Troupes sous Braddock ont été honteusement défaites. Nos Flottes n'ont pris que quelques Vaisseaux Marchands : quelques familles s'en ressentent, mais la France n'en est pas plus

affoiblie. La détention de leurs Matelots est pour eux un mal réel ; mais leur activité naturelle & leur génie guerrier auront bientôt reparé cette perte.

Il est fâcheux d'être obligé de représenter les choses à notre désavantage : c'est cependant le seul moien de chercher un reméde à nos maux. Je finis par quelques remarques qui pourront être utiles.

On prétend que les François sçavent mieux choisir que nous les Gouverneurs qu'ils envoient dans leurs Colonies. Ils ne confient ces importans emplois qu'à gens sur lesquels ils peuvent compter. Une banqueroute en Europe, n'est point un titre pour y parvenir. Leurs Officiers entendent également le Commerce & l'art de la guerre. Ils ne peuvent esperer d'avancement que de la justice & de la vigueur de leur administration.

Leur grande sureté consiste dans leur bonne intelligence avec les Naturels du pays. C'est le fruit de la douceur de leurs mœurs, de leur équité, & des égards avec lesquels ils

les traittent. Il n'est point d'autre voye pour gagner un peuple qu'on a soumis : c'est bien assez de le dépouiller, sans aller jusqu'à l'oppression. Nos facteurs au contraire, ne considérant que leur intérêt particulier, ne cherchent qu'à vexer & à tromper les Indiens. De plus les Propriétaires de nos plantations sont perpetuellement en querelle avec les Gouverneurs, & s'y fient moins qu'à leurs ennemis.

Telles sont les causes de notre foiblesse actuelle. Elles nous fournissent une nouvelle preuve, qu'un Peuple qui cesse d'être vertueux, ne peut plus prétendre à la gloire.

CETTE Piéce insérée dans un écrit public, est l'éloge le moins suspect & le plus vrai qu'on puisse faire des avantages de notre Gouvernement. Les reflexions qu'on pouroit y joindre ne feroient qu'en affoiblir l'impression, il faut les laisser faire au Lecteur. Il ira plus loin que nous sans doute, & n'en sentira que mieux le prix de ce morceau.

I I.

DETAIL des Invaſions faites en Angleterre, ou des Entrepriſes formées pour débarquer dans cette Iſle.

(EXTRAIT du *London-Magazine.*)

ALFRED *le Grand*, qui regnoit vers la fin du neuviéme Siécle, eſt le premier Roi d'Angleterre qui ait oppoſé quelque réſiſtance aux Ennemis qui ont traverſé la mer, pour attaquer cette Iſle. Edgard, vers la fin du 10 Siécle, devint plus puiſſant ſur la Mer. Depuis ſon regne, il y a eu 23 Invaſions ou Tentatives qui ont eu différens ſuccès, & dont on va rendre compte.

1. *Guillaume*, Duc de Normandie, part des côtes de ce Duché avec une Flotte de 900 voiles. Il débarque toutes ſes forces ſans oppoſition à Pemzay en Suſſex le 29 Septembre 1066, & une ſeule bataille qu'il gagne près

d'Haſtinas, ſans avoir aucun parti dans le Royaume, lui en aſſure la Conquête.

2. *Robert*, fils aîné de Guillaume & Duc de Normandie, entre en Angleterre en 1101. par Portſmouth, ſans éprouver de réſiſtance, & il y trouve un parti prêt à ſe joindre à lui. Cependant l'Archevêque Anſelme harangue l'armée avec tant d'éloquence, qu'il l'entraîne dans le parti de Henri I. frere de Robert. Il porte les Soldats à lui renouveller le ſerment qu'il lui avoient déja prêté, & l'entrepriſe de Robert échoue. Les deux freres font la paix; Robert reſte deux mois à la Cour d'Henri, & retourne enſuite en Angleterre.

3. *Maud*, fille d'Henri I & Veuve de l'Empereur Henri V, arrive en Angleterre l'an 1139 avec 140 hommes. Les Barons mécontents la joignent avec un foule de peuple. Une guerre civile s'allume; on exerce des deux côtés les plus cruelles barbaries; la fortune pendant 7 ans ſe partage & varie beaucoup. Enfin le parti de Maud s'affoiblit, & elle retourne en Normandie en 1146.

4. *Iſabelle*, femme d'Edouard II, débarque à Harwich le 28. Septembre 1326, avec une armée qu'elle y conduit du Hainault; elle y renforcée par les ennemis des *Spenſers*. Elle ſe ſaiſit de ſon mari, & le force à remettre la Couronne à ſon fils le 22 Janvier 1327.

5. Le Duc de Lancaſtre eſt rappellé en Angleterre pendant l'abſence de Richard II. qui étoit alors en Irlande. Il part avec trois Vaiſſeaux montés ſeulement de 80 Soldats: avec cette poignée de troupes, il deſcend à Ravenſpur dans le Comté d'Yorck, au mois de Juillet 1399, & il eſt joint par un très-fort parti. Le Roi revient, & ne ſe trouvant point en état de lui réſiſter, il lui remet ſa Couronne le 30 Septembre.

6. La femme d'Henri VI part de France en 1462 avec un petit nombre de Vaiſſeaux & 500 hommes. On l'empêche de débarquer à l'embouchure de la Tyne: elle perd une partie de ſon monde, mais elle débarque enfin à BerWick, d'où renforcée par les Ecoſſois, elle pénétre en An-

gleterre. Ses troupes ſont défaites à Exham, & elle fuit avec ſon mari en Ecoſſe. Edouard IV. conclut une Trêve avec les Ecoſſois, ce qui oblige la Reine à regagner le Continent. Henri VI. ſe cache en Angleterre: il y eſt bientôt découvert, & renfermé dans la Tour de Londres en 1463.

7. Le Comte de *Warwick* part de France en 1470 à la tête d'une Flotte bien armée. Celle du Duc de Bourgogne qui l'attendoit à l'embouchure de la Seine, pour l'intercepter, eſt diſperſée par la tempête la veille du départ du Comte. Celui-ci débarque à Darmouth où il trouve du renfort. Il chaſſe Edouard IV d'Angleterre, & délivre Henri VI de captivité. Le 26 Novembre ſuivant, Edouard IV eſt déclaré convaincu de haute trahiſon.

8. Le même Edouard IV. part en 1471 avec 18. Vaiſſeaux & 2000 hommes que lui fournit le Duc de Bourgogne: il vouloit débarquer à Nortfolk, mais la côte étant trop bien défendue, il débarque à Ravenſpur, & donne la Bataille de Barnetfield qui lui fait recouvrer la Couronne.

9. La femme d'Henri VI. revient une ſeconde fois avec une Flotte & des Troupes Françoiſes. Elle débarque en 1471 à Weimouth, où elle apprend la défaite de Warwick, & ſe retire d'abord dans une Abbaye. Enſuite ſon parti l'encourage à faire encore quelque tentative : mais elle perd la Bataille de Tewkesbury.

10 En 1484. Le Comte de *Richemond* s'embarque en Bretagne avec 40 bâtimens & 5000 hommes. Sa Flotte eſt diſperſée par la tempête ; ſon Vaiſſeau eſt le ſeul qui aborde en Angleterre dans le Comté de Dorſet, & le Comte a le bonheur de ſe ſauver.

11. Le même revient l'année ſuivante avec aſſez peu de monde : il débarque à Milford-Haven dans le pays de Galles, ſans y trouver d'oppoſition, parce que Richard III en avoit retiré ſa Flotte. Richemond ſe fait ſuivre par un nombreux parti. Il marche vers Londres, rencontre Richard III. à Boſworthfeld, remporte ſur lui une victoire complette, & s'empare de la Couronne le ſixiéme jour de ſon débarquement.

12. *Lambert Simnell*, qui prétend, comme Comte de Warwick, être l'héritier de la Maiſon d'Yorck, eſt reçu comme Roi en Irlande l'an 1486. La Ducheſſe de Bourgogne envoie à ſon ſecours 2000 hommes. Il débarque l'an 1487 à Towdray en Lancashire. Il ſe fait peu de Partiſans, & eſt défait à la bataille de Stock près de Newark. Il y eſt fait Priſonnier, & eſt réduit à ſon premier état de *Marmiton*.

13. *Perkin Warbeck*, ſe dit Duc d'Yorck, Fils d'Edouard IV : il eſt reconnu comme tel à la Cour de Bourgogne par le Roi de France (1), & par les Irlandois. Il fait ſes premieres tentatives du côté de Kent, & il ne peut y débarquer. En 1495 il entre en Ecoſſe, y eſt reçu par le Roi Jacques, qui l'année ſuivante paſſe avec lui en Angleterre. Comme perſonne ne ſe joint à eux, ils ſe contentent de piller, & regagnent enſuite l'Ecoſſe.

14. Perkin obligé de quitter l'Ecoſſe, paſſe en Irlande, où il eſt encouragé par les Ennemis de l'Angleterre. En

(1) Ceci mérite un examen.

1497, il oſe avec 140 hommes & 4 petites Barques, faire une deſcente à Cornwall. Son entrepriſe ſur Exeſter ne réuſſit pas. Il abandonne ſon Armée, quoiqu'alors forte de 7000 hommes, ſe refugie à Bewly & ſe rend au Roi. Après avoir ſervi de jouet à toute la Cour, il eſt mis au Pilori, & pendu à Tyburn en 1499.

15. Philippe Roi d'Eſpagne raſſemble en 1588 une Flotte de 134 Bâtimens, avec une Armée de 20000 hommes, à qui le Duc de Parme devoit en joindre, 50000. Son projet, en raſſemblant des forces ſi conſidérables, n'étoit pas moins que de conquérir l'Angleterre. La Reine Elizabeth avoit une Flotte à Plymouth, & une autre de 40 Bâtimens ſur les côtes de Flandres, pour s'oppoſer au Duc de Parme. 20000 hommes gardoient les Côtes, 23000 étoient campés à Tilbury, & 36000 étoient auprès d'elle, pour la défenſe de ſa Perſonne. La Flotte Eſpagnole, après avoir eſſuié une Tempête, s'approche des côtes d'Angleterre du côté de Calais. Howard & Seymour la ſuivent de près avec 140

Vaiſſeaux, & l'attaquent avec des Brulots d'une nouvelle invention. Les Eſpagnols ſont obligés de ſe retirer précipitament : dans leur fuite ils ſont encore battus par la Tempête, & ne revoyent les Côtes d'Eſpagne qu'avec un tiers de la Flotte, avec laquelle ils étoient partis.

16. Charles II s'embarque le 12 Juin 1650, avec une petite Flotte ſur les Côtes de Flandres. Il échappe à tous les Vaiſſeaux qui l'attendoient, & débarque le 23 du même mois au Nord de l'Ecoſſe qui ſe déclare pour lui. Il y raſſemble une Armée d'environ 20000 hommes. Cromwell, Général des Troupes Parlementaires, vient au-devant de lui, force ſon Camp à Dumbar le Septembre de la même année, & s'empare d'une partie de l'Ecoſſe. Charles II veut eſſaier ſes forces en Angleterre, & paſſe par Sterling. Cromwell le ſuit avec une Armée très-ſupérieure, & remporte ſur lui une victoire complette à Worceſter le 3 Septembre. Le Roi, au travers des plus grands dangers, regagne ſon Vaiſſeau à Shorckam, & débarque

le même jour 15 Octobre sur les Côtes de Normandie.

17. Le Duc *de Monmouth* part du Texel le 24 Mai 1685 avec un seul Vaisseau de Guerre de 32 canons, deux Alleges & 82 Soldats. Il trompe la vigilance des Vaisseaux ennemis qui épioient son passage. Il débarque à Lime le 11 Juin, y rassemble du monde, & y apprend avec douleur la défaite du Comte d'Argile qui étoit de son Parti. Il va au-devant de l'Armée Royale, l'attaque à Sedgemore le 6 Juillet, est battu, fait prisonnier, & décapité le 15 du même mois.

18. Le Prince d'Orange part de Briel le 19 Octobre 1688, avec une Flotte de 50 Vaisseaux de Guerre, 25 Fregates, 25 Brulots, & près de 400 Bâtimens de transport pour 4000 chevaux & 10000 Soldats qui étoient sur la Flotte: ils sont dispersés par une Tempête, mais ils se rassemblent à Helvoetsluys, & se remettent en mer. Quoique cette Flotte formât une chaîne de sept lieues de long, & que le trajet fut de plus de six heures, elle passe à la faveur des brouillards au

travers dune Flotte Angloise de 61 Voiles. Le même vent qui la conduit à Torbay, empêche la Flotte Angloise de la poursuivre. Les Hollandois débarquent le 4 Novembre, sans trouver aucune résistance. La plus grande partie de l'Armée du Roi Jacques l'abandonne, & Guillaume monte sur le Thrône, sans avoir essuyé de combat.

19. Jacques II part de Brest le 12 Mars 1689 sur une Flotte Françoise, composée de 14 Vaisseaux de Guerre, de 6 Fregates & de 3 Brulots, & prend terre à Kingsale en Irlande. Ses Partisans se réunissent à lui. La France lui envoie un secours de 40000 hommes. Ce Prince perd beaucoup de tems aux Sieges infructueux de Londondery & de Tniskilling. On envoie contre lui une Armée fort inférieure en nombre. L'année suivante 1690, le Roi Guillaume passe en Irlande à la tête d'une autre Armée, & gagne la fameuse Bataille de la Boyne le 1 Juillet. Le Roi Jacques fuit vers Dublin, & se retire en France sur un Vaisseau de cette Nation.

20. En 1692, ce même Prince se

rend à la Hogue en Normandie, où il trouve une Armée d'environ 20000 hommes, 40 à 50 Vaisseaux de Guerre, & 300 Bâtimens de transport prêts pour la descente. Les vents contraires les retiennent au Port pendant un mois. A peine sont-ils en route que l'Amiral *Russel* vient au devant d'eux à la tête des Flottes d'Angleterre & de Hollande réunies, ce qui faisoit environ le double des forces Françoises. Le Roi Jacques est battu. Les Anglois prennent 7 Vaisseaux François, & en brulent 14 dans la Baye même de la Hogue. Le Roi Jacques, après cet échec, retourne pour la derniere fois à Saint Germain.

21. Le Prétendant s'embarque à Dunkerque le 17 Mars 1708, sur une Flotte Françoise de 26 Vaisseaux de Guerre, la plûpart de 40 canons, avec 6000 hommes. L'Amiral *Georges Byng* qui étoit sur les Côtes de Flandres avec une Flotte de 40 Voiles, pour observer les mouvemens des François, rencontre leur Flotte. Les François veulent prendre le large; Byng va les attendre devant Edimbourg où ils se

rendent. A l'aspect de sa formidable Flotte, les François reculent. Byng les poursuit, & leur prend un Vaisseau. Les vents contraires les empêchent de se retirer à Invernesf: ils sont obligés de revenir à Dunkerque, après avoir essuié beaucoup de mauvais tems, & avoir perdu 4000 hommes.

22. Le Comte *de Marr* passe en Ecosse dans l'Automne de 1715, pour y exciter une Rebellion. Elle éclatte bientôt après. Le Prétendant y est proclamé, ainsi qu'au Nord de l'Angleterre. Cependant les Ecossois sont battus à Dumblain le 13 Novembre par le Duc d'*Argile*. Les Rebelles enfermés dans Preston, se rendent au Général *Carpenter*. Le Prétendant arrive incognito en Ecosse, sur un petit Bâtiment, avec six personnes de suite; il se rend à Peterhead, & entre dans Perth le 9 Janvier 1716. A l'approche de l'Armée du Duc d'Argile, il quitte Perth, & après avoir été poursuivi, il se retire en France sur un Vaisseau François au mois de Février 1716.

23. Le Fils aîné du Prétendant part

de Bretagne sur une Fregate de 18 canons, le 14 Juillet 1745. Il est ensuite joint par un Vaisseau de Guerre de 66 (1), qui est rencontré & combattu par le Capitaine *Brett*. Le Prince arrive sur la Fregate en Ecosse. Son parti se grossissant à mesure qu'il avance, il entre dans Perth le 4 Septembre (2), & dans Edimbourg le 17 (3). Il défait *Jean Cope* à Preston le 21 (4). Il assiége le Château d'Edimbourg le 1 Octobre, & est forcé de lever ce Siége le 5 (5). Le reste du mois, il n'arrive rien de considérable. Le Prince passe le mois suivant la Tweed : il prend Carlisle & pénétre jusqu'à Derby le 4 Décembre (6). Le Duc de Cumberland

(1) C'est l'*Elisabeth* qui n'étoit que de 50 piéces de canon.
(2) C'est le 15, nouveau stile.
(3) Le 28, nouveau stile.
(4) Le 2 Décembre, nouveau stile.
(5) Le Prince Edouard se contenta d'en faire le blocus, & le leva pour conserver la Ville, sur laquelle le Commandant du Chateau, malgré la Convention faite entre lui & les Magistrats de la Ville, avoit la mauvaise foi de faire tirer à boulets rouges.
(6) Le 15, nouveau stile.

& le Général Wade, vont audevant de lui avec des forces beaucoup plus considérables. Il est obligé de quitter Derby & de se retirer en Ecosse, où il rassemble ses Partisans. Le 8 Janvier (1) 1746, il prend Sterling. Le 17 (2) il gagne la Bataille de Falkwick. Le Duc de Cumberland se met en marche le 25 Janvier, fait fuir devant lui l'Ennemi, & entre dans Sterling le 2 Février. Les Ecossois tentent vainement le Siége du Fort Guillaume, & sont totalement défaits à Culloden le 16 Avril (3).

ON voit que de 23 Entreprises, il y en a eu 8 où l'Ennemi a débarqué, sans trouver de résistance ; 2 où l'Ennemi, non seulement n'a pu aborder, mais encore a été battu, (ce sont la 15 & la 21) ; une autre où les Troupes débarquées, ont été repoussées & défaites, (c'est la 20) ; une où les Vents seuls s'en sont mêlés, & ont combattu pour les Anglois. A l'égard des dix ou onze autres Expéditions, ce sont des téméraires qui se sont glissés avec un ou deux Bâtimens, &

(1) Le 19, nouveau stile.
(2) Le 28, nouveau stile.
(3) Le 27, nouveau stile.

qui n'ont introduit que peu de monde en Angleterre. En un mot, sur les 23 Descentes ou Tentatives, il n'y en a eu que sept qui ayent réussi, & les seize autres ont été malheureuses.

Concluons delà, que jamais nous ne devons être sans une Flotte qui garde nos Côtes, & que divers accidens pouvant rendre cette précaution seule insuffisante pour notre sureté, il faut nécessairement que nous ayons une Milice bien exercée qui puisse s'opposer à l'Ennemi, & le repousser dans le cas qu'il auroit échappé à notre Flotte, ou l'auroit battue, *s'il etoit possible ;* en mettant les choses au pis.

L'AUTEUR de ce Détail a oublié une Descente faite par les François en Angleterre le 28 Août 1457, sous le regne de Charles VII. Les Troupes de débarquement prirent & pillerent la Ville de Sandwic, dans le Comté de Kent, & elles revinrent chargées de butin. Jamais expédition de ce genre, au rapport des Historiens, ne fut ni mieux concertée, ni mieux exécutée (4).

(4) L'Art de vérifier les Dattes des Faits historiques, &c. page 51.

III.

LETTRE du Docteur COE, Médecin de Chelmsford, dans le Comté d'Essex, au Sécretaire de la Société Royale de Londres, concernant le prodigieux M. Bright, *habitant de Malden, qui étoit d'une grosseur énorme & d'un embonpoint extraordinaire.*

(Extrait de l'*Universal-Magazine*).

JE VAIS vous faire part, M. de tout ce que je sçais de l'Homme étonnant que vous avés vû dans le Comté d'Essex. Il se nommoit, *Edouard Brigth*, Epicier de profession, & il est mort à Malden, âgé de trente ans. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun homme d'un volume & d'un poids si considérables. Je sçai que le Docteur *Allen*, dans son Abregé de la Médecine Pratique (1),

(1) *Synopsis universæ Medicinæ practicæ.*

cite l'exemple d'une femme qui pesoit 450 livres, & celui d'un homme qui en pesoit 600. Le Dictionnaire de Chambert fait mention des mêmes personnes, & il y a bien de l'apparence que c'est d'*Allen* qu'il a tiré ces deux faits. Quoi qu'il ensoit, il y a une erreur : car Allen a copié *Sennert*, & dans ce dernier il n'est question que d'une femme qui pesoit 480 livres & d'un homme qui en pesoit 400. Si ce que je vais dire du Sieur Bright paroît au-dessus de la vraisemblance, on peut s'en informer à tous les habitans de Malden, qui sont témoins de tout ce que j'avancerai. On peut même consulter l'Acte public qui en a été dressé par ordre du Magistrat, & le Registre de la Paroisse où il a été inhumé : ils se trouveront conformes à mon récit.

Le Sr *Bright*, du côté paternel & maternel, descendoit d'une famille d'une forte & grosse stature. Plusieurs de ses Ancêtres étoient d'un embonpoint remarquable, mais aucun n'a égalé le sien. Dès son enfance, quoique vigoureux & actif, il étoit fort gras : il avoit cependant toujours fait beaucoup d'exer

cice, jusqu'aux deux ou trois dernieres années de sa vie, qu'étant devenu trop pesant, il cessa d'en prendre. Comme il avoit les muscles très-forts, il se promenoit avec assez d'agilité, il montoit à cheval, & gallopoit même assez bien : il alloit quelquefois à Londres à chéval pour ses affaires, & faisoit gaillardement ce trajet qui est de treize lieues. Lorsqu'il paroissoit dans les rues de cette grande Ville, il s'attiroit les regards de tout le monde, & c'étoit un spectacle curieux pour le Peuple.

A l'âge de 12 ans & demi, le Sr *Bright* pesoit déja 144 livres. A 20 ans il en pesoit 336, & sans doute il a toujours augmenté dans cette proportion : car la derniere fois qu'on l'a pesé, ce qui étoit 13 mois avant sa mort, son poids étoit de 584 livres. Or comme il n'a pû qu'augmenter depuis, ayant toujours continué de prendre la même dose d'alimens solides & liquides, il est vraisemblable qu'il pesoit à sa mort environ 616 livres.

Sa taille étoit de cinq pieds neuf pouces & demi : son corps mesuré sous

les bras avoit cinq pieds six pouces de circonférence, & autour du ventre six pieds onze pouces. Le gros du bras étoit de deux pieds deux pouces, & celui de la jambe de deux pieds huit pouces (1). Le sieur *Bright*, dans sa jeunesse, mangeoit beaucoup plus qu'un autre homme : son apétit n'étoit point encore émoussé dans ses derniers tems, mais il ne mangeoit qu'à proportion de son volume, sans qu'il y eût d'ailleurs rien d'extraordinaire. Etant jeune il buvoit de très-forte biere ; mais dans ses dernieres années il ne buvoit par jour qu'environ quatre pintes de petite bierre, ce qui étoit fort modéré pour un homme de sa taille. Il étoit fort sobre sur les autres liqueurs ; il ne buvoit de tems en tems qu'une pinte de vin, ou un peu de Ponch, & seulement après son diner : il se livroit un peu plus, lorsqu'il étoit en compagnie.

Il avoit joui pendant la plus grande

(1) Tout cela mesure d'Angleterre, en sorte qu'il y a quelque chose à défalquer par rapport aux nôtres.

partie de sa vie d'une très-bonne santé ; mais dans ses trois dernieres années il fut attaqué d'inflammations aux jambes, & les chairs se mortifioient tellement, qu'il falloit quelquefois en venir à les scarifier. Cependant au moyen de quelques fomentations, de quelques purgations & de deux fortes saignées au bras, il étoit bien-tôt guéri ; je dis *fortes saignées*, parce qu'on ne lui tiroit pas moins de deux livres de sang chaque fois, & il n'en étoit pas plus affoibli qu'un autre homme à qui on en eut tiré 12 ou 14 onces.

Il fut marié à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans : il a eu, dans les sept années qu'il a vecu avec sa femme, cinq enfans, & l'a laissée enceinte d'un sixiéme.

Ce corps immense logeoit une bonne ame. Le sieur *Bright* étoit d'un très-bonne naturel, d'une humeur gaye & fort égal. Bon mari, bon pere, & bon maître, voisin secourable, honnête homme, & d'une conduite reglée, il étoit aimé de tous ceux qui le connoissoient. Il auroit par conséquent emporté les plus vifs regrets, si l'on n'eut

pris depuis long-tems l'habitude de le regarder comme un homme qui ne pouvoit pas fournir une longue carriere, vû sa constitution caduque. On jugeoit encore que la vie ne devoit être qu'un fardeau pour lui : il la regardoit précisément du même œil, & désiroit d'en voir la fin.

Sa derniere maladie qui dura quatorze jours, étoit une Fiévre Milliaire, qui se déclara par des symptômes d'inflammation, par une difficulté de respirer, & par une toux incommode. L'éruption fut violente, & sembla devoir le sauver; mais il étoit impossible qu'un homme de cette complexion résistât à une maladie qui emporte les hommes les mieux constitués.

Après sa mort, son corps ne tarda point à se corrompre. Quoiqu'il fit alors assez froid, il infectoit au bout de vingt-quatre heures. Il fallut du tems pour faire son cercueil : le coffre étoit large vers les épaules de trois pieds six pouces, à la tête de deux pieds trois pouces, aux pieds de vingt-deux pouces, & il avoit trois pieds un pouce & demi de profondeur. Il vint

des curieux de plusieurs milles pour le voir ensevelir. Dix ou douze hommes le tirerent sur une civiere avec des roues, & il fallut faire une machine exprès pour le descendre dans la fosse. On a gravé son portrait à Londres (1), & l'on assure que sept hommes pouvoient entrer dans sa veste.

Il me reste à vous observer, qu'il y avoit dans le même tems à Malden un garçon de quatorze ans qui, sans être de cette race massive, pesoit, comme le S. *Bright* à son âge, 144 livres. *Tulpius*, dans ses Observations Médicinales, Liv. 3. Chap. 55, parle d'un enfant, qui à l'âge de cinq ans pesoit 150 livres; mais il ne dit pas ce que devint ce monstrueux enfant.

Je suis, *&c*

(1) Ce Portrait gravé en maniere noire est connu ici.



IV.

ANECDOTES *sur* NELLY GUYN, *Comedienne, & Maîtresse de Charles II.*

(Extrait du *Gentleman-Magazine.*)

NELLY c'est-à-dire, *Helene* GUYN, née dans une vile Taverne, n'eut aucune sorte d'éducation. Elle commença par vendre du poisson : ensuite, comme elle avoit la voix agréable, elle alloit chanter dans les Cabarets. Une célébre Appareilleuse (Mad. *Ross*) s'en empara, & parvint à la polir un peu. Elle fut admise en 1667 au Théâtre Royal, & appartint successivement à plusieurs Acteurs. *Buchurst* étoit son Amant, lorsque le Roi Charles II en devint épris. Ce Prince se débarrassa de son Rival, en le chargeant de quelque commission en France, & c'est de ce moment que Burnet & les autres Historiens Anglois ont parlé de cette Actrice. Char-

les II prit du goût pour elle en 1671, en lui entendant réciter l'Epilogue de l'*Amour Tyrannique*, que Dryden avoit fait exprès pour elle. Elle étoit l'Actrice favorite de ce Poete, & il composoit des rôles particuliers pour la faire briller. Un Acteur d'un autre Théâtre aiant paru avec un chapeau fort large, le Public engoué de ce chapeau, s'avisa de protéger une méchante Piéce. Dryden piqué de ce ridicule succès, fit faire un chapeau large comme une grande roue de carrosse, & le donna à Mlle. Guyn qui étoit une beauté mignone & piquante. Cette plaisanterie prit extraordinairement. Les Acteurs eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher d'en rire : Charles II, le Prince le plus gai que l'Angleterre ait eu, fut enchanté du chapeau, & ne fut pas celui qui en rit le moins. Madame Helene (ainsi l'appelloit-on depuis qu'elle étoit Maîtresse du Roi), n'étoit pas excellente Actrice pour la Tragédie, & elle y jouoit rarement. Dans le Comique, elle n'étoit pas non plus comparable aux *Quins*, *Davensports*, *Marshall*, *Bowtell*, *Betterton*, & *Lees*; mais avec beaucoup d'en-

jouement, de vivacité, de coquetterie, elle avoit de grands talens pour le chant & pour la danse.

Il faut croire qu'elle auroit joué un rôle plus brillant & plus décent dans le monde, si sa naissance avoit été moins basse, ou si elle avoit eu plus d'éducation. Mais les rues & les cabarets de Londres étoient une école qui auroit dû la conduire à la plus méprisable crapule, & il y a lieu de s'étonner qu'elle ait fait les délices d'un Monarque. Au surplus elle avoit d'excellentes qualités, & elle étoit extrêmément généreuse. Reconnoissante envers Dryden, elle ne rougit point de faire éclater les sentimens qu'elle lui devoit. Dans sa plus grande prospérité, elle ne négligea aucune de ses connoissances de Théâtre, ni ceux qui lui avoient fait du bien dans l'état obscur où elle avoit d'abord vêcu. Elle fit des libéralités à plusieurs hommes de Lettres, & entre autres à *Lee* & à *Ottway*: elle les étendit même jusqu'à des Ecclésiastiques, quoiqu'alors ce ne fût pas le ton de la Cour. Un jour qu'en superbe équipage elle passoit dans les rues de Londres, elle vit traîner en prison un

Ministre, honnête-homme, dont la misére ne provenoit que de circonstances imprévûes. Elle paya sur le champ ses dettes, & lui procura de l'emploi. C'est la seule des Maîtresses de Charles II qui lui ait été fidéle. Après la mort de ce Prince, elle ne se relâcha point sur sa conduite: elle ne fit la Cour à personne, & sçut éviter avec soin de dépendre d'aucun Ministre. C'est aussi de toutes les Maîtresses du Roi celle qui étoit la plus agréable au Peuple. Un jour le Peuple s'étant amassé près de la boutique d'un Orfévre qui faisoit un très-beau service d'argent pour la Duchesse de Portsmouth à qui le Roi l'avoit destiné, il éclata en murmures, & en accablant de maledictions la Duchesse, il regrettoit que ce présent ne fût pas plutôt destiné pour Madame Helene. Les portraits de cette favorite faits par *Lely* & par d'autres Peintres, la représentent très-belle. Elle étoit cependant de petite taille, & on l'accusoit d'un peu trop de négligence dans sa parure: rare défaut, souvent heureux.

V

Déclaration de Mlle. Anne Saville, *sur le grand âge de* HENRY JENKINS.

ON a de tout tems fait une attention singuliere à ces hommes prilévigiés qui ont franchi les bornes ordinaires de la vie humaine, & l'on a soin aujourd'hui partout de les faire exactement connoître. Nous sçavons qu'actuellement il existe en France, à *Luché*, dans le Bas-Maine, un Paisan âgé de cent vingt deux ans: voilà de quoi justifier la longue carriere de quelques hommes vivaces, dont la durée est toujours revoquée en doute par ceux qui nient sans examen tout ce qui passe leur mesure. Tels sont les deux Anglois *Parr* & *Jenkins*, Macrobes modernes (1), dont la prodigieu-

(1) Les *Macrobes*, ou *Macrobiens*, étoient des Peuples d'Œthiopie, dont la vie, au raport de *Solin*, étoit une fois plus longue que la notre.

se vieillesse est encore pour bien des gens un problême. Toute la tradition d'Angleterre atteste l'âge de Guillaume Parr qui vêcut environ un siécle & demi; & dans un des Journaux de Londres on trouve, en faveur de Jenkins, le témoignage que nous allons fidélement rapporter.

QUAND je vins demeurer à Bolton, on me conta diverses particularités de l'âge avancé de *Henri Jenkins*. Je fus long-tems à en douter, jusqu'à ce que un jour il vint chez moi demander l'aumône. Je le priai de me dire sincérement son âge. Il fit une petite pause, après laquelle il me dit qu'il avoit 162 ou 163 ans. Je lui demandai quels Rois il avoit vûs: il me nomma entre autres Henri VIII. Je lui demandai encore quelle étoit la chose la plus éloignée dont il avoit conservé le souvenir. Il me répondit que c'étoit le champ de bataille de *Flowden*. Je voulus sçavoir où étoit alors le Roi, & quel âge lui Jenkins avoit. Il me dit que le Roi étoit alors en France, que le Comte de Surrey commandoit les troupes, & que lui

Jenkins avoit alors 10 ou 12 ans, à telles enseignes qu'il fut envoyé à Northallerton avec un cheval chargé de fléches, & que de cet endroit on envoya un garçon plus âgé, pour les conduire à l'armée. Toutes ces réponses s'accordent en effet avec l'histoire du tems. On usoit alors d'arcs & de fléches. C'étoit le Comte de Surrey qui étoit Général, & Henri VIII. étoit à Tournay. On remarquera de plus que Jenkins, ne sachant ni lire ni écrire, n'avoit pû s'instruire dans les livres de ces circonstances(1). Il y avoit aussi dans la même Paroisse 4 à 5 vieillards de cent ans ou environ, qui convenoient unanimement d'avoir toujours vû Jenkins, depuis qu'ils le connoissoient, dans un âge fort avancé. Jenkins m'ajouta, qu'il avoit été sommelier de Mylord *Conyers*, & qu'il se rappelloit fort distinctement d'avoir vû l'Abbé de l'Abbaye des Fontaines, avant la destruction des Monastéres. Henri Jenkins mourut en Décembre 1670 à Ellerton, dans le Comté d'York.

(1) On pourra dire qu'il les sçavoit par tradition.

La bataille de Flowden s'est donnée le 9 Septembre 1513, & il avoit alors 12 ans; d'où il s'ensuit qu'il a vêcu 169 ans, c'est-à-dire 16 ans plus que le vieux *Parr*. Ainsi c'est l'homme qui a vêcu le plus long-tems depuis le Déluge. Les cent dernieres années de sa vie, il fit le mêtier de Pécheur. Il se souvenoit d'avoir rendu témoignage à la Chancellerie & dans d'autres Tribunaux, depuis 140 ans. Il alloit à pied aux Assises d'York, & on l'a vû nager à plus de cent ans. Il existe une procédure, dans laquelle on trouve la déposition d'Henri Jenkins faite en 1665 comme témoin, âgé alors de plus de 157 ans. En 1743, on a érigé un monument à ce merveilleux vieillard, & la dépense s'en est faite par voie de souscription. Voici l'inscription qu'on y a mise.

» QUE le marbre ne rougisse point » de sauver de l'oubli la mémoire » d'Henri Jenkins, personnage d'une » naissance obscure, mais dont la vie » a été mémorable. Car s'il n'a pas » été partagé des biens de la fortune, » il a été enrichi des dons de la na-

» ture. Il a été heureux, si ce n'est par » la variété de ses plaisirs, du moins » par leur durée. Si le monde a mé- » prisé son état abject, la Providence » l'a favorisé en lui donnant les jours » d'un Patriarche, pour apprendre » aux hommes le prix de la tempé- » rance & d'une vie laborieuse. Il a » vêcu l'âge surprenant de 169 ans; » il a été inhumé en ce lieu le 6 Dé- » cembre 1670, & sa mémoire a été » illustrée en 1743.



V.

VOICI une plaisanterie sur le *Mariage*, qui ne paroîtra pas en France aussi bonne qu'en Angleterre; mais qui n'est peut-être pas infiniment étrangere à nos mœurs. Elle est tirée de l'*Universal-Magazine*.

LORSQUE vous verrez un homme & une femme qui saisissent les moindres occasions de relever mutuellement leurs ridicules, soiez assuré que c'est un couple d'époux. Si vous voiez dans un Carosse un homme & une femme serieux, gardant le silence, & tournant la tête chacun d'un côté opposé, certainement c'est le mari & la femme. Si à côté d'une belle femme, dont la figure interessante attire les regards de tous ceux qui la voient, vous remarquez un homme distrait qui paroît peu touché de ses charmes, & qui lui parle assez cavaliérement, ne doutez pas que ce ne soit son mari, qui après l'avoir épousée par inclination, en est au dégoût.

Tel est l'effet du nœud conjugal. Un Observateur très-exact a dressé la liste suivante, sur laquelle on peut compter.

Etat présent des Mariages dans le Sud de l'Angleterre.

Femmes qui ont quitté leurs maris, pour suivre leurs Amans	1362
Maris qui se sont sauvés, pour éviter leurs femmes.	2361
Couples separés volontairement.	4120
Couples vivant en guerre ouverte sous le même toit.	191023
Couples se haissant cordiadialement, mais masquant leur haine en public sous une feinte politesse.	162320
Couples vivant dans une indifférence marquée.	510132
Couples reputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas interieurement de leur bonheur.	1102
Couples heureux par comparaison avec d'autres bien plus malheureux.	135
Couples véritablement heureux.	9

LES LEÇONS DE L'ADVERSITÉ.

Histoire Indienne.

(Extrait d'un *Manuscrit Arabe*, *traduit* par M. FOURMONT, *& dans le gout de* PILPAY. (1).

KALAHAD, puissant Monarque des Indes, regnoit heureusement sur des Peuples dont il faisoit le bonheur, & il ne manquoit au sien qu'un héritier de son sceptre & de ses vertus. Un jour il eut un songe dans lequel il lui sembloit qu'il arrosoit la racine d'un Arbre, d'où il s'élevoit une grande flamme, & que cette flamme brûloit aux environs tous les autres Arbres. Ce Prince curieux de sçavoir ce que pouvoit signifier ce songe, fit

(1) C'est un Roman Politique modélé sur l'Ouvrage de Pilpay qui a pour titre : *Livre des Lumieres*, ou *la Conduite des Rois*, & à peu près sur le même plan.

appeller le sage Chimas, son premier Ministre, pour lui en donner l'explication. Chimas, après avoir entendu Kalahad, l'assura qu'il auroit dans peu de tems un fils, & il remit au lendemain l'interprêtation des autres circonstances du songe. Le jour suivant, tous les Astrologues & les Interprêtes des songes s'étant rassemblés à la Cour par ordre du Roi, Chimas confirma la naissance prochaine d'un Prince ; mais, avant que de s'expliquer au sujet du feu qui sortoit de la racine de l'arbre, il voulut que le Roi lui promît de n'avoir point de ressentiment de ce qu'il alloit reveler. La parole Royale donnée à Chimas, il dit que le Prince qui devoit naître seroit rempli de connoissances ; que ses lumieres ressembleroient à la flamme qui éclaire & qui échauffe en même-tems ; mais qu'il deviendroit le fleau de ses sujets par les cruautés qu'il exerceroit contre eux, & par le massacre de tous les Sçavans de son Royaume. Le Roi irrité fit sentir à son Ministre que, s'il ne se fût point engagé à lui pardonner tout ce qui pouvoit exciter son indigna-

tion, il l'auroit sévérement puni. Chimas à cette occasion raconta l'Apologue suivant.

» UN Chat, pressé par la faim, s'étoit » mis en campagne pour chercher de » quoi subsister : après une longue » course pendant laquelle il avoit essuyé une pluye violente, il alla de» mander retraite à un Rat établi dans » un Rocher voisin. Le Chat s'étant » présenté à sa porte, avec une voix » foible & mourante, lui exposa de la » maniere la plus pathétique le dé» plorable état où il se trouvoit, & il » l'assura que malgré l'antipathie na» turelle qui étoit entre eux, sa vie » seroit en sureté. Le Rat lui répon» dit qu'il ne pouvoit mettre aucune » sorte de confiance en lui ; que mal» gré ses sermens il craignoit d'en être » la victime, & qu'enfin il n'ignoroit » pas combien il seroit imprudent de » confier la Brebis au Loup & d'ap» procher le bois du feu. Le Chat re» doubla ses instances : il ajouta qu'il » falloit saisir l'occasion d'obliger son » ennemi pour le désarmer, & qu'une » bonne action n'étoit jamais sans ré-

„ compenſe. Le Rat toujours infléxible oppoſoit au Chat, que ſa bonne „ foi ne manqueroit pas de faire un „ perfide & un fourbe, & qu'en lui „ accordant ſa demande, ce ſeroit imiter celui qui mettroit ſa main dans „ la gueule d'une Vipere. Enfin l'hypocrite inſiſtant toujours & reclamant les droits de la charité, le „ Rat s'écria : ſauvons ce malheureux, „ & dût-il me donner la mort, faiſons du bien à notre ennemi ; c'eſt „ à la Divinité de pourvoir à la conſervation d'un être bienfaiſant. Il „ donne à l'inſtant un aſile au Chat. „ A peine celui-ci eut recouvré ſes „ forces, qu'il ſe jetta ſur ſon hôte „ pour l'étrangler. Fourbe, s'écrioit le „ Rat, eſt-ce là l'effet de tes promeſſes & de tes ſermens ? Eſt-ce ainſi „ qu'après t'avoir ſauvé la vie, tu „ l'ôtes à ton Bienfaiteur ? Il alloit expirer ſous la dent du Chat, lorſque des Chiens de chaſſe ayant apperçu ce dernier, qu'ils prirent aiſément pour un Renard, ſe jetterent ſur le perfide animal, le mirent en piéces, & ſauverent le Rat „.

Telle eſt la punition de ceux qui violent leurs ſermens, ajoûta Chimas. Enſuite pour calmer le Roi, il l'aſſura que le Prince dont il prévoyoit le deſtin, revenu de ſes égaremens, ſe feroit dans la ſuite un devoir d'imiter la ſageſſe de ſon Gouvernement. Quelque temps après une des femmes de Kalahad devint groſſe, & au bout du terme elle accoucha d'un Prince. Le premier ſoin du Monarque Indien fut de travailler avec Chimas à un plan d'éducation pour ſon fils. Lorſque le jeune Prince eut atteint l'âge de douze ans, Kalahad lui fit bâtir un Palais compoſé de 360 chambres. Il choiſit enſuite les trois plus ſçavans hommes de ſon Royaume, pour leur confier l'inſtruction de ſon fils. Il leur recommanda de ne point avoir trop d'indulgence pour le jeune Prince, de ne rien negliger de tout ce qui pouvoit multiplier ſes connoiſſances, & de l'exercer jour & nuit. On avoit inſcrit ſur la porte de chacune de ces nombreuſes chambres, le nom de la ſcience qui devoit lui être enſeignée. Jamais la plus heureuſe jeuneſſe ne

réunit tant de facilité au goût du ſçavoir & à l'activité de l'étude. Le Prince étoit conduit une fois la ſemaine au Palais du Roi, & en ſa préſence les Maîtres interrogeoient leur Royal Eleve ſur tout ce qu'il avoit appris. La rapidité des progrès qu'il faiſoit dans toutes les parties des Sciences, cauſoit chaque fois à la Cour autant d'admiration que d'étonnement. Dans le cours d'une année il ſe rendit ſi habile, que les Maîtres déclarerent qu'ils n'avoient plus rien à lui enſeigner, & qu'il égaloit ou ſurpaſſoit même les plus ſçavans hommes du Royaume. Le Roi ne s'en tint pas là : il voulut que ſon fils fût examiné publiquement par Chimas lui-même, & le jour indiqué pour cet examen, tous les Vizirs & tous les Sçavans eurent ordre de s'aſſembler au Palais. Dans cet Acte auguſte & ſolemnel, Chimas, pour faire briller les talens du Prince, déploya tout ce que ſon profond ſçavoir & ſa grande expérience purent lui ſuggerer. Il propoſa une infinité de queſtions de Philoſophie, de Morale & de Politique,

& le Prince ſatisfit à toutes avec une ſupériorité dont on n'avoit jamais vû d'exemple parmi les ſages de l'Orient. Il lui demanda entre autres choſes „ „ Si l'Ame ſouffroit quelque punition, „ ou ſi elle méritoit quelque récompenſe : car dans ce corps mortel „ qu'elle habite, nous ne lui voyons, „ diſoit-il, qu'un vif penchant pour „ le mal „. Le Prince répondit par cet Apologue „. UN Aveugle & un „ Boiteux furent placés dans un jardin, pour le garder, avec défenſes „ de toucher à aucun des fruits. Lorſqu'ils furent dans leur maturité, le „ Boiteux qui avoit grande envie d'en „ manger, & qui ne pouvoit monter „ ſur l'arbre, eut recours à l'Aveugle. Celui-ci lui repréſenta qu'il étoit „ privé de la vûe, que d'ailleurs ils „ étoient tous deux prépoſés à la conſervation du fruit, & que s'ils contrevenoient au commandement qu'on „ leur avoit fait de s'en abſtenir, ils „ ſeroient punis. Le Boiteux raſſura „ l'Aveugle, & vint à bout de le ſéduire. L'Aveugle le porta ſur ſon „ dos d'arbre en arbre, & le Boiteux

,, ſe mit à cueillir. Quand ils furent
,, bien raſſaſiés de fruit, le Maître
,, vint viſiter ſon jardin, & voyant
,, le dégât qu'ils avoient fait, il entra
,, dans une grande colere. Les deux
,, fripons voulurent s'excuſer, ſur ce
,, que l'un ne pouvoit faire uſage de
,, ſes jambes pour monter aux arbres,
,, & que l'autre ne voyant point n'a-
,, voit pû cueillir le fruit. Le Maître
,, du jardin leur fit auſſitôt ſentir, qu'il
,, connoiſſoit le ſtratagême dont ils
,, s'étoient ſervis. L'Aveugle, dit-il au
,, Boiteux, t'a porté au pied des ar-
,, bres, & tu t'es élevé ſur ſon dos
,, pour les dépouiller. Ils ne purent
,, alors nier le fait, & furent chaſſés
,, du Jardin.

,, L'Aveugle, continua le Prince, eſt le
,, Corps qui ne voit rien que par l'en-
,, tremiſe de l'Ame, & celle-ci eſt le Boi-
,, teux qui ne pouvoit ſe remuer ſans
,, l'aide d'autrui. Le Jardin eſt le mon-
,, de : les Fruits ce ſont les douceurs
,, de la vie, dont tous les hommes
,, cherchent plus ou moins à ſe pro-
,, curer la jouiſſance. Le Maître du
,, Jardin, eſt l'Intelligence ſuprême qui
,, porte au bien & qui éloigne du

,, mal. L'accord fait entre l'Aveugle
,, & le Boiteux marque que le Corps
,, & l'Ame concourent à faire le bien
,, ou le mal, & qu'ils doivent par
,, conſéquent partager les récompen-
,, ſes ou les peines ,,.

Une autre queſtion de Chimas étoit de ſçavoir, pourquoi les plus grands hommes donnoient quelquefois dans les plus grands écarts. Le Prince lui répondit encore par l'Apologue ſuivant.

,, UN Aigle noir, élevé très-haut
,, dans les nues, ſe croyoit à couvert
,, de toutes ſurpriſes. Un Oiſeleur
,, l'ayant apperçu, attacha un morceau
,, de viande à ſes filets. L'Aigle que
,, ſon élévation empêchoit d'apperce-
,, voir le piége & qui ne voyoit que
,, ſa proye, voulut l'enlever, & de-
,, vint celle de l'Oiſeleur, qui fut fort
,, étonné d'avoir pris un Aigle dans
,, des filets qu'il n'avoit tendus que
,, pour de petits oiſeaux ,,.

Le Prince après avoir éloquemment répondu à tout ce qui lui fut propoſé, voulut interroger à ſon tour, & il fit pluſieurs queſtions à Chimas.

Il ſe comparoît modeſtement à une eau pure dépoſée dans un Vaſe qui n'eſt point tranſparent ; mais toutes ſes interrogations marquoient autant de lumieres & de netteté, que de ſageſſe & de profondeur. Elles ne rouloient que ſur des ſujets ſublimes : l'ouvrage de la création du Monde & de la matiere, l'origine du mal moral, la ſource des paſſions humaines, l'action de Dieu ſur les hommes, la dépravation de la nature, voilà les grands objets qui furent agités.

Quand Chimas eut ceſſé de parler, il ſe leva un autre Sage qui fit encore quelques queſtions au jeune Prince. Il lui demanda 1°. Quels étoient les biens dont on devoit déſirer l'uſage en ce monde ? La réponſe fut, que c'étoit la ſanté du corps, l'uſage des choſes permiſes, & la ſatisfaction d'avoir des enfans bien nés. 2°. Quelle eſt la choſe qui convient également au Grand & au petit ? C'eſt l'humble ſentiment de ſoi-même. 3°. Quelles ſont les quatre choſes que la Nature a néceſſairement réunies dans l'homme ? L'appetit du boire & du manger la douceur du ſommeil, l'amour des

femmes, & l'horreur de la mort. 4°. Quelles ſont les trois choſes que l'homme doit craindre le plus & pour lui-même & pour les autres ? La folie, le menſonge, & l'orgueil.

Le Roi, après cet exercice, nomma ſon fils pour ſon Succeſſeur. Le jeune Prince avoit 18 ans, lorſque Kalahad ſentant approcher ſa fin, lui reſigna ſa Couronne, & le fit ſolemnellement reconnoître pour heritier de ſes Etats. Ce bon Roi lui donna encore en mourant les plus ſages avis, & ſes dernieres paroles furent comme des fléches d'or dirigées au cœur de ſon fils.

Le jeune Monarque marcha quelque tems ſur les traces du Roi ſon pere, & fit revivre ſes vertus ; mais bientôt les paſſions s'éveillerent, & le dangereux abus du pouvoir le livrant ſans meſure à lui-même, mit le comble à ſes dereglemens. Il ſe plongea dans toutes ſortes de voluptés, ne fut plus occupé que de ſes plaiſirs, & parut n'avoir pas conſervé la moindre teinture de l'excellente éducation qu'il avoit eue. Son amour pour les fem-

mes n'eut aucunes bornes : il raſſembla dans ſon Serrail tout ce que l'Aſie put lui fournir de plus piquant & de plus propre à ſatisfaire & à irriter ſes déſirs.

Une Indienne, entre autres, ſçut tellement captiver ſon cœur, qu'il la fit monter ſur le Trône, & qu'il en fut entierement gouverné. Cette Epouſe voluptueuſe lui inſpira toute ſa foibleſſe, avec une extrême averſion pour les affaires. Depuis l'inſtant qu'il en fut poſſédé, il ſe confina dans ſon Sérail, ſans jamais ſe montrer à ſes Peuples, & il paſſa tous ſes momens au milieu des femmes. Un changement ſi extraordinaire indigna tout le Royaume. Les ſoixante-dix Vizirs & les 360 Cadis qui l'adminiſtroient ſous ſes ordres, voyant que toutes les affaires languiſſoient, que le Roi ne rendoit plus la juſtice, qu'il n'expédioit rien, & qu'il ne répondoit même à aucun écrit, allerent trouver le ſage Chimas, pour l'engager à faire ceſſer ce déſordre. On étoit perſuadé qu'il étoit le ſeul qui pût faire revenir le Prince de la molle léthargie dans laquelle il étoit plongé,

& que tout l'empire uſurpé par les femmes ſur l'eſprit du Roi, ne tiendroit pas contre la préſence du Sage. Chimas conſentit à faire cette démarche, & s'étant fait introduire chez le Roi avec des peines infinies, il lui parla avec cette liberté courageuſe qui avoit déplû quelquefois même au vertueux Kalahad, tant l'oreille des Rois eſt tendre, & délicate & difficile. Le Diſcours qu'il tint au jeune Monarque, fut mêlé de quelques apologues : c'étoit alors le ſtile des Cours, & le ſeul voile ſous lequel la vérité pût quelquefois percer la foule des flateurs. Depuis que ce voile eſt uſé, elle n'oſe plus y montrer un front timide, étranger aujourd'hui partout. Le Roi parut touché des remontrances de Chimas : il lui promit que le lendemain le Palais ſeroit acceſſible, que le Peuple y pourroit entrer pour le voir, & qu'il rendroit la juſtice comme il faiſoit auparavant. Auſſi-tôt que Chimas eut annoncé cette nouvelle, le Peuple fit éclater ſa joie ; mais elle fut de courte durée. Une des favorites du Roi qui étoit ingénieuſe & adroite, l'ayant vû triſte &

rêveur au ſortir de l'entretien qu'il avoit eu avec Chimas, ſe douta du coup qu'avoit porté le fidel Conſeiller des Rois, & en le rendant ſuſpect, elle détruiſit aiſément ſon ouvrage. Le lendemain, le Peuple s'étant préſenté au Palais, le trouva fermé comme à l'ordinaire. Deux iours après Chimas alla retrouver le Roi, & ſe plaignit de l'inexécution de ſes promeſſes. Le Prince honteux de ſes foibleſſes, l'aſſura que le iour ſuivant ſon Peuple auroit lieu d'être ſatisfait. La Favorite dès le jour même s'apperçut qu'on l'avoit contreminée, & vint à bout d'empêcher l'effet des nouvelles réſolutions du Monarque. Elle n'ignoroit pas que Chimas employoit avec ſuccès l'Apologue pour inſinuer la ſageſſe au Prince : elle ſçut en faire un autre uſage, & elle s'en ſervit pour le perdre. Tel eſt l'abus des choſes humaines : le Menſonge & la Vérité employent les mêmes armes, & l'impérieuſe Eloquence eſt un couteau à deux tranchans. Le Peuple ayant vû deux fois ſes eſpérances trompées, & ne pouvant parvenir à voir le Prince, com-

mençoit à ſe ſoulever. Chimas retourna pour la troiſiéme fois porter ſes plaintes aux pieds du Monarque, & le Roi lui promit encore de ſe montrer au Peuple. Mais à peine il eut quitté le Prince, que la favorite eût ſon tour, & fit changer d'avis au Roi. Le Peuple pouſſé à bout par cette conduite, prit les armes & vint au Palais dans la réſolution de forcer les portes & d'y mettre le feu. Le Roi ayant appris ce qui ſe paſſoit, ne ſçut quel parti prendre, & fit appeller ſa dangereuſe Conſeillere. La Favorite un peu moins foible que lui, mais pourtant, comme les ames foibles, portée toujours aux extremités, fut d'avis de faire trancher la tête à Chimas, aux Vizirs, aux Sçavans & aux Généraux d'armée. Cet abominable conſeil fut ſuivi par l'aveugle Monarque. Il engagea d'abord Chimas par les plus magnifiques promeſſes à faire déſarmer le Peuple, & le lendemain en effet le Palais lui fut ouvert : mais Chimas d'abord, & enſuite les Vizirs, les Sçavans & les Chefs du Peuple ayant été ſucceſſivement introduits dans l'intérieur du Pa-

lais, furent tous massacrés l'un après l'autre par des gens apostés la veille pour cette sanglante exécution. Le Peuple, privé de se Chefs, fut alors écarté sans peine, & tout devint calme. Mais bien-tôt toutes ces cruautés & l'état de foiblesse où elles avoient reduit le Royaume, furent sçus des Rois voisins qui ne manquoient point d'ambition. Un de ces Rois crut que c'étoit le moment d'envahir un état sans défense, & dont il envioit depuis longtems les richesses. Il écrivit au Monarque Indien une lettre pleine de hauteur, dans laquelle il lui déclaroit qu'il alloit entrer dans son Royaume avec une armée innombrable, s'il ne devenoit son tributaire, comme il avoit été le sien. L'infortuné fils de Kalahad, à la lecture de cette lettre, s'abandonna au désespoir : il alla dans l'appartement de ses femmes, leur montra la lettre & leur exposa sa situation. Aussi tôt le grave Conseil éleva des cris perçans, & fondit en larmes. Eh quoi ! leur dit le malheureux Prince, sont-ce des pleurs que je demande ? Ne pouvez-vous pas appor-

ter de remede aux maux qui nous menacent, ou m'ouvrir au moins quelque salutaire avis ? Hélas, lui dirent-elles toutes ensemble, nous ne sommes ici que des femmes : la force n'est point notre partage, & nous ne sommes point en état de vous donner aucun conseil ; ce n'est que dans les hommes qu'on trouve la prudence réunie à la force. Ces paroles ouvrirent tout à coup les yeux au Monarque, & dissiperent l'illusion : il sentit vivement le tort qu'il s'étoit fait en coupant & en détruisant les nerfs de l'Etat, par la mort des vertueux personnages qu'on lui avoit fait sacrifier. Enfin indigné contre ces femmes il leur peignit, en les quittant, sa triste situation par cette fable.

„ UNE Colonie de Tortues s'étoit „ établie dans une Isle, où la verdure „ étoit perpétuelle, & dont quantité „ de beaux arbres augmentoient en„ core la gayeté. Un Francolin (1) „ y vola pour se reposer, & pour jouir „ de la fraicheur du lieu. Aussi-tôt

(1) Espéce de Faisan très-commun dans la Barbarie. C'est l'*Attagen* des Latins.

„ que les Tortues le virent, elles fu„ rent éprises de sa beauté, & sentirent „ pour lui l'amour le plus vif. Le Fran„ colin de son côté ne fut point in„ sensible ; mais dès le lendemain les „ besoins de la vie l'obligerent de s'é„ loigner d'elles, avec promesse de „ revenir le soir. Après s'être prome„ né tout le jour, il revint effectivement „ prendre son repos près des Tor„ tues, & dans la suite il continua „ de faire la même chose. Les Tor„ tues qui souffroient son éloignement „ avec beaucoup de peine, & qui n'a„ voient la satisfaction de le voir que „ pendant la nuit, craignant qu'en„ fin il ne prît son vol, pour aller „ habiter une autre contrée, cher„ cherent les moyens de le fixer par„ mi elles. La plus adroite se char„ gea de l'amener au but où elles „ le désiroient toutes ; & à la fin d'un „ beau jour, le Francolin à son ordi„ naire étant venu les retrouver, la „ Négociatrice entama cette grande „ affaire. Elle commença par de ten„ dres plaintes. Nous vous sommes „ si attachées, disoit-elle, que nous

„ ne pouvons plus vivre sans vous, „ ni nous rassasier de vous voir. Nous „ n'avons plus d'autre désirs, que de „ nous entretenir avec vous : lorsque „ vous nous quittés, tous nos plai„ sirs cessent, & les inquiétudes suc„ cédent. Le Francolin lui répondit, „ qu'elles n'aimoient point un ingrat, „ & qu'elles lui étoient extrêmement „ cheres : mais, ajouta-t-il, j'ai des aî„ les, il ne m'est pas possible de rester „ long-tems dans le même lieu. Ainsi, „ repliqua la Tortue, ce sont vos „ aîles qui vous enlevent le repos si „ désiré dont vous pourriez jouir ; ce „ qui vous est donné comme un bien, „ est pour vous une source de pei„ nes. Eh parmi nous qu'auriez-vous „ à craindre, si vous êtiez débarrassé „ de vos aîles ? Que n'arrachez-vous „ ces inutiles plumes, instrumens de „ l'inquiete inconstance, pour passer „ une vie tranquille avec nous ? L'im„ prudent Francolin la crut : il se ser„ vit de son bec, pour arracher tou„ tes les plumes de ses aîles, & dans „ un instant se priva de son plus pré„ cieux avantage. Une Belette, habi-

„ tante de l'Isle, apperçut le Franco-
„ lin déplumé, & le voyant sans dé-
„ fense se jetta sur lui. L'oiseau cou-
„ vert de ses morsures voulut faire
„ usage de ses aîles ; elles ne purent
„ le dérober aux coups de sa cruelle
„ ennemie. Les Tortues, témoins de
„ son désastre, étoient éplorées, mais
„ ne bougeoient point. Le Fran-
„ colin se tournant vers elles, s'écria
„ douloureusement : n'avez-vous point
„ d'autres secours à me donner que
„ vos larmes ? C'est le seul, lui dit-
„ on, qui soit en notre pouvoir : nous
„ sommes tendres pour compâtir à
„ vos maux, mais sans force pour
„ vous défendre. Ah ! reprit l'oiseau
„ presque expirant, je le reconnois,
„ c'est moi-même qui ai travaillé à ma
„ perte ».

Le Roi, par cet Apologue, ayant pris congé de ses femmes, s'enferma dans l'appartement où avoient été tués par ses ordres les Sages & les Grands du Royaume. Là donnant un libre cours à ses larmes & à ses regrets, il passa tout le jour sans manger ni boire dans la plus profonde douleur. Aussi-tôt

que la nuit fut venue, il se travestit en Mendiant & sortit secrettement du Palais. Comme il parcouroit différens quartiers de la Ville, il trouva dans un endroit écarté deux jeunes gens qui s'entretenoient ensemble & qui avoient tout au plus douze ans. L'un d'eux disoit alors à l'autre ; » Que » pensez-vous de la prédiction de mon » Pere, sur ce qui doit arriver à nos » moissons » ? Celui-ci paroissant ignorer cette prédiction, le premier l'assura que les chaleurs excessives causeroient cette année une grande disette. Il parla ensuite du massacre dans lequel tous les Sages, les Sçavans & les Braves du Royaume avoient été enveloppés, & il ajouta qu'on verroit dans peu des événemens encore plus terribles. Et que peut-il nous arriver, répondit l'autre, de plus cruel que la famine qui par le défaut de pluye doit désoler toute la contrée ? Vous ne sçavez donc pas, reprit le jeune homme, qu'un certain Roi a député vers le nôtre, pour lui déclarer qu'il va inonder ses Etats de Troupes, & porter le fer & le feu partout ? Il peint les suites de cette in-

vasion, & annonce les plus grands maux, à moins, dit-il, qu'on ne prévienne l'ennemi par quelque stratagême. Ce Dialogue fit pleurer amerement le Monarque, mais il servit en même tems à le consoler. Il sentit renaître quelque espérance en son cœur : il jugea que la Providence ne l'avoit point abandonné, puisque dans un homme de 12 ans il trouvoit tant de sagacité, tant de lumieres surnaturelles. Surpris de voir ce jeune homme instruit de choses qui s'étoient passées dans le secret de sa Cour & qui n'étoient point encore sçues parmi le Peuple, il crut avoir trouvé un trésor, & le fit venir le lendemain au Palais. Ce qui donnoit au Roi le plus d'inquiétude, étoit la lettre menaçante qu'il avoit reçue du Prince voisin, son Tributaire : il demanda au jeune homme quel remede on pouvoit apporter à un mal si pressant. Celui-ci répondit qu'il garderoit le silence, jusqu'à ce que le Roi lui eût accordé une grace. Le Prince ayant promis de faire ce qu'il souhaîteroit, le jeune homme le pria de vouloir bien être juge entre lui & trois personnes

dont il avoit à se plaindre, & de décider leur differend, selon les regles de la justice. Il l'engagea de punir celui qui le mériteroit, & de n'avoir aucun égard pour lui, mais seulement au droit de chacun.

Le Roi l'assura qu'il auroit lieu d'être content de son équité ; mais qu'il falloit auparavant lui donner les avis nécessaires au sujet de la lettre à laquelle il s'agissoit de répondre. Le jeune homme alors dit au Roi : comme l'Ambassadeur qui a été chargé de cette lettre n'a ordre de rester près de vous que pendant trois jours, vous refuserez de lui donner audience, & vous ne permettrez qu'il paroisse devant vous que le quatriéme jour au matin.

Ce même jour il se présentera à la porte du Palais & fera faire au Peuple cette proclamation : » je suis l'Am-
» bassadeur d'un tel Roi chargé de no-
» tifier au votre les ordres qu'il m'a
» donnés. Il y a déja trois jours que
» j'attends une réponse précise, &
» votre Roi n'y a point encore satis-
» fait. Je vous prends à témoins con-
» tre lui que je me suis acquitté de

„ ma commiſſion, & je vais retour-
„ ner vers celui qui m'a envoyé ». Lorſque la proclamation ſera faite, vous ferez ſçavoir à l'Ambaſſadeur qu'il n'a qu'à ſe préſenter devant vous, & lui montrant la lettre en queſtion dont vous lui ferez lecture, vous lui demanderez ſi ſon Maître eſt en effet diſpoſé à faire ce qu'il marque. S'il répond que oui, vous ajouterez que dans une pareille circonſtance il devoit vous écrire d'une maniere plus décente, qu'on ne craint point ici ſes menaces, & qu'on n'eſt point embarraſſé de lui répondre ; mais que la réponſe ne ſera faite que par le miniſtère d'un jeune Ecolier qui apprend encore les premiers élémens. Enſuite vous m'enverrez chercher, & vous m'ordonnerez de faire ſur le champ cette réponſe. Le Roi exécuta de point en point tout ce qu'avoit dit le jeune homme : il fit venir l'Ambaſſadeur au Palais, & au même inſtant il partit un meſſager pour aller chercher le Secrétaire d'Etat de 12 ans. Dès qu'il parut, le Roi lui remit la lettre de ſon Tributaire, & lui ordonna d'y répondre. Cette lettre étoit conçue en ces termes.

„ APRÈS le recit qui m'a été fait du
„ maſſacre des Sçavans, des ſages &
„ des plus braves gens de votre Royau-
„ me, je vois qu'il n'y a plus en vous
„ ni force ni puiſſance, & que votre
„ inſolence eſt portée auſſi loin que
„ la corruption de vos mœurs. C'eſt
„ pourquoi, ſi Dieu ne vous ſoumet ſous
„ mes loix, je m'engage à bâtir un
„ Palais au milieu de la Mer. Com-
„ me vous n'êtes point en état de vous
„ défendre contre moi, je ſortirai de
„ mon pays pour entrer dans le vo-
„ tre, avec des millions de Fantaſſins
„ & douze mille Regimens de Cava-
„ lerie, compoſés chacun de mille
„ combattans. Je vous envoye mon
„ Ambaſſadeur auquel j'ai comman-
„ dé de recevoir votre réponſe avant
„ trois jours, & ſi dans ce tems vous ne
„ m'informez de votre ſoumiſſion, je
„ donnerai auſſi-tôt mes ordres pour
„ faire marcher contre vous „.

Le jeune homme, après avoir lû cette lettre, dit qu'il y répondroit ſans peine, & il le fit à l'inſtant. Il marquoit que la mort des braves & des ſçavans qu'on reprochoit à ſon Maître ; n'avoit dénué le Royaume ni de Sça-

vans ni de guerriers ; que pour un Sçavant qu'on avoit perdu, bientôt il s'en retrouveroit mille, parce qu'apeine les enfans commençoient à articuler & à parler leur langue qu'ils avoient plus de connoiſſances qu'il n'y a d'eau dans les nuées du Ciel ; qu'il en étoit de même des braves dont heureuſement l'état fourmilloit, ſemblable à ces fertiles prairies qui réproduiſent ſous la faux plus d'herbe qu'on n'en a moiſſonnée. Il ſe mocquoit de la préſomption ridicule avec laquelle on promettoit de bâtir un Palais dans la Mer, ſi l'on ne ſubjuguoit point ſon Maître. Enfin il ne laiſſoit point ignorer que c'étoit un Ecolier qui lui faiſoit réponſe, & il finiſſoit par avertir le Roi Tributaire, que, s'il n'envoyoit promptement le tribut qu'il payoit chaque année, le Roi ſon Maître feroit marcher contre lui une puiſſante armée pour le réduire & lui ôter la Couronne.

Quand l'Ambaſſadeur de retour vers ſon Maitre lui eut préſenté cette lettre, le Roi vivement piqué s'écria :
„ Quelles nouvelles m'apporrez-vous ?
„ Sont-elles vraies, ou fauſſes ? L'Am-

baſſadeur lui répondit qu'elles n'étoient que trop véritables ; qu'il étoit aſſuré que la lettre étoit l'ouvrage d'un jeune-homme qui l'avoit écrite en ſa préſence, & que le Roi devoit regarder ſa perte comme certaine. Celui-ci conſidérant alors que, ſi les habiles gens en tout genre dont s'étoit défait le fils de Kalahad étoient déja remplacés par une multitude d'autres, ſes voiſins avoient lieu de tout craindre, ſe repentit de ce qu'il avoit fait. A l'inſtant il donna ſes ordres pour faire apporter les Tributs, & il les fit partir ſur le champ, avec une lettre pleine de ſoumiſſion.

Auſſi-tôt que les Tributs furent arrivés, le Monarque Indien envoya chercher le jeune-homme dont il vouloit récompenſer les ſervices. Le jeune-homme le fit ſouvenir du jugement qu'il devoit rendre entre lui & les trois perſonnes dont il avoit promis de lui faire juſtice & le Roi lui ordonna de les amener. Le jeune-homme alla trouver trois bons ſerviteurs de ſon Pere, & leur donna cette inſtruction „.
„ Je veux que vous paroiſſiez devant
„ le Roi, & je formerai contre vous

„ trois accusations différentes. Vous, „ dit-il, en s'adressant au premier, „ quand je déclarerai au Roi que vous „ avez tué mon Pere, & qu'il vous „ demandera si cela est vrai, vous en „ conviendrez. Lorsqu'ensuite il vous „ demandera, pourquoi vous avez „ commis ce meurtre, & s'il vous „ avoit offensé; vous répondrez qu'il „ ne vous avoit fait aucun tort, qu'il „ vous étoit même plus attaché qu'un „ Pere ne l'est à son fils, qu'il ne vous „ conseilloit que le bien, & vous portoit à fuir le mal; que c'est la seule raison pour laquelle vous l'avez „ assassiné. Il dit au second: je vous „ parlerai comme à mon frere; je „ supposerai que vous aviez des richesses dont je vous avois recommandé la conservation, parce que „ leur perte entraîneroit la votre, & „ que vous avez negligé tous mes „ bons avis. Le Roi vous interrogera „ sur la vérité de ces faits: vous lui „ répondrez que vous possediez en effet de grandes richesses, mais que „ vous avez épousé une mechante femme qui vous les a fait dissiper. Enfin il dit au troisiéme: je vous de-

„ manderai comme à mon ami un bon „ conseil sur mes affaires; vous me „ répondrez aussi-tôt, quel conseil voulez-vous de moi? Je suis méchant, „ & je n'ai aucun penchant pour le „ bien: voyez, reglez-vous là-dessus.

Après avoir ainsi dressé sa batterie, le jeune-homme présenta les trois personnages au Roi. Ils répondirent à ses questions conformément aux instructions qu'ils avoient reçues, & il ordonna qu'ils fussent punis. „ Arrêtez, Prince, s'écria le jeune-homme: „ tous les crimes dont ils se chargent, „ c'est vous seul qui les avez commis. „ Le meurtre dont le premier s'accuse, est celui de *Chimas* mon Pere „ qui n'avoit mérité la mort, que pour „ vous avoir conseillé le bien & voulu „ vous détourner du mal. Le second que „ sa femme a porté à dissiper entiérement ses richesses, c'est encore vous „ qui avez détruit toutes les ressources de votre Etat, en vous défaisant, „ à l'instigation d'une femme, de vos „ meilleurs sujets qui étoient vos vrais „ trésors. Quant au troisiéme qui se pré „ tend fait naturellement pour le mal

„ & incapable du bien, vous devez y „ reconnoître cette même femme „.

Cet éclaircissement, ou ce trait soudain de lumiere perça comme une fléche le cœur du jeune Prince, & le rendit à lui même. Il fit d'abord brûler la femme qui lui avoit conseillé le meurtre de ses plus utiles sujets. Ensuite il fit assembler le Peuple, pour lui montrer le fond de son ame, & l'assurer du changement qu'il trouveroit dans sa conduite. Il déclara tous ses Sujets exempts de Tributs pour sept ans, établit le fils de Chimas, comme héritier de la sagesse & des vertus de son Pere, chef de ses Conseils, & enfin s'imposa la loy, non-seulement d'ôter aux femmes jusqu'à la moindre connoissance des affaires du Gouvernement, mais de les exclurre encore de ces Conseils domestiques, où le cœur est souvent plus consulté que la tête, & où les intérêts publics sont toujours subordonnés aux vûes de l'intérêt particulier.

ADDITION.

A l'article de *Balthazar Castiglione*, page 48.

HIPPOLYTE TAURELLA, de Mantoue, femme de *Balthazar Castillon*, joignoit à tous les agrémens de son sexe, un esprit aussi délicat qu'orné. Elle sçavoit le Grec & le Latin, & elle écrivoit facilement dans cette derniere langue. Elle mourut dans la premiere fleur de sa jeunesse, (*primos juventæ annos vix ingressa*), dit son Epitaphe, & Castillon fut inconsolable de sa perte. Il nous reste d'elle une Lettre en vers elegiaques Latins qu'elle lui écrivit dans le tems qu'il étoit à Rome auprès du Pape Leon X, en qualité d'Envoyé du Duc de Mantoue. Cette Lettre qui est agréable & touchante ne doit point paroître déplacée à la suite de la Notice du Poete Toscan, son Epoux. Nous commencerons par donner la Traduction de la Piéce, & elle sera suivie du Texte.

TRADUCTION.

HIPPOLYTE ſouhaite à Caſtillon tout le bien - être poſſible, j'ai penſé dire helas , à *mon* Caſtillon. Vous voilà donc fixé dans votre Ville de Rome, que vous m'avez dit ſi ſouvent être la ſeule qui fait à la fois les délices des Dieux & des hommes, & dont le luſtre augmente encore par le ſéjour du grand Leon X qui gouverne heureuſement de ſon triple ſceptre le Monde qu'il a pacifié. Là vous trouvez à votre choix les plus aimables ſociétés, & mille objets dignes d'arrêter vos regards. Tantôt vous contemplez les nombreux chef - d'œuvres de la ſublime Antiquité , & les Monumens conſacrés à la gloire de ſes Héros. Tantôt vous conſiderez, ou la riche architecture des Temples du majeſtueux Vatican, ou de ſuperbes Palais ornés de portiques, ou de magnifiques fontaines & de beaux jardins, ou ces délicieuſes *Vignes* qui rendent les bords du Tibre ſi rians. Là, comme on dit, tous vos momens ſont partagés par des repas gais qu'anime en-

core la bonne chere, par d'agréables converſations , par les doux concerts de Muſique, & tout cela vous adoucit bien l'incommode chaleur de la ſaiſon. Hélas *!* que ma vie ſolitaire eſt différente de la votre *!* Ce n'eſt pas que je ſois inſenſible à toutes les douceurs que vous goutez ; mais ſans vous le jour m'eſt preſque odieux. Le ſoin de la parure ne me touche plus. Les jeux & les fêtes publiques qui attirent le peuple en foule, les Tournois & les Combats en champ clos n'ont plus rien d'attrayant pour moi. J'ai pour toute conſolation votre portrait de la main de ce divin Raphael, qui vous reproduit à mes yeux. C'eſt avec ce portrait que je m'entretiens : j'adreſſe à cette image muette toutes les careſſes & toutes les douceurs que je voudrois vous prodiguer. Illuſion chere à ma tendreſſe ! A tes regards, à ton ſouris, je crois que tu vas me parler, je m'imagine aller entendre ta voix. Votre fils même vous reconnoit, & ne voit point cette Peinture, ſans begayer le bon jour à ſon Pere. Voilà ce qui ſoulage un peu ma douleur, ce qui m'abrége les longs jours que

votre abſence me rend ſi triſtes. Cependant il ne vient de Rome perſonne, que je ne m'informe auſſi-tôt de ce que vous faites, & de ce que vous dites. Tout ce que j'entends me fait trembler pour vous, & l'abſence ſuffit ſouvent pour donner ces vaines frayeurs. On m'a rapporté qu'il arrivoit de fréquens tumultes & même des meurtres dans les rues & dans les places de Rome. Lorſque vous verrez de ces mouvemens de Partis, reſte des factions mal éteintes des Guelphes & des Gibelins, ne vous expoſez point, je vous prie, aux dangers de pareilles diviſions ; contentez-vous de pouvoir regagner ſans accident votre logis. Rome, dit on encore, eſt peuplée de Beautés immodeſtes & commodes qui brûlent du même feu pour tous les hommes : les attraits, la pudeur, tout y eſt venal. Gardez-vous bien de vous laiſſer prendre à de ſi dangereux appas. Ah ! Si vous n'étiez point déja dans de pareilles chaînes , vous ne pourriez pas endurer ſi long-tems notre ſéparation. Combien de fois m'avez-vous juré, qu'il ne vous étoit pas plus poſſible de vivre ſans moi que

ſans ame ! Je ſouhaite, cher époux, que votre vie ſoit de jour en jour plus délicieuſe ; ce n'eſt déja plus pour vous une peine, que d'être privé ſi longtems de moi. Mais comment s'eſt pû faire un tel changement ? Pourquoi votre tendreſſe, dont j'eus des gages ſi doux, s'eſt-elle refroidie à ce point? Pourquoi n'ai-je plus le même prix à vos yeux, & ne ſuis-je plus digne enfin de partager, comme autrefois, votre lit ? Sans doute qu'en me perdant de vûe, les vents ont emporté vos promeſſes & la foi que vous m'aviez jurée. Peut-être les lieux où vous êtes, vous ont - ils inſpiré du dégoût pour moi : peut-être ne prononcez-vous qu'à regret le nom d'Hippolyte. Le ſort, & Dieu qui eſt le maître du ſort, me donnerent à vous, vous donnerent à moi : pouvons - nous donc nous ſeparer ? Pour me fuir, ingrat, tu fuis ta Patrie, & tu n'es point arrêté ni par une Mere qui t'aime, ni par ton fils que tu dois aimer. Plaintes injuſtes ! En t'écrivant, il m'arrive une Lettre de toi, Lettre bien précieuſe, ſi elle eſt ſincére. Tu me marques que tu languis loin de moi, que

tu veux revoir au plutôt ta chere famille, que tu souffres cruellement de tous ces délais, mais que les ordres de *Leon* suspendent depuis long-tems ton retour. En lisant ces consolantes paroles, je me suis sentie tout à coup revivre, comme l'herbe desséchée se releve à la fraîcheur d'une pluye d'Eté. Quoique je n'ose point m'assurer que tout soit vrai dans ta lettre, tout flatte au moins ma crédulité, & je m'y complais. Je croirai tout ce que je souhaite, & je gouterai par avance le succès de mes desirs. Pourquoi cependant soupçonner la sincérité de mon Epoux ? Tu n'as point des entrailles de fer, tu n'as point succé le lait d'une Ourse féroce, parmi les durs rochers des Alpes. On ne peut pas non plus condamner les longueurs de ton séjour à Rome, puisque les ordres des Dieux sont pour nous des loix absolues. J'apprends néanmoins que la clémence du Souverain Pontife est telle ; qu'il prête une oreille facile à toutes les prieres des hommes. Allez donc adorer le Saint Pere, & baiser humblement ses pieds. Quand vous lui aurez présenté vos vœux, joignez-y les miens, & adressez-

lui de longues prieres en mon nom. Que sa Sainteté vous permette de vous rendre promptement à Mantoue, ou qu'elle ordonne que je vienne habiter à Rome avec mon mari. Car, sans vous, je suis comme une nacelle abandonnée, sans Pilote, aux flots orageux de la Mer. On m'a donnée à vous très-jeune, & orpheline de pere & de mere : vous êtes donc seul à la fois mon époux, mon pere & ma mere. Cependant que ma vie est triste, que je me trouve délaissée, moi qui n'aime à vivre qu'avec vous, & qui voudrois mourir en même tems que vous ! Ce Dieu visible qui est si bon, vous accordera sans doute aisément la permission de revenir, il ajoutera même encore : *allez, voyagez heureusement.* Ainsi montez sur vos chevaux au plus vite, tranchez tout ce qui vous arrête, & dévorez le chemin (*viamque vora*). Votre retour sera pour toute la maison un jour de fête & d'allégresse : elle sentira l'arrivée du Maître, & reprendra une nouvelle face. Le Temple alors aura le tribut de mes vœux, & j'inscrirai sur le Tableau votif : *Donné par la tendre Hippolyte, pour l'heureux retour de son Epoux.*

HIPPOLYTÆ TAURELLÆ, Mantuanæ, ad Balthasarem Castilioneum, maritum suum, apud Leonem X Oratorem,

EPISTOLA.

HIPPOLYTA ἐν πρώτοις jam dicit Castalioni,
Addideram imprudens, hei mihi! penè, suo.
Te tuâ Roma tenet, mihi quam narrare solebas
Unam delicias esse hominum atque Deûm.
Hoc quoque nunc major quod magno est aucta Leone,
Jam bene pacati qui imperium orbis habet.
Hîc tibi nec desunt, celeberrima turba, sodales ;
Apta oculos etiàm multa tenere tuos.
Nam modò toi priscæ spectas miracula Gentis,
Heroum & titulis clara tropæa suis.
Nunc Vaticani surgentia marmore templa,
Et quæ porticibus aurea tecta nitent ;
Irriguos fontes, hortosque, & amæna vireta

Pluri a quæ umbroso margine Tybris habet.
Utque ferunt, lætus convivia læta frequentas,
Et celebras lentis otia mista jocis ;
Aut cytharâ æstivum attenuas cantuque calorem.
Hei mihi! quam dispar nunc mea vita tuæ!
Nec mihi displiceant quæ sunt tibi grata, sed ipsa est,
Te sine, lux oculis penè inimica meis.
Non auro aut gemmâ caput exornare niten i
Me juvat, aut Arabo spargere odore comas ;
Non celebres ludos festis spectare diebus,
Cùm populi complet densa caterva forum ;
Aut ferus in mediâ exultat Gladiator arenâ,
Hastâ concurrit vel cataphractus Eques.
SOLA tuos vultus referens Raphaëlis imago
Picta manu, curas allevat usque meas.
Huic ego delicias facio, arrideoque, jocorque,
Alloquor &, tanquam reddere verba queat ;

Assensu nutuque mihi saepe illa videtur
Dicere velle aliquid, & tua verba loqui.
Agnoscit, balboque patrem puer ore salutat:
Hoc solor, longos decipioque dies.
At quicumque istinc ad nos accesserit hospes,
Hunc ego, quid dicas, quid faciasve, rogo.
Cuncta mihi de te incutiunt audita timorem:
Vano etiam absentes saepe timore pavent.
Sed mihi nescio quis narravit saepe tumultus,
Miscerique neces per fora, perque vias;
Cùm populi pars haec Ursam, pars illa Columnam
Invocat, & trepidâ corripit arma manu.
Ne tu, ne, quaeso, tantis te immitte periclis;
Sat tibi sit tutò posse redire domum.
Romae etiam fama est cunctas habitare puellas,
Sed quae lascivo turpiter igne calent.
Illic venalis forma est, corpusque, pudorque:
His tu blanditiis ne capiare, cave.

Sed nisi te captum blanda haec jam vincla tenerent,
Jam longas absens non paterere moras.
Nam memini cùm te vivum jurare solebas,
Non animâ, nec me posse carere diù.
Vivas, Castalio, vivasque beatius, opto;
Nec tibi jam durum est me caruisse diù.
Cur tua mutata est igitur mens? Cur prior ille
Ille tuo nostri corde refrixit amor?
Cur tibi nunc videor vilis, nec, ut ante solebam,
Digna tori socia, quam paterere, tui?
Scilicet in ventos promissa abiere, fidesque,
A nobis simul ac vestri abiere oculi.
Hîc tibi nunc forsan subeunt fastidia nostri,
Atque grave Hippolytae nomen in ore tuo est.
Me tibi, teque mihi sors & Deus ipse dedere:
Quodnam igitur nobis dissidium esse potest?
Verum, ut me fugias, patriam fugis, improbe; nec te
Cara parens, nati nec pia cura tenet.
Quid queror? En tua mî scribenti epistola venit,
Grata quidem, dictis si modò certa fides:

Te nostri desiderio languere, pedemque
Quamprimùm ad patrios velle referre Lares;
Torquerique morâ, sed magni jussa Leonis
Jam dudum reditus retinuisse tuos.
His ego perlectis, sic ad tua vota revixi,
Surgere ut aestivis imbribus herba solet.
Quae licet ex toto non ausim vera fateri,
Qualiacumque tamen credulitate juvant.
Credam ego quod fieri cupio, votisque favebo
Ipsa meis. Vera haec quis neget esse tamen?
Nec tibi sunt praecordia ferrea, nec tibi dura
Ubera in Alpinis cautibus ursa dedit.
Nec culpanda tua est mora, nam praecepta Deorum
Non fas, nec tutum est spernere velle homini.
Esse tamen fertur clementia tanta Leonis,
Ut facilè humanas audiat ille preces.
Tu modò & illius numen veneratus adora,
Pronaque sacratis oscula fer pedibus.
Cùmque tua attuleris supplex vota, adjice nostra,
Atque meo longas nomine funde preces.

Aut jubeat te jam properare ad maenia Mantûs,
Aut me Romanas tecum habitare domos.
Namque ego sum, sine te, velut spoliata magistro
Cymba, procellosi quam rapit unda maris;
Et data cùm tibi sim orba utroque puella parente,
Solus tu mihi vir, solus uterque parens.
Nec minus ingrata est vita, hei mihi! namque ego tantùm
Tecum vivere amem, tecum obeamque lubens.
Praestabit veniam mitis Deus ille roganti,
Auspiciisque bonis, & tibi dicet, eâs.
Ocyus huc celeres mannos conscende viator,
Atque moram statim rumpe, viamque vora.
Te laeta excipiet festis ornata coronis,
Et Domini adventum sentiet ipsa domus.
Vota ego persolvam templo, inscribamque Tabellae:
Hippolyta salvi Conjugis ob reditum.

CETTE Piéce, toute de sentiment, a aussi les graces de l'expression, rendues foiblement par la copie. On y remarquera de ces négligences qui ne déparent point l'ouvrage d'un femme, & qui sont quelquefois très-heureuses. L'Epitaphe d'*Hippolyte Taurella*, faite sans doute par Castillon, porte qu'on ne sçavoit qui l'emportoit chez elle de la beauté de l'ame ou de celle du corps, si elle avoit plus d'attraits, ou plus de vertu (1). Sa Lettre justifie cet éloge : elle nous représente à la fois son vertueux attachement pour un Epoux très-estimable, & les charmes de son esprit. On trouvera, même chez les Anciens, bien peu de morceaux, où la tendresse d'une Epouse & la passion d'une Amante s'expriment aussi délicatement, avec autant de naturel, que l'amour d'Hippolyte est peint dans cet ingénieux badinage sur le portrait de son mari, qu'on ne lit point sans intérêt.

(1) *Quæ in ambiguo reliquit utrum pulchrior an castior fuerit.*

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ITALIE.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

MANUSCRIT ARABE.

ADDITION A L'ARTICLE D'ITALIE.

APPROBATION.

J'Ailû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Juillet 1757.
L'AVIROTTE.

JOURNAL ÉTRANGER.

AOUST 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ALLEMAGNE.



UN des plus vastes & des plus riches Domaines de l'Empire des Lettres, est sans contredit l'Allemagne, ce Pays si fertile en Sçavans & en productions solides. On trouvera plus de Poëtes en Italie, plus d'Ecrivains agréables en France, plus d'Ascétiques en Espagne, plus de Métaphisiciens en Angleterre; mais aucune Nation de l'Europe ne produit autant de Traités de Jurisprudence & de Droit Public, de Collections Diplomatiques, de Recherches sur l'His-

toire, de livres de Médecine, d'Ouvrages de Critique de toute espece & d'ancienne Littérature, qu'il en sort des presses Germaniques. De-là cette multitude de Journaux & de Gazettes Littéraires dont l'Allemagne est abondamment pourvûe. Le *Journal Etranger*, où chaque Langue doit revendiquer une place, ne fût-il consacré qu'aux seuls monumens de la Littérature Allemande, suffiroit à peine pour faire connoître exactement cette partie. On a déja vû dans ce Journal un assez grand nombre de Notices d'Ecrits Allemands en tous genres, & elles méritoient d'être continuées. Nous allons en reprendre la suite, en nous attachant un peu plus aux choix des matieres; & comme on nous l'a demandé, nous donnerons plus d'étendue aux Notices des Ouvrages récens qui nous paroîtront pouvoir intéresser d'avantage, ou plus généralement nos Lecteurs.

Critique Sacrée.

Il a paru au mois de Juin 1756, à Leipsic, en quatre feuilles *in-4°.* une Dissertation Latine de MM. *Daniel Gottlob Rudolphe*, Silesien, & *Gottlob Frederic Richter*, de Schnecberg, intitulée: *De Patriarcharum, quibus genuere, annis, secundum LXX Interpretes;* « Des années des Patriarches, « selon la Version des Septante ».

Les Sçavans ne prennent pas tous la même route pour expliquer la différence considérable qui se trouve entre le Texte Hébreu & la Traduction d'Alexandrie, touchant les années des Patriarches, avant & après le Déluge. Il y en a qui croyent que les deux Textes sont falsifiés; d'autres prétendent qu'il n'y a d'altération que dans l'Hébreu; d'autres enfin tâchent d'accorder les deux nombres: mais l'opinion la plus sûre, est probablement l'opinion de ceux qui suivent la Chronologie de la Bible Hébraïque. L'augmentation des années dans la Version des Septante, qui monte à cent ans de plus que ne

porte le Texte Original, a été reçue d'abord, suivant toutes les apparences, ou par les premiers Traducteurs de la Bible, ou par ceux qui ont copié leur Traduction d'après le Manuscrit Original. Mais d'où peut provenir cette variété? C'est sur quoi il y a huit opinions différentes. Cependant on se tire d'affaire de la maniere la plus aisée & la moins forcée, si l'on en cherche la cause dans la vieille Chronique dont *Syncellus* nous a conservé des traces, & à laquelle *Manethon* même a recours comme à un monument digne de foi.

En effet, en examinant avec attention, on trouve une assez grande harmonie entre cette Chronique & la Version des Septante, puisqu'il n'y a qu'une différence de trente-quatre ans. Il est par conséquent à présumer que les Juifs d'Alexandrie, en faisant leur traduction, ont tâché de la rendre conforme à la Chronologie des Dynasties Egyptiennes; car ils devoient être attentifs à ne point contredire la haute idée que les Egyptiens avoient de l'antiquité de leur Nation, ce qu'ils au-

roient fait en suivant la Chronologie du Texte Hébreu. C'est pourquoi ils ont augmenté la vie de chaque Patriarche de cent ans. Cette altération a pû se faire aisément dans un tems si éloigné, & alors leur traduction s'accordoit avec la Chronique Egyptienne. Celle-ci comptoit depuis le Déluge jusqu'à Cambyse 2476 ans, & la premiere 2510, ce qui fait une différence peu considérable.

M. *Ernest*, célébre Professeur de l'Université de Leipsic, ayant obtenu la Chaire d'Eloquence, vacante par la mort de M. *Kapp*, a publiquement prononcé le 24 Juillet 1756, un Discours Latin qui a été imprimé depuis sous ce titre : *De fontibus Archæologiæ*, » Des sources de l'Histoire de l'Antiquité «.

L'Auteur y annonce un projet qu'il commence à exécuter, & qui doit faire beaucoup de plaisir aux Amateurs de Joseph l'Historien. Il se propose de parcourir d'une maniere instructive, son Livre des *Antiquités Judaïques*; il

veut en épurer le Texte, expliquer beaucoup de passages obscurs, en ranger les matieres sous certaines classes, & faire enfin sur tout l'Ouvrage des recherches utiles. Mais il ne prétend exécuter ce dessein que par parties, & dans de courtes Dissertations qu'il donnera successivement. Il fait d'abord une premiere question de critique, & demande quelles sont les sources où Joseph a puisé ses Antiquités ? Il soutient qu'il a tout tiré de l'Ecriture Sainte, sans y faire aucun changement. Cette assertion fait naître trois autres questions importantes : 1°. Joseph s'est-il servi du Texte Hebreu, ou de la Traduction des Septante ? M. *Ernest* repond qu'il s'est servi du Texte Hébraïque, & sa preuve est tirée du Texte même de l'Ecrivain Grec. On trouve en effet dans Joseph, par rapport au fond des choses & à l'expression, plus de conformité avec l'original Hebreu qu'avec la Version d'Alexandrie. Le grand nombre d'Hebraïsmes obscurs dont est remplie la Traduction des Septante sont rendus dans les Antiquités Judaïques par un Grec pur &

très net. D'ailleurs les Juifs de la Palestine estimoient si peu l'interprétation des Septante, qu'il n'est pas croyable que Joseph, qui étoit leur compatriote & de la Secte des Pharisiens, l'eût préférée au Texte original, ou s'en fût servi dans son Histoire à l'exclusion de ce Texte. Il n'écrivoit pas pour les Juifs, qui lisoient la Traduction Grecque, mais pour les Grecs mêmes, & particulierement pour *Epaphrodite*, qui l'engagea à faire cet Ouvrage. Si l'on observe qu'il s'accorde fort souvent avec les Traducteurs Grecs, on peut hardiment attribuer ces traits de ressemblance aux falsifications faites par les Chrétiens Grecs qui l'estimoient beaucoup, & qui se servoient de la Traduction des Septante. Il paroît surtout qu'ils ont voulu concilier la Chronologie Grecque avec celle que les Septantes ont suivie. 2°. Joseph a-t-il tiré ses Histoires seulement des Livres que nous reconnoissons pour Saints & Canoniques ? Il certain qu'il a puisé bien des choses dans des Livres qu'on lisoit alors parmi les Juifs, mais qui n'étoient point réputés Divins, & qu'il

a qnelquefois manqué de critique. 3°. Joseph a-t-il fidélement rapporté ce qu'il a pris dans les Saints Livres ? Il n'est presque pas possible d'en douter, & c'est encore une assertion de M. *Ernest*. Il prouve que beaucoup de passages où Joseph paroît avoir abandonné la Bible, ne s'en éloignent pas en effet, & il donne à cette occasion des regles fort judicieuses pour établir le vrai sens de ces passages.

A cette premiere Dissertation sur les Antiquités Judaïques de Joseph, M. *Ernest* a joint un morceau curieux sur le stile de cet Historien. Il soutient & démontre même, en raprochant plusieurs Textes, que son stile est aussi pûr, aussi beau, qu'on pourroit l'attendre d'un Grec naturel, & qu'il est purgé d'Hébraïsmes, dont il paroît s'être abstenu avec une attention singuliere. Il ajoute que s'il s'en rencontre, c'est l'ouvrage de quelques Copistes infidéles qui par certaines vûes ont fait hébraïser cet Auteur. Joseph a évité avec le même soin d'user d'expressions Poëtiques, & son caractere est le véritable Atticisme. *Thucydide*

eſt le modele qu'il paroît avoir imité dans le choix des mots, dans les formes de ſa diction, & dans ſa Phraſéologie : il a même employé quelquefois ſes Idiotiſmes les plus rares. Il a auſſi pris bien des choſes de Polybe & de Platon : cependant il faut convenir que ſon élégance eſt quelquefois affectée & pouſſée un peu trop loin.

Vom Schul-Biſchoff, &c. » De l'Evêque » des Enfans », Diſſertation de M. *François-Antoine Durr*, Conſeiller Aulique de S. A. E. & Profeſſeur de Droit à Mayence. 1755. *in*-4°.

Autrefois dans la Ville de Mayence, la veille de la Fête de S. Nicolas, un Ecolier étoit élû *Evêque d'Ecole*, & il ſe rendoit le jour de la Fête en pompe Epiſcopale dans le Chœur de la principale Egliſe. La veille des SS. Innocens, il revenoit dans la même Egliſe, faiſoit l'Office des premieres Veſpres, officioit le jour de la Fête & continuoit toute la ſemaine ſuivante. Pendant ſon Epiſcopat, on ne s'aſſembloit point au Chœur dans aucune Egliſe de la Ville.

Les Ecrivains du XIIe ſiécle parlent de cette Fête, & il paroît qu'elle a auſſi été en uſage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, & preſque par toute l'Allemagne. Les abus qui s'y étoient introduits, la firent abolir dans les XIII & XIVe ſiécles. Le Concile de Paris de 1212 & celui de Rouen de 1445, furent les premiers qui la défendirent. Dans le Concile de Salisbury, tenu en 1274, on y mit ſeulement certaines bornes; mais elle fut entierement abolie par celui de Baſle. Elle s'eſt conſervée juſqu'à préſent à Mayence, parce que tout s'y eſt toujours paſſé dans le meilleur ordre. Ne ſeroit-elle pas encore en uſage à Lyon ?

Diatriba de Ægyptiis Beſtiarum cultoribus, &c. » Diſſertation ſur le Culte des » Animaux, pratiqué par les Egyptiens » Par M. *Fréderic-Samuel Zickler.* A Jene, 1756. *in*-8°.

Il y a déja longtems qu'on a recherché l'origine & les motifs du culte Divin que les anciens Egyptiens rendoient aux bêtes. M. *Zickler*, après avoir ſça-

vamment décrit ce Culte, dont la connoiſſance peut ſervir à l'intelligence de la Bible, indique huit ou neuf opinions différentes ſur ſon origine. La moins connue, eſt celle qui dérive le Culte rendu aux bêtes du paſſage des Iſraëlites par la Mer rouge, & qui en rapporte l'origine à ceux des Egyptiens qui alors reſterent chez eux occupés à nourrir le bétail, & par ce moyen conſerverent leur vie. Il n'a pas omis l'opinion de ceux qui déduiſent l'origine de ce Culte des connoiſſances Aſtronomiques de cette Nation, & du Zodiaque qu'ils imaginerent dans le Ciel : mais voici la ſienne. Les bêtes à qui toute l'Egypte, (dont pluſieurs Villes avoient des Divinités particulieres & même oppoſées les unes aux autres) rendoit généralement un Culte Divin, étoient pour la plûpart de nature à être en même tems & fort utiles au pays, & nullement propres à la nourriture de l'homme, ou même nuiſibles. Une politique bien réflechie, avoit ordonné aux Egyptiens de regarder ces animaux & de les honorer comme des Dieux, pour les empêcher de les

tuer & de les manger. L'uſage immodéré de la viande y produiſoit ordinairement la lépre ou la galle (*Scabies*) qui paroît avoir pris naiſſance en Egypte.

Aux préjugés de la ſuperſtition ſe joignoit encore l'opinion de la Métempſycoſe, nouveau motif très puiſſant alors pour ſe priver de la chair des Animaux. Les plus nuiſibles étoient offerts à Typhon, Divinité malfaiſante, pour l'expiation des péchés des hommes. Les Egyptiens, ſelon l'Auteur, n'ont reçu la Doctrine des deux principes qu'à l'arrivée de Cambyſe : ils les tenoient des Perſes & de l'Ecole de Manès. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que le culte rendu aux bêtes par une Nation auſſi éclairée que l'étoient les Egyptiens, eſt un monument effrayant des délires dont la raiſon humaine eſt capable en matiere de Religion, lorſqu'elle n'a d'autre guide qu'elle même.

Histoire, Droit Public, &c.

De Ducatu Franconiæ Orientalis, Diſquiſitio ad fidem Diplomatum atque ſcriptorum inſtituta, &c. » Recherches » ſur le Duché de Franconie, d'après » les inſtrumens publics & les Monu» mens de l'Hiſtoire ». Par M. *Jean Gottlob Goune*. A Erlang, 1756. *in*-4°.

Depuis le XVe ſiécle, les Evêques de Wurtsbourg prennent le titre de Ducs de Franconie. L'origine de cette qualification eſt attribuée communément à l'Evêque Godefroy, Seigneur de Limbourg, qui prétendoit deſcendre des Ducs de Franconie. M. *Goune* rejette cette opinion : il ſoutient que Sigiſmond, ſon prédéceſſeur, qui décora de l'épée ſes armes Epiſcopales, eſt le premier qui ait pris le titre de *Duc*, & que Godefroi s'eſt ſeulement appellé le premier Evêque de Wurtsbourg de Franconie, dénomination qui ne prouve point qu'il y ait eu de droits nouveaux accordés à l'Evêché de Wurtſbourg. Quant au fondement de ce ti-

tre, on remonte à une Donation de Pepin ; mais cette opinion ne paroît point vraiſemblable à l'Auteur, parce que dans les tems de Pepin, la Franconie Orientale n'étoit pas une Province ſéparée, & ne portoit point alors le nom de Franconie, ayant appartenu autrefois pour la plus grande partie à la Thuringe. On ne peut produire un ſeul paſſage, où dès le tems de Pepin, cette Province d'Allemagne porte le nom de Franconie Orientale, & il eſt certain qu'elle n'a été détachée de la Thuringe, que ſous Charlemagne, tems où les Francs furent tranſportés dans cette contrée-là. Or, ſi ce que nous appellons Franconie ne ſe trouve point avoir été connu ſous ce nom du tems de Pepin, ce Prince ne peut avoir donné le Duché de Franconie, tel qu'on le conçoit aujourd'hui. *Eckart* remonte juſqu'à Carloman, & il s'efforce de perſuader que le titre de Franconie eſt une donation de ce Prince faite à l'Evêque de Wurtsbourg. Cependant la donation des vingt-ſix Egliſes, des décimes, du Ban & Arriere-Ban, *&c.*

ne prouve pas celle du Duché ; car les Comtes de Franconie étoient encore connus, non-ſeulement ſous les regnes de Carloman & de Pepin, mais encore ſous le reſte des Carlovingiens.

Cette donation réſulte auſſi peu de celle des Décimes & du droit de recevoir ou de délivrer des Eſclaves, parce que toutes ces prérogatives n'annulloient point la puiſſance des Comtes ſur les choſes & ſur les perſonnes Eccléſiaſtiques, & parceque les Evêques n'ont pas tous joui des mêmes droits. C'eſt ce que l'Auteur éclaircit bien par une Lettre de l'Empereur Otton III. qui confirme à l'Evêque de Paderborn tous les priviléges obtenus par ſes prédéceſſeurs, & y ajoute que les Gens d'Egliſe ne pourront être pourſuivis en Juſtice que devant le Prêteur élu par l'Evêque. De cette Piéce M. *Goune* conclut que le droit de s'élire un Juge ſoi-même, n'emporte pas l'exemption d'autres Tribunaux ; mais ceci ſouffre quelques difficultés. Les perſonnes verſées dans cette matiere ſçavent que les Droits anciens appellés *Tuitio* & *Mun-*

diburgium, s'étendent bien plus loin qu'à la ſimple Juriſdiction, & qu'ils comprennent non-ſeulement une élection libre, & la libre adminiſtration des biens de l'Egliſe, mais encore le droit de choiſir & d'inſtaller ſes propres Officiers. Or c'eſt ce qui eſt déterminé dans la ſuite plus clairement. De plus, dès que le Seigneur Territorial exempte quelqu'un de la Juriſdiction des Juges établis par lui-même, il faut néceſſairement qu'il lui donne en même tems la permiſſion de ſe choiſir ſes Juges, parce qu'autrement il détruiroit peu à peu toute Juriſdiction ; ce qui repugne aux Loix du S. Empire Romain.

L'Auteur réfute l'opinion de ceux qui reculent l'époque du titre de Duc de Franconie aux tems de Charlemagne, Conrad I, Henri I, Otton I, II & III, Henri II, & Conrad II. Il démontre que les Lettres produites ſur cette matiere, ne ſont rien moins qu'autentiques, & que d'ailleurs dans toutes ces Lettres il n'eſt fait aucune mention du Duché de Franconie. Il fait à

cette occasion de bonnes remarques sur les *Parrochi* & les *Bargildi*. Il soûtient que les Evêques de Wurtsbourg ont obtenu la Jurisdiction seulement sur les biens de leur Eglise, dans les tems de l'Empereur Henri V. Il répond d'avance aux doutes qu'on pourroit former à l'occasion de quelques passages d'*Adam de Brême* : il fait voir encore que Wurtsbourg a été dans ces tems-là libéré d'une Jurisdiction étrangere, mais que cette exemption ne regardoit que les biens de l'Evêché, & ne pouvoit s'étendre au reste de la Franconie. Les contestations élevées au sujet des limites de la Franconie Orientale, & la question agitée par d'habiles Jurisconsultes, sçavoir si l'immunité des biens de Wurtsbourg s'étendoit au-delà de ces biens, ont donné lieu, selon l'Auteur, à la tradition que Wurtsbourg avoit obtenu le titre de Duc de Franconie, tradition contre laquelle on peut néanmoins former encore beaucoup de doutes. Mais la preuve que l'Evêché de Wurtsbourg ne pouvoit pas s'attribuer le titre de Duché du tems de l'Empereur Henri V,

résulte clairement de la Donation que ce Prince fit du Duché de Franconie à Conrad son neveu, dont la postérité en a joui & en a exercé tous les droits même à Wurtsbourg. M. *Goune* conteste l'autenticité de la Lettre de l'Empereur Frédéric I, & il montre que d'ailleurs elle n'établit point en faveur des Evêques de Wurtsbourg, le titre de Duc de Franconie. On prétend à la vérité que depuis ce tems-là les Evêques de Wurtsbourg ont tous fait porter une épée devant eux, & qu'ils ont eu des Officiers de Cense héréditaire. Mais l'épée indique simplement la Jurisdiction temporelle, & quant aux Officiers de Cense, cette prérogative est commune à tous les Prélats d'Allemagne. Enfin dans cette prétendue Lettre, il n'est pas seulement fait mention du Duché de Franconie; il ne s'agit que de la simple Jurisdiction qui est encore bien limitée par rapport aux choses, aux personnes & à l'étendue du Territoire. La puissance des Comtes a donc été maintenue dans tous les points qui ne sont point expressément désignés par l'Acte. Cependant quoi-

que le titre de Duc de Franconie affecté par les Evêques de Wurtsbourg ne puisse nullement se déduire de toutes les Lettres qu'on a citées jusqu'à présent, il existe un Diplôme de l'Empereur Charles IV, du mois de Novembre 1347, par lequel le Siége Provincial de la Franconie est accordé à l'Evêque de Wurtsbourg. Mais ce Diplôme est fondé sur un faux principe, en ce qu'il suppose que l'Evêque étoit en possession du titre de Duc qu'on lui conteste; il a été donné dans un tems où la légitimité de l'Election de l'Empereur Charles IV n'étoit point encore décidée, & il n'a point été confirmé depuis par cet Empereur.

En 1372, l'Evêque Gerhard est inféodé par le Sceptre, tandis qu'alors l'investiture des Duchés se faisoit par le Drapeau. Les Empereurs Wenceslas, Sigismond, Frederic III, & Maximilien I. n'ont point investi les Evêques de Wurtsbourg du Duché de Franconie, quoique l'Empereur Wenceslas leur eût permis d'avoir un Juge Provincial dans leur pays, mais toujours à condition qu'il pourroit être révo-

qué. Il est vrai que la confirmation donnée par l'Empereur Maximilien I. en 1510, rappelle le titre de Duc, & le Siége Provincial; mais comme les confirmations de priviléges se donnent ordinairement, non dans l'assemblée des Etats comme on donnoit autrefois les investitures, mais sans beaucoup de formalités, on ne peut déduire un nouveau droit d'une simple confirmation. De toutes ces raisons, l'Auteur conclut que l'Evêque Godefroi a pris, sans aucun fondement, le titre de Duc de Franconie; & de là suit conséquemment l'illégitimité d'un Siége Provincial demandé par l'Evêque de Wurtsbourg. M. Goune determine encore les différentes acceptions de ce qu'on appelle ici *Siége Provincial*, & il montre qu'aux termes de l'Empereur Wenceslas il se borne seulement au pays, comme dépendant de la supériorité Territoriale dans tous les Etats de l'Empire, particulierement lorsque rien n'indique un Siége Provincial, Ducal ou Impérial. On sçait encore que les Etats voisins membres de l'Empire, ont toujours combattu les

entreprises des Evêques de Wurtsbourg, & qu'ils jouissent encore aujourd'hui de la possession paisible de leurs droits. L'Auteur, en parlant du Siége Provincial & Impérial des Burggraves de Nuremberg, soutient non-seulement sa prééminence sur le Siége Provincial de Wurtsbourg, mais assure encore que les Burggraves de Nuremberg en ont toujours eu la propriété, depuis l'Empereur Rodolphe I. jusqu'à nos jours, & qu'il est regardé comme une portion de la Seigneurie Territoriale.

De Matrimonio Nobilis cum vili & turpi personâ præsertim rusticâ, &c. » Du Mariage d'une personne Noble, avec une » personne vile, & principalement avec » une Païsanne «. Voilà le titre d'une Dissertation, ou d'une These de Droit Germanique publiée à Bamberg à la fin de 1755, par le Docteur *Jean-Henri-Chrétien de Selchou*, & dont l'objet est de répondre à un Traité de M. *Sondiager*, de la même Ville, intitulé : *De Nobili immediato cum personâ Rusticâ nuptias contrahente, nobilitate sua & feudis antè jam habi-*

tis, secundum jura Germanica, perpetuùm privato. » Du Mariage d'un Noble im- » médiat avec une Païsanne, par l'ef- » fet duquel, suivant le Droit Germa- » nique, il est privé à perpétuité de » sa Noblesse & des Fiefs qu'il possé- » doit auparavant «.

L'Auteur pose d'abord pour principe que la Noblesse *Médiate* & la Noblesse *Immediate*, n'étant point distinguées, selon l'ordre (*ordine*), il n'y a point de différence à faire entre elle dans la question d'une mésalliance. Il détermine ensuite ce qu'on entend par personnes viles (*Personæ turpes, viles*). Une femme Noble, qui se marie avec un Païsan, perd sa Noblesse, & si elle le fait contre la volonté de ses pere & mere, elle peut être déshéritée. Mais devenue veuve, elle est de nouveau noble de sa personne, particulierement si en secondes noces elle épouse un homme qui le soit. Un homme noble qui se marie avec une Roturiere ou une Paysanne, ne perd nullement sa Noblesse, quand même il épouseroit une Serve, excepté dans le seul cas

cas où il iroit demeurer chez sa femme sur le Territoire du Seigneur, auquel elle est attachée par le droit de servitude. Il est cependant exclu des Tournois, & des emplois de la Noblesse ; mais il ne perd jamais pour cela ses Fiefs. Le Reglement de la Noblesse Immédiate, allégué par M. *Sondiager*, ne porte que l'exclusion du Collége des Nobles & des Sociétés ; & nullement la perte de la Noblesse ou des Fiefs.

D'ailleurs ce Statut de la Noblesse Immédiate n'ayant jamais été confirmé par l'Empereur, il n'a point ici force de Loi, non plus que des pactes de Famille de la même nature n'ont ce caractere, tant qu'ils ne sont pas confirmés par l'Empereur ou par le Seigneur Territorial. Ainsi les Enfans nés de ces sortes de mariages, malgré l'inégalité des conditions du Pere & de la Mere, sont nobles & capables d'hériter des Fiefs, à l'exception seulement des Fiefs immédiats de l'Empire ; mais ils sont exclus des Chapitres. La femme même jouit du vivant de son mari des honneurs de la Noblesse, quoiqu'en effet

elle n'en soit pas annoblie, & elle peut hériter de ses enfans, suivant le Droit Commun.

Dans l'Assemblée de l'Académie Royale des Sciences, tenue à Gottingue, le 3 Juillet 1756, il a été lû un Mémoire de M. *Haller*, Président de cette Compagnie, *sur le Mouvement du sang*. La premiere section de ce Mémoire traite des Globules du sang, & contient dix-neuf Expériences faites sur des poissons, sur des grenouilles, & sur des bêtes qui ont le sang chaud. Il résulte de ces Expériences, que dans le même animal, & même dans le même vaisseau, le sang peut avoir diverses couleurs, ou présenter une portion fort rouge & l'autre tout-à-fait jaunâtre.

Un acide végétal mêlé dans le sang le rend d'un rouge clair ; le salpêtre lui donne la plus belle couleur & le dissout, tandis que les sels lixiviels qui contiennent beaucoup de feu, le coagulent. Le sang des animaux qui ont le sang froid & le poulmon petit, est aussi rouge & se coagule aussi fa-

cilement que le sang de ceux qui l'ont chaud ; de façon que cette qualité ne peut dépendre ni de la respiration, ni de l'effet de l'air. Les expériences de la deuxieme Section, qui la plûpart ont été faites sur de grands animaux, concernent le mouvement du sang des arteres, & confirment principalement la circulation du sang reconnue partout. Une expérience particuliere démontre que les arteres obstruées ne se dilatent point par le volume du sang; mais que le sang abandonne les vaisseaux où il ne peut pénétrer, & qu'il se transporte dans d'autres vaisseaux libres & ouverts. Les expériences de la troisiéme Section ont pour objet le mouvement du sang des arteres, considéré par le Microscope dans des poissons & dans des grenouilles. Les Globules du sang ne roulent point, mais surnagent en ligne droite & touchent très-peu aux parois du vaisseau. Le dégré de célerité que le sang reçoit du mouvement du cœur, se fait bien sentir dans un animal foible, mais non pas dans un fort. Les arteres ne se retrécissent jamais au point qu'il n'y

reste quelque cavité. Selon quelques expériences, les angles des vaisseaux diminuent la célerité du sang, & ne la diminuent point, selon d'autres; de façon qu'ici les observations ne prouvent rien de certain. Dans un vaisseau large le sang se meut plus lentement, & avec plus de célerité dans un vaisseau plus étroit. Les expériences contenues dans la quatriéme Section, sur le mouvement du sang dans les veines qui le ramenent, (tel qu'il paroît aux simples yeux) confirment seulement encore la circulation. La ligature faite à la mediane n'a pas eu d'accidens particuliers. La cinquiéme Section renferme les observations faites avec le microscope sur le sang des animaux froids. Le mouvement du cœur ne se fait point appercevoir dans les veines ramenantes : le sang y retrograde d'une petite veine dans une plus grande. Il est traité dans la sixieme Section des effets de la saignée, eu égard à la revulsion, à la dérivation, & aux progrès de la célerité du sang : M. *Haller* a fait sur cela nombre d'experiences. Le sang se meut sans con-

tredit avec plus de célerité dans les arteres, quand on a ouvert une veine ramenante : dans les veines ramenantes au contraire l'effet de la saignée n'est pas si sensible, eu égard à la célerité. La septiéme Section concerne le mouvement du sang, produit par d'autres causes que par celui du cœur. Suivant les expériences qu'il a faites sur des grenouilles & sur d'autres animaux froids, les Globules du sang se meuvent encore dans les veines ramenantes & dans les arteres, 20 ou 30 minutes après que le cœur est arraché, ou que les grandes arteres ont été liées. L'Auteur croit que ce mouvement provient en partie des effets de la dérivation, quand quelque artere est ouverte & que le sang se porte vers la playe, & en partie de l'attraction réciproque des Globules du sang qui s'arrêtent aussi par ce même moyen au bord d'une playe des vaisseaux.

De Lege consuetudinis Legibus Medicis conciliandâ, &c. » De la nécessité de concilier la Loi de l'habitude

» ou de la coutume avec les Loix de » la Medecine «. A Gottingue, *in*-4°. Tel est le Texte d'un Programe publié par M. *Richter*, Conseiller Aulique.

La coutume ne change point les forces de la Nature, mais détermine tellement leur emploi, qu'elle nous met en état de faire aisément des choses difficiles, & d'en supporter à un certain point de nuisibles, sans nous faire tort, quoiqu'on n'en puisse rien conclure pour d'autres. On a vû des gens qui avoient passé plusieurs années de leur vie dans l'air étouffé des prisons, devenus libres, être longtems maladifs, & ne recouvrer leur santé qu'après avoir été remis en prison : on a vû aussi des Pêcheurs accoutumés aux exhalaisons de la Mer, si nuisibles à d'autres personnes, tomber en défaillance à l'odeur du meilleur encens, & ne revenir à eux-mêmes, que lorsqu'étendus sur le bord de la Mer ils étoient couverts d'algue & de mousse. Malgré ces observations, un Medecin prescrira toujours de se ga-

rantir de l'air croupiſſant des lieux enfermés & des exhalaiſons aquatiques, commes de choſes évidemment très-malſaines. La maniere dont nous contractons les habitudes les plus biſarres, s'explique par la diverſité des alimens dont nous uſons, par l'uſage des médicamens, & même par celui des poiſons.

Hippocrate a remarqué, il y a long-tems, que des mets lourds & indigeſtes n'incommodent point même des perſonnes foibles, qui y ſont accoutumées. Ce qui a été ſouvent digeré, trouve enſuite par l'homogenéité des chiles qui s'en ſont formés, une diſſolution plus facile, & cette homogenéité fait auſſi que le goût pour ces ſortes de mets augmente à meſure. La même cauſe empêche l'effet des médicamens auxquels on s'eſt accoutumé, comme aux alimens naturels. C'eſt pourquoi dans de longues maladies, les Medecins changent ſouvent leurs Ordonnances, & c'eſt ce qui fait que ceux qui ſe médicamentent beaucoup, finiſſent par ne plus éprouver d'effet des medecines qu'ils conti-

nuent de prendre. *Celſe* par cette raiſon n'approuve point qu'on ôte la vertu aux Médicamens, en les employant ſans neceſſité, ou ſans un beſoin très réel. On peut s'accoutumer même aux poiſons, comme Galien l'a remarqué de la cigue, & *Schaar Schmidt* de l'Arſenic. Biens des gens nés très-délicats, & accoutumés à une vie languiſſante y trouvent leur compte, & vivent plus vieux que les perſonnes les mieux conſtituées qui réſiſtent moins à certaines maladies. Pline parle d'un Voluſius qui vecut plus de quatre-vingt dix ans, & qui avoit craché du ſang toute ſa vie. C'eſt une grande conſolation pour nous, dit Sénéque, que l'habitude rende ſupportables les plus grandes incommodités, qui effrayent ordinairement ceux qui ſe portent bien. Il en eſt de même de l'exercice. On voit des gens vieux ou foibles ſupporter bien mieux les travaux auxquels ils ſont accoutumés, que de forts & de jeunes, qui n'y ſont point faits. L'air exceſſivement froid ou chaud des plus durs climats n'incommode preſque plus leurs Habitans naturels, ou ceux

qu'un long ſéjour a endurcis. Dans les contrées les plus froides, on voit aller les hommes tout nuds, tandis que les Voyageurs bien vêtus & bien fourés n'y réſiſtent pas. Voilà pourquoi, ſelon *Zacchias*, quelqu'un qui tombe malade dans un air étranger, quoique très-bon en lui-même, doit s'en retourner au plus vîte reſpirer l'air auquel il eſt accoutumé, quoique plus malſain. Y a-t-il rien qui puiſſe autant affecter le corps que de fortes paſſions ? Il y a toutefois des gens qu'une véhémente colere rend plus ſains, plus éveillés, plus forts. De ces obſervations générales, M. *Richter* conclut qu'il ne faut pas trop borner le commerce avec les choſes exterieures. *Celſe* conſeille de ſe faire à tout, d'eſſayer de tout, parce qu'avec une maniere de vivre trop ſimple, on court riſque de ne pouvoir plus rien haſarder impunément; & qu'il ſe préſente mille choſes qu'on ne ſçauroit éviter, quelques précautions qu'on puiſſe prendre. On peut cependant changer des mauvaiſes habitudes, mais ſeulement dans des corps jeunes, ſains & forts, dont les mem-

bres encore flexibles ſont ſuſceptibles de nouvelles Loix. Il faut de plus que cela ſe faſſe petit à petit & avec beaucoup de menagement. Car dans un âge avancé on travaille auſſi infructueuſement à changer ſes mauvaiſes habitudes, que ſi à quatre-vingt ans on vouloit acquerir de nouvelles connoiſſances. On a crû que le Medecin *Curtius* avoit tué le Pape Clement VIII, parce qu'il lui avoit preſcit dans ſa vieilleſſe, quoique très-ſaine, une façon de vivre, meilleure en elle-même que la précédente, mais qui lui étoit trop nouvelle. Dans les maladies il faut encore moins entreprendre de changer les vieilles habitudes, mais les examiner ſoigneuſement, & tâcher de les accorder avec les Loix de la Medecine. On ne doit point reduire un malade, dont toutes les forces ſont naturellement affoiblies, à combattre à la fois & la violence de la maladie qui l'attaque, & le poids de l'habitude qu'il a ſupportée juſques-là ſans aucun dommage viſible.

L'Académie des Négocians, ou *Dictionnaire complet du Négoce*, *par M. Charles Günther Ludovici*, *Professeur.* A Leipsic, chez *Breitkopff*, 1756, *in*-8°. Cinquieme & derniere Partie, qui comprend la lettre *T*, jusqu'au *Z* inclusivement, avec un triple *Appendix.*

Cet Ouvrage, très-estimé en Allemagne, est regardé comme le plus complet, le plus exact & le plus parfait en tous points qui ait encore paru dans ce genre en quelque langue que ce soit. Par toutes les Notions qu'il contient, & par l'étendue des recherches également curieuses & sçavantes dont il est rempli, il est non-seulement utile aux Négocians, mais encore aux Gens de Lettres qui peuvent y puiser une infinité de faits à leur usage.

Le Triple *Appendix* a été imprimé séparément sous ce titre : *Grandiss eines vollstandigen Kaufmanns-systems, &c.* » Plan d'un Systême complet du » Commerce, avec les principes de

» la Science des Commerçans, & » une Histoire abrégée du Commerce » par terre & par mer, qui fait con- » noître l'état actuel de tout le Com- » merce de l'Europe, & des autres par- » ties du Monde «.

L'Auteur, dans l'Introduction au Commerce en général, commence par le définir ; il établit ensuite la différence qu'il y a entre la Science du Commerce, & la Politique, ou l'art que le Gouvernement doit employer pour mettre en vigueur ou pour soutenir le Commerce dans un Etat. Celle-là montre de quelle façon on doit gouverner un Commerce particulier, & celle-ci comment tout le Commerce d'un Etat doit être administré. Comme M. *Ludovici* promet de donner encore *la Politique du Commerce*, il se borne ici à la Science, laquelle, suivant sa définition, enseigne la connoissance des marchandises, le trafic ou le négoce qui s'en fait, & la façon de tenir un Livre ; ce qu'il divise en trois parties. Il traite ensuite des connoissances accessoires que les Commerçans ne peuvent ignorer ; de l'Arithmé-

tique, de l'art d'écrire, de la connoissance des Monnoies, de celle des poids, & des mesures, de la Geographie, des Loix du Négoce, du Stile des Lettres de Commerce, de la marque des Marchandises, de la Cryptographie ou Ecriture secrette & de l'art de s'exprimer parmi les Négocians, de la connoissance des Manufactures & des Fabriques, *&c.* Il découvre les sources du Commerce, & trace en même tems l'idée d'une Bibliotheque de Commerce, & d'un Cabinet de Marchandises dont il propose l'établissement, avec des moyens pour étendre la Science du Commerce. Ces moyens sont l'étude de l'Histoire & des Antiquités du Commerce, l'établissement d'une Académie de Commerce, & d'une chaire dans les Universités, pour en professer la Science, la fondation de certains prix pour ceux qui auront travaillé sur des matieres de Commerce utiles à la Societé, *&c.* De-là il passe aux prérogatives du Commerce & décrit les agrémens de ses détails ; enfin il démontre la necessité d'établir un bon Systême de Commerce.

Des trois parties dont est composée

la Science du Commerce qui suit le plan du Systême, la premiere traite du Commerce en géneral (& les grands avantages qu'il produit sont exposés dans tout leur jour) ; du prix ou de la valeur des choses ; des Monnoies en génetal & en particulier de l'argent, des mesures, de la balance, des poids, du chiffre, & du nombre ; du crédit, de la dette, du payement, & des banqueroutes ; du négoce des marchandises en géneral, & des sources d'où elles se tirent ; du troc & du trafic ; de l'achat des marchandises, & des achats de la premiere, seconde, troisiéme ou quatrieme main ; de la vente des marchandises ; de la façon d'établir & de marquer les prix, & de leur payement ; du déchet, de la Tare & du bon poids ; des marchés & de la validité des Traités ; de l'envoi, de l'emballage, de la marque, & de l'ouverture des ballots, ainsi que des droits que payent les marchandises ; du Commerce de Gros, ou de Mercerie & de ses diverses espèces ; du Commerce qui se fait par terre & du Commerce maritime, & de la façon dont chacun se fait en particulier ; du Commerce du dedans & du de-

hors ; du Commerce d'aſſurance & de groſſe avanture ; du Change en général, de la Banque & particulierement des Actions ; du Change dans le ſens éminent ; des Compagnies , des Commiſſions , & du Commerce d'expédition. Voilà la matiere de 19 Chapitres.

Dans la ſeconde Partie , qui a pour objet les perſonnes idoines & propres au Commerce , il diſcute , entre autres choſes, la fameuſe queſtion , ſi un Gentilhomme peut ſe mêler du Commerce ſans déroger , & il conclut pour l'affirmative. Il parle enſuite du Commerçant , & touche en paſſant les ſources que le Commerce ouvre à la fortune. Enfin il traite ſucceſſivement des Commis , des Garçons de boutique , de l'Agent de Change , des grandes Compagnies de Commerce, & des Tribunaux affectés , tant au Commerce qu'aux affaires de Change. La troiſiéme Partie qui roule ſur la pratique du Commerce , embraſſe les Villes de Commerce & d'Entrepôt , les Ports , les Magaſins, les boutiques , les Foires, la Navigation , tout ce qui concerne les Voitures & les Poſtes , les Ban-

ques de retour & d'emprunt ; & les Colonies. Toutes ces différentes matieres s'enchaînent avec beaucoup d'ordre & ſont développées nettement. L'Ouvrage eſt terminé par l'Hiſtoire du Commerce de Terre & de Mer ; morceau qui comprend l'origine & les progrès du Commerce dans les anciens tems , & le Commerce Européen dans les tems modernes que l'Auteur partage en trois époques ; ſçavoir , l'époque Italienne & Allemande ; l'époque Portugaiſe & Eſpagnole ; l'époque Angloiſe , & Hollandoiſe qui eſt celle de nos jours. Il donne ainſi ſucceſſivement le Tableau du Commerce d'Italie & de celui d'Allemagne, du Commerce de Portugal & d'Eſpagne, de celui des Pays-Bas & d'Hollande , enfin du Commerce d'Angleterre de Dannemark , de France, de Ruſſie, de Suede. Il fait connoître ſur chaque Etat en quoi conſiſte la plus grande force ou la foibleſſe de ſon Commerce, quelle en eſt la baſe , ce qui peut le rendre floriſſant , le perfectionner ou l'affoiblir ; enſorte qu'on voit d'un coup d'œil tout le ſyſtême du Monde commerçant , ce

qui nous conduit à connoître l'influence que le Commerce donne à différens Etats , à divers Pays les uns ſur les autres , & les liaiſons qu'ils ont enſemble. L'Auteur appuye ſur les avantages des connoiſſances théoriques & même hiſtoriques du Commerce , tant pour ceux qui dans l'adminiſtration des Etats ſont chargés de cette partie , que pour les Négocians. Par elles on eſt inſtruit des reſſorts de pluſieurs évenemens , & ſurtout des Guerres cauſées par les intérêts du Commerce , comme celle d'aujourd'hui. Et quel objet de curioſité plus utile & qui tienne plus au Droit Politique , univerſel & public , qu'une notice ſûre & préciſe de la ſituation actuelle du Commerce dans tous les Etats où il ſe fait avec le plus d'activité ?



POESIES ALLEMANDES.

II.

L'ALLEMAGNE n'eſt point dénuée de Poëtes , & le pompeux langage des Dieux , commun ſans doute aux Déeſſes, n'y eſt pas même ignoré du Sexe. Les Poëſies de Mlles *Valther , Lange & Ziegler* , qu'on a publiées depuis peu, ont été reçues avec applaudiſſement. Elles avoient été précédées de celles de Mlle *Dilthey* (*Polixene-Chrétienne-Auguſte*), qui imprimées d'abord à Altena en 1751 , & enſuite à Halle en 1752 , en un volume *in-8°*, ont fait obtenir à l'Auteur des diſtinctions très-glorieuſes. Auſſi-tôt que la premiere édition parut , Mlle *Dilthey* reçut de Gottingue le Diplôme de *Membre Honoraire de l'Académie Royale des Arts*, & peu de tems après M. Haberlin, Vice Recteur de l'Académie de Helmſtadt , lui adreſſa celui de *Poete Impériale Couronnée.*

Toutes ſes Poëſies ſont ſérieuſes : on jugera de leur caractere par les deux Piéces ſuivantes.

LA MUSIQUE.

Ma Muſe ſera-t-elle encore longtems muette pour toi, Muſique chérie, noble plaiſir qui, par préférence à tant d'autres, as ſçu t'emparer puiſſamment de moi ? C'eſt toi ſeule, ame de mes Chants, qui m'as donné le goût de la Poëſie, & je vais t'en rendre l'hommage, tribut de ma reconnoiſſance.

Je n'entends jamais tes tons enchanteurs, qu'ils ne paſſent auſſi-tôt dans mon ame. Ils ne s'arrêtent point à mes oreilles, ils pénetrent juſqu'à mon cœur. Tu touches, tu remues agréablement toutes les cordes de ma ſenſible ſubſtance, & tu fais couler dans mon ſein un plaiſir vif, mais innocent.

Quand l'inquiete mélancolie nous aſſiege, tes ſons lugubres, appellant le doux ſommeil, remettent le calme dans les ſens. Le cœur tout-à-coup ſoulagé ſurmonte la farouche douleur, ſe dilate & s'ouvre à la joye, pour chan-

ter celui qui créa les ſons, le Dieu puiſſant qui doit être un jour l'objet de nos chants éternels.

Lorſqu'au contraire les ſens ſatiſfaits éprouvent cette joie pure qui répand ſa ſérénité ſur toutes nos puiſſances, tes ſons plus animés produiſent en nous des mouvemens délicieux. Toute l'ame ébranlée eſt dans le raviſſement : elle ſemble dégagée des organes humains qui l'appeſantiſſent, & ne plus tenir à la terre.

Tantôt un agréable uniſſon, tantôt d'harmonieuſes diſſonnances nous charment & tour-à-tour nous tranſportent hors de nous-mêmes. Nous ſommes ſucceſſivement ennyvrés par des touches pleines, de rapides fugues ; & par tous ces différens paſſages qui font les délices d'une oreille intelligente & ſenſible.

Non, je ne vous regretterai jamais, momens ſi chers que j'ai donnés aux doux charmes de la Muſique : vous vous êtes rapidement écoulés avec le rapide plaiſir ; mais ce tems fugitif dont la Muſique eſt l'image, peut-il plus agréablement voler que ſur les

légeres aîles des ſons, vainqueurs de l'ennui. Délicate volupté de la vertueuſe Jeuneſſe, qui connoît ton innocence & ton prix, ſçait qu'au lieu de porter à la vertu la plus foible atteinte, tu peux ſouvent lui prêter des forces.

Un cœur plein du feu de la Jeuneſſe, en ſe livrant à tes douceurs, ne court jamais le moindre riſque. Par toi ſouvent il échappe aux flammes indécentes qui font le ſupplice d'un cœur dans lequel, après l'avoir conſumé, elles ne laiſſent que des regrets tardifs. Les plaiſirs de la Muſique ſont les plaiſirs les plus purs.

Eleve-toi, noble Muſique, éleve-toi de plus en plus juſqu'où tu pourras monter, pour déployer ta grandeur, pour montrer toute l'étendue dont tu es capable. Sois toujours également le charme & des belles ames & des oreilles vulgaires ; mais fais particulierement les délices de ceux qui t'employent à célébrer l'Auteur de tous dons.

SONNET

Sur la Lune.

Douce Lumiere, qui des régions de Saphir, lances ſur la Terre tes agréables rayons ; Lune charmante & chérie des hommes, toi qu'un majeſtueux ſilence accompagne, quand le Soleil ayant tempéré ſes feux trace légerement ſon image ſur le brillant criſtal de ton cercle, c'eſt ta ſplendeur qui embellit les délicieuſes nuits de l'Eté, remplies de tant d'agrémens divers.

Dès que tu te montres ſans voile, on voit les arbres élever ſuperbement leurs têtes ceintes de couronnes d'or. Chaque brin d'herbe qui a reçu quelques goutes des vapeurs que tu diſtiles, paroît couvert de diamans. A ce magnifique ſpectacle, une douce ſérénité ſe répand par tout ; l'eſprit ſe réveille, s'excite, voyage ſouvent dans d'autres ſpheres, & médite des poſſibilités. S'il en rencontre d'impénétrables, plein d'admiration & de reſpect, il ſe jette

dans les bras de l'Etre immense en qui seul & par qui seul existe tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que nous pensons.

La difficulté que nous éprouvons de plus en plus à faire goûter dans une traduction Françoise les Poësies Etrangeres, en leur conservant le ton national, nous obligera d'être à l'avenir un peu sobres sur cet article. Voici cependant quelques morceaux d'un Recueil imprimé à Francfort & à Mayence en 1750. *in*-8°. L'Auteur de ces Poësies est M. *de Creutz*, Gentilhomme de la Cour de Hesse-Hombourg. Le stile en est net & très-pur, & leur caractere est formé sur les Poësies de M. *Haller*.



LE SAGE.

Muse, fui les Palais, fui les soucis, leurs convives. Le Peuple des Vallées t'appelle. Hâte-toi, presse tes pas, pour regagner les rustiques cabanes, dont la poussiere qui les couvre n'empêcha point jadis Apollon d'aimer le tranquile séjour.

Vois comme le Sage y vit solitaire! Comme il évite heureusement les hauteurs! comme il choisit prudemment le repos des humbles vallées! Loin de la Cour & loin du bruit, il contemple le fracas du monde du même œil dont il voit les bourdonnans essains.

Content dans sa médiocrité, sa modération lui apprend à borner des vœux téméraires. Là personne ne le regarde, & il n'a les yeux fixés que sur soi. Il cherche dans les paisibles prairies, les vestiges de ta sagesse, ô mon Dieu, & en les cherchant il te trouve.

L'austere tempérance conserve & affermit encore ses forces, au milieu des innocens travaux dont la sueur détrempe

trempe son front. Il ne compte pas bien des années, mais qu'importe? Il mesure la durée de sa vie à celle du tems bien employé.

Tandis que l'yvresse & le long sommeil du Voluptueux, nourri d'Ortolans, sont à peine interrompus par les progrès du Soleil parvenu au milieu de sa course, son pied dès le matin erre dans les bois, où il reçoit les premiers regards de l'Aurore dans les champs mouillés de ses pleurs.

Champs heureux, couvrez-vous de verdure: je me plais à me retracer votre image, mais c'est au puissant pinceau de Haller à représenter vos agrémens infinis. Mes modestes souhaits se bornent à pouvoir jouir sans obstacle d'un coin de terre près des Ruisseaux.



LA RESIGNATION.

Eloignez-vous de moi, Caprices: hôtes importuns, fâcheux Parasites, quittez ma chere solitude. Fuiez la fumée de ma cabane, cherchez les Palais; c'est ici où réside la Résignation.

Ici je ne cherche point un bonheur qui soit à charge à mes semblables, qui fasse soupirer mille malheureux.

J'entends dans la nuit tranquile les préceptes du Sage qui parle la langue des Dieux. Que les Tyrans se repaissent de sang humain & d'un faux honneur: l'ambition ne m'agite point.

Le cri de la populace insensée, qui blâme toujours les actions du Sage, ne fait sur moi nulle impression. J'évite aujourd'hui ce que d'autres se reprochent demain, le plaisir des sens bien-tôt suivi du dégoût.

Rien ne peut plus me priver de toi, durable repos, bien inestimable. Qu'à la vue d'un orage, ou d'une tempête, les ames timides ayent recours à la fuite: le danger ne fait qu'assurer mon courage.

S'il m'arrive quelque revers, les ris moqueurs de mes ennemis ne me troublent point. Le Créateur ne changera pas pour moi les Fols en Sages; ils sont comme nous habitans du Monde.

Quand il plaît à la trompeuse Fortune de me retirer ses faveurs, j'attends sans murmurer un meilleur tems: j'attends la fin de la tempête avec la même tranquillité que je conserve dans la bonace, jamais empressé d'abréger mes jours ni par la joie ni par le chagrin. J'aime une Prairie où coule un Ruisseau, près duquel j'ai souvent médité des vers échaufés par l'esprit d'Horace dont je tâchois de me remplir.

C'est-là où je veux m'asseoir sur un doux gazon, & chercher Dieu dans la Nature, la Nature en Dieu. Là mon bonheur, tout insipide qu'il pourra paroître aux foux qui sont les sages du monde, subsistera plus long-temps qu'eux.

Fuyez caprices & soucis: c'est un œil qui voit tout, qui veille sur moi. Lavenir enfoncé dans l'abîme d'une nuit profonde, reste toujours caché à

la vaine curiosité des humains; mais tu sçais tout, toi qui mêlois dans la chaîne immense des tems la foible trame de mes jours: tu voyois mes plaisirs & mes peines dans le plan de toutes les choses possibles. Je t'offre avec un respectueux tremblement tous les sacrifices que tu peux exiger de moi. Je veux reposer dans tes bras, & quelque épouvante que les Cieux en tonnant causent sur la terre, toujours j'attendrai ton secours, & ma confiance fera ma force.



SUEDE.

Extrait des Mémoires de l'Académie Royale de Stockholm.

Les Memoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, (premier quartier de 1755.) contiennent d'abord de nouvelles Observations de M. *Wargentin* sur les Registres publics des naissances & des morts.

L'Angleterre, la Prusse & la Suede sont à l'égard des habitans à un point d'accroissement, que M. *Wargentin* ne sauroit déterminer avec une précision rigoureuse, parce que tous les calculs qu'on peut faire pour fixer le nombre des Nationaux sont toujours dérangés par les guerres & par des maladies épidémiques. On n'a donc point lieu de craindre en Suede un trop grand accroissement; car quoiqu'il y ait 126 & 144 naissances contre 100 morts, on ne peut en inférer si vite une du-

plication. Il paroît d'ailleurs qu'à la campagne il doit y avoir en général plus de naissances, que de morts, parce qu'un grand nombre d'habitans se dispersent dans les Villes, dans les troupes; sur les Vaisseaux, & hors du pays. Dans les grandes Villes au contraire, il se trouve ordinairement plus de morts que de naissances, parce que peu de gens quittent les Villes, pour aller demeurer à la campagne. Voilà ce qui arrive à Stockholm, & ce qui arriveroit aussi sans doute à Paris, s'il n'y avoit pas près de 4000 enfans qui peut-être y sont apportés de plusieurs autres endroits, & qui augmentent les Registres des Baptêmes. M. *Wargentin* montre ici les suites funestes des épidémies, par l'exemple de plusieurs Villages & même de contrées entieres, où le sixiéme, & quelquefois le huitiéme des habitans ont été tout d'un coup enlevés, & où l'excédent des Baptêmes, pendant plusieurs années, a totalement disparû. C'est ainsi que la guerre a causé en Suéde une telle dépopulation d'hommes, que trente ans après la paix on a trouvé encore

100000 femmes de plus, & six veuves contre un homme veuf. L'Auteur bon Patriote se plaint à cette occasion de la disette de Medecins dans le Royaume de Suede (1), & il souhaiteroit que chaque Ecclésiastique s'attachât à la Médecine. Par le même zéle patriotique, M. *Wargentin* représente aux Rois que la paix, le Commerce & un Gouvernement heureux doublent beaucoup plus vîte le nombre de leurs Sujets, & par conséquent leurs forces & leur puissance, que les plus vastes conquêtes. La France en est l'exemple le plus convaincant. Suivant les calculs de plusieurs François, elle a aujourd'hui un ou deux millions d'habitans de moins, qu'en 1700, tems où elle ne possédoit pas encore la Lorraine. M. *Wargentin* demande, si pour avoir un calcul juste du nombre des habitans d'un Païs, il faut compter les morts ou les naissances? Il est d'avis que l'on calcule les unes & les autres, parce que dans les grandes Villes, où il y a beaucoup de gens

(1) La Médecine s'y est introduite fort tard. En 1522, il n'y avoit encore aucun Médecin.

qui vivent dans le célibat, les naissances fourniroient un trop petit nombre, & qu'il seroit trop grand à la campagne. Quand on ne calcule que les morts, on a pour le nombre des habitans de Suéde que l'on sçait exactement, différentes proportions dans les différentes Provinces du Royaume. La plus petite qui est en Sudermanie, est comme 1 à 48, & la plus grande qui se trouve en Scanie, Halland & Bleckingie, est comme 1 à 28 ou 30. Mais le diametre est 1 à 40, c'est-à-dire, qu'il faut augmenter le nombre des morts autant de fois, pour trouver le nombre des vivans.

A la suite des observations de M. *Wargentin*, est un Mémoire de M. *Back*, Medecin, sur quelques hydropisies traitées fort heureusement dans les Hôpitaux de Stockholm. La plûpart de ces hydropisies ont été guéries par le seul usage de la Squille & des pilules douces d'Aloës; mais aussi tôt que l'eau est vuidée, il faut sans perdre de tems, fortifier les entrailles, & le China-china produit ce bon effet. On se sert aussi bien sou-

vent de l'eau cuite avec de la *Britannica*. Toutes les hydropisies de Stockholm étoient des suites de fiévres lentes,

Dans le Mémoire suivant, M. *Vailz*, Intendant des Salines, tâche d'expliquer les effets de deux Torrents contraires que l'on a trouvés au Détroit de Gibraltar, entre la Mer Atlantique & la Mer Méditerranée; l'un courant dans la Mediterranée (c'est le supérieur), & l'autre dans la Mer Atlantique. Il prétend que l'eau superieure dans la Mediterranée est devenue par l'exhalaison plus pesante que l'eau de la Mer Atlantique qui communique à l'eau peu salée de la Mer du Nord; que par conséquent cette eau plus pesante va se rendre dans l'Ocean, en s'écoulant par le détroit, jusqu'à ce qu'il se forme un équilibre; mais qu'alors elle est moins haute que l'eau de l'Ocean, par rapport à sa pesanteur. Celle-là coule ensuite dans la Méditerranée; elle y devient plus pesante par l'évaporation, & elle en sort de nouveau pour couler dans l'eau plus légere de l'Ocean.

D'autres Physiciens placent un de ces Torrens au milieu des deux Mers, & l'autre non pas au-dessus du premier, mais aux deux bords. Quant à la prompte évaporation de l'eau de la Mer Atlantique, qui en Portugal & dans les Isles du Cap-Verd se séche au soleil & forme du sel, elle n'indique point, selon eux, que cette eau soit moins salée que l'eau de la Méditerranée. Pour sçavoir à quoi s'en tenir, il faudroit ce semble avoir fait des observations en dedans & au dehors du Détroit, dans les deux eaux des deux Mers qui se joignent.

Parmi les Mémoires qui suivent, il y en a deux singuliers: le premier qui est de M. *Rolander*, contient la description d'une Chenille qui mange de la soupe & d'autres choses grasses. Cet insecte, pour que la graisse n'engorge point chez lui les canaux de la transpiration, est pourvu de petits sacs qui lui servent à en fermer l'embouchure. L'autre roule sur la guérison d'une main estropiée, faite par M. Bersol, au moyen de l'etincelle électrique qu'il a tirée d'un des endroits les plus sensibles du bras.

Dans la ſeconde partie des Mèmoires de l'Académie de Stockholm, il y a de M. *Wargentin* un Calcul de la vie humaine, d'après les Tables de MM. Halley, de Parcieux, de Buffon, Kersboom & Simpſon, avec le réſultat des Regiſtres de Suede. La premiere Table de M. *Wargentin* contient dix ſupputations différentes, ou dix ſortes de balances. 1°. Du nombre des hommes qui meurent dans un âge ſuppoſé, & d'un nombre ſuppoſé de naiſſances. 2°. Du nombre de ceux qui dans chaque âge ſont encore en vie, & d'un nombre de nouveaux nés établi par ſuppoſition. 3°. Des années qu'on peut encore eſperer de vivre à un certain âge, & dont la probabilité fait le fondement des rentes viageres. On apprendra peut être avec ſurpriſe, que les hommes ſont plus vivaces en Suede & en Hollande, qu'en France & en Angleterre. M. *Wargentin* obſerve que les femmes en général vivent plus longtems que les hommes, ce qui provient peut-être de la délicateſſe de leur ſtructure.

L'objet du Mémoire ſuivant eſt une

épreuve hydroſtatique de la poudre à canon propoſée par M. *Faggot*. Comme dans la bonne poudre il doit entrer les trois quarts de ſalpêtre, pour ſçavoir ſi cette proportion s'y trouve il faut procéder de cette maniere. On broye la poudre, & on la fait diſſoudre dans l'eau; le charbon & le ſouffre s'en ſéparent, & tombent au fond du vaiſſeau. L'eau qui reſte, eſt alors plus peſante par la diſſolution du ſalpêtre, & on la diſtile. On verſe une certaine quantité de cette eau dans un verre, & l'on met dans un autre verre le même poid de leſſive, chargée d'autant de ſalpêtre que peſent les trois quats de la poudre. On plonge enſuite dans les deux vaſes un petit globe de verre. La poudre eſt bonne, ſi le globe s'enfonce à la même profondeur dans l'un & dans l'autre: s'il s'enfonce plus avant dans le verre qui contient la leſſive de ſalpêtre, on peut en verſer un peu dans la diſſolution de la poudre, juſqu'à ce qu'on obtienne l'équilibre; & puis on calcule aiſément ce qui manque de ſalpêtre à la poudre.

Un autre Mémoire donné par M. *Knutberg*, contient une invention très-utile pour tuer les *Phocas*, ou veaux marins. Ces animaux qui ſont très-voraces & qui déſolent les Pêcheurs, ſont quelquefois auſſi grands que les chevaux de Scanie, & ſe défendent contre les hommes. Le moyen que M. *Knutberg* a trouvé pour les détruire, conſiſte à braquer dans les trous des Rochers où ces animaux ſe raſſemblent en grand nombre, une eſpece de lance, qui eſt pouſſée dans le corps de l'animal par un reſſort que le moindre mouvement fait détendre.

Nous remarquons encore parmi ces productions Académiques un procédé de M. *Scheffer*, pour découvrir la proportion du plomb mêlé parmi l'étain, ſuivant la méthode d'Archimede, c'eſt-à-dire, par le moyen de l'eau.

ANGLETERRE.

I.

NOus commencerons cet Article par quelques productions Théatrales dont nous n'avons rien donné depuis quelque tems, & nous rapporterons le jugement qu'en ont porté les Nationaux. Il faut, conformément aux Loix du Pays, laiſſer juger les Dramatiques Anglois par leurs Pairs.

Il a paru à Londres une Piéce ſous le titre du PAUVRE HONTEUX, *The Sham Beggar*, qu'on prétend avoir été jouée à Dublin, ce qui eſt révoqué en doute par les Journaliſtes qui la condamnent à n'être repréſentée que devant une troupe de voleurs & de proſtituées. Ce jugement nous diſpenſe de rien ajouter à cette courte notice.

Ils ne traitent gueres mieux une Tragédie qui a ſeulement été imprimée ſous ce titre: l'AMOUR & LE DEVOIR, *Love and Duty*. L'Auteur l'avoit préſentée

aux Directeurs des deux Théâtres qui ne l'ont pas voulu recevoir, & le Public a confirmé l'opinion qu'ils en avoient.

On a eu plus d'indulgence pour *Virginie*, autre Tragédie nouvelle qui le méritoit. Cette Piéce est le premier essai en ce genre d'une Dame, nommée Mde *Brooke*, dont on veut encourager les talens. A la suite de sa Tragédie, on a imprimé quelques Poësies d'elle, & on propose par souscription une traduction Angloise qu'elle a faite du *Pastor-Fido*.

L'Auteur de la *Farce d'Etat* a publié des Remarques Critiques sur la Tragédie d'*Athelstan*, dont l'Extrait a été donné dans le Journal de Fevrier dernier. Cet Ecrivain poursuit l'Auteur qu'il censure avec toute la vivacité qu'inspire la jalousie de métier. Il a parû en même tems une Parodie d'Athelstan sous le titre de *Tourne-casaque* (*Turncoat*).

Le fameux Acteur Comique, *Cibber* vient de mettre au jour deux Dissertations sur les Spectacles, dont voici les motifs secrets. Cet Acteur a été pendant quelque tems à la tête de plusieurs Théâtres; mais il a trouvé un redoutable rival dans le célébre *Garrick* qu'on

peut appeller le Roscius Anglois, & les délices de Londres. Celui-ci est aussi Directeur d'un des deux Théâtres, & chacun a sa cabale; mais celle de M. Garrick a pris le dessus. M. Cibber, malgré ses talens, n'est plus aujourd'hui Directeur que d'une troupe subordonnée, peu suivie & qui ne donne que quelques divertissemens mêlés de Musique & de Danse. Il a donc écrit pour tâcher de désabuser le Public, & il releve ici quelques nouveautés introduites par M. Garrick; il censure même jusqu'à son jeu, & déplore amerement l'injustice qu'il prétend qu'on lui fait en préférant son rival. Mais pour amener tout cela, il falloit présenter un objet qui pût intéresser les Lecteurs. Ainsi le fond de son ouvrage, est une espece d'Histoire du Théâtre Anglois. M. Cibber remonte jusqu'aux Grecs & aux Romains; il fait voir l'estime & la considération qu'ils avoient pour les Poëtes Drammatiques & pour les Acteurs. Il s'efforce même d'insinuer que les Apôtres n'étoient point ennemis des représentations Théâtrales; il assure qu'elles sont non-seulement tolerées, mais en-

core approuvées par plusieurs Theologiens Anglois, & particulierement par le grand Archevêque *Tillotson*. Ensuite il rapporte les Lettres-Patentes & les permissions accordées aux Théâtres Anglois depuis la Reine Elisabeth. Il se plaint de la tirannie sous laquelle ces Théâtres gémissent aujourd'hui. Enfin après la discussion de ses différens avec M. Garrick & quelques Piéces concernant les Loix publiées sur les spectacles, il remet sous les yeux un Discours prononcé dans le Parlement il y a quelques années, en faveur du Théâtre qu'on vouloit abolir.

Voici une Piéce nouvelle de M. *Garrick* qui a été fort applaudie à Londres. Nous n'avions d'abord dessein que d'en donner un Extrait; mais nous avons cru que pour faire connoître l'état actuel du Théâtre Anglois & mettre le Lecteur à portée de juger du goût de nos voisins rélativement au notre, il falloit une piéce de comparaison. Ainsi nous avons pris le parti de donner celle-ci toute entiere, & traduite avec autant d'exactitude que nos mœurs & le caractère de notre langue ont pû le permettre.

LE VALET MENTEUR,

Comédie en deux Actes.

La Scéne est à Londres, & les Acteurs de la Piéce sont:

SHARP, *Valet de* Gayless.
GAYLESS, *Amant de* Melisse.
MELISSE.
KITTY, *Suivante de* Melisse.
Mde. GADABOUT.
M. TRIPPET.
Mde. TRIPPET.
M. GUTTLE.
Mlle. PRISSE.
} *Personnages Episodiques.*
DICK, *ancien domestique du pere de* Gayless.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente l'appartement de Gayleſſ.

SCENE PREMIÉRE.

GAYLESS & SHARP.

SHARP.

COmment M. vous l'épouſerez demain ! Parlez vous ſérieuſement ?

GAYLESS.

Très-ſerieuſement : faut-il te le repeter? Oui, ce ſera demain, Meliſſe m'a donné ſa parole hier au ſoir.

SHARP.

O l'heureux jour, Monſieur, & qu'il nous vient bien à propos ! Car enfin vous n'avez plus d'argent, tous vos meubles ſont vendus ; votre credit, il n'en eſt plus queſtion, & ce qui eſt bien pis, votre très-humble ſerviteur meurt de faim. Quelle ſituation, Monſieur ! Encore vingt-quatre heures, & c'en étoit fait de nous..... Mademoiſelle Méliſſe vous épouſe? *Vivat*, nous revenons ſur

l'eau. Me voilà pour la vie l'ami déclaré du Beau-Sexe ; plus de railleries ſur le mariage : je vais ſonger auſſi à prendre une femme.

GAYLESS.

Cependant, Sharp, lorſque je penſe combien je lui en ai impoſé, j'ai toutes les envies du monde d'aller me jetter à ſes pieds, de lui déclarer la véritable ſituation de mes affaires, enfin de lui demander pardon en implorant ſa pitié.

SHARP.

A merveilles, Monſieur, après le mariage : c'eſt la regle. Mais à préſent, ſongez moins à tous vos ſcrupules qu'à votre pauvreté. Car voyez-vous, il n'y a peut-être rien dans le monde de ſi ſujet à varier que le bon naturel & la compaſſion d'une jolie femme.

GAYLESS.

Je connois ſon caractère généreux ; & je ſuis preſque ſûr qu'il ne ſe démentira pas. Quoi ! parce que je ſuis dans l'indigence, j'abandonnerai mon honneur.

SHARP.

Oui, Monſieur, il le faut, ou m'abandonner moi-même : choiſiſſez. Car enfin il faut que je mange, & cela

très-promptement, ne vous en déplaiſe. Votre honneur ? Votre honneur vous introduira-t-il jamais à la table d'un Grand, & me donnera-t-il à moi le plus mince crédit chez le Rotiſſeur le plus généreux de la Ville ?

GAYLESS.

O Ciel, que ferai-je ?

SHARP.

Rien qui vaille, Monſieur, tant que votre honneur vous tiendra ſi fort à la gorge. Allons, mon bon Maître, mon cher Maître, avalez-le ſans façon ; doit-il tant tenir ?

GAYLESS.

Laiſſe-moi, je te prie, à mes propres réfléxions.

SHARP.

Que je vous laiſſe en ſi mauvaiſe compagnie ! Non pas, je vous jure. Par ma foi, Monſieur, il faut que vous ſoyez bien Philoſophe, pour moraliſer ſur l'honneur, tandis que votre porte eſt aſſiégée par vingt Sergens, & que vous n'avez pas dans votre poche une ſeule guinée pour renvoyer tous ces animaux-là.

GAYLESS.

Maraut, je n'aime pas les mauvais

Plaiſants, entends tu ? Garde tes conſeils pour toi.

SHARP.

Et vous, Monſieur, ſoyez ſage, & profitez-en. Mais daignez m'écouter un moment, je vais vous parler à votre goût. Tout votre bien eſt diſſipé, toutes vos reſſources ſont épuiſées, comme votre bourſe & mon eſtomac ne le prouvent que trop. Votre Pere vous a deshérité, tous vos amis vous abandonnent, excepté moi qui par parentheſe meurt de faim avec vous : vous ſçavez tout cela, Monſieur. Eh bien, ſi cette jeune Dame, qui graces au Ciel ne ſçait pas un mot du mauvais état de vos affaires, vient à vous épouſer, & qu'elle vous mette par conſéquent plus à votre aiſe que vous ne l'avés jamais été, alors vivez en bon mari, devenez économe. Qui ſait ſi votre bon-homme de Pere, touché de votre changement, ne vous rendra pas ſa ſucceſſion ? Or ſi cela arrive, Mlle. Méliſſe n'aura point fait un mauvais marché. Qu'en dites-vous, Monſieur ? La raiſon elle-même parleroit-elle mieux ?

GAYLESS.

Je n'ai point eu d'autre vue, Sharp, en lui faiſant ma cour ; & ſi j'ai dépenſé mon bien mal-à-propos, ma miſere m'a bien corrigé.

SHARP.

Fort bien, Monſieur ; mais prouvez-le moi, & ne m'objectez plus rien contre ce mariage : car tenez (*il fait un tour ſur le talon*), voilà toute ma garde-robbe. Or quand la miſere m'aura mis tout nud, vous ſentés bien qu'elle ne vous laiſſera pas long-tems habillé. Nous ſerons donc réduits à garder la maiſon, & à mourir en détail. Belle perſpective ! Enfin, Monſieur, voyez ſi vous voulez ſuivre mes avis, tandis que vous avés encore un habit ſur le dos, & que j'ai la force de courir ? Vous ne dites mot : c'eſt-à-dire, que je dois prendre mon parti. Adieu donc, Monſieur, puiſſe votre conſcience grêlée vous donner toutes les conſolations dont vous avez beſoin. Pour moi je ſuis bien ſon très-humble, très-obéiſſant & très-affamé ſerviteur. (*Il s'en va.*)

GAYLESS.

Arrête, Sharp : tu ne voudrois pas me quitter peut-être ?

SHARP.

Il faut que je mange, Monſieur : ſur mon honneur & ſur mon appetit, il le faut.

GAYLESS.

Eh bien, je ferai donc tout ce que tu voudras. Oui, en changeant de conduite, les ſuites n'en pourront être qu'heureuſes : du moins il eſt bien ſûr que....

SHARP.

Que vous ne ſçauriés jamais être plus mal qu'aprêſent. (*On frappe à la porte.*)

GAYLESS.

Qui peut être à la porte ?

SHARP.

Qui, Monſieur ? Quelques-uns de vos anciens amis ſans doute, c'eſt-à-dire, de ceux qui vous prêtoient de l'argent à de ſi gros intérêts, & qui vous aidoient ſi bien à le dépenſer. De ces gens qui vous faiſoient défrayer leurs plaiſirs, & dont la vûe doit vous rappeller ſans ceſſe mes ſalutaires avis, dont vous n'avés fait malheureuſement que vous moquer

GAYLESS.

Finiras-tu tes impertinences ? Va vîte

à la porte. Si ce ſont des Créanciers, dis-leur que mon mariage eſt ſûr, & qu'ils attendent encore quelques jours. Fais-leur bien ſentir ſurtout, qu'il eſt autant de leur intérêt que du mien de ne point faire d'éclat.

SHARP.

Oh ne craignez point, Monſieur : ils ont encore trop d'amitié pour vous, pour déſirer votre ruine à leurs dépens.

GAYLESS.

Si c'eſt quelqu'un de la part de Méliſſe, tu diras que je n'y ſuis pas. Le mauvais état dans lequel nous ſommes feroit ſoupçonner quelque dérangement chez nous.

SHARP.

Vous dites bien, mais je ſerois fort ſurpris qu'on ne lût pas ſur mon viſage la décadence de nos affaires. (*Il ſort.*)

SCENE II.

GAYLESS, ſeul.

CES malheureux qui me perſécutent apréſent ſont les mêmes qui m'ont conduit dans le précipice, & qui dans la proſpérité me juroient l'amitié la plus tendre.

SHARP, (*derriere le Théâtre.*)

Sur ma parole, Mlle. Kitty, mon Maître eſt ſorti.

KITTY, (*derriere le Théâtre.*)

Mais, Sharp, il faut abſolument que je le voye.

GAYLESS.

Qu'entends-je ! La femme de chambre de Meliſſe ! Qui peut l'amener ici ? L'indigence m'en a fait auſſi une ennemie..... Surement elle n'eſt venue qu'à quelque mauvaiſe intention...... point d'amitié de ce monde-là ſans intérêt.... Elle monte les degrés...... quel parti prendre ? Fuyons dans ce cabinet : j'écouterai tout, ſans être vû.

SCENE III.

SHARP & KITTY.

KITTY.

JE veux ſçavoir où il eſt, & je le ſçaurai, monſieur l'impertinent.

SHARP.

(*à part.*) Non pas de moi je te jure. (*haut*) Il n'eſt pas ici, vous dis-je. En vérité, vous me feriez enrager : croyez-

vous que j'aye le don de faire trouver les absents ?

KITTY.

Non, mais je sais que tu ments comme un Empirique ; ainsi ne m'amuse pas d'avantage. Je viens de la part de ma Maîtresse : tu sais, je pense, ce qui se passera demain matin ?

SHARP.

Et demain au soir aussi, la belle Enfant !

KITTY.

à part. Non pas si je puis l'empêcher. *Haut.* Finissons, où est ton Maître ? Il faut que je lui parle.

SHARP.

Mlle. Kitty voudroit-elle me dire ce qu'elle pense du mariage de mon Maître avec sa Maîtresse ?

KITTI.

Ce que j'en pense ? Franchement je n'y vois pas encore bien clair, quoique dans le fond rien ne séroit mieux pour tous nos besoins. Car par exemple, ton Maître jouiroit d'une fortune que j'ai grand peur qu'il n'ait trop lieu de désirer ; ma Maîtresse auroit un mari, chose dont à la verité elle ne pouvoit

manquer encore long-tems ; tu aurois toi le plaisir de ma conversation, & moi mille occasions de te casser la tête pour tes impertinences.

SHARP.

Ah, Mlle. Kitty, je suis bien votre valet : mais savez-vous que je m'oppose entiérement à ce mariage, moi. Car enfin si j'avois autant de bien que mon Maître.....

KITTY.

Tu te marierois sans doute, & tu l'augmenterois : ah, ah, ah. Eh où est donc le bien de ton Maître ?

GAYLESS, (*toujours caché.*)

O Ciel ! quelle question !

SHARP.

Il est..... où il est.... ma foi je ne saurois le dire positivement. Il est dans tant d'endroits. Ses effets sont dispersés de côté & d'autre : eh ventrebleu son Intendant lui-même le sait à peine.

KITTY.

Dispersés ? oh je l'imagine bien. Mais dis-moi, Sharp, où sont vos meubles ? Vous me paroissez bien dégarnis.

SHARP.

Mon maître les a fait porter dans la

maison d'un ami, pour donner le Bal ici plus commodement le lendemain de ses nôces.

KITTY.

Ma foi, cela se rencontre à merveilles, car ma Maîtresse veut aussi l'avoir. Elle veut même souper ici dès ce soir, & c'étoit ce que je venois dire à ton Maître.

SHARP, (*à part.*)

Oh, c'est bien le diable !

KITTY.

Mais sans éclat : elle compte n'amener avec elle qu'une vingtaine d'amis.

SHARP.

Pas d'avantage ?

KITTY.

Pas d'avantage. Elle m'a chargée surtout d'engager ton maître à modérer la dépense.

SHARP.

Oh pour cela ne craignez rien.

KITTY.

Dix ou douze petits plats bien apprêtés, & quelques fruits nous suffiront en conscience.

SHARP. (*à part.*)

Ah maudite conscience !

KITTY.

Et que penses-tu que j'aye fait de ma tête ?

SHARP.

Quoi ?

KITTY.

J'ai engagé tous les Domestiques de ma connoissance à venir te voir. Nous aurons aussi notre Bal dans la cuisine : M. Gayless n'en sera-t-il pas charmé ?

SHARP.

Beaucoup en vérité.

KITTY.

Ah ça, cherche ton Maître & dépêche-toi ; tu vois qu'il n'y a pas de tems à perdre.... Mais qu'as-tu, Sharp ? Il y a déja quelque tems que je ne t'ai vû. Qu'est devenu ton embonpoint ?

SHARP.

à part. Ah ma pauvre trogne en effet ! *Haut.* Ma santé est fort bonne. Je vous remercie de votre attention, Mlle. Kitty ; mais je puis vous assurer que je ne me suis jamais mieux porté, & que je n'ai surtout jamais eu tant d'appetit. Pour de la vigueur, je n'en manque pas, Dieu merci, ma chere. (*Il s'avance pour l'embrasser.*)

KITTY.

Quoi ! avec cette face de Carême ? Tu n'y penses pas...... A propos, Sharp,

quels sont ces gens que j'ai trouvés à votre porte ? Je n'aime pas leur phisionomie. Ne voudroient-ils pas aussi parler à ton Maître ?

SHARP.

Oui, justement ils l'attendent.... Ce sont quelques-uns de ses Fermiers qui sont venus de la campagne, exprès pour lui payer les quartiers échus.

KITTY.

Des Fermiers ! Et tu souffres qu'ils l'attendent dans la rue ?

SHARP.

Eh pourquoi non, si c'est leur goût ? Comme ils ne viennent pas souvent en Ville, ils veulent toujours la voir le plus qu'ils peuvent. Ce sont bien les plus honnêtes gens du monde, mais un peu grossiers, & d'ailleurs très-neufs.

KITTY.

Fort bien. Adieu, je cours à la maison..... garde-nous dans la cuisine quelque bonne piéce de résistance...... un jambon, un dindon, en un mot tout ce que tu voudras.... nous voulons nous divertir..... Aye aussi surtout l'attention d'en ôter les chaises & les tables ; nous en serons plus à notre aise. Je ne veux

point être génée, quand je danse mes panses Françoises..... tal, la, la, la, *delle danse.*) Adieu, sans compliment : je mourrai, si je ne te vois pas bientôt.

SHARP. (*à part.*)

Et, sans compliment, je prie le Ciel que cela t'arrive.

SCENE IV.

GAYLESS & SHARP.

Ils se regardent l'un & l'autre d'un air triste.

GAYLESS.

Eh bien, Sharp !

SHARP.

Eh bien Monsieur !

GAYLESS.

Nous voilà ruinés.

SHARP.

Cela n'est pas nouveau pour moi.

GAYLESS.

Une vingtaine de Danseurs.... dix ou douze plats bien aprêtés.... des fruits.... tous les Domestiques de sa connoissance.... un jambon.... un dindon.

SHARP.

Miséricorde ! Monsieur, n'en dites pas d'avantage : vous augmenteriez mon appetit, & ce seroit en pure perte.

GAYLEYSS.

Maudit contre-tems ! Que ferons-nous ?

SHARP.

Pendons-nous, Monsieur ; je n'y sais point d'autre remède, à moins que vous n'ayez une recette particuliére pour donner un bal & un souper, sans mets ni Musique.

GAYLESS.

Mélisse est surement instruite de ma triste situation. Elle n'a formé ce projet que pour m'accabler d'avantage, & pour rompre enfin tout à fait avec moi.

SHARP.

Je ne le crois pas, Monsieur, je vous demande pardon.

GAYLESS.

Eh à quel propos sa femme de chambre se seroit-elle donc informée si exactement de ma fortune & de mes affaires ?

SHARP.

Pour deux raisons très-fortes. La pre-

miére pour satisfaire une curiosité qui lui est très naturelle comme femme & suivante, qui pis est ; secondement pour jouir plus long-tems du plaisir de ma conversation, autre raison qui n'est pas moins bonne pour une femme de goût.

GAYLESS.

Laissons la raillerie, Sharp : ne vois-tu donc pas que nous jouons ici de notre reste ?

SHARP.

D'accord, Monsieur ; mais après tout ce reste est d'une si petite conséquence, qu'avec la plus legere dose de Philosophie, on peut s'en détacher sans peine. Cependant, Monsieur, je veux vous convaincre, & cela dans moins d'une heure, que Mademoiselle Melisse ne sait pas un mot de votre situation. Apprenez de plus qu'elle ne viendra point ici ce soir, & que vous l'épouserez demain.

GAYLESS.

Comment cela, mon cher Sharp ? comment cela ?

SHARP.

C'est ici, c'est ici, Monsieur, qu'il

faut tenir ferme : les délais gatent tout, je vais la trouver de ce pas. En attendant, soyez aussi tranquille que votre amour & votre pauvreté peuvent vous le permettre. (*d'un ton emphatique*) » Quand on veut réussir dans ses entre- » prises, on doit en charger un ami fi- » delle, capable d'enfanter & d'exécu- » ter des projets..... Tenez, Monsieur, je suis votre homme : j'espere que vout ne me contesterez ni mon attachemens pour vous, ni les qualités que je me donne.

GAYLESS.

Je t'accorde tout, cours vîte.

SHARP.

Je vole.

SCENE V.

Le Théâtre représente l'appartement de Melisse.

MELISSE & KITTY.

MELISSE.

Tu me surprends, Kitty : le Maître n'étoit point chez lui, le Valet étoit déconcerté, point de meubles dans la

maison, des gens de mauvais augure à la porte. C'est une énigme pour moi.

KITTY.

Oui, mais très-aisée à comprendre.

MELISSE.

Explique-la donc, je te prie, & ne me tiens pas en suspens.

KITTY.

Très-volontiers, Madame. Monsieur Gayless a des dettes par dessus la tête ; vous l'épouserez demain, & le jour suivant ses Créanciers partageront vos dépouilles ; trop heureuse encore si vous & vos enfans pouvez vivre de leurs restes.

MELISSE.

Oh, que dis-tu, Kitty ? Gayless n'a pas l'ame si basse.

KITTY.

Je sais qu'ils l'ont tous faite comme cela.... Vous êtes jeune, vous ne connoissez pas les hommes. Pour moi je suis jeune aussi, mais j'ai plus d'expérience que vous. Vous n'avez jamais aimé personne avant Monsieur Gayless ; j'en ai aimé cent, moi qui vous parle, & je les ai trouvés presque tous, cruels, trompeurs, parjures, barbares, & le reste.

MELISSE.

Les misérables à qui tu as eu affaire peuvent avoir eu le caractère que tu leur donne, mais Monsieur Gayless.

KITTY.

Est un homme, Madame.

MELISSE.

Je le pense ainsi, Kitty : sans cela je n'aurois rien à démêler avec lui.

KITTY.

A la bonne heure.... Je vous ai dit mon sentiment, faites à l'avenir tout comme il vous plaîra.

MELISSE.

En vérité, Mademoiselle, je vous suis bien obligée de votre complaisance... ah, ah, ah, ah : j'ai pourtant tant d'égards pour vos avis, que si j'avois certaines preuves de sa sceleratesse ?

KITTY.

De sa pauvreté vous en aurez mille, je n'en ai pas une seule du contraire.

MELISSE, *à part.*

Ah! voilà la pierre de touche.

KITTY.

Croiriez-vous bien que, loin de me donner les revenans-bons attachés de droit à ma place, il n'a seulement pas

cherché à me mettre dans ses intérêts par des politesses qui n'engagent à rien. Un homme qui nous manque d'un côté, devroit au moins nous dédommager de l'autre. (*On frappe à la porte.*)

MELISSE.

Voyez qui c'est.

SCENE VI.

MELISSE, seule

Je ne dois pas trop prêter l'Oreille à cette fille. Monsieur Gayless l'aura traitée sans beaucoup de cérémonie, & voilà surement d'où vient sa mauvaise humeur contre lui.

SCENE VII.

MELISSE, SHARP & KITTY.

MELISSE.

Ah, c'est Sharp ? Eh bien, avez-vous trouvé votre Maître, tout est-il prêt pour le bal & pour le souper ?

SHARP.

Rien n'y manque, Madame : la symphonie, le souper, tout est ordonné ;

je suis venu seulement pour recevoir vos nouveaux ordres.

MELISSE.

Mes complimens à votre Maître : dites-lui qu'à six heures je me rendrai chez lui avec ma compagnie ; nous prendrons du thé d'abord, nous jouerons ensuite, & puis nous danserons.

KITTY, *à part à Sharp.*

C'est aussi ce que nous ferons moi & ma compagnie, M. Sharp.

SHARP, *à Kitty.*

Fort bien..... je n'y manquerai pas, Madame.

MELISSE.

Mais, Sharp, pourquoi sortez-vous sans votre habit ? Il fait trop froid, pour aller vêtu si légerement.

KITTY.

Monsieur Sharp, Madame, est d'une constitution fort échauffée... ah, ah, ah, ah.

SHARP.

Ma foi, s'il fait trop froid, j'ai trouvé de quoi m'échauffer, depuis que je suis sorti de la maison. (*Il soupire.*)

MELISSE.

Que voulez-vous dire ?

SHARP.

Ah, rien, Madame ..... ne me le demandez pas, je vous prie, changeons de conversation.

KITTY.

Insistez, Madame.... (*à part.*) Il faut que je le sache, où que je crêve.

MELISSE.

Et moi je veux le savoir..... Sharp, sous peine de me déplaire, dites-le moi.

SHARP.

Si mon Maître venoit à l'apprendre... En verité, Madame, il vaut mieux que je ne vous le dise pas.

MELISSE.

Je vous promets d'honneur qu'il ne le saura pas.

SHARP, *en montrant Kitty.*

Mais, Madame, pouvez-vous répondre de ce quartier-là ?

KITTI.

Oui, Monsieur le faquin, pour quelque chose que tu dises encore.

MELISSE.

J'en réponds.

SHARP.

Eh bien donc, Madame, ... Je n'oserois jamais vous le dire.

MELISSE.

Vous moquez-vous de moi, Sharp ? Finissons.

SHARP.

Puisque vous voulez absolument le savoir, Madame..... j'ai.... j'ai perdu mon habit, en défendant votre réputation.

MELISSE.

En défendant ma réputation !

SHARP.

Je vous jure, Madame, que j'en ai beaucoup souffert, & que j'ai plus fait pour la votre, que je n'aurois fait pour la mienne.

MELISSE.

Expliquez-vous de grace.

SHARP.

Il y a un mois ou environ, Madame, qu'on vous vit entrer toute seule chez mon Maître.

MELISSE.

Toute seule ! ma femme de chambre étoit avec moi.

SHARP.

Oui, Mademoiselle Kitty ? C'est encore bien pis ; car on l'a mise sur mon compte, & l'on m'a jugé tout aussi coupable que vous & mon Maître.

KITTI.

Que veux-tu dire, sur ton compte ; impertinent ?

MELISSE.

Que signifie donc tout ceci ?

SHARP.

Le voici, Madame. Comme je sortois tout à l'heure pour aller faire des préparatifs pour ce soir, la femme d'un Procureur dont la porte touche à la notre, m'a appellé. Ecoutez, m'a-t-elle dit : l'ami, sais-tu, toi & ton modeste Maître, que mon mari est sur le point de dénoncer à la Police votre maison comme une peste publique ?

MELISSE.

Une peste publique ?

SHARP.

Je n'ai pas marqué moins de surprise que vous : une peste publique, Madame, ai-je dit aussi-tôt ! Je ne crois pas qu'il y ait personne dans le voisinage qui vive avec plus de décence & de régularité que nous vivons moi & mon Maître.... De décence & de régularité, reprend elle, avec un souris malin ! Est-ce que ma fenêtre ne donne pas sur la chambre où couche

ton Maître ? Tel jour n'y a-t-il pas conduit une jeune Dame (c'étoit vous qu'elle dépeignoit).

MELISSE.

Quelle horreur ! & qu'a-t-elle vû ?

SHARP.

La modestie ne me permet pas d'achever, Madame.

MELISSE.

Et vous ne lui avez rien dit ?

SHARP.

Comment rien ! Vous mentez, lui ai-je répondu sur le champ. De par tous les diables (Madame, je n'ai pû m'empêcher de jurer,) je suis si convaincu de la sagesse de mon Maître & de celle de la Dame en question, que je parierois ma tête, que s'il en étoit quelque chose, ils auroient au moins tiré les rideaux.

MELISSE.

Quoi ! c'est la tout ? Ne l'avez-vous pas convaincue de son erreur & de son impertinence ?

SHARP.

Elle m'a juré tant de fois la même chose, que je n'ai rien pû faire de mieux que de jurer à mon tour & de

lui chanter pouilles. Alors le mari paroissant est tombé sur moi avec une telle violence, qu'étant à moitié étourdi j'ai tout avoué.

MELISSE.

Tout avoué ! eh, qu'avez-vous dit ?

SHARP.

Que mon Maître ne hait pas les femmes, que vous ne haissez pas les hommes, que Mademoiselle Kitti n'est ni incommode ni farouche, & que votre très-humble serviteur est la complaisance même. C'est ainsi que mon habit & votre réputation, Madame, ont l'un & l'autre été mis en piéces.

MELISSE.

Et c'est ainsi que vous vous êtes joint aux calomniateurs !

SHARP.

Mais, Madame, qu'aurois-je pû faire ? Voyez ma tête, & jugez vous-même de la validité de pareilles preuves (*Il lui fait voir sa tête couverte d'une emplatre*). N'auroit-on pas calomnié à moins toutes les Vierges du Royaume ?

MELISSE.

Fort bien.... mais serai-je vengée?..?

N'en avez-vous rien dit à votre Maître ?

SHARP.

Lui dire, Madame ! Dieu m'en garde : la moitié des Procureurs de la ville seroit maintenant exterminée.

MELISSE.

Cela suffit.... Je n'irai point ce soir chez votre Maître.

SHARP *à part.*

Soient loués le Ciel & mon impudence !

KITTY.

Et pourquoi non, Madame ? Si vous n'êtes point coupable, faites face à vos accusateurs.

SHARP.

à part. (La Masque !) *haut d'un air embarassé* : c'est bien dit, Madame ; faites-leur face à quelque prix que ce soit.... Ils ne peuvent que s'être trompés.... la fenêtre n'étoit peut-être qu'entr'ouverte.... Bien loin de vous chagriner de ceci, j'ai trouvé, si vous voulez l'employer, un moyen admirable pour rendre cette affaire tout-à-fait divertissante pour vous. J'ai à la maison un vieux mousqueton, nous le chargerons de sel.... Mon Maître a

une grande épée de Suisse.... nous ferons feu sur l'ennemi, & Dieu sait combien vous rirez de la déconfiture.

MELISSE.

Qui moi, je rirai d'un meurtre ?

KITTY.

N'ayez point de peur, Madame : si Sharp s'en mêle, il n'y aura point de sang répandu.

SHARP.

Un meurtre, Madame, n'est rien quand on se défend. D'ailleurs, dans ces sortes de combats, il n'y a jamais que deux ou trois hommes de tués. Car en supposant même que le Guet à pied vint à leur secours, en nous jettant sur les deux premiers, tout le reste s'en iroit au diable.

MELISSE.

Ne m'en parlez plus, Sharp ; je ne veux point y aller. C'est mon dernier mot.

KITTY.

Cela étant, Madame, faites venir le souper chez vous. Ce seroit assurément bien dommage que les préparatifs de Monsieur Sharp fussent inutiles.

SHARP.

Rien ne seroit mieux comme vous dites, Mlle Kitty; mais j'ai de bonnes jambes, & dans un moment j'aurai tout contremandé.

MELISSE.

Mais quelles excuses ferai-je faire à votre Maître? Il sera bien fâché, je crois.

SHARP.

Oh! terriblement, ... Au reste je lui dirai que vous êtes indisposée; que des vapeurs vous ont saisie tout à coup.. que des maux de cœur.... enfin, tout ce qu'il vous plaira, Madame.

MELISSE.

Je vous laisse donc le soin de m'excuser, Sharp: tenez, prenez cette demie guinée, vous vous en tirerez mieux.

SHARP *à part.*

Une demi guinée!.... il y a ma foi si long-tems que je suis brouillé avec l'argent, que je ne connois plus la monnoye de mon pays. Oh Sharp, quels talens! tu tires ton Maître d'embarras en trompant sa Maîtresse, & pour prix d'un officieux mensonge on te donne une demi guinée.... Mais observons

nous, ma joie me trahiroit.... *haut:* Madame, Timothée Sharp ne peut qu'être toute sa vie votre très-humble & très-obéissant serviteur....

SCENE VIII.

MELISSE & KITTY.

KITTY.

AH, ah, ah! que ce coquin est un hardi menteur, avec son mousqueton, sa grande épée, ses Procureurs, sa tête cassée... Eh bien, Madame, êtes vous satisfaite? Vous faut-il de plus grandes preuves?

MELISSE.

Oui, de votre retenue Kitty: mais je vois bien que vous êtes résolue à ne m'en point donner.

KITTY.

Madame?

MELISSE.

Je perce au travers de tous vos petits artifices, Kitty: vous ne cherchez à noircir dans mon esprit M. Gaylesf, que parce qu'il ne vous a pas payé des services que vous ne lui avez pas rendus.

KITTY.

Qui moi, Madame? J'aurais bonne grace d'en vouloir à Monsieur Gaylesf: il peut, comme tous les autres hommes, avoir sa maxime favorite, & je ne crois pas que la sienne soit de rien donner.

MELISSE.

Monsieur Gaylesf est un homme d'honneur, & vous n'êtes....

KITTY.

Point amoureuse, Dieu merci.

MELISSE.

Vous êtes une étourdie.

KITTY.

J'ai bien aimé dans ma vie; mais je suis plus sage à présent.

MELISSE.

Taisez-vous impertinente.

KITTY *à part.*

Oh voilà l'ordre le plus rude qu'elle m'ait encore donné.

MELISSE.

Laissez-moi.

SCENE IX.

MELISSE, seule

Nous découvrons nos foiblesses à nos domestiques, nous en faisons nos con-

E

fidens, & c'est ainsi qu'en les rendant presque nos égaux, ils deviennent à la fin nos maîtres.......La conduite de Sharp, où j'ai paru ne pas faire trop d'attention, me donne pourtant quelques inquiétudes: j'ai feint de me fâcher contre Kitty, cependant ses avis me paroissent d'une trop grande importance pour être négligés.

SCENE X.

MELISSE & KITTI.

KITTY.

PUIS-je parler, Madame?

MELISSE.

Oui, mais point d'impertinences. Que veux-tu?

KITTY.

Un domestique qui vient d'arriver tout à l'heure de la campagne, & qui dit appartenir à Monsieur Guillaume Gaylesf, a une Lettre à vous remettre pour une affaire très-pressée.

MELISSE.

Monsieur Guillaume Gaylesf!.... Qu'est-ce que cela veut dire? Où est ce domestique?

KITTY.

Dans la petite salle basse, Madame.

MELISSE.

J'y vais.... le cœur me bat étrangement.

L'Acte est terminé par un Monologue de Kitty*, tissu de lieux communs sur la situation de sa Maîtresse.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GAYLESS & SHARP.

GAYLESS.

Dis-moi les choses comme elles sont, Sharp : as-tu réellement reussi ?

SHARP.

A merveilles, Monsieur ; j'ai menagé cette affaire avec tant d'adresse & de dextérité, que l'on n'a soupçonné ni votre état, ni ma bonne foi.

GAYLESS.

Mais comment m'as-tu dispensé du Bal & du Souper ?

SHARP.

Fort aisément, Monsieur ... mais ce n'a pas été sans déclarer la vérité.... Je lui ai dit, par exemple, que nous avions si fort perdu l'habitude de dondonner des diners ou des soupers, que je craignois bien que nous fissions très-mal les choses. Enfin, Monsieur..... dans cet instant une maudite foiblesse d'estomac m'a prise au point, que je n'ai pû m'empêcher de lui avouer tout net que vous & moi ne faisions pas un bon repas quatre fois dans l'année.

GAYLESS.

Par la mort.... tu m'as donc trahi malheureux ? Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure qu'elle n'avoit pas le moindre soupçon de ma mauvaise fortune?

SHARP.

Rien n'est plus vrai, Monsieur ; mais c'étoit avant que je lui en eusse parlé ?

GAYLESS.

Est-ce-là ton adresse & ta dextérité ?

SHARP.

J'allois vous en donner des preuves, mais vous ne voulés pas m'entendre. Sachez donc, Monsieur, que mon air abbatu..... & que mes paroles embarassées ont fait tant d'impression sur elle, qu'elle pardonne volontiers tout ce qui s'est passé.

GAYLESS.

Est-il possible, Sharp ?

SHARP.

Oui, Monsieur : mais elle exige que vous ne la revoïés jamais ; & pour vous témoigner combien elle sera sensible à cette marque de considération, elle vous envoye cette demi-guinée.

GAYLESS.

Quel est donc ton dessein ?

SHARP.

De m'en servir, Monsieur, pour soulager notre apetit.

GAYLESS.

Infame, tu combles mon infortune.

SHARP.

Comment, Monsieur, en vous apportant de l'argent, lorsque vous n'avés pas un sol ? Dans ce cas-là il est très-facile de vous rendre heureux, je la garderai pour moi. Plut à Dieu que quelqu'un se mit en tête de me charger de pareils malheurs ? (*Il la serre.*)

GAYLESS.

Te mocques-tu de moi, Maraut ?

E iij

SHARP.

Eh ! qui mérite mieux qu'on s'en mocque ? Ne me contestez donc plus à l'avenir le succès de mes négociations, puisque vous, Monsieur, qui devriés me connoître, donnés si bien dans le panneau.

GAYLESS.

Comment, tout ce que tu m'as dit....

SHARP.

Est un mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin.

GAYLESS.

Tu lui as donc fait mes excuses ?

SHARP.

Non, Monsieur ; mais j'en ai reçu cette demi-guinée pour vous faire les siennes. Au lieu d'un complot entre vous & moi pour la tromper, elle s'imagine m'avoir engagé à vous tromper vous-même.

GAYLESS.

O l'excellent garçon !

SHARP.

Allons, ne perdez point de tems, sortez adroitement de la maison. La porte de derriere sera je crois la plus sûre

pour vous. Rendez-vous chez elle. Feignez une grande surprise. Témoignez-lui combien vous êtes faché que son indisposition vous prive du plasir de la recevoir ici ce soir : vous n'avés pas besoin d'en savoir d'avantage. Partez sur le champ.

GAYLESS.

Ah ! Sharp, quel nouveau contretems ? Vois-tu sa femme de chambre ?

SHARP.

Je vois le diable. Tant que nous l'aurons en tête, je ne ferai jamais rien qui vaille.

SCENE II.

GAYLESS, SHARP & KITTY.

KITTY.

VOTRE porte étoit ouverte, je suis entrée sans cérémonie.

GAYLESS.

Je suis bien faché d'apprendre l'indisposition de votre Maîtresse.

KITTY.

Oh ce n'est rien : c'étoient seulement des vapeurs, précurseurs ordi-

naires du mariage ; mais Sharp vous aura fait sans doute les excuses de ma Maitresse.

GAYLESS.

Il m'a dit que je n'aurois pas le plaisir de la voir ce soir : j'avois déja fait quelques petits préparatifs, mais n'importe. Sharp ira trouver la compagnie qu'elle devoit m'amener, & nous remettrons la partie.

KITTY.

Non pas, Monsieur, s'il vous plaît ; ma Maîtresse est trop sensible à vos attentions. Elle ne peut pas venir, mais ceux qui devoient l'acccompagner n'en partageront pas moins la fête. Elle sait, comme vous voyés, très-bien son monde.

SHARP.

Monsieur, je serai bien-tôt rendu. Je vais leur dire que tout est différé.

(Il veut sortir.)

KITTY *l'arrêtant.*

Ne bougez, M. Sharp, j'en viens : ils vont se rendre toute à l'heure, ils me l'ont promis. Ne craignez point, vos préparatifs ne seront pas perdus.

GAYLESS.

Mais puisqu'elle ne viendra pas,

Mlle Kitty, il sera plus poli de différer cette petite fête : d'ailleurs quel plaisir voulez-vous que j'y prenne, puisqu'elle ne le partagera pas ?

KITTY.

Oh ; non surement : mais comment donc faire ? Ma Maîtresse l'a décidé, & Madame Gadabout avec toute la compagnie va se rendre dans la minute. Il y en a deux ou trois carrossées.

SHARP, *(à part.)*

Malgré toute mon habileté, il faudra donc montrer la corde.

GAYLESS, *(à Sharp à part.)*

Tout est perdu, Sharp.

SHARP.

Je le vois bien, Monsieur.

GAYLESS.

J'en perdrai la tête, que faire ?

SHARP.

Tenez, Monsieur, nous n'avons presque point de meubles dans cet appartement : si la Compagnie vient, menez-là dans celui du Capitaine qui loge ici ; vous la ferés jouer, & si par hazard il arrivoit, vous lui feriés des excuses.

KITTY, *(à part.)*

J'ai dérangé leurs projets, je m'en

apperçois ; je veux m'amuser de leur embarras.... *(haut)* Monsieur Gayless n'ordonnez point tant de choses. On vient vous voir amicalement. Plus on fait de cérémonies, vous le savés, & moins on met les autres à leur aise. Surtout, Monsieur, point de profusion : si je puis vous être utile, vous n'avés qu'à parler ; ma Maîtresse m'envoye pour aider à M. Sharp. Pendant qu'il fera les affaires du dehors, je ferai celles du dedans.... *(à Sharp.)* Si vous voulés me donner les clefs de votre buffet, M. Sharp, je rangerai votre argenterie à merveille.

SHARP.

Bien obligé, Mlle Kitty : elle est deja toute rangée. *(on frappe à la porte.)*

KITTY.

C'est ma foi la Compagnie ; j'y vais, Monsieur, je vous l'amenerai.

SCENE III.

GAYLESS & SHARP.

SHARP.

Ah, si vous vouliés la mener dans la

riviere, & vous y précipiter avec elle, nous vous serions bien plus obligés.

GAYLESS.

Je ne saurois jamais y tenir.

SHARP.

Rappellez vos esprits, Monsieur: prenez un air de gayeté, & ne désesperez pas de vous tirer encore d'affaire.

GAYLESS.

Ton dernier mot a fait, je crois, ce miracle.

SCENE IV.

Madame Gadabout, sa fille, sa niece, M. Gutte, M. & Made. Trippet, Gayless, Sharp & Kitty.

Made. GADABOUT, & GAYLESS (*en s'embrassant.*)

Ah mon cher Gayless! .... Ah ma chere Veuve!

Made. GADABOUT.

Nous sommes venus pour vous donner du plaisir, Monsieur Gayless.

SHARP, (*à part.*)

Vous ne vous êtes jamais si bien trompée, Made. Gadabout.

Made. GADABOUT.

Voici bonne compagnie, Monsieur:

je ne crois pas que vous la connoissiés beaucoup. Je vous jure que j'ai fait toute la ville, sans pouvoir en trouver davantage.... Priss... M. Gayless, c'est ma fille.

GAYLESS.

Comment! Elle est aussi belle que sa mere: il vous faut un mari bientôt, ma chere enfant.

PRISS.

Cela viendra, Monsieur.

Made. GADABOUT.

Voici ma niéce, Monsieur.

GAYLESS.

Je vois à ses yeux, Madame, qu'elle vous appartient.

Made. GADABOUT.

Monsieur Gutte, M. Gayless; M. Gutte, un Juge de paix.

Mr. GUTTE.

Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître en aucune façon, Monsieur, à la sollicitation de Made. Gadabout, & sans vous faire prévenir de ma visite, j'ai banni toute cérémonie, pour venir vous marquer la joye que j'ai d'apprendre la prochaine célébration de votre mariage.

GAYLESS.

Monsieur, je n'ai pas de réponse à des manieres si obligeantes.

Made. GADABOUT.

M. & Made. Trippet, Monsieur; Made. Trippet la Dame du monde la plus propre pour un bal: elle danseroit vingt-quatre heures de suite.

M. TRIPPET.

Mon cher Gayless, je suis, ma foi, très-faché contre vous.... Comment donc, si près de vous marier, sans m'en avertir? c'est une cruauté. Vous pensiés, j'imagine, que je vous en ferois la guerre; mais, mon cher, vous aviés tort. Il y a long-tems que ma chere moitié Made. Trippet a déraciné tous mes principes matrimoniaux.

Mde. TRIPPET.

Fi donc, M. Trippet.... j'ai déraciné.... ah, quelle horreur!

KITTY.

Passez dans la salle à côté, Mesdames: M. Sharp ne sauroit mettre le couvert que vous ne soyés au jeu.

Mde. GADABOUT.

Une chose que j'avois totalement oubliée, Monsieur Gayless, mon ne-

veu que vous n'avés jamais vû, arrive de France dans le moment. J'ai laissé chez moi un petit billet qui lui marque de venir nous trouver.

GAYLESS.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame.

SHARP.

Les Dames veulent-elles jouer ou souper, lequel des deux?

GAYLESS.

Souper! que veut-dire cet extravagant?

M. GUTTE.

Oh, souper d'abord. Je n'ai presque rien mangé depuis le dîner.

SHARP, *à part.*

Ni moi depuis quinze jours.

GAYLESS.

Passons dans la salle, Mesdames: Sharp prépare tout pour le souper. N'oublie pas surtout la Musique.

Mde. GADABOUT.

Sans façon, Mesdames.

KITTY, (*à part.*)

Je vais trouver ma Maîtresse, & l'avertir que tout est prêt pour la recevoir.

SCENE V.

GUTTE & SHARP.

GUTTE.

L'AMI, je ne sais pas ton nom : dépêche-toi de nous faire servir. Mais dis-moi, à quoi pourrai-je passer le tems ? Tu as bien une pipe & du vin à me donner, j'imagine, afin que je m'amuse en attendant le souper.

SHARP.

Oh, Monsieur, imaginez plutôt que vous avez besoin de sommeil. Il y a dans ce petit cabinet-là un lit de repos tout à fait commode.

GUTTE.

Ma foi, tu as raison. Eveille-moi donc, quand il en sera tems.

SCENE VI.

SHARP, seul.

FASSE le Ciel que tu ne sois jamais éveillé par d'autres que par moi..... Parbleu mon Maître est en de beaux draps. Je lui ai promis le secours de mon industrie, mais ses affaires sont dans un

état si désespéré, que j'ai toutes les peurs du monde de n'y pas trouver de reméde : n'importe, les extravagants sont amis de la fortune, dit un vieux proverbe, & rien n'est plus vrai ; car mon Maître & moi sommes les deux plus malheureux mortels qu'il y ait eus depuis la création.

SCENE VII.

GAYLESS & SHARP.

GAYLESS.

EH bien, Sharp, ils sont au jeu : qu'as-tu imaginé ?

SHARP.

J'ai dans ma tête un plan qui réussira infailliblement. Le bon Citoyen surchargé de son dernier repas en fait la digestion dans ce cabinet : que diriez-vous, Monsieur, si c'étoit lui qui nous regalât ?

GAYLESS.

Je ne t'entends pas.

SHARP.

On peut, Monsieur, en glissant la main dans sa poche, lui emprunter, pendant qu'il dort, deux ou trois guinées.

GAYLESS.

Coquin ! Sans considérer la bassesse de l'action, le danger de l'éveiller rend la chose impraticable.

SHARP.

S'il s'éveille, je l'étoufferai, & je mettrai sa mort sur le compte d'une indigestion, mort fort ordinaire aux Juges.

GAYLESS.

Laissons cela, Sharp : ne trouves-tu rien pour les chasser de la maison ?

SHARP.

Pardonnés-moi, j'y mettrai le feu.

GAYLESS.

La honte & la confusion me jettent dans un tel embarras, que je ne sçaurois moi-même réflechir un instant.

SHARP.

Attendez.... Je l'ai trouvé..... Made. Gadabout n'a-t-elle pas dit que son neveu se rendroit ici ?

GAYLESS.

Oui, eh bien?

SHARP.

Cela suffit, Monsieur : allez rejoindre votre compagnie. Si je ne les mets pas ce soir hors de la maison, comptés

que je leur ferai perdre l'apetit. Si ce stratagême me manque, je renonce à avoir de l'esprit, & je consens qu'on ne me croye pas plus de jugement (*à part*) qu'à vous.

GAYLESS.

Oh, mon cher Sharp, comment pourrai-je te récompenser ?

SHARP.

Par votre silence, & par votre docilité. Allons, rentrez.

SCENE VIII.

SHARP, seul.

AH ! fortune, ouvrez une fois les yeux, & regardez favorablement un homme d'esprit fort embarrassé qui s'adresse à vous. Faites voir aujourd'hui que vous n'êtes point cette capricieuse donzelle que l'on prend si souvent pour vous, & que les gens raisonnables ont autant de droit à votre protection que ceux qui sont dépourvûs de bon sens.... Mais commençons.... (*il s'en va d'un côté du Théâtre & crie de toutes ses forces*) à l'aide, au secours, au meurtre, au feu, à l'eau, à l'aide, à l'aide.

Gayless & les Dames paroissent les cartes à la main. Sharp rentre en courant.

SCENE IX.

Gayleß, Made Gadabout, sa Compagnie & Sharp.

GAYLESS.

Qu'y a-t-il donc ?

SHARP.

Ce qu'il y a ? Si vous ne sortés pas tout à l'heure avec ce gentilhomme, le Neveu de Made. sera assassiné. Je suis sur que c'est lui qui vient d'être attaqué au coin de la rue par quatre hommes. Il en a jetté deux par terre ; mais si vous ne vous hâtés pas, il sera tué lui-même ou conduit en prison.

Made. GADABOUT.

Pour l'amour du Ciel, Messieurs, volez à son secours. (*ils sortent*)

SCENE X.

M. Trippet, Made. Trippet, Sharp, &c.

M. TRIPPET.

Que je dégaine ? Non pas moi, s'il vous plaît. Jamais je ne me mêle des affaires des autres. Il m'en a couté bon

autrefois pour n'avoir pas sçu me modérer. D'ailleurs j'ai donné ma parole d'honneur à ma chere Made. Trippet de ne jamais tirer l'épée, & dans l'état où elle est, si je rompois mon serment, les conséquences en seroient facheuses.

SHARP.

Eh, Monsieur, ne vous en défendez pas : le jeune gentilhomme est peut-être mort à présent.

M. TRIPPET.

S'il est mort, mon secours lui sera donc inutile.... Cependant .... j'y vais pour vous obliger, mais je me tiendrai à l'écart.

Made. TRIPPET.

Si vous dégainés, M. Trippet, me voilà morte.

SCENE XI.

Acteurs précédens.

M. Gutte tout en désordre & comme quelqu'un qui vient de se reveiller.

M. GUTTE.

Quel diable de carillon faites-vous donc, vous autres?

SHARP.

Un homme, Monsieur, qu'on assassine dans la rue.

M. GUTTE.

Oh, n'est-ce que cela ! ..... Je craignois que le souper ne fût renversé..... Peste soit de votre tapage, je ne ratraperai pas mon apetit d'une heure.

SCENE XII.

Acteurs précédens.

Gayleß, Made. Gadabout, & Melisse habillée à la Françoise, sous le nom de Jemmy.

Made. GADABOUT.

Vous n'étes pas blessé, mon cher Jemmy ?

MELISSE.

Un peu seulement, en courant la poste.

Made. GADABOUT.

Sharp vient de nous allarmer. Il nous a dit il n'y a qu'un moment que quatre hommes s'étoient jettés sur vous, que vous en aviés tué deux & que vous étiés aux prises avec les autres. Nous

volions à votre secours, quand vous nous avez rencontrés ?

MELISSE.

Il est vrai que je viens d'avoir une petite avanture avec cinq ou six coquins; mais les drôles m'ont trouvé résolu, & ont très-sagement filé doux. Je crois bien avoir coupé quelques oreilles.

(*Elle met la main sur son épée.*)

SHARP, (*à part.*)

Bon. Sa vanité me tire d'affaire. Il me vient une idée qui peut réussir, pourvû qu'il y ait quelque proportion entre la bétise de ce Monsieur & son effronterie.

Made. GADABOUT.

A présent que ma frayeur est passée, que je vous présente à Mr. Gayleß. Mr. c'est mon Neveu.

GAYLESS, (*la saluant.*)

Monsieur, je serai très-flatté de votre amitié.

MELISSE.

Je n'en doute pas, Monsieur ; mais dans peu nous ferons mieux connoissance.

GUTTE.

Quelles nouvelles en France, Monsieur ?

MELISSE.

Fort peu que je sache en matiere politique. J'avois autre chose à faire qu'à voir les Nouvelistes : j'etois toujours....

GAYLESS.

Avec les Dames sans doute ?

MELISSE.

Trop en vérité. Ma phisionomie ne tenoit point contre leurs sollicitations...

GAYLESS, (*à part à Sharp.*)

L'impertinence de ce fat ajoute encore à mon infortune.

MELISSE, (*à part à Mde. Gadabout.*)

Pauvre Gayless, à quels expédiens n'es-tu pas réduit ? Je ne sçaurois le voir plus long-tems dans cet état, je vais me découvrir.

Made. GADABOUT.

Non pas avant la fin de la comédie : plus il a de peine, & plus il aura de plaisir, quand vous l'en tirerés.

Mr. TRIPPET.

Nous remettrons-nous au jeu ? J'avois un sans-prendre en main, je veux le gagner.

LES DAMES.

De tout mon cœur.

(*Comme la Compagnie sort, Sharp tire Melisse par la manche.*)

SCENE XIII.

MELISSE & SHARP.

SHARP.

MONSIEUR, Monsieur, permettez que j'aye l'honneur de vous dire un petit mot. N'avez-vous point trouvé un billet de banque dans votre route ?

MELISSE.

Quoi, de Douvres à Londres ?

SHARP.

Non, à vingt ou trente pas d'ici.

MELISSE.

Vous êtes yvre, l'ami.

SHARP.

Je suis ruiné, Monsieur, & non pas yvre, je vous assure.

MELISSE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SHARP.

Il y a un moment que mon Maître m'a remis ce billet, pour en aller toucher le montant qui est de vingt livres sterlings, & j'étois sorti pour cela : mais ayant entendu dans la rue un cliquetis d'épée & crier, *au coquin, au meurtre*, j'y ai couru, & j'ai vû quatre hommes contre un. Je n'ai point balancé un moment à croire que ce ne fût vous, Monsieur, qu'on attaquoit. Je savois déja que vous étiez fort brave : je suis donc vîte revenu appeller mon Maître ; mais quand j'ai voulu retourner pour chercher l'argent du billet, je ne l'ai point trouvé, soit que je l'aye perdu, soit qu'on me l'ait volé. Enfin Mr. si je n'ai point de l'argent dans la minute, je serai chassé & ma réputation courra de grands risques.

MELISSE.

N'est ce que cela ? J'en parlerai à votre Maître : il vous pardonnera surement à ma priere.

SHARP.

Ah, Monsieur, vous ne connoissés pas mon Maître.

MELISSE.

Je le connois peu, mais j'ai oui dire qu'il étoit fort doux.

SHARP.

Je l'avois oui dire aussi, mais j'ai bien éprouvé le contraire. Il est si doux que, si je traitois jamais avec lui pour une tête cassée, ce seroit à coup sûr pour la mienne.

MELISSE.

Parlez-vous serieusement, mon ami ?

SHARP.

Tenez, Monsieur, je vous prens pour un homme d'honneur : il y a dans votre phisionomie quelque chose de généreux, d'ouvert & de mâle. Vous n'avez point l'air de ces jeunes effeminés, vrais conteurs de sornettes. Ainsi je puis me confier à vous sans risque..., Regardez, Monsieur : (*il lui montre sa tête*), ce sont là les effets de la douceur de mon Maître.

MELISSE, (*à part*, l'impudent maraut!) (*haut*) Pourquoi restez-vous donc chez lui, après un pareil traitement ?

SHARP.

C'est qu'il est fort riche, & que lorsqu'il est yvre, ce qui lui arrive ordinairement une fois par jour, il est fort libéral. J'en ai toujours quelque chose ; mais malgré cela j'ai resolu de le laisser, lorsqu'il sera marié.

MELISSE.

Il va donc se marier ?

SHARP.

Demain, Monsieur ; mais soit dit entre nous, ce sera bien le couple le mieux assorti pour l'humeur & pour....

MELISSE.

Quoi, boit-elle auſſi?

SHARP.

Je vous en réponds, mais bouche cloſe. ... Cette petite fête devoit être pour elle, mais elle s'eſt trouvée ſi bien priſe après dîner, qu'elle n'a jamais pû mettre un pied l'un devant l'autre. Sa femme de chambre Mlle. Kitty, qui par parentheſe n'étoit elle qu'entre deux vins, eſt venue faire ſes excuſes, en nous diſant que des vapeurs avoient ſaiſie tout à coup Mlle. Meliſſe.

MELISSE.

(*à part*) L'abominable menteur! (*haut*) Meliſſe! j'en oui parler, on dit qu'elle eſt fort capricieuſe.

SHARP.

Elle eſt femme, c'eſt tout dire... Entre vous & moi, elle n'eſt pas non plus la plus douce ni la plus ſage perſonne de ſon ſexe... Mais pour revenir aux vingt livres ſterlings, Monſieur....

MELISSE.

Vous me ſurprenez d'être embarraſſé pour vingt livres ſterlings, après avoir gagné tant d'argent à ſon ſervice, & cela pour épargner vos os qui doivent être faits aux coups de bâton.

SHARP.

J'ai mis tout mon argent à intérêt, & je ne porte jamais plus de cinq livres ſur moi. Si votre Grandeur vouloit me prêter les quinze autres & prendre mon billet.

MELISSE. (*on frappe à la porte.*)

Il y a quelqu'un à la porte.

SHARP.

Je lui donnerois de bonnes ſuretés...

MELISSE, (*on frappe.*)

Ne faites donc pas attendre le monde.

SHARP.

Dix livres, Monſieur.

MELISSE, (*on frappe.*)

Allez donc.

SHARP.

Cinq ſeulement, Monſieur.

MELISSE, (*on frappe.*)

Je ne puis pas.

SHARP.

Je ne puis pas? .... Je vois bien que nous ne nous entendons pas & que je ne fais que perdre mon tems. Ah, ſi j'y avois bien penſé, j'aurois dû me rappeller que tous ces jeunes étourdis reviennent de leurs voyages la bourſe auſſi vuide que la tête.

SCENE XIV.

MELISSE, *ſeule.*

Quels menſonges n'invente pas ce maraut! Il n'y eut certainement jamais de domeſtique plus fidéle à ſon Maître, ni en même-tems de plus frippon pour tout le reſte du genre humain. Le voici qui revient, entrons pour obſerver la contenance de Gayleſſ.

SCENE XV.

Sharp paroît à la tête de plusieurs perſonnes qui portent des plats.

UN TRAITEUR yvre.

SHARP, (*à part.*)

O fortune, je te remercie: voici l'évenement le plus heureux. (*haut*) Par ici, Meſſieurs, par ici.

LE TRAITEUR.

Ne me ſuis-je point trompé? Eſt-ce bien ici que....

SHARP.

Oui, quoi donc ne me connoiſſez-vous pas?

LE TRAITEUR.

Vous? Pas trop.... Mais êtes-vous bien ſûr qu'on ait commandé un ſouper pour cette maiſon?

SHARP.

Eh oui, nous attendons après. La compagnie eſt dans la ſalle, & ſans vous elle ſeroit partie le ventre vuide. Je vais vous donner une table. Comment? vous avez auſſi apporté du linge, cela n'étoit pas néceſſaire, car nous en avons une bonne proviſion... (*à part*) chez les Prêteurs ſur gages s'entend. (*Il ſort & revient tout de ſuite avec une table.*) Allons, amis dépêchez-vous; la compagnie commence à s'impatienter. Mais je connois de longue main mon ami *lêche-broche*, il eſt expéditif.

UN GARÇON *du Traiteur.*

Lêche-broche! je ne ſuis pas votre ami, moi: ainſi point tant de familiarité. Lêche-broche toi-même.

SCENE XVI.

Acteurs précédents.

(GAYLESS, *d'un air ſurpris.*)

Que veut dire ceci?

SHARP.

Monſieur, ſi la vûe d'un bon ſouper vous offenſe, je le renverrai.

GAYLESS.

Explique-toi, je te prie.

SHARP.

Quelque voiſin, je penſe, a commandé ce ſouper; mais le Traiteur qui a trop bû, n'a pas ſans doute retenu la maiſon, il nous l'apporte. Cependant, Monſieur, ſi vous ne le trouvés pas bon, je vais l'avertir de ſa mépriſe, & tout renvoyer.

GAYLESS.

Arrête, arrête: la néceſſité m'oblige contre mon inclination à profiter du qui pro quo, & à nous regaler aux dépens de nos voiſins.

LE TRAITEUR.

Oh là, Camarade, eſt-ce là votre Maître?

SHARP.

Oui, & le meilleur Maître du monde.

LE TRAITEUR.

Bon.... Je veux lui parler..... Monſieur conformément à vos ordres, je vous ai préparé un repas auſſi propre que mon art & le prix que vous y avés mis pouvoient le permettre.

SHARP, (*à Gayleſſ à part.*)

Encore mieux, Monſieur; il a déja reçu ſon argent.

GAYLESS.

Je ne doute point de votre capacité, Monſieur le Traiteur, & je vous remercie de vos ſoins.

LE TRAITEUR.

Monſieur, vous aimés à payer comptant: ſi vous vouliés jetter les yeux ſur ce petit mémoire (*il tire un papier.*)

SHARP, (*à part.*)

Voilà bien le diable!

GAYLESS, (*liſant le mémoire.*)

Fort bien.... Je vous enverrai demain mon domeſtique pour vous payer.

LE TRAITEUR.

Je lui en épargnerai la peine, & je la prendrai volontiers Monſieur.... jamais je ne travaille qu'argent comptant.

SHARP.

(*à part*). Vous n'aurez donc pas notre pratique.... (*haut.*) Mon Maître a des affaires à préſent, mon cher: penſez-vous qu'on ne veuille pas vous payer?

LE TRAITEUR.

Ce que je penſe ne fait rien à la choſe. De l'argent vous dis-je, ou je remporte tout.

SHARP.

Mais vous voyés bien que Monſieur n'a pas le tems de vous payer ce ſoir.

LE TRAITEUR.

Je crains qu'il n'ait pas non plus le tems de me payer demain; ainſi je veux ſolder tout à l'heure.

SCENE XVII.

Acteurs precédens. Meliſſe entre.

GAYLESS, (*tirant à part le Traiteur.*)

Ventrebleu.... Soyez un peu diſcret, & qu'on ne s'apperçoive point...

MELISSE, *à Sharp.*

De quoi s'agit-il?

SHARP.

Le Traiteur n'a pas tout à fait répondu à l'attente de mon Maître; il lui en dit deux mots, voilà tout.

MELISSE.

Venez, venez, Monſieur Gayleſſ, & ſoyez tranquille. On ne compte point à la rigueur avec un garçon. Nous avons plus que nous n'eſperions.

LE TRAITEUR.

Mais j'y compte moi, & je veux l'avoir.

MELISSE.

Que veut dire cet yvrogne?

LE TRAITEUR.

Que je veux avoir mon argent ſans attendre à demain, & .... &.....

SHARP, (*lui mettant la main ſur la bouche.*)

Que faites-vous donc, êtes-vous enragé?

MELISSE.

Pourquoi lui fermés-vous la bouche?

SHARP.

Il alloit vous dire des injures (*au Traiteur*). Ne vous y trompez pas, au moins, ce Gentilhomme eſt un homme d'honneur. Il ne vous a rien dit, demeurez en repos, croyez-moi: vous avés trop bû, entendés vous.

LE TRAITEUR.

Je veux avoir mon....

SHARP, (*lui fermant encore la bouche.*)

Encore? Je vous dis que vous prenez Monſieur pour un autre, c'eſt un ami de mon Maître. Il ne vous a pas dit un ſeul mot...Rentrez, mon cher Monſieur,

dans la salle. Cet animal est yvre, il ne sçait ce qu'il dit.... L'ami vous vous en repentirés, quand vous serés de sang-froid. Rentrez donc, Monsieur, ne l'écoutez pas d'avantage.

GAYLESS.

Venez, Monsieur.... Il est au dessous de votre colere.

MELISSE.

Que ce coquin s'en aille, ou je vous jure que je lui ferai passer sa brutalité. Voici le meilleur précepteur du monde. (*Elle montre son épée*)

SHARP.

Ne tirez point, Monsieur, il s'en va. (*au Traiteur.*) Tenez, décampez au plus vite : c'est le plus brave & le plus fougueux Cavalier de Londres... Par la morbleu, si vous lui échauffiés le toupet..... il vous mangeroit, voyez-vous.

LE TRAITEUR.

Moi me manger ?.... Il me trouveroit diablement dur à la digestion.

SHARP.

Ecoutez, que je vous dise un mot.) *il l'amene au fond du théâtre.*)

SCENE XVIII.

Acteurs précédens. Kitty.

KITTY.

Ah, ah, le souper est déja sur la table.... Monsieur, je viens vous prier d'attendre un instant : ma Maîtresse se trouve beaucoup mieux, elle va se rendre dans la minute.

GAYLESS.

Elle va venir.... bon Dieu! je ne l'attendois pas.... Mais cependant Sharp ?

KITTY, (*à Melisse.*)

Eh bien, Madame, quel succès ?

MELISSE.

Tout a réussi suivant mon projet... Mais il est dans un tel embarras que je n'ai pas la force d'y tenir plus longtems.

KITTY.

Mon Dieu, Madame, prenez garde : c'est le manque de force qui perd toujours la moitié de notre sexe.

SHARP, (*à Gayless.*)

Le Traiteur est enfin appaisé, & quand vous n'emprunteriés de cette jeune tête

qu'une vingtaine de guinées, tout ira bien. Quoique j'y aye perdu mon Latin, peut-être réussirés-vous ? Souvenez-vous surtout de ce que je vous ai dit. Ferme sur cela.... Monsieur.....

GAYLESS *à Melise.*

Monsieur, un petit mot je vous prie. Mon Domestique, Monsieur, m'a dit qu'il avoit eu le malheur, Monsieur, de perdre un billet de 20 liv. sterling que je lui avois envoyé recevoir.... Les Bureaux sont fermés à présent, Monsieur, & je n'ai que fort peu d'argent sur moi. Si vous vouliés me prêter vingt guinées jusqu'à demain, Monsieur, vous m'obligeriés infiniment.

MELISSE.

Ah! Monsieur, de tout mon cœur, (*elle tire sa bourse.*) & comme j'ai une petite grace à vous demander, l'obligation sera réciproque.

GAYLESS.

Parlez, Monsieur, en quoi puis-je vous obliger ?

MELISSE.

On m'a dit que vous deviés épouser Mélisse.

GAYLESS.

Demain, Monsieur.

MELISSE.

Eh bien, Monsieur, vous m'obligerés de ne la revoir de votre vie.

GAYLESS.

Appellez-vous cela une petite grace, Monsieur ?

MELISSE.

Pure bagatelle, Monsieur : rompre un contrat, plaider pour un divorce, voir la femme de son voisin, & mille autres gentillesses de cette nature, ne sont plus qu'un badinage aujourd'hui. Quand on est fait comme nous, mon cher, on doit toujours se mettre au ton du jour.

GAYLESS.

Mais, Monsieur, quel intérêt prenez-vous dans cette affaire ?

MELISSE.

Ah! le voici.... Sachez que j'ai la plus grande estime pour Mélisse, & qu'elle en a beaucoup pour moi. Vous comprenés bien à présent que je ne juge pas trop favorablement de votre personne : car entre nous, Gayless, je te crois le plus grand malheureux de toute la terre.

GAYLESS.

Monsieur!

MELISSE.

Oh ! ne faites point tant le raisonneur, & sur-tout point d'airs, je vous prie .... Corbleu je sçai punir l'insolence. (*Elle met la main sur son épée.*)

GAYLESS.

Faquin, je serai tout aussi étourdi que toi. (*Il tire son épée & court sur Mélisse.*)

KITTY.

Arrêtez, arrêtez, vous voulés tuer ma Maîtresse ? ... J'ai voulu dire ce jeune Gentilhomme?

GAYLESS *laissant tomber son épée.*

Ta Maîtresse ! Ah Dieu ! .....

SHARP.

Comment c'est Mélisse ! Ah, tout est perdu.

SCÉNE XIX & derniere.

Acteurs précédens.

Toute la Compagnie entre en riant.

Mde GADABOUT.

Ah, ah, Monsieur Gayless, vous voulés engager le fer, avant qu'il en soit tems, ah, ah, ah !

KITTY *à Sharp.*

Votre très-humble servante, Monsieur Sharp : voici, Messieurs, le très célébre & très adroit Timothée Sharp, le Mentor, l'Ecuyer du fameux avanturier Charles Gayless, Chevalier de la triste contenance.

SHARP.

Ah ! Mademoille Kitty, vous êtes un bien discourtois personnage de venir relancer des gens à l'agonie.

MELISSE.

Quoi, Monsieur Gayless, vous ne dites rien ? Vous êtes touché sans doute de me voir encore sensible à vos peines; vous devriés bien du moins me faire des excuses.

GAYLESS.

Ah ! Madame, le silence est ma seule ressource. Chercher à justifier mes égaremens, ce seroit montrer moins de vertu que je n'ai fait paroître de foiblesse en m'y livrant.

MELISSE.

Ah, Gayless ! quelle indignité d'avoir voulu en imposer à une femme, qui vous aimoit tant !

GAYLESS.

Hélas ! Madame, le triste état. ....

MELISSE.

Je ne puis résister à ses larmes. M. Gayless, votre douleur me paroît si sincere & si naturelle, qu'elle me désarme entierement. Vous êtes assez puni de toutes vos extravagances ; je m'intéresse tant à vos peines, que ce sera me soulager moi-même que de vous en tirer. J'oublie donc volontiers tout le passé.

GAYLESS.

Quoi, Madame..... Vous pourriés..... O ciel, quelle surprise !

MELISSE.

Vous allés en avoir une autre encore plus grande..... Vous ne croyés pas avoir ici un de vos amis déguisé. Allons, Monsieur le Traiteur, cessez d'être yvre, & paroissez sobre..... Ne connoissés-vous point cet homme là, Monsieur ?

LE TRAITEUR.

Auriés-vous oublié, mon cher Maître, votre vieux Papa Dick, comme vous m'appelliés.

GAYLESS.

Que vois-je ! .... Ne demeuriés-vous pas chez mon pere ?

MELISSE.

Tantôt, un moment après que votre fidéle Domestique m'a quitté, cet homme m'a apporté une Lettre de M. Guillaume Gayless. J'ai sçu par-là où vous êtiés reduit, & sur le champ Mde Gadabout, Kitty & moi, nous avons imaginé la petite piéce que nous vous avons jouée. Le vieux Papa Dick a fait, comme vous avez vû, des merveilles. Je vous devois cette leçon, pour vous faire mieux gouter le bonheur dont vous allés jouir. Tenez, lisez encore cette Lettre, & que votre joie soit complette.

GAYLESS *lit.*

» Madame, Je suis le Pere du mal-» heureux jeune homme qui vous fait » assiduement sa cour. Un de mes amis » qui ne l'a point perdu de vûe, » vient de m'avertir qu'il aspiroit au » bonheur d'être aimé de vous. S'il est » assez heureux pour y réussir, je le » reconnoîtrai pour mon fils, & j'ou-» blierai tous les chagrins qu'il m'a » donnés. GUILLAUME GAYLESS.

P. S. » Je ne tarderai point à me » rendre en Ville pour le féliciter sur

» son changement & sur son Mariage ».

Ah ! Mélisse ; ç'en est trop, je vous dois tout, souffrez que ma reconnoissance s'exprime à vos pieds.

(Il se jette à ses genoux, elle le releve)

KITTY.

Je vous ai fait avaler bien des couleuvres, Monsieur ; mais puisque dans la suite votre bourse sera mieux garnie, je suis dès à présent le plus sincerement du monde votre très humble servante & votre amie. J'espere que vous voudrés bien oublier tout le mal que je vous ai fait.

GAYLESS.

Je me suis trop oublié moi-même, Mademoiselle Kitty, pour ne pas pardonner dans les autres des fautes bien moins considérables.

SHARP.

Madame, puisque mon Maître a pardonné à votre femme de Chambre, je me flatte que vous voudrés bien en faire de même à son valet Timothée.

MELISSE.

Que veux-tu que je te pardonne ?

SHARP.

Premierement de vous avoir débité un million de mensonges ; en second lieu d'avois voulu vous faire accroire que votre aimable personne avoit été prise pour......

MELISSE.

Je t'entends, & je te pardonne volontiers tout ce que tu n'as fait que pour rendre service à ton Maître. Si vous voulés suivre tous deux notre exemple, je ferai assez de bien à Kitty pour vous récompenser l'un & l'autre de votre fidélité.

SHARP.

J'imagine, Madame, qu'il vaudroit mieux partager le gâteau, & nous laisser comme nous sommes : car comme nous vivrons dans la même maison, nous tâterons, selon toutes les apparances, des douceurs du mariage, sans en ressentir les incommodités. Qu'en dites-vous Mademoiselle Kitty ?

KITTY.

Moi, je dis qu'avant que vous songiés à tâter des douceurs du mariage, il faut que vous tariés des douceurs d'un bon diner, pour rattraper vos forces : entendez-vous, Faquin ?

SHARP.

Elle a surement le Diable au corps ; elle me bat avec toutes sortes d'armes.

MELISSE.

Pour vous montrer, M. Gayless, que je n'ai pas fait les choses à demi, qu'on dise aux Musiciens de se préparer ; nous allons commencer à danser, si la compagnie le veut.

GUTTE.

Il faut sans doute que nous dansions, mais après souper.

SHARP.

Bien dit, après souper ; car autrement je suis mort avant la fin du bal.

GAYLESS.

Enfin, belle Mélisse, c'est à votre vertu, c'est à votre beauté que je dois mon changement : les fougueuses saillies de ma jeunesse sont dissipées pour jamais ; une tranquillité charmante, présage du vrai bonheur, leur succéde ; les passions vicieuses brûlent nos ames & les détruisent ; l'Amour vertueux les nourrit, les éléve, & devient la source des plus purs plaisirs.

III.

Plan d'une Société de Marine établie en Angleterre.

CETTE Société est un de ces établissemens que le zéle du Patriotisme forme assez fréquemment chez nos voisins. S'agit-il chez nous de plaisirs & d'amusemens ? Nous nous réunissons, nous nous cherchons même avec un empressement infini ; mais nos liaisons s'évaporent avec le plaisir du moment, & nous courons en former vite de nouvelles. Disons-le à notre confusion, on voit rarement en France des hommes zélés pour le bien public, s'associer pour y concourir, & faire les avances ou les essais nécessaires. Par cette indifférence pour le bien de la Société générale, on a vû manquer des entreprises qui auroient été fort utiles, si elles avoient été suivies. L'Angleterre forme un tableau différent. Les hommes y communiquent moins en-

semble, si ce n'est lorsqu'il se présente un objet important pour les réunir. Là jamais on n'est empressé pour de nouvelles connoissances qui souvent n'aboutissent à rien ; mais s'il est question d'un projet qui tende à l'utilité publique, les Anglois des Sectes & des partis les plus opposés se raprochent bien-tôt pour le suivre, & n'épargnent ni recherches ni dépense. Pour concevoir quel est le but de la Société de Marine, il faut sçavoir que dans les vaisseaux de guerre de 60 canons & de 400 hommes d'équipage, les Officiers ont le droit d'avoir à leur suite 30 Domestiques dont ils reçoivent les gages qui font partie de leur paye. Ces Domestiques sont des garçons, depuis 13 jusqu'à 18 ans : s'ils étoient plus âgés, ils préféreroient de servir en qualité de Matelots, parce que la paye est plus forte. Ces jeunes gens ne sont pas seulement utiles aux Officiers, on les regarde encore comme une excellente pépiniere de Matelots, puisqu'avec l'âge & le service journalier qu'on leur fait faire, ils acquierent en quelques années l'adresse &

la force requise pour un homme de Mer.

Cependant on a de la peine à se procurer de ces jeunes gens. On comprend que les mendians & vagabons nés, préferent en Angleterre, comme ailleurs, la fainéantise & la facilité de leur gagne pain, à une vie fatigante & laborieuse. Ceux qui aimeroient la vie maritime ne sçavent souvent comment y parvenir. Confinés dans leur Province, le voyage ou le séjour de Londres & bien d'autres obstacles imaginaires ou réels les effrayent, & d'autre part l'Officier qui est presque toujours sur Mer ne peut en faire la recherche.

C'est pour prévenir ces inconvéniens, que s'est formée la Société de Marine. Appliqués sérieusement à cet objet, ses membres cherchent à applanir les difficultés, & vont au-devant de tout ce qui peut procurer des sujets sur les Vaisseaux. Ils reçoivent ces jeunes gens à Londres, les hébergent, les nourrissent & les habillent ; de sorte qu'un malheureux à qui tout manque, & qui veut prendre ce parti-là, se trouve tout

tout-à coup au-dessus de tous ses besoins. La Société se charge encore de les faire arriver à bord du Vaisseau sur lequel ils doivent servir. Elle ne borne pas ses soins aux jeunes gens, elle les étend jusqu'aux hommes d'un âge plus avancé qui veulent goûter de ce service. S'il survient aux uns ou aux autres quelque incommodité, on les fait guérir, & on les envoye sur mer sains, propres & en état de faire campagne. On voit que cet établissement a dû entraîner beaucoup de dépenses. C'est encore à cet égard que la Nation s'est signalée. Outre les contributions volontaires des membres de la Société, le Roi lui a donné 1000 livres sterling, le Prince de Galles 400, la Princesse Douairiere 200. Les différens Spectacles de Londres ont joué, pour en augmenter les fonds. Les Entrepreneurs ont prêté gratuitement leur salle, & les Acteurs ont abandonné leurs parts. L'une de ces représentations au Théâtre *de Drury-lane* a valu 271 livres sterling à la Société. On voyoit sur le Théâtre 75 garçons & 40 hommes habillés. Cette balustrade

fait du moins autant d'honneur à la Nation Angloise, qu'un Théâtre bordé de lustrines, de dentelles, & de falbalas.

Si cette Nation exécute souvent de vastes & de nobles projets, elle ne remedie pas à tous ses maux. Elle éprouve en particulier une disette de bled & de grains dont elle souffre beaucoup depuis plus d'un an. La populace s'est déja attroupée en plus d'un endroit pour demander du pain, & pour arrêter des transports de grains qu'on soupçonnoit être faits par des particuliers dans de coupables vûes d'intérêt. On a trouvé dans le Cumberland une pauvre femme avec deux enfans morts de faim, après s'être nourris quelque tems de son. Les malheureux enfans avoient encore de la paille dans la bouche. Tous les Journalistes de Londres s'attendrissent à l'envi sur cette calamité publique. L'Auteur d'une feuille hebdomadaire, appellée *le Sentinelle*, a publié sur cet objet des reflexions qui nous ont paru si fortes & si touchantes, que nous croyons devoir les rapporter.

„ Le cri de la famine se fait entendre aujourd'hui par toute l'Angleterre. Le prix du pain a monté au double de ce qu'il étoit. Les autres vivres ont augmenté à proportion, de sorte que le travail & l'industrie qui produisoient le superflu, ne fournissent pas même le nécessaire. Nous sommes menacés d'une nouvelle *aggravation* de disette, & de tous les fleaux qui peuvent détruire une Nation. Si la famine procéde d'un manque réel de grains, pourquoi ceux qui sont chargés de maintenir les Loix n'y mettent-ils pas ordre ? Nos négociations avec l'Etranger peuvent-elles avoir un plus pressant objet ? Si la disette vient de l'avarice & de la fripponnerie de ceux qui font des monopoles odieuses, pourquoi ne les réprime-t-on pas (1) ? Tan-

(1) Un autre Journaliste observe, qu'on a cru avec raison que la distillation du *Malt* contribuoit à la cherté du grain. En conséquence on a défendu la distillation pour un tems, ce qui n'a pas coupé la racine du mal, les Distillateurs ayant toujours continué à

„ dis que la discorde & la misere nous déchirent, de ruineuses guerres, des alliances dispendieuses nous enleveront-elles le peu qui nous reste de biens & de repos ? Il fut un tems où l'Angleterre supportoit tranquillement tout le poids des impositions & des malheurs publics qu'entraîne la guerre; mais elle avoit alors des victoires à célébrer : elle voyoit des Rois ses tributaires, des Princes dans ses chaînes, & la terre retentissoit du bruit de sa valeur. Mais quelle consolation a-t-elle aujourd'hui que le fardeau est plus pesant, & qu'elle a moins de forces pour le soutenir. Les défaites & les pertes continuelles ont succédé aux victoires & aux conquêtes. Chaque poste nous apprend un nouveau triomphe de l'Ennemi. Battus, manquant de tout, déchirés par des factions, environnés de corruption, endettés de 80 millions sterling, dont

faire acheter des grains, pour s'en servir lorsque la défense seroit levée. C'est à quoi on devoit remédier en leur défendant d'achetter du bled.

„ à peine on peut payer l'intérêt, accablés de taxes insupportables, à quels affreux malheurs sommes-nous réservés, nous qui étions autrefois le plus heureux peuple de l'Europe ? Pendant que nous avons la liberté de nous plaindre, derniere consolation des malheureux, portons nos supplications jusqu'au Trône, implorons le Roi comme notre pere commun. Conjurons-le de nous traiter comme ses enfans & non en étrangers; qu'on nous batte avec des verges, & non avec des scorpions. Si l'oreille du Roi rejette nos prieres, couvrons-nous de sac & de cendres, jettons-nous aux pieds d'un Souverain plus puissant. Recourons à la miséricorde de Dieu, attirons-là sur nous par notre repentir & par notre conduite.



IV.

Reflexions d'un Anglois sur l'importance de Gibraltar pour l'Angleterre.

GIBRALTAR, quoiqu'ancienne, est une très-petite Ville : elle n'est devenue considérable pour le Commerce, que depuis qu'elle est aux Anglois. Les Marchands de cette Nation établis à Gibraltar ont de grands Magasins de toute sorte de Marchandises & de denrées de Barbarie, dont ils fournissent les Négocians de Londres à fort bon compte, & la fréquente communication qui se fait entre ces deux Places les met à portée d'en envoyer en différentes parties, au lieu qu'auparavant il falloit en faire des chargemens considérables.

Les Marchands de Gibraltar ont aussi commerce avec les Maroquins, par le moyen de leurs barques longues. De sorte que Gibraltar est le marché de la cire, du cuivre, des amandes, des drogues & autres productions de Barbarie.

Voici les raisons sur lesquelles nous nous fondons pour soutenir qu'on doit avoir grand soin de conserver Gibraltar,

Ce Port nous assure la conservation de notre passage & de notre commerce par le Détroit, ce qui oblige les Algériens & les Salletins à garder soigneusement la foi qu'ils doivent aux Traités qu'ils ont contractés avec nous;

Comme c'est l'unique passage que nous ayons dans la Mediterranée, nous devons le garder aussi précieusement qu'un homme garderoit le seul passage qui conduiroit à sa maison: sinon ceux qui seroient en possession de ce Port, pourroient avec deux ou trois vaisseaux de guerre en fermer l'entrée à qui ils voudroient. Le Commerce d'Italie & de Turquie, ainsi que celui que nous faisons en poisson, passeroit bien-tôt aux François, par rapport à la situation favorable de Marseille, qui est à portée de fournir promptement les Marchés de l'Orient, de sorte que nos Vaisseaux Marchands qui seroient obligés de prendre des convois, arriveroient trop tard, sans

compter que les frais d'assurance deviendroient excessifs.

En perdant Gibraltar, nous aurions peut-être encore de plus grands risques à courir. On a vû venir les Algériens jusques dans nos Ports. Si nous n'avions plus cette clef du Détroit, ils pourroient devenir des ennemis formidables pour nous. Ils attaqueroient à la fois toutes les branches de notre Commerce, comme ont fait les Armateurs de Saint Malo sous la Reine Anne, lorsqu'ils pouvoient ramener sans obstacle leurs prises chez eux.

Par la possession de cette Place, nous pouvons couper la communication maritime aux Nations avec lesquelles nous sommes depuis cinquante ans très souvent en guerre; ce qu'elles ne manqueroient pas de faire à notre préjudice, si à leur tour elles possédoient Gibraltar.

Ce Port nous a valu beaucoup d'emploi de frêt dans la Mediterranée, & nous le perdrions aussi-tôt. Les Hambourgeois & les Hollandois se servent souvent de nos Bâtimens, pour leur Commerce & le transport de leurs Mar-

chandises. Il ne faut pas pour nous d'autre preuve de l'importance de Gibraltar, que l'atteinte que notre possession a portée à la navigation Françoise. De plus la proximité de Cadix nous met encore, en cas de guerre, à portée de nuire beaucoup au Commerce des Espagnols dans les Indes Occidentales, ce qui est d'une très grande considération.

Tous ces motifs ont encore plus de force, depuis que nous n'avons plus Minorque; Gibraltar étant aujourd'hui notre unique ressource.

Si nous rendions cette Place, ne pourroit-on pas nous demander quel étoit donc le sujet de la longue guerre que nous avons soutenue sous le regne de la Reine Anne, & quel est le fruit des grandes victoires que nous avons remportées alors? D'ailleurs quel équivalent pourroit-on nous donner pour Gibraltar?

La France est la Nation contre laquelle nous devons être le plus en garde. Par quelle fatalité arrive-t-il, que l'Angleterre soit l'instrument de sa gloire? Olivier Cromwell lui a valu une

partie de ses progrès sur le Continent. Charles II a aidé à relever leur puissance Maritime, & la Reine Anne leur a rendu toute leur splendeur, par une paix igniominieuse accordée au moment où ils étoient réduits aux dernieres extrémités, & tandis qu'elle auroit pû leur imposer des conditions dont elle étoit entierement la maîtresse.

Nous devons encore considérer que nous sommes la seule Puissance Maritime qui puisse aujourd'hui s'opposer à la France & à l'Espagne, puisque les Etats Généraux & la Maison d'Autriche ont déclaré publiquement qu'ils resteroient neutres & n'entreroient pour rien dans nos querelles avec la France; à quoi l'on peut ajouter que les Espagnols donnant beaucoup plus de secours & d'assistance aux François qu'à nous, il y a tout lieu de croire que le traitement que nous en recevons en Amérique, a pour but de nous contraindre à rendre Gibraltar, raison de plus pour le garder.

Enfin on conviendra qu'une Place

conquise par nos Flottes & par nos Armées, & qui nous a été cédée par un Traité, fait partie des Domaines de la Nation Angloise, & suivant nos Loix elle ne peut être aliénée que par Acte du Parlement. Ainsi toute convention par laquelle on rendroit cette Place à l'ennemi, seroit un crime de haute trahison.



V.

Lettre à l'Auteur du London-Magazine.

Je suis, M. extremement touché de voir tant de nos vaisseaux pris & repris par les Corsaires François. Trois Pacquebots enlevés à la fois m'ont particulierement affecté, à cause de l'importance de l'objet. Je me suis occupé du remede quon pourroit y apporter. Il me semble qu'en postant à propos quelques bons voiliers, ce seroit le moyen de nuire à l'ennemi, & de protéger notre Commerce. Par exemple, si l'on plaçoit un vaisseau de 40 canons & un de 20, à la distance de 7 lieues l'un de l'autre, ces deux vaisseaux protégeroient 21 lieues de Mer, puisqu'ils défendroient chacun 7 lieues en avant, sans compter les 7 lieues comprises entre les deux navires. En continuant de placer de même des vaisseaux à cette distance, il

est clair que six vaisseaux suffiroient pour garder 63 lieues de Mer. Il faudroit à la vérité deux autres vaisseaux, l'un de 50 & l'autre de 60 canons, pour prêter main forte aux six autres, ce qui feroit en tout huit vaisseaux; au moyen desquels on seroit assuré que nos Bâtimens & nos Pacquebots allant en Portugal & en Espagne ne seroient pas inquiétés. A l'égard du Canal, on auroit deux vaisseaux de 20 canons chacun, & une chalouppe entre Saint Malo & le Havre de Grace; un de 20 canons avec deux chalouppes, entre le Havre de Grace & Calais, & un quatriéme aussi de 20 canons, entre Calais & Dunkerque. Comme à cause des marées, les Bâtimens ne peuvent entrer ni sortir des Ports de France que pendant deux heures, nos vaisseaux pourroient se retirer chaque nuit sur les côtes d'Angleterre. Si l'on avoit pris ce parti, notre Pacquebot d'Hellevoetsluys n'auroit pas été pris. De telles mesures établies & soutenues par une exécution ferme & hardie, intimideroient l'ennemi, & s'il lui arrivoit d'avoir des prises qu'il auroit faites plus loin, il auroit peine à

les ramener en France. Aussi-tôt que nos Vaisseaux auroient donné la chasse à quelques François, ils retourneroient à leur poste. Nous avons pour cela assez de vaisseaux : il ne dépend plus que des Chefs qui en ont la disposition, de les employer utilement contre l'ennemi.



ITALIE.

NOus voici dans le Jardin de Flore, & dans le Verger de Pomone. Suivons l'ordre de la Nature, commençons par montrer les Fleurs. Il nous en est venu de recentes, & qui sont bien de la Saison. Ce sont deux Sonnets Italiens sur la Victoire remportée en Boheme par les Troupes de Sa Majesté Impériale, le 18 Juin dernier. Le premier adressé à l'Impératrice Reine, est du célébre Abbé *Metastasio*, Poëte Impérial; l'autre est de M. l'Abbé *Frugoni*.

I.

Quel nouvel éclat, auguste Thérese, ton nom vient d'ajoûter à son éclat naturel! Les voilà donc, au gré de nos vœux, défaites & domptées ces orgueilleuses Phalanges? Le tourbillon impétueux de la Guerre menaçoit d'enlever les lauriers qui ceignent ta tête. Tu as mis en Dieu ta confiance, & Dieu s'est

déclaré pour toi: mais de quelle maniére? Le Soleil ne s'est point arrêté dans sa course; la Mer n'a point divisé ses flots; la protection de Dieu n'a couté aucun prodige à la Nature. L'intelligence, la fermeté, la valeur, tels ont été ses ministres; & en te donnant l'avantage de cet illustre évenement, il t'en a laissé tout l'honneur.

Per la compita Vittoria riportata in Boemia, il di 18 Giugno 1757.

All' Augustissima Imperatrice Regina.

SONETTO.

O qual, Teresa, al suo splendor natio
Nuovo accresce splendore oggi il tuo nome!
Ecco à secondal del commun desio,
L'orgogliose falangi oppresse, e dome.
Di guerra il nembo impetuoso e rio
Sveller parea gl' allori alle tue chiome:
Tu in Dio fidasti, augusta Donna, e Dio
In favor tuo si dichiarò ... ma come?

Il sol non s'arresto nel gran cimento;
Il Mar non si divise; il suo favore
Non costò alla natura alcun portento.
Il senno, la costanza, ed il valore
Fur suoi Ministri, e dell' illustre evento
Ti die il vantaggio, e ti lascio l'onore.

II.

LA NUIT sombre reposoit sur les tentes guerrieres du Monarque Prussien, quand l'Ombre du Conquérant Suédois, la grande ombre de Charles XII, lui apparut & lui dit: » Assemble tous » tes Bataillons, & rallume l'affreuse » soif des Combats. Tant que l'occa» sion te rira, ose tout: delà dépend » ton salut. Tu sçais à combien de vi» cissitudes, à combien d'alternatives » est sujette l'inconstante fortune des » armes. Fais revivre l'Alexandre du » Nord. Déja je vois la Victoire t'aprê» ter des palmes: je vois des regions » passer sous tes dures loix, des Royau» mes ensevelis sous leurs ruines. Pour» suis, porte partout la terreur, fais » couler le sang de toutes parts.... Soudain s'évanouit le héros: malheureux

exemple des Rois que trop d'audace a précipités, il n'osa parler de sa chute.

ALTRO.

LA Sueca ombra di Carlo, allor che bruna
Notte sedea sulle guerriere tende
Al Prusso appare, e disse: or tutte aduna
Le tue falangi, e sveglia l'ire orrende.
E fin che arride a te l'ora opportuna,
Usa l'ardire, onde il tuo scampo pende.
Dell' armi la volubile fortuna
Sai come puo mutar tempi e vicende.
Fà ch'io riviva in te: veggo vicine
Vittorie illustri; veggo le terre oppresse,
E regni involti nelle lor ruine.
Va, porta intorno omai terrore e scempio....
Sparue, ne dire osò com' ei cadesse,
De troppo audaci Rè misero esempio.



SAGGIO DI POESIE ſcelte Filoſofiche ed Eroiche, *&c.* » *Eſſai* ou *Choix de* » *Poeſies Philoſophiques & Heroiques* » *de différens Auteurs célébres dont* » *la plûpart vivent encore. A Florence 1753. in-8.*

L'OBJET du Compilateur, (comme il l'annonce dans ſa Préface), eſt de rappeller à ſon ancienne inſtitution la Poëſie qui ſemble avoir dégénéré de la nobleſſe de ſon origine, depuis qu'au lieu de ſervir, comme autrefois, à chanter les Louanges de Dieu, ou les Actions des Grands Hommes, on ne l'employe plus qu'à de fades Elégies. Le Poëte, dit-il d'après Cicéron, doit être Philoſophe, ſans quoi rarement il ſaiſira ce ſublime qui eſt l'ame de la Poëſie, & d'où elle tire toute ſa majeſté. Les morceaux que renferme cette Collection ſont tous dans le genre ſérieux, & roulent pour la plûpart ſur des ſujets de Phiſique, ou de Morale. Voici quelques Sonnets qui nous ont frappés.

I.

LE TONNERRE,

Suivant l'Opinion des Modernes.

CYNTHIE, ce ſouffre deſtructeur, ce trait céleſte qui met en poudre les plus vaſtes édifices, ne prend point ſa ſource dans les nues, qu'il paroît fendre à nos yeux: c'eſt de la terre où ſont formées ſes aîles, qu'il prend ſon vol & s'élance ſur nos têtes.

Comme un mélange de ſouffre, de bitume, de nitre & de ſels, enflammé par la compreſſion de l'air, éclate avec bruit, & s'élevant de plus en plus, abbat les tours & frappe les monts: ainſi la foudre aîlée qu'on entend au loin, enfantée par les vapeurs terreſtres, s'allume par la rarefaction de l'air orageux. Et puis qu'un Jupiter tonnant lance du haut du Ciel ſes carreaux, pour écraſer les coupables: vains ſonges du crédule vulgaire, jadis accrédités dans la Gréce.

I.

Il fulmine, ſecondo l'opinion moderna.

CINTIA, lo ſtruggitor ſulſureo ſtrale,
Che l'ampie moli in polve à terra ſtende,
Dalle ſquarciate nubi a noi non ſcende,
Ma ver l'alto dal ſuolo impenna l'ale.
Zolfo bituminoſo, e nitro, e ſale
Da i venti ſi comprime, indi s'accende,
E ſcopia in fuoco, e mentre in alto aſcende,
Rovinoſo le torri, e i monti aſſale.
Coſi l'alato fulmine ſonante
Dal terreſtre vapor quaggiù ſi crea,
Se l'aria nuvoloſa e men peſante.
Che poi dal Cielo a incenerir la rea
Empia gente lo vibri il Dio Tonante,
Son vani ſogni della plebe Achea.

II.

LES COULEURS,

Suivant le ſyſtême de Neuton.

ADMIRÉS, Cinthie, le Soleil, lorſque l'Aurore terminant ſa courte carriere,

lui cede la place. Quel vif éclat alors l'environne! La beauté de ſes rayons vous enchante.

Recevez les à travers un Priſme, qui rompant leur direction, les décompoſe & les réfléchiſſe ſur quelque objet oppoſé. Vous verrés ſéparément & diſtinctement la vraie couleur dont chacun eſt teint. Celui qui traverſe le verre, ſans ſe diviſer ni ſe rompre, eſt la blancheur qui ne ſe réfléchira point. Là s'étend le noir entiérement privé de lumiere. Cinthie ſourit alors & tournant vers moi ſes beaux yeux noirs qui m'enflamment: » Eſt-il bien vrai, dit-elle, » que tout ce qui eſt noir, ne ſoit » point éclairé du Soleil? «

II.

I Colori, ſecondo il ſyſtema Neutoniano.

SE quando gia dal ciel parti l'Aurora,
Cintia, rimiri il ſol, che adorno e cinto
Di viva luce il noſtro giorno indora,
Reſta il tuo guardo allor ſorpreſo e vinto.
Ma ſe un vetro angolare egli colora
Si rifrangano i raggi, e ognun diſtinto

Palesa nell' opposto oggetto allora
Il bel natio colore, ond' egli è tinto.
Non rifratto biancheggia il raggio, è intero,
Dove muor non riflesso, ivi si stende
Privo tutto di luce il color nero.
Sorride, e gl' occhi bruni, onde m' accende,
Cintia volgendo a me dice : è pur vero
Che nel nero colore il sol non splende?

III.

Sur la Planete de Mercure.

Leve les yeux, Tirsis, & avant que le Soleil se leve, considere l'étoile de Mercure, que son éloignement de cet astre permet aujourd'hui à l'œil mortel d'appercevoir, sans le secours du Telescope. Il arrive peu qu'elle nous soit si visible ; car elle est si souvent plongée dans les rayons du Soleil, que nous ne pouvons démêler, si elle sort de son orbe, ou si elle tourne seulement à l'entour. Au reste, si Mercure cede aux autres Planètes par l'éclat & par l'étendue, il les surpasse au moins en vitesse ; car sa proximité du Soleil, fait qu'il a bien plûtôt achevé le tour qu'il

décrit autour de cet Astre. Ainsi parloit Mopsus : mais quand Tirsis, lent à lever les yeux, voulut regarder, l'immersion étoit faite ; il ne vit plus rien.

III.

Alza, o Tirsi, le luci, è prià che sorga
Febo, la stella di Mercurio ammira,
Poich' avvien che si lunge oggi risorga
Dal sol, che nudo occhio mortal lo mira.
Raro succede ch' ei da noi se scorga,
Perche mentre si presso al sol si aggira
Fa, che il guardo dell' uom non ben s'accorga
Vinto da febo, ove quell' astro gira.
Se ad ogn' altro egli cede in luce e in mole,
E d'ogn' altro Pianeta ancor men tardo,
Che piu breve ha il suo giro intorno al sole.
Cosi Mopso dicea : m'a perche lento
Alzo Tirsi le ciglia, allor che il guardo
Stese, dal sol restò quell' Astro spento.

IV.

Sur la nécessité de ne point abandonner la Raison aux illusions des Sens.

Miserable guide de cinq Coursiers fougueux qui trainent ton char, par quels

quels chemins tortueux te laisses-tu emporter ? Ne sens-tu point que tu perds haleine ? Considere ces vallées profondes & semées d'abîmes, où ces effrenés courent te précipiter. Vois, si tu t'égares, la honte éternelle & le mal infini qui t'attendent.

Avant que dans ces sentiers obscurs tu perdes la vûe, & que ton aveuglement se consomme, ah ! prends un meilleur chemin, & fuis le péril. Envain au dernier pas de ta chute tu demanderas & force & conseil

IV.

Necessita di non abbandonnare la Ragione all' illusione de sensi.

O tu di cinque indomiti cavalli
Che l'uman carro strascinando vanno,
Misera Auriga, e per quai torti calli
Rapir ti lasci, e non ne senti affanno?
Pon mente all' ime dirupate valli,
In cui gli audaci a traboccare andranno,
E qual te ne verrà, se il cammin falli,
Vergogna eterna, ed infinito danno.

Deh! pria, che nel sentier bujo perduta
La vista tua se ne ritorni al ciglio,
Priva d'oggetto, e d'ogni luce muta,
Prendi strada miglior; fuggi il periglio,
Che al passo estremo della tua caduta
In van domanderai forza e consiglio.

V.

Sur la fin tragique des Grands Coupables.

Arrêté, César, ton fier Coursier, aux bornes qui te sont prescrites. Voici le fatal Rubicon qu'il t'es défendu de passer : lis sur ce marbre l'édit sacré de de tes Maîtres.

Quoi ! l'idée de Rome ennemie n'excite aucune horreur dans cette ame altiere ? Il a déja franchi le fleuve : l'image funeste de cet atroce forfait ne l'empêche point de poursuivre la route que son impiété s'est ouverte. Le téméraire traine après lui la fortune, & cours, entouré de Soldats, enchaîner la liberté de Rome.

Mais quel sujet de terreur pour l'ambition sacrilége ! Ce Conquérant qui a soumis l'Empire Romain, qui a sub-

jugué sa Patrie, frappé de la main de Brutus, va tomber aux pieds de Pompée.

V.

Fine miserabile dei malvaggi.

Al feroce destriero il corso arresta
Cesare, sul confine a te prescritto.
Del Rubicon l'onda vietata è questa:
Leggi, leggi in quel marmo il sacro editto.
Ma in quell' alma superba orror non desta
Roma nemica? Ecco gia sè tragitto,
E in van s'oppose al suo cammin funesta
L'imago dell' atroce empio delitto.
Temerario già stringe per la chioma
La sua fortuna, e corre d'armi cinto
A incatenar la liberta di Roma.
Ma degli empi a terror, costui gia vinto
L'alto Impero Latin, la Patria doma,
Cadde a piè di Pompeo, da Bruto estinto.

VI.

Les Ruines de Rome.

Je cherche les restes de l'orgueilleuse Rome : je rencontre à mes pieds un monceau de pierres. Aussitôt la pensée me vient de graver sur quelqu'un de

ces débris : » Ici fut Rome, mais ce » n'est pas celle que je vois.

Assise dans le Capitole, dont il n'existe plus que l'antique nom, la Majesté Romaine créoit & détronoit les Rois à son gré; mais de cet insolent pouvoir, on retrouve seulement quelques traces dans une tradition confuse.

Là s'élevoient d'immenses édifices dont les ruines couvrent la terre. Les Temples, les Théâtres, le Cirque, le *Forum*, ou ne sont plus, ou sont dégradés, ou tombent à nos yeux.

Rome, ta gloire est anéantie. Toutes tes merveilles, travaux de tant de siécles, n'ont pu résister aux coups du temps destructeur.

VI.

Rovine di Roma Antica.

Cercho gli avanzi del Romano orgoglio,
E in un mucchio di sassi il pie s'arresta.
Ah, che in fronte di un dessi incider voglio:
Roma qui fu, ma non gia Roma e questa.

Qui sedea la superba in campidoglio,
Ma sol l'antico nome intatto resta.
Qui creo i Regi, e gli sbalzo da soglio;
Ma sol fama confusa a noi l'attesta.
Stan le altere sue moli al suolo giacenti,
E i delubri, i Teatri, il Circo, il Foro
O non sono, o son guasti, o son cadenti.
Spari, Roma, il tuo fasto e il tuo decoro;
Ne resser contro il Tempo i tuoi portenti,
Benche di tanti secoli lavoro.

VII.

La Mort d'Annibal.

Lorsqu'Annibal tira de son doigt la bague dépositaire du Poison qui lui assuroit l'honneur de sa mort, il rappella sur son visage & toute la fermeté de son ame, & toute la haine qu'il avoit vouée aux Romains.

Cannes & Trebie se représentent à sa pensée : il se retrace la vive horreur dont, à son approche de Rome, fut frappé le Mont Tarpeien. Il est trop satisfait de mourir, pour se plaindre ni des Dieux, ni du changement de sa destinée. Occupé seulement de la gran-

de idée qu'auront de lui les âges futurs, & déja son front généreux se couvrant des paleurs de la mort : enfin, dit-il, il faut délivrer le Tibre de ses inquiétudes. Tant que respiroit Annibal, sa fatale ennemie, Carthage, n'étoit pas entiérement vaincue.

VII.

Morte di Annibale.

Liberimus ingenti curâ Romanos.

Quando la Gemma al dito Annibal tolse,
Che di sua morte a lui serbo l'onore,
Tutte sul volto le virtu del core,
E le giurate a Roma ire raccolse.
E Trebbia e Canne in suo pensier rauvolse;
Lunga al Tarpeo memoria alta d'orrore;
Ne delli Dei, qual chi contento muore,
Ne del cangiato suo destin si dolse.
Ma fermo e fisso nella grande imago
Che di lui viva l'eta tutte avranno,
D'un generoso pallor tinto e bianco,
Il Tebro ormai togliam, disse, d'affanno.
Finche Annibal vivea, tutta non anco
Era ben vinta la fatal Cartago.

I I.

Memoire per servire alla vita del Senator Pier Vettori; &c. » Mémoires » pour servir à la vie du Senateur » Pierre Victorius, tirés de ses pro- » pres Ouvrages, par le Docteur *An-* » *ge-Marie Bandini.* A Livourne 1756. chez Sartini, in-4°. de 64 pages, sans la Préface & l'Epitre Dédicatoire à M. le Comte de Stainville, Ambassadeur de France à Rome.

EXTRAIT.

PIERRE VICTORIUS (c'est ainsi qu'il est appellé parmi les Sçavants) naquit à Florence le 3 Juillet 1499, d'Elizabeth fille de Pierre Giacomini, & de Jacques Vettori. Sa famille du côté de son pere étoit déja considérée, dans les plus anciens tems de la République, comme une des plus nobles & des plus illustres, étant par alliance au même degré que celle des *Cappo-*

ni. Du côté de sa mere il descendoit des *Giacomini Tebalducci*, famille ancienne & très-noble provenant des *Malespini.*

Il perdit son pere en 1506, étant encore dans la premiere enfance. Resté sous la direction de sa mere, elle lui donna l'éducation qui convenoit à sa naissance, & sa jeunesse fut utilement employée à tous les exercices du corps & de l'esprit. Le jeune Victorius ne tarda pas à donner des preuves de son génie, & des grandes qualités dont la nature l'avoit doué, qualités qui ne firent qu'augmenter chez lui avec l'âge.

Sorti de la premiere enfance, il s'appliqua aux Mathématiques sous la direction d'un Carme célébre, alors nommé *Julien.* Il s'adonna ensuite à l'Astrologie & à la Théorie de la Phisique, dans laquelle il fit autant de progrès que le permettoit l'ignorance de son siécle.

Son goût le détermina à l'éloquence, dont ses heureuses dispositions annonçoient depuis long-tems qu'il seroit le restaurateur. Persuadé que le

vrai sçavoir & en général toutes les belles connoissances, ne pouvoient se puiser ailleurs que dans les riches sources que nous ont laissées les Anciens, il se livra tout entier à la lecture de leurs livres. Il eut d'autant plus de peine à se rendre les langues Grecque & Latine bien familiaires, qu'on manquoit alors de maîtres à Florence. Georges Riesci, à qui Victorius & quelques-uns de ses compagnons d'étude s'adresserent un jour pour se faire expliquer les Comédies d'Aristofane, ne put jamais les aider à en faire la construction: toute sa science se bornoit à leur dire, tel nom est à tel cas, tel mot dérive de telle racine, & signifie telle chose.

Personne d'ailleurs n'étoit disposé à lui donner des leçons, tant la facilité incroyable avec laquelle il apprenoit, faisoit redouter aux plus habiles d'être bientôt arrêtés par quelque difficulté qu'ils ne pouroient lui résoudre.

Cependant, malgré tous ces obstacles, il parvint à bien apprendre ces deux Langues, aidé en partie par *Adria-*

ni & par quelques autres Lettrés du tems. Celui dont il tira le plus de secours pour le Grec, fut *André Dazzi*, qui cinq ans après eut dans Florence une Chaire de Professeur public. Enfin les Conférences qu'il avoit tous les jours avec ses compagnons d'études, acheverent de lui donner l'intelligence parfaite des deux langues.

Avec ce fonds de litterature, Victorius vint à Pise en 1514 achever la carriere de ses études, & apprendre le Droit; mais une violente maladie, causée vraisemblablement par la malignité de l'air qui regnoit alors dans cette Ville, l'obligea de l'abandonner jusqu'à l'année suivante, qu'une seconde épreuve aussi malheureuse que la premiere fit dire aux Médecins, que sa complexion n'étoit point du tout propre à l'étude. Il retourna donc à Florence, où dès qu'il fut rétabli, sa mere lui proposa de se marier, quoiqu'il n'eût encore que 18 ans. L'usage alors étoit de marier les jeunes gens, dès qu'ils atteignoient cet âge où la force & la beauté sont dans leur premiere vigueur. Ceux qui passoient

25 ans sans avoir pris de femmes, étoient exclus des prérogatives accordées aux gens mariés par une Loy observée depuis long-tems à Rome, dont Cassiodore fait mention : usage louable qui empêchoit le dépérissement où l'on voit tomber aujourd'hui les meilleres familles. Victorius choisit pour femme *Madeleine de Medicis*, fille de Bernard de Médicis, homme d'un grand crédit dans la République, & versé dans les Belles-Lettres, qui avoit épousé une femme de l'illustre famille de Gondi. Il vêcut cinquante ans avec elle dans la plus parfaite union, & cultivant toujours les Lettres. De plusieurs enfans qu'il en eut, il ne lui resta qu'un fils nommé *Jacques* qui épousa une fille de la famille des Beni, & une fille appellée *Constance* qu'il maria à Dominique Bonsi, homme de grande considération, & célébre Jurisconsulte qui professoit le droit à Florence avec un grand succès.

Il n'avoit pas encore 24 ans, lorsqu'il accompagna en Espagne Paul Victorius son parent, alors Amiral du Pape, dans le dessein de voir &

d'étudier les mœurs & l'esprit de cette Cour ; mais étant tombé malade à Barcelone, il fut obligé de s'arrêter dans cette Ville, où il reçut de grands honneurs de la part des Flamans qui s'y étoient rendus pour accompagner le Pape Adrien en Italie. Il employa le tems qu'il y séjourna, à faire dans tous les environs, jusques à l'Ebre, la recherche des Inscriptions antiques que le tems avoit respectées.

Au mois de Novembre 1523, lorsque le Cardinal Jules de Médicis fut créé Pape sous le nom de Clément VII, François Victorius parent de notre Auteur, qui étoit un des onze députés de la Ville de Florence, vers le nouveau Pontife, proposa le voyage de Rome à Victorius. Celui-ci saisit avec ardeur cette occasion de voir une Ville où il esperoit de trouver tant de monumens de cette Antiquité qui lui étoit si chere.

La révolution arrivée en 1527 à Florence, d'où les Médicis furent chassés, interrompit le cours de ses travaux littéraires. Il étoit alors âgé de 30 ans, & il fut envoyé par le Tribunal des dix Commissaires établis pour la

guerre en Lombardie au camp des Alliés, pour leur donner avis des démarches des revoltés, & engager Trivulce qui commandoit l'armée Venitienne, à marcher contre l'Empereur, ce qui n'eut pourtant pas d'exécution: Parmi les lettres dont on le chargea, le Magistrat, pour lui marquer sa confiance, en joignit une qui renfermoit son blanc seing.

Deux ans après, dès qu'il eut l'âge compétent, il fut élu parmi les seize Gonfaloniers, dont la compagnie tient un rang distingué parmi les premiers emplois de la Ville. Ce fut alors que plus hardi lui seul que tant de Barbons, dont l'autorité étoit d'un si grand poids, il eut le courage de deffendre publiquement au péril de sa vie Nicolas Capponi que l'on accusoit d'être d'intelligence avec les ennemis, & qu'il le fit renvoyer absous.

La paix venoit d'être signée à Barcelone entre le Pape & l'Empereur qui promettoit de donner Margueritte, sa fille naturelle, à Alexandre fils du Duc Laurent de Médicis, & de les rétablir à Florence, ainsi que le

Cardinal Hyppolite, dans l'état où ils y étoient avant les troubles. A cette nouvelle toute la jeune Noblesse de Florence, demanda à la République des armes pour deffendre la Ville. Victorius fut comme les autres en faction pendant le Siége, & fut choisi pour un des quatre Orateurs chargés d'animer, par des harangues publiques, la Milice Florentine à vanger la liberté chancelante, ce qu'il fit dans l'Eglise de Ste Marie la Neuve.

En 1530 la Paix s'étant faite, & Alexandre ayant été à la fin reconnu par la République, Victorius se retira à la campagne, pour fuir les troubles d'un Etat naissant. Là il étudia la Dialectique, la Philosophie morale, & la Théologie qu'il apprit en deux ans. Il s'appliquoit en même-tems à cultiver son patrimoine que la guerre avoit ravagé.

L'agriculture devint pour lui l'objet d'une nouvelle étude : il en puisa les principes dans les bons Ecrivains de l'ancienne Rome, & il apprit à connoître les plantes. C'est dans ce tems qu'il composa son excellent li-

vre sur la culture des Oliviers, dont nous parlerons.

Peu de tems après, il forma le projet de rétablir dans leur pureté tous les Ouvrages d'Aristote & de Cicéron fort altérés jusqu'alors par les Imprimeurs. Enfin la Conjuration de Laurent de Médicis, qui sous prétexte de vanger Florence des tyrannies du Duc Alexandre, lui fit subir une mort cruelle, & les malheurs dont sa Patrie, loin de recouvrer son ancienne liberté, devenoit de plus en plus la proye, lui firent prendre la résolution de s'établir à Rome, pour éviter des maux dont un partie seroit retombée sur lui, à cause de la part qu'il prenoit aux affaires. Il s'y transporta vers l'Automne de l'an 1537, pour communiquer son dessein à *Ardinghello Cervini*, & à d'autres amis, qui l'ayant approuvé, ne le laisserent retourner à Florence au mois de Janvier suivant, que pour mettre ordre à ses affaires.

Son travail sur les Œuvres de Cicéron étant achevé, les Juntes (*Giunti*), célébres Imprimeurs de Venise, trouverent le moyen de se procurer

son Manuscrit, que par modestie il refusoit de donner. Cette fameuse édition parut au jour, dédiée à un de ses concitoyens nommé Ardinghelli, malgré les instances d'un des parens de notre Auteur qui vouloit que par des vues d'intérêt, il en fit hommage au Roi François I. L'Europe sçavante reçut avec admiration cet Ouvrage, où notre Auteur par ses corrections & par ses notes rendoit au Pere de l'éloquence Latine son ancienne pureté. Il ne toucha point aux Oraisons déja corrigées par Naugere. Ce premier succès l'encouragea à reprendre le même Ouvrage avec encore plus d'exactitude, & à y joindre de nouvelles notes pour l'intelligence des endroits obscurs, principalement de ceux dont le texte n'avoit essuyé aucune variation. Il commença par les Epitres familieres, parce que Paul Manuce, piqué de ce qu'avoit dit de lui notre Auteur dans quelques-unes de ses notes, l'avoit extrêmement maltraité dans son édition des mêmes Œuvres.

La réputation de Victorius s'étendit tellement, que le Duc Cosme, qui

cherchoit par tout d'habiles gens auxquels il pût confier l'éducation de la jeunesse de Florence, lui fit offrir une Chaire publique dans cette Ville, avec trois cens écus d'appointement. Il accepta l'emploi, & donna d'abord des leçons publiques de Grec & de Latin: dans la suite il en donna aussi de morale. Il débuta dans ses leçons Latines par les Tusculanes de Ciceron, & pour le Grec par la derniere Tragédie de Sophocle, & il eut un concours prodigieux d'Auditeurs. Le nombre de Sçavans qu'il a formés, prouve assez l'étendue de son érudition & la bonté de la méthode dont il se servoit. Jean de la Casa lui en rend un témoignage public dans une lettre où il lui dit, qu'il a fait lui seul plus de Sçavans, que tout le reste de l'Italie ensemble.

Les plus célébres de ses disciples furent Benoît Varchi, Barthelemi Barbadore, François Serdonati, Annibal Ruccellai, Leonard Salviati, Phil. Ridolfi, M. Antoine Flaminius, Marie Maffei, Guichardin, J. Bapt. Strozzi, J. Caselius, F. Campana, & enfin le

Cardinal Alexandre Farnése & le Duc d'Urbin, qui le suivirent exactement pendant tout le tems de leur sejour à Florence.

On raconte du premier, qu'à son départ, ayant envoyé à Victorius un bassin d'argent plein de florins d'or, ce Sçavant le refusa, & que le Gentilhomme porteur du présent ayant eu ordre de le lui faire accepter à quelque prix que ce fût, Victorius prit le bassin, mais fit rendre les florins au Cardinal. Le Duc d'Urbin lui fit présent d'un collier d'or & d'un tableau, dans lequel il avoit fait représenter par une habile main les principales actions de Victorius.

Il corrigea à la sollicitation de Cervini, Cardinal de Ste. Croix, l'ouvrage de Varron sur l'Agriculture, d'après un ancien Manuscrit. Le Cardinal voyant avec quel succès il s'en étoit tiré, lui proposa d'en faire autant sur les Œuvres de Caton, & Jean de la Casa, que le Pape Paul III envoya en qualité de Légat Apostolique à Florence en 1540, lui fit les mêmes instances. L'envie de les obliger lui fit entreprendre ce tra-

vail, & il retoucha même son Varron auquel il joignit de nouvelles notes.

En 1542, il fut nommé d'une voix unanime Consul de l'Académie de Florence; mais comme les honneurs lui étoient à charge, il se démit de cet emploi en faveur de Bernard Segui. Il fit paroître en 1548 ses Commentaires sur la Rhétorique d'Aristote, qu'il avoit enseignée pendant les années 1540 & 1541. Peu sensible à la proposition que lui fit faire un riche Prélat, de lui donner deux mille écus, s'il vouloit lui dédier cet Ouvrage, il le publia sous les auspices du Duc Cosme, en reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçus.

Victorius tira de l'obscurité l'*Electre d'Euripide*, si inconnue jusques alors, que plusieurs gens de Lettres ne voulurent pas croire qu'elle fût de cet Auteur, & soutinrent qu'elle étoit de Victorius même. C'est de lui l'élégante Inscription qu'on lit sur le frontispice de la loge du Marché neuf, construit par les ordres de Cosme de Médicis sur les desseins du Tasse (Bernard),

pere du célébre Poete (1).

La même année Victorius fit paroître sous la protection de ce Prince les quatre livres de Porphire, contenant son Traité sur l'abstinence de la chair des animaux, & ses Controverses sur la Divinité d'après la doctrine de Platon. Ces quatre livres qui, aux superstions près, plaisent par l'élégante variété qui y regne, & les fréquentes citations d'anciens Auteurs qui ne sont guéres connus que par-là, étoient accompagnés des Dissertations de Michel d'Ephese, un des derniers Commentateurs d'Aristote.

En 1550, le Cardinal del Monte ayant été élu Pape, sous le nom de Jules III, Victorius qui lui étoit attaché, lui écrivit une lettre de félicitation qu'on a conservée. Il perdit la même

(1) les Amateurs de ce genre liront peut-être avec plaisir cette Inscription qui fut choisie parmi dix que le même Victorius avoit faites. *Cosmus Medicis, Florent. Dux II publicæ magnificentiæ & salubritatis ergo, Porticum transversæ columnarum ordine undique permeabilem, adversus omnem cœli contumeliam, negotiantibus in foro civibus suis extruxit. M. D. XLVIII.*

année M. Ant. Flaminius, son intime ami. Peu de tems après, il fut envoyé par Cosme de Médicis au nouveau Pape, avec cinq autres des plus illustres Citoyens de Florence, pour féliciter ce Pontife sur son exaltation. Le discours qu'il prononça charma tous ceux qui ne le connoissant que de réputation, désiroient depuis long-tems de le voir & de l'entendre. Le Pape non-seulement lui fit les mêmes honneurs qu'aux autres Députés qu'il créa tous Chevaliers, il lui donna encore par distinction le titre de Comte, lui fit présent d'un riche collier d'or, & lui promit encore plus, ce qui fit penser à bien des gens qu'il parviendroit un jour au Cardinalat. Il revint vers l'automne à Florence, comblé d'honneurs, mais fort incommodé de la chaleur qu'il avoit essuyée pendant le voyage, ce qui l'obligea de s'aller rétablir à sa maison de campagne. Là, dès que ses forces furent revenues, il publia les Ouvrages Grecs de Clément d'Alexandrie.

Après avoir expliqué à ses disciples les livres d'Aristote de la vie & des

Mœurs, il fit imprimer pour eux le Dialogue de Platon sur l'Amitié, & ensuite la Vie de Socrate par Xenophon, écrivain excellent dont on a dit que si les Muses eussent parlé le langage d'Athenes, elles auroient emprunté ses expressions. L'année suivante il publia la Politique d'Aristote, qu'il dédia à son ami Jean de la Casa, qui lui en avoit facilité la correction en lui procurant les meilleurs Manuscrits.

Le Cardinal Alexandre Farnese étant venu demeurer à Florence, voulut que Victorius lui fît connoître à fond la Littérature Grecque, & lui proposa d'abord de lire le Traité d'Elocution de Demetrius de Phalere. Victorius fit imprimer ce Traité, avec ses corrections, & le dédia à ce Cardinal. Ce fut encore sous son nom qu'il en fit paroître en 1562 une seconde édition avec une traduction Latine à côté & de très-amples notes, où il réfute l'opinion de ceux qui attribuoient cet Ouvrage au Disciple de Théophraste qui étoit aussi de Phalere.

Il eut part à la publication des Pan-

dectes qui couta dix ans de travail à Lelio Torelli, auditeur de Cosme de Médicis, & qui fut faite sur un Manuscrit précieux (1) trouvé dans la Bibliotheque du grand Duc: il en traduisit tout le Grec en Latin. Ce sont ces mêmes Pandectes qui, avant que les Florentins se fussent rendus maîtres de Pise, portoient le nom de cette Ville, & qui ont depuis été nommées *Pandectes Florentines.* Cette même année parurent aussi les 25 livres qui composoient le Recueil des leçons données par Victorius : Ouvrage plein d'érudition, fait dans le goût des Nuits Attiques d'Aulugele, & dédié au Cardinal Farnése.

Enfin, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Historiens, Jurisconsultes, presque tous les anciens Auteurs lui sont redevables de quelques corrections, ou du moins de beaucoup d'éclaircissemens. Quelques passages même des Loix qu'il a éclaircis, prouvent l'ex-

(1) Ce Manuscrit est tout en lettres unciales, & on a cru que c'étoit l'Original même envoyé en Italie par Justinien.

cellence de sa critique & sa grande sagacité. Aussi Cujas & Agostini n'ont-ils fait que marcher sur ses traces. Le premier étoit en commerce de littérature avec lui; le second a puisé ses lumieres dans les divers écrits de notre Auteur, & principalement dans son livre d'Observations, qui sont inconnues aujourd'hui à la plûpart des Jurisconsultes, & que très-peu d'ailleurs seroient peut être en état de lire & d'entendre (1).

Au mois d'Octobre de l'année 1553, le Duc Cosme le nomma membre du Senat, & accompagna cet honneur de témoignages extraordinaires d'estime & d'amitié. Car non-seulement il fut préféré à ceux de ses parens beaucoup plus âgés, mais il fut à la fois créé Senateur, & admis au Conseil Souverain. Le Duc lui accorda de plus, pour sa commodité, la liberté d'enseigner chez lui, sans être obligé de se transporter aux Ecoles publiques.

(1) C'est l'Historien de Victorius qui s'exprime ainsi, & qui n'a sans doute en vûe que les Jurisconsultes de son pays.

L'année

L'année suivante le St. Siége étant venu à vaquer par la mort de Jules III, Victorius se disposa à accompagner à Rome le Cardinal Marcel Cervini qui avoit pour lui l'amitié d'un frere. Les espérances que ce Cardinal avoit ayant été effectuées, il alla sur le champ se jetter à ses pieds, & en fut reçu avec toute la bonté & la tendresse imaginables. Les premiers emplois près du nouveau Pape sembloient destinés à Victorius, lorsque ce Pontife mourut vingt deux jours après son exaltation, âgé de 66 ans.

Victorius reçut ce coup avec toute la fermeté d'un vrai Philosophe, & retourna dans sa Patrie, sans faire éclater son chagrin. Les habitans de Bologne, croyant l'occasion favorable, lui députerent à son retour de Rome à Florence un homme de rang, chargé de lui offrir des conditions très-avantageuses pour l'attirer chez eux. Enfin le Senat de Venise, & plusieurs Souverains le firent solliciter avec les plus vives instances : toutes leurs offres furent inutiles, l'amour de la Patrie l'emporta sur toute sorte d'in-

térêt. Il fit un pareil refus aux invitations du Pape Paul III, lorsqu'il passa par la Vallée de Pise en 1540, pour aller à Lucques s'aboucher avec l'Empereur Charles-Quint.

Henri Etienne, fils de Robert, célébre Imprimeur de Paris, eut l'avantage de voir à Florence & de converser familièrement avec Victorius : celui-ci lui fit présent des sept Tragédies d'Eschile purgées de toutes les fautes qui en alteroient le texte.

L'ambition ayant inspiré au Duc Cosme de Médicis le desir d'étendre sa domination, Victorius qui sentoit combien le tumulte des armes & les mouvemens que la guerre cause dans un Etat, sont contraires au progrès des Lettres, voyant la guerre de Sienne allumée, prévit les maux qui menaçoient sa Patrie, & craignit pour son repos : plusieurs lettres à ses amis roulent sur ce sujet. Cependant toujours occupé de l'aggrandissement de la République des Lettres, il donna dans ce tems la Poetique d'Aristote, & la dédia à son Souverain, auquel il insinue avec adresse, combien il est glorieux à un Prince de

protéger les Lettres & de favoriser leurs progrès.

En 1561, Cosme victorieux de ses ennemis, suivant l'exemple de Romulus, pensa qu'il étoit de sa politique d'insinuer le goût des honneurs à ses sujets, tant pour s'affermir par-là sur le Thrône, que pour accroître ses revenus. Il institua donc à Pise l'ordre des Chevaliers de St. Etienne dont il voulu être le Grand-Maître, ainsi que ses successeurs, à perpétuité. La paix dont Florence jouissoit alors, fut bientôt troublée par des disputes de préséance entre cette Ville & celle de Ferrare. Victorius à cette occasion écrivit en faveur de sa Patrie. La cause ayant été portée au Tribunal de l'Empereur, ce Sçavant donna au Député du grand Duc de Toscane des lettres de récommandation pour *Craton*, premier Médecin de l'Empereur, & elles contribuerent beaucoup au succès de l'affaire.

Il arriva quelque tems après un étrange accident à Pise, où étoit la Cour de Toscane, pour y passer l'hyver, parce que l'air de Florence est

pernicieux dans cette saison. Au mois de Janvier 1562, le Cardinal Jean de Médicis, second fils du Duc, ayant eu dispute à la chasse avec Garsias son frere, celui-ci lui donna dans la cuisse un coup d'épée, dont il mourut peu de jours après à Livourne. Garsias, contre lequel cette action avoit extrêmement irrité son pere, suivant le conseil de la Duchesse sa mere qui l'aimoit tendrement, alla se jetter aux pieds du Duc pour lui demander pardon. Le Duc ne lui répondit, qu'en lui plongeant son épée dans le corps. La Duchesse témoin de cette affreuse scene, se mit sur le champ au lit, & bientôt mourut de douleur. La mere & les deux fils furent transportés à Florence, où on leur fit tous les honneurs funébres dûs à leur rang, & ce fut Victorius qui prononça le Panégirique du Cardinal dans l'Eglise Ducale de St. Laurent (1).

(1) Dans les voyages de *Keysler*, on trouve une Anecdote curieuse sur ce tragique évenement. Voici comme est raconté le fait. Un jour que Jean & Garsias de Médicis étoient à la chasse, il survint entre eux une

Après la mort de Jean de la Casa,

querelle. Garsias qui gardoit depuis longtems un ressentiment contre son frere, saisit cette occasion de se vanger & le poignarda. Après ce meurtre, Garsias rejoignit les autres Chasseurs, sans faire paroître qu'il lui fût rien arrivé d'extraordinaire. Le cheval du Cardinal Jean revint sans son Maître, & ce fut en suivant ses traces, qu'on trouva le corps de ce Prince. Lorsque le Grand Duc fut informé de cet événement, il recommanda le plus profond secret sur les circonstances du fait, & il fit répandre le bruit que son fils étoit mort subitement d'Apoplexie. Mais la dépravation & l'humeur féroce de Garsias lui ayant fait soupçonner la vérité, il fit porter le corps de Jean de Médicis dans son appartement, manda Garsias, & lui reprocha le meurtre de son frere. Garsias s'en défendit d'abord avec beaucoup de fermeté. On fit alors approcher le corps qui, dit-on, saigna de nouveau en présence du meurtrier. Celui-ci se jetta aux pieds de son pere, & confessa son fratricide. Cosme dit aussi-tôt à Garsias de se préparer à la mort, & de se recommander à Dieu. Il ajouta que, puisqu'il s'étoit rendu indigne de la vie, il devoit se trouver heureux de s'en voir priver par les mains de celui de qui il l'avoit reçue. A ces mots il prit le même poignard dont s'étoit servi Garsias pour assassiner son frere, & le plongea dans le cœur de son coupable fils qui tomba mort sur le corps de son frere. Garsias n'étoit âgé que de 15 ans. Il y eut peu de témoins

son compatriote & son ami, il ramassa tous ses Ouvrages, & présida à l'impression qui s'en fit à Florence. Il donna encore au Public dans le même tems le texte corrigé de la Poetique d'Aristote, avec la traduction en Latin, & les Comédies de Térence, avec les remarques de Gabriel Faerno son ami, qui l'étoit aussi de St. Charles Borromée, à qui par cette raison il dédia cet Ouvrage. La même année ce St. Cardinal fut envoyé à Florence, par le Pape Pie IV. son oncle, pour assis-

de cette tragique scene. On répandit à Florence, que le Cardinal étoit mort d'une maladie contagieuse qui regnoit alors dans cette Ville. Pour mieux tromper le Public, on inhuma les deux Princes avec beaucoup de pompe, & on prononça l'Oraison funebre de Garsias. La Duchesse Eleonor, mere de ces deux Princes, femme d'un grand mérite, fut frappée si sensiblement de toutes ces horreurs, qu'elle ne survécut que très-peu de jours à ses deux fils. [Grand & beau sujet de Tragédie, qui n'en céde point à celui de la Thébaide, mais que notre gout revenu au ton fade & doucereux de Quinault ne pourroit apparament plus supporter; comme un Palais tendre & délicat, accoutumé à tout manger au sucre & à la crême, ne peut rien souffrir de fort].

ter au mariage qui devoit s'y célébrer entre Jeanne d'Autriche fille de l'Empereur Ferdinand, & François de Médicis. Victorius à cette occasion fit le Panégirique de la Princesse, & l'adressa au Prince son époux.

Il composa en 1566 un Discours touchant la guerre qu'on alloit entreprendre contre les Turcs: il le remit à Guillaume Sirlet, Cardinal de la promotion de Pie IV, son ami particulier, pour le montrer à sa Sainteté, qui pour lors étoit Pie V, dont le zéle vouloit faire revivre les Croisades.

L'année suivante Victorius perdit son épouse, femme vertueuse & d'un rare mérite: il la pleura sincérement, ainsi qu'il paroît par une longue lettre qu'il écrivit à Caselius.

Il ne restoit plus à Victorius, qui avoit écrit sur tant de matiéres, que de donner quelque chose sur l'Astronomie. C'est ce qu'il fit en publiant l'Ouvrage d'Hipparque de Bithinie, les Commentaires d'Achille Tatius sur les Phénomenes d'Aratus qu'il expliquoit alors à ses écoliers, & un fragment de Theon d'Alexandrie. Cet Ouvrage

fut encore dédié à Cosme de Médicis, ainsi que son Traité de la Culture des Oliviers. Ce dernier livre renferme les meilleurs préceptes d'Agriculture, exprimés dans le meilleur Toscan, & puisés principalement chez les Anciens, dont il vouloit faire revivre quelques bons usages. Il fut généralement estimé: le fameux Historien Zurita le pria de le lui envoyer, & il valut à l'Auteur une fort jolie épigramme de la part du Cardinal Barberin, depuis Pape sous le nom d'Urbain VIII.

Il tomba entre les mains de Victorius un texte correct des Epitres de Ciceron à Atticus, qu'on prétendoit écrit de la main de Petrarque: il s'en servit pour corriger une infinité de fautes répandues alors dans toutes les éditions de ces lettres, & surtout les passages Grecs qui étoient fort défigurés. Ses amis l'ayant ensuite engagé à donner une édition complette de toutes les Œuvres de Ciceron, il se livra à ce grand travail; mais l'auteur de sa vie ignore s'il vint à bout de l'achever.

Le Décaméron de Bocace ayant été

défendu, Victorius à la sollicitation du Grand Duc, fit réimprimer cet Ouvrage; ce qui fit qu'en 1571 le Pape envoya de Rome quelques Sçavans, pour y faire les corrections nécessaires. Ce Livre reparut donc en 1573 avec des changemens, dont la Cour de Rome n'ayant pas encore été satisfaite, on craignit de nouvelles censures; mais Victorius s'y opposa, en priant le Cardinal Sirlet d'employer son crédit, pour qu'on ne touchât plus à un Livre, qui contenoit la fleur de la langue Toscane, & qui en étoit comme le soutien.

Cosme de Médicis étant mort après un regne de 38 ans, Victorius en bon Citoyen ne manqua pas de composer en l'honneur de son Souverain un Panégirique qu'il prononça dans l'Eglise de St. Laurent. Il en fit autant dans la même Eglise pour l'Empereur Maximilien II, & ce dernier fut trouvé si beau, que Rodolphe, fils & successeur de Maximilien, envioit, disoit-il, à son pere l'avantage d'être célébré si éloquemment, même après sa mort (1).

(1) *Si post fata venit gloria, non propero:* disoit Martial. Mais les beaux esprits sont un peu *couards*.

Vers ce tems on répandit le bruit que Victorius étoit mort; c'est du moins ce qui paroît par une lettre dans laquelle le Sçavant *Blosius*, depuis Bibliotéquaire de l'Empereur, lui fait des excuses, d'avoir à son insçu fait graver & publié son portrait, fondé sur le faux bruit de sa mort. Cependant cette même année il donna une édition de Salluste revû sur un texte correct trouvé dans la Bibliothéque de St. Laurent, avec son fameux Commentaire sur les huit livres d'Aristote, touchant la meilleure forme de Gouvernement, qu'il dédia à François I Grand Duc de Toscane. Victorius mit dans cet Ouvrage tout ce qu'une longue expérience, fruit des grands emplois qu'il avoit exercés à Florence, & les malheurs de sa Patrie, lui avoient appris de Philosophie pratique.

En 1577, le Pape Grégoire XIII ayant projetté de fonder à Rome une Ecole publique pour la Langue Grecque, & d'établir en même tems une Imprimerie pour mettre au jour les plus excellens Auteurs Grecs & Latins, ensevelis en quelque sorte dans la Biblio-

theque du Vatican, Victorius ne put retenir sa joie, & il écrivit au Pontife, pour le féliciter d'un dessein si louable. Le Pape connoissoit tellement son mérite, qu'il l'invita plusieurs fois de la maniere la plus obligeante & la plus flateuse de se rendre à Rome. Le Duc de Sora, Général de la Sainte Eglise, pendant tout le séjour qu'il fit à Florence, lorsqu'il y vint tenir sur les Fonds deBaptême le Prince Philippe, fils du Grand Duc, n'eut d'autre compagnie que celle de notre Auteur.

Victorius l'année d'après sollicita vivement le Cardinal Sirlet, pour obtenir aux deux petits fils du fameux Machiavel, la permission de faire imprimer les Œuvres de leur Ayeul, purgées de tout ce qui pouvoit déplaire à la Cour de Rome. Son repos dans ce même tems fut troublé par des disgraces domestiques. Il avoit envoyé à Rome *François Victorius*, son petit-fils, habile Jurisconsulte, pour faire finir un Procès qui duroit depuis longtems. La mort lui en ravit un autre âgé de ving-sept ans, auquel il étoit d'autant plus attaché, qu'il l'avoit élévé lui-

même, pour le mettre en état de paroître à la Cour de Rome, & que ce jeune homme par un bon naturel & par de grandes dispositions avoit rempli ses espérances. Il avoit encore une petite fille qui eut le malheur d'épouser un homme imbécille & violent, parce qu'il s'en étoit rapporté pour ce mariage à un de ses amis, & il travailloit à Rome par l'entremise de ses amis, à le faire casser.

Ses Commentaires sur la Rhétorique d'Aristote qu'il venoit de retoucher, parurent en 1579, & il les dédia à son Prince. En 1580, Henri III, Roi de France, lui adressa une Lettre remplie de bontés.

Victorius ayant trouvé dans la Bibliothéque de Saint Laurent un vieux manuscrit où étoient les vies d'Isée & de Dinarque, anciens Orateurs Grecs, écrites par Denis d'Halicarnasse, il les transcrivit fidélement & les envoya à Lion à Pierre-Antoine Giacomini & Tebalducci Malespini, pour les y faire imprimer. Il travailla aussi par ordre du Pape à la nouvelle édition que l'on se proposoit de donner de toutes les

Œuvres de Théodoret. Le froid vif qui regna pendant tout l'hiver de 1583 lui fit de telles impressions, qu'il fut contraint d'abandonner entierement l'étude. Cependant la chaleur de l'Eté suivant l'ayant un peu rétabli, il engagea un de ses amis à écrire la vie de Pierre Victorius (*l'ancien*), un de ses parens, qui avoit joui d'une grande considération à Florence & eu de grands emplois en paix & en guerre, pendant qu'il travailloit à faire paroître ses Commentaires sur la Morale d'Aristote. Ce dernier ouvrage lui avoit couté bien du tems, & avoit même tellement altéré sa santé déja chancellante, & sur-tout sa vue, qu'il fut obligé par la suite d'avoir un Copiste à ses gages.

Lorsqu'il eut mis ses Ecoliers en état de bien entendre le texte d'Aristote, la lecture de la Morale fit la matiere de ses leçons, parce que son objet fut toujours de former en même tems l'esprit & le cœur. C'est aussi le dernier ouvrage publié par Victorius. Il le dédia au Duc d'Urbin qu'il loue beaucoup, dans sa Préface, de son zéle ac-

tif pour les Lettres, lui rappellant le tems qu'il avoit passé à Florence à l'entendre & à lire avec lui les précieux Manuscrits que renfermoit la Bibliotheque de S. Laurent. Il s'y plaint aussi des obstacles que la vieillesse met à son goût pour l'étude, & il envie celle d'Isocrate qui eut la force d'étudier & d'écrire jusqu'au dernier instant. Le témoignage avantageux qu'il rend aussi dans cet ouvrage au Pape Grégoire XIII, au sujet de la réformation du Calendrier, lui valut un Bref très-honorable de la part de Sa Sainteté.

Le grand âge de Victorius, & une maladie de plusieurs mois, l'approcherent peu à peu de sa fin. Ses forces, à l'entrée de l'hyver, diminuerent tellement, qu'il n'en put soutenir la rigueur. Mais à mesure que son corps s'affoiblissoit, son esprit sembloit reprendre une vigueur nouvelle. On eût dit qu'il s'étoit accoutumé toute sa vie à envisager l'instant de sa mort, tant il conserva de tranquilité, de calme & de liberté d'esprit, jusqu'au dernier moment qu'il cessa de vivre. Il

mourut ce Sçavant homme en Chrétien le 20 Décembre 1585, âgé de 86 ans & de quelques mois. Il fut enterré avec pompe dans l'Eglise du Saint Esprit, & le 27 Janvier suivant, Salviati, un de ses plus affectionnés Disciples, prononça son Oraison Funebre. La disposition de cette magnifique Eglise n'a pas permis, qu'on y bâtît un Mausolée pour un Citoyen qui méritoit les plus grandes distinctions.

Victorius étoit d'une bonne taille : il avoit la tête grosse, le visage large, l'œil vif, l'air agréable, une longue barbe, & surtout un port qui annonçoit de la noblesse & de la candeur. Quoique la Nature ne lui eût pas donné un tempéramment des plus robustes, sa sobriété jointe à un exercice reglé, lui fit pousser sa carriere assez loin, exempt des incommodités de la vieillesse, si ce n'est les deux dernieres années de sa vie ; encore n'y eut-il pas de jour qu'il ne passât au moins dix heures, soit à lire, soit à écrire.

Ses mœurs étoient si douces & si pures, qu'on n'osa jamais le calomnier.

Humain & complaisant à l'excès, il ne connoissoit point la vengeance, & jamais on ne lui vit d'aigreur ; en cela bien différent de la plûpart des Sçavans, que l'application à l'étude rend facheux, bourrus, difficiles. Sans fierté, sans présomption, sans morgue, il ne dédaignoit pas de s'entretenir avec les gens les plus subordonnés, & les plus vils au gré de l'orgueil humain. Il prétendoit que non-seulement l'humanité l'exigeoit ainsi, mais qu'il y avoit toujours à profiter dans la conversation de ces sortes de gens, en qui la Nature se montre sans art. Fidel à ses principes, tant qu'il ne fut point dans la Magistrature, il ne disputa jamais de préséance avec personne. Il n'eût pas même accepté la place d'honneur qu'on lui eût offerte, au préjudice de quelqu'un plus âgé que lui. Sa sincérité étoit si grande, qu'ayant un jour été consulté par des personnes qu'il sçavoit mal intentionnées pour lui, il leur donna un avis qui étoit préjudiciable à lui-même. Il parloit toujours sans déguisement, & avec une noble liberté. Ennemi de la flatte-

rie, son visage annonçoit d'abord à chacun, quelque puissant qu'il fût, le jugement qu'il portoit de lui intérieurement, & lorsqu'il croyoit avoir tort, il étoit le premier à se condamner.

Victorius, par cette conduite, étoit parvenu à un si haut dégré d'estime, qu'on venoit exprès pour le voir d'au-delà des Alpes à Florence. Plusieurs Etudians de Padoue, de Bologne & d'autres endroits d'Italie, ayant achevé leurs études, voulurent recevoir de sa main les ornemens du Doctorat, le Pape entr'autres prérogatives lui ayant accordé celle-ci. Tout ce qui venoit à Florence de personnes considérables, les Princes & les Souverains même, demandoient d'abord à le voir, comme ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Etats du Grand Duc.

Brucker observe que Victorius, malgré tout son mérite, étoit peu fêté du vulgaire des Gens de Lettres, & principalement des Libraires, qui ne se chargeoient pas volontiers de l'impression de ses Ouvrages : aussi s'en

plaint il amerement dans ses Lettres à Camérarius. Par ce qu'il écrit à ce docte Allemand, on voit qu'il eût donné un bien plus grand nombre d'éditions d'Auteurs Grecs, s'il eût trouvé plus de facilité parmi les Libraires.

Maintenant en Historien fidele, ajoute l'Auteur de ces Mémoires, je dois toucher un mot des défauts qu'on peut reprocher à Victorius ; mais je crains fort d'être accusé de flatterie même en cette matiere, tant ces défauts ressemblent à des vertus. Car la seule chose dont on puisse lui faire un reproche fondé, est une extrême avidité pour la gloire ; mais c'étoit la seule récompense qu'il demandoit pour tant de travaux. D'ailleurs il n'étoit flatté des louanges qu'il recevoit, que quand elles venoient de gens de mérite. Jamais il n'en mendioit aucunes & ne scut s'en procurer, aux dépens de qui que ce soit. S'il relevoit les fautes d'autrui, c'étoit toujours en taisant le nom : lorsqu'au contraire il avoit occasion de louer quelqu'un, il ne la manquoit jamais. Quand il ne

réussissoit pas à quelque chose, il avoit soin de l'indiquer à d'autres, & n'étoit point jaloux de la gloire qu'ils pouvoient acquérir par le succès. On dit qu'il fut un peu trop sensible à ce que lui dirent quelques personnes, qu'il étoit digne d'être Cardinal, & qu'il en marqua trop de joie. D'autres l'ont blâmé de s'être comporté avec trop de modération à l'égard de gens qui le déchiroient sans raison & qui usoient même d'invectives, comme a fait Muret : reproches assurément bien glorieux pour un tems sur-tout où les Gens de Lettres ne s'épargnoient point les injures, & où les plus grossiers sarcasmes étoient l'ornement de la Critique, ce qui n'a fait qu'augmenter dans le dix-septiéme siécle.

Après la mort de Victorius, le Recueil de ses Lettres Latines parut par les soins de son petit-fils, avec quelques-uns de ses Discours à l'Académie de Florence. On fit aussi frapper quatre Médailles en l'honneur de Victorius : elles sont actuellement à Rome entre les mains du Commandeur *Vettori*, parent de notre Auteur.

Le même posséde encore tous les Manuscrits de Pierre Victorius, & ce sont :

Plusieurs Préfaces sur Démosthènes, Ciceron, Aristote, & sur les quatre premiers Livres de l'Eneïde.

Argumens des Tragédies d'Euripide.

Les Phéniciennes d'Euripide, traduites en Latin avec des notes.

Argumens ou Préfaces sur les Tragédies de Sophocle.

Commentaire sur le Traité de l'Orateur & sur les Oraisons de Ciceron.

Autre sur les Olinthiennes & les Philippiques de Démosthènes.

Autre sur Horace & Virgile.

Sur l'Ouvrage de Plutarque, intitulé : *De ceux qui subissent un châtiment tardif de la part des Dieux.*

Sur le Traité du même, où il est prouvé, que les principes d'Epicure ne tendent point à rendre l'homme heureux.

Traité de la Guerre contre les Turcs, à l'occasion de celle que Pie V vouloit entreprendre.

Discours adressé à la Milice de Florence en 1529.

Voyage d'Annibal en Italie, (en Toscan).

Observations sur les diverses espéces de chants admises dans les Chœurs par les Tragiques Grecs.

Chants du Dante confrontés avec Euripide, Virgile, *&c.* (en Italien).



PORTUGAL.

Suite de la Litterature Portugaise, ou EXTRAITS de la Bibliotheque de D. BARBOSA.

Théologiens, Auteurs Ascetiques, &c.

JEAN DE S. THOMAS (*Joao de Santo Thomaz*), né à Lisbonne en 1589, de *Pierre Poinsot* Allemand, Secrétaire de l'Archiduc Albert, Gouverneur de Portugal, prit l'habit de S. Dominique à Madrid. Sa réputation sur les bancs de Théologie lui attira beaucoup d'écoliers. Il fut fait Inquisiteur de la Castille & de l'Arragon, & dans cet important emploi il travailla avec succès à l'*Index* des Livres prohibés. En 1543, Philippe IV le choisit pour son Confesseur. Ce fardeau lui fut si pénible, qu'en recevant cette nouvelle, il dit aux autres Religieux : *C'en est fait de moi, mes Peres, je suis mort ; priez pour moi.* Il leur tint pa-

sole, car il mourut peu de tems après, dans un voyage où il accompagnoit S. M. C. Sa Logique fut imprimée à Rome en 1631, & sa Philosophie naturelle à Madrid en 1633. Son Cours de Théologie, suivant la Doctrine de S. Thomas, publié d'abord en Espagne, parut à Lion en 1663, en 7 volumes. On a de lui un Traité sur la pureté de la Doctrine de Saint Thomas, sous le titre de *Speculum sine macula*, 1658, 8°. Son *Explication de la Doctrine Chrétienne*, dont la premiere édition parut à Valence en 1644, & fut suivie de plusieurs autres, a été traduite en Latin par Hutermanns, & depuis en Portugais. Sa Pratique pour aider à bien mourir, imprimée à Sarragosse en 1645, 8°. a été traduite en Italien & imprimée à Florence en 1674, *in*-12. Son petit *Traité de la Confession Générale*, a été traduit en Latin par le P. *Quetif* du même Ordre. Ainsi, par le soin qu'on a pris de traduire ce Théologien, on peut juger du cas qu'on a fait de ses Ouvrages.

Jean de Silveyra, né à Lisbonne en

1592, entra de bonne heure dans l'Ordre des Carmes dont il devint Définiteur Général. Ce fut dans cet emploi qu'il fut chargé de défendre les Immunités Ecclésiastiques attaquées alors par les Ministres Royaux.

Il a laissé 6 tomes de Commentaires fort estimés sur l'Evangile, le premier imprimé à Lisbonne en 1640, *in-fol.* & les autres à Lyon; 2 tomes de Commentaires sur l'Apocalypse; un sur les Actes des Apôtres, & un volume d'Opuscules. Ces 10 volum. ont merité d'être réimprimés à Venise en 1728. Il a aussi écrit quelques Sermons & quelques autres Traités de Théologie qui sont restés manuscrits.

George Cordoso, né à Lisbonne en 1606, quoique l'aîné de dix enfans, embrassa l'état Ecclesiastique, & fut pourvû d'un Bénefice simple dans le Bourg d'Abrantes. Il fut lié avec beaucoup de Sçavans Espagnols & Portugais, & fit plusieurs voyages pour être en état de perfectionner ses Ouvrages. Dans son voyage à Madrid, on lui offrit un Canonicat de Tolede avec une pension

pension & le titre d'Historien d'Espagne; mais son attachement à sa Patrie lui fit refuser ces avantages, & il mourut peu de tems après son retour en Portugal. La mort l'empêcha de finir son *Hagiologe* Portugais dont il n'a fait que les six premiers mois de l'année, en trois volumes *in-fol.* Son travail dans cet Ouvrage ne se bornoit pas à rapporter les actions des Saints; il y a de sçavantes recherches & des Notices Topographiques sur leur Patrie. Il y éclaircit les fondations de plusieurs Eglises, & beaucoup de faits concernant les anciennes familles de Portugal. Il avoit commencé une Bibliothéque Portugaise, qui est restée imparfaite & Manuscrite.

Jean Vincent, Fondateur de la Congrégation des Chanoines de S. Jean, naquit à Lisbonne en 1380. Après avoir regenté & exercé la Médecine pendant sept ans, & avoir été Medecin du Roi Edouard, il se fit ordonner Prêtre. La peine qu'il ressentoit de voir le Clergé livré à la licence & au désordre le

porta à vouloir travailler à sa réforme, en établissant un ordre de Chanoines Séculiers. Martin V approuva cet Ordre en 1431. Eugene IV le confirma, & nomma Vincent à l'Evêché de Lamego, & ensuite à celui de Viseu. Il fut choisi pour Grand Aumônier d'Isabelle de Portugal, femme de Jean II, Roi de Castille: mais l'Infant Henri qui vouloit reformer l'Ordre de Christ, rappella ce Prélat pour le faire travailler à cette reforme. Les effets ne repondirent pas à son zéle. Il mourut dans son Diocese en 1463. On a de lui les Statuts de la Congrégation qu'il avoit fondée, imprimées en 1540, & ceux qu'il avoit faits pour la reforme de l'Ordre de Christ.

Médecins.

Henri George Henriquez, né à Guarda vers la fin du 16e. siécle, étudia la Médecine sous le célébre Thomas Rodriguez à Coimbre. Il fut ensuite Professeur dans l'Université de Salamanque, & Médecin du Duc d'Albe. On a de lui un Traité Espagnol du parfait Mé-

decin divisé en 5. Dialogues ; un Traité Latin imprimé à Salamanque en 1595. *in-4°.* sous ce titre : *Du Regime de boire & du manger, & de l'usage des autres choses non naturelles* (1) ; & enfin un Ouvrage Portugais intitulé : *Livro de Amor*, qui est un Commentaire sur le chapitre d'Avicenne où il est traité des Amants.

Henrique de Quental Vieyra, de Santarem, étoit neveu du Médecin Cabral dont il est parlé dans le Journal de Juin dernier, & comme lui Professeur dans l'Université de Coimbre. Son talent pour la Poesie le fit admettre & distinguer dans l'Académie *des Singuliers* de Lisbonne, & il y mourut en 1664. Il a laissé plusieurs Poesies Latines, & entre autres une *Piéce Macaronique sur le Carnaval*. Elles sont imprimées avec quelques Vers Portugais dans la Collection des Ouvrages de l'Académie des Singuliers. Ses Livres de Médecine sont, un Traité sur la

(1) *De Regimine cibi ac potûs, & de cæterarum rerum non naturalium usu, nova Enarratio.*

Saignée en langue Portugaise 1669. *in-8°*, & quelques Manuscrits Latins dont voici les Titres. *Dissertations Apologeques sur la Saignée & la Purgation. Observations de Médecine en 2. tomes contenant* 145 *Observations. Dialogue sur la fiévre maligne. Recueil empyrique, ou les Secrets des Secrets pour toutes les infirmités humaines. Traité de la Beauté* (1), & un Traité du Tabac en Portugais.

Jacques de Castro Sarmento, né en 1691 à Bragance, fit des progrès rapides dans la Médecine qu'il étudia dans l'Université de Coimbre. Il passa en 1721 à Londres où il s'appliqua à la Philosophie expérimentale, à la Médecine méchanique & à la Chimie. L'Université d'Aberdeen lui conféra en 1739 le grade de Docteur, & la Société

(1) *Disceptationes Apologeticæ de sanguinis missione & purgatione speculativè & Practicè. Observationum Medicarum practicarum Tomi duo, cum Scholiis &c. Dialogus de febre maligna. Empyrica, sive secreta secretorum omnium infirmitatum corporis humani. De Pulchritudine &c.*

Royale de Londres le reçut parmi ses Membres. On a de lui une Dissertation latine sur l'Inoculation, avec des Notes critiques sur les Auteurs qui ont traité de la petite-verole, le tout imprimé à Leyde. Il y en a un extrait dans le 54e. volume des *Acta Eruditorum.* Cette Dissertation a été réimprimée à Londres en 1731, avec un appendix sur les succès de l'Inoculation depuis 1721 jusqu'en 1728. Ses autres Ouvrages sont, un *Traité des Fossiles* en Portugais aussi imprimé à Londres en 1731. *in-8°.* (Il y décrit leurs propriétés rélativement au corps humain, les lieux d'où on les tire, la façon de les purifier, les remédes qu'ils nous fournissent, ce qu'il faut y ajouter, & la dose qu'on doit en employer.) ; *l'histoire Médicinale, Physique, Historique & Mechanique du Regne Mineral*, en Portugais. Londres 1735. *in-8°* ; Discours Practique ou *Syderohydrologie des Eaux Minerales*, en Portugais. Londres 1726. *in-8°* ; *Traité des Opérations de Chirurgie.* Londres 1744 *in-8°* : c'est une traduction Portugaise du Traité Anglois de M. Sharp, Chirurgien de l'Hôpital

de Guy. Ce traité contient la Description des instrumens de Chirurgie, & une Introduction sur la methode de traiter les playes & les abscés. Le Traducteur y a joint un Recueil des Compositions & Remédes qui sont pratiqués par les Chirurgiens Anglois ; & une *Traduction Espagnole des Œuvres de Bacon* avec des Notes. Londres 1731. *in-4°.* 3. volumes.

Jerôme Moreyra de Carvalho, Médecin d'Estremos, fut employé dans l'armée Portugaise qui servoit dans l'Alentejo. Un reméde très-spécifique pour beaucoup de maladies qu'il appelloit *Pierre de David*, l'a rendu célébre. Il a donné un *Traité sur la Méthode de guérir les Carnosités.* Lisbonne 1721. *in-8°.* Il a aussi traduit de l'Espagnol en Portugais l'*Histoire de l'Empereur Charlemagne & des douze Pairs de France*, imprimée à Lisbonne en 1728. & à Coimbre en 1732. *in-8°.* & l'*Histoire de Robert Duc de Normandie*, le même qui fut d'abord nommé *Robert le Diable* & ensuite *Robert de Dieu.*

Jerome Nuñes Ramires, Médecin de

Lisbonne a donné un Traité Latin sur la Saignée, imprimé d'abord à Lisbonne en 1608, & ensuite à Anvers en 1610 *in*-4°, à la fin du quel est un Ouvrage estimé sur les poids & les mesures en usage chez les Grecs, les Romains & les anciens Espagnols.

Jean Fragoso, Chirurgien de la Reine Cathérine femme de Jean III, a donné au Public, entre autres Ouvrages, un Traité des Aromates, des Arbres, des Fruits & des Remédes simples des Indes qui servent à l'usage de la Médecine (en Espagnol). Madrid 1572. *in*-8°. Cet Ouvrage a été traduit en Latin par Israel Spachius.

Orateurs, Philologues, &c.

Jerôme Osorio, appellé le *Ciceron Portugais*, naquit à Lisbonne en 1506. de parens nobles. Etant écolier il traduisit en vers Grecs les lamentations de Jeremie. Il étudia le Droit à Salamanque par complaisance pour son pere, car son penchant le portoit invinciblement aux Belles-Lettres; ensuite il vint

étudier la Philosophie à Paris & y contracta une tendre amitié avec Ignace de Loyola. Cette amitié fut très-utile à la Société, puisqu'il détermina le Roi Jean III. à admettre & à protéget cet Institut dans son Royaume. Enfin il passa à Bologne où il étudia la Théologie. Son Souverain l'ayant rappellé pour le nommer à une Chaire de Théologie positive, il expliqua le Livre d'Isaie & l'Epître de Saint Paul aux Romains. Il fut long-tems secretaire de l'Infant D. Louis qui le nomma Prieur de Javares & lui confia l'éducation de son fils D. Antoine, dont il fut chargé jusqu'à la mort de ce jeune Prince. Il fut fait en 1560 Archidiacre d'Evora, dans la même année Evêque de Sylves, & il passa en 1577 au siége de Faro. Il fit le voyage de Rome, sous prétexte de visiter les lieux saints appellés *Limina Apostolorum*, mais en effet pour se dérober aux effets de la calomnie de personnes mal intentionnées qui le desservoient auprès du Roi. Rappellé en Portugal par ses devoirs & par les lettres de son Souverarn, il y fut à tems pour donner au Roi Sebastien

des conseils utiles que ce Prince auroit bien fait de suivre. S'il en avoit cru Osorio, il n'auroit point passé en Afrique où tant de malheurs l'attendoient. Ce vertueux Prélat mourut en 1580, sur la route de Tariva où il alloit pour appaiser un tumulte qui s'y étoit élevé. La conduite irréprochable d'Osorio, sa profonde érudition & ses Ouvrages ont rendu sa mémoire précieuse au Portugal & à la République des Lettres. On estime particuliérement ses Traités Latins de la Noblesse Civile & de la Noblesse Chrétienne qui ont été traduits en François par M. *de la Guillotiere*, & imprimés à Paris en 1549 *in*-4°. Cet Auteur, touché de la perte des Livres de la Gloire, de la République, & de la Consolation que Ciceron avoit faits, crut devoir la réparer en quelque façon, & composa pour cet effet un Traité de la Gloire où il a parfaitement imité le stile de Ciceron. Il y a eu 9 éditions de cet Ouvrage en différens endroits, & celle de Paris est de 1608. Pour suppléer au Traité de la République, il donna celui de l'Institution d'un Prin-

ce (*De Regis Institutione*), & Pierre Brisson, frere du fameux Président Brisson, donna ses soins à l'édition de Paris faite en 1583. *in-fol.* Enfin pour remplacer le Traité de la Consolation, il publia une *Paraphrase* de Job, bien propre à adoucir le sentiment des Calamités. Son Histoire du Regne d'Emmanuel parut à Lisbonne en 1571, *in-fol.* sous ce titre: *De Rebus Emmanuelis Regis Lusitaniæ virtute & auspicio gestis libri duodecim.* Simon Goulard l'a traduite en François, sous le titre d'Histoire de Portugal. Paris 1581. *in folio* & 1610. *in*-8°. Cette Histoire, par sa simplicité noble & vraie, est regardée comme un modéle en ce genre. On a encore de lui une Apologie Latine sous ce titre : *Defensio sui nominis*, où il se justifie & démontre que Philippe le Prudent devoit succéder au Cardinal Henri, sur le Thrône de Portugal; des *Epitres Latines*, & entre autres celle qu'il écrivit à la Reine, pour l'exhorter à abjurer ses erreurs & à embrasser la Religion Romaine. Elle a été traduite en François & en Anglois. Haddon Maître des Requêtes de cette Princes-

se aiant voulu défendre l'impiété de cette nouvelle Jezabel, dit Barbosa, Osorio le combattit par un écrit particulier imprimé en 1567. *in*-4°. Ses autres Ouvrages Latins sont, un Traité de la Justice en 10 Livres, Cologne 1574. *in*-8°. & 1581; un autre de la vraie Sagesse en 5 Livres, adressé au Pape Gregoire XIII. Lisbonne 1578. *in*-4°, & des Paraphrases sur plusieurs Livres de l'Ecriture Sainte. Ces Ouvrages ont été réunis dans une édition en 4. volumes *in folio* que son neveu a fait faire à Rome en 1692. On a encore de lui une traduction Latine des Méditations du Cardinal Henri sur l'Oraison Dominicale 1576. *in*-12; une Traduction Portugaise des Décrets du Concile de Trente; une Oraison funébre de Jean III; un Commentaire sur le *Miserere*, & un Traité du Royaume d'Algarve, le tout resté manuscrit.

Son Neveu, nommé comme lui *Jerôme Osorio*, fut Archidiacre de Lagos & ensuite Chanoine d'Evora. Il étoit fort versé dans la Littérature. La vie de son Oncle qui est à la tête de l'édition de

ses Œuvres, est de lui. Il a aussi donné un Commentaire sur l'Ecclesiaste, imprimé à Rome en 1592. *in*-4°. Enfin il a laissé manuscrits, un Catalogue des Evêques & des Archevêques d'Evora; un Traité du Dégoût des choses humaines (*De Displicentia rerum humanarum*), & un autre des Devoirs des enfans envers leurs peres.

Jerôme Cardoso, né à Lamego, choisit par goût le pénible emploi de former la jeunesse, & ouvrit une Ecole à Lisbonne. Les Grands hommes qui en sont sortis, l'ont rendu célébre. Cardoso, dans ses dernieres années, étant devenu aveugle, sa fille prit sa place & continua d'enseigner les Ecoliers de son pere. Ce Grammairien a publié beaucoup d'Ouvrages Latins de son Métier. On a imprimé ensemble à Coimbre en 1550, *in*-8°. un petit Ouvrage de lui *sur les Tremblemens de Terre*, une *Eglogue sur le Véritable Amour*, & un Discours qu'il avoit prononcé à Lisbonne contenant l'Eloge de toutes les Sciences. On a de lui un Dictionnaire La-

tin qui a parû à Coimbre en 1551, *in*-8°; un *Livre d'Epitres Familieres*, 1565, *in*-8°; une Grammaire Latine dans laquelle il attaque les Méthodes de Despautere & de Nebrisse, & se flatte d'être beaucoup plus clair qu'eux, 1557, *in*-8°; nn *Traité des Monnoyes & des poids des Anciens*, Coimbre 1561, *in* 8°; un volume *d'Elégies* 1563, *in*-8°; un Livre de Sylves; un Dictionnaire Latin & Portugais, différent du premier, Coimbre 1569, *in*-4°. (C'est le premier Dictionnaire de cette espece qui ait parû en Portugal: on en a fait beaucoup d'éditions, dont la derniere est de 1694); & un Traité des Prétérits & des Supins.

Historiens.

JEROSME MASCARENHAS, fils du Marquis de Montalvao, premier Vice-Roi du Brésil, Chanoine de Coimbre, dans la révolution qui mit Jean de Bragance sur le Trône, s'attacha à Philippe IV. Le Roi d'Espagne voulant l'acquérir, le fit Chevalier de Calatrava, Conseiller en ses Conseils,

Grand Prieur de Guimaraens, & Evêque de Leyria; mais il ne put le mettre en possession de toutes ces dignités. Il accompagna en Espagne la Reine Mariane d'Autriche, en qualité de son Aumônier. Pendant la minorité de son fils, Charles II, cette Princesse le nomma Evêque de Segovie, & il gouverna sagement ce Diocese jusqu'à sa mort arrivée en 1671. Il étoit fort versé dans l'Histoire Ecclésiastique & Civile de son Pays, & si laborieux qu'à sa mort il avoit 37 Ouvrages destinés à l'impression. Nous remarquerons entr'autres, la Relation du Voyage de la Reine Marianne d'Autriche II, femme de Philippe IV, depuis Madrid jusqu'à Vienne, Madrid 1650, 4°. Une Apologie Historique de la Religion de Calatrava, Madrid 1651, 4°. L'Eloge de Raymond, Abbé de Fitero, Ordre de Citeaux, Fondateur de l'Ordre de Calatrava, Madrid, 1653, 4°. Reglemens de l'Ordre de Calatrava, Madrid 1665, *in*-*fol*. Campagne de Jean d'Autriche en Estremadure en 1662, Madrid, 1663, 4°. Le Comte d'Ericeyra dans un de ses Ouvrages,

taxe cet Historien de partialité pour les Castillans. Les Manuscrits qu'a laissés l'Evêque de Segovie sont, une Histoire de Coimbre, les Monumens d'Italie; Recueil des Epitaphes & des Inscriptions qu'il avoit ramassées dans son Voyage d'Italie; Description de la Ville de Trente; Notice sur le Concile qui s'y est tenu, avec l'Eloge des Espagnols qui y ont assisté; la Généalogie de la Maison d'Autriche & de celle de Portugal; Histoire de la Ville de Ceuta; Histoire Ecclésiastique de Portugal; Histoire des Ordres Militaires de Christ, de Saint Jacques, & d'Avis; Description du Portugal; Notice de la Ville de Leyria; Vie de la Princesse Jeanne, fille d'Alphonse V; Vie de Sainte Elisabeth, Reine de Portugal; Vie du Saint Infant D. Fernand, fils du Roi Jean I; Origine de l'Inquisition en Portugal, &c.

Jean-Baptiste Lavanha, Chevalier de l'Ordre de Christ, Historien du 16e. siécle, fut envoyé jeune par le Roi Dom Sebastien à Rome, pour s'y former dans les Sciences. Il ne trompa pas l'attente de ce Monarque, & revint dans sa Patrie

avec l'esprit le plus richement orné. Philippe le Prudent le nomma Cosmographe général de Portugal, & Philippe III, Historiographe du Royaume. Ce dernier l'envoya en Flandres & en France, pour y puiser des connoissances relatives à l'Histoire de la Monarchie Espagnole; il le recommanda dans ces deux voyages par des Lettres particulieres fort honorables pour lui. Deux de ses filles ayant pris le voile dans un Couvent de Madrid, leurs Majestés voulurent elles-mêmes les y conduire, & assisterent à la cérémonie de leur vêture. Ses principaux Ouvrages sont, *Gouvernement Nautique*, Lisbonne, 1595, *in-4°.* & 1716. La quatriéme Décade de l'Asie de *Jean de Barros*, avec des notes & des Tables Géographiques. Voyages de Philippe III en Portugal & Relation de la réception solemnelle qui fut faite à ce Monarque, Madrid 1622. *in fol.* Traité Historique & Génealogique de la Monarchie Espagnole, écrite en 1612, par ordre de Philippe III : il y a dans ce Livre une Description des 22 Provinces d'Espagne. Il a fait aussi les notes du Nobiliaire du Comte de Barcellos, qui parut à Madrid en 1646, & les

Génealogies des Maisons de Moura, de Lerma, de Sylva, & de Mendoça. Ses Ouvrages Manuscrits sont, un Itinéraire d'Arragon qui en comprend les Antiquités; une Description de la Guinée, & l'Histoire de *Cunhale*, célébre Corsaire des Indes.

N. Freyre de Montarroyo Mascarenhas, naquit à Lisbonne de parens Nobles en 1670. Son génie actif & pénétrant lui fit embrasser toutes les Sciences & toutes les branches de la Littérature. Dans sa jeunesse il fut recherché par toutes les Académies de Portugal, qui s'empresserent de l'avoir pour Membre. Il fut Secrétaire de celle des *Uniques*; dans celle des Chanteurs (*dos Canoros*), il fut chargé de travailler sur le troisiéme Chant de la Lusiade; & dans celle des *Généreux*, il prononça beaucoup de Discours Publics. Il fit en 1693 presque tout le tour de l'Europe, ce qui le mit a portée de puiser dans les sources & de traduire dans sa Langue ce qu'il trouvoit de meilleur dans la plûpart des Langues vivantes. De retour en Portugal, il servit depuis

1704, jusqu'en 1710, en qualité de Capitaine de Cavalerie dans un des Régimens qui avoient été levés par la Reine d'Angleterre. Enfin il préféra le loisir d'Apollon au tumulte de Mars. Depuis sa retraite, il fut deux fois Président de l'Académie des *Anonymes*; puis Secrétaire & Maître d'Ortographe dans celle des *Appliqués*. Il est le premier qui en 1715 introduisit les Gazettes en Portugal. Ses Ouvrages sont aussi nombreux que variés. Voici les principaux d'après Barbosa.

On trouve dans les *Lettres Historiques*, tome 10, pag. 47, une Relation qu'il avoit donnée en François de l'Entrée publique du Prince de Ligne, Ambassadeur de Portugal à Vienne. Il a aussi écrit en François les Négociations de la Paix de Ryswick, ouvrage où il examine les droits & prétentions du Roi de France sur chacun des Princes Alliés, & les prétentions des Alliés sur le Roi de France, la Haye 1697, 8°. 2 vol. sans nom d'Auteur.

Les Ouvrages suivans sont en Portugais: Reponse d'un Gentilhomme Espagnol à un Ministre, sur la succession d'Espagne après la mort de Charles II, Am-

ſterdam, 1693, *in*-12. Cet Ecrit porte le nom ſuppoſé *de Antonio homem Perez Ferreyra.* Mémoires des Négociations de la Paix de Riſwick, la Haye, 1698, *in*-12. Relation de la Bataille d'Oudenarde, gagnée par les Alliés ſur la France. Relation du progrès des Armées Portugaiſes dans les Indes en 1713, Lisbonne 1715, en 4 parties. Relation Hiſtorique de la derniere maladie & de la mort de Louis XIV, avec la copie de ſon Teſtament, Lisbonne 1715, *in*-4°. Hiſtoire annuelle, Chronologique & Politique du Monde, & ſurtout de l'Europe, contenant la Naiſſance, les Alliances & les Morts des Princes & des Perſonnes conſidérables, les Actions, les Siéges, les Batailles, les voyages des Princes, les Traités de Paix, *&c.* Cet Ouvrage formé ſur les Gazettes Portugaiſes, a été donné chaque année depuis 1715, juſqu'en 1747. La Conquête des *Ovizes*, peuple du Brezil nouvellement converti à la Foi & réduit ſous l'obéiſſance du Portugal, 1716, *in*-4°. Eclipſe de la Lune Ottomane, ou Relation de la Bataille de Petervaradin, 1716, *in*-4°. Relation du Siége

de Corfou, avec une Deſcription de la Place & de l'Iſle, 1716. Relation de la Victoire des Impériaux ſur les Turcs à Carlowitz, 1716. Evénemens effrayans arrivés en 1716, & à la fin de 1715, en diverſes parties du Monde, 1716, *in*-4°. Détail de la Victoire remportée à Belgrade ſur les Turcs par le Prince Eugene, 1717, *in*-4°. L'Aigle Impériale remontée au-deſſus de la Lune Ottomane, ou Relation de la Campagne de Servie avec le Siége de Belgrade & la Victoire remportée ſur les Turcs le 16 Août 1717, *in*-4. Le nouveau Nabuc, ou Songe du Sultan Achmet III interprété, 1717, *in*-4. Evénemens terribles arrivés en 1717 en Europe, *in*-4. Notice de l'Académie, ou Cours de Philoſophie Expérimentale, 1725, *in*-4. Relation de la Deſtruction de Palerme par un tremblement de terre arrivé le premier Septembre 1726. Autre d'un Monſtre Sauvage mort dans le voiſinage de Jeruſalem, 1726, *in*-4. Emblême vivant, ou Deſcription d'un Monſtre envoyé de la Natolie au Grand Seigneur, 1727, *in*-4. Teſtament de Muley Iſmael, Empereur de Maroc, 1727, *in*-4. Cataſtrophe de la Cour

Ottomane, ou Récit de la Dépoſition d'Achmet III, & du Couronnement de Mahomet V, 1730 & 173 , *in*-4. Détail de la Victoire remportée par Philippe V. ſur les Peuples de Mequinez, 1732, *in*-4. Oran conquis, 1732, *in*-4. Relation du tremblement de terre arrivé à Naples le 29 Novembre 1732, *in*-4. La Ruſſie offenſée & ſatisfaite, ou Detail des progrès faits par les Ruſſes contre les Turcs & les Tartares 1736, *in*-4. Priſe de Oczakow par les Ruſſes 1737, *in*-4. Victoires remportées par le Comte de Munich ſur les Turcs.

Il a laiſſé, entr'autres Manuſcrits, pluſieurs Généalogies; ſon Voyage Militaire qui comprend les Campagnes où il a ſervi depuis 1704 juſqu'en 1710; la Défenſe de Campomayor, aſſiégée par les Caſtillans en 1712; nouvelle Ortographe; Diſcours Problématique où l'on examine, lequel eſt le plus utile dans une République, de l'étude des Lettree, ou de l'exercice des Armes.

Jean Dos Santos, Miſſionnaire Dominicain du ſeiziéme ſiécle, a écrit une Hiſtoire d'Ethiopie, imprimée à Evora en 1609, *in fol.* & traduite en Fran-

çois par le P. *Charpi* Théatin. Cette Traduction qui n'eſt qu'un Abregé de l'Hiſtoire Portugaiſe, a été imprimée à Paris en 1684, & en 1688, *in*-12.

AVIS.

UN de nos Correſpondants Etrangers demande le nom & l'adreſſe de l'Auteur d'un nouveau Remede, dont les Bouteilles ont pour étiquete : Panacée Philoſophique, *ou* Eſprit Panaceutique ſpécifiquement approprié à *telle ou telle Maladie, par tel ou tel vehicule. Comme notre Correſpondant a été temoin des effets ſinguliers que ce Remede a produits, dans des Maladies longues & opiniâtres, il nous marque que pluſieurs perſonnes de ſa connoiſſance ſouhaiteroient d'en faire uſage auſſi bien que lui. Si notre Journal parvient juſqu'à l'Auteur de la Panacée, nous le prions de nous envoyer ſon nom & ſon adreſſe, afin de nous mettre en état de faire une réponſe ſatiſfaiſante.*

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ALLEMAGNE.

SUEDE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

PORTUGAL.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancellier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Août 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL
ÉTRANGER.

SEPTEMBRE 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.



NOUS sçavons combien la Littérature Angloise est devenue nécessaire à notre *Journal.* Le goût vif & presque exclusif qu'on a partout pour toutes les productions Britanniques, & principalement en France (où l'opinion & l'exemple tournent impérieusement les esprits), nous fait une loi de nous conformer en ce point au vœu géneral. Cependant jusqu'ici les circonstances nous ont empêché de donner à cette partie toute l'étendue qu'elle doit occuper dans nos Fastes. La Guerre qui coupe tous les canaux du Com-

merce Politique, Œconomique, &c. n'interrompt point à la vérité directement celui des Lettres ou des Muses, mais elle le rend toujours plus difficile ; & nos bons voisins les Anglois ne sçauroient être actuellement ni plus près ni plus loin de nous (1). Il a donc fallu quelque tems pour se mettre en état de connoitre toutes les nouveautés Littéraires dont on va donner les Notices. Les Ouvrages que nous indiquons sont la récolte des mois de Mai, Juin, Juillet & Août 1756.

THÉOLOGIE.

THE Scripture Doctrine of the Redemption, &c. » La Doctrine de l'Ecriture sur la Rédemption de l'Homme par J. C. en deux parties. Par » *Arthur Ashley Sykes, in-8o.* de 418

(1) *Vicinus meus est .... nec Quisquam est tam propè, tam proculque nobis.* Martial.

» pages ». *L'Essai sur la Vérité de la Religion Chrétienne*, que cet Auteur a déja donné, a commencé sa réputation : ce nouvel Ouvrage est fait pour la soutenir. Son plan général a été de rassembler tous les textes de l'Ecriture-Sainte qui parlent de la Rédemption : il les éclaircit par de sçavantes notes, & fait ensuite ses observations sur les preuves qui en résultent. Avec ces matériaux l'Auteur entreprend de former un corps de doctrine sur la Rédemption, & il croit pouvoir en garantir la solidité. Le premier Chapitre contient 36 textes qui établissent la bonté & la miséricorde de Dieu. Ceux qui sont rapportés dans le second Chapitre, tendent à prouver que Dieu a aimé les hommes antécédemment à la mort de son fils, qu'il ne nous a envoyé que pour manifester cet amour. C'est sur cette manifestation que roule le troisiéme Chapitre : le quatriéme explique l'état de l'homme avant la venue du Messie. M. Sykes prétend qu'on s'est souvent trompé sur le vrai sens de plusieurs passages de l'Ecriture, faute de faire attention à la difference qu'il y avoit entre les Gentils & les Juifs.

Les premiers étoient dans les ténebres de l'idolâtrie : c'étoient des rebelles qui ne vouloient pas reconnoître leur vrai Souverain. Ceux-ci étoient de pecheurs qui reconnoissoient l'autorité, mais qui violoient la loi à laquelle ils s'étoient soumis. Il arrive donc quelquefois que les passages de l'Ecriture qui regardent les uns, ne doivent pas s'appliquer aux autres. Dans le cinquieme Chapitre l'Auteur rassemble tous les textes de l'Ecriture, sur ce que le Sauveur a fait & souffert pour nous. Le sixieme contient les passages du Nouveau Testament sur la mort de J. C. & le septieme ceux qui concernent les suites ou les effets de cette mort.

La deuxieme partie de l'Ouvrage consiste en quarante-huit propositions déduites par l'Auteur de tous ces Textes, & qui établissent complettement la Doctrine de la Redemption.

An humble Apology for the Quakers, &c. » Humble Apologie des Quakers, *in*-8°. Voici à quelle occasion a été fait cet Ecrit. Au dernier jeûne ordonné par

le Roi en 1756, quelques Quakers de Londres s'obstinerent à ne le pas observer & à tenir leurs boutiques ouvertes, tandis qu'elles étoient toutes généralement fermées, comme elles le sont dans les jours de jeûnes publics. La Populace s'amassa autour des maisons de quelques-uns d'entr'eux, & cassa leurs vitres. Cet évenement a occasionné differens Ecrits contre les Quakers, auxquels on repond dans cet Ouvrage. L'Auteur insiste principalement sur ce que les Quakers s'étant conduits en cette occasion suivant leur conscience, il y a eu de l'inhumanité & de la tyrannie dans les insultes qu'on leur a faites, qu'il traite de persécution. Il n'en est pas moins vrai, dit-on, qu'ils troublent le Gouvernement & la Société, en voulant se distinguer par une résistance publique aux Loix de l'Etat. On leur permet l'exercice de leur Religion : l'Angleterre, en cela semblable à l'ancienne Rome, admet tous les cultes, à l'exception de celui dont l'essence est d'être exclusif; mais ils doivent se soumettre comme les autres Citoyens à l'extérieur des cérémonies

publiques. L'Auteur joint ici quelques observations sur une brochure publiée en 1755, & ayant pour titre : *Vüe succinte de la conduite de la Pensilvanie.* Il déclare que le Roi Georges regne sur le cœur de ses Confreres ; mais qu'ils ne peuvent pas abandonner leurs pratiques pour lui, parce que la paix divine est préferable à l'amitié des Princes, & que leurs principes étant de ne jamais combattre, ils mourront plûtôt que de les violer.

Il a parû encore une autre Apologie des Quakers, intitulée : *Récit Historique de l'Origine & de l'établissement du Peuple appellé* Quaker, *par un Ami. in*-8°. On examine dans cet Ouvrage la Religion & les principes des Quakers, par rapport à la Societé Civile, & il y regne un air de simplicité qui écarte toute idée de danger de leur part.

Four Letters from Sir Isaac Newton to. Dr. Bentley, &c. » Quatre Lettres de M. Isaac Newton au Docteur Bentley, contenant quelques argumens qui prouvent la Divinité,

» *in*-8°. ». Ces Lettres sont autant de réponses à des Lettres que Bentley avoit écrites à Newton sur le systême de l'Univers. Newton démontre l'absurdité qu'il y a à soutenir la formation du monde par de purs principes méchaniques, & avec une matiere répandue dans les Cieux. Il fait voir que les rotations journalieres des planetes ne peuvent pas s'ensuivre de la gravité, mais qu'elles ont besoin de l'impression divine. Comme on n'a point ici sous les yeux les Lettres de Bentley qui n'ont point été imprimées, le défaut de ces Lettres jette quelque obscurité dans les Réponses.

The use of Reason asserted in matters of Religion, &c. » L'usage de la Raison » soutenue dans les matieres de Reli- » gion, par *Raoul Heatcothe*, Prédica- » teur à Lincolns' Inn, 2e. Edition *in*-8°. » M. *Patten*, Theologien de Londres, ayant prêché devant une nombreuse Assemblée un Sermon dans lequel il insinuoit que le Christianisme ne pouvoit pas être fondé en preuves ; que les fondemens de l'Evangile étoient les

miracles, & que du reste il falloit y suppléer par une foi vive : M. *Heatcothe* a crû devoir combattre ce Sermon. Il entreprend donc ici de prouver que la Religion revelée tire sa source de la Religon Naturelle, qu'elle est fondée sur la raison, & très riche en preuves. Il accuse M. Patten d'avoir embrassé sur ce point le systême de Milord *Bolingbroke*, & de suivre les idées de Platon & d'Aristote.

» Dissertation sur les Revelations » contenues au chap. 11. v. 13. de S. » Jean, dans laquelle on essaye de mon» trer qu'il est vraisemblable que cette » Prophétie a été accomplie par le der» nier Tremblement de terre. Par *Pierre* » *Peckard*, *in*-8°. Ceci est une produc» tion fanatique méprisée même des Anglois : l'Auteur veut persuader que la Religion des Portugais, & leur attachement au Pape & à l'Inquisition leur ont attiré le fleau dont gémit encore Lisbonne. Eh comment expliquera-t-il les tremblemens de terre assez fréquens dans son Isle, & si violens à la Jamaïque ?

An Appel to the Church's of England, &c. » Appel à l'Eglise d'An» gleterre sur ses propres principes, » pour la nécessité & l'utilité d'une revi» sion & d'une correction de quelques » articles, ainsi que de la Lithurgie. Par » un ami de la verité & de l'Evangile » *in*-8°. « L'Auteur de ce Livre, est un jeune Ministre qui assure être entré dans l'Eglise avec les meilleures vues. Il a conséquemment signé les 39 articles de l'Eglise Anglicane, en y entrant, & avant que de les bien entendre. L'examen qu'il en a fait lui a fait voir beaucoup de difficultés réelles sur le dogme de ces 39 articles, & il expose son embarras. S'il s'arrête à ces difficultés, que deviendra son serment ? S'il passe par-dessus, il blessera sa propre conscience. Il propose quelques-unes des difficultés qui lui ont occasionné des doutes, & finit par se plaindre que la doctrine contenue dans ces trente-neuf articles, que tout Ministre doit signer, n'y est pas expliquée assez nettement. Il voudroit qu'on travaillât à les exprimer de façon, qu'on prévint toute difficulté, & qu'on ré-

formât la Liturgie sur certains points.

The cases of Mariages between Near Kindred particularly considered, &c. » Considérations sur les cas de Ma» riages entre proches parens, rela» tivement à la doctrine de l'Ecriture » Sainte, à la Loi de Nature & aux » Loix d'Angleterre : par *Jean Fry*, » *in*-8°. » Indépendamment de l'importance de la matiere, l'Auteur l'a traitée principalement, parce que le cas d'affinité pourra se présenter souvent dans la famille Royale d'Angleterre qui se divise en plusieurs branches. Pour cet effet il a rassemblé tous les passages de l'Ecriture, qui prouvent que les mariages entre proches étoient permis dans la Loi de Moïse. Tous ceux qui ont contracté dans l'Eglise Romaine de ces sortes de Mariages, & qui se sont mis en regle par une dispense de la Cour de Rome, ajouteront encore à leur tranquillité, en lisant ce Livre.

MORALE.

A vindication of natural Society, &c. » Défense de la Societé Naturelle, ou » Examen des miseres & des maux » que toute espece de Societé artificielle » cause au Genre humain «. Lettre adressée à Milord * * *, par une Seigneur mort depuis peu, *in*-8°. de 106. pages. Si cet Ouvrage n'est pas de feu Milord *Bolingbroke*, l'Auteur du moins en a pris le masque, & il est assez ressemblant pour que beaucoup de gens s'obstinent à l'attribuer au Milord : d'autres prétendent que c'est le fruit prématuré d'un jeune Légiste. Quoique les maximes renfermées dans ce Livre, soyent d'une fausseté manifeste & faciles à renverser, on ne peut disconvenir qu'il est écrit avec feu & souvent avec élégance. Voici comme l'Auteur décrit l'origine de la Société Poltique. « Il n'est pas douteux que dans l'Etat » de pure nature le Genre humain étoit » exposé à de grands inconvéniens. » Point d'union, ni d'assistance mutuelle : » point d'arbitre commun pour regler

» les différens, & de-là que de maux on » a dû éprouver en toute occasion ! » Les vrais Enfans de la Terre étendoient la fraternité jusqu'aux animaux d'une autre espece, & leurs » conditions étoient à peu près semblables. La nourriture des hommes » étoit bornée au végétal. Le même » arbre qui dans son état de vigueur » leur fournissoit des fruits, devenu » vieux leur servoit d'habitation. Les » désirs mutuels des deux Sexes, & » les enfans qui en provinrent, donnerent les premieres idées de la Societé & en firent connoître les avantages. (C'est cette Societé fondée sur les desirs & sur l'instinct, qu'il appelle Societé Naturelle). » La Nature vint » jusques-là : mais nous avons voulu » passer les bornes qu'elle nous avoit » prescrites. Les hommes ayant éprouvé le bien qui résultoit de l'union » de tous les membres d'une même » famille, crurent en trouver à proportion autant dans celle de plusieurs » familles formant un seul corps Politique, & comme les liens de la Nature ne suffisoient plus pour conte-

» nir les différentes parties de ce Corps » ainsi réuni, il fallut faire des Loix. » Voilà la Societé Politique : voilà la » source de ce qu'on appelle Etats, » Societé civile, Gouvernement, &c. » Tout le monde s'est assujetti à cette « espece de pouvoir plus ou moins restraint «.

Mais, si l'on en croit l'Auteur, les hommes se sont mal trouvés d'une association qui n'a produit que leur destruction : ils ne se sont liés plus particulierement que pour se haïr. Tous les Gouvernemens sont, dit-il, autant d'infractions des Loix de la Nature. Ils ont réduit les hommes à trois classes : à celle des pauvres, à celle des riches, & à celle des Grands. Les pauvres qui font le plus grand nombre, sont opprimés, tandis que les riches & les Grands abusent de leur abondance.

Le premier fleau, continue le Disciple de Hobbes, que la Societé a produit parmi les hommes, est la Guerre. Il suppose d'après le calcul qu'il dit avoir fait, qu'il a péri chaque année, l'une portant l'autre, dans les batailles,

les combats, les Siéges, &c. quarante millions d'hommes. La contagion, la famine, & les autres maux qu'entraine la guerre en ont détruit autant. Ainsi pendant mille années (suivant ce calcul) c'est quatre-vingt mille millions d'hommes que la guerre a enlevés, & comme on compte environ cinq cens millions d'ames vivant en même tems sur la terre, c'est cent soixante fois autant d'hommes qu'il en existe actuellement. Il ajoute que c'est l'union de plusieurs milliers d'hommes rassemblés en corps de Nations, qui les rend l'objet de la haine la plus declarée d'un semblable corps. Un Anglois n'a d'autre raison de haïr un François, que parce qu'il est François.

L'Auteur passe en revûe les différentes sortes de Gouvernemens. Il fronde la sévére rigueur du Despotisme, l'injustice de l'Aristocratie, la confusion & le désordre de la Démocratie, & les abus d'un Gouvernement qui participe de ces trois-là, tel que celui de l'Angleterre qu'il n'épargne pas plus que les autres. Quant au Despotisme, il pense comme Locke qu'il est plus

nuisible encore que l'Anarchie. L'Aristocratie ne différe que de nom du Despotisme, & est peut-être encore pire, en ce qu'il y a moins de remède. Un Prince meurt, ou change quelquefois de maximes ; au lieu qu'un corps politique, tant qu'il conserve son autorité, gouverne suivant le même esprit & le même systême. En parlant du Gouvernement Démocratique, il peint celui des Atheniens avec des couleurs assez vives. » L'histoire d'Athénes n'est, dit-il, qu'une suite » d'extravagances, d'ingratitudes, d'injustices, de tumultes, de violences » & de tirannie. Dans cette Cité de » Philosophes, un Ministre ne pouvoit » pas exercer ses fonctions : chez ce » Peuple guerrier, un Général n'osoit » ni gagner ni perdre une bataille. » C'étoit une Nation sçavante, mais » les Philosophes n'y jouissoient pas » de la liberté inséparable des grandes lumieres. Cette Ville a banni » Themistocles, a fait périr dans l'indigence Aristide, a exilé Miltiade, chassé Anaxagoras, empoisonné Socrate. » Son Gouvernement changeoit com-

» me la Lune. D'éternelles conspira» tions, des révolutions journalieres, » rien de permanent ni de fixe : voilà » cette fameuse Athenes. Un Philo» sophe a observé, qu'une République » participe de toutes les espéces d'ad» ministration : celle d'Athenes avoit » la corruption de toutes. Gouvernée » par différens personnages dont les » uns s'élévoient en même-tems que » les autres tomboient, on la voit tan» tôt en proye à toute la violence & » aux ruses d'un pouvoir naissant, » tantôt réduite à la foiblesse d'un état » qui est sur le penchant de sa ruine.

Il dit de l'Angleterre, que la forme de son Gouvernement doit fomenter nécessairement les cabales, le tumulte & les révolutions. La liaison de ses membres, au lieu de tendre à une défense plus sûre, ne fait qu'accroitre le danger. » C'est comme » une Ville dont le commerce demande» roit beaucoup de feu, & dont les » maisons bâties d'une matiére très» combustible seroient fort près les » unes des autres ».

L'Auteur représente avec énergie l'a-

bus des loix & de la chicane.

„ Les nouvelles loix ont été faites „ pour l'interprétation des anciennes, „ & ont enfanté de nouvelles difficultés. „ Plus la langue de la Jurisprudence „ s'est enrichie, plus se sont multi„ pliées les équivoques, l'obscurité, „ les incertitudes. On a eu recours aux „ notes, aux gloses, aux décisions des „ Sages. L'autorité s'est élévée contre „ l'autorité : les uns ont été entraî„ nés par les Modernes, les autres se „ sont attachés aux Anciens. Les der„ niers sont plus vénérables ; ceux-là „ sont plus instruits par le tems. Quel„ ques-uns ont adopté le Commentai„ re, d'autres s'en sont tenus au Texte. „ La confusion s'est mise partout, le „ brouillard s'est épaissi, & a fini par „ les ténébres. Les parties ont plus perdu „ par le délai de la justice, qu'elles n'au„ roient fait par une décision injuste. „ Nos héritages ont été le prix du com„ bat, & les procès sont devenus no„ tre héritage.

Vers la fin de l'ouvrage, on trouve cette vérité affligeante : „ Dans l'état „ de pure nature, les acquisitions de

„ l'homme étoient la mesure & la ré„ compense de ses travaux. Aujour„ d'hui ce sont ceux qui travaillent le „ le plus qui jouissent le moins. Les „ neuf dixiémes des hommes traînent „ une vie laborieuse & penible, tan„ dis que le reste en retire au fond „ très-peu d'avantage „.

Maxims, Caractères, and Reflections critical, satyrical, and Moral, &c. „ Maximes, Caractères & Refléxions „ Critiques, Satiriques & Morales, *in*-8°. „ Le nouveau Théophraste est, dit-on, un Seigneur Anglois dont l'ouvrage est fait pour réussir en Angleterre, parce qu'il est écrit avec goût, & que les caractères ont rapport à des personnages importans, mais inconnus en France. Ainsi nous ne rapporterons que quelques-unes de ses maximes.

„ Il y a une classe de gens à qui „ l'on n'accorde du mérite, que parce „ qu'on est las de leur en avoir refu„ sé : ils obtiennent leur réputation, „ comme les pauvres obtiennent l'au„ mône, à force d'importunités. „

„ Les projets les mieux concertés

„ d'un homme sage dépendent sou„ vent pour le succès de la volonté & „ de la manœuvre d'un fou „.

„ L'opinion des gens à réputation „ est respectable, avant qu'ils l'aient „ appuiée d'aucune raison ; mais ensui„ te elle est au niveau de l'avis des „ autres hommes, parce que le rai„ sonnement en devient alors l'unique „ balance, & que l'autorité n'y fait „ plus rien. „

„ Le courage dans la façon de pen„ ser est beaucoup plus rare, que ce„ lui qui s'appelle bravoure : cepen„ dant dans le premier cas le danger „ n'est qu'imaginaire, & dans le se„ cond il est réel. „

„ L'orgueil d'un homme fier ne se „ montre jamais plus à découvert, que „ lorsqu'il veut affecter d'être fort hon„ nête. „

Entre ses refléxions nous choisirons celles qu'il a faites sur la *Rochefoucault* & *La Bruyere*.

„ Je m'étonne que *la Rochefoucault* „ n'ait jamais dit, que nous aimons „ la générosité, parce que nous gag„ nons avec elle. Cette refléxion au-

„ roit été, à ce qu'il me semble, di-„ gne de cet ingenieux & agréable „ Ecrivain. Au milieu de mon admira-„ tion, je me permets cependant de „ lui reprocher trop de rafinement, „ qui le fait aller quelquefois jusqu'à „ des sources auxquelles il n'auroit pas „ dû remonter. On pourroit lui appli-„ quer ce que Leibnitz dit à une gran-„ de Reine qui le poussoit à force de „ questions : *Vous voulez Madame que* „ *je vous donne le pourquoi du pourquoi* „.

„ Quel feu ! quelle facilité dans le „ langage & dans les portraits de *La* „ *Bruyere !* je ne me laisse cependant „ point aveugler sur ses défauts. Il est „ très-superficiel, & n'entame pour ainsi „ dire que l'écorce des hommes. Quel-„ le différence entre lui & la Roche-„ foucault ! Je ne vois souvent dans le „ premier qu'une Satyre mélancolique „ produite par la bile & le fiel. Dans le „ second c'est toujours le fruit de ses „ recherches sur la vérité. Quelquefois „ *La Bruyere* n'adopte un principe, que „ parce qu'il est désavantageux à l'hu-„ manité : chez *La Rochefoucault* tout „ coule nécessairement de ses principes.

„ Enfin à mon avis ce dernier est tou-„ jours profond & grand: *la Bruyere* ne „ fait qu'éfleurer, & quelquefois il est „ petit. „

Politique.

Thoughts on the duty of a good Citizen. „ Pensées sur le devoir d'un bon Ci-„ toyen, *in*-8°. Le but de ce livre, est d'exciter le génie martial dans le cœur des Anglois, & des Citoyens de Londres en particulier. L'Auteur prétend qu'ils doivent s'appliquer autant à l'art militaire qu'au commerce : mais un Journaliste Anglois soutient que les talens militaires sont incompatibles avec ceux du commerce, & qu'une armée de soldats François battra toujours une armée d'Artisans Anglois. En conséquence il veut que les Commerçans uniquement occupés de leur objet se bornent à fournir de l'argent pour le payement des flottes & des troupes mercenaires. Ces reflexions du Journaliste peuvent être fondées par rapport aux Anglois. Mais en France les Arts n'éteignent point le courage. On voit le Manufacturier donner à la

guerre les premieres années de sa jeunesse, & revenir ensuite à son attelier remplir les devoirs de son état, jusqu'à la fin de sa carriere.

Some Reflèctions on the trade Between Great Britain and Sweden, &c. Quel-„ ques Reflexions sur le Commerce en-„ tre l'Angleterre & la Suéde „, in-8°. Suivant l'Auteur, la Suede fournit plus de Marchandises à l'Anglererre qu'à tout le reste de l'Europe ensemble, & cependant les Suédois ont une haine héréditaire & irreconciliable pour les Anglois. L'Auteur qui dit avoir demeuré quelques années en Suéde, invite ses Compatriotes à transporter en Dannemarck le Commerce qu'ils font avec la Suéde, & de faire tous leurs efforts pour trouver dans leurs Colonies de l'Amérique le fer cru dont ils ont besoin. Il assure que par ce projet l'Angleterre épargneroit 6 millions par an.

The Chronicle of B-g &c. „ La Chronique „ de B... g, Amiral d'Angleterre, par Is-„ rael Benader de la Tribu de Levi, in-8°. Cet ouvrage singulier est un recit de la malheureuse expédition de l'Amiral

l'Amiral Byng écrite dans le style de l'Ancien-Testament.

A Sheme for preventing a further increase of the national debt and for reducing the same, &c. „ Projet pour arrêter l'ac-„ croissement ulterieur des dettes de la „ Nation, & pour les réduire, dédié „ au Comte de Chesterfield, *in*-4°. Ce projet qui est conçu d'après celui de M. *Mathieu Decker*, consiste à abolir tous les droits des Douanes, & les taxes & impots sur les Marchandises (ce qui rendroit le Commerce plus libre), & à réduire la taxe des terres à douze sols par livre. On remplaceroit toutes ces taxes par une levée qu'on feroit de 3 millions sterling à Noel prochain, par des rentes à vie qui n'excederoient pas 6 pour cent, & par une taxe qu'on leveroit sur les maisons, qui pourroit monter à 8 millions sterlings, en comptant les plus hautes taxes à 80 livres sterling par maison, les plus petites à 2, & les autres à proportion. L'Auteur apporte pour preuve de l'aggrandissement sensible du Commerce de France, qu'on a vû un tems où il n'al-

loit pas en tout 50 vaisseaux François aux Indes Occidentales, tandis qu'aujourd'hui il en sort 200 d'un seul port pour cette destination. Il se plaint aussi de ce que les François revendent aux Anglois dans les Indes les Sucres, le Cotton & l'Indigo, & cela parce qu'ils ont 20 pour cent de moins à payer sur les droits qui se levent sur ces Marchandises. Il y a dans cet ouvrage un Compte assez curieux de la diminution qu'un Particulier a essuiée sur son bien, par les taxes introduites depuis la guerre, & par les événemens publics. Nous l'allons mettre sous les yeux du Lecteur, réduit en monnoie de France.

M. B. plaça il y a dix ans 200. mille francs sur la Compagnie de la mer du Sud, qui à 4 pour cent lui rapportoient 8000 liv. de rente.

Par le calcul qu'il a fait de ce que lui coutoient les Taxes qui étoient imposées dès-lors, il en payoit sur ses 8000 liv. pour. . . . . . . 2000 liv.

Depuis la taxe sur les bouteilles, lui coute 40

L'imposition sur les maisons

à raison de 2 Schelings par tête, & celle des fenêtres à raison de 6 sols par fenêtre. 56 l.

La taxe sur les Carosses. 160

Le droit de 12 s. par livre, sur tout ce qui est importé en Angleterre 160

L'addition du droit sur les fenêtres. 30

La reduction des rentes de 4 pour cent à 3. ½ jusqu'à Noel 1756. 1000

Les taxes de la Paroisse. 354

A Noel lors prochain une autre reduction des rentes de 3 ½ pour cent à 3, lui devoit couter encore 1000

Total des reductions. 4800 liv.

Il ne restera donc à M. B. sur son revenu de 8000 l. de rente, que 3200 l. Encore les nouvelles Taxes de 1756 & 1757 ne sont-elles pas reglées. Il faut remarquer que M. B. a essuié cette diminution en dix années, dont il n'y en a eu que deux pendant lesquelles on

ait eu la guerre. Que sera-ce si elle continue long-tems ? N'est-il pas à craindre qu'il ne reste plus rien du tout à ce Rentier ? L'Auteur déplore le malheur de ces dix dernieres années : la paix, dit-il, a diminué la fortune des Rentiers par la réduction de leurs rentes, & la Guerre acheve leur ruine par l'augmentation des Taxes.

The Parallel,„ Le Parallele. Broch. „ *in*-8°. L'Auteur de cet écrit compare les circonstances où est actuellement l'Angleterre, avec celles où se trouva la République d'Athenes vis-à-vis de Philippe Roi de Macedoine, & cette comparaison a été fort goutée des Anglois. On se doute bien qu'ils veulent être les Atheniens. Les applications ne manquent point à l'Auteur, & celle de *Chares* à l'Amiral Bing a paru heureuse. Voici le portrait des Beotiens : on devinera facilement la Nation qu'on a prétendu peindre.

„ Cette Nation est d'un génie si „ pésant eu égard à l'air épais & hu„ mide qu'elle respire, que la grossié„ reté du Beotien a passé en prover-

„ be. Le pays par sa situation est très„ commode pour le commerce ; mais „ il est sujet aux inondations de la „ mer. Ce Peuple équitable dans le „ particulier, ne l'est pas tant par rap„ port au Commerce. Ami de la li„ berté, il n'est ni brillant ni fort pé„ nétrant. Du sein de cette Nation, est „ sorti un grand Capitaine qui a con„ servé sa liberté. Après sa mort, elle „ a été obligée de rechercher l'allian„ ce & le secours des Atheniens qui „ l'ont soutenue. Ce service a été payé „ de la plus noire ingratitude : les Beo„ tiens ont trompé dans plus d'une „ occasion leurs alliés, & si Athenes „ n'a pas été trahie, on doit plutôt „ l'imputer à leur maladresse, qu'au „ défaut d'intention de leur part».

An impartial account of the invasion under William Duke, &c. » Recit im» partial de l'invasion d'Angleterre par » Guillaume Duc de Normandie & » de ses suites, par *Charles Parkin*, » Pasteur d'Osbourg. » L'objet de cette brochure est de prouver que les An-

glois seroient malheureux, s'ils étoient conquis par la France. L'Auteur appuie sur le bouleversement général qu'entraîna l'invasion de Guillaume qui renversa la fortune de tous les Seigneurs & des propriétaires des Terres. Les habitans de Londres, en rendant justice au zéle de l'Auteur, regardent son travail comme superflu. Les Anglois, dit-on, sont assez persuadés de cette vérité ; mais la crainte d'une invasion de notre part est une terreur panique, dès que la Mer Britannique est couverte de vaisseaux, & qu'il y a 50 mille hommes sur les Côtes.

A Short state of the progress of the french trade an navigation, &c. » Etat » abrégé du progrès du Commerce & » de la Navigation de la France, *in*-8°. M. *Postlethwayte*, Auteur de cette brochure, est le même qui a traduit & considérablement augmenté le Dictionnaire du Commerce de Savary. Comme tout le monde n'a pas sous sa main cet Ouvrage qu'on ne peut pas d'ailleurs parcourir d'un coup d'œil, M.

Postlethwayte en a extrait tout ce qui peut donner une idée de l'agrandissement du Commerce & de la Navigation de la France, & il les met, sinon au dessus, du moins au niveau du Commerce maritime de l'Angleterre.

JURISPRUDENCE.

D. Justiniani Institutionum Libri quatuor,&c. » Les quatre livres des Instituts » de Justinien, traduits en Anglois, » avec des Notes, par George Harris. » *in*-4°. On annonce cette édition des Instituts de Justinien, comme une Introduction à celle de Vinnius, qui étant en langue vulgaire est plus à la portée de tout le monde. En tête du Livre est un *Traité de l'origine & du progrès des Loix Romaines*. Il est suivi des Instituts, de la Traduction & des Notes, auxquelles on a joint la 118e. Novelle de Justinien, sur l'ordre des successions, en Grec & en Anglois, aussi avec des notes.

Comme toutes ces Notes sont adaptées aux Loix d'Angleterre, nous en rapporterons quelques-unes sur lesquelles on

pourra juger du merite du Commentateur.

Liv. 1. *Tit.* 10. „ Les Citoyens „ de Rome contractent des mariages „ valides, lorsqu'ils suivent les pré„ ceptes de la Loi : sçavoir, les „ garçons, lorsqu'ils ont atteint l'â„ ge de puberté ; les filles, lorsqu'el„ les sont parvenues à celui où el„ les sont propres au mariage. Si les „ garçons sont enfans de famille, il „ faut qu'auparavant ils obtiennent le „ consentement des parens dont ils „ dépendent “.

Voici la note de M. *Harris* sur ce Texte.

Les Loix d'Angleterre, ainsi que les Loix Civiles déterminent le commencement de la puberté à quatorze ans accomplis pour les garçons, & à douze ans pour les filles. Mais en Angleterre on peut contracter légallement avant l'âge de puberté. A neuf ans une fille est en droit de demander son douaire, quand même son mari à sa mort n'auroit que sept ou que quatre ans. Mais quand le Mariage a été contracté

avant l'âge de puberté, la femme peut le regarder comme nul à douze ans, & le Mari à quatorze. S'ils se conviennent alors, ils n'ont pas besoin de faire un nouveau mariage. S'ils se séparent, il est inutile qu'ils fassent déclarer le divorce, & ils peuvent se marier à d'autres. Si aucontraire ils ratifient leur mariage, ils ne peuvent plus le rompre par la suite. Si un garçon de quatorze ans épouse une fille de dix ans, quand elle est parvenue à douze ans, l'un ou l'autre peut rompre le mariage, & réciproquement si une fille nubile épouse un garçon au-dessous de l'âge de puberté, parce qu'en fait de mariage le consentement doit être libre des deux côtés.

A l'égard des Contrats *de Futuro* ; la Loi décide differemment. Il n'a point de force si les deux partis sont audessous de l'âge de vingt-un ans. Mais si l'un des deux a cet âge, il est lié par ce Contrat.

Les Loix d'Angleterre exigent le consentement des parens ou des Tuteurs dans les mariages des enfans ou des pupilles au-dessous de 21 ans.

Autrefois lorsqu'on contractoit un mariage sans le consentement de ses parens ou de ses tuteurs, le Ministre qui avoit fait ce mariage étoit suspendu pour trois ans; mais le mariage une fois célebré étoit regardé comme valide. Il y avoit dans le Clergé des gens assez commodes, pour marier ainsi tous ceux qui se présentoient à eux. Comme ces sortes d'Ecclésiastiques n'espéroient aucun avancement, ils craignoient fort peu la suspension : on a depuis établi contre eux des Loix plus severes. Sous Guillaume III, on fit un Acte qui condamnoit à cent écus d'amende quiconque marioit sans bancs & sans permission. On condamnoit à la même amende les Supérieurs qui permettoient aux Ministres de faire de ces sortes de mariages. Chaque homme ainsi marié devoit payer dix écus d'amende & le Sacristain en payoit cinq. Dans la dixiéme année du regne de la Reine Anne, il fut passé un autre Acte qui condamnoit à cent écus d'amende tout Prêtre qui étant en prison, célebreroit un mariage illicite, & le Geolier étoit condamné à la même amende. La moi-

tié de ces amendes étoit appliquée à Sa Majesté, l'autre au Délateur. Ces Actes ne remédierent pas entierement aux abus, parce qu'il se présentoit souvent telle occasion où l'on trouvoit bien de l'avantage à frauder la Loi, malgré l'amende. On a donc été obligé en 1753 de faire un dernier Acte qui ordonne, qu'à l'exemple des Loix Romaines, tous les mariages célebrés sans bancs ni permission seront nuls, n'auront aucun effet civil, & que les Ministres qui les auront célebrés seront transportés aux Plantations pour quatorze ans.

Du second Livre, Tit. 1 *Sect.* 39.

Texte. „ Il a été reglé par l'Empe-
„ reur Adrien, suivant l'équité natu-
„ relle, qu'un trésor qui est découvert
„ par quelqu'un dans son territoire ap-
„ partient à celui qui l'a trouvé.

Note. Les trésors doivent appartenir naturellement à celui qui les trouve; mais rien n'empêche que les Loix & les Coutumes d'un Pays n'en ordonnent autrement. *Platon* vouloit qu'en

pareil cas on en donnât avis aux Magistrats, & que l'on consultât l'Oracle. *Apollonius* décida qu'un tresor qui avoit été découvert fût remis au plus honnête homme du lieu. On voit par une parabole de J. C. Matth. xiij. 44, que les Hébreux adjugeoient les trésors aux Propriétaires des terreins où ils étoient trouvés. Les Reglemens des Empereurs Romains ont beaucoup varié à ce sujet; c'est ce qu'on voit par les Histoires de Lampride, de Zonare & de Cedrenus. Les Germains ont été le premier peuple qui ait accordé au Souverain le droit de propriété sur tous les trésors; ce qui a si géneralement passé depuis en usage, qu'il est observé en Allemagne, en France, en Espagne, en Dannemack & en Angleterre. Par trésor, on entend or, argent ou métal caché d'ancienne datte, dont personne n'est en droit de reclamer la propriété. Si l'on cache ou si l'on recéle un trésor, on est aujourd'hui puni par l'amende & par la prison. *Glanvill* & *Bracton* nous apprennent, qu'on punissoit autrefois de mort quiconque avoit frauduleusement caché ou recelé un trésor, après l'avoir découvert.

MEDECINE.

Hydrops. Disputatio Médica, &c. „ Controverse Médicinale sur l'Hy-
„ dropisie. Par M. *Lawrence*, *in*-12. «
L'Auteur introduit deux Medecins qui consultent sur la guérison d'une Hydropisie le célebre *Harvey*, mort au milieu du dernier siécle. Ce grand Phisicien leur apprend non-seulement ce qui a été dit avant lui, mais encore tout ce qui résulte des découvertes les plus récentes, ce qui est un peu contre la vraisemblance. A cela près cet Ouvrage contient de bonnes choses. Il faut observer que ce Medecin adopte les sistêmes qui établissent la transcolation & la rupture des vaisseaux lymphatiques, comme les causes de l'Hydropisie, & qu'il ne l'attribue point au vice des vaisseaux absorbens, opinion qui est suivie par d'autres Medecins.

A Treatise on the virtues and efficacity of à crust of bread eat earli in a morning fasting, &c. „ Traité de la ver-
„ tu & de l'efficacité d'une croute de

„ pain mangée le matin à jeun, *&c.* Par *Nicolas Robinſon*, Membre du Collége Royal de Medecine de Londres, & Medecin de l'Hôpital de Chriſt, *in*-8°. L'efficacité de ce remede ne va pas moins, ſelon l'Auteur, qu'à guérir du Scorbut, de la gravelle, de la pierre, & des rhumatiſmes. Il recommande fort d'obſerver de ne point manger pendant 3 heures, après qu'on a pris cette croute. Il fonde la vertu de ce remede ſur les principes intrinſeques du pain & ſur les bonnes qualités de la ſalive, dont l'application ſeule a guéri, à ce qu'il prétend, une dartre ſcorbutique. Il ajoute qu'elle guérit auſſi les verrues & les corps des pieds en appliquant deſſus en forme d'emplâtre du pain mâché bien mouillé de la ſalive d'un homme à jeun. Il la conſeille auſſi pour le mal des yeux qui provient d'avoir trop bû. Après ce Traité ſur la croute de pain, il faut eſpérer que quelque Docteur édenté nous en donnera un ſur la mie, à laquelle il découvrira quelque nouvelle vertu. C'eſt la reflexion d'un Critique Anglois.

A Treatiſe on the three Medicinal Mineral Waters, *&c.* „ Traité ſur les „ trois Fontaines Médicinales & Minérales, ſituées à Llandrindod dans „ le Comté de Radnor, en la partie „ Méridionale du Pays de Galles, avec „ quelques remarques ſur le Minéral „ & le foſſile, qui ſe trouvent dans „ leurs veines & dans leur lit, par rapport à leur influence ſur ces Eaux. „ Par *Diederick Veſſel-Linden*, Medecin, *in*-8°. Prix 5 ſchelins, par „ *ſouſcription.*

L'Introduction de cet Ouvrage contient une deſcription topographique du terroir de Llandrindod, & de ſon atmoſphere, dont on prétend l'air auſſi pur que celui de Montpellier. L'Auteur en vante juſqu'à la Bierre, & ſur-tout celle du nommé *Groſvenor*, qu'il paroît avoir en grande conſidération pour des raiſons particulieres.

Le premier Livre traite de l'Eau de ſource de Llandrindod : il contient toutes les expériences qu'on a faites avec cette Eau, & dont il réſulte qu'elle con-

tient beaucoup de fer, de ſel & de ſouffre. Le détail dans lequel l'Auteur entre à ce ſujet, le conduit à parler des Eaux de Chevron & de Bru qui ſont à cinq milles de celles de Pouhon-Spa ; il fait contre elles une vive ſortie, & les déclare un poiſon pernicieux, par la quantité d'arſenic dont elles ſont empreintes.

L'Auteur conclud des expériences qu'il rapporte, que les Eaux de Llandrindod contiennent. 1°. Une grande abondance d'eſprit mineral élaſtique & volatil. 2°. Un baume mineral qui tient de l'Ambre. 3°. Un acide vitriolique volatil. 4°. Beaucoup d'acide ferrugineux. 5°. Un ſouffre parfait, 6°. Un ſel purgatif qui participe de la nature du Borax ; de ſorte qu'il regarde ces Eaux comme un excellent purgatif, très-ſalutaire pour les tempérammens les plus foibles, & particulierement utile dans les fievres, les humeurs ſcorbutiques, l'affoibliſſement des nerfs, l'aſthme, l'épilepſie, les obſtructions des viſceres & les maladies chroniques du Sexe. Notre Docteur interdit pour-

tant l'uſage de ces Eaux dans les maladies qui proviennent d'un ſang trop abondant, ou brulé & bilieux, parce qu'elles pourroient être dangereuſes. Il ne les conſeille pas non-plus aux malades qui ont paſſé cinquante ou ſoixante ans.

Dans le ſecond Livre, il s'agit de l'Eau pompée de Llandrindod qui contient beaucoup de bitume & de ſel de la même nature que celui de l'Eau de ſource. Elle eſt, ſelon M. Linden, propre à guérir les dartres & les humeurs ſcorbutiques, l'hypocondrerie, & la gravelle. Il prétend être redevable à l'uſage de ces Eaux de la guériſon d'une ulcere ſcorbutique invéteré, dont il étoit attaqué : c'eſt en partie le principal motif qui l'a attaché par reconnoiſſance à ces Eaux, & qui l'a porté à en décrire les propriétés & les vertus.

Le troiſiéme Livre concerne les Eaux *noires & fetides*, connues ſous ce nom à Llandrindod. L'Auteur obſerve qu'elles ſont ſulphureuſes & qu'elles contiennent beaucoup d'acide vitriolique.

Il en recommande l'usage par forme de bains pour tous les membres perclus, les reliquats de maladies véneriennes, l'hydropisie, la pierre, la gravelle, la goutte & les rhumatismes, la lyenterie, la dissenterie & le tenesme, en les injectant par la voye des lavemens. Il les juge très-utiles pour nettoyer les intestins, évacuer les humeurs des catarrhes, arrêter les progrès de la consomption. Dans chacun de ces trois Livres, après avoir traité de la nature de ces différentes Eaux, l'Auteur donne de très-bons avis sur la façon de s'y préparer, sur le régime qu'on doit observer en les prenant, sur la méthode de traiter les accidens qui pourroient arriver dans le cours du remede, sur les précautions nécessaires après les avoir prises, & sur les effets qui peuvent s'en suivre. Parmi ces instructions, il y en a de géneralles qui pourroient convenir aux malades qui fréquentent d'autres Eaux. Le Docteur Linden a parsemé ce Traité de plusieurs questions de Chimie qui prouvent son goût pour ce genre. En lui tenant compte de ses

recherches, on peut lui reprocher d'être obscur & quelquefois même inintelligible. Il a aussi le défaut commun à tous ceux qui prennent des remedes sous leur protection, de vouloir les rendre si universels, qu'aucune maladie ne leur échape. Il faut donc lire cet Ouvrage avec précaution, & ne pas y donner une foi aveugle.

An Essai on Watters, &c. „ Essai „ sur les Eaux. Par M. *Lucas*, ci-de„ vant Apoticaire à Dublin, & aujour„ d'hui Medecin exerçant avec répu„ tation à Londres. 3 Parties faisant 3 „ volumes *in*-8o. « La premiere Partie traite de l'Eau simple, la seconde des Eaux froides & Médicinales, & la troisiéme des Bains naturels. Tout cet ouvrage respire la singularité, aussi est-il d'un homme vraiment original qui a joué un rôle en Irlande. M. *Lucas*, ardent Patriote, s'y est fait adorer du Peuple par son opposition au Ministere qui a été si loin, que le Gouvernement l'a forcé de quitter l'Irlande.

Avant que d'entrer dans le détail de l'Ouvrage, on observera que M. *Lucas* a

affecté une ortographe si extraordinaire, qu'on sera peut être obligé, selon un Journaliste Anglois, de réimprimer son Livre en Langue vulgaire. Il use aussi d'expressions qui ne sont qu'à lui, & il change quelques fois de son autorité jusqu'à la prononciation des termes.

Le premier volume commence par une idée générale des sels. Il ne reconnoit que deux principes en chymie, l'Alcali & l'Acide. Il rejette le sel neutre volatile, que quelques-uns veulent regarder comme un troisiéme principe. Après ces préliminaires, il considere les Eaux en général, & il les divise en méteoriques ou atmosphériques & terrestres. Il observe que les Tremblemens de terre viennent quelquefois de la vapeur d'une eau bouillante emprisonnée dans les entrailles de la terre. Il remarque que l'eau crue est la meilleure pour faire de bon mortier, & que c'est quelquefois faute d'attention à cette circonstance, qu'on voit des murs mal cimentés dont le plâtre tombe & s'émiette. Il blâme aussi la négligence des Manœuvres qui vont prendre l'eau des ruisseaux chargée d'im-

mondices : des murs bâtis ainsi ne peuvent jamais bien sécher, & cela forme tant de nitre, qu'il faut peut-être attribuer à cet abus la rapidité avec laquelle les maisons s'enflamment dans les incendies. Il passe ensuite à l'analise chimique de toutes les eaux, & de-là suit l'examen de toutes celles dont on boit à Londres, parmi lesquelles il distingue l'eau de la Tamise comme très-pure & très-saine. Ce volume est terminé par les propriétés medicinales de l'eau, sur lesquelles on répete ici ce qu'ont dit Boerhaave, Hoffmann & les autres. Dans un endroit de ce volume, M. Lucas se glorifie d'être Apoticaire, & cette vanité de profession rappelle à un Journaliste Anglois le trait d'un membre des Communes. Ce dernier dans un Discours public remercia Dieu de ce qu'il étoit né Ecossois & Presbyterien : sur quoi quelqu'un s'étant levé, fit observer aux Assistans, qu'il falloit que cet Ecossois fût extremement bon Chrétien, puisqu'il remercioit le Ciel d'une si petite grace.

Le deuxiéme Volume qui traite des

Eaux Minérales en général & des froides en particulier, est dédié à l'Amiral Anson. En parlant de l'eau de Mer, il voudroit nous persuader qu'elle n'a ni couleur ni odeur; qu'elle ne contient ni souffre ni bitume, ni même de nitre; qu'elle est seulement imprégnée d'un sel muriatique amer & huileux. On ne s'arrêtera pas à combattre un paradoxe démenti par les sens & par la raison. M. Lucas prétend que vers l'Equateur il y a moins de rivieres & d'eau pour délayer le sel de la Mer, que vers les Poles. C'est ce qu'on ne croit pas plus fondé. Il se méprend encore, lorsqu'il dit que la Mer est toujours gelée vers le Pole. Tous les Navigateurs conviennent que dans les latitudes les plus septentrionales les côtes sont bordées de glaces, mais à quelque distance du rivage l'eau est toujours fluide. Ici M. Lucas attaque vivement le Docteur *Russel* sur les prétendues vertus que ce dernier attribue à l'eau de la Mer. En rapportant les différens expédiens dont on a fait usage pour rendre l'eau de la Mer potable, il rejette celui de la faire filtrer dans

le sable. C'est cependant ainsi que César se procura de l'eau, lorsqu'il fut bloqué dans Alexandrie; & c'est ce que pratiquent journellement les Marins, lorsqu'ils se trouvent dans la disette d'eau. L'Auteur examine les Eaux d'*Epsom*, de *Cheltenham*, de *Scarbourough*, & de *Tunbridge*, & finit par donner des avis sur le régime qu'on doit observer en prenant ces eaux.

Le troisiéme volume contient un Traité très-complet des Bains d'Aix-la-Chapelle. Il le commence par l'examen de la vraie cause de la chaleur des Bains qu'il dérive des Pyrites. Il donne la description des bains & des étuves des Romains, d'après ce qui en a été découvert près de l'Abbaye de Bath. Il fait diverses remarques sur la construction défectueuse, absurde, & même dangéreuse des bains actuels de Bath. Il passe ensuite à l'analise de leurs Eaux & de celles de Bristol. Il attaque l'opinion commune qui avoit prevalu jusqu'ici, qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre les eaux d'Aix-la-Chapelle & celles d'Angleterre. Il

fait aussi le parallele de celles de Bath avec celles de Bristol.

Il est certain que les recherches immenses & profondes de M. Lucas rendent son ouvrage recommandable & très-utile aux Médecins, ainsi qu'aux Chimistes. On ne peut lui reprocher que trop d'aigreur contre ceux qu'il n'aime pas, & sur-tout contre tous les Médecins des Eaux qui, si on l'en croit, sont presque autant d'assassins.

Some Experiments on the chalibeat Water lately discovered near the Palace of the Lord Bishop of Rochester at Bromley in Kent &c. „ Expériences sur des Eaux ferrugineuses découvertes nouvellement près du Palais de l'Evêque de Rochester, à Bromley en Kent. Par M. *Thomas Reynolds Surgeon*, Chirurgien, *in* 8°. *chez J. Payne*. Ces expériences établissent assez le mérite de ces Eaux; mais comme la mode & le plaisir contribuent, ici comme ailleurs, à la réputation des Eaux Minérales, celles-ci ne seront vraisemblablement fréquen-

tées que par les malades du voisinage. L'Auteur a joint à ces Expériences, quelques observations sur les Eaux en général. Il y donne la méthode de faire des Eaux Minérales artificielles, comme aussi celle de les distinguer des naturelles. Il prescrit des moyens pour découvrir l'eau commune qui n'est pas saine, & pour en corriger le vice.

Histoire Naturelle.

Collateral Bee Boxes, &c. „ Ruches „ Collatérales inventées par M. *Etienne* „ *White* “. L'Auteur a qui passé 40 ans de sa vie à faire des Ruches, après toutes ses observations, s'est fixé à la construction qu'il propose ici. Ces nouvelles Ruches sont faites de planches fortes, bien séches & quarrées, & elles ont huit pouces & demi de haut mesurées par dedans. Au fond de la partie antérieure, il ménage une ouverture large de quatre pouces, & haute seulement d'un demi-pouce, afin que les souris ne puissent pas y entrer. On met derriere la Ruche en haut, une glace de cinq pouces de hauteur,

& large de trois, avec un volet, pour pouvoir la fermer quand on veut. Aux deux bouts de la Ruche, est un espace vuide de près d'un pouce en haut & d'un peu plus au fond, & ces deux bouts doivent être faits de sapin. Le fond des Ruches ne doit pas être de planches; il faut un bâton qui traverse la Ruche d'un bout à l'autre pour supporter les rayons. Les extrémités de la Ruche se couvrent avec une planche, qu'on attache avec une cheville qu'on fixe dans la boette.

Quand on veut loger les mouches, on joint deux de ces boëtes ensemble, & on laisse les passages de communication ouverts. Lorsqu'elles sont entrées, on les couvre avec de la verdure & du linge. Il est fort important, comme on sçait, de les bien placer. L'Auteur a reconnu qu'elles profitoient bien au Nord d'une haute tour. Si on les garantit du Soleil, en fermant exactement le volet, elles sont bien. Elles souffrent aisément le froid; mais la chaleur du Soleil en Eté fond leur cire, & en Hyver les empêche de dormir, & leur fait consommer leurs pro-

visions. On place les Ruches par étages les unes sur les autres. Le tout est couvert, & on met des planches devant pour les garantir du Soleil. Il faut regarder à travers la vitre, pour voir dans quelle Ruche elles se sont établies, & on en ferme l'entrée de façon qu'elles ne puissent passer que dans la Ruche vuide. Quand elles en ont rempli une, elles commencent à travailler dans la seconde, & alors on en ajoute une troisieme, en débouchant le bout qu'elles ont rempli de cire.

Vers le milieu d'Août, on découvre les verres & on regarde dans les Ruches. Les mouches qui ont rempli trois Ruches, peuvent sans danger en perdre une. Pour cet effet, vers les trois heures après midi, après avoir regardé qu'elle est la Ruche où il y a le moins d'Abeilles, on ferme la communication avec une lame d'étain ou de fer blanc, ce qui les oblige, au bout de deux heures, de s'en aller, de laisser la Ruche vuide & de rejoindre leurs compagnes. On arrête ensuite les bords des deux autres Ruches, & on les laisse en cet état jusqu'au Printems prochain.

Par l'usage de ces Ruches, on peut toujours prendre son tems, pour faire les essains. Les mouches ne quittent leur habitation que faute de place, & elles en auront par cette méthode plus ou moins, comme on le désirera. Si elles sont bornées à 2 Ruches, elles feront leur essain de bonne heure. Si elles en ont 3, il y aura un essain plus nombreux, mais aussi plus tardif. Après le premier essain, on préviendra le second en ajoutant Ruche sur Ruche, tant qu'il s'en remplira. Les Colonies qui employeront 4. Ruches, mettront dans le cas d'en prendre deux pour l'automne.

L'experience a appris que lorsque les mouches font leur essain tard, & qu'elles manquent de provisions, on n'y supplée point, quelqu'abondamment qu'on les fournisse de miel, soit parce que ce miel se corrompt, soit parce qu'il leur faut absolument, pour subsister, de la Cire crue. Ainsi quand deux Colonies sont foibles, il faut ou les laisser périr, ou en conserver une aux dépens de l'autre.

On croit communement que les

Mouches peuvent se multiplier sans fin, & que c'est un produit sans bornes: l'Auteur est d'un avis contraire. Il assure que sa méthode fournira le pays d'autant de Mouches qu'il en peut entretenir, & qu'il y a des endroits où il ne peut en subsister qu'un petit nombre. Il n'y a, dit-il, dans mon Village que 10 Colonies de Mouches, & je suis persuadé qu'il n'y en peut pas subsister un plus grand nombre, tandis que dans d'autres pays qui promettent moins, il y a abondance de miel.

An Account of a useful discovery to distil double the usual quantity of sea Water, &c. » Découverte utile, pour » distiller le double d'eau de mer, pour » la boisson, par le Dr. *Hales*, mem- » bre des Académies de Londres & de » Paris, *in*-8°. » Cette importante découverte est un nouveau service que M. Hales rend à l'humanité. On sçait qu'un des plus grands dangers qu'on court sur Mer, est de manquer d'eau douce. La filtration de l'eau marine, ne suffit point pour la rendre saine:

quand même elle lui feroit perdre sa salure, il y reste toujours un amertume insupportable. Il n'y avoit donc que la distillation qui pût la rendre potable ; mais il falloit tant de bois ou de charbon pour en distiller une petite quantité, qu'on n'y gagnoit rien, & l'on trouvoit plus court de porter de l'eau douce. Il s'agiroit donc de trouver quelque ingredient qui facilitât la séparation du sel d'avec l'eau. C'est ce que quelques personnes ont tenté avant M. *Hales*, & voici ce qu'il dit de tous ces essais. » Dans le „ compte que M. *Appleby* a rendu de „ son opération pour rendre l'eau de „ Mer potable, & qui a été inséré „ par ordre des Officiers de l'Ami„ rauté dans la Gazette du 22 Jan„ vier 1754, on trouve qu'un alem„ bic qui contient quatre vingt pin„ tes de Paris (*a*), en distillera 240 „ en 10. heures avec un peu plus d'un „ boisseau de charbon. Or par la Ventila„ tion, on en distillera le double, c'est-

(*a*) On réduit ici, pour la commodité du Lecteur, la mesure Angloise à celle de Paris.

„ à-dire, 480. pintes en 10 heures, & „ par conséquent 960 en 20 heures; „ ce qui suffira pour un vaisseau de „ 60. canons monté de 400 hommes, „ dont la provision d'eau pour 4. mois „ est de 110 tonneaux. De plus grands „ vaisseaux auront de plus grands „ alambics, ou en auront deux: un vais„ seau marchand se contentera d'un „ petit alambic. M. *Hales* dans la „ distillation se sert de craye, & il en „ met environ une demie once sur 4 „ pintes d'eau.

Cet Ouvrage contient encore des observations sur le Ventilateur, & on rapporte l'extrait d'une lettre du Capitaine Thompson qui s'exprime ainsi. „ Nous nous sommes servis du Venti„ lateur de 4. heures en 4. heures pen„ dant 30 minutes, & quand il nous „ est arrivé de passer 8. heures, sans en „ faire usage, nous nous sommes ap„ perçus d'une différence sensible dans „ la chaleur de l'air. Quoique pendant „ près d'un an j'aye eu deux cens „ hommes à bord, & qu'ils fussent „ la plûpart attaqués de maladies con„ tractées dans les prisons, je les ai

„ transportés en Géorgie. Il y a eu peu „ de transports aussi heureux, & après „ la providence, je l'attribue à l'usage „ du Ventilateur. Car la flotte qui fit „ une descente en France & qui étoit „ avec nous, fut remplie de malades, „ tandis que nous nous portions à mer„ veille. „ Il n'est pas moins sûr que les grains sont par ce moyen mieux garantis des insectes, & que toutes les provisions se conservent beaucoup mieux dans un air ainsi rafraichi.

A la fin du livre, on démontre l'utilité du Ventilateur pour les laiteries ; où il corrige le mauvais gout du lait occasionné par certaines nourritures des vaches. On convient cependant que l'écume du lait, nuit au bon effet du Ventilateur. On a aussi observé que, sans changer l'eau, on peut avec le Ventilateur transporter très-loin du poisson frais. Non seulement la ventilation rafraîchit l'eau, mais elle y introduit un air qui est très-salutaire au poisson.

The natural history of Aleppo, &c. „ „ Histoire naturelle d'Alep & des lieux

„ adjacents, par *Alexandre Russel* Mé„ decin, *in*-4°. „ Le séjour de quelques années fait par l'Auteur dans le pays dont il rend compte, l'a mis à portée d'être bien instruit, & il seroit à souhaiter que la description de toutes les parties de l'Europe fût aussi exacte.

La premiére partie de ce Livre contient la description d'Alep. On sçait que cette Villle est la Capitale de la Syrie. Son ancien nom étoit *Berrhæa* & son nom Arabe se prononce *Haleb*. *Omar ben Abdalaziz* qui y étoit né, a écrit l'Histoire de cette Ville en 10. volumes. Cette Ville, avec ses fauxbourgs, a environ 7 milles de circonférence : elle est bien bâtie, mais les maisons n'ont point de vûe sur la rue. Toutes les Marchandises se vendent chacune dans un Bazar separé, & pour plus grande sureté, une heure après le coucher du Soleil, on fait la garde autour des maisons. Les rues sont étroites, mais bien pavées & très-propres. La Ville est arrosée par un petit ruisseau appellé *Coic*. On remarque à ce sujet, qu'il n'y a qu'une seule rivie-

re en Syrie qui est l'*Oronte*, de sorte que presque par tout on rassemble soigneusement l'eau de pluie que l'on conserve dans des Citernes.

L'air d'Alep est extrêmement pur, & si exempt d'humidité, qu'on soupe & qu'on couche en plein air sur le toit des maisons, depuis la fin de Mai jusqu'au milieu de Septembre. On n'éprouve la rigueur de l'hiver que pendant 40 jours, depuis le 12 Décembre jusqu'au 20 Janvier. Dès Février on apperçoit la verdure ; mais aussi elle se passe dès le mois de Mai. La terre paroît alors si séche & si stérile, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait pû rien produire. Enfin ce n'est qu'en Septembre qu'il tombe de pluies qui rafraîchissent l'air, & qui sont bien désirables après une si grande sécheresse.

Il y a peu d'arbres dans ce pays ; mais en récompense on y trouve beaucoup de Plantes dont l'Auteur fait ici l'énumération, & donne des desseins très-exacts. On y voit l'*Onobrichys* & les plantes nommées *Thlapsi*, autrement *Allium silvestre*, *Lotus Græca, maritima, folio glaucio & velut argenteo, Tra-*

gacantha, espece d'*Ilex*, & deux sortes de *Phlomis*. Il n'y a aucun métal dans toute la Syrie : elle a de beau marbre jaune, facile à polir, & qui devient rouge étant frotté d'huile & mis dans un four médiocrement chaud. A 18 milles d'Alep, on trouve une vallée qui forme un bassin naturel, où les eaux de pluie se conservent, & quand elles sont évaporées, elles laissent un gateau de sel d'un demi pouce d'épaisseur. Cette vallée fournit suffisamment du sel à tous les environs. Ce qu'il dit des fameux Moutons de Barbarie est curieux. Lorsqu'ils sont écorchés, ils pésent 150 livres, & leur queue seule 50. Pour l'empêcher de se gâter, les Bergers la posent sur une petite planche qui a 6 roues. Ainsi ce n'est point une fable, lorsqu'on rapporte qu'on a soin de voiturer la queue de ces Moutons. Il est vrai que ce n'est pas pour les soulager du fardeau, mais uniquement pour conserver leur queue.

On compte dans cette Ville 235000 habitans, dont environ 200000 Turcs 30000 Chrétiens & 5000. Juifs. Parmi les Chrétiens, il y a des Grecs, des

Armeniens, des Syriens & des Maronites qui ont tous leurs Eglises. Les femmes y sont assez belles : on les marie entre 14 & 18 ans, & quelquefois plutôt, mais à 30 ans elles sont fanées. Leur façon de se ceindre, la chaleur du pays, & l'usage du bain rendent leurs accouchemens si faciles, que celles qui sont robustes travaillent dès le lendemain de leurs couches, & que les plus délicates ne gardent la chambre que 10 à 12 jours. Toutes, de quelque condition qu'elles soient, allaitent leurs enfans, & quelques-unes ne les sevrent qu'à l'âge de 3 ou 4 ans. Leur regal en visite, est du caffé sans sucre, une pipe de tabac, quelques confitures & du sorbet. A la fin de la visite, on brûle l'aloes, & on présente les eaux parfumées. Il n'y a que les débauchés qui fassent usage d'*Opium* : aussi perdent-ils la mémoire, & meurent-ils prématurément avec tous les symptomes de la vieillesse. Leurs amusemens sont les échets, ou quelque jeu tranquille ; mais lorsqu'ils se rassemblent pour se divertir, ils ont avec eux des Bouffons, sans lesquels la con-

versation languiroit. On sçait combien ils sont éloignés de toute promenade.

Le plus habile homme d'Alep sçavoit assez d'Astronomie, pour calculer une Eclypse ; mais ils sont généralement ignorans, & quelques-uns de leurs Bachas ne sçavent pas lire. Ils font cas de la Médecine, mais ce sont les Etrangers qui la professent. Ils se croient permis d'avoir jusqu'à 4 femmes & autant de concubines qu'ils veulent ; cependant les gens du commun en ont rarement plus de deux, & les pauvres gens n'en ont qu'une. L'Auteur avû jusqu'à 40 femmes à un grand Seigneur d'Alep. Il traite amplement des mariages, de la Religion & des Funerailles d'Alep ; ensuite est une histoire Meteorologique de cette Ville, tirée des Mémoires qu'on a conservés sur cet objet pendant dix ans. Elle est suivie d'Observations très-détaillées sur les Maladies Epidémiques, sur la Peste & sur le Mal d'Alep.

Comme il est plus aisé d'éviter la Peste que de la guérir, les Etrangers prennent les plus grandes précautions pour s'en préserver. Elle regne ordi-

nairement depuis Avril jusqu'en Juillet, & environ tous les dix ans. Aussitôt qu'elle est déclarée, on s'enferme dans sa maison & on évite toute communication avec les habitans. On reçoit en cet état ses provisions par une fenêtre avec une corde, & on les prend avec des pincettes. La viande se trempe dans le vinaigre, & les lettres se parfument avec du souffre. L'Auteur donne ici des recettes, & prescrit un regime pour ceux qui sont obligés de communiquer avec les malades. Le Quinquina est fort utile en pareil cas.

La maladie d'Alep, est une espece de pustule qui se forme sur la peau, & qui s'étend jusqu'à la largeur d'une piéce de douze sols. Elle forme une croute qui tombe au bout de 8 jours, & laisse une petite marque. On distingue cette maladie en mâle & femele. La derniere cause plus de douleur, & est plus difficile à guérir. Aucun habitant d'Alep n'échappe à ce mal, & les Etrangers le contractent peu de tems après leur arrivée.

Voyages.

Travels trough Germany, Bohemia, Hungary, Switzerland, Jtalyand, Lorrain, &c. „ Voyages en Allemagne, en Bo„ hême, en Hongrie, en Suisse, en „ Italie, & en Lorraine, par *Jean-George* „ *Keysler. in*-4°. „ Cet Ouvrage est une traduction Angloise de l'Allemand. L'édition en est fort soignée & enrichie de belles figures. Keysler fit tous ces voyages, en qualité de Gouverneur des fils du Baron de Bernstorff, ce qui le mit à portée de pénétrer par tout & de tout voir. *Reland* faisoit tant de cas de *Keysler*, qu'il lui recommanda d'écrire les Antiquités d'Allemagne. Celles qu'il publia à Londres ont éclairci plusieurs points d'érudition difficiles, & lui ont fait beaucoup d'honneur. Les voyages en question ont été imprimés après sa mort, par les soins de M. *Schutze*, & il y en a eu en peu de tems deux éditions. On y trouve beaucoup d'Anecdotes concernant le malheureux *Patkul* & *Charles* XII. Les Amours du Roi de Sardaigne & de la

Comtesse de Verrue offrent un tableau plus riant, & l'Auteur à ce sujet entre dans un grand détail. Parmi les faits Littéraires qui s'y trouvent, en voici un qui nous a paru digne d'être rapporté.

En 1712 le Secretaire *Pfaff* étoit Précepteur du Prince héréditaire de Wirtemberg, à Turin. Le Bibliotécaire du Roi de Sardaigne étoit pour lors occupé à mettre en ordre la Bibliothéque Royale, & à en faire le Catalogue; mais il sçavoit fort peu de Grec & de Langues Orientales. *Pfaff* au contraire étoit très-versé dans ces Langues sçavantes; de sorte que le Bibliothéaire chercha à se lier avec lui, comme avec un homme qui lui seroit fort utile. *Pfaff* saisit avidement cette occasion, pour avoir la liberté d'examiner & de copier quelques Manuscrits importans. Entre autres il en rencontra un du 5e. siécle: c'étoit *Lactantii Epitome Institutionum Divinarum*, dont on n'avoit eu jusqu'alors que des éditions très-imparfaites. Il le publia avec d'autres Traités en 1713. Il découvrit aussi des Fragmens Anecdotes de Saint

Irenée qu'il publia avec une traduction Latine, & il ne cacha point qu'il avoit tiré ce Manuscrit de Turin.

La Cour de Savoye, dit Keisler, fut très-piquée qu'un Hérétique se fut emparé de cet Ouvrage, & depuis on veilla avec plus de soin à la conservation des Manuscrits qui étoient dans la Bibliothéque. Que le fait soit véritable ou non, il est certain que l'accès de ce dépôt littéraire est actuellement moins facile: il y a sur tout deux piéces qu'on ne montre point, sans un ordre exprès du Roi. C'est la *Table Isiaque* & les Manuscrits de *Ligorius*. La premiére Piéce, est un grand Parallelogramme de cuivre, contenant des hierogliphes Egyptiens avec des ornemens d'argent. Ce précieux monument passa des mains du *Bembe*, son premier possesseur, en celles du Duc de Mantoue. En 1604 Pignorius en donna la description & l'explication en un vol. *in*-4°. Après le sac de Mantoue, il tomba entre les mains du Cardinal Pava qui en fit présent au Duc de Savoye. Ainsi le P. Montfaucon s'est trompé dans son *Antiquité expliquée*, en assurant

que cette Piéce avoit été perdue au pillage de cette Ville. A l'égard des Manuscrits de Ligorius, ce sont environ 30 vol. *in-fol.* remplis d'Antiquités & d'Inscriptions qu'il a non-seulement expliquées, mais même dessinées de sa propre main. L'Auteur qui vivoit à Rome dans le 6e. siécle, avoit employé 35 ans de sa vie à cet Ouvrage qu'on n'en accuse pas moins d'inexactitude & d'infidélité. Les 18 premieres feuilles renferment les Villes par ordre alphabetique : ensuite viennent différentes piéces sur les familles anciennes, sur les cachets qu'on trouve dans les anciens Monuments, sur les anciens Magistrats Romains, sur les tremblemens de terre, sur l'histoire de la Peinture & de la Sculpture, sur les Médailles des Empereurs & sur d'autres Médailles, sur la Marine des Anciens, &c. Les figures qui accompagnent l'Ouvrage surpassent en beauté celles de Leonard Vinci qui sont à la Bibliotéque Ambrosienne. Ce Trésor de Littérature a couté au Duc de Savoye 80. mille ducats. La Reine Christine en avoit une copie, qui est aujourd'hui dans la Bibliotéque du Cardinal Ot-

toboni. Un Secrétaire du Nonce du Pape à Turin en a, dit-on, enlevé quelques volumes qui sont au Vatican, & l'on prétend qu'un Libraire de Génève en a emporté 4 feuilles.

Afin de parcourir plus d'un genre, nous ajouterons un trait de bravoure d'un simple Soldat, au Siége de Turin. Les François avoient gagné une des galleries souterraines qui communiquent à la Citadelle, & l'Ingenieur François avoit eu 200 louis de récompense, pour avoir découvert ce passage. Les Assiégeans qui comptoient par-là s'ouvrir l'entrée de la Citadelle, y avoient posté 200 Grenadiers. Un paisan Piémontois apellé *Micha*, qui avoit été forcé de travailler comme pionnier & qui avoit été fait Caporal, travailloit près de cet endroit avec 20. hommes à une mine. Comme il entendit les François sur sa tête, convaincu que la place étoit prise, s'ils restoient en possession de ce souterrain, il se détermina à sacrifier sa vie, pour sauver la Place. Il renvoia ses Camarades, & les chargea de l'avertir par un coup de feu, dès qu'ils seroient en sureté. Aussi-tôt qu'il

eut entendu le signal, il mit le feu à la mine, & se fit sauter avec les 200. Grenadiers François. Le Roi de Sardaigne récompensa sa femme & ses enfans qu'il lui avoit fait recommander au moment de l'exécution, & l'on assura une pension de 600 liv. à sa famille.

A Compendium of authentic and entertaining Voyages, &c. » Abrégé de plusieurs Voyages authentiques & amusans rangés par ordre chronologique, & enrichis de cartes, plans, portraits, &c. 7 volum. *in*-12. Cette collection contient les Voiages suivans, sçavoir : les 4 Voiages de *Colomb*, celui de *Vasco de Gama*, & celui de *Pierre Alvarez de Cabral*; la Conquête du Mexique par *Cortez*; celle du Perou par *Pizarre*; le Voiage de *Soto* & autres à la Floride en 1539; ceux de *Magellan*, de *François Drake*, de *Walter* Raleigh de *Thomas* Rowe, Ambassadeur de Jacques I. au Mogol, du Capitaine *Monk* en Groenland, avec la conservation étonnante de 8 hommes qui furent laissés sur cette côte en 1730; le Voia-

ge de 7 Matelots au Spitzberg en 1634, & leur naufrage au même lieu en 1646; le dangereux Voiage du Capitaine *James*; ceux de *Nieuhoff* & de *Baldæus* sur les Côtes de Malabar & de Coromandel; un voiage dans l'Isle de Ceylan; un autre au Nord de l'Europe; des Mémoires concernant la Russie; le voiage de *Wafer* à l'Isthme de l'Amérique, l'expédition de Carthagene en 1741; les 4 derniers voiages au tour du monde, faits par *Dampierre*; ceux de *Gemelli* en 1693, de Roger en 1708, & d'*Anson* en 1740. Ainsi l'on voit qu'il n'y a de nouveau dans cette Collection, que l'expédition de Carthagene dont l'Auteur attribue le mauvais succès à la mésintelligence qui étoit entre l'Amiral, & le Général qu'il ne ménage guere. La Collection des voiages de *Harris* avoit placé de suite & réunis ensemble tous les voiages faits dans la même partie de globe : le nouveau Collecteur a pris un autre plan. Il a rassemblé dans chaque siécle tous les voiages considérables qui y ont été faits. Cet arrangement a aussi son mérite : on voit par-là les progrès qu'a faits le Genie voiageur

The Civil and natural Histori of Jamaica, &c. „ Histoire Civile & Naturelle de la Jamaique, dédiée au Prince de Galles, par *Patrice Browne*, *in-folio.* Si la célébrité des Souscripteurs fait un préjugé en faveur d'un Ouvrage, on ne peut refuser cet avantage à l'Histoire de la Jamaique ; puisqu'outre tous les Sçavants d'Angleterre qui ont souscrit pour cet Ouvrage, on voit dans la liste des souscriptions les noms illustres de *Burman*, *Gronove*, *Linnæus*, *Muschembroek*, *Schwenke*, *Trew*, *Wackendorff*, &c. Le Sçavant Hansloane avoit déja donné une Histoire de cette Colonie ; mais M. Browne se flatte d'avoir poussé beaucoup plus loin ses recherches concernant l'Histoire Naturelle. M. Hansloane dans ses voiages n'a décrit que 800 plantes, & l'Auteur en compte 1200, sans les Fossiles, les Insectes & les autres productions dont il parle. Son histoire est divisée en 3 parties. Elle commence par l'Histoire Civile de la Jamaique, ce qui comprend sa découverte par Christophe Colomb, la conquête de l'Isle par les Espagnols, leur

expulsion par les Anglois, les différentes sortes de Gouvernement, jusqu'au tems où Charles II. le regla par une Charte, la destruction de Port-Royal par un tremblement de terre en 1692, & l'invasion des François en 1694. L'Auteur s'excuse du peu de détail dans lequel il est entré à cet égard, sur son gout pour l'Histoire Naturelle qui l'a entraîné, & lui a fait donner la préférence à cette partie. On a relevé dans la partie historique une faute de l'Auteur : c'est lorsqu'il dit que les Espagnols en se retirant de Cuba, y laisserent des Negres & des Mulatres pour troubler les Conquerans, ce qu'ils firent en effet au point que les Anglois furent obligés d'appeller à leur secours les Boucaniers qui en vinrent à bout & les subjuguerent. On convient bien que ces Negres faisoient de fréquentes incursions sur les Anglois, & qu'ils favorisoient la désertion des Esclaves qui étoient sûrs de trouver chez eux un asile, lorsqu'ils s'enfuioient de chez leurs Maîtres ; mais ce n'est point par la force qu'on les a réduits.

On les a ramenés par la douceur, en traittant avec eux & en leur accordant des terres. Depuis cette pacification qui a fait beaucoup d'honneur au Gouverneur Trelawny dont elle est l'ouvrage, ces Negres sont devenus des sujets utiles & fidéles. Le 2e. Chapitre commence par un détail des Paroisses, des Ports & des Tribunaux de justice ; d'où l'on passe au sol du pays, à la division des terres, au produit & au revenu de l'Isle. M. Browne se plaint que les terres dans cette Colonie ne sont pas partagées avec égalité ; c'est à quoi il attribue la différence qui se trouve entre leur prix à la Jamaique & aux Barbades. Dans cette derniere Colonie, les terres se vendent depuis 30 jusqu'à 100 livres sterling l'acre, tandis qu'elle ne se vend à la Jamaique que 10 à 15 livres sterling. Aussi, dans les Barbades, observe-t-on de ne donner à personne plus de terres qu'il n'en peut cultiver. Le nouveau venu qui arrive a toujours le choix des terres qui ne sont pas occupées. Pour remédier à cet inconvenient, il propose d'imposer une forte taxe sur les terres incultes qui

seroit supportée par la Colonie, comme aussi d'employer une partie de ces terres incultes à des pepinieres d'arbres utiles, comme le Cedre, le *Lignum vitæ*, l'Ebene, & le Mahogany.

L'évaluation du Commerce de la Jamaique est un morceau trop interessant pour n'en pas donner une idée. L'Auteur a fait sur cela bien des recherches : il a consulté les Registres de la Douane, les livres des Marchands, & les Relevés qui se présentent à la Chambre des Communes. Voici la valeur des exportations.

Sucre . . .	730000 liv.
Rum . . .	72000
Melasses (c'est la lie du Sucre), 260000 gallons.	14000
Cotton, 1250. sacs.	29000
Caffé, 220 tonneaux.	3300
Piment 438000. livres pesant . . .	24000
Mahogany. . . .	26000
Bois de Campeche, *Nicarago*, *Bois de vie*, *Cacao*, *Gingembre*, *Canelle*, *Quinquina*, *Baume*, *Indigo*, *Aloes*, *Peaux*, *Esclaves* . . .	46000

Et pour la charge de 450 bâtimens emploiés à ce commerce. . .	20000 liv.
Total des Exportations.	954000 liv.

Ainsi la livre sterling de la Jamaique étant à celle de Londres comme 7 à 5, cela fait environ 680000 livres sterling monnoie de Londres.

Mais pour connoître entiérement le commerce de la Jamaique, il faut aussi rapporter le montant des importations qui s'y font.

Il y va d'Europe environ 190 bâtimens chaque année, 230. de l'Amérique Septentrionale, & 50. de la Côte & des Isles voisines. C'est en tout 470. bâtimens qui y portent du vin, du fer, des pipes, des langues, du bœuf, du porc, des mulets, des ânes, du cuivre, de la bierre, du fromage, des harengs, des fruits, des savons, des huiles, &c. Il s'y transportoit autrefois jusqu'à 9000. Negres d'Afrique, & en 1752 il n'en a passé que 6600. Quant à l'évaluation de ces Marchandises, voici le calcul de M. Browne.

Importations d'Angleterre,	430000 liv.
Importations de l'Irlande.	79000
Dépense occasionnée en Angleterre, y compris l'éducation des Jeunes-gens de la Jamaique. . .	70000
Pour l'achat des 6600 Negres. . . .	236000
Pour ce qu'on tire de l'Amérique Septentrionale.	76000
Pour 827. pipes de Madere.	26000
Total des importations	916000 liv.

Somme qui réduite à la monnoie de Londres, fait celle de 654000 l. sterling.

On peut juger par cet état de l'opulence des habitans de la Jamaique & des avantages considérables qu'en retirent l'Angleterre & l'Irlande. Suit le montant des revenus de l'Isle qui consistent en droits d'entrée sur les marchandises, impôts sur les Negres & taxe sur les Blancs. On avoit établi cette derniere taxe, pour obliger les Propriétaires des plantations à en avoir un nombre proportionné à leurs Es-

claves & à leur bêtail. C'est sur ces revenus qui montent à 23500. livres sterling qu'on paye le Gouverneur & la garnison de l'Isle. Les appointemens du Gouverneur avec ses autres droits vont à 5000. livres sterling.

Après ces calculs l'Auteur passe à la façon de vivre des habitans, dont il décrit les bâtimens, les habits, les amusemens & les mœurs. On trouve ensuite les curiosités naturelles du pays : telles que la fameuse chute d'eau dans la riviere de *Mami*, ruisseau dont les eaux venant des montagnes tombent de 200 pieds de haut, la cascade & la grotte de la Paroisse de Ste. Anne, & les brouillards de la Paroisse de St. Thomas.

La 2e. partie de l'Ouvrage contient l'Histoire naturelle du pays. Dans le 1er. Livre il est traité des fossiles, & l'on y voit la méthode de les ranger dans leurs vraies classes. Le 2e. Livre représente tout le Vegetal, suivant le systême de *Linnœus*. On y joint toujours la méthode de cultiver & de manufacturer, ce qui est très-utile. Le 3e. Livre a pour objet les animaux que produit l'Isle. On trouvera dans cette par-

tie des traités complets sur la Canne de sucre & sur l'Indigo. Parmi les descriptions des plantes, & des arbres, on remarque l'*Athelmenthia*, la plante qui tue les vers, plusieurs espéces de Lauriers, l'*Avocato*, le *Caryophillus*, la *Sapodilla*, les *Cassaves*, les *Bananes*, le *Piment*, le *Cotonnier*. Dans l'Histoire des Insectes il y a des détails intéressans sur les Teignes, la Mouche-cochenille, le serpent jaune, le lezard des bois, &c.

L'Auteur annonce dans sa Préface la 3e. Partie qui contiendra des observations sur le climat, sur la diversité des atmospheres, & sur les maladies particulieres au Pays. Il manque encore pour completter l'histoire naturelle des observations sur les vents, les pluies, les exhalaisons & les tremblemens de terre, & une Table Méteorologique. L'Ouvrage est orné de 50 figures dessinées proprement d'après nature, par le célébre *Ehret*.

Romans.

Depuis qu'une attaque dans les nerfs empêche le célébre Auteur de *Pamela*, de *Clariſſe*, & de *Grandiſſon* (1), de continuer à travailler dans cet agréable genre, il ne produit rien de nouveau. On eſt donc réduit à abréger les Ouvrages de cet excellent Ecrivain, & c'eſt ce qu'on vient d'exécuter ſous ce titre, *The paths of virtue* : „ Les „ Sentiers de la Vertu, ou l'Hiſtoire „ en mignature de Pamela, de Clariſ- „ ſe, & de Grandiſſon, diſpoſée pour „ la jeuneſſe „. On a voulu que les jeunes-gens puſſent trouver en un ſeul volume toute la morale qui eſt repandue dans ces trois bons Ouvrages.

Traductions.

Le choix que les Anglois font de nos Ouvrages pour les traduire, fait honneur à leur diſcernement : on en jugera par ceux que nous allons indiquer.

(1) M. Richardson.

Mlle *Lenox*, Auteur du *Don-Quichote femelle* & de *Shakeſpear éclairci*, a traduit les *Mémoires de Sulli*, & cette traduction qu'elle a dédiée au Duc de Newcaſtle, a eu du ſuccès en Angleterre.

Le Livre de M. l'Abbé de Condillac *ſur l'origine des connoiſſances humaines*, a été traduit par M. *Nugent* ; & a reçu le même accueil.

L'utilité qui frappe du moins autant les Anglois que les agrémens, a fait donner beaucoup d'éloges au projet & à l'exécution de l'Ouvrage de M. le Comte d'Eſpies, *ſur la maniere de préſerver les Edifices des dangers du feu.* Non-ſeulement il a été traduit en Anglois par M. *Dutens*, mais un Gentilhomme Anglois fort riche eſſaie le plan annoncé par cet Ouvrage, & il doit rendre compte au Public du ſuccès de ſon expérience.

On n'eſt pas auſſi content de la traduction faite encore par Mlle. *Lenox* d'un Roman François qui a pour titre : *Mémoires de la Comteſſe de Berey.* On rend juſtice à la beauté de cette traduction qui fait juger l'Auteur très-

capable d'écrire de ſon chef ; mais on prétend qu'elle auroit dû choiſir un ſujet plus neuf, & que ce dernier Roman n'eſt qu'un réchaufé de l'*Hiſtoire de Liſandre & de Caliſte*, dont il y a une traduction Angloiſe imprimée à Londres, *in-fol.* en 1635. Un ſiécle entier n'a pu faire oublier cet original, qu'on eſt fâché de voir r'habillé de neuf.

POESIES.

LA Poëſie eſt, en Angleterre comme en France, une denrée qui eſt preſque également abondante dans toutes les ſaiſons de l'année. Les feux brulans de la Canicule, les frimats glacés de l'Hyver, rien n'arrête la verve incommode, & le faux enthouſiaſme des faiſeurs de vers ; mais il faut avouer auſſi que de ces nombreuſes productions, il en eſt très peu qui ſoient de garde & qui paſſent l'année. Nous allons en faire connoître quelques-unes.

Odes nouvelles par M. Maſon. Les ſujets de ces Odes ſont véritablement

dans le goût de la Nation Angloiſe. La premiere eſt *ſur la Mémoire* ; la ſeconde *ſur l'indépendance* ; la troiſiéme *ſur la Mélancholie* ; la quatrieme *ſur le deſtin de la tirannie*, & le ſujet en eſt pris du quatorziéme Chapitre d'Iſaïe. Qui pouvoit mieux qu'un Anglois peindre ces objets ſi familiers à la Nation ? On eſtime ici la verſification de M. *Maſon*, & il y a eu deux éditions de ſon Recueil.

The Earth's groans, &c. „ Les Gé- „ miſſemens de la Terre, par *Duncan* „ *Campbell*, *in*-8°. " Ce ſingulier Ouvrage eſt dédié aux enfans d'Adam premier. Ce ſont des plaintes de la terre contre les hommes & contre leurs iniquités, ſuivies de quelques vers myſtiques, car le Poëte eſt enthouſiaſte : on peut en juger par ce trait de ſa Dédicace. „ Croyez que je ſouffre beau- „ coup, lorſque je vois quelqu'un de „ notre noble & ancienne Famille par- „ ler ou agir au-deſſous de la dignité „ d'un fils de Roi. Souvenez-vous donc „ qu'Adam & Eve, pendant leur in- „ nocence, ont gouverné la terre en

„ qualité de Roi & de Reine, & qu'ils „ ont été les Princes les plus ſages, les „ plus pieux & les plus heureux qui „ ayent jamais regné “. Les vers ſont à peu près de ce genre & ſouvent obſcurs, comme tout ce qui eſt produit par l'enthouſiaſme.

Lesbie. Conte Anglois en deux Chants, *in-4°*. Le ſujet & le dénouement de ce Conte, ſont la chûte de la jeune Lesbie. Elle tombe comme toutes les femmes fragiles, & ſon aventure n'a rien de neuf.

Mead. in-4°. Poëme à l'honneur de feu *Richard Mead*, Medecin du Roi, & membre de la Société Royale, écrit d'abord en Latin & traduit en Anglois par M. *Bartholomew*, Paſteur de Weſt-clandon.

Heliocrene. Poëme Latin, avec la traduction Angloiſe. Un impotent guéri par des eaux, y pend ſes bequilles : un Poëte, au lieu d'un tableau votif, y attache un Poëme. C'eſt le cas de l'Auteur de celui-ci, fait en l'honneur des Eaux

ferrugineuſes de *Sunninghill*, dans la Forêt de Vindſor. On ne s'y arrêtera pas d'avantage, car tous les Anglois ont jugé que ce Poëme n'immortaliſeroit point les Eaux qu'il célebre.

A Poem ſacred to the memori of Queen Anne, &c. „ Poëme conſacré à la mé- „ moire de la Reine Anne, par *Edouard* „ *Cobden*, Archidiacre de Londres, „ *in-4°*. “ Ce Poëme a rappellé ce vers de Martial : *Quæ poſt ſata venit gloria, ſera venit.* En effet, louer la Reine Anne en 1756, c'eſt revenir d'un peu loin ſur ſes pas. L'Auteur la loue principalement d'une qualité qu'il déſireroit pouvoir inſpirer à tous les Rois d'Angleterre; c'eſt de ſon attachement au Clergé, & du ſoin qu'elle avoit d'avancer ſes Chapelains. On rapporte à ce ſujet une preuve évidente de la faveur que ſes Aumôniers avoient à la Cour. Cette Reine étant malade, les Dames du Palais déſirerent que le Docteur *Maningham*, qui étoit alors de ſervice, récitât les prieres dans une chambre voiſine. Ce Chapelain n'y voulut jamais conſentir, & il repréſenta forte-

ment que les prieres n'étoient point faites pour être ſifflées au travers d'une ſerrure. La Reine ordonna donc qu'il fit les prieres dans ſa chambre, & la fermeté du Docteur n'empêcha point qu'il ne fût nommé quelque tems après à un Evêché. Les Critiques Anglois ne trouvent pas que les talens Poëtiques du Docteur *Cobden*, ſoient proportionnés à ſon zéle pour la Reine Anne.

A new Tranſlation of Telemackus in English verſe, &c. „ Nouvelle traduc- „ tion de Telemaque, en vers An- „ glois, par M. *Gibbon's Bagnall*, „ Vicaire de Homelacy, dans le Comté „ d'Hereford, *in-12*. “ L'Auteur a porté un faux jugement du grand Fenelon, lorſqu'il a crû que, pour perfectionner ſon Télémaque, il falloit le mettre en vers. On peut aſſurer qu'aucun Poëte ne ſurpaſſera jamais la proſe harmonieuſe & vraiment poëtique de M. de Fenelon, ſur-tout dans une Langue Etrangere. L'Ouvrage de M. *Bagnall* eſt fait au reſte avec bien du ſoin. On trouve en marge tous les paſſages copiés ou imités des Anciens

dans l'Original François, & on y a raſſemblé les meilleures Notes des différentes Editions de Télémaque, avec celles du nouveau Traducteur.

Spring an Ode to Neriſſa, &c. „ Le „ Printems, Ode à Nériſſe. Par *Etienne* „ *Ceſar le Maître, in-fol.* “ Le Printems d'Angleterre ne reſſemble gueres à celui dont les Poëtes qui habitoient des climats plus chauds, nous ont laiſſé de ſi belles deſcriptions : à peine s'y apperçoit-on en Avril du retour de cette ſaiſon, qui dans la Grece & en Italie, dès le mois de Février, rend ces contrées délicieuſes. Ainſi l'Eloge du Printems par M. le Maître ne doit être regardé, que comme un prétexte pour inviter ſa Maîtreſſe à venir embellir ſa Campagne. On trouve de l'imagination & de la Poëſie dans l'eſſai de ce jeune Auteur.

Les Muſes Angloiſes nous conduiſent à un genre de Poëſie nouveau pour nous : c'eſt la Poëſie Groenlandoiſe, dont quelques Journaux rendent compte. Les Peuples du Groenland ont un goût effrené pour la Satyre : c'eſt pour

eux le chef-d'œuvre & l'effort du génie. Quand on a fait une tirade de vers contre quelqu'un, on ne garde point l'*incognito* : on va aucontraire chercher ſon homme pour lui lire la Piéce qu'on a faite contre lui, & il eſt obligé d'y répondre ſur le champ, à peine d'être regardé comme on regarde en France un homme qui refuſe de tirer l'épée pour repouſſer une inſulte. Quelquefois le premier aggreſſeur, après la réponſe de ſon adverſaire, replique ou recommence ſur nouveaux frais, & quand celui-ci ne ſe tient pas pour battu, le combat Poëtique continue, juſqu'à ce que l'un des deux quitte de laſſitude. Il y a tel Poëte Groenlandois dont la ſupériorité eſt ſi reconnue, que perſonne n'oſe entrer en lice avec lui. La Poëſie du Groenland paroît pourtant être encore au berceau : ce n'eſt preſque que de la proſe, & il n'y a gueres plus de cadence que de raiſon & de rime. Voici une Piéce compoſée en 1729, pour l'anniverſaire de la naiſſance de Chriſtian IV, qui étoit alors Prince Royal de Dannemarck.

Le Refrein qui ſe repétoit à chaque vers étoit,

Amna, aja aja, aja aja, aja aja : hei.

KONGINGOROMAMET, amna, &c.
Anguneog tokkopet, amna, &c.
Tipeitſokigogut, amna, &c.
Attatut aſſeigalloarpatit, amna, &c.
Pelleſille tamaunga inekaukit, amna, &c.
Gudimik ajoſiarſokullugit, amna, &c.
Torngarsungmut makko innuille pekonagit. Amna, &c.

Traduction vers pour vers.

„ Il ſera Roi,
„ Après la mort de ſon Pere :
„ Nous nous en réjouiſſons cependant,
„ Parce que nous l'aimons autant que ſon Pere
„ Qui nous a envoyé des Prêtres,
„ Pour nous inſtruire ſur la Divinité,
„ Afin que nous puiſſions être délivrés des Démons.

Deſcription des Jardins Chinois. Par M. CHAMBERS.

LES Jardins que l'Auteur a vûs à la Chine, & les converſations qu'il a eues avec *Lopqua*, célébre Peintre Chinois, ſur les Jardins de cette Nation, voilà les ſources d'après leſquelles il ſe flatte de faire connoître cette partie de l'Architecture Chinoiſe qui mérite notre attention.

La Nature eſt le modéle des Chinois, & même dans ce qu'ils font de plus irrégulier, ils cherchent à l'imiter. Ils commencent avant tout à examiner la ſituation & la nature de leur terrain. C'eſt de là qu'ils partent, pour ſe ménager les ornemens les moins diſpendieux. Ils s'attachent auſſi à profiter de tous les avantages du local, & à en cacher toutes les imperfections.

Comme ce Peuple n'eſt pas dans l'uſage des longues promenades, il eſt rare de voir à la Chine de ces avenues ſpatieuſes & de ces longues allées que nous avons en Europe. Leur art eſt donc de varier les ſcénes dans

un eſpace borné, & de vous conduire par des allées tournantes à des points de vue qui ſont tous marqués par un petit bâtiment, par des bancs, ou par quelque autre invention.

Les Artiſtes diſtinguent trois ſortes de perſpectives ou de tableaux propres à décorer les Jardins, les vues agréables, celles qui inſpirent une ſorte d'horreur, & celles qui cauſent une eſpece d'enchantement. Ils ſe ſervent de toutes ſortes de moyens dans ces dernieres, pour cauſer la ſurpriſe. Quelquefois ils font paſſer ſous terre un torrent rapide dont le bruit frappe l'oreille de celui qui ſe promene, ſans qu'il puiſſe diſtinguer d'où vient ce bruit. D'autres fois ils bâtiſſent des cavernes, ou des eſpeces de rochers artificiels, au travers deſquels ils font jouer l'air qui produit des ſifflemens ſinguliers. Ils peignent dans ces ſcénes enchantées des arbres & des fruits extraordinaires, & des animaux monſtrueux. Enfin ils y pratiquent des échos artificiels, & bien compliqués.

Dans les ſcénes deſtinées à l'horreur, ils préſentent des Cataractes impétueu-

ses, des cavernes obscures, des rochers pendants, qui semblent prêts à se détacher. Les arbres sont d'un aspect effrayant : quelques-uns paroissent avoir été brisés par les vents, d'autres sont renversés & arrêtent le cours des torrens qui semblent les avoir entraînés ; on en voit qui paroissent avoir été frappés de la foudre. Là sont des ruines de bâtimens incendiés, & de misérables cabanes dispersées sur des montagnes, qui annoncent l'existence de quelques malheureux Habitans. A ces objets de terreur, il en succede d'agréables : les Artistes Chinois qui connoissent le prix du contraste brillent dans cette partie. Ils entendent admirablement bien l'art de ménager des passages brusques, ainsi que l'opposition des formes, des couleurs, des ombres, &c. Ils vous conduisent d'un point de vûe très-borné, à une perspective étendue : de la rive d'une riviere ou d'un lac, vous passés tout-à coup dans une plaine, dans une Forêt, sur une montagne. Aux couleurs obscures & sombres, ils en opposent de lumineuses & de fort éclatantes, & des formes compliquées

aux plus simples formes. Enfin par un arrangement où le goût preside, ils font un composé très distinct dans ses parties, & dont l'ensemble est toujours frappant.

Lorsqu'ils ont beaucoup de terrein, ils multiplient extremement & varient à proportion leurs perspectives. S'ils n'ont qu'un espace borné, ils tâchent d'y remédier en disposant les objets de façon, qu'étants vûs sous différens aspects, ils forment des points de vûe variés. Ils imaginent des embellissemens propres à toutes les heures du jour, au matin, à l'après dinée, au soir. Ils bâtissent même des salles formées pour l'amusement des différentes parties du jour.

La chaleur du climat leur fait employer beaucoup d'eau dans leurs Jardins. Ceux qui ne sont pas d'une grande étendue, sont presque entierement innondés ; on n'y voit que quelques Isles & quelques rochers à sec. Dans les grands Jardins, ils forment des lacs, des rivieres, ou des canaux, dont les bords sont diversifiés toujours conformément à la nature. Ces bords sont

quelquefois sablonneux & stériles ; d'autres sont couverts d'arbrisseaux & de fleurs ; d'autres sont escarpés, & forment des cavernes où l'eau se décharge impétueusement. Quelquefois on trouve au milieu de ces lacs des prairies couvertes de bestiaux, ou des piéces de terre semées de ris, entre lesquelles peuvent se promener des gondoles. Souvent c'est un bocage où pénetre un ruisseau assez profond, pour que les batteaux puissent y naviger ; ou c'est un rivage bordé d'arbres assez touffus, pour former un berceau sous lequel passe une gondole. Toutes ces eaux conduisent toujours à quelque objet intéressant, tel qu'un magnifique bâtiment, des terrasses coupées sur le sommet d'une montagne, une cassine placée au milieu d'un lac, une cascade, une grotte avec plusieurs logemens industrieusement pratiqués, ou un rocher artificiel. J'observerai, par rapport à ces rochers, que dans leur construction les Chinois surpassent tous les autres Peuples. La seule fabrique des rochers occupe à la Chine un très-grand nombre d'Ouvriers, & c'est une

profession à part. Ils se servent pour ces rochers d'une pierre de couleur bleuâtre & d'une forme irréguliere, qui est presque usée par l'action de l'eau. Les Chinois sont fort curieux de ces pierres, & fort délicats dans le choix de celles qu'ils employent pour les paysages qui ornent leurs appartemens : ils les payent un prix excessif, lorsqu'elles sont d'une couleur convenable & d'une belle forme. A l'égard de celles qu'ils employent pour leurs rocailles, elle est d'une espece plus dure & plus forte. Ils la lient avec un ciment bleu, & en font des grottes très-vastes. L'élégance de leur forme marque bien du goût dans ceux qui les construisent. Ils les couvrent de bruyeres, d'arbrisseaux & d'arbres ; ils placent à leur sommet de petits Temples, ou d'autres bâtimens auxquels on parvient par des sentiers raboteux, coupés dans le roc.

Leurs rivieres ne sont presque jamais droites : elles vont pour la plûpart en serpentant. Quelques-unes sont étroites, bruyantes & rapides ; d'autres sont larges, profondes & calmes. On

y voit souvent des roseaux, des plantes aquatiques, & sur-tout le *Lienhoa* dont ils font un cas particulier. Ils y placent des moulins ou des machines hydrauliques qui embellissent la scene. Ils ont aussi sur leurs rivieres quantité de bâtimens de différentes formes. Dans la construction de leurs cascades, ils évitent avec grand soin l'uniformité. Les chûtes d'eau y sont plus ou moins rapides,& plus ou moins élevées. Ils interrompent souvent le coup d'œil de la cascade par des feuillages épais, au travers desquels on voit jouer l'eau. Quelquefois on passe au-dessus de la cataracte sur des ponts de bois qui conduisent d'un roc à un autre.

Dans leurs plantations, ils varient beaucoup la forme & la couleur de leurs Arbres. Ils mêlent avec adresse plusieurs sortes de verds plus ou moins foncés, & parmi ces arbres il y en a de fleuris presque pendant toute l'année. Le Saule est leur arbre favori : ils le placent avec raison sur le bord des rivieres, où il panche sur l'eau, en y formant un ombrage agréable.

On a déja dit que les Chinois aiment

à surprendre agréablement. En effet vous vous promenez souvent dans une allée qui diminue insensiblement, & qui devient enfin presque impraticable : mais lorsque vous commencés à désespérer de vous en tirer, vous trouvés une issue qui vous ouvre un coup d'œil charmant, & qui vous flatte d'autant plus, que vous vous y attendiés moins ; ou bien ce spectacle enchanté s'ouvrira à la sortie d'une caverne obscure, ou d'un lieu aride & désagréable.

Un autre de leurs artifices, est de cacher leurs plus belles perspectives par des arbres ou par des objets intermédiaires, ce qui pique la curiosité du spectateur, qui en s'approchant de plus près, trouve quelque chose de fort différent de ce qu'il croyoit entrevoir. On ne voit presque jamais où se terminent leurs piéces d'eau ou leurs lacs : ils veulent laisser à l'imagination le plaisir de s'évertuer, en cherchant où ils aboutissent.

Quoique les Chinois soient peu versés dans l'Optique, une fréquente pratique leur fait quelquefois imaginer des

perspectives très-curieuses, & ils en placent le plus qu'ils peuvent dans leurs Jardins.

Malgré le peu de goût qu'ils paroissent avoir pour la ligne droite, ils ne la rejettent pas entierement. Quand ils n'ont rien de plus intéressant, ils font comme nous des avenues : mais en fait de routes sur-tout, ils prennent autant qu'ils peuvent le niveau pour les faire très-droites, & ils regardent comme une absurdité d'aller chercher la courbe, lorsqu'on peut l'éviter.

Par cette Description des Jardins Chinois, on voit que ce Peuple n'a pas attendu aussi long-tems que nous à perfectionner cette partie. Un Prince qui auroit réuni dans un Jardin de sa Capitale tous les spectacles que nous venons de tracer, n'auroit-il pas fait un Monument digne d'Auguste & de Louis XIV ?

POUR terminer l'Article d'Angleterre, voici deux morceaux que les circonstances doivent nous rendre interressans. Un peu de Politique ne sera jamais déplacée

placée dans un *Journal*, dont l'objet est principalement de faire connoître le génie des Peuples qui nous environnent.

I.

EXTRAIT d'une Lettre écrite à M. PITT *par un* Marchand de Londres, *sur le Commerce d'Afrique.*

CONSIDERER nos Plantations de Sucre séparément & abstraction faite du reste de nos établissemens, c'est comme si l'on s'occupoit de la structure du corps humain, sans avoir égard à la circulation du sang. Notre Commerce des Indes Occidentales ne peut subsister sans nos Colonies d'Afrique. Si l'ignorance, la négligence & une œconomie déplacée nous font perdre ces établissemens, cette perte entrainera bientôt celle des Plantations de sucre qui ne peuvent se conserver que par le moyen des Negres que nous tirons d'Afrique. Examinons donc l'état de nos Forts dans ce Continent.

La Compagnie d'Afrique qui étoit déja sur son déclin en 1730, deman-

da & obtint du Parlement un secours annuel de 200000 livres qui lui fut payé jusqu'en 1746. Ce secours lui ayant alors manqué, ses dettes au bout de quelque tems monterent à deux millions 600 mille liv. Les Forts & les Châteaux tomberent presque en ruine, & le crédit de la Compagnie s'altéra considérablement. On prit donc le parti d'abolir l'ancienne Compagnie d'Afrique, & le Parlement lui donna 120000 liv. pour compensation des Forts, Terres, Droits, Esclaves, livres & papiers qui lui appartenoient. Depuis 1749, le Parlement a assigné tous les ans 200000 liv. pour les réparations & les dépenses concernant ces Forts. Enfin en 1750, 1753, & 1755, on a donné jusqu'à 320000 liv. pour cette destination.

Il est vraisemblable que les François ne tarderont pas à attaquer ces Forts. Sommes-nous en état de défense? C'est ce qu'il faut examiner. Une personne instruite qui vient de ce Pays-là m'a communiqué l'état actuel de nos Forteresses, que je vais mettre sous vos yeux.

1. *James-Fort*, (le Fort de Jacques) dans la Riviere de Gambie, quoique monté de 36 Canons, n'est pas en état de résister à des forces Européennes.
2. Le Fort d'*Anamaboe* n'est pas encore fini.

3. Le Fort de *Tantumquery* a 13 Canons.	13	Hors d'état de résister.
4. Celui de *Winnebah.*	16	
5. Celui d'*Accra*,	36	

6. Le Fort *Wydah*, qui étoit ci-devant muni de 35 Canons, est à présent abandonné.

7. Le Fort de *Commenda* a 31 Canons,	31	Hors d'état d'être réparés.
8. Celui de *Succondi*,	29	
9. Celui de *Dixcove*,	30	

10. Le Château de *Cupe-coast*,	Capables seulement de contenir les naturels du Pays.
11. Le *Fort-Royal*,	
12. La Tour *de Philippe*,	
13. Le Fort *de la Reine Anne.*	

Nous n'avons d'ailleurs que trois Vaisseaux de Guerre de ce côté-là. Il

est donc évident que malgré nos 13 Forteresses, une Flotte Françoise de 8 Vaisseaux nous chasseroit de l'Afrique, après quoi ils feroient seuls le commerce des Esclaves, celui de l'yvoire, de la gomme, de la cire, de l'or, des drogues, & des bois de teinture. Nos Plantations de sucre une fois ruinées, nous ne pourrons plus en tirer le sucre, le Rum, le cotton, le gingembre, l'aloes, & les autres denrées que nous y échangeons si heureusement contre nos laines & les autres productions de nos Manufactures. Telle est la perte dont nous sommes menacés, si nous ne remédions pas promptement à des maux si pressans.

On a déja calculé que pour réparer & maintenir nos Forts en état de défense, il falloit annuellement quatre cens dix-huit mille livres; il faudroit donc que le Parlement ajoûtât 218000 liv. aux 200000 liv. qu'il donne déja pour cet objet. Il faut aussi renforcer assez considérablement l'Escadre que nous avons aux Indes Occidentales, pour qu'elle puisse détacher des Vaisseaux sur la Côte d'Afri-

que, à l'effet d'y protéger notre Commerce.

Si nous ne prenons pas ces précautions, nous perdrons le Commerce du sucre, & nous serons obliges de faire sortir du Royaume 2600000 liv. pour en acheter de nos ennemis.



II.

Liste des forces actuelles de l'Angleterre, tirée du Litterary-Magazine*, du mois de Septembre 1756.*

Liste des Vaisseaux qui étoient en commission le 1 Juillet 1756.

Vaisseaux	*Canons.*	*Total des Canons.*	*Hommes.*	*Total des Hommes.*
3	100	300	850	2550
9	90	810	750	6750
4	80	320	600	2400
26	70	1820	500	13000
29	60	1740	400	11600
24	50	1200	300	7200
12	40	480	250	3000
42	20	840	150	6300
41	*Chaloupes.*	574	100	4100
190		8084		56900

Sans compter les Schebecks, les Brulots, les Bâtimens de transport, six Yachts, & quatre Vaisseaux armés.

Etat des forces de terre qui étoient sur pied à la même datte du 1 Juillet 1756.

Cavalerie.

Gardes du Roi à cheval, 2 Compagnies.

Grenadiers à cheval, deux Compagnies.

Un Régiment de Gardes bleues à cheval.

4. Régimens de Cavalerie.

Un Régiment de Gardes-Dragons, de 9 Compagnies.

2 Régimens de Gardes-Dragons, chacun de 6 Compagnies.

14 Régimens de Dragons, chacun de 6 Compagnies.

La Cavalerie se monte en total à 26 Régimens, ou différens Corps, faisant environ, 8500 hommes.

Infanterie.

	Régimens.	*Bataillons.*	*Hommes dont chaque Bataillon est composé.*	*Total.*
3 Reg de Gardes à pied.	1	3	750	2250
	2	4	750	3000
	1	4	1000	4000
	1	2	750	1500
	2	2	1000	2000
	58	58	750	43500

1 Régiment Royal d'Artillerie, 800

39 Compagnies détachées d'Invalides, de 100 hommes chacune, ... 3900

9 Compagnies détachées de Fantassins, de 100 hommes chacune, , ... 900

80 Compagnies de Marine de 100 hommes chacune, 8000

Total de l'Infanterie, 69850

Total de la Cavalerie, 8500

Total général, 78350

On ne met point en ligne de compte 6500 Hessois & 9500 Hanovriens, qui étoient alors campés près de Winchester & dans la Province de Kent.

Les Officiers Généraux des Troupes de Terre, sont un Capitaine Général, qui est le *Duc de Cumberland*; quatre Généraux; vingt-neuf Lieutenants-Généraux; quarante-trois Majors-Généraux.



ALLEMAGNE.

Diſſertation ſur l'Etat des Bardes *& des* Druides, *ſous* Occo II.

VOICI une Piéce qui a bien l'air d'une Satire, mais dont il nous paroît difficile de faire des applications bien juſtes. Quelque ſoit l'objet de l'Auteur, ſi l'on ſoupçonne quelque choſe, tous les traits ſont ſi généraux & ſi vagues, qu'ils ne peuvent bleſſer perſonne. Nous avons cru par cette raiſon devoir repréſenter le gout ou le génie d'un Ecrivain étranger dans un genre où nous excellons quelquefois.

Les Druides & les Bardes étoient ſi célébres parmi les Germains & les Gaulois, que les Sçavans ont bien raiſon de ſe plaindre du défaut de Monumens qui les laiſſe encore dans la plus profonde obſcurité par rapport à nous. Tout ce que les Compilateurs les plus

attentifs ont pû recueillir, toutes les notions qu'on a fait paſſer ſucceſſivement d'un livre dans un autre, n'en donnent qu'une idée bien imparfaite. Les vingt mille vers que les Druides étoient obligés de ſçavoir par cœur, avant que d'être dignes de ce nom, (1) ont été perdus, ſans qu'il en reſte aucun veſtige. Nous ne ſçavons non plus que très-peu de choſes de leurs uſages, de leurs opinions, de leurs mœurs. Les Sçavans ne ſont pas ſeulement d'accord ſur l'origine de leur nom. On eſt encore incertain s'il vient de l'Hebreu, du Grec, du Celtique, ou de l'Anglois (2). Ce vuide dans une importante partie de l'Hiſtoire Ancienne m'a engagé à faire toutes les recherches poſſibles, pour eſſayer de le remplir. Mon application à ce curieux objet n'a pas été tout-à-fait infructueuſe, & je ſuis du moins en état d'en offrir au Public un eſſai. Tout ce que je vais dire eſt appuyé des mo-

(1) Cæſar, de Bello Gallico, L. 6.

(2) Voiez le Mémoire de M. *Frick*, d'Ulm, ſur les Druides.

numens & des Ecrivains les plus dignes de foi.

Tous les tems ſe reſſemblent & ceux qui ſuccédent aux âges antérieurs ne ſont, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, qu'une image refléchie des premiers. La folie, l'ignorance & les paſſions changent ſeulement avec le tems d'habillement & de langage, mais reſtent au fond toujours les mêmes. On reconnoît ſouvent tous les ridicules, tous les travers & tous les vices des tems modernes où l'on écrit, dans ceux des ſiécles paſſés : il n'y a quelquefois dans les perſonnages à changer que la tête ou l'habit. Je me rejouis d'avance de l'étonnement dont ſeront frappés mes Lecteurs, quand ils verront mille reſſemblances entre nos tems & le tems des Bardes, dont j'ai raſſemblé les débris. J'ai douté plus d'une fois moi-même, en crayonnant ces auguſtes Bardes, ſi je ne traçois point le portrait de mes chers Contemporains.

L'extinction des Druides dans les Gaules, qui ne fut pourtant point l'ouvrage d'un jour, eſt trop connue pour que j'aye beſoin de m'y arrêter, ou

d'en faire un long recit. Les Romains ayant ſubjugé les Gaules, tâcherent d'y introduire leur Religion, & d'en extirper peu à peu le Druidiſme : de-là les perſécutions que les Druides ſouffrirent ſous l'Empire de Claude (1). Ils étoient trop foibles, pour s'oppoſer à la force, & par cette raiſon on n'eut pas de peine a les détruire ou à les chaſſer. Ceux qui échapoient au fer des perſécuteurs, fuyoient dans la Friſe, où n'avoient pas encore pénétré les armes Romaines, & ils s'y ſoutinrent pendant quelques ſiécles dans leur ancienne autorité. L'Hiſtoire nous a conſervé les noms de quelques chefs de ces Druides, tels que *Saro*, *Adat*, *Jodowalda*, *Vilho*, &c ; mais nul tems n'eſt plus remarquable, que celui dans lequel Occo II. en étoit le chef, parce qu'alors le nom de Druides tomba dans le dernier aviliſſement. C'eſt auſſi l'époque qui m'a fourni le plus de traits, pour compoſer le tableau du Druidiſme.

(1) Suetonne, vie de Claude, Chap. 25. Pline L. 30. Ch. 1. Strabon Ch. 4.

Occo II, l'Archi-Druide, fut surnommé le *Créancier*, parce qu'il lui étoit dû presque par toute la Frise. On en sera surpris en se rappellant l'endroit où Tacite nous dit, que les anciens Germains faisoient peu de cas de l'argent, & que les Druides particuliérement cherchoient leur plus grande gloire dans le mépris des richesses & dans la juste dispensation qu'ils faisoient des dons volontaires qui leur venoient de la piété des Peuples, pour soulager les indigens (1). Mais les Romains ayant appris aux Gaulois & aux Germains le prix de l'argent, la cupidité, compagne inséparable des richesses, se répandit bientôt jusques dans la Frise, & corrompit le désintéressement des Druides. Elle devint même si générale & si publique parmi eux, qu'on disoit communément en proverbe pour caractèriser avec énergie un homme avide & interessé, *avare comme un Druide*. Mais on indiquoit par-là principalement les *Eubages*, qui étoient chargés des sacrifices.

(1) Tacit. de *Moribus German.* C. 17.

Cependant aucun d'eux ne poussa jamais l'avarice au point où l'avoit portée Occo. Il étoit en réputation d'une grande sagesse, & c'est ce qui l'avoit fait élever à la Dignité qu'il deshonoroit par son avarice. La Nature où l'Art l'avoit fait *Ventriloque*, & le secret de parler du Ventre étoit pour lui une source de richesses, parce qu'on n'entendoit qu'à demi ce qu'il disoit. Le Peuple prenoit toutes ses paroles pour autant de décrets divins. Les anciens Druides, entre plusieurs Maximes utiles, avoient établi que l'argent qu'on prêtoit en cette vie, devoit être rendu aux Créanciers dans l'autre monde (1). Occo accoutumé à faire l'usure, & trop empressé de jouir en ce monde pour compter sur les biens de l'autre, avoit rayé cette Maxime des vers des Druides, & en avoit mis à sa place une autre qui se justifioit du moins par les apparences. Il disoit, que tous ceux qui vivoient dans l'indigence, étoient hais des Dieux. Sur ce

(1) V. les Mémoires de M. *Jullot*, sur la Franche-Comté.

principe, il se croyoit plus cher que personne au Créateur de la Lune, parce que personne dans la Frise ne l'égaloit en richesses. On remarque à cette occasion, comme une singularité de sa vie, que tout le tems qu'il fut chef des Druides, aucun pauvre n'osa jamais s'adresser à lui; tant son immisericorde ou sa dureté étoit généralement établie. Sous son Ministére tout devint venal. On ne recevoit plus la robe blanche qui étoit l'habillement des Druides, ni la couronne de feuilles de Chêne, sans payer bien cherement les droits arbitraires du Ministre. Occo étoit de la tête plus grand que tous les Frisons; mais d'une figure assez maigre, complexion de l'avarice, qui l'empêchoit d'avoir toute l'autorité qu'il auroit eue parmi les Frisons, parce qu'ils vouloient qu'un Eubage eût le corps robuste & fût ramassé : car l'embonpoint étoit chez eux, ce que la barbe épaisse & prolixe étoit parmi les anciens Sages ou Philosophes de la Grece. Tous les Historiens conviennent que ceux qui parvenoient alors à la dignité d'*Eubage*, faisoient leurs

efforts, pour acquerir une qualité si nécessaire (1).

Le Successeur d'Occo, fut *Synna*, homme très-affable, qui pour être élevé à cette dignité avoit, soit en public, soit secrétement, fait jouer tous les ressorts de l'ambition la plus souple & la plus artificieuse. Le jeu de *Synna* consistoit à faire éclater publiquement un grand zéle contre tous les vices, & à flatter en secret les vicieux. Dans le tems qu'il n'exerçoit encore qu'un des plus bas emplois du Druidisme, les *Samothées* acqueroient de jour en jour une grande réputation de sainteté. Ils menoient en apparence une vie fort austére; ils sortoient rarement de leurs forêts, voyoient peu le monde, affectoient un air triste & mortifié, & panchoient artistement la tête vers l'épaule droite. Les Samothées ne négligeoient point une seule fête de Lune; ils alloient nuds pieds, & se piquoient d'avoir quantité de révélations, soit par songes, soit par des apparitions réelles.

(1) Martin Hamcon parle amplement de notre Occo, dans son Histoire de la Frise, Liv. 11.

C'est par-là principalement qu'ils en imposoient aux Peuples, & ils étoient au demeurant ennemis déclarés de toutes les Sciences cultivées par les sublimes Bardes. *Synna* goûtoit fort les Samothées, & se modéloit volontiers sur eux; il faisoit leur éloge en toute occasion, & il avoit particuliérement d'étroites liaisons avec ceux des Cattes. Les *Saronides* qui passoient pour les Philosophes des Druides, étoient ennemis des Samothées; mais la souplesse de Synna sçavoit s'accommoder aux uns & aux autres. Quand il se trouvoit avec les premiers, il parloit d'une maniere énigmatique, & tournoit les Samothées en ridicule: avec ces derniers au contraire il prenoit le ton doucereux de l'hypocrisie. Parmi les Samothées, il passoit pour le plus saint homme du monde, & parmi les Saronides pour un homme sentencieux & profond. Ainsi par ce moyen les deux Sectes s'efforçoient à l'envi de l'élever. Il affectoit partout un maintien humble & fort simple, parce qu'il avoit vû quelquefois le vrai mérite se cacher naturellement sous cet extérieur; mais

son orgueilleuse modestie se trahissoit en toutes occasions, & la ridicule présomption qui l'enfloit comme une Vessie perçoit de toutes parts. Il étoit enfin parvenu à fasciner les yeux les plus clairvoyans, & à se faire attribuer sur sa parole tout le sçavoir qu'il osoit se supposer. On l'accusoit cependant d'emprunter tout des Druides Britanniques; mais un Ecrivain digne de foi assure le contraire en ces termes: » L'opinion » que Synna avoit emprunté des Bretons » la meilleure partie de sa Doctrine, » souffre quelque difficulté, dit-il; au » moins est-il bien certain que tout ce » qu'il a pris d'eux, il l'a sçu tellement déguiser & défigurer, qu'il » paroît être son propre ouvrage ». Il se vantoit d'être éloquent, parce qu'il étoit enthousiaste, parleur, diffus, & singulier. Il avoit le rare talent des femmes, celui de pleurer quand il vouloit, & cet hypocrite talent, il l'appelloit sensibilité naturelle, ou l'art de toucher. Par tous ces moyens il s'étoit acquis parmi les Druides, & même parmi les *Dryades* un grand nombre de Sectateurs, car Partisans seroit trop

peu dire. Les Dryades (ainsi que sont appellés par quelques Ecrivains du tems, les femmes sçavantes de la Frise), étoient chez les Druides à-peu-près ce que les Dévotes sont chez nous. Elles avoient peut être autrefois regardé avec mépris leurs rivales en beauté, ou tout au moins en jeunesse: maintenant fieres de leurs connoissances, elles faisoient rendre à leur esprit l'hommage qu'on refusoit à leur sexe dénué des charmes qui l'obtiennent. Elles étoient admises aux plus sublimes entretiens des Druides, & sçavoient toutes les nouveautés qui arrivoient en matiere de hautes sciences, & même celles qui n'étoient point arrivées. Les Dryades étoient dévineresses, s'entendoient bien à interprêter les songes, & sçavoient toutes sortes de langues. Elles assistoient à toutes les naissances, pour bénir les enfans nouveaux nés, & les empêcher de tomber en chartre, ou de devenir maigres. Car c'étoit un des plus grands mérites en Frise, que d'être gras, & un garçon né avec des joues boursouflées & une grosse tête, étoit en quelque façon désigné Druide dès

le ventre de sa mere (1). Synna se comportoit admirablement avec ces Dryades, ou Druidesses. Pour les flatter, il leur faisoit espérer qu'elles auroient un jour le premier rang dans la Lune. Synna étoit aussi intéressé & aussi avare qu'Occo, mais son avarice étoit plus cachée. Il parvint même à se faire une sorte de réputation de libéralité; car il assembloit tous les mois devant le chêne, sous lequel il sacrifioit, quelques femmes oisives & quelques mendians de profession, auxquels il distribuoit de petites aumônes. Dès qu'un Eubage étoit mort, Synna par les plus basses flatteries, ou par le moyen de quelques vieilles Dryades qu'il mettoit en campagne, tâchoit de gagner ceux qui avoient apporté leurs sacrifices au défunt, & de les engager à le prendre pour leur Sacrificateur. Il fut le premier qui établit parmi les Druides ce dogme opposé à l'ancienne doctrine des Druides: qu'une maison, une femme & de grandes richesses sont les trois plus grandes félicités sur la

(1) Paul Jov., L. 50.

terre. La premiere pourtant lui manquoit, parceque l'austerité des Druides ne leur permettoit point d'avoir des demeures propres. Mais pour s'en dédommager, il se flattoit d'avoir un jour dans la Lune un grand domaine en partage qu'il posséderoit en toute Souveraineté. Il soutenoit aussi qu'on ne pouvoit regarder comme riche, ni par conséquent obligé de contribuer à l'entretien de pauvres, un pere de famille, quelque aisé qu'il fût, parce que ses véritables pauvres étoient ses enfans. *Sivard*, homme grondeur, à juger de lui par les dehors, étoit revêtu de la même dignité que *Synna* (1). Il aimoit sa femme plus que sa charge; il se levoit, mangeoit, & dormoit. Peu curieux des sacrifices, il faisoit faire les fonctions de sa dignité par d'autres, & s'en tenoit à faire bonne chere. Tout sévére qu'il paroissoit, il ne se fachoit de rien, de crainte d'une suffocation. Il parloit peu & toujours fort doucement, pour ménager ses poumons dont il se défioit. Il

(1) *Hacmon*, L. 11.

étoit ennemi déclaré de toutes les innovations. Les derniers de ses prédécesseurs parmi les Druides, étoient gens peu rafinés, & il ne vouloit pas qu'on en sçut plus qu'eux. Il défendoit toute liaison avec les Eubages Britanniques, parce qu'ils étoient plus sçavants que ses Prédécesseurs, & quand quelqu'un étoit convaincu d'avoir conversé avec eux, s'il obtenoit la couronnne de chêne, c'étoit surement malgré lui. Il n'étoit pas aisé de le faire mettre en colere; si ce n'est quand quelque Druide entreprenoit de sçavoir quelque chose de plus que les vieux vers qu'il avoit appris: car alors il s'emportoit presque jusqu'à rougir. Il condamnoit tous ceux qui dans leurs discours au Peuple, s'exprimoient avec l'énergie des Discoureurs Britanniques. Lorsqu'il entendoit quelque discours de ce genre, il en soupiroit, jurant par la Lune, que les anciens n'avoient pas parlé de la sorte, qu'il s'en souvenoit très-bien, & qu'ils étoient tout aussi bons Druides que ceux ci. Ce qu'il appelloit les anciens Druides, c'étoit ceux dont ils regrettoient la simplicité

& qui vivoient environ quarante ans avant lui. Heureusement pour son repos, le Druidisme Britannique faisoit peu de progrès chez les Frisons. La plûpart des jeunes Druides bénissoient continuellement *Sivard* & ses Prédécesseurs, parce qu'ils leur avoient montré l'exemple, ainsi que les moyens, de rester dans leur précieuse ignorance, & de n'en pas devenir moins riches. Ce fut lui qui fit brûler les livres de Ciceron, sur la Nature des Dieux (1). Je tiens tous ces faits d'un ancien Poete dont le nom s'est perdu dans la nuit des tems: car les anciennes Chroniques Frisonnes ne contiennent que deux mots sur ce grand Druide: *Sivard*, disent-elles, *étoit un des premiers Eubages. Lorsqu'il eut cessé d'engendrer des fils & des filles, il perdit l'appetit, cessa de manger, & mourut.*

On juge bien qu'il n'étoit pas difficile aux Eubages qui succéderent à Sivard de suivre de pareils exemples: aussi tous se modélerent sur lui. Les anciens Eubages s'étoient distingués par la sainteté

(1) *Hacmon*, L. 11.

de leur vie, par la sévérité de leurs mœurs, par leur amour pour la vérité, par un zéle aussi sincére qu'ardent pour le bien de tous les Frisons, & par une vertu sans tâche. Sous Occo II, il n'en restoit presque plus de vestiges. Autrefois, pour être Druide, il falloit cultiver son esprit pendant plus de 20 ans dans les Ecoles publiques; il falloit long-tems se taire, écouter les Maîtres, se contenter de réflechir, voyager parmi d'autres Peuples, & subir après cela les plus rudes épreuves de la part des anciens Eubages. Mais alors on avoit trouvé le moyen d'abréger toutes ces difficultés. Un flatteur qui se baissoit jusqu'à terre devant un vieux Druide, ou même un Calomniateur faisoit en peu de tems bien plus de chemin que ceux qui non-seulement sçavoient par cœur les vingt mille vers du Druidisme, mais même qui les entendoient: chose prodigieuse en ce tems-là. Il y avoit encore un chemin plus court pour devenir Eubage, sans rien sçavoir. Les *Vergobretes* chez les Frisons tenoient le premier rang, & ils avoient beaucoup d'influence

dans l'élection des nouveaux Eubages: il dépendoit souvent d'eux seuls de les nommer. Mais ils aimoient à se voir une grande suite, & ils vouloient qu'on s'attachât servilement à eux & à leurs enfans. Ainsi ceux qui vouloient rester chez eux pour quelques années en qualité d'esclaves, & qui pouvoient se resoudre à prendre pour femme celle de leurs concubines dont ils étoient las, pouvoient compter de parvenir à la dignité de Sacrificateur. Epouser la maîtresse d'un Vergobret, s'appelloit alors faire sa fortune.

Les Eubages étoient rarement d'accord entre eux, parce qu'ils étoient tous également orgueilleux. Malgré l'ignorance dont la plûpart faisoient profession, ils vouloient passer pour sçavans, & prétendoient sçavoir plus que d'autres. De ces ridicules prétentions, naissoient entre eux de cruelles disputes. Ils se regardoient & ils se traitoient réciproquement comme ennemis déclarés: on les entendoit prononcer charitablement les uns contre les autres les plus violens anathêmes, & quand on vou-

loit examiner pourquoi ces saints hommes se persecutoient ainsi, c'étoit ordinairement pour un mot de quelque ancien Vers qu'ils expliquoient autrement les uns que les autres, & qu'aucun d'eux n'entendoit.

Cependant chez tous les Eubages, c'étoit une maxime de leur politique de cacher plûtot les folies & les défauts de leurs semblables, que de les rendre ridicules; comme si sous une robe courte & blanche, sous un front couronné de chêne, les vices changeoient de nature. Que les tems sont heureusement changés! Les hommes, dans ces jours de lumiere, s'accordent tous à détester encore plus les vices, lorsqu'ils cherchent à se déguiser sous le masque de la sagesse.

Les Eubages avoient un moyen immanquable, pour reprimer ou pour opprimer ceux qui s'élevoient contre leurs vices. Ils se rendoient les accusateurs de tous ceux qu'ils voyoient animés d'un zéle sincére, & les dénonçoient comme des ennemis déclarés du Créateur de la Lune & du Druidisme. Quoiqu'on n'attaquât que leurs vices, ils

prétendoient qu'en leurs personnes on attaquoit la dignité des Eubages. Ils sçavoient particulariser les portraits les plus généraux, & les appliquer à ceux qu'ils jugeoient & les plus sensibles à l'injure, & les plus en état d'en vanger jusqu'à l'apparence. C'est pour cela principalement qu'il étoit fort dangereux de mêler le nom seul d'Eubage ou dans ses discours ou dans ses écrits. *Aventin* raconte l'exemple d'un Druide très-honnête-homme, nommé *Ulfo*, qui fut cruellement persécuté, pour avoir osé publier quelques vérités trop hardies qui intéressoient l'honneur des Eubages (1). On n'ignore point que les Druides faisoient remonter leur origine aux anciens Mages des Perses, & aux Gymnosophistes Indiens. *Ulfo* qui chérissoit la vertu, avoit composé un Mémoire sur les anciens Gymnosophistes, dans lequel il avoit confondu les tems, & où sous des noms empruntés il peignoit les vices du sien. Les Eubages les plus bornés eurent assez d'esprit, pour se retrouver dans cette

(1) *Hacmen*, L. 3.

peinture, parce que les hommes les plus stupides sont quelquefois les plus soupçonneux, & que la sotise n'exclut point la méchanceté. *Ulfo* n'avoit eu intention d'attaquer personne en particulier, mais seulement de représenter sous des traits vagues & généraux les désordres qu'il remarquoit parmi les Ministres du Chêne. Les Eubages ne lui pardonnerent point: il y eut contre lui un déchaînement général qui devint bientôt une persécution. On avoit la clef de tous ses portraits: aucun Eubage alors, disoit-on, n'étoit ni assez pur, ni de mœurs assez irréprochables, pour qu'*Ulfo* n'eût voulu désigner personne d'entre eux. Il n'en fallut pas d'avantage, pour le représenter comme l'ennemi du Druidisme, & par conséquent des Dieux; car de tout tems les hommes consacrés à leur culte, ont confondu leur propre cause avec les objets les plus révérés. On chercha donc à soulever toute la Frise contre *Ulfo*. Heureusement il n'aspiroit à rien parmi eux, & il fit bien de renoncer à l'honneur de devenir Eubage, où il ne seroit jamais parvenu.

Les Saronides, autre espéce de Druides, étoient les Philosophes des Frisons, & l'instruction de la jeunesse leur étoit confiée. Les anciens Saronides s'étoient rendus fort célébres par la grande connoissance qu'ils avoient du cœur humain, par l'étude de la nature & de ses mistéres, par l'art avec lequel ils sçavoient enseigner efficacement la vertu & inspirer la haine des vices. Mais que leurs successeurs avoient dégénéré ! Toute la science de ceux-ci consistoit à répéter continuellement un petit nombre de maximes obscures & énigmatiques, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes. Au lieu d'étudier la Nature & de l'observer, ils vouloient la déviner sans étude, ou plutôt diriger sa marche: ils vouloient être Créateurs, & bâtissoient des hypothéses pour y poser les fondemens du monde. Avant que de connoître les Corps, ils déterminoient l'essence des esprits, &c. Le tems ne nous a conservé la mémoire d'aucun d'eux. Ils ont eu le sort de tant de faux Philosophes dont la courte existence est oubliée depuis long-tems, & qui sont dans l'ordre des Chimeres

ou des Etres purement possibles, & qui n'ont jamais été réalisés.

Les *Bardes*, étoient les Poetes des anciens Peuples du Nord. On sçait combien leur autorité étoit grande parmi eux (1). Ils chantoient les actions des grands hommes ; ils immortalisoient les Héros, les Sages & les Citoyens vertueux. Leurs chants étoient d'un si grand prix, que la mémoire de ceux qu'ils avoient chantés, étoit sûre de ne jamais périr. Leur autorité étoit si grande, que deux armées ennemies, près d'en venir aux mains, mettoient bas les armes, aussi-tôt qu'un Barde élevant la voix faisoit des propositions de paix. Un de leurs principaux devoirs, étoit de censurer les vices & les mœurs de ceux dont les ridicules ou les écarts pouvoient être d'un dangereux exemple. Ils n'épargnoient pas même les Vergobrétes, & un Richard extravagant étoit l'objet de leur Satire, plutôt qu'un pauvre encore plus fou, parce que la folie du premier leur paroissoit plus contagieuse & comme autorisée

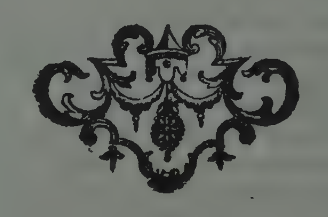
(1) V. *Strabon* & *Lucain*, L. 2.

par l'opulence (1) : Mais le nom de *Barde* étoit depuis long-tems avili par l'ignorance & par les bassesses de ceux qui exerçoient cet employ : il étoit presque aussi méprisé que l'est aujourd'hui parmi nous le nom de Poete, aussi commun que le talent est rare. Au reste ces anciens Bardes étoient peu nombreux. La Nature est avare du Génie : il n'en existe qu'une très-petite portion qu'elle dispense avec bien de l'économie, & qui ne peut par conséquent se répandre sur la multitude, &c. *Goldaste* nous a conservé un fragment d'une ancienne Prophétie des Bardes trouvé dans un Couvent d'Allemagne, & nous allons essayer de le traduire.

„ Il sera donc effacé de la mémoire des „ hommes ce nom de Druide autrefois „ si saint, & maintenant prostitué aux „ plus profanes mortels ? Malheureuse „ Frise, une nuit épaisse est tombée sur „ toi. Tes enfans devenus vicieux ont „ engendré des Scélérats, & des peres „ stupides produisent des fils dont la „ stupidité passera de race en race, en

(1) *Stultitiam patiuntur opes.*

„ augmentant à chaque génération. Je „ vois le vice altier triompher, & l'igno„ rance victorieuse. La Vertu proscrite „ obligée de fuir, s'est retirée sur les col„ lines éternelles de la Lune, son anti„ que patrie. Les Chênes sacrés, les bois „ sont déserts : on n'y voit plus la trace „ des pas ni des Eubages, ni des Bardes; „ les Sages ne sont plus. Les Siécles se „ sont écoulés, le tems englouti par le „ tems s'est précipité dans l'Océan infini „ de l'éternité, & la Frise est encore plon„ gée dans d'épaisses ténébres, &c.



FABLES.

Ces Fables qui ont été faites pour l'Education d'un jeune Prince, n'ont point été publiées. Elles sont distribuées en deux parties : la premiére roule sur les Vertus les plus nécessaires aux Princes, & la seconde sur les Vices qu'ils doivent principalement éviter.

I.

Les Vertus.

FABLE PREMIÉRE.

(L'Amour de la Vérité.)

Le Cheval & le Chameau.

UN Cheval & un Chameau paissoient ensemble dans un champ. Après un repas frugal & très simple, dont la sobriété du Chameau & le

grand appétit du coursier rendirent seulement la durée un peu inégale, il fallut boire. „ Camarade, dit le Cha„ meau, c'est moi qui régale aujour„ d'hui : je vais faire les frais de la „ boisson. « Aussi-tôt il conduit le Cheval au bord d'une espece de marre, ou d'eau dormante, ombragée par un Sycomore. Déja la seule odeur de l'eau qui croupissoit sous un amas de feuilles, avoit dégouté le Cheval. Mais quelle fut sa surprise, quand le Chameau, avant que de boire, se mit encore à troubler cette eau, en agitant avec ses pieds la vase épaisse qui lui servoit de lit (1). Il en demanda la raison. „ Ami, répondit le Chameau, „ vous voyez cet„ te excrescence incommode, qu'il a „ plû à la Nature, apparemment pour „ s'égayer, de mettre sur mon dos, „ & qui me défigure au dernier point. „ La vue m'en est insuportable, & „ partout où je bois, j'ai la précau„ tion de troubler l'eau de cette ma-

* C'est ce que fait effectivement le Chameau, sans que les Naturalistes en puissent rendre raison.

„ niere, pour ne point appercevoir ma „ difformité. Grand merci de vos biens, „ reprit le Cheval ; l'eau que je bois „ ne sçauroit être trop claire & trop „ pure. Autant vous évitez de vous voir, „ autant j'aime à me considérer dans ce „ miroir naturel : il sert à corriger mes „ défauts, à me redresser, à me faire „ bien porter la tète ".

Le sens de cet Apologue est palpable. L'attribut de la Vérité, est d'être simple & pure comme l'eau. Le Cheval est celui qui aime la vérité, qui veut toujours se voir tel qu'il est, pour réformer ce qu'il a de défectueux. Le Chameau, est le vicieux qui craint de tourner les yeux sur lui-même, qui ne veut jamais connoître ses vices, & encore moins qu'on les lui montre. L'amour de la vérité doit être la principale vertu des Princes, parce que leurs vices ou leurs défauts tirent bien plus à conséquence que ceux des autres hommes.

FABLE II.

(L'AMOUR DES PEUPLES).

Les Animaux voulant s'élire un Roi (1).

AU tems que les Bêtes parloient ; elles avoient tous les défauts des hommes ; mais elles étoient aussi quelquefois bien plus raisonnables que nous. Elles s'attachoient alors à copier nos mœurs, & c'est aujourd'hui le contraire : nous les copions autant qu'il nous est possible.

Les Animaux las de leur liberté (car la liberté même ennuie) voulurent un jour s'elire un Roi. Tous ceux qui pouvoient pretendre à ce rang suprême, furent mandés : on ouvrit la Diette, & chacun étala ses titres. Le Lyon se présenta le premier, & dit, en hérissant sa criniere, » Messieurs, com» me le plus fort de tous, je crois qu'on

(1) La sixiéme Fable du sixiéme Livre de la Fontaine paroît rouler sur le même sujet, mais n'a aucun rapport à celle-ci.

» ne peut me disputer la Couronne. » Tranquiles à l'ombre de mes griffes, » vous n'aurez plus d'ennemis à crain- » dre; je vous défendrai vous & vos » retraites, & malheur à quiconque » osera vous insulter ». Le Lyon eut bien des voix pour lui; mais on fit remarquer qu'il aimoit la guerre avec un peu trop de passion, & qu'on l'auroit perpétuellement sous son regne. Nous voulons bien, ajouta le Chancelier de la Diette, un Monarque en état de repousser la guerre, mais qui n'en fasse que de juste. Né pour les combats, le moindre prétexte vous suffiroit pour porter par-tout le ravage. Le Buffle, après le Lyon, se mit sur les rangs. „ Si vous voulez, dit-il, un Roi pa- „ cifique, je suis votre fait. On con- „ noit mon amour pour la paix: avec „ moi vous jouirez toujours d'une paix „ profonde, par l'attention que j'aurai „ à ne point me faire d'ennemis ". Le Buffle avoit déja réuni la plus grande partie des suffrages, quand la voix d'un opposant se fit entendre en ces termes. „ Paisible Buffle, on vous sçait bon „ gré de ces aimables dispositions: vous

„ seriez sans doute un Roi débonnaire, „ mais nous ne sommes plus dans l'âge „ d'or. Il est des guerres inévitables, & „ lorsqu'on viendra nous attaquer, se- „ rez-vous capable de nous défendre? „ Vous êtes si facile & si bon, qu'un „ enfant vous mene par le nez (1).

Le Cheval aussi-tôt se redressant, & croyant emporter le Sceptre dit: „ Mi- „ lors & Messieurs, je n'ai que deux „ mots. Pacifique autant que le Buffle, „ je suis encore propre à la guerre, „ où l'on sçait que je deviens un Lyon. „ Ainsi réunissant moi seul les qualités „ de mes deux Compétiteurs, vous „ ne sçauriez mieux faire que de m'é- „ lire, & je commence par me nom- „ mer ". Celuici ne tint pas longtems le scrutin: on le paya d'une réponse qui rabattit bien sa fierté, & qui lui fit baisser sur le champ l'oreille. „ Il faut, lui dit-on, „ vous gouverner & vous „ conduire vous même: tantôt vous „ avez besoin d'éperons, & tantôt il

(1) Le Buffle, espéce de Bœuf sauvage, est très-doux. On lui passe un anneau dans les narines, & un enfant avec une corde le conduit ou il veut.

„ vous faut un frein, comment pou- „ riez-vous gouverner les autres "? On ne songeoit point du tout au Renard, & son apparition surprit l'Assemblée. „ Hé! Messieurs, s'écria-il avec sa voix grêle, „ vous ne pensez point à l'essen- „ tiel, à la premiere vertu des Rois, „ à la Politique: c'est elle qui gou- „ verne le monde, & j'en ai fait toute „ mon étude. Par elle je vous garen- „ tirai de tous les piéges qu'on pour- „ roit vous tendre, & je repousserai „ la ruse par la ruse ". On délibéra un instant sur l'éligibilité de *sir Politick*, & un vieux routier de Lievre, après avoir voté contre lui, dit entre ses dents, „ que le Seigneur Renard, avec „ ses finesses, etoit propre tout au plus „ à faire un Empirique d'Etat chez ces „ petits Princes, qui trop foibles pour „ se soutenir par eux-mêmes, ne sub- „ sistent que par leurs intrigues ". On proposa d'autres sujets qui tous se trouverent notés, & furent exclus unanimement. L'Ours & le Singe insisterent & se firent valoir de leur mieux. Le premier parut trop sévere: on vouloit un Roi qui fût accessible, & celui-ci dur & fa-

rouche eut regné comme un Monarque Ottoman. Le Singe trop familier au contraire n'avoit aucune gravité, & n'auroit pas représenté dignement. Il ne restoit plus que le Dromadaire, qui simple & caché dans la foule ne se pressoit pas de se montrer: c'étoit l'*Abdolonyme* de la troupe (1). On lui demanda quels talens il pouvoit avoir pour la Royauté. „ Moi, dit-il, si j'étois Roi, j'aime- „ rois mes Peuples: c'est tout le talent „ que je me connois ". Cette réponse frappa tous les assistans. On ne s'étoit point avisé de chercher dans le Roi qu'on vouloit élire, ces entrailles paternelles qui rendent les Princes les délices de leurs Sujets. Aussi n'étoient-ce que des brutes. Les hommes, à moins que de leur ressembler, ont toujours dû supposer dans leurs Souverains la bonté du cœur, comme la base d'un Gouvernement heureux. On comprit donc que l'amour des Peuples renfermoit toutes les vertus nécessaires aux

(1) *Adolonyme*, Phénicien qui fut tiré du Jardinage par Alexandre, pour être Roi de Sidon.

Rois, & le Dromadaire fut couronné. Des Mémoires ſecrets nous apprennent que ce Souverain, malgré ſa ſageſſe, content de regner dans les cœurs, fut obligé de céder au Lyon tous les déhors de la Royauté, & qu'ainſi le Sceptre revint à la force.

La Moralité de cette Fable eſt renfermée dans la narration.

FABLE III.

(la veritable Grandeur.)

L'Autruche & l'Aiglon.

Une Autruche, fiere de ſa hauteur, inſultoit un Aiglon naiſſant, qui tombé par accident de ſon aire, ne pouvoit plus y remonter par la foibleſſe de ſes aîles. Le pauvre Aiglon ſe traînoit à peine, pour chercher des vers dont il faiſoit ſa pâture, & ſes ſerres encore trop foibles ne pouvoient entr'ouvrir la terre. „ Avorton rampant, lui diſoit l'Autruche, „ que viens-tu „ faire ſous mes pieds ? éloignes-toi, „ que je ne t'écraſe ſans t'appercevoir.

„ Tu vois la diſtance que ma taille „ énorme met entre nous : j'atteins „ ſans peine au trone des arbres. Quant „ à ma force, ſi tu l'ignores, je lance „ avec mes pieds de groſſes pierres auſſi „ loin que le plus habile frondeur. Mon „ bec briſe le fer, & d'un coup d'aîle „ je renverſe tout ce qui s'oppoſe à „ mon paſſage “.

„ Orgueilleuſe, répondit l'Aiglon, „ je n'envie point tes avantages : ceſſe „ plûtôt de te mettre au rang des Oi- „ ſeaux. Je te vois à la vérité des aîles, „ mais te ſervent-elles à voler ? Ap- „ péſantie par le poids de ton corps, „ tu ne peux jamais t'élever de terre, „ & deux jambes démeſurées qui te „ tiennent ſuſpendue comme ſur un „ pivot, font toute la grandeur qui te „ rend ſi vaine. Mais attends que mes „ aîles ſoient fortifiées ; je ſens tout „ ce que je dois être un jour, & je „ ne démentirai point ma Race. Tu „ me verras percer les nues, prendre „ l'eſſor vingt fois plus haut que ta vue „ ne pourra porter, & ſoutenir ſans „ ſiller ſes yeux, l'éclat du Soleil. Voilà „ l'élevation véritable : oſes-tu lui com-

„ parer la tienne ? Tu me trouves foi- „ ble & rampant à cauſe de mon ex- „ trême jeuneſſe, & bien-tôt élevée au- „ deſſus de toi, ta petiteſſe infinie me „ fera pitié : dans l'eſpace immenſe „ des airs, tu me paroîtras comme une „ fourmi “.

L'élevation de l'Aigle oppoſée à celle de l'Autruche, eſt l'image de la vraie & de la fauſſe grandeur.

FABLE IV.

(la Bienfaisance et la Liberalité.)

Le Vent & la Nuée.

Un impétueux Enfant de Borée, échappé de l'antre d'Eole, rencontra dans ſon chemin une Nuée groſſie des vapeurs de la Terre, & prête à les diſtiller dans ſon ſein. „ Que fais- „ tu ſur mon paſſage, inutile Nuée, dit-il brutalement en ſecouant ſes aîles ? „ Prétends-tu t'oppoſer à mon „ choc, toi que je pouſſe & que je „ diſſipe à mon gré ; toi, dis je, qui, „ le jouet des vent, n'eſt qu'un léger

„ voile tiſſu d'eau que l'air tient ſuſ- „ pendu ſur la Terre ? Ignores-tu ma „ force & ta foibleſſe ? Voi ſur ces Mers „ les débris de mille Vaiſſeaux que j'ai „ mis en piéces par paſſe-tems. Voi „ dans cette Forêt ces vieux Chênes „ qui ſembloient menacer le Ciel, „ abattus & déracinés par mon ſouffle. „ Contemple ces fertiles Campagnes „ que mes fureurs ont déſolées. Ici, „ comme un Torrent débordé, je ne „ fais qu'un monceau de pierres des „ plus ſolides édifices. Là, comme un „ feu dévorant, je brûle ou je deſſéche „ dans ſa racine l'herbe tendre & fleu- „ rie .... Ceſſez, lui répondit la Nue, „ de me raconter ces déſaſtres : „ Je vous reconnois pour le Tyran des „ Airs. Pour moi tout mon pouvoir ſe „ borne à faire du bien, & à réparer „ autant que je puis le mal que vous „ faites. Nourrie des exhalaiſons de la „ Terre, je lui rends avec uſure ce „ qu'elle me donne. Vous vous faites „ une gloire de ravager les campa- „ gnes ; la mienne eſt de les fertiliſer, „ d'y verſer abondamment les tréſors „ que je puis ramaſſer dans l'air, de „ ranimer par de fécondes pluies la

„ Terre altérée, enfin de lui fournir „ sans cesse l'humide aliment que vo- „ tre souffle ennemi lui enleve “.

Le vent du Nord le plus desséchant de tous, est l'image du Conquérant injuste: la Nuée est le Prince Bienfaisant.

FABLE V.

(LE VRAI COURAGE.)

L'Ours & le Chasseur.

Le premier Humain qui osa combattre ces respectables animaux que la Nature semble avoir armés avec une attention singuliere, pour les soustraire à notre Empire, avoit un triple acier sur le cœur, ou du moins une ample portion de ce principe que Promethée tira du Lyon même, pour fortifier notre espece.

Un Ours, Tyran d'une Forêt, accoutumé à voir fuir devant lui les autres animaux, apperçut un homme qui sembloit le chercher pour être sa proye. C'étoit un Chasseur qui dès sa jeunesse aguerri contre les Loups & les Sangliers, venoit s'éprouver contre les Ours. „ Bonne fortune, dit l'Animal

fourré, en passant la langue sur son muffle! „ Je n'ai point encore goûté „ de chair humaine; c'est un mets „ nouveau qui me vient fort à pro- „ pos pour me régaler “. Il avance gravement, & sans se presser. A mesure qu'il approchoit du Chasseur, il philosophoit en le considérant. L'Ours est trop sérieux & trop recueilli, pour n'être pas un peu Philosophe.

„ Malheureuse & chétive espece, (ce raisonnement s'adressoit à l'Homme) „ la Nature t'a bien traité en marâtre: „ elle t'a bien fait pour être notre „ proye. As-tu comme nous des on- „ gles perçans, pour pouvoir repousser „ nos atteintes? Es tu pourvû, com- „ me nous, de dents meurtrieres? Où „ sont tes défenses & tes armes? Et „ tu prétends nous dominer, tu veux „ être notre Roi? Je vais bien-tôt „ regler ton rang & le mien...... „ Mais quoi! ma présence ne l'effraye „ point! Le téméraire, au lieu de fuir, „ semble m'attendre de pied ferme.... „ Et que vois-je? Il est couvert d'une „ peau semblable à la mienne? Un „ Homme paré de nos dépouilles “?

Le Chasseur, pour tout vêtement, avoit en effet une peau d'Ours. Or la vûe de cette peau aigrissant encore la bile du mélancolique animal, (comme l'écharpe du fils d'Evandre dont s'étoit paré Turnus, après l'avoir tué, irrita la fureur d'Enée, contre le Prince des Rutules), l'Ours précipite aussi-tôt ses pas, & court se jetter sur le Chasseur. Celui-ci qui n'avoit pour arme qu'un long épieu, le reçut sans s'ébranler; & l'Ours s'enferrant de lui-même tomba le flanc ouvert, à ses pieds. „ Je meurs, lâche ennemi, dit-il, „ mais ma mort n'est point ton triom- „ phe. Sans ce fer qui a secondé ta „ main, & dont j'ignorois le funeste „ usage, tu aurois éprouvé l'effort de „ ma dent. C'est ce fer qui m'a por- „ té le coup mortel. Ne te vantes point „ d'une victoire que tu ne dois qu'à „ mon imprudence, & au métal meur- „ trier qui t'a secouru. Vil animal, répondit l'Homme, „ aprends aujour- „ d'hui à distinguer la férocité du „ courage. La Nature en te donnant „ la force du corps, t'a pourvû de „ toutes les armes nécessaires à ta con-

„ servation & à la destruction des „ autres. Tu vois au contraire ma foi- „ blesse: mais elle m'a donné la force „ de l'ame. La férocité qui fait ton „ partage, affronte le danger qu'elle „ ne connoit pas, prête à dégénérer „ en timidité, lorsqu'elle l'a connu. „ Le courage est toujours éclairé: il „ connoit le danger, non pour le fuir „ lâchement, mais pour le repousser „ par tous les moyens possibles. C'est „ une arme supérieure aux tiennes, & „ qui supplée à toutes les autres: c'est „ par elle que je t'ai vaincu “.

FABLE IV.

(MÊME SUJET.)

Les deux Tigres & le Lion.

DEUX Tigres, la terreur de l'Afrique, s'entretenoient de leurs exploits sanguinaires. » Hier, dit l'un d'eux, » j'égorgeai moi seul presque tout un » troupeau de Chevres avec l'homme » qui les gardoit. Bon! dit l'autre Tigre, » j'en fais autant tous les jours:

» ce ſont-là mes paſſe-tems ordinaires.
» Mais j'attaquai ce matin un Taureau
» trois ou quatre fois plus gros que
» nous, & après l'avoir abattu, je
» me ſuis enyvré de ſon ſang. Ils en
étoient ſur ces propos, lorſqu'il vint
à paſſer un Lion. L'Animal à large
criniere marchoit la tête élevée d'un
pas grave & ferme, ſans daigner les
appercevoir. » Voyez-vous, dit l'un
des Tigres à l'autre, » la fierté de
» cet Animal ? Il affecte de ne pas
» nous voir. En vérité nous ſommes
» trop bons, de lui paſſer toutes ſes
» inſolences. Et de quel droit ſe pré-
» tend-t-il Roi des Animaux ? Lui
» avons-nous donné notre voix. S'il eſt
» vaillant, nous le ſommes auſſi, &
» pour la force, entre nous, je crois
» que ſi nous nous meſurions enſem-
» ble, la partie ſeroit bien égale ». Le
Tigre parloit aſſez haut pour être en-
tendu ; mais le Lion ne tourna pas
ſeulement la tête. Un mépris ſi mar-
qué irrita nos Tigres. Déja ſous leur
front ſourcilleux, où leur férocité
ſe peint, leurs prunelles rougies du
ſang que la fureur fait bouillonner dans

leurs veines, roulent affreuſement. » Diſ-
» putons le paſſage à cet inſolent, di-
rent-ils enſemble, » & voyons qui mé-
» rite le plus l'Empire «. Ils courent
en même tems ſur le Lion, & chacun
l'attaque de ſon côté. Le Lion ſurpris,
recule dix pas. » Tu fuis, lâche, lui
crie un des Tigres ? » Tu cherches à
» éviter le combat « ? Le Lion à ces
reproches ne répond rien : le vrai cou-
rage n'eſt ni inſultant ni préſomptueux.
Il gagne l'appui d'un arbre, & ſe frap-
pant les flancs de ſa terrible queue, il
préſente un front redoutable. Le com-
bat s'engage. Les Tigres furieux s'é-
lancent ſur lui à diverſes repriſes ;
mais chaque coup de griffes qu'il leur
porte fait couler des ruiſſeaux de ſang,
& pour une légere bleſſure qu'il re-
çoit, il les crible de plaies profondes.
Les Tigres épuiſés reconnoiſſent en-
fin l'inégalité du combat. L'un ramaſſe
ce qui lui reſte de forces pour pren-
dre la fuite ; l'autre preſque expirant
tombe aux pieds du Lion. » Tu es vain-
» queur, dit-il à ſon généreux ennemi,
» raſſaſie-toi du peu de ſang que tu
» m'as laiſſé : je ſuis ta victime & ta

» proie. Je ſçai vaincre, repondit le
Lion, » & je ne ſçai point abuſer de
» mes avantages. Vis, ſi les deſtins le
» permettent, Tigre impitoyable : je
» dédaigne de t'arracher un reſte de
» vie dont je ſuis le maître. Vis pour
» apprendre à ne plus confondre la
» cruauté avec la valeur, la férocité
» avec le courage. Tu voulois m'enle-
» ver le Sceptre : vois combien j'en
» ſuis plus digne que toi.

FABLE VII.

(LE GOUT DES SCIENCES ET DES ARTS).

Les Dieux en diſpute, pour donner un nom à la Ville d'Athênes.

LES Peuples de l'Attique étoient diſ-
perſés par Bourgades, indépendantes
les unes des autres, & formées par au-
tant de familles. Ils ne connoiſſoient
point encore les avantages des Socié-
tés Politiques. Théſée, au retour de
ſes voyages, entreprit de les raſſem-
bler & d'en compoſer une grande Ville

qui les réunit tous dans ſon enceinte.
Toutes ces Familles ſe rapprochent, une
vaſte Cité ſe forme, on l'entoure de
murs, & bien-tôt elle devient la Capitale
de la Grece. Il s'agiſſoit de lui donner un
nom : quatre Divinités s'en diſputent
l'honneur. » Je ſuis bien en droit de la
» nommer, diſoit le terrible Dieu de la
» guerre : l'*Aréopage* (1) qui fait
» partie de cette Ville, eſt de mon Do-
» maine. D'ailleurs j'ai réſolu de ren-
» dre ce Peuple puiſſant par les armes,
» & ſupérieur à tous ceux de la Grece.
» C'eſt à moi, reprit Neptune, à don-
» ner un nom à une Ville toute ma-
» ritime. Mars, en rendant ce Peu-
» ple belliqueux, prétend lui donner
» l'Empire de la Terre, & rien ne
» ſçauroit mieux lui aſſurer cet Em-
» pire que celui de la Mer dont je
» veux le mettre en poſſeſſion. Les ar-
» mes, interrompit Mercure, ren-
» dent un Peuple redoutable aux au-
» tres, & ne le rendent pas plus heu-
» reux lui-même. C'eſt le Commerce

(1) Champ de Mars.

» qui fait le bonheur des Peuples, en » eur procurant l'abondance. Le Com» merce est en même tems le soutien » des Armes & la ressource des Etats. » J'étendrai celui de la nouvelle Ville » sur l'un & sur l'autre Elément. Je » la rendrai florissante en guerre & » en paix. Je lui menagerai, par le » moyen du Commerce, des conquê» tes d'une autre espece, & plus uti» les que les vôtres ; enfin je l'enri» chirai de façon qu'elle me devra » certainement tout son lustre : ainsi » par toutes ces raisons je dois la nom» mer «. Minerve prenant la parole, s'exprima de cette maniere. » Mars » promet aux Citoyens de Thésée l'Em» pire de la Terre ; Neptune leur pro» met celui de la Mer, & Mercure » celui des deux Elémens que leur » ouvrira le Commerce. Ainsi ce Peuple » sera Belliqueux, Navigateur, & » très-opulent. Mais on ne pense point » à le polir, & ce n'est que par le » goût des Arts que se polissent les » Nations. Moi je veux donner les » Arts à mon Peuple : je veux qu'il

» les porte si loin, que dans toute » la suite des siécles, il serve de mo» déle aux autres ; que sans pouvoir » être surpassé, il soit l'objet de l'é» mulation de tous les Peuples de la » Terre. En vain il seroit puissant par » les Armes, par la Navigation & » par le Commerce ; en vain il au» roit l'Empire du Monde, si la Poë» sie & la Peinture ne conservent, par » des Monumens durables, le souve» nir de ses exploits ; si le marbre & » l'airain ne sont employés à éterni» ser sa mémoire. Sans les Arts, seuls » dépositaires de l'immortalité que je » dispense, sa gloire passera comme » un songe : il sera comme s'il n'a» voit point été. Et ces richesses qu'on » lui prépare, de quel usage lui se» ront-elles, si elles ne servent à ex» citer & à récompenser les talens, » quelquefois même à les faire naî» tre ? Ce sont les Arts, c'est l'élo» quence & la beauté de la Langue » Attique que j'aurai soin de polir moi» même, qui doivent immortaliser » le nom d'ATHENES. J'ai nommé cette

» Ville, illustres Rivaux : confirmez » un nom si glorieux pour elle, ou » justifiez aux Races futures que vos » dons pouvoient se passer des miens. Les trois Dieux ayant applaudi à cette heureuse nomination, contribuerent dans la suite autant que la Déesse, à l'eclat de la Ville de Minerve.



SUEDE.

TOus les Ecrits sur le Commerce, de quelque pays qu'ils nous viennent, paroissent interesser aujourdhui ; ainsi nous croyons que l'Extrait d'un Ouvrage estimé en Suede & publié en 1754, pourra se trouver du goût d'une partie de nos Lecteurs.

Cet Ouvrage dont l'Auteur est M. *Erick Salander*, Commissaire des Manufactures, traite *de la décadence des Fabriques & des Métiers*. Quoiqu'il ne regarde que la Suede, on y apprend des faits dont la connoissance peut être utile par tout, & donner au moins des vues qui peuvent s'étendre au-delà des bornes que le politique Suédois s'est prescrites.

L'objet de M. *Salander* est de donner ici les moyens qui lui ont parû les plus propres à faire fleurir les Métiers & les Manufactures de Suéde. Il propose à l'émulation de ses laborieux Compatriotes l'exemple de la Silésie, où, sui-

vant son calcul, il y a 452 Villes & 41618 Villages, suites heureuses de ses Fabriques. Les premieres Fabriques de Suéde un peu considérables ont été celles d'*Alinghsos*, établies en 1748, par M. *Ahlstromer*; les Manufactures de Soye commencées par M. *Elverling*, celles de fer & d'acier établies à *Weduwig*, & les Fabriques de lin, établies à *Flor*, par M. *Ulf*. On les a soutenues principalement par l'impôt de 5 pour cent, que la Diette de 1727 mit sur toutes les marchandises étrangeres qui entrent travaillées dans le Royaume, & dont elle fit un capital applicable aux Fabriques Suédoises. Cependant ni cet impôt, ni de fortes avances ordonnées en 1739, en faveur de ceux qui commenceroient de nouvelles Fabriques, ni le droit accordé aux marchandises travaillées, de pouvoir être hypothéquées contre les trois quarts de leur prix, n'ont été suffisans pour mettre ces Fabriques dans un certain état. M. *Salander* croit même, que quelques-uns de ces moyens leur ont plûtôt nui, par rapport à l'opinion erronée où l'on est encore, qu'une grande quantité de

Maîtres est un avantage pour les Fabriques : il pense même qu'il est dangereux de donnerdes avances & des permissions, à tous ceux qui en souhaitent. Il insiste sur l'abolition de l'abus qui s'est introduit en Suede, où le Paysan veut travailler & fabriquer tout par lui-même, ce qui fait beaucoup de tort aux Villes, & principalement aux Fabriques. On ne devroit, selon lui, permettre aux Paysans, que de fabriquer certaines marchandises crues, & encore à condition de les transporter dans les Villes, pour laisser le profit de leur vente aux Marchands. Il n'est pas moins important d'empêcher le bousillage fait par des garçons, par des Compagnons ouvriers, ou quelquefois par des Domestiques, qui veulent travailler chez eux & pour leur compte, & non pas chez les Fabriquans. Pour favoriser la distribution des Marchandises du Pays, M. Salander juge indispensablement nécessaire d'établir en Suede des chariots de poste & de transport, au moins pour les principales routes. Quant au commerce clandestin, on ne peut gueres le réprimer, qu'en livrant d'aussi bonnes

marchandises pour le même prix. Mais il faut avant toutes choses faire attention à la population des Villes, & engager préférablement les Etrangers à s'y établir : car la force d'un Pays consiste dans les Villes, & sans elle les Etats deviennent *barbares*, c'est son expression. Après ces considérations générales, il s'étend sur les deux plus grands objets des travaux humains, qui sont les Métiers & les Fabriques. Il fixe l'époque de l'établissement des Métiers & de la puissance de l'Allemagne qui s'est accrue en même tems, au regne de Henri l'*Oiseleur*; parce que cet Empereur, au lieu de permettre les métiers aux Esclaves des Nobles, les fit exércer par les Habitans des Villes avec toute sorte de liberté, & qu'il remplit ainsi l'Allemagne d'un nombre infini d'Ouvriers. Les Tribus & d'autres usages contraires à la liberté des Fabriques, établis du tems de Charles-Quint, ont été un grand obstacle à l'avancement des Métiers; & c'est en partie pour cela que la France & l'Angleterre peuvent fabriquer beaucoup de choses mieux conditionnées & à meilleur marché qu'on ne fait en

Allemagne. La quantité de Maîtres que produisent ces Tribus, nuit particuliérement aux Fabriques Allemandes, parce que toute la supériorité, pour la vente des Marchandises, consiste dans la quantité d'Ouvriers soumis à un Maître qui fournit les frais, & pour lequel ils travaillent.

C'est de l'Allemagne que la Suede a tiré les usages de ses Métiers, dont quelques-uns pourtant y ont été limités, & surtout les voyages hors du Pays. Un autre mal aussi sensible, est la trop courte durée de chaque apprentissage. En Angleterre où l'apprentissage va jusqu'à quatorze ans, non-seulement le nombre des Maîtres n'en est pas diminué, mais les Arts s'apprennent à fond. On devroit aussi borner le nombre des Maîtres, & préférablement ceux dont les Métiers ont besoin de diverses fournitures, comme les Brasseurs, les Boulangers, les Chapelliers, & la plûpart de ceux qui travaillent les Métaux. M. Salander veut parvenir à une diminution des Maîtres, d'un côté en ne remplaçant point ceux qui meurent, & de l'autre en incorpo-

rant ceux qui sont les moins habiles parmi les meilleurs Fabriquans, & ceux qui sont le plus en état de se soutenir. Il est naturel que dix Maîtres qui nourrissent autant de familles, soient obligés de se faire mieux payer qu'un Maître qui n'a que dix garçons, une seule famille à faire subsister, & une simple provision de Marchandises crues. C'est un arrangement fort sage que celui de Prusse, où les Soldats ont bien la permission de faire leurs métiers, mais non pas la liberté de vendre leurs Marchandises qu'ils sont obligés d'abandonner aux Maîtres pour un prix fixe. Les récompenses qu'on attache à l'exportation, & les Loix qui ordonnent d'examiner & de plomber les Marchandises, contribuent beaucoup à l'avancement des Métiers. L'exportation des gands de Scanie, de certains ustensiles de chasse, & de marchandises de cuir faites de peau de Rennes, est encore la plus considérable en Suede. Or les Fabriques sont d'une plus grande importance, pour rendre le Pays florissant. M. Salander fait ici un aveu auquel on n'auroit pas dû s'attendre. Dans le sié-

cle passé, dit-il, les Fabriquants de Suéde sont devenus riches, sans avances; au lieu que, malgré toute l'assistance possible & la rigide prohibition des Marchandises étrangeres, les Fabriques nouvellement établies, à l'exception seulement de celles de sucre & de tabac, (en 1754) n'ont point enrichi leurs Entrepreneurs. La raison de cette différence qui semble être échappée à l'Auteur, est peut-être que la Nation étoit dans les tems dont il parle dans une situation plus heureuse. En effet entre les années 1680 & 1690, qui sont l'époque dont il s'agit, la Suéde n'avoit pas souffert une guerre de vingt ans. Cependant en 1739 la Diéte faisoit l'impossible, pour faire refleurir les Fabriques. M. Salander, en indiquant les moyens de parvenir à ce but, distingue les Ouvrages qui demandent le concours de plusieurs Métiers, & ceux qui sont plus simples. Ce sont particulierement ceux-ci qui souffrent le plus du travail domestique des Compagnons & des autres Ouvriers qui ne sont pas Maîtres : les premiers sont moins exposés à cet in-

convénient. A cette occasion il rapporte plusieurs exemples des mauvaises suites de ces sortes de travaux domestiques permis en 1738.

Dans toutes les Fabriques en général, il faut connoître le nombre d'hommes dont on peut tirer parti pour le travail, ainsi que le nombre de ceux qui ont besoin de ces Marchandises. Il faut encore user avec prudence des priviléges personnels & réels, des Monopoles permises, & des concessions qu'on obtient pour de nouveaux établissemens. En un mot, il faut employer chaque moyen pour la fin à laquelle il doit tendre; autrement il peut plus nuire, qu'aller au bien de la Société. L'Auteur divise ici les Fabriques en Marchandises de Soye, de Laine, de Coton, de Métal, & en Marchandises mixtes. Les premieres Fabriques établies à Stockolm, ont fourni en 1752 des étoffes de Soye pour 500000 Sth. (333333 florins), quoique les étoffes de la Chine qui se répandent en Suéde, nuisent beaucoup à la consommation des premieres. Dans la même année les Fabriques de Laine ont monté encore

plus haut, & jusqu'à 960000 Sth. (640000 florins). Ce fut dans ce tems-là que l'Auteur fit le plan d'une nouvelle Fabrique, pour le filage de la Laine, du Lin & du Coton. En 1740, il avoit déja engagé 600 Etrangers à s'établir dans le Royaume, pour y fabriquer la Laine, & ce nombre s'est encore accrû depuis : aussi la Fabrique des Draps fins, a-t-elle déja fait bien des progrès. En 1752, la Tisseranderie fournissoit à la Ville de Stockolm pour 635000 Sth. (c. à. d. près de 420000 florins) de toile. Le seule filage du Coton nourrit un très-grand nombre de pauvres dans l'Isle d'Aland. M. *Salander* n'est pas content des Ouvrages de fer. Il ne falloit pas, dit-il, hausser le prix du fer exporté, ni obliger les Anglois d'acheter du fer de Russie, qui est aussi bon à Sobel, que le meilleur fer de Dannemore, & qui fournit jusqu'à 2100000 liv. pesant. On travaille trop peu dans le Pays, & le seul M. *Engberg* est parvenu à quelque perfection en fait d'Ouvrages de Coutellerie. L'Auteur finit par se déchainer contre le Commerce de la Chine, qui, avec d'autres Marchandises

étrangeres, emporte de Suede, bon an, mal an, 25 tonnes d'or, (c. à. d. plus de 1600000 florins). Pour les Suédois qui s'imaginent qu'en l'état où sont les choses, tout va bien, il leur fait considérer le dommage énorme qu'ils souffrent d'ailleurs dans le change qui devroit être au moins sans perte, si l'exportation des Marchandises en égaloit l'importation.



ESPAGNE.

OBRAS escogidas de Don Francisco QUEVEDO Villegas, &c.

„ Œuvres Choisies de *Quevedo*, avec „ un Vocabulaire Espagnol & Fran- „ çois, pour l'intelligence du Texte: „ à Anvers 1757, 2 vol. *in*-8°.

CETTE édition de *Quevedo* est très-belle, & contient en effet un bon choix des meilleurs Piéces de l'Auteur. Nous allons seulement donner un Extrait de *la Fortuna con seso*, *&c.* dont il n'a point parû de traduction en notre Langue. Quevedo avoit soixante-quinze ans, lorsqu'il composa cette Piéce, & il est surprenant qu'à cet âge il écrivît encore avec cette chaleur, avec cet air original qui caractérise tout ce qui est sorti de sa plume. On ne goutera point aujourd'hui cet Ouvrage, autant qu'il le fut alors: la face de l'Europe est changée, & les événemens n'ont pas

justifié tous les raisonnemens politiques de Quevedo.

Cet Espagnol haïssoit les François, & l'on voit avec peine les traits qu'il a lancés contre un Ministre qui fut la gloire de la France, & dont le portrait devroit être placé pour toujours à côté du Trône de nos Rois.

On ne connoit gueres Quevedo, que par les misérables traductions qu'ont faites Raclots & la Geneste. Ainsi nous croyons que bien des Lecteurs pourront voir avec plaisir un Abregé de la Vie & la liste de tous les Ouvrages de cet Auteur.

Quevedo Villegas, Gentilhomme Espagnol, & Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, nâquit en 1570, à Madrid. Dans le dessein de voyager & de s'instruire, il ne voulut embrasser aucune profession. Il apprit les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, acquit beaucoup d'érudition, & se nourrit de la fleur des Belles Lettres. Les Sciences les plus abstraites n'oterent rien à l'aménité de son esprit: il se forma un stile unique, créa des expressions neuves, &, comme tous les bons originaux, fit beaucoup de mauvais copistes.

Dans le genre satirique, Juvenal fut son modele. Seneque le fut dans la Morale, Tacite dans la Politique & Pallavicin en fait d'ouvrages de piété. Ses Vers ont toute l'élégance de la Langue Latine, toute la gravité de l'Espagnole, & ses traductions passent dans son Pays pour autant de chef-d'œuvres. La plûpart des beaux esprits de son tems le comblerent d'éloges, & admirerent la variété de ses connoissances. Il s'attira le sort de tous ceux qui sçavent se distinguer du vulgaire, il fut accablé de critiques. Des ennemis jaloux de sa gloire dénoncerent ses Ouvrages à l'Inquisition; mais ce Tribunal l'ayant déchargé de toutes les infamies qu'on lui avoit imputées, Quevedo en reçut un nouvel éclat. Les plus Grands du Royaume l'honorerent de leur estime, & le Duc d'Ossone, Vice-Roi de Naples, lui marqua toujours une amitié particuliere. L'attachement qu'il eut pour ce Seigneur l'ayant exposé à une prison de trois ans, il supporta cette disgrace comme eut fait Socrate. Rendu libre, dégoûté des Grands, & se défiant de leurs caprices, il refusa constamment

l'emploi de Sécretaire de Philippe IV. Quelques années après le malheur voulut que Quevedo revint à Madrid. Il y fit des vers dans lesquels il déchiroit le Gouvernement du Duc d'Olivares : il fut arrêté, & ce Poete ne dût sa liberté qu'à la disgrace du Ministre. Quevedo mourut à Villeneuve de l'Infantado en 1647, âgé de soixante-dix-sept ans. Il finit ses jours, dit l'Editeur, comme le Phenix. L'éloge qu'en fait *Nicolas Antonio*, dans sa Bibliotheque Espagnole, excéde sans doute un peu la mesure, & certainement on peut, sans lui faire tort, en rabattre quelque chose : voici en quels termes il est conçu.

Quevedo a travaillé dans le genre sérieux & grave avec beaucoup de succès. Il a surpassé les plus beaux génies Anciens & Modernes, tant en vers qu'en prose. Examinant ce qu'il a fait dans chaque genre, on diroit qu'il n'étoit né que pour celui là, tant il y excelle. Esprit inventif, il a saisi toutes les finesses de la Poesie. Ses Piéces héroïques ont de la force & de l'élévation; les Lyriques de l'agrément & de la douceur; les Comiques & les ba-

dines un air enjoué, accompagné de plaisanteries pleines d'esprit & d'un sel qui préserve le Lecteur du dégoût. Il a sçu tirer heureusement parti des sujets les plus secs & les plus stériles, &c.

Ses Ouvrages sont : 1°. La Politique de Dieu, tirée de l'Ecriture Sainte. 2°. La Chûte pour mieux sauter, & l'Aveugle servant de guide. 3°. L'Espadon de Saint Paul, laissé à l'Eglise. 4°. Un Abregé de la Vie admirable & des vertus héroïques du Bienheureux Thomas de Villeneuve. 5°. Le Berceau & le Tombeau où l'on apprend à bien mourir. 6°. Sentimens pieux d'un Agonisant, avec les Sept Paroles que dit Jesus-Christ en Croix. 7°. Mémoire où il défend les droits de Saint Jacques, contre ceux qui vouloient que Sainte Therese partageât avec lui ses honneurs. 8°. Un Livre adressé à Louis XIII, dans lequel il déclame contre les sacrileges commis par l'Amiral de Châtillon, & par son Armée de François excommuniés. 9°. L'Introduction à la Vie Dévote, composée par Saint François de Sales, traduite en Espagnol. 10°. La

Vie de Brutus, traduite de Plutarque, & accompagnée de notes. 11°. Remédes contre la Fortune, traduction de Sénéque. 12°. La Vertu Militante contre l'Envie, l'Ingratitude, l'Orgueil, l'Avarice, le Mépris de la mort, la Vie, l'Indigence, & les Infirmités. 13°. La Fortune dirigée par la Raison. 14°. Une Traduction du Romulus du Marquis Malvezzi. 15°. Les Songes. 16° L'Histoire du grand Tacaño. 17°. Une Traduction en vers d'Epictete & de Phocilide. 18° Dissertation sur l'origine des Stoïciens, & une Apologie d'Epicure contre l'opinion vulgaire. Toutes les Poësies de Quevedo ont été imprimées sous le titre de *Parnasse Espagnol*. Thomas de Vergas assure que Quevedo avoit fait des observations sur toutes sortes d'Auteurs Hébreux, Grecs & Latins, qu'il devoit publier bien-tôt à sa sollicitation.



LA FORTUNE DIRIGÉE PAR LA RAISON*.

EXTRAIT.

JUPITER mécontent de la Fortune, après avoir assemblé tous les Dieux, donna ordre à Mercure d'aller chercher cette Déesse & de l'amener devant lui. La Fortune parut un bâton à la main, & la pointe du pied sur une boule. L'Occasion la suivoit en se glissant comme une aiguille. „ Etourdie, dit Jupiter à la Fortune! „ par ta conduite, tu persuades aux „ Mortels qu'il n'est point d'autre Divinité que toi, que l'Olympe est „ vuide, & que je ne suis rien. Tu „ donnes au vice ce qui n'est dû qu'à „ la vertu : tu places sur les Tribunaux „ des gens dont on devroit faire justice ; „ tu enrichis des scélérats, & tu laisses „ les gens de bien dans l'indigence..... „ Je ne fais rien qu'avec raison, reprit la Fortune d'un ton fort aigre. „ Si les gens de bien restent souvent „ sans récompense, ce n'est point que

* Cet Ouvrage fut imprimé à Sarragosse en 1650.

» je leur refuse mes faveurs : ils les » rejettent, & l'on me fait un crime de » leur modération? Il en est qui me laissent passer, qui ne veulent point se » donner la peine d'ouvrir la main, pour » recevoir mes dons : d'autres me les » arrachent, sans que je les leur présente; » plusieurs que j'ai comblés de richesses » ne sçavent point les conserver : ont » ils droit de se plaindre, si je les » abandonne? Beaucoup me reprochent de placer très-mal mes faveurs : » j'en conviens, mais seroient-elles » mieux chez eux? Ecoute cette Suivante qui ne me quitte jamais. A ces mot l'Occasion dit d'abord : » Je suis » une femme qui m'offre à tout le » monde, la plûpart me trouvent, peu » me retiennent. Je suis le Samson de » mon Sexe: toute ma force est dans mes » cheveux. Qui peut les saisir est à l'abri » des secousses de ma Maîtresse. Quand » les sots Mortels m'ont laissé passer, » ah! disent-ils, je n'y pensois pas, » qui l'eût dit? Qu'importe, il y a encore du tems; l'Occasion reviendra, » les Dieux y pourvoiront : quand une » porte se ferme, une autre s'ouvre. » Ces phrases imbéciles sont dans la

» bouche du plus grand nombre : de-» là viennent ces revers qu'ils éprou-» vent si fréquemment.

» Puissant Maître du Tonnerre, dit la Fortune, » l'Occasion vient de me » justifier suffisamment; mais je veux » pleinement te satisfaire, toi & tous » ces buveurs de nectar qui t'environ-» nent, quoique j'aie sur eux tous le » même empire que sur la plus vile » canaille de la Terre.... « Fortune, dit Jupiter, » vous & cette friponne » qui vous accompagne, vous n'avez pas » tout-à-fait tort. Cependant pour con-» tenter tout le monde, je veux qu'un » jour pendant l'espace d'une heure » chacun reçoive ce qu'il mérite «. Ne » differons pas plus long-tems, reprit la Fortune; » Quelle heure est-il? Trois » heures, trois quarts, six minutes, dit le Soleil. » A quatre heures sonantes, reprit la Fortune, vous allez voir ce qui se passe sur la Terre ». A ces mots, elle affermit l'essieu de sa roue, resserre des cordes, en lâche d'au-» tres. Quatre heures sonnent, s'écria le Soleil; aussi-tôt la Fortune jettant un grand cri détache sa roue,

qui roulant avec précipitation, embrouilla toutes les choses d'ici bas.

Parut d'abord un homme marqué pour les Galeres, nud de la ceinture en haut & monté sur un Ane. Prêt à recevoir des coups de fouet du Bourreau, la Fortune l'en garentit, & à la place du cheval que montoit l'Archer, substituant l'Ane qui portoit le malheureux, l'Archer reçut les étrivieres. L'Huissier descendu de cheval pour remédier à ce désordre, en fut empêché par la Fortune; il avoit à la main sa plume, laquelle se changeant tout-à-coup en rame, au lieu d'écrire, il se mit à ramer.

Un Voleur public avoit fait construire une maison superbe; au milieu de la façade étoient des armoiries magnifiques. Le Propriétaire, insigne fripon, avoit volé tout l'argent employé à bâtir cet édifice. Il en occupoit une partie, & un écriteau marquoit que le reste étoit à louer. La Fortune saisit ce coquin : soudain quel prodige! Les pierres se détachoient les unes des autres, & alloient se placer dans différentes maisons. Les tuilles alloient couvrir d'au-

tres toits, & les gens étonnés voyoient arriver chez eux des portes, des solives & des fenêtres. Les jalousies & les grillages cherchoient de rue en rue ceux à qui ils appartenoient, & les Armes qui étoient au-dessus de la porte, partant comme un trait de lumiere, alloient se replacer sur une ancienne & illustre Maison que ce malheureux avoit ruinée.

Un Usurier qui prêtoit sur gage, voyant fuir la maison de son voisin, voulut prévenir un semblable accident : mais prévenu par la Fortune, une tapisserie, un bureau, un buffet fort riche qu'il gardoit pour sûreté, se détacherent avec violence. Comme ces gages s'envoloient par la fenêtre, la tapisserie enveloppa l'Usurier, l'emporta en l'air, & le laissant retomber sur un toict, lui brisa les côtes. Il se désespéra, lorsqu'il vit passer en revue tous les gages qu'il possédoit, & entr'autres des titres de Noblesse sur lesquels il avoit prêté pour six semaines deux cens réales à trois cens pour cent. Ces titres arriverent dans une *gargotte*, où leur Maître en enrageant cachoit

ſon appétit, & dévoroit des yeux un gros morceau de pain qu'il voyoit ſous la dent d'un autre.

Un faiſeur de mariages empaumoit l'eſprit d'un bon homme, qui ne ſçachant que faire de ſon loiſir, de ſon argent & de ſon repos, cherchoit à épouſer. Le Marieur lui propoſoit une petite coquette fieffée, & diſoit : » Mon-» ſeigneur, je ne vous parlerai point » de Nobleſſe : votre Grandeur en a » bien ſuffiſamment pour en commu-» niquer à ſa future. Pour du bien, » vous n'en avez pas beſoin. De la » beauté, cela eſt dangereux dans » une femme. Quant à l'eſprit, vous » la gouvernerez : vous ne cherchez » point une ſçavante. Si vous me de-» mandez ſa condition, elle eſt par-» faitement libre, jeune, vive, ... elle-» même vous inſtruira de ſes autres » qualités. Quelles qualités, traitre, dit le Vieillard furieux ? » Tu me dis » qu'elle n'eſt ni riche, ni noble, ni » jolie, ni ſpirituelle, & que tout ce » quelle a, c'eſt qu'elle n'a point de » condition...... A ces mots la Fortune interrompit un torrent d'injures :

l'impertinent Marieur ſe trouva l'époux de la charmante dont il vouloit faire préſent au bon homme.

Un Poete liſoit dans un cercle une de ſes Odes, ſi bigarrée de mots étrangers, ſi remplie de galimathias, & ſi pleine de parenthèſes, qu'Œdipe n'y eût rien entendu : la Fortune l'arrêta à la quatriéme Strophe. L'obſcurité de l'Ouvrage répandant des ténébres ſur toute l'Aſſemblée, on alluma des bougies pour éclairer cette production ennemie du jour. Un malicieux qui tenoit un bout de chandelle, s'approcha de l'Auteur, & mit le feu à ſon papier. Le Poete voyant bruler ſon Ouvrage ſe donnoit à tous les Diables : » Paix, dit d'un air goguenard celui qui avoit brulé le papier ! » vos vers, » Monſieur, n'euſſent jamais été ap-» perçus ſans cet accident.

On vit paroitre un groupe de femelles à pied, & quoique parmi elles il y en eût de très ſurannées, toutes minaudoient & affectoient des airs étourdis. Pluſieurs ſuivoient en caroſſe mouchetées, fardées, & fredonnant quelques airs nouveaux : d'autres coeffées

avec un art infini venoient balancées par deux Maures dans des chaiſes à porteurs. La Fortune traverſa leur chemin : un Aſtrologue ayant ſes Tablettes Aſtronomiques à la main leur montra la date de leur naiſſance, & leur prouva combien elles avoient vécu d'années, de mois, de ſemaines, de jours, de minutes & même de ſecondes. Dieux éternels ! qui pourroit exprimer les cris que jettoient toutes ces femelles ! On n'entendoit que ces mots : » Ah, « ciel ! quelle impoſture ! à peine en-» tré-je dans ma quinziéme. Admirez, » je vous prie, cet extravagant : je vais » commencer ma vingtiéme. L'imperti-» nent viſage, diſoit une autre ! je ſuis » à la fleur de mon âge, je ne ſuis qu'un » enfant «. L'Aſtrologue s'approchant de cette derniere, lui prouva nettement qu'elle vint au monde telle année, fut fiancée tel jour, & que par conſéquent elle avoit treize luſtres accomplis.

Un puiſſant Seigneur qui venoit de quitter la table, enfoncé dans un large fauteuil, ſavouroit les fades louanges que lui prodiguoient des hommes

rampans. Tandis que ſon eſtomac travailloit à la digeſtion, il prenoit la peine d'ouvrir quelquefois la bouche. A chaque impertinence qu'il prononçoit, ſes flatteurs ſe répandoient en éloges. » Voilà qui eſt divin, diſoit l'un : ces » paroles devroient être gravées en » lettres d'or, s'écrioit un autre. Un troiſiéme, pour enchérir ſur tous, dit : » Monſeigneur, on ſe ſent dé-» faillir d'aiſe en vous écoutant ; la » Science même ſe pâmeroit d'admira-» tion ». Le grand Seigneur enchanté pouſſe cependant deux gros ſoupirs, & laiſſe tomber ces mots : » Je ſuis » affligé de la perte de deux de mes » vaiſſeaux ». A ces paroles, l'impudente troupe entreprend de lui démontrer, que loin de s'attriſter de la perte de ſes Navires, il eût dû la ſouhaiter, ſi elle ne fût pas arrivée ; que cette perte lui fourniſſoit de juſtes raiſons, pour rompre avec ſes amis & ſes alliés, & que pour deux vaiſſeaux il leur en prendroit deux cens. D'autres tâchoient de le convaincre, que la puiſſance d'un Prince ſe connoiſſoit

mieux par ses pertes que par ses conquêtes; qu'il n'appartenoit qu'aux Brigands & aux Pirates de se glorifier de leurs prises; que d'ailleurs cet accident n'étoit point irréparable. Un d'eux détaillant avec éloquence les événemens malheureux arrivés aux Grecs & aux Romains, charma le Prince indolent & glouton, qui ne cherchoit qu'à pallier sa honteuse mollesse. Des vents importuns troublant la digestion du Prince, firent leur explosion par sa bouche: les traitres, pour lui faire croire qu'il avoit éternué, s'inclinerent profondément, & lui dirent, » *Seigneur, Dieu* » *vous soit en aide.* «. La Fortune indignée ouvrit les yeux du Prince. » Détestables flatteurs, reprit-il, vous » avez l'audace de vouloir me persuader que ceci est éternuer? Croyez-» vous donc que j'aie la bouche autre part que sous le nez. Ah! Combien » ne m'en imposeriez-vous pas sur » ce que je ne puis ni sentir, ni entendre! « En même tems leur déchargeant des coups de canne sur les oreilles, il les chassa tous de son Palais.

Des Escrocs qui s'étoient rencontrés par hasard, conversant ensemble, affectoient la plus grande franchise. L'un disoit: „ je suis ravi, Monsieur, de vous „ avoir trouvé. Vous connoissés mon „ exactitude à payer au jour marqué: „ prêtez-moi cinq cens écus en piéces „ de deux sols; je vous remettrai une „ Lettre de change payable dans deux „ mois, & en argent. L'Accepteur est „ sûr, rendez-vous chez lui à l'échéance, vous n'aurez que la peine de „ compter. „ Ma foi, répondoit l'autre en levant les épaules, » je vous avoue-„ rai franchement que j'allois emprun-„ ter quatre mille livres sur un effet qui „ en vaut huit mille ». L'un d'eux avoit une chaîne qu'il assuroit être d'un or très-pur. Un autre étoit riche en faux billets. Celui-ci avoit emprunté de la vaisselle d'argent, sous prétexte de s'en servir pour une nôce: celui-là montroit des perles fausses qu'il faisoit passer pour de l'Orient. C'étoit une chose curieuse que d'entendre leurs discours. L'un di-„ soit, je chéris la sincérité: on la retrou-„ veroit chez moi, si elle se perdoit. J'ai-„ merois mieux périr mille fois, que

„ d'occasionner le plus petit tort à qui „ que ce pût être: il n'est rien tel „ que de pouvoir marcher tête levée. „ Je ne demande qu'un peu de crédit. „ Rien n'est plus estimable que la ponc-„ tualité, reprenoit un autre: je dé-„ teste la Fortune qui s'acquiert par des „ voies illégitimes. La paix de la cons-„ cience est préférable à toutes les ri-„ chesses du monde. Ces sentimens „ m'ont été inspirés dès l'enfance, & „ chaque jour les affermit en moi «. Tandis que par ces dehors trompeurs, ces ratieres vivantes tâchoient d'attraper leur proie, la Fortune se plaça au milieu d'eux: alors nos fripons faisant des échanges, & se confiant les uns aux autres, se tromperent tous également.

Il y avoit en Dannemarc un Prince maître d'une Isle assez petite. Le Ciel irrité contre les Peuples qui l'habitoient, les faisoit naître presque tous avec un penchant invincible à donner des avis: on les nommoit *Arbitristes*. Par leur moyen, l'Isle regorgeoit de calamités; les Etrangers la fuyoient à vingt lieues à la ronde. Un jour le Prince ayant

mandé des *Arbitristes* pour les consulter sur quelque affaire, on vint à grand bruit lui annoncer que le feu s'étoit mis dans trois endroits de son Palais, & que le vent souffloit avec fureur. La flamme se déployant de plus en plus, le Prince perdit la tramontane. Les donneurs d'avis lui dirent qu'il pouvoit être tranquile, & qu'ils alloient dans l'instant arrêter le progrès des flammes. Aussi-tôt faisant détacher avec précipitation, les tapisseries, les buffets, les glaces, les armoires, ils ordonnerent qu'on jettât tout par les fenêtres. Les uns à coups de marteaux firent mettre une tour à bas: d'autres prétendant que la flamme, quand on lui donnoit une issue libre, causoit moins de ravage, commanderent qu'on découvrît la plus grande partie du toit; ils détruisoient tout & ne songeoient point à éteindre le feu. La Fortune arrêta ces Arbitristes, & le Prince se sauvant de la Salle où il étoit, vit, par les soins de son Peuple, la flamme presque appaisée, tandis que les donneurs d'avis bouleversoient tout. „ Marauts, s'écria le Prince, que de-„ viendroit mon Palais, si l'on vous

„ laiſſoit continuer ? Telle eſt en tout „ votre conduite : vous faites man„ ger aux Princes leurs bras, leurs „ pieds, leurs mains : & vous dites que „ c'eſt vous qui les ſoutenés. L'Ante„ Chriſt ſera ſans doute un Arbitriſte : „ vous mériteriez, perfides .....

Une troupe de trente-deux Prétendans à un emploi, attendoit dans l'anti-chambre le moment de pouvoir parler à celui qui nommoit au poſte vacant. Chacun trouvoit en ſoi plus de mérite encore, qu'il ne découvroit de défauts dans ſes concurrens. Ils ſe regardoient de travers, & le cœur plein de fiel ils préparoient les uns contre les autres de quoi s'écraſer mutuellement. Leur front étoit chargé de ſoucis & leur échine toute courbée à force de révérences. Au moindre mouvement de la porte, ils etoient ſaiſis d'un tremblement reſpectueux. Le Sécrétaire vint à traverſer comme un trait l'anti-chambre du Collateur. Les Prétendans ſe pliant devant lui juſqu'à terre alloient l'environner : » Meſſieurs, dit le Sécrétaire en courant toujours, » excuſez-moi, je vous prie ; » je ſuis extrêmement preſſé ». Un mo-

ment après on entendit une voix qui diſoit : » faites venir le ſervice. Un des Prétendans s'écria, » le voici : c'eſt moi » qu'on appelle, dit un ſecond ; on m'a » nommé, reprend un troiſiéme. Dans ce conflit, tous s'approchent de la porte. Le Maître fait ouvrir, voit en l'air trente-deux placets, & entend un bruit qui lui percè les oreilles. Il ſe plaignoit intérieurement, diſant que le pouvoir d'obliger qui eſt la plus agréable choſe du monde, devient inſupportable, quand on n'eſt pas parfaitement libre d'obliger qui l'on veut : » Meſſieurs, leur dit-il, » vous êtes trente-deux qui » prétendez à cet emploi, comment » faire pour vous renvoyer tous ſatiſ» faits ? J'eſſayerai de vous contenter » autant qu'il m'eſt poſſible „. Comme il parloit ainſi, la Fortune vint lui ſouffler à l'oreille : il nomma l'un des concurrens pour remplir la place, & il en donna la ſurvivance aux autres, en commençant par le plus âgé. Tous invoquerent auſſi-tôt les pleuréſies, le pourpre, les diſſenteries, la coqueluche, la peſte & les aſſaſſinats. Il n'y avoit pas un demi-quart-d'heure que le poſte étoit

donné, & il leur ſembloit déja que le Pourvû avoit vécu l'âge de Mathuſalem.

Des *Empreſtillons* (1) avoient employé le reſte de leur bourſe en pains à cacheter, en papier & en plumes. Ils écrivirent cent lettres aux perſonnes de leur connoiſſance : ils y exprimoient leurs beſoins preſſans, & marquoient qu'il s'agiſſoit d'une affaire d'honneur, qu'ils étoient perdus ſans reſſource, s'ils ne trouvoient de l'argent. Ils réquéroient avec inſtance leurs chers & meilleurs amis de vouloir bien leur prêter certaine ſomme ; ajoutant qu'infailliblement en moins de quatre jours ils en ſeroient rembourſés, & que s'ils ſe trouvoient ſans argent, ils leur confiaſſent quelque effet ; que ceux qui s'en chargeroient en auroient ſoin comme de la prunelle de l'œil. Ils demandoient en même tems pardon de la liberté, & diſoient que jamais ils n'auroient pû prendre ſur eux de s'adreſſer à d'autres. Un *galopin* porta toutes ces Lettres, & la For-

[1] On appelle en Eſpagne *Empreſtillons*, les gens qui empruntent ſans intention de rendre.

tune ſuivit le Meſſager. Les Empreſtillons attendoient ſon retour avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il arrive & leur dit d'abord : » Meſſieurs, „ je n'ai rien à vous compter, mais „ voici de quoi lire. Ils ouvrent, la premiere réponſe commençoit par ces mots. „ Il n'eſt rien, Monſieur, qui de „ la vie m'ait été auſſi ſenſible, que de „ ne pouvoir vous procurer la baga„ telle que vous me demandez, &c. *Le Diable t'emporte* ! La ſeconde diſoit : „ Je puis vous aſſurer, Monſieur, que „ j'euſſe fait votre affaire avec tout le „ plaiſir imaginable, ſi j'avois reçu hier „ votre billet, &c. *La fievre te ſerre* ! La troiſiéme : „ En vérité, mon cher „ Monſieur, les tems ſont ſi facheux, &c. „ *Le chien d'animal* ! La quatriéme : „ Je vous jure, Monſieur, que vous „ ſentez mille fois moins votre beſoin, „ que je ne ſens de peine à me voir „ dans l'impoſſibilité d'y ſubvenir, &c.

L'Italie Impériale, de très-puiſſante qu'elle étoit, devenue très-légere, faute de terrain, ſe mit à danſer ſur une corde. Elle attacha l'un des bouts à Rome, l'autre en Savoye, & les Rois

de France & d'Espagne la regardoient voltiger. A chaque saut périlleux qu'elle faisoit, ces deux Monarques croiant qu'elle alloit culbuter, se tenoient prêts à la ramasser. L'Italie pénétrant le but de leur attention, pour éviter la chûte, prit en main le balançier de la République de Venise. Avec ce secours, elle équilibroit de façon tous ses mouvemens, qu'elle faisoit des sauts & des gambades surprenantes. Tantôt elle feignoit de tomber du côté de l'Espagnol, tantôt du côté du François; prenant plaisir à les tenir en haleine, & à leur faire ouvrir de grands bras. La Fortune vint tout à coup se mêler du jeu. Le Roi de France, pour faire tomber l'Italie de son côté, lâcha l'extrémité de la corde qui étoit en Savoye: le Roi d'Espagne qui s'en apperçut d'abord, procura d'autres étançons à l'Italie dans les Etats de Milan, de Naples & de Sicile. L'Italie qui sautilloit toujours, piquée de ce que le balançier de Venise qui lui servoit d'un côté, l'estropioit de l'autre, jetta ce balançier & s'acrochant à deux mains après la corde, elle coula vers le bout

qui étoit à Rome, en disant: puisqu'il faut que je me casse le cou, j'aime mieux que ce soit ici; je trouverai du moins qui m'absolvera.

Le Czar épuisé par les frais de la guerre, par les irruptions des Tartares, & par les fréquentes invasions du Turc, se vit forcé d'imposer de nouveaux tributs. Il assembla tous ses Ministres, ses Conseillers, ses Favoris, une partie de son peuple, & leur déclara sa situation. Seigneur, dit un de ses Ministres, dans de telles conjonctures rien n'est plus équitable que de vous procurer des secours. Quand il s'agit du salut de la Patrie, il faut que les peuples se sacrifient: disposez, Seigneur, de toutes les richesses de votre Empire, ordonnez, & vous serez obéi. Le Czar goûta ce discours; mais soupçonnant quelque manœuvre, il permit au peuple d'expliquer ses sentimens. Un homme prenant la parole, dit alors au nom de tous les autres: Très-Puissant Seigneur, tous vos fidels Sujets baisent respectueusement la main de votre Majesté, & vous remercient par ma voix des soins que vous prenez pour

leur bonheur. Ils reconnoissent qu'ils n'en jouissent que par vous, & sont prêts, dans l'état où se trouve votre Empire, à faire les plus grands efforts: mais me seroit-il permis, Seigneur, de vous rappeller un Apologue. Jupiter, dit Esope, fit présent à un Paysan d'une Poule qui lui pondoit chaque jour un œuf d'or. Le Paysan trop avide, persuadé qu'elle en avoit un million dans le corps, pour s'enrichir tout d'un coup, l'égorgea. Il perdit sa poule, & n'eut plus d'œufs. Souffrez que j'ajoute que le besoin où vous êtes, vient principalement de ceux qui vous environnent & qui manient vos trésors.

Les Hollandois qui par le moyen de leurs digues ont dérobé un coin de terre à la mer, & qui après avoir trahi la foi de leurs Peres se sont revoltés contre leurs Souverains (1), sont assez présomptueux pour se croire les fils aînés de l'Ocean. Ils couvrent sa surface de leurs vaisseaux, & pour s'enrichir, sans aller au Pérou, ils pillent nos Flottes qui en reviennent. Loin de leur reprocher leurs

(1) C'est le langage d'un Espagnol.

entreprises, des Puissances jalouses de la splendeur de notre monarchie, prêtent la main à ces excès. Ce Peuple amphibie s'est frayé la route des Indes, a introduit son commerce au Japon, & s'est emparé de la meilleure partie du Brésil. Les mers des Indes sont couvertes de leurs navires, & Lima n'est plus en sureté. Un groupe de ces affamés des Provinces-Unies avoit les yeux attachés sur un globe terrestre, & le compas à la main, mesuroit les distances qui séparent les climats: le Prince d'Orange avec un crayon traçoit les lignes qu'il falloit tenir. La Fortune les surprit dans cet exercice, & un vieil Hollandois tint ce discours. Rome se soutint, tant que son empire ne fut pas trop étendu: un Etat trop vaste, touche à sa décadence. Ne songeons point à nous aggrandir si fort. Nous mettre en liberté, ce fut un prodige; nous y conserver, n'est pas une petite chose. La France & l'Angleterre qui nous ont aidés à secoüer le joug, ne consentiront jamais que nous puissions leur donner de l'ombrage. Dès que nous aurons besoin

d'eux, comptons sur leur appui. S'ils avoient un jour besoin de nous, ils méditeroient notre ruine. Laissons le Brésil qui dépeuple la Hollande, & cessons de faire un métier qui mene plutôt à la destruction qu'à la gloire... Le Prince d'Orange ennuyé du bon homme, lui dit : si Rome est tombée, Venise s'est conservée. Que fut d'abord cette République ? Bien moins que la notre ? Ce que tu as dit du Roi de France & d'Angleterre est assez probable, mais n'importe. Sache, mon ami, que tout ce qu'on peut décorer du nom de Conquête, devient legitime. En achevant ces mots, il enleve à coups de ciseaux des Ports, des Caps, & des Côtes, & de toutes ces rognures se fait une assez belle Couronne.

Le Grand Seigneur qui, par les fourberies de Mahomet, se voit possesseur de domaines immenses, convoqua tous les grands Officiers de son Empire. Les Bachas, les Visirs, les Cadis, grand nombre de Renégats, & tous les Esclaves chrétiens qui devoient finir leurs jours à Constantinople dans une dure captivité. Les chroniques Turques ne

fournissoient point d'exemple d'une pareille assemblée, & le concours fut prodigieux. Le Grand Seigneur ne jugeant point ses vassaux dignes d'entendre sa voix, ni de contempler son visage à nud, étoit assis sur un trône environné de rideaux de gaze. Il fit signe qu'on écoutât un Maure qui étoit prosterné à ses pieds. Le Maure s'étant levé parla ainsi : Nous fideles Mahométans, qui, pendant un long esclavage en Espagne, avons toujours conservé dans notre cœur la loi du grand Prophéte, pénétrés de reconnoissance pour l'asile généreux que nous à procuré Sa Hautesse, nous avons projetté de lui rendre les services les plus signalés, & pour lui en donner des preuves, voici ce que nous osons lui proposer. Il faudroit dabord qu'à l'imitation des Grecs, des Romains, & des Espagnols, elle établit des Universités, & qu'elle assigna des récompenses à ceux qui se distingueroient dans les Lettres. C'est par elles que les Nations sortent de la barbarie, & que s'éternisent les actions des Hommes Illustres. Il conviendroit en second lieu,

qu'on admit les Coutumes & le Droit Romains : par là seroient réprimés les abus, le vice puni, la vertu récompensée, & la justice rendue avec intégrité. Il seroit encore à propos qu'au lieu de cimeterres, on se servit d'épées à l'Espagnole : on pousse plus promptement une estocade, qu'on n'allonge un coup de sabre. Mais une chose essentielle, c'est de permettre l'usage du vin : pris modérément, il fortifie la santé, la rétablit quand on l'a perdue, & donne du courage dans les combats. Cette boisson fournit mille autres avantages qui rehausseroient l'éclat & la gloire de l'Empire. A ces mots, Sinan, Roi Renégat, se levant avec un visage enflammé de colere, s'écria : si tout l'enfer réuni eut conjuré la ruine de l'Empire Musulman, il n'eut pas employé d'autres armes que les moyens qu'on nous propose. Jamais ni le Persan attaché à notre perte, ni le Duc d'Ossonne, ni Don Juan, quand à Lepante il teignit la Mer du sang des Janissaires, ne nous furent aussi funestes que voudroit l'être ce chien de Maure. Les mêmes moyens qui font naître les Empires, servent

à les maintenir. Un Monarque se glorifie de ses domaines & de ses armées : c'est par ses Troupes qu'il est grand & redoutable, non par de vaines disputes. Protéger les sçavans, les mettre en crédit, c'est honorer la fainéantise, nourrir la discorde, autoriser la cabale, & entretenir une peste dans l'Etat. La sureté des Princes dépend de l'ignorance des peuples : des sujets trop instruits songent moins à obéir qu'à se révolter ; ils connoissent le prix de la liberté, & songent à se la procurer. Plus hardis que respectueux, ils pesent les actions du Souverain, & décident s'il mérite de regner. Ils ne désirent la paix, que parce qu'ils en ont besoin : dès qu'ils en jouissent, ils suscitent & fomentent des guerres intestines plus dangereuses que celles qui se décident par les armes. Rome qui dans son origine ne possédoit qu'un fort petit terrein, s'accrut avec rapidité. Elle n'avoit ni Livres, ni Docteurs, mais du fer & des soldats. Elle ravit tout par la force, & sujugua l'Univers. Brutus, Hortensius, Ciceron, César, introduisirent l'éloquence dans

Rome, & Rome fut aussi-tôt en proye aux séditions. Ces harangueurs en étoient les Chefs, & ils furent détruits les uns par les autres. Depuis & la République & l'Empire & ses maîtres furent toujours déchirés par l'ambition des Orateurs : ceux-ci pallioient les vices, sacrifioient les vertus, & l'éloquence seule conduisoit aux honneurs du triomphe. Cet amour insensé pour les Lettres fut la perte des Grecs : ils formerent des Académies qui enfanterent des sectes de Philosophes ; l'esprit le disputa à la valeur. A mesure que les Grecs devinrent sçavans, ils s'affoiblirent de plus en plus, & si leurs ouvrages sont immortels, leur Empire est éteint. L'Espagne, nation qui brava toujours les périls de la guerre, songeoit plus jadis à faire de belles actions qu'à les écrire, plus à mériter des louanges qu'à les distribuer. La Renommée étoit attentive à publier sa gloire, & l'on n'entendoit partout que des cris de victoire. Ces peuples donnerent de l'admiration à Viriatus, à Sertorius, & le fameux Annibal ne vainquit que par eux. César qui partout ailleurs n'avoit combattu

que pour l'honneur, combattit en Espagne pour sauver sa vie. Quels prodiges de valeur signalerent dans Numance ces peuples guerriers : tant qu'ils ne furent point historiens, ils mériterent de briller dans l'histoire.

A l'égard des Loix Romaines, si nous les recevions, ton dessein pervers seroit accompli. Quelle confusion ne verroit-on pas dans cet Empire, de Juges, d'Avocats, de Procureurs, d'Accusateurs, de Solliciteurs, & de Sergents ! Les procès regneroient en aussi grand nombre que les Loix. Ce n'est pas qu'en elles-mêmes les Loix ne soient bonnes, mais les Juges les interprètent à leur guise, & les rendent pernicieuses.... &c..... L'assemblée avoit écouté le discours du Renégat dans un grand silence, & le Maure avoit la frayeur peinte sur le front ; quand Ali, premier Visir, qui étoit le plus près du trône, après avoir consulté le visage de son Maître, dit : Esclaves chrétiens, que dites-vous de ce que vous venez d'entendre ? Ceux-ci voyant l'aveuglement de cette Nation barbare qui aime à rester dans ses ténèbres,

& qui détestant la justice mêt sa sureté dans la tyrannie & dans l'ignorance, firent répondre pour eux un Gentil-homme Espagnol, esclave depuis trente ans. Il s'exprima en ces termes... Nous ne vous donnerons point de conseil qui puisse vous être avantageux : ce seroit trahir notre Souverain & manquer à notre Religion ; nous ne voulons pas aussi vous tromper, n'ayant pas besoin de ce lâche artifice pour notre défense. La fortune toucha le Grand Seigneur, les rideaux qui étoient devant son trône s'ouvrant tout à coup : Que ces chrétiens soient libres, s'écria-t-il ; que leur magnanimité leur serve de rançon ; qu'ils retournent dans leur patrie ; qu'on les enrichisse des dépouilles des Maures, & que celui qui a voulu introduire des nouveautés dans mon Empire, soit brulé vif. J'aime mieux passer pour un vainqueur barbare, que pour un docte vaincu : subjuguer nos ennemis, voilà quelle doit être toute notre science.

La sérénissime République de Venise qui dans le corps de l'Europe lui sert de tête, avoit assemblé tous les

membres de son Sénat. Un silence profond régnoit parmi eux. Le Doge l'interrompit par ces paroles : La méchanceté introduisit la discorde dans le monde, l'habile politique doit l'y conserver. Les dissensions, les troubles que nous avons semés parmi nos Alliés, nous maintiennent dans la tranquillité. L'Italie, depuis la décadence de l'Empire, ressemble à une pupille riche & bienfaite & qui a des envies de se marier. Ses tuteurs, pour jouir de son bien, refusent sous différens prétextes de lui donner un mari : nous sommes ces tuteurs, les épouseurs sont les Rois de France & d'Espagne, notre intérêt est de les brouiller toujours ensemble. &c....

Nous ne ferons pas un plus long extrait de cet ouvrage, * dont l'idée nous a paru plaisante. Elle auroit peut-être pû fournir à l'Auteur quelque chose de plus neuf & de plus varié. Nous avons omis

* L'Editeur s'est trompé, quand il a marqué que Quevedo avoit composé la *Fortuna con seso* &c, en 1645. Il est évident, par plusieurs endroits de cet Ouvrage, qu'il fut fait avant la naissance de Louis XIV.

les plaisanteries qu'il fait sur les Avocats, les Médecins, les Chimistes &c : les railleries sur ces messieurs sont usées depuis long-tems. On voit dans cet Ouvrage des Républiquains qui détestent la République ; des Sujets qui supportent impatiemment de vivre sous un Prince monarchique ; des femmes qui se plaignent des hommes qui ont fait des Loix sans les consulter ; des Maures & des Juifs très peu satisfaits du procédé des Chrétiens à leur égard, & un Roi d'Angleterre qui dit d'assez fortes injures au Roi de France.

LES *Œuvres choisies de Quevedo* se trouvent à Paris, chez *Guerin & de la Tour*, Libraires-Imprimeurs, rue Saint Jacques, à S. Thomas d'Aquin.



I I.

ANTIGUEDAD maritima de la Republica de Cartago, con el Periplo de su General Hannon, &c.

» Antiquités maritimes de la République de Carthage, avec le Periple » de son Général Hannon, traduit du » Grec, & enrichi de Notes. Par Don » *Pierre Rodriguez Campomanes*, Avo» cat des Conseils, Assesseur Général » des Postes & Couriers d'Espagne. » A Madrid, de l'Imprimerie d'*Antoi» ne Perez de Soto*, 1756, *in*-8°.

EXTRAIT.

CE Livre, dédié au Roi d'Espagne, fait beaucoup d'honneur à l'érudition, au goût & à la bonne critique de l'Auteur. Le stile en est clair, net & même assez simple, avantage rare dans un ouvrage de discussion, surtout en une langue dont la pompe entraîne souvent les meilleurs Ecrivains

de la Nation. On a beaucoup écrit sur Carthage, mais on n'a peut-être jamais présenté cette République sous un point de vue si intéressant. Dans un Discours d'environ cent quarante pages, on la voit sortir du berceau, se développer, s'aggrandir ; & les causes de son élevation, de sa décadence, de sa chûte, sont marquées avec autant de justesse que de précision. L'Auteur rempli de son sujet, marche rapidement à son but, sans s'écarter dans mille routes qui s'offroient sur son passage. Cet élégant Discours historique précede le *Periple*, ou le voyage d'Hannon, que plusieurs sçavans & *Dodwel*, entre autres, ont mal à propos traité de fabuleux. La principale objection du critique Anglois, est qu'il ne reste aucune des Colonies, dont il est parlé dans ce voyage, & que les noms de ces Colonies sont Grecs & non Phéniciens. C'est à peu près comme si l'on mettoit en doute que Carthage ait éxisté, parce qu'il n'en reste plus de vestiges depuis tant de siecles. Si *Dodwel* eut sçu les Langues orientales, il n'eut point avancé que la plûpart des noms

propres sont Grecs ; mais cela fut-il vrai, ce ne seroit point une preuve qui pût infirmer la légitimité de ce monument. Hannon a pu l'écrire en Grec, ainsi qu'en Phénicien, & comme on ne voit nulle part que le *Periple* ait été traduit en Grec, Don *Campomanes* est persuadé qu'Hannon l'a écrit en ces deux Langues. En effet de son tems le Grec étoit fort en usage parmi les Carthaginois : un passage de Justin le prouve. Cet historien parlant des guerres des Carthaginois avec Denis le Tyran, dit qu'Hannon, Général de la République, découvrit la trahison de Suniate qui entretenoit une correspondance en Grec avec le Tyran de Syracuse. C'est pourquoi le Sénat de Carthage voulant prevénir dans la suite un pareil inconvénient, défendit d'étudier la Langue Grecque, & de parler ou d'écrire à l'ennemi autrement que par interprète. Il paroît certain qu'Hannon écrivit son *Periple*, avant qu'il fut envoyé en Sicile, contre le même Denis le Tyran. Il fit son voyage en la 93e. olympiade, 347 ans après la fondation de Rome, tems

où ce Denis s'empara d'une partie de la Sicile qui appartenoit à Carthage. Ce fut pour la recouvrer, qu'elle y fit passer une armée sous les ordres d'Hannon. Ce seul événement fait tomber l'opinion de Fabricius qui regarde le *Periple*, comme postérieur à l'expédition d'Hannon ; puisque cette expédition donna lieu à l'arrêt du Sénat qui défendoit qu'on se servit de la Langue Grecque.

Le *Periple* en question peut avoir, selon le calcul de *Campomanes*, environ deux mille ans d'antiquité. *Xenophon de Lampsaque* cité par *Solin*, *Nearque*, Ecrivain Grec, dans un fragment de ses ouvrages qu'*Arrien* a conservé, *Pomponius-Mela* & *Pline* en parlent si expressément, qu'il est difficile de comprendre comment Saumaise a pu assurer d'un ton décisif, qu'aucun Ancien n'en fait mention (1).

Arrien, d'après *Xenophon de Lam-*

(1) Voici les termes de Pline : *fuêre & Hannonis, Carthaginensium Ducis, Commentarii explorare ambitum Africæ jussi, quem sequuti plerique è Græcis nostrisque &c.* Hist. Nat. L. V.

saque, dit qu'Hannon l'Africain étant parti de Carthage passa les colonnes d'Hercule, qu'il souffrit beaucoup pendant le cours de sa navigation, manquant d'eau, & tourmenté par une excessive chaleur, &c.

Florian de Ocampo, *Bochart*, *Berchelius* & *Ramusius*, ont commenté le *Periple* d'Hannon. *Jean Hudson* a recueilli toutes leurs notes, avec toutes les critiques qu'on a faites au sujet de cet Ouvrage, & a fait imprimer le tout en 1698. Après l'édition de Madrid, il paroît qu'il n'y a plus rien à désirer sur ce Morceau. Don *Campomanes* a divisé son Livre en trois parties. Dans le Discours Préliminaire, il s'attache à donner une idée exacte de la Marine, des Colonies, du Commerce & des principales Guerres des Carthaginois : nous allons donner un extrait de ce Discours. Suit le *Periple*, monument qui prouve la puissance de Carthage sur Mer, ainsi que les dépenses & les efforts qu'elle faisoit pour aggrandir son commerce. L'Auteur l'a traduit en Espagnol, & sa traduction est d'autant plus fidelle, que la con-

noissance des lieux & celle de la Langue Arabe lui en ont facilité l'intelligence. Ses Notes qui sont curieuses & sçavantes ont dû lui coûter un travail considérable : on voit qu'il a puisé dans les sources. Ses reflexions politiques décelent un Patriote éclairé qui connoît les intérêts de son pays, & qui sçait plus que ce qu'on apprend dans les Livres. L'Ouvrage en général peut être regardé comme une introduction à l'histoire de la Marine Espagnole. Il est orné de deux Cartes, dont l'une offre le Plan de Carthage, l'autre marque les Pays que parcourut Hannon.

Discours sur la Marine, la Navigation, le Commerce, & les Expéditions de la Republique de Carthage.

EXTRAIT.

LES Phéniciens, cinquante ans avant la ruine de Troye, jetterent les fondemens de Carthage (1). Cette ville célébre étoit divisée en trois parties princi-

(1) Ce nom est formé de deux mots Arabes, & signifie *Cité des Cités*, ou *Cité souveraine*.

pales. La premiere & la plus ancienne étoit la Citadelle qu'on appelloit *Byrsa* (2) : la seconde qui environnoit la forteresse se nommoit *Megalia* (3), elle étoit habitée par les Négocians ; le port formoit la troisiéme partie. La construction de ce port, fait de main d'homme, étoit un ouvrage prodigieux : il renfermoit des magasins immenses remplis de mats, de fer, de voiles, de cordages &c. On y voyoit deux cent vingt quais où étoient assises les quilles des vaisseaux qu'on faisoit construire, & les plus habiles ouvriers du monde y travailloient presque continuellement.

Malgré les pertes qu'essuya Carthage, dans la troisiéme Guerre Punique, elle pouvoit encore armer soixante & dix mille Citoyens. On peut juger de son activité, de son industrie, de ses ressources, parce qu'elle fit dans cette guerre. Dépourvue de tout, attaquée inopinément par les Romains qui l'assiégerent avec deux armées formidables, en deux mois elle fit construire

(2) *Byrsa* vient de *Basra*, mot Arabe qui signifie *Citadelle*, *Forteresse*.

(3) *Megalia*, mot Grèc qui veut dire, *grande*.

& munir de tous leurs agrès deux cent vingt Galeres. Les ennemis ayant bouché le Port, par le moyen d'un Canal elle s'en ouvrit un autre, & fit paroitre tout à coup aux yeux étonnés des Romains une flotte respectable. Chaque jour il se fabriquoit à Carthage cent quarante boucliers, trois cens épées, cinq cens lances, & mille javelots. Dans l'état le plus florissant de cette République, le Senat dirigeoit toutes ses opérations; dans sa décadence le peuple voulût être maître, & brouillant tout perdit tout.

Les seuls Phocéens pouvoient disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Ceux-ci pour détruire leur rivaux, s'alliérent avec les Liguriens (1), & vinrent attaquer leurs ennemis. Les Phocéens (2) furent vainqueurs, & dicterent les conditions de la paix. Les Carthaginois persuadés que l'ambition des conquêtes étoit opposée à l'esprit d'une République commerçante, songerent à s'emparer des Comptoirs des Isles de la mediterranée: ils y réussirent & trafique-

(1) Ce sont aujourd'hui les Genois.
(2) Alors établis à Marseille.

rent avec Cadix, qui comme Carthage tenoit son origine des Pheniciens. Après avoir établi la Colonie du Port-Mahon (1) dans la petite Isle des Baléares, ils entreprirent la guerre contre les Tyrrheniens, qui ayant renoncé aux arts & au commerce, exerçoient la piraterie, & ravageoient continuellement toutes les Isles de la Méditerranée. Ils enleverent à ces Corsaires les Isles de Lipari, de Corse, & de Sardaigne, & s'enrichirent considérablement. Leurs commerce intérieur avec les peuples d'Afrique leur produisoit quantité d'or, d'ivoire, de pierreries, d'aromates, & ils tiroient de l'Espagne de l'or, de l'argent, de l'étain, du vif argent, du vin, du chanvre, & beaucoup d'autres marchandises.

Il y avoit long-tems que Carthage méditoit de s'emparer de la Sicile. Pour parvenir à son but, elle chercha de puissans alliés, & Rome en fut un. Assurée de ce côté-là, aucune puissance ne pouvoit plus s'opposer à ses desseins. Les Romains n'avoient embrassé cette

(1) *Portus Magonis*, ainsi nommé du Carthaginois Magon.

alliance, que pour maintenir leur nouvel état, & conserver la liberté qu'ils venoient de recouvrer par l'expulsion des Rois. Xerxès se disposoit alors à marcher contre les Grecs: les Carthaginois le seconderent d'autant plus volontiers dans son entreprise, que les Grecs leur faisoient ombrage. Ils rassemblerent une armée de trois cents mille hommes sous les ordres d'Himilcon: la flotte étoit composée de plus de deux mille Galeres; ils avoient trois mille batimens de transport, & Amilcar commandoit cette flotte. Elle fut battue par la tempête, & se refugia dans un Port de la Sicile. Tandis qu'*Amilcar* faisoit un sacrifice à Neptune, pour le remercier de l'heureux asile qu'il avoit fait trouver à sa flotte, *Gelon* affectioné aux Grecs fit bruler dans ce Port tous les Vaisseaux Carthaginois.

Ce funeste événement fut suivi de la défaite de l'armée de terre. *Gelon* l'attaqua dans le tems qu'elle consideroit avec douleur l'embrasement de la flotte. *Himilcon* dans cette bataille perdit cent cinquante mille hommes. *Xerxès* ne fut pas plus heureux: *Leonidas* & *Themistocle* détruisirent son armée.

Soixante sept ans après, les Carthaginois recommencerent la guerre contre la Sicile. Les forces qu'ils avoient préparées étoient bien inferieures aux précédentes; mais par la valeur d'*Himilcon*, fils d'*Hannon*, ils remporterent de grands avantages. Pendant le long regne de *Denis le Tyran*, les Carthaginois firent quatre expéditions en Sicile qui réussirent toutes. En la 107e. Olympiade, ils renouvellerent leur alliance avec les Romains, alors occupés à soumettre les peuples d'Italie qui vouloient rester indépendans. Les deux Républiques vecurent en bonne intelligence, tant qu'elles ne se croiserent pas dans leurs conquêtes. Sous *Denis* le jeune, les Carthaginois s'étant rendus maitres de toute la Sicile, *Timoleon*, Corynthien, partit de son pays avec une flotte nombreuse, prit Syracuse, rendit la liberté aux habitans, & défit les Carthaginois. Mais ce qui les allarma le plus, ce fut la rapidité des conquêtes que faisoit dans ce tems *Alexandre*. La prise & la ruine de Tyr les jetta dans la consternation. Pour éviter un pareil sort, ils envoyerent vers *Alexandre*, *Amil-*

car qui trouva le secret d'instruire le Senat de tous les projets de ce Conquerant. Pour prix de cet important service, l'ingrate Carthage fit mourir indignement cet utile Citoyen.

La Sicile étoit toujours le Théâtre de la guerre entre les Grecs & les Carthaginois. Timoléon étant mort, Sosistrates & Agatocles essayerent de se rendre maîtres de Syracuse : Agatocles y réussit. Le Général que la République de Carthage envoya en Sicile, s'y conduisit avec tant d'habileté, qu'en peu de tems il en fit la conquête. Agatocles voyant son parti ruiné, eut l'audace de porter la guerre dans le sein même de Carthage. Persuadé qu'il ne trouveroit que des Républiquains nullement aguerris, il vint à Rama. La flotte des Carthaginois le poursuivit & ne pût l'empêcher de faire voile vers Carthage. La terreur qu'inspira son approche, est incroyable : il parcourut l'Afrique en vainqueur, & la République ne dût qu'à sa flotte le salut de la Capitale. Les révolutions qui arriverent en Sicile y rappellerent Agatocles. Il revint ensuite un seconde fois en Afrique, mais

tous les malheurs l'y accompagnerent. Il y perdit ses deux fils, son armée l'abandonna, & il eut bien de la peine à échapper à l'ennemi. Ainsi Carthage recouvra toutes les places qu'elle avoit possedées en Sicile. Pirrhus, Roi d'Epire, menaçoit de lui enlever ces mêmes Places ; mais allant de Sicile en Italie, il fut entierement défait par la flotte Carthaginoise. Cette victoire garantit la République d'un ennemi qui entendoit parfaitement la guerre, & qui avoit formé l'étonnant projet de faire de Rome & de Carthage deux Provinces de son Royaume.

La Politique des Carthaginois leur faisoit fomenter sans cesse les divisions qui agitoient la Sicile. Hieron pour se soutenir, s'unit à la République de Carthage, & fit même un traité d'alliance contre les Romains, dans le dessein d'opprimer plus facilement les Mammertins leurs alliés. Ce fut ce qui alluma la Guerre de Sicile, dans laquelle les Romains, d'alliés qu'ils étoient, devinrent aggresseurs. La maniere dont se forma la Marine Romaine & ses progrès sont presqu'incroyables. Une Ga-

lere Carthaginoise dont ils s'emparerent leur servit de modele : ils en construisirent soixante en très peu de tems, & avec cette flotte Duilius battit celle de Carthage. Les Romains, aguerris sur terre, manœuvroient avec moins d'adresse sur mer ; mais leur bravoure les rendoit toujours superieurs à l'abordage. Dans le même tems le Consul Attilius Regulus se mit en mer avec une autre armée navale ; il défit Annibal, Amiral des Carthaginois, & s'ouvrit un chemin jusqu'aux portes de Carthage. La haine que les Colonies portoient à cette République, seconda les desseins de Regulus. Les Carthaginois désesperés de leurs pertes, en rejetterent la faute sur l'incapacité de leurs généraux, & en demanderent un à Lacedemone qui leur envoya Xantippe. Le Spartiate à son arrivée battit Regulus, & détruisit totalement son armée. Les Carthaginois rentrerent donc en Sicile, & ils exigerent que le commerce fut rétabli entre les deux Républiques. Cependant Carthage, au lieu de récompenser ses Généraux, dès qu'ils revenoient vainqueurs, leur cherchoit des

crimes, pour s'en défaire. Xantippe qui l'avoit sauvée, fut la victime de sa jalousie. Sous prétexte de le renvoyer à Lacedemone avec les autres Capitaines Lacedémoniens, on fit couler à fond le vaisseau qui les portoit. Un caractere si atroce fit détester généralement les Carthaginois.

La premiere Guerre entre Rome & Carthage dura vingt-quatre ans. La derniere y épuisa ses richesses, & son commerce s'affoiblit : les Soldats étrangers la ruinoient, & souvent se révoltoient faute de paye. Les Romains, plus habiles, ne composoient leurs Légions que de Citoyens : les dépouilles de l'ennemi leur appartenoient, & les honneurs du triomphe qu'ils accordoient à leurs Généraux les encourageoient à se signaler de plus en plus par de nouveaux succès. Par cette conduite les Romains marchoient de victoire en victoire, & Carthage qui n'avoit que des troupes mercenaires courroit à sa perte.

Amilcar, surnommé *Barca*, voyant le trésor de la République épuisé, pour y remédier & s'enrichir lui-même, conseilla de faire une invasion en Espagne.

Il débarqua près de Cadix avec *Asdrubal*, son gendre. Tout le butin qu'il faisoit, il le partageoit en trois parts : l'une pour ses Soldats, l'autre pour le trésor public, & la troisiéme pour ceux qui soutenoient avec lui le poids du Gouvernement. *Amilcar* trouva dans ce Pays-là des richesses immenses. Les Espagnols, outrés de ces hostilités, employerent un stratagême qui mit l'Armée des Carthaginois en désordre, de maniere que la plûpart furent tués avec leur Général. *Asdrubal* prit alors le commandement, & fit des actions qui lui attirerent la confiance des Colonies Carthaginoises d'Espagne. Par leur secours & par la valeur d'*Annibal* son fils, il conquit les plus fertiles Provinces du Pays. Les Romains, allarmés de ces succès, envoyerent des Ambassadeurs à Carthage, & l'on convint des bornes que les Carthaginois ne pourroient franchir. *Asdrubal*, après ce Traité, mit tous ses soins à faire refleurir le Commerce del a République, ainsi qu'à rétablir sa Marine, & Carthage la neuve qu'il fonda devint presque aussi puissante que l'ancienne.

Annibal, fils d'Amilcar Barca, à l'âge de vingt-quatre ans, fut successeur d'*Asdrubal*. On lui confia le commandement des Troupes : en trois ans, il subjugua presque toute l'Espagne, détruisit la fameuse Colonie des Saguntins, & leva trois puissantes Armées. Il en laissa une en Espagne sous les ordres d'*Asdrubal* son parent ; il envoya l'autre en Afrique pour veiller à la sûreté de sa Patrie, & se réserva la troisieme pour l'expédition qu'il méditoit en Italie. Les Carthaginois, contre la foi du Traité, ayant passé l'Ebre, les Romains indignés leur déclarerent la guerre. *Annibal* qui cherchoit toutes les occasions de s'éprouver contre les Romains, auxquels il avoit juré une haine immortelle, fit oublier à sa Patrie ses véritables intérêts, & suscita seul la seconde Guerre Punique. Il se couvrit de gloire en Italie, & tua aux Romains plus de deux cens mille hommes. On sçait l'admirable conduite que tinrent les Romains après la défaite de Cannes. Intrépides dans ce terrible revers, le Sénat ne voulut jamais qu'on rachetât les Prisonniers, parce qu'il

falloit, disoit-il, qu'un Romain dans le combat vainquit ou mourut. Dès qu'il s'agissoit de la gloire du nom Romain, cette fiere République montroit un courage invincible. *Annibal* & Carthage se conduisoient bien différemment. Carthage jalouse des succès de son Général, lui refusa les secours avec lesquels il eût détruit Rome. Annibal qui connoissoit l'esprit de sa République, sûr qu'après avoir anéanti sa rivale, il seroit mal récompensé, préféra ses intérêts propres à ceux de son ingrate Patrie. Il s'éloigna de Rome qu'il pouvoit mettre en cendres ; il lui donna le tems de se reconnoitre, & de lever de nouveaux Soldats : par-là le célebre *Fabius* devint le restaurateur de sa Patrie.

Les Romains convaincus que toute la force de Carthage consistoit dans ses Colonies d'Espagne, y porterent la guerre. Asdrubal les écrasa dans plusieurs batailles, & ils perdirent leurs Généraux, presque tous de la famille des Scipions. Il en restoit un âgé de vingt-quatre ans : ce jeune Héros destiné à venger la mort de ses parens,

& l'honneur des Armes Romaines, fit changer les affaires de face. En cinq jours il prit Carthage la neuve, où il trouva quantité d'argent, d'armes, de vaisseaux & de munitions de guerre, qui faciliterent ses progrès en Espagne. Ensuite il gagna les Espagnols, & chassa de leur pays tous les Carthaginois. De-là *Scipion* se rendit en Afrique, y fit des Alliés, revint à Rome, passa par la Sicile, & forma une Armée de Volontaires qu'il mena droit à Carthage. Il présenta la bataille à Annibal, & fut vainqueur. Les conditions que les Carthaginois accepterent pour obtenir la paix, anéantirent leur puissance. Cependant Annibal eut les premiers emplois de la République, & l'administra si sagement, que bien-tôt il rétablit le trésor public. Les Romains qui ne se croyoient point en sureté, tant que vivroit Annibal, demanderent aux Carthaginois de leur livrer ce Général : ils l'eussent fait, si ce grand homme, si digne d'une autre Patrie & même de Rome, n'eût par la fuite prévenu leur dessein.

Les Romains, sous prétexte des dif-

férens qui regnoient entre *Maſſiniſſa* & les Carthaginois, déclarerent une troiſiéme fois la guerre aux derniers. Carthage, ſans troupes étrangeres, ſans vivres, ſans flotte & ſans Général, fut aſſiégée par Mer & par Terre, & fut obligée d'en paſſer par tout ce que les Romains voulurent. Le Sénat lui promit la paix, à condition qu'elle enverroit trois cens ôtages choiſis entre les premiers Citoyens. Mais, après avoir reçu ces ôtages, il manda ſecretement à ſes Généraux de continuer la guerre & de la pouſſer avec vigueur. Les Carthaginois, pour comble d'infortune, étoient déchirés par des diviſions inteſtines : le Sénat avoit perdu ſon autorité, & le Peuple ſe mêloit du Gouvernement. *Himilcon Phameas*, Général de la Cavalerie, acheva leur ruine. Il ſacrifia ſa Patrie, & paſſa du côté des Romains : Aſdrubal fit la même lâcheté. Enfin Scipion prit Carthage, la réduiſit en cendres, & terminant ſon deſtin, fit ceſſer pour jamais les frayeurs de Rome.

ITALIE.

***Eſſai**, ou **Choix de Poeſies Héroiques & Philoſophiques**, &c. Second* EXTRAIT.

SONNETS.

I.

LE TEMS.

VOus déſirés, Cinthie, ſçavoir de moi ce que c'eſt que le *Tems* : je ne puis vous l'apprendre. Plus je veux pénétrer dans les ténébres qui l'environnent, plus mon ame reſte interdite, & moins je découvre ſa nature.

Tout ce qu'on peut en dire de certain, c'eſt qu'il eſt incompréhenſible, éternel, & qu'il exiſtoit déja, quand l'Univers ſortit du Néant, par l'ordre du Souverain Créateur.

On ſe flatte en vain d'en connoitre la Nature, parce que d'après le cours du Soleil & des Planettes, nous l'avons

ſçu diviſer & en marquer la meſure.

Ainſi penſe l'homme qui, pour avoir aprofondi un objet inconnu relativement à ſa quantité, s'imagine le connoitre parfaitement ſous tous les autres rapports qu'il peut avoir.

I.

Il Tempo.

CINTIA, da me brami ſaper che ſia
Il Tempo. Jo dir nol ſò : piu che m'interno
Nelle tenebre ſue, piu l'alma mia
Reſta ſorpreſa, e meno ognor me ſcerno.
Solo queſto di certo alcun potria
Dir, ch'egli e incomprehenſibile ed eterno,
Ch'era già quando l'Univerſo uſcia
Dal nulla, al cenno del fattor ſuperno.
Preſume altri ſaper la ſua natura,
Perche del ſole e de' pianeti al moto
In parti lo divide, e lo miſura.
Tal pure alcun, perche d'un Ente ignoto
La quantita ravviſa, e ſi figura
Che alla ſua mente in tutto allor ſia noto.

II.

A une Beauté Orgueilleuſe.

VOYEZ, Cinthie, dans l'obſcurité ſilentieuſe de cette Forêt, cette Urne ſépulchrale, ſpectacle d'horreur & de larmes, qui remplit l'ame de penſées lugubres.

Des oſſemens briſés ou diſſous, une tête deſſéchée, reſtes des flames d'un bucher : voilà ce que contient ce tombeau, autour duquel erre une ombre triſte & ſolitaire.

Vous frémiſſez, Cinthie ? Hélas ! cette Tombe renferme la cendre d'une jeune beauté fort aimable, qui fut autrefois tout ce que vous êtes.

Elle eut l'éclat que vous avez. Toute ſa figure, ainſi que la vôtre, inſpiroit & reſpiroit l'amour. Elle étoit, comme vous, belle & fiere. Elle n'eſt plus.

II.

Spettacolo di disinganno esposto alla considerazione d'una Belleza orgogliosa.

NEL taciturno orror della Foresta,
Cintia, quell' Urna sepolcral rimira;
Ahi! vista lagrimevole, funesta!
Che lugubri pensieri all' alma inspira!
Ossa là dentrò infrante, arida testa,
Ultimo avanzo dell' ardente pira.
Veggonsi, e un' ombra che romita e mesta
D'appresso al suo sepolchro i passi aggira.
Ahi! quel terror ti veggio in seno accolto!
Eppur, Cintia, d'amabile Donzella
In quella tomba e il cenere sepolto.
Sparsa di viva ardente luce anch'ella
A giorni suoi spirava amor dal volto
Ed era al par di te superba e bella.

III.

A la louange de l'Italie.

TOUTE divisée que tu es, quoique

soumise à diverses Puissances, Italie, ce germe fécond de Héros qui firent ta gloire, n'est pas entierement éteint. Parmi tes Enfans, il en est plus d'un en qui respire ou palpite encore le génie altier de l'immortelle Rome.

S'il n'y a plus que le *Vulgaire des Grands* qui attache aujourd'hui l'honneur au vain avantage de se couvrir d'injustes lauriers, & d'envahir par les armes les possessions d'autrui; si tu ne peux plus châtier les Tirans:

Oppose à l'éclat des Nations Guerrieres cette foule brillante de beaux Esprits, d'esprits élevés, immortels, qui ont vécu & qui vivent encore dans ton sein.

Tant que la vigueur du génie sublime qui t'anime encore subsistera, quoique vaincue & désarmée, tu triompheras aisément de tes Rivaux.

III.

In lode de l'Italia.

ITALIA, in te benche divisa e doma,
Spento il seme non e dei prischi Eroi:
L'altero genio dell' eterna Roma
Palpita in sen forse à più d'un tra noi.

E se di Lauri ingiusti ornar la chioma,
Se altrui rapir coll' armi i dritti suoi,
Sol dal volgo dei Grandi onor si noma;
Se debellar tiranni or tu non puoi:
Opponi allo splendor d'estranie genti
Lucido stuol d'ingegni alti immortali
Che furo e sono in te chiari e viventi.
Del tuo spirto sublime infin ch' estinta
Non fia la forza, avrai sul i tuoi rivali
Facil trionfo, ancor ch'inerme e vinta.

IV.

SONNET, en forme d'Inscription, pour placer à l'endroit de l'intersection des deux Lignes qu'alloient chercher sous l'Equateur les Académiciens envoyés au Pérou.

O Peregrin, quì al tuo vagar pon freno, &c.

VOYAGEUR, termine en ce lieu tes courses. Ici tu vas voir une merveille digne de ta curiosité. Considere ces deux Cercles, l'un qui divise la Terre en deux parties (*l'Equateur*), & l'autre qui touche les deux Poles (*le cercle Polaire*).

De cette Région fortunée qui est environnée du Rhin, des Alpes, des Py-

renée & des deux Mers, des Sages bravant les flots, les vents, toutes sortes de dangers, sont venus pour mesurer les dégrés de ces deux Cercles.

Qu'on nous vante Alexandre & Cyrus, qui trainant à leur suite la désolation, l'horreur, le ravage, ont conquis un très-petit coin du Monde, avec un peu de fumée.

Il est bien plus grand d'avoir sçu découvrir la figure de la Terre, d'avoir pû même la mesurer, enfin de contenir en quelque façon le Monde entier dans son esprit.

IV.

Traduction Latine du Sonnet Italien.

A longo jam siste gradus errore, viator:
Rem tibi sorte datur lustrare & discere magnam.
Circulus hic duplex: Æquator flammeus, & qui
Tangit utrimque Polos, puncto scinduntur in uno.
Ista reperturi, Sophiæ quos impulit ardor,
Per freta, per scopulos, per quidquid ubique pericli est,

Venere è Regno, hinc cingunt quod Rhenus & Alpes,
Inde Pyrenæus, gemini cum littore Ponti.
Pellæi posthac Juvenis, Cyrique triumphos
Jactet fama loquax! Magnis implendo ruinis
Exiguam partem vix orbis uterque subegit.
Plus fuit ignotam terræ evicisse figuram,
Diversos signasse gradus, totumque capaci
Scrutando Mundum complecti & claudere mente.

V.

Sur la fameuse Statue de Moïse, faite par Michel-Ange Buonarotti.

MICHEL-ANGE, en nous représentant celui qui frappa l'impie Pharaon, & qui suscita de si funestes jours à l'Egypte, d'où t'est venue l'idée sublime de cette majestueuse figure?

L'as-tu donc vû, lorsqu'il brisoit les Tables de la Loi; lorsqu'il mettoit en piéces le Veau d'Or, ou quand il divisoit les Eaux de la Mer-Rouge? Mais pourquoi ces questions? C'est lui.

C'est Moïse: je le reconnois, non plus à cette barbe respectable, ni à ce rayon de lumiere qui se partage sur son front.

Mais le grand sens & la profonde sagesse du Législateur de l'Idumée, sa communication intime avec Dieu: je vois tout cela gravé dans ses rides, dans la majesté de ses sourcils, dans son regard plein de dignité.

V.

D'ONDE l'idea del gran sembiante avesti,
Effigiando quale un tempo fosse,
Colui, che l'empio Faraon percosse,
E chiamo sul l'Egitto i dì funesti.
Michel Agnolo! E che? Forse il vedesti
Quando ruppe le leggi, e l'aureo scosse
Vitello; o quando sulle sponde rosse
Divise il Mar? Ma che piu parlo? E questi.
Questi e Mose: ne testimon, che e d'esso,
Fammi l'onor del mento, e non m'appiglio
Al raggio in due frà l'alte chiome fesso.
Ma me'l palesa il senno, ed il consiglio
Nel grave sguardo, e fra le rughe impresso
Il comando di Dio, fra ciglio e ciglio.

V I.

EPITHALAME.

In Ciel gia porta il mattutino lume, &c.

DEJA la Messagere du jour, l'Etoile du matin brille dans le Ciel, & vient annoncer votre Hymen: seule au lit que faites-vous, fille aimable? Quittez cette oisive & stérile plume où repose votre virginité.

Votre Epoux a déja porté ses vœux à la Mere des Amours: il vous invite à partager un meilleur lit, où demain l'Aurore doit vous retrouver femme & beaucoup plus gaye.

Hélas! simple & timide Beauté, vous ne sçavés point quel tort peut vous faire le moindre retard. Levez-vous vite; hâtez, s'il se peut, ce précieux moment:

Celui où verra le jour un beau fruit de votre heureuse union, tel que l'attendent, & le Dieu du Tibre, & le riant Fornello (1).

(1) Riviere du Royaume de Naples, appellée par les Latins *Sebetus*.

V I.

Ad nobilissimos Conjuges, Marchionem Riarium & Juliam Rospigliosi.

JAM matutinum Oceano caput exerit astrum
Fertque diem, vester quâ celebrandus Himen:
Sola quid in vacuo teris otia barbara lecto?
Ingenua e sterili surge, Puella, thoro.
Sponsus Acidaliæ Veneris tenet inclytus aras,
Et meliorem ardens te vocat in thalamum,
Crastina ubi solito plus lætam Aurora reviset,
Et te jam factam sentiet esse nurum.
O timida, o simplex! Nec amoris præmia nosti,
Nec quæ sint sævæ damna futura moræ.
Eja age, præcipita momentum dulce, tibique
Protinus & sponso consule blanda tuo.
Carpe ferax punctum: Tibris pater, atque decorus
Sebetus fructum poscit utrique parem.

L'AUTOMNE D'ITALIE, en l'année 17.....

Poeme adressé au célèbre François Rhedi.

(*Redi, gia Ottobre avanza*, &c.)

RHEDI, le mois d'Octobre s'avance: j'ai beau tourner les yeux vers la partie Orientale de la Voûte azurée, je n'y vois aucune espérance de pluye.

Le matin, le soir; au milieu du jour, toute cette brillante étendue qui est sur nos têtes, & que le Soleil parcourt sans relache, n'offre à mes yeux qu'azur & lumiere:

Non à la vérité une lumiere blanche, telle que la distille un Ciel pur & serain, mais enflammée & qui étincelle comme le métal en fusion.

La Foudre homicide & des éclairs formés de vapeurs mal saines, ont tellement infecté le Soleil, que tout ce qu'il frappe de ses rayons dans la campagne, est bien-tôt mort.

La Verdure est entierement disparue: les Prés n'offrent plus qu'un sable brulant; les Oliviers languissans n'ont plus que le tronc brulé par le Soleil; les ruisseaux sont à sec, & leurs bords désolés sont sans herbe.

Que dis-je, les ruisseaux? il en fut: maintenant un amas difforme de troncs arides & de cailloux enflammés, est tout ce qu'offre aux yeux leur lit desséché.

Mais ce n'est pas seulement cette vile multitude d'herbes & de fleurs que le hasard seme sous nos pas, qui languit parmi les horreurs de la Terre recuite & calcinée.

Le Cédre, le Poirier, le Figuier, le Coignassier, malgré ses nœuds, & le dur Cormier semblent déplorer la perte de leur plus bel ornement, de leurs feuilles qui sont mortes, faute de substance.

Le Hêtre même, le Hêtre, ce géant des Alpes, qui résiste aux plus violens orages, le Hêtre meurt sous le puissant rayon qui le brule.

La Vigne seule, d'un œil serein & le front inébranlable, a l'audace d'envisager sans frémir le péril commun, & conserve dans ce désastre sa force & sa vie.

Et non-seulement sa vie, mais encore la gayeté de son verd, sa sécurité, son repos apparent, sa fécondité; & elle regorge tellement de seve, qu'elle a de quoi nourrir abondamment ses rejettons.

Cher *Rhedi*, quel suc elle nous va donner, si le Ciel, l'Air & la Terre, ne lui fournissent pour aliment que du feu!

Ce sera donc une liqueur enflammée, une vapeur toute de feu, sans aucun mêlange, une lumiere vive & pure, une quintessence de flamme.

Autrefois le Vin étoit un composé doux & transparent d'humide & de chaud. La Cuve & la Tonne étoit alors d'un grand prix.

Pour nous, quand le tems sera venu de boire à pleine coupe de ce feu liquide, nous en ferons la différence.

LE CIDRE.

POEME.

(*Della regia di Flora al piu bel lato*, &c.)

DANS l'endroit le plus riant de l'Empire de Flore, où près d'*Arcetri* s'éleve jusqu'aux nues le Palais de l'Empe-

reur, un jour Bacchus assis dans un prés fleuri, au milieu d'un grand nombre de flacons, s'excitoit à la joie, lorsqu'un jeune Satire fort alerte, mais las & tout essoufflé l'aborde. Sa poitrine velue & ses flancs étoient trempés de sueur. Il apportoit un certain jus blanc qu'à la faveur de ses contes & de ses plaisanteries il avoit sçu dérober dans la grotte de *Boboli*, sans qu'on l'apperçut. A peine il fut arrivé à l'endroit où une troupe joyeuse de Ménades & de Bacchantes chantoient alternativement, & poussoient des cris d'allégresse en l'honneur du Dieu du Vin, qu'aussi-tôt Bacchus se leva sur ses pieds dans la cuve où il s'étoit assis, pour prendre un bain de vin doux. Il marqua sensiblement sa joie, en voyant arriver le petit Satire chargé d'un si charmant butin. Il le prit à l'instant dans ses bras trempés & dégoutans de vin, & de sa main orna ses cornes naissantes des plus belles fleurs. Ensuite prenant un panier de cerises qu'un Faune badin avoit enlevé à une nouvelle mariée de Vallombreuse, & qui ayant encore leur fleur paroissoient argentées, il en choisit deux

des plus belles qu'il attacha en forme de pendans aux oreilles rudes & pointues du Satire. Ses caresses & ses baisers ne finissoient point. Mais quand il eut humecté son gosier de dix rasades d'un vin exquis (c'est sa moindre dose), se trouvant précisément alors entre l'yvresse & la gayeté, il parla ainsi au jeune Satire. ,, Hé bien quelles ,, nouvelles ? Le fils de Ferdinand s'a- ,, muse-t-il à boire pendant l'incom- ,, mode chaleur de ce mois d'Octobre ? A cette question le Satire fronçant le sourcil, dit au Dieu du Vin : ,, Je vais ,, vous apprendre des choses qu'il se- ,, roit peut-être prudent de tenir ca- ,, chées dans un jour d'allégresse com- ,, me celui-ci. Sachés, Bacchus, que ,, ce matin à la pointe du jour j'ai ,, vû commettre dans le Jardin du ,, Grand Duc (*de Toscane*) le plus ,, horrible & le plus inoui de tous les ,, attentats. Il y a dans ce Jardin une ,, cuve de porphire, précieuse par son ,, antiquité. Peut-être hélas ! (je n'y ,, puis songer sans douleur, & presque ,, sans verser de larmes) a-t-elle été ,, consacrée du tems de l'âge d'or, par

,, le sang de quelque belle Automne : ,, j'ai vû (cérémonie indigne, insolite!) ,, célébrer dans cette cuve, avec un ,, bois ferré, la plus exécrable & la ,, plus infame vendange. D'aimables ,, Villageoises avoient ramassé dans de ,, jolies corbeilles ornées de feuillages, ,, les plus beaux fruits encore couverts ,, de la rosée du matin ; des pommes ,, jaunes comme l'or & parfumées de ,, violettes, avec des coings vermeils & ,, sentant la rose. Elles en avoient cons- ,, truit une pyramide, autour de la- ,, quelle ces Bacchantes courroient en ,, rendant leurs hommages à je ne sçai ,, quelle Divinité, à qui s'adressoient ,, leurs chants. Que dis-je, leurs chants ? ,, C'étoient autant de blasphêmes que ,, proféroient ces Impies contre la plus ,, noble de toutes les Vendanges. Je ,, vis ensuite de vigoureux Rustres, ar- ,, més de masses de bois, qui frappoient ,, à tour de bras sur cette pyramide. ,, Ils ne cesserent de frapper, que ,, quand cette pile de fruits se trouva ,, réduite en une pâte, qui de là fut ,, transportée dans une autre cuve, & ,, placée sous une vis polie faite d'un

,, excellent bois de noyer, avec la- ,, quelle cette vile Troupe transpor- ,, tée de joie, en tiroit une liqueur ,, dont la couleur imite celle de l'or.

» Aussi-tôt que ce jus vermeil fut » suffisament exprimé du fruit, je vis » entrer un jeune homme vêtu d'une » robbe travaillée en or, dont le vi- » sage plein d'agrémens avoit la fraî- » cheur de la rose : il portoit une che- ,, velure blonde que l'on eût pris pour ,, de l'or, & qui se terminoit en bou- ,, cles. Il tenoit à la main une cou- ,, pe d'or dans laquelle il reçut un très ,, ample essai de cette barbare Liqueur, ,, & sortit ensuite comme un éclair. ,, Je suis ses pas, mais qu'apperçois-je ! ,, Il pose la coupe sur cette table (le ,, dirai-je ?), sur cette même table que ,, vous avez tant de fois chargée de vos ,, dons ; sur cette table où le Souve- ,, rain des Dieux a daigné plus d'une ,, fois étancher sa soif, & où votre ,, main bienfaisante fait continuelle- ,, ment pleuvoir l'Ambroisie : il pré- ,, sente cet indigne breuvage au Grand ,, Duc. A peine le Prince en a goûté, ,, que la joye coule dans son ame &

,, repand sur son auguste visage un ,, doux souris qui lui donne un air ,, d'enjouement & de fraîcheur. *Vive,* ,, s'écria t-il, *Vive le Cidre : rendons* ,, *graces à l'Angleterre, de qui l'Italie* ,, *tient cette boisson nouvelle, la source* ,, *de nouveaux plaisirs.*

A ces mots, Bacchus transporté de rage fut tout à fait hors de lui-même, & courant sur tout ce qu'il rencontroit de Faunes, de Villageois, de Satyres, il en estropia dix-huit ou vingt. Il frappe ceux-ci, menace ceux-là ; ce n'est de tous côtés que playes & bosses. Enfin, dans sa rage, il se déchira les levres. Autant de Tyrses on lui présenta, autant il en brisa sur la tête & sur le dos des Assistans. Il se jetta tout écumant sur tous les yvrognes qui composoient sa cour, & leur arracha la chevelure. La pauvre Ariadne, pour avoir voulu lui faire entendre raison, reçut un si furieux soufflet, qu'il la fit sauter en l'air de près d'un demi-empan. Qu'il fit de folies, que de tapage ! On vit, dans ce mémorable jour, la majesté du Dieu bien avilie,

M. WALPOLE, fils du célébre Ministre; dans un voyage qu'il a fait à Rome, a eté si frappé des vertus du Pontife qui occupe aujourd'hui le Siège de S. Pierre, qu'il en a fait cet éloge énergique.

PROSPERO LAMBERTINI,
Vescovo di Roma
Col nome di Benedetto XIV.
Che, quantunque un Principe assoluto,
Regno tanto innocentamente
Quanto un Doge di Venezia.
Egli ristoro il lustro della Tiara;
Con quelle arti solamente egli ottente
Cio colle sue virtudi.
Amato dai Papisti,
Stimato dai Protestanti:
Un Prete, senza insolenza, ò interesse;
Un Principe, senza favoriti;
Un Papa, senza Nepotismo;
Un Autore, senza vanita;
In breve un Uomo,
Che ne lo spirito, ne'l potere
Poterono guastare.

IL Figlio d'un Ministro favorito,
Uno pèro che non corteggio mai alcun Principe,
Ne venero alcun Ecclesiastico,
Offerisce in un libero Protestante Paese
Questo meritato incenso,
All' ottimo dei Romani Pontifici.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

SUEDE.

ESPAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Septembre 1757.

LAVIROTTE.

JOURNAL ÉTRANGER.

OCTOBRE 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL

ÉTRANGER

ITALIE.



LE véritable esprit de notre Journal, est d'accueillir également toutes les productions Etrangeres, sans partialité, sans prédilection & sans préjugés. C'est au goût du Public à regler le nôtre : c'est lui qui doit diriger notre marche, & nous serons toujours attentifs à consulter les impressions que feront sur lui les divers objets qui lui seront présentés, à suivre fidélement l'attrait que lui-même il nous laissera voir. La Littérature Italienne, tant par son propre

caractere, que parce que la Langue en est entendue par tout, est une des parties du Journal qui paroissent intéresser aujourd'hui le plus grand nombre des Lecteurs, & nous y revenons aussi toujours avec un nouveau plaisir. Mais il ne suffit pas de montrer les agrémens de la Littérature Italienne. Parmi nos Lecteurs il en est qui demandent une substance plus solide, & nous ne leurs sommes pas moins comptables qu'à ceux qui veulent seulement s'amuser. Ainsi c'est pour eux principalement que nous allons donner la Notice d'un Ouvrage de M. *Cocchi*, & ce nom seul annonce sans doute de la grande Littérature.

Lettera Critica sopra un Manoscritto in Cera, &c. „ Lettre Critique sur un „ Manuscrit en cire. A Florence, „ 1746, *in*-4°. de 84 pages.

LA date de cette curieuse Lettre, publiée depuis dix ans, ne diminuera rien de son prix. Un Monument déja si rare & par sa forme & par sa matiere, qui est d'environ 450 ans, qui en in-

diquant un voyage fait par la Cour de France sous Philippe le Bel, retrace quelque chose des mœurs & des usages de ces tems-là, où sont enfin consignés les noms & les emplois de plusieurs familles qui subsistent encore aujourd'hui, interesse à la fois le Curieux, l'Homme de Lettres, l'Historien, le Généalogiste, &c. Ce Manuscrit qu'on va décrire, est presque le seul de ce genre qu'on connoisse actuellement dans l'Europe. Les Catalogues ne font mention que de deux ou trois semblables ; & dans la vaste Bibliotheque des Bibliotheques manuscrites (1), le Pere de *Montfaucon* n'en cite qu'un seul qui est à l'Abbaye de Saint Germain des Prés. Il est intitulé : *Tabulæ ceræ antiquæ*. C'est probablement le même dont ce sçavant Bénédictin parle ainsi, dans sa Paleographie Grecque . . . . „ Il est certain qu'autrefois „ l'on écrivoit sur des tablettes enduites de cire, & on ne se servoit ni „ de plume, ni d'aucune liqueur. On „ gravoit les Lettres avec un stilet. Dans

(1) *Tome II. page* 1138.

„ notre Monastere de Saint Germain, „ on conserve quelques tablettes d'un „ Livre écrit de la sorte & en Latin, mais il n'est pas fort ancien (1) “.

M. *Neri* ayant prié le célébre M. *Cocchi* d'examiner le Manuscrit en question qu'il lui avoit fait remettre, M. *Cocchi* le satisfit pleinement par cette Reponse que nous abrégerons beaucoup.

LE Livre sur lequel vous me faites l'honneur de me demander ce que je pense, est un Manuscrit sur tablettes de bois enduites de cire. Les caracteres qu'on y voit gravés (2), & que les Antiquaires appellent *Francogalliques*, sont extremement menus, pleins

(1) *In Tabulis Ceratis olim scriptitatum fuisse planum est &c. Non liquorem quempiam adhibebant, vel calamum ad scriptionem, sed stilo incidebant Litteras. Libri hoc ritu Latinè scripti, sed non ita vetusti, quædam tabellæ supersunt in Monasterio nostro Sangermanensi.* Page 16.

(2) On en voit à peu près de semblables dans le Livre du Pere Mabillon, *de Re Diplomatica*. Tab. xv. n. 6. an. 1374.

de traits & d'abréviations, ce qui fait qu'on ne les déchiffre qu'avec peine. Ceux qui sont un peu versés dans la connoissance des Manuscrits, s'apperçoivent d'abord que celui-ci doit être de l'an 1300. Il est composé de quatorze tablettes de bois de hêtre, de figure oblongue, liées ensemble par trois bandes de parchemin larges d'un doigt, & qui s'ouvrent avec plus de facilité que les feuillets d'un Livre. Ces quatorze Tablettes font ensemble un volume épais d'un peu plus de deux pouces, large d'environ quatre pouces & demi, & long de neuf. Il n'y a que vingt-six faces d'écrites; la premiere & la derniere de ces Tablettes n'étant écrites qu'en dedans. Les caracteres sont profonds, uniformes, & gravés d'une main hardie, avec un stilet peu pointu. La cire qui maintenant est friable & de couleur noire, présente une surface parfaitement unie, & laisse une petite marge non enduite à l'entour de chaque tablette. A la marge supérieure de la premiere, on lit ce titre en une seule ligne :

Tabule q̄ incepūnt ven' post S̄ Marcū cccj & durav'unt usq. D̄mine F̄ S apl Sym. & Jude cccj.

Il paroit par ce Titre, qu'on a commencé à écrire sur ces Tablettes le vendredi d'après Saint Marc, l'an 1301, & que l'on a continué jusqu'à la fête de Saint Simon & de Saint Jude de la même année. Comme dans cette année la Fête de ces Saints est tombée le Samedi, le mot *Dominicam* a été barré de la main de l'Auteur par une ligne fort mince.

A la droite des Tablettes, qui répond à la gauche du Lecteur, sont marqués sur une colomne les jours & les lieux par où l'on a passé, & vis-à-vis sont écrites six lignes, dont les premiers mots sont, Pan, Vinū, Coq. Cer. Av. Cam. qui signifient apparamment, Pain, Vin, Cuisine, Cire, Avoine, Chambre. A la tête de chacune de ces lignes sont des chiffres Romains, suivis des lettres *L. S. D.* qui signifient livres, sols, deniers. Les noms des dif-

férentes personnes sont marqués par ces abréviations, R^e. *Vc. M. Vec.* Gr. Les trois premieres veulent dire, selon toute apparence, *Regina*, *Valeti*, *Milites*, ou *Ministri* : je n'entends rien aux deux autres.

Environ de vingt en vingt jours, on trouve la somme totale de la dépense, après laquelle suit la note de différens payements faits à diverses personnes. Voilà dans quel ordre est composé ce Journal, qui commence le 28 d'Avril & finit le 29 d'Octobre. Il contient les frais d'un voyage que fit un Roi de France dont le nom n'est pas marqué. Ce Prince partit des environs de Paris, & passa par la Picardie & l'Artois, pour se rendre en Flandres. Il alla à Gand, à Bruges, à Ypres, & revint par la Picardie, la Normandie, l'Orléannois & le Blesois au Château de Vincennes. Sa dépense est comptée par livres, sols & deniers, & des chiffres Romains expriment la quantité. Le Journaliste calcule souvent par six vingt, douze vingt, façon de compter que l'on m'a dit être encore en

usage à la Chambre des Comptes de Paris.

Dans ce Journal, les jours ne sont point désignés par le quantiéme du mois, mais par les noms des jours de la Semaine, & par l'indication de la Fête la plus proche. Depuis le dernier de Juin, jusqu'au vingt-six de Juillet seulement, l'Ecrivain se sert des jours du mois: mais ayant marqué deux fois le dix, il se trompe pour les dates suivantes, & ne s'apperçoit de son erreur que le 23 de Juillet. Au lieu du 25 il met encore le 26, ce qui l'a sans doute engagé de revenir à sa premiere façon de compter, sans qu'il se soit embarrassé de rectifier les dates précédentes.

La mention des Fêtes m'a donné la facilité de fixer l'année où furent écrites ces Tablettes. On y met la Fête de Saint Louis le 25 d'Août, & la Fête de ce Saint ayant été instituée vers ce temslà par Boniface VIII, j'ai conclu que ce Journal a été fait après l'an 1300. Ajoutez que la Pentecôte y est marquée au 21 de Mai, & que consé-

quemment la Fête de Pâque devoit tomber cette année-là le deux d'Avril, ce qui s'accorde avec plusieurs Chronologies, & en particulier avec celle de *Dom Calmet*. *Sanderus*, dans son Livre de la Flandre Illustrée (1), a observé qu'en 1301, Philippe le Bel vint de la Forêt de Vincennes à Ypres. *Aubert le Mire*, Ecrivain Flamand (2), place ce voyage du Roi de France en 1301.

» Philippe, Roi de France, dit cet Auteur, » accompagné de Jeanne son » épouse, Reine de Navarre, vint » avec beaucoup de pompe en Flan- » dres, afin de tâcher d'unir pour tou- » jours ce Pays à son Royaume, mais » il n'y réussit pas. Il fut reçu avec de » grands honneurs à Douai, à Lisle, » à Ypres, à Courtrai, à Gand, à » Bruges, &c. « Sur ces témoignages, je crois qu'on peut assurer que ces Tablettes furent écrites en 1301. Le Pere

(1) *Flandriæ illustratæ*, Tome I. page 346. *Anno 1301. venit Ypram Philippus Pulcher Rex, e Silva Vinendalensi.*

(2) *Philippus Franciæ Rex cum Joanna Uxore Navarræ Regina*, &c.

Mabillon dans son *Musæum Italicum*(1), en parle de la sorte .... » Avant que ,, de partir de Florence, nous appri- ,, mes de M. *Magliabechi*, qu'il y avoit ,, à Pistoie un homme de distinction ,, nommé *Vincent Maria* (2), qui sou- ,, haitoit fort qu'on lui interprétât cer- ,, taines Tablettes, dont il croyoit les ,, caracteres gravés sur l'écorce. Nous ,, allames le voir; il nous montra dix ,, ou douze de ces Tablettes. Elles sont ,, de bois, fort épaisses, & enduites de ,, cire. On y voit écrites en caracteres ,, très-menus les dépenses journalieres ,, d'un Roi de France, dans un voyage ,, qu'il fit en Flandres, & elles com- ,, mencent après l'année 1300. Le nom ,, du Roi n'y est point exprimé, mais ,, je pense qne c'est Philippe IV, dit ,, *le Bel*. Du reste je n'ai rien remar-

(1) Imprimé à Paris en 1687. Page 192. *Priusquam e Florentia discederemus*, &c.

(2) Ce *Vincent Maria* que le Pere Mabillon dit avoir vû à Pistoie en 1686, étoit de la Famille des *Sozzifanti*, qui possédoit ce Manuscrit. *Camille Visconti* en hérita, & le donna dans la suite au Grand Duc, *Jean Gaston*.

,, qué dans ces Tablettes qui méritât ,, quelque attention, si vous en excep- ,, tez les noms des gens de qualité qui ,, accompagnoient le Roi. ....

Une Desciption si superficielle pour un monument de cette conséquence, & le peu de cas que paroit en faire un homme si habile dans cette partie, me font soupçonner qu'il n'avoit pas eu le tems de l'examiner avec toute l'attention qu'il méritoit; il n'en fallut pas d'avantage pour piquer ma curiosité. Je parcourus le Manuscrit, malgré les difficultés qui s'y trouvent, & je remarquai qu'on pouvoit en tirer des lumieres touchant les Loix & le Gouvernement d'alors; qu'il pouvoit encore servir à la Géographie, à la Chronologie, à éclaircir quelques points d'Histoire & à découvrir l'origine de plusieurs noms d'hommes & de lieux, dont on a bien de la peine à retrouver aujourd'hui des traces. Comme il me parut que ces noms étoient la partie la plus curieuse de ce Manuscrit, j'en fis un extrait pour mon usage particulier; & je le publie tel que je l'ai fait, non sans soupçonner

avec raison que j'ai pû quelquefois me tromper, n'ayant ni assez de Livres, ni assez de loisir pour éclaircir tous mes doutes. Parmi les noms des personnes, j'en ai trouvé un écrit de la sorte: EGO I. DE SCO IVSTO, & je crois que ce Saint Just est l'Auteur du Journal (1).

On verra par cet Extrait, que le voyage dont il contient le détail, est celui que rapporte *Jean Villani*, qui commença son Histoire en 1300. Dans son huitiéme Livre, où il raconte la Conquête de la Flandre par les François, il dit..... ,, Vers Pâques, le ,, Roi de France fit à petites journées ,, un voyage en Flandre, pour y voir ,, sa conquête. Dans toutes les Villes ,, considérables, comme Gand, Ypres ,, & Bruges, on lui rendit de grands ,, honneurs, &c. L'année où le Roi de France fit ce voyage, n'est point marqué dans l'Histoire imprimée de *Villa-*

(1) Nous avons renvoyé cet Extrait à la fin de notre Journal, pour ceux qui, versés dans cette matiere, seront curieux d'étudier ce morceau.

ni; mais dans les bons Manuscrits de cet Auteur, elle est indiquée au Chapitre 37 du huitiéme Livre.

Dans le Journal en question, les noms des personnes sont distinguées en trois Classes, qui sont : *Ministerium*, *Milites*, *Valeti*. J'ai joint à quelques noms de personnes connues, les titres ou emplois qu'ils avoient alors, & ce qui leur fut donné en payement. Mais comme les noms des mêmes personnes sont répétés dans chacun des comptes qui sont au nombre de sept, je me suis contenté de les écrire une fois.

Je suis persuadé que parmi ces noms, quelque Amateur de l'Antiquité en trouvera qui lui fourniront le sujet de quelque Dissertation interessante. Car outre le Roi & la Reine, leurs enfans furent aussi de ce voyage, ainsi que Louis Comte d'Evreux. Je crois que c'est lui qui dans un Traité secret d'alliance défensive fait à Paris en 1303, entre Philippe Roi de France & Edouard, Roi d'Angleterre, est nommé *Monsieur Lois, fils de Roi de France, Comte d'Evreux*. Leibnitz rapporte ce Traité

dans son Code du Droit des Gens (1).

Parmi les personnes les plus distinguées de la Cour, je n'y reconnois que le nom du Seigneur de *Joinville*, Sénéchal du Comté de Champagne. Je m'imagine qu'il pourroit bien être le petit-fils du Sire de *Joinville*, qui a écrit l'Histoire de Saint Louis. Ceux qui aiment à vérifier la réalité des personnages dont parle Bocace, pourront examiner si le Seigneur de *Châtillon*, dont il emploie le nom pour exprimer un riche & puissant Seigneur, n'est pas celui qui est appellé dans notre Manuscrit *Dominus de Castellione*. Il est certain que Bocace dans sa jeunesse avoit demeuré quelque tems à Paris, & qu'il écrivit le dixiéme de ses Contes vers l'an 1300.

Je laisse à deviner la raison pour laquelle l'Ecrivain du Journal ne s'est pas servi de papier plutôt que de tablettes enduites de cire; car il vivoit dans un siécle où il paroît que l'usage d'écrire sur des tablettes étoit oublié.

(1) *Cod. Jur. Gent. n. xvii.*

La médiocrité de la dépense à laquelle se trouve monter ce voyage, est encore bien remarquable. Si l'on évalue les livres à peu près à ce qu'elles valent aujourd'hui, cette dépense ne monte point à plus de cent écus de notre monnoie par jour.

Il est probable que M. *Cocchi* a trouvé dans le Manuscrit, parmi les noms des personnes de la Cour, d'autres noms que ceux qu'il cite. Mais ce Sçavant qui est Médecin, s'est étendu avec plaisir sur *Henri de Mondeville*, qui étoit Médecin de Philippe le Bel, & sur *Jean Pitard*, qui a fondé à Paris l'Ecole de Chirurgie. Il parle encore de *Jean de Sienne* & de *Jacques de Padoue*, deux célébres Chirurgiens d'Italie, & il semble regretter de ne pouvoir dire quelques particularités de Guillaume de *Groff.* & de *Jean de Paris*, qui étoient encore deux Médecins de ce tems-là. Cette espéce de prédilection pour la mémoire de ces personnages, est l'effet d'un sentiment naturel qui nous fait chérir ceux qui ont exercé la même Profession que nous. De-là

le long passage où Platon fait l'éloge d'un Médecin que l'Auteur a traduit & inséré dans sa Lettre. M. *Cocchi* parlant des Grenades & de l'Eau-Rose qu'on portoit parmi les provisions du Roi, prend encore occasion d'en détailler toutes les vertus, & de citer plusieurs Auteurs qui en ont traité.

Quant à la médiocrité de la dépense, du voyage, elle ne paroit telle à M. *Cocchi*, que parce qu'il suppose que la livre d'alors étoit à peu près de la même valeur que celle d'aujourd'hui. Les plus grands Seigneurs de ce tems-là vivoient très-honorablement des émolumens de leurs Charges, & cependant M. de Châtillon ne recevoit qu'environ seize sols par jour, & Joinville, Sénéchal de Champagne, dix. Un Médecin en avoit trois, & l'on ne donnoit gueres à un Ouvrier que quatre deniers.

Les Dissertations qu'on pourroit faire sur les noms qui se trouvent dans l'Extrait de ce Journal, seroient assurément fort curieuses; mais il y a lieu de douter qu'elles fussent agréables à tout le monde. Bien des gens aujour-

d'hui seroient peu flattés de voir dans la classe des bas Officiers de la Cour, *Valeti*, leurs noms confondus avec ceux du Tailleur d'habits & d'Agnès la *Blanchisseuse*.

Epithalame Nouveau.

DESCENDS, aimable Dieu, charmant Himenée, descends du séjour, où, à côté d'Hébé, dans un tranquile repos tu répands sur les Mortels, les douceurs dont jouissent les Dieux. La lumiere du Soleil brille sur ton front, les Graces nues badinent autour de toi, & l'Amour allume ses plus belles flammes à ton flambeau. La douce & gracieuse ardeur que tu inspires, n'est jamais excessive dans ses accès, ou l'est rarement. Nous tenons de toi la tendresse, le devoir, la constance, la fidélité.

Descends : prends une couronne de Mirthe, orne-toi du manteau nuptial, attache d'une boucle d'or la chaussure de pourpre qui couvre ton pied aussi blanc que le lait, apprête ton flambeau, & allume les feux qui lancent

dans mille & mille cœurs, des étincelles aussi douces que pures.

C'est ainsi que dans un jour de fête tu unis dans les Cieux d'un nœud éternel les enfans du Pere des Dieux. Tu répandis des parfums sur le lit céleste, tu deshabillas l'Epouse, & tu vis la Pudeur couvrir ses joues d'une aimable rougeur, quand fuyant les vives ardeurs de son Amant, elle vint en tremblant chercher un asile dans tes bras.

Qu'il est beau de te voir, Hymen, guider les pas timides & chancelans d'une modeste épouse jusqu'à un lit parsemé de fleurs. Accoutumé à ses feintes ordinaires, tu sçais éluder sa lenteur & ses délais. Si tu vois quelque petite obstinée qui repousse tendrement les caresses de son Epoux, ou qui par ses soupirs témoigne vouloir rester habillée, ou recouvrir son sein d'un voile blanc, tu la désabuses d'un air plein de graces & de gaieté : puis sensible à la peine que lui cause la pudeur, du bout de ton manteau de pourpre, tu essuyes les pleurs de ses yeux languissans.

Ce n'est qu'où tu te trouves que l'on goûte, au milieu des plaisirs, les douceurs de la paix que produit le devoir : tout brille où tu répands ton aimable lumiere. Bel ennemi du jour, tu m'as déja entendu, & deja je te vois dans les airs diriger ton vol sur les bords de la Seine.

Regarde, Dieu fortuné qui jouis d'une jeunesse éternelle: voilà les Amans qui t'offrent leurs vœux. Reçois, reçois avec bonté leur sacrifice innocent, sois leur favorable.

Voici l'Epouse : vois comme elle vient à toi, & comme modeste dans sa curiosité, elle sourit en jettant sur toi des yeux qu'elle détourne aussi-tôt. Vois comme elle partage ses regards entre toi & un Epoux qu'elle chérit. Regarde comme sur son beau visage, un agréable rayon de la vive & florissante jeunesse, déploye des agrémens formés du doux mêlange des lys & des roses.

Quel plaisir de voir ses yeux pleins d'amour, tantôt modestes & severes rester presque fermés, tantôt doux & flatteurs, s'unir à un gracieux souris, & em-

bellir son visage, tantôt éviter promptement la rencontre des yeux enflammés de son Amant, tantôt enfin se tourner avec une agréable langueur sur son sein agité !

Viens, hâte-toi, trop aimable Epouse : la nuit déploie déja son voile sombre sur le Ciel étoilé. Déja de son sein obscur, elle laisse tomber un nuagé assoupissant de languissans pavots. Viens, pourquoi tarder ? Ton Epoux impatient t'invite au repos : vois avec quel agréable souris il te montre le lit ?... Viens, l'Amour t'attends, l'Himenée t'en presse.

Viens : le silence & le repos de la nuit, l'obscurité solitaire & tranquile n'offrent que des plaisirs. Amante de la nuit, tu dédaigneras la lumiere éclatante du Soleil, lorsqu'il reviendra briller sur notre hémisphere. Viens, l'Amour t'attend, l'Himenée t'en presse.

Déja la troupe aimable des enfans de Venus, répand de tendres roses sur un lit si digne d'envie, & entrelassant la pâle violette avec d'autres fleurs, elle en forme des guirlandes pour l'orner. Viens, l'Amour t'attend, l'Himenée t'en presse.

Il te donne la main, il te conduit, il te flatte, il te promet des enfans, de chers enfans qui feront un jour ton bonheur. Occupés de leurs jeux, tu les verras autour de toi dans leur enfance t'embrasser avec joie, & chercher à se reposer sur ton sein. Souvent tu les entendras en paroles mal articulées, mais qui n'en sont que plus cheres, t'appeller leur mere & te demander en riant des caresses & des baisers. Tu verras germer en eux la vertu de leur pere; tu la verras jointe aux graces & à l'éclat de la noble beauté qui l'enflamme.

Mais ta satisfaction ne sera parfaite, que lorsque grandissant ils auront atteint la fleur de leur âge, & que leur esprit animé par tes soins du désir de la gloire & de la vertu, les fera courir sur les traces des Héros, pour imiter leurs ancêtres. P..... & L.... vous ne pouvez rien produire qui ne vous ressemble. La constante Nature est fidelle à ses Loix: les enfans apportent avec eux l'inclination & le caractere de ceux qui les ont mis au monde, & avec les traits de leur vi-

sage, ils ont aussi ceux de leur génie.

Mais que vois-je? L'Amour montre le lit fermé, & impose silence à ma Muse ravie de vous louer. Je termine aussi-tôt la douce harmonie de mon chant Nuptial, & je vous le consacre, ô heureux Amans!

EPITALAMIO.

Scendi da regni ove in tranquillo e lieto
Riposo, ad Ebe accanto,
Delle ambrosie immortali
Versi in sen le dolcezze, amabil Nume,
Bel Imeneo. A te del sole il lume
Cerchia la fronte: a te ridendo intorno
Scherzan le grazie ignude; e alla tua face
Le sue fiamme più belle avviva Amore.
Dolce e giocondo ardore
Dispensi tu, che negli affetti suoi
O raro, o mai impetuoso eccede:
E sono i doni tuoi
Tenerezza, Dover, Costanza, e fede.

Scendi: le chiome d'oro
Cingi di mirto; adornati
Del

Del nuzziale ammanto, e nella porpora
Stringi con aurea fibbia il latteo piede.
Il flammeo reca, e arder fà le tede
Che in mille cori, e mille,
Vibran le dolci tue caste faville.

Così pomposo unisti
Nel cielo un giorno, in nodo eterno i figli
Del gran padre de' Numi,
E spargesti i profumi
Sul talamo celeste,
E cortese la veste
Alla sposa sciogliesti,
E delle guance oneste
Il bel rossor vedesti,
Quando fuggi tremante
In grembo a te del desio amante.

Bello, o Nume, è il vederti
D'una modesta sposa
Scorgere i passi timorosi, e incerti
Al talamo infiorato.
Tu la tardanza, la sua dimora
Deluder sai a quest' inganno usato.
E la riprendi tu, se la rimiri
Sdegnosetta, ritrosa

Colle dolci ripulse, e co' sospiri
Le vesti custodir gelosa,
Nel bianco velo o ricoprir il seno.
Ma festivo e sereno,
Pietoso poi del suo pudico affanno
Col lembo tu del purpureo manto
Da suoi languidi lumi asciughi il pianto.

Ove aggiri le piume
Ivi santo costume
Regna di lieta pace.
Ove scuoti la face
Di puro amabil lume
Tutto risplende, e si rischiara intorno.
Bel nemico del giorno
M'udisti già; e già per le vie del polo
Drizzar ti veggo in sulla senna il volo.

Rimira: Ecco gli Amanti
Che a te felice giovanetto Dio
Offrono i voti. Accogli, accogli il pio
Sacrificio innocente
E propizio e ridente.

Questa è la sposa, osserva
Che a te s'en viene, e in atto
Curioso e modesto
Ti rimira furtiva, e poi sorride:

Guarda come divide
Con gentil modo oneſto
Con te gli ſguardi e col diletto ſpoſo:
Mira come vezzoſo
Nel ſuo vago ſembiante
Il raggio della florida
Vivace gioventù tutte diſpiega
Le pompe gratioſe
Dolce dipinto di luguſtri e roſe.

Qual eſtaſi in vedere
Or modeſte e ſevere
Le due luci amoroſe
Starſene quaſi aſcoſe!
Or dolci, or luſinghiere
Unirſi ad un bel ſorriſo,
E ſerenare il viſo;
Or rapide fuggire
L'incontro ſfavillante
Di quelle dell'amante;
E or ſoavemente
Sul petto palpitante
Rivolgerſi e languire!

Vieni t'affreta, o ſpoſa!
Ormai la notte ombroſa
Nello ſtellato cielo
Spiega fra incerta luce il bruno velo,

E gia del nero grembo
Cader ſi laſcia ſonnachioſo un nembo
Di languidi papaveri.
Vieni: che tardi? a ripoſar t'invita
Lo ſpoſo impaziente
Che ride dolcemente
Ed il letto t'addita.
Vieni ch'Amor t'aſpetta,
Ed Imeneo t'affretta.

Vieni: il ſilentio, la notturna quiete
L'ombre ſolinghe e chete
Son piene di piaceri. Al novo giorno
Del nato ſole i luminoſi rai
Amante della notte a ſdegno avrai.
Vieni ch'Amor, &c.

E già la ſchera amabile
De' bé figli di Venere
Sparge le roſe tenere
Sul letto invidiabile;
Ed intrecciando a candidi
Gigli le viole pallide
Teſſe ghirlande floride
Al talamo porporeo.
Vieni ch'Amor, &c.

Ei ti porge la mano, egli ti guida,

Ei ti luſinga, e ti promette intanto
I figli, i cari figli onde ſarai
Felice un giorno: che agli ſcherzi intenti
Fanciulli gli vedrai ſcherzarti intorno;
Abbracciarti feſtoſi, e nel tuo grembo
Cercar ripoſo: e gli udirai ſovente
Co' tronchi ſi, ma non men cari accenti
Chiamarti madre; e ricercar ridendo
Le tenerezze, e i bacci. In eſſi accoſta
Vedrai tutta ſcoprirſi
Del padre la virtù; ma inſieme unita
Alle grazie, à ſplendori
Della nobil bellezza, onde innamori.

Ma più grande il contento
Aſpettarne dovrai, quando ſaranno
Già reſi adulti, e dell' età nel fiore
Che per tua cura avranno
Di gloria e di virtù l'anima acceſa,
Onde correr potranno
Cogli eſempi degli avi
Sull'orme degli Eroi.
Ne diverſi da voi
P.. . e L. . . . illuſtri ſpoſi
Potean produrſi: le ſue leggi oſſerva
Coſtante la Natura. Han ſeco i figli
L'inclinazione e l'indole

De' genitori; e portan ſempre impreſſo
Colle iſteſſe ſembianze, il genio iſteſſo.

Or io che veggo Amore
Che alla mia Muſa in lodar voi rapita
Chiuſo il talamo addita,
Ed il ſilentio impone;
Della nuzzial canzona
La ſoave armonia
Pronto interrompo, e il verſo vario e ſacro
O fortunati Amanti! a voi conſacro.



I I.

L'Adamo, overo il Mondo Create. Poema filosofico, &c. „ Adam, *ou* „ la Création du Monde. Poeme „ Philosophique. Par *Thomas Campailla*, Noble Modenois, de l'A- „ cadémie des Arcades. Rome 1737. „ *in-folio.*

EXTRAIT.

Ce grand Tableau Philosophique, peint des plus belles couleurs de la Poesie, est mis parmi les Italiens presque à côté de Lucrece. On jugera par notre Extrait, s'il mérite cette place. Nous ne nous mêlons point de regler les rangs, & l'impression qu'il a pû nous faire, ne nous donnera ni préocupation, ni enthousiasme. Seulement nous osons dire que les Philosophes & les Amateurs de la vraie Poesie y trouveront également leur compte.

Dans la partie Physique, on verra un

sage mêlange des principes si opposés de Descartes, de Gassendi, de Bayle, de Borelli, de Boyle, *&c.* Ils font toute la base de l'Ouvrage. Ceux qui aiment à voir prendre l'essor au génie, & qui veulent qu'un Phisicien créé, invente, ou tout au moins conjecture, auront de quoi se satisfaire, soit dans le sistême de l'Auteur sur la lumiere, sur la formation des Planetes, & leur libration dans le Firmament, sur la formation du Nitre, *&c*; soit par rapport à son opinion particuliere sur la Fermentation, qui est plus clairement expliquée dans une Dissertation à part mise à la fin du volume, & dont nous donnerons aussi l'analise.

La beauté de la matiere, sa variété, la pompe & la grandeur des objets, ne sont pas le seul mérite du Poeme : l'Auteur a sçu faire usage de toutes les ressources qu'une imagination riche, heureuse, abondante a dans l'inépuisable fonds de l'allégorie, qui est l'ame de la Poesie Epique. Il a même habilement ménagé une sorte d'unité d'action qui lie toutes les parties de son Poeme, & qui n'en fait, comme nous

avons dit, qu'un grand Tableau dont l'œil peut embrasser l'étendue. La Poesie de stile est chez lui toujours noble, majestueuse, semée de descriptions agréables & de peintures vives : elle a de la douceur & de l'harmonie, & s'il s'y rencontre quelques Latinismes, il faut les lui pardonner, comme les Hellénismes, à Lucrece :

Propter egestatem linguæ & rerum novitatem.

Commençons par mettre sous les yeux du Lecteur toute la marche de ce beau Poeme, pour faire juger d'abord de l'ensemble.

Il est partagé en vingt Chants. Le premier qui a pour titre, *Les Principes des choses*, contient la Création de la Matiere premiere, celle de l'Univers, & celle de l'homme en la personne d'Adam. Jusques là c'est le récit du Poete, *ex personâ Poetæ* : Adam une fois introduit sur la scene va prendre la parole & philosopher. L'instruction des hommes appartient à celui qui en est le pere. Il débute par des reflexions sur l'origine & la nature de son ame ; mais Adam a besoin

d'être instruit lui-même, & c'est une substance céleste, c'est un Ange qui vient être son Docteur. L'Ange commence par lui expliquer l'essence des corps, la nature des Atômes, ce que c'est que l'étendue & le mouvement, *&c.* Delà le Poete les conduit dans le Paradis Terrestre.

(*Chant II.*) Adam, après avoir admiré les agrémens de ce séjour, est conduit par l'Ange dans un riche Palais. Là il apprend ce que c'est que le Firmament, les révolutions des Astres autour du point central, d'où proviennent les taches que l'on apperçoit dans le Soleil, la nature & les effets de la lumiere.

(*Chant III.*) Les *Planetes* sont ici l'objet de l'entretien de l'Ange & d'Adam : on parle des Satellites de Jupiter & de Saturne, des défectuosités de Mercure, des phases de la Lune, des Eclipses, du cours que tiennent les Cometes, enfin des Loix de l'Equilibre.

(*Chant IV.*) Il s'agit des *Elémens.* On traite de la forme essentielle de chacun, de l'élasticité des corps diapha-

nes, de la fermentation occasionnée par le mélange des parties, & du changement qu'elle produit dans leur forme.

(*Chant V.*) C'est ici *la Bibliothéque*, où, comme dans les Catalogues d'Homere, on passe en revue tous les Philosophes Anciens & Modernes. La Doctrine d'Aristote sur la matiere premiere & sur la forme substancielle, est solidement réfutée, ainsi que le sistême de Descartes sur la Lumiere.

(*Chant VI.*) La Pesanteur & ses divers effets, la gravitation des opaques, la pression de la force attractive, le contrepoids des corps durs avec les fluides, & le sistême de l'équilibre : voilà les matieres de ce Livre.

(*Chant VII.*) Viennent la description de la figure de la *Terre*, & celle des différens Sels, Métaux & Minéraux qu'elle renferme dans son sein.

(*Chant VIII.*) Adam s'embarque ici sur la Mer : il apprend dans ce voyage la nature & l'essence des Volcans, de l'Arc-en-Ciel, des Tremblemens de Terre, du Flux & Reflux, & les propriétés de l'Aiman.

(*Chant IX.*) Cet entretien roule sur l'*Air*, sur l'origine des Vents, de la Pluie, de la Grêle, du Tonnerre & des Eclairs, sur la formation des Parélies, & sur les propriétés différentes de quelques Fleuves qui ont leurs sources sur le sommet de très-hautes Montagnes.

(*Chant X.*) Il est à présent question du *Feu*, de la nature des corps combustibles, de l'activité que l'Air donne au Feu, de la nature de la flamme, des effets contraires de la chaleur, & à cette occasion on parle de quelques compositions chymiques.

(*Chant XI.*) Suivent les *Plantes*. Leur Anatomie, la circulation des sucs végétaux, & la formation de la graine qui perpétue les plantes, autant de leçons nouvelles amenées pour exercer l'intelligence d'Adam. C'est ici que l'Ange explique à l'Homme de la part de Dieu les propriétés de l'Arbre de Vie & de mort qui étoit dans le Paradis Terrestre.

(*Chant XII.*) Les *Animaux* viennent se présenter à Adam, qui leur donne à chacun un nom relatif aux propriétés de son espéce. L'Ange lui

explique ensuite ce que c'est que cet instinct qui paroit animer toutes leurs actions, & lui montre que les seuls Loix du mouvement y ont part.

(*Chant XIII.*) Dans ce Livre destiné à parler de l'*Homme*, le Poëte a placé la formation d'Eve d'une des côtes d'Adam. L'Ange à cette occasion leur explique la structure du corps Humain ; ensuite il apprend à Eve en quoi consiste la beauté, & ce que c'est que la Sympatie & l'Antipatie.

(*Chant XIV.*) L'Homme crée & mis en société, il lui importoit de connoitre l'œconomie animale, & c'est la matiere de ce Chant.

(*Chant XV.*) Ce qui regarde la *Génération* suit très-naturellement. Adam apprend à Eve que tout ce qui vit provient d'un œuf qui est fécondé dans les entrailles de la femme par la semence du Mâle, & déduit tout le systême des Ovistes. Cet entretien qui a dû remuer l'imagination de la femme, amene sa chûte. Eve tentée par le Serpent, cueille du fruit défendu.

(*Chant XVI.*) C'étoit bien ici l'endroit de traiter des Sens & des Corps

sensibles, tels que l'organe de l'ouie, de la vue, &c. Adam succombe aux importunités de sa femme, & mange de la fatale pomme.

(*Chant XVII.*) Les calamités qui viennent fondre sur eux, leur donnent lieu d'apprendre ce que sont les maladies & la mort ; mais le sage Médecin qui les conduit toujours de la part de Dieu, leur apprend qu'il est des remedes propres à soulager leurs maux.

(*Chant XVIII.*) L'Ange ensuite découvre à l'Homme tout le mécanisme de la Raison, & les accidens qui peuvent la troubler, tels que la Folie, les Songes, les Vapeurs.

(*Chant XIX.*) Enfin Adam apprend ici l'usage qu'il doit faire de cette raison, pour vaincre ses passions & rendre le calme à son ame, dont l'immortalité est défendue contre Epicure & Lucrece.

(*Chant XX.*) DIEU fait seul le sujet de ce dernier Chant. Adam & Eve, dont la faute est pardonnée, ont été conduits par l'Ange dans le céleste séjour. C'est là que l'Ange leur fait voir

toute la majesté de cet Etre incompréhensible, qu'il leur revele les Mistères de la Trinité, de l'Incarnation, & qu'il leur enseigne les moyens de mériter d'être après leur mort admis parmi les bien-heureux.

Voici le début du premier Chant.

Je chante la Nature, ouvrage du suprême Artisan, & les ouvrages merveilleux de la Nature même; le grand Tout éclos du Néant; les Atomes dont sont formés le Monde & ces Globes lumineux qui roulent sur nos têtes; la Terre en équilibre au centre des Elémens; ce mêlange innombrable de Corps qui produisent cette foule d'objets dont nous sommes environnés; l'origine des

I.

Canto de la Natura e di Natura,
Opra del grand fattor, l'opre e i portenti:
Spunta il Tutto d'al nulla; ha la struttura

Plantes; ce Principe vivifiant qui anime tout ce qui respire; l'Homme enfin que meut un esprit uni mistérieusement à son corps.

Esprit qui es Dieu, & produit de l'Amour réciproque des personnes Divines: toi dont l'être éternel, immense a donné l'être à l'Univers, enfanté, construit en toi-même; qui as déployé ce grand Tout d'une maniere

D'Atomi' l Mondo, e i vortici lucenti;
Prendon le stelle e'l ciel moto e figura;
Siede in centro la Terra agli elementi
Forma i Misti, orto i Germi, i Bruti han vita
E l'Uomo alma incorporea al corpo unita.

II.

Spirito Dio, dal sommo amore intenso
Del Padre Dio, del Figlio Dio produtto
Che dasti col tuo eterno essere immenso
L'essere à l'Universo in te costrutto
Che incomprehensibilmente il tutto extenso

incompréhensible, & qui sans être renfermé dans ses bornes le vivifie par ta présence; anime, éléve mon génie jusqu'à la grandeur de mon sujet: donne la force à mon esprit, la vie à mes Chants.

Dieu dans son état incompréhensible, goutoit de tout tems d'éternelles délices: seul, content de lui-même, heureux par lui-même, tout en lui-même, sa gloire se concentroit au-dedans. Rien ne l'obligeoit de donner l'être à des Créatures temporelles, ni de se manifester à elles par des œu-

Non comprenso dal tutto, avvivi il tutto:
L'ingegno avviva ad inalzarsi à tanto
E da forza allo spirito, e spirto al Canto.

III.

Dio ne l'incomprehensibile suo stato,
Ab eterno godea delizie eterne;
E sol, pago di se, di se beato,
Tutto in se, rifflettea le glorie interne;

vres extérieures, puisqu'assis sur le Trone élevé par sa propre Grandeur, il étoit à lui-même sa gloire & son Paradis.

Quand par un effet de cette libre & agissante faculté d'opérer, qu'il tient de sa propre essence, il suscita sa sagesse incréée (cette coéternelle idée de l'Esprit Divin,) & portant au vouloir sa toute-puissance, de rien il tira la substance de l'Univers. C'est alors que la matiere sortit du néant, avec

Ne d'uopo avea, nel temporal creato,
Manifestarsi ad estra, in opre esterne,
Che de la sua Grandezza in trono assiso,
Era gloria à se stesso, e Paradiso.

IV.

Quando con quel che'gli ha per propria essenza,
Arbitrio di opérar, libero agente,
L'increata eccitò sua sapienza,
Coeterna idea de la divina mente,
E svegliando al voler l'onnipotenza,

tant de promptitude, que le vouloir & l'effet ne furent qu'une seule & même chose.

Cette matiere premiere remplit les espaces immenses de son impénétrable solidité. Inhabile toutefois au mouvement & à la forme, sa seule vertu est d'être divisible à l'infini. Dieu la divise toute en Atomes de différentes forme & grosseur, les uns imperceptibles, égaux entre eux, mais supérieurs aux autres en quantité dans la proportion d'un mille : les autres globuleux & d'inégale grandeur ; d'autres enfin beaucoup plus gros que ceux-là, & dont la forme est variée à l'infini. Tels sont les Elémens primordiaux de ce grand Tout. Mais faute de mouvement, toute cette matiere confuse & informe, demeuroit dans l'inaction. L'Univers semblable à un malade, qui

---

La sostanza del Tutto alzò dal Niente.
Dal nulla allor fu la materia estratta,
Fù un sol punto, il volerla, e averla fatta.

ne peut faire aucun mouvement, languissoit tristement enseveli dans l'immense obscurité d'un profond cahos.

Lorsque l'immuable & éternelle Majesté du Souverain Moteur de toutes choses, communiqua par sa force toute-puissante, l'impression du mouvement au sein de cette matiere indifférente. A l'instant ce grand Tout se change en rapides tourbillons, que Dieu gouverne par l'influence universelle de son pouvoir, & à chacun desquels il prescrit le cours qu'il doit tenir.

Le premier Element a ordre de se placer au centre, d'y former ce globe que nous nommons Soleil, de se répandre ensuite dans les vuides que laissent entre eux les corps qui composent le second Elément, & partagé en globes lumineux qui sont les étoiles fixes ; d'aller au-delà de notre Ciel décrire des cercles concentriques.

Le second Elément a pour fonction ; de décrire des ellipses autour du Soleil : les globules qui le composent se rangent entre eux relativement à leur grosseur, en proportion de leur éloigne-

ment du Soleil, & relativement à leur vitesse en proportion de leur proximité du même Astre. L'Œther & le Firmament se forment aussi de cet Elément.

Le troisiéme chassé par la violence du second, avec lequel il circuloit confusément, vers les extrémités du cercle, étant par la grosseur & la configuration de ses parties moins propre au mouvement, (semblable à la neige qu'un vent impétueux change en grêle) se durcit par pelotons, & forme six grands cercles, auxquels, par le moyen de l'équilibre proportionnel, sont attachés ces six globes, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. Et comme un amas de paille qui flotte sur l'eau, venant à rencontrer un tourbillon, décrit d'abord un cercle d'un assez grand diametre, tourne en même tems sur son centre, & trace ensuite une infinité de petits cercles, en parcourant toujours les dégrés du premier : ainsi la Lune tourne autour de la Terre, & ces deux globes tournent ensemble autour du Soleil, entrainés par l'Œther qui, outre ce mouvement cir-

culaire, en a un particulier autour de la Terre, qui la fait pirouetter sur son axe, en la traversant par ses pores.

Autour de cette même Terre est un vaste tourbillon d'atomes du troisiéme Elément, qui étant moins propres, par leur figure angulaire & pointue, à se réunir, forment cette matiere subtile que la rapidité de l'Œther chasse toujours vers le centre où elle devient plus dense & plus grossiere, à proportion de sa proximité de la Terre : tel est l'air commun qui compose l'athmosphere qui nous environne.

De ces Atomes du troisiéme Elément, les uns recourbés forment, en s'accrochant, des corpuscules ou lames flexibles, qui étant raprochées ensemble, forment l'eau qui coule sur la Terre. Les autres de figure conique & piramidale forment les sels de toute espece, tant fixes, que volatiles, ou fluides.

D'autres enfin flexibles & ramifiés, composent la matiere du soufre, qui mêlé avec des corpuscules poreux & des parties huileuses forme cette Terre que nous habitons, & qui se durcit

elle-même en pierre par le mêlange des sels dont elle est empreinte par l'action de la matiere subtile : car étant poreuse de sa nature, elle admet dans les vuides qu'ils forment les atomes qui par leur structure sont propres à s'y loger, & c'est ainsi qu'à l'aide des sels & du souffre dont elle est pénétrée, elle engendre les minéraux, les métaux, & cette innombrable variété de Mixtes.

Mais que deviendroit tout cet appareil, si la Nature prévoyante n'eût créé la matiere subtile, pour mouvoir & régir ces corpuscules; le Soleil, pour les vivifier, en les échauffant; l'eau, pour les corriger & les adoucir; l'Air, pour leur donner la solidité & la fermentation; & si outre les loix générales du mouvement, Dieu n'en eût créé de particulieres, qui assignent à chaque Elément l'ordre spécial qu'il doit tenir, & ses fonctions.

C'est par ces loix particulieres que germent les plantes. Le suc fertile de la Terre pompé par l'air monte dans des canaux aboutissans à des réservoirs remplis d'un levain qui prépare ce suc

à se changer d'abord en feuilles, puis en branches, en se filtrant par les extrémités des fibres.

Représentons-nous une Machine, qui étant exposée au courant d'un Fleuve, tourne avec vitesse & légéreté sur son axe, de maniere qu'en formant un tourbillon continuel, elle chasse dans un tuyau spiral cette même eau qui la met en mouvement, & en fournit autant par le haut du tuyau, qu'elle en reçoit par en bas. On regarde cette machine comme une merveille, & ce n'est pourtant que la pure loi du mouvement qui s'exécute.

Dieux forma ensuite les bêtes.

Le vol tient les uns en équilibre dans l'air; les autres surnagent avec agilité sur la superficie de l'eau; d'autres impriment sur la Terre la trace d'un pié sauvage, ou rampent avec souplesse;

XLI.

De Bruti, altri libro su l'aria il volo :
Altri su l'acqua agevole galleggia;
Altri d'orma ferina imprenta il solo;

d'autres

D'autres enfin composent l'innombrable variété d'insectes de toute espece, dont une partie lutte en l'air contre les atomes qui les entraînent. Tous naissent formés de l'œuf, rendu fécond par les esprits prolifiques.

Lorsque, par l'ineffable vertu d'une seule parole, Dieu eut construit & perfectionné l'Univers, semblable à un habile Artisan qui, après avoir fabriqué un anneau de l'or le plus pur, pour en rehausser l'éclat, y enchasse un diamant, & y grave à la fin son nom dans le dessein de s'immortaliser : Dieu pour donner à son Ouvrage plus de dignité & de perfection, créa l'Homme, qui en est le principal ornement, & le doua d'une ame créé à sa ressemblance.

Ainsi sortit des mains de Dieu le

Altri in Terra flessibile serpeggia.
Altri fa degl' insetti il vario stuolo,
Parte di cui con gli Atomi gareggia;
Tutti nascon nell' uovo effigiati,
Da spiriti prolifici animati.

premier homme formé de terre rougeâtre, mêlée de particules élémentaires. A le voir, on eût dit qu'il rougissoit de la bassesse de son origine (1). Dieu lui donna une ame immortelle, qui n'est autre chose qu'un rayon de sa propre essence. Cette ame est douée de mémoire, de volonté & d'entendement, image sensible de la Trinité.

Adam ouvre les yeux, jette un regard sur tous les objets qui l'environnent, se considere lui-même, & apperçoit avec surprise des membres & un corps parfaitement organisés. Il réfléchit intérieurement & sent qu'il a la faculté de vouloir, de penser & de raisonner. Immobile & perplexe, il commence à discourir en lui-même; il parvient par le raisonnement à se convaincre qu'il n'est pas seulement corps, qu'il y a en lui autre chose qui pense, & qui raisonne, que ce second Etre uni à lui si intimement est nécessairement un esprit, que cet esprit n'a pû

(1) Ce *Concetti* dépare un peu ce morceau; mais ils sont rares dans le Poeme.

sortir que des mains de la Divinité, qu'il existe par conséquent un Souverain Créateur de toutes choses.

Pendant qu'avide d'augmenter ses connoissances, & de perfectionner ses premieres découvertes, il considere autour de lui; tandis que curieux de s'instruire; que pénétré de la plus vive admiration, il contemple avec incertitude & parcourt successivement tous les objets qui l'environnent, un jeune Personnage aîlé, d'une beauté éblouissante, ayant l'air, le port, la majesté, l'empreinte de la Divinité même, s'offre à lui. Son corps resplendissant jette de toutes parts de si vifs rayons de lumiere, que l'œil n'en peut soutenir l'éclat, & que le Ciel semble en être devenu plus brillant. Il adresse la parole à Adam, l'invite à la joie, & lui dit que l'Empire Souverain de tout ce qu'il a sous les yeux lui appartient; qu'une félicité réelle & parfaite l'attend dans le Paradis Terrestre; que les secrets de la Nature, & toutes les sciences lui vont être connues par son entremise, la Sagesse incréée l'ayant chargé de ce soin, comme aussi de

l'installer dans ce lieu de délices, où il doit mener une vie éternellement heureuse. Adam rend grace à son guide, & adore la main Divine qui le lui a envoyé. Mais son inquiétude est de sçavoir quel est cet Etre bien-faisant qui lui parle. L'Ange lui répond avec dignité:

Je suis le porteur des ordres sublimes & incompréhensibles du Tout-Puissant, le fidel Interprête des secrets que la Nature renferme dans son sein. Je suis *Raphael*, le Chef des Séraphins, le Médecin & le Philosophe de Dieu, le dépositaire des secrets du Verbe Eternel, le Souverain Docteur des Ames.

LXXVI.

De l'alte incomprehensibili loquele
Che Dio ragiona, Ambasciator son'io:
Io son, risponde, interprete fedele
Di quanto in grembo ei di Natura unio:
Seraphino supremo, io Raffaele,
E Medico, e Filosofo di Dio·
Secretario leal del Verbo Eterno,
Il Dottore de l'anime superno.

Il lui explique ensuite sa substance, & lui apprend qu'il n'est, comme lui, qu'un Esprit créé, différent de lui seulement en ce qu'il n'est point uni à un corps, ou que celui qu'il paroît avoir n'est que fictif, & pour lui faciliter le moyen de converser avec lui.

Adam demande à l'Ange de lui expliquer l'essence de la matiere dans laquelle il apperçoit tant d'aptitude à changer de forme. L'Ange lui apprend que c'est l'étendue qui constitue son essence; que la matiere, sans cette qualité, ne peut se concevoir; que c'est la premiere idée qui s'en présente à l'esprit, & que les autres propriétés telles que la divisibilité, la dureté, la forme, &c. sont accidentelles. Adam répond que cette idée d'étendue, ne convient pas à la matiere seule. En imaginant aux Anges, dit-il, des formes corporelles, l'idée de l'étendue s'offre à mon esprit: faites disparoitre ces corps de mon imagination, je sens qu'il y reste toujours une certaine idée d'étendue.

Voilà, repond l'Ange, l'effet de l'imagination humaine, qui confond

les idées qu'elle se forme des corps par habitude, avec l'idée d'Etres purement spirituels. Imaginés, ajoute-t-il, une capacité privée de substance corporelle: pouvez-vous lui concevoir une dimension positive, & une extension réelle? C'est au contraire une privation d'étendue. De cette propriété essentielle à la matiere, nait la divisibilité à l'infini. Dieu l'a cependant bornée à un certain nombre d'atomes, en leur donnant une solidité qui résiste en raison dégalité du pouvoir mutuel qu'ils ont de se détruire; autrement le Monde changeroit sans cesse de forme, on ne verroit dans l'Univers que nouveaux mélanges & nouvelles combinaisons. La preuve de l'existence de ces Atomes se tire de la facilité qu'a l'or de s'allonger six cens mille fois plus que son état naturel, & de ce grain de vermillon, qui délayé dans de l'eau, s'étend deux cent mille fois & au-dela en superficie.

L'extension a donné la figure pour compagne éternelle & inséparable à ce corps d'atomes: c'est elle qui les modifie & les détermine. De-là cette

variété dans les productions de la Nature. Plusieurs sels incorporés & mêlés ensemble forment une agréable diversité de corps différens de ces premiers. C'est encore ainsi que de la jonction des homogênes il résulte une troisiéme espéce différente d'eux. Mais la plus noble modification de la matiere, & celle qui en est comme l'ame, est le mouvement. Auparavant toutefois sachez ce que c'est que l'espace, puisqu'il n'y a point de mouvement sans espace.

L'espace, relativement à un corps considéré en lui-même, est son extension interne, & considéré extérieurement, c'est sa situation relativement aux autres corps qui l'environnent. Le mouvement est donc la déclinaison d'un corps d'un point supposé fixe, & son approche à un autre point qui en étoit éloigné.

Adam remarque fort judicieusement, que cette propriété n'est point naturelle à la matiere, & l'Ange lui apprend que c'est de Dieu, Souverain Moteur de toutes choses, qu'elle la tient. Ensuite, pour satisfaire la curiosité de son Dis-

ciple qui lui demande : (comment dans un corps lancé avec la main, le mouvement peut durer, lorsque ce corps est abandonné à lui-même, & comment ayant une fois commencé, il peut venir à cesser), il lui enseigne que la matiere une fois mise en mouvement, par son indifference pour le repos & pour l'action, conserveroit cette premiere impression éternellement; mais que la rencontre de corps mûs en un sens contraire, est ce qui la fait rentrer dans l'inaction, après avoir été agitée. D'ailleurs les loix du mouvement sont, qu'un corps qui en frappe un autre, perd de son mouvement à proportion de ce qu'il lui en communique; que ce mouvement qu'il procure à l'autre, soit proportionné à celui qui l'entraîne lui-même, ou à son poids; & qu'un corps soit disposé ou propre au mouvement à proportion de sa grosseur & de sa pesanteur. La contiguité de ces Atomes, fait que le mouvement se communique par succession de l'un à l'autre.

Cela posé, qu'est-ce que le vuide, dit Adam? Le vuide, lui répond

l'Ange, est un espace privé d'étendue, un manque de substance corporelle. La Nature en est fournie, & ne sçauroit s'en passer, puisque autrement il n'existeroit dans l'Univers, ni mouvement, ni figure, ni possibilité de diviser un corps. D'ailleurs les Atomes dont est formée la matiere subtile, n'étant ni tous quarrés, ni tous hexagones, laissent de toute nécessité des vuides entre eux.

L'Ange à ces raisonnemens en joint encore d'autres, pour prouver à Adam la nécessité d'admettre le vuide. Celuici reprend & dit : le Sistême du Vuide ne m'offre rien de clair. Le vuide & le néant ne sont qu'un : or quelle idée se former du néant? Que diriez-vous, replique l'Ange, si l'on vous prouvoit qu'une substance très réelle existe dans ce néant? Quelle est-elle donc, dit Adam? Dieu, répond l'Ange, cet Etre simple, illimité, dont l'étendue est incompréhensible & infinie. C'est lui qui remplit tout l'Univers de sa substance, qui le pénétre, le vivifie, & qui a encore la mistérieuse propriété de s'étendre au-delà, à l'infini.

L'Ange alloit poursuivre ses éloquentes leçons, lorsqu'Adam apperçut dans l'éloignement un immense & prodigieux amas de lumiere. Il se tourne à l'instant vers son Guide, & s'écrie plein d'admiration : quel vif éclat brille de ce côté? On croiroit voir le Soleil, ou quelque objet encore plus brillant. Que de merveilles mes yeux découvrent! C'est le Ciel, dit l'Ange, c'est l'heureux séjour de l'immortalité, & de la Souveraine Béatitude où tendent nos pas. Ces murs de diamans que vous appercevez, sont ceux du Jardin de délices dont vous avez fait choix. Il se tut : Adam transporté de la beauté de tous ces objets, se hâta d'arriver dans le Paradis Terrestre.



III.

Effet prodigieux d'un éboulement de Neige arrivé dans le Piémont vers la fin de l'Hiver de 1755.

A BERGEMOLETTO, Village situé dans la vallée de Stura, à une heure & demie de distance du grand chemin qui conduit à Demont, le 19 Mars 1755, toutes les maisons du lieu furent renversées par l'éboulement de deux énormes masses de neige qui roulerent de la montagne voisine. Tous les Habitans étoient alors dans leurs maisons, à la réserve du nommé *Joseph Rochia*, homme âgé de cinquante ans, & de son fils âgé de quinze, qui étoient peu auparavant sur le toit de leur maison, pour débarrasser la neige qui s'y étoit amassée, & qui étoit tombée trois jours de suite sans interruption. Un Prêtre qui alloit dire la Messe les ayant rencontrés hors de chez eux, les

avertit qu'il venoit de voir tomber un grand monceau de neige fort près de leur maison. Rochia se crut perdu, & persuadé qu'il alloit en tomber beaucoup d'avantage, il prit la fuite avec son fils, sans même s'embarrasser où il alloit. Apeine avoit-il fait trente ou quarante pas, que son fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête : il courut pour le relever, & vit alors qu'une montagne de neige venoit d'ensevelir toutes les maisons du Village. La douleur qu'il ressentit, en considérant qu'il perdoit sa femme, sa sœur, deux de ses enfans & tous ses effets, le fit tomber sans connoissance; mais ayant recouvré ses sens, il se sauva avec son fils chez un ami qui les reçut.

Vingt-deux personnes furent enterrées sous cette montagne de neige qui avoit soixante pied de haut. Plusieurs Habitans du voisinage y accoururent, pour voir s'il y auroit moyen de sauver quelqu'un; mais on perdit bientôt l'espérance de pouvoir donner le moindre secours à ces malheureux.

Cinq jours après Rochia revenu de sa premiere frayeur, & se trouvant en état de travailler, voulut encore,

aidé de son fils & de deux de ses beaux-freres, faire quelques tentatives. Il fit quelques ouvertures dans la neige, sans pouvoir retrouver sa maison ni son écurie. Le mois d'Avril ayant été fort chaud, la neige commença à fondre, de sorte que le pauvre Rochia se remit encore à travailler, dans l'espérance de retirer ses effets, & de donner la sépulture à sa famille. Il ouvrit la neige & y jetta de la terre, ce qui aide à la faire fondre. Depuis le 24 Avril la neige diminuoit à vue d'œil : Rochia, dont les espérances redoubloient, rompit avec une barre de fer la glace qui étoit épaisse de six pieds, il y enfonça une grande perche & crut sentir les maisons; mais la nuit étant venue, il remit le reste de son travail au lendemain.

Cette même nuit son beau-frere qui demeuroit à Demont, rêva que sa sœur étoit en vie & qu'elle lui demandoit du secours (1). Frappé de ce songe,

(1) Quoique ce rêve ait été réalisé, on juge bien que cela n'entraîne aucune preuve en faveur des songes. Rien de plus naturel qu'un frere fortement occupé de la perte de sa sœur fasse un tel rêve.

il se leva de grand matin le 25 Avril, & vint le raconter à son frere. Ils se joignirent aussi-tôt pour travailler, & découvrirent enfin la maison. N'y trouvant point de corps morts, ils chercherent l'étable qui en étoit éloignée de deux cens quarante pas. A peine y furent-ils arrivés qu'ils entendirent ce cri : *Assistés-moi, mon cher frere.* (C'étoit la femme de Rochia : elle n'appelloit que son frere, parce qu'elle croyoit son mari péri sous la neige.) Enfin ils parvinrent à tirer de son tombeau cette famille infortunée. La sœur dit à son frere d'une voix agonisante : *J'ai toujours mis ma confiance en Dieu & ensuite en vous, persuadée que vous ne m'abandonneriez pas.* Cette femme avoit alors quarante-cinq ans, sa sœur trente-cinq, & sa fille treize. On pense bien qu'elles n'avoient pas la force de marcher, & qu'il fallut les porter : elles ressembloient à des ombres. On les mit sur le champ au lit; on leur donna pour toute nourriture du gruau de seigle, & du beure. Quelques jours après, le Gouverneur de Demont vint les voir. La mere ne pouvoit se tenir debout, ni faire usage de ses pieds, soit à cau-

ſe du froid qu'elle avoit ſouffert, ſoit à cauſe de la poſture incommode où elle avoit été ſi longtems. Sa ſœur dont on avoit baigné les jambes dans du vin chaud, marchoit un peu, quoiqu'avec peine. Sa fille étoit entierement rétablie.

Le Gouverneur les ayant queſtionnées ſur tout ce qui leur étoit arrivé pendant leur ſépulture, voici les particularités qu'elles lui raconterent.

Le 19 Mars au matin, ces trois perſonnes étoient dans l'étable; il y avoit de plus un fils de Rochia âgé de ſix ans. L'étable renfermoit auſſi un Ane, cinq ou ſix volailles, & ſix Chevres, dont une avoit mis bas la veille deux petits chevreaux morts-nés. La famille étoit venue à l'étable pour porter du gruau de ſeigle à cette Chevre, & s'y tenoit à l'abri dans un coin pour ſe garantir du froid, en attendant que l'on ſonnât le Service. La femme étant ſortie de l'étable pour allumer du feu dans la maiſon, apperçut une maſſe de neige venant du côté de l'Eſt: ſur le champ elle revint ſur ſes pas, rentra dans l'étable, en ferma la porte, & dit à ſa ſœur ce qu'elle venoit de voir. En

moins de trois minutes elles entendirent craquer le toit de l'étable, dont une partie s'affaiſſoit. En conſéquence elles s'aviſerent de ſe mettre dans le ratelier, qui étant ſoutenu par un bon pillier, réſiſta à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'Ane à la mangeoire: l'animal mutin, à force de ſe débattre & de ruer, ſe détacha. Il renverſa le gruau que l'on avoit apporté pour la Chevre; mais le vaiſſeau dans lequel il étoit leur fut fort utile, pour y faire fondre la neige qui leur ſervoit de boiſſon. On tint conſeil pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire, & pour examiner ce qu'on avoit de vivres. La belle-ſœur de Rochia trouva dans ſa poche quinze châtaignes blanches: les enfans dirent qu'ils avoient dejeuné, & qu'ils n'avoient beſoin de rien le reſte du jour. On ſe reſſouvint qu'il y avoit dans un coin de l'étable vingt ou trente pains; ce ne fut qu'un ſurcroît de regret pour ces pauvres femmes, que la neige empêchoit d'y atteindre. Elles appellerent à leur ſecours le plus haut qu'elles purent, & ne furent entendues de perſonne. La femme & ſa ſœur mangerent chacune deux châtaignes,

& burent de la neige fondue. L'Ane continuoit à faire du tapage, & les Chevres bêloient beaucoup; mais on ne les entendit bientôt plus. Il s'en ſauva cependant deux qui étoient près de la mangeoire. L'une d'elles fourniſſoit du lait, & c'eſt ce qui leur ſauva la vie à tous: l'autre étoit pleine, c'eſt de quoi les femmes s'apperçurent, & ſur leur calcul elles jugerent qu'elle mettroit bas vers le milieu d'Avril.

Toute cette famille ne vit pas un ſeul rayon de lumiere, dans tout le tems qu'elle fut ſous la neige. Pendant environ vingt jours, elles eurent quelque notion du jour & de la nuit; du moins elles en jugeoient par le cri des volailles qui leur ſervoit à marquer le point du jour. Les volailles étant mortes au bout de ce tems, elles furent privées de cette conſolation.

Le ſecond jour ne pouvant réſiſter à la faim, on mangea le reſte des châtaignes & on but tout le lait que fournit la chevre, qui les premiers jours ſe montoit à environ deux livres; après quoi la meſure en diminua par dégrés. Dès le troiſiéme jour ces femmes privées de toute autre pro-

viſion, ſentirent de quelle importance il étoit pour elles de nourrir les Chevres. Par bonheur il y avoit au-deſſus de la mangeoire un petit grenier à foin. Elles en tirerent tant qu'elles purent y atteindre, & quand cela ne leur fut plus poſſible, elles firent monter les Chevres ſur leurs épaules; ce fut ainſi qu'elles ſe procurerent ce foin.

Le ſixiéme jour, le petit garçon commença à ſe plaindre de maux d'eſtomach. Sa maladie dura ſix jours, au bout deſquels il pria ſa mere qui l'avoit toujours tenu ſur ſes genoux, de le coucher tout du long de la mangeoire, ce qu'elle fit. A peine y fut-il, qu'elle s'apperçut qu'il étoit froid, & il expira en s'écriant: *oh mon pere dans la neige! oh mon pere! mon pere!* Il n'arriva point d'autre événement pendant pluſieurs jours. Un très conſidérable fut la délivrance de la Chevre qui leur apprit qu'ils étoient au milieu d'Avril. Par-là leur proviſion rédoubla encore: cette précieuſe Chevre venoit à elles, quand on l'appelloit, & elle lêchoit avec affection ſes cheres Maîtreſſes qui la chériſſent encore aujourd'hui particulierement.

Pendant tout ce tems, elles souffrirent peu la faim. Après les cinq ou six premiers jours, leurs plus grandes peines étoient la froideur de la neige fondue qui tomboit sur elles, la puanteur des corps de l'Ane, des Chevres & des Volailles, la vermine qui les assaillit, & surtout la posture gênante dans laquelle elles furent obligées de rester. Car le lieu où elles étoient enterrées, n'avoit que douze pieds de long, huit de large, & cinq de haut; & la mangeoire dans laquelle elles étoient accroupies contre le mur, n'avoit que trois pieds quatre pouces de large.

Pendant ces trente-six jours elles ne firent d'évacuations de selle que dans les 2 ou 3 premiers. La neige fondue qui par la suite ne leur faisoit aucun mal, se dissipoit par les urines. La Mere assure n'avoir jamais dormi pendant tout ce tems. Sa sœur & sa fille disent avoir dormi comme à leur ordinaire. Elles avoient, lors de l'accident, leurs purgations périodiques qui disparurent pendant ces trente-six jours.

Depuis qu'elles furent exhumées, leur apétit fut longtems à revenir. Le

peu qu'elles mangeoient, à l'exception des bouillons & du gruau, leur restoit sur l'estomach. L'usage modéré du vin étoit l'aliment dont elles se trouvoient le mieux.

Nota. Cet accident a été marqué dans quelques Nouvelles Publiques; mais il n'en a point paru de détail aussi circonstancié & aussi sûr que celui-ci.

I V.

UNE Dame nous a fait remettre la Traduction de la belle Cantate d'*Orphée*, du célébre Abbé *Conti*, qui commence *Lunguo di un fiume à le fiorite sponde, &c.* C'est un de ses essais en ce genre, & elle nous a parû devoir l'encourager à payer de tems en tems cet agréable tribut aux Muses.

ORPHÉE

LE long des bords fleuris d'une Riviere, Euridice fuyoit la poursuite du téméraire Aristée, lorsqu'un Serpent caché sous les fleurs, piquant son pied délicat, lui donna la mort. Désepérées de sa perte, les Nymphes ses Compagnes se rassemblent : les Fontaines & les Monts retentissent de leurs cris (1),

(1) *Eccheggiarono i monti.*

mais principalement le Pangée, sur lequel Orphée touchoit sa lyre. Epoux infortuné ! Il descend d'un pas précipité, il cherche, il ne trouve point Eurydice. A ses tristes accens les Vents se turent, les ruisseaux cesserent de murmurer, les Animaux, les Arbres mêmes sembloient attendris par les sons douloureux de sa lyre. Il t'appelloit, tendre Epouse, & au lever de l'Aurore, & au coucher du Soleil. Ses pleurs, ses soupirs & ses plaintes s'adressoient à tout ce qui l'environnoit.

Arbres cheris, disoit-il, habitans des bois, fontaines, collines, repondez à ma voix; helas! repondez, où est Eurydice ? Son ame charmante s'est-elle envolée dans le sein de quelque étoile, & là parmi les rayons dont elle brille, ne m'est-il plus permis de la voir ?

Arrête, chere Euridice, attens que ton époux te fasse ses derniers, ses éternels adieux. Soit que tu reposes mollement dans les bras de l'Amour, ou que dans ceux de Cypris, d'aimables songes te caressent, reveille toi. Je ne te demande plus qu'un baiser, je veux faire passer ton ame dans la mienne.

Reçois sur tes levres expirantes les baisers de flamme d'un époux, d'un amant; & si tu as résolu de me quitter, écoute auparavant mes tristes regrets, laisse moi voir encore une fois les charmes de ton visage.

Mais tu fuis, tu vas passer l'Acheron, je reste seul inconsolable. Helas! tu m'abandonnes, tu t'échappes comme un songe, ou comme une ombre legére. Chere épouse, puissé-je t'accompagner chez les Morts ! Attens moi, une seule victime ne suffit point à Pluton. Je vais te frayer la route des sombres demeures, nous traverserons le Stix ensemble; & si les destins immuables ont marqué des places dans l'Elisée pour les époux tendres & innocens, toujours heureux, nous jouirons ensemble de ces lieux fortunés.

Sous un Mirthe, ton ombre, & celle d'Orphée, gouteront une paix éternelle. La mort n'éteindra plus les flambeaux de l'Himenée.

Vaines prieres, regrets superflus ! J'erre inutilement de montagne en montagne, de forêt en foret, ... Mais, j'apperçois l'embouchure qui conduit au

Tenare .... J'y descends.... Je découvre la forêt ténébreuse, les Ombres, & leur redoutable Monarque.

Souverain des noirs rivages, toi dont le cœur impitoyable éprouva les douceurs de l'Amour, contente toi que mon épouse ait été temoin du vaste silence de la nuit, & de l'horreur profonde qui regne dans ta cour.

Vois, dans les attraits de Proserpine, la cause de mes soupirs. Souviens-toi du jour que tu la ravis à sa mere. La célébration de tes nôces, fit entrer la joye dans les enfers. Je suis un époux aussi sensible que toi. J'aime une chaste compagne que m'accorderent les Dieux. Sans elle la vie m'est insuportable. Ravis-moi le jour, si tu veux l'en priver, je ne désire qu'elle. Furies inexorables, mes gemissemens paroissent vous toucher, qui de vous ramenera mon Eurydice à la lumiere?

Terribles Filles de la Nuit, éteignez, étouffez vos flambeaux, vos cruels Serpens, rendez-moi mon Epouse avec tous ses charmes.

Pluton attendri consent enfin à lui redonner Eurydice; mais il lui est dé-

fendu de la regarder avant qu'elle ait revû le séjour de la lumiere. Dure loi pour un Amant! hélas! il ne put observer cette loi: l'amour lui fit détourner la tête. Il entend aussi-tôt une voix plaintive qui s'exprime ainsi:

Infortunée! Ah, cher Epoux, je te perds en ce moment pour toujours. Ah! quelle violence on me fait! Les Destins cruels m'entraînent une seconde fois. Le sommeil de la Mort vient fermer mes yeux, adieu.... je rentre dans la Nuit; hélas! je te tends une main qui n'est plus à toi.

Elle dit & disparut comme une légere vapeur. Orphée tout éperdu, embrassoit son ombre. Il veut parler, la douleur étouffe sa voix. Il sort enfin des ténébres, & n'apperçevant point Eurydice, il pousse des cris perçans. Dans son désespoir il s'écrie: Animaux cruels, accourez, dévorez-moi; foudroyez-moi, Dieux implacables.

A ses cris redoublés, tout paroit ému; les Forêts, les Animaux, les Fontaines, les Fleuves, les Dieux mêmes.

ALLEMAGNE.

De tous les Théâtres de l'Europe, le moins connu, sur-tout en France, est le Théâtre Allemand. C'étoit une raison pour nous de redoubler de soins, de recherches, pour tâcher de le faire connoître. M. *Gottsched*, qui joint au talent d'écrire, beaucoup de bonne Littérature, nous a heureusement prévenus. Il vient de nous adresser fort obligeamment un Ouvrage qui enrichira nos Journaux, & dont nous allons commencer à donner ici un échantillon.

NÆTIGER Vorrath zur Geschichte der deutschen Dramatischen, &c.,, Recueil ,, pour servir à l'Histoire de la Poesie ,, Dramatique Allemande, ou Catalogue de toutes les Tragédies, Comédies & Opéras Allemands, imprimés depuis l'année 1450, jusqu'à ,, 1751. Par M. *J. Christ.* Gottsched.

,, A Leipsic, chez *Jean-Michel Tubner*, ,, *in*-12. 1757.

CET Ouvrage est dédié à M. le Comte de *Salusti*, grand Référendaire de Pologne, Membre de l'Académie des Sciences de Prusse & de l'Institut de Bologne, Honoraire de l'Académie Allemande de Greifswald, & de celle des Beaux Arts de Leipsic.

L'Auteur, dans son Epitre Dédicatoire, rend compte des motifs qui l'ont engagé à publier cet Ouvrage. Il ne l'avoit d'abord fait, dit-il, que pour son seul usage; le hasard voulut que M. le Comte de *Salusti* le vit un jour chez l'Auteur. Etonné du grand nombre de Piéces de Théâtre qu'il contient, il lui demanda si l'on n'en avoit point encore imprimé de semblable, & l'emporta pour l'examiner; ensuite en le lui rendant, il l'exhorta très-vivement à le donner au Public. M. *Gottsched* animé par cette sollicitation, a publié son Catalogue Chronologique de toutes les Piéces Allemandes qui ont pû parvenir à sa connoissance. C'est donc, comme il le dit lui-même, M. le Comte de *Salusti* que nous devons principalement remer-

cier d'un présent si considérable. Peut-être, ajoute-t-il, nous lui en devrons bien-tôt un autre qui nous fera connoitre les Ecrivains, les Poetes de la Pologne, & l'Histoire du Théâtre de ce Pays, sur lequel on n'a pas encore fait les plus légeres recherches. Cet Ouvrage-ci ne peut pas manquer longtems à la fameuse Bibliotheque de Warsovie, que Mrs. de *Salusti* ont rassemblée à leurs frais, & ouverte à tout le Royaume pour le progrès des Sciences, des Belles Lettres & des Beaux Arts dont ils sont les Amateurs les plus éclairés & les plus zélés protecteurs.

M. *Gottsched*, dans sa Préface, expose ensuite les raisons qui l'ont porté à composer ce Recueil. En 1740, dit-il, il parut un Livre François (1), dont l'Auteur reprochoit à toute l'Allemagne, en termes méprisans & plein d'orgueil, de n'aimer ni ne connoitre le Théâtre. Pour que mon Lecteur puisse juger de l'impression que fit sur moi la lecture de ce Livre, & qu'elle eût fait sur tout Patriote, je rapporterai ses propres expressions.

(1) Lettres Françoises & Germaniques.

Après beaucoup de reproches durs faits en général à la Nation, à la Langue, & à la Poesie Allemande, » Nommés-moi, dit cet Auteur, un esprit » créateur sur votre Parnasse. ...... » un Poete Allemand qui ait tiré de » son propre fond un Ouvrage de quel- » que réputation ? Je vous en défie...... » Vos Poetes n'ont que défiguré les » meilleurs Originaux François, An- » glois & Italiens .... On ne les » reconnoit plus dans votre Langue...... » Où votre Nation prendroit-elle une » Piéce de Théâtre tant soit peu pas- » sable ? Vos Poetes ne s'appliquent » presque qu'à la petite Poesie, sou- » vent même à des fadaises.

Je n'aime pas les disputes, continue M. *Gottsched*; cependant je voulois justifier ma Patrie de ces reproches amers. Je pensai que le meilleur moyen d'abaisser l'orgueil de notre adversaire étoit de lui présenter, comme à un Etranger qui ne peut pas connoitre nos richesses, un recueil de tous les Drames publiés par des Poetes Allemands depuis environ deux cens ans. Je fis donc alors un petit Cata-

logue des Piéces de Théâtre que j'avois, ou que je pus me procurer, & il fut imprimé avec la seconde partie du Théâtre Allemand que je publiai en 1740. Mais ce n'étoit là encore qu'un très-foible essai. Tous les jours, pour ainsi dire, je faisois des découvertes dans notre Poesie dramatique; ainsi je fus en état de joindre à la 3e. & à la quatriéme partie de mon Théâtre des Catalogues beaucoup plus amples. On fut informé de mon dessein, & l'on m'envoya de toutes parts des avis que je joignis de même aux Parties suivantes. Enfin je démontrai clairement que depuis plus de deux siécles, l'Allemagne n'a manqué ni de goût pour le Théâtre, ni de Piéces originales, ni de Piéces traduites.

Mais c'étoit peu encore de connoitre les titres d'un nombre infini de Drames : je commençai à les rassembler, & je fus secondé dans cette entreprise par quelques amis qui voulurent bien me communiquer toutes celles qu'ils avoient. Enfin, au bout de 15 ou 16 ans, j'ai vû que j'avois rassemblé jusqu'à 1200 Piéces Allemandes. Il seroit,

je crois, difficile d'en trouver ailleurs un plus grand nombre. Cette Collection m'a donc mis en état de faire un nouveau Catalogue beaucoup plus ample que les précédens que j'ai tous refondus en un seul, disposé par ordre chronologique, & qui contient au moins la plus grande partie des Piéces Dramatiques Allemandes.

J'ai trouvé chez tous les Etrangers l'exemple de cet Ouvrage. La France, l'Italie, Venise, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, en ont de pareils : il en manquoit un à notre Allemagne, & j'ai cru qu'il ne lui seroit pas moins utile & moins glorieux que ne le sont à ces autres peuples les histoires de leurs Théâtres. Ceux de mes Compatriotes qui aiment leur pays, qui sçavent apprécier les travaux de leurs ancêtres, & les estimer quoiqu imparfaits, trouveront dans ce recueil des richesses dont ils n'avoient pas d'idée. Les Etrangers qui voudront connoitre notre Littérature ne seront plus forcés de se servir de faux mémoires, comme il est arrivé à M. *Riccoboni* dans ses Refléxions sur les Théâtres de l'Europe.

Telles sont les raisons qui m'ont engagé à composer & à publier cet Ouvrage. Je vais maintenant tâcher de réfuter d'avance trois espéces de Critiques que je dois craindre. La premiere est celle des beaux esprits, de ces gens qui n'aiment que les pensées ingénieuses, les piéces fugitives, les Chansons, les Romans, les Contes, & pareilles frivolités, & qui méprisent tous les travaux des sçavans : *Vive l'esprit* est leur devise. Ils regarderont sans doute en pitié mon travail. Est-il en effet rien de plus aride qu'un Catalogue de Livres, qu'un amas de Drames vermoulus qui méritent à peine d'être employés par la beurriere ? Tous ces Ouvrages de nos ancêtres valent-ils la peine qu'on prend à en déterrer les noms ?

Je sçais comme eux faire cas de l'esprit & préférer à un Catalogue une piéce ingénieuse ; mon travail même est la preuve de l'estime que j'en fais. Nos Poëtes dramatiques du siécle passé n'étoient-ils pas d'aussi beaux Esprits que ceux de nos jours, n'étoient-ils pas la gloire de leurs Compatriotes ?

Flos delibutus populi suadaque medulla ?

Et ne meritent-ils plus qu'on fasse mention de leur mérite, qu'on rajeunisse leurs pensées, & qu'on rappelle leurs noms ? Est-il inutile enfin qu'on fasse voir en Allemagne une suite continue de bons Esprits qui peuvent entrer en concurrence avec ceux des peuples voisins ?

Les beaux Esprits & leurs ouvrages se succédent & se détruisent comme les vagues de la mer. Notre Patrie, ainsi que le monde entier, ressemble aux meres qui préferent toujours leurs plus jeunes fils. J'ai vu que *Philandre*, *Amaranthe & Menante* étoient les Poëtes à la mode. Aujourd'hui ils sont négligés : *Gunther* les effaça tous ; rien n'étoit au-dessus de ce Poëte, & les presses ne pouvoient suffire à imprimer ses ouvrages. *Brocke* a paru, & l'on a oublié *Gunther*. Quelques autres fleurissent à présent qui dans peu seront fanés.

Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

Nos beaux Esprits d'aujourd'hui seroient ils donc fachés qu'on tirat un

jour leur nom de l'oubli, & qu'on leur rendit le service qu'ont rendu à beaucoup de Poëtes Grecs & Latins, les *Le Févre*, les *Vossius*, les *Fabricius &c.* S'ils le désirent ce bon office, ne sont-ils pas injustes de le refuser à leurs peres ?

Une seconde troupe de Critiques s'avance, persuadée qu'elle va d'un seul coup anéantir mon ouvrage. N'est-il pas fou, dit-elle, de placer l'honneur de l'Allemagne dans le nombre de ses Drames ? c'est dans leur bonté qu'il consiste.

Je leur avoue qu'une Nation tire peu de gloire d'une grande quantité de méchans écrits ; mais cependant tous les historiens des Théâtres étrangers l'ambitionnent. Ils se vantent de pouvoir montrer jusqu'à 1500, ou 2000 Piéces en leur Langue, & quelque irrégulieres que soient ces Piéces, comme le sont les Espagnoles, les Italiennes, & les Angloises, ils croyent cette fécondité fort honorable à leur Nation. Serons-nous donc les seuls qui n'étalerons pas nos richesses en ce genre ? Mes Censeurs sçavent bien sans dou-

te que les Dramatiques Grecs & Latins dont Vossius & d'autres nous ont conservé les noms, ne sont pas tous des Sophocles, & des Euripides, des Philemons & des Ménandres ; que les Jodelets, les Pradons & les Scuderis ne sont pas des Corneilles & des Racines, & qu'il seroit ridicule de croire que les 1500 Piéces Italiennes citées par Riccoboni, ou les deux mille Françoises qui éxistent, sont toutes des merveilles de l'Art.

Enfin je dois les prévenir que je ne prétends donner ici au Public qu'un morceau de l'histoire du Théâtre Allemand, & qu'un Historien obligé seulement de rapporter fidelement les faits en laisse le choix aux Lecteurs. Si l'on trouve du mauvais dans ce Recueil, on ne doit pas s'en prendre à moi : d'ailleurs c'est un défaut universel que les Lecteurs impartiaux trouveront peut-être chez nous beaucoup moindre qu'ils ne pensent.

Passons aux admirateurs de toutes les productions étrangeres. Nos Gens de Cour & nos Gentilshommes sont fort sujets à ce préjugé. Zelés adorateurs

de tout ce qui naît ailleurs qu'en Allemagne, ils méprisent tout ce qu'elle produit dans le genre Littéraire, & surtout dans le Dramatique. En pensant de la sorte, on regardera sans doute comme perdues toutes les peines que j'ai prises.

J'avouerai volontiers que je n'ai à citer parmi nous, ni de Corneille, ni de Racine. Mais les Italiens, les Espagnols, les Anglois en ont-ils plus que nous ? Cependant tous ces peuples ont écrit des histoires de leurs Théâtres, & n'en sont pas moins ingénieux. Qu'il me soit permis de demander encore aux admirateurs du Théâtre François, s'il y a eu plus d'un Corneille ou d'un Racine. Il est vrai qu'après ces deux grands hommes, viennent immédiatement & Crébillon & Voltaire ; que ce Théâtre a aussi Moliere & Destouches *. Mais combien n'a-t-il pas de Poëtes Dramatiques médiocres ! combien de mauvais ! Combien enfin de Piéces foibles les grands Maîtres n'ont-ils pas faits ! A peine

* M. Gottsched a oublié ici *Regnard* dont on joue toutes les Comédies.

joue-t-on maintenant à Paris, trois ou quatre Piéces de Corneille *, parce que son stile a vieilli comme parmi nous celui d'*Opitz*. Racine même, dont le stile est si beau, si pur, a beaucoup de Piéces abandonnées aujourd'hui **. Il en est de même de celles de Moliere, dont à peine cinq ou six sont régulieres & jouées encore. En est-ce donc assez pour tant vanter les Héros d'un Théâtre étranger, & pour mépriser ceux du notre ?

Mais supposons que le dernier siécle n'ait vû naître en Allemagne aucun chef-d'œuvre Dramatique, les Piéces de *Griph*, de *Lochenstein*, & d'*Hallmann* ne peuvent-elles pas être placées à côté de celles d'Angleterre & d'Italie faites aussi dans le même siécle ? Le notre n'a-t il pas produit des Drames qu'on peut comparer au plus grand nombre des Piéces Françoises. ?

Je n'ai plus qu'une remarque à fai-

* On en joue sept : *le Cid*, *Rodogune*, *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Sertorius*, & *Pompée*.

** On joue toutes les Tragédies de Racine, excepté *les Freres Ennemis*.

re sur le Théâtre Allemand : il a au-dessus de tous les autres le mérite de n'avoir jamais blessé la Religion. Nos Poëtes Dramatiques n'ont pas seulement évité ce vice, dont peu de Théâtres autrefois ont été exempts : ils ont encore travaillé à établir la plus saine doctrine, en peignant le ridicule des anciennes superstitions, & l'on peut dire avec raison qu'ils ont ramené leur art à son premier but, διδάσκειν μύθους, *docere Fabulas*. S'ils n'ont pas toujours observé les regles, ce défaut est bien reparé par la pureté de leur morale. Leur scrupuleuse exactitude en ce point est sans doute plus louable que tout l'esprit Italien, toute la régularité Françoise, & toute *la rage Britannique*, quand il leur manque cette qualité. &c. &c. &c.

Nous bornerons ici l'Extrait de la Préface de M. *Gottsched* dont nous avons tiré tout ce qui pouvoit justifier le dessein de son ouvrage, & nous espérons qu'il nous pardonnera le changement que nous avons sou-

vent fait dans l'ordre de ses pensées : la nécessité d'être courts nous a empêché de tout traduire, & il falloit lier ce que nous donnions. Toutes les singularités que son Livre renferme, le rendent peu susceptible d'un Extrait, ni même de plusieurs : il demande presque une traduction toute entiere. Nous allons donc en traduire ici un morceau assez considérable, & nous en donnerons un dans chacun des Journaux suivans, en abrégeant la matiere partout où nous le pourons, sans faire trop de tort à nos Lecteurs.

Introduction à l'Histoire du Théâtre Allemand.

Parmi les Arts qu'Athenes & Rome cultiverent, le Dramatique ne leur a pas mérité de médiocres éloges, & la Postérité n'a pas regardé le Théâtre des Grecs & des Latins comme le moindre monument de la beauté de leur génie. Ces deux peuples se sont élevés en ce genre, ainsi qu'en plusieurs autres, au-dessus de tous les peuples du monde. La riche, la magnifique

& voluptueuse Asie, la profonde Egypte, & l'ambitieuse Carthage ne songerent point à cette espece d'amusement; & quand même il seroit vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'Egypte a vû représenter quelques Drames sous des feuillages préparés exprès, on ne pourroit en ce point la comparer à la Grece.

Rien ne peut nous donner une idée plus avantageuse du Théâtre Grec, que l'assiduité de Socrate aux représentations des Tragédies du Poëte Euripide, son Ami, & les soins que prit Aristote le plus profond des Philosophes Grecs, pour rechercher & reduire en art toutes les regles du Théâtre. Ces grands hommes n'auroient pas sans doute fait tant d'honneur à un jeu frivole, & la peine que ce dernier prit de lire & d'examiner toutes les Piéces de son temps, doit nous donner pour le genre Dramatique le plus avantageux préjugé.

Il subsistera encore dans toute sa force, si nous jettons les yeux sur Rome. Scipion l'Africain & Lælius son ami, avoient toute l'estime de leur Patrie,

& sans doute ils en étoient dignes, si jamais Romains le furent, eux qui lui rendirent les plus signalés services, comme guerriers & comme citoyens. Ces grands génies aimoient & regardoient le Théâtre, comme un amusement digne des Héros & des Hommes d'Etat. Ils ne se firent pas seulement un plaisir de voir représenter les Piéces de Livius-Andronicus, d'Ennius, d'Accius, de Paccuvius, & de Plaute : ils travaillerent eux-mêmes. Rome peu délicate alors s'amusoit de Farces, & se contentoit des vers durs de ses vieux Poëtes. Scipion & Lælius entreprirent de réformer ce goût grossier ; ils trouverent en Térence un instrument propre à exécuter leur dessein. Cet Esclave Africain qu'ils affranchirent, tant ils furent enchantés de la finesse de son esprit, sçavoit si parfaitement le Latin, qu'il pouvoit traduire en cette Langue les meilleures Comédies des Grecs : ils le firent donc travailler sur celles de Ménandre, de Diphile, & des meilleurs Comiques de la Grece, & de plus ils revirent ses Ouvrages. Ils les corrigerent, les polirent,

les limerent avec ce goût fin dont ils étoient remplis, & en firent des chef-d'œuvre admirés aujourd'hui de tous les maîtres de l'art, de tous les sçavans versés dans la latinité la plus pure.

Si ces exemples ne suffisent pas pour justifier dans les grands hommes l'attention qu'ils apportent au Théâtre de leur Nation, ils sont du moins suffisans pour la rendre irréprochable.

Le retablissement des Belles-Lettres en Europe, a fait élever des Théâtres chez presque tous ses peuples. Le Sieur Louis Riccoboni qui, sous le nom de Lélio étoit un des principaux ornemens de la Comédie Italienne qui passa avec lui en France en 1716, sous la protection de M. le Duc d'Orleans, Régent, & qui depuis s'est fait connoitre par beaucoup de sçavans ouvrages, prétend, dans son histoire du Théâtre Italien, qu'immédiatement après la renaissance des Belles-Lettres, les Italiens monterent sur le Théâtre. Quoique fort porté à reconnoitre en chaque peuple les avantages qui lui sont propres, il m'est impossible de lui accorder ce point. Ni lui, ni Mura-

tori ne me citeront une piéce Dramatique Italienne au-delà de 1520 : cependant nous pouvons montrer en Allemagne des traces beaucoup plus anciennes de l'art du Théâtre.

J'ai lu autrefois dans une ancienne Chronique, qu'on a représenté sous l'Empereur Charlemagne, une Piéce composée en vieille Langue Frisonne, c'est-à dire, Allemande : mais je ne l'établirai point ici comme un fait, parce que je ne me rappelle ni l'endroit où est cette Chronique, ni le nom de son écrivain. En attendant qu'elle soit retrouvée une seconde fois, jettons les yeux sur la célebre *Rhoswitha*. N'est-il pas étonnant que cette Demoiselle, qui étoit Religieuse à Gandersheim, dans le dixiéme siecle, ait connu la Littérature Romaine, au milieu de ces ténèbres barbares qui couvroient alors toute l'Europe? Alors même elle lisoit avec ses compagnes les Comédies de Térence. Elle fit plus, elle les imita. Cette pieuse Fille jugeant peu convenable à de Saintes Vierges de faire leur amusement de ces Poëmes qui ne peignent pas les mœurs les plus pures, prit

la plume & en composa de chrétiens qu'elle inventa, ou tira des legendes du Christianisme. Ces Piéces subsistent encore ; nous les avons, & nous demandons avec raison à tous les peuples de l'Europe qu'il nous montrent parmi eux un aussi ancien monument.

Comme ces vieux Drames sont connus de peu de personnes, nous allons en rendre le compte qu'on est en droit de nous demander. *Conrad* Celtes, les a fait imprimer le premier avec d'autres Poësies de cette même Religieuse, & *Henri Leonard Schurtz Fleisch*, les a fait réimprimer à Wittenberg *in*-4°., en 1707. Ces Comédies sont placées à la tête de chacune de ces Editions, & l'Auteur expose dans une Préface à quel dessein elle les a faites.

« Il y a, dit-elle, beaucoup de Catholiques qui, séduits par la beauté du stile, préférent à l'Ecriture Sainte la vanité des Livres payens ; il y en a d'autres qui recherchent celle-là avec ardeur, & méprisent les autres Livres : cependant attirés par la douceur de l'Ouvrage, ils lisent sou-

vent les compositions de Térence, & la connoissance des impuretés payennes souille leur ame. Je ne me suis donc point refusée, comme la forte voix de *Gandersheim*, à imiter ces Piéces qui sont lues si volontiers, afin que la chasteté des Saintes Vierges soit connue, autant que le permettront les petites forces de mon esprit, comme le sont les désordres des femmes impures, &c.

La premiere Piéce est intitulée *Gallicanus*. Ce Gallicanus est un Général que l'on convertit. Prêt à aller combattre les Scythes, il fait une promesse de mariage à Constance, fille de l'Empereur Constantin : mais comme il se trouve en danger de perdre la bataille, *Jean & Paul*, Courtisans qui l'ont suivi, le convertissent ; il reçoit donc le Baptême & fait vœu de célibat. Ensuite banni sous Julien l'Apostat, il mérite la couronne du Martyre. Jean & Paul périssent de même. Mais le fils du Bourreau qui est tourmenté par le Diable, reconnoît le crime de son pere, confesse le mérite des Martyrs auprès de leurs tombeaux, se convertit ainsi

que son pere, & se fait baptiser avec lui.

Cette Piéce est en prose, & n'a que deux Actes qui ne sont point divisés en Scenes. L'Empereur Constantin commande à Gallican d'aller à la tête de son armée combattre les Scythes & lui promet une grande récompense ; celui-ci en désire une qu'il n'ose déclarer. L'Empereur le lui commande, & alors il demande sa Fille Constance en mariage. Constantin balance, & les Princes sollicitent pour Gallican. Constantin répond qu'il veut auparavant parler à sa Fille, & il va la trouver. Ici la scene change, & représente l'appartement de la Princesse. Frappée de l'air inquiet de son pere, elle lui en demande la cause. Il la déclare, mais Constance s'est consacrée à l'état de Vierge ; ainsi elle rejette la demande qu'on fait d'elle. Comme l'Empereur lui répond qu'il va donc perdre les fideles services de Gallican, dont il a tant de besoin, elle lui propose cet expédient. Il faut que Constantin la promette à Gallican, s'il revient vainqueur; mais que celui-ci laisse ses deux filles

à la Cour, & que Paul & Jean l'accompagnent à l'armée, en qualité de Chambellans, afin qu'ils le convertissent. Son pere approuve ce dessein, & tout se passe ensuite de la maniere que nous l'avons dit. Cependant il arrive de plus, que Constance convertit les filles de Gallican & les fait aussi Religieuses.

Il est vrai que la scene change souvent de lieu, & que la durée de l'action est trop grande. On voit même les armées sur le Théâtre, & le combat. Gallican est mis en fuite ; un Ange lui apparoit, le fait vaincre, & il embrasse le Christianisme. Ensuite il revient à la Cour, & il raconte à Constantin tout ce qui lui est arrivé. Ici finit le premier Acte, le reste se passe dans le second. On voit bien qu'il y a duplicité d'action dans cette Piéce, & que la bonne *Roswitha* n'a pu imiter la composition réguliere de Térence ; mais au moins elle a montré toute sa bonne volonté.

Dulcitius, est le nom de la seconde Piéce, & le Martyre des Saintes Vierges Agape, Chionie, & Irene, en est

le ſujet. Le Gouverneur Dulcitius, va de nuit chez elles à deſſein de jouir de leurs embraſſemens ; mais il eſt à peine entré dans leur chambre, qu'il perd l'eſprit : il embraſſe les pots, les marmites, au point que ſon viſage en devient tout noir. Irrité de cet affront, il les remet à Siſinnius, ſon Lieutenant, pour qu'il en tire vengeance : celui-ci balance beaucoup, & commande enfin qu'on brule les deux premieres, & qu'on étrangle l'autre. L'Empereur Dioclétien, eſt un des perſonnages de cette Piéce, & elle n'a qu'un Acte.

La troiſiéme eſt *Callimachus* : cette action-ci eſt du temps de S. Jean l'Apotre. Callimachus amoureux de Druſiane, qui pour ſon bonheur eſt morte dans la haine & l'averſion d'un amour impur, l'honore après ſa mort plus qu'il ne doit. Il en eſt puni par un ſerpent & périt de ſa morſure ; mais l'Apotre S. Jean les reſſuſcite l'un & l'autre, & Callimaque ſe convertit. On trouve encore parmi les perſonnages de cette Piéce, Andronicus, Fortunatus & des amis de Callimaque. Elle n'a auſſi qu'un Acte.

La quatriéme a pour titre, *Abraham.* C'eſt un Solitaire qui depuis vingt ans vivoit dans le déſert avec ſa fille Marie : un homme déguiſé en Moine vient la voir & la ſéduit. Elle perd ſa virginité, ſe livre au monde, s'aſſocie à des Courtiſanes, & vit mal pendant deux années. Abraham, ſous prétexte de lui faire ſa cour, eſt introduit chez elle : il l'exhorte & la convertit. Marie renonce au déreglement & expie ſes péchés par bien des larmes, des jeûnes, des veilles & des prieres. Cette Piéce n'a encore qu'un Acte.

Le nom de la cinquiéme, eſt *Paphnuce.* C'eſt encore un Solitaire qui ſe déguiſe, va trouver la courtiſanne Thaïs, & la convertit. Thaïs paſſe cinq ans dans une cellule, y expie ſes péchés par la pénitence, & quinze jours après ſa réconciliation avec Dieu, elle s'endort en Jeſus-Chriſt. Cette Piéce n'a qu'un Acte comme les précédentes, & l'on y trouve de profondes converſations Théologo-philoſophiques, entre Paphnuce & ſes Diſciples.

La ſixiéme eſt intitulée, *la Foi, l'Eſperance*

l'Eſperance & la Charité. Ce ſont trois jeunes Vierges que la Sageſſe, leur mere, exhorte à ſouffrir tous les tourmens auxquels l'Empereur Adrien eſt prêt à les condamner. Elles ſont en effet martyriſées par ſon ordre. Leur Mere raſſemble leurs membres, les embaume, les enterre avec reſpect à cinq milles Romains de la ville, & meurt quarante jours après elles, près de leur tombeau, en finiſſant ſa priere. Antiochus & Adrien paroiſſent dans cette Piéce qui n'a auſſi qu'un ſeul Acte.

Cette courte expoſition fait aſſez voir que ces ſix Comédies mériteroient mieux le titre de Tragédies, & que la pieuſe *Rhoswitha,* n'avoit aucunes regles Dramatiques. Mais ſeroit-il juſte d'éxiger d'elle plus de ſçavoir que n'en avoient les ſçavans même de ſon ſiécle ? C'eſt aſſez qu'elle ait fait tous ſes efforts & fourni à ſes Compagnes une lecture qui pouvoit les édifier. L'idée pieuſe de la ſainteté du célibat & de la vie Monaſtique domine dans toutes ces Piéces, ainſi qu'on doit l'attendre du ſiécle où elle vivoit.

On ſçait bien qu'elle n'a point eu

l'élégance du ſtile de Térence, ni ſa régularité ; mais qui pourroit l'éxiger au milieu des ténèbres de ſon temps ? Les plus ſçavans hommes qui vivoient alors n'ont pas écrit plus purement qu'elle, & quelle indulgence ne mérite pas une femme, ſurtout lorſqu'elle compoſe dans une Langue étrangere & ſçavante ?

Lorſque dans les ſiécles ſuivans les ſciences bannies de la Grece, s'enfuirent vers l'Italie, la connoiſſance du Théâtre auroit pû, & auroit dû même revivre auſſi-tôt dans ce pays : il eſt étonnant que cela ne ſoit point arrivé. Quelques Ecrivains & d'Italie & de France nous vantent, il eſt vrai, des Piéces informes tirées de l'Ecriture, qu'on repréſentoit autrefois chez eux, dans les Egliſes ou dans les rues ; mais ils ne peuvent citer de ce temps, ni Tragédie, ni Comédie proprement dite, ni remonter à beaucoup près au ſiécle où j'en peux montrer d'invention Allemande.

II.

De la Diminution des parties Osseuses dans le Corps Humain, & pourquoi les vieilles Gens deviennent plus petits qu'ils n'étoient dans leur âge viril.

Si le Corps humain étoit constitué de sorte qu'avec la grande quantité de nourriture qu'il prend tous les jours, il ne se fit point une dissipation égale de ses parties, il croîtroit prodigieusement, & deviendroit à charge à lui-même. Si même il étoit possible que, sans souffrir cette perte journaliere, les fluides circulassent comme à l'ordinaire, il en arriveroit que les fluides actuels ne pourroient plus céder de place à ceux qui surviennent continuellement, & le corps se détruiroit lui-même. Mais le Créateur a disposé les choses de façon, qu'il y a un accroissement & un décroissement alternatif dans le corps humain; il arrive même souvent que les excrétions surpassent de beaucoup ce qu'on prend pour réparer les pertes.

Non-seulement le principal moyen de conserver la santé, est d'entretenir une excrétion continuelle des particules inutiles, & qui pourroient devenir nuisibles aux fonctions; mais encore un moyen sûr de rétablir l'ordre dans un corps dérangé, est de procurer aux parties superflues une excretion avantageuse.

Mon but est de faire quelques réflexions sur la diminution des parties osseuses de notre corps, & de voir si cette diminution ne seroit pas en partie cause que les gens âgés sont ordinairement plus petits qu'ils n'étoient dans l'âge viril.

Quelque difficulté qu'on trouve à imaginer que les os soient susceptibles de diminution, nous avons sous les yeux des phénoménes qui la démontrent incontestablement. Nous sçavons par expérience que nous perdons des dents entieres, & qu'il en vient d'autres à leur place. Nous observons même que les dents que nous conservons jusques dans la vieillesse, souffrent une grande diminution par le frottement de la mastication. Chez les

uns ce sont les dents canines qui dépérissent le plus; chez d'autres les premieres molaires; chez d'autres encore ce sont les grosses molaires. Les Chasseurs & les Maquignons ont pris occasion de là de se former une connoissance de l'âge des Chiens & des Chevaux, par l'inspection des dents. Les premiers n'aiment pas qu'on donne des os à leurs chiens, de crainte d'émousser & d'user leurs dents.

Il est étonnant combien il y a de variété dans la figure extérieure des dents des Animaux, & même des Animaux de la même espéce. Ceux qui ont examiné la chose, ont trouvé que, dans ces derniers, la variété vient ordinairement de la nourriture qu'ils prennent. En comparant les dents des chevaux qui se nourrissent ordinairement d'herbe fraiche & tendre, avec les dents de ceux qui mangent du foin, de l'avoine, &c. on a vû que la différence de la figure de leurs dents provient sur-tout des différens frottemens, &c.

En appliquant ce que nous venons de dire des dents, aux autres parties osseuses, il se trouve en effet quel-

que difficulté dans la comparaison, parce que nous n'observons en elles aucune perte ou diminution sensible. Cependant nous ne sçaurions omettre ici une observation. On a prétendu remarquer que les gens vieux & décrépites, sont toujours un peu plus petits qu'ils ne l'étoient dans leur bel âge. On a voulu en attribuer la cause à la diminution des parties osseuses, & c'est ce que le célébre *Diemerbroek* a soutenu très-vivement dans le siécle passé. Il prétendoit avoir vû des Vieillards qui étoient devenus d'un ou de deux pouces plus courts qu'ils n'avoient été auparavant. On donnoit pour raison, que les os par leur foiblesse ne pouvoient plus soutenir le poids du corps, aussi bien que par le passé, & que les membres n'étoient plus soutenus droits par les muscles, dont l'action n'étoit plus si vigoureuse.

Cependant, à bien considérer la chose, je trouve ces raisons insuffisantes pour établir la cause de la diminution des parties osseuses dans les vieilles gens. Je voudrois sçavoir ce que ces Docteurs auroient dit, si on

leur eût prouvé que l'homme croit toutes les nuits de deux pouces, & qu'il diminue d'autant pendant le jour; qu'après le repas on eſt plus grand de deux lignes qu'auparavant, & que l'attitude même d'être couché peut beaucoup allonger un homme. Je ne crois pas que cet accroiſſement de la nuit, (quoique la poſture où l'on eſt paroiſſe y contribuer beaucoup) doive être attribuée ſeulement à l'allégement du poids de notre corps, où il faut croire que le poids du corps doit racourcir de deux pouces un homme qui ſe tient de bout.

Mais j'en indiquerai d'autres cauſes qui pourront me conduire à déterminer, pourquoi les vieilles gens paroiſſent toujours un peu plus petits, & ſi la diminution des os en eſt véritablement la cauſe. On ne ſçauroit nier que les os ne ſoient ſuſceptibles d'une dilatation & d'un accroiſſement imperceptibles; mais tout le monde ne comprend pas comment cette dilatation peut ſe faire ainſi peu à peu. *Robert Nesbitt* qui nous a donné une bonne Anatomie des Os, dit qu'ils ne

ſont compoſés que de quantité de petites lamelles ſi étroitement unies les unes aux autres, moyennant certaines fibres oſſeuſes, qu'aucune matiere nouvelle ne peut ſe mettre entre deux. Cependant ils ſont remplis d'une infinité de canaux qui renferment un fluide rouge huileux, qui fournit une partie de leur nourriture. Or lorſqu'il arrive que ce fluide s'amaſſe en quantité dans les petits conduits intérieurs des os, & qu'il s'y trouve en trop grande abondance, il ſe peut alors que les os en ſouffrent une dilatation conſidérable; & l'accroiſſement ne peut avoir lieu, qu'autant que les tuyaux qui compoſent le corps de l'os, s'étendent en tous ſens par l'abondance des fluides qui les pénétrent, comme les Naturaliſtes l'ont très-bien obſervé.

Mais il y a encore une autre ſorte de fluide qui peut cauſer quelque petite différence dans la longueur d'un homme. On ſçait qu'entre toutes les articulations, où les os de notre corps ſe touchent, il y a de gros cartillages qui en couvrent la tête & qui garniſſent

la cavité qui forme la jonction. Il y a outre cela dans l'articulation un certain fluide glutineux, qui, ſelon le ſentiment d'*Heiſter*, y eſt ſéparé par des glandes particulieres. (*Ruiſch* prétend qu'il y eſt porté par les orifices ſubtils des arteres). Mais quelequ'en ſoit la ſource, il eſt certain qu'il y a dans les articulations un pareil fluide, qu'on apperçoit viſiblement, ſurtout dans les articulations des vertebres, & dans la cavité des os innominès.

Or ſi l'on ſuppoſe les cas où les vaiſſeaux ouverts dans les os ſont remplis de nouveau fluide, & principalement où le fluide entre les articulations des os s'augmente conſidérablement, on voit que la longeur du corps peut en être un peu augmentée. Cet accroiſſement de fluide ſe fait en partie après le repas, & en parte la nuit pendant le ſommeil: dans le premier cas, parce que tous les vaiſſeaux d'un corps ſain ſe rempliſſent de nouveaux fluides par le moyen de la nourriture, ce qui doit néceſſairement le dilater un peu, comme cela arrive à tous les corps humides & ſpongieux; dans le der-

nier cas, parce que la digeſtion ſe fait ordinairement bien pendant le ſommeil, que le ſuc nourricier ſe répand partout, & que par conſéquent le fluide viſqueux entre les articulations augmente conſidérablement.

Tout ceci ſert à prouver que la preſſion & le poids du corps ne ſont pas toujours la cauſe qu'un homme peut devenir plus long ou plus court dans ſi peu de tems que vingt-quatre heures. La principale cauſe de cette variation dépend de la quantité du fluide qui peut même dilater ſenſiblement les conduits oſſeux de notre corps, & principalement ceux du fluide glutineux, qui ſe trouvant en quantité doit faire que, par exemple, la tête de l'os de la jambe ne peut entrer auſſi avant dans la cavité qui le reçoit, qu'elle y entreroit s'il y avoit moins de fluide.

Cependant on ne ſçauroit refuſer tout effet à la preſſion du corps. Elle eſt ſurement une des cauſes pour laquelle on eſt plus petit le jour, qu'on n'a été la nuit: car les cartillages qni ſe trouvent dans les articulations autour des extrémités des os, ſe dilatent d'eux mê-

mes, lorsque le corps est couché & que les os ne sont pas pressés les uns sur les autres. Quelques Naturalistes ont estimé cette dilatation à deux pouces. *Sanctorius* a observé d'un autre côté, que le corps d'un homme sain, pendant un bon sommeil, transpire 50 onces, que parconséquent il est d'autant plus léger qu'il n'étoit le soir. Il s'ensuit que la pression du corps ne devroit pas être aussi forte le matin que la veille. Ainsi la longueur naturelle du corps, en ne faisant aucune attention au fluide augmenté entre les articulations, & en ne jugeant que par le poids du corps, devroit être moindre le matin que le soir de la veille : cependant on voit le contraire. On devroit même être plutôt plus petit que plus grand d'abord après le repas, puisque, selon le calcul de *Sanctorius*, on est alors de 4 ou 6 livres plus pesant; cependant le contraire arrive, & des Naturallistes exacts ont observé qu'on est alors allongé d'environ deux lignes.

Mais pour répondre à la question pourquoi les vieilles gens deviennent plus petits qu'ils n'étoient dans leur

jeunesse, j'ai déjà observé que les anciens croyoient que la diminution des particules osseuses en étoit la cause. Ils prétendoient que les os perdoient de leur force, ensorte que la pression du corps leur devenoit plus sensible que dans la jeunesse. Mais pour mieux développer la chose, je ferai l'observation suivante. S'il étoit vrai que la diminution des particules osseuses causât le raccourcissement qu'on remarque dans les vieillards, il faudroit que les os perdissent de leur longueur, & cette déperdition de substance devroit se faire aux extrémités des os seulement ou dans toute leur étendue. Or l'un & l'autre est contre l'expérience. Les Anatomistes n'ont pas trouvé que les os des vieillards soient plus courts, à moins que ce ne soit par quelqu'accidens de maladie. Leurs raisonnemens prouvent au contraire que les os des vieilles gens doivent être aussi longs & aussi durs qu'ils l'ayent jamais été dans leur jeunesse ; ce qui s'accorde aussi avec l'expérience.

Comme cependant nous voyons tous les jours que les vieilles gens de-

viennent un peu plus petits qu'ils n'étoient dans leur jeunesse, on doit, selon moi, n'en chercher d'autre cause que celle à laquelle j'ai attribué ci-dessus l'alteration journaliere de la nature du corps humain. En effet les esprits vitaux diminuent & s'affoiblissent tous les jours; les nerfs & les muscles perdent de leur vigueur; les fluides & les sucs nourriciers diminuent dans tout le corps; la quantité de sang diminue, & le mouvement qui anime le corps & entretient la vie, ce même mouvement le détruit insensiblement & est la cause de la mort.

De-là il doit arriver naturellement, que le fluide qui se trouve dans les articulations entre les os diminue de toutes parts, ce qui fait rapprocher les os d'avantage, & diminue la longueur du corps. Cependant ce fluide ne doit pas se consumer entierement, non-plus que celui qui est dans les conduits déliés des os : car dans le premier cas, le mouvement des membres deviendroit extremement sensible, ou il s'ensuivroit une paralysie totale; dans l'autre cas, on doit craindre une carie ou toute

autre putréfaction. De plus on croit généralement & avec raison, que les cartillages qui se trouvent entre les articulations du corps ne reçoivent plus tant de nourriture dans la vieillesse que dans la jeunesse, & par conséquent qu'ils deviennent plus minces & s'affaissent. Ceci cause encore une diminution de longueur dans le corps qui se tient debout.

On doit encore regarder comme une cause principale ce changement, que la diminution des forces des vieillards fait qu'ils marchent plus ou moins courbés, ce qui racourcit beaucoup la figure de l'Homme. Cependant je crois qu'on ne doit pas mettre cette cause en compte, parce qu'il est vraisemblable que ceux qui ont traité cette question, doivent en avoir fait abstraction, comme d'un cause trop visible & hors de dispute. Ainsi donc la diminution du fluide visqueux dans les articulations, doit être regardée comme la meilleure solution de la question que nous avons proposée.

III.

Le deux Avril dernier M. de *Juſti* lut dans l'Académie Royale des Sciences de Gottingue, la premiere Partie du plan d'un nouveau ſyſtême pour la connoiſſance du regne Minéral, tracé, ſelon lui, par la Nature même, dans la différence eſſentielle des fluides qu'elle produit. Après un exposé des ſyſtêmes connus juſqu'ici, tant ſur la génération des Minéraux, que ſur leur ordre & leur diviſion, M. de *Juſti* aſſure que ce qu'il va propoſer, lui étoit déja venu dans l'eſprit lorſqu'il a écrit ſa Mineralogie; mais qu'il ne l'avoit entrevû que dans une lumiere encore foible, & qu'il n'avoit oſé le publier, qu'il ne fût bien confirmé dans ſon opinion par des expériences réitérées.

M. *Juſti* trouve dans la Nature trois fluides fondamentaux, qui ſont l'Eau, l'Huile & le Vif-argent. Ces trois fluides ſervent de baſe à toutes les productions naturelles, & même à celles de l'Art. Mais ils différent l'un de l'autre de la maniere la plus eſſentielle, & par les marques extérieures les plus

ſenſibles. Ces fluides ne peuvent jamais compatir enſemble, & ſont tout-à fait inaliables. Lorſqu'on les mêle dans un verre, le vif-argent eſt toujours au fond, l'eau au milieu, & l'huile en haut. Il paroît même que ces ſubſtances n'aiment pas à ſe toucher par leurs parties extrêmes; car quand on les a remuées & mêlées l'une avec l'autre, elles reprennent leur premiere place, dès que la violence extérieure ceſſe. Quand on leur a donné, par le moyen du feu, beaucoup de mouvement intérieur, on ne ſçauroit les verſer enſemble, ſans exciter extérieurement la plus grande répugnance, accompagnée d'un bruit éclatant. Quand le mouvement intérieur produit par le feu, eſt aſſez fort, deux de ces ſubſtances, ou l'une d'elles au moins, ſe précipite dans l'atmoſphere. Ainſi la Nature même nous apprend la différence eſſentielle qu'elle a miſe entre ces fluides, & l'oppoſition radicale de leurs principes, qui peut-être ſont les principes primordiaux de toute la matiere. Cependant d'un autre côté ces mêmes fluides nous font

voir une harmonie admirable dans leurs effets & dans leurs phénoménes. Tous les trois deviennent par le feu extraordinairement volatiles: ils ſont invariables dans toutes leurs parties, & de quelque maniere que tout l'Art humain les ait mêlés avec d'autres ſubſtances, quelques forts que ſoient les liens qui les y attachent, ils ſont rétablis par le feu même, dans leur nature d'Eau, d'huile, & de vif argent. L'expérience de M. *Boyle*, qui conſiſte à tirer de l'Eau par une diſtillation ſouvent réitérée une eſpéce de terre, a été trouvée fauſſe par M. *Boerrhave*. Chacun de ces trois fluides diſſout auſſi certains corps durs, & ſert de lien à ceux de ſon reſſort. La pierre la plus compacte contient un fluide aquatique, & la plus forte devient fragile, dès que le feu en a chaſſé toute l'humidité. Chaque Mine & chaque Phlogiſtique contient de l'huile qui lie enſemble ſes parties; il en eſt de même des Métaux & des demi métaux, dont le vif-argent eſt le lien. Un Chimiſte expérimenté peut tirer ce vif-argent de tous les Métaux; mais il ne s'imaginera jamais

que ce ſoit un grand tréſor pour lui. Ce n'eſt que du vif-argent, comme de l'eau diſtillée des pierres n'eſt rien que de l'eau. Or quand nous examinons le plus connu de ces trois fluides, qui eſt l'eau; quand nous obſervons tous les effets, toutes les générations & transformations que la Nature produit par l'eau, qui eſt de plus la nourriture univerſelle & fondamentale de toutes les Créatures qui couvrent la ſuperficie de la Terre, nous concevons la plus grande probabilité à conclure, que la nature employe dans la profondeur de la Terre, l'huile & le vif-argent de la même maniere. Cette probabilité devient enſuite une entiere certitude, quand nous conſidérons qu'elle peut ſe ſervir de l'huile & du vif-argent, ſelon leurs eſſences & leurs qualités, de la même façon que de l'eau, & que leurs phénomenes ſous la Terre ſont les mêmes que ceux de l'eau ſur la Terre. Pour le prouver, M. de *Juſti* remarque que l'eau d'abord engendre l'Air. L'eau, dit-il, devient air, & l'Air devient Eau. L'Air eſt une eau étendue dans le ſuprême dégré, & l'Eau eſt le dernier dégré de l'Air

le plus fortement condensé. Ces deux corps different seulement entr'eux, comme la poussiere de la Terre, & la fumée du feu. Ce sont les plus tendres particules des mêmes choses mises en mouvement. Comme M. de *Justi* ne doute pas que cette proposition si importante pour son système, ne trouve beaucoup de contradiction, il l'appuie des raisons suivantes. On l'a crue cette proposition, dit-il, avant l'invention de la pompe Pneumatique. Les qualités nouvelles & admirables qu'on a découvertes dans l'Air par le moyen de cet instrument, ont fait rejetter, par les Physiciens cette ancienne vérité, sans examiner si ces découvertes n'y étoient point liées elles-mêmes. Selon l'expérience de M. *Kraft*, des exhalaisons montent dans un espace vuide d'air, & plus fortement que dans l'air. M. *Homberg* a trouvé qu'à force de secouer le vase, il s'est toujours formé un nouvel air sous la pompe pneumatique; M. *Petit* a presqu'entierement changé de l'Eau en Air & en exhalaisons, par le moyen de la chaleur. De l'Eau qu'on

avoit le plus exactement purgée d'Air, étant gelée, en a encore produit. Cette expérience a été faite, comme les précédentes, à l'Académie des Sciences de Paris. Mais par l'effet du préjugé, les Physiciens ont recusé le témoignage de leurs yeux, & on s'est persuadé que l'Air y avoit pénétré de dehors; ce qui n'est pas croyable, de la façon dont est construit le vase pneumatique. Au contraire le mouvement du froid en a fait encore detacher de nouvelles particules, qui sont montées comme l'Air. M. de *Justi* observe comme une des plus fortes preuves de son opinion, qu'une boule de verre qu'on a totalement vuidée d'air, par le moyen de la chaleur, & dans laquelle on a mis un peu d'eau, bouchée ensuite avec de la cire & mise sur du charbon ardent, fait, en crevant, une explosion plus forte, que si la même boule étoit remplie d'air. Les vésicules qui montent de l'eau dans la machine pneumatique, ne prouvent pas que l'air qui sort, soit un être différent de l'eau. Il n'y a que le mouvement intérieur de l'eau qui soit augmenté par la suction de la

pompe pneumatique; la pression de l'Air sur la superficie de l'Eau n'a plus lieu. Quand de l'eau-forte déflegmée au dernier point est chauffée jusqu'au bouillonnement, si l'on y met une lame de métal, vous verrez aussi des vesicules, mais que dans cette circonstance vous ne pourrez pas attribuer à l'Air. Aussi faut-il que l'Air ne soit pas une matiere étrangere & différente de l'Eau, puisqu'il ne pénétre plus dans l'eau qui en a été purgée; ce qu'il feroit sûrement, suivant la qualité qu'il a de pénétrer dans tous les intervales, si l'eau avoit des intervales où il pût pénétrer comme matiere étrangere. On a donc déja trouvé toutes les qualités merveilleuses de l'Air dans l'Eau qui est pésante & qui presse, qui s'étend & détruit toute résistance qui n'est pas égale à ses forces, qui s'échauffe beaucoup, s'étend fortement, reçoit par la gelée une force expansive, & qui se laisse tirer par le moyen de la pompe aussi bien que l'Air, comme une expérience de M. *Petit* l'a démontré à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Par ces raisons M. de *Justi* se flate d'avoir prouvé d'une maniere convaincante, que l'eau produit l'air, & qu'elle est dans le fond la même substance que l'air. Il parle ensuite des mouvemens & des changemens que la Nature produit par l'Air & par l'Eau, qui forment & détruisent des corps durs, tels que les pierres, & il passe ensuite à l'huile. Celle qu'il entend est l'huile naturelle, comme la Naphte, la Petreole, *&c.* Il rapporte que cette sorte d'huile se trouve abondamment en différens endroits, & particulierement en Perse; mais il croit que ces magasins d'huile sont à une telle profondeur sous la Terre, que c'est un cas fort rare qu'il en vienne quelque que chose à la superficie, parce que la Nature n'en a pas besoin là. L'huile des Plantes & celle des Animaux montent en exhalaisons élastiques. Les verres & les boules vuides d'air où l'on a mis de l'huile, font voir les mêmes phénomenes qu'avec de l'eau. On sçait que la Naphte s'enflamme à un certain éloignement du feu. On tire par conséquent un cercle d'exhalaisons &

de l'air de l'huile ou du Phlogiſtique : d'où il ſuit que la même choſe a lieu dans le Regne ſouterrein de la Nature, comme il eſt prouvé par l'inflammation des Mines de charbon. La Nature ſe ſert donc probablement de ces exhalaiſons ſouterreines, comme de l'Air ſur la Terre, pour compoſer & pour diſſoudre les Métaux & les Minéraux, ainſi qu'on le voit par l'examen de tant de Mines de Phlogiſtique, qui ſe laiſſent diſſoudre même ſimplement dans de l'huile. M. de *Juſti* à cette occaſion, dit que l'huile ne contient point d'air, & qu'elle ne montre aucun phénoméne dans la machine pneumatique, qui puiſſe lui en faire ſuppoſer ; qu'elle decoule par le ſiphon même dans l'eſpace vuide d'air, où l'eau ceſſe de couler. A l'égard du vif-argent, il prétend qu'il monte comme les deux autres, même dans l'eſpace vuide d'air, en vapeurs élaſtiques, & qu'il diſſout les Métaux & les demi-Métaux, à l'exception du fer, pour la diſſolution duquel nous ne ſçavons point apparamment la maniere de nous

y prendre ; tandis que la Mine de vif-argent dans le Palatinat produit du Cinabre & du fer dans le même Minéral. Mais quand même le vif argent ne pourroit pas être employé à la diſſolution du fer, ce fait particulier ne formeroit pas une objection contre le ſyſtême de M. de *Juſti*. La Nature à l'égard du fer eſt encore au premier dégré de la Métallification : elle le compoſe évidemment d'une terre commune & groſſiere, qui s'y trouve encore fort crue. Ainſi toute acidité, même une acidité végétale, peut faire d'une terre commune une terre de fer, qui en la fondant donnera du Métal par l'addition d'un Phlogiſtique. La partie Métallique du fer dépend proprement du Phlogiſtique, dont l'abſence change le fer en une terre que l'Aimant n'attire point. Le fer le plus brillant & le plus poli ſe rouille entierement, ſi on le met pendant quelques jours dans du vif argent. Ce fluide par conſéquent reſſemble en tout aux deux autres, & les expériences faites dans des Mines de Métal nous montrent que

que les Métaux en ſont produits. On trouve du vif-argent courant dans les Mines, & les *Javelles* ſont principalement compoſées de vif-argent. M. de *Juſti* fait mention d'un Minéral fort remarquable appartenant à M. de *Beuſt* Conſeiller privé, qu'il a vû à Eiſenack. Ce Minéral contient avec l'argent vif, condenſé & à moitié endurci, de l'argent maſſif, qui par ſa qualité preſque fluide, fait voir que ç'a été du vif-argent. M. de *Juſti* termine ſon Mémoire en diſant, que l'eau eſt la baſe du regne végétal, l'huile celle du regne Animal, & le vif argent celle du régne Minéral, quoique néanmoins ces trois ſubſtances ſe mêlent ſouvent.



I I.

De eo quod ſtudium Matheſeos facit ad virtutem. „ Des avantages qu'on re„ tire de l'étude des Mathémati„ ques, même pour les Mœurs ". Cette curieuſe Propoſition eſt le ſujet d'un Diſcours inaugural, prononcé l'année derniere à Gottingue, par M. *Kaeſtner*, Profeſſeur de Mathématiques en cette Ville, & publié depuis en deux feuilles *in*-8°.

On n'imagineroit pas que les Mathématiques duſſent donner des regles de conduite, qui ne ſont naturellement que du reſſort de la Morale. Mais comme différens exercices nous rendent plus habiles même en des choſes qui n'en ſont pas l'objet principal ; comme on apprend à deſſiner, non pas préciſément pour devenir Peintre, mais ſouvent par rapport à l'Architecture &

à d'autres Arts où il est question principalement de sçavoir juger des beautés extérieures & visibles : ainsi les Mathématiques contribuent à nous rendre vertueux, en nous préparant par l'application qu'elles exigent, & en nous rendant plus propres à exercer quelques loix de la Morale.

La premiere de ces Loix est, selon l'Auteur, l'amour de la vérité, sans lequel il est difficile d'aimer à un certain point les Mathématiques, & qui par conséquent accoutume l'ame à gouter les vérités Morales. Car quelle inconséquence ne seroit-ce pas dans un Mathématicien de chercher avec tout le soin possible à éviter les erreurs, & de vouloir cependant tromper quelqu'un de dessein formé ? Quelle étonnante contradiction, si le même homme qui sent l'attrait de la vérité retranchée sous une haie de chiffres ou de lignes, étoit insensible à ceux de cette vérité dans les mœurs, dont tout le monde reconnoit la beauté, quoique la plupart l'abandonnent, quand elle ne parle pas à leur avantage,

comme ces Amans interessés qui quittent une Maîtresse peu riche, quelque belle qu'elle puisse être ? Mais outre la satisfaction qu'en général tous les gens de bien trouvent dans la *veracité* Morale, parce qu'elle contribue au bien de la Société, l'esprit Mathématique y trouve encore ce charme particulier, que le sentiment de la verité a toujours pour lui, & il l'estime comme un connoisseur prise une médaille précieuse, non-seulement pour la matiere, mais encore pour le coin. Une Science à laquelle on ne peut avoir employé beaucoup de tems avec fruit, sans avoir été pendant ce tems-là libre de passions violentes, est sans doute bien capable d'affoiblir ces mêmes passions. Cependant l'Auteur avoue que l'ardeur de faire des recherches pour découvrir la vérité, est elle-même une forte passion, mais qui est évidemment très-utile, lorsqu'elle affoiblit en nous d'autres désirs pernicieux, qu'elle remplit le vuide de notre tems qui sans cela pourroit être occupé par des vices,

& qu'enfin elle nous empêche de nous livrer à des plaisirs vils, en nous accoutumant à une sorte de satisfaction qui les surpasse beaucoup.

Les Mathématiques sont néanmoins encore si peu estimées parmi la plûpart des hommes, qu'elles ne sont pas capables de procurer à un certain point les avantages extérieurs, auxquels on est conduit par d'autres Sciences d'une maniere très-légitime ; ensorte que le Mathématicien seroit encore plus malheureux que d'autres, s'il ne pouvoit faire son bonheur qu'en satisfaisant des désirs immodérés. La présomption si familiere aux Sçavans d'une autre espece, peut difficilement avoir lieu chez les Amateurs d'une Science qui est immense en elle-même, & qui ne peut être comprise, même en partie par aucun Mortel, quoiqu'elle ait occupé tant d'esprits sublimes qu'il n'est pas aisé d'égaler. Comment pourroit-on mépriser ceux qui sont au-dessous de soi, lorsqu'on vient à considérer combien on est soi même inférieur à un Archimede, à un

Leibnitz, à un Bernoulli, à un Euler ? On n'exigera point sans doute, qu'une Science purement Théorique ait par elle-même une influence directe dans le gouvernement de nos actions. Cependant on en a voulu faire quelques applications à la premiere des vertus, au culte que nous devons à Dieu (1). On pourroit alléguer ici la raison connue pour l'éternité des peines, tirée de l'essence infinie de l'Etre que nos crimes offensent. Mais, selon M. *Kæstner*, il ne convient point que la Justice Divine ait, pour ainsi dire, à se justifier devant nous. Il ajoute qu'elle peut ici néanmoins être défendue d'une autre maniere, qu'en prenant l'essence infinie de Dieu dans un sens Métaphisique, & l'infinité des peines dans

(1) L'Auteur a sans doute en vue le singulier Ouvrage de *Craig*, intitulé : *Theologiæ Christianæ Principia Mathematica*, dont le Sçavant M. *Daniel Titius* a donné l'année derniere à Léipsic une nouvelle Edition *in*-4°.

un sens Mathématique, ce qui proprement n'est que jouer sur les mots, ou faire des syllogismes à quatre termes. Mais on peut dire au moins qu'une Science qui accoutume l'ame à se nourrir d'idées fort éloignées des idées sensibles, quoique revêtues d'images sensibles, prépare bien ceux qui la cultivent à la contemplation des vérités spirituelles. Quant à ce désir infini de sçavoir, qui, selon quelques Philosophes, est une preuve de l'immortalité de l'ame, personne ne l'éprouve plus vivement qu'un Amateur des Mathématiques; personne ne sent mieux cette faim pour toutes sortes de vérités, qui n'est jamais rassasiée ici bas. Les Mathématiques ont de plus des espéces de mysteres, c'est-à-dire certains préceptes, qui sont connus des grands Mathématiciens d'une maniere parfaitement claire & très-convaincante, mais dont un simple Disciple ne peut pas seulement comprendre la signification. Voila ce qui contribue à rendre les mysteres de la Religion très-croyables aux Mathé-

maticiens, sur-tout lorsqu'ils sont proposés & déduits convenablement. Ainsi le reproche qu'on a fait aux Mathématiques de conduire à l'incrédulité, est sans fondement.



ANGLETERRE.

I.

Extrait d'un Livre intitulé : *An Estimate of the manners and principles of the times*, &c. „ Examen sur les Mœurs „ actuels de l'Angleterre & sur ses „ principes ". Sixiéme Edition. Par M. *Brown*, Recteur de l'Eglise Gallicane, Auteur des *Essais sur les Caractéristiques de Mylord Shaftsbury*. 1757, *in*-8°. de 221 pages.

DANS l'Analise de cet Ouvrage, on fera toujours parler l'Auteur, & souvent on se servira de ses propres termes. Cette forme d'extrait nous a parû convenir principalement à notre *Journal*, où nous devons peu nous montrer, pour produire uniquement les divers génies que nous entreprenons de faire connoître.

LA PLUPART de nos Observateurs ont cherché la cause des calamités publiques dans la mauvaise conduite de quelques particuliers: c'est faire sa cour

au Public, que de lui persuader qu'il n'a point de part aux malheurs qui affligent la Nation; le but de cet Ouvrage au contraire est d'ouvrir les yeux à ce Public qu'on n'a jusqu'à présent cherché qu'à tromper. Les mœurs & les principes actuels de la Nation sont la source du mal qu'on découvrira jusqu'à la racine. Mais avant que de peindre ces mœurs & ces principes, il faut convenir qu'il nous est resté quelques vertus. La premiere & la plus importante pour nous, est l'esprit de liberté; il n'est point encore éteint en Angleterre. Si dans le fait il a reçu quelque atteinte, nous en conservons au moins le désir. Nous chantons à haute voix cette liberté précieuse; nous y tenons toujours fortement, & tant que ces dispositions subsisteront, la Nation ne sera jamais esclave. Sous Jacques II, l'Angleterre étoit libre, quoique gouvernée par un Prince despotique. Après que César fut assassiné, Rome resta dans l'esclavage, quoique le Tiran n'existât plus.

L'humanité est encore une de nos vertus. La douceur de nos Loix, notre compassion pour les criminels, le peu de cruauté de nos Voleurs de grand

chemin qui ne tuent presque jamais, les fondations que la charité seule érige pour le soulagement des malheureux, les secours que trouvent les autres infortunés qui ne peuvent avoir part à ces fondations, sont autant de preuves incontestables de notre humanité. Enfin l'esprit d'équité, qui dérive des deux vertus dont on vient de parler, nous procure l'avantage d'une bonne administration dans la justice. Voilà nos avantages. Passons à ce qui est contre nous.

En examinant les mœurs de la Nation, celles du Peuple ne seront point l'objet de cet examen ; c'est plutôt sur les mœurs de ceux qui gouvernent & qui font les Loix que tombera notre recherche. Nous n'en sommes pas encore venus à ce point de scélératesse qui caractérise l'âge où l'on vit décliner Carthage & Rome. Cette équité, cette humanité, cet Esprit de liberté qui font encore les vertus de l'Anglois, l'ont soutenu & l'ont empêché de donner dans les derniers excès du vice. Tout ce qu'on peut lui reprocher, & ce qui peint notre siécle, c'est un luxe

vain & une molesse efféminée. Nous en puisons le germe dans l'enfance. Une tendresse mal entendue, trop de soins, trop de délicatesse nous accoutument dès nos plus jeunes ans à cette molesse à laquelle nous ne pouvons plus ensuite renoncer. L'éducation des Universités seroit bonne, si l'on n'écoutoit que les habiles Maîtres qui y instruisent la jeunesse ; mais un jeune Ecolier va perdre dans le monde le fruit des leçons qu'il reçoit au Collége. Il en est de ces jeunes gens qu'on introduit prématurément dans le monde, comme de ces jeunes plantes qu'on arrache trop tôt de leur couche natale, pour les exposer à un air malsain : elles dépérissent bien-tôt. A ces abus on en fait succéder un autre qui n'est pas moins pernicieux, en faisant voyager la jeunesse de trop bonne heure. Elle n'a point le jugement assez formé, pour sçavoir distinguer entre les bons & les mauvais exemples qu'on lui met devant les yeux, ou plutôt elle se décide pour le vice & pour les écarts qui ont un attrait bien plus séduisant. Enfin notre jeune homme vient

à Londres, & il est initié aux plaisirs de cette Capitale. Que de tems ne faut-il pas qu'il perde le matin à une toilette qui est cependant indispensable ! car s'il se néglige sur la parure, il sera confondu avec la plus vile populace ; les jeunes gens de son rang rougiront d'aller avec lui. Ainsi paré, l'on se met dans une chaise à porteurs pour faire des visites. Lorsque notre bonne Reine Elisabeth alloit à cheval à Saint Paul, qui auroit dit que deux cens ans après un jeune Seigneur n'oseroit paroître dans les rues de Londres que dans une machine consacrée à la molesse ? Quelque part qu'aille notre jeune Seigneur, il ne trouvera que des objets propres à l'entretenir dans cette délicatesse efféminée. Ce sont des tapis, des tapisseries, des inventions de toute espece pour entretenir une égale chaleur, des appartemens dont les portes & les croisées ferment hermétiquement, ou le luxe brille de toutes parts. Riches ameublemens, buffets somptueux, desserts recherchés, suite nombreuse, repas pour lesquels on rançonne l'Air, la Mer & toutes les Na-

tions, tout est marqué au coin de la superbe opulence. Mais que fait cette Société rassemblée sous les enseignes du luxe ? S'y entretient-on de quelques sujets utiles & importans ? Il y a longtems que les conversations tant soit peu sérieuses sont passées de mode : ce seroit manquer à l'usage qui est aujourd'hui de plaisanter de tout. Mais comme on ne peut pas toujours y fournir, l'insipidité gagne bien-tôt. On avoit imaginé le jeu comme un amusement, l'avarice, suite nécessaire de la profusion, en a fait une occupation pénible ; c'est du moins une sorte de commerce.

Quelquefois on se permet de lire : c'est l'amusement du matin en attendant l'heure de la toilette. Mais que lit on ? Tout ce qui peut énerver l'ame & ce qui nous épargne la fatigue de penser. Dé-là ce gout pour l'obcénité qui est un caractéristique frappant de notre siécle. Il ne faut pas s'étonner si la Musique a dégénéré, ainsi que le reste. Cet Art si propre à exciter dans nos ames les plus nobles mouvemens, on l'a réduit aux caden-

ces & aux tours de gozier d'une eſpece d'hommes transformés en femmes. On néglige aujourd'hui les beaux airs de *Corelli*, de *Geminiani*, & de leurs ſemblables : les fugues divines de *Caldara* & de *Marcello*, l'élégante ſimplicité de *Bononcini*, les accords mâles & pathétiques de *Handel* reſtent dans l'oubli, & on leur préfere les inſipides chanſons modernes, dont on dépare nos concerts. La Peinture n'eſt pas mieux traitée. Les efforts de notre célébre Compatriote (1) n'ont pû préſerver le vrai gout. Le bas groteſque, & les productions d'une fantaiſie déſordonnée l'emportent : les figures Chinoiſes, les Magots, voilà nos modéles d'élégance. Le Théâtre ne nous fournira pas plus de ſujets de conſolation, ſi nous en jugeons par les applaudiſſens qu'on donne avec une fureur égale à la Farce, à la Pantomime & à l'Opéra. Nos amuſemens à la Campagne ne ſont pas plus mâles ni plus dignes de nous. On n'y fait plus cas de cette paiſible ſo-

(1) M. *Hogarth* célébre Peintre, qui a donné un *Traité ſur les Principes du Beau.*

litude qui en faiſoit le charme ; on craint de ſe rencontrer vis-à-vis de ſoi ; on raſſemble de bruiantes Sociétés qui retracent à la Campagne l'image tumultueuſe des Villes. Dans tout ceci on n'a point cherché à créer des ridicules, ou à les aggraver, on n'a fait qu'en déployer les traits.

On demandera peut-être pourquoi on ne fait point ici mention des Femmes qui auroient bien mérité un Chapitre à part. Je répondrai qu'elles n'ont plus chez nous de diſtinction particuliere que dans l'habillement. Elles ont fait autant de pas pour venir à nous, que nous en avons fait pour leur reſſembler.

Après avoir paſſé en revue les mœurs de la Nation, conſidérons les principes ſur leſquels elle agit. Ses principes ſur la Religion paroiſſent tendre au Déiſme. Ce n'eſt pas qu'on y ſoit affermi par un mûr examen, ni par une profonde ſpéculation : on ne ſe donne pas tant de peine. Nous avons bien quelques Auteurs qui ont déployé le Déiſme dans ſa plus grande lumiere. On s'eſt contenté d'adopter leurs conclu-

ſions, ſans approfondir leurs raiſonnemens. Les Œuvres de *Bolingbroke* ſembloient faites pour attirer l'attention des incrédules dans ce ſiécle d'irréligion ; mais cinq volumes *in*-4°. ſont trop effrayans. Quoiqu'il en ſoit, il eſt du bon air de négliger les exercices de piété & de mépriſer la ſimplicité de l'Evangile. Pour ce qui eſt des principes d'honneur, ils ont bien changé. Leur objet autrefois étoit le déſir de la gloire dirigé vers le bien public. Les objets de notre ambition ſont aujourd'hui la Fortune, les Titres, la Magnificence. Si un homme ſacrifioit ſes commodités & ſes biens à l'utilité publique, on en riroit, on le regarderoit comme un imbécile qui préfere l'ombre à la réalité (1). Ce qui ôte toute eſpérance de changement dans nos mœurs, c'eſt que nous en ſommes venus à nous endurcir ſur la cenſure.

(1) Ce Tableau, ainſi que pluſieurs autres, paroit outré. On voit encore en Angleterre plus qu'ailleurs, des particuliers s'occuper du bien de la Patrie & y contribuer. On ne peut pas nier que la Nation ne leur prodigue ſes applaudiſſemens.

Si nous nous voyons joués dans une Comédie de façon à nous y reconnoître, nous en rions de tout notre cœur, & nous gardons nos ridicules.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques exceptions. Dans les tems où la vertu regnoit, il ſe trouvoit des hommes pervers & efféminés : ainſi dans le ſiécle de la moleſſe, il eſt encore quelques hommes vertueux & doués de ce courage mâle qui nous ſied ſi bien ; mais il n'en eſt pas moins vrai que le caractere du ſiécle eſt un vain luxe & une moleſſe exceſſive.

Telle eſt en ſubſtance la premiere Partie de l'Ouvrage que nous analiſons.

L'objet de la ſeconde Partie eſt de conſidérer les *effets des Principes & des Mœurs*, qu'on vient de tracer.

LA force d'une Nation conſiſte dans la capacité de ceux qui conduiſent le peuple, dans leur zéle pour la défenſe de la Patrie & dans leur union. C'eſt ce que j'appellerai *Capacité Nationalle*, *Eſprit Patriotique de défenſe*, *Eſprit Patriotique d'union*.

N'eſt-il pas évident que la corrup-

tion de nos mœurs a bien altéré la capacité Nationale ? que peut-on attendre de sujets manqués par une éducation vicieuse, & qui dans l'âge de la raison ne se livrent qu'à l'amusement. Aussi les assemblées de la Nation deviennent-elles des scénes de scandale & de tumulte. Quelle différence dans la dignité de l'Aréopage, où si un membre s'étoit échappé jusqu'à rire pendant que l'assemblée se tenoit, il auroit commis une faute impardonnable. Dans notre Senat, on ne peut compter que sur les avis du petit nombre dont la supériorité est reconnue. Que seroit-ce si ces premiers génies étoient aidés, & si leurs plans étoient perfectionnés par des Membres qui eussent aussi des talens & de l'expérience ? Si d'ailleurs ces bonnes têtes s'éclipsent, comme elles font journellement, n'est-il pas à craindre que la Nation ne soit bien-tôt entierement enveloppée de ténébres & d'ignorance ?

Si l'on jette les yeux sur les Officiers de nos flottes & de notre Armée, on conviendra que la délicatesse & la futilité n'ont pas moins gagné de ter-

rein dans cette partie. Ce sont eux qui donnent le ton à nos amusemens, qui président à nos Théâtres, qui reglent nos modes, & qui sur-tout se piquent d'ignorance. Qu'on parcourre l'Histoire ancienne, on verra que les hommes les plus versés dans la Science Militaire, excelloient également dans les Lettres : tels étoient, parmi les Grecs, Pisistrate, Pericles, Alcibiade, Dion, Agesilas, Epaminondas ; & chez les Romains, Scipion, les deux Catons, Lucullus, Pompée, Brutus, & César. Si les siécles barbares nous fournissent l'exemple de quelques Généraux non lettrés, du moins est-il certain qu'ils sçavoient leur métier : d'ailleurs dans les guerres d'alors il étoit beaucoup moins question de stratagêmes & de discipline. Dans la dissipation générale où maintenant nous sommes plongés, peut-on espérer que les Officiers apprendront leur métier au point de bien remplir leurs devoirs actuels, & de se distinguer dans le commandement, lorsqu'ils y parviendront ?

M. *Hume* félicite la Nation de ce

que le Clergé a perdu son influence & sa considération. Comment cela ne seroit-il pas arrivé, puisque plusieurs Ecclésiastiques négligent leurs devoirs & sont plus assidus aux divertissemens publics qu'à leur Paroisse ? Ceux que leur âge ou leur situation empêche de participer à nos plaisirs, *roupillent* dans une stalle, font la cour aux Grands, ou suivent les Elections des Membres du Parlement & fomentent même la cabale, pour y trouver leur intérêt. C'est ainsi que les fautes des particuliers influent sur l'Etat en général.

Venons à l'esprit Patriotique de défense : combien n'est-il pas déchu ! Nos Soldats à la vérité possédent une fermeté & un courage très-propres à soutenir l'honneur de la Nation. Dans le service de Terre ils sont pleins de zéle pour l'honneur de leur Compagnie & de leur Régiment. Sur Mer, il y a une émulation singuliere à qui aura le mieux servi son canon, à qui aura mieux manœuvré, à qui aura mieux combattu. Il est reconnu qu'il *n'y a pas de plus braves gens sur la Terre* : rarement les verra-t-on reculer,

à moins que l'Officier ne leur en montre l'exemple ; encore les rallie-t-on facilement, & ils retournent à la charge avec la même ardeur. On peut donc compter sur nos Villages & sur nos Ports, comme sur une ressource sûre pour la défense de la Patrie. On ne peut pas en dire précisément autant de l'Officier : la délicatesse, la débauche & le climat de l'Isle ont attaqué notre constitution, & causé beaucoup de maladies de nerfs qui sont une source de foiblesse. Notre éducation & notre façon de vivre nous rendent incapables de supporter la fatigue. Nos principes achevent de nous priver du courage qui doit constituer un Patriote. La Religion des Enthousiastes les fait courir au combat : la vraie Religion nous dicte le zéle défensif de la Patrie ; l'Irréligion produit la poltronnerie & la lâcheté. On peut juger de ses effets par la terreur panique qui s'empara de la Nation, dans la derniere tentative de la Maison de Stuard. Le peuple prit la fuite à la vue d'une poignée de Braves, & l'on a vû une troupe de Montagnards marcher sans obsta-

cle, & pénétrer jusqu'au centre du Royaume. Il est vrai qu'on leva des grosses sommes pour l'entretien de la Flotte & de l'Armée ; mais il ne suffit pas qu'il y ait en pareil cas des contribuans, il faut des bras pour combattre. Dernierement encore, quand on craignoit une invasion de la part des François, un honnête particulier fit cette déclaration naïve : » Quant à moi, je ne » suis pas Soldat ; ainsi je ne risque » rien à avouer que je ne suis pas » brave. Voici ma bourse pour le ser» vice de ma Patrie : si les François » viennent, je payerai, mais bien fin qui » m'obligera à me battre «. Combien d'autres Anglois en auroient dit autant, s'ils avoient voulu dire la vérité !

Le Suicide mérite ici quelques observations. Il étoit commun chez les Grecs & chez les Romains, dans le tems de leur plus grande splendeur. On pourroit donc croire qu'il annonce le courage dans une Nation, mais remontons au principe. On verra que c'étoit l'honneur ou la crainte de l'infamie qui portoit les Grecs & les Ro-

mains à disposer d'eux-mêmes, & ce sont nos vices qui nous conduisent là. Le Romain se tuoit, parce qu'il avoit succombé dans une action : l'Anglois se tue, parce qu'il a été malheureux au jeu ; celui là, parce qu'il avoit encouru la disgrace du Public ; celui-ci, parce qu'il n'ose paroitre avec la Noblesse ; l'ancien Héros, parce qu'il avoit perdu quelque portion de sa gloire ; le moderne, parce qu'il ne peut plus acheter d'Ortolans ni de vin de Champagne ; le premier, parce qu'il avoit perdu une Bataille ou une Province ; le dernier, parce qu'on a saisi son équipage ; le Romain, parce qu'il agissoit sur de faux principes de Religion ; l'Anglois, parce qu'il n'en a aucune.

Au reste, comment peut-on espérer que des hommes pris au hazard & sans aucune préparation, puissent faire de bons Officiers ? Le simple changement d'habit peut-il tout d'un coup inspirer les vertus martiales, & n'est-ce pas un inconvénient insurmontable que nous n'ayons pas d'Ecole Militaire ? Mais l'Armée n'en est-elle pas une, dira-t-on ? Oui : mais l'est-elle en tems de

de paix ? Et de plus n'est-il pas certain que de jeunes gens déja formés & instruits de bonne heure pour la guerre y seroient infiniment plus propres ?

L'Esprit Patriotique d'union n'est-il pas encore altéré par notre mollesse ? Avant que d'entrer dans cette question, il faut observer que l'esprit d'union est toujours très constant dans les Monarchies, & foible dans les Etats libres. Le Monarque supplée au défaut de principes. Il dirige tout par sa Souveraine puissance ; il remet l'ordre & ramene tout au même point. Il n'en est pas de même dans les Pays libres. Si le particulier perd de vue les principes de Religion, d'honneur & de zéle pour sa Patrie ; s'il ne se sacrifie pas pour le bien public, dès-là toute union est détruite. On objectera ici avec le célébre Montesquieu, que les factions sont non-seulement naturelles, mais même nécessaires dans les Etats libres. Voici ses termes, en parlant de Rome : » On n'entend parler » dans les Auteurs que des divisions » qui perdirent Rome ; mais on ne

» voit pas que ces divisions y étoient » nécessaires, qu'elles y avoient tou» jours été & qu'elles y devoient tou» jours être «. Pour juger à quel point cette proposition est vraie, il faut faire une distinction. Lorsque les divisions ne tirent leur source que de la différence & de la liberté des opinions ou des contestations qui peuvent s'élever sur le rang & les privileges des différentes classes de Citoyens ; lorsque l'intérêt personnel des particuliers n'y entre pour rien, la République subsiste dans toute sa force & profite même de ces divisions. C'est ce qu'on a vû arriver dans la République de Rome, mais dans ses premiers tems de simplicité & de désintéressement. Lorsqu'aucontraire c'est l'avarice, l'ambition, la vengeance, l'amour de la propriété qui divisent les membres, on peut prédire que l'Etat est près de sa perte. Telle fut Rome même dans le tems de Marius, de Sylla, de Pompée, & des Triumvirs. Il est facile de démontrer que nos divisions ont cette origine pernicieuse qui a entrainé la perte de Rome.

Dans la révolution de 1688, la Nation en acquérant tous ses priviléges, obtint encore celui d'imposer la nécessité du concours du Parlement pour la levée des impôts & des subsides annuels. Comme la Cour n'en disposoit pas moins de tous les emplois lucratifs, les Membres du Parlement imaginerent de se les faire donner en échange de la partie du pouvoir qui leur étoit confiée. La Cour se vit bien-tôt contredite dans toutes ses mesures & dans ses plans. Le Roi Guillaume n'hésita pas sur le remède qu'il falloit y apporter. Il ferma la bouche à tous les opposans avec des places & des pensions. Dès-là est venu l'usage de rassembler un Parlement dont la pluralité est favorable à la Cour.

Cette pratique se réduisit insensiblement en art & en sistême régulier, & elle s'étendit de plus en plus. Ce ne fut plus que négociations & conventions perpétuelles entre la Cour & le Parlement. Comme cependant il n'y a pas autant d'emplois lucratifs qu'il y a d'aspirans, ceux qui n'eurent rien formerent une faction tur-

bulente qui se fit un devoir de crier haut & de s'opposer en tout au Ministere. Ce ne fut plus d'après l'examen des affaires qu'on se décida à accorder ou à refuser son suffrage; ce fut uniquement sur son traitement personnel qu'on prit parti, & le Gouvernement qui avoit été obligé de gagner les Membres pour donner leurs avis contre leur conscience & leur sentiment, fut encore contraint de les corrompre, pour voter contre leur conscience & leur propre avis.

Les effets de cette désunion ne seront pas partout les mêmes. Chez une Nation mâle & guerriere, la désunion remuera l'intérieur de l'Etat. Ce sera dans son sein que se fomentera le trouble. C'est ainsi qu'on a vû périr les Républiques de Corinthe, d'Athénes, de Sparte, & de Rome. Dans une Nation efféminée comme la nôtre, le danger viendra de dehors. Moins les Anglois ont à craindre des divisions intestines, plus ils doivent redouter l'Ennemi étranger, qui s'appercevra de notre foiblesse & en profitera. C'est donc lorsque nous serons ainsi atta-

qués, qu'il faut considérer les effets de la désunion : ils nous seront véritablement funestes. Tous nos arrangemens en auront moins de consistence. Nous ne pourrons exécuter aucun grand projet, dès qu'il demandera une certaine suite & un tems considérable; plus de vigueur non plus dans l'expédition. Pendant que nous disputerons sur les moyens de défense, l'Ennemi arrivera & nous surprendra.

Voici encore un autre inconvénient inévitable. Vû la distribution forcée des emplois & des postes importans, il arrivera que les gens de mérite doués des talens & des qualités si rares dans ce siécle, n'auront aucune part à cette distribution; & alors quel sera le Citoyen qui cherchera à mériter les honneurs & la fortune par la vertu, tandis qu'il sera certain d'y parvenir par son influence dans le Parlement? Prendra-t-on la route pénible d'une éducation dispendieuse & recherchée, de l'étude, du travail, des veilles & des fatigues, tandis qu'on aura une autre voie beaucoup plus douce & plus aisée?

Les Emplois d'ailleurs deviendront une espéce de succession dans les Familles dévouées à la Cour. Ils seront par conséquent remplis par les personnes du premier rang; & c'est précisément chez eux que la corruption & la mollesse a le plus infecté le cœur & l'ame.

Un autre mal, c'est l'état florissant de ces Agens, Agioteurs, Négociateurs de faction ou de cabale qui environnent les Grands, & qui sont les instrumens de la corruption. Bien-tôt à la fourberie, à l'incapacité même, ils ajouteront l'insolence. Ils se déclareront les ennemis de l'homme de mérite, ils chercheront à le diffamer & à le perdre; & c'est ce qu'on voit arriver tous les jours.

On peut donc conclure que le corps de la Nation est affoibli, & comme mutilé dans tous ses membres.

On observera cependant qu'il y a deux Etats qui se sauveront du torrent & qui conserveront leur considération. Ce sont ceux du Médecin & de l'Homme de Loi. Comme leurs objets sont d'assurer la santé & la pro-

priété des biens, & que c'est à quoi nous sommes attachés par-dessus toutes choses, ils seront très sûrs de l'hommage que nous rendrons à leurs talens. Moins nous serons tournés vers l'utilité publique, plus notre intérêt particulier nous portera à les ménager.

Avant que de conclure cette Partie, il faut résoudre une objection spécieuse. Les François sont aussi vains & aussi efféminés que nous : ils sont nos modéles à cet égard. On trouve dans leur Nation les mêmes défauts de capacité, de zéle & d'union nationale. Puisqu'ils ne produisent pas en France les mêmes maux que chez nous, puisqu'ils n'affoiblissent pas la constitution & la force du Gouvernement, pourquoi leur attribuer nos malheurs publics ? Telle est l'objection.

Je conviendrai que leurs mœurs sont les mêmes, mais les effets en sont contrebalancés par une foule de causes & de principes différens. La capacité Nationale n'en est point affectée. Il y a pour le Civil, la Marine, & le Militaire, des Ecoles publiques où la jeunesse est instruite & exercée aux

dépens de l'Etat, & on ne peut espérer de percer que par son mérite & par ses talens.

Le principe de l'honneur est le caractéristique de la Nation (1). Il est en vigueur dans tous les rangs, il inspire jusqu'aux hommes de la plus vile classe. Il donne le mouvement à toute la machine du Gouvernement. Quoiqu'il semble avoir pris beaucoup d'accroissement sous Henri IV & Louis XIV, il date encore de plus loin.

On peut se rappeller cette fameuse journée des Éperons sous le regne de Henri VIII, lorsqu'il fit une invasion en France. Quoique le Soldat frappé d'une terreur panique, eût pris la fuite, l'Officier ne voulut point abandonner le champ de bataille, & préféra d'y être massacré ou fait prisonnier.

On traite cet honneur François de faux honneur. Tel qu'il est, il seroit à souhaiter que nous en eussions au-

(1) L'Auteur auroit pû ajouter, comme un autre caractéristique du François, son amour naturel pour son Prince, motif qui anime peu les Anglois.

tant. Il ne s'étend pas à tout : il se renferme dans une certaine sphere dont il ne sort point; il roule presque entierement sur les procédés, sur le traitement réciproque dans la Société. Ainsi il peut avoir du désavantage, si on le compare à ce que les autres Nations appellent honneur. Quoiqu'il en soit, il est fait pour produire de très-bons effets en France. C'est à lui qu'elle doit sa gloire. La puissance du Monarque, comme on l'a déja dit, cimente & assure l'union. C'est ainsi que la France est devenue formidable, malgré toute la mollesse de ses Habitans : par son propre exemple, elle a fait passer le poison magique de ses délices chez les Nations voisines, & elle s'est préservée par l'antidote de ses principes.

C'est au moyen de ces principes que le caractere François, quoiqu'inconsistant, est respectable. Ils ont trouvé ou inventé l'art d'unir tous les extrêmes : ils ont ensemble les vertus & les vices qui paroissent les plus incompatibles. Ils sont un composé de force & de foiblesse. On peut les dire

efféminés, quoique braves; faux & gens d'honneur; vains, mais avec finesse; splendides, sans être généreux; guerriers, mais rafinés dans leurs manieres; possédant assez de qualités pour mériter des applaudissements, sans cependant être vertueux; sérieux dans la bagatelle; gais dans toutes leurs opérations & dans toutes leurs entreprises; Femmes à la toilette, Héros dans le Champ de Mars; corrompus, mais décens dans la conduite; divisés par leurs sentimens, & unis dans l'action; foibles, si l'on considere leurs mœurs; forts, si l'on a égard à leurs principes; méprisables dans la vie privée, formidables en tant que Nation. Ils ont *empiété* sur notre puissance Navale (1) : ils font plus que de nous disputer l'Empire de la Méditerranée, ils travaillent à nous chasser des Colonies de l'Amérique. Voilà les suites de leurs principes & de leur union. Ils triomphent jusques dans

(1) Le terme est au moins impropre. Les Anglois étoient plus modestes avant le Traité d'Utrecht.

le Nouveau Monde. Les Gouverneurs de leurs Colonies sont conduits par l'honneur, tandis que les nôtres n'ont pour mobile que l'avarice & la rapine. Leur Religion & leur Politique dirigent leurs vûes, pour faire des prosélites & des alliés parmi les Indiens. Notre Irréligion nous empêche de penser à l'un de ces deux objets, & nos mauvais procédés nous empêchent de réussir dans l'autre. Enfin nos Colonies ont autant dégénéré que la Nation dont elles dérivent. Si au moyen de ces avantages les François s'emparoient de nos possessions en Amérique, que deviendroit notre puissance Navale ?

C'est ainsi que nous déclinons. Ce qui rend notre situation plus dangereuse, c'est que nous ne nous en livrons pas moins à la dissipation & aux amusemens frivoles.



TROISIEME PARTIE.

Sources des Mœurs, & Principes actuels de l'Angleterre.

La Nation étonnée voit les malheurs qui l'environnent, sans sçavoir de quelle source ils dérivent : découvrons lui donc la funeste erreur qui l'abuse. On demande sans cesse où en est notre commerce, & quels biens nous possedons ? On croit que pourvû que les richesses de la Nation s'acroissent, nous serons puissans, heureux & tranquilles. On ne fait pas attention à une vérité, que l'expérience démontre, que les sages ont toujours annoncée, & qui n'a point échappé au célèbre Montesquieu : c'est que si d'un côté le commerce polit les mœurs, de l'autre il les corrompt.

En effet on doit distinguer trois époques du Commerce. Dans la premiere il fournit aux besoins les plus essentiels; il les prévient même, il multiplie les connoissances, il déracine les préjugés,

il met en jeu les vertus & surtout l'humanité. Dans son second période, il aide à la population, il favorise les Sciences & les Arts, il répand l'abondance & assure la felicité d'un peuple. Dans le troisiéme, c'est-à dire, lorsqu'il est le plus florissant, ses effets sont tout differens : il nous charge de superflu, il fait regner, entre autres vices, l'avarice, le luxe, la mollesse & détruit les meilleurs principes. Si nous avons joui de tous les avantages du Commerce dans ses deux premieres Epoques, nous éprouvons malheureusement aujourd'hui tous ses désavantages.

Les premiers essais du luxe sont bornés & peu délicats : les commerçans s'en melent-ils, le luxe est bientôt porté au dernier rafinement. La raison en est toute simple : le Commerce parcourt tous les Climats, toutes les Regions; l'industrie recompensée fait servir & emploie tous les materiaux à la mollesse & à la magnificence.

Si le commerce s'introduit chez une Nation qui ait des Terres à cultiver & de la Noblesse, l'avarice & l'avidité du gain, voilà le lot du Commerçant : le

luxe, la vanité, & la mollesse sont le partage du gentilhomme; je parle pour le général, sans exclure les exceptions. On trouve des Commerçans généreux, & des Nobles avides; ce qui n'empêche pas que ce que j'ai avancé ne soit moralement vrai.

L'avarice qu'entraine le Commerce poussé à l'excès, attaque & sappe la Religion. Ce n'est pas qu'elle détruise directement la foi par les armes offensives de l'incrédulité : un homme dont l'objet unique est l'argent, ne s'amuse pas à raisonner. Entraîné, subjugué par l'intérêt, il néglige entierement les principes & les actes de Religion, il la met entierement à l'écart. (C'est en ce sens que l'avarice nuit à la Religion, sans vouloir l'insulter). S'il va au Japon, il foule aux pieds la croix, finit ses affaires, & revient aussi bon chretien qu'auparavant.

Chez une Nation qui joint le luxe & la mollesse à l'amour du gain, les principes de la Religion sont combattus plus directement. On les perd dans la recherche des plaisirs qui les absorbe autant que l'avidité du gain. Le loisir

& le gout de la littérature ouvrent le champ à la dispute, & le luxe abandonne bientôt une Religion qui le réprouve, pour servir sous la banniere de l'Irreligion qui l'authorise.

On n'aura pas de peine à comprendre que chez une Nation purement commerçante, l'amour du gain ne détruit pas moins les principes de l'honneur. L'adoration qu'un tel peuple rend à l'or, étouffe toute autre gloire; il surmonte la crainte de la honte. Cette Nation quoique méprisée par toute l'Europe, dira avec l'Avare: *On me siffle? eh bien! moi je m'applaudis toutes les fois que je contemple mon coffre-fort.* (1)

Pour se convaincre de la destruction de tous les principes, il n'y a qu'à jetter les yeux sur les deux Nations, chez qui le commerce est à son plus haut point. Les Hollandois & les Chinois sont de tous les peuples, les uns les plus mercenaires, les autres les plus grands voleurs.

Si l'on approfondit ces objets, on re-

(1) *Populus me sibilat; at mihi plaudo*
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.
Horat.

marquera comme nous venons de le dire, que la foi n'étant pas précisement attaquée chez les peuples purement commerçans, n'y reçoit pas autant d'insultes, que chez les peuples où le commerce ne fait qu'une branche de l'Etat. Delà vient qu'en Hollande, la Religion semble se conserver encore, tandis qu'elle est évidemment détruite en Angleterre.

C'est tout le contraire à l'égard des principes d'honneur. Chez nous il en reste une apparence, parce que le désir de l'applaudissement & la crainte de l'opprobre, quoique fort altérés, ne sont pas entierement détruits, tandis qu'en Hollande où l'avarice domine, il n'en est presque plus question. (1)

Au reste, comme aujourd'hui la Religion des Hollandois & l'honneur des Anglois ne sont que l'ombre de la vraie Religion & du véritable honneur, on ne doit pas s'étonner qu'ils ne produisent aucun effet salutaire.

(1) C'est un Anglois qui parle, un Anglois, *Quidlibet audendi scriptis cui parta potestas.*

Toutes les verités qu'on vient d'établir ne sont pas encore généralement reconnues. Nos Politiques modernes soutiennent des maximes qui affoibliroient, si elles étoient fondées, la plupart de nos preuves. Ils avancent » que » c'est sur toutes choses le Commerce » & les richesses qui rendent une Na» tion puissante, en contribuant à la po» pulation, en fournissant de quoi payer » les flottes & les armées, & en la met» tant en état de soutenir la guerre; de « sorte qu'à la longue une telle Nation » est sure d'affoiblir & de ruiner l'enne» mi, dont le Commerce & les ri» chesses seront inférieurs. « Cette objection est assez spécieuse, pour être examinée avec attention.

1°. Le commerce, dit-on, augmente la population. C'est de quoi nous ne conviendrons pas aumoins pour le tems présent. Il est vrai que quand la Nation s'occupe à cultiver ses terres, à en échanger le produit, & à accroître ses Manufactures, ces branches du commerce emploiant beaucoup de bras, augmentent la population. Mais aujourd'hui que le commerce s'est étendu à tant

d'autres objets pour lesquels nous envoyons notre argent en échange de denrées étrangeres, cette espéce de commerce n'augmentant pas le travail, n'accroit pas le nombre des habitans. Cependant c'est là l'espece de commerce qui fleurira le plus tant que nous serons adonnés au luxe. Il faut aussi considerer que, dans ce siécle où tout se perfectione, on invente tous les jours des machines qui pour le labourage & pour les Manufactures, exigent un moindre nombre d'ouvriers, ce qui n'encourage pas la population. Combien d'autres circonstances tendent encore à la diminution du nombre de nos habitans!

1°. La vanité & la mollesse dégoutent du mariage.

2°. Les maladies particulieres & reservées à ces derniers siécles, ainsi que l'intempérance, nuisent évidemment à la propagation dont elles tarissent ou tranchent les sources.

3°. Cette débilité abrége la vie & attaque le genre vital, tant dans les peres que dans leur posterité.

Les faits viennent à l'appui de ces

raisonnemens. Lors de l'acroissement des Manufactures & de la culture des terres, on s'apperçut visiblement de l'augmentation des habitans. Depuis le Commerce étranger, il n'en est plus question. Quoique notre commerce ait peut-être doublé, il y a tout lieu de croire que la Nation n'est pas si peuplée qu'elle l'étoit il y a 50 ans. La Capitale d'Angleterre augmente chaque jour d'étendue & recule son enceinte, sans que le nombre de ses Citoyens soit augmenté. Quelques autres Villes commerçantes se sont extremement peuplées aux dépens des villages qui sont affoiblis. Par les rélevés que j'ai pris moi-même sur les registres de quelques paroisses, j'ai trouvé que depuis 1550, jusqu'en 1710, le nombre des habitans s'est accru dans la proportion de 57 à 72, & depuis 1710 jusqu'à présent, le même nombre s'est tout au plus soutenu, si même il n'a diminué.

Mais quand l'Angleterre seroit accrue par le même nombre des habitans, dumoins est-il certain qu'elle a perdu relativement à leur force. Il n'est pas douteux que l'intempérance & la dé-

bauche enervent. On n'a déja que trop ressenti les effets pernicieux du Gin (1) dont ont consomme dans quelques villages une plus grande quantité que de Bierre : il faut esperer que le gouvernement fera des reglemens qui arrêteront l'usage de cette perfide boisson.

Je dis plus : quand il seroit vrai que le Commerce ajoute à la force d'une Nation, en favorisant la population, il ne s'ensuivroit pas moins que la force de cette Nation consiste dans les mœurs & dans les principes de ceux qui la gouvernent. Ainsi tant que l'excès du commerce affectera la tête de la Nation, que peut-on esperer d'un corps sans ame, quelque grand qu'il soit ?

2o. On prétend que le commerce fournit de quoi payer les flottes & les armées : ceci mérite encore un examen.

On observera que les profits du Commerce, ne sont pas également dis-

(1) Espece d'Eau-de-vie faite avec du Genievre, dont les Matelots & les Paysans boivent avec excès.

tribués sur toute la Nation. Le Négociant en tire la plus grosse part, le Seigneur y profite aussi quelque chose ; à l'égard des Artisans & des Laboureurs ils ne s'en sentent gueres. Si leur salaire est plus fort, les vivres & les denrées haussent de prix, ce qui revient au même. Or comme les taxes & les impots se levent sur le consommateur, & que le Commerce enrichit peu de ces derniers, il s'ensuit qu'il n'y a qu'un petit nombre de particuliers qui par le moyen du Commerce se trouvent plus en état de fournir aux impots, qui cependant se levent sans distinction sur tous. Il n'y auroit que le cas où les Négocians repandroient pour la Patrie les profits immenses qu'ils font : ce seroit là une vraie preuve en faveur des avantages du Commerce excessif.

Ne peut-on pas ajouter que ceux qui composent la plus haute classe de la Nation, sont moins en état que jamais de fournir aux besoins de l'Etat, ayant à satisfaire à un luxe & à une magnificence qui demandent des Trésors, & qui sont devenus aujourd'hui le nécessaire.

Encore une reflexion. Nous ayons 12 fois plus de richesses en effets dans la Nation, que de dettes : pourquoi donc ne les payons nous pas ? si ce n'est que le Ministere n'ose pas demander des sommes qu'on pouroit absolument payer, mais qu'on n'a pas la volonté de fournir.

Ne croyons pas non plus qu'il suffise de payer & d'approvisionner une armée, pour remporter l'avantage. Il ne suffit pas d'avoir des soldats bien payés & bien équippés ; il faut des combattans. On sait la réponse de ce Prince guerrier, que ses Ministres vouloient dissuader d'attaquer un ennemi puissant, en lui representant qu'il n'avoit point d'argent pour payer ses Troupes. » Mes » ennemis, dit-il, sont riches & efféminés, mes Troupes ont du courage, » mes Officiers sont braves & gens » d'honneur. Ils arboreront mon étendart dans le pays ennemi ; ainsi ce sera » mon ennemi qui payera mes Troupes « On a vû le Roi de Prusse suivre ce plan dans l'Electorat de Saxe. Nous en avons fait autrefois autant dans les plaines d'Agincourt & de Cressy. Les

François ſuivent ce projet en Amérique, & ſi nous n'y prenons garde, ils nous pourſuivront juſques dans les plaines de Salisbury.

On objecte encore que la France ſe ſoutient, malgré un commerce très étendu; mais il faut obſerver que le commerce de la France eſt limité & contrebalancé par des circonſtances favorables. La pauvreté de la Nobleſſe qui n'a ſouvent que ſes titres pour toutes richeſſes, la jette néceſſairement dans le parti des armes. C'eſt le ſupport & la force de la Monarchie: delà l'eſprit Militaire de la Nation. D'ailleurs l'honneur perce même juſques dans les établiſſemens de commerce qu'ils ont dans les climats les plus éloignés. Ils ſçavent leur donner un certain éclat qui les décore & leur ſert beaucoup. Je n'en rapporterai qu'un ſeul trait, entre pluſieurs. Il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour attirer de la conſidération au Conſul François d'Alexandrie: s'il ſort pour aller à Roſette, on met le Pavillon à ſa Pinaſſe, & tous les Vaiſſeaux de la Nation qui ſont dans le Port le ſaluent. En un mot, voici le parallele des

deux Nations. En conſequence d'un principe purement Marchand, nous agiſſons comme ſi l'intérêt d'une Nation étoit ſon véritable honneur, & les François au contraire ſe conduiſent ſur ce principe bien plus noble, que l'honneur d'une Nation eſt ſon véritable intérêt. Nous n'avons en effet qu'à conſiderer le ſort de la France, pendant ce ſiécle. Dans les premieres guerres, ils ont été battus & épuiſés; dans la ſeconde Guerre, quoique victorieux, ils ont été fort affoiblis. Il n'y a aucun de nos Politiques qui n'eut décidé que cette puiſſance étoit détruite; l'expérience nous prouve le contraire. Il faut donc conclurre qu'aucun événement ne peut abaiſſer une Nation qui ſe conduit par de grands principes.

Après avoir dévelopé le caractere du ſiécle, ſes effets, ſes ſources, il reſteroit à chercher le remede à nos maux. C'eſt avec peine que je me hazarde à en indiquer quelques uns, ſçachant qu'on traitte de chimeriques les projets de cette eſpece conçus dans le cabinet d'un Auteur.

En diminuant l'étendue de notre commerce, pouroit-on ſe flater d'en détruire les abus? j'en doute. Si nous nous en trouvions bien au dedans, les conſéquences en ſeroient fatales au dehors. Les François profiteroient de ce que nous abandonnerions, & deviendroient aſſez puiſſans pour détruire notre commerce. Tout l'art eſt donc de le laiſſer s'accroitre, mais d'en arrêter les effets pernicieux. Recourons pour cela à l'exercice des vertus qui nous reſtent encore. Il eſt de deux ſortes de remedes: les uns ſont radicaux & topiques, d'autres palliatifs & momentanés. Nous ne pouvons appliquer les premiers; il faudroit reformer tout-à coup toute la Nation. On peut employer les derniers, en détruiſant les racines du mal, en éloignant les occaſions, en faiſant des reglemens utiles. C'eſt ainſi qu'on a vû, par l'établiſſement d'un Magiſtrat d'une nouvelle eſpéce, diminuer les vols qui étoient fréquens dans la ville, quoi qu'il n'y ait pas à douter que la diſpoſition au mal ne ſoit reſtée. Le mal eſt plus difficile

à guerir chez les Grands, faute de puiſſance pour les reprimer. Malheureuſement ce ſera la néceſſité, c'eſt-à-dire les derniers malheurs qui les réveilleront. La molleſſe, l'avidité, l'eſprit de faction, abandonneront les rênes qu'ils ont voulu uſurper. La vertu s'élevera ſur les ruines de la corruption, & la Nation déſeſperée ſera ſauvée par la ſageſſe, l'intégrité & le courage de quelque grand Miniſtre.



I I.

Description des Montagnes d'Ecosse & de leurs Habitans.

UN Montagnard Ecossois est si différent d'un Habitant du reste de l'Ecosse, par rapport à la Langue, aux mœurs & à l'habillement, qu'on ne le désigne pas mieux en le disant Ecossois, que si l'on prétendoit spécifier un François, en disant qu'il est Européen.

Le pays des Montagnards occupe plus de la moitié de l'Ecosse, & s'étend depuis Dumbarton, jusqu'à l'embouchure de la Clyde, dans la partie Septentrionale de l'Isle. C'est une étendue de 200 milles de long, & depuis 50 jusqu'à 100 de large. Les Montagnes sont entassées les unes sur les autres; elles laissent entr'elles des creux profonds, & sont toujours couvertes de neige, principalement vers le sommet. Leurs chaînes sont disposées de

l'Est à l'Ouest, & en les regardant ainsi, elles forment un aspect effrayant. Plus on les considere, plus on est frappé de leur énorme masse, de leur irrégularité, du sombre affreux qu'augmente encore l'ombre qu'elles se font mutuellement, & de la lumiere pâle qu'elles réfléchissent. Leur sommet est le plus souvent un roc nud, & sur leur penchant il y a beaucoup de bruyeres. Vers le bas sont des torrens furieux qui entrainent souvent des morceaux prodigieux du rocher. Le coup d'œil de ces Rochers varie suivant les Saisons, & les Habitans font beaucoup d'attention à ces différentes formes. Quand ils voyent des raies blanches marquées sur la Montagne, ils disent : *voilà la queue de la Jument grise qui grossit.* Dès-lors ils ne s'éloignent plus gueres de la maison, dans la crainte d'être emportés par les torrens, ou de se trouver enfermés dans quelque lieu qui deviendroit par la suite inaccessible, & où ils périroient de faim.

Une de ces Montagnes dans le Lochabar, s'appelle *Benevis.* Elle a sept milles de hauteur, je ne dis pas jus-

qu'au sommet, mais seulement jusqu'à l'endroit où elle commence à devenir inabordable. Quelques Officiers Anglois entreprirent un jour d'y monter; mais quand ils furent à l'endroit le plus élevé, c'est-à-dire au plus haut de la partie qui étoit visible, ils trouverent une différence considérable dans l'air, & ils ne virent plus que d'autres Montagnes si escarpées, qu'il leur fut impossible de continuer leur voyage. Après y avoir employé une journée d'Eté entiere, depuis cinq heures du matin, ils revinrent mortellement harrassés. Encore se trouverent-ils fort heureux d'en être revenus sains & saufs, sur ce qu'on leur dit, que si un de ces nuages qui sont fort communs dans le pays, s'étoit étendu sur la Montagne lorsqu'ils y étoient, ils n'auroient plus retrouvé leur chemin & y seroient morts de faim & de froid.

Il y a entre ces Montagnes quelques pays plats qui pouroient porter du bled; les Habitans les nomment *Glen.* Leur situation les rend stériles, le Soleil ne paroissant sur cet hori-

son qu'environ trois heures dans les plus longs jours.

Quand on voyage dans les Montagnes d'Ecosse, il faut se pourvoir de provisions, non-seulement pour soi, mais aussi pour son cheval, & sur-tout d'un guide. Aussi-tôt qu'on a monté la Montagne, on perd de vue la plaine; on trouve ensuite une autre Montagne au sommet de laquelle on n'est pas plutôt parvenu, qu'on en retrouve encore une autre, ce qui fait désespérer de revoir jamais le niveau de la Terre habitable. On rencontre souvent des Rivieres rapides & profondes sur lesquelles il y a quelquefois des bacs; mais souvent le bateau est si petit, que le cheval est obligé de passer à la nage. Ces bacs sont d'ailleurs en si mauvais état, qu'il faut se tenir sur des motes de gazon avec lesquelles on a bouché les trous du batteau. Quand il n'y a point de bacs, il faut se laisser conduire par son cheval, & regarder fixement pendant le passage quelque objet de l'autre côté de la rive; car si l'on regardoit le courant, on perdroit infaillible-

ment la tête. Pour éviter l'étourdissement ; on peut encore laisser pendre ses jambes dans l'eau. Malgré toutes ces précautions, un Voyageur est quelquefois emporté par des courans d'eau qui viennent du Rocher, auxquels on ne peut résister & qu'on ne peut prévoir.

On ne fait ordinairement qu'un mille par heure, & il ne faut pas s'étonner si l'on n'en fait pas davantage, puisque le chemin est très raboteux & interrompu par des fondrieres ou par des racines d'arbres qui blessent les pieds des chevaux. Quelquefois aussi ils enfoncent dans ces fondrieres qui sont extrêmement dangereuses.

Souvent le Cavalier est obligé de mettre pied à terre & de se servir de ses mains pour grimper dans un sentier qui n'a pas deux pieds de large, & qui se trouve sur le bord d'un précipice. S'il arrive une tempête violente, on court un très-grand risque, parce que la neige est chassée par le vent avec une telle force, qu'elle empêche le Voyageur de voir la tête de son cheval qui peut en être renversé. D'ail-

leurs la quantité de neige qui tombe, change tellement la surface du chemin, qu'on ne peut plus s'y reconnoitre. Après deux jours d'une route si pénible, on découvre une petite plaine d'un quart de mille d'étendue avec sept ou huit chaumieres, & c'est-là une Ville d'Ecosse. Ces Chaumieres sont faites de bois, & les solives du faîte sont d'un volume prodigieux. On ne sçauroit les faire trop fortes, pour résister aux eaux qui pourroient emporter aisément des maisons qui n'ont point de fondemens. C'est de l'importance de ces toits que vient le compliment qu'ils se font en buvant à la santé les uns des autres quand ils disent : *à votre Arbre du toit*, (*to your roof tree*,) au lieu que les Anglois disent : *à votre Foyer*, (*to your fire side*).

Leurs murailles sont de quatre pieds, & construites de bois couvert de gazon ; aussi voit-on quelquefois les bestiaux brouter la maison. Ce gazon recéle quantité de vers, qui dans les tems secs tombent sur la table, ce qui est très-dégoutant pour les Etrangers. Il y

a des écuries dont la porte n'est pas assez haute pour qu'un cheval puisse y entrer ; alors il faut payer pour abbattre le toit. C'est ce qui arriva à l'Auteur de cette Description : on le mit coucher dans une espece de boëte où il fut bien-tôt enfumé, parce qu'on avoit fait du feu avec de la tourbe humide, & que la chambre étoit si basse que la porte n'avoit pas quatre pieds. Le plancher n'étoit autre que la terre, telle que Dieu l'a faite : on y avoit percé un trou en guise de pot de chambre, & notre pauvre Voyageur qui n'avoit garde de s'en douter y mit malheureusement le pied en se levant de sa triste couche.

Les Maîtres de ces pauvres Habitations ne manquent jamais de se mettre à table avec les Voyageurs, & ils ne tardent pas à demander la permission d'y introduire un frere ou un cousin. Ils se prisent beaucoup & se glorifient de ne s'être mêlés avec aucune autre Nation. Ils insultent les Anglois, & les traitent de Nation corrompue, qui n'est que le fruit du mêlange de plusieurs autres. Il est à présumer qu'ils

viennent d'Irlande, puisque leur langue est un Irlandois corrompu, & que leurs habillemens, ainsi que leurs mœurs, approchent beaucoup de ceux qu'avoit encore l'Irlande sous la Reine Elizabeth.

Les Ecossois sont de petite taille, & leurs femmes sur-tout sont d'une petitesse remarquable. Comme dès leur enfance ils sont accoutumés à être mouillés jusqu'à la peau, quand ils sont obligés de coucher à l'air dans un tems où il fait un vent sec & froid, ils mouillent leurs manteaux, & s'y enveloppant, ils se jettent sur la bruyere où ils passent la nuit à l'abri de quelque colline. Ils prétendent que la chaleur qui sort de leur corps à travers ce manteau mouillé produit une vapeur qui empêche que le vent ne les pénétre.

Cette maniere de vivre les rend sujets à des fluxions & à des rhumatismes qui les rendent bien moins vigoureux qu'ils le seroient, si leur vie n'étoit pas si dure, & s'ils étoient mieux nourris. Cependant ils sont propres au travail, & leur démarche est

bien plus légere, a meilleure grace que celle des Payſans Anglois & François.

Les Montagnards ſont partagés en Familles ou Tribus ſous des Chefs, & chaque Tribu eſt diviſée en ſix branches qui ont chacune leur Capitaine. Ces branches ſont ſous-diviſées en bandes de cinquante ou de ſoixante hommes chacune. Tous les Ecoſſois rendent au Chef général de la Tribu, l'obéiſſance la plus marquée, & cette obéiſſance eſt la meſure de leur vertu. Ils ont enſuite un attachement particulier pour la Claſſe de leur diviſion & pour tous les membres de la Tribu; enfin ils ſe piquent d'un amour patriotique pour leurs Montagnes & pour leurs Compatriotes. En revanche ils témoignent du mépris pour les Ecoſſois du Pays plat, qu'ils regardent comme fort inférieurs à eux en courage. Ils ſe croyent même en droit de les piller, ſur une ancienne tradition qui porte que la plaine étoit jadis le patrimoine de leurs Ancêtres.

Le Chef exerce une autorité arbi-

traire ſur ſes Vaſſaux : il juge & aſſoupit toutes les querelles. Lorſqu'il a beſoin de doter ſes filles ou de bâtir une maiſon, il leve des impôts comme il lui plaît, & ſi l'on refuſe de les payer, on eſt unanimemeet chaſſé de la Tribu. Pour reconnoitre cette fidélité & cette obéiſſance aveugle, le Chef protege tous les membres de ſa Tribu; il les ſoutient dans quelque entrepriſe qu'ils ayent faite ſur les autres, & ſi l'on en vient à ſe déclarer la guerre, il conduit ſa Tribu & combat avec elle.

On peut bien juger que leurs fermes ſont d'une médiocre valeur. En effet il en eſt peu qui montent plus haut que 20 livres ſterlins, encore ne payent-ils la redevance qu'en nature, c'eſt-à-dire en grains, beure, volaille. En faveur de leur extreme pauvreté, leur Seigneur leur en remet une partie. Ils tiennent de lui auſſi les paturages où ils mettent leurs beſtiaux.

Le printems eſt la ſaiſon la plus facheuſe pour eux : c'eſt alors que leur gruau d'avoine qui eſt leur nouriture

ordinaire, commence à leur manquer. Pour y ſuppléer, ils ſaignent leurs beſtiaux, font bouillir ce ſang, & en y joignant un peu de lait, ils le mangent avec leur gruau d'avoine. Leur terrein eſt d'ailleurs ſi ſterile qu'il ne produit point de racines. Cette ſaignée des beſtiaux les rend ſi foibles, que le matin ils ne peuvent pas ſe lever, & il faut ſe joindre pluſieurs pour mettre ſur pied toutes les vaches du village.

L'été ils habitent des cabanes plus miſerables encore que celles que nous avons décrites, pour être plus a portée des endroits où ils menent paître les beſtiaux qui ont ſurvecu à la ſaignée du printems, & qui ſont dans une partie plus élevée de la montagne. Ils font là leur beurre & leur fromage. Quand la pâture manque, ils retournent à leur premiere habitation. La maiſon de campagne chez eux n'eſt pas, comme on voit, un luxe; les beſtiaux y ſont réduits à vivre ſur la bruyere.

On a déja dit que l'Hiver ils étoient étroitement confinés dans leurs habitations, où ils n'ont aucun amuſement. Ils couvent leur feu, où ils ſe brulent

entierement les jambes & les cuiſſes, & la fumée les aveugle. Pour s'éclairer, il n'uſent point de chandelle : deux batons réſineux y ſuppléent.

Quelquefois la neige qui deſcend des montagnes enterre entierement leurs cahutes, & coupe toute communication entre les habitans d'un village. Alors il faut qu'avec leurs mains ils travaillent à déblayer cete neige, & quand ils ſe ſont fait un paſſage juſqu'à la cabanne voiſine, ils ſe joignent pluſieurs pour ſe faire un chemin libre.

Outre leurs beſtiaux, ils ont une race de Chevaux nains & ſauvages qu'ils appelent *Garrons*. Ces Chevaux courent les montagnes, & les naturels du pays ſont obligés de les chaſſer comme le Cerf. Ils les attirent ſur des rochers eſcarpés, & ils tachent de les attraper par la jambe de derriere, ou ils les pourſuivent de façon que les Chevaux tombent de laſſitude. La tradition du pays eſt que ces Chevaux viennent originairement d'Eſpagne, mais qu'avec le tems il ont dégeneré & ſont parvenus à la petiteſſe exceſſive dont ils ſont aujourd'hui. Quand ils ont un fardeau à leur

faire porter, ils mettent ſur le Cheval deux paniers; & ſi le fardeau ne peut être diviſé, ils mettent autant peſant de pierres dans l'autre panier, de façon que le Cheval eſt obligé de porter le double du poids.

A l'égard des terres qu'ils peuvent enſemencer, ils les labourent avec quatre Chevaux. Ils tiennent les deux premiers, & marchent à reculons, pour prendre garde que la charue ne frappe pas contre le roc, qu'on voit preſque ſur la ſurface. Lorſque le terrein ne le permet pas, ils bêchent avec une bêche de bois. Ils emploient auſſi les Chevaux à trainer la Herſe, qu'ils attachent cruellement à leur queue, ſans aucun harnois, & ſi la queue eſt trop courte, ils l'allongent avec des oziers entortillés.

Comme leur récolte ſe fait tard, elle n'eſt preſque jamais ſeche, & quand les grains ſont dans la grange, il s'en faut bien qu'ils ſoient à l'abri de l'humidité. Il eſt vrai que les mêmes fentes qui ſont paſſer l'eau de la pluie, donnent auſſi paſſage au vent, & c'eſt ce qui fait que leurs grains ne ſont pas entierement perdus. Tous les ans après la récolte,

le Sheriff avec les Jurés va mettre le prix au bled. Le reſte des denrées ſe regle par l'uſage.

Malgré les ſoins que ſe donne le Chef pour que chacun ſoit partagé de quelques terres & de quelque habitation, il y a toujours quelques coureurs ou vagabond qui n'en ont point. Ceux qui ſont dans ce cas ne s'amuſent point à demander à la porte: ils entrent ſans façon dans les cabannes, s'aſſoient auprès du feu, & demandent leur part du gruau d'avoine. Le ſoir ils s'enveloppent dans leur *plaid* (1) & dorment dans un coin. Perſonne ne leur refuſe l'Hoſpitalité, parce qu'on ſçait qu'ils n'ont rien au monde, ni aucun moyen de gagner leur ſubſiſtance par le travail.

La terre étant ſi ſterile, on juge bien qu'un domaine du revenu le plus médiocre eſt d'une grande étendue; auſſi l'acre de terre ſe vend t'elle trois ſols monnoye de France. Le revenu des Seigneurs ſe compte par meſures de grains appellées *shalders*. Le *chalder* contient 16

(1) Sorte de Mandille à laquelle on a fait renoncer depuis peu les Montagnards d'Ecoſſe.

boles, & le bole répond à 6 boiſſeaux d'Angleterre. Tout miſérable qu'eſt le peuple des montagnes, la nobleſſe ne laiſſe pas que d'y être à ſon aiſe, & les Chefs jouiſſent d'une ſorte de puiſſance qui compenſe les commodités dont les grands ſont pourvus dans des climats plus heureux. Quand il leur nait un fils, les vaſſaux diſputent entre eux à qui le ſevrera, lorſqu'il ſortira de nourrice: celui a qui cet honneur eſt dévolu, s'appelle le pere nourriſſier de l'Enfant, & ſes enfans ſont les freres & ſœurs nourriſſiers du petit Seigneur.

Quand un Chef fait un voyage, ou lorſqu'il va viſiter un autre Seigneur; ſa ſuite eſt compoſée de ſes *Haunchman*, *Bard*, *Bladier*, *Gillimore*, *Gillicasflue*, *Gilli-comſtraine*, *Gilli-truchanarnich*, *Piper* & *Pipers-gilli*. Expliquons tous ces differens emplois.

Le *Haunchman* eſt un eſpece de Secretaire, different de ceux de France; car en toute occaſion il faut qu'il ſoit prêt à ſacrifier ſa vie pour ſon maître. Dans les parties de débauche bacchique, il doit être aux côtés de ſon maitre, & pendant la converſation il eſt attentif ſi

on ne l'inſulte point. Le *Bard*, ou Poete doit ſçavoir par cœur la Généalogie du Patron, dont il célèbre les hauts faits en vers. C'eſt avec quoi il amuſe la compagnie. Une autre de ſes fonctions à laquelle la plûpart de nos Poetes François réuſſiroient ſans doute à merveille, c'eſt d'endormir ſon maître avec ſes Poëſies Lyriques.

Le *Bladier* eſt l'Orateur qui porte la parole pour ſon maitre. Le *Gilli-more* porte ſa large épée. Le *Gilli-casflue* porte ſon Excellence, quand il faut traverſer un gué: ce n'eſt pas la fonction la moins importante, & il y a bien de l'apparence que le Seigneur ſe brouille rarement avec lui. Le *Gilli-comſtraine* eſt encore à menager: c'eſt lui qui conduit le cheval du maitre dans les pas difficiles. Le *Gilli-truchanarnich* eſt chargé du bagage. Le *Piper* joue de la cornemuſe hors de la maiſon ſous les fenêtres, pendant que le Seigneur fait ſa toilette, qu'on ne doit pas imaginer être longue. Le *Pipers-gilli* porte pendant la marche, la cornemuſe du *Piper*. Nous obſerverons en paſſant que le Piper eſt fort conſideré par le peuple. C'eſt au

son de sa cornemuse que travaillent ceux qui font la moisson, & il ne se fait aucun ouvrage difficile & pénible sans cornemuse.

Avec toute cette suite & cette distribution d'emplois, les Seigneurs n'en dinent pas mieux. Ils n'ont souvent que du gruau d'avoine préparé de differentes façons, des Harangs salés & quelques autres denrées de vil prix. Leurs maisons sont baties de pierre avec de la chaux. Elle ne sont pas grandes, mais commodes, situées à portée de la mer, & près de la plaine.

Ces Chefs prétendent droit de vie & de mort sur leurs vassaux. Ils ne peuvent cependant pas les juger dans leur propre cause. C'est alors un juge appellé le Baillif de la Royauté qui donne sa Sentence. Mais outre qu'il est lui-même vassal du Seigneur, il écoute souvent son intérêt & son ressentiment particulier, & dans ses interrogatoires, lorsque l'accusé ne répond pas suivant son intention, il ne lui épargne pas les coups pour le forcer à changer ses réponses. Quand cet Officier marche d'un village à l'autre, les habitans l'accompagnent

pour lui faire honneur, & pour lui faciliter sa route.

Quand il se fait quelque mariage, les conviés de la noce s'emparent de la cabane que doivent occuper les nouveaux mariés, & ils les en mettent dehors pour la premiere nuit. Le couple ainsi chassé de son hospice, va coucher dans quelque grange au dehors sur la paille ou sur du foin. Ils sont entiérement livrés à leur amour, tandis que les gens de la noce se divertissent & dansent tous à la maison. Peu après le mariage, la nouvelle Epouse se met à filer son drap mortuaire. Si le mari le vendoit ou le mettoit en gage, on le regarderoit comme un misérable. Lorsqu'un Montagnard meurt, ses amis & ses connoissances s'assemblent la premiere nuit & se divertissent comme à des noces. Si c'est un homme marié, sa veuve mene la premiere danse; & si c'est une femme, c'est son mari qui fait les honneurs de la fête. Quand le Mort est d'un rang distingué, la Famille loue des femmes pour pleurer, & la cérémonie finit par se couvrir la tête d'une petite piéce d'étoffe ver-

te. On appelle cette Cérémoine *Coronoch.*

Si l'on transporte un corps mort sur un bâtiment, on proclame aussitôt l'évaluation du bâtiment en lui donnant un prix fixe. Si on y manquoit, on croiroit qu'il y arriveroit accident.

Les Montagnards sont fort crédules, & ont beaucoup de foi aux enchantemens. Ils leur attribuent tous les effets qui les étonnent, faute d'en connoitre les causes naturelles. Quand deux Montagnards font un marché, ils mouillent chacun le dedans du poulce & le joignent ensemble, après quoi l'accord est regardé comme inviolable.

Dans les cas d'allarme & de détresse, le Chef envoye dans sa Tribu ce qu'il appelle *a fiery cross*, c'est-à-dire, la Croix enflammée: ce sont deux bâtons joints en croix & brûlés par les deux bouts. A ce signe sont joints des ordres par écrit, portant que chacun se trouvera au rendez-vous. Sur cet ordre ils partent aussi-tôt pour se ren-

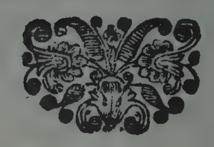
dre près de leur Chef. Ils sont bien armés, mais pour leurs munitions de bouche, elles sont bien-tôt faites: c'est du gruau d'avoine qu'ils paitrissent avec un peu d'eau dans le creux de la main, voilà tout leur repas.

Les Gentilhommes Montagnards boivent immodérement de l'*Usxi* qui est une liqueur forte dans le gout de l'Escubach.

Pour ce qui est des Animaux, outre les Bestiaux, les Chevaux, les Moutons, les Chevres, le pays produit quelques Cerfs & quelques Chevreuils. Les Cerfs sont forts; mais les Chevreuils sont plus petits que ceux d'Angleterre. Ces Animaux se cachent dans les bois ou dans le creux des Rochers. Les Renards & les Chats sauvages sont d'une forte taille. Lorsqu'on désarma les Montagnards en 1715, les Aigles se multiplierent tellement chez eux, qu'ils leur firent beaucoup de dommage. Ils ont une espece de Coq noir qui ressemble au Faisan.

CETTE curieuse Description qui vient

d'une main très-sûre, amusera plus d'un Lecteur, & ne causera pas moins d'étonnement. Qui en effet ne s'imaginera lire quelque Relation du Nouveau Monde? Ces Peuples d'Écosse sont nos voisins, & voilà des mœurs singulieres qui ne sont gueres moins étranges pour nous, que celles des Algonquins ou des Esquimaux.



III.

ANECDOTE.

Sur Richard PLANTAGENET, *fils naturel de Richard III, Roi d'Angleterre.*

CETTE Anecdote a été trouvée dans les Manuscrits d'un Ministre, mort depuis peu. Elle est extraite d'une Lettre du Docteur *Brett*, à *Guillaume Varren*, insérée dans le *Litterary-Magazine* de Londres. C'est le Docteur Anglois qui parle,

L'AN 1720, (j'ai oublié le jour, je me ressouviens seulement que c'étoit vers Noël,) j'allai voir le feu Lord *Heneage*, Comte de Winchelsea, à Eastwell. Je le trouvai occupé à parcourir le Registre de cette Paroisse, & il me dit qu'il y cherchoit ceux de sa Famille dont il y étoit fait mention. Mais, ajouta-t-il, j'y trouve quelque chose

chose de curieux que je vais vous montrer. Voyez ces mots: *Richard Plantagenet fut enseveli le vingt deuxiéme jour de Décembre, anno ut suprà, ex Registro de Eastwell, sub anno 1550.* Voilà tout ce qui est dans le Registre, de sorte qu'on ne peut pas sçavoir s'il est enseveli dans l'Eglise ou dans le Cimetiere. On n'a d'ailleurs aucun autre mémoire sur lui, si ce n'est la tradition du Pays, d'après laquelle on montre le lieu où étoit sa maison. Voici l'histoire telle que me l'a racontée le Comte de Winchelsea.

Lorsque M. Thomas Moyle faisoit bâtir le Château d'Eastwell, il s'apperçut que son Briquetier, quand son ouvrage étoit fini, se retiroit à l'écart pour lire (1). Quelque curiosité qu'eût M. Moyle de sçavoir quel étoit le Livre que lisoit ce Briquetier, il se passa quelque tems avant qu'il pût s'en éclair-

(1) On ne seroit point à présent surpris en Angleterre de voir lire un Ouvrier, puisqu'ils sçavent presque tous lire; mais on observera que c'étoit dans le seiziéme siécle, où parmi la Noblesse même on sçavoit à peine signer son nom.

cir. Enfin il entra dans la chambre de l'Ouvrier pendant qu'il dormoit, & il trouva que c'étoit un Livre Latin. Il lui fit à ce sujet plusieurs questions, & il se convainquit que cet homme entendoit très-bien le Latin. Il voulut ensuite sçavoir où & comment il l'avoit appris. L'Ouvrier lui répondit, qu'en reconnoissance des bons procédés qu'il avoit pour lui, il alloit lui confier un secret qu'il n'avoit déclaré à personne. Il lui raconta donc qu'il avoit été mis en pension dès son enfance chez un Maître de Latin, & qu'il avoit ignoré jusqu'à 15 ans, quels étoient ses parens. Une personne qui lui disoit n'être point son parent, venoit tous les quartiers payer sa pension & voir s'il ne manquoit de rien. Un jour cette personne vint le prendre & le mena dans une belle maison. Ils traverserent plusieurs appartemens dans l'un desquels on le laissa seul. Au bout de quelques momens, un Seigneur magnifiquement vêtu & décoré de la Jarretiere, vint l'y trouver, lui fit quelques questions, lui parla avec amitié & lui donna quelque argent. Il fut

ensuite reconduit à sa pension. Quelque tems après le même conducteur revint encore le prendre, lui apporta des habillemens plus propres, & le fit monter à cheval pour aller ensemble à la campagne. Ils vinrent au camp de Bosworth dans le Comté de Leicester, & il fut conduit à la tente de Richard III. Le Roi l'embrassa & lui dit qu'il étoit son fils : » Mais mon » enfant, ajouta-t-il, je combats demain pour conserver ma Couronne; » il est certain que si je la perds, je » perdrai en même tems la vie. Au » reste j'espere preserver l'un & l'autre. Je vais vous indiquer un endroit » où vous vous tiendrez, & d'où vous » pourrez voir la bataille sans danger. » Si je remporte la victoire, venez me » trouver, je vous reconnoitrai pour » mon fils & j'aurai soin de vous. Mais » si j'ai le malheur d'être défait, tâchez » d'échaper & de vous tirer d'affaire » comme vous le pourrés. Sur-tout » évitez de dire que je suis votre pere : » la fureur de mes ennemis n'épargnera » rien de ce qui m'appartient «. Sur cela le Roi lui donna une bourse d'or & le

congédia. Après la perte de la bataille, où le Roi perdit la vie, le jeune homme suivit exactement les avis qu'il avoit reçus. Il vendit son cheval & ses habits, & afin que sa maniere de vivre ne le décelât point, il se mit en apprentissage chez un Briquetier. Mais tant pour conserver ce qu'il sçavoit de Latin, que pour éviter la fréquentation de gens aussi grossiers que l'étoient ses Compagnons Briquetiers, il passoit tout le tems qui lui restoit à lire. M. Moyle touché de ce récit, offrit à Plantagenet de le nourrir pendant le reste de sa vie dans sa maison. Le descendant des Rois Bretons s'en excusa sur ce qu'il étoit accoutumé à vivre seul & retiré, & que M. Moyle avoit trop de domestiques pour l'éclairer. Il préféra de bâtir pour lui à Eastwell une petite maison, dans laquelle il résolut de vivre le reste de ses jours, comme il fit. Il offrit à M. *Moyle* d'achever tout l'ouvrage qu'il y avoit à faire à sa maison, & le finit en effet : c'est à quoi se borna l'ambition de cet illustre Briquetier.

IV.

Relation d'un Combat Naval donné en 1701, entre les Anglois & les François, qu'on remet aujourd'hui sous les yeux, à cause de plusieurs circonstances très-ressemblantes à celles du Combat dont l'Amiral Byng a expié le mauvais succès.

ON a trouvé cette Relation imprimée parmi les Livres de la Bibliothéque du Comte d'*Oxford*, & on vient de la publier dans les Journaux Anglois.

EN 1701, le Vice-Amiral *Bembow*, fut envoyé avec une forte Escadre dans les Indes Occidentales, pour harceler les François. Ce Vice-Amiral étant le 10 Août 1701, dans la Baye de D. Maria, y apprit que M. *Ducasse* étoit parti pour Carthagêne, d'où il devoit continuer sa route vers Porto-

bello. En conséquence *Bembow* résolut de le suivre & partit le même jour pour la Côte de Sainte Marthe dans le Vaisseau le *Breda*, commandé par le Capitaine *Fog*. Il avoit sous ses ordres la *Défiance*, Capitaine *Kirkby*; le *Pendennis*, Capitaine *Hudson*; le *Windsor*, Capitaine *Constable*; le *Greenwich*, Capitaine *Wade*; le *Rubis*, Capitaine *Walton*, & le *Falmouth*, Capitaine *Vincent*; ce qui faisoit sept Vaisseaux de ligne.

Le 19 Août le Vice-Amiral étant à dix dégrés de latitude vers Sainte Marthe, découvrit dix voiles. C'étoit quatre Vaisseaux de guerre de soixante à soixante-dix canons commandés par M. *Ducasse*. Le 5e. étoit un grand Vaisseau Flamand ayant à bord les nouveaux Gouverneurs & Officiers Espagnols & François : le 6e. étoit un Vaisseau de transport où étoient les Soldats. Les 7e., huite. & neuve. étoient de petits Vaisseaux, & le dixe. étoit une Chaloupe qui venoit d'être prise sur les Anglois.

Aussitôt que *Bembow* fut à portée,

il donna le signal pour le combat & plaça le Capitaine Kirkby en avant. Mais s'appercevant que ce Capitaine reculoit au lieu d'avancer, il lui envoya ordre de forcer de voiles, & Kirkby commença le combat. Aussitôt qu'il eut lâché 3 bordées, il jugea à propos de se retirer de la ligne & hors de la portée du canon des ennemis. Les Capitaines Wade, Hudson, & Constable suivirent son exemple, & laisserent l'Amiral engagé avec 2 Vaisseaux François. Le combat dura jusqu'à la nuit.

Le Lendemain 20, l'Amiral forma une nouvelle ligne, & se plaça lui-même à l'avantgarde. Envain il renouvella à Kirkby & aux autres Capitaines l'ordre de garder le rang qu'il leur avoit assigné, ils se tinrent toujours à l'écart. Les François parurent vouloir se battre en retraite; l'Amiral assisté *du Rubi*, les cannona jusqu'à la nuit. Même manœuvre le 21, & même opiniatreté de la part des Capitaines rebelles. Sur les representations que le Contre-Maître & les Matelots même du Vaisseau de Kirkby oserent lui faire, il menaça de

massacrer ceux qui s'aviseroient de raisonner. *Le Rubi* fut ce jour là mis hors d'état de combattre, & on fut obligé de le remorquer. Le 22, tous les Vaisseaux de l'Escadre se tinrent éloignés de l'Amiral de plusieurs milles, à l'exception du Capitaine Vincent, Commandant le *Falmouth* qui vint combattre avec l'Amiral. Ils firent feu tout le jour, & le Vaisseau Flamand qui avoit à bord le Gouverneur & les Officiers François & Espagnols, trouva moyen d'échapper. L'Amiral reprit la Chaloupe Angloise *Anne Galley*, dont s'étoit emparée l'Escadre ennemie. Les autres petits batimens de cette Escadre s'étoient tous éloignés. Le 23, il ne se passa rien de considérable. On renvoya le Rubi avec la Chalouppe au Port Royal. Quoique l'Amiral Anglois fut convaincu, qu'il n'avoit aucun secours à esperer de la part du Capitaine Kirkby & des autres, & que les ennemis fussent deux contre un, il prit toujours le parti d'engager le combat en toute occasion, secondé du seul Capitaine Vincent. Il se battit donc tout le 24, & eut

le malheur d'avoir une jambe emportée par un boulet de Canon. Forcé de se retirer pour se faire panser, il donna de si bons ordres, que le combat continua le reste du jour, & une grande partie de la nuit. Le 25, Bembow se fit porter sur le pont, & maltraitta tellement le Vaisseau auquel il avoit affaire, qu'il fut prêt de couler à fond. Dans ce moment les 3 autres Vaisseaux François étoient éloignés de 3 ou 4 milles. Mais Kirkby & les 3 autres Capitaines, voyant le peu de danger qu'il y avoit à courir, vinrent tirer sur ce Vaisseau. Le peu de François qu'il y avoit encore, irrités & poussés à bout, tirerent 20 coups de Canon dans le moment où l'on s'y attendoit le moins & où on les croyoit absolument hors de défense. Sur cette irruption inattendue, Kirkby & ses braves compagnons qui ne vouloient jouer qu'à coup sur, se retirerent bien vite; ce qui ayant été remarqué par les 3 autres Capitaines François, les fit revenir à la charge. Ils attaquerent donc de nouveau l'Amiral, & ramenerent le Vaisseau de leur Escadre qui avoit été

si maltraitté. Le Vaisseau de l'Amiral étant en très mauvais état, il prit quelque tems pour le reparer, & le vent lui devint favorable. L'Amiral ne douta point alors que, s'il pouvoit rappeller à leur devoir tous les Capitaines de l'Escadre, il n'eut tout à fait l'avantage, puisqu'ils se trouveroient 6 contre 3. Il essaya encore une fois d'user de son authorité, & envoya les ordres les plus précis à tous les Capitaines de l'Escadre, de venir combatre & de soutenir l'honneur de leur Patrie. Kirkby sentit alors qu'il étoit aussi dangereux de refuser que de combatre. Cependant la crainte du danger actuel l'emporta, & il se détermina à ne point se battre. Il vint à bord de l'Amiral auquel il representa que l'on venoit de s'essayer pendant 6 jours avec les François, que pendant tout ce tems on avoit été forcé de reconnoître leur superiorité, & qu'il étoit étonnant qu'on voulut s'y exposer de nouveau. L'Amiral ne put entendre un pareil discours sans indignation. Il fit venir à bord tous les Capitaines, pour tenir Conseil de guerre. C'étoit tout ce

que demandoit Kirkby, qui étoit bien ſur de l'emporter à la pluralité des voix. Il ſe fit un arrêté par lequel on decida qu'il n'étoit pas du bien du ſervice de combattre en pareil cas : les 3 autres Capitaines qui avoient refuſé de combattre pendant les 6 jours précédens, ſignerent cet arrêté pour ſe juſtifier. Le Capitaine Vincent, & le Capitaine Fogg qui commandoit le Vaiſſeau de l'Amiral, le ſignerent auſſi par un autre motif. Ils jugerent que s'ils s'obſtinoient à combattre, ſans être ſecourus du reſte de l'Eſcadre, ils ſuccomberoient infailliblement & tomberoient entre les mains de l'ennemi.

L'Amiral Bembow voyant le réſultat du Conſeil de guerre ſi contraire à ſes intentions, n'eut d'autre parti à prendre que celui de ſe retirer, & de regagner la Jamaïque.

Auſſitôt qu'il fut à Port Royal, il fit arrêter les 6 Capitaines de l'Eſcadre, & leur fit faire leur procès. On prouva que *Kirkby*, au lieu d'encourager ſon équipage, avoit donné les marques de la plus honteuſe poltronnerie ; qu'il s'étoit

toujours tenu éloigné de l'Amiral, pour éviter le combat ; qu'il étoit tombé ſur le pont au bruit du canon, quoiqu'il fut hors de portée ; qu'il avoit caché 43 barrils de poudre, & s'étoit diſpenſé de combattre, ſous pretexte qu'il manquoit de poudre ; & enfin qu'il avoit alteré le journal du combat, pour rendre ſa cauſe plus favorable.

On convainquit le Capitaine *Wade*, d'avoir tiré pluſieurs coups qui ne pouvoient pas atteindre juſqu'à l'ennemi, d'avoir été ivre pendant ces ſix jours, & d'avoir inſulté au courage de l'Amiral. On condamna ces deux Capitaines à mort, & malgré les mouvemens que ſe donnerent leurs amis pour obtenir leur grace, ils furent executés peu de tems après à Plymouth. *Conſtable* fut convaincu de mauvaiſe conduite, quoique moins coupable que les autres. On ſe contenta de le caſſer, de le déclarer incapable de ſervir à l'avenir, & de le condamner à tenir priſon, tant qu'il plairoit à Sa Majeſté. Le Capitaine *Hudſon* mourut à bord de ſon Vaiſſeau, avant ſon jugement. A l'égard des Capitaines

Fogg & *Vincent*, quoi qu'ils ſe fuſſent bien comportés pendant l'action, on les jugea coupables d'avoir ſigné le réſultat du Conſeil de guerre, ce qui étoit contraire au Reglement militaire. En conſéquence on les ſuſpendit de leurs fonctions, juſqu'à l'entiere déciſion du Prince *George de Dannemark*, alors grand Amiral d'Angleterre.



PORTUGAL.

Lettre de Don Franciſco de Pina de Mello, *aux Auteurs du Journal Etranger.*

MM. J'AI vû l'Ecrit par lequel vous invitez tous les Sçavans & les Gens de Lettres de l'Europe à vouloir bien contribuer à la compoſition de votre Journal. Nous ſommes extrêmement flattés de l'idée avantageuſe que vous paroiſſez avoir du génie de notre Nation : en mon particulier j'aime trop ma Patrie pour vouloir rien diminuer de l'opinion favorable que vous en avez. Qu'il me ſoit pourtant permis de vous dire, Meſſieurs, que juſqu'à préſent les progrès des Beaux Arts en Portugal, n'ont pas été bien rapides, & que nous avons plus en eſpérance qu'en réalité. Dominés longtems par les Maures, nous avons partagé leur barbarie. La valeur nous fit ſecouer leur joug; mais accoutumés à manier les armes, nous avions contracté un inſtinct belliqueux qui nous

rendoit impatiens du repos. Nous avons porté la guerre en Afrique, en Asie, en Amérique, & franchissant l'espace des Mers, nous avons étonné l'Univers par la découverte des Indes : entreprise que des Nations jalouses attribuent plutôt à notre témérité qu'à notre courage. En faisant ces voyages immenses, toujours au milieu des Mers, nous négligions entierement les Lettres. Les Nymphes du Tage effrayées du bruit des armes, au lieu d'accompagner les Muses, se cacherent sous les eaux. L'Epée étoit dans la main de ceux qui auroient pû manier avec grace les pinceaux de Calliope, & Mars fut longtems notre Apollon. Phébus n'a point cependant dédaigné d'éclairer quelquefois nos climats, dont il ne s'éloignoit qu'à regret. On vit briller quelques rayons de Philosophie à Coimbre : Barbosa se distingua dans la Jurisprudence ; l'Eloquence caressa Vieira, & le Camoens atteignit le vol de la plus haute Poesie. Vers le milieu du siécle passé, le Portugal changea de face. Descartes nous apprit à penser & nous dégagea des entraves où nous retenoient d'anciens pré-

jugés ; il nous parla le langage de la raison, nous guida par l'expérience, & nous enseigna à pénétrer les secrets de la Nature. C'est à ce grand homme, (car je bannis toute vanité ridicule & Nationale), c'est à lui que nous sommes redevables de notre avancement dans les Sciences. Descartes seul nous a servi d'Introducteur dans le Lycée. Bacon que nous ne connoissions pas, Newton que nous avons étudié, ont affermi nos pas : les Scot & d'autres Rêveurs ont fait place à de solides raisonneurs ; Syndeham & Boerhave nous ont fait rejetter Galien & Avicenne. Enfin l'Eloquence s'est perfectionnée, & le vrai beau que nous commençons à puiser dans ses sources, pourra se retrouver dans nos Ecrits.

La Poesie est de tous les Arts celui qui a éprouvé en Portugal le moins de stérilité. Outre la Luziade du Camoens, nous avons d'assez bons Poemes, tels que l'*Ulyssée* de Pereira de Castro, la *Construction de Lisbonne*, par Antoine de Sousa ; le *Machabée* de Michel Silveira ; l'*Alphonse* de Vasconcellos ; la *Henriade* de Dom

Xavier de Menezes. D'autres Poetes, comme Baccellar, Montemajor, Ribeiro, Andrade, Emmanuel & Rodrigue Lobo, se sont distingués dans le genre Pastoral. Au commecement de ce siécle, François de Mascarenhas, Michel Nogueira, Joseph d'Acunha, Dom Charles de Noronha, mirent de grandes beautés dans leurs Poesies. Le génie seul n'enfante point les belles productions, il faut qu'il soit encouragé. Auguste & Louis XIV récompensoient, & honoroient les talens ; aussi quels chefs-d'œuvres immortatalisent ces deux siécles ! En Portugal il n'est ni Mecenes, ni Colberts ; le goût seul incline à la culture des Beaux Arts. Ceux qui sont dans l'aisance s'y livrent ; mais un grand nombre de génies que presse l'indigence, restent ensevelis dans l'obscurité. Cette raison m'empêchera de fournir beaucoup de matériaux pour votre Journal, ouvrage si intéressant dans de sages mains. Il y a quelque tems qu'on imprima en Portugal un Journal où l'Auteur avoit formé un projet à peu près semblable au vôtre ; mais son indiscretion, & son

stile décidé pour la satire lui attirerent un juste châtiment, & son Privilége fut supprimé. Dans le compte que je vous rendrai de quelques-uns de mes ouvrages, j'éloignerai, Messieurs, autant qu'il me sera possible, toute affectation. Si vous ne trouvez point dans mes expressions cette élégance & cette politesse, qui caractérisent les Auteurs François. Je me flatte que vous aurez égard à ma situation & au pays où je suis. Je vis à la campagne où je ne converse qu'avec des Satires, & vous m'excuserez peut-être, en m'appliquant ce vers d'*Ovide* :

In qua scribebat, barbara terra fuit.

A Montemoro vejo, 1757.



DIARIUM ITINERIS PHILIPPI *IV*, *Regis Francorum, e Tabulis ſagineis Ceratis Autographis* JOANNIS DE SANCTO JUSTO, *excerptum ab Antonio Cocchio Mucellano.*

ANNO CHRISTI MCCCI APRILIS *die* xxviij Veneris poſt S. Marcum *Rex fuit* apud ASNERAM Regina comedente in diverſorio apud PONTIS. xxix Sab. ſeq. ibi & regina xxx Dom. ſeq. ibi & regina. *Fuerunt ergo ibi dies tres.*

MAII I Lune feſto ſanctorum Philippi & Jacobi apud S. CHRISTOPHORUM in HALATA, & Regina comedit apud PONTEM S. MAXENTII : *fuerunt ibi dies tres.*

iv Jovis ap. VERBERIAM & regina. *Fuerunt ibi dies tres.* v Vener. vigilia decollationis beati Johannis Baptiſte. vi Sab. feſto decollationis beati Johannis. *Verba illa & regina ſingulis diebus in codice repetita hic brevitatis cauſſa plerumque omiſſa ſunt. Itaque reginam*

omnibus his locis adfuiſſe intelligi volo niſi aliter adnotatum fuerit.

vij Dominica in craſtino feſti precedentis ap. CHOS.

viij Lun. ap. URSICAMPUM.

ix Mart. ap. FRESNICHAM.

x Merc. vig. aſcenſ. ap. MONTEM S. QUINTINI : *fuerunt ibi biduum* xj Jov. feſt. aſcenſ.

xij Vener. ad BAPALMAM.

xiij Sab. ap. DUACUM. *Fuerunt ibi tres dies.* xiv Domin. poſt aſcenſ. xv Lun. ſeq.

xvj Mart. ap. INSULAM : *fuerunt ibi biduum.*

xviij Jov. ap. TORNACUM.

xix Ven. ap. CURTRACUM.

xx Sab. vigil. penthecoſtes ap. PETHENGUIEN. & regina comedit apud AUDENNA *fuerunt ibi biduum.* xxj Dom. feſt. penth.

xxij Lun. in craſtino penthecoſtes ap. GANDAVUM : *fuerunt ibi dies ſex.*

xxviij Domin. die trinitatis ap. ARDENBOURC.

xxix Lun. ap. BRUGAM : *fuerunt ibi dies.*

JUNII iv Domin. in octava trinitatis apud WINENDALE : *fuerunt ibi dies novem* x *Julii* Sab vigil. b. Barnabe apoſt. xj Dom feſto beati Barnabe nova vadia.

xiij Mart. ap. YPRAM. *fuerunt ibi dies tres.*

xvj Ven. ap. HQHINGUEHEM.

xvij Sab. ap. BETUNIAM.

xviij Dom. ante nat. b. Jo. Bapt. ap. PERNES.

xix Lun. ap. HISDINIUM *fuerunt ibi biduum.*

xxj. Merc. ap. LUCHEM *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Ven. vig. b. Jo. Bapt. ambulantes.

xxiv Sab. feſto nativitatis beati Johannis Baptiſte apud PICEM. *fuerunt ibi biduum.*

xxv Domin. ſeq. *ibi* & Regina comedit apud ABBATIAM BELLI BECCI.

xxvj Lun. ap. FORMERIAS. & Regina comedit ut ſupra.

xxvij Mart. ap. BELLAMOSANNAM. & Regina.

xxviij Merc. ap. FOILL. *fuerunt ibi*

tres dies. xxix Jovis feſto apoſtolorum Petri & Pauli & Veneris ultima Junii.

JULII I Sab. ap. NOVUM MERCATUM. *fuerunt ibi biduum.*

iij Lun. ap. VAUMAIN & Regina comedit ap. GISORCIUM.

iv Mart. feſto S. Martini eſt . . . ap. MAINENVILLE.

v Merc. ap. LONGUM CAMPUM.

vj Jov. ap. NEALPHAM : *fuerunt ibi dies tres.*

ix Dom. ap. VINOLINUM.

x Lun. ap. PISS. *fuerunt ibi dies quatuor.* Mart. x Julii & Merc. xj Jul. *&c. ſic eſt in Codice pro* Mart. xj & Merc. xij *&c. manifeſto errore producto uſque ad d.* xxiij.

xiv Vener. xiij Jul. ap. CHAILLIACUM.

xv Sab. xiv Jul. ap. HOSPITALE juxta CORBOLIUM : *fuerunt ibi biduum.*

xvij Lun. xv Jul. ap. ABBATIAM LILII juxta MELODUNUM.

xviij Mart. xvij ap. FONTEMBL.

xix Merc. xviij ap NEMOSIUM.

xx Jov. xix Jul ap. PAUCAM CURIAM.

xxj Ven. xx Jul. ap. ABBATIAM MOL. prope MONTEM ARGI. *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Domin. xxiij Jul. *sic est in Codice, scriptore errorem deponente, & ad veram dierum enumerationem redeunte* ap. LORR.

xxiv. Lun. xxiv Julii ap. CASTRUM NOVUM Mart. xxvj. Jul. *sic iterum erratum in cod. cum fuerit* xxv: ibi & Regina.

xxvj Merc. post Magd. *hic deserit scriptor deis mensis & festos resumit quibus deinde perpetuo utitur.* Apud NOVUM CASTRUM, & Regina.

xxvij Jov. seq. ap. NOVILLAM in lagio, *ut videtur*, sine Regina comedente AURELIANI; *Rex fuit ibi sine Regina dies quatuor.*

xxxj Lun. seq. ultima Julii ap. BUCIACUM. Sine Regina comedente ut supra.

AUGUSTI I Mart. f. S. Petri ad vinc. ap. BAUGENTIAM, sine Regina comedente ut supra.

ij Merc. ap. ECCLESIAM CISTERCIEN. iij Jov. seq. f. S. Step. ib. iv Ven. seq. ibi & Regina. *Absuit ergo Regina à Rege dies octo, Aureliani, ut videtur, morata.*

v Sab. ab SARMOIS. & Regina.

vj Dom. seq. ap. BLES. *fuerunt ibi dies tres.*

ix Merc. vig. b. Laur. ap. MONTHIS.

x Jov. f. b. Laur. ap. MONTEM T'GHARDI. *Sic, quasi Montem Trichardi vulgo* Montrichard: *scribendum fuisse videtur Montem Richardi.*

xj Ven. ap. VILLAM LOVAIN.

xij Sab. ap. LOCHES: *fuerunt ibi dies octo.* xiij Dom. ante assumptionem beate Marie. xiv Lun. vigilia assumptionis. xv. Mart. festo assumptionis, &c.

xx Dom. post assumpt. ap. VILLAM LOVAIN: *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Merc. ap. BLARI.

xxiv Jov. festo beati Bartholomei apud MAJOR. MONASTERIUM *fuerunt ibi biduum.* xxv Vener. f. S. Ludovici.

xxv Sab. ap. MAILLIACUM.

xxvij Domin. ap. RILLA.

xxviij Lun. ap. MONTEM HOMIN. *fuerunt ibi dies tres.* xxix Mart. f. decoll. b. Jo. bapt.

xxxj Jov. ap. MUG.

SEPTEMBRIS I Ven. f. S. Egidii & Lupi ap. *Loci nomen non scriptum in codice.* ij Sab. ibi.

iij Dom. ante nat. b. Mar. ap. VAUG.

iv Lun. ap. FLICAM.

v Mart. apud FONTEM S. MARTINI: *fuerunt ibi dies sex.* vij Jov. vigil. nativitatis beate Marie. viij Ven. festo nat. b. M.

xj Lun. ap. SUZAM. *biduum.*

xiij Mercur. ap. VADUM DE MALONIDO & Regina comedit apud CENOMONUM.

xiv Jov. ap. MONTEM COLAM & Regina comedit ap. BONUM STABULUM. *fuerunt ibi biduum.*

xvj Sab. ap. BELESME.

xvij Dom. ap. MAUVES.

xviij Lun. apud QUERCUM BRUNAM.

xix Mart. ap. BRITOLUM *biduum.*

xxj Jov. ap. AURILLIACUM: *nulla mentio festi S. Matth.*

xxij Ven. ap. PACIACUM *biduum.*

xxiv Dom. post. S. Matth. apud VERNONEM.

xxv Lun. ap. TORNY.

xxvj Mart. ap. NOMERCATUM: *fuerunt ibi dies sex. Hujus oppidi nomen scriptum supra vidimus* I *Julii* NOVUM MERCATUM.

OCTOBRIS ij Lun. apud NEALPHAM.

iij Mart. ap. LONGUESSE.

iv. Merc. ap. S. G. & Regina. *Legendum videtur apud* S. GERMANUM.

v Jov. ap. S. DYONISIUM sine Regina.

vj Vener. ap. VICENAS & Regina *fuerunt ibi dies quatuor.*

ix Lun. Festo S. Dyonisii.

x Mart. ap. ASNERAM *fuerunt ibi dies tres.*

xiij Ven. ap. . . . . . *Ceræ fragmentum hic abscessit à ligno.*

xiv Sab. ap. S. CHRISTOFORUM, & Regina comedit ap. SIVAS dies quinque. xv Dom. post S. Dyonis. xvj Lun. in oct. S. Dyon. xviij Merc. f. S. Luce. ibi & Regina comed. ut supra.

xx Vener. ap. SILVAS & Regina. *Fuerunt ibi dies novem.* xxvij Ven. vig. apostolor. Sym. & Jud. xxviij Sab. festo apostolor. Sym. & Jud. ibi & Regina.

Hic finis viæ & postrema ceræ quæ est codicis totius vigesima sexta. A. C. M. legi & distinxi, & ob vocabula pene omnia in codice decurtata & perplexa fortasse minus emendatè alicubi descripsi Florentiæ mense Januario MDCCXL.

MINISTERIUM.

MAGISTER Richarius de MONTE DESIDERII pro novies viginti & duobus in pallamento (*ſic*) Pariſ. uſque ad finem pallamenti & x diebus in curia lv l. xiij s. viij d. habuit per cedulam. Magiſter Michael de MORGNEVAL de toto computo de vadiis precedentibus cum Summario de totidem habuit cum pall. penth. Capellani Dominus Egidius de CONDETO D. Jo. de FONTE. Do. Rad. de SPADONA de to. equaliter ix l. xij s. Clerici capelle tres Jo BELMS & Do. Ste. de AVRELIANO de to. equaliter lxxvj s. habuerunt omnes ſuper burellum cum pall. &c. Rad. de MEDUNTA habuit cum cera & pall. ſuper bur. BRUYANDUS hoſtiarius, Galterius hoſtiarius. Nicholaus de FBL. hoſtiarius rec. lune poſt exaltationem s. Cruc. Magiſter Petrus de CERILLIACO. Mag. Guill. de AURELIACO. Habuit Colinus ejus valetus cum pall. penth. ſuper bur. Dominus de T'A panetarius Francie pro

feſto penth. xxxij l. habuit ad computum ſuum. Item idem pro xliij diebus uſque ad vadia xxj l. x s. habuit ad comput. ſuum.

Magiſter Henricus de AMONDAVILLA pro duodecies xx & xiv diebus cum liberis Regis & in curia & ix diebus extra uſque ad vadia xlj l. ij s. iv d. habuit per Jo. Britonem & *pag. 14 dicitur fuiſſe* lvj dies in curia & ix d. extra curiam. & *pag. 24.* xl dies in curia & x d. extra. Mag. Guill. de S. HYLARIO. &c, Mag. Jacobus de JASSEIGNES (*ut videtur*) à craſtino brandonum pro xliv d. cum ſigillo & xlvij d. in curia uſque ad vadia xviij l. v s. x d. habuit ad computum ſuum cum pall. penth. & reſtauro. Mag. Jo. de CLAROMONTE pro xx diebus Pariſ. cum ſigillo & xlviij dieb. in curia uſque ad vadia xj l. iv s. habuit ſuper burellum.

Mag. Guill. de RINO à jovis f. s. Clement. pro lxviij d. Pariſ. cum ſigillo & cvj d. in curia &c. Dominus Nicholaus de CATHALANO Archidiaconus Remenſis pro ſepties xx & xij diebus in curia & xl d. Pariſ. in parlamento xxxvj l. v. s. iv d. habuit cum vj l. ad hnes. Symon

de MEDUNTA *alibi dicitur* de Medonta. Rad. de S. GERMANO hoſtiarius. Magiſter Jacobus de SENIS Cirurgicus pro liiij d. in curia & xv d. extra uſque ad vadia x l. xij d. habuit Jo. BRITO ſuper bur. Magiſter Johannes de PADUA Cirurgicus à craſtino brandonum pro xvij diebus in curia & quater xx & xiij diebus extra curiam xij l. xxij d. habuit per cedulam.

Magiſter Jo. de DIVYONE (*ut videtur*) in curia & Pariſ. ad negotia Mag. Jo. de PROVINO, cum ſigillo & in curia. Habuit per ced. retentis x l. ad computum.

Dominus Jo. de TROTIS Dominus Jo. de ARG. Dom. Steph. de GRAVELI. Guill. de LIANNE miles cambellanus Flandrie pro xl dieb. xij s. vj d. per diem xxv l. habuit Guill. de MANEVILLE ſcutarius ſuper bur. Dominus Petrus d'ARGENTON pro cvj d. uſq. ad feſt. nat. b. J. Bapt. qua die rec. xj l. ix s. viij d. habuit ſuper bur.

Dominus Jo. CLARS. pro ciiij dieb. in curia & ix dieb. Rege exnte. *Sic ſcriptum eſt fortaſſe legendum* exeunte apud Vicenas. Mag. Jo. de HOSPITALI

à die lune poſt S. Vincentium &c. Pariſ. cum ſigillo & in curia. Mag. Gir. de ALTA AURE. Mag. Rad. de PEREDO. Mag. Henr. de TORNODORO. Cancellarius Campanie. Magiſter Martinus pro cxij d. in cur. uſque ad vadia xiij l. xviij s. viij d. habuit cum pall. & exp. per ced. Mag. Egidius de REMMO Pariſ. cum ſigillo & in curia habuit cum pall. penth. & nat. Mag. Ambroſius in curia & extra curiam.

Ego Joannes de SANCTO JUSTO à dominica media decembris uſque ad primam diem Julii pro quater xx & vj diebus in curia & x dieb. Rege exnte. ap. Vicenas & xv dieb. Pariſ. per partes ad negotia. Summarius Scriptorum (*equus clitellarius fuiſſe videtur ad ſcripta portanda vid. Gloſſaria Spelmanni & Ducangii*) pro cxj diebus uſque tunc. Duo valeti non coedentes ad curiam de eodem tempore. xlviij l. vj s. xj. d.

Dominus Steph. de GRANCH. Magiſter Robertus de MARCHIA à dominica qua cantatur *oculi mei* &c. Mag. Rad. de JOZIACO Pariſ. cum ſigillo & ad negotia. Mag. Petrus de BITUR. à craſtino

pasche usque ad crastinum Magdalene &c. Mag. Reginaldus de BELVACO Mag. Amisius de AUREL. Mag. Guill. CHRTO Mag. Gaufridus de FRAXINIS pro quater xx & ix dieb. Paris. cum sigillo & xviij d. in curia &c. habuerunt omnes per cedulam unam.

Magister Johannes PITARD à f. S. Luce ccc usque ad vadia pro septies xx & xviij diebus in curia & sexies xx diebus extra curiam xxxvij l. iv d. habuit per cedulam.

Mag. Jo. LAURONE Capellanus liberorum &c. habuit per ced. cum pall. penth. *pag. 24. idem dicitur* dominus. Mag. Petrus de PRUNETO Paris. cum sigillo & in curia. ARCHIDIACONUS Brugensis. Paris. cum sigillo xij s. per diem & in curia iij s. vj d. per diem. Mag. G. de ERQUETO in cur. & Paris. cum sigillo. Mag. Rad. de FOSSATO cum sigillo Paris. & in curia ad primam diem Augusti. Mag. Gaufridus GORINTI à crastino penth. ccc usq. ad primam diem Septembris pro ccccxxv. tot Paris. & ij pall. sexies xx & xvij l. x s. habuit per ced. Mag. Johannes HELLESTRIN à xix

die aprilis usq. ad primam diem septembris pro cv. diebus in curia pall. penth. & 1 d. Paris. & expensis eundo à Paris. Aurel. pro FILIO REGIS majorit. & apud Castrum novum. Jo. GRAND hostiarius in curia & in domo sua ij s. per diem. Mag. Petrus de LAND. Nic. de DROC hostiarius. Mag. Robertus FAB. &c. PICTORES Romani pro quater xx diebus usque ad vadia xx l. habuerunt per cedulam. Hugo de CONFLUENT. Marescallus campanie &c. habuit Huetus ejus nepos.

Guill. de GROSS. Medicus à mercurii post S. Petr. ad vincula qua fuit retentus medicus pro lxviij diebus in curia x l. xv s. iv d.

Johannes MEDICUS de Paris. à vener. post. S. Marcum pro quater xx dieb. extra cur. usque ad vadia xxj l. vj s. habuit xxvj s. super bur. resid. ad computum suum. Mag. Reginaldus de ALBIGNIACO &c.

Summa ministerii cit. iij c. xv l. ij s. v d. summa hactenus totalis vj c. xj l. ij s. viij d. *Sic est in computo septimo cera 24 qui fuit de* xxv *diebus apud Vicenas* viij *Octobris.*

MILITES.

AMFREDUS STRABO pro xxxvij diebus usq. mercur. ante ascensionem qua recepit vij l. viij s. habuit super burellum. Henr. de S. ANDOENO &c. Yterius de MOLLICURIA Hostriz de HERECRUZ *pag. 24.* Hosterize de HOSCRUZ. Petrus de S. CRUCE. Joh. de GONESSIA. Gobertus de HOLLEVILLE. Eustachius de FLAVANDCUR *pag. 10* Flavarcour. Jo. de INARGNIACO. Henr. de CHAMPIGNIACO. Elyas FLAMENG *pag. 14* usq. ven. post S. Barnab. qua obiit habuit Formontus Riber exequtor ejus testamenti. Dom. Steph. de COMPENDIO pro xv diebus lx s. Mag. MICHAEL *& pag. 10.* de MORGNEVAL. *ubi* habuit pro Steph. de Compendio. Petrus de HEDONVILLA. Guill. de MOTA. Petrus de VALLIBUS. Jo. de MANSIGNIACO. Robertus de HOCQUEREL. Reginaldus de ROBORETO. Philippus de CASTELLARI. Reginaldus de MONTE. Jo. TORCHIN. Jo. de BUCIACO. Guill.

de ROBORETO. Dominus de INSULA pro lxix diebus per partes in curia & xj diebus in pallamento xix l. vj s. habuit ad computum suum. Ansellus de MALLA habuit Vianetus de CHADON. Jo. de INSULA. Dominus de LON. habuit Galterotus BURC. Baldoynus de AMBROCHICOURT. Jo. de S. MARTINO. Petrus de REBERTCOURT. Jo. de YSEMBOURC novus. Jo. de VILLA PETROSA. Jo. LIBACLES. Gaufrid. de MAHOMET. Guill. de FLAVARET. Jo. de CANNAS. Ernandus BAREZ, *alibi vocat* BARAZ, pro xxxv diebus ante viam Flandrie. Guill. de RUPPE. Petrus de LANDUNO. Petrus de BLENESCO in curia & in pallamento Paris. habuit per cedulam cum ij pall. Egidius de ROBORETO. Guill. de FONIZ. Picardus de SALIC. Jo. FOYNON de veteri. Habuit Rex Robertus super burellum. Hernandus de ERCHIAC. habuit Elyas Vassalli ejus clericus per cedulam. Petrus de PLAAILLIACO. Guido de COURCEL. Matheus de KAHIEN. Petrus HOMBLES. Robertus de VETERI PONTE. Jo. de SASIACO. Galtherus de MUTRIACO. Habuit Huetus Barberius Valetus Ele-

mosinarii Regine. Phil. de MANIGNIACO. Castellanus BELVACI habuit Mag. Guill. de RINO. Bernardus de FARNECHON usq. ad diem obitus sui habuit Briguardus super bur. Robert. de HOCOURT. Alanus de MANSIGNIACO. Jo. de MANSIGNIACO. Gilo de MALODUNIO. Symon de TRAGNELLO. Henricus LEVERNER. Petrus LIBAACLES. Dominus de ÇASTELLIONE pro xiij d. dat. Rob. Barberio x l. viij s. habuit id. Rob. super bur. Symon de HEMERIACO. Marescallus Campanie Hugo de CONFLUENT pro xxxiij d. usq. ad vad. per partes xiij l. iv s. habuit Huetus ejus nepos super bur. Petrus de HEILLIACO. Guill. BELLE à vigilia Apostolorum Sym. & Jude ccc &c. Dominus de GIONVILLA senescallus Campanie pro xxv dieb. per partes xx. l. habuit Galterius de Baerna ejus scutarius per Jo. Britonem. Odardus de MALODUNIO. Raymondus BRUNI Dominus Ac'MONTIS. Gaufr. de MONTE CYARDI. Almarricus de NARBONA. Guido de CROMENIO. Baldoinus de HERNACHUGHEM. Guill. de FLAVARETA. Jo. de BRABAN-

CIA. Philippus de VIANA. Symon de CHANDEN. Henricus de MOTA. Odardus POSTEL. Symon de T'AGNELLO pro ccclxv diebus pro toto anno lxxiij l. habuit per cedulam. Hugo de FERTATE BERNARDI. Nicolaus de Bosco RONCINI. Jo. de VERZILE. Gaufridus de BANIC. Guil. de VILLAR. Guill. LEBONIG. Guid. de GENVILLA. Rob. de RUPPE. Rad. de JANNARO. Gobertus de HELLEVILLA. Jo. de VORSE. Jo. PORRE. Jo. de BEEVILLE. Guill. de CENTORGNONVILLE habuit Robinus de Candreville super bur. Guill. LONGUA SPADA. Jo. de DONAPETRA. Nicolaus de Bosco RUFFINI. Jo. de LANDOMES. Jo. de LUSARCH. habuit Petrus Fason draperius de SILV. Jo. de ROQUEROL. Rad. de SANCTIS. Habuit David de Sancto Sansone. Gaufr. de MONTIART. Baldoynus de NOIELE.

Summa totalis Militum vj. xx l. c. s. *Computi nempe septimi qui habitus fuit apud Vicenas* viij *Octobris de* xxv *diebus.*

VALETI.

JOHANNES GRUERIUS pro xxv diebus usque dominicam ante ascensionem xxvij s. j d. habuit per Jo. Britonem. Robinus de PLESSEYO recepit domin. ante ascens pro xix diebus. Galterus de ALNETO miles pro sexies viginti diebus ante tempus militie sue vij l. x s. viij d. habuit R. de MEUDONE per Jo. Britonem cui reddidi. Jo. de BOSCOMENARDI. Magister Guill. ARNISAL pro xxiv diebus usque lune post ascensionem xxvj s. habuit super burellum cum xl s. ad computum. Stephanus COLLIRUBER. Johannes Calefaciens ceram & Guilletus ejus filius. Petrus de BACHAMBRE. Walo de HEDOVILLA. Furetus de JOZIACO pro xlvj diebus & ij diebus missus ad querendas dominas. Guill. & Poncius Trumpatores. Antonius de TILLEYO. Portarii Oliverius. Johannes. Victor. Perotus de Carnoto. Rogerius. Johannes de Gisorcio. Vivianus equaliter xxij l. xij s. x d. habue-

runt super burellum s. Jo. Brito pro portariis.

Familia REGINE. Giletus Furetarius de toto computo de vadiis precedentibus xlix s. Agnes LOTRIX regine pro totidem xlix s. Galterus Operarius pro totidem iv s. per diem ix l. xvj s. Jo. filius domini Steph. de COMPENDIO. Petrus PALMERII speciarius pro xlij diebus xlv s. vj d. pro iv diebus in curia & xlij diebus extra ad negotia iv s. per diem viij l. xiv s. viij d. minuta c s. habuit tot. Mag. Michael de MORGNEVAL &c. & summarius &c. Steph. GUETA de toto cum summario. GUETE Adam, Stephanus, & Petrus de toto equaliter, cum summario de toto. Guil. de FONTEBL. valetus camere de toto computo de vadiis precedentibus. Guill. de MACHOL valetus camere pro totidem. Jo. Barberius de totidem cum summario. Robinus Barberius pro xxij diebus & pro summario &c. Gervasius CALVELLI Hernandus de VALETA pro xxxiij dieb. usq. ad d. penth. qua fuit retentus. Malus clericus de PARGNIACO novus. Huetus Bar-

berius. Sinandetus & ejus socii. Girardinus MALORE pro vadiis quatuor canum & hospitalagio xvj d. per diem. Victor Talliator pro xx diebus in curia usque ad vadia xxviij s. iv d. habuit super burellum cum vij l. iv s. ad fines. Jo. VICECOMES. Johannes & Felisetus Hostiarii Domine REGINE. Yvo de PAPILLIONIBUS de toto comp. de vad. preced. & summarius de totidem *& pag 25.* in cur. & xviij diebus missus ad negotia. Galvanus BONUS ET BELLUS à prima die Januarii &c. & Georgius ejus filius. Martinus MARCELLI pro xxviij dieb. xxviij s. vi d. habuit ad debitum suum. Jo. de ABRINC. speciarius pro lxxj diebus cum summario specierum de totidem. Henr. BRITO qui portat poma granata pro cxvj diebus, viij d. per diem. PORTATOR aquarum rosacearum pro xviij diebus viij d. per diem & xl. s. pro gall. & pull. present. REGI. xiij l. xvij s. vij d. habuit retentis x l. ad computum suum &c. *Pag. 15 dicuntur sine nomine*, duo Valeti, quorum unus defert pom agranata, alter aquas rosaceas, quibus viij d. per diem.

Summa totalis Valetorum ccccxlj l. xiv s. ij d. Summa omnium Vadiorum duodecies centum lxiv l. xvj s. viij d. De quibus pono ad xxij dies mlxiv l. xvj s. viij d. & ad vadia vigilie & diei penthecostes cc l. *Sic est in primo computo cera quarta qui habitus fuit die* xix *Maii apud Curtracum de* xxij *diebus, &* xxj *Maii dominica penthecostes de vigilia & ipsa die.*

Cera septima & sequentib. Gaufridus CALVELLI & Gervasius ejus nepos pro xvij diebus xlv s. iij d. habuerunt per cedulam cum vadiis avium & falconum. Jo. BOURDON novus. Amiotus de VERNONE pro vij viginti & xiv dieb. in curia & xxxvj dieb. in arm. in via Flandrie xv l. x s. x d. habuit per Adamum de Fructu cui reddidi. Rad. de BONOVILLARI. Jo. MATHEI pro xviij diebus ante viam Flandrie. Galenus de MOTA pro totidem ante viam Flandrie. Vivianus Portarius &c. habuit Robinus valetus ejus. Jo. de INSULA &c. habuit Thomasinus de CAUDA Constabularius. Guill. Falconarius. Rad. de OLIV. habuit cum vadiis Flandrie.

Jaquetus de VALLEPENDENTI. Rex Robertus pro iv xx & xiij dieb. &c. Robertus de BRUNEVILLE &c. habuit super bur. cum dono. Lambertus Talliator. Jo. SATHANAS. Rob. de LOGONREGE. Magister Carnificus.

Familia Domini LUDOVICI Comitis Ebroicensis. Thobias de FRESNA &c. habuit Gilebertus famularius pro omnibus. Familia LIBERORUM REGIS. Jacquetus Hostiarius &c. Michael DUMANZ de Baiona pro cccl dieb. per partes ad curiam à quinquennio citra. Rex RIBALDORUM pro lxiv diebus &c. *& pag. 15* xxvij s. j d. habuit super bur. *& pag. 25* de toto xxvij s. j d. Petrus de ODONIS mara. cum cremento. Joh. missus ad magistrum Robertum Fabrum. Valeti LIBERORUM. Ernouletus de NOVOVICO pro v diebus ad falcones. Jo. PICARD. Bernardus de RIPPERIA. Jo. de GISORCIO. Huetus de CONFLUENTE filius maresc. Colardus de PICE. Guill. Medicus de Gross. pro xxx diebus in Flandria & lij diebus post in curia viij l. xvj s. iv d. habuit super bur. *Idem esse videtur qui occurrit*

superius inter vadia ministerii. Hanequinus de HAYA. Jo. de ERMENONVILLE. Almaricus dominus de CREDOMO. Gencianetus TRISTAN. Jo. CHASTEILLON pro vj diebus ad querendos sparverios REGI xviij s. Henricus de LIZE pro xxviij diebus Parisiis de veteri & lxxij diebus in curia vj l. xiv s.

Summa totalis Valetorum cclxix l. xviij s. xj d. Summa totalis vadiorum mvj l. xix d.



A V I S.

POUR marquer notre exactitude aux Etrangers qui voudront se servir de la voye de notre Journal, soit pour instruire le Public de quelque chose d'intéressant, soit pour demander eux-mêmes quelque instruction, voici la réponse à l'Avis inséré à la fin du Journal d'Août dernier.

L'Auteur de la Panacée Philosophique, spécifiquement appliquée à différentes Maladies, *est M. D.* d'Emizene, *demeurant à Paris, rue Saint Honoré, dans l'Hôtel des Quinze-Vingts, au Bâtiment neuf. Les Personnes qui voudront faire usage de sa Panacée, feront remettre à son Bureau, dans le même Enclos des Quinze-Vingts, un détail circons-*

tancié de leur Maladie, avec le prix du Reméde pour lequel on donnera une reconnoissance numérotée. Le lendemain on reviendra chercher le Reméde approprié à la situation du Malade, avec une Instruction particuliere, s'il en est besoin. Les Lettres par la Poste doivent être affranchies.



FAUTES A CORIGER.

DANS le *Journal de Septembre* dernier, il s'est glissé une faute frappante, mais qui pourroit induire quelqu'un en erreur,

Page 224, *ligne* 22, au lieu de ces mots (*le Cercle Polaire*), lisez (*le Méridien*).

Dans le présent Journal d'Octobre, *page* 84, la Note que l'Auteur de l'Extrait de l'Ouvrage sur le Théâtre Allemand a mise au sujet des Piéces de Corneille, n'est pas exacte. Au lieu de sept Piéces, on en joue onze restées au Théâtre; *le Cid*, *Rodogune*, *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Sertorius*, *Pompée*, *Héraclius*, *Nicoméde*, *le Menteur*, & *Don Sanche d'Arragon*.

Puisqu'on a relevé l'Auteur Allemand sur *Corneille*, *Racine* & *Regnard*, il falloit aussi remarquer qu'il s'est bien trompé sur Moliere. Au lieu de cinq ou six Piéces de lui, dont il prétend que le Théâtre est resté en possession,

il y en a au moins une vingtaine qui se donnent habituellement. Ce sont, *l'Etourdi*, *les Précieuses*, *le Cocu Imaginaire*, *l'Ecole des Maris*, *les Facheux*, *l'Ecole des Femmes*, *le Mariage Forcé*, *le Misantrope*, *le Médecin malgré lui*, *le Sicilien*, *le Tartuffe*, *Amphitrion*, *l'Avare*, *George-Dandin*, *Pourceaugnac*, *le Bourgeois Gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, *les Femmes Sçavantes*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

ITALIE.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

PORTUGAL.

SUPPLÉMENT DE L'ARTICLE D'ITALIE

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 20 Octobre 1757.

DEPASSE.

JOURNAL
ETRANGER.

NOVEMBRE 1757.

Humani nihil hic alienum. Terent.



A PARIS,
Chez Michel Lambert, Libraire, rue & à côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ETRANGER
ANGLETERRE.



LES Anglois qui aiment tant à se comparer aux Romains, n'ont que trop justifié peut-être quelques traits de conformité qu'on ne peut s'empêcher de reconnoitre entre ces deux Peuples, au moins dans certaines époques de la République Romaine & du Gouvernement Britannique. On ne soupçonnera pas nos voisins d'aspirer à la puissance énorme de Rome, & de prétendre que les Rois soient leurs vassaux ou leurs tributaires. Tant d'ambition n'entre plus dans l'esprit des Peuples, & la façon dont se gouverne aujourd'hui le monde met nécessairement des bornes à la plus vive, à la plus active.

Mais les Romains avoient plus d'une sorte d'ambition. Ce ne fut pas assez pour eux que d'avoir asservi la Grece: ils voulurent lui enlever les Arts, qui n'avoient pas moins contribué à sa gloire, que la politique & les armes. L'Eloquence, la Poesie, la Philosophie, passerent à Rome à titre de conquêtes (1), & Pline l'Historien représente, avec son énergie ordinaire, les Romains extrémement avides des sçavantes dépouilles d'Athènes : *omnium disciplinarum rapacissimi.*

Les Anglois ont fait depuis Charles II beaucoup d'acquisitions du même genre, & leurs voisins principalement ont été mis à contribution. Il est vrai qu'ils n'en conviennent pas : un Anglois se gardera bien d'avouer jamais qu'il soit redevable à nos Ecrivains de la moindre chose (2). Ils ne veulent pas que Newton ait aucune obligation à Descartes, que les erreurs même du dernier ayent éclairé leur Philosophe.

(1) *Græcia tradiderat victas victoribus Artes.* Ovid.

(2) On ne parle point des plagiats de Dryden qui sont très nombreux, quoiqu'il ne cite point un seul Ecrivain François.

L'Auteur du Spectateur Anglois, dont on s'apperçoit que Montagne & la Bruyere ont formé le goût, le tour d'esprit & la maniere, Adisson, malgré le bon sens qui distille ordinairement de sa plume, écrivoit il y a 40 ans, que la France n'avoit plus ni Sçavans, ni Guerriers à opposer aux Anglois. Mais cet excès de prévention, cette vanité nationale ne tire point à conséquence. Osons-le dire : les Anglois nous haïssent trop, pour nous mépriser. Pour nous plus simples ou de meilleure foi, depuis que leurs Admirateurs nous ont souflé leur enthousiasme, depuis que nous dévorons leurs Ouvrages, qu'on traduit ou qu'on copie presque tous leurs Livres, prend enfin jusqu'à leur ton, jusqu'à leurs manières, nous ne dissimulons pas nos larcins, nous nous en parons publiquement. Il faut être Anglois, c'est la mode ; on se donne ouvertement pour Anglois, on abjure presque sa Patrie (3).

(3) Il y a dans un Ouvrage récent, (*l'Arcadie Moderne*, ou *les Bergeries Sçavantes*), une vérité qui échappera & qu'on ne peut trop consigner dans nos fastes. » Le François, » autrefois modele, n'est plus aujourd'hui que » copiste. L'Angleterre, rivale de la France,

Il reste encore heureusement de bons esprits qui ont la tête assez forte, pour se préserver de l'exemple; que nos sublimes Anglicans n'ont point subjugué par des mots; qui veulent être simplement ce qu'ils sont; que la fausse & petite gloire de penser, de sentir, de parler autrement que leurs Concitoyens, n'a point portés jusqu'à la fureur de vouloir se dénaturer. Les Anglois qui font parmi nous tant de mauvais Copistes, entendent donc au moins beaucoup mieux l'art peu connu de l'Imitation. Il est peu de bons Originaux en notre langue, dont ils n'ayent sçu tirer parti. Mais ici tout est de bonne guerre: les incursions que leurs Ecrivains feront dans nos possessions Littéraires leur réussiront toujours mieux, & leur couteront beaucoup moins, que toutes celles que leurs Guerriers pourront tenter sur nos Côtes. La Lettre Chinoise qui va suivre, fera voir de quelle façon un homme d'esprit chez eux sçait manier les idées qu'il emprunte d'autrui.

» met au nombre de ses victoires, celle d'a» voir subjugué le génie & le goût François, » de les avoir rendus esclaves & tribu» taires du sien ».

I.

Lettre de XOHO, Chinois à son Ami LIEN-CHI, écrite de Londres le 21 Août 1757.

JE TE l'ai déja dit: cette Nation est incompréhensible. Les Anglois ne différent pas seulement de nous autres Chinois, ils n'ont même rien de ressemblant aux autres Peuples Occidentaux. Un François a ses préjugés, ses caprices; mais ses préjugés sont ceux de sa Nation, ses caprices sont ceux de son siécle. Le François a ses idées fixes, constantes, quoique fausses. L'Anglois n'a nulle idée stable; ses préjugés ne sont point Nationaux, ce sont des préjugés de factions, de partis. Pour ses caprices, oh! ce sont les siens; c'est en quoi consiste toute la preuve de sa liberté. En France, le Peuple a une haute idée de son Roi, il criera, il s'emportera; mais il ne sçauroit le hair. Pour l'Anglois, il ai-

me ou hait son Roi deux ou trois fois dans un hyver, suivant que le Ministere regnant lui plaît ou lui déplait. Il ne passe point ainsi de l'amour à la haine, par aversion pour l'autorité Royale, mais seulement par l'envie qu'il a d'en disposer lui-même; & lorsqu'il ne peut pas tenir les rênes, il brigue alors & cherche à renverser celui qui les a en main. Ce Peuple ne pense pas moins singulierement sur l'article de sa liberté. Rendre la Nation libre, c'est à quoi personne ne prétend; la voir plongée dans l'esclavage, c'est ce que personne ne veut. S'il y avoit donc des Vassaux en Angleterre, ils seroient tous Vassaux de la Couronne ou des Grands du Pays. Comme ils sont encore les maîtres de vendre leur liberté, les plus riches ou les plus intriguants peuvent s'offrir pour la marchander & la mettre à l'encan.

Je t'ai dit qu'ils n'avoient nuls principes, nulles idées générales: non, ils n'en ont point; mais ils ne manquent pas de grands noms, des noms vuides. Il y a quelques années qu'ils étoient di-

visés en deux parties, (1) aujourd'hui ils sont partagés en trois factions (2),

(1) Les Whigs & les Torris sous le Regne de la Reine Anne.

(2) La premiere faction & la plus ancienne est celle du Duc de Newcastle, qui est aimé du Roi, au service duquel il a dépensé une partie de ses biens, & qui est soutenu par plusieurs Membres de la Chambre des Communes, Chambre qu'il a formée lui-même avec son frere M. Pelham. Outre cela le Duc de Newcastle est très écouté dans la Chambre des Pairs, où il a une grande influence. M. de Newcastle étoit premier Commissaire de la Trésorerie, qui est la premiere Charge des Finances. Après la prise de Minorque il s'en démit, & elle fut donnée au Duc de Dévonshire, qui s'en est aussi démis. Elle est aujourd'hui regardée comme vacante & n'est remplie que par *interim*. C'est cette Charge que M. de Newcastle veut reprendre. De cette Faction sont Milord Hardwick, qui a été le Haut Chancelier ou chef de la Justice pendant plus de vingt ans, Milord Anson qui étoit Chef de l'Amirauté & le Chevalier Littleton, qui étoit Chancelier de l'Echiquier, seconde Charge des Finances. Mais après la prise de Minorque ils furent tous obligés de se démettre de leurs Emplois qui furent conférés à ceux de la troisiéme Faction.

La seconde Faction est composée de M. Fox & de ses Adhérans: il est fort aimé du Duc de Cumberland, & soutenu par les Ducs de Ri-

dont chacune affecte de retenir quelque chose du nom & des principes des deux Partis. Je te disois dans ma

chemond, Malbourough, Betfort, Milord Grandville, &c. M. Fox avoit été créé premier Sécretaire d'Etat & Ministre (à la place du Chevalier Robinson, qui n'occupoit ce poste que par *interim*), malgré les intrigues & les cabales de ceux de la premiere & troisiéme Faction. Mais après la prise de Minorque il se démit le premier de son Emploi, & n'y est pas rentré depuis.

La troisiéme Faction a M. Pitt pour Chef, qui a été fait Sécretaire & Ministre à la place de M. Fox. Ses Collégues ou Adjoints sont M. Legg, devenu Chancelier de l'Echiquier à la place de M. Littleton, & Milord Temple, beau-frere de M. Pitt, qui a succédé à l'Amiral Anson dans l'Amirauté. Il est fort protégé du Prince de Gal & de la Princesse Douairiere; il est soutenu par plusieurs Membres de la Chambre des Communes, par le Conseil de la Cité de Londres, par les Marchands & Négocians de cette Ville, & il a pour lui la voix du Peuple; ensorte qu'on peut regarder sa Faction comme la plus nombreuse. Il s'étoit démis au mois d'Avril, mais il a été nommé de nouveau à la place de Sécretaire d'Etat au mois de Juin dernier. Le Duc de Devonshire, Lord Chambellan, a demandé au Roi d'avoir une Charge dans sa Maison; ainsi il ne se mêle pas du Gouvernement, étant neutre, ainsi que le

derniere Lettre, (3) que la deuxiéme faction comme la plus puissante (4) avoit écrasé la plus petite, & qu'on alloit bientôt nommer de nouveaux Ministres : je te trompois, je me trompois moi-même; je ne l'avois crû ainsi, que parce qu'on me l'avoit dit. Chaque jour on se plaît à répandre des contradictions dans cette Ville. Le Peuple demande qu'on lui débite quelque chose de nouveau, n'importe quoi. Si un Politique, un Ministre, un Membre de l'Assemblée générale de la Nation, faisoit le mistérieux & refusoit de dire des nouveautés à qui lui en demanderoit, il s'en feroit un ennemi. Qu'il le paye d'une fausse confi-

Comte de Holderness, Sécretaire d'Etat. Si ce dernier vouloit embrasser quelque parti, ce seroit naturellement celui du Duc de Newcastle, à cause de sa liaison avec les Pelham.

(3) Ce n'est qu'une fiction de l'Auteur, car voici la premiere Lettre qu'il a publiée sous ce titre; il a donné plusieurs autres brochures mais dans un genre différent.

(4) Si l'Auteur regarde la Faction de M. Fox comme la pus puissante, c'est à cause de la protection du Duc de Cumberland.

dence, à la bonne heure; il ne s'en trouve point offensé, il suffit que cet homme soit communicatif. C'est plus qu'il n'en faut pour un Peuple libre. Ce qu'ils veulent apprendre, c'est du nouveau. Le mensonge est pour eux une nouvelle aussi bien que la vérité. Ce qui me faisoit croire qu'on nommeroit bien tôt un nouveau Ministere, c'est que sçachant que l'objet principal de la grande Assemblée du Peuple étoit de choisir des Ministres, je pensois qu'ils ne pourroient jamais s'en passer : je me trompois. Je pensois que lorsque le Prince avoit remercié un de ses Ministres, il en auroit bientôt pris un autre; je me trompois. Je pensois que lorsqu'une Nation avoit déclaré la guerre à une Puissance supérieure, elle devoit au moins avoir un bon conseil; je me trompois. Ce qui est *Raison* à la Chine, ne l'est pas en Angleterre. Ici on ôte la place à un Officier du Trésor Royal, & on lui substitue un Juge pour en remplir les fonctions (5).

(5) Milord Mansfield, qui par son état est

Deux ou trois jours après, je demandai quand on nommeroit donc les nouveaux Ministres. J'entendois plusieurs personnes faire la même question. On me répondit, *quand les informations seront faites*. Je vis que chacun se satisfaisoit de cette réponse, excepté moi. Je demandai ce qu'on entendoit par ces *informations*. Je m'imaginois, sur le peu de connoissance que j'ai de leur Langue, que cela vouloit dire qu'on examinoit qui seroit capable d'être Ministre. Point du tout.... On ne fait point ici des recherches avant de mettre les gens en place. Quelquefois, comme dans le cas dont je vais te parler, ils examinent si un Ministre a été capable de l'être. Apprends donc que l'année derniere ils perdirent une Isle considérable; le Peuple étoit en proie à la rage & au désespoir, il en attribua la cause à l'Amiral (6) qui

un des Juges nés de la Haute Chancellerie, ou de la Justice. Le Roi l'a nommé par *interim* pour remplir la Charge de Chancelier de l'Echiquier, qui est la seconde des Finances.

(6) Ceux qui sont ici désignés, sont l'Ami-

avoit commandé la Flotte, à l'Amiral qui avoit eu ordre de l'équiper, au Chef de la Justice, au premier Officier du Trésor Royal, & au principal Sécretaire d'Etat. L'Amiral Commandant fut jetté dans une prison obscure; les autres Accusés se disputerent beaucoup, & se démirent enfin de leurs Emplois. Alors le Chef (7) de la petite Faction fut nommé Ministre & ses Amis furent revêtus de toutes les Charges. Cependant les Amis des deux autres Factions retinrent les leurs. Il fut donc résolu qu'on procéderoit à l'examen des derniers Ministres. L'Amiral prisonnier fut examiné, convaincu, condamné & mis à mort. La procédure des autres fut surfise & différée. Enfin ils furent examinés, non pas, comme je le crois, pour sçavoir s'ils étoient coupables, mais pour sçavoir si on on les feroit rentrer dans

ral Bing, l'Amiral Anson, Chef de l'Amirauté, Milord Stardwick, Grand Chancelier, M. de Newcastle, premier Commissaire de la Trésorerie, M. Fox, premier Sécretaire d'Etat.

(7) M. Pitt.

le Ministere. Précisément comme on commençoit la procédure des autres Ministres, le nouveau Chef (8) de l'Amirauté oublie d'aller faire sa révérence au Roi..... Il n'en fallut pas davantage: le voilà lui & tous ses amis condamnés à perdre leuts places. Je crus appercevoir pourquoi: comme l'Anglois se vante d'avoir plus de liberté que nous, je m'imaginai que cette disgrace étoit une punition proportionnée à l'idée que ces Peuples ont de l'offense faite à un Roi; & je fis réflexion combien plus sévérement on puniroit un Chinois qui auroit manqué au respect dû à son Auguste Empereur; j'étois dans l'erreur, car ce Mandarin va rentrer dans le Ministere. Comme ses amis ont un grand crédit dans l'Assemblée générale des Etats, où se font toutes les recherches & les procédures, je ne doutai pas qu'ils ne poursuivissent leurs adver-

(8) Il est très-vrai que Milord Temple oublia, un certain Dimanche après Pâques, d'aller voir le Roi, ce qui nuisit beaucoup à la seconde Faction.

saires, & je déplorois déja le destin de ces hommes infortunés, qui alloient se trouver exposés à la vengeance de leurs plus cruels ennemis: j'étois encore dans l'erreur. Il n'est pas de regles sur lesquelles on puisse juger de cette Nation. Cette troisiéme Faction qui étoit presque toute de Juges, n'en vouloit qu'aux faits & non aux personnes, & quand même elle eût puni les faits, elle auroit fait grace aux personnes..... Je ne comprends rien à cette Nation.

Ce qui te surprendra le plus, c'est que les Officiers & les autres qui sont à la tête de cette Capitale, ont rendu de grands honneurs (9) à ceux de la troisiéme Faction, précisément pour avoir été expulsés du Gouvernement. Ces honneurs se réduisent à la permission de négocier, de devenir Mar-

(9) Le Lord Maire de la Cité de Londres, les Aldermands ou Echevins, les Scheriffs & les autres Membres du Conseil de la Ville voyant M. Pitt & M. Legge hors de place, leur présenrent dans une boete d'or le Droit de Bourgeoisie. Plusieurs autres Villes du Royaume ont suivi cet exemple.

chands: ce qui me paroit fort au-dessous de la condition de ces Personnages distingués..... Entend, tu quelque chose à cela?.... Mais voici les *informations* faites. Tu vas me demander ce qu'elles portent: je n'en sçais rien. J'ai seulement oui dire que la grande Assemblée du Peuple avoit prononcé que certains faits, que tout le monde sçavoit auparavant, étoient, ou n'étoient pas arrivés. Tu vas attribuer ce langage extravagant à mon ignorance dans la langue & les mœurs de cette Nation; & en effet je ne suis habile ni dans l'un ni dans l'autre: mais je suis versé dans la Langue Françoise, les Relations que je t'envoye sont traduites en cette Langue qui est parlée dans toute l'Europe, & les Anglois ne se font pas scrupule d'y faire connoître leur conduite.

Maintenant tu vas me dire, *mon cher Xoho: laisse-là toutes ces matieres auxquelles tu n'entends rien, que tu ne peux débrouiller, & viens-en aux faits. Dis moi donc, à present que les procédures sont finies, quels sont ceux qui sont désignés Ministres, & de quelle*

Faction on doit les tirer....... Par Cong..... Fou..... Tsees (10). Tu ne me croiras pas plus dans ce que je vais te dire, que dans ce que je t'ai déja dit. Leur Roi, après avoir congédié tous ses Ministres, parce qu'un d'eux n'étoit pas venu fléchir le genoux devant le Trône, est allé à la campagne, sans sçavoir qui sera Ministre..... *Comment, comment!* t'écriras-tu, *le Monarque abandonne la Capitale, sans avoir désigné de Ministres! Quel est donc son objet en allant à la campagne? De visiter les Provinces, de distribuer la justice, de discipliner son Armée?......* Hélas! hélas! mon cher *Lien-Chi*, l'Angleterre n'est pas la Chine. Ecoute ce que je vais te dire. Les Anglois n'ont ni le Soleil, ni l'Eté, comme nous l'avons; leur Soleil au moins n'est pas ardent comme le nôtre. Mais, comme je te l'ai déja dit, ils se contentent des noms. Dans un certain tems de l'année, ils quittent leur Capitale, & ce-

(10) Confucius.

la fait l'Eté: ils ne vivent qu'à deux pas des portes de leur Ville, & cela s'appelle être à la campagne. Lorsque leur Roi part pour la campagne, son carosse passe dans une grande allée d'arbres, marche ensuite sur un petit terrein sec & sabloneux, traverse une des grandes rues de la Capitale, & se trouve aussi-tôt sur les bords d'un grand bassin d'eau, au bout duquel on apperçoit une petite maison; & lorsque le Roi est là, on dit qu'il est à la campagne. Je fus témoin hier (11) de toutes les cérémonies de ce voyage. D'abord après le départ du Monarque, les hommes mirent leurs habillemens d'Eté, les femmes quitterent leurs ajustemens d'Hiver, & aussitôt hommes & femmes dirent qu'il faisoit très-chaud. Tu ne voudras pas me croire, mais à l'heure que je t'écris je suis devant le feu.

A l'entrée de cette petite promenade pleine de sable & de graviers, où le Roi devoit passer, on avoit rangé un grand nombre de jeunes gar-

(11) 20 Mai.

çons habillés en Mariniers, & qui avoient été ainsi revêtus par les largesses de différens Particuliers; car ici les Particuliers sont riches, l'Etat pauvre, & rien ne peut prendre ou réussir que par ces sortes de ruses & d'artifices (12). Le Roi a donné mille piéces d'or pour cette institution, non pas comme Roi, mais comme particulier, ce qu'ils sçavent bien distinguer. Si le Roi eût fait tirer cet or de son trésor Royal, les pauvres enfans n'en eussent pas reçu la moitié, & le reste se fût évanoui entre les mains de ceux qui ont la garde des revenus de l'Etat. Cette jeunesse n'avoit point à sa tête un Officier de Marine, comme je l'aurois crû, mais un Magistrat Civil (13), qui est le seul qu'ils ayent en Angleterre & qui est aveugle; c'est lui qui est l'ordonnateur de

(12) Par des Plans de Lotteries, des Souscriptions, des établissemens de Compagnies, de Sociétés, &c.

(13) Le Juge Fielding dont la Charge tient de celles de Lieutenant de Police & de Lieutenant Criminel, & qui différe cependant de l'une & de l'autre.

leurs dons & de leurs bien-faits, au lieu d'en être lui-même l'objet. Tout est ici renversé.

Tu es impatient de sçavoir pourquoi le Roi n'a point désigné de Ministres. Si j'en dois croire un homme qui jusqu'ici ne m'a point déguisé la vérité, le Roi n'a non plus à voir dans le choix de ses Ministres, que toi dans celui de nos Mandarins. Tu vas m'objecter, *mais est-ce que le Roi d'Angleterre peut casser ses Ministres & ne pas les créer?* En vérité je ne sçais pas comment cela se fait. Le Roi est à sa campagne, & lorsqu'on aura créé un Ministere on l'en avertira. Les trois Factions cherchent à en venir à un accomodement, & il faudra que le Roi approuve ce qu'elles auront résolu. Tu vas dire, *il n'a donc de Roi que le nom.* Je ne te répondrai pas suivant tes principes: les Anglois pensent autrement. *Mais*, repliqueras-tu, *dans tes autres Lettres tu m'as représenté le Peuple d'Angleterre comme très-difficile à se satisfaire; est ce qu'il souffrira que ces trois Factions de mérite & de principes différens puissent ainsi maî-*

triser le Roi & la Nation ? Est ce que ceux qui tiennent encore pour l'autorité Royalle, n'auront point de regret de la voir avilie ? Est-ce que ceux qui regardent l'ancien Ministere comme criminel (14), *ne seront pas irrités, s'il reprend les rênes de l'Etat ? Est ce que ceux qui ont récompensé la petite Faction pour avoir été congédiée, n'auront pas du ressentiment de cette union monstrueuse avec ceux qui l'ont fait expulser ?* Mon cher *Lien-Chi*, je te dis les choses telles qu'elles sont, je ne suis point responsable de la conduite de cette Nation. Je t'ai dit en commençant, que les Anglois sont incompréhensibles. Il n'y a que fort peu de tems qu'un homme obtint une place dans le Gouvernement; par-là même sa place dans l'Assemblée des Etats devenoit vacante : le Roi l'en punit, & ne voulut plus dans la suite qu'il rentrât dans cette même assemblée (15)....

(14) Après la prise de Minorque, on grava les Estampes les plus indécentes & les plus odieuses contre le Ministere.

(15) Voici le fait tel que je l'ai vû arriver.

Cependant celui qui oublia d'aller faire sa cour au Prince, pourra en être récompensé. Adieu.

M. le Docteur Hay, membre du Parlement fut nommé un des Commissaires de l'Amirauté. Or c'est une regle générale que dès que quelqu'un est nommé à un poste dans le Gouvernement, il cesse par là même d'être Membre de Parlement; & il faut qu'il se fasse réélire, ou par le même Bourg qu'il représentoit, ou par un autre lieu. M. Hay ne se pressa point & crut qu'il seroit toujours à tems. Cependant les Habitans du Bourg qu'il représentoit en élurent un autre dans cet intervale. Alors la Cour lui ôta sa Commission à l'Amirauté, parce qu'elle veut que ceux qu'elle met en Charge puissent voter pour elle. M. Hay fit ses efforts pour se faire élire par un autre Bourg; mais la Cour n'en voulut plus entendre parler, ensorte qu'il perdit ces deux places faute d'activité.



II.

Particularités sur la Nation Turque.

Le Docteur *Maty*, Membre de la Société Royale de Londres, ayant demandé à M. *Porter*, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, quelques-éclaircissements sur la Nation Turque, & ce Ministre ayant exactement satisfait à la curiosité du Docteur, on a publié en Angleterre ces éclaircissemens qui nous ont parû ne devoir être indifférens dans aucun pays.

PREMIERE QUESTION.

Peut-on sçavoir avec certitude la quantité d'hommes que la Peste emporte?

Réponse. La seule Peste que j'aie vûe pendant sept ans dans cette Ville, a été celle de 1751. Tous les ans néanmoins on parle de quelques atteintes

de contagion; mais elles sont passageres & très incertaines. Quelquefois même l'intérêt & la fraude font débiter sur cela des fables.

DEUXIE'ME QUESTION.

Peut-on établir positivement le nombre des Habitans de Constantinople ?

Réponse. Les Turcs n'ont ni Registres de la naissance des enfans, ni Registres mortuaires. Il leur est défendu par la Loi de faire aucun dénombrement de leurs Habitans. J'ai demandé aux Ministres & aux Officiers de la Porte s'ils avoient quelque calcul certain sur le nombre de leurs morts, après une peste : ils m'ont tous unanimement répondu, qu'ils n'avoient d'autre moyen pour le constater, que le décroissement de la consommation du bled & du pain; sur quoi ils jugeoient par une appréciation imparfaite, qu'il étoit mort après la peste de 1751, environ 150 mille Habitans. En conséquence de cette réponse, je me suis attaché à tirer quelques conjectures plus certaines par cette

voie. Ce qui m'en fit bien augurer, c'est qu'ils tiennent des Registres exacts de la livraison du bled, qui est faite par un Officier de grande considération.

Je sçais donc qu'avant la peste qui commença en Mars 1751, il se consommoit chaque jour 19000 mesures de bled, appellées *Kilo*, & qu'après l'entiere cessation de la peste, il ne s'en consommoit plus que 14000. Un *Kilo* pése 22 *okes*, & fait 18 *okes* de farine, avec quoi les Boulangers font 27 *oxes* de pain, en ajoutant à chaque *oxe* de farine un *oxe* d'eau & un peu de sel. Un *oxe* fait 2 livres $\frac{3}{4}$ d'Angleterre. Le Peuple & même les Bourgeois vivent principalement de pain: le Peuple n'y ajoute que quelques oignons, de l'ail, & des fruits. Les gens plus aisés mangent un peu de poisson ou de viande avec leur pain. Il y a des Artisans dont les Métiers demandent beaucoup de force, qui mangent jusqu'à deux *oxes* de pain par jour. Les femmes & les enfans n'en mangent qu'une demie *oke*. On peut donc, en prenant le terme moyen, compter sur

un *oxe* par chaque personne. Ainsi supposé qu'avant la peste il se consommât chaque jour 19000 *kilo*, c'est-à dire 513000 *okes* de pain pour autant de personnes, & qu'après la cessation de la peste il ne s'en consommât plus que 14000 *kilo*, c'est-à-dire, 378000 *okes*, il s'ensuit qu'il y a eu une diminution de 135000 personnes. Au reste il s'en faut bien que ce soit autant de personnes mortes de la peste, puisqu'il faut compter dans ce nombre tous ceux qui ont quitté Constantinople dès le premier soupçon de cette maladie, pour se réfugier en Asie, dans l'Archipel & dans la Romelie.

Les Colonels des Janissaires ont à peu près remarqué le nombre des morts qu'ils ont vû enterrer: en y joignant le compte qui nous en a été rendu par les Officiers des différens Corps-de-Gardes qu'ils ont dans la Ville, dans le fort de la peste ce nombre se montoit journellement à mille personne, ce qui a duré pendant quarante jours. Si l'on ajoute à ces 40000 morts, 20000 personnes mortes au commencement

& sur le déclin de la contagion, ce sera 60000 têtes de moins, ce qui est, par rapport au nombre de 51000 Habitans que nous venons d'établir, comme 1 à 8. Cette proportion se rapporte assez avec ce qu'on infere d'une autre observation qu'on a faite. On a compté les Pestiférés qui ont été inhumés hors de la Ville, & qui ont passé par la porte d'Andrinople pendant 12 jours, leur nombre se montoit à 489, & après la peste il n'en a passé par cette même porte que 59; c'est encore à peu près la même proportion d'un à huit: car la porte d'Andrinople est le plus grand passage pour les Sépultures, parce qu'elle est voisine des lieux où l'on enterre les morts. Par tous ces détails, on voit qu'il n'est gueres vraisemblable que Constantinople renferme trois millions d'Habitans, comme quelques Auteurs l'ont prétendu. Ce qui porte encore à croire que cette Ville n'est pas peuplée à proportion de son étendue, c'est que le dernier Sultan *Mahmoud*, ou Mahomet V, avoit une attention singuliere à ne point laisser établir à Constantino-

ple aucun nouvel Habitant, ni aucun Etranger. Personne ne pouvoit coucher dans la Ville, sans un ordre exprès de la Porte qui s'obtenoit difficilement. De plus cette grande Ville est divisée à peu près comme elle l'étoit du tems des Grecs, en différens quartiers qu'ils appellent *Mahales*, & qui sont sous la direction des *Imans*.

Or ces Imans ont quelque notion du nombre des Familles qui sont dans leur district; mais on s'exposeroit aux plus séveres punitions du Gouvernement, on risqueroit même sa tête, si l'on cherchoit à rassembler sur ce point toutes les déclarations des Imans. Il seroit d'ailleurs impossible de déterminer rien de fixe sur l'état qu'ils donneroient des Maisons. Car sous la dénomination de maison, ils confondent un Palais, un Sérail, une Boutique, une chambre, & c'est dans ce sens que les Juifs ont 100000 Maisons à Constantinople.

J'ai fait mon possible pour obtenir du Patriarche des Grecs & de celui des Arméniens, un extrait du Registre de leurs naissances & de leurs sépultures;

il ne leur a pas été possible de me satisfaire. Chez eux les Paroisses sont affermées par les Evêques aux Curés, & le principal revenu des Evêques se tire des droits sur les Baptêmes & les Sépultures. On peut donc juger que le relevé qu'en donneroient ces Curés ne seroit pas fort fidele.

TROISIEME QUESTION.

Naît-il plus de Femmes que d'Hommes dans l'Orient, ainsi que l'ont assuré plusieurs Voyageurs?

Réponse. Voici ce qui a donné lieu à ce préjugé qui n'a aucun fondement. On a vû que chez les gens aisés le nombre des Femmes l'emportoit, parce que leur Serrail est nombreux; mais on n'a pas pris garde que la plûpart de ces Femmes ont été transportées dans la Capitale de toutes les extrémités de l'Empire & même des Pays Etrangers: ainsi il n'en résulte point du tout qu'il naisse plus de femmes que d'hommes.

A cette occasion je remarquerai que

nous n'avons aucune description exacte & fidéle des mœurs de ce Pays. Tous les détails que j'ai lus sont très-fautifs. Nous les tenons de Voyageurs qui en deux ans & quelquefois en bien moins de tems, parcourent ces vastes dominations, souvent même en marchant de nuit à la suite d'une Caravanne qui fait une route précipitée: peut-on attendre rien de sûr & rien de circonstancié de pareils Auteurs? *Ricault* même qui avoit demeuré quelques années en Turquie, a travaillé sur des Mémoires peu exacts. Il ne faut pas du tout compter sur ce qu'il dit de l'intérieur du Serrail, puisqu'il est impossible d'être instruit de ce qui s'y passe. J'ai vû des Lettres originales de Ricault, par lesquelles il chargeoit un Neveu qu'il avoit à Constantinople, de lui procurer des Mémoires d'un certain M. *Coq*, qui avoit été Sécretaire d'Ambassade dans cette Capitale. Le neveu de Ricault remplissoit le même poste, & c'est sur ces Mémoires que son oncle prétendoit continuer son travail. N'est-il pas évident

que ces Mémoires de M. Coq n'étoient que des oui dire de quelques Chrétiens de Pera, à qui l'on ne doit nullement se fier? Rien de plus incertain ou même de plus faux que toutes les prétendues notices de ces Chrétiens, ou Grecs, ou Romains. L'erreur s'y perpétue comme par tradition. Je ne releverai ici qu'une de ces fautes. C'est un fait généralement cru & répété par tous les Voyageurs, que lorsqu'il passe en tems de peste, par la porte d'Andrinople, jusqu'à 1000 morts, les Turcs font des prieres & des processions publiques. On l'a débité de nouveau à l'occasion de la peste de 1751, & j'en ai reconnu la fausseté. Leur Alcoran d'abord ne leur impose point cet usage. De plus je me suis informé du fait au *Reys Effendi*, ou Grand Chancelier de l'Empire. Il m'a dit que jamais ils ne comptoient les morts, qu'ils ne s'informoient pas du nombre précis qui mouroit chaque jour, & que dans les tems de calamités ou de contagion, ils se contentoient de faire lire un passage de l'Alcoran dans leurs Mosquées.

QUATRIEME QUESTION.

La pluralité des Femmes est-elle, comme on le croit, favorable à la Population?

Réponse. Je puis affirmer avec vérité, que malgré les commodités de la Loi, & la multiplicité des Femmes, les Mahométans font moins d'enfans que les Chretiens. Les riches qui sont les seuls en état d'entretenir des Concubines, ont rarement quatre ou cinq enfans; peu d'entre eux en ont plus de deux ou trois. Les pauvres & les gens d'une condition médiocre, n'ont, comme en Europe, qu'une femme. Ils ont à la vérité la facilité de la changer; mais ils n'en font pas plus d'enfans.

CINQUIEME QUESTION.

Quel est l'état actuel de l'Inoculation dans l'Orient?

Réponse. Elle est pratiquée parmi les Grecs & les Francs; elle a réussi

dans le peu de sujets sur qui je l'ai vû exécuter, mais elle n'a pas lieu fréquemment. Il ne se fait peut-être pas vingt inoculations chaque année. Une Famille de Constantinople prétend qu'une fille qui avoit été inoculée à six mois a eu la petite verolle naturelle à vingt-trois ans, & qu'elle en est morte. Ce ne sont ni les Circassiens ni les Georgiens, ni les Asiatiques, qui ont introduit cette pratique : c'est une femme de la Morée à laquelle a succédé une femme de la Bosnie. Ces femmes scarifioient le Patient en plus d'un endroit, comme au front, aux joues, aux bras. Un vieillard m'a dit que la derniere étant trop âgée pour pouvoir faire l'incision, il la fit lui-même à sa fille avec un rasoir. On la fait quelquefois avec une aiguille. Les Turcs n'inoculent point : ils s'en remettent entierement sur cela, comme sur tout le reste, à la destinée.



SIXIEME QUESTION.

Qu'est devenue l'Imprimerie à Constantinople ? Y a-t-il de bonnes Cartes originales des Etats du Grand Seigneur, tirées d'après de bons plans ?

Réponse. C'est un Renégat Hongrois nommé *Ibrahim Effendi*, qui a le premier introduit l'Imprimerie. Cet établissement n'a pas eu beaucoup de durée. C'est à présent son fils adoptif, Sécretaire de l'Interprête de la Porte, qui en a tous les matériaux ; mais il y a peu d'apparence qu'il puisse rassembler l'argent nécessaire pour remettre sur pied cette Imprimerie. Jamais la jalousie & la superstition des Infideles ne permettront aux Chrétiens d'en établir une, & les Turcs eux-mêmes sont trop ignorants pour pouvoir jamais en venir à bout sans leur secours. A l'égard des Cartes Géographiques, ils n'en ont que trois ou quatre ; une de la Perse, une du Bosphore & une de la Mer noire, encore ne se trouvent-

elles qu'entre les mains de quelques particuliers.

SEPTIEME QUESTION.

Quelle est l'espece d'érudition qu'on cultive chez les Grecs & chez les Turcs ?

Réponse. Les Arts, les Sciences & les Lettres semblent, selon M. *Porter*, être passés par gradation de l'Orient à l'Occident ; c'est-à-dire, de l'Egypte à la Grece, de la Grece à Rome, & de Rome dans l'Occident de l'Europe, d'où peut-être on les verra bien-tôt en Amérique. Il n'en reste plus gueres de traces dans l'Orient. Les Grecs qui devroient en être les dépositaires, sont comme autrefois, des hommes plus curieux de la dispute que de la vérité. Ils ont retenus les vices, les imperfections & les mauvaises habitudes de leurs Ancêtres ; ils en ont perdu le courage & les vertus. On ne trouve chez eux ni Grammairiens, ni Critiques, ni Historiens, ni Philosophes, ni même de Maîtres pour instruire la jeunesse.

A l'égard des Turcs, leur érudition consiste principalement dans la Métaphisique. Ils ne font que toucher la surface des Sciences. Leur Philosophie favorite est l'Epicurienne, qu'ils appellent Démocritique. Ils puisent leurs instituts & leurs pratiques de Médecine dans *Galien*. *Eben-Zina* ou *Avicenne*, est encore un de leurs principaux guides. Ils connoissent aussi *Mathiole* ; mais le seul but de leurs études étant le gain, ils n'ont aucune émulation pour les vraies connoissances, de sorte qu'on peut dire que les Lettres sont chez eux dans un état déplorable, sans la moindre espérance de progrès.



III.

Description de la Cathédrale de Saint Paul, tirée des Mémoires de GUILLAUME DUGDALE & CHRISTOPHE WREN *sur cette Eglise.*

ON sçait que le Paganisme a obscurci l'Angleterre jusqu'au sixiéme siécle. Ce fut *Etelbert*, Roi de Kent, qui arbora le premier le Christianisme, après avoir été converti par Augustin. Ce Prélat plaça *Mellitus* sur le Siége de Londres l'an 604. Il convertit le Temple de Diane en Cathédrale, détruisit les Idoles, bâtit un Autel & y plaça des Reliques. Le triomphe de la vraie Religion fut bien-tôt interrompu. A la mort de *Sebert*, Roi d'Essex qui l'avoit favorisée, les Evêques furent chassés, & les Idoles furent rétablies. En 675 le Christianisme prévalut encore une fois. L'Histoire Ecclésiastique

nous apprend que *Erxinwald*, quatriéme Evêque de Londres depuis *Mellitus*, employa des sommes immenses à embellir l'ancien Edifice, à en augmenter les revenus & à en assurer les priviléges. Cette nouvelle Eglise fleurit pendant l'heptarchie des Saxons. Plusieurs de ces Monarques lui donnerent des terres & s'en déclarerent Protecteurs. Lors de l'invasion des Normans, *Guillaume le Conquerant* en saisit les revenus, & dans les premiers troubles il traita le Clergé & les Séculiers avec la même rigueur. Quelques années après il répara amplement le tort qu'il avoit fait à cettte Eglise, & la combla de biens. Ce fut sous son Regne que cette Cathédrale fut consumée par le feu. *Maurice* dixiéme Evêque de Londres, entreprit d'en reconstruire une, digne par sa magnificence du culte auquel elle devoit être consacrée. Il la bâtit précisément à l'endroit où depuis il y a eu un Couvent de Dominicains, qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Black Friers.* (Moines noirs). Elle fut encore rebâtie depuis les fondemens,

en 1221, & finie en 1240, telle qu'elle étoit encore lors du feu de Londres. On trouvera à la fin de cette Description les dimentions qu'avoit cette ancienne Eglise dans une table où elles seront comparées avec celles de l'Eglise actuelle. Les plus riches ornemens étoient en profusion dans cette Cathédrale. Le Portrait de Saint Paul fut payé en 1398, 250 liv. Le Maître Autel avec toutes ses appartenances avoit couté 22 marcs. Quoique la chasse de de Saint Erkenwald fût déja magnifique, on paya en 1339 trois Orphévres, pour y travailler pendant toute une année; l'un à raison de huit schelins, ou de neuf livres douze sols par semaine; les deux autres à raison de six, ou de sept liv. quatre sols de notre monnoie. Aussi quand elle fut finie, on venoit de toutes parts la voir, & on ne cessoit d'y porter de nouvelles offrandes. Walter de Thorp y donna tous ses bijoux; Richard de Preston lui donna un sapphir dont la vertu étoit admirable pour guérir les maux des yeux.

On célébroit dans cette Eglise avec

la plus grande magnificence, les obséques des Empereurs, des Rois & des Princes. Les grandes Fêtes y étoient solemnisées avec beaucoup de décence & d'éclat. Le jour de la conversion de S. Paul, le Roi Henri III ordonna qu'on nourrît quinze mille pauvres dans le Cimetiere, & qu'on allumât quinze cens torches pour illuminer l'Eglise. On prit cette dépense sur les revenus de l'Evêché que le Roi avoit entre ses mains depuis la mort du dernier Evêque Niger. On chargea tellement cette Eglise de Service, que le Clegé étant dans l'impossibilité d'y satisfaire, l'Evêque Braybroke fit joindre quarante-quatre Services en un seul. Le clocher de cette Eglise contenoit quatre grandes cloches. Lors de la révolution sous Henri VIII, le Chevalier Miles Patridge les ayant gagné toutes quatre par un coup de dé, les fit descendre & les vendit. *Dugdale* raporte qu'il porta bien-tôt la peine de ce sacrilege, ayant été exécuté sous le Regne suivant comme complice du Duc de Sommerset.

Au milieu du seiziéme siécle toute

la charpente & le clocher de cette Cathédrale furent brulés, ce qu'on attribua d'abord au feu du Ciel. Un Plombeur à ſa mort avoua que c'étoit par ſa faute que cet accident étoit arrivé, ayant eu la négligence de laiſſer du feu allumé dans le clocher pendant qu'il étoit allé diner. Le Clergé, la Nobleſſe, la Ville de Londres & la Reine, tous contribuerent à l'envi à rétablir le dommage & à refaire la charpente. En faiſant cette réparation, on s'apperçut que les murs étoient ſi endommagés par la qualité corroſive de la fumée de charbon, qu'il étoit indiſpenſable d'y travailler pour y remédier. Ce fut encore une dépenſe de 100000 livres, monnoie de France, qu'on ne put raſſembler que l'an 1632, tems auquel cette réparation fut achevée. Comme on penſoit à rétablir auſſi le clocher, les guerres civiles apporterent de nouveaux troubles. L'ancienne diſcipline fut renverſée, les revenus de l'Egliſe ſaiſis, la Cathédrale fut convertie en cazernes où on logea les Soldats, le Portique ſervit à étaler des Marchandes d'ajuſtemens & des Mer-

ciers. Les ſtalles, l'orgue, tous les ornemens furent démolis, tout culte fut interrompu. A la reſtauration, le Clergé commença par s'occuper du ſoin d'y retablir le Service. On avoit déja dépenſé 70000 livres pour cet objet, lorſque l'incendie de Londres dévora cette Egliſe. On cite comme un fait remarquable, qu'on trouva dans ſes ruines le corps de l'Evêque Braybroke dans un cercueil de plomb, & quoiqu'il y eût 260 ans qu'il fût mort, comme on s'en convainquit par l'inſcription, il n'y avoit ſeulement pas un commencement de putréfaction. La chair & la peau s'étoient tellement ſéchées, que le ſquelette pouvoit ſe tenir de bout & très droit. Dugdale cite deux autres corps trouvés dans le même tems & ſéchés de même, ſans compter celui du Marquis de Northampton, enſeveli depuis 50 ans à Warwick. Le Romarin & le Laurier qui y avoient été mis lors de la ſépulture étoient auſſi frais, que s'il n'y avoit que dix jours qu'ils euſſent été cueillis. Dugdale ajoute que la ſechereſſe & la chaleur de la

pouſſiere où ſont ces corps, ſuffiſent pour opérer cet effet, ſans qu'il faille recourir à aucune cauſe ſurnaturelle, ni en rien inférer en faveur de la Sainteté de ces Perſonnages.

De la nouvelle Cathédrale.

APRES deux ans de tentatives inutiles pour employer ce qui reſtoit de l'ancienne Fabrique, on ſe détermina à en raſer les fondemens & à conſtruire au même lieu une nouvelle Egliſe qui répondit à la magnificence de l'ancienne. On chargea de cette grande entrepriſe le célébre *Chriſtophe Wren*, & l'on travailla à ramaſſer des fonds ſuffiſans pour y parvenir. On établit à cet effet un nouveau droit ſur le charbon qui ſe montoit à 5000 livres ſterlin par an. Sa Majeſté voulut bien donner de ſa propre caſſette 1000 liv. ſterling tous les ans. Enfin les legs, les ſouſcriptions & les préſens des particuliers formerent la ſomme néceſſaire pour commencer & finir l'ouvrage. Il eſt conſtant que dans les dix

premieres années on recueillit 126000 liv. ſterling.

Lorſqu'on voulut voir les deſſeins de *Wren*, il en préſenta un ſuivant lequel il n'y auroit eu qu'un ordre d'Architecture, qui auroit été le Corinthien, comme à Saint Pierre de Rome. On y voyoit regner le goût des Grecs & des Romains. Quelque beau que fût ce plan, il ne fut point approuvé par les Evêques qui ne le trouverent pas convenable pour une Cathédrale. Il y a certainement lieu de regretter qu'il n'ait pas été ſuivi. Cet Edifice auroit été encore bien au-deſſus de ce qu'il eſt aujourd'hui.

Quand il fut queſtion de démolir les anciens murs qui avoient 80 pieds de haut & de nettoyer les décombres, pluſieurs ouvriers y perdirent la vie. Lorſqu'on en vint à la Tour du milieu qui portoit le clocher & qui avoit deux cens pieds de haut, tous les ouvriers furent effrayés, aucun ne voulut travailler. *Wren* fit creuſer un trou de quatre pieds de large autour des fondemens du pillier de cette Tour, qui

avoit quatorze pieds de diametre. Il fit ensuite un autre trou de deux pieds en quarré, précisément au centre du pillier. Il y plaça une petite boëte contenant dix-huit livres de poudre, & après y avoir ajusté une mêche convenable, il fit fermer le trou le plus hermétiquement qu'il lui fut possible, & ensuite on y mit le feu. L'effet de l'explosion fut admirable. Cette petite quantité de poudre fit sauter non-seulement la tour, mais aussi des voûtes de la Nef, & cet immense amas de pierres tomba sans s'écarter, & vint se réunir autour du centre. Le fracas de cette chute fut si terrible, que toute la Ville crut essuyer un tremblement de terre. On voulut faire un second essai du même genre, il ne reussit pas si heureusement. On vint à bout de faire sauter ce qu'on vouloit détruire, mais une pierre se détacha, & lancée comme de la bouche d'un canon, elle vint frapper à l'autre bout du Cimetiere dans une chambre où des femmes travailloient. Par bonheur personne ne fut blessé; mais

c'en fut assez pour qu'on défendît de se servir désormais de poudre à canon. *Wren* fut obligé d'en venir au Belier des Anciens. Il choisit un mât de 40 pieds de long qu'il fit ferrer par le bout. On l'appliqua contre le mur, & trente hommes furent employés à pousser ce mât par des vibrations égales. Le premier jour se passa, sans qu'on s'apperçût d'aucun ébranlement. On ne se rebuta point, & le deuxiéme jour on vit trembler la Tour qui tomba peu de tems après. Ce fut avec cette machine qu'on acheva de tout détruire.

En creusant dans les fondemens, on trouva du côté du Nord un grand emplacement qu'on peut conjecturer avoir servi à ensevelir des morts. Sous les Tombeaux modernes, étoient les sépultures des Saxons qui ensevelissoient leurs morts dans des pierres de chaux, à la réserve des personnes distinguées qu'on mettoit dans des cercueils de pierre. Au-dessous étoient les sépultures des anciens Bretons. Ils mettoient leurs corps dans des draps mortuaires de laine, & ils clouoient le corps

avec des clouds d'yvoire & des chevilles de bois. C'est à ces chevilles & à ces clouds qui restoient après que le corps étoit consumé, que l'on reconnut qu'il y avoit eu en ce lieu des Bretons ensevelis. Enfin à dix-huit pieds de profondeur, il y avoit des Urnes Romaines mêlées avec d'anciens restes des Bretons, qui venoient sans doute du tems où les deux Peuples vivoient ensemble. Ces Urnes étoient bien travaillées, d'une couleur rouge comme celles du Comté de Stafford, aussi dures, aussi bien vernies que celles de la Chine, & ornées de figures & de devises: on voyoit sur une entre autres un Caron tenant la rame d'une main & recevant de l'autre une Ombre nue.

En creusant au-dessous de ces Tombeaux, pour chercher le vrai fond, on trouva une couche de terre d'argile d'environ six pieds d'épaisseur vers le Nord, & de quatre seulement sur le penchant de la Colline. C'étoit sur ce terrein que portoit ce vaste bâtiment, d'où l'on jugea qu'on pourroit encore y bâtir le nouveau. Au-

dessous on découvrit du sable, & plus bas, au niveau des basses eaux, on trouva de l'eau & du sable mêlés ensemble avec des coquilles de Mer; ce qui fit conclure que tout ce terrein, depuis Camberwel jusqu'aux montagnes du Comté d'Essex, devoit avoir été une grande Baye. L'Architecte changea la situation de l'Eglise, afin de lui donner un coup d'œil plus ouvert, plus libre & plus agréable. Il eut presque sujet de s'en repentir; car après avoir commencé les fondemens, il tomba sur un trou d'où l'on avoit anciennement enlevé toute l'argile pour l'usage des Potiers de terre: on avoit rempli ce trou avec des pots cassés, des urnes & des vases. *Wren* fut obligé de bâtir dans ce creux un quarré de maçonnerie de quinze pieds de profondeur, & d'élever là-dessus une voûte qui soutint le reste de l'ouvrage.

Les fondemens une fois jettés, on s'occupa du choix de la pierre qu'on devoit employer: on se décida pour celle de Portland comme la plus belle. Mais comme elle ne pouvoit pas ser-

vir aux colomnes qui excédoient quatre pieds de diametre, on se détermina à mettre deux Ordres, au lieu de l'Attique qui est à Saint Pierre de Rome. On eut en cela deux objets: 1°. De conserver les proportions des corniches: 2°. D'éviter la faute que le Bramante avoit faite dans le bâtiment de S. Pierre, en diminuant les proportions de ses corniches, faute de pierres d'un volume convenable, quoiqu'il eût la carriere de Tivoli, où il pouvoit prendre des blocs de pierre suffisans pour des colomnes de neuf pieds de diametre. En conséquence il éleva un rang de doubles pilastres avec leur entablement d'Ordre Corinthien pour le bas, & autant de l'Ordre Composite ou Romain pour le haut. Les espaces entre les voûtes des fenêtres & l'architrave de l'Ordre d'en-bas, sont remplis d'une grande variété d'ornemens. Il construisit à l'Occident un magnifique Portique avec deux petites Tours & un fronton enrichi de sculpture. Les entrées du Nord & du Sud ont aussi deux magnifiques Portiques. Sur le tout est un Dôme terminé

terminée par une Lanterne, une Boule & une Croix. Ensuite, pour que rien ne manquât à cet Edifice, il avoit composé le modéle d'un Autel magnifique composé de quatre pilliers torses de marbre Grec, qui devoient supporter un dais hémisphérique, le tout orné de décorations d'Architecture & de sculpture. Cet Autel n'a point été fait, faute de matériaux qui y fussent propres. On a reproché à cet Architecte plusieurs fautes de goût, comme d'avoir incorporé les petits pilastres avec les grands, de n'avoir pas élevé les voûtes à une hauteur convenable, d'avoir fait le Dôme trop considérable pour la Fabrique, & de n'avoir pas placé les Portiques à une distance suffisante. Quoiqu'il en soit, on ne peut trop admirer l'art de l'Architecte dans la force & dans la majesté de ce bâtiment. Qu'on considere aussi que, pour satisfaire à l'usage, il a été obligé de bâtir cette Eglise en forme de croix; qu'il a manqué de terrein pour étendre sa position; que les vœux de tout le Royaume l'ont

obligé de faire l'Eglise plus haute qu'il ne l'auroit souhaité, & que cependant le soin de sa propre reputation exigeoit qu'il fit un ouvrage durable.

A l'égard des voûtes, *Wren* a jugé à propos de les faire hémisphériques comme à Rome. La voûte de S. Paul consiste en vingt-quatre coupoles, sans compter une demie coupole qui est à l'Orient, & la grande coupole du milieu qui a 108 pieds de diamètre & qui est fort bien éclairée. Comme l'ancienne Eglise avoit un grand clocher de charpente & de plomb, le Public s'attendoit que la nouvelle Eglise ne le céderoit pas à l'ancienne à cet egard; l'Architecte fut donc obligé de se conformer à l'attente du Public & d'élever sur la premiere coupole un cône de brique qui supporte une lanterne de pierre d'une figure élégante & chargée d'ornemens de cuivre doré. Enfin comme toute la voûte est couverte d'un toit solide de bois de chêne & de plomb, toute autre couverture n'étant pas durable dans nos climats, il a caché ce cône de brique par une au-

tre coupole de charpente & de plomb, & entre les deux il a construit un escalier pour monter à la lanterne.

Le dedans du Dôme a été peint & décoré par le célébre Peintre Anglois *James Thornhill*, qui a représenté en huit compartimens les principaux événemens de la vie de Saint Paul, & spécialement sa conversion, la punition d'Elymas le Devin, par l'aveuglement, la Prédication de Saint Paul à Athènes, la guérison du pauvre estropié à Lystre, ainsi que la vénération des Prêtres de Jupiter pour lui, la conversion du Geolier, la Prédication de Saint Paul à Ephése, suivie de miracles, en conséquence desquels les Livres magiques furent brulés, son interrogatoire devant Agrippa, son naufrage dans l'Isle de Malte & le miracle de la vipere. Toutes ces peintures sont admirablement éclairées par la lumiere qui est transmise par la lanterne d'en-haut. Comme *Wren* craignoit que ces peintures, quoiqu'admirables, ne fussent sujettes avec le tems à la décadence, son intention étoit d'embellir le dedans du Dôme par des

ornemens de mosaïque dont les couleurs ne s'alterent jamais & qui sont aussi durables que les couleurs mêmes. Mais c'est à quoi il ne put parvenir, quoiqu'il eût déja tenté pour cet effet d'attirer à Londres quatre des plus habiles Artistes d'Italie.

Enfin la derniere pierre du sommet de la Lanterne fut posée en 1710, par *Christophe Wren*, fils de l'Architecte. C'est ainsi que ce vaste Edifice fut commencé & fini dans l'espace de trente-cinq ans, par un seul Architecte, un seul Maître Maçon, (*M. Strong*) sous un seul Evêque de Londres, (*Henri Compton*), & au moyen d'une assez mince imposition sur le Charbon; tandis que Saint Pierre de Rome, le seul Edifice qui puisse entrer en comparaison avec celui-ci, n'a été fait qu'en 145 ans, sous plusieurs Papes & sous douze différens Architectes, avec toute l'assistance du Siége Romain & l'exécution des plus habiles Artistes du Monde entier, sans compter l'acquisition facile d'un très-beau marbre dans les carrieres voisines de Tivoli.

Les bornes de cette Description ne nous permettent pas de rappeller le mérite de M. *Hill* qui a été le plus employé dans les décorations de cette Eglise, & dont les Statues & autres morceaux de Sculpture méritent la plus grande admiration. On peut remarquer entre autres, la Conversion de Saint Paul travaillée en relief sur le fronton de la principale façade; la figure majestueuse de Saint Paul au sommet du fronton, ayant Saint Pierre à sa droite & Saint Jacques à sa gauche; les quatre Evangélistes sur la façade des Tours, distingués par leurs propres emblêmes: sçavoir, Saint Mathieu avec un Ange, Saint Marc avec un Lion, Saint Luc avec un Bœuf, & Saint Jean avec un Aigle. Sur le fronton du Portique du Nord, on voit les armes de la Couronne avec les ornemens de la Royauté, supportés par des Anges, & relevés manifiquement en bosse. A une certaine distance, sont cinq statues d'Apotres qu'on a ainsi placées, pour que le coup d'œil ne soit pas si nud. Sur le fronton du Portique du Sud, est la devise d'un Phœnix sor-

tant des flammes avec ce mot, *Resurgam*. Cette devise a trait à un incident qui arriva au commencement de l'ouvrage, & qui fut remarqué par l'Architecte comme un présage favorable. *Wren* venoit de fixer le centre du grand Dôme, lorsqu'il ordonna à un ouvrier de lui apporter une pierre platte, pour marquer ce lieu au Maçon. L'ouvrier à qui on avoit dit de prendre la premiere venue, alla dans les ruines les plus voisines & prit une pierre des tombeaux sur laquelle il y avoit eue une inscription dont il ne restoit que le seul mot *Resurgam* en grandes lettres; cette circonstance frappa l'Architecte, & l'engagea à prendre cette devise dans un autre sens.

Il nous reste à donner les dimensions de cette nouvelle Fabrique: elles sont en dedans de l'Est à l'Ouest, de 500 pieds; du Nord au Sud jusqu'aux portes du Portique de 223. La largeur à l'entrée est de 100; le circuit de 2292; la hauteur en dedans de 110; jusqu'à la gallerie du Dôme de 208, & jusq'à la gallerie d'au-dessus de 276. Le diametre

du Dôme a 108 pieds; de-là au haut de la Croix 64, de la Croix à la boule 10; le diamètre de la boule a 6 pieds: le diamètre des colonnes du Portique 4; leur hauteur est de 48, la hauteur jusqu'au sommet du fronton de l'Ouest est de 120; la hauteur des Tours de la façade de l'Ouest de 280; enfin l'étendue du terrein qu'occupe cette Eglise est de deux âcres [1], seize perches, vingt-trois verges. Toute l'Eglise est environnée, à une distance convenable, par de fortes grilles de fer où l'on compte 25000 barreaux. Dans le Parvis qui est au-devant de la façade de l'Ouest, on voit un pied-d'estal magnifique, sur lequel est une Statue de la Reine Anne, superbement décorée. Les figures de la baze représentent la Grande Bretagne avec sa lance, la France ayant une Couronne dans son sein, l'Irlande avec sa Harpe, & l'Amérique avec son Arc.

On montre aux Etrangers qui viennent voir cette Eglise, quelques cu-

[1] L'Acre d'Anglerre contient 720 pieds de Roi de long & 72 de large.

riosités, telles que la galerie dorée, à laquelle on a donné ce nom, parce que dans un beau jour on voit de-là la Ville, la Riviere & le pays des environs, qui forment un coup d'œil très-varié. On y arrive par 534 marches dont 260 sont très-commodes, & le reste fort obscur.

Au sortir de-là, on va dans la gallerie appellée du murmure, où les sons s'accroissent à un tel point, que le bruit qu'on fait en fermant la porte est aussi considérable que celui du tonnerre à une certaine distance. Le moindre chuchottement s'entend dans toute la circonférence, & si quelqu'un vous parle en s'appuyant contre la muraille de l'autre côté, vous l'entendez comme s'il étoit à côté de vous, quoiqu'il y ait entre vous une distance de 143 pieds. On peut juger de-là comment se rendoient les Oracles des Anciens, & comment on en imposoit à la crédulité du Peuple. De cette gallerie on voit dans leur vrai point de vûe les peintures du Dôme.

On visite ensuite la Bibliotheque dont il n'y a gueres que le plancher

qui mérite attention. Il est artistement marqueté, sans cloux ni chevilles, & est aussi uni qu'une table de billard. Les Livres ne sont ni nombreux, ni précieux; mais la boiserie des tablettes sur lesquelles ils sont ne manque pas d'élégance. Il y a un beau portrait de l'Evêque Compton, sous lequel on a déja remarqué que la Cathédrale avoit été bâtie.

On va ensuite voir le beau modele sur lequel M. *Wren* avoit d'abord proposé de bâtir cette Cathédrale. C'est une erreur de croire que ce modéle soit entierement imité de celui de Saint Pierre de Rome : il est tout-à-fait de l'invention de *Wren*, & ce fragment prouve bien le génie de ce grand homme.

Enfin on voit la grande cloche qui est dans la Tour du Sud, & qui pése huit mille quatre cens. Le marteau frape sur cette grande cloche les heures, & sur une plus petite les quarts. Le son de l'une & l'autre est si fort, que ceux qui ont les oreilles délicates en seroient très-affectés, s'ils étoient au-

près quand elles sonnent. On prétend qu'on entend de Windsor la grande cloche. On raconte qu'un Soldat y étant en sentinelle pendant la nuit, l'Officier qui faisoit la ronde le croyant endormi, ce Soldat échappa à la punition en se justifiant sur ce qu'il étoit a tentif à écouter la cloche de Saint Pierre qui venoit de frapper 13 coups. L'Officier vérifia le fait qui lui fut confirmé.

On ne sçauroit mieux finir cette Description que par la table suivante.



Dimensions de l'ancienne Cathédrale de Saint Paul, comparées avec la nouvelle, & des deux ensemble comparées à celles de Saint Pierre de Rome.

	Ancienne Cathédrale de S. Paul. Pieds.	Nouvelle Cathédrale de S. Paul. Pieds.	St. Pierre de Rome. Pieds.
Longueur en dedans,	690	500	669
Largeur à l'entrée,		100	226
Largeur à la Croix,	130	223	442
Dôme,		108	139
Hauteur entière,	520	440	578
Hauteur de l'Eglise jusqu'au Dôme,	150	110	146
Depuis le Dôme jusqu'à la Croix au-dessus de la Boule,		330	432

L'ancienne Cathédrale de Saint Paul étoit sur un terrein d'environ trois acres & demi.

La nouvelle est, comme on l'a déja dit, sur un terrein de deux acres seize perches & vingt-trois verges.



IV.

Les Peintures de l'Hôpital de Greenwick, exécutées par le Chevalier JACQUES THORNHILL.

A

LE DOME.

DANS la voûte du Dôme on voit les quatre Vents représentés en couleur de pierre en haut-relief, avec leurs différentes attitudes. *Eurus*, ou le vent d'Orient, se levant & déployant ses aîles, tient à la main droite un flambeau allumé, comme pour apporter le jour à la Terre; avec sa main gauche il semble pousser l'Étoile du Matin hors du Firmament. Les demies figures & les enfans qui composent le groupe, représentent les rosées du Matin qui tombent devant lui. *Auster*, ou le vent du Midi, dont les aîles sont dégoutantes d'eau, presse les pluies hors d'un sac; de petits enfans près de lui lancent des Tonnerres & des

éclairs. *Zephire*, ou le vent Occidental, est accompagné de petits Zéphirs avec des corbeilles de fleurs qu'ils répandent autour de lui. La figure qui joue de la flute, représente & désigne la joie & les plaisirs du Printems. *Borée*, ou le vent du Nord, avec ses aîles de dragon, qui caractérisent sa fureur, est environné de Vents impétueux qui répandent au loin de la grêle, de la neige & des frimats. Sur les troits côtés du Dôme, au dessus des trois portes, on trouve de grandes tables ovales qui contiennent les noms des différens Bienfaicteurs. Ces tables sont ornées de demi Séraphins qui étendent leurs aîles dessus & marquent la Miséricorde. Chaque table est accompagnée de deux enfans de Charité qui semblent être taillés de marbre blanc: ils sont assis sur de grandes consoles & montrent du doit la figure de la Charité dans une niche, ce qui signifie que tout l'argent que l'on donne en ce lieu, est seulement pour leur entretien.

LA GRANDE SALLE.

AU centre de la grande ovale, sous un magnifique Pavillon accompagné des quatre Vertus Cardinales, on voit le Roi *Guillaume* & la Reine *Marie* son Epouse. La Concorde est assise entr'ux; l'Amour tient le sceptre, pendant que le Roi présente la paix & la liberté à l'Europe, & qu'il foule aux pieds la tyrannie & le pouvoir arbitraire. Au-dessous est la figure de l'Architecture tenant une partie du plan de l'Hôpital qu'elle montre du doigt aux Fondateurs Royaux. Près d'eux est le Tems qui met la Vérité en évidence: au-dessous est la Sagesse & la Vertu représentées par Pallas & par Hercule qui terrassent la Calomnie, l'Envie & plusieurs autres vices. Dans le contour de l'ovale, les douzes signes du Zodiaque sont placés avec leurs différens attributs, & au-dessus d'eux président les quatre Saisons de l'année. Le Printems, ou Flore est au-dessus du Bellier, du Taureau, & des Gémeaux; l'Eté, ou Cerès accompagne l'Ecrevisse, le Lion & la Vierge; l'Automne,

où Bacchus est posé sur la Balance, le Scorpion & le Sagittaire ; l'Hyver enfin est avec le Capricorne, le Verseau, & les Poissons. Apollon est au haut tiré par quatre chevaux blancs ; les heures voltigent à l'entour de son Char ; les rosées tombent devant lui ; il fait son cours céleste par le Zodiaque & donne la lumiere à tout le plat-fond. La bordure de l'ovale est supportée par des figures de pierre & groupée de toutes sortes de trophées Marins de couleur de pierre. Chaque bout du plat-fond est élevé en perspective avec des balustrades & des figures colossales, qui soutiennent des arcades elliptiques, formant des galleries dans lesquelles on voit les Arts & les Sciences qui concernent la Navigation. Dans le milieu de la gallerie, près de la Salle haute, vous voyez la poupe d'un vaisseau de guerre Anglois, avec la figure de la Victoire qui le remplit de butin & de trophées pris sur l'ennemi. Audessous du Vaisseau de guerre, est une figure de la Ville de Londre assise au bord de la Tamise, où se jette la Tine & plusieurs petites Rivieres qui lui apportent à l'envi leurs

trésors. Dans le centre de la gallerie, au bas de la Salle, on découvre l'arriere d'une Gallere Espagnole, remplie de trophées. Là sont rassemblés la Severne avec ses lamproyes, & l'Humber avec ses saumons, lesquels avec la Tamise & la Tine sont les quatre grandes Rivieres d'Angleterre. A gauche dans la gallerie est le noble Chevalier Danois *Ticho-Brahé* ; près de lui est *Copernic* avec son Systême à la main : près d'eux est un vieux Philosophe qui montre du doigt quelques figures Mathématiques des plus remarquables du Chevalier *Isaac Newton*. A main droite de la gallerie vous voyez le célébre Astronome Anglois M. *Flamsteed*, qui tient la figure de la grande éclipse du Soleil, arrivée le vingt deux Avril 1715. A côté de lui est son Disciple, l'ingénieux M. *Werton* : il assiste M. Flamsteed, en faisant une observation avec un grand cadran, pendant qu'un vieillard qui est à la pendule calcule le tems. Dans les quatre grands angles sont les quatre Elémens, le

Feu, l'Air, la Terre & l'Eau avec leurs divers symboles qui offrent leurs différentes productions au Roi Guillaume & à la Reine Marie, pendant que la Renommée descend à l'un des bouts de l'ovale, & de sa trompette annonce par-tout la gloire de ces deux personnes Royales. Dans la frise, à l'entour de la Salle vous trouverez cette inscription : *Pietas Augusta, ut habitent securè & publicè alantur, qui publicæ securitati invigilarunt, regiam Grenottici sublevandis nautis destinavit. Regnantibus Guillelmo & Mariâ*, M DC XCIV. Au côté du Nord de la Salle, dans les niches opposées aux fenêtres, sont huit des plus sociables Vertus : l'Humanité, la Bénignité, la Bonté, la Générosité, la Miséricorde, la Libéralité, la Magnanimité, & l'Hospitalité. Les côtés sont décorés de pilastres canelés & de divers coquillages curieux.

DE LA SALLE HAUTE.

Dans le plat-fond qui est élevé en perspective, est la Reine *Anne* avec le Prince *Georges* de Dannemarc, soutenue par la Vertu héroïque, la Concorde conjugale, la Libéralité, la Piété & la Victoire. Neptune donne son Trident au Prince, comme Lord-Grand-Amiral des Mers Britanniques. Ce Dieu est suivi des Tritons & autres Dieux Marins, qui apportent chacun leurs présens, tandis que Junon ou l'Air, ainsi qu'Eole Dieu des Vents, ordonnent le calme sur la Mer. Aux quatre côtés du plat-fond sont les quatre parties du Monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, avec leurs divers attributs : ils sont représentés saisis d'admiration à la vue de notre pouvoir maritime. Dans les angles, sont les armes d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, enrichies de grands festons de coquilles de Mer, de trophées Militaires, & de vases de fleurs qui embellissent les com-

partimens. A main gauche, lorsqu'on approche de la Salle haute, dans un grand Bas-relief rehaussé d'or, est la Révolution ou le débarquement du Prince d'Orange, qui est salué sur le rivage de la Mer, par la Grande Bretagne accompagnée de la Raison d'Etat & de l'Amour de la Patrie. Derriere ce Prince, est Neptune avec Amphitrite, qui favorisent la descente, & mille petits Amours voltigent & montent dans les voiles de son Navire. Au-dessus de la tête du Prince, on voit une figure qui represente le bon Augure, & Jupiter, ou le pouvoir Divin, tenant un rouleau avec cette devise : *Anglorum spes magna.* A droite sur la cheminée on a peint l'Occasion, ou le débarquement du Roi Georges à Greenwick. A sa main droite est la Paix, à gauche est la Félicité : il est conduit par la Vérité, la Justice, la Religion & la Liberté ; devant lui succombe la Rebellion. Saint Georges, le Saint tutélaire des Anglois, suit, & son chariot passe sur le ventre d'un Dragon qu'il a tué. Sur sa tête est l'Eter-

nité qui tient une Couronne immortelle, comme pour le recompenser, & la Renommée vole devant & sonne ses louanges. Dans le lointain on démêle une partie de l'Hôpital Royal, avec une foule de gens qui se réjouissent de l'heureuse arrivée de Sa Majesté. Sur le devant ou sur le fronton, est Mercure qui descend du Ciel ; il montre d'une main la Famille Royale, & de l'autre cette devise placée dans la frise : *Jam nova progenies Cœlo dimittitur alto.* Des Amours & des Enfans aîlés tirent un rideau & découvrent un Trône où Sa Majesté est assise & appuiée sur une globe terrestre ; la Providence descend & met le Sceptre entre ses mains. A sa droite est la Prudence représentée par son Altesse Royale la Princesse de Galles, & la Concorde avec ses faisceaux, par la Reine de Prusse. Au-dessous de la tête du Roi est Astrée tenant ses balances : elle retourne vers la Terre, qui est representée par la Princesse Sophie, sous la forme de Cybele. Au-dessus d'Astrée, on apperçoit de petits Amours

portant cette devise : *Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna* ; ce qui fait allusion au retablissement de la Justice & de l'âge d'or. Sa main droite verse d'une Corne d'abondance, l'or, les richesses, *&c.* Sur le tout est une figure qui tient une pyramide representant la stabilité ou la gloire des Princes. Sur les genoux de Sa Majesté est appuié le Prince Fréderic : près de lui est son Altesse Royale, le Prince de Galles (depuis Georges II.) A sa gauche est une figure qui represente la Victoire Navale avec un Trident, une Couronne rostrale, une palme & un laurier : elle tient un grand rouleau, dans lequel sont inscrites plusieurs belles actions des Anglois sur la Mer. La Paix & l'Abondance sont placées aux pieds de Sa Majesté. Les Génies de la Peinture, de la Poësie & de la Musique sont representés par les trois jeunes Princesses. Autour de la Corne d'abondance sont le Prince Guillaume & ses sœurs, jouant avec une Tourterelle, qui désigne l'Amour & l'Harmonie qui regnent dans cette illustre Famille. Plusieurs Amours vo-

lent en tenant des festons de fleurs, qu'ils entrelassent autour des colonnes. Quelques-uns apportent des corbeilles, d'autres jettent des fleurs dans des vases posés sur de grands Autels d'or, d'où s'éleve l'encens entre les pilliers. Lorsqu'on sort de la Salle à main gauche de l'arcade en Bas-relief rehaussé d'or, le Peintre, pour exprimer que notre Commerce & le bien public sont principalement dûs à nos forces Navales, a peint la Grande Bretagne montrant du doigt une figure qui désigne le bien public, tandis que Mercure montre la poupe d'un Navire, sur l'étendart duquel est écrit : *Salus publica.* L'Abondance au-dessous verse les richesses dans le sein du Commerce, qui est assis sur des ballots de Marchandises, tenant le timon d'un Vaisseau, simbole de la navigation. Au côté droit de l'arcade est representé le pouvoir Britannique, par l'Angleterre qui tient un Trident, & qui est assise entre l'Océan & Cybele : elle montre une figure qui s'appuie sur une colonne & qui désigne la sureté

publique. Près d'elle eſt un Vaiſſeau de guerre où l'on lit l'inſcription ſuivante : *Securitas publica.* Tous ces Bas-reliefs ſont ſoutenus par des Tritons & enrichis de trophées Marins.



V.

An authentic and faithfuld History of that Arch-Pirate Tulagee Angria, &c.

Hiſtoire authentique & fidelle du celebre Pirate Tulagi Angria, in-8°.

L'HISTOIRE d'une élevation ſi ſubite, & d'une puiſſance ſi formidable dont la chute eſt preſqu'auſſi rapide ſous nos yeux & dans notre ſiécle, doit attirer certainement l'attention générale. Cette Relation en forme de Lettre a été écrite par un Facteur à Bombay, qui l'a adreſſée à ſon frere en Angleterre ; il a d'ailleurs puiſé ce qui pouvoit lui manquer pour rendre ſa Relation complette, dans l'Hiſtoire des Guerres des Indiens de Downing qui a parû en 1737. Il remonte aux prédéceſſeurs de Tulagi, & rend un compte détaillé des entre-

trepriſes de ces Pirates, tant contre les Européens que contre le Grand Mogol. Il décrit leurs Etats, leurs Forts, & leur Milice, & finit par le récit du Siége & de la priſe de la Forteresse de Geriah & de la deſtruction de leurs forces navales par l'Amiral Watson & le Colonel Clive. Un Extrait de la Relation de ces faits étonnants en fera connoître le mérite.

Le premier des Angria qui ſe nommoit Sanbo-Angria, étoit Cafre de Nation & Mahométan de Religion. Il s'éleva par ſa valeur au rang de Commandant dans l'Armée du Sous-Rajah de la Côte de Choul, & il parvint même à devenir gendre de ſon Maître. Purah-Angria ſon fils lui ſuccéda dans le commandement, entra auſſi dans la famille du Sous-Rajah actuel, dont il épouſa la ſœur, & en eut deux fils, Purah & Connagi : il fut tué dans un combat en 1686. Son fils aîné étant mort jeune, Conagi lui ſuccéda & obtint du Sous-Rajah l'Iſle de Kanneray qui eſt à l'embouchure du Port & à trois lieues de diſtance de Bombay, deſorte qu'il ne peut paſſer

aucun Bâtiment allant ou venant de Bombay, qu'il ne ſoit exposé au feu du Fort de cette Iſle. Ce Fort paſſe pour imprenable & eſt toujours gardé par une bonne garniſon. L'Iſle d'ailleurs n'eſt d'aucune importance, n'ayant qu'un mille & demi de circonférence, & ne préſentant qu'un rocher aride. Cependant la poſſeſſion de cette Iſle rendit Connagi redoutable & terrible aux Anglois ; il augmenta auſſi ſa puiſſance par terre, conquit beaucoup de terrein ſur la côte juſques vers Dabul, & prit Geriah où les Portugais avoient bâtis une forte Citadelle. Conagi augmenta ſes fortifications & en fit la Place la plus ſûre & la plus forte de la côte des Indes.

Ce Fort qui eſt à douze lieues de Bombay eſt un exagone irrégulier. En 1712, Connagi étoit maître d'une étendue de territoire ſur le Continent d'environ cent vingt milles de long & de ſoixante de large; ſes forces navalles n'étoient pas moins conſidérables. Il commença dès lors à tenir l'état d'un Prince Souverain, à donner des audiences & à recevoir des Ambaſſadeurs des Prin-

ces voisins. Son Armée étoit l'azile de tous les avanturiers determinés, Anglois, François, Hollandois & Portugais, que leurs crimes avoient chassé des établissemens Européens. A l'exemple des grands Souverains, Connagi crut ne devoir pas consulter les liens du sang en fait de politique : il attaqua le Sous Rajah son allié, son parent, & son bienfaicteur ; il lui prit l'Isle de Hanaray, tailla ses troupes en pieces & obligea son successeur à traiter avec lui. Ils se joignirent ensemble pour attaquer le Grand Mogol. A la tête de cinquante mille hommes, ils marcherent à Surate & obligerent les Marchands de cette Ville à leur donner pour rançon 800000 roupies. Le Mogol fut obligé de chercher la paix, de la demander même à ce puissant Guerrier. Tous ces évenemens glorieux assurerent à Conagi le succès de ses expéditions navalles. Ce récit est interrompu par un épisode qui contient l'histoire des malheurs d'une Dame Angloise, dont le sort est touchant.

En 1714, M. Chowne nommé Gouverneur de Carwar, s'embarqua dans

un Yacht de la Compagnie, sous le convoi d'un petit Vaisseau de guerre, pour prendre possession de son Gouvernement. Il emmena avec lui sa femme qui étoit prête d'accoucher. A peine eurent-ils perdu de vû Bombay, qu'ils furent attaqués par Angria. M. Chowne combattit comme un homme qui avoit à défendre ce qu'il avoit de plus cher ; mais il eut un bras emporté, & comme malheureusement il n'y avoit point de Chirurgien à bord, il mourut, faute de secours, entre les bras de sa femme. Le Yacht fut pris par Angria ; il n'y eut que la Frégate qui se retira à Bombay, & qui y porta la nouvelle de ce malheureux combat. La Compagnie paya 30000 roupies pour la rançon de Me. Chowne. On remarque à cette occasion combien cette Dame fut malheureuse en maris. Quoiqu'elle fût d'une beauté parfaite & d'un mérite distingué, elle avoit été sacrifiée à quatorze ans & mariée par des raisons d'interêt à M. Hervey, Gouverneur de Carwar, qui étoit tout-à-fait difforme & avancé en âge. Il mourut après un an de mariage. On vient

de dire comment elle perdit son second mari M. Chowne. Ce dernier en mourant la pria, si elle vouloit changer d'etat, de se marier à M. Gifford, Conseiller de Bombay. C'est ce qu'elle fit six mois après sa mort. M. Gifford ayant été envoyé en qualité de Gouverneur à Aniango, fut tué par les Sujets de son Gouvernement, & sa veuve qui ne pouvoit conserver aucun mari, essuya encore beaucoup d'avantures, avant de pouvoir revenir en Anglererre. Revenons à Angria.

Les Anglois firent treve avec lui en 1714, jusqu'en 1717, qu'ils l'attaquerent dans son Château de Geriah. Leur Flotte étoit de neuf Vaisseaux; ils avoient 1250 hommes d'Equipage, 2500 Soldats Européens & 1500 Indiens. Cependant ils perdirent 500 hommes & furent obligés de lever le Siége. Les tentatives de l'année suivante ne furent pas plus heureuses. Le Président de Bombay fut encore repoussé en 1719, & chaque année étoit marquée par une défaite. En 1721, l'Amiral Matthew les attaqua avec quatre Vaisseux de guerre, 800 hommes d'équipage &

5000 hommes, en y comprenant les Portugais. Si l'on en croit l'Historien Anglois, la poltronnerie du Géneral Portugais fut cause que toutes ces troupes furent défaites, que leur artillerie & leurs munitions furent prises, & que les Anglois s'en revinrent ignominieusement à Bombay.

Conagi continua de piller & d'acquerir des richesses, & mourut enfin comblé de gloire en 1734, après un bonheur suivi de trente années. Sanbagi, son fils aîné qui lui succeda, ne fit pas moins de tort à ses voisins, augmenta ses Etats & ses trésors, & mourut en 1745, sans enfans. Tulagi son frere monta sur le Trône. Ce Prince qui a environ quarante ans à présent, a cinq pieds dix pouces de haut ; il est d'une couleur olivâtre, & a l'air d'un vrai guerrier. Il a pris aux Anglois plus de Bâtimens qu'aucun de ses prédecesseurs. Les Anglois ne l'avoient point attaqué avant la derniere expedition qui leur a réussi. Le territoire de Tulagi s'étendoit jusqu'à Manlo, ce qui faisoit 120 milles de côtes, & soixante-seize milles d'étendue

en largeur en certains endroits. Il avoit les Forts de Zivanchi, Antiguria, Dabul & Southrouk, outre les deux Isles de Kaneray & Haneray, & les Forts de Golaby & d'Allabeg. Il résidoit dans ce dernier. Son Armée étoit de 30000 Indiens, parmi lesquels étoient plusieurs Marattes. Il avoit un train d'artillerie assez bien monté, & douze Elephans dont il se servoit utilement à la guerre. Ses forces navales consistoient en 15 grabes montés chacun de six ou neuf canons de dix livres de balle, en sept autres bâtimens plus forts, dont deux de 40 canons, & environ 40 gallevats qui sont de plus petits bâtimens.

Le Sous-Rajah s'étant brouillé avec Angria, il proposa aux Anglois de se joindre à lui pour détruire ce Pirate. En conséquence on envoya l'Amiral Watson à Bombay au mois d'Octobre 1755. Il s'embarqua le 6 Février 1756 avec 700 Soldats Européens & 600 Indiens sous le commandement du Colonel Clive. Les Marattes avoient de leur côté trois ou quatre grabes, environ 50 gallevats, 5000 Fantassins & 4000 chevaux. On apprit alors qu'Angria

voulant aller par terre de Geriah à Golavi, avoit été pris par un de leurs détachemens & étoit leur prisonnier; c'étoit son beau-frere, qui en son absence commandoit le Fort. Au commencement les Marattes ne donnerent aucun secours aux Anglois, ce qui fit soupçonner à ces derniers quelque trahison de leur part; mais après un feu terrible, les Anglois débarquerent le 12 Fevrier, & furent alors joints par les Marattes. Vers le minuit l'Ennemi capitula, & l'on arbora le Pavillon Anglois sur les remparts. Ce fut alors que les Marattes tenterent de prendre possession du Fort avant les Anglois, & de les priver par là du pillage qui leur étoit si légitimement dû. Le Capitaine Forbes alors commandant la Compagnie qui devoit prendre possession du Fort, jura par son épée qu'il couperoit la tête au Géneral Maratte, s'il osoit avancer; ce qui l'effraya tellement, qu'il laissa prendre possession paisiblement au Capitaine Forbes. C'est ainsi qu'un seul homme, par sa résolution & sa bravoure, arrêta l'effort de dix mille. Les Anglois n'eurent pas plus de 20 hommes

tués ou blessés. On trouva 250 canons, & du butin pour la valeur de 130000 roupies : on fit prisonniers la mere, deux femmes, deux enfans & le beau-frere d'Angria, qui furent tous traités avec humanité par l'Amiral Watson, & on relacha 13 prisonniers, dont 8 Anglois qui avoient été pris en différentes occasions. C'est ainsi que les Anglois racontent la prise de Geriah & la destruction de la puissance de Tulagi-Angria.



ITALIE.

I.

Adamo, overo il Mondo Creato, &c.
Adam, ou la Création du Monde Poeme Philosophique.

SUITTE.

CHANT SECOND.

Adam introduit dans le Paradis Terrestre, va tourner ses regards & toutes ses pensées vers le Ciel. A la vue de toutes les merveilles qui se présentent en foule, une douce yvresse produite par la joie & par la surprise s'empare de ses yeux & de son imagination; chaque objet qu'il envisage, chaque particularité qu'il découvre, est pour lui un nouveau sujet de ravissement. Le souverain bonheur descend dans son sein, & tient perpétuellement son ame en extase. Enfin l'excès de sa joie va jusqu'à lui faire dé-

sirer l'accroissement de son Etre, & le pouvoir de s'identifier avec tout ce qu'il voit.

» La Nature dans cet aimable séjour, ne connoit point la vicissitude des tems & des saisons ; le cours du Soleil est invariable & constant. L'aimable verdure & le tendre feuillage trouvent sans cesse des sucs qui en conservent éternellement la beauté. Le Printems s'y marie à la fertile abondance de l'Eté, & l'agréable mois d'Avril semble recevoir entre ses bras l'Automne chargée de ses présens, & la fleur accompagne toujours le fruit.

Qui de le sue vicende il corso alterno
Non ha Natura, e il sol non cangia stile.:
Verdeggia qui con nutrimento eterno
L'erba, e la foglia, tenera, e gentile:
L'Esta feconda è maritata al Verno,.
Il pomifero Autunno abbraccia Aprile.
Confederati van, gelo, e calore,
Ed è col frutto associato il fiore.

La Terre, sans le secours d'une main industrieuse, produit d'elle-même en tout tems ces différens germes de plantes qui renaissent successivement, sans que l'art y participe. Le gazouillement varié des oiseaux, & la simétrie des couleurs qui brillent dans leurs différens plumages, forment une harmonie, dont l'ouie & la vue sont également enchantées.

On entend partout murmurer un doux & agréable zéphir, qui en parcourant le sein des fleurs & de la verdure qu'il agite en forme de vagues, y ramasse mille odeurs, dont le mêlange forme le plus exquis de tous les parfums. L'herbe dans la verte prairie, & l'onde des Ruisseaux semblent voltiger en cadence sous ses pas.

Piacevole ondeggiar. L'Aura vezzosa
Odesi in sen de fiori, e de le fronde,
E con gentil soavità odorosa,
Di mille odori un solo oder confonde:
Sù i rivi errando, e sù la piaggia erbosa.

Sans cesse bourdonnant, il dérobe aux fleurs par ses baisers la plus douce odeur.

A l'arrivée d'Adam tout s'empresse de lui rendre hommage : les fleurs éclosent de toutes parts ; les arbres baissent leurs têtes altieres pour le saluer, les oiseaux célebrent par mille chants sa présence, l'herbe prosternée à ses pieds l'adore, & l'air lui offre pour encens les parfums dont il est plein. Il reste muet & immobile au milieu de tant de merveilles. Mais tandis que ses sens extasiés se repaissent de tout ce qui l'environne, il apperçoit sur une hauteur un Palais construit de saphir qui s'éléve avec majesté dans les airs Un toit brillant d'or couvre ce superbe Edifice. L'art & la matiere font à l'envi éclater leurs perfections dans toutes les parties dont il est composé. C'est en un mot le tableau en racourci

---

Fa carolar l'erbette, e danzar l'onde;
E co i susurri suoi baciando i fiori,
Vantane riportar, per baci, odori.

de toutes les beautés que la Nature renferme dans son sein. Les pierreries qui composent le sol de ce Palais le disputent par l'éclat & par l'harmonie de leur mêlange à ces célestes tourbillons dont est ornée la Voûte azurée. Adam trompé par ses yeux, croit fouler aux pieds les Astres, & avoir inconsidérément porté ses pas dans le Ciel.

Il parvient, sous la conduite de l'Ange, à une vaste & haute gallerie, où son étonnement s'accroit encore à la vue de nouveaux objets qui lui sont inconnus. Là tout ce que la Peinture & la Sculpture ont de plus parfait s'offre à ses yeux ; d'un côté ce ne sont que figures & qu'instrumens de Mathématiques, & d'un autre tout ce qui concerne l'Art Mécanique, des cônes, des triangles, des cylindres, des tubes, des récipiens, des thermomètres, des creusets, &c.

Vous voyez, dit l'Ange à Adam, ce que doit un jour enfanter l'imagination de vos descendans ; tous ces secrets de la Philosophie, toutes ces

machines que les siécles à venir parviendront à connoitre à force d'expériences, sont ici présentes à vos yeux.

Il lui apprend ensuite que cette machine qu'il considere si attentivement, est une image racourcie de ce qui se passe dans le Ciel, & lui explique à ce sujet le méchanisme de la sphere Céleste.

Daignez, lui dit le premier homme, m'apprendre de qu'elle matiere est composé le Ciel? L'Ange ouvrant aussitôt sa bouche céleste, lui parle en ces termes :

Une seule & même matiere compose l'Univers, mais sa triple modification produit differens corps. Les uns lumineux par eux-mêmes, enfantent la lumiere, les autres diaphanes la reçoivent en lui donnant un passage par leurs pores; les derniers dont la substance est opaque, la refléchissent. Cette voute œthérée à travers laquelle passent les rayons des Astres pour parvenir à nous, est un corps fluide & diaphane. S'il n'étoit tel, le cours

des Comètes & des Étoiles qui se croisent dans le Ciel, deviendroit impossible.

Quant au Soleil & aux Etoiles fixes, ce sont des Corps de la premiere classe, c'est-à-dire lumineux par eux-mêmes; ce sont autant de Soleils qui on reçu de Dieu un éclat inhérent à leur substance, que l'éloignement ne nous fait voir que comme de très-petits points : les Planettes aucontraire sont des corps opaques qui ne brillent que par la reflexion des rayons du Soleil. L'âge futur imaginera un miroir dont la surface polie & arrondie avec art, étant exposée au Soleil, en représentera la vive image, avec tout l'éclat qui l'accompagne. On croira voir dans cette machine la lumiere même, & ce n'en sera que la reflexion.

Ces trois espéces de Corps résultent des trois Elémens primitifs, ou premiers Atômes, dont la différente configuration produit cette différence dans leur essence.

Le Ciel considéré par rapport à nous

se divise en trois Régions. La premiere est le Ciel immédiat qui renferme le Soleil, la Terre & les Planettes. Dans la seconde sont les Etoiles fixes; par la troisieme, on entend ces espaces immenses & indéterminables qui sont au-delà de l'Univers. Des Atômes globuleux dont les vuides qu'ils laissent entre eux sont remplis par d'autres atômes plus deliés, forment tout le globe Céleste qui roule perpétuellement sur nos têtes. Les plus subtils sont ceux qui forment le Soleil; ils sont assujettis à la fois à la triple loi du mouvement central, rectiligne & circulaire.

Je sçai maintenant, dit Adam, quelle est la matiere qui compose le Soleil & les Astres; mais comment ont-ils cet éclat qui rejaillit sur les autres Corps & qui les éclaire?

Vous cherchez, lui repond l'Ange, hors de vous ce qui s'y produit intérieurement. La lumiere est une dépendance d'un de vos sens, elle est fille du mouvement & de votre vûe. Comme le sang qui entre dans le cœur en est repoussé & parcourt en un clin d'œil

toutes les arteres & les veines; ainsi le Soleil placé au centre reçoit des Poles l'affluence des Atomes, d'où il arrive que son mouvement circulaire chasse les autres Atomes qu'il renferme du côté opposé. Les derniers frappent nécessairement à leur tour ceux qui sont répandus dans l'Œther, & c'est de cette façon que ce mouvement parvient à nous comme un éclair, s'insinue jusques dans le nerf optique & avertit l'ame qui voit à l'instant : mais je vais, ajoute-t-il, vous faire voir de plus près la matiere du Soleil. En même tems il le conduit dans un lieu spacieux & découvert, où prenant un de ces tuyaux optiques, qui à l'aide de quatre verres lenticulaires rapprochent & grossissent les objets, il l'allonge & le racourcit, pour le mettre à son point de vue. Après l'avoir dirigé vers le Soleil, il dit à Adam d'appliquer son œil à l'une des extrémités. Celui-ci apperçoit cet Astre mille fois plus grand qu'il ne paroit aux yeux humains, & le prend pour un Océan de feu, qui est dans

une violente agitation, & dont le bouillonnement produit des flots de lumiere & de feu. Du sein de tant de clarté, il voit éclore des corps opaques & ténébreux, qui s'accroissent & se réunissent en forme de masses impures, que le feu qui bout au centre paroit chasser vers la superficie. Il en demande la raison à son conducteur éclairé, & l'Ange lui dit, que c'est la matiere striée, qui entrant par les parties des Pôles les plus voisins de la circonférence Solaire, s'y avance en ligne directe, parce que l'irrégularité de sa figure l'y détermine; mais qui n'en trouvant pas ensuite la sortie facile, par rapport à la concurrence de la matiere qui entre par le Pôle Austral, avec celle qui est entrée par le Boréal, se confond parmi les Atômes Solaires, & emportée par leurs mouvemens, tourne avec eux. Pendant que le Céleste Astronome discouroit ainsi, Adam l'œil toujours appliqué à la lunette, voit disparoître une de ces taches qui est remplacée sur le champ par des jets de lumiere momentanés;

il demande la raison de ce phénoméne, & l'Ange lui dit que la matiere Solaire, pressée & comme mise à la gêne par ces Corps opaques qu'elle entraine, prend de tems en tems le dessus, & les absorbe pour un instant.

CHANT III.

CE Chant commence par une magnifique Image, la voici:

PENDANT que l'Ange discouroit ainsi, l'Astre du jour étoit allé embellir de ses rayons la voute inférieure des Cieux. La nuit se léve pour lui succéder, & les Astres font aussi-tôt pleuvoir de toutes parts leur vif éclat sur l'Hémisphere. Le Soleil a disparû, mais le jour subsiste encore, & le

---

Rende frà tanto il Sol, di lampi adorno,
Del Mondo il semicerchio inferiore:
Sorge la Notte, e al' emisfero intorno,
Piovono gli Astri un lucido splendore.

Monde a changé de flambeau, sans changer de lumiere; car une foule innombrable de brillantes étoilles fournit en détail ce que cet Astre donnoit de clarté à lui seul.

Adam admire ce changement de merveilles, il y reconnoit la Toute-Puissance Divine; mais frappé principalement de ce cercle lumineux que décrit la voie lactée, il demande à l'Ange ce qui l'occasionne. Sa surprise augmente, lorsque l'Ange qui l'avertit que ses yeux le trompent, lui fait découvrir, à l'aide du Télescope, cet innombrable amas d'Etoilles si serrées les unes contre les autres, que leur éclat se perd à la vue & se confond.

L'Ange après qu'il eut satisfait sa

Si parte il Sole, e non si parte il giorno;
E muta lampa si, ma non fulgore:
Che, quanti raggi un Sol diffuse ei solo,
Tanti ne invia di chiare Stelle un stuolo.

curiosité sur cet article, lui explique la nature & l'essence des Planetes; il lui apprend qu'elles sont formées d'Atomes du troisiéme Elément, mais beaucoup plus grossiers néanmoins que les Atomes Solaires, puisque la matiere subtile en traverse les pores sans obstacle, & les entraine incessamment dans le cercle qu'elle décrit elle-même autour du Soleil. Il lui apprend aussi que la différence de leur rapidité & de leur proximité ou de leur éloignement de cet Astre, vient de leur masse plus ou moins grande, qui selon les loix de l'équilibre se meut plus ou moins lentement; il lui fait sentir ensuite par une comparaison, que le cercle que décrit une Planette est elliptique, ce qui la fait paroître tantôt proche, tantôt éloignée du Soleil.

De ces Planetes la premiere est Mercure, qui toutes les fois que d'un pas errant elle se met à parcourir le tour du Soleil, acheve sa course en moins de trois périodes Lunaires.

Cet autre, dit l'Ange,

Chi con splendida sembianza,

I rai fa tremolar de le tue ciglia.

dont la vive & brillante face vous cauſe cet éblouiſſement, eſt Venus; il en explique à Adam les phaſes, & la diſtance de la Terre, & pourquoi l'une & l'autre de ces Planettes paroiſſent en forme de croiſſant.

Une mépriſe d'Adam, qui ſans le faire à deſſein, donne à la Lunette un mouvement, le fait changer d'objet, & tomber par haſard ſur Saturne. La Majeſté de ce cercle lumineux qui l'environne & qui paroit le couronner, frappe ſes regards. Il voit auſſi avec admiration cette troupe de Satellites obéiſſans (*un drappel di Pianeti ubbidienti*) qui marchent autour de lui & ſuivent tous ſes mouvemens. L'Ange à qui il fait part de ſes découvertes lui apprend auſſi-tôt le nom, l'éloignement, & le cours de cette Planette. Il lui fait appercevoir plus bas Jupiter & ſes dépendances, & il entre pareillement dans tous les détails néceſſaires. Mars enſuite à ſon tour. Après quoi vient la deſcription de la Lune faite par le céleſte Interprete.

Rimira, dit-il à Adam: voyez quelle éblouiſſante blancheur elle répand ſur les ténébres, & comme ſa lumiere argentine embellit le voile obſcur de la Nuit! Le Pere des humains, l'œil toujours appliqué à la lunette d'approche découvre, avec ſurpriſe que les taches qu'il apperçoit dans cette Planette, ſont des corps opaques, dont les concavités abſorbent la lumiere. Il y apperçoit des creux, des vallons, des montagnes, des lacs, en un mot une terre tout-à-fait ſemblable à celle que nous habitons. Mais pendant qu'avide de tant de merveilles, il ſemble les dévorer des yeux, il voit tout-à-coup une affreuſe obſcurité s'avancer à grands pas ſur le diſque lumineux de cette Planette, & l'engloutir à la fin toute entiere. L'effroi le ſaiſit; mais Raphael le raſſure en lui apprenant que quand la Lune eſt en oppoſition avec le Soleil, & que la Terre eſt juſte

Come imbianca le tenebre,
E innargenta à la notte il vel profundo.

entre deux, l'ombre piramidalle de celle-ci produit cet effet naturel. Il arrive, ajoute-t-il, que la Lune à ſon tour ſe venge ſur la Terre de cet affront; car ſe mettant entre elle & le Soleil, elle lui dérobe la lumiere en plein midi. Et l'ingrate n'offre alors qu'obſcurité en retour du vif éclat dont le Soleil l'embellit.

Ainſi parloit l'Ange, quand un nouveau prodige qu'Adam apperçut, l'interrompit tout-à-coup. C'étoit une Comète qui s'étant bruſquement levée ſur l'horiſon trainoit après elle un éclatant ſillon de lumiere.

Il eſt, lui dit ce docte guide, des Planettes vagabondes & des Etoiles errantes qui ne ſont aſſujetties à aucune des Loix fixes du mouvement, qui tantôt près, tantôt fort éloignées, paſſent même d'un tourbillon dans l'autre. La groſſiereté des Atômes qui forment

E di rendere, ingrata, al Sol non cura,
Per luminoſo don, compenſa oſcura.

ces corps, fait que chaſſés vers la périférie par le mouvement des tourbillons Céleſtes, qui ne peuvent les tenir en équilibre dans leur ſein, & en reçoivent au contraire de l'obſtacle, ils errent çà & là, tantôt avec lenteur, tantôt rapidement, tantôt haut, tantôt bas, quelquefois même en retrogradant; ce qui arrive lorſqu'ils ſe rencontrent à l'extrémité de pluſieurs tourbillons.

L'Ange ajoute encore un mot à ce ſujet touchant la chevelure des Comètes, après quoi Adam le prie de lui expliquer la Nature de ce globe ſur lequel il eſt. Je ſens, dit il, que c'eſt une Planette; mais qu'elle ſe meuve, c'eſt ce que je ne ſçaurois comprendre. Vos ſens, lui répond ſon ſublime Maître, vous jetteront toujours dans l'erreur, ſi vous vous en rapportez à eux. Cette Terre qui vous paroît ſi étendue & ſi vaſte eſt pourtant un milliard de fois moins groſſe que le Soleil. Il lui fait enſuite ſentir que la Terre, comme les autres Planetes, a ſon mouvement périodique autour du Soleil, ſans que nos ſens

s'en apperçoivent, par la comparaison du Voyageur, qui tranquilement assis sur le tillac d'un Vaisseau, va avec rapidité sans le sentir. Adam propose à ce sujèt plusieurs objections que l'Ange résout, & il reste à la fin convaincu que la Terre est une Planette, d'où il conclut qu'elle doit briller comme les autres. Mais pour qui brille-t-elle? Y a-t-il d'autres Mondes pour en profiter? C'est sur quoi l'Ange, pour toute réponse, le renvoye au tems de la Béatitude Céleste. Cependant il lui apprend comment par son mouvement sur son axe elle fait succéder alternativement à nos yeux la lumiere aux ténébres, d'où provient l'inégalité des jours, le changement des Saisons & l'apparente rétrogradation des Planettes qu'il lui rend sensible par une comparaison.



CHANT IV.

LES ELEMENS.

Notre premier Pere dans ce Chant est instruit de la nature des Elémens, & comment de l'harmonie qui regne entre eux résulte la formation du globe Terrestre. Rien n'est plus naturel & mieux peint que l'extase & la surprise d'Adam, lorsque l'Ange ayant pris un caillou, en fait sortir, par le frottement de l'acier, une étincelle qui reçue sur une mêche souffrée, lui sert à l'instant à allumer un flambeau dont la flamme, sans se diminuer, se multiplie & s'étend à d'autres mêches : « Quoi, s'écrie Adam, jusques sur notre Terre » les étoiles se produisent ainsi en un » clin d'œil! »

Raphael lui dit que ce qu'il voit

Adunque ancor, con istantaneo effetto,
In Terra si producono le Stelle!

est le feu, & entrant desuite en détail, il lui apprend que quand une certaine quantité de matiere subtile s'échappe de l'Elément globuleux & vient à rencontrer une partie du troisiéme Elément disposée à être mue en tourbillon, alors elle produit le feu. Un charbon embrasé qu'Adam observe à l'aide du Microscope, le persuade de cette vérité.

Curieux d'apprendre ensuite ce que c'est que la chaleur, & comment elle existe dans le feu, il en fait la question à Raphael, qui lui dit *con placido sorriso*, avec un aimble & doux sourire: Qu'il ressemble en simplicité à ce jeune enfant, qui frappé de l'éclat d'une épée nue, porte inconsidérément son innocente main sur le tranchant, & paye par une cruelle blessure l'igno-

---

Qual simplice fanciul', cui l'occhio appaga,
D'ignudo ferro il bellico splendore,
Se, stesa al taglio sua la destra vaga,

rance où il est. La douleur qu'il ressent lui paroît résider dans le fer qui l'a offensé; il la regarde comme une qualité de l'épée, à laquelle même il donne en colere tous les noms qui ne conviennent qu'à la douleur.

La chaleur, lui dit-il, n'est pas plus dans le feu, que la douleur dans cette épée. Et pour le lui faire sentir, il lui explique comment, par la loi de la communication du mouvement d'un corps à l'autre, l'action du feu parvient à nos sens, & nous cause du plaisir ou de la peine, à proportion de son plus ou moins d'activité.

De-là le céleste Docteur passe au second Elément, qui est l'Air. Il explique à Adam de quels atomes il est

---

Con ferita crudel paga l'errore,
Ne l'acciar, che il ferisce, e che l'impiaga,
Inesperto, regnar pensa il dolore;
Qualità de la spada il crede, e quella
Col nome del dolor sovente appella.

formé ; ce que c'eſt que ſon élaſticité, & d'où elle provient ; la différence de l'Air ſubtil & de l'Air groſſier. Quant à ſa diaphanéité, elle occupe pluſieurs ſtrophes, parce nôtre premier Peré a peine à concevoir qu'un corps ſolide ne faſſe point d'ombre, & laiſſe paſſer la lumiere à travers ſes pores ; mais l'Ange par différens raiſonnemens & par des comparaiſons l'amene à le comprendre.

L'Eau & la deſcription des corpuſcules qui forment cet Elément viennent enſuite. Ses propriétés, telles que la fluidité, & l'aptitude à ſe coaguler par la gelée, ſont développées avec ſagacité par l'Ange, qui étaye toujours ſes raiſonnemens d'expériences ſenſibles. Une queſtion d'Adam qui déſire ſçavoir, quelle eſt cette eſpece de corpuſcules piramidaux qui ont la propriété d'arrêter le mouvement des corps fluides, conduit l'Ange tout naturellement à l'explication des ſels & des végétaux.

Il lui apprend la diſtinction des acides & des alcalis, la nature des

atomes qui en compoſent les corpuſcules, la diviſion des particules fixes d'avec les volatiles par l'évaporation, l'effet qui réſulte du mêlange des ſels de diverſe nature, & leur antipathie prouvée par l'effervefcence qui nait de leur union. Adam étonné de cette merveilleuſe fermentation, s'écrie :

» Quelle ſecrete vertu peut exciter
» ainſi tout-à-coup un ſi furieux débat
» entre ces corps auparavant ſi paiſi-
» bles ».

Ecoutons la réponſe de l'Ange & le ſiſtême particulier que lui fait adopter notre Sçavant Poete.

Il faut, dit-il à Adam, que vous ſçachiez que, par une loi générale du mouvement, tout corps eſt entraîné du côté où il trouve moins de réſiſ-

---

Qual' eccitar vi può vigor ſecreto,
Improviſa, atrociſſima tempeſta?

(1) Syſtême de la fermentation, particulier à Campailla, expliqué plus au long dans une Diſſertation de lui qui eſt à la fin du Livre.

tance à l'action qui le fait mouvoir. Témoin la pierre, qui lancée ſur la ſurface de l'eau, rebondit en l'air, où elle trouve moins d'obſtacle à ſon paſſage.

Suppoſez d'après ce principe, que la matiere ſubtile trouve dans l'air plus de réſiſtance que dans les pores des autres corpuſcules, néceſſairement lorſqu'elle ſe préſente aux parois extérérieurs de ces pores, elle doit ſe replier ſur les côtés, & gagner en rétrogradant l'endroit par où elle étoit d'abord entrée. Tel eſt le mouvement de l'eau bouillante : elle petille d'abord en jets paralelles, mais trouvant dans l'air plus de réſiſtance, & en étant comme repouſſée, elle ſe replie ſur elle-même. Suppoſez d'ailleurs que le flux d'atômes pointus qui ſortent avec irruption des pores des corpuſcules, chaſſe devant lui les autres moindres corpuſcules, tant qu'il ne trouve point d'autres pores faits pour le recevoir ; mais que dès qu'il en trouve où il peut être admis, alors il s'y attache, & ne fait plus qu'un ſeul & même corps.

Or ſi dans cette hypotheſe il arrive qu'un corpuſcule ſe joigne à un autre dont les pores ſont dans la même direction, le flux réciproque de ces deux corps chaſſe les liquides intermédiaires, & ils s'inſinuent mutuellement dans les pores l'un de l'autre, Mais avant que de le faire, & de s'unir ainſi, ces deux corpuſcules éprouvent un fremiſſement en s'élançant l'un ſur l'autre, & ſont enſuite entrainés en tourbillons par la violence de la matiere ſubtile.

C'eſt ainſi que dans les fermentatifs, l'éruption de cette matiere ſubtile qui traverſe en un ſens direct les pores des corpuſcules, les fait d'abord s'avancer l'un vers l'autre par un mouvement de vibration, & les force enſuite à prendre un mouvement circulaire dont la rapidité produit l'efferveſcence, d'où nait enſuite la ſenſation du chaud.

Le ſiſtême ordinaire de la fermentation expliquée par la déſunion que cauſent dans les corpuſcules les pointes aigues des acides que la matiere

subtile y force d'entrer comme autant de coins, est combattue par le Docteur Céleste qui prouve à Adam que les phénoménes sontpar-là bien moins aisés à expliquer que par le systême qu'il vient de lui démontrer.

Ce Chant finit par la description des particules des sels sulphuraux, & de cette terre Elémentaire qui, (dit l'Ange) :

» Forme dans ses vastes entrailles les » différens corps mixtes, & offre aux » autres Elémens concentrés en elle, » un sein fécond toujours prêt à con» cevoir ».

Tutti.
Informa i misti, entro il suo sen profondo :
Ed a gli altri Elementi in se ridutti,
Appresta, a concepirli, alvo fecondo.

CHANT V.

LA BIBLIOTHEQUE.

DANS ce Chant le Poete passe ingénieusement en revue les grands Hommes, tant anciens que modernes, & les systêmes différens de chacun d'eux. Il suppose à cet effet le premier homme transporté avec son céleste Guide dans une Bibliotheque, qu'il enrichit à l'aide des images de la Poesie de tout ce qu'il y a au monde de plus élégant & de plus précieux. Là sont placés par ordre les ouvrages Philosophiques de toutes espéces, que nous a conservés l'immortalité, à compter des siécles les plus reculés, jusqu'au nôtre. L'Ange en nommant à Adam ceux de qui ils doivent sortir, lui apprend en deux mots quel est le genre dans lequel chacun de ces grands Hommes doit un jour se distinguer; mais il s'arrête plus long-tems sur la doctrine d'Aristote, dont il examine les principes en Critique habile

& qui sçait apprétier le mérite à sa juste valeur. Enfin ce sublime Bibliographe en vient à l'immortel *Descartes*. La pompe avec laquelle le Poete decrit son triomphe sur tous les Philosophes de l'Antiquité, fait aisément juger qu'il le prend pour son Héros. Voici comme il en parle :

Adam apperçoit un obélisque formé d'un nombre infini d'ouvrages Philosophiques, au haut duquel étoit placé avec distinction & comme en trophée un grand volume enrichi de Diamans.

Cette haute & inébranlable pyramide qui le soutenoit, sembloit contribuer

---

Di cento Filosofici volumi,
E cento ei vede un' obelisco alzato :
Sù cui, quasi in trofeo, siede eminente
Gemmato un gran volume, e risplendente.

Quella che lo sostenta in sù le terga,
Di Libri alta piramide costante,

avec plaisir à sa gloire, & l'on eût dit que tous les Ouvrages dont elle étoit composée, se prêtoient de concert des forces mutuelles pour l'élever jusqu'à l'étincelante région des tourbillons. Au dos de ce riche volume étoit cette inscription en lettres ineffaçables, gravées sur le diamant :

C'est à juste titre qu'il se nommera l'immortel RENÉ DESCARTES; *puisqu'après sa mort, il renaitra dans ses Ecrits pour l'immortalité,*

L'Ange s'étend ensuite en éloges pompeux sur ce Philosophe, & entretient Adam des Disciples illustres que formera ce grand homme, & qui doivent marcher sur ses traces.

Sur ces entrefaites Adam jette par

Sembra, che l'alzi ossequiosa, ed erga
Con sforzi amici al vortice stellante.
Il dorso al bel volume un scritto verga
A lettre d'indelebile diamante:
L'Immortale Renato è de le Carte,
Che Rinato Immortal fia da le carte.

hasard les yeux sur un Livre étendu par terre aux pieds de la piramide. Incertain si c'est par quelque raison, ou par hasard qu'il est ainsi exposé à être foulé aux pieds, il le ramasse. Il portoit pour titre : *Voyages dans le Monde de Descartes*. La curiosité le porte à demander à l'Ange pourquoi un Livre qui vraisemblablement expliquoit les riches découvertes de ce grand homme, étoit ainsi maltraité. Raphael lui repond que cet endroit est la seule place que mérite d'occuper un Livre où la basse & noire jalousie a distillé son venin, avec aussi peu de justesse que de connoissance. Pour prouver le jugement qu'il en porte, il ouvre le Livre au premier endroit, & en fait sentir à Adam le ridicule. Mais, ajoute-t-il, un de vos descendans terrassera un jour ce mauvais Ecrit : laissez-le en attendant être la pâture des vers, ou plûtôt que le Démon de l'Envie qui l'a dicté, le ronge à loisir.

Lascialo intanto a fin di logorarlo

L'Ange continue après cela la visite de la Bibliotheque ; il n'oublie pas de faire remarquer à son éleve tout ce qu'on produit de sçavant & de curieux, les célebres Académies & Sociétés de Londres, de France & d'Italie, &c. Puis retournant sur ses pas, à la priere d'Adam, il en revient à Aristote dont il lui dévelope l'absurdité, quant à son sistême sur la matiere premiere, & sur la forme. Le Pere des Humains, toujours disposé à apprendre, lui demande ensuite deux mots touchant le grand sistême de Descartes ; l'Ange l'amene auprès des ouvrages de ce Philosophe, & lui met le Livre en main. Adam l'ouvre & tombe sur son hypothese, touchant la génération & l'essence de la lumiere. Raphael explique d'abord à Adam en quoi consiste ce sistême ; mais le combat ensuite en critique habile & judicieux, & fait sentir à

Le tarme, e più de la sua invidia il tarlo.

son Disciple combien d'inconvéniens il y auroit à l'admettre.

Le reste de ce Chant contient une Vision miraculeuse, où Dieu fait voir à Adam un échantillon de la majesté qui regne dans le séjour qu'il habite, & des louanges qui s'y chantent en son honneur. Adam extasié se prosterne & adore la Sagesse Eternelle.



II.

CASSANDRE.

Cantate par l'Abbé CONTI.

TRADUCTION.

CASSANDRE, fille de Priam & d'Hécube, fut aimée d'Appollon qui lui communiqua l'esprit prophétique ; mais ce Dieu, pour se venger d'elle, parce qu'elle ne voulut point répondre à son amour, fit qu'on n'ajouta jamais foi à ses prédictions. L'Abbé Conti a réuni dans ce Poeme avec beaucoup d'art, plusieurs beaux endroits de l'Iliade, & il a conservé les épithetes qu'Homere donne aux Villes, aux Dieux, aux Héros. On verra par cet échantillon, que la Langue Italienne est de toutes les Langues la plus propre à représenter l'énergie, les graces, & la facilité de la Langue Greque.

Prete l'oreille à Cassandre, O Troye : filles de Priam, écoutez Apollon ! Et toi sur-tout, épouse du belliqueux Hector.

Race infortunée de Laomédon ! hélas ! je te vois, pour une adultere, exposée aux insultes de l'Armée des Grecs.

Accourez sur le rivage, il est couvert de Rois & de Soldats qu'envoient pour renverser nos remparts, l'Aulide & Corinthe, l'Eubée, Micenes, Locres, Orchomene, Sparte, Athènes, Dulichium, Pile & Gnosse. Sous les pieds des chevaux & des Combattans s'élevent des tourbillons de poussiere, & les boucliers qui s'entrechoquent, font retentir le sommet des montagnes.

Les dards volent, & le Soleil en est obscurci ; les chars roulent avec rapidité, & Phrigiens & Dardaniens, Mysiens & Lydiens, Cariens & Thraces, ceux qui habitent les hauteurs du Mont Micale, & ceux qui boivent les eaux de l'Asope, tous tombent brisés.

Vous mordez la poudre, & votre

sang va rougir les flots du Simoïs & du Xante, tandis que la Déesse qui n'aime que les Jeux & les Ris, parfume les cheveux & embellit les charmes du lâche qui a fait rompre des sermens prononcés sur les Autels de Jupiter.

Dans un lit d'or où reposent ses beaux membres, il attache ses regards sur celle dont l'éclat & la blancheur effacent celle du Cigne qui fut son pere. Il contemple ses yeux languissans, & que de soupirs, que de baisers redoublés ! Les Amours voltigent & secouent leurs flambeaux ; Venus sourit & verse sur ces Amans ses plus douces faveurs.

Déesse, source de tous nos malheurs, tu ne riras pas toujours. Pallas désille les yeux au plus intrépide des mortels ; il te voit tendre des bras charmans à ton fils, & tremblante le couvrir tout entier de ton voile ; mais le Grec furieux empoigne son arc, & tient sa fléche ; la corde siffle, le fer vole & te blesse à la main, main foible & délicate. Ton sang immortel découle de ta blessure ; la douleur que tu en ressens te fait

voler entre les bras de Dionée, & recourir à l'art de Pæan.

Qui combat contre les Dieux, ne jouit pas long-tems de la vie. Le Grec à son retour éprouvera un sort funeste. Cependant, timide Déesse, tu vas te cacher dans les bosquets d'Idalie : là parmi les Ris, les Jeux, tous les charmes dont ta ceinture est ornée, tu laisses Pallas présider aux combats. Elle est armée de la cuirasse de son pere ; son bras soutient la menaçante Egide ; la Discorde & l'Epouvante, la Fureur, la Défaite, le Carnage & la Mort environnent la tête de la Gorgone. O spectacle rempli d'horreur ! O ma chere Patrie ! ton désastre m'arrache des larmes. Je précéde les Femmes Troyennes, j'offre à la Déesse irritée de l'encens & des fleurs ; Hécube est en proie à la douleur, Andromaque soupire, & Priam supplie les immortels.

Fille de ce Dieu qui d'un coup d'œil ébranle l'Univers, chaste Divinité, ne dédaigne point les vœux & les offrandes de tes adorateurs ; cou-

vre de ton égide & Troye & l'Asie ; sois touchée du péril des meres & de leurs enfans.

La Déesse est inéxorable ; le Roi s'abandonne à la tristesse, & la vaste enceinte de Troye retentit du bruit des armes & des Coursiers. L'intrépide Hector court à la Porte de Scée ; il entend la voix de son épouse ; elle crie, en lui montrant son fils : Hector, c'est ainsi que tu m'abandonnes, tu me laisses sans Epoux, & ton fils sans pere ? Le Vainqueur m'a ravi sept freres, m'a privé de mon pere, & tient ma mere dans l'esclavage. Ce que j'avois perdu, cher Hector, je le retrouvois en toi ; si tu viens à me manquer, je perds tout encore. Adieu, chere Andromaque, répond Hector ; les Dieux consentiront que je te revoie.

Quels sanglots ! Quels gémissemens entends-je encore ! Ils s'élevent du fond de la Mer. Je vois dans sa grotte Thétis inconsolable, Thétis insensible à toutes les caresses de Nyse & de Cimodocé, de Panope & de Galathée, de Climene, d'Orithie, & de toutes les Filles du vieil Nérée.

Mais, réjouiſſez-vous Troyens, reprenez la Cimbale & la Lyre ; la Déeſſe quitte le ſein des Mers, & telle qu'un léger nuage, elle monte vers l'Olimpe : elle s'aſſied auprès du plus grand des Dieux, elle lui donne un baiſer & le prie de venger ſon fils à qui le Roi des Rois a ravi Briſeïs.

Jupiter fait un ſigne de tête, les Grecs fuient, Hector eſt vainqueur.

Comme il preſſe celui qui bleſſa Mars ! Qu'il pourſuit vivement cet autre à qui, ſous les traits d'un Augure, apparut Neptune ! Déployant ſes rapides ailes, la Victoire vole à l'entour de ce Chef. Quel monceau de rochers il lance contre des portes de fer qu'il met en piéces ! Semblable à l'Aſtre de la Nuit, Polidamas l'accompagne ; il ſe précipite à travers les portes briſées, porte la mort dans les rangs des Grecs, & la flamme dans leurs Vaiſſeaux.

L'Orion ſur la Mer agitée ne la parcourt point avec autant de fureur, qu'Hector parcourt le Camp ennemi : il ſaute de vaiſſeaux en vaiſſeaux ; la

flamme ſe déploie, mugit, petille, & le rivage eſt en feu.

L'affreux éclat de l'incendie frappe les yeux de l'implacable, de l'indomptable Eleve du Centaure. Il eſt tems : arme-toi, dit-il à ſon ami. Il lui prête ſon caſque, ſon peſant bouclier, & cette terrible épée qu'aucun des Grecs ne pouvoit manier.

Malheureux, que fais-tu ? Que de ſoupirs tu pouſſeras bien-tôt ! que de larmes tu vas verſer ſur le corps de ton ami expirant !

Ses cheveux ſont déja ſouillés de ſang & de pouſſiere ; ſes cheveux pareils à ceux des Graces, & que tu entrelaſſas tant de fois avec des filets d'or.

La bleſſure qui ôta la vie au bel Adonis, étoit moins profonde. Malgré la pâleur de ſon viſage, Patrocle conſerve encore autant de beauté que l'Amant de Venus.

Le plus grand des mortels eſt le plus infortuné. Tout retentit de ſes cris perçans ; il ſe couvre la tête de cendre, déchire ſes vêtemens, ſe meurtrit la poitrine ; mais bien-tôt ſa douleur

ſe change en fureur. Tel qu'un Lion altéré de ſang, qui haletant & ſe battant les flancs de ſa queue, s'élance à la pourſuite de ſa proie, de même Achille part en pouſſant trois fois de grands cris : la terreur qu'il imprime ſéme la confuſion parmi les Troyens. Où fuir, où me cacher, pour ne pas voir les Dieux partagés entre Achille & Hector ? Mais tu m'enleves, puiſſant Apollon, tu écartes le bandeau qui me couvroit les yeux.

Quelles diſſenſions ! Quels dangers ! Quel bruit ! Quel boulverſement ! Quel effroi ! Quelle rage !

Le rivage retentit des cris que pouſſe Minerve. Du milieu de Troye Mars y répond par d'horribles clameurs ; dans l'Olimpe, Jupiter fait gronder ſon Tonnerre ; ſous les Eaux Neptune enfonce ſon Trident, & le centre de la Terre s'ébranle. Pluton pâlit, il s'élance de ſon Trône ténébreux ; ne découvres point, crie-t-il à Neptune, ne découvres point aux Dieux, aux Mortels, le noir, l'affreux ſéjour des Morts. Tu t'opposes à Neptune, Dieu de Cynthe ; Minerve, tu

combats contre Mars, & contre Junon ; le fils de Cyllene fait tête à Latone ; le Scamandre roule ſes eaux contre Vulcain, mais le fils de Thetis pourſuit Hector.

Il court le long des rives du Xante, il pourſuit, il renverſe hommes & chevaux. Le Fleuve s'irrite daus ſa grotte limoneuſe ; il mugit, il ſe gonfle, il ſurmonte ſes bords & s'acharne contre le fils de Pelée.

Mais il eſt ſecouru par Vulcain qui ſouffle les incendies : ce Dieu environné de flammes, ſéche les eaux du Fleuve. Sur ſes bords ſanglants & brûlés, Achille ſaiſit douze jeunes Troyens : il leur lie leurs mains délicates derriere le dos. Ce ſont des victimes qu'il veut immoler ſur la tombe de ſon ami. Le Prince infortuné qui fut vendu dans Lemnos, en vain embraſſe en ſuppliant les genoux du Vainqueur, Achille lui plonge dans le cœur le fer de ſa lance. O Priam, c'eſt ton ſang qu'il verſe : du moins efforce-toi par tes larmes, & par ta prudence, de nous conſerver ce fils de qui dépend le ſalut de l'Aſie.

Ah ! je ne puis suivre le rapide fils de Thétis : sa voix m'épouvante, & ce bouclier immense, étincelant que lui donna sa mere, m'éblouit. Dois-je tourner mes regards sur des bataillons terrassés, ou sur ce vieillard accablé qui léve les mains vers le Ciel, & donne des marques de la plus vive douleur ? Dois-je consoler Hécube ? Mere infortunée ! Elle monte avec précipitation sur la Tour de Troye, elle voit son cher Hector percé d'un fer cruel. Tu te tais, Andromaque, & tu t'occupes à broder : sors de ton Palais, tu verras ton Epoux avant qu'il expire.

Viens, accours, heureuse encore, s'il t'est permis de recueillir ses derniers soupirs. Mais son ame s'envole dans le repos de l'Elysée ; là sous un Myrthe, au milieu des Héros, elle attendra que tu viennes la rejoindre.

Hector est renversé sur la poussiere. C'est en vain qu'il conjure son Vainqueur au nom de ses Peres, au nom de ce qu'il a de plus cher. Achille le foule aux pieds, le dépouille de ses armes, & retire sa lance de son corps. Il lui perce les nerfs du talon, il attache à son char le corps d'Hector.

Il saute sur son char qu'accompagne l'Horreur, & que conduit la Vengeance ; il excite ses Coursiers : les Coursiers volent, & traînent sur la poussiere cette tête auparavant si pleine de charmes ; ses beaux cheveux noirs tombent autour de son visage.

Soleil, & tu prêtes ta lumiere à ce spectacle affreux ! Jupiter le voit, & parmi ses foudres, il ne fait point tomber une pluie de sang !

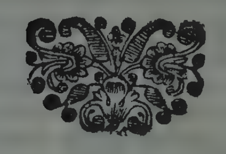
Troye est dans la consternation, Troye toute entiere est plongée dans le tumulte. Les Meres désolées, les Epouses en pleurs, courent de tous côtés déplorant l'amertume de leur sort. Par ta perte, cher Hector, quels maux, quelles allarmes tu causes à ta Patrie ! Avec toi tombe la superbe Ilion : elle n'offre plus que des ruines, elle a perdu le Sceptre de l'Asie.

Quels maux ! Quelles allarmes, *&c.*

Qui m'engloutira dans l'abîme ? O Dieux qui pardonnés aux Rois (1),

(1) *Oh Dei*
Che perdonate a' Regi,
A Cassandra togliete
La vita per pietà.

tranchez par pitié les jours de Cassandre? Ne souffrés point que moi vierge & Prêtresse consacrée à Minerve, j'essuie l'outrage dont me menace un superbe Vainqueur ? Faut-il donc que je survive à mon pere, percé entre les bras d'Hécube, au pied des Autels ? Faut-il que je voie Polidore sans vie, Polixene égorgée, Astianax écrasé, Troye réduite en cendres ?



III.

TIMOTHÉE.

Ou *les Effets de la Musique.*

CANTATE.

DRYDEN, fameux Poëte Anglois, a fourni à l'Abbé *Conti* l'idée de cette Cantate. *Dryden* dans une de ses Odes introduit le Musicien Timothée, qui par des sons diversifiés, fait éprouver à Alexandre la force de la Musique. *Conti* a changé ce Poëme Lyrique en Dramatique, & cette Cantate est une de celles dans laquelle le célebre *Benoît Marcello* a le mieux déployé les ressources de son Art.

On célébroit le jour où la Perse fut domptée par le fils guerrier de Philippe. Ce Héros au maintien magnanime, étoit assis sur un Trône superbe.

De fameux Capitaines qui furent autant de Rois l'environnoient, & l'Amour, pour prix de leur valeur, les couronnoit de roses.

Sur le visage de Thaïs regnoient les plus doux attraits ; ses beaux yeux respiroient l'amour & la joie. Placée sur un siége d'or, elle brilloit à côté du Monarque & le regardoit en souriant. Près du Trône, des voix divines faisoient entendre la plus agréable harmonie.

LE CHŒUR.

Autour de Mars, dans un jour si beau, voltigez, badinez, Amours & Graces ; célébrez les tendres ardeurs, célébrez les doux hommages qu'on doit rendre à Venus.

Autour de Mars, dans un si beau jour, *&c.*

Timothée couronné de lauriers surpassoit tous ceux qui composoient ce Concert. Ses doigts voltigeoient sur une Lyre d'or ; il formoit dans les airs mille modulations, & l'ame éprouvoit tous les sentimens qu'il vouloit lui inspirer. Dès qu'il eut cessé de toucher

les cordes légeres de sa Lyre, le Chœur chanta ces paroles :

LE CHŒUR.

Un nouvel Orphée fait entendre sa voix, que le Ciel y applaudisse, qu'Alexandre en soit enchanté.

UNE VOIX.

Quand Apollon chante en présence des Dieux les sublimes trophées remportés sur les coupables Géants, terrassés par la bruyante Egide de Pallas, & par les traits foudroyans de Jupiter, le Ciel se pare d'un nouvel éclat, une pluie de lis tombe dans le sein des Immortels.

UNE AUTRE VOIX.

Sur les rives du charmant Eurotas, quand Apollon chantoit Jupiter, tantôt sous la forme d'un Cigne ou d'un Taureau, tantôt métamorphosé en Nymphe ou en pluie d'or, le vent faisoit silence, & l'onde attentive suspendoit sa mobilité.

LE CHŒUR.

Un nouvel Orphée, *&c.*

Timothée chante Jupiter qui abandonne l'Olimpe & qui se résout (O puissance de l'Amour !) de cacher sa Divinité sous la forme d'un fier Dragon. Il déploie ses replis étincelans, & il entrelasse la couche de la chaste & tremblante Olimpia. Il se pose sur son sein palpitant. La Reine se sent pressée d'un poids immense : le Souverain de l'Univers imprime en elle l'image de lui-même.

La foule attentive & dans l'étonnement, s'écrie : voilà le Dieu présent. La voute repete : voilà le Dieu présent. Le Monarque enorgueilli jette un regard fier & prend l'air d'un Dieu.

UNE VOIX.

Le fils de Jupiter jette un regard fier. Spheres, tremblez :

UNE AUTRE VOIX.

La céleste Aurore colore son auguste

visage : ses cheveux divins, agités par le Zéphir, répandent une odeur d'ambroisie : Poles, écroulez-vous.

LE CHŒUR.

Spheres, tremblez : Poles, écroulez-vous.

Timothée sur des airs Lidiens chante ensuite les louanges de Bacchus.

Les Tigres d'Arménie tirent son char. Les Satires & les Nymphes en dansant, invoquent le Dieu qui s'avance. Retentissez, cimbales & trompettes ; & vous, chalumeaux champêtres, resonnez : le Dieu s'avance.

LE CHŒUR.

Vien, Bacchus : Vien, Dionisius. Vien, Pere du vin : Vien, Dieu de Bassarée.

L'éclat de la Pourpre brille sur ses joues ; autour de son visage rond, dans le cristal de ses yeux, les Ris sont épanouis. Au bruit des fiffres & des tambours, Menades, Egipans, poussez des cris.

LE CHŒUR.

Vive Bacchus, vive Dionysius, vive le Pere du vin, vive le Dieu de Bassarée.

UNE VOIX.

Chantons, retraçons les sources de vin, les ruisseaux de lait que ce Dieu fait couler. Chantons Penthée vaincu, Licurgue mis à mort, l'Amante de Bacchus changée en Etoile.

UNE VOIX.

Tu suspends la rapidité des Fleuves, tu mets un frein à la fureur de la Mer. Armé de ton cornet, tu descends dans l'Erebe : Cerbere s'abat devant toi & lèche avec sa triple langue le bout de tes pieds.

UNE AUTRE VOIX.

Jadis l'effroyable Rhecus entassa monts sur monts, & se plaça vis-à-vis des immortels : il lançoit des re-

gards affreux. Mais toi sous la forme d'un Lion redoutable, tu te battis contre ce Géant, tu le terrassas.

Cependant on croyoit, à l'aspect de ton éternelle jeunesse, que tu n'étois né que pour les plaisirs ; mais dans la paix, dans la guerre, tu es également grand, vraiment digne qu'Alexandre & les autres Dieux imitent ta prudence & ta valeur.

LE CHŒUR.

Guerre, guerre, l'Asie est renversée, l'Inde menacée. Un Dieu plus puissant que le terrible Mars, descend du Ciel & conduit d'intrépides bataillons.

Guerre, guerre, &c.

Ces sons transportent Alexandre. Son courage s'allume, il défie les Perses. Trois fois il pousse son Coursier fougueux au milieu de ses Soldats effrayés qu'il frappe, qu'il renverse. Son visage est animé, des éclairs partent de ses yeux ; armé de la foudre de son pere, il réduiroit en poudre & l'Atlas & le Mont Caucase.

Timothée satisfait le considere, & ensuite par des sons touchans cherche à l'attendrir. Il chante Darius subjugué, ce Roi maître d'un si puissant Empire, & qu'un destin cruel précipita dans un abime de malheurs.

Déplorables Mortels ! le Maître de l'Asie enchaîné, suit dans un vil char le traître qui l'a percé & qui le laisse baigné dans son sang. Darius est languissant, il gémit. Dans la douleur qui le presse, il ne reçoit ni secours, ni consolation ; il regarde le Ciel d'un œil mourant.

LE CHŒUR.

O inconstance de la fortune ! O dons fragiles de l'aveugle sort ! O Mort remplie d'amertume !

La tristesse coule alors dans l'ame du Vainqueur ; il baisse la tête & restant comme enseveli dans ses pensées, il songe aux revers de la fortune & soupire profondément. Timothée s'applaudit, & sçachant bien que l'amour n'est gueres éloigné de la pitié, il monte sa Lyre sur un air tendre, & l'amour se

glisse dans le cœur du Conquérant.

La guerre n'est que le fleau des Humains ; l'honneur n'est qu'une triste chimere : imitons le Maître du Tonnerre, soyons Amans.

Crois-moi, Alexandre : si le Monde mérita que tu en fisses la conquête, il mérite encore mieux que tu en jouisses. Plus fraiche, plus riante que n'est la rose qui éclot le matin, Thaïs est assise à tes côtés. Quels projets médites-tu ? Bannis les idées de la guerre & ses sanglants trophées, goute les plaisirs que t'ont préparés les Dieux.

Les Jeux, & l'Allégresse éclatent sur son visage ; dans ses regards, & sur ses levres vermeilles, tout est flèche, tout est feu.

Le Ciel retentit d'applaudissemens, & le Roi se laisse aller entre les beaux bras de Thaïs qui lui sourit en le caressant. Le Monarque attache sur elle ses avides regards, & soupire. Mais le sommeil s'empare de ses sens, il entr'ouvre languissament & referme aussitôt ses paupieres appésanties.

LE CHŒUR.

Morphée, couronne cette tête illustre de tes charmans pavots. Songes, tracez-y d'amoureuses images.

Morphée, couronne, &c.

Que fais-tu, Timothée ? Fais entendre des sons plus forts, réveille ce Héros.

Des sons plus bruyans que le Tonnerre frappent aussi-tôt l'oreille d'Alexandre. Il se réveille comme d'une léthargie profonde, & jette à l'entour de lui des regards étonnés.

Vengeance, vengeance, s'écrie dans ce moment Timothée. Vois les furies qui sur leurs têtes font dresser leurs Serpens. Ecoute leurs sifflemens affreux. Qu'ils lancent de terribles regards ! Mais qui sont ces Spectres pâles, hideux, qui portent des torches allumées dans le Phlégeton ? Ils s'avancent des bords de l'Acheron. Ombres offensées, qu'exigez-vous ?

Tu vois Alexandre les ombres de tes Guerriers, de tes Généraux qu'a moissonnés la Parque. Par nous furent

domptés les Peuples de l'Asie. Nos corps restent étendus dans les champs d'Arbelles, sur les rives du Granique & de l'Issus. Privés des honneurs de la sépulture, ils ne sont point vengés, & tu ne fais pas éclater ton ressentiment ? Le fils de Jupiter ne court point venger ses amis ?

Que Persépolis tombe : réduis cette Ville en cendres. Quoi, tu hésites ! Détruis, embrase tout.

Une joie féroce s'empare du cœur d'Alexandre, il prend un flambeau. Thaïs le conduit, & plus détestable q'Hélene, elle fait livrer à la flamme une seconde Troye.



ALLEMAGNE.

I.

SUITE de l'Histoire du Théâtre Allemand. Par M. GOTTSCHED.

LES Allemands ont été, pour ainsi dire, créateurs de leur Théâtre. Leurs premieres Comédies, qu'ils appelloient, *Jeux de Carnaval*, étoient usitées dans toute l'Allemagne, lorsque Mahomet II devint maître de Constantinople, c'est-à-dire en 1452.

Ceci n'est point une conjecture, dit M. *Gotsched* : j'en ai les preuves en main, je veux dire tout un *in folio* rempli de Poesies manuscrites de *Hans Rosenbliit*, ancien Poete de Nuremberg, parmi lesquelles sont six *Jeux de Carnaval*, qu'il composa pour l'amusement de ses Concitoyens.

On sçait assez que dans la Grece l'Art Dramatique tira son origine des

Bacchanales ou Fêtes de vendanges, qu'on célébroit en l'honneur du Dieu du Vin : c'est sur un si frêle fondement que fut élevé ce fameux Théâtre, d'où Œschile, Sophocle, Euripide se sont faits entendre à toute la Terre.

Telle est, à peu de chose près, l'origine du Théâtre Allemand. Vers le tems du Carnaval, lorsque les Danses, les Fêtes & les Jeux étoient permis, on avoit coutume de se déguiser & d'aller d'une maison dans l'autre s'amuser avec ses meilleurs amis. Une Société de cette espéce imagina de représenter sous ces déguisemens, quelque action qui leur fût conforme, & cet essai leur réussit. Ces premiers Comédiens furent comblés de louanges & de présens. Un aussi grand succès leur fit tenter d'avantage. Leur troupe s'accrut : leurs Dialogues, leurs Fables reçurent plus d'étendue & devinrent peu à peu une imitation des mœurs, tantôt satirique, tantôt dissolue & peu propre à corriger. On ne peut nier qu'il n'y regnât quelquefois cette excessive licence que

les anciens Romains nommoient *Fescennine* (1).

Ces Jeux étoient peut-être à la mode depuis une centaine d'années, lorsque le Thespis Allemand, Rosenbliit, parut sur la scene. Avant lui, les Comédiens composoient sur le champ leurs Dialogues ; il imagina qu'il seroit mieux de les leur donner tout faits & bien travaillés. Nuremberg eut donc alors des Fables *Attellanes* (2) : cette Ville, avant qu'Amsterdam & Hambourg eussent l'empire du Commerce, faisoit tout celui de l'Allemagne, & elle étoit comme le centre de l'abondance, de l'es-

(1) *Fescennini versus ; id est carmen obscoenum solitò apud Romanos inter nuptias cantatum.*

(2) Espéces de Farces semblables aux Drames Satiriques des Grecs, & que les Romains prirent des Habitans d'*Atella*, Ville des Osces, Peuple qui habitoit le rivage de la Campanie. On nommoit ordinairement cette sorte de Poeme, *Exodium.*

Urbicus exodio risum movet Atellano
Gestibus Autonoes. Juven. Sat. 6.

prit & du bon goût. Nuremberg enfin étoit la Venise Allemande. Il n'est pas étonnant que l'amour du luxe, qui fait par tout éclorre les beaux Arts, se soit répandu dans cette Ville riche & florissante. Du moins il est très certain que sa prospérité, maintenant déchue, a donné naissance en Allemagne à la Musique, à la Peinture, à la Gravure & à une infinité d'autres Arts.

Mais il est tems de faire connoitre les Drames de *Rosenbliit*. Le premier a seulement pour titre : *Jeu de Carnaval.* Un Acteur paroît sur la scéne & prépare les Auditeurs, en leur exposant le sujet de la Piéce, qui est une Satire morale contre l'infidélité des Hommes mariés de ce tems-là, & les crimes auxquels elle pouvoit engager leurs femmes.

L'Evêque de Bamberg avoit reçu à ce sujet tant de plaintes de femmes mariées, qu'il avoit ordonné à un Officier d'en faire la recherche. Cet Officier est introduit dans la Piéce : il appelle les complaignants, qui se présentent avec leurs femmes au nombre de trois. Ils portent leurs plaintes tour à tour, &

elles y répondent : ensuite l'Officier prononce le jugement, & un Hérault termine la Piéce, en faisant aux Spectateurs des excuses sur la grossiereté du Drame qu'ils viennent de voir représenter, & en les invitant aux plaisirs du Carnaval. La premiere Scéne de cette Piéce n'est pas fort modeste, & les suivantes le sont encore moins, quoique tout y soit voilé. Ces Dialogues ressemblent à ceux des Satires qu'Horace reproche aux Romains des premiers siécles.

Les autres Piéces sont assez semblables à celle dont nous venons de parler. La seconde est intitulée : *les Sept Maîtres.* Ces sept Maîtres sont ; le Grammairien *Briscianus*, le Logicien *Aristote*, le Géometre *Euclide*, *Tullius* le Rhétoricien, le Musicien *Boetius*, l'Arithméticien *Pithagore* & le Roi *Ptolomée*, Astronome. Voilà en bref ce qu'un Hérault vient annoncer fort au long. On voit dans ce Prologue que *Rosenbliit* avoit quelques connoissances, mais cependant il y confond l'Astronome Ptolomée avec un des Rois d'Egypte de ce nom.

La premiere Scéne est remplie par un jeune homme qui veut sçavoir des sept Maîtres, si l'on peut avec tous leurs Arts servir les Dames & leur plaire. Les Maîtres répondent tour à tour, & chacun d'eux vante sa Science. Le jeune homme les remercie de leur zéle, & les Dames qui se sont apperçues qu'il ne veut apprendre que pour l'amour d'elles, lui en témoignent leur reconnoissance. Il leur en fait encore des remercimens, & il promet de les célébrer partout & de mourir à leur service. Après cela l'Acteur conclut que le Carnaval doit être célébré par les fêtes les plus amusantes.

Le troisiéme Drame est intitulé, *le Turc*, & un Acteur en expose le sujet. Le Grand Seigneur qui avoit conquis la Grece, (ceci fixe la datte de cette Piéce vers le milieu de quinziéme siécle.) vient en Allemagne & y amene son Conseil, pour remédier aux désordres dont les Chrétiens se plaignoient. Les Paysans & les Marchands ne pouvoient s'accorder ; la violence & l'injustice regnoient dans tous les pays : un Habitant de Nuremberg, un Nonce

du Pape, un Envoyé de l'Empereur viennent demander au Grand Seigneur à quel dessein il a fait un si long voyage. Il répond qu'il vient corriger les Chrétiens, & il fait une longue énumération de tous leurs vices. Cette Piéce est une Satire des mœurs de ce tems-là, remplie, ainsi que les autres, de grossieretés & de gravelures.

Le quatriéme Drame, ou le Jeu de Noël, est intitulé : *les Paysans & le Bouc*; le cinquiéme a pour titre : *comment trois Personnes se sont enfuies d'une Maison*, & le sixiéme : *les deux Epoux*. Ils contiennent, comme on peut bien le penser, beaucoup de bon & de mauvais, tant pour le stile que pour la conduite. Ce que nous avons dit des trois premieres Piéces, met assez nos Lecteurs en état de bien juger de celles-ci. Ceux qui seront curieux de les connoître plus amplement, pourront bientôt se satisfaire. M. *Gottsched* fait espérer qu'il en donnera un détail plus ample, & qu'il les fera peut-être imprimer. Les François, continue-t-il, ont fait imprimer ces Piéces dévôtes tirées de la Passion, & qu'ils appellent

les Misteres (3); Piéces qui valent moins encore que celles dont nous venons de parler, quoiqu'elles soient du même siécle. Nous pouvons faire part sans honte des premiers Essais Allemands dans l'art Dramatique. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la France n'en ont point d'aussi anciens à nous opposer, & cependant ceux de *Rosenbluit* n'ont pas été les premiers. Cet Auteur ne s'attribue point le titre d'inventeur de cette espece de Poesie; au contraire il en parle comme d'un Art connu partout, & on ne peut en fixer l'origine, tant à Nuremberg, que dans les autres Villes Allemandes. Cet échantillon du génie Dramatique de nos Peres, heureusement parvenu jusqu'à nous, suffit pour démontrer l'avantage que les Allemands ont sur leurs voisins en ce point, & je me félicite bien d'en avoir eu la connoissance.

Outre cet avantage, nous avons en-

(3) Voyez l'Histoire du Théâtre François par MM. *Parfait*, & les recherches de M. de *Beauchamp* sur ce même Théâtre.

core celui de pouvoir montrer des traductions & des imitations Allemandes des Drames antiques, beaucoup plus anciennes que toutes celles qu'on en a faites parmi les Peuples que nous venons de nommer. Nous en avons de ce siécle non-seulement manuscrites, mais encore imprimées; nos ancêtres ont connu les Œuvres de Térence, avant qu'elles fussent publiées, & les ont ou imitées, ou traduites.

Imitation des Comédies de Térence.

On trouve dans la célébre Bibliotheque du Collége de Zwickau, deux Extraits ou imitations Allemandes manuscrites de quelques Comédies de ce Poete, que je crois avoir été faites pour être representées sur le Théâtre de ce College. Elles n'ont ni titre, ni date, ni nom d'Auteur; mais autant que j'en peux juger par le caractere, elles ont été écrites vers la fin du quinziéme siécle.

La premiere a un Prologue, après lequel on trouve le titre de *Phædria*, & il semble que ce Prologue ne soit

destiné qu'à expliquer quel est *Phædria*. La très prolixe peinture de ce Personnage est suivie de celles de *Parmenon* & de *Cherea*, qui ne le cédent point en longueur à la premiere, & ces Acteurs ne paroissent point sur la scéne. On trouve aussi dans la troisiéme Partie une description complette de *Thaïs*, suivie de l'énumération des défauts des femmes : ensuite est le portrait de *Thrason* qui occupe quelques pages, puis celui de *Gnathon* qui en remplit treize. On y voit encore un long discours de ce dernier qui est suivi de cette espece de nouveau titre : *Virgo quam Gnatho ducit ad Thaidem*; d'un Dialogue entre cette jeune Fille & Gnathon, *&c.* & enfin d'un Epilogue.

Il est difficile d'imaginer comment cette composition peut avoir été représentée, à moins qu'entre ses divisions on n'ait joué la Piéce Latine originale.

La seconde Imitation a un peu moins de désordre. Elle est tirée de l'*Heautontimorumenos*. Elle a comme la précédente, un Prologue très long & de fréquens Monologues d'une prolixité fatiguante.

On ne peut pas accorder à ces Piéces informes le titre de Traduction des Comédies de Térence ; mais on ne s'éloigneroit peut-être pas de la vérité, en les regardant comme une introduction aux représentations des Piéces de ce fameux Poete, faites pour en donner quelque idée à ceux qui n'entendoient pas le Latin. On à fait & imprimé depuis en divers tems de pareilles Rhythmologies de Térence.

Il me reste à parler d'un ancien Recueil manuscrit de Comédies, que j'ai trouvé parmi les Poesies manuscrites de la fameuse Bibliotheque Thomasienne de Nuremberg. Il est à la vérité moins ancien de cent ans que ceux dont je viens de faire mention, & par conséquent n'a que deux cens ans. Son Auteur, *Pierre Probst*, étoit contemporain & imitateur de *Hans Sacks*. Le Recueil de ses Drames que j'ai entre les mains, a, aulieu de titre, la figure d'un Hérault vêtu d'un ancien habit Espagnol. Il tient un Sceptre & a sur la poitrine une Aigle de l'Empire. Sur sa tête est une bande flottante, sur laquelle on lit : *Beau*

Livre de Jeux de Carnaval, & de Chants, faits par Pierre Probst. A Nuremberg 1553. La Préface est en vers, & l'Auteur y avertit ceux qui veulent jouer ou chanter ses Piéces, de ce qu'ils doivent observer.

La premiere a pour titre : *Belle Comédie Chrétienne de l'Aveugle né*, dont *Saint Jean l'Evangéliste parle en son neuviéme Chapitre*, & ces mots sont en lettres rouges. On n'y remarque aucune division ni d'Actes, ni de Scenes.

La seconde est un jeu de Carnaval dont les personnages sont un Meunier, sa femme, un Curé & un Etudiant A la fin on lit ces mots : *ici finit la Comédie qui a quatre Personnages & quatre cens un vers.*

Les Personnages de la troisiéme, sont deux Soldats, un Prêtre, un Moine, un Bailli & son Valet ; cette Piece est de 422 vers.

La quatriéme a pour titre : *Beau Jeu de Carnaval de deux Peres qui ont fort mal élevé leurs Enfans, & les ayant mariés ensemble, les ont enfin rendus malheureux.*

La cinquiéme est intitulée : *Jeu de*

Carnaval du Paysan marié avec la méchante Else. Le Paysan, sa femme, le Beau-pere, le Prêtre & le Pasteur, sont les personnages de cette Piéce.

La sixiéme est une petite Farce entre un Docteur, son Valet & des Paysans malades. La septiéme, entre deux Hommes, leurs Femmes & leurs deux Valets.

Voilà tous les Drames de ce Poete. Ils sont composés dans le goût de *Hans Sachs*, mais moins reguliers que ceux de ce dernier, tant pour la conduite que pour les vers. *M. Gottsched* n'a pas jugé nécessaire d'en parler plus amplement. Il ne dit rien de plus aussi des autres Piéces de Théâtre Allemandes manuscrites. Toutes celles qui sont de dates plus nouvelles, & il y en a un très grand nombre, ne méritent pas, selon lui, qu'on les fasse connoître. Nous allons passera vec lui aux Piéces Allemandes, imprimées depuis le q.u inziémesiécle.



Des Piéces Allemandes imprimées depuis le quinziéme Siécle, avec des Remarques.

Il est singulier que nos Peres ayent commencé par traduire & imiter Térence, & l'ayent préféré à Plaute, Poete plus *bouffon* : on trouve parmi leurs Ouvrages beaucoup de Traductions des Drames du premier & du second à peine quelques unes. Ce choix est une marque incontestable d'un goût délicat & fin.

Quinziéme Siécle.

Il parut dans le quinziéme siécle, l'an 1486, une Traduction de l'Eunuque de Térence, sous le titre suivant : *Comédie faite de main de Maître, courte & agréable à lire & entendre, composée par le sçavant & grand Maitre, Poete Térence avec diligence & grand art, où l'on apprendra à connoitre les hommes, de sorte que quiconque l'entendra ou la lira, pourra d'autant plus*

facilement éviter les tromperies des Méchants. On lit à la fin : *Jean Nydhart de Olme a fait imprimer cette Comédie chez Conrad Dinkmut*, in-fol. 1486.

Ce Volume a 94 feuilles de papier très fort. On trouve à la tête un Avertissement, ou une explication assez obscure par laquelle on voit cependant que cette Comédie est l'*Eunuque* du Poete Latin. Le Prologue de cette Piéce est traduit en prose & suivi d'un second Avertissement où l'Auteur définit la Comédie en général ; ensuite vient le titre de ce Drame écrit comme il suit : l'*Eunuque*, c'est-à-dire, en Langue Allemande, *Hemling*. Ce mot inconnu actuellement, vient peut être du mot *Hammel*, qui signifie Mouton, & que le Peuple prononce encore *Hemmel*. Enfin l'on trouve la Traduction du Texte avec une glose qui est à sa droite, & imprimée en petit caractere.

Il parut encore en l'année 1499, du même siécle, une nouvelle Traduction, intitulée : *Térence le très Sçavant, traduit en Allemand d'après l'Original, avec une glose, divisé en*

six Livres, & d'où chacun peut apprendre à connoitre les autres Hommes. Ce fut sans doute la tentative précédente qui engagea les Sçavans de ce siécle à traduire Térence en entier. L'Auteur de celle-ci le fait entendre dans sa Préface, où il parle de l'Eunuque de *Jean Nidhart*. Il dit, qu'après l'avoir lû & relû jusqu'à trois fois, il l'a trouvé très bon & propre à planter les vertus & bannir les vices ; que Jean Nidhart a mérité des remercimens & des éloges éternels, qu'il espere avoir une récompense pareille, &c. Il avertit aussi que son Ouvrage a besoin d'être lû jusqu'à trois fois pour être entendu ; & il ne dit en cela, ajoute M. *Gottsched*, que la pure vérité : on peut à peine concevoir combien la glose & la traduction sont inintelligibles. Ceux de nos Lecteurs qui seront curieux d'en voir des exemples, en trouveront dans l'Ouvrage que nous abrégeons ici. On lit à la fin de cette Traduction, *Imprimé dans la Ville libre & Impériale de Strasbourg*, &c. l'an 1499.

Seiziéme Siécle.

I. DECADE.

M. *Gottsched* a jugé à propos de séparer l'un de l'autre les trois siécles suivans, & de diviser chacun d'eux en décades, c'est-à dire de dix en dix années. Les deux dernieres du siécle précédent ont produit les Traductions de Térence, desquelles on vient de rendre compte. Il est étonnant, dit notre Auteur, que la premiere décade du seiziéme siécle ait été tellement stérile en drames, qu'on ne peut en citer un seul. Sans doute les Jeux de Carnaval qui depuis plus de cinquante ans étoient connus & usités à Nuremberg & dans les autres Villes de l'Allemagne, n'ont pas été abandonnés pendant ces dix années ; mais les Poetes de ce tems, trop foibles peut être, n'ont pas eu le courage de faire imprimer leurs Ecrits. Peut être aussi quelques-unes de leurs Pieces existent-elles, sans que je les connoisse. Cependant je dois avouer que j'ai feuilleté un nombre

immense d'anciennes Poesies, & que je n'ai jamais trouvé de Drame manuscrit de ce tems, pas même dans la Bibliothéque de *Zwickau*, si riche en Ecrits des Anciens Poetes Allemands, quoique je les y aie tous attentivement examinés : c'est pourquoi je supplie mes Lecteurs de m'aider à remplir ce vuide.

II. DECADE.

J'ai trouvé, continue M. *Gottsched*, la premiere moitié de la seconde Décade aussi stérile en Pieces Dramatiques, que la premiere. Il est vrai que j'ai apperçu quelques traces de Poemes Latins, présentés, si je ne me trompe, à Maximilien I. Mais comme ces Ecrits sont plus inutiles, qu'avantageux à la gloire du Théâtre Allemand, j'y ai fait très peu d'attention. Peut-être les observerai-je avec plus de soin dans la suite : je prierai encore ici mes Lecteurs de vouloir bien me faire part de ce qu'ils pourront connoitre ou découvrir à ce sujet dans les vieux Livres & dans les Bibliotheques. Je n'ai rien trouvé de ce tems dans les Ouvrages mê-

me de *Draudius*, qui en étoit plus près que moi de 150 ans.

Anneé 1515.

Il parut en cette année une Comédie de *Pamphilus Gengenbach*, intitulée : *Nollnart*, ou *les Prophéties des S. Methodius & Nollhart.* Elle fut jouée par des Habitans de Basle pendant le Carnaval de 1515 & 1517.

1517.

Hans Sachs donna cette année-ci sa premiere Piéce de Théâtre qui est un Jeu de Carnaval, intitulé : *La Cour de Venus.* C'est le premier Drame qu'il ait composé, quoiqu'on le trouve imprimé dans la troisiéme partie du troisiéme volume de ses Œuvres.

Jusqu'ici nous avons été forcés d'omettre les détails que M. *Gottsched* a donnés & les morceaux qu'il a tirés des Piéces précédentes : quoique fort intéressans pour des Lecteurs Allemands, ils l'eussent été peu pour les nôtres. Il n'en sera pas ainsi de l'Ex-

trait qu'il donne du coup d'essai du célébre *Hans-Sachs* : nous en suivrons les détails avec un peu plus d'exactitude.

Cette Piece qui est fort courte a treize personnages : il est vraisemblable que le lieu de la Scene, est une de ces Maisons particulieres où l'on se rassembloit, pour voir jouer les Comédiens déguisés dont on a parlé ci-dessus. Le premier Acteur qui paroît, est un Héros qui harangue ainsi la compagnie.

» Dieu garde tous ceux que je vois » ici rassemblés. Je viens vers vous, » Messieurs, avec une petite Troupe » qui veut vous amuser par le Spec- » tacle d'un Jeu de Carnaval assez » court, & vous apprêter à bien rire. » Si elle vous en dit trop ou trop peu, » nous vous prions de n'avoir égard » qu'à son intention : permettez moi » de vous présenter ce Vieillard à » longue & vénérable barbe ; son » nom est le fidele *Eckart*, il vient » du Mont de Venus & vous contera » des merveilles.

La Discours de ce Hérault tient lieu,

comme on voit, des Prologues de Térence ; il fait connoitre les Acteurs. Le fidéle Eckart dont il s'agit ici, étoit un Vieillard déja connu par beaucoup d'autres Poesies, par exemple, par le *Mærin du Chevalier de Sachsen-Hemi. Ringwalt* l'a aussi introduit dans son Poeme du Ciel & de l'Enfer. (Voyez le troisiéme volume du Recueil de l'Académie des Beaux Arts.) Ce Personnage s'avance & s'adresse aux Spectateurs, en disant :

» Le Ciel vous garde tous : je viens » à vous pour votre bien. J'ai appris « que beaucoup de personnes doivent » y venir aussi, & je viens avant elles » vous annoncer la Déesse *Venus* qui » a dessein d'accroitre sa suite, au moyen » de maints traits des plus aigus & » des plus agiles...... Evitez-là, c'est » mon avis.

Un second Acteur paroit, son nom est *Danhauser* ; c'est un ancien Poete galant très connu du treiziéme siécle. » Mon nom, dit-il, est Danhauser, nom » fameux partout : je suis né en Fran- » conie, & la Déesse Venus m'a con-

» traint de suivre sa Cour «. A l'instant Venus paroit : elle apprête son arc & menace de tirer ; un Chevalier croit être à l'abri de ses coups. Eckart l'avertit de fuir, & Venus l'y exhorte aussi en lâchant sa flèche ; il en sent l'atteinte, & se soumet à son Empire. Un Docteur vient ; il méprise le pouvoir de la Déesse, elle lui lance un trait & le blesse : aussi-tôt il abandonne toutes les Sciences qu'il cultivoit & se dévoue à son service. Un Bourgeois, un Paysan, un Soldat, un Joueur, un Buveur paroissent tour-à-tour, la bravent, & elle en tire la même vengeance. Une jeune fille entre sur la Scene ; & lui dit : » Venus » je suis une vierge ; chaste comme » Diane, je veux vivre comme elle » & je méprise le monde & toutes ses » folies. Retire-toi avec ta suite.

Eckart l'avertit de fuir elle-même, mais en vain : elle est à l'instant vaincue par les charmes de Venus. Une autre jeune fille paroit, & éprouve le même sort. Eckart tombe aux pieds de la Déesse ; il la prie de ne plus bles-

ser personne, & Venus exauce sa priere.

Danhauser se plaint à elle, au nom de tous ses Caprifs, des profondes blessures qu'elles leur a faites, & lui demande leur liberté. Elle la refuse en leur disant qu'ils sont à jamais asservis à son Empire : tous se plaignent de cet Arrêt, & Eckart leur représente qu'ils n'ont perdu leur liberté, que pour avoir négligé son avis. Venus triomphe au milieu de cette Cour nouvelle & se rit de leur foiblesse. Cependant pour les consoler, elle commande à ses Musiciens de jouer, & l'on forme des danses. Ensuite elle leur dit : » Amis, » suivez moi ; je vous conduirai dans » des lieux où j'ai déja une Cour nom» breuse, composée d'hommes, de » jeunes Vierges & de belles femmes. » On n'y voit que tournois, que fêtes, » que doux concerts & plaisirs sans fin, » tous inconnus loin de moi : hâtez» vous de suivre votre Déesse.

Hans Sachs a composé ce Drame dans l'année où Luther a jetté les fondemens de sa Réforme. On voit bien

qu'il n'avoit encore aucune idée du Théâtre. Mais les mœurs de sa Piéce sont pures ; il y a fait usage de Personnages allégoriques, tant anciens que nouveaux, tant morts que vivans. Les Scénes se ressemblent toutes, & tous les Acteurs disent à peu près la même chose. Enfin c'est un foible essai d'un jeune homme sans étude, conduit seulement par un goût naturel à imiter les Farces qui étoient pour lors à la mode. Quoiqu'il en soit, les connoisseurs pourront voir avec plaisir le premier essor d'un génie qui depuis ce tems n'a cessé de s'élever.

1518.

Le même Auteur donna encore en 1518, un Jeu de Carnaval, intitulé : *la Nature de l'Amour*. Il a quatre Personnages, & se trouve au tome troisiéme de ses Œuvres, page 5.

On remarque déja, dit M. *Gottsched*, beaucoup plus d'art dans cette Piéce ; elle a un *imbroglio*, ou une intrigue assez bien dénouée par un message inattendu, & la morale est que l'Amour con-

tient toujours beaucoup d'amertume. Les caracteres du Vieillard, du Chevalier & de la Demoiselle y sont très bien soutenus ; enfin les mœurs en sont nobles & très bien peintes.

1519.

L'année suivante ne nous fournit qu'une seule Piéce qui a pour titre : *Le Gouchmet qui a été joué par quelques Bourgeois de Basle, contre l'Adultere & l'Impureté. Pamphile Gengenbach.*

Il est vraisemblable que ce dernier nom est celui du Poete : on ne le trouve point parmi ceux des Personnages, qui sont, Venus, le Gouverneur, Cupidon, le Fou, le Jeune Homme, Circé, l'Homme Marié, le Capitaine, le Docteur, Palœstre (nom galant imité de celui de la Fille introduite dans l'*Ane de Lucien*), le vieux Gouch, le Paysan & la Paysane.

M. *Gottsched* conjecture que cette Piéce est de l'année 1519, parce que ce fut alors que *Murner* publia à Basle son Poeme nommé *Gouchmat*, d'où ce Drame-ci semble avoir été tiré.

Il y en a un Exemplaire dans la Bibliothéque de Zwickau.

Notre Auteur a trouvé, dit-il, dans le Catalogue des Livres de *P. L. Monaths*, un Ouvrage intitulé : *Comédies de Plaute avec des planches, in-4°.* On ne peut décider sur le simple titre, si c'est une traduction Allemande des Comédies de cet ancien Poete.

1520.

Nous trouvons ici, *une Belle Tragédie de deux Amans, dont l'un est le Chevalier Calixtus, & l'autre la Demoiselle Melibia, dont l'Amour a été pénible au commencement, doux en son milieu, & terminé par la mort la plus amere de l'un & de l'autre. Faite & imprimée dans la Ville Impériale d'Ausbourg : par Sigismond Grymm, l'an 1520. in-4°.*

Ce n'est qu'une traduction d'une Tragédie Espagnole. Elle a dix-neuf Actes. *Gaspart Barth* a, long tems après, fait une Traduction Latine de cette même Piéce Espagnole & l'a in-

titulée, *Pornoboscodidascalus*. Elle a été imprimée à Francfort en 1624, *in-8°*. avec les Ouvrages de *Wechel*. Son Auteur lui a donné un titre très long, où il la loue outre mesure; il l'appelle un Ecrit incomparable, divin. Il reproche ailleurs aux François, apparemment dans quelque avertissement ou Préface, d'emprunter des Espagnols tout ce qu'ils écrivoient de bon alors, & il ajoute que ni Athènes, ni Rome n'ont rien produit de comparable à cette Tragédie. Il lui a donné vingt-un Actes, & M. *Gottsched* ignore lequel a raison en ce point du Docteur *Grymm* ou de *Barth*. Quoiqu'il en soit, l'une & l'autre traduction prouvent incontestablement que l'Auteur Espagnol ne connoissoit pas mieux que *Hans-Sachs*, les regles du Théâtre, mais qu'il étoit beaucoup plus sçavant.

Gaspart Barth ne paroit pas avoir connu la version Allemande de cette Piéce, faite environ cent années avant sa traduction. Celle-là est ornée de planches en bois, qui représentent

l'action de chaque Acte, & où les Personnages ne sont point mal exprimés. Elle a été imprimée avec un Ouvrage qui en est une imitation, & plusieurs lettres de ses premieres & dernieres lignes ont les contours & les traits les plus surprenants.



II.

M. P. HÆGSTRÆMS *Beschreibung*, &c. Ou *Description Historique de la Laponie Suédoise. Par M. P.* HÆGSTRÆM.

LA plus grande partie de tout ce Pays immense connu sous le nom général de Laponie Suédoise, est réunie depuis long-tems à la Couronne de Suéde & divisée en sept Marches ou Provinces. On peut assigner à peu près 120 milles Suédois de largeur & un peu plus de longueur à ce pays, dont la situation est, à quelques erreurs près, assez bien représentée sur nos Cartes: mais quelque soit sa grandeur, on y trouveroit à peine autant d'hommes que dans une des plus petites Provinces de Suéde.

Telle est l'idée que M. *Hægstræm* donne du Pays qu'il va décrire. Il expose ensuite son opinion très vrai-

semblable sur la cause du défaut de population de la Laponie, & il l'attribue à l'aspect presqu'effrayant de cette contrée, qui la fait regarder comme inhabitable. Enfin il en fait en abrégé l'histoire naturelle; il en décrit les incommodités & les avantages, & ici comme dans tout le cours de sa Description, il releve les fables absurdes auxquelles ce Pays a si souvent donné lieu, & que de bons Ecrivains mêmes ont rapportées sur la foi d'autrui.

De-là il passe à l'origine des Lapons, qui est extrement incertaine. Les uns veulent que les descendans de Japhet ayent occupé la Finlande, la Laponie & l'Helsingelande, avant de s'étendre vers les contrées Méridionales: d'autres que les Lapons ayent autrefois possédé la Suéde, & qu'ils ayent été chassés vers le Nord par les ancêtres des Suédois. On veut aussi, & il est assez probable, que les Lapons & les Finlandois n'ayent autrefois été qu'un seul Peuple. M. *Hægstræm* concilie autant qu'il peut ces diverses opinions

Quelques-uns prétendent encore

que ce Peuple eſt deſcendu des Tribus Iſraelites, & la reſſemblance de la Langue Lapone avec l'Hébraique, eſt une des raiſons principales ſur leſquelles leur opinion eſt fondée. » Mais, comme obſerve notre Auteur, on peut » trouver plus d'une autre reſſemblance » entre ces deux Peuples. Quelques- » unes des hiſtoires dont les Lapons » ſe bercent, reſſemblent aſſez aux » fables des anciens Rabins : la ſu- » perſtition eſt un vice auſſi naturel » aux Lapons, qu'il l'étoit aux Iſrae- » lites. Ces premiers ſont, comme ceux- » ci l'étoient, intereſſés, fiers, & dé- » daignent les autres Nations. On trou- » ve entre eux peu de différence dans » leur ſtature médiocre, leur couleur » baſannée, & leurs cheveux noirs, ainſi » que dans leur habillement. Si l'on » compare à celui des Lapons, les Deſ- » criptions qui nous reſtent des colliers, » manteaux, robbes & ceintures en- » richies d'argent des anciens Iſraelites, » ils ne faiſoient pas de ces dernieres » un moindre cas que nos Lapons. On » voit ceux-ci tous les jours orner les » plis & les ouvertures de leurs robbes

» de franges & de lacets bleux, rou- » ges & jaunes, & l'on ſçait que les » Iſraelites avoient reçu de Dieu, con- » cernant quelque uſage ſemblable, un » ordre particulier.

M. *Hægſtræm* pouſſe très loin cet intéreſſant parallele, trop long pour être traduit en entier : nous ſommes obligés d'y renvoyer nos Lecteurs. Il rapporte encore pluſieurs paſſages de l'Écriture, qui ſemblent convenir à ce Peuple, d'une maniere très ſinguliere, & fournir des preuves nouvelles de la vérité de notre Sainte Religion.

Les Lapons ont une Coſmogonie très biſarre : ils admettent deux principes, l'un bon qu'ils appellent *Jubmel*, l'autre mauvais qu'ils nomment *Perkel*. » *Jubmel*, diſent-ils, voulant créer le » Monde, tint conſeil avec *Perkel* ſur » l'ordre qu'on devoit donner à toutes » choſes. Celui-là vouloit que les arbres » fuſſent de moele & tous les lacs de » lait ; que toutes les plantes portaſſent » des fleurs & toutes les herbes des » fruits : mais *Perkel* s'y oppoſa & ce » projet n'eut aucun effet....... Si

» tout n'eſt donc pas auſſi bon que » Dieu l'auroit bien voulu, c'eſt Satan » qui en eſt cauſe.

Ils ont quelque connoiſſance du Déluge, & racontent à ce ſujet une fable auſſi ſinguliere que la précédente, & pour laquelle nous renvoyons encore à l'Ouvrage de notre Auteur.

La Langue Lapone ne lui ſemble point auſſi barbare, auſſi dure qu'on l'a dit & qu'on pourroit le penſer. Elle eſt au contraire beaucoup plus douce que la Langue Suédoiſe, & très riche en mots néceſſaires. Il en donne des preuves convaincantes, & un détail qui ſans doute amuſera beaucoup les eſprits ſainement curieux.

Il parle enſuite des moyens de ſubſiſtances & du commerce des Lapons. Ce Peuple ne connoit ni culture, ni Arts, ni Manufactures ; il n'a même pas de maiſons, de mauvaiſes tentes lui en tiennent lieu. Des Rennes forment ſes troupeaux, & il en tire toute ſa nourriture. Cette eſpéce de bétail donne très peu de peine & demande auſſi peu de ſoin. Ces Animaux ſe

nourriſſent en Eté de mouſſe, d'herbe & de feuillage. En Hyver ils mangent de la mouſſe ſeulement, & pour la découvrir, ils grattent & écartent la neïge. Quand les premieres neiges qui ſont tombées ſont glacées, ils ſont obligés de vivre de la mouſſe qui croît ſur les ſapins, & alors ils dépériſſent. Les Lapons ſe ſervent de chiens pour les conduire. Quelques-uns ont plus de trois mille Rennes, & ils retirent de ces Animaux toutes ſortes de ſervices. Ils les attelent à leurs traineaux ; ils en tirent beaucoup de lait qu'ils font cuire de toutes ſortes de manieres ; ils ſe nourriſſent de leur chair, ils s'habillent de leurs peaux, ils font du fil de leurs nerfs ; enfin ils en offrent les cornes & les os à leurs Idoles.

Si les Lapons étoient formés à quelques travaux, ils n'y ſeroient point auſſi mal adroits qu'on pourroit le croire. Les Nacelles ou Canots qu'ils conſtruiſent, les paniers & les tabatieres qu'ils travaillent, en ſont une preuve inconteſtable. On peut y ajouter les cordes qu'ils font avec l'écorce molle des racines d'arbres. Leurs femmes apprêtent

du fil d'étain avec beaucoup d'adreſſe & d'intelligence : elles l'emploient à broder des ceintures, des habits, des attelages de traineaux ; elles en ornent les tabatieres ; elles ſçavent toutes préparer des peaux de toute eſpece, faire des habits, des bonnets, des bottes, des ſouliers, des gands, des brides de Rennes, *&c.* De tout ce qui vient d'être dit, il eſt aiſé de conclurre en quoi conſiſtent les moyens de ſubſiſtance & les richeſſes des Lapons.

Leurs troupeaux dont ils tirent tant d'avantages, leur cauſent auſſi beaucoup d'incommodités, entr'autres celle de ne pouvoir en hyver reſter quinze jours au même endroit, & d'être obligés de ſe tranſporter juſqu'à vingt & trente milles dans les Montagnes, où il faut encore que les Lapons changent ſans ceſſe de demeure. Ils habitent dans des tentes compoſées de perches, qu'ils entourrent de gros draps : au milieu eſt leur foyer entourré de pierres qu'ils portent avec eux, & au ſommet une iſſue pour la fumée. Ils couchent à terre ſur des feuillages & des peaux, pêle-mêle, hommes

& femmes ; ils n'ont point auſſi d'autres ſiéges que la terre, & l'habitude de cet uſage rend honteux les Lapons qui ſont la fonction de Juges, quand ils ſont obligés de s'aſſeoir ſur des chaiſes ou ſur des bancs.

Tous les Lapons ne ſont pas Bergers ; il y en a qui ne s'adonnent qu'à la pêche. On appelle ceux-ci Lapons de bois, ou pêcheurs, & les autres Lapons de montagnes. Ces premiers ſe ſervent tous de tentes faites de la même maniere, quand ils ont aſſez de bien pour en avoir, & de plus ils ſe conſtruiſent des hutes ſur le bord des lacs où ils pêchent : ils ſe nourriſſent de poiſſon, & changent leurs tentes de place auſſi ſouvent que les Lapons des montagnes, parce qu'ils ont ordinairement un petit nombre de Rennes. Quelquefois ils chaſſent, & mangent le gibier qu'ils tuent. Ceux qui vont en Eté dans la montagne y pêchent auſſi de tems en tems dans les lacs qu'ils rencontrent, & vont de même à la chaſſe.

Quand ils quittent une habitation, ils mettent leurs tentes & les autres meu-

Rennes & les conduiſent en marchant bles ſur des traineaux, y attelent des ſur la glace avec des patins qu'ils appellent *Sabbik*. Lorſque les neiges de l'hyver abondent & que les Loups attaquent leurs troupeaux, ils courent ſur eux avec ces patins, les joignent à la courſe & les tuent.

Outre ces voitures, ils ſe ſervent de petits canots dans leſquels ils deſcendent & remontent avec une adreſſe étonnante les chutes d'eau que l'on rencontre fréquemment dans leurs Rivieres.

On croira facilement que ces gens là ignorent le luxe des mets ; ils ne connoiſſent ni grains, ni pain. Leur nourriture ordinaire eſt du lait, du fromage, de la viande & du ſang gelé de Renne, des oiſeaux & des poiſſons ſéchés, des plantes vertes & ſéches, de la chair douce & quelquefois de l'écorce d'arbre.

Leur boiſſon eſt de l'eau pure, & ſouvent de la neige qu'ils font fondre ſur le feu. Ils n'aiment que les liqueurs fortes, & ſurtout l'eau de vie ;

on prétend qu'ils ſont hors d'eux-mêmes & comme inſenſés, quand ils en voyent & qu'ils n'en peuvent boire.

» Ils ſe ſont arrogé, dit M. *Hægſtræm*, le droit d'interdire à leurs enfans la liberté qui paroit appartenir à tous les hommes, de ſe choiſir une femme à leur gré. . . . . Ils ne les queſtionnent ſeulement pas à ce ſujet, & lorſqu'ils ont conclu leur mariage, il faut que leurs enfans le contractent, ſoit qu'ils le veulent ou non. L'intérêt ſeul les guide en ce point : les talens & les vertus que les autres Peuples placent au deſſus des richeſſes, ſont aux yeux des Lapons fort au-deſſous de l'argent . . . . Je peux bien dire de ce Pays, ce que j'ai entendu rapporter d'une certaine République de l'Europe :

On n'y demande point de reſſembler aux Dieux
Par une conſtante Sageſſe ;
Y jouit-on de la Richeſſe ?
On eſt tout, même vertueux.

Ces ſentimens intéreſſés, & le déſir d'avoir des enfans qui eſt général par-

mi eux, font qu'un accouchement furtif ne fait point perdre à une fille l'espoir d'être mariée : au contraire cette preuve de fécondité lui procure souvent un établissement plus prompt. Les négociations de leurs mariages durent quelquefois très long-tems, & ils sont forts exacts à ne les contracter jamais dans les dégrés de parenté défendus. Lorsque les parens d'un garçon vont faire la premiere demande d'une fille, ils ne s'étendent pas en fort longs discours avec le beau-pere futur; un verre d'eau de vie est leur premier interlocuteur : s'il l'accepte, on peut esperer de réussir; mais s'il le refuse opiniatrément, on doit renoncer à son entreprise. Leurs Mariages sont célébrés dans les Eglises, & il faut quelquefois y trainer les Mariés.

Les Femmes Lapones sont d'un tempérammemt vigoureux : elles accouchent, sans beaucoup souffrir, dans les plus grands froids de l'hyver & relevent très promptement.

Dès que les enfans sont nés, on les baigne souvent dans de l'eau & on les

enveloppe d'une peau de Renne. Leurs meres les nourrissent ordinairement, & leur donnent qnelquefois du lait de Renne dans une cuilliere : elles se servent de berceaux assez commodes & très conformes à leur genre de vie.

On peut imaginer aisément que l'éducation de ces Enfans est peu étendue & presquentierement remise au hasard : on a coutume en quelque Provinces de les amuser avec de petits meubles qui ont rapport au genre de vie qu'ils doivent suivre, comme par exemple de petits traineaux, des nacelles, des arcs, *&c.* Quands ils sont devenus grands, on apprend aux garçons à tirer, à travailler le bois, & aux filles à coudre, à préparer des peaux, *&c.*

Les Lapons ont des domestiques qui gardent leurs troupeaux, & dont le salaire est ordinairement des Rennes.

Ils ne sont point aussi petits qu'on l'a rapporté, & qu'on le croit communément. On trouve parmi eux, comme ailleurs, des hommes de très grande

taille; on ne les a peut-être dépeints & crus si petits, que parce qu'ils sont sujets au défaut de se vouter.

Leur figure n'est point difforme : ils sont basannés, forts, ont les membres gros, ordinairement peu de barbe, les cheveux noirs, le visage large & le menton pointu. Ils sont fort adroits à tirer, très bons marcheurs, & leurs femmes en général sont d'une figure assez agréable. Ils sont habillés de drap & de peau, & les femmes portent en hyver des culottes.

Le serrement de main & le baiser sont parmi eux, comme ailleurs, une marque de tendresse, & ils varient ce dernier, selon les différens dégrés de parenté. Ils ont en général beacoup de respect & de déférence pour les Vieillards; jamais ils ne font rien d'important, sans les avoir consultés. Ils ont assez de jugement, beaucoup de vanité, de défiance, de penchant à la débauche, & beaucoup de gout pour une vie licentieuse; ils la regardent comme le bien suprême. Ils sont

moins timides qu'on ne le croit communément, mais si sensibles, que le moindre bruit imprévû les trouble jusqu'à la foiblesse, ou le délire. Ils ont coutume d'imiter les gestes & même les mouvemens de la bouche de ceux qui leur parlent. La guerre & le service sont pour eux, pour ainsi dire, un objet d'horreur. Ils sont emportés & vindicatifs; quelquefois ils se battent entre eux à coups de hache ou de couteau. Ils sont extremement superstitieux & presque tous idolâtres. On a partout entendu parler de leurs tambours divinatoires.

Leurs connoissances sont extremement bornées, & leurs Rennes font ordinairement tout le sujet de leurs conversations. Leur climat est assez sain, & les maladies y sont rares; ainsi leur Médecine & leur Chirurgie ont des bornes très étroites. Quelques simples, de la graisse de fromage, ou de coq de bruyere, sont leurs remedes ordinaires. Ils en ont deux très singuliers, l'un contre les douleurs de tête & les rhumatismes, l'autre contre les fluxions de

poitrine : il faut les voir dans l'original. Leur connoissance la plus complette, est celle des tems, parce qu'elle leur est la plus nécessaire. Il faut encore recourir à l'Original, pour connoître leur Theogonie & leurs pratiques superstitieuses & idolâtres ; nous irions trop loin, si nous voulions suivre notre Auteur dans ces deux matieres.

On travaille depuis plus de quatre siécles, à établir le Christianisme en Laponie. Depuis que cette contrée est réunie à la Couronne de Suéde, le Gouvernement n'a cessé d'y faire élever des Eglises, d'y entretenir des Ministres, & des Ecoles pour les enfans Lapons ; mais tous ces soins n'ont pas été bien fructueux jusqu'à présent : beaucoup d'obstacles s'opposent à l'accomplissement de cette entreprise, & au bonheur de ce malheureux Peuple, dont M. *Hægstræm* déplore la foiblesse & l'aveuglement.

Les Lapons ont eu autrefois des Rois particuliers, qui ne doivent sans doute être regardés que comme des Chefs de grandes familles. Vers le

milieu du treiziéme siécle, sous le Regne de *Ladulas le Grand*, ils furent soumis, soit par persuasion, soit par force, par les *Birkarles* qui habitoient alors la *West-Bothnie*, ou Bothnie Occidentale, & Ladulas leur laissa le gouvernement de ce Pays. Leur autorité y fut quelque tems reconnue, mais elle s'affoiblit peu à peu, & fut entierement détruite sous Charles IX. Aujourd'hui la Laponie a des Gouverneurs & Commandans qui lui sont donnés par le Gouvernement de Suéde.

Les Lapons ne payent que très peu d'impots, & leur commerce ne consiste gueres qu'en échanges. Les marchandises dont ils ont besoin, sont du sel, du tabac, de la farine, du drap, du chanvre, du cuir, des pots, des marmites, des couteaux, des ciseaux, des éguilles, &c. Celles qu'ils livrent, sont toutes sortes de pelleteries, des souliers de peau, des gands, du poisson séché, &c. Ils sont extremement soupçonneux, & l'on doit les observer bien attentivement, si l'on ne veut pas en être trompé.

Depuis environ cent années, quelques Paysans Suédois & Finlandois se sont établis en ce pays, à dessein d'y cultiver la terre ; mais leur ignorance dans le choix des terreins, la commodité qu'ils y ont trouvée de pouvoir vivre de pêche ou de chasse, & l'utilité fort incertaine, mais présente que leur procure cette derniere, en leur fournissant des pelleteries qu'ils vendent quelquefois fort cher, les ont engagés à abandonner l'agriculture. Ainsi ce Pays restant toujours inculte, l'aisance & la richesse de ces Colonnies diminue, au lieu de s'accroitre. Quoique le Gouvernement Suédois les ait exemptés d'impots, la population languit ; les peres peuvent à peine nourrir leurs enfans, & la plupart ne sont pas vêtus à demi. Enfin presque tous ces Colons vivent plus durement & plus misérablement que les Lapons mêmes.

» Si ce pays, dit M. *Hægstræm*, » étoit une fois bien défriché par les » Colons & cultivé comme les au- » tres Pays, il deviendroit fort im-

» portant sans doute, & très avan- » tageux aux habitans. Il faut donc leur » accorder toutes les immunités con- » venables, en prenant garde qu'ils » n'en abusent, & les conduire au » but que l'on se propose, à l'apui » de bonnes Ordonnances & de sages » Réglemens.

Telle est à peu près l'ordre des matieres contenues dans cette Description historique, que nous n'avons fait qu'indiquer, pour ainsi dire. Nous en aurions donné un Extrait plus ample, si la traduction entiere de cet Ouvrage n'étoit pas actuellement sous presse. Nous esperons que le Public la recevra favorablement, & qu'il sera curieux de connoitre un Peuple dont jusqu'à présent on ne lui a rapporté que les fables les plus absurdes, & un pays dont il ignore presque entierement la nature.

Cette Traduction sera accompagnée d'un Voyage que M. *Arwid Chren Malm* a fait dans la *Nordlande* & l'*Asele*, Provinces de la Laponie, avec l'agrément de l'Académie Royale des

Sciences de Suéde. Cet Ouvrage est rempli d'observations sur l'Histoire Naturelle de ces deux Provinces, & on y trouvera de plus la Carte d'une partie du cours de la Riviere d'*Angermane*, que M. *Chren Malm* a remontée.



III.

Description de l'Or Blanc, ou septiéme Métal trouvé en Amérique il y a quelques années, & nommé en Espagne, Platina del Pinto, *ou petit Argent du Pinto, faite par M.* Théodore Scheffer, *& tirée des Mémoires de l'Académie Royale de Suéde.*

AU mois de Juin de l'an 1750, je reçus de M. l'Assesseur *Rudenskiœld*, un sable de couleur obscure qu'on lui avoit donné en Espagne, en lui disant qu'il venoit des Indes Occidentales.

Il étoit composé, 1°. De grains de sable noirâtres. 2°. De grains de Mine de fer de la couleur de ce Métal & que l'Aiman attiroit. 3°. De quelques grains d'or pur. 4°. de triangles plans à côtés inégaux, aussi blancs que l'argent, & que l'argent n'attiroit en aucune maniere.

Ces parties métalliques triangulaires sembloient être un fer rendu blanc par quelque cause étrangere, mais si fort changé que l'aimant ne l'attiroit plus, quoiqu'il fut aussi ductible qu'aucun fer puisse l'être. On auroit tort de dire que ce fer n'est point malleable; car en ce cas ce ne feroit pas un métal, mais un demi métal.

La plupart des mines de fer que l'aimant n'attire pas, en sont attirées, lorsqu'on les fait rougir & refroidir ensuite, ou même lorsqu'en les faisant rougir, on n'y a pas joint de matiere inflammable. On voit par-là que ce n'est point le défaut de phlogistique qui est cause que la mine de fer de Laponie & autres semblables ne sont point attirées par l'aimant.

Je fis donc rougir mon prétendu fer, mais l'aimant ne l'attira point. Après l'avoir fait rougir plusieurs fois, voyant qu'il ne se calcinoit & ne se consumoit pas, comme il arrive au fer, je le mis avec du borax fondre sur les charbons devant le broui ou chalumeau des Orfevres; mais ce fut encor vainement.

La quantité de sable que j'avois au commencement pesoit un ducat deux tiers, ou cent grains poids d'Apoticaire. J'en tirai avec une bercelle ou petite pince d'Orfevre, toutes les parties métalliques blanches triangulaires qui pesoient ensemble environ quarante grains. En les examinant de nouveau, je leur trouvai les propriétés suivantes.

1°. Mêlé avec un peu de plomb, ce métal devint fort aigre, comme l'or devient en pareil cas.

2°. Passé à la coupelle, il montra l'Iris comme l'or, mais ne put former l'éclair; il ne sçauroit même le faire qu'au dégré du miroir ardent, parce qu'à une moindre chaleur, il ne sçauroit être séparé de tout le plomb. Le grain d'essai resté sur la coupelle devint donc, un peu avant le moment de l'éclair, brun, ridé par dessus, blanc par-dessous, & aigre: il retint quelques-unes des dernieres parties du plomb qui s'imbiberent dans la coupelle, & elles augmenterent son poids d'environ deux ou trois pour cent.

3°. Il ne peut être uni au souffre:

au contraire il s'en sépare, ainsi que l'or en pareil cas ; c'est pourquoi, quand il est joint à l'antimoine crud, il reste uni avec lui dans le régule. Mais ici je rencontrai le même inconvenient, que lorsque je le traitois avec le plomb. Le régule d'antimoine ne put s'évaporer entierement, parce que l'or blanc ne sçauroit se maintenir en fusion jusqu'à la fin de l'opération.

4°. Mêlé au cuivre à poids égal ; le tout se fondit aussi aisément que pourroit le faire le cuivre seul, & devint assez flexible, semblable en cela à de l'or ordinaire. Lorsque ce mêlange fut poussé fortement devant le soufflet de la forge, comme quand on veut rafiner le cuivre, il étincela autant que du fer, quand on le forge. Ces étincelles furent jettées à quelque distance sous la forme de grains rouges comme la chaux de cuivre, & les deux métaux resterent combinés dans ces globules : l'or n'a point cet effet avec le cuivre. Le mêlange devint alors moins ductible, ainsi que le cuivre que l'on rafine trop long-tems.

5°. La combinaison de l'or blanc &

de l'argent est de toutes celles que j'ai faites avec ce premier métal & les autres, celle qui entre le plus difficilement en fusion : il faut jusqu'à trois parties d'argent, contre une de Platine, pour pouvoir fondre ce mêlange avec le chalumeau. Le composé qui en résulte conserve la couleur blanche des deux métaux, mais devient dure & immalléable.

6°. L'Eau forte n'attaque point l'or blanc : elle dissout l'argent auquel il est joint & le laisse inaltéré.

7°. L'Eau régale se dissout, & quand une fois ce menstrue a seulement un peu commencé à le dissoudre, la modulation se cristalise facilement & vite. Le Mercure le précipite ; ainsi que la dissolution de l'autre or dans l'Eau Régale.

8°. Avec une addition d'arsenic, le mêlange se mit en fusion aussi aisément que le fer ou le cuivre joint à l'arsenic ; ce qui arriveroit également, quand on ne mettroit qu'une partie d'arsenic sur vingt-quatre de ce métal. Le composé devint cassant & gris à l'endroit de la fracture, comme l'ar-

gent joint à l'arsenic. Il ne faut point de fondant dans ce mêlange, comme il en faut quand on veut combiner l'arsenic avec le fer ou le cuivre. Dès qu'on le joint dans le creuset qui doit avoir été rougi auparavant, le tout fond en un clin d'œil.

9°. Il est impossible de fondre l'or blanc dans un creuset, sans addition. Il résiste à un feu aussi vif, & même plus fort que celui qui fond les meilleurs creusets de terre de *Waldenbourg* & de *Quartz*. Il fondroit beaucoup plus aisément sur les charbons, sans creuset ; mais on ne peut le traiter ainsi, quand on n'en a pas une livre, & j'étois dans ce cas. Le phlogistique des charbons ne contribue en aucune maniere à la fusion de ce métal ; mais leur chaleur animée par le soufflet de forge, est beaucoup plus forte que celle du creuset.

10°. Je n'ai pû essayer si ce métal traité avec le Mercure donne les mêmes résultats que l'ordinaire ; le poids d'un ducat deux tiers ne suffisoit pas pour tant d'expériences. Cette tentative au-

roit cependant réussi, mais je ne l'épargnai pas d'abord : je ne m'attendois point à lui trouver une aussi grande fixité avec le plomb, & une pareille facilité pour s'unir à l'arsenic, propriété singuliere que je lui trouvai ensuite avec étonnement.

On peut conclure des expériences précédentes : 1°. Que ce corps, sans égard à sa dureté, est un métal, puisqu'il est ductible ; que de plus il a la dureté du fer forgé.

2°. Que c'est un métal parfait aussi fixe que l'or & l'argent. (*Voyez la* 2e. *Exp. & suiv.*)

3°. Qu'il n'est aucun des six autres métaux, mais un vrai métal parfait, qui ne contient ni cuivre, ni plomb, ni étain, ni fer, puisqu'il ne souffre aucune diminution. Quand même quelques parties de ces métaux imparfaits lui seroient joints accidentellement, il n'en seroit pas moins un métal parfait. Il n'est ni argent, (*3 & 6e exp.*) ni or, (4, 8 *& 9e exp.*) : il est donc un septiéme métal différent de tous ceux qui sont connus dans le monde connu.

4o. Cet or blanc ne peut pas être employé à des ouvrages qui demandent qu'on l'emploie seul, puisqu'il est si difficile à fondre, lorsqu'il n'est pas joint à un autre métal.

5o. Mêlé à la plûpart des autres métaux, il entre aisement en fusion, mais devient aigre & inductible. Joint au cuivre il est dans son état de plus grande flexibilité, & se laisse alors aisement fondre. C'est encore en quoi il ressemble aux autres métaux parfaits.

6o. L'or ordinaire est celui de tous les métaux qui aproche le plus de l'or blanc : c'est donc à juste titre qu'on lui a donné ce nom. Cependant ce métal differe de l'or, par la tenacité, la couleur, la dureté, & le degré de feu nécessaire à sa fusion.

7o. Mêlé avec l'or, il ne s'en laisse séparer par aucun des moyens qui séparent les autres métaux, parce que ces deux ci exposés au feu, sont également fixes & indestructibles. L'eau forte ne dissout ni l'un ni l'autre : il en est de même du souffre (*3 & 6 exp.*) L'eau régale les dissout tous deux : (*7 exp.*)

(*7 exp.*). On n'a point essayé si le vitriol martial précipite cet or blanc ; mais on a lieu de le conjecturer, puisque le Mercure fait cet effet sur les dissolutions de l'un & l'autre or. (*7 exp.*) L'Esprit de sel pur ne dissolvant ni l'un ni l'autre, il paroit bien difficile de les séparer, & l'or blanc se trouve toujours joint à une petite veine de l'autre, comme il l'étoit dans ce sable. De plus tous les deux se fondent ensemble aisément, & l'or ordinaire facilite la fusion de l'or blanc. Si ce dernier ne s'unissoit pas au Mercure, il seroit difficile qu'il ne se séparât point de l'amalgame.

On ne peut donc conclure rien de plus des expériences faites sur ce métal, parce qu'on ignore jusqu'où précisement sa pureté est altérée par le fer & les autres métaux, surtout par cette petite veine d'or ordinaire qu'on trouve toujours unie à l'or blanc.

8°. Pour que ce métal puisse être employé à quelque usage, il importe principalement qu'il se laisse fondre pur & sans mêlange sur les charbons,

afin qu'on puisse le forger comme le fer. C'est ce qu'on ne peut faire, quand il est uni à l'argent, (*5 exp.*) & il seroit trop dispendieux de le mêler avec l'or ; uni au cuivre il perd sa faculté de résister à la rouille & au feu.

9°. Il est de tous les métaux le plus propre à faire les miroirs des Télescopes, puisqu'il résiste, aussi bien que l'or, aux vapeurs de l'air, qu'il est fort pesant, fort dense, sans couleur & beaucoup plus dûr que l'or, que le défaut de ces deux propriétés rend inutile pour cet usage. Il ne faudroit pour cela, que trouver le moyen de donner à l'or blanc l'union & l'état convenable, avec un mêlange qui pût en faciliter la fusion, & le rendre capable de recevoir le poli, ainsi que de conserver son éclat à l'air, puisque la ductibilité n'est pas nécessaire pour l'employer à cet usage.

Suite du Mémoire précédent.

LA description de l'or blanc que j'ai

eu l'honneur de présenter à l'Académie Royale le dix-neuviéme jour de ce mois (Novembre 1750.) y ayant été lue, M. *Brandt*, Assesseur & Membre de cette Académie, s'est ressouvenu qu'il avoit encore reçu de M. l'Assesseur *Rudenskiæld*, un peu du même sable qu'il m'avoit déja donné. J'ai fait sur celui-ci les expériences suivantes, pour lesquelles l'autre n'avoit pas pû me suffire.

11°. Comme ce sable contenoit un peu plus d'or blanc, mais en plus petites parties, je commençai par en retirer la mine de fer, par le moyen de l'aimant ; ensuite je le lavai dans une sebille, & il se laissa si bien séparer, que j'en retirai le métal en son entier ; puis j'en tirai les grains d'or jaune qui étoient beaucoup moins nombreux que dans le sable précédent.

L'or blanc étant séché, je voulus essayer avec l'aimant s'il n'y restoit plus de fer, & je vis avec surprise une partie de ce métal s'attacher à l'aimant, quoique très foiblement : mais comme les petites parties blan-

ches de cet or étoient fort différentes ; comme quelques-unes, semblables à des coins, avoient un bout épais, l'autre mince, & de plus au moins trois côtés longs, dont plusieurs avoient leurs angles rompus ou arrondis, je voulus m'assurer si ces parties que l'aimant attiroit, ne contenoient pas un peu de fer, & je les fis rougir très fortement.

12°. Exposées d'abord à un feu doux, elles prirent une couleur obscure ; mais ensuite à un feu plus fort, elles devinrent blanches & éclatantes comme l'argent ; & quand elles furent réfroidies, l'aimant n'eut plus sur elles aucune prise. Il paroissoit donc qu'elles étoient telles qu'elles devoient être, parce qu'il n'y a qu'un métal parfait qui puisse, étant rougi, conserver sa couleur blanche. La poussiere de fer qui s'étoit si fortement unie à la surface de toutes ces parties d'or, que l'eau n'avoit pû l'en séparer, fût entierement détachée & consumée par le feu, de sorte que l'aimant n'attiroit plus aucune de ces parties.

13°. L'Esprit de sel pur qui ne dis-

sout pas l'or ordinaire, ne peut aussi dissoudre cet or blanc.

14°. La dissolution faite par l'eau régale devint fort rouge, & quand on la chargea ensuite de ce métal, il s'en précipita un peu en une poudre jaune & rouge. Lorsqu'on ajouta encore un peu d'eau ordinaire, il s'en précipita d'avantage ; mais quand sur cette épaisse dissolution, on versa encore de l'eau régale, la poudre précipitée fut dissoute de nouveau, & ne se précipita plus, quoiqu'on y versât de l'eau pure.

15°. Le vitriol martial ou fer dissous ne précipita point l'or blanc dissous dans l'eau régale : c'est en quoi cet or différe de l'or ordinaire.

16°. L'alkali fixe & l'alkali volatil précipiterent l'or blanc en une poudre de couleur rouge, semblable à celle du *minium*, & qui se déposa promptement comme fait le cinabre.

17°. On n'a pû l'amalgamer avec le Mercure, non pas même en y joignant un peu d'eau régale, quoiqu'on amalgame ordinairement les métaux

avec plus de facilité, lorsqu'on y joint un peu du menstrue qui les dissout.

On voit par l'expérience précédente, que si l'on mêloit cet or blanc avec de l'autre or, le départ pourroit s'en faire en dissolvant ce composé dans de l'eau régale & précipitant le tout par le moyen du vitriol martial. On édulcoreroit le précipité qu'on amalgameroit ensuite, & de cette maniere l'or seul resteroit dans l'amalgame.

N. B. Ce travail sur l'or blanc est le plus ample & le meilleur qu'on ait fait en Allemagne sur ce métal, & peut être le seul qu'on ait publié jusqu'à présent en ce pays-là. Nous aurons bien-tôt la satisfaction de le mieux connoître, & nous pouvons annoncer ici qu'on publiera dans peu à Paris un recueil complet des expériences auxquelles on l'a soumis, tant en Allemagne qu'en Angleterre & en Italie. Cet Ouvrage étoit d'autant plus nécessaire, que les Orfevres, Jouailliers, Batteurs d'or, Essayeurs, Affineurs, enfin généralement tous ceux qui tra-

vaillent sur les métaux, ont besoin de connoître celui-ci, parce que par son moyen on peut aisément falsifier l'or & l'argent, comme on l'a déja fait plusieurs fois, & qu'il est très difficile de découvrir cette fraude. On en trouvera le procédé dans ce Recueil que nous annonçons avec plaisir aux Artistes dont nous venons de parler, comme un Ouvrage qui leur est absolument nécessaire, pour apprendre à se garantir de toutes les surprises qu'on peut faire avec ce nouveau métal.

Voici quelques autres nouveautés, dont les Notices seront plus ou moins sommaires, & qui pourront piquer la curiosité de quelques Lecteurs. Dans un Ouvrage comme celui-ci, il faut bien essayer de servir tous les goûts.

I V.

LAURENTII, Hofch. Sachs. Goth. Kriegs Commissionsrahts abhandlung von Kriegs gerichten zu unsern zeiten, nebst einem zwiefachen anhange, &c. » Traité du Droit de la Guerre dans » les derniers siécles, avec un double » supplément. Par M. *Laurent*, Con- » seiller Commissaire des Guerres, » de Saxe, *&c.* Altembourg. 1757.

CET Auteur a déja publié un Traité du Droit de la Guerre des anciens Allemands, continué seulement jusqu'au dixiéme siécle : c'est la suite de cet Ouvrage qu'il donne aujourd'hui dans un petit volume qui nous paroit bien écrit & mériter l'attention des Sçavans. Il y a joint deux supplémens ou Appendices. Le premier roule sur un Ouvrage *in-folio*, publié en 1530, par *Nickel Otten*, Major d'Artillerie, & son Lieutenant *Jacob Preussen*,

sous le titre d'*Ordonnance de Guerre. Leonard Fronspecberg* s'est beaucoup servi de ce Livre, en composant les siens sur l'Art de la Guerre. Le second Supplément contient l'examen de sept Livres Militaires de *Reinhards, Comte de Colms, Seigneur de Musenberg*, avec les ving quatre emplois Militaires qui sont décrits dans ces Livres, & qui subsistoient au tems de l'Empereur Maximilien. De ces emplois les principaux sont ceux de Colonel Général, de Feld Maréchal, de Lieutenant Général de l'Artillerie, de Colonel, de Prevôt Général, de Général des Vivres, de Colonel Général de la Cavalerie, de Wague Bourguemestre, ou Intendant, de Wacht Mestre, ou Major Général, de Wague Mestre, de Mestre de Camp, de Capitaine de Cavalerie, *&c.*



Abhandlung von den fingern deren verrichtungen und symbolischen bed eutungen, in sofern sie der teuschen sprache redens arten geliefert, aus allerley arten der alter thumer erwogen, » Dactylomancie ou traité de la » divination par les doigts &c. Par un membre de l'Académie Royale de Koenigsberg & de celle des beaux arts de Leipsik. A Leipsik 1757. in-8°.

L'Auteur de cet ouvrage avoit déja publié un Traité de *Dactylologie*, ou du discours digital, & s'étoit fait aussi avantageusement connoître par une traduction en prose des Poësies d'Horace. Il déploie ici une rare connoissance de l'antiquité, de l'histoire & de la Fable. Il y a rassemblé & lié avec autant d'art que de gout tout ce que les Grecs, les Romains, les Italiens, les François, les Anglois & les Allemands ont écrit, cru, rêvé, menti sur la *Dactylomancie*. On ne peut voir dans cet ouvrage & compter sans étonnement toutes les parties que ce savant

homme réunit ; on est surpris du jugement & de l'art avec lesquels il a fondu ensemble tant de matieres d'espéces diverses & d'ages differens, de Théologie, de Jurisprudence, de Médecine, d'Histoire morale, de Chiromancie, de Magie, d'Astrologie, d'Arithmétique, & même de Galanterie, d'Amour & de Raillerie.

Enfin cet ouvrage si savant est écrit en un stile si pur & si rapide, qu'il ne permet pas au Lecteur de sentir la sécheresse naturelle du sujet & de quelques unes des matieres que nous venons d'articuler.

Hern. Joh. Chr. Gottsched sterbender Cato; &c. » Caton mourant. Tra- » gédie de M. Gottsched, avec une » Traduction des pensées de M. de » Fenelon sur la Tragédie, & un exa- » men critique de cette piéce con- » tenant sa défense. Dixiéme édition. A Leipsik 1757. in-8°.

L'impression est l'écueil de la plûpart des piéces applaudies sur nos théâtres. Les ornemens de ceux-ci, l'éclat des

habillemens, l'émotion que cause un Acteur habile séduisent facilement; mais lorsque dépouillée de ces parures éblouissantes, une tragédie est exposée aux yeux de son juge, sans autre défense que ses beautés réelles, malheur à elle si elle en a moins que de défauts! elle court grand risque de ne plus paroître au théâtre, & on y en verroit moins d'applaudies, moins de jouées même, si on les imprimoit d'abord. Mais quels succès n'a point à la reprise une piéce dont la lecture a pû plaire & remuer le cœur! Quels éloges ne merite pas celle qui dans le cours de 27 années a subi l'épreuve de dix éditions, toujours également goutée de toute une Nation qui ne cesse de l'aplaudir, & toujours louée constament des personnes du gout le plus délicat en ce genre! N'ajoutons rien aux témoignages que l'Allemagne éclairée à rendus au Caton de M. *Gottsched*; contentons nous de respecter & d'imiter sa modestie. » Tout ce » que cette piéce peut avoir de beau » & de louable, dit-il dans la Préface qu'il a fait imprimer à la tête, » est » tiré des Tragédies de même nom

» composées par M. *Adisson* & par » M. *Deschamps*. Tout ce qu'on y bla- » mera est à moi; il doit être regardé » comme l'effet de mon incapacité » dans ce genre de Poësie.

Je ne donnerai point ici l'extrait de cet ouvrage; on le trouvera surement mieux fait que nous ne l'aurions pu faire dans les œuvres de *Riccoboni*. Cet Auteur y rend compte aussi de la Préface de M. *Gottsched*, & de l'Histoire abrégée du Théâtre d'Allemagne qu'elle contient, des critiques jointes à cette piéce & de la réponse aux critiques. Nous observerons seulement, qu'on a joint à cette édition un Recueil de tous les jugemens portés sur cette Tragédie, & des défenses qu'on en a faites. Ce Recueil est de M. *Kællner*, Bachelier, membre de l'Académie des Beaux Arts de Leipsik. Mais comme on peut trouver la plus grande partie de ce qu'il renferme dans les Œuvres *de Riccoboni, dans le Journal des Savans, dans le Mercure de France, dans la Bigarure, & dans l'Almanach des Théâtres*, nous n'en ferons point un extrait qui pouroit paroître inutile en

ce pays-ci. Le Lecteur curieux de savoir ce qu'on en a dit dans ces differents ouvrages, & les principales critiques qu'on en a faites en Allemagne même, pourra facilement les consulter. Il doit lire sur tout *les Réfléxions critiques sur differens Théâtres de l'Europe* par Riccoboni. *Paris* 1740.

Qu'il nous soit permis de faire ici une petite digression à laquelle nous conduit une note qui se trouve dans ce Recueil. Elle consiste en un passage tiré de l'ouvrage du Comte Fini, intitulé: *Paragone della Poësia tragica d'Italia con quella di Francia*, c'est-à-dire, parallele de la Poësie tragique d'Italie, & de celle de France. » Les défauts » d'expression, dit l'Auteur de ce pa- » rallele, sont très fréquens dans cette » espece de composition. Quoique les » François ayent dans leurs tragédies les » plus beaux exemples de vers, d'une » simplicité noble & voisine de celle » de la prose, ils corrompent souvent » ce beau caractere par des phrases » trop poëtiques, & je ne saurois leur » accorder toute la simplicité qu'on

» leur attribue. « Ce jugement d'un étranger très impartial, joint à celui de tout ce que nous avons eu d'hommes de gout & de bons critiques tels que *Rousseau*, *Boileau*, &c. devroit bien un peu reprimer le feu trop impetueux de nos tragiques modernes qui estimables d'ailleurs par beaucoup d'endroits, deviennent quelquefois gigantesques, à force de vouloir s'élever.

Revenons au Caton Germanique. Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir la traduction d'un morceau de cette tragédie: on a choisi par préference un des endroits où M. *Gottsched* a le plus imité *Adisson*. On aime ordinairement à voir comment les bons Poëtes se copient: il s'agit ici de la premiere Scene du cinquiéme Acte.

---

(1) *Piu frequenti sono i vizi della espressione quantunque abbiano i francesi de bellissimi esempi ove s'unisce la nobiltà del verso all'indole della prosa; con tutto ciò, bene spesso con frasi troppo poetiche corrompono così il proprio temperamento; ne pero saprei loro accordare tutta quella simplicitâ che lor viene da molti attribuita.*

Caton ſeul medite profondément; il tient un livre; une épée nue eſt devant lui ſur une table.

» Oui, *Platon*, tu me dis vrai, tu » m'éclaires; mon ame doit être immor» telle. Eh qui feroit naître en moi » cet eſpoir d'un bonheur inoui, ce » déſir d'une vie inconnue? Qui me » rempliroit de cette terreur qui me » glace, quand je ſonge à la nuit de » mon tombeau? Ah c'eſt ſa deſtruction » que mon ame redoute; c'eſt ce tom» beau, cette poudre qui l'effrayent! » Oui, oui, nous ſommes pleins d'un » inſtinct vraiment celeſte; nous nous » cheriſſons pendant la vie, nous ne la » quittons qu'avec crainte. O éternité, » ſource de penſées raviſſantes! Qu'il » faut éprouver de douleurs, de fati» gues, de beſoins, de peines, pour » penetrer juſques à tes portes! Tu te » montres à moi toute entiere, il eſt » vrai; mes yeux errent ſur une éten» due ſans bornes: mais des ombres, » des nuages, une éternelle nuit la cou» vrent; ils la dérobent à mes regards.

» Rien n'eſt plus vrai: il exiſte un » Dieu; j'en lis mille preuves dans la

» nature. Tout me crie qu'il eſt un » Dieu; mais cet être ſans doute aime » & protege la vertu; ſans doute il la » rend heureuſe. Mais en quel temps? » mais où? ce n'eſt pas ſur cette terre: » elle obéit à Ceſar, & paroit faite » pour lui. Où donc? je l'ignore. Que » toutes ces réfléxions me peſent! * ce » fer va bientôt m'en affranchir. Me » voilà donc doublement armé; je » tiens le poiſon & ſon remede, ma » vie & ma mort: un ſeul inſtant & ce » fer peuvent m'enlever de ce monde. » Mais la raiſon me dit que mon ame » ne peut périr; mon ame eſt ferme, & » ne craint point d'être anéantie; elle » mépriſe cette arme impuiſſante.

» Eh! quelles plaintes aurois-je à » former? le Soleil même vieillira, les » étoilles deviendront pâles, la nature » entiere doit périr: l'ame ſeule, exem» te de vieilleſſe, verra ſans danger la » guerre des élémens, & l'édifice in» fini des corps détruit & tombant » en poudre.

* *Il prend l'épée.*

Nos Lecteurs ſeront peut être bien aiſes de pouvoir comparer à ce Monologue celui du Caton d'*Adiſſon*: ils peuvent en ce cas voir dans le Théâtre Anglois la belle traduction que M. *de la Place* en a donnée. Cependant nous nous hazarderons à leur en préſenter ici une nouvelle, qui inferieure ſans doute à celle dont on vient de parler, pourra donner du moins le plaiſir de la nouveauté.

Caton ſeul, tenant le Livre de *Platon* ſur l'immortalité de l'ame. Une épée nue eſt devant lui ſur une table.

Oui, Platon, la raiſon te fit ſon interprête;
Tu rapelles la paix en mon ame inquiéte.
Dieu, s'il exiſte, eſt juſte & ne m'a point flatté
D'un chimerique eſpoir de l'immortalité.
Pourquoi ſens-je mon ame incertaine, agitée,
Au ſeul mot de *Néant*, frémir épouvantée?
Aurois tu mis, grand Dieu, dans ce nom plein d'horreur
Un ſtérile pouvoir d'inſpirér la terreur?
Non, ton eſſence même en nos cœurs deſcendue
Développe à nos yeux cette immenſe étendue
Qu'on nomme Éternité. Quel nom! qu'il eſt affreux!
Mais qu'il plaît aux mortels ſages & malheureux!

Quel ſera cependant, ou plutôt quel peut être
Ce nouvel univers qu'on lui promet, cet être
Qu'on y doit éprouver? Dans quel temps, en quels lieux?
Un eſpace infini ſe préſente à mes yeux;
Faut-il que tout à coup de funeſtes nuages
Ne m'y laiſſent plus voir que de ſombres images,
Aſſemblage confus de mille objets divers?
Enfin, s'il eſt un Dieu maître de l'univers,
Cet être dont les cieux nous prouvent l'exiſtence,
Eſtime la vertu, l'aime, & la récompenſe;
Le ſage près de lui vit content, fortuné:
Ce monde ſeul eſt donc à Ceſar deſtiné.
Mais enfin je ſuis las de tant d'incertitudes;

Il prend l'épée.

Ce fer peut m'affranchir de mes inquiétudes,
De l'être ou du néant m'entrouvrir les chemins...
Je vois en ce moment deux armes en mes mains:
L'une donne la mort, l'autre promet la vie,
La premiere eſt un mal du remede ſuivie;
Ce fer peut me plonger dans l'éternelle nuit,
Et mon dernier Soleil eſt celui qui me luit.
Mais j'écoute, Platon, je l'entends, il me crie,
Meurs, tu mériteras une éternelle vie.
Mourons donc; il le faut. Peut-on craindre la mort?
Mourons; tout ici bas ſubit le même ſort.

Qu'est-ce que cette fin si terrible au vulgaire ?
Elle est toujours utile & souvent nécessaire
Au sage dont le cœur est sans cesse agité
D'un désir violent de l'immortalité.
Un sage véritable en effet peut-il craindre ?
Pouroit-il de la mort à juste droit se plaindre ?
Tout panche vers sa fin : la nature en son cours
Vers sa destruction fait un pas tous les jours.
Sans doute quelque jour (grand Dieu, quel jour funeste !)
Envain l'on cherchera dans la voute celeste
Les astres éclatans qui l'ornent aujourd'hui ;
On verra l'univers chancelant, sans appui,
Rentrer dans le néant ; la terre ensevelie,
Sous les flots écumans de la mer en furie ;
Le feu, l'air confondus, les mondes déplacés
Avec confusion l'un sur l'autre entassés ;
Les Cieux ne seront plus qu'une masse sans forme,
De corps brisés, détruits assemblage difforme ;
L'ame seule échapée au naufrage des temps
Jouira des plaisirs d'un éternel printems

Versuch einer historischen nacricht von der Kunstl gold und sibber arbeit in den altesten zeiten &c. » Essai historique sur la Métallurgie ancienne. A Berlin 1757. in-4°.

On a jusques à présent autant négligé l'Histoire des Arts mécaniques

que l'on a travaillé sur celle des Sciences & des Beaux Arts. On connoit, autant qu'il est possible, quel a été chés les Anciens l'état de la Peinture, de la Sculpture, de la Musique : on a aussi recherché l'origine de la Gravure tant en bois qu'en cuivre ; mais l'on n'avoit point encore rassemblé dans un seul ouvrage toutes les traces que l'on trouve dans les écrits anciens, de l'Art de la Métallurgie. Cependant qu'elle étroite liaison n'a-t-il pas avec une infinité d'autres Arts ? M. N. B. s'est chargé de cette tâche utile & curieuse, & quoi que son Livre ne contienne, pour ainsi dire, que ce que tous ceux qui ont lû l'Histoire y ont pû voir répandu en divers endroits, il a aumoins le mérite d'en avoir formé un tout, qui pourra épargner beaucoup de peines & de recherches à ceux qui travailleront dans la suite à l'Histoire des Sciences & des Arts : Histoire que nous désirons encore, & qui par malheur est plus pénible à composer qu'un Roman. Ce siécle est celui des fleurs : à force de les prodiguer, il est à craindre que notre automne soit sterile & manque de fruits.

L'Auteur dans sa Préface attribue la découverte de la Gravure en tailledouce à un Orféyre Florentin, nommé, *Finiguerra*, qui vivoit dans le quinziéme siécle ; cette opinion a déja éprouvé & éprouvera encore des contradictions. Il y dit ensuite avec plus de vérité qu'*Albert Durer* étoit Orféyre. C'est ce que prouvent démonstrativement les sept piéces de la Passion de *Jesus-Christ*, fondues en argent, qu'on a encore de cet habile homme.

Il cite les Médailles Grecques & Romaines, les vases d'argent & d'airain nouvellement découverts, comme une preuve de l'habileté de ces Peuples dans l'art de travailler les métaux ; & il compare les Ouvriers de ce tems aux plus habiles de ceux que l'Allemagne, l'Angleterre & l'Italie possedent aujourd'hui, tels que sont *Faltz* à Berlin, *Croxer* à Londres, *Kornemann* à Rome, &c.

Il s'excuse ici de ne pouvoir donner une Histoire complette de l'ancienne Métallurgie : il en décrit l'état chez les Grecs & dans l'ancienne Rome, & quoique la ruine de cet Empire dé-

vasté par les Barbares ait mis fin à tous les Arts, notre Auteur tire encore des monumens de ces tems de ténébres.

La premiere partie de son Essai contient l'apologie de l'Art dont il donne l'histoire : Art important par le nombre des connoissances qu'il exige pour être supérieurement exercé, par les matieres qu'il employe, par la beauté & l'utilité des Ouvrages qu'il fournit.

Dans la seconde partie, l'Auteur traite de l'ancienneté de la Métallurgie. Il rappelle les ouvrages de Tubulcain qui vivoit avant le Déluge, les meubles d'Isaac, les bijoux que Pharaon donna à Joseph, la coupe de ce dernier, le veau d'or, les Dieux de Laban, le sçavant *Beseléel* qui construisit l'Arche, les armes, les trompettes des Juifs, le Temple de Salomon & tous ses ornemens. Il passe ensuite aux Grecs, & n'oublie pas surtout le fameux bouclier d'Achille, ni les descriptions que donne Hésiode de beaucoup d'ouvrages de Vulcain. Il parle des fameux Ouvriers de ce tems, surtout de ceux dont *Sicyone*, *Samos* & *Corinthe* se vantoient au tems d'A-

lexandre ; de *Dibutades*, Auteur de l'Art de modeler des Statues ; de *Rhæcus* & de *Theodore* qui en fondoient à Samos ; de *Dedale* qui perfectionna cet Art en séparant du tronc les bras & les jambes ; de l'immortel *Phidias* & de son *Jupiter Olimpien*, l'une des sept merveilles du monde ; de *Miron* son contemporain ; de *Praxiteles* ; enfin de tous ces grands hommes que n'égalerent jamais ceux qui les voulurent surpasser.



V.

D. P. BONIFACII FINETTI Eines Dominicaners, abhandlung von der Hebraischen sprache, &c. » Traité de » la Langue Hébraique, avec la » Défense du second Chapitre de » Saint Mathieu, contre un Anglois » incrédule, par le Pere *Boniface* » *Finetti*, Religieux Dominicain. A » Venise, 1757. *in*-8°.

CET Ouvrage n'est que l'essai d'une Histoire Universelle de toutes les Langues du Monde, entreprise immense proposée par l'Auteur. Le Pere *Finetti* divise la Langue Hébraique en neuf Dialectes, qui sont, le Chaldaique, le Syriaque, le Samaritain, l'Arabe, l'Ethiopien, le Carthaginois, & l'Abissinien. Mais comme cette entreprise ne peut être celle d'un seul homme & demande une Société de Sçavans, l'Auteur s'offre pour membre de cette Société, & il invite prin-

cipalement le Pere *Moniglia*, Professeur à Pise, & M. *Callenberg*, Professeur en Saxe, à se joindre à lui. Il se propose de commencer par l'Histoire des Langues Orientales ; puis de passer à celles du Nord ; ensuite à celles de l'Europe & de l'Afrique, & de finir par celles de l'Amérique. On ne sçauroit trop encourager le Pere *Finetti* & tous les Sçavans qui voudront bien concourir à un Ouvrage aussi utile, & qui ne pourra que faire honneur au siécle qui le verra naître. La grandeur du projet suffit pour faire juger du mérite & du sçavoir de celui qui l'a pû former.

Herrn Johann Loxens versuch vom menschlichen verstande aus dem English ubersetzet, &c. » Essai sur l'Entendement humain, traduit de l'An» glois de *Loke*, par M. *Poley*, Pro» fesseur de Philosophie & de Ma» thématique, avec des Remarques. » A Altembourg, 1757. *in*-4°.

LE Traducteur Allemand fait voir que M. *Coste* n'a pas suivi en beaucoup

d'endroits son original avec assez d'exactitude, & qu'il en a même quelquefois rendu obscurément les pensées. Le Philosophe Anglois n'est pas même à l'abri de sa censure : il le critique quelquefois en rendant justice à son beau génie, & il s'attache à prouver surtout qu'on n'est pas Philosophe, dès qu'on a lû *Locke*, comme bien des gens se l'imaginent.

On trouve ici l'Epitaphe que Locke s'est faite lui-même, & qui est trop belle pour ne la pas rapporter.

» Ci git *Jean Locke*. Si vous de» mandez ce qu'il fut, sçachez qu'il » vécut content daus un état médiocre. » Nourri dans les Lettres, il parvint » à se vouer uniquement à la vérité ; » c'est ce que vous apprendrez de ses » Ecrits, qui le caractérisent plus fide» lement que ne feroient les éloges sus» pects d'une Epitaphe. Il vous propose » pour exemple ses vertus, s'il en eut » quelques-unes, quoiqu'à la vérité » d'un ordre à ne pouvoir s'en glo» rifier. Quant à ses vices, qu'ils soient » ensevelis avec lui. Si vous cherchez

» un modele de mœurs, vous l'avez » dans l'Evangile ; plut à Dieu qu'il » ne se trouvât nulle part de modele » de vices. Vous avez ici & partout » un tableau de votre mortalité : puissiez-vous en tirer quelque fruit. Il » naquit en 1630, & mourut le 28 » Octobre 1704. C'est tout ce que » doit apprendre cette Inscription qui » périra bien-tôt elle-même (1) «.

---

(1) *Hic juxta situs est Johannes* LOCXIUS. *Si qualis fuerit, rogas, mediocritate contentum se vixisse respondet. Litteris innutritus, eo usque tantum profecit, ut veritati unicè litaret. Hoc ex scriptis illius disce qua, quod de eo reliquum est, majori fide tibi exhibebunt quam Epitaphii suspecta elogia. Virtutes, si quas habuit, minores sanè quam sibi laudi duceret, tibi in exemplum proponeret. Vitia unà sepeliantur. Morum exemplum si quaras, in Evangelio habes : vitiorum utinam nusquam ! Mortalitatis certè (quod prosit !) hic & ubique. Natum A. D. 1630, mortuum. 28 Octobris 1704. memorat hæc tabella brevi & ipsa interitura.*

JO. GOTTLOB BŒHMII, in Academia Lipsica P. P. inter Arcades Crisenii Berrohensis, Poemata, &c. » Poesies » Latines de M. *Bœhm*, Professeur » de l'Université de Leipsic, & de » l'Académie des Arcades, sous » le nom de *Crisenio Berrhoense*. A » Brunswick, 1757.

CETTE nouvelle Édition est considérablement augmentée. La plûpart des Pieces qu'elle contient sont adressées aux Protecteurs du Poete, dont les principaux sont les Comtes de *Bruelisch*, de *Loffisch*. Il y en a une entre autres adressée à M. *Barsotti*, Italien & membre de l'Académie des Arcades. Lorsque M. *Bœhm* la lui envoya, il répondit : » qu'il avoit pensé que les » Muses, depuis qu'elles avoient quitté » la Grece, n'habitoient que Rome ; » mais qu'il voyoit bien que ces doctes Sœurs habitoient Leipsick, & » que le froid & les neiges n'y em» pêchoient pas les Poetes de se cou» ronner de lauriers «.

Hic etiam sensi doctas habitare sorores,
Hic etiam dulci modulari carmen avena :

Nec frigus, crebrasque nives obstare Poetis,
Quo minus hic etiam cingant sua tempora lauro.

Pour donner aux Lecteurs une idée de la Poesie de M. Bœhm, voici le commencement de sa derniere Élégie.

Ite igitur, tenues, quondàm mea cura, Camenæ ;
Ah ! genus infidum ; Calliopæa vale.
Phœbe vale, valeantque lyræ cytharæque Dearum,
Et bifidi valeant culmina sacra jugi.
Sint alii quos plectra juvant, queis laurea cordi est :
Laurea, Castalii gloria summa chori.
Me quoque Pieridum, vixdum puerilibus annis,
Me quoque Apollineæ ceperat artis amor.
Tum mihi precipuum studium legisse libellos,
Sive, Catulle, tuos, sive, Tibulle, tuos.
Et noctu atque die divinam Æneida volvi :
Gestavi & gremio te, Venusine, meo.
Tuque, ô infelix teneri præceptor amoris,
Tu mihi luminibus carior ipse meis :
Sæpius Augusti, tecum, deflevimus iras,
Sæpius & nobis nota Corinna fuit.

„ Adieu, Muses trop séduisantes, „ qui fûtes autrefois mon souci, adieu „ troupe trompeuse : Calliope, Phœbus, adieu. J'abandonne votre dou„ ble Mont, vos Lyres sacrées : con„ fiés les à d'autres plus ambitieux de „ ce laurier vain que vous dispensez „ sur l'Hélicon comme la gloire su„ prême. Vous vous êtes emparé de „ moi presque dès l'enfance ; vous „ enflammâtes mon cœur de l'amour „ de la Poesie. Alors, Tibulle, alors „ je ne cherchai que tes Ouvrages, „ ou ceux de Catulle ; alors je lus „ & relus cette divine Enéide ; je „ portai continuellement dans mon „ sein le cigne de Venuse. Et toi, „ Maître infortuné de l'Art dangereux „ des Amours, toi qui me fus plus „ cher que la lumiere du jour, que „ je pleurai souvent avec toi sur le „ ressentiment d'Auguste ! Que je re„ vins souvent admirer les traits de „ Corinne “ !

On voit par cet échantillon, que le Poete Allemand a bien imité ses modeles, & surtout Ovide. L'harmonie des derniers vers approche beau-

coup de celle que l'ingénieux Amant de Corinne sçavoit donner aux siens. Ceux qui ont lû ce Poete comme il doit l'être, le sentiront facilement. Nous disons *comme il doit l'être*, parce que rien n'est plus rare en France, où on prononce le Latin de la maniere du monde la plus bisarre. Il est étonnant qu'on n'en fasse pas au moins observer la quantité, en le faisant prononcer aux enfans à qui on l'enseigne. On les prépareroit ainsi à la prononciation des autres Langues dont les sillabes ont une durée plus constante & moins variée que celle de la prononciation Françoise ; on leur apprêteroit le plaisir de sentir l'harmonie & toutes les beautés de la prose & des vers Latins. Un homme de Lettres essaya un jour de prononcer à la Françoise devant des Dames le fameux vers de Virgile : *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.* Elles direnr toutes que ces sons ne leur peignoient rien. On le leur prononça ensuite comme il doit l'être : *eh ! s'écrierent-elles, c'est un cheval qui galoppe.*

Il n'ya plus qu'un mot à dire des

Poesies de M. Bœhm. Elles respirent toutes le bon goût du siécle d'*Auguste*, & la profonde étude que l'Auteur a faite des Poetes de cet heureux siécle.

D. JOHANN. HIERON. KNIPHOFII, *Pathol. & Prax. in Acad. Erfurt. Prof. publ. ordin. Facult. Med. Senior. Adsess. prim. Acad. Cæsar. Natur. Curiosor. Exadjuncti & Bibliothecarii, Botanica in originali, seu Herbarium vivum, in quo plantarum tam indigenarum quam exoticarum, peculari quadam, ex operosa enchiresi, atramento impressorio obductarum, nominibusque suis ad methodum illustrium nostri ævi Botanicorum, Linnæi & Ludwigii, insignitarum elegantissima ectipa exhibentur, &c.* » Botanique originale, » ou Herbier vivant, disposé par » M. *Kniphoff*, Professeur d'Erfurt, » Bibliothécaire de l'Académie Im» périale des Curieux de la Natu» re, *&c.* Premiere & seconde Cen» turie. A Halle, chez Godefroi » Trampe, Imprimeur, 1757. *in fol.*

CE premier Volume contient deux

cens plantes admirablement gravées & imprimées en couleurs. Ceux qui ont entrepris ce grand & magnifique ouvrage, n'ont rien épargné, pour délivrer dans le tems préfix le nombre de planches qu'ils avoient promises au Public, ainsi que pour les rendres aussi belles & aussi correctes qu'il étoit possible ; & il suffit de les voir, pour être convaincu du succès. M. *Kniphof*, dans sa Préface qui est en Allemand & d'environ quatre pages, donne une courte Histoire de la nouvelle espéce de Gravure dont on s'est servi, avec le plan de l'Ouvrage. On n'a que des conjectures sur l'Inventeur de cette maniere de graver ; mais on peut assez exactement en fixer la découverte au milieu du dernier siécle. Les premieres planches Botaniques qui ont parû en Allemagne, furent gravées en 1728 par un Imprimeur nommé *Funken*. Mais comme l'on en tira peu d'exemplaires & que la plûpart sont aujourd'hui confinés dans les Bibliothéques publiques, il est bien difficile de se les procurer. M. *Trampe*, aidé par les soins infatigables de M. *Buechners*, Conseiller Privé, a fait exécuter de nouvelles Planches

Botaniques, & en fera tirer assez d'Exemplaires, pour que les Amateurs de l'Histoire Naturelle puissent tous contenter leur goût sur cette matiere. De plus pour en faciliter l'acquisition, ces nouvelles Planches seront ou simples ou colorées d'après nature, au choix des Acheteurs, & l'on y trouvera toutes les Plantes à feuilles lisses & dures, ou pleines de suc. Pour qu'un Ouvrage si utile eût toute la perfection qu'on peut désirer, M. *Ludwig*, Professeur à Leipsick, a bien voulu de son propre mouvement, communiquer de beaux modeles de toutes les Plantes étrangeres qui sont dans les Jardins Botaniques de cette Ville, & beaucoup d'Amateurs étrangers ont concourru à les completter par l'envoi d'un grand nombre de Plantes rares. La *Maison des Orphelins* à Halle, a offert les Coraux & autres Plantes Marines des Mers Orientales, renfermés dans son cabinet ; & c'est ainsi que ce Recueil s'est accru & perfectionné. Les noms des Plantes imprimées, ont été tirés par M. *de Leyser* de l'Ouvrage de M. *Linnæus*, intitulé : *Species Plantarum*, & de celui de M. *Ludwig*, qui

a pour titre : *Definita genera Plantarum.* Les noms qu'ils ne contenoient pas, ont été pris dans les Ecrits d'un autre Auteur très célébre.

Quoiqu'il ne soit pas douteux que les vrais Naturalistes recevront favorablement cet Ouvrage, M. *Kniphof* a crû nécessaire de réfuter, dans sa Préface, une objection faite contre cette entreprise. On a prétendu qu'il ne seroit pas possible de reconnoître exactement, & de bien distinguer dans ces Planches les plus petites parties des fleurs : M. Kniphof répond qu'on s'est principalement attaché à rendre avec précision ce qui constitue la différence des genres, & ce qui dépend rarement & jamais uniquement des plus petites parties de la fleur.

L'Imprimeur avertit le Public qu'il délivrera tous les six mois une partie de ces Planches, tant simples qu'enluminées. Cet Ouvrage se trouve à Leipsick.

PORTUGAL.

Lettre Portugaise sur les dernieres Calamités qui ont affligé ce Royaume.

Il y a peu d'Etats qui ayent éprouvé autant de malheurs que le Portugal. Les Annales de ce Royaume sont remplies des calamités que la Nation a souffertes, soit de la part de ses Ennemis, soit de la part de ses Maîtres mêmes, soit enfin de l'inclémence du Ciel, ou des Elémens déchaînés pour sa destruction. Il ne faut que parcourir notre Histoire, pour y trouver de tristes exemples de ces Regnes infortunés qui semblent avoir été destinés dans l'ordre de la Providence pour châtier les Peuples. Le dernier Regne a été marqué par un bonheur qui ne s'est point démenti ni dans la Paix, ni dans la Guerre. Le feu Roi Jean V, étoit de ces Princes que Dieu accorde dans sa clémence aux Peuples qu'il veut rendre heureux. Il étoit simple, affable, humain, magnifique, & libéral jusqu'à la prodigalité ; il protégeoit les Sciences & les Arts, il accueilloit les Sçavans, il aimoit les Lettres, &

pour que ce Prince ait eu la gloire d'être un des plus grand Rois de son tems, il ne lui a manqué que d'exécuter le voyage qu'il avoit voulu entreprendre, & que des raisons d'Etat firent échouer.

Don Joseph I, & son successeur a hérité de toutes ses vertus. La bonté de son cœur, son amour pour la Relion, son gout pour le travail, & le désir sincere qu'il a de rendre ses Peuples heureux, sembloient nous promettre une suite de prospérités. Mais les Décrets du Ciel sont impénétrables. Don Joseph a vû les commencemens de son regne marqués par d'affreux incendies, & son Royaume bouleversé presque de fond en comble par les plus terribles tremblemens de terre que l'Europe ait essuyés depuis 15 ou 16 siécles. Ce coup funeste n'étoit pas la derniere adversité que Dieu préparoit au grand cœur de ce Prince. Il voit ses Peuples se révolter contre ses Edits, & lui en demander raison les armes à la main. Mais au lieu de punir leur témérité par les châtimens rigoureux qu'elle méritoit, il reprend des entrailles de Pere, & ne montre que l'appareil des supplices. Cette clémence du Roi sembloit

nous annoncer le calme & la tranquillité. Nous commencions depuis quelques tems à respirer, à nous rassurer ; les secousses de la Terre étoient à la fois & moins fréquentes & moins sensibles. Mais trop malheureux pour que cet instant de relache ne fut point troublé par quelque amertume, nous venons de recevoir l'affligeante nouvelle de la destruction de quelques-unes de nos Isles, causée par un nouveau tremblement de terre.

Le 9 Juillet à 11 heures 45 minutes de la nuit, on sentit dans les Isles Terceres, ou Azores, une secousse affreuse, dont la durée peut avoir été de deux minutes. Tout les Edifices de l'Isle d'Angra en furent ébranlés. L'impulsion du Tremblement qui d'abord étoit verticale, devint tout de suite horisontale, & suivit la direction de l'Ouest à l'Est. La Terre fut secouée pendant ces deux minutes avec tant de violence, que si le Tremblement eut duré quelques instans de plus, il est certain que tous les bâtimens auroient été engloutis.

Le 10, la Terre trembla de nouveau vers les 10 heures du matin, & encore à 4 heures après midi, chaquefois avec

autant de rapidité que le jour précédent; mais avec moins de durée; & jusqu'au 2 de Septembre la Terre n'a point été tranquille.

Dans l'Isle de S. George, éloigné de 12 lieues d'Angra, la Terre trembla le même jour & dans le même tems; mais avec tant de fureur, qu'un grand nombre de personnes perdirent la vie sous les décombres des Maisons. La frayeur de ces malheureux Habitans redoubla le matin du 10, à la vûe de 18 nouvelles Isles qui s'éleverent dans la Mer, à la distance de 100 brasses, & au Nord de l'Isle.

Dans les Fajans dos Vimes, la secousse fut si violente, qu'on n'y reconnut bientôt plus ni les Maisons, ni les Temples, ni les rues. On ne voyoit que des monceaux de pierre, & de tristes ruines. La terre dans quelques endroits se détacha d'elle même, & roula dans la mer. Mais ce qui causa une surprise & une frayeur extrêmes, ce fut de voir ces langues de terre éloignées du rivage, & entourrées aujourd'hui des eaux de la mer, conserver tout ce qu'elles contenoient: dans une d'elles on voit une maison entourrée d'arbres, & qui n'a reçu aucun domage. On assure

même que ceux qui y logoient ne s'apperçurent que le lendemain matin de leur changement de place.

Monte Formoso situé à l'Est Sud'Est de cette Isle, s'est separé en deux parties, dont une a roulé dans la mer, & se trouve éloignée aujourd'hui de l'autre moitié de près de 100 brasses.

Depuis la pointe de l'Est de l'Isle de Topo, jusqu'au bourg de la Calheta à 9 lieues en allant vers le Sud, on ne voit que des décombres, & pas un seul édifice n'a résisté. La terre s'est même ouverte en plusieurs endroits, & près d'un quart de lieue de terrain s'est précipité dans la mer. Quelques montagnes ont changé de place; & d'autres se sont entiérement engloutties, de sorte que la communication entre quelques unes de ces Isles, impraticable autrefois à cause de la roideur des montagnes, se trouve libre aujourd'hui; & l'on voit présentement une plaine étendue à la place des Rochers escarpés.

Une partie du Village du *Norte Grande* s'est separée, & a été former à la distance de 150 brasses une Isle nouvelle.

Les habitans de ces malheureuses Isles, consternés & pleins de frayeur, ont vecu quelque tems dans les bois, où l'épouvante les suivoit: car la terre tremblante leur présentoit sans cesse la mort. Des masses énormes de pierre se détachoient continuellement des rochers, & comme il s'étoit ouvert de toutes parts de profondes cavités, on voyoit presque tous les jours des rochers entiers s'affaisser, & s'anéantir.

L'Isle du Pic ne sentit que foiblement les secousses de la terre: mais cependant la partie de l'Isle correspondante à celle de Saint George, a beaucoup souffert, & plusieurs personnes y ont péri.

Le jour du premier tremblement la mer se souleva avec fureur, & ses flots en couroux entrerent dans l'Isle de Saint George en suivant la direction de l'Ouest à l'Est, dans l'isle du Pic, de l'Est à l'Ouest, & dans celle de Gracioza, du Sud à l'Ouest.

L'Isle du Fayal n'éprouva qu'une foible secousse, & le mouvement de la mer y fut presque insensible.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ITALIE.

ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Novembre 1757.

DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

DECEMBRE 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rü & à côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi



JOURNAL *ETRANGER.*

REMERCIMENT.

A la Dame Anonyme, Auteur du Morceau traduit de l'Anglois, inséré dans le Mercure de France de Novembre 1757, *page* 44 *& suivantes.*



E l'avoue en tout humilité : je suis l'Auteur de la Traduction des *Maximes, Caracteres & Réflexions Critiques, Satyriques, Morales, &c.* insérées dans le *Journal Etranger* du mois de Septembre 1757. Accoutumé de-

puis longtems à cet *incognito* salutaire qui met la Critique en défaut, il m'en a couté quelqu'effort pour oser me déceler devant elle. Mais dans le même Mercure, où je reçois d'utiles leçons, je trouve l'exemple du courage, qui par le simple aveu de nos fautes nous les fait réparer glorieusement (1), & je n'hésite pas à le suivre. Ainsi bien éloigné d'entreprendre la défense de ma Traduction, loin de vouloir lutter contre la Dame invisible qui m'attaque de si bonne grace, je vais examiner mes fautes, & montrer de bonne foi combien sa Version est supérieure à la mienne. De tous les Remercimens que je pourrois faire à ma Sçavante Antagoniste, voilà, je pense, le plus sim-

---

(1) Voyez dans le Mercure de Novembre 1757, p. 153, l'édifiante *Lettre de M. Toussaint à M. Carle Vanloo*, rapportée aussi dans l'*Année Littéraire*, septiéme Volume, Lettre huit, page 87, & qu'on ne peut trop consigner dans tous nos fastes Bibliographiques.

ple, & en même tems le plus énergique.

On a dit : *Malheur aux Traductions Littérales.* Mais j'ai sans doute mal compris ce mot, que j'ai regardé comme un précepte. La censure que j'essuie doit m'apprendre à être scrupuleusement littéral jusques dans les Extraits des Journaux ; sinon, comme on est aujourd'hui fort sçavant, quand on sçait l'Anglois, & que tout le monde à peu près le sçait, je trouverai dans mon chemin d'habiles gens qui reviendront sur mes pas, & qui saisiront cet avantage, pour orner encore le Mercure de quelque nouveau parallele aussi intéressant que celui de ma judicieuse Critique.

La Lettre de la Dame Anonyme, qui précéde sa Traduction, fait un beau portrait de l'Auteur Anglois des *Maximes*, & je souscris sincerement à toutes les louanges qu'elle lui donne. Mais quand il en mériteroit encore davantage, combien ne doit-il pas être flatté qu'une Femme d'esprit & une Françoise ait pris la défense de son

Ouvrage ! Et si c'est à son caractere qu'il doit cette heureuse protection, quel caractere plus estimable & plus rare que celui d'une amie zélée, qui *croiroit déroger aux loix de la Société, de la Reconnoissance & de l'exactitude, si elle ne rectifioit pas les bévues qu'innocemment on lui fait faire*, & qui venge tout à la fois *son esprit*, *son goût*, & *son équité* ! Car voilà tous les intérêts dont il s'agit dans cette affaire : je ne veux rien altérer des expressions ni des sentimens de la généreuse Anonyme.

„ *Je présume*, dit-elle, avec beaucoup de bonté, „ que le Traduc-„ teur qui m'est inconnu n'a travaillé „ *sans doute*, que d'après un Extrait „ infidéle ; mais en me justifiant ainsi, „ ses *méprises apparentes*, je ne m'en „ crois pas moins obligée à les re-„ dresser “. On ne peut certainement mieux s'exprimer, pour adoucir l'amertume de la Critique. Il est vrai que cinq ou six lignes après, elle ajoute que ma Traduction est *mutilée*, *lâche & peu correcte*. Mais ces vices ne sont

peut-être qu'apparens, comme mes méprises, ou comme les bévues que j'ai fait faire *innocemment* à l'Auteur Anglois. Quelque sens que la Dame attache à ces expressions obligeament équivoques, j'interprête son indulgence, & j'ose m'appliquer le plus favorable.

L'Anonyme s'est dispensée d'entrer dans le détail de mes fautes ; il faut donc les discuter moi-même. Mais pour mettre le Lecteur en état de profiter avec moi de cet examen, Elle me permettra de représenter ici sa Version. Ce n'est qu'en l'opposant à la mienne, que je puis bien faire sentir le mérite de son travail : cette Piéce d'ailleurs appartient à notre Journal, & c'est une espéce de larcin que le Mercure nous a fait.

1°. » Il semble que l'on accorde » du mérite à de certaines gens, com-» me l'on fait l'aumone à de certains » pauvres, purement parce qu'on est » las de les refuser «.

Cette pensée dans ma traduction est un peu plus étendue : je ne dis

point comme l'Anglois, *il semble*, *it seams* : je m'exprime positivement, parce que j'ai crû cette pensée vraie ; & en vertu du droit que j'ai, comme *être pensant*, de m'approprier toutes les vérités, j'ai pris le tour affirmatif.

2°. » Le succès d'un projet bien » concerté par un homme sensé, dé-» pend souvent de la volonté d'un » *sot* «.

L'Anonime ici n'a eu garde de traduire littéralement comme j'ai fait *ot a fool*, d'un fou. Voilà ce que c'est que de sçavoir quand il faut être littéral, ou ne l'être pas.

3°. » Les opinions des hommes » d'une grande habileté sont respec-» tables, *avant* qu'ils en ayent donné » les preuves de raisonnement. Mais » *après* les avoir ainsi appuyées, ces » opinions se trouvent de niveau avec » celles des autres hommes, en ce qu'el-» les se fondent sur la force des raisons » & non pas sur l'autorité des per-» sonnes «.

Ma traduction est assez conforme à celle-là ; mais l'Anonyme a l'avan-

tage d'avoir mieux conſervé la lettre, par la repreſentation du précieux mot *après* qu'elle fait contraſter avec *avant*.

4º. » Le courage de penſer eſt infi» niment plus rare que le courage » d'agir. Cependant le danger dans le » premier cas eſt généralement ima» ginaire, & dans le dernier il eſt » réel ».

Voilà qui eſt encore bien littéral : *courage to think*, *courage to act*. Pour avoir voulû être clair, j'ai perdu de la préciſion. D'un autre côté je regrette le mot ſi eſſentiel, *généralement*, que l'Anonyme a retenu.

5º. » Un orgueilleux ne montre ja» mais tant ſon orgueil, que lorſqu'il » eſt affable ».

Ici peut-être ai-je voulu trop preſſer la Lettre. Au lieu d'*affable*, j'ai mis *honnête*, parce qu'il ma paru que le mot Anglois *civil* repondoit mieux à l'idée que nous attachons à cette honneteté exterieure, nommée autrement politeſſe.

6º. » Je m'étonne que la Rochefou» cault n'ait jamais dit que nous ai-

» mions la généroſité, parce qu'elle » tourne à notre profit : cela auroit été » conforme, à ce qu'il me ſemble, » au ſyſtême de cet ingenieux & agréa» ble Ecrivain. Qu'il me ſoit permis » cependant, au milieu de mon ad» miration pour ſon diſcernement dé» licat, de cenſurer la ſubtilité outrée » qui, dans ſes recherches ſcrupuleuſes » ſur la nature, le conduit quelquefois » à des ſources auxquelles la nature » même ſemble n'avoir jamais remonté. » Il me paroit qu'il ſuppoſe en nous » de tems en tems des principes à » des choſes primitives en elles mêmes, » & qu'il a réellement fait ce que Leib» nitz croit ſi déraiſonnable de deman» der, comme on en peut juger par » ce qu'il dit plaiſament à une Reine » curieuſe : *vous voulés, Madame que* » *je vous donne le pourquoi du pour*» *quoi ?*

Cette phraſe, *il me paroit qu'il ſuppoſe en nous des principes à des choſes primitives en elles mêmes*, eſt litteralement dans l'Anglois. J'avois crû pouvoir la retrancher, pour ſerrer un peu

la réflexion, lui donner un tour plus vif, & amener rapidement le mot de Leibnitz.

Mais l'Anonyme évidemment a l'avantage de l'exactitude. Je n'ai point dit comme elle, à une *Reine curieuſe*, *curious Queen*, parce qu'il m'a ſemblé que toute queſtion ſuppoſoit de la curioſité, & que j'y ſupléois bien par ces mots, *qui le pouſſoit à force de queſtions*.

7º. » Quel feu, qu'elle facilité dans » le langage & les portraits de la Bruye» re ! Qu'elle main de maître ! Quels » détails & qu'elle vivacité ! J'admire » ces perfections ; je vois auſſi des » marques de bon ſens & des idées » juſtes dans ſes écrits. Juſque-là j'ap» prouve la Bruyere ; mais je ne ſouf» fre pas que ces avantages m'éblouiſ» ſent, ou me déguiſent ſes défauts » ſous un faux luſtre. Je ne regle ja» mais mon opinion par celle des au» tres, & je déclare hardiment que » j'apperçois en lui peu de pénétration » & peu d'étendue. Je penſe qu'il s'ar» rête ſur des bagatelles & qu'il s'y

» eſt trop attaché, pour avoir pû con» templer les objets vraiment ſeuls di» gnes de l'attention d'un génie. *Il ne* » *pénétre que l'écorce des hommes*, eſt » une remarque d'un de mes amis qui » me plait beaucoup. Qu'elle differen» ce entre la Bruyere & la Rochefou» cault ! Je vois quelquefois, ou du» moins je crois voir dans la Bruyere » une ſatyre dictée par l'animoſité, & » dans la Rochefoucault une pénétra» tion aiguiſée par l'étude & l'amour » de la vérité. Quelquefois la Bruyere » adopte un principe douteux, unique» ment parce qu'il eſt déſavantageux au » genre humain. Quelquefois la Roche» foucault fait tort *en effet* à l'huma» nité ; mais ce tort réſulte toujours » d'une chaîne de conſéquences juſtes, » tirées de ſon propre principe, & eſt » auſſi toujours la branche naturelle » d'une mépriſe radicale. Selon moi » la Rochefoucault eſt ſouvent péné» trant, profond, ſpeculatif, grand : » & la Bruyere en général n'a qu'un » diſcernement médiocre & ſuperfi» ciel ».

Ce dernier Morceau dans l'Anglois m'a parû traînant & diffus : j'ai voulu encore le serrer, & lui donner un tour un peu François, en ne représentant que le fond, ou le tranchant de la pensée ; j'ai apparament pris le change. Par un effet que j'ai assez de peine à comprendre, ma Version, selon l'Anonyme, est en même tems mutilée & lâche. Dans ce Morceau pourtant ma Rivale qui n'a rien voulu perdre des phrases & des expressions de l'Auteur s'est par fois écarté de la Lettre. Elle rend, par exemple, le mot *Spleen* qui est la maladie Angloise provenant de mélancolie ou d'une bile noire, par le mot d'*animosité*. J'avoue qu'avec toute ma hardiesse, je n'ai pas osé prendre cette licence. Cette Phrase, *& dans la Rochefoucault une pénétration aiguisée par l'étude & l'amour de la vérité*, n'est pas plus littérale que ce que j'ai mis, & j'ai remarqué quelques autres traits de conformité entre nos deux Versions. Mais où je suis étrangement éloigné de l'exactitude de l'Anonyme, c'est dans la Phrase qui

termine l'Article. *La Bruyere generally half discerning and little*, dit l'Anglois : l'Anonyme a traduit, *la Bruyere en général n'a qu'un discernement médiocre & superficiel* ; ma Version porte, *la Bruyere ne fait qu'effleurer, & quelquefois il est petit*. On voit l'énorme différence qu'il y a entre les deux Versions ; puisque d'une part j'ai encore retranché le mot important, *en général*, & que de l'autre je traduis littéralement *little* par *petit*, suivant sa signification naturelle.

Voilà mes bévues & mes méprises mises, je crois, dans tout leur jour, & l'on ne doutera plus du tort infini que j'ai fait à l'original Anglois. Je ne mets point en ligne de compte toutes les prépositions, interjections, conjonctions, *&c.* que j'ai mal-adroitement retranchées, & que l'Anonyme a fait valoir avec une fidélité sans exemple. Elle a donc bien réparé mes torts, & si l'Auteur Anglois qu'elle a restitué est un peu jaloux de sa gloire, il ne manquera pas de faire incessament une *Souscription*, pour élever un

monument à sa Traductrice, avec cette honorable Inscription : *Anglici Sermonis elegantiæ Vindici.* L'Anonyme à mon égard peut compter sur toute ma reconnoissance ; & comme il est d'une belle ame, suivant la maxime d'un Ancien, de chercher toujours à l'égard de ceux à qui l'on doit déja beaucoup, à leur devoir encore d'avantage (1), je vais bien-tôt la mettre à portée de multiplier mes obligations.

Il ne me reste que le regret de ne pouvoir percer le voile sous lequel sa modestie nous la cache. Quel nom plus digne que le sien, d'orner le *Journal Etranger*, qu'elle est elle-même si capable d'enrichir de ses Traductions !

RICARD.

---

(1) *Cui plurimùm debeas, eidem plurimum velle debere.* Ciceron.

ALLEMAGNE.

I.

SUITE de l'Histoire du Théâtre Allemand. Par M. GOTTSCHED.

III. DECADE.

M. GOTTSCHED ne nous fait connoitre des six premieres années de cette troisiéme Décade, que cinq Piéces qui ont rapport à la Réforme de Luther, & à l'état de l'Eglise Romaine vers ce tems-là. Voici les titres de ces Drames : *Le Nouvel Ane de Balaam*, de l'année 1522. *Le Pape & son Clergé*, imprimée à Berne, dans la même année : celle-ci est en vers. *Le Différent du Pape & du Christ*, à Berne 1522, & en vers. *La Guerre des Paysans*, par *Martin Rinxhard*, à Leipsick 1525, & en vers. *Le Paysan*, à Ausbourg, *in-8°.* 1525.

Après un repos de neuf années, *Hanns Sachs* donna en 1527 la Tragédie de *Lucrece*. Elle n'a qu'un seul Acte, dix Personnages & aucune division de Scénes. Il paroit par ce que M. *Gottſched* dit de ce Drame, que *Hanns Sachs* auroit mieux fait de se reposer encore.

Le même Auteur donna en 1730, une autre Tragédie, intitulée : *Virginie*. Celle-ci a 24 Personnages & un seul Acte; une Comédie, intitulée, *Hercule indécis entre Pallas & Venus*, & une autre Piece dont le titre est que *le Chriſt eſt le vrai Meſſie*.

IV. Decade.

Hanns Sachs donna sept Pieces de Théâtre dans les trois premieres années de cette Décade, & voici leurs titres : *Comédie traduite du Latin du Docteur Reuchlins*, en cinq Actes. (Peut-être est-ce celle que ce Docteur présenta à l'Empereur Maximilien). *Caron & les Ombres*, Tragédie en un Acte; Pluton, Comédie en cinq Actes, imitée d'*Ariſtophane*, en 1532; *le*

Jugement de Paris, Comédie en cinq Actes; *la Méchante Femme*, Comédie en un Acte, en 1533; *le Sacrifice d'Iſaac*, Tragédie en trois Actes; *Tobie & ſon Fils*, Drame en cinq Actes.

Un Anonyme donna en 1534, une Piece intitulée, *Suſanne & Adam*. Cette même année on imprima à Nuremberg, *in* 4°. une des plus anciennes Piéces du Théâtre Allemand, composée par *Hans Foltz*, & intitulée, *Dialogue entre un Avare & un Pauvre*.

Hanns Sachs donna aussi pour lors une petite Comédie, ou une Dispute entre Jupiter & Junon, sur cette question, *lequel de l'Homme ou de la Femme eſt le plus propre au Gouvernement*.

L'année suivante ne présente que quelques Piéces Saintes & des Traductions des Comédies de Térence.

Il parut en 1536, une Piéce composée par *Paul Rebhun*, intitulée, *Suſanne*. Elle est remarquable par les vers iambes & les trochées que l'Auteur y a employés. Il y a aussi introduit un chœur à l'imitation des Anciens, & comme eux il n'en a point mis à la fin de son dernier Acte. Au reste ce

Drame est assez régulier; les caracteres en sont bien peints & bien soutenus; les mœurs très décentes; mais le chœur chante alternativement les louanges de Venus & de David.

Presque tous les autres Drames qui ont parû dans cette Décade, sont tirés de l'Ecriture Sainte, & ont été composés par différens Auteurs, dont le principal est Hanns Sachs.

V. Decade.

Ce même Auteur a donné dans cette Décade, 28 Piéces de Théâtre, dont la plus considérable est une Tragédie intitulée, *Œdipe*, & imitée de celle de Sophocle. On doute avec raison, dit M. *Gottſched*, si *Hanns Sachs* étoit versé dans la Langue Grecque : il se sera servi vraisemblablement d'une traduction Latine, ou de quelque extrait de la Tragédie du Poete Grec. Au reste la Tragédie Allemande n'est qu'une imitation & non pas une traduction de la Grecque.

Nous passerons sous silence les autres Drames de cette Décade; nous ne

nommerons pas même ceux du fertile *Hanns Sachs*. Ceux de nos Lecteurs qui seront curieux de ces antiquités typographiques, pourront consulter l'Ouvrage dont nous donnons l'analise. Comme ils ne formeront pas sans doute le plus grand nombre, nous croyons devoir épargner aux autres la lecture d'une suite de titres, qui ne leur causeroit sans doute que beaucoup d'ennui.

VI & VII. Decades.

Le seul *Hanns Sachs* remplit presqu'en entier ces vingt ans. Nous ne citerons de lui que les Piéces sur lesquelles M. *Gottſched* nous a donné quelqu'anecdote. En 1551, ce Poete donna une Comédie intitulée, *Florio & la Belle Biancephore* : cette Piéce est remarquable par le nombre de ses Actes, elle en a sept. Le même Auteur ublia en 1552 une Comédie intilée, *le Chevalier Galmi & la Dueſſe de Bretagne*. La Fable de ce Drae, ainsi que de beaucoup d'autres même *Hanns Sachs*, a été tirée

d'un Livre intitulé : *Das Buch der Liebe*, ou *le Livre d'Amour*, imprimé à Francfort sous ce titre, & *in-folio*.

En 1553, il donna le Drame singulier, qui a pour titre : *la Différence des Enfans d'Eve*, Comédie, & il dit dans le Prologue, qu'il l'a traduite du Latin de *Philippe Melanchton* dont l'Ouvrage est ignoré.

Quoiqu'il en soit, cette Piéce est une farce toute remplie d'extravagances. Dieu apparoit à Adam ; il interroge ses enfans sur leur cathéchisme, & principalement sur le cinquiéme article de celui qu'a donné Luther. Cain répond aux demandes de Dieu, fait sa Profession de foi, & son frere Abel récite le *Pater*, &c. M. *Gottsched* nous fait remarquer encore que l'Auteur de cette Piéce a donné dix fils à Adam, & pas une seule fille.

Hanns Sachs publia dans la même année une Tragédie en sept Actes, & intitulée : *le Preux Chevalier Tristan, & la Belle Reine Isalde*. Ce sujet est tiré de l'ancien Roman François, qui vraisemblablement est du treiziéme siécle. On en a fait une traduction Al-

lemande en vers, dont le Manuscrit est à la Bibliotheque de Dresde ; on en trouve encore une autre traduction dans la même Langue, & en prose dans le *Livre d'Amour* dont nous avons parlé cidessus.

En 1554, le même Poete donna une Tragédie intitulée, *la Destruction de Troye par les Grecs* ; elle est en six Actes. Il publia ensuite *la Mort de Clytemnestre* en cinq Actes : il cite dans sa Préface, *Homere*, *Virgile*, *Bocace*, *Dyctis de Crete*, &c, sans dire un seul mot du Poete Grec qui a mis ce sujet au Théâtre sous le nom d'*Electre*. Il ne paroit pas même avoir eu la moindre connoissance de cette derniere Piéce, & semble au contraire avoir entierement inventé la sienne.

Ce Dramatique infatigable donna en 1556, une Comédie en sept Actes intitulée, *Hugues Capet*. On en avoit déja alors une Histoire en Langue Allemande, imprimée à Strasbourg, *in-folio* 1537, & le titre de cette Edition l'annonce comme nouvelle.

Ce fut vraisemblablement en l'année 1563, que *Hanns Sachs* donna

sa derniere Piéce, qui est la traduction d'une des Comédies de Térence. Ce Poete célebre qui pendant l'espace de 46 ans a donné 65 Jeux de Carnaval, 76 Comedies, & 59 Tragédies, a fort approché, quant à la fécondité, de *Hardi*, & passé de beaucoup *Shakespear*.

Les autres Piéces de Théâtre, données dans les dernieres années de cette septiéme Décade, sont tirées de l'Ecriture Sainte, ou traduites de Térence. La seule que l'on a encore de l'an 1570, est intitulée, *Jephté*, ou *le Serment*, & traduite du Latin de *Buchanan*.

VIII, IX & X Decades.

Nous traiterons de ces Décades-ci, comme des précedentes ; c'est-à-dire, nous ne parlerons que des Drames, au titre desquels M. *Gottsched* aura ajouté quelques anecdotes intéressantes.

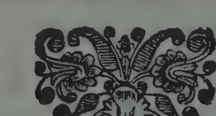
L'année 1573, *Georges Roll* donna au Théâtre, *la Chute d'Adam & d'Eve*, Piéce en cinq Actes ; farce monstrueuse, qui pourroit être citée

comme un exemple de la foiblesse & de l'égarement de l'esprit humain, comme les Tragédies de *Sophocle* pourroient l'être de la justesse & de l'élevation du génie dont un homme peut être capable. Nous ne citerons qu'un trait de la Piéce de *George Roll*. Cet Auteur introduit sur la scéne Dieu & *Jesus-Christ* avec *Arlequin* & *Polichinelle*, & nous croyons ceci suffisant pour mettre en état de juger du reste.

En 1584, *Michel Babst*, Curé de *Mohorn*, donna une traduction de la Tragédie Grecque d'*Iphiginie en Aulide*, & l'année suivante on imprima une Piece de *Jacob Ayrer*, intitulée, *Julius & Cicero redivivus*. Les Ouvrages de cet Auteur n'ayant été publiés qu'après sa mort, on ne peut sçavoir en quel tems précisément ils ont été composés. M. *Gottsched* conjecture que *Jacques Ayrer* a été le successeur immédiat de *Hanns Sachs*. Le Recueil de tous ses Ouvrages a été imprimé en 1600, *in folio*, à Nuremberg, sous ce titre : *Opus Theâtricum*, *oder Dreissig*, &c. c'est-à-dire, *Théâtre de Jacques Ayrer*, ou *Recueil de trente Drames*, &c. On en trouvera les

les titres dans l'Ouvrage de M. *Gottsched* qui fait remarquer entre autres, une espece d'Opéra, intitulé : *le François déguisé avec la Belle Veuve Vénitienne.* Cet Opéra & quelques-uns dont il doit parler, prouve, selon lui, que l'Allemagne a connu encore plûtôt que beaucoup d'autres Pays les Piéces de Théâtre mises en musique, quelequ'en soit la monotonie. L'Auteur de cette derniere, *Jacques Ayrer*, a été contemporain de *Hanns Sachs*, & son successeur immédiat ; il peut donc avoir composé cette Piéce entre 1570, & 1589.

M. *Gottsched* cite encore huit autres Opéras dont on pourra voir les noms dans son Catalogue.



II.

HISTORISCHE und Physikalische untersuchung, &c. Ou *Examen Historique & Physique de la prétendue diminution de l'Eau, & de l'augmentation de la Terre, où cette Hypothese, son origine & ses progrès sont examinés murement & dans toutes leurs circonstances. Par M.* Jean Browallius, *Evêque d'Abo, Membre de l'Académie des Sciences de Suéde, traduit du Suédois en Allemand, par M.* Klein, *Ministre d'Ambassade & Honoraire de l'Académie des Beaux Arts de Leipsick. A Stockolm, chez Gottfried Kiesewetter.* 1756.

AVANT que de rendre compte de l'Ouvrage même, nous croyons devoir imiter l'habile Traducteur Allemand, qui commence par donner

sommairement l'histoire de la célébre Hypothèse dont il s'agit dans cet Ouvrage : hypothèse défendue & combattue par tout ce que l'Allemagne & la Suede ont eus de plus sçavans Hommes depuis soixante ans. Nous allons prendre dans sa Préface ce qui nous paroitra pouvoir rendre notre Extrait plus interessant, & c'est lui qui va parler.

Urbain Hiærne est le premier qui ait tenté d'établir en Suéde l'hypothèse de la diminution universelle des eaux. Il publia en 1702, en langue Suédoise, un Ouvrage où il prétend qu'autrefois la Mer Baltique étoit beaucoup plus élevée qu'elle ne l'étoit de son tems. Il appuie cette opinion sur le témoignage de plusieurs Sçavans, tels que *Schwanskiælds*, *Elie Brenner*, *&c.* Cet Auteur eut pour lors autant de partisans de sa novelle doctrine, que M. *Linnæus* en a aujourd'hui, & il est vraisemblable qu'il parut alors beaucoup d'Ecrits sur cette matiere. Le seul que je connoisse est celui d'*André Stobæus*, intitulé : *De antiqua Urbe Lund*, lequel fut publié en 1708. Voici

la plus forte des preuves alléguées dans cet essai en faveur de l'hipothèse de la diminution des eaux. Cet Auteur rapporte que M. *Jean Munte*, Curé de *Slægarp*, en Scanie, & quelques uns de ses Paroissiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux desseché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre un chariot entier avec les squelettes des chevaux & du charretier. Il regarde ce fait comme une preuve incontestable, qu'il y a eu autrefois un Lac en ce même endroit, & que ce charretier voulant y passer sur la glace y a probablement péri.

En 1719, M. *Emmanuel Swedenborg* publia un petit Ecrit en langue Suédoise, concernant l'ancienne hauteur des eaux, *&c.* Il y adopte la conjecture du célebre *Olof Rudbek* qui a prétendu que la Suéde a été autrefois une Isle & a eu en effet la figure que les anciens Geographes lui ont attribuée. Mais les plus fameux défenseurs, & pour ainsi dire, les Auteurs même de l'hypothèse de la diminution universelle

des eaux, MM. *André Celsius* & *Charles Linnæus*, ont parû entre l'année 1730 & l'année 1740. Dès cette premiere, *André Celsius* avoit déja laissé entrevoir son opinion sur cette matiere, dans un Discours intitulé, *De Mutationibus*, dont on trouve un extrait dans la premiere partie du *Magasin de Stockholm* : mais depuis ce tems il l'a publiée en termes très clairs dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Suéde.

M. *Linnæus* ne s'est déclaré en faveur de cette opinion, que dans son Ouvrage intitulé, *De Systemate Naturæ*, qu'il publia en 1538; mais il l'a défendue fort au long dans son Voyage d'Oelande & de Gothlande, imprimé en 1743; dans son Discours *de Telluris habitabilis incremento*, qui parut en la même année; dans son Voyage de la Gothlande Occidentale, donné en 1746, & dans celui de Scanie qu'il a publié en 1749.

On met aussi *Pierre Kalm* au nombre des partisans de cette hypothèse, & on en trouve effectivement quelques preuves alléguées dans son Voyage

de la Gothlande Occidentale, publié en langue Suédoise en 1742, & dans son Voyage d'Amérique.

Mais aucun de ces Sçavans ne paroît avoir eu autant de contradicteurs que M. *Olof Dalin*, Historiographe de Suéde, qui dans son Histoire de ce Royaume, dont la premiere partie a parû en 1744, a fondé sa Chronologie sur l'hypothèse de la diminution des eaux.

M. *Wallerius*, Professeur en Chymie à *Upsal*, prétend dans son Hydrologie, imprimée en 1748, & dont nous avons une traduction Françoise, que la diminution de l'eau est une des propriétés de cet Elément. Mais comme M. *Browallius* en parle; comme il fait encore mention de ce qu'ont écrit sur cette matiere le Baron de *Hærlemann*, dans le Voyage de Suéde qu'il a publié en 1749; M. *Chydenius*, dans son Mémoire *de Decrementis aquarum in sinu Bothnico*, imprimé dans la même année, & M. *Asselquin*, dans sa Lettre écrite de Smirne en 1550 à M. *Linnæus*, je vais passer aux adversaires de cette hypothèse.

M. *Etienne Hof*, Lecteur du Collége de *Skare* est le premier qui l'a combattue dans son Essai, *de Metamorphosi Telluris*, donné à *Upsal* le quinze Juin 1737. Il y soutient que, quoique cette opinion soit favorisée par un grand nombra d'observations, il seroit téméraire de l'admettre, parce qu'elle est fort opposée aux loix de l'Hydrostatique.

J'espere que mes Lecteurs voudront bien me permettre de faire mention ici de ce que j'ai écrit sur cette matiere le 21 Octobre 1743, à M. *André Celsius*. Lorsque j'étois sur le point de partir de Suéde pour me rendre en Espagne, il me pria de remarquer dans mon Voyage tout ce que je pourrois découvrir de contraire ou de favorable à son hypothèse chérie. Je lui envoyai mes observations, comme je l'ai dit, en 1743; & quoique j'eusse appris que M. *Celsius* étoit mort en 1744, le 24 Avril, je ne négligeai pas d'observer encore en revenant en Suéde. Comme je passois le 27 Mai 1745, auprès de *Merida*, sur le grand pont que les Romains éleverent sur la Guadiane,

j'apperçus au milieu de cette Riviere une petite Isle où je vis les ruines d'une vieille tour ronde, à peine élevées d'un quart d'aulne (1) au-dessus du niveau de l'eau, & j'appris de quelques Sçavans Espagnols qui habitoient cette Ville que la tour en question avoit été bâtie par les Romains, avant qu'ils soumissent la Lusitanie. Or cette conquête est arrivée vingt ans avant la naissance de Jesus-Christ; ainsi l'on peut donner à cette tour dix-huit cens années. Ce fait ne s'accorde pas bien avec l'hypothèse de la diminution des eaux, selon laquelle elles doivent diminuer en un siécle de neuf quarts d'aulnes (2).

M. *Gœrausson*, homme très versé dans les antiquités Suédoises, a dans les années 1747, 49 & 50, publié cinq Ecrits Suédois, dans lesquels il fait remonter aussi haut qu'*Olof Rudbeck*, l'antiquité du Royaume de Suéde, & prétend que le systême de la dimi-

(1) Six pouces environ.
(2) Environ de deux pieds six pouces.

nution de l'eau est suffisamment réfuté par les faits rapportés dans ces Ecrits.

M. *Jules Biærner* a attaqué cette opinion dans un Ouvrage imprimé *in*-4°. en 1748, & qui a pour titre, *Antiquités du Royaume de Suéde*. Il y traite surtout de la grandeur des Pays Septentrionaux, de la culture des rivages & de la hauteur de la Mer Baltique.

En 1749, M. *Jacob Wilde*, ancien Historiographe du Royaume de Suéde, s'éleva contre cette fameuse hypothèse, & fit traduire du Latin en Suedois par M. *André Wilde*, son fils, les deux premiers Chapitres de son Histoire Pragmatique, dans lesquels ce Sçavant homme qui a une lecture immense, attaque le *systême* de M. *Dalin*, comme il fait encore dans une Appendice où il traite de la probabilité de l'Histoire du Nord & des fondemens de la Chronologie de cette Histoire.

C'est en cette même année 1749, que le sçavant *Etienne Bring*, Professeur d'Histoire à *Lund*, publia *in*-8°. en Suédois, un Recueil de plusieurs

Ecrits, pour servir à l'éclaircissement de l'Histoire de Suéde. Si quelque ouvrage solide & bien fait a parû en Suéde contre l'hypothèse de la diminution des eaux, c'est assurément celui-ci, quoiqu'il ait à peine 60 pages: aussi M. *Browallius* ne l'a-t-il point oublié. Les objections de M. *Bring* sont physiques & historiques; il ne s'est jamais avancé qu'avec prudence & avec circonspection. Une de ses remarques les plus considérables & les mieux fondées, est que toute cette dispute roule sur ces trois questions. 1°. Si l'eau diminue: 2°. Si elle diminue dans une proportion donnée: 3°. Si de la diminution de l'eau dans une proportion donnée on peut déduire, avec quelque espéce de certitude, l'antiquité du Royaume de Suéde. De plus cet Ouvrage est rempli de remarques extremement curieuses. En voulant par exemple expliquer pourquoi l'on trouve quelquefois des débris de Navires dans les Terres, il cite un passage remarquable de *Sturleson*, où cet ancien Auteur rapporte qu'autrefois & sous le

Regne de *Hækon*, ou *Haquin*, Roi de *Norwege*, lorsqu'on avoit donné un combat sur Mer, le Vainqueur faisoit mettre à terre quelques-uns de ses Vaisseaux, les faisoit remplir de morts, & couvrir ensuite de terre & de pierres.

En cette même année encore, M. *Charles-Frédéric Menander*, Professeur de Théologie à Abo, publia un Ecrit intitulé, *de Superficie Telluris*, où il soutient que la diminution universelle & absolue de l'eau détruiroit nécessairement l'équilibre de la terre.

M. *Richardson* s'est aussi élevé contre cette hypothèse, dans sa Description de la Province de *Halland*, publiée en 1751, & 1753. Aux objections de cet Auteur, M. *Dalin* s'est contenté de répondre dans une Lettre adressée à son Excellence M. le Comte *Gustave Bond*, qu'elles ne méritoient pas qu'on y fit attention; il ajoute que ce que MM. *Wilde* & *Biærner* ont écrit contre lui, en est encore moins digne.

Il ne me reste plus qu'à faire mention d'un Manuscrit qui mériteroit bien une place parmi les meilleurs Ouvrages

composés contre l'hypothese de la diminution de l'eau, quand le nom de son illustre Auteur lui donneroit moins d'éclat. Il est de son Excellence M. le Comte *Gustave Bond*, & a pour titre: *Remarques sur l'Histoire de Suéde de M. Dalin*. Il a été fait en 1755, & Son Excellence a bien voulu me le communiquer, avec la réponse que M. *Dalin* lui a faite. Son hypothèse est combattue dans cet Ecrit par des raisons physiques & historiques que l'on n'avoit point encore employées contre elle. Je ferai part au public de ce morceau si digne de sa curiosité dans la premiere partie du *Magasin* de Stockolm, qui lui sera délivrée.

Si cet Ouvrage, qui est bon sans doute, puisque M. *Klein* en a fait l'éloge, peut intéresser nos Lecteurs François, nous leur en rendrons bientôt compte. Nous allons passer à celui de M. *Browallius* que nous ferons toujours parler, comme son Traducteur a jugé à propos de faire dans cette espéce d'avant propos.

EXAMEN de l'Hypothèse de la Diminution de l'Eau.

LE Clergé de Suéde ayant présenté à la Diete de 1747, un Ouvrage où la fameuse hypothèse de la diminution de l'eau étoit combattue, M. *Dalin* entreprit de réfuter cet Ecrit dans la seconde partie de son Histoire de Suéde, & les Etats ne déciderent rien. Ce silence me surprit, & comme on l'interprétoit en faveur de cette opinion, je formai le dessein d'en faire un examen refléchi, non pour avoir la gloire de contredire & de censûrer nos Etats, ou de combattre M. *Dalin*, dont j'estime & j'honore les talens, en le plaignant de sa bonne-foi, mais pour réfuter une opinion qui ne m'a jamais parû même vraisemblàble.

Plusieurs des anciens Romains ont remarqué que la Terre s'augmentoit en plusieurs endroits, & que les eaux qui sont à sa surface passoient d'un endroit dans un autre; mais peu d'Auteurs ont prétendu que l'eau éprouvât

une diminution absolue. Peu d'Etrangers parmi les modernes ont été de cette opinion, & c'est à tort qu'on l'attribue à *Varenius* : il a crû seulement que les eaux changeoient de place. „ Il est vrai, dit-il, que la Mer quitte „ quelquefois ses rivages; & *dans un* „ *autre endroit*, qu'elle couvre aussi „ quelquefois des parties du Conti„ nent". Ainsi quand il croit que la Mer Baltique, la Mer Méditerranée, & le Golphe Arabique doivent diminuer, il regarde comme certain que ces Mers regagneront d'un côté les terres qu'elles perdent de l'autre. Cependant cet Ecrivain exagere ces changemens, & n'a point assez murement examiné tous les faits qu'il a trouvés dans *Hérodote*, *Strabon*, *Seneque*, *&c.* tous Auteurs qui ne méritent pas une foi aveugle.

Celui qu'on peut regarder comme Auteur de cette hypothese, est M. *Maillet*, Consul François en Egypte. Je ne sçai si son Ouvrage intitulé, *Telliamed*, & l'opinion qu'il y défend ont eu beaucoup de partisans dans les pays Etrangers; je ne connois que celui qui a publié *Telliamed*. Si la très

longue Préface de cet Editeur est un foible appui des opinions de M. *Maillet*, il a du moins instruit ses Lecteurs de sa maniere de penser, & fait voir qu'il réservoit à la Religion les coups dont il avoit menacé le Clergé.

Je ferai encore remarquer ici que quelques esprits forts se sont hardiment approprié les pensées de *Telliamed*, pour les employer à leurs fins. *Lamétrie* en a fait le plus grand usage dans son *Sistême d'Epicure*; mais plusieurs Auteurs les ont refutées, (M^rs. *Formey*, *Bertrand*, *Harsœker*, & *Manfredi*).

Je ne vois pas trop pourquoi on met M. *Hiærne* au nombre des Défenseurs de cette hypothése, lui qui prétend que lorsque les eaux innondent quelques pays, elles en laissent d'autres découverts. Il n'en est pas ainsi de M. *Swedenborg* : il a soutenu la diminution absolue des eaux; il en a allégué pour preuves les terreins qui autrefois couverts par les eaux de la Mer, en ont été abandonnés, les gros anneaux de fer, pour amarer les vaisseaux, que l'on a trouvés dans les

Montagnes, les ancres, les poissons, les débris de Navires, *&c.*

Ce fut en 1743, que M. *André Celsius* publia dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Suéde, ses Observations sur la diminution de l'eau dans la Mer Baltique & la Mer Occidentale. Ces observations méritent une attention d'autant plus particuliere, qu'elles ont été en Suéde, pour ainsi dire, le fondement de cette hypothese qui a ensuite obtenu & occupe encore une place si considérable dans l'Histoire & dans la Minéralogie. M. Celsius n'oublie pas une seule de ces expériences par lesquelles on peut & on a coutume de prouver l'augmentation de la terre. Il s'appuie principalement sur les lacs desséchés, les rochers découverts, les pierres où l'on prenoit des chiens de Mer, (*Sce und steine*) devenues inutiles à cet usage, & sur les rapports que des Pilotes & des Paysans lui ont faits, mais surtout sur le nivellement executé par M. *Rudmann*. Il a calculé & il prétend que l'eau diminue en cent ans de neuf quarts d'aunes, (environ 4 pieds 6 pouces)

Il faut cependant dire à la louange de ce célébre Aſtronome, qu'il ne nous donne pas ſon opinion comme inconteſtable : il dit bien que l'eau a diminué ſuivant cette proportion pendant 186 ans ; mais il n'a pas oſé avancer qu'elle ait toujours ſuivi, ou qu'elle ſuivra toujours à l'avenir cette proportion ; il n'a pas non plus aſſigné à cet effet de cauſe poſitive, & il a ſeulement conjecturé qu'il pouvoit être occaſionné par les végétations, par les gouffres cachés au fond de la Mer, &c. Au reſte il n'a point crû que cette diminution de l'eau fût particuliere au Nord ſeul ; quoiqu'il parle principalement de la Mer Baltique, il a ſoutenu que l'eau diminue de même dans la Mer Occidentale.

Mais ce que M. Celſius a ſeulement haſardé au ſujet d'une petite partie des ſiécles paſſés (186 ans), M. Dalin l'a établi comme un fait ſi inconteſtable, qu'il l'a pris pour baſe de la Chronologie de l'Hiſtoire de Suéde. Il s'eſt éloigné de Celſius, en aſſignant pour cauſe de cette diminution un avancement des eaux vers la ligne,

déja prétendu par Swedenborg : il n'a point regardé comme abſurde une diminution bornée aux Pays Septentrionaux, & quoique beaucoup de bons écrivains ayent combattu ſon opinion, il ſemble qu'elle a encore moins d'adverſaires que de partiſans. Au nombre de ceux-ci on peut compter, MM. *Wallerius*, *Kalm*, *Chydenius*, *Hœrlemann*, *Haſſelquin* & *Linnæus*. Ce dernier ſurtout, en appliquant cette hypotheſe à l'Hiſtoire Naturelle, n'a pas peu contribué à lui donner de l'éclat, & l'on reconnoit dans tous ſes Ouvrages, qu'il eſt fort attaché à ce ſentiment. Les preuves qu'il en allégue ſont tirées des obſervations faites ſur le Golphe Bothnique, des grands bancs de ſable de *Malingebo*, des petrifications, des marbres que l'on a trouvés en Gothlande & qui ſont de la même eſpece que ceux de l'Iſle de Carl, & d'un grand morceau de galene de fer, (*Glantzein, muria ſaxi ex mica Spathoque*), qu'on a de même trouvé en Gothlande. Il cite auſſi l'obſervation ſuivante faite par la Baronne *Stœlde Hollſtein*. Près du Village de Sœdra-

byringe, on trouve du ſuccin à une toiſe de profondeur dans la terre, quoique cet endroit ſoit plus élevé qu'un lac voiſin de ſix ou ſept toiſes, & que la Mer de douze ou treize. „ Les eaux, ajoute-t-il, „ ſont, pour ainſi dire, „ productrices de toutes les terres & „ de toutes les pierres : l'argile eſt „ le ſediment de l'eau, & le ſable „ n'eſt autre choſe que de l'argile „ criſtaliſée. Toutes les ſubſtances cal- „ caires qui ſont ſur la terre, ne ſont „ que des poiſſons, & autres matieres „ pétrifiées. . . . . . Le criſtal eſt com- „ poſé de *quartz*, de *ſpath* & de *ſel* ; „ les pierres précieuſes ſont du quartz „ criſtalliſé, *&c.*

Outre les Défenſeurs célebres dont je viens de faire mention, je dois dire ici que cette hypotheſe a été reçue en Sude par tous ceux qui ſe piquent d'avoir quelque connoiſſance en Phyſique, & j'avourai ingénuement qu'elle eſt extrêmement attrayante. Elle ſe prête ſi facilement à expliquer différens effets que nous obſervons ſur la Terre, que ceux qui ne veulent ignorer de rien, lui trouvent des com-

modités infinies. Il y a dans toutes les Hiſtoires des Sectes Philoſophiques, des Siſtêmes Métaphiſiques & Hypothétiques qui ont eu leurs Défenſeurs ; mais ces Sectes & ces Siſtêmes adoptés pendant un tems ont tous eu un terme.

Quelle différence n'apperçoit-on pas dans les opinions de ceux qui défendent l'hypotheſe de la diminution de l'eau ! Les uns la conjecturent & d'autres la croient ; ceux-ci la regardent comme univerſelle, ceux-là comme particuliere aux pays Septentrionnaux : l'un veut qu'elle ſoit relative, l'autre veut qu'elle ſoit abſolue. Il me ſemble qu'on ne doit pas porter le même jugement de ſentimens ſi divers (1).

Examinons d'abord ceux de Telliamed : comment ont ils pû entrer

---

[1] M. Browallius entre ici dans un grand détail de l'Ouvrage intitulé, *Telliamed* ; mais il eſt ſi connu en France, que nous croions inutile d'en parler ici d'après notre Auteur. Nous ne donnerons donc que ſes objections.

dans l'eſprit du judicieux Maillet ? La malheureuſe ambition de paſſer pour eſprit fort, dont cet Ouvrage inconſéquent porte l'empreinte la plus ſenſible, cauſe toujours un certain délire qui rend les eſprits qu'elle agite, capables d'adopter comme vraies les plus grandes abſurdités, dès qu'ils les croient favorables à leur opinion chérie : preuve certaine que la main de Dieu eſt levée ſans ceſſe ſur les hommes qui oſent oublier la ſoumiſſion qu'ils lui doivent, juſqu'au point de s'élever contre lui. Diſons le à leur confuſion : les Athées ſont eux-mêmes la preuve de la fauſſeté de leurs ſentimens, & de la vérité de l'Ecriture qui nous enſeigne que les hommes qui étouffent ainſi les lumieres que leur fourniſſent la Nature & la révélation, ſont abandonnés à leur corruption & à un tel aveuglement, qu'ils ne croient plus que le menſonge.

L'Ouvrage de M. Maillet eſt un exemple de l'abus qu'on peut faire de cette hypotheſe ; mais on demande ſi telle qu'elle eſt généralement reçue en Suéde, elle contredit la révelation.

Pour répondre à cette queſtion, il faut examiner ſéparément les raiſons de ſes divers Défenſeurs.

Si l'on regarde la diminution de l'eau comme particuliere aux pays du Nord, elle n'a rien de commun ſans doute avec la Chronologie ou l'Hiſtoire Sacrée ; mais je ne conçois pas comment on peut l'accorder avec la ſaine raiſon. Je conçois bien qu'un Lac peut être plus élevé que la pleine Mer, & que la Mer Baltique a pû en effet avoir cette ſituation ; mais ſi on l'accorde auſſi à la Mer Occidentale, cette ſuppoſition paſſe mon intelligence. L'équilibre néceſſaire aux eaux, démontre avec évidence qu'elles ne peuvent éprouver qu'une diminution univerſelle, & cet équilibre ne peut ſubſiſter, ſi l'eau n'eſt pas auſſi haute ſous l'Equateur que ſous les Poles, ainſi que toutes les loix de la peſanteur & du mouvement le demandent, loix qui au commencement du Monde ont donné à la Terre la forme qu'elle a conſervée juſqu'à préſent. Dire que parce que la terre eſt applatie à ſes Poles, & que par conſéquent les corps

y ont plus de peſanteur, l'eau a néceſſairement diminué ſous les Poles & augmenté vers l'Equateur, au-de-là de l'équilibre dont nous venons de parler, ce ſeroit prétendre que l'eau monte au lieu de deſcendre.

Ceux qui attribuent à l'eau une diminution univerſelle, ſans accorder à la Mer un pouvoir créateur, pour ainſi dire, ne ſont point en cela oppoſés à la vérité de l'Hiſtoire Sainte, quoiqu'il leur ſoit impoſſible d'éviter toutes les conſéquences d'une diminution univerſelle des eaux. Avant que d'y acquieſcer, il me ſemble que tout homme ſage doit obſerver que tous les endroits dont l'Hiſtoire Ancienne, & ſurtout celle de la Bible, font mention, doivent, ſuivant cette hypotheſe & la meſure reçue, être ſitués aujourd'hui fort au deſſus du niveau des eaux. Si en effet elles diminuoient de quatre pieds ſix pouces en chaque ſiécle, le niveau d'Alexandrie, par exemple, ſeroit plus élevé que celui de la Mer Méditerranée d'environ cent pieds, & tout le Delta bien plus haut encor : cependant tout ce Pays eſt aujourd'hui

tel qu'Hérodote l'a décrit, *&c.* Maillet ſ protecteur zélé de la diminution de l'eau, Maillet qui a été Conſul en Egipte, doit être en cette matiere un témoin irréprochable : or, quoiqu'il ait eu la précaution d'avertir que la Mer doit être aujourd'hui plus baſſe qu'autrefois, il avoue pourtant lui-même que les anciens canaux de cette contrée, lorſqu'ils ont été nettoyés, ont aſſez d'eau pour porter batteau. Mais on ſçait aſſez que jamais ils n'ont été deſtinés à des bâtimens plus conſidérables. Cependant, ſuivant la meſure que Celſius nous a donnée, le Canal d'*Ebn Ellaas*, conſtruit dans le ſeptiéme ſiécle, auroit dû être fait pour des Bâtimens de cinquante pieds, & l'ancien Canal pour des Bâtimens de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds de tirage, machines énormes dont nos plus grands Vaiſſeaux n'approchent pas (1).

---

(1) Un Vaiſſeau de ſoixante à quatre-vingt canons tire environ vingt-quatre pieds d'eau.

Mais

Mais quelle Chronologie peut nous donner la hauteur des Montagnes, & pourra-t-on l'accorder avec la Chronologie Sacrée? Celle-ci fixe l'âge du Monde à six milles années, & à ne suivre que la mesure modérée de Celsius, la plus haute de nos Montagnes devroit avoir 230 pieds au-dessus du niveau de l'eau; mais si l'on employoit la mesure de *Telliamed*, à peine aurions nous des hauteurs de 18 pieds.

Nous pouvons supposer, ce me semble, que la pointe de Swuckustœt que M. de la *Condamine* a trouvée de 12000 pieds au moins, en a environ 7000: alors l'âge de cette Montagne, compté depuis que sa cime a parû au-dessus des eaux, & calculé selon la mesure de Celsius, sera de 155000 années. Cependant la Norwege & la Suéde ont des Montagnes plus hautes encore.

Nous sommes certains de la hauteur de quelques montagnes de l'Amérique. Celle de Chimboraso, par exemple, a 3220 toises: elle seroit donc selon Celsius, âgée de 45000 ans,

& le Mont Ararat, s'il a la hauteur qu'on lui attribue, en auroit 175000; mais, suivant Maillet, le Chimboraso auroit 6750000, & l'Ararat 10125000 années: que seroit-ce si le tems nécessaire pour la formation des Montagnes y étoit encore ajouté?

Etablissons maintenant la question dont il s'agit, & examinons les raisons sur lesquelles on s'est appuié, pour la décider en faveur de la diminution de l'eau. Elles sont phisiques ou historiques; mais je ne parlerai point de celles-ci, parce qu'on l'a déja fait assez & que les autres sont plus importantes. Il me semble que la question propre & véritable est celle-ci. » Si » les eaux qui sont à la surface de la »Terre diminuent effectivement & pro» portionnellement au tems, de sorte » qu'après un certain nombre d'an» nées, on en trouve en effet moins » qu'auparavant, & si cette diminu» tion, supposée possible, peut-être la » cause de tous les phénomenes & des » changemens observés sur notre globe.

Le changement d'eau en terre que l'on suppose pour appuyer ce systême

est purement problématique, & quand meme il seroit vrai, on ne pourroit pas en conclurre une diminution nécessaire de l'eau, puisqu'on pourroit prétendre avec autant de raison que d'autres corps peuvent devenir eau. Ne peut-on pas d'ailleurs démontrer que l'eau qui entre dans la composition d'un corps solide, & qui pour lors ne nous est plus sensible, n'a pas pour cela changé de nature, & qu'elle est retrouvée sous sa premiere forme dans la décomposition de ce corps?

On a coutume de citer ici l'autorité de Newton, qui a dit que la végétation, la putréfaction des corps & leur changement en terre fait diminuer l'eau, & que les Comètes réparent & remplacent cette diminution. C'est sans doute l'expérience de *Boyle*, peut-être celle de *Van Helmone*, peut-être aussi le plaisir de trouver une utilité aux Comètes, qui lui a donné cette pensée. Mais il me semble qu'il seroit injuste de ne pas la regarder comme une simple conjecture: quelque grand qu'ait été Newton, il n'étoit toutefois qu'un grand homme, &

ses conjectures ne peuvent passer pour des axiomes. Les expériences de *Van Helmone* & de ceux qui l'ont suivi, ne peuvent décider cette question. Il n'est pas nécessaire que l'eau devienne terre, pour que celle-ci s'augmente; & la portion terreuse qui entre dans la composition des plantes, est si peu de chose, comme leur décomposition le prouve, qu'il n'est pas étonnant qu'on ne s'en apperçoive pas en mesurant le reste de la Terre. De plus, l'eau qui monte dans les plantes, peut y porter autant de terre qu'il doit en entrer dans leur composition. On ne peut pas nier que toutes les eaux pures n'en contiennent, & qu'il n'y en ait même dans l'air. Enfin la végétation des plantes, la crystallisation des sels, la putréfaction de l'eau, *&c.* prouvent seulement, & rien de plus, que l'eau est un véhicule ou *lixivium* dont la Nature fait usage.

Il est aussi difficile de prouver que dans la cuisson des briques il se fait un changement d'eau en terre, & j'y vois seulement que les particules de deux corps peuvent être mises par le

moyen de l'eau dans une ſphere d'attraction mutuelle. La chaux, le plâtre & d'autres matieres durcies par le moyen de l'eau ne prouvent rien moins que la tranſmutation de cet Elément. Tout le monde ne ſçait-il pas que la chaux vive & le plâtre ne ſe durciſſent qu'au dégré de chaleur qui fait évaporer l'eau, & ne faut-il pas faire ſécher les briques pour leur donner de la dureté? L'eau ſeule ſans doute n'en donneroit pas à l'argile, ſi l'on n'y joignoit le ſecours du feu, *&c.*

De tout ce qui vient d'être dit, on peut raiſonnablement conclure, que le changement d'eau en terre n'a point encore été prouvé, & qu'il eſt juſqu'à préſent beaucoup plus probable que l'art humain ne peut changer les Elémens l'un en l'autre.

Il faut conſidérer dans cette matiere ci, que les expériences ſeules peuvent y être admiſes & non les ſpéculations: il faut encore faire attention, que ce qui merite réellement d'être appellé expérience, doit avoir été fait avec une grande circonſpection. On donne ſouvent ce nom à ce qui n'eſt en effet

qu'une concluſion que l'on a tirée de quelque fait obſervé, & la plûpart de ceux que l'on allégue dans cette Hiſtoire ne méritent pas qu'on les nomme expériences. La Terre a été, dit on, couverte d'eau autrefois, on en trouve des marques partout. Mais aucune expérience ne peut le prouver, & ces marques ſi célébres peuvent avoir une toute autre cauſe, quoique nous ne puiſſions lui aſſigner que celle de la grande hauteur des eaux; & quand même ce ſeroit la vraie, prouveroit-elle que l'eau diminue? Il pourroit encore arriver que toutes les raiſons ſur leſquelles on a fondé ce ſyſtême fuſſent inconteſtables, & que la concluſion que l'on en tire, de la diminution abſolue & univerſelle de l'eau, fût entierement fauſſe: quand même cent expériences prouveroient pour cette hypothèſe, une ſeule qui la contrediroit les rendroit toutes de nulle valeur.

Les preuves qu'on a tirées du nivellement des eaux, en faveur de leur diminution, paroiſſent être les plus importantes; j'avoue que ſi, après avoir déterminé un centre de gravité immo-

bile, on trouvoit & l'on démontroit que la ſurface des eaux s'en approche, ce ſeroit une très forte preuve du fait en queſtion: mais il me ſemble bien étonnant que les quatre meſures priſes à ce ſujet different toutes entre elles. Celſius prétend, d'après Rudmann, que l'eau diminue de 45 pieds en dix ſiécles, & Maillet, de trois pieds; dans le même tems au contraire Manfredi ſoutient, qu'elle augmente d'un pied & demi, & Harſœker de dix pieds. La différence de ces meſures prouve évidemment l'incertitude de cette hypothèſe. Examinons-les & voyons laquelle eſt la plus vraiſemblable & la plus digne de croyance.

Celle de Maillet, qui d'ailleurs n'eſt qu'une ſimple conjecture, me paroît être ſi petite, qu'elle ne ſignifie rien. Elle peut cependant convenir à la Mer Méditerranée, & en cela Maillet n'a pas contredit l'Hiſtoire. Mais il n'en eſt pas ainſi de la meſure de Celſius: s'il eſt inconteſtable que l'eau diminue dans une certaine proportion ſur toute la ſurface de la terre, non-ſeulement l'Hiſtoire de Suéde, mais

toutes les autres Hiſtoires les plus anciennes, les plus dignes de foi, courroient grand riſque d'être réduites à rien.

Au reſte cette meſure n'a pour fondement qu'une tradition orale des Payſans, qui porte que des rochers où l'on prenoit des chiens de Mer, ſont devenus impraticables; mais ces Rochers appuiés ſur un terrein peu ſolide, n'ont-ils pas pû éprouver quelque changement, par des tremblemens de terre, & par des tempêtes? L'élevation du rocher au-deſſus de la ſurface de l'eau devenue trop grande, eſt-elle donc la ſeule cauſe qui puiſſe avoir rendu ces rochers inutiles à la pêche des chiens marins? D'autres cauſes peut-être, comme par exemple le défaut de nourriture, a pû éloigner ces animaux & les a forcés d'aller vers de nouvelles côtes. Quoiqu il en ſoit, il eſt très certain que le ſimple rapport des Payſans ne peut avoir aucun poids dans une queſtion qui demande une ſi grande exactitude.

La meſure de Manfredi ne me paroît pas être plus exempte d'erreur; elle a toutefois plus de vraiſemblance.

Cet Auteur dont l'exactitude est si connue de tous les Sçavans, a lui-même exécuté cette mesure, & il a trouvé quatorze pieds de différence entre la plus haute & la plus basse eau. Comme il étoit à Ravenne en 1731., pour y mesurer combien le niveau de quelques endroits étoit élevé au-dessus de celui de l'eau, il voulut faire cette épreuve à la Cathédrale bâtie depuis 1300. Comme pour cet effet il fallut creuser quelques pieds en terre, on trouva un ancien plancher fait d'un très beau marbre, & qui étoit à une telle profondeur, qu'il n'avoit que six pouces au-dessus de l'eau la plus basse; mais lorsque la Mer étoit grosse, il étoit huit pouces au-dessous. Il n'est pas vraisemblable, à ce qu'il prétend, que l'on ait construit ce plancher aussi bas: il faut donc, ou qu'il se soit affaissé, ou que la Mer se soit élevée. Le premier cas lui paroît absurde, & il s'en tient au dernier. Il pense que cette élevation des eaux de la Mer peut être un effet des terres que les Rivieres y entraînent sans cesse : il combat en peu de mots la diminution prétendue

de l'eau, & prétend que les seuls sables que la Mer pousse perpétuellement sur ses rivages & qui les accroissent, sont ce qui a fait croire aux partisans de ce sistême, que l'eau diminue.

Manfredi ne s'arrête pas là : il entreprend de calculer la quantité de terre que les Rivieres portent à la Mer, & le résultat de son calcul est qu'elle s'éleve de 5 pouces en 348 ans.

Cette mesure comparée aux autres a sans doute plus de vraisemblance, & l'on ne peut la réfuter démonstrativement. Cependant je ne vois pas, comme il le prétend, qu'il soit impossible que son pavé de marbre ait pû s'affaisser, & que du transport des terres dans la Mer, il s'ensuive nécessairement que la surface de celle-ci s'éleve en même proportion que son lit, puisqu'elle peut toujours s'étendre & couvrir de nouveaux terreins; les terres qui sont à son fond peuvent être portées vers ses bords; son fonds même peut devenir plus profond en quelques endroits, tandis que des bancs

de sable s'élevent en d'autres, & ainsi ses eaux peuvent toujours être également hautes. Quant à Harsœker, en suivant Manfredi & augmentant encore sa mesure, il a peut-être plus affoibli qu'affermi son hypothèse.

Si entre ces différentes mesures on prend le milieu qui est ordinairement la voie la plus sûre, on dira que la hauteur de l'eau est toujours à peu près égale; opinion très conforme à celle de ces deux derniers Ecrivains qui pensent que la terre a toujours la même quantité d'eau.

Cependant je ne regarde leur théorie que comme douteuse, & je voudrois qu'on me démontrât avec un peu plus d'évidence que les eaux de la Mer s'élevent, & dans quelle proportion. Comme ils ont supposé à cette élevation une cause générale, ils l'ont sans doute regardée comme universelle, & non comme bornée à la seule Mer Méditerranée; mais l'expérience ne confirme pas leur sentiment en ce point, puisque la diminution des eaux paroit aussi & même

plus forte en quelques endroits, que son augmentation semble l'être en d'autres.

Du moins l'opinion de ces deux Auteurs ne me paroit point favoriser ceux qui prétendent que l'eau diminue aux Poles, & augmente vers l'Equateur. Les raisons que j'ai alléguées ci-dessus contre ce systême, subsistent encore ici dans toute leur force.

Les Rochers que la Mer, dit-on, laisse de tems en tems à découvert, semblent être une très forte preuve de la diminution de l'eau : mais ne seroit-il pas plus naturel d'attribuer cette espéce de phénoméne, supposé certain, à quelque cause particuliere, plûtôt qu'à une diminution universelle des eaux?

D'ailleurs n'est-il pas prudent de remarquer à ce sujet, que les hommes & les Paysans surtout sont portés à se plaindre de leur sort, & à vanter celui de leurs Peres : ils se rappellent leur jeunesse, ce tems heureux où la vie exempte de soucis, est toujours aisée, toujours agréable; ils le comparent à celui où ils vivent, & attribuent, soit à ce dernier, soit aux endroits qu'ils

habitent, des désagrémens dont leur constitution naturelle & leur âge avancé sont les seules causes. Les premiers Pilotes se sont contentés sans doute de connoitre les écueils de quelque côte & de les éviter ; leurs enfans ou successeurs qui ont apperçu des Rochers qui ne leur avoient point été enseignés par ces premiers, ont pû croire fort aisément que les eaux avoient cessé de les couvrir depuis peu de tems, ou après y avoir échoué ont eu intérêt de le dire & de le faire croire.

On peut encore remarquer, que les eaux n'ont pas toujours la même hauteur dans toutes les années : or quand les Pilotes font leur apprentissage dans des tems où les eaux conservent constament une grande hauteur, comme il arriva en Suede en 1754, les années suivantes leur fournissent un grand nombre de remarques sur ces rochers dont on prétend que les eaux s'éloignent.

On a avancé que les anciens murs de la Ville de Stockolm subsistent depuis 500 ans, parce qu'ils sont à vingt pieds au-dessus du niveau de l'eau, & on

pourroit le croire, si ce sentiment n'étoit pas contredit par les vérités suivantes. Il faut d'abord démontrer la justesse de cette mesure ; mais supposons-là vraie, ce fait est encore difficile à croire. Il est incertain à quelle distance le niveau de ce mur étoit autrefois de celui de l'eau, & si l'on calcule suivant la mesure reçue de la diminution de l'eau, on trouvera que les fondemens de ce mur ont dûs être construits sous l'eau, ce qui est incroyable.

C'est à tort que M. *Bring* a cité comme une preuve de la diminution de l'eau, ce que le Pere *Charlevoix* dit de l'endroit où la Ville basse de Quebec a été bâtie. Cet Auteur rapporte, il est vrai, « que la Riviere s'est » éloignée de Quebec & a laissé entre » elle & cette Ville un si grand espace de terrein, qu'on y bâtit ce » qu'on appelle la basse Ville, qui » est aujourd'hui tellement élevée, » que ceux qui l'habitent sont entierement à l'abri des inondations ». Si l'on veut expliquer ce passage comme il doit l'être en effet, on n'y trouvera aucune preuve de la diminution de

l'eau, puisqu'immédiatement après cet Auteur ajoute, que les bastions du Port se trouvent à fleur d'eau dans les crues de l'Equinoxe.

Je ne m'arrêterai pas long tems à ce que l'on dit de la situation du Château d'Abo, que l'on a coutume d'alléguer comme une preuve de la diminution de l'eau. Je me contenterai de faire remarquer ici, que la partie la plus élevée du terrein où est ce Château, est à 24 pieds deux pouces au-dessus du niveau de l'eau ; qu'on croit communément que la plus ancienne partie de ce Château a été bâtie il y a six cens ans ; qu'ainsi, selon l'Hypothèse, elle étoit alors à deux pieds huit pouces, & le reste du Château à six ou sept pieds au-dessous de l'eau. Si l'on fait attention au nouveau Château que le Roi *Jean* habita en 1563, pendant sa captivité, il est difficile de comprendre comment ce Prince put y entrer, puisque, selon la même hypothèse, la porte devoit être alors à deux pieds au-dessous de l'eau ; mais on n'a cependant sur ce point aucune inquiétude, & l'on est certain que pour

lors on alloit à ce Château par un chemin très praticable.

On prétend que l'eau diminue dans les Lacs & dans les Rivieres, & cette opinion au premier coup d'œil paroit bien fondée. Je passerai sous silence tous les exemples qu'on cite pour en prouver la vérité, on en a partout de pareils : je remarquerai seulement qu'il faut examiner ce que cette eau devient, & si elle ne passe pas visiblement d'un endroit dans un autre.

M. Linnœus a observé que les Rivieres rendent tous les ans leur lit plus profond ; je ne peux point contredire cette remarque, mais je dirai qu'on ne peut en faire une application générale. Il en est beaucoup qui remplissent de sable les endroits où leur cours est doux ; mais toutefois cette observation ne peut servir à étayer l'hypothèse de la diminution de l'eau. Avant que de l'admettre dans les Rivieres, il me semble qu'il est nécessaire d'examiner, 1°. Si cette question concerne les Rivieres dont il est parlé dans l'Histoire Ancienne ; & alors on

doit s'assurer avec tout le soin possible que l'on a leur vraie position. Notre sçavant Historien & Antiquaire M. *Scarin*, qui est né & a été élevé dans la Gothlande Occidentale, m'a assuré que les ponts que l'Evêque *Benedict* fit construire en ce Pays, & dont il est tant parlé dans nos anciennes Chroniques, sont encore aujourd'hui aussi necessaires qu'ils pouvoient l'être autrefois. On trouve aussi des endroits où l'on pourroit juger que les ponts sont entierement inutiles, cependant ils sont nécessaires en certains tems de l'année. On peut se rappeller ici la plaisanterie d'un François, qui considérant le fameux pont de Madrid, disoit qu'il falloit le vendre, pour acheter de l'eau aux habitans. On voit cependant quelquefois la Riviere de *Mansanares* remplir toutes les arches de ce pont. Il en est de même de la Guadiane sur laquelle on a bâti près de Merida un pont très considérable, dont pendant l'Eté le tiers sert à peine, quoiqu'au Printems l'eau en remplisse toutes les arches. Enfin, pour ne pas tant nous éloigner de la Suéde, on

a trouvé de tous les tems, dans la Gothlande Occidentale, tant d'eau qu'il paroit que les ponts y sont toujours nécessaires, quoiqu'en ait dit M. Dalin.

2°. On doit être exactement instruit quel étoit l'état d'une Riviere dans le tems duquel on commence à compter la diminution de l'eau; mais il est difficile de connoître cet état avec certitude. On n'a point de ces tems-là d'observations bien exactes, & il ne suffit pas d'alléguer qu'une Riviere a cessé d'être navigable, puisqu'un pareil changement peut avoir une toute autre cause.

3°. Il faut faire une grande attention au tems de l'année auquel a été faite l'observation que l'on cite, & pour avoir toute la certitude que l'on est en droit d'exiger en ce cas ci, il faudroit que ces observations fussent répétées journellement pendant des années entieres.

4°. On doit encore observer très exactement la quantité de neige & de pluie qui tombe plus ou moins abondamment vers la source de la Ri-

viere, qui est l'objet de l'expérience. Quoiqu'on puisse opposer à cette objection, qu'il s'éleve à peu près tous les ans de la surface de la terre la même quantité de vapeurs qui retombent ensuite en neige, en grêle & en pluie, il est démontré par l'expérience que toutes ces eaux *subdiales* ne tombent pas tous les ans en même quantité: il faut donc nécessairement, pour rendre probable l'hypothèse dont il est ici question, faire à ce sujet des observations pendant un grand nombre d'années.

Mais quand ces observations favoriseroient la diminution de l'eau, elle ne seroit pas encore prouvée, puisque l'abaissement de l'eau des Rivieres peut avoir beaucoup d'autres causes.

Il arrive très souvent pendant les crues d'eau du Printems, que les eaux d'une Riviere se portent vers d'autres endroits.

Quelquefois elles se creusent des canaux souterrains dont on ne s'apperçoit ordinairement qu'après un espace de tems très considérable, & au grand

dommage des Habitans du pays où ces canaux se découvrent.

Les Rivieres sont formées par une grande quantité de sources, de torrens & de ruisseaux: si quelque cause accidentelle en détourne une partie, la quantité des eaux de ces Rivieres diminue; mais celle des eaux de la Mer reste toujours la même, elle reçoit seulement ces eaux détournées par une autre voie.

Il peut encore arriver que les eaux d'une Riviere dont la surface paroit s'abaisser, prennent un autre chemin que celui qui leur étoit ordinaire, & aillent se rendre en des endroits où elles forment des bourbiers, des marais, des Lacs. On en pourroit citer en Suéde plus d'un exemple, & il n'y a même que les soins, l'art & l'industrie des Cultivateurs qui puissent en préserver quelque pays que ce soit; comme c'est ordinairement leur paresse & leur inaction qu'il faut accuser, de ce que les terreins marécageux & abondans en mousse se multiplient. Depuis la destruction de Jerusalem, la Terre Pro-

miſe a été déſerte, comme Jeſus-Chriſt l'avoit annoncé : ce pays qui fut autrefois le plus fertile du Monde & qui nourriſſoit dans ſon peu d'étendue, un plus grand nombre d'habitans que beaucoup d'autres contrées bien plus vaſtes, eſt devenu, pour ainſi dire, un Marais, faute de culture.

Plnſieurs pays fertiles autrefois, & dont les Turcs ou les Arabes ſont aujourd'hui maîtres, ont éprouvé le même ſort. Dieu a ſurtout ſuſcité ces Peuples pour l'exécution des Prophéties, & de ſes menaces.

Telle eſt peut-être la cauſe de la diminution apparente des eaux du Xante & du Simoïs. Peut-être encore eſt-ce ſans raiſon qu'on a dit des Grecs qu'ils avoient beaucoup de très peu de choſe.

Perſonne ne doute que cette partie de l'Italie, compriſe ſous le nom d'Etat de l'Egliſe, a été autrefois un des pays les plus abondans de la terre : inculte aujourd'hui, il eſt devenu preſque déſert & infertile. Les foſſés & les canaux que l'on y avoit conſtruits ſont tom-

bés en ruine, & la plus grande partie du terroir eſt maintenant un marécage bourbeux & malſain, tandis que les Pays voiſins, où la culture a été maintenue, n'ont point éprouvé ce malheur.

On a coutume d'alléguer encore en faveur de l'hypothèſe de la diminution des eaux, & comme des augmentations de terre, les Lacs deſſéchés ou changés en champs. Je ne vois pas néanmoins comment le deſſéchement d'un Marais peut contribuer à l'augmentation de la maſſe de la terre, & il me paroit que toutes les raiſons qu'on allégue à ce ſujet ne prouvent qu'un ſimple déplacement d'eau, auquel on peut aſſigner pour cauſe, les tremblemens, les éboulemens de terre, les débordemens des Rivieres, les trombes, les ouragans, &c.

Tous ces divers accidens ſont cauſe que l'on trouve quelquefois des Lacs & des Marais deſſéchés, des ſables, des pierres, & autres corps ſolides, tranſportés d'un lieu dans un autre, d'anciennes Montagnes détruites, de nou-

velles formées, & enfin de grands changemens à la ſurface de notre globe.

Lorſque l'on entreprend en quelque endroit des expériences, ſans que l'on ſoit informé de l'hiſtoire des changemens que cet endroit a éprouvés, on ne peut les expliquer que par de ſimples conjectures qui ſont ordinairement fort éloignées de la vérité. Plus ces changemens ſe ſont paſſés près de la ſurface de la terre, plus les obſervateurs courrent riſque de s'égarer. D'ailleurs l'effet de ces cauſes eſt quelquefois lent & continu, propriétés qui ſont que les hommes y apportent moins d'attention : cependant ces effets deviennent conſidérables & s'accroiſſent avec le nombre des années. Il me ſemble que je peux regarder avec raiſon les effets ordinaires de l'eau & du vent comme cauſes des changemens que ſubit notre globe, & croire qu'il y a peu d'endroits qui n'ayent pas changé de forme, & beaucoup qui en ont changé plus d'une fois.

La cauſe des deſſéchemens des Lacs eſt vraiſemblablement le changement

de cours, ou l'épuiſement de leurs ſources, quoique l'un & l'autre ne ſoient pas quelquefois ſenſibles. Il peut arriver encore que leurs canaux deviennent ſi ſpacieux, que toutes leurs eaux s'écoulent. Les travaux des hommes peuvent auſſi ſans doute y contribuer, ſoit à deſſein, ſoit ſans qu'ils le ſçachent. Ce phénomène eſt arrivé il y a quelques années dans la Paroiſſe d'*Ilomane* en Carelie, où l'on a vû avec ſurpriſe qu'un Lac a quitté ſon ancienne place, pour en prendre une autre.

On ſçait que les Lacs augmentent, ainſi que leurs ſources ; & dire que les cavités de leur lit ſe rempliſſent de terre, c'eſt ne rien dire en faveur de la diminution de l'eau, ou de la prétendue tranſmutation d'eau en terre. Puiſque ce ſont des Ruiſſeaux qui forment ces Lacs, & y apportent continuellement des eaux, il eſt aiſé d'imaginer qu'en même tems ils y apportent des terres & des ſables. Il ne paroit donc pas ſurprenant que dans les endroits où il y a eu autrefois des Lacs, on trouve des débris de batteaux, des ancres, des

des poteaux, des chaînes, quoique ces endroits soient fort élevés au-dessus du niveau de la Mer.

On cite encore, pour prouver la diminution de l'eau, le dessechement des pecheries & des ports, l'éloignement où sont aujourd'hui de la mer quelques villes qui en étoient autrefois voisines, & les bancs de sable formés aux embouchures des ruisseaux & des rivieres.

Toute eau courante contient de la terre plus ou moins, selon que le terrein qu'elle traverse est compacte ou lache, que son cours est lent ou rapide, & que sa masse est considérable. Ces particules de terre qu'elle emporte, se déposent en raison de leur pesanteur, & à mesure que le cours de l'eau qui en est chargé se rallentit : or cela doit arriver près de l'embouchure des rivieres, parce que leur lit devient alors plus large, & leur cours plus doux.

Les plus grands fleuves du monde *

* Tels que le Maragnon, le Missisipi, le Fleuve S. Laurent, le Sénégal, le Nil, &c.

méritent à cet égard une attention particuliere : l'expérience fait voir qu'à l'embouchure de ces rivieres, & surtout de celles dont les eaux sont bourbeuses, il se forme des bancs de sable si considérables, qu'ils trouvent place sur nos cartes ; mais si on les examine sans prévention, on verra facilement qu'ils ne doivent leur existence qu'à la cause que nous venons d'assigner, & nullement au changement prétendu d'eau en terre.

Parmi les exemples qu'on peut alléguer de l'augmentation de la terre, l'Egipte est le plus remarquable. Ce présent du Nil, pour me servir de l'expression d'Herodote, est selon les partisans de la diminution de l'eau un des plus solides fondemens de leur hypothèse. Je ne repeterai point ici la critique que d'autres ont faite d'Herodote ; il suffit que sa théorie & sa prophétie de l'augmentation de l'Egipte ayent été entierement démenties par le laps de tems.

Je laisse à juger si M. Freret a eu raison de nier que l'Egipte ait été formée par les terres que le Nil charie :

mais il ne me paroit pas qu'on puisse nier à juste titre, que le terrein de cette contrée n'en a pas reçu quelqu'augmentation. Quant à l'étendue qu'il a pû en recevoir en même tems, ce point n'est lié en aucune maniere au sistême que je combat.

Cependant je ne peux m'empêcher ici de réfuter Maillet sur deux points où il ne me paroit pas d'acord avec l'expérience. » Les eaux de la mer, dit-il, ont » dans l'espace d'un siécle, laissé à dé» couvert un terrein de deux milles Fran» çois de longueur ; » & c'est de ce point qu'il part, pour calculer la diminution des eaux qui s'est faite ou se fera. Pour moi je conçois bien comment les rivages de l'Egipte ont pû être étendus par l'addition du sable que le vent du Nord pousse avec les eaux, vers la fin de l'inondation du Nil ; mais s'ils avoient augmenté, depuis le tems de Miris, dans la proportion que Maillet nous donne, l'Egipte seroit aujourd'hui deux fois plus grande qu'elle ne l'est. Il faut donc que Maillet se soit trompé dans cette observation, ou

qu'elle ait quelqu'autre cause. Le même auteur nous assure encore qu'un dixiéme de l'eau du Nil se change tous les ans en vase ; mais n'est-il donc pas évident que ce pays n'a point reçu à beaucoup près l'augmentation qu'un pareil changement suppose.

Quoiqu'il en soit, l'augmentation du terrein de l'Egipte détruit entierement toutes les mesures données de la diminution de l'eau. Selon Maillet, ce pays auroit été augmenté d'environ 14 pieds, & selon Celsius, de 1801 absurdités visibles & palpables.

Je me rappelle que quelques défenseurs du systême dont il s'agit ont representé, qu'ils manquoient d'observations faites dans les tems reculés. Ce n'est pas cependant qu'ils les regardent comme nécessaires pour prouver leur thèse cherie, déja démontrée selon eux, & qui mérite le nom d'une vérité prouvée, reçue & incontestable ; mais ces observations pouroient leur faire découvrir la vraie proportion de la diminution de l'eau.

J'aurai l'honneur de leur faire part

de ces obſervations qu'ils demandent, & de leur faire voir qu'elles ont toute l'exatitude qu'ils peuvent déſirer. Comme ce ne ſont pas des faits cachés dont je leur parle, je ſuis extremement ſurpris qu'il n'en ait pas encore été fait mention dans notre diſpute.

On ne peut nier que dans les endroits où l'on a placé des meſures pour déterminer exactement l'accroiſſement des eaux du Nil, la ſurface de ces mêmes eaux ne ſoit, pendant leur hauteur ordinaire, au niveau de la mer à péu de choſe près; mais les eaux de ce fleuve s'élevent communément à environ 20 aulnes Turques au-deſſus de leur hauteur ordinaire: ainſi le pays qu'elles couvrent ne peut avoir plus de 20 aulnes Turques audeſſus du niveau de la mer.

D'ailleurs toute l'Egipte eſt préciſement aujourd'hui telle qu'Hérodote la décrite, & l'on peut d'autant moins douter de la juſteſſe de cette meſure de l'élevation des eaux du Nil, que tout le monde ſait que les Egiptiens s'en ſervent depuis un tems infini, &

qu'elle ne les a jamais induits en erreur.

Nous ne rapporterons point ici ce qu'Hérodote dit avoir appris des Prêtres d'Egipte, & nous ne parlerons que de ce qu'il dit avoir vû lui-même, & qu'une expérience faite exactement lui a confirmé. Du tems de cet Ecrivain, les eaux du Nil s'élevoient à 15 on 16 aulnes Grecques audeſſus de leur hauteur ordinaire, ou, comme nous venons de le ſuppoſer, au deſſus du niveau de la mer. Aujourd'hui elle s'élevent audeſſus de ces mêmes niveaux à 20 aulnes Turques qu'on peut ſuppoſer égales àl 'aulnage Grec Ce fait démontre évidemment que le terrain de l'Egipte s'eſt acrn d'environ ſix aulnes Grecque ou Turques, c'eſt-à-dire, de 12 pieds de Paris, dans l'eſpace de 2200 ans. Mais puiſque l'on ſuppoſe que le point duquel on meſure la crue des eaux de ce fleuve, eſt pris au niveau de la mer, cette crue doit néceſſairement faire connoître l'augmentation du terrein & la diminution de l'eau de la mer. Or cette augmentation

eſt démontrée être de 12 pieds; parce que le point duquel on commençoit autre fois à meſurer l'élevation des eaux étoit le même qu'aujourd'hui, & n'a point été changé. La crue des eaux du Nil du tems d'Hérodote, & celle d'apréſent ne different que de 12 pieds: donc la diminution des eaux de la mer eſt zero, & leur niveau n'a pas changé depuis 2200 années.

S'il eſt inconteſtable que des eaux entieres ont abandonné les terrreins qu'elles avoient longtems occupés, il ne l'eſt pas moins qu'elles en ont inondé d'autres; & ces changemens ſont atteſtés par tant d'Ecrivains célèbres & authentiques, que je n'en dirai rien ici.

On trouve encore plus de preuves des inondations cauſées par les eaux de la mer même; mais les terreins abandonnés dans ces deux cas ſont à peu près égaux à ceux qui ſont inondés. Après un mur examen de toutes les circonſtances de ce fait, je crois pouvoir avancer ſans crainte d'erreur, que la ſurface des eaux de la terre,

eſt la même aujourd'hui qu'autrefois; mais quand il n'en ſeroit pas ainſi, quand même la ſuperficie de la terre ſe ſeroit acrue, l'eau pourroit n'avoir ſubi aucune diminution. Cependant comme on vante beaucoup les preuves que l'on a tirées de l'augmentations de la terre, je citerai ici quelques unes des autorités qui m'affermiſſent dans mon opinion.

Plus je compare les obſervations faites ſur les accroiſſemens de quelques parties de la terre & ſur les inondarions de quelques autres parties, moins j'y trouve de difference. Deplus je vois que les Ecrivains qui ont examiné cette matiere avec des yeux impartiaux, n'y ont pas trouvé ſeulement une égalité parfaite, mais qu'ils ont pris cette égalité pour fondement de leurs ſyſtêmes, comme une vérité reconnue.

MM. Buffon, Manfredi & Bertrand, ont trouvé dans leurs propres expérience des raiſons de croire que ces eaux en général gagnent autant de terrein qu'elles en perdent, & la Mer Méditerranée en fournit les exemples

les plus évidens. Enfin les observations faites sur cette Mer, font voir que sa surface est de nos jours au même niveau qu'autrefois.

Pour l'honneur de Hasselquin, je voudrois qu'il n'eut pas imaginé de citer Smirne comme une preuve de la diminution de l'eau. Les descriptions que Strabon, Tournefort, Spon, & d'Arvieux, ont fait de cette ville, apprennent assés que son circuit a été autrefois plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Elle s'étendoit fort loin au Sud & à l'Ouest, vers des rivages maintenant inhabités; mais ayant éprouvé six tremblemens de terre qui en ont détruit la plus grande partie située au bord de la mer, il n'est pas étonnant qu'elle soit aujourd'hui à quelque distance du rivage.

Les murs de l'ancienne ville de Cadix sont encore baignés par les eaux, quand elles sont hautes. On n'observe à Tarente aucun changement. Tournefort nous assure que l'Isle de Crete, à encore la même grandeur que Strabon & Pline lui ont attribuée, & que

le détroit qui separe la grande & la petite Isle de Delos, à les 500 pas de largeur que Strabon lui donne. Enfin toutes les remarques faites par Donati, dans son Histoire Naturelle de la Mer Adriatique, favorisent l'opinion de M. Buffon que nous venons de citer.



ITALIE.

SUITE Du Poeme de la Création.

CHANT VI.

L'Ange dont le but & la mission sont de donner à Adam une teinture universelle de toutes les Sciences, continue à les parcourir. Dans ce Chant, il s'agit de la pésanteur des corps. Le Physicien Céleste apprend à Adam combien les meilleurs Philosophes se tromperont un jour sur cet article : il lui révéle les absurdités d'Aristote; le faux sistême de la Vertu magnitique attribuée à la Terre par *Gassendi*; celui d'*Empedocle*, qui quoique plus approchant de la vérité, ne l'atteint pas encore, & ne fait qu'y pointiller.

Spunta la verita.

C'étoit au grand *Descartes* qu'il

étoit réservé de mettre ces riches découvertes dans tout leur jour.

Ici le pur Cartésianisme est étalé. Adam fait de tems en tems des objections que l'Ange lui résout. Il apprend aussi à expliquer le Phénoméne de l'équilibre des fluides, & leur penchant au niveau. Les expériences du Siphon & de la machine pneumatique passent à ce sujet en revue sous ses yeux. Enfin tout concourt dans ce Chant à persuader Adam que c'est à la matiere subtile qu'il faut attribuer le penchant des corps au centre, & cette espéce d'attraction qui n'en est pourtant pas une réelle (1).

(1) Nous rapportons simplement les opinions de l'Auteur, sans nous charger ni de les défendre, ni de les réfuter.

※

CHANT VII.

LA TERRE.

Il n'a été jusqu'ici question des Elémens que dans le général ; nous les allons voir pris séparément chacun, & considérés en eux-mêmes par l'Ange. Il commence par la Terre.

Après en avoir expliqué à son Disciple la forme & l'étendue, & lui avoir appris que ce sont les sels dont elle est empreinte, qui joints à son humidité, la rendent si féconde, il s'arrête principalement à la description du Nitre, auquel, dit-il, tout autre sel doit céder la palme : il lui en fait voir la décomposition par le moyen du feu, & les effets résultans de son union avec les Alcalis. Vient à ce sujet la description de la poudre à canon, & sa vertu qu'il fait connoître à Adam par la voie de l'expérience.

Il passe ensuite au Sel Marin, ou sel commun, dont il fait voir à notre Premier Pere la différence d'avec le Nitre, en le décomposant de mê-

me, & lui en faisant l'analyse. Il n'oublie pas de lui faire remarquer la vertu qu'a ce Sel de préserver les corps de la corruption.

Mais que de merveilles sont cachées encore dans les entrailles de la Terre, & inconnues à Adam ! Il est tems de l'y conduire. Jusqu'ici vous n'avez admirez, lui dit-il, que la Divine harmonie qui résulte de la Sagesse & de la Bonté de Dieu ; vous allez voir à présent les effets de sa Justice & de sa Toute Puissance réunies.

En même tems par un miracle inattendu, Adam se trouve environné de lumiere : son corps devenu glorieux, tel qu'il le sera à la résurrection, a toute l'agilité, & l'éclat des Esprits Célestes. Le Poete en cet état le compare à un homme qui croit en dormant franchir les montagnes sans toucher à terre, & avoir acquis la faculté de voler.

STROPHE 56.

Quì unita è a la Bontà la Sapienza,
A la giustizia l'Onnipotenza.

Au premier pas qu'Adam fait en cet état, la Terre s'ouvre sous ses pieds, & à la faveur des rayons qui sortent de son corps, il découvre toute les richesses qu'elle posséde dans son sein. C'est alors que l'Ange entre dans l'immense détail de toutes ses curiosités naturelles, à commencer par le souffre & les autres minéraux. La nature du vif-argent & sa coopération à la fermentation des autres mixtes, l'arrêtent principalement, & ensuite il vient aux métaux. Ils arrivent en premier lieu à une Mine d'or. Ici le Poete a saisi très ingénieusement l'occasion de peindre tous les maux que produit ce dangereux métal. Adam s'étonne que quelque chose d'aussi beau n'ait pas une origine plus relevée, & toute céleste. L'Ange lui répond :

STROPHE 83.

A così bella peste
Fè Natura a ragion basso covile :
Che da quello suo carcere profondo
S'unqua sortisse, ammorberebbe il Mondo.

C'est bien avec raison que la Nature a placé si bas le lieu qui donne l'être aux pernicieuses beautés de ce métal empoisonneur ; il ne sortira jamais de cette profonde retraite que pour nuire au repos & à la santé du genre Humain. Puis il continue, avec la même dignité, & le même feu.

L'Or corrompt la main même d'Astrée ; il fait triompher le Vice, & ramper la Vertu. C'est lui qui trouble la tranquillité des Familles, qui appelle aux postes importans les gens sans mérite, qui s'insinue avec souplesse jusques dans les plus chastes couches, pour les souiller ; c'est le Tiran des Républiques, & le destructeur des Empires. Que vous dirai-je enfin ? Il abbat dans la Guerre plus de places,

---

L'Oro la man di Astrea rende rapace,
Esalta il vizio, è la virtù deprime ;
A le famiglie intorbida la pace,
Fa al Demerto occupar le glorie prime,
Ne talami più onesti entra sagace,
Le Città tirannegia, i Regni opprime.

& rase plus de Forteresses, que le fer & le feu n'en peuvent détruire.

L'Ange après cette courte & belle digression reprend son sujet : tous les métaux, les pierres, les diamans, les pétrifications passent successivement sous les yeux de son disciple qui a le plaisir d'admirer par lui même toutes ces curiosités jusques dans leurs sources. Il avance cependant vers le centre de la Terre, que l'Ange lui dit être une Mer de feu. A peine y est-il arrivé, qu'un Dragon sort de ce gouffre enflammé, suivi d'autres animaux qui poussent d'horribles mugissemens, & qui viennent cependant malgré toute leur fierté féroce se prosterner à ses pieds. La peur le saisit : il demande à son guide ce que ce peut être. L'Ange lui raconte l'Histoire des Esprits rebelles, lui prédit la venue

---

Che più ? Meglio ch'il ferro, e'l fuoco
in guerra
Le piazze abbatte, e le fortezze atterra.

du Christ, qui naîtra d'une Vierge pure & sans tache. Ce récit est celui d'un Poete qui a cru devoir plûtôt embellir son sujet d'un épisode, que suivre la Lettre de l'Ecriture Sainte.

CHANT VIII.

LA MER.

ENFIN Adam sort de l'intérieur de la Terre ; à peine a-t-il le tems de pouvoir respirer & de revenir à lui-même, que des merveilles d'un autre genre lui sont préparées. Il se trouve transporté sur le rivage de la Mer, où un Vaisseau tout prêt à faire voile s'offre à sa vue ; il y monte non sans étonnement, accompagné de l'Ange. Dans l'instant le miraculeux Navire prend une course rapide, & vole sur les eaux. Ils commencent leur voyage par le tour de la Méditerranée. Adam voit avec admiration toutes ces vastes contrées, où ses descendans doivent un jour jetter les fondemens de tant de fameuses Monarchies, & bâtir tant de superbes

Villes. L'Ange, à mesure qu'ils avancent ainsi d'une contrée à l'autre, lui prédit quels seront les Etats qui y doivent fleurir par la suite des tems. Il lui fait remarquer l'endroit souterrain par où la Mer Caspienne communique à la partie de cette Mer appellée Pont-Euxin. Le Poete les fait enfin arriver l'un & l'autre dans la Mer de Toscane, sur les côtes d'Italie. C'est là que son stile prend une nouvelle force, pour payer à sa patrie le tribut de louanges qu'il lui doit, & dont il s'acquitte ingénieusement en faisant toujours parler l'Ange.

Cette langue de terre, dit-il, que vous voyez s'avancer dans la Mer de Toscane en forme de jambe humaine, est l'Italie. Ce qui vous paroît en former

---

STROPHE 25.

Distesa in forma, in su'l Tirren, si
vede
L'Italia là, di vasta gamba umana :
Ferma base, che appresti al di lei
piede,

le pied, & la base est l'illustre Terre de Sicile. Peut-être n'est-ce pas sans dessein que la Nature a donné cette forme au Pays qui doit porter un jour la Monarchie Romaine : l'appui de la Capitalle du Monde devoit à juste titre prendre racine au plus profond des Mers & les fouler aux pieds.

L'Ange cotoye tout ce Pays d'un bout à l'autre, ce qui lui donne occasion de faire remarquer à Adam les Volcans de Sicile, & surtout celui du Mont Etna, dont il explique la cause & les effets à son Disciple. De ce Phénoméne il passe à celui que la Mer offre dans les tems calmes entre la Calabre & le Phare de Messine, Ville à laquelle il prodigue des louanges, ainsi qu'au Seigneur Napolitain à qui ce

---

La gloriosa. par, Terra Sicana.
Stenderſi forse in forma tal richiede,
A sostener la Monarchia Romana :
Il piè deve fermar nel mar profondo,
Chi nata è, il capo à sostentar del
Mondo.

Poeme est dédié, & dont par anticipation il admire les talens & la vertu.

Un tremblement de terre soudain l'interrompt : Adam témoin de ce prodige lui en demande en frissonnant la cause, qui lui est d'abord expliquée. Revenu à peine de cette frayeur, il retombe dans une autre : le Vaisseau qui les porte se trouve entrainé avec violence dans un courant d'eau, qui après l'avoir fait pirouetter plusieurs tours avec une rapidité incroyable, s'entrouvre & alloit l'engloutir, si l'Ange par un miracle ne l'eût soulevé & transporté loin de là. Il lui apprend ensuite que c'est le fameux gouffre de Carybde, dont il lui démontre la cause physique, ainsi que celle de l'Euripe, & du Flux & Reflux de la Mer. Enfin cette course maritime s'achève, l'Ange instruisant toujours son Disciple, tantôt sur les Pays qui passent sous leurs yeux, tantôt sur la nature des eaux, sur leur diaphaneité, sur leur aptitude à dissoudre les sels, &c. Une Dissertation sur l'usage de la Boussole & sur la nature de l'Aimant termine ce Livre.

CHANT IX.

L'Air.

L'Ange, avant que de remettre Adam à terre, lui fait essuyer une tempête, pour lui donner une idée de la violence de l'air, ce troisiéme Elément dont il a dessein de l'entretenir. Le calme qui jusques-là avoit favorisé leur voyage, cesse tout-à-coup, pour faire place à un gros tems, que notre premier pere ne voit pas sans émotion. Mais l'Ange le rassure, & entrant en matiere, il commence par établir l'Elasticité des corpuscules qui forment l'air, & se sert de l'expérience de la canne à vent. Une autre expérience prouve que le chaud rarefie, & qu'au contraire le froid condense les atômes. Ensuitte le celeste Phisicien passe à la quadruple origine du vent, qui selon lui naît du mouvement orbiculaire de la terre ; du plus ou moins de température dans l'air ; des vapeurs de la mer rarifiées qui en se dilatant agitent cet élément ; enfin des exha-

laisons souterreines : puis il apprend à Adam la distribution de ces vents, & leurs noms

Cette matiere conduit l'Ange naturellement à instruire son disciple de la formation des nuées, & de leur suspension audessus de nos têtes ; comment elles retombent à terre, soit en pluye, soit en neige, soit en grêle ; de l'origine & de la nature de la foudre & des éclairs, de l'arc-en-ciel, enfin de tous ces météores auxquels l'air a la plus grande part.

Cependant le Vaisseau arrive à une des embouchures du Nil : Adam à cet aspect se ressouvient que son céleste guide lui a promis de l'entretenir sur l'origine des fleuves ; il le somme de sa parole. L'Ange lui apprend comment ces mêmes eaux qu'il voit rechercher la mer, & prendre leurs cours vers elle, tirent d'elle leur origine, après avoir été filtrées par les entrailles de la terre, & s'être élevées à sa superficie par l'effet de la chaleur centrale. Il lui touche en deux mots la cause des débordemens du Nil, & d'où les eaux minéralles tirent leur

vertu. Après cela le Vaisseau vient enfin à bord ; mais à peine y est-il, que par un prodige il est changé soudain en un magnifique char attelé de superbes coursiers qui ramenent en un clin d'œil nos Voyageurs dans le Paradis terrestre.

CHANT X.

Le Feu.

Le Couple fortuné entre dans ce lieu de délices par une magnifique porte qui les conduit à une partie souterreine du Palais des Sciences, qu'Adam n'a point encore vue. Un jeune personnage majestueux & d'une prestance toute celeste, s'offre aux yeux de notre premier pere : c'est l'Archange Uriel, un des sept Séraphins, celui à qui Dieu a donné le pouvoir de présider aux ouvrages de Chimie.

Adam apperçoit en entrant un nombre infini de forges & de fourneaux : d'un côté il voit des métaux de toute espèce mis en fusion ; de l'autre c'est l'acier brulant qui gémit sous

690

ſous les coups redoublés des marteaux de mille ouvriers qui travaillent en cet endroit. Les uns fourniſſent au feu l'aliment qui lui eſt néceſſaire ; d'autres l'animent par le moyen des ſoufflets ; d'autres enfin tirent le métal de la fournaiſe, & le forgent à tour de bras. Adam admire entr'autres choſes l'uſage qui ſe fait en cet endroit de tant d'inſtrumens de chimie. A la vue de cette innombrable variété d'effets réſultans du feu, il déſire d'en connoître l'eſſence & l'origine. L'Ange Uriel prenant la parole, lui apprend que cet élément n'eſt autre choſe que la réunion d'une quantité ſenſible de matiere extremement ſubtile & déliée, ſans ceſſe agitée violemment en tourbillon. Cette matiere répandue dans le monde entier y eſt temperée par les globules du ſecond Element qui la tiennent diviſée en mille petits tourbillons imperceptibles, à moins qu'un corpuſcule terreſtre, lancé en direction orbiculaire, ne produiſe par ſon mouvement la réunion de ces atômes ſubtils en quantité ſenſible, d'où alors le feu s'engendre. Le divin Chymiſte

lui explique enſuite comment le feu ſe perpetue tant qu'il trouve des alimens, c'eſt-à-dire des particules de ſouffre qui ne ſont, ajoute-t'il, autre choſe que le principe inflammable réſidant dans les mixtes, & qui les rend plus ou moins combuſtibles, à proportion qu'il y domine plus ou moins. Il lui apprend auſſi d'où provient la fumée ; comment l'eau & le vent tantôt augmentent l'ardeur du feu, & tantôt le font diſparoître. Delà paſſant aux effets de cet Elément ſur les différens corps, il lui revêle en peu de mots les connoiſſances dont nous ſommes redevables à la Chymie expérimentale, & les principes fondamentaux de cet art. Il conclud cette leçon, par démontrer à Adam que le feu n'eſt qu'une fermentation de parties combuſtibles occaſionnée par la violente agitation de ces parties : Syſtême qu'il étaye de l'expérience des phoſphores & de la poudre fulminante.

Enfin l'Ange Uriel conduit Adam hors de ſon laboratoire, & pour finir de la façon du monde la plus agréable les inſtructions qu'il lui a don-

nées, comme il étoit nuit alors, un admirable feu d'artifice s'exécute aux yeux de notre premier pere enchanté. Ce nouveau prodige fait faire à Adam quelques queſtions au ſujet de la fuſée volante, & de la façon dont elle s'éleve ; ce que l'Ange lui explique encore en Phyſicien auſſi habile, qu'il a paru Chymiſte expérimenté.

CHANT XI.

Les Plantes.

Adam prend enfin congé de cette Intelligence Céleſte, & s'achemine avec ſon premier guide dans le délicieux jardin qui lui eſt deſtiné. L'Aurore ſe leve fort à propos, pour lui laiſſer admirer l'agréable variété des plantes que produit ce fortuné ſéjour ; c'eſt là qu'éclatent la Majeſté, la ſageſſe, & la toute puiſſance du Créateur. Il n'eſt pas une ſeule de toutes ces merveilles qui ne paroiſſe lui rendre hommage, & chanter ſes louanges. Adam ſe livre à toute la joie que ce riche & touchant ſpectacle lui cauſe.

Mais l'Ange l'avertit de ne pas tant s'arrêter à la beauté extérieure de ces objets, dont l'anatomie va le ſurprendre bien d'avantage. Décompoſant enſuite la plante en général depuis la moelle juſqu'à l'écorce, il lui fait voir l'utilité de chacune de ſes parties. Il lui dit comment par le moyen des racines chaque eſpèce pompe le ſuc nourricier qui lui eſt propre, & la nouvelle forme que ce ſuc prend en paſſant par les pores de la plante, pour ſe developer enſuite tantôt en feuilles, tantôt en fleurs, & enfin en fruit. Delà paſſant à la vertu qu'ont les végétaux de ſe régénerer eux mêmes, il apprend à ſon éleve, à l'aide des expériences, que l'embrion de chaque plante exiſte dans le germe, d'où il ſe développe enſuite, lorſqu'il eſt remis en terre.

Ils arrivent en philoſophant ainſi près d'un arbre, dont l'Ange lui fait appercevoir la beauté qui l'emporte ſur celle des autres plantes réunies enſemble. Il lui apprend que c'eſt là cet arbre de vie, dont le fruit délicieux eſt deſtiné à le rendre lui &

ſes deſcendans immortels. Non loin de ce premier, eſt un autre arbre auſſi beau : c'eſt celui de la ſcience du bien & du mal. Adam ravi de ſa beauté, en demande le nom à l'Ange, & à l'inſtant la voix du Très Haut ſe faiſant entendre, lui annonce que s'il goute des fruits de cet arbre, il éprouvera une double mort. Adam ſe proſterne avec l'Ange, & tous deux écoutent cet ordre en tremblant. Celui-ci en fait ſentir l'inportance à ſon diſciple ; cependant il lui revêle en même tems juſqu'où ira la bonté de Dieu, en cas qu'il ſoit aſſés malheureux pour l'offenſer, en lui apprenant la vertu qu'il a miſe dans ces mêmes plantes, de guérir les maladies auxquelles il pourra devenir ſujet par le péché. Il lui en nomme à cette occaſion pluſieurs, & entre autres le Quinquina, dont il lui apprend que la vertu febrifuge vient de ſa ſubſtance végétative.

CHANT XII.

Les Animaux.

Il eſt tems que tout ce qui reſpire vienne rendre à l'homme l'homage qui lui eſt dû, comme au chef-d'œuvre de Dieu, & qu'il apprenne à connoître ces ſubſtances animées qui lui appartiennent. L'Ange à cet effet le conduit dans une vaſte plaine, où Adam aſſis ſur une petite hauteur, à le plaiſir de voir toutes les differentes ſortes d'animaux tant Reptiles que Volatiles & Quadrupèdes, mâles & femelles, paſſer en revue ſous ſes yeux. L'Ange lui explique le caractere & la nature de chaque eſpèce, & Adam leur donne à meſure des noms convenables. Les oiſeaux ayant l'Aigle à leur tête paſſent les premiers. L'Eléphant ſe préſente enſuite, à la tête des Quadrupèdes ; il eſt ſuivi du Cheval, du Lion, de l'Ours & des autres animaux de ce genre, que l'Ange dépeint ſucceſſivement.

Viennent enſuite les Reptiles. Adam n'apprend qu'avec ſurpriſe que cette eſpèce ſoit pour la plûpart venimeuſe, & il ne conçoit pas que Dieu ait pû créer des êtres nuiſibles : l'Ange lui réſout la difficulté.

Notre premier pere s'étonne de ne point voir venir comme les autres les Poiſſons ; il en apprend la cauſe fondée ſans doute ſur l'impoſſibilité. Mais déja il ſçait faire la différence des Ovipares & des Vivipares, des animaux muets, d'avec ceux qui rendent des ſons. Déja l'Ange lui a fait connoître toute la claſſe des Inſectes, & l'induſtrie admirable de quelques uns d'entr'eux. Il ne reſte plus qu'une difficulté à Adam : c'eſt de ſçavoir ſi tout cela penſe, & eſt doué d'une ame. Son maître celeſte, après avoir péſé avec lui le pour & le contre de ce problême, conclud à ne les regarder que comme un mécaniſme parfait. Tout le reſte de ce Chant eſt employé à des diſcutions de cette nature, dans leſquelles l'Ange ſuit & enſeigne à Adam le pur Cartéſianiſme. Celui-ci

ravi de tant de merveilles qui l'élevent ſans ceſſe vers Dieu, tombe dans une douce extaſe, qui affecte tellement tout ſon corps, que l'on eut dit qu'il étoit plongé dans le plus profond ſomeil.



II.

Vita di M. Angelo Politiano scritta da Pier Antonio Serassi, &c. Vie de M. Ange Politien, écrite par M. l'Abbé Antoine Seraffi.

POLITIEN, cet homme si célébre dans la République des Lettres, a eu plusieurs Historiens de sa vie & de ses écrits (1). Mais comme la plûpart n'ont suivi que de foibles conjectures ou de faux bruits populaires; comme dans tout ce qu'ils en ont dit, ils n'ont copié que des Ecrivains envieux ou partiaux, ils n'ont pu publier que beaucoup de faits ou faux ou douteux, ou tellement embrouillés qu'il est difficile d'y dé-

(1) *Raphael de Volterre, Pierre Crinitus, Paul Jove, Pierius Valerianus, Vossius, Boissard, Varillas, Bayle, Moreri, Crescimbeni &c.*

couvrir la vérité. On pouvoit donc, malgré toutes ces histoires, assurer qu'une vie de ce grand homme nous manquoit. J'ai entrepris de l'écrire, & dans ce dessein j'ai murement examiné tous les faits que l'on en rapporte. J'ai souvent consulté & presque toujours suivi les ouvrages de Politien même, où l'on trouve des éclaircissemens sur les circonstances de sa vie les plus remarquables. Enfin j'ai fait tous mes efforts, pour ne pas offrir à mes Lecteurs comme vérités des choses fausses, & comme certitude, de simples probabilités.

Ange Politien naquit le 14 Juillet 1454, de Benoit *Ambrogini*, (1) à

(1) Les différens auteurs qui ont parlé de Politien, ont été très partagés sur le nom de la famille de laquelle il est descendu. Les uns l'ont appellée *Bassi*, les autres *Cini*; mais cette question est décidée par le privilége de Docteur en droit accordé à Politien le 23 Septembre 1485, & qu'on trouve dans les archives de Florence. On y lit le passage suivant : *Cum igitur vir doctissimus insignis*

Monte pulciano petite ville de Toscane, de laquelle il prit dans la suite son surnom de Politien. J'ignore qu'elles raisons ont pu engager Varillas, à écrire que la pauvreté de ses parens le contraignit d'entrer au service de Julien & Laurent de Medicis, & qu'il portoit derriere eux leurs livres, quand ils alloient à l'école, afin de pouvoir s'en servir aussi, Benoît *Ambrogini*, son pere, étoit un Docteur en droit très estimé dans son temps; il ne pouvoit donc pas être réduit à la triste nécessité d'employer son fils à un office si bas. De plus il est sur que Politien étoit beaucoup moins agé que Laurent de Médicis, & qu'il n'entra dans cette maison, qu'après avoir composé ses Stances célébres sur la joute de Julien.

D. Angelus filius egregii doctoris, D. Benedicti de Ambroginis de Monte Politiano, Prior sacularis & collegiata Ecclesia Sancti Pauli Florentini, quem scientia, moribus, & virtutibus speciali prarogativa sublimavit Altissimus . . . . fuerit prasentatus &c.

Dès sa plus tendre enfance, il fut envoyé à Florence, & y apprit la langue Latine avec une promptitude peu commune; peu après il y étudia les Lettres Grecques sous le fameux Andronicus de Thessalonique. Il s'adonna ensuite à la Philosophie, & elle lui fut enseignée par Marcile Ficin & Argiropile de Constantinople, les plus savans hommes de son temps. Mais sensible aux charmesde la Poësie qui en a toujours pour cet age vif & plein de feu où il étoit pour lors, il traduisit en vers latins les Poëmes d'Homere avec tant d'ardeur, qu'il ne put s'appliquer que peu & par intervalle à l'étude de la Philosophie.

La République de Florence étoit alors gouvernée par Laurent de Medicis, jeune homme très distingué par son savoir & par sa prudence, & qui faisoit bien des vers. Politien désirant de s'en faire connoître, & de mériter ses bonnes graces, saisit l'occasion que lui fournit une joute très brillante dont Laurent de Medicis & Julien son frere donnerent le spectacle au peuple.

Imitateur du fameux Pulci qui avoit compoſé des Stances à la louange de Laurent, il entreprit, quoique jeune encore, de célébrer dans le même genre de poëſie le plus jeune de ces deux freres : ſon ſuccès fut ſi heureux, qu'il ſurpaſſa ſon modele, & qu'il ne fut jamais égalé par les auteurs qui après lui tenterent d'écrire des Stances. Ce Poëme lui mérita l'eſtime & la bienveillance de Laurent de Medicis, a qui il le dédia en lui adreſſant trois belles Stances, qui font voir évidemment que leur auteur n'étoit poini encore entré dans cette maiſon. Il obtint dès lors la faveur & l'amitié de Laurent, qui le donna pour maître à ſes fils déja aſſés agés pour recevoir des leçons ; il employa tant de ſoin à leur former le cœur & l'eſprit, qu'ils devinrent les délices & la gloire de leur patrie. Après la mort de leur pere, l'un deux nommé Pierre gouverna la République ; l'autre qu'on appelloit Jean fut fait Cardinal dès le berceau, pour ainſi dire, & fort jeune encore il fut élu ſouverain Pontife, ſous le nom de Leon X. Le troi-

ſiéme nommé Julien, ſe rendit célebre par ſes poeſies Italiennes, & obtint le Duché de Nemorſo.

Vers ce tems-là Politien écrivit en Langue latine une hiſtoire élégante de la Conjuration des *Pazzi*, & elle fut admirée par tous ceux qui purent la lire : il compoſa auſſi des poëſies Italiennes & Latines, & il réuſſit également dans les unes & dans les autres. Quelques écrivains ont dit cependant que les Muſes Italiennes étoient celles qui l'avoient comblé de plus de faveur, & il eſt vrai que beaucoup de Poëtes qui étoient ſes contemporains l'ont du moins égalé dans la poëſie Latine, s'il ne l'ont même ſurpaſſé.

Sixte IV étant mort en 1484, & Innocent VIII ayant été élu pour ſouverain Pontife, la République de Florence lui envoya un Ambaſſadeur, pour le complimenter ſur ſa nouvelle dignité. Laurent de Médicis voulut que Politien allat à Rome avec cet Ambaſſadeur, &qu'il y conduiſit ſon diſciple, Pierre de Medicis, fils ainé de ce Prince, qui n'avoit encore que treize ans. Politien, déja connu dans

Rome, gagna aiſément les bonnes graces d'un grand nombre de Cardinaux. Le Pape même, amateur des Lettres, le reçut avec toutes ſortes de marques d'eſtime & de bienveillance : il lui parla en particulier, & il exigea de lui qu'il traduiſit en Langue latine toutes les hiſtoires Grecques des Empereurs Romains ſur leſquelles nos Ecrivains n'avoient point encore travaillé. Politien le lui promit, & comblé d'honneurs, couronné de gloire, il revint à Florence avec ſon jeune diſciple.

Empreſſé d'executer ce qu'il avoit promis au Saint Pere, il entreprit ſa célebre traduction d'Herodien & dans très peu de tems il l'eut achevée. Mais les allarmes de la guerre qui déſola pour lors l'Italie, lui oterent tout calme, toute liberté d'eſprit, & l'empêcherent pendant trois ans d continuer l'entrepriſe qu'il avoit ſi heureuſement commencée. Après ce tems, la paix étant rendue à l'Italie, il voulut faire voir au Pape qu'il lui avoit obéi avec promptitude, & lui envoya ſa traduction d'Herodien com-

me un eſſai de toutes celles qu'il avoit deſſein de faire.

La réponſe du Pape prouve évidemment avec quel plaiſir il reçut ce beau préſent, & combien cet Ouvrage augmenta encore l'eſtime que le Saint Pere avoit marquée à ſon Auteur. Il ne ſe contenta pas de le remercier dans les termes les plus obligeans ; il lui envoya deux cens écus d'or, & écrivit à ſon Prince pour le lui recommander avec toutes les marques poſſibles d'eſtime & de bienveillance.

Cette Traduction fut ſi admirée, que quelques Rivaux envieux de la gloire de ſon Auteur, répandirent qu'elle étoit l'ouvrage de *Gregoire de Caſtello* ; que Politien l'avoit changée & déguiſée en beaucoup d'endroits ; mais qu'au travers du vernis dont il s'étoit efforcé de la couvrir, on reconnoiſſoit un travail qui lui étoit étranger. Malgré ces calomnies, Politien fut reçu en ce tems-là même Profeſſeur de Langue Latine & de Langue Grecque à Florence, & entra ainſi en rivalité avec Demetrius Calcondile qui

enseignoit pour lors les mêmes Langues dans la même Ville. Celui-ci, quoique très sçavant, se vit bien-tôt sans Disciples, & fut obligé de renoncer à sa Chaire. Moins éloquent que Politien, sa dure élocution choquoit ceux dont l'oreille avoit été agréablement flattée par les discours plus fleuris & plus élegans de son fortuné Rival.

Cependant Politien se rendit coupable de quelques plagiats, & récita à ses Auditeurs les Ouvrages d'autrui comme siens, *Jean Lascaris* s'en apperçut, & lui en fit des reproches qui n'eurent pas un grand succès : « Comment, lui dit-il, Politien, avez „ vous osé récitercomme vôtre ouvrage, devant votre Auditoire, ce qu'„ Hérodote a écrit tant de siécles avant „ nous „ ? Celui-ci souriant répondit : „ Je n'aurois pas crû qu'un Sçavant comme vous ignorât par quels „ artifices on peut acquérir l'estime „ du Peuple. A peine êtiez-vous trois „ ou quatre à cette Assemblée qui ayez „ lû Hérodote ; & par quelle foule „ d'Auditeurs n'ai-je pas été comblé de

„ louanges ? Si vous aviez seulement „ tenté de les dissuader, vous les „ auriez trouvé sans doute fort incrédules «.

Si nous en croyons *Budée*, Politien ne s'est pas contenté d'en imposer à ses Disciples, il a voulu encore tromper le Public, en lui donnant pour un de ses Ouvrages des Remarques sur Homere qu'il avoit tirées de Plutarque. „ Politien, dit l'Ecrivain que nous venons de citer, » cet homme de „ tant de sçavoir & de trop peu de „ sincérité, n'a pas rougi de publier „ sous son propre nom ce qu'il n'avoit „ fait que traduire “.

Il y avoit quelques années que *Jean Pic de la Mirandole*, attiré tant par l'amitié que par le mérite éminent de *Laurent de Médicis*, étoit revenu à Florence. Il y vit Politien, & trouvant en lui pour toute espéce de science la même ardeur qui l'animoit, il en fit choix pour l'associer à ses travaux Littéraires. Ces deux hommes passoient ensemble la plus grande partie des jours & des nuits, tantôt à

dérober à la Philosophie ses secrets les plus sublimes, tantôt à lire, à examiner, à comparer les endroits les plus remarquables des Auteurs les plus estimés. La République des Lettres n'a pas retiré peu d'avantages de leurs doctes veilles, & Politien lui a fait connoitre d'excellens Ouvrages, oubliés jusqu'alors. Il n'étoit donc pas seulement Littérateur & Poete ; il fut encore plus versé dans la Philosophie que dans les deux autres genres, & pendant quelques années il professa publiquement cette Science. Il eut aussi des connoissances extrêmement étendues des Loix Canoniques & Civiles. Après avoir été couronné pour les premieres, il écrivit sur les secondes quelques Commentaires très sçavans.

La magnificence éclairée de Laurent de Médicis ne fut pas d'un secours mediocre à ces deux Compagnons de travaux. Ce Prince avoit fait rassembler de toutes les parties du Monde une quantité prodigieuse de Manuscrits & de Livres rares dans tous les genres. Cette précieuse collection mit

Politien en état de rassembler les matériaux dont il forma ses *Mêlanges*. Il les avoit à peine achevés & montrés à quelques amis, qu'on répandit qu'ils contenoient un grand nombre de passages tirés de la *Corne d'Abondance* de *Nicolas Perrot*, Ouvrage manuscrit que le Duc d'*Urbin* possédoit. Peu intimidé par ces bruits, il ne publia son Ouvrage qu'après que l'autre fut imprimé, & l'on vit alors que cette rumeur étoit une pure calomnie.

Politien n'eut pas plûtôt mis au jour son dernier Ouvrage, que sa réputation se répandit dans toute l'Europe. On lui envoya des Disciples des Pays les plus éloignés, & entre autre les deux fils de *Jean Texeira*, Grand Chancelier de Portugal. Sous les auspices de ce Ministre, il osa dans la suite adresser une Lettre au Roi de Portugal, *Jean II*, & lui faire offre d'écrire en Latin ou en Grec l'Histoire de ses entreprises, & la découverte du nouveau Monde. Ses offres furent acceptées avec bonté par ce Monarque, & il lui répondit modestement qu'il s'es-

timeroit fort heureux que son Histoire fût écrite par un homme aussi sçavant, aussi solide, aussi agréable que lui. Ce grand Prince lui fit l'honneur de le nommer encore dans la subscription de sa Lettre, *Homme très sçavant & son ami.*

En 1492, il eut le malheur de perdre son Protecteur, Laurent de Médicis qui l'avoit comblé de faveurs si grandes, & dans la Maison duquel il étoit presque depuis son enfance : on peut juger aisément quel coup cette mort fut pour lui. Une seule circonstance put appaiser sa douleur : tous les Citoyens déférerent unanimement le Gouvernement de la République à Pierre de Médicis, Disciple de Politien qui lui donna des marques sensibles de la même bienveillance & de la même libéralité. Laurent de Médicis lui avoit fait obtenir le riche Prieuré de l'Eglise Collégiale de Saint Paul : Pierre de Médicis lui fit accorder un Canonicat à la Métropolitaine de Florence.

Peu de tems après, *ses Mêlanges* lui susciterent une violente dispute

avec *George Merula* d'Alexandrie, qui professoit à Milan la Langue Grecque & la Langue Latine. Celui-ci parvenu déja à une extrême vieillesse, passoit pour le plus sçavant homme qui fût dans toute l'Italie. Cette estime universelle lui faisoit souffrir impatiemment des Rivaux : il faisoit fort peu de cas de tous les Professeurs de son tems, & Politien étoit le seul qu'il honorât de quelque estime. Quelques années auparavant celui-ci avoit été à Venise voir *Merula* qui avoit avoué devant une Assemblée fort nombreuse, que Politien étoit le seul qui promît de faire refleurir la Littérature ancienne. Il n'en fit cependant cet éloge ; que parce qu'il ne soupçonnoit pas devoir trouver jamais en lui un imitateur ou un Rival. Car lorsqu'il vit paroitre les *Mêlanges* avec tant d'éclat, sa jalousie lui permit à peine d'en parcourir quelques endroits. Mais comme ses Disciples & quelques-uns de ses amis lui représenterent, que Politien avoit inséré dans cet Ouvrage un grand nombre de choses qu'ils avoient

apprises de lui & qui étoient imprimées, que de plus l'Auteur y blâmoit & censuroit ses Ecrits, sans cependant le nommer, il entreprit une lecture plus réfléchie de ce Livre, & il y trouva plus de choses qu'on ne lui en avoit annoncées. Il ne tarda donc pas à accuser Politien de plagiat, & à se défendre. Depuis ce tems, si ce qu'on écrivit pour lors à son adversaire est bien vrai, il ne cessa de se plaindre amerement de lui, de le déprécier, de le railler & de réciter à tous ceux qui vouloient l'entendre une espece de libelle qu'il avoit composé contre lui.

Leur dispute dura trois années, sans que Politien pût voir cette Critique, quoiqu'il le désirât ardemment, soit pour se défendre, si on l'accusoit sans raison, soit pour corriger son Ouvrage, si on l'attaquoit avec fondement. Enfin ne pouvant plus garder le silence, il écrivit à *Louis Sforce*, qui gouvernoit alors à Milan, à la place de son Neveu, pour se plaindre à lui de l'étrange procédé de *Merula*, en le suppliant d'ordonner qu'il fit impri-

mer son Livre. Il écrivit aussi à *Merula* pour lui demander pourquoi, s'il avoit raison de censurer ses *Mêlanges*, au lieu de lui écrire directement, il avoit voulu violer une amitié de tant d'années, & le déchirer d'une maniere si cruelle ? Il le prioit dans cette Lettre, par leurs travaux communs & leur ancienne amitié, de publier sa Critique contre un Ouvrage dans lequel, loin d'être offensé, il étoit plusieurs fois nommé honorablement.

Merula lui répondit froidement, qu'il avoit toujours fait l'éloge des Ouvrages de Politien, mais qu'il ne pouvoit louer ses *Mêlanges*, où il se voyoit clairement, ou copié, ou censuré avec aigreur ; qu'il ne lui avoit pas adressé directement sa Critique, parce qu'il ne faisoit pas de lui assez peu de cas pour le soupçonner incapable de connoitre & de corriger ses fautes lui-même, & qu'il avoit crû suffisant de lui faire dire qu'il s'étoit trompé. „ Si vous n'aimiez pas trop, lui dit-il, „ tout ce que vous faites, vous au- „ riez pû revoir votre Ouvrage avec „ plus de soin, dès que vous avez senti „ la

„ la Critique, rayer tous les endroits „ écrits avec trop de hâte, & comme „ font les honnêtes gens qui ne peu- „ vent payer leurs dettes, avouer du „ moins les vôtres à vos Créanciers.

Cette réponse ne pût ôter à Politien le désir de voir ce que son Rival avoit écrit contre lui : il lui écrivit encore une fois pour se défendre du plagiat qui lui étoit imputé. „ Mon Ouvrage, disoit-il, n'a rien „ qui soit à vous ; les matieres que „ j'y ai traitées n'ont aucun rapport „ à vos Commentaires ; vous y avez „ seulement ébauché concernant les „ *Baptes* quelques traits que j'ai crû „ devoir passer sous silence, pour n'être „ pas obligé de vous censurer au su- „ jet de leur Déesse. Mais peut-être, ajoute-t-il, „ vous vous êtes offensé „ de ce que je n'ai pas écrit les mê- „ mes choses que vous sur les mêmes „ sujets ; comme si j'avois dû avoir „ plus d'égard à votre gloire qu'à la „ mienne propre. J'ai assez respecté, „ ce me semble, l'amitié qui est en- „ tre nous, en vous louant toutes

„ les fois que j'en ai trouvé l'occasion „ & en ne vous blâmant jamais.

Tandis que cette dispute étoit le plus animée, *Merula* mourut d'une esquinancie au mois de Mai de l'année 1494. Il protesta dans son Testament, qu'il mouroit l'ami de Politien, & le pria de lui pardonner, s'il arrivoit que l'on imprimât ce qu'il avoit écrit contre lui. Politien qui désiroit de terminer ce différent vis-à-vis de son adversaire, fut affligé de sa mort. Il écrivit cependant à *Giacomo*, son ancien ami, qui étoit alors auprès de *Louis Sforce*, pour le prier de faire imprimer au plûtôt cette Critique : mais son ami ne put pas le satisfaire sur ce point. Le Duc de Milan avoit fait remettre à *Barthelemy Calco* tous les Ouvrages de *Merula*, & défendu expressément que les Remarques de cet Auteur sur les *Mêlanges* fussent imprimées : il croyoit faire en cela plaisir à Politien. Celui-ci fut donc obligé d'écrire à *Calco*, & de le prier d'informer son Prince de ce qu'il désiroit le plus. *Calco* le servit aussi tôt,

& il obtint la permission de faire imprimer ces Remarques. Mais les ayant examinées, il en trouva un si petit nombre ; elles lui parurent si peu importantes, & qui plus est écrites avec tant de confusion & de négligence, qu'il fut jugé à propos de les supprimer entierement. Pour contenter Politien, & lui rendre la justice qui lui étoit due, le Duc de Milan lui écrivit la Lettre suivante.

„ Ne craignez pas que la suppression „ des Remarques de *Merula* puisse ja- „ mais nuire à votre gloire, puisque „ vous avez fait tout ce qui étoit en „ votre pouvoir pour les tirer de l'ou- „ bli, & que vous n'avez pas cessé „ de nous faire solliciter, pour qu'elles „ fussent publiées. Nous avons voulu „ vous écrire cette Lettre, afin qu'elle „ témoignât publiquement que loin „ d'être fâché que la Critique de ce „ Sçavant homme parût, vous auriez „ été charmé que nous eussions permis „ de l'imprimer ; & que vous nous en „ auriez conservé la plus vive recon- „ noissance.

Telle fut la fin de ce différend, qui auroit eu sans doute une plus longue durée, si ces deux fameux adversaires avoient vécu plus longtems. Déja Politien voyoit que l'attente où l'on étoit pour lors en Italie, de Charles VIII, Roi de France, faisoit tramer à Florence de nouveaux projets, qui affoiblissoient l'autorité de Pierre de Médicis & que les affaires de cet État chancelant, ainsi que celles de ses Princes, devenoient chaque jour plus désespérées. Il aimoit si tendrement les fils de son Protecteur, que la disgrace qui les menaçoit le plongea dans la plus affreuse tristesse. Consumé peu à peu par sa noire mélancolie, il mourut le 4 Septembre 1494, à la quarantiéme année de son âge, dans le tems où il atteignoit au faîte du sçavoir, & ou il étoit prêt de recueillir les fruits les plus flateurs que l'on puisse attendre d'un génie fertile & cultivé.

A peine il expiroit, que les ennemis de la Maison de Médicis publierent au sujet de sa mort les plus injurieuses

calomnies que le Peuple crédule, & d'imprudens Ecrivains reçurent comme des vérités. On lit dans *Paul Jove* qu'un amour infame, insensé, immodéré, fut la cause de sa mort; que tandis que la fiévre & ses ardens désirs l'enflammoient, Politien prenant sa lyre, exhala les derniers soupirs de sa fureur amoureuse, & perdit à l'instant la force, avec la parole & la vie. *Balsac* assure dans une de ses Lettres, que pendant qu'il chantoit, en s'accompagnant d'un luth, des vers adressés à sa Maitresse, lorsqu'il vint à certains vers pathétiques, il tomba par terre, & qu'il mourut de cette chûte. *Vossius* a prétendu que transporté par les fureurs d'un amour extrême, il se frappa la tête contre les murs de sa chambre, & périt ainsi misérablement. D'autres un peu plus raisonnables veulent qu'une violente douleur de tête l'ait porté à cet excès de rage : mais la vraie cause de sa mort fut celle que je viens de donner. J'en ai pour garant le témoignage de *Pierius Valerianus*, qui ayant été élevé dès sa plus tendre jeunesse à la

Cour de Laurent de Médicis, a pû être témoin oculaire de ce triste événement. „ Le Sçavant Politien, dit-il dans son curieux Livre, *de Litteratorum infelicitate*, „ parvenu aux tems malheureux de la Maison de Médicis, „ tomba dans un chagrin si violent, „ qu'on tenta en vain de le consoler : „ sa mélancholie l'eut bien-tôt conduit au tombeau «. Il parle ensuite des calomnies semées à cette occasion contre la maison de Médicis, & l'on a déja lû plus haut à peu près tout ce qu'il en dit.

Politien, dit *Paul Jove*, étoit fort souvent singulier & blamable dans ses manieres : son visage peu agréable étoit encore défiguré par un regard louche & par un né d'une grandeur difforme. Il avoit l'esprit souple & fin, mais rempli de jalousie; il railloit sans cesse les Ecrits des autres, & ne pouvoit pas supporter que l'on dit un seul mot des siens. Il eut beaucoup d'ennemis, dont les plus célebres furent, *Sannazar* & *Mabille Novat* qui poussa l'animosité jusqu'à le taxer d'être impie. Mais *Vossius* l'a

bien justifié de toutes ces fausses imputations.

Ses amis les plus chers furent, *Pic de la Mirandole*, *Hermolaus Barbarus*, *Barthelemi Scala*, *Nicolas Leonicenus*, *Baptiste Guarin*, *Raphael de Volterre*, *Philippe Beroalde le vieux*, & *Louis de Martinengo*. Les plus célébres de ses Disciples furent, *Scipion Carteromaco* & *Pierre Crinitus*.

Politien écrivit avec beaucoup d'élégance en Grec, en Latin & en Italien. Il composa en Grec un Livre d'Epigrammes, & quelques Epitres très belles; en Latin la traduction de plusieurs Poetes & Historiens Grecs, & l'Histoire de la Conjuration des *Pazzi*, qui n'a pas été imprimée, quoique Crescimbeni dise qu'on la trouve parmi ses autres Ouvrages; douze Livres d'Epitres & deux Centuries de Mélanges, dont on n'a publié que la premiere; quelques petits Traités de Philosophie; un Traité de la Colere; plusieurs Préfaces, Discours & Leçons, & sa Dialectique. Il a donné en vers Latins, 4 Poemes Bucoliques, & un Poeme Funébre

sur la mort d'*Altiera d'Albizzi*. En vers Italiens, on a de lui un Livre d'Epigrammes, la Fable d'*Orphée*, les Stances si souvent réimprimées, & un volume assez considérable de Poesies diverses, qui n'a point été publié. Si la mort eût laissé encore quelque tems la République Littéraire jouir de cet illustre Auteur, elle en eût reçu dans peu la brillante Histoire de *Jean II*, Roi de Portugal. Déja ce Monarque avoit donné ordre qu'on en rassemblât les matériaux à Lisbonne, & qu'ensuite on les envoyât à Florence à Politien.



ANGLETERRE.

OUVRAGES NOUVEAUX.

I

THEOLOGIE.

Three Tracts, by the Late Reverend and Learned MOSES LOWMAN, *&c.* „ Trois Traités par feu Révérend & „ Sçavant *Moyse Lowman*, in-8°.

TRois Ecrivains respectables, MM. *Samuel Chandler*, *Nath. Lardner*, *Edouard Saundercock*, se sont chargés de cette édition posthume : leur protection doit prévenir en faveur de ces Traités. Dans le premier, M. *Lowman* agite la question : „ Si les apparences „ sous lesquelles Dieu s'est montré dans „ l'Ancien Testament, sont les appa- „ rences du vrai Dieu ; ou si ce sont seu- „ lement les apparences de quelqu'autre „ Etre Spirituel représentant le vrai „ Dieu & agissant en son nom ". Le se-

cond Traité, est un Essai sur le Schekinah, c'est-à-dire, des considérations sur les apparences Divines, dont l'Ecriture fait mention, & qu'on peut appliquer au Schekinah. Le troisiéme Traité contient des Observations sur les Textes de l'Ecriture relatifs au *Logos*. Quelques Anglois reprochent à l'Auteur de s'être montré un peu Socinien dans ce dernier Traité, & l'on peut généralement lui reprocher encore de n'être pas assez clair dans une matiere déja obscure par elle-même.

Un des plus fermes appuis de la Secte des Enthousiastes, connus sous le nom des *Hutchinsoniens*, nommé *Jule Bate*, a donné sur le même sujet & à peu près dans le même tems un autre Traité. Ce sera bien assez d'en rapporter le titre, en faveur de ceux qui aiment les opinions singulieres. *An Enquiry ento the occasional an Standing similitudes of the Lord God in the old and New Testament*, *&c.* „ Recherches sur les Res- „ semblances occasionelles & fixes du „ Seigneur Dieu dans l'Ancien & le „ Nonveau Testament, *in*-8°.

MEDITATIONS *upon various important subjects, by* BENJAMIN JENKS, *late Rector of Harley in Shropshire*, &c. „ Méditations sur divers sujets im- „ portans, par feu *Benjamin Jenks*, „ Recteur de Harley en Shropshire ; „ seconde Edition, en deux volumes „ *in*-8°.

IL est étonnant que M. *Hervey*, si connu par ses bons Ouvrages, ait recommandé celui-ci comme une production estimable & qu'il se soit même donné la peine de faire la Préface qui est à la tête de ces Méditations. Quelques phrases qu'on va en extraire suffiront pour donner une idée du langage extraordinaire de ces étonnantes Méditations.

De l'Inimitié qu'on porte à Dieu.

MEDITATION XXIe.

» Il y a de téméraires coquins assez » hardis pour prendre leurs bâtons à deux » bouts, & combattre avec leur glo-

» rieux Créateur & leur Juge Eternel. » Ils le défient & disputent à qui cédera. Leurs assemblées & leurs excès sont » une espéce de Sacrement dans lequel » ils font la revue de leurs forces, & » se lient étroitement pour soutenir leur » cause. O péché, maudit boutefeu ! » Ces impertinentes Créatures te reçoi- » vent dans leur sein ; tu fais tout le » plaisir de leur vie. Non-seulement tu » as bâti un mur de séparation entre » Dieu & l'Homme, mais tu as mê- » me tourné les armes de ce dernier con- » tre le premier. «

La Description des Joyes du Paradis dans la quarante-septiéme Méditation, n'est pas tournée moins singulierement.

Dans la seconde Méditation du second volume, il fait ainsi l'éloge de sa bonne santé.

» O mon âme, combien ma vie me » paroîtroit-elle insipide & révoltante, » sans cette santé qui est la sausse sa- » voureuse qui lui donne du bon goût ! » Combien ne la détesterois-je pas, si » j'étois le plastron & le but de tous les » coups que me porteroient les mala-

» dies les plus aigues ! Mais, mon âme, » ce Pere indulgent m'a traité bien plus » favorablement. Beni soit son nom : » que les pleurs & l'amertume mêlées » dans ma boisson ne soient pas la por- » tion de ma coupe, tandis que tant d'au- » tres pressés de leur mal trouvent tout » insuportable jusqu'à leur lit, où ils ne » peuvent trouver de repos. Ils ont per- » du l'appetit ; ils ont perdu la faculté » de digérer, leur chambre est une bou- » tique d'Apoticaire, & les remedes ne » servent qu'à prolonger les miseres de » leur vie. Quelles graces ne m'a pas fait » à le Seigneur ! Je passe des jours & des » nuits tranquiles ; mon estomac ne » manque presque jamais à ses fonc- » tions, soit pour la réception, soit » pour la coction : ce que je mange & » ce que je bois descend heureusement » & sort avec facilité ; mon someil est » paisible, & mon lit me tient presque » toujours le repos qu'il me promet.

Il seroit je crois difficile de trouver dans le livre un passage plus bizare que celui qu'on vient de rapporter. On trouvera encore du singulier dans la quatre-vingt dix-huitiéme méditation sur la vue de

sa biére. Il considere ici combien son individu se reduit à peu de chose, puisque toute son étendue n'a jamais été en naissant qu'à un pied de longueur, & qu'il n'occupera pas plus de six pieds dans le coffre noir qui le renfermera pour toujours. Pour achever de s'humilier, il remarque qu'il a commencé par gîter dans les entrailles d'une foible femme, & qu'il ne sera plus que pouriture & poussiére dans ces planches corruptibles elles mêmes.

La pensée la plus juste de l'auteur, est page 264, vol. 2. ou il dit, que le trésor de l'Evangile qu'il prêche, est plus précieux que l'or, mais que le Vaisseau dans lequel il le débite n'est que de terre.

Comparative Theology. La Théologie comparative *in*-12.

C'est un discours originairement écrit en Latin sur les fondemens de la pure Théologie. Il a été prononcé à l'ouverture d'un cours de Théologie par le Docteur *Jacques Garden*, Professeur au College Royal d'Aberdéen

plusieurs années avant la révolution. L'Auteur dans l'établissement des Presbitériens en Ecosse perdit sa chaire, parce qu'il ne voulut pas signer la confession de foi de Westminster. On en a donné plusieurs éditions tant en Latin qu'en Anglois. La Préface contient quelques détails sur la vie de l'Auteur.

A Reply to a queere concernig confirmation in a letter to a scrupulous friend &c. Réponse à une question concernant la Confirmation dans une Lettre adressée à un ami scrupuleux. *in*-8.

La question étoit, si dans le cas où une personne auroit reçu la Communion avant la Confirmation, il seroit nécessaire de la confirmer ensuite. L'Auteur de la réponse qui est un Prêtre de l'Eglise Anglicane, est d'avis que la Communion, quoique reçue avant la Confirmation, n'empêche point du tout la nécessité de ce dernier Sacrement, quand l'occasion s'en présente. Entre autres preuves, il soutient que les Prêtres peuvent consacrer

& administrer la Sainte Eucharistie, au lieu que la Confirmation a toujours été reservée à l'Ordre Episcopal ; de sorte qu'un Evêque peut conférer quelques graces particulieres, ce que ne peut pas faire un Prêtre ordinaire.

Infidelity à proper object of Censure. L'infidélité est un objet réel de censure. *in*-8.

Voici ce qui a donné occasion à cette brochure l'année derniere. Il en parut une intitulée, *Analyse des opinions de Sopho & de David Hume*, où l'on rappelloit les principes irreligieux de ces deux Auteurs, qu'on essayoit de combattre par de forts arguments. On publia une Réponse à cette Analyse sous le titre d'*Observations sur l'Analyse* &c. Cet Observateur alléguoit que les spéculations erronées n'étoient point l'objet de la censure Ecclésiastique ; que les efforts & les tentatives qu'inspireroit le zele en pareil cas, porteroient atteinte au privilége de la liberté de penser ; & que les fausses opinions, en fait de religion,

ne pouvoient nuire à la morale ni troubler en rien la société. L'Auteur de la Brochure qui fait l'objet de cet article, a trouvé ces principes si dangereux qu'il a crû devoir les combatre, & il tire ses preuves tant du raisonnement que des autorités sacrées.

Some important cases of conscience answered a the casuistical exercise on wednesday evenings in little S. Helens, by S. Pike and S. Hayward. Quelques cas de conscience importants répondus dans l'exercice de Casuistes, qui se tient les mercredis au soir en la petite Eglise de Sainte Hélene, par Messieurs *Pike* & *Hayward in-8.* 2 vol.

Il faut ajouter au titre de cet ouvrage que les Conferences en question sont tenues par des Enthousiastes. On en jugera par les questions suivantes.

Comment peut-on distinguer les suggestions de Satan, de la corruption de notre propre cœur?

Comment peut-on connoître quand

on a l'assistance de *l'esprit* dans la priere?

Quels sont les moyens de se préserver de l'orgueil spirituel qui suit ordinairement les pas que nous faisons vers la perfection dans notre devoir?

Comment un Chrétien peut-il connoître ses progrès dans la grace? On ajoutera ici la Réponse de M. *Hayward*, à cette derniere question.

Quelquefois les progrès de la grace sont rapides & sensibles. Dieu fait beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Le Chrétien meurit alors promptement pour une meilleure vie. Quand Dieu veut servir de rosée à nos âmes, elles revivent comme le grain, croissent comme la vigne, poussent de fortes branches, & en viennent bientôt à une verdure complette & fleurissante. De même que le Soleil à son retour du solstice d'hiver, ranime par sa chaleur la nature gêlée, & lui donne un coup d'œil riant & agréable; ainsi le Soleil de justice, après s'être éclipsé pendant quelques tems, venant à briller sur nos âmes, leur fait éprouver la chaleur

de ses rayons vivifiants, & les Chretiens, *comme les veaux de l'étable.* Mal. 42. engraissent visiblement. Quand Dieu remplit l'étang de la loi par sa pluye celeste, nous sentons avec délices ce rafraichissement, & nous croissons de force en force.

A System of Divinity and Morality revised and corrected, by Ferdinando Warner. Sistême de Théologie & de morale revû & corrigé par *Ferdinand Warner*, en 4 vol. *in-8.*

L'Auteur de l'Histoire Ecclésiastique dont nous rendons compte page 165 est le même qui a mis en ordre les Discours qui forment cette collection, & dont cette nouvelle Edition est la seconde, la premiere ayant paru en 4 vol. in-12. en 1750. M. Warner explique dans la Préface les motifs qui l'ont engagé à entreprendre cet ouvrage. La Nation Angloise, si on l'en croit, abonde en excellents Sermonaires; mais parmi ces sermons il s'en trouve qui ne roulent que sur des points de critique & de controverse, & qui par

conséquent sont au-dessus de la portée de bien des hommes. On avoit donc besoin d'un systême suivi des principes de la religion. Il falloit, pour l'honneur de la Doctrine Anglicane, la deffendre de l'irréligion des infidéles, des tentatives des emissaires de l'Eglise de Rome, & du faux zéle des Enthousiastes. C'est à quoi on a crû ne pouvoir parvenir, que par une collection de Sermons des plus habiles Théologiens Anglicans, qui parcourut toutes les branches de la Religion, & qui put servir aux jeunes Ecclésiastiques & aux fideles de tout âge. Le Compilateur a donné la liste de tous les Théologiens chés lesquels on a puisé. Ce sont Mrs. Atterbury, Balguy, Barrou, Bentley, Beveridge, Blackhall, Bundy, Burnet, Calamy, Clagett, Clarke, Dorrington, Gibson, Goodman, Hickman, Hole, Hopkius, Hort, Jackson, Ibbot, Littleton, Lupton, Moore, Moss, Pearson, Rogers, Sharp, Singe, Stanhope, Stillingfleet, Tillotson, Wake. Voilà l'Elite ou les forts de l'Eglise militante Angloise.

II.

PHILOSOPHIE ET MATHEMATIQUES.

A New and complete Dictionary *of the arts and sciences, by a society of Gentelmen &c.* Dictionnaire des Sciences & des Arts nouveau & complet, par une société de gens de Lettres, in-8. 8 volumes chez *Owen.*

Les Compilateurs modernes ont toujours bien de l'avantage sur leurs prédécesseurs. Comme ils s'approprient tous leurs travail, pour peu qu'ils y ajoûtent du leur, ils l'emportent facilement sur eux. C'est là le cas de ce nouveau Dictionnaire. On en avoit trois de ce genre: celui de Harris, celui de Barow, qui a paru chez Hinton il y a quelques années, & celui de Chambers. Celui qui fait le sujet de cette

notice renferme exactement tous les articles de ces trois Dictionnaires, auxquels on en a ajouté plusieurs, & à cet égard c'est le plus ample de tous. Du reste on reproche à l'Auteur de n'avoir pas assés perfectionné ses articles, & d'avoir souvent copié les fautes des autres. Le nouveau Dictionnaire est orné de 300 figures gravées par M. Jefferys, Géographe du Prince de Galles.

The Causes of heat and cold in the several Climates and situations of this Globe, by T. Sheldrake &c. Les causes de la chaleur & du froid dans les différentes positions & climats du Globe par *T. Sheldrake in*-8.

La Société Royale devant qui cette Dissertation a été lue, a beaucoup applaudi au travail de l'Auteur, & même M. le Comte de Macclesfied, Président de cette illustre corps, a proposé de la lui dedier. L'Auteur nous apprend que le désir d'élever toutes sortes de fleurs étrangeres dans les Jardins Anglois, est-ce ce qui a donné

naissance à cet ouvrage. Nous ne pouvons, dit-il, déterminer la chaleur qu'il faut à ces fleurs en été, ni le froid qu'elles peuvent suporter en hyver, qu'à force d'expériences couteuses. J'ai donc cherché, s'il n'y auroit pas moyen de découvrir une Méthode qui déterminât la comparaison du froid qu'il fait l'hiver dans les climats méridionnaux avec le froid que nous essuyons ici, ainsi que celle de la chaleur de l'été. Avec un pareil Thermometre & le secours des étuves & des serres, nous aurions le plaisir de jouir de ces fleurs au même dégré de beauté & de perfection que dans leur pays natal. La différence des saisons, ainsi que du froid & du chaud, dépend des diverses positions du globe, relativement au Soleil. La chaleur naturelle de la terre préserve les sources & les autres corps qu'elle renferme, & les empêche d'être glacés. Les transitions du chaud au froid dans l'air du globe, procédent de l'élévation ou de la dépréssion des poles; ce qui change tellement la situation de la terre, que l'obliquité & la perpendicularité des rayons du

Soleil, forment un état continuel de variation, de sorte que l'action & la réaction occasionnées par la réflexion produisent la chaleur, tant que le Soleil est présent. D'un autre côté le froid vient de l'obliquité de ses rayons, de la célérité de son mouvement & de son absence sous l'horison: cependant ces regles générales sont dérangées par diverses circonstances, telles que la position des montagnes, les nuages qui souvent augmentent la chaleur par réflexion, les vents &c. Il est constant que toutes les parties du globe jouissent en même quantité ou à peu près de la présence du Soleil dans l'espace d'une année. Il est également certain que tous les lieux de la terre n'éprouvent pas par sa présence la même quantité de chaleur. Comme le mouvement du Soleil du Nord au Sud, & du Sud au Nord, est confiné entre les tropiques, ce mouvement est plus rapide en cette partie, que dans une autre: c'est ce qu'on voit par l'observation suivante. Le Soleil passe de trois dégrez trente minutes de latitude Sud à trois dégrez trente

trente minutes latitude Nord en 18 jours, ce qui fait 7 dégrez; au lieu que quand le Soleil entre dans les Jumeaux le 21 Mai à 20 dégrez latitude Nord, il employe un mois entier à faire 3 dégrez & demi. Si ensuite il entre dans le Cancer, il n'arrive au Lion que le 23 Juillet, & pendant tout ce tems qui est de 66 jours, il est aussi près du Tropique pendant leur durée, qu'il l'étoit de l'Equateur pendant les 18 jours; d'où je conclus que, quoique le Soleil passe deux fois par l'Equateur dans l'espace d'une année, comme il n'emploie que 36 jours dans ces deux passages, il s'ensuit que la chaleur sous les Tropiques peut être autant & plus grande que sous la Ligne.

La différence de la vélocité du Soleil est encore une nouvelle preuve en ma faveur. Sous l'Equateur, il parcourt en une heure quinze dégrez chacun de soixante milles, ce qui fait neuf cens milles par heure. Or comme ces mêmes dégrez ne sont que de cinquante-cinq milles chacun sous les Tropiques, il s'ensuit que le Soleil

fait soixante & quinze milles de moins par heure, sous les Tropiques que sous l'Equateur; d'où il faut conclure, que son mouvement étant plus lent, & s'agissant d'une position verticale, la chaleur doit être plus forte que sous la Ligne.

On ne s'arretera point ici aux objections qui se présentent contre ce systême singulier. Quoi qu'il en soit, c'est d'après ces principes que l'Auteur a formé une échelle pour un thermométre qui marque combien la chaleur de l'été & le froid de l'hiver des autres lieux, sont audessus ou audessous de leurs dégrez en Angleterre. Il assure qu'il n'a point eu besoin de consulter l'histoire du froid par Bayle, la relation du froid du Pole Septentrional par l'Académie des Sciences de Paris, celle de Leyde par Boerrhave, la collection de Ray, ni aucun autre livre, pour fixer dans ses tables le dégré de froid ou de chaleur; mais il a trouvé que ses expériences se rapportoient parfaitement à ce que disoient ces mêmes auteurs à ce sujet.

An Essay on weighing of Gold, by William Simons, *author of the Practical Gauger &c.* Essai sur la méthode de peser l'or, par *Guillaume Simons*, auteur du Jaugeur Pratique *in*-8.

ON montre dans ce traité la méthode la plus sure, pour découvrir les monnoies contrefaites, avec quelque art qu'elles soient déguisées. L'instrument hydrostatique qu'on y décrit n'est point d'un prix cher, & on peut par son moyen fixer non seulement la valeur intrinseque des monnoies, mais même celle de la vaisselle d'or & d'argent. Il faut convenir que la balance hydrostatique du célébre s'Gravesande est bien plus parfaite, & surpasse de beaucoup celle de M. Simons. Mais cette derniere peut suffire pour l'usage courant, & l'Auteur la décrit d'une façon claire & intelligible.

Observations on a Series of Electrical experiments. By Dr. *Hoadley and M. Wilson &c.* Observations sur une suite d'Expériences Electriques, par le Docteur Hoadley & M. *Wilson in*-4.

LE but de ces deux Philosophes modernes, est de prouver par les expériences qu'ils rapportent, qu'il y a dans la nature un fluide qui est la cause des phénoménes électriques; que ce fluide n'est pas le seul élémentaire, comme l'ont supposé bien des Auteurs, mais que c'est l'Aether de Newton, tel qu'il le décrit dans son Optique. Ils ont aussi fait cette découverte curieuse, que le poids de la chaine n'est pas suffisant pour opérer le contact des chainons les uns avec les autres, mais qu'il faut une force additionelle pour cet effet. Ce qui confirme l'observation de feu M. *Melvill, que les goutes d'eau qui tombent sur les feuilles de chou ne touchent pas réellement la plante.*

Il a encore paru en 1756, un autre ouvrage ſur l'Electricité, où il y a beaucoup moins de théorie, mais beaucoup plus de pratique médicinale. Il a paru ſous ce titre :

The ſubtil medium proved. By R. Lovett &c. Le moyen ſubtil prouvé par R. *Lovett in*-8.

M. Lovett, contraire à l'opinion des deux Auteurs précédents, attribue les effets de l'Electricité au feu Electrique. Il en ſuit les progrès & les gradations, & il établit une différence réelle entre les corps électriques & non électriques. Enfin il en applique les uſages à l'œconomie animale ainſi qu'aux maladies du corps humain, & rapporte en même tems tous les faits qui prouvent en ſa faveur. Il détaille enſuite la méthode d'électriſer dans tous les cas, & il répond enfin à toutes les différentes objections qu'on a faites ſur ce ſujet. On lui reproche de n'être pas aſſés familiariſé avec la Philoſophie de Newton : d'ailleurs on ne

peut diſconvenir qu'il n'ait traité clairement & avec quelque ſuccès l'application de l'électricité à la médecine. On rapportera quelques unes de ſes expériences, où l'on fera parler l'Auteur.

Une jeune femme avoit été affligée pendant près de ſept ans de différentes attaques d'apoplexie fort ſubites qui la faiſoient tomber ſur le viſage, de ſorte qu'il étoit dangereux pour elle d'être près du feu, & de ſortir ſeule. L'attaque duroit quelquefois une minutte; les retours en étoient fréquents & arrivoient ſouvent deux fois en un ſeul jour : les remedes uſités lui avoient procuré quelque ſoulagement, ſans operer une gueriſon entiere. Ce qui rendoit cette cure plus difficile, c'étoit un froid exceſſif aux pieds. Les Medecins avoient décidé que tant qu'on ne remédiroit pas à ce froid, on ne viendroit pas à bout de la maladie. La jeune femme ajoutoit que ſes douleurs commençoient dans l'eſtomac, de ſorte que je n'étois pas peu embaraſſé pour conduire le feu électrique à l'eſtomac & à la tête en

même tems. Je me déterminai donc à former un circuit dans lequel ces deux parties puſſent entrer. Pour cet effet, je la fis tenir de bout ſur la chaîne, & pour completter le circuit, j'attachai un autre chainon à la tête. Ainſi le feu parcourant les pieds, l'eſtomac & la tête, toutes ces parties en tirerent également de l'avantage, & la cure fut complette. L'opération ne ſe fit que par ſecouſſes.

Une autre jeune femme de la paroiſſe de Clifton à environ dix milles de Worceſter, après avoir été guerie d'une fievre, fut attaquée violemment d'affections hiſtériques, au point qu'elle en perdoit la connoiſſançe & la mémoire. On me l'amena dans ce triſte état pour l'électriſer. Je crus d'abord qu'il faudroit opérer fort doucement pour ne pas trop l'intimider, & ne pas l'empêcher de revenir une ſeconde fois. On m'aſſura qu'il n'y avoit ſur cela aucun danger, puiſqu'une demie heure après elle ne s'en ſouviendroit pas. Comme c'étoit la tête qui étoit le plus affectée, j'y con-

duiſis le feu ; je répétai l'opération pluſieurs fois par jour pendant une ſemaine, & elle ſe rétablit ſi promptement qu'elle recouvra ſa mémoire pendant ſon ſéjour à Worceſter : elle s'eſt depuis trouvée en auſſi bon état qu'à l'ordinaire. L'opération ſe fit tant par ſecouſſes, qu'en tirant des étincelles de la tête.

M. Perkins, Inſpecteur des chemins, fut attaqué il y a un ou deux ans d'une eſpéce de paraliſie : les Frictions & les remedes ordinaires ne le gueriſſoient pas entierement. Il avoit ſi peu d'uſage de ſes mains, qu'il ne pouvoit écrire; je l'électriſai & ſon bras revint entierement. Il eut depuis une autre attaque qui affectoit tout le côté droit; comme il étoit alors à la campagne, je ne pus venir à ſon ſecours que deux ou trois jours après. Je l'électriſai pendant trois ſemaines, au bout duquel tems il ſe trouva en état de marcher. On avoit opéré en lui faiſant mettre le pied droit ſur la ligne de connexion venant de la fiole; enſuite on lui faiſoit mettre le doigt

de la main droite sur l'apparat, & on donnoit la secousse, au moyen de quoi le circuit de l'œther passoit par le pied, le corps, le bras & par chacun de ses doigts.

An easy Introduction to practical Gunnery or the art of enginneering, by F. Holiday, master of the free grammar School at Haughton Park *&c.* Introduction facile à l'art pratique du Canonier, ou à la science du Génie, par *F. Holliday*, Maître de l'Ecole libre de Haughton-Park *in*-12.

L'Auteur dans sa Préface exalte les avantages que les François ont à cet égard sur les Anglois, tant par les Ecolles ouvertes chez eux, que par la protection particuliere du Prince, & l'application qu'y donnent les jeunes militaires. Comme l'Auteur suppose le Lecteur instruit des quatre régles de l'Arithmétique, il ne commençe son traité que par les fractions décimales, & par l'extraction des racines quarrées & cubes, où il suit

la méthode de Newton. Il passe delà à cinq Problêmes géométriques essentiels pour son objet; ensuite il traite de la mesure des solides & des plans, & du calcul des solives & des piéces de charpenterie, ce qui est accompagné de planches en bois. Pour évaluer la force de chaque piéce de bois, il se sert des tables qu'a donné sur cela M. Emmerson. Il en vient ensuite à la proportion du poids & du diametre des boulets, & au diametre des Canons. Il donne des tables tirées du Traité de M. *Guillaume Muntaine*, membre de la Société Royalle, & du Dictionnaire de M. *Stone*, sur la quantité nécessaire de poudre, pour charger les bombes & les mortiers. Le Chapitre suivant contient quelques théorêmes de géométrie & de trigonométrie, avec des tables de Logarithmes, pour abréger les opérations arithmétiques; ce qui est suivi du reste de la trigonométrie plane, & de la méthode de prendre les hauteurs & les distances, objet importante pour un Ingénieur. Entre autres problêmes, il donne celui par lequel on

établit deux batteries & on attaque deux bastions. Viennent ensuite les principes de l'art des bombes & du Canonier. Il pose pour principe, que si l'air ne résistoit pas à la balle, elle décriroit une parabolle : sur quoi il décrit les propriétés de cette courbe, & il donne toutes les manieres de tirer les piéces dans toutes les différentes situations : il décrit aussi la construction & les proprietés des canons, mortiers, pétards, boulets, bombes, &c. Il rapporte sur cela les observations des plus habiles Ingénieurs; d'où il passe à la théorie des projectiles. Il cite ici ce qu'ont dit de meilleur, M. *Cotes* dans son *Harmonia mensurarum*, & M. *Emmerson* dans ses Principes de méchanique sur la resistance de l'air & sur ses effets. Il cite encore Newton, & un Mémoire Latin de Bernoully, imprimé dans le second volume des Transactions de la Société royalle de Petersbourg : il en a aussi tiré trois tables contenant le résultat de plusieurs expériences faites avec des canons & des mortiers, & il finit

par la solution d'un problême curieux qui consiste à trouver la vélocité du boulet, au tems de la décharge de la piéce.

On n'avoit sur cette matiere que les nouveaux principes de cet art donnés par M. Robins. On doit sçavoir gré à M. Holliday d'avoir completté cet objet, & sur tout dans des bornes aussi étroites, son ouvrage ne contenant qu'environ 200 pages & 3 planches de figures.

A Treatise containing the Description and use of a curious quadrant made, by John Rowley. By J. W. F. R. S. „ Traité contenant la description & „ l'usage d'un quart de cercle curieux, fait par *Jean Rowley.* Par „ *T. W.* Membre de la Société „ Royale *in*-4°. "

L'USAGE de ce quart de Cercle est pour prendre les hauteurs & pour résoudre plusieurs Problêmes de Géométrie, de Navigation, & d'Astronomie. L'habile Ouvrier qui l'a fait, l'a fini en même

tems que ſon apprentiſſage, & ſuivant les avis de ſon Maître, il s'eſt attaché à éviter les ſuperfluités & les défauts du quart de cercle de M. *Collin.* Le Sçavant qui donne la deſcription de cet inſtrument, y a joint une table alphabétique des termes de l'Art, & une planche qui repréſente l'inſtrument. Il ne ſe borne pas ſimplement à cette Deſcription; mais il traite amplement de la Méthode de meſurer les hauteurs & les diſtances, d'après les principes des meilleurs Auteurs, c'eſt-à-dire, d'Euclide, Deſchales, Collins, Oughtred, Gregory, Leybourn, Gunter, Taylor, Patridge, Leadbetter, Brown, Hawney, & ſurtout feu M. Hogdſon qui étoit Maître de Mathématiques dans l'Ecole Royale de l'Hôpital de Chriſt. Comme le Traité de Mathématiques de cet Auteur eſt aujourd'hui fort rare, il en copie les regles relatives à l'uſage de ſon Quart de cercle.



The Method of Fluxions applied to a ſelect number of uſeful Problems. By Nicolas Saunderson, *&c.* „ Méthodes des Fluxions appliquées à „ un nombre choiſi de Problêmes „ utiles. Par feu *Nicolas Saunderſon*, „ *in*-8°.

Dydime d'Alexandrie paſſa pour un prodige, parce qu'ayant perdu la vue dès ſon enfance, il poſſédoit la Logique & la Géométrie. Quel hommage ne devons-nous pas rendre à feu M. *Saunderſon*, ſi profond dans les Mathématiques, & ſi ſupérieur dans la façon de les enſeigner, qu'on le regardoit comme un des plus habiles Profeſſeurs de Mathématiques qu'ait jamais eus l'Univerſité de Cambrige. Auſſi tous les Ouvrages qui viennent de lui ſont-ils généralement eſtimés. Le ſyſtême de Fluxions dont on parle ici, n'eſt pas entierement complet. Pour le lire, il faut déja être inſtruit des Elémens des Fluxions, & alors on y trouvera d'utiles inſtructions. L'Auteur

y a ajoûté des remarques ſur la Géométrie de M. *Cotes* dont il entendoit les Ecrits auſſi bien que le Docteur *Smith* qui en a donné une bonne édition. M. Saunderſon a encore enrichi cet Ouvrage d'un Commentaire ſur les principales propoſitions des Principes de Newton, dont il a rendu l'étude beaucoup plus aiſée, en applaniſſant les principales difficultés.

Euclid's Data reſtaured tho their true order agreeable to Pappus Alexandrinu's account of them. By Richard Jack, *Teacher of Mathematics, &c.* „ Les Propoſitions d'Euclide appel„ lées *Data*, rétablies dans leur véri„ table ordre, ſuivant la Méthode „ de *Pappus d'Alexandrie.* Par *Ri*„ *chard Jack*, Maître de Mathé„ matiques, *in*-8°.

L'Editeur de cet Ouvrage voudroit qu'on n'opérât que par l'analyſe des Anciens, aux dépens de l'Algèbre moderne contre laquelle il ſe déclare en toute occaſion. Il parle de l'arrangement que le Docteur Gregory a fait des Pro-

poſitions d'Euclide, & il lui préfere l'ordre de Pappus, ſe flattant de les avoir placées dans un jour bien plus avantageux, & d'avoir joint le mérite de l'énonciation à la ſimplicité de la démonſtration. Ce ſera au Lecteur à en juger.

Aſtronomy explained upon Sir Iſaac Newton's Principles. By James Ferguson, *&c.* „ L'Aſtronomie ex„ pliquée ſuivant les principes de „ Newton. Par *Jacques Ferguſon*; „ *in*-8°.

Le célébre Auteur de ce Traité avance qu'il peut ſuffire même à ceux qui n'ont point étudié les Mathématiques. Il l'a diviſé en ſeize Chapitres : le premier contient une courte deſcription du ſyſtême Solaire; le ſecond en démontre la vérité, & décrit les apparences qui réſultent du mouvement de la terre; le troiſiéme réfute le ſyſtême de Ptolomée, & explique le mouvement & les phaſes de Mercure & de Venus. Le quatriéme traite des cauſes Phyſiques du mouvement des Planettes, de l'excentricité de leurs orbites, du tems

qu'il faut pour que l'action de gravité les porte au Soleil, & du problême idéal d'Archiméde sur le mouvement de la Terre. On prétend ici que la motion rapide des Satellites de Jupiter & de Saturne, prouve que ces deux Planetres ont un pouvoir beaucoup plus attractif que la Terre. Le second Satellite de Jupiter en est éloigné de 124000 milles de plus que la Lune ne l'est de la Terre, & cependant ce second Satellite fait huit fois son tour autour de Jupiter, pendant que la Lune ne le fait qu'une fois autour de la Terre! Quelle prodigieuse puissance attractive le Soleil ne doit-il point avoir, pour attirer vers lui toutes les Planettes! Quelle force n'a-t-il pas fallu pour les mettre la premiere fois en mouvement! Archiméde s'étoit vanté de pouvoir remuer la Terre, s'il pouvoit s'en éloigner assez pour placer son levier. Ainsi à supposer qu'un homme pût au bout du levier soulever 200 livres pesant; que la force de la Terre fût de 3997847001180744647897 50 livres, & qu'elle fût à un bout du levier à

la distance de 6000 milles du centre de mouvement, il faudroit que la Puissance qui voudroit lever la Terre fût à 1199354100354223394369 2500 milles de la Terre, pour la soutenir, ce qui est 15569745951035731 fois la distance de Saturne à la Terre; & pour lever la Terre à un mille de hauteur, il faudroit que la puissance motrice prit pour espace 1998923500590322323948 milles. Enfin quand même Archimede ou sa puissance pourroit mouvoir aussi vite qu'un boulet de canon, c'est-à-dire, 480 milles par heure, il faudroit 4496354000000 0 années pour lever la Terre d'un pouce. Le cinquiéme Chapitre roule sur la lumiere, sur ses réfractions dans l'air & dans l'eau, sur l'atmosphere, &c. Le sixiéme donne la méthode de trouver la distance des Planettes. Le septiéme contient une explication des différentes longueurs des jours & des nuits, les vicissitudes des Saisons & le phénoméne de l'anneau de Saturne. Le huitiéme donne la méthode de trouver les longitudes

par les éclipses des Satellites de Jupiter, avec des tables pour convertir le tems Solaire en parties & dégrés de l'Equateur. Le neuviéme traite des phénomenes des Cieux vûs de différens endroits du systême Solaire. Le dixiéme de l'équation des jours naturels, & de la récession des équinoxes; il contient aussi plusieurs tables des équations du tems & des Planettes. Le onziéme explique quelques Phénomenes sur la Lune. Le douziéme décrit sa surface & ses phases. Le treiziéme rend compte de la théorie des marées, suivant les principes de Neuwton. Le quatorziéme, des Eclipses, de leur nombre & de leurs périodes. On y trouve un Catalogue des Eclipses anciennes & modernes, tiré de Struck & de Riccioli. On y démontre que la trente-troisiéme année de Jesus-Christ étoit la 4746 de la période Julienne, & la derniere de la 202 Olimpiade; ce qui est la même où Phlégon nous apprend qu'il arriva une éclipse extraordinaire de Soleil; & l'on prouve par les calculs, qu'il n'étoit pas possible qu'il arrivât à Jerusalem cette an-

née-là une éclipse naturelle de Soleil. Le quinziéme Chapitre contient le calcul des pleines & des nouvelles Lunes, l'usage de la Lettre Dominicale, & plusieurs tables Astronomiques. Le seiziéme enfin renferme plusieurs instrumens & machines Astronomiques, entre lesquels sont le *Orrery*, le *Calculateur* de l'Auteur le *Cometarium* de Désaguliers, le *Globe Planetaire*, le *Trajectorium* Lunaire, l'*Eclipsareon*, & quantité d'autres.



III.

HISTOIRE.

The Ecclesiastical History of England to the eighteenth century, in two volumes. By FERDINANDO WARNER, *Rector of Queenhithe, &c.* „ Histoire Ecclésiastique d'Angleterre, „ jusqu'au dix-huitiéme siécle, en „ deux volumes *in-folio*. Par *Ferdinand Warner*, Recteur de „ Queenhithe. Premier volume.

L'AUTEUR est déja connu, pour avoir écrit contre Milord Bolingbroke en faveur de la Religion. Le présent Ouvrage est dédié au Roi, & ce premier volume contient huit Livres. Rien ne pourra mieux faire juger des motifs qui l'ont déterminé à entreprendre cet Ouvrage, que l'extrait suivant de sa Préface.

Il y a quelques parties de notre His-

toire Ecclésiastique qui ont été écrites par des Auteurs graves & habiles : telles que les antiquités de nos Eglises par l'Evêque Stillingfleet, l'Histoire de l'Eglise d'Angleterre jusqu'à la mort du Roi Jean par le Docteur *Inet*, & l'excellente Histoire de la Réformation par l'Evêque *Burnet*. J'ai puisé dans fort peu d'autres Auteurs ; mais toutes ces Histoires, bien loin d'être complettes, n'ont trait qu'à de certaines périodes & sont d'ailleurs chargées de faits concernant le Civil, ou d'évenemens étrangers qui ne regardent pas notre Eglise. M. *Collier* est le seul Auteur qui avant M. *Warner*, a poussé l'Histoire Ecclésiastique le plus loin. La sienne va jusqu'à la mort de Charles II. Il reproche à M. *Collier*, d'après l'Evêque *Nicholson*, d'avoir trop ménagé dans son Histoire, les Evêques & le Siége de Rome. Il est certain que M. *Warner* a évité soigneusement de s'attirer le même reproche, & son but le plus immédiat en travaillant à cette Histoire, a été d'y rassembler tout ce qu'il croit pouvoir faire triompher l'Eglise Anglicane.

Il entreprend dans son premier Livre de fixer le tems auquel le Christianisme a été introduit dans la Grande Bretagne, ses progrès, les obstacles qu'il a eu à essuyer, l'Etat des Eglises, leur liaison avec Rome, les Conciles, les Hérésies, les mesures prises pour l'établissement & l'accroissement de la Doctrine, la forme du culte introduit dans l'Eglise, & le désordre porté dans la Religion, par l'invasion des Saxons, Peuple Payen. Le tableau de la Grande Bretagne enveloppé des ténébres du Paganisme, offre une peinture interressante des Druides. Les Nations, comme les hommes, dit notre Auteur, ont leur enfance, & si nous ne retenons que ce qui nous a le plus fortement frappés dans un âge tendre, on peut également dire qu'il ne nous reste que fort peu de choses des premiers événemens des Nations, & ce ne sont que les plus remarquables qui ont échappé à l'oubli. A l'égard de la Grande Bretagne, le tems a tout englouti : nous n'avons aucuns monumens originaux, & le peu que nous avons de lumieres sur ces tems reculés nous a été conservé

par les Auteurs Etrangers. On ne s'en étonnera pas, si l'on veut faire attention que les Druides qui avoient seuls le maniement des affaires dans notre Isle, n'ont jamais rien écrit. Non-seulement ils étoient à la tête de la Religion, des sacrifices publics & particuliers, & chargés de l'interprètation de leurs Mystères ; mais le Peuple qui avoit pour eux la plus profonde vénération, les rendoit arbitres de ses differens. Il ne se passoit aucun acte public, sans leur approbation ; aucun malfaicteur n'étoit mis à mort, sans leur consentement. Si quelque audacieux Seigneur ou Vassal refusoit de se soumettre à leurs décisions, ils le punissoient en l'excluant de leurs Rites Religieux. Un homme ainsi excommunié étoit regardé comme un scélerat, privé du bénéfice des Loix, rendu incapable de remplir aucun poste, & banni de toute Société ; il étoit même permis au premier venu de le tuer. Les principaux articles de la Doctrine qu'enseignoient les Druides, étoient que chaque chose tire sa source du Ciel, que l'ame est immortelle, & qu'elle passe

passe d'un corps à l'autre; que si le Monde doit être détruit, ce sera par le feu ou par l'eau; qu'il y a des cas extraordinaires où il faut sacrifier des hommes; qu'à l'égard des prisonniers de guerre, il faut les immoler sur les Autels, ou les bruler vifs dans des paniers d'osier à l'honneur de leur Dieu; qu'il y a un autre Monde; que ceux qui se tuent pour y accompagner leurs amis, vivront effectivement avec eux dans cet autre Monde; que les Peres de Famille sont Rois dans leur propre Maison, & qu'ils ont pouvoir de vie & de mort sur leurs femmes, leurs enfans & leurs Esclaves.

L'établissement du Christianisme chez les Bretons est amplement discuté dans ce Livre. Quelques Auteurs en ont fait honneur à *Jacques*, fils de *Zébédée*, d'autres à *Simon Zelote*, à *S. Pierre*, & à *Joseph d'Arimathie*. L'Auteur examine tous ces points, & trouve entre autres fort ridicule qu'on attribue ce glorieux évenement à ce dernier; du reste il s'en tient à l'indécision sur cet article. *Lucius* est le premier Roi Breton qui a embrassé le Christianisme,

80 ans avant le regne de Dioclécien. L'Isle compta beaucoup de Martirs dans la persécution de cet Empereur. La premiere mention qui soit faite des Evêques Bretons, est au Concile d'Arles en 314, où il en vint trois. Peu d'années après, l'Eglise fut troublée par l'hérésie Arienne. L'Auteur prétend que quoique les signatures informes de ce Synode ne paroissent en renfermer aucune des Evêques Bretons, il dût y en assister quelques-uns. *Béde* nous apprend que les Pélagiens répandirent aussi leurs erreurs dans la Grande Bretagne. L'Eglise Gallicane y députa *Lupus* & *Germanus* Evêques, pour défendre la vérité contre les Pélagiens. Leur obstination les empêchant de s'y rendre, on fut obligé de les bannir, & l'Eglise demeura saine & ortodoxe. C'est après l'invasion des Saxons qu'on vit fleurir les célébres Ecoles établies par *Dubricius* & *Illutus*, parmi les Chrétiens, qui pour fuir les Saxons se réfugierent dans le pays de Galles. Il sortit de ces Ecoles plusieurs hommes illustres, & entre autres *S. David* dont on honore encore aujourd'hui le nom.

Le second Livre contient la Conversion des Saxons, leurs rechutes, & enfin leur retour constant à la Foi. C'est à la France que l'Angleterre doit les premiers succès du Christianisme. Les Saxons ayant divisé l'Isle en sept Royaumes, celui de Kent fut le premier converti. Le jeune Roi nommé *Ethelbert* ayant demandé en mariage *Berthe*, Princesse du Sang de France, *Chilperic* son oncle refusa de la donner, à moins qu'on ne lui permit le libre exercice de sa Religion & d'emmener avec elle ses Prêtres. On bâtit à cet effet, près de Cantorberi, une Eglise qu'on dédia à Saint Martin. *Grégoire le Grand* profita de cette favorable conjoncture pour envoyer vers la fin du sixéme siécle, en Angleterre, l'Abbé *Augustin* avec quarante Moines Bénédictins. Ils débarquerent dans l'Isle de Thanet, & envoyerent quelques-uns de leurs Freres pour prévenir le Roi *Ethelbert* de leur arrivée. En conséquence, dit l'Auteur, le Roi & la Reine vinrent avec toute leur Cour dans cette Isle, & soit que l'idolâtrie leur fit craindre quel-

que fascination, ou que la conduite d'*Augustin* leur eût donné une idée suspecte de la Foi Chrétienne, le Roi parut craindre les charmes & les enchantemens. Persuadé d'ailleurs par les Prophéties de sa Religion, qu'il en seroit à l'abri, pourvû qu'il fût en pleine campagne, il y marqua son Audience pour y recevoir *Augustin*. L'Abbé s'étant mis en procession avec ses Freres, portant une Croix d'argent & l'image du Sauveur en banniere, ils vinrent en chantant des Litanies audevant du Roi, qui les fit asseoir, & ordonna à *Augustin* de parler. Celui-ci ouvrit sa Commission, & prêcha l'Evangile avec beaucoup de force & de zéle. Voici la réponse du Roi : » Vos propositions sont nobles, vos » promesses sont séduisantes; mais » je ne puis me resoudre à abandonner la Religion de mes Ancêtres, pour » des dogmes qui ne sont soutenus » que par le témoignage de personnes » qui me sont tout-à-fait étrangères. » Quoiqu'il en soit, puisque vous avez » fait un si long voyage uniquement

» pour nous faire part de sujets que vous regardés comme si importans, ils ne faut pas vous renvoyer sans quelque satisfaction. J'aurai soin que vous soyez traités humainement dans mes Etats, & que vous n'y manquiez de rien ; & si quelqu'un de mes Sujets, convaincu par vos raisonnemens, désire d'embrasser votre Foi, je ne m'y opposerai point ». Quatre ans après, c'est-à-dire, en six cens un, *Ethelbert* se rendit & se fit Chrétien. Cependant il ne consentit à la conversion de ses Sujets, qu'autant qu'elle pourroit se faire par l'instruction & le bon exemple, & il déclara que la Religion du Christ ne devoit point s'établir par la violence. Après la conversion du Roi, *Augustin* alla à Arles, où il se fit consacrer Archevêque d'Angleterre. Le Pape *Grégoire* lui envoya le *Pallium*, & ce fut là, suivant l'Historien Anglois, la premiere époque de la communication entre les Eglises de la Grande Bretagne & le Siége de Rome.

Il rapporte ensuite, que le Pape avoit d'abord écrit à Ethelbert de faire dé-

molir tous les Temples des Idoles, pour qu'il ne restât rien du faux culte ; mais qu'il changea de sentiment, & ordonna ensuite à Augustin de les purifier & de s'en servir pour la vraie religion. Après la mort d'Ethelbert, les Eglises de la grande Bretagne essuyerent beaucoup de persécutions. Bede raconte un miracle qui arriva alors, & qui convertit le Roi qui avoit embrassé l'idolatrie, & avoit permis à tous ses sujets de renoncer à la foi catholique. Voici le miracle. L'Archevêque Laurent qui avoit succedé à Augustin, avoit résolu de fuir la persécution & de se retirer en France. La nuit qui précédoit son départ, il fit porter son lit dans la Cathédrale pour y dormir ; mais S. Pierre s'étant apparu à lui, lui reprocha son défaut de fermeté & lui flagella les épaules avec tant de violence, qu'il en resta des marques. Laurent alla le lendemain montrer ces marques au Roi, qui en fut si touché, qu'il embrassa la foi catholique, & devint un nouvel homme. L'Auteur Anglois ne manque pas

d'attaquer la vérité de ce miracle, ne négligeant aucune occasion de tourner en ridicule tout ce qu'il croit en être susceptible. Un mariage avoit opéré la conversion d'un Roi de Kent, un autre mariage rendit à l'Eglise Edwin, Roi de Northumberland, qui épousa Ethelburge, Princesse chrétienne, fille du Roi de Kent. Cependant le Christianisme s'introduisit de nouveau en Irlande & en Ecosse. Quelques differences dans les usages de ces Eglises ayant causé quelque division entr'elles, on régla une conférence au Monastere de Whitby dans le Comté d'York. Le parti Ecossois en appelloit à l'autorité de S. Jean & de Columban ; l'autre parti reclamoit celle de Saint Pierre. Le Roi de Northumberland, décida ainsi la question : « Je ne crois devoir en rien contredire le portier du Ciel, de peur que quand je m'y présenterai, il ne m'en refuse l'entrée. » Le zéle du Christianisme ne fit avec le tems que s'accroître. On vit les gens les plus distingués des deux sexes, & même des filles de

Roi, renoncer au monde & se retirer dans un cloître. Sebbi, Roi des Est-Saxons déposa même la couronne, pour se faire moine. Vers la fin du septiéme siécle, les Loix de l'Etat vinrent à l'appui de la religion. Le Roi Ina en fit de nouvelles, pour maintenir l'honneur du Clergé & la révérence due au choses saintes ; il y en avoit une qui mettoit au même niveau les Evêques & les Rois. On condamnoit à 120 schelings ceux qui interrompoient le repos public, dans une ville appartenante à un Roi ou à un Evêque ; l'amende n'étoit que de 80 schellings, lorsqu'il s'agissoit d'une ville appartenante à un Sénateur. L'Auteur Anglois remarque encore, que les Loix étoient alors si peu sévéres, qu'on ne punissoit le meurtre & le vol que par une amende pécuniaire, sans faire jamais mourir personne pour ses crimes. Il accuse notre siécle de sévérité. Si on l'en croit, la vie des hommes est aujourd'hui compté pour rien.

C'est dans le septiéme siécle qu'on

fonda une grande quantité de Monasteres qui étoient pour lors les seules Ecoles où l'on pût acquerir de la Science. On n'érigeoit point d'Evêché, qu'on n'y bâtit en même tems un Monastere qui servoit de demeure à l'Evêque & à son Clergé. Les Prêtres qui s'y renfermoient ne faisoient point vœu de celibat, non plus que les Moines & les Religieuses d'alors. (1)

Au commencement du huitiéme siécle, Adhelinus neveu du Roi Ina, & Evêque de Sherboren, écrivit quelques ouvrages en Latin. C'est le premier Anglois qui ait composé en cette Langue. L'Angleterre en ce siécle donna, ainsi que toutes les autres nations, dans les pélerinages; & les Anglois de tout rang, de tout âge, & de tout sexe courroient particulierement en foule à Rome. L'Auteur Anglois ajoute malignement, qu'en

---

(1) Ce fait mérite d'être examiné : mais ce n'est point à nous à entrer dans des discussions de cette nature.

conséqu'ence il y avoit peu de villes de Lombardie & des Gaules, où l'on ne trouvât des femmes publiques Angloises. C'est, si l'on en croit l'Auteur, ce que Boniface écrivoit à l'Archevêque de Cantorbery. Ce fut alors qu'on commença à bâtir plusieurs de nos Paroisses: quelques unes le furent par la seule générosité de Seigneurs particuliers, & d'autres par la réunion des aumônes publiques.

On trouve dans le quatriéme Livre un magnifique portrait du Roi Alfred. Il s'acquit la plus grande réputation à la guerre; il commanda dans plus d'actions que Jules César, & montra l'intrepidité d'un Heros de Roman. Si d'un autre côté on le suit dans ses actes de dévotion, on est tenté de croire qu'il avoit passé toute sa vie dans un cloître. Si on examine l'étendue de son génie, on ne doute pas qu'il n'eut employé tout son tems à l'étude; enfin si on le regarde comme Monarque & comme Général, on est convaincu qu'il possédoit parfaitement la politique, l'art

de faire des conquêtes, & qu'il ne s'occupoit que du bonheur de ses sujets.

Pour finir cet article, on raportera quelques traits curieux que nous fournit cet Historien. Un Canon du Concile de Graetly, obligeoit les Evêques à être présent en personne dans les Cours de Justice, pour y diriger & examiner par eux mêmes la conduite des Juges. Cet usage venoit sans doute des anciens Druides.

Edgar, dans un de ses Canons, prescrit l'observation du Dimanche, dont il augmente de beaucoup la durée, puisqu'il le fait commencer depuis trois heures après midi du Samedi, jusqu'au point du jour du Lundi matin. Ce Roi prétendit se mettre à la tête des Moines de Winchester, comme la Reine de son côté gouvernoit les Religieuses du même lieu. Un autre Canon obligeoit les Prêtres à apprendre quelque métier, pour pouvoir gagner leur vie dans les cas d'indigence & de misere.

Les troubles qu'occasionna l'inva-

sion des Danois, réduisirent l'Angleterre à une telle ignorance, que le bas Clergé ne pouvant plus instruire les peuples, on fit des Homélies & des Sermons sur les points les plus essentiels de notre Doctrine, qu'on lisoit publiquement dans les Eglises.

On continuera l'extrait de cette Histoire Ecclesiastique dans un des Journaux suivants.

Second Volume des Voyages en Allemagne, Boheme, Hongrie, Suisse, Italie, Lorraine &c. de KEYSLER, *in-4°.*

La Préface de l'Editeur Anglois nous met à portée d'ajouter quelques nouveaux éclaircissemens sur la vie du célébre voyageur.

Il naquit en 1689 à Thurnau, ville appartenante aux Comtes de Giech, dont son pere étoit Conseiller. En 1713 il fut précepteur des deux jeunes Comtes de Giech-Buchau, & il les accompagna dans leurs voyages. On a déja dit qu'il voyagea de même ensuite

avec les jeunes Barons de Bernstroff. Son séjour à Londres en 1718 lui valut l'honneur d'être reçu membre de la Société royale; & après avoir brillé dans cette Capitale par les Dissertations qu'il donna sur quelques monuments Anglois, il publia à son retour à Hanovre en 1720, une collection de Dissertations sur les Antiquités Septentrionalles & Celtiques de l'Angleterre. Après tant de courses litteraires, M. Keysler consacra le reste de ses jours à la maison de Bernstroff, qui le récompensa de ses services, nonseulement par une forte pension, mais par la plus grande confiance. Dans cet agréable loisir, il se chargea du soin de la Bibliotheque & des manuscrits de cette illustre maison, & il eut soin en même tems de s'en former une à son usage composée de livres rares & recherchés. Les premiers principes de son éducation le tournerent du côté de la sagesse dont il ne s'est jamais démenti dans le reste de sa vie. Il sçut toujours se garantir des séductions du beau sexe, &

il s'en défendit par le goût de l'étude & par l'amour de la nature, dont il étudia toute sa vie les merveilles. L'Allemagne a perdu trop tôt ce sage aimable qui est mort en 1743, âgé de 54 ans.

Son second voyage concerne uniquement l'Italie. Il commence par un détail curieux sur l'étendue de la ville de Rome, sur le Pape, sur ses revenus, & ses forces militaires, sur la vie & la mort de Benoit XIII, sur les intrigues du Conclave, le climat de Rome & la maniere d'y vivre. Delà il passe à la description des Edifices Religieux, des Palais, des places, des ponts, des portes, des antiquités, de la campagne de Rome, de Tivoli & de Frescati. Toutes ces descriptions seroient susceptibles d'extraits également curieux; ils demanderont cependant un certain choix, Keysler se livrant souvent, par zéle pour sa religion, à tous les écarts qu'elle lui peut inspirer & aux traits qu'il imagine les plus propres pour attaquer la notre.

L'Auteur rapporte toutes les exagé-

rations de *Vopiscus*, de *Suetone*, de *Vossius*, & des autres Auteurs qui ont voulu fixer l'étendue & le nombre des habitans de l'ancienne Rome. On sçait plus à quoi s'en tenir sur la moderne dont le circuit est aujourd'hui de treize milles d'Italie, qui demandent quatre heures pour les faire, tandis qu'il en faut six ou sept pour faire le tour de Paris. Rien n'est plus juste que sa remarque sur l'évaluation que quelques-uns ont voulu donner des Habitans de l'ancienne Rome, sur le pied de quatre millions & demi. Si l'on en croit *Suétone*, la peste qui arriva sous *Néron* n'emporta que trente mille hommes. Or comme d'un autre côté il est reconnu que la mort naturelle emporte chaque année un homme sur 26, ou tout au plus 30, il est évident qu'indépendamment de la peste il devoit mourir de mort naturelle tous les ans cent cinquante mille hommes, s'il y en avoit eu en effet quatre millions & demi dans cette Capitale. Ce raisonnement se confirme par l'exemple de Londres, qui contient environ un

million d'habitans: il y meurt environ vingt-six mille personnes (ce qui fait environ un sur trente-huit), & la peste qui l'affligea sous le regne de *Charles II*, enleva quatre-vingt-dix-sept mille habitans. Quelque fût le nombre des habitans de l'ancienne Rome, il excéde de beaucoup celui de la moderne. Lorsque *Grégoire XI* en fit faire le dénombrement en 1376, on y compta trente-trois mille ames. Ce nombre monta jusqu'à quatre-vingt cinq mille sous le regne heureux & tranquile de *Leon X*. Les tems tumultueux du Pontificat de *Clément VII* le réduisirent de nouveau à trente-deux mille. En 1709, on compta 138538 ames: il y avoit dans ce nombre 40 Evêques 2686 Prêtres séculiers, 3559 Réguliers, 1814 Religieuses, 393 Prostituées & 14 Mores. On ne comprenoit pas dans ce calcul environ 8 ou 9000 Juifs qui étoient a Rome. Suivant le dénombrement fait par les ordres de *Clément XII* en 1714, il y avoit 143000 habitans. Si l'on compare à cet égard les Villes de Paris & de Lon-

dres, on trouvera qu'il n'y a aucune comparaison, puisque la premiere contient 8 à 900000 habitans, & Londres quelque chose de plus.

A cette occasion *Keysler* parle de la population de Londres, & rapporte la gageure faite à Hanovre en 1716, entre Milord Wharton & le Comte de Monceau; le premier vouloit parier que le nombre des habitans de Londres alloit jusqu'à 1500000. La décision de cette gageure fut referée par une Lettre au Lord-Maire de Londres, & il décida en faveur du Comte de Monceau, qui réduisoit le nombre des habitans de Londres au plus à 1100000 Notre Auteur juge que Paris doit être moins peuplé, eu égard au nombre infini de Couvents qu'il renferme & à ce que la Seine n'employe que peu de Mariniers, tandis que les vaisseaux & les batteaux de la Tamise fournissent à eux seuls presque une Ville considérable.

On pourroit objecter aussi contre la ville de Londres la quantité de places ou de quarrés qui occupent un terrein

immense dans cette Ville. Keysler cherche encore à conjecturer le nombre des habitans de Londres, sur la consommation des vivres. Il rapporte que Milord Townsend assura le Roi de Prusse, qu'on avoit consommé à Londres en 1725, la quantité de 1200 bœufs par semaine, sans compter 20000 moutons, 12000 cochons, & autant de veaux. Le calcul de Maitland, sur la consommation de cette même année 1725, est un peu différent, puisque, selon lui, on a consommé dans cette année 98244 bœufs, 711123 moutons, 194760 veaux, & 186932 cochons. Il faut observer que Londres a beaucoup augmenté depuis ce tems. Si l'on en croit le même Auteur, cette Ville renferme 95968 maisons, y compris Westminster & Southwark Après cette digression sur Londres, *Keisler* revient à Rome, dont la splendeur actuelle, à son avis, ne laisse rien à regreter de l'ancienne; de sorte que Saint Augustin, dit-il, ne feroit plus qu'une partie du souhait qu'il avoit formé, de voir *Christum in carne*, *Paulum in ore*,

Romam in flore. Il rapporte aussi à ce sujet les vers suivans:

Qui miseranda videt veteris vestigia Romæ,
Hic poterit meritò dicere: Roma fuit.
Et qui celsa novæ spectat palatia Romæ,
Hic poterit meritò dicere: Roma viget.

Entre autres Inscriptions, on voit celle à la louange d'*Innocent XII*, qui se trouve dans une des Salles du Tribunal appellé, *Curia Innocentiana.*

Miraris, hospes,
Astræam
Tàm magnificè habitantem?
Scias
Quod & splendidiores
Habet ædes,
Animum Principis.

Keysler parle de la monnoie Papale, comme d'une des meilleures de l'Europe: il s'arrête sur-tout aux Sentences heureuses qui sont contenues dans les légendes des Paules, petite monnoie d'environ dix sols, monnoie de France.

Voici celles qui lui ont parû les meilleures. *Qui dat pauperi, non indigebit. In sudore vultûs tui. Non cor apponite. Non concupisces argentum. Delicta operit charitas. Da, ne noceat. Si affluant, nolite cor apponere. Conservatæ pereunt. Da & accipe. Inopiæ sit supplementum. Egeno spes. Elevat pauperem. Date & dabitur. Prudentia pretiosior est argento. Solatium miseris. Nocet minus. Satis ad nocendum.*

La Gallerie de la *Villa Benedetti* est ornée des Portraits de plusieurs Dames Françoises & Italiennes, & entre autres de Mesdames *Mareschotti*, *Colonna*, *Montespan*, *la Valliere*, &c. Toute consacrée qu'elle est au beau Sexe, les inscriptions Italiennes qui s'y trouvent sur les murailles, ne sont pas à son avantage, comme on en jugera par les suivantes.

La Dona ride, quando puole,
E piange quando vuole.

La Femme rit quand elle peut,
Et pleure quand elle veut.

Le Donne quaſi tutte,
Per parer belle, ſi fanno brutte.

Preſque toutes les Femmes,
Pour paroître belles, ſe font laides.

La Donna è come il criſtallo:
S'ella urta, da in fallo.

La Femme eſt comme le verre,
Qui ſe caſſe au moindre choc.

Donna che parlamenta,
E come una piazza mezzo preſa.

Femme qui parlemente,
Eſt comme une Place à moitié priſe.

Femina è come vento,
Che ſi cambia in un momento.

La Femme eſt comme le vent,
Elle change en un moment.

De Rome, notre Voyageur paſſe à Naples. Il rend compte avec le même goût & la même exactitude de ſes An-

tiquités & de ſes curioſités naturelles, ſans oublier Pouzoles, Baies, Cume, *&c.* Voici ce qu'il rapporte ſur le poiſon qu'on tire de cette Ville. *Tophana*, célèbre empoiſonneuſe, qui a la premiere inventé l'eau empoiſonnée, connue ſous le nom de *acquetta di Napoli*, eſt encore en priſon, & peu d'Etrangers quittent Naples, ſans voir cette infernale Mégère. C'eſt une petite vieille femme qui étoit entrée dans une eſpéce de Confrairie Religieuſe, & c'eſt ce qui fait qu'on lui a ſauvé la vie. Elle a empoiſonné pluſieurs centaines de perſonnes; elle étoit fort libérale de ſes gouttes & en donnoit par forme d'aumône aux femmes qui prévoyoient pouvoir ſe conſoler de la mort de leurs maris. Cinq ou ſix gouttes de cette liqueur ſuffiſoient pour donner la mort; on pouvoit meſurer ce qu'on en devoit donner, à proportion du tems pour lequel on vouloit faire ſon coup. Il n'y a pas encore bien longtems qu'à la premiere réquiſition, on en envoyoit partout. Depuis que le jus de limon s'eſt trouvé un excellent antidote contre ce poiſon, il eſt tombé

en diſcrédit. Le Docteur *Branchalatti* a écrit un Livre qui contient pluſieurs remédes contre ce poiſon; mais ces remédes ne ſont efficaces que dans la ſuppoſition qu'on ait été empoiſonné tout récemment, ou qu'on les ait pris d'avance comme préſervatifs.

Rien de ſi grand & de ſi magnifique que l'Hôpital de l'Annonciade, appellé *la Caſa Santa*. Dans ſon origine, c'étoit le plus riche Hôpital de l'Univers. Son revenu ſe montoit à quatre millions, & ſa dépenſe à preſque autant: auſſi rempliſſoit-il abondamment tout ce que promettoit l'Inſcription ſuivante.

Lac Pueris, dotem innuptis, velumque pudicis,
Datque medelam ægris hæc opulenta Domus.
Hinc meritò ſacra eſt illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans: orbis vera medela fuit.

On y entretenoit deux mille cinq cens Enfans trouvés, n'étant point ex-

traordinaire d'en voir vingt expoſés dans une nuit dans la machine qui étoit ouverte pour leur réception. On apprenoit à ces Enfans des métiers utiles; quelquefois même on les faiſoit entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique, y ayant une Bulle du Pape Nicolas IV, qui les déclaroit capables de recevoir les Saints Ordres, malgré l'incertitude de leur légitimité. Les Filles étoient dotées de 100 ou de 200 ducats, avec la liberté d'entrer dans un Couvent ou de ſe marier. Les jeunes Femmes qui reſtoient veuves ſans biens, ou qui étoient abandonnées de leurs Maris, retrouvoient un azile dans cette Maiſon, où elles étoient diſtinguées ſous le nom de *Ritornate*. Outre cela la Maiſon fourniſſoit des dots à pluſieurs Familles nobles de dehors. Il en coutoit 14000 ducats pour les Médecins, Chirurgiens, Apoticaires & Domeſtiques de la Maiſon. Elle fourniſſoit encore à l'entretien complet de quatre autres Hôpitaux qui en dépendoient, dont un à Pouzoles, ou l'on envoyoit quelquefois juſqu'à 300 malades, pour y suer & ſe guérir des Maladies Vénériennes.

riennes. Tel étoit l'état de cet Hôpital au commencement de ce siécle, lorsqu'il essuya une banqueroute d'environ cinq millions de ducats. On le jugea presque entierement ruiné par cet accident; cependant on trouva moyen de conserver encore quarante-deux mille ducas par an pour l'entretien de cet Hôpital. On réduisit en conséquence les dots des Filles de deux cens ducats à cinquante, & toutes les autres dépenses à proportion, ce qui n'empêche pas que ce ne soit encore un établissement très magnifique.

Ce Volume qui contient une foule de détails qui ont échappé à *Misson* & à la plûpart des autres Voyageurs, se termine par une liste chronologique & historique des plus célébres Peintres, à remonter au treiziéme siécle, époque de la renaissance de la Peinture.



A New History of the East Indies, ancient and modern, &c. „ Nouvelle „ Histoire ancienne & moderne des „ Indes Orientales, en deux Vo„ lumes *in*-8°.

LA premiere Partie de cet Ouvrage est entierement traduite de celui de M. l'Abbé *Guyon*: en récompense tout le second Volume a été écrit en Anglois, à l'exception de ce qui regarde la Compagnie des Indes Orientales Françoises, qui a été traduit du même Auteur. Nous ne nous arrêterons donc qu'à ce qui est entierement neuf pour nous. On trouve dans cette seconde Partie l'état du Commerce des Anglois, des Hollandois, des Portugais, des Danois & des Russiens, depuis la premiere découverte de la route par le Cap de Bonne Espérance, jusqu'à présent. Le premier Volume traite des découvertes & des conquêtes des Portugais. Tout ce qu'on donne là-dessus est pris d'*Osforius* qui a écrit les exploits de ces Avanturiers en La-

tin fort élégant & qui a été traduit en Anglois, par M. *Gibbs*.

Le second Livre contient l'établissement des Hollandois dans les Indes; c'est au milieu même des troubles qui agitoient la Hollande, que ce Peuple industrieux sçut arracher aux Portugais leur conquête. Vient ensuite l'Histoire du Commerce de la Grande Bretagne, qui commença sous la Reine Elisabeth. Elle accorda en 1600, une Chartre à la Compagnie des Marchands de Londres trafiquant aux Indes Orientales. Le reste du Livre contient le détail du massacre des Facteurs Anglois par les Hollandois à Amboine, & celui des Révolutions qu'essuya la Compagnie Angloise, tant par le désordre qui se mit dans la Direction générale, que par les fautes que commirent les Directeurs qu'on envoya aux Indes.

A l'égard de l'état actuel de la Compagnie, si l'on en croit l'Auteur, elle y employe tous les ans dix-sept Vaisseaux de cinq cens tonneaux, montés de trente canons chacun, & de cent hommes d'équipage.

Ce qui rend cet Ouvrage précieux pour tous ceux qui cherchent les détails sur le Commerce, ce sont les tables de toutes espéce qu'on y trouve, les chargemens des Vaisseaux qui vont & qui reviennent des Indes, comme aussi les droits des Douanes, les dépenses de fret & de tout autre genre qu'entraîne le Voyage des Indes. La forme de ce Journal ne nous permettroit que difficilement d'en insérer quelques-unes.



IV.

POLITIQUE.

German Polities, &c. La Politique de l'Allemagne, *in*-8°.

CE n'est qu'une nouvelle Edition d'une Brochure qui a déja parû en 1745 : on y compare les forces de l'Allemagne & de la France ; on examine la balance de leur puissance, & on démontre l'impossibilité où est l'Angleterre dans les circonstances presentes, de soutenir la guerre sur le Continent.

A Dissertation on the following subject : What causes principally contribute to render d Nation populous : and what effect has the populousness of à Nation on its trade ? By William Best, &c „ Dissertation sur le Sujet suivant. „ Quelles sont les principales causes

„ qui contribuent à la Population „ d'une Nation, & quels sont les „ effets & l'influence de cette Po„pulation sur son Commerce. Par „ M. *Guillaume Best*, *in*-4°.

Feu Milord *Townsend* ayant fondé dans l'Université de Cambridge, un prix pour une Dissertation, voici celle qui a été couronnée l'année derniere. On connoissoit déja tous les moyens qu'indique cet Auteur, qui sont de procurer une grande abondance du nécessaire, de diminuer le nombre de tous les besoins imaginaires, d'encouger & d'accroître l'industrie, d'arrêter la débauche & de faire fleurir la modestie & la vertu. On prouve dans la premiere Partie, qu'avant de se livrer au Commerce, une Nation doit d'abord penser aux Arts nécessaires, ce qui est le seul moyen de favoriser la Population. Dans la seconde Partie il est démontré, que le Commerce ne peut être porté à son comble & à un état permanent, qu'autant que dans ses principes il est cultivé par un Peuple

très nombreux. Outre le suffrage des Juges qui ont couronné cette Dissertation, elle a emporté celui du Public.

A timely Antidote against a late deadly Poison, &c „ Antidot donné „ à tems contre un poison mortel, „ *in*-4°.

L'Auteur de cette Lettre s'annonce comme un Gentihomme campagnard, qui ne sçait point écrire, qui n'est d'aucun parti, & qui est tout à fait désintéressé dans ce qui agite aujourd'hui les cabales. Il prétend que le dernier coup qu'on a porté en Angleterre dans la Médirerranée, a beaucoup découragé la Nation. Son but est de prouver que jamais l'administration n'a été confiée à gens plus habiles, & que si l'on a essuyé des malheurs, il ne faut s'en prendre qu'au hasard & à des accidens qu'il étoit impossible de prévoir. Rien de si consolant pour ceux qui auront confiance à ce Gentilhomme ?

※

Thoughts on the pernicious consequences of borrourng money ; with a proposal for raising a supply for the current service. „ Pensées sur les conséquences per„nicieuses de l'emprunt de l'argent, „ avec un projet de lever les secours „ suffisans pour le service courant, „ *in*-8°.

Il est certain que rien ne fait plus de tort au Gouvernement, que de ne pas lever dans l'année même les dépenses qu'on doit faire pendant le courant de cette année, ce qui oblige à faire des emprunts tout à fait onéreux. Ce seroit rendre le service le plus signalé à la Nation, que de remédier à cet inconvénient. L'Auteur de cet Ouvrage prétend y être parvenu. Comme tous les faiseurs de projets, il est enthousiasmé du sien, & l'annonce avec une grande confiance. Après avoir donné un état des dettes de la Nation en 1750, de l'intérêt annuel de cette dette, pour lors à quatre pour cent, & du produit total des droits & taxes de toute espéce, il observe que bien loin de suffire aux

besoins de l'Etat, les dettes nationales n'ont fait qu'augmenter pendant chaque guerre, & que l'emprunt surtout a presque opéré la destruction de l'Etat : voici de son côté ce qu'il propose. Il veut qu'on continue de lever toutes les taxes qui nuisent le moins au Commerce & aux Manufactures, & surtout celles sur le luxe : il propose ensuite d'abolir une autre partie de ces taxes, & d'y supléer par une qu'on établira sur toutes les terres, maisons & fonds de toute espéce dans une proportion égale. Le total de ces levées, suivant son sistême, se monte à cinq millions en tems de paix, & va bien plus loin que les charges courantes, qu'il n'a évaluées qu'à quatre millions deux cens cinquante mille livres. Il trouve aussi en tems de guerre un excédent proportionné ; mais quand même son projet seroit regardé comme utile & préférable, la liberté des Anglois s'opposera toujours à son exécution, & ne permettra jamais les recherches, les perquisitions & les démarches qu'il faudroit faire pour établir la justice des impôts, qu'on re-

garderoit comme les moins à charge au Commerce & aux Manufactures.

An Adress to the Electors of England.
„ Adresse aux différens Electeurs „ d'Angleterre, c'est-à-dire, à ceux „ qui élisent les Membres du Par„ lement, *in* 8°.

DEUX moyens, selon ce Politique, peuvent seuls relever la Nation : l'un est l'établissement d'un Parlement annuel ; l'autre, celui d'une Milice génerale Nationale. Ses vœux sont exaucés pour le premier objet ; il doit moins s'attendre à voir remplir l'autre ; mais il n'épargne rien pour prouver l'utilité des deux. Il rapporte pour cela toutes les observations qu'il a pû tirer des Histoires de la Grece, de Rome, de Carthage, de la Suisse, de la Hollande & même de l'Angleterre. Il s'en faut cependant bien, comme il voudroit l'insinuer, qu'il soit le premier inventeur de ces deux expédiens, on en a vû l'esquisse dans la collection de *Darby*, & en 1745, on s'occupa beaucoup des Parlemens annuels.

Britains glory displayed. By J. C. G. &c.
„ La Gloire de la Grande Bretagne „ déployée, par *J. C. G. in* 8°.

NOUVEAUX projets qu'inspire le zéle de la Patrie ! Ils semblent dictés par la probité, il ne leur manque que d'être pratiquables. Lever des Soldats pour la guerre, trouver dans la Nation assez d'argent pour les entretenir, réparer les dommages que la Nation a essuyés dans ses guerres avec la France & l'Espagne : ce sont là les trois objets de l'attention de ce bon Patriote. 1°. Il propose de recruter les troupes parmi les pauvres Juifs, les François réfugiés, le rebut des gens de Loi, les Sergens & les Recors, le Clergé ignorant & libertin, les Charlatans, les Bréteurs, les batteurs de pavé, les Domestiques, les faineans & les vagabonds. Sur le second objet voici les bourses dans lesquelles il veut qu'on puise : chez les riches Juifs, le Clergé opulent, les Gens de Loi, les Dames par souscription volontaire, les Médecins, les Receveurs

des deniers de l'Etat, qui, selon lui, doivent être taxés à dix pour cent de leurs revenus, en exceptant les inférieurs indigens. A cette occasion il descend jusqu'au détail des Prêteurs sur gages, race punissable qu'il voudroit qu'on abolit. Il propose au Gouvernement d'ouvrir une espéce de Banque dans le goût des Monts de Piété d'Italie, & de pourvoir par ce moyen aux besoins des Particuliers à dix pour cent au lieu de trente que prennent les Prêteurs sur gage, appellés à Londres *Pawnbroxers*. On pourroit encore perfectionner son projet ; car les Monts de Piété d'Italie ne prennent surement pas à beaucoup près dix pour cent d'intérêt. Troisiémement, si l'Espagne prenant avantage des malheurs de la Nation, venoit à rompre avec l'Angleterre, le plan de l'Auteur est de faire revivre l'ancien projet de se saisir de Buenos-Ayres & de l'annexer à la Couronne ; comme aussi de donner une nouvelle vie au Commerce d'Affrique qui est aujourd'hui si languissant, & de le pousser avec assez de vigueur,

pour enlever aux François les avantages qu'ils en retirent actuellement à leur préjudice.

A ſerious Defenſe of ſome late meaſures of the adminiſtration, particularly with regard to the Introduction and eſtabliſhment of foreign Troops. „ Juſtification ſérieuſe de quelques „ meſures qui ont été priſes der-„ nierement par le Miniſtere, & „ ſpécialement de l'Introduction & „ de l'Etabliſſement des Troupes „ étrangeres, *in*-8°.

RIEN de moins ſérieux que *cette ſérieuſe Juſtification.* C'eſt d'un bout à l'autre une ironie aſſaiſonnée de ſel & de fineſſe. On en donnera le paſſage ſuivant pour échantillon.

Ne voit-on pas les Fermiers varier leur ſemence, les curieux de fruits & de fleurs perfectionner leur culture, en tranſplantant du crû étranger dans leurs Jardins, & les Maquignons ſe ſervir de chevaux Arabes pour embellir les races Angloiſes? Après cela doit-on être étonné que nos Légiſlateurs ayent tenté de rétablir nos Anglois dégénerés par le

mêlange du ſang étranger. Auſſi ſous prétexe d'une invaſion étrangere, ces Sages Politiques ont effectué ce glorieux plan, en faiſant venir dans le Royaume ſeize mille vigoureux Germains. Si l'on veut une nouvelle preuve de ce que j'avance, on n'a qu'à faire quelques reflexions ſur les mêſures que le Parlement a priſes immédiatement après le débarquement des Heſſois & des Hanovriens. N'a-t-il pas auſſi-tôt fait ouvrir un Hôpital pour la réception des Enfans trouvés? N'a-t-il pas même fixé des fonds pour l'entretien de cet Hôpital? N'eſt-il pas évident qu'on a crû que l'introduction de ces Troupes entraineroit de toute néceſſité cet autre établiſſement.

L'Auteur propoſe enſuite de diſtribuer ces utiles Recruteurs dans différens lieux du Royaume, & de dreſſer des liſtes des Femmes qui ſembleroient plus faites pour répondre à ce ſyſtême de propagation, afin que les détachemens qu'on enverroit fuſſent bien employés, & que des talens ſi heureux ne ſe perdiſſent point. On ne manqueroit pas d'envoyer dans la Ca-

pitale un Corps conſidérable de ces Auxiliaires, ils y trouveroient aſſez d'occupation. L'Auteur pouſſe plus loin ſon projet : il propoſe d'envoyer tout le reſte des forces de terre Angloiſes en Allemagne, pour en faire un échange contre un pareil nombre de Troupes Electorales ; de ſorte qu'au lieu de 6000, on pût avoir le double de ces héros Propagateurs. « Au reſte, dit l'Auteur, » on ſoumet tout ce plan à » l'avis d'un Conſeil de Guerre compo- » ſé de Commandans Anglois. A en ju- » ger par les deux derniers qui ont été » tenus, on peut s'aſſurer que ces Juges *auront ſoin de préſerver les Troupes de Sa Majeſté de tout danger.* » Puiſque » les érections & les encouragemens des » Hôpitaux ſont ſi forts à la mode chez » nous, continue l'Auteur, on en éta- » bliroit un pour la propagation de » l'eſpéce dont on chargeroit ces illuſtres » Etrangers. Le Gouvernement appui- » roit ce plan de toute ſa protection. » Les Loix ſévères concernant les groſ- » ſeſſes qui précédent le Sacrement n'au- » roient aucune force, lorſqu'il ſeroit » queſtion d'un Recruteur Allemand.

» Les Hôpitaux deſtinés pour les Fem- » mes en couches ſeroient ouvers par » préférence aux Compagnes de ces » nouveaux Peres de la Patrie. Enfin » toutes ces reſtrictions gênantes qu'on » a nouvellement introduites dans l'acte » du Mariage, n'auroient plus lieu, lorſ- » qu'une jeune Fille ſe choiſiroit un Mari » dans l'Hôpital Militaire.

On eſt embarraſſé pour payer les dettes de la Nation, voici comme on pourroit remédier à ce mal preſſant. Chacun ſçait que depuis la réduction de l'intérêt & l'accroiſſement du luxe, nos belles Filles qui n'ont qu'une légere dot, reſtent longtems ſans qu'il ſe préſente pour elles aucun parti, quoiqu'elles les lorgnent tous de l'œil le plus impatient. On pourroit propoſer à celles qui ont de petites rentes perpétuelles ſur l'Etat, de convertir leur capital en fond perdu, dont on leur donneroit le même intérêt de trois pour cent ; & en dédommagement on les gratifieroit d'un mari de l'Hôpital Militaire. Ce ſeroit là le vrai moyen d'éteindre une partie de nos dettes, ce qui nous mettroit à portée d'entrete-

nir ces Troupes étrangeres, sans le secours de nouveaux impôts.

Tout est matiere à plaisanterie pour notre Politique. Les bonnets des Grenadiers Hanovriens sont ornés de cette Devise Latine : *vestigia nulla retrorsum.* „ Un de mes amis, dit l'Auteur, » étoit si borné, qu'il entendoit „ par ces mots, que les Hanovriens „ ne tourneroient jamais le dos à l'Ennemi. Les sçavans conviendront „ avec moi, que mon ami n'y entendoit rien, mais que le vrai sens „ de la devise, est que les Hanovriens „ ne tourneront jamais le dos aux Anglois, leurs bons amis, & qu'ils ne „ quitteront jamais ce Pays agréable „ où ils ont été reçus avec tant d'hospitalité, pour les arides bruyeres de „ l'Allemagne.

Tout le reste de cette Piéce est sur le même ton, qui à certains égards vaut bien celui des prolixes Politiques, des Gazetiers & des faméliques Auteurs de toutes les invectives qui se débitent contre le Gouvernement.

Three Letters relating to the Navy, Gibraltar, and Port-Mahon &c. Trois Lettres concernant la Marine, Gibraltar & Port Mahon, *in*-8.

Ces trois Lettres ont été écrites en 1747 & 1748 : elles paroissent pour la premiere fois cette année, ayant été jugées convenables aux circonstances présentes. On y a ajouté un Discours préliminaire où l'on examine l'état de la place de Port Mahon; lorsque les François y firent leur descente, ainsi que les fautes de toute espéce qui en ont occasionné la perte. Tous les abus de la marine sont l'objet de la premiere Lettre. Il leur attribue le peu de succès de la flotte Angloise au commencement de la derniere guerre, quoiqu'elle fut supérieure à celle de France & d'Espagne jointes ensemble. Il établit d'abord qu'une flotte est le boulevard le plus naturel & le plus sûr qu'on puisse employer pour la défense de l'Angleterre; mais pour qu'elle soit utile, il ne faut pas souffrir l'influence du Parlement dans

les promotions, l'impunité des Chefs qui font quelques fautes & qui se reposent sur leur credit dans ce même Parlement, les restrictions qui rendent les ordres de la Cour embarassants, l'injuste distribution des gratifications & récompenses, ainsi que du produit des prises, & enfin le défaut total de récompenses honorables ; d'où il arrive que l'intérêt étant le seul objet de ceux qui sont sur une flotte, on ne donne la chasse qu'aux Vaisseaux marchands, & on évite de se mesurer avec les Vaisseaux de guerre ennemis. Il remarque encore, qu'on néglige toujours de mettre à bord de l'Amiral, des Officiers expérimentés qui servent sous lui, & qui puissent remplir son poste, s'il lui arrive d'être tué dans l'action. Il regarde encore comme un abus l'élevation d'un simple Capitaine de Vaisseau au commandement d'un Escadre. Pour remedier à tous ces inconveniens, il présente un plan des distributions des prises où l'équité seroit beaucoup plus observée : il établit un autre plan de distinction dans les rangs

assés semblable à ce qui se pratique dans les armées de terre. Il prouve par des exemples l'utilité des récompenses honorables. Il indique à qui & dans quel cas elles doivent être accordées. A cette occasion il parle des chansons militaires qu'il croit encore plus propres à inspirer la bravoure aux soldats, que le son des tambours & des trompettes. Il rappelle combien les chansons qui furent faites lors de l'affaire de la Hogue, animerent les troupes. Selon lui, il faudroit employer deux Poëtes à en composer, pour que les Matelots & les Militaires pussent en les chantant s'exciter à la gloire. Enfin il puise jusques dans la religion, les motifs qui peuvent porter un Patriote à se sacrifier pour la Nation.

La seconde Lettre roule entierement sur les Conseils de guerre : il attaque ceux qui ont été tenus pour Matthews, Lestock, Norris, &c. Il indique les moyens qu'il croit les plus propres à produire l'impartialité, l'équité, la célérité & la solemnité dans les jugements.

Dans la troisiéme Lettre, il fait des observations sur Gibraltar & Minorque. Depuis les derniers évenements, un Anglois doit voir avec peine, que l'Auteur regarde la conservation de Minorque, comme bien plus importante pour l'Angleterre, que celle de Gibraltar, en ce qu'elle donne moins d'ombrage à l'Espagne. Il remarque même que le Ministere a toujours agi, comme s'il ne comptoit pas garder Gibraltar, & même comme s'il n'attendoit que l'occasion de le céder. Il n'oublie point de faire mention de cette Lettre du feu Roi d'Angleterre, que la Cour d'Espagne a regardée comme un engagement de la part de ce Prince de rendre cette place à l'Espagne. L'Auteur est d'avis que les Anglois rendent en effet cette place en échange de quelque autre qui leur soit plus utile. Toutes les observations de cet Auteur sont sensées & intéressantes: on ne peut lui reprocher qu'un stile un peu diffus, défaut général des Ecrivains Anglois.

Proposals for carryng ont the war with vigour &c. Projet pour faire la guerre avec vigueur *in*-8.

Si ce projet, comme la plupart des autres, n'est pas exempt d'obstacles, il mérite du moins d'être lû & examiné. Il consiste à entretenir 60000 Matelots, dont 30000 dans le Sud de l'Angleterre, 10000 au Nord, 20000 en Irlande. On en ajoute à ce nombre 20000 pour Gibraltar & les Colonies. L'Auteur de ce projet est du sentiment, que la dépense de ces forces, toute formidables qu'elle sont, n'affectera pas tant le commerce, & ne coutera pas tant à l'Angleterre que l'entretien de 10000 hommes dehors, ou ce qu'on paye en subside pour les troupes étrangeres. Il ne dit pas à la vérité où l'on prendra ces soixante mille Matelots, ce qui est le point le plus embarassant. Delà cet Auteur passe à la levée des impots, & est d'avis comme bien d'autres, qu'ils soyent tous levés dans l'année, plutôt que de laisser accroître les dettes publiques.

Il conseille une taxe sur les maisons, sur les Domestiques, sur les Anglois qui sortent du Royaume, sur les perruques, sur les modes, sur les ajustemens des femmes, sur les chevaux de selle & sur les cartes. Les Journalistes font à ce sujet une réflexion assés sensée, qui est que de quelques sortes de pompes qu'on se serve pour puiser, on ne peut jamais tirer plus d'eau qu'il n'y en a. Cette Brochure finit par quelques observations sur les Manufactures & sur la Milice nationalle. Il est d'avis qu'on ne la compose que de garçons; au moyen de quoi les paysans pourront s'y soustraire en se mariant, & son projet tombera.

An Essai on the times, &c. » Essai „ sur les tems, *in*-8°.

Cet Essai est une peinture vive & frappante des malheurs de l'Angleterre. L'homme de génie qui l'a fait, ne ménage aucun parti; il attaque le vice & les abus partout où il les trouve. Son stile, quoique très recherché, lui sied

assez bien, & cette Brochure a été lue à Londres avec beaucoup d'avidité.

Le premier objet de sa censure, est cette rage que les Anglois ont de brocher des traités à la hâte: c'est elle qui après leur avoir fait signer tant de Traités désavantageux, a encore produit leur accession à celui d'Aix-la-Chapelle, Faute qu'il ne leur pardonne pas. Après avoir, en faveur de sa Patrie, traité les François d'agresseurs dans la querelle actuelle, il ne peut s'empêcher de condamner le parti qu'a pris sa Nation de s'en prendre à de pauvres Marchands & à des Pêcheurs innocens, au lieu de déclarer la guerre en forme, comme on auroit dû faire. Il blâme ensuite les alliances qu'on a conclues avec la Russie, la Hesse & la Prusse. Il compare la Nation abandonnée aujourd'hui de ses Alliés naturels, à un homme prodigue, qui après avoir engagé, vendu & dissipé tout son bien en dépenses folles & en libéralités faites sans discernement, ne retrouve plus d'amis dans sa détresse & s'en étonne encore, comme si sa conduite ne lui avoit pas attiré le malheur qu'il éprouve. Il reproche

proche à ses Compatriotes de n'avoir ni Généraux, ni Chefs, ni Soldats, & d'avoir entierement négligé de faire apprendre à leurs militaires, l'art de la guerre & celui du génie, comme aussi de ne les avoir point assés exercés à la discipline & aux fatigues de la guerre La Marine, selon lui, n'est pas mieux servie. Que peut-on attendre de malheureux qu'on force à servir malgré eux sur une flotte? Quels services peuvent rendre des hommes qui se regardent comme captifs de leurs Compatriotes, & qui en tombant entre les mains de l'ennemi n'éprouveront pas un sort plus facheux? La modicité de leur paye qui est moindre que sur des Vaisseaux marchands, n'est pas leur seul malheur: ils succombent encore sous l'insolence & la cruauté de ceux qui les commandent. Qu'elle difference dans la conduite de ce grand Amiral Blake, qui s'adressant aux équipages leur disoit, que le moindre d'entre eux étoit un Anglois né libre comme lui, & que tous de puis le premier jusqu'au dernier, contribuoient

également au bien de la patrie! Quelle émulation un tel discours ne devoit-il pas exciter dans le cœur de tous ceux qui étoient sur cette flotte! Qu'on compare à cette véritable éloquence la harangue d'un des derniers Amiraux Anglois, qui disoit aux siens, il n'y a pas à choisir: il faut combattre ou être pendu. Cette alternative n'est-elle pas plus propre à être adressée à une bande de Pirates qui voyent venir fondre sur eux un Vaisseau de guerre, qu'à des Anglois qui vont combattre leurs ennemis? Le reste de la Brochure roule sur l'examen des dettes nationales, sous le poids desquelles l'Angleterre semble s'affaisser; sur le mauvais état des Colonies; sur le besoin où l'on est de gens éclairés, pour remplir les premiers postes, & sur tout d'un génie vaste, qui puisse pourvoir à tout & donner quelque solidité au systême général du gouvernement. Enfin l'Auteur embrasse tous les objets qui méritent la censure, & se soutient partout avec la même véhémence & la même justesse de raisonnement.

Account of the Campaign of 1756, in Bohemia, Silesia, and Saxony &c.
Détail de la Campagne de 1756 dans la Boheme, la Silesie & la Saxe *in* 8.

Si l'on en croit les Journalistes Anglois, l'Historien de cette Relation, est le Monarque même qui, disent-ils, a fait cette Campagne. Jusqu'ici on ne connoissoit gueres que Xenophon & César qui eussent écrit leurs propres actions. (1) On y trouve la description de l'affaire de Lowositz & de celle de Konigstein, où les Prussiens & les Autrichiens ont également prétendu à la victoire. Cette Relation est terminée par des réflexions sur la conduite de la République de Pologne dans les présentes conjonctures. On y insinue que

(1) Oui parmi les Anciens: car parmi les modernes, il y en a plusieurs.

les Polonnois ne devroient pas, s'ils consultoient leurs intérêts, assister l'Electeur de Saxe, quoique leur Souverain. On ajoute qu'ils sont tenus par le traité de Vehlau, de secourir le Roi de Prusse, en cas qu'il soit attaqué. Au reste on observera que cette Relation est écrite en Anglois, mais que le François est à côté.



V.

POESIES ET ROMANS.

Poems by the celebrated Translator of Virgils' Æneid, together with the Jordan, a Poem in imitation of Spencer, *by N.... Esq. 4 Cooper.* » Poesies du célébre Traducteur de l'Enéide de Virgile, avec le *Jourdain*, Poeme imité de *Spencer*, par *N..... in-4°.*

L'Eneide de Virgile a été traduite par trois Auteurs estimables, M. *Driden*, le Docteur *Trapp*, M. *Pitt* (1). Les Poesies qu'on annonce ici sont du dernier. La plupart ont déja parû dans un Ouvrage intitulé, *le Student*, &

(1) Ce n'est pas M. *Pitt*, le Ministre, dont le talent est reconnu pour le genre Oratoire. L'Auteur de la Traduction de l'Enéide est mort il y a quelques années.

dans quelques autres collections; ainsi on auroit bien pû s'épargner cette Edition, sans craindre que ces Piéces fussent ensevelies dans l'oubli. Au reste elles sont en petit nombre, n'y ayant qu'une imitation de la septiéme Satire du second Livre d'Horace, de la dixiéme & de la dix-neuviéme Epitres de son premier Livre, des fragmens de l'Art de prêcher à l'imitation de l'Art Poetique, des vers sur un tapis à fleurs, & une Epigramme sur la Maison de M. *Pitt* à Encomb. Quoique moins finies que les autres vers de M. Pitt, elles ont quelque mérite. La gaieté Philosophique de ce Poete lui a fait imiter les Satires d'Horace avec assez de succès. Le Poeme du Jourdain est une imitation de *Spencer*, dans le goût de l'Allée de *Pope*. Ce sujet prête peu à la Poesie.

Elegies written abroad. By William Whitehead, *&c.* » Élégies écrites hors d'Angleterre, par *Guillaume Whitehead*, *in-4°.*

La Muse de M. *Whitehead*, Sécre-

cretaire de l'Ordre du Bain, est estimée en Angleterre (1), par sa simplicité & son élégance. Le voyage qu'il vient de faire en Italie, où il a accompagné deux jeunes Seigneurs, *Milord Villiers* & *Milord Newnham*, a donné lieu à la Collection qui vient de paroître. Elle consiste en trois Elégies & une Ode adressée au Tibre. Le Poete a écrit la premiere au couvent de Hautvilliers en Champagne. Il n'a vû les objets pieux que lui a présenté ce Couvent qu'avec le voile de sa Religion, aussi n'a-t-il écrit cette Elégie que pour tourner en ridicule les austérités Religieuses. La seconde Elégie sur le Mausolée d'*Auguste*, qui est aujourd'hui un jardin appartenant au Marquis de *Correa*, a été écrite à Rome en 1756. La troisiéme est adressée à Milord *Newnham*; il n'y a aucune idée locale qui y soit attachée. On n'y voit que sa tendresse pour son Eléve, & il auroit pû l'écrire partout ailleurs qu'à Rome. L'Ode sur le Tibre qu'il a faite,

(1) Il est Auteur de deux Piéces Drammatiques, *Creusa* & le *Pere Romain*.

en entrant dans la Campagne de Rome à Otricoli, est le morceau le plus poëtique de cette Collection.

Sophronia. Poems in five books, &c. » Sophronie, Poeme en cinq Chants, » *in-8°.*

L'Héroïne de ce Poeme, est la fille d'un Marchand qui vivoit sous le Regne de Charles II. Le Poete auroit pû en trouver une plus moderne parmi les beautés dont l'Angleterre fourmille; d'ailleurs le sujet du Poeme est trop simple. *Sophronie* a pour Amant *Eugenio*. Le Pere consent à ce Mariage, mais il meurt avant sa célébration. Sur ces entrefaites *Eugenio* va à Londres, s'y livre au libertinage, y dissipe tout son bien, & oublie presque entierement *Sophronie*. Quelque tems après il se la rappelle, va la rejoindre & l'épouse. La morale du Poeme est pure & se rapproche plutôt des premiers siécles, que de celui où nous sommes. L'Auteur avoue que les affaires de Commerce qui l'absorbent nuisent à sa verve, & il a raison.

M. HERVEY Contemplations on the Night done into blank verse. By J. NEWCOMB, &c. » Contemplations » de M. *Hervey*, sur la Nuit, ren- » dues en vers blancs. Par *T. New-* » *comb*, *in-8°*.

LES Admirateurs de M. *Hervey* ont applaudi à ce que vient d'entreprendre M. *Newcomb*. L'abondance des idées, & les écarts d'imagination du célébre contemplateur Anglois, paroissoient plus faits pour la Poesie que pour la Prose. Dans l'exécution, M. *Newcomb* a cherché à imiter l'harmonie & le stile du Docteur *Young*, & on trouve qu'il y a tout à fait réussi.

Epistles to Lorenzo. London. » Epitre à » *Lorenzo*, *in-8°*. A Londres, sans » nom d'Auteur ni de Libraire.

LE zéle de la Religion a dicté ces vers; l'Emule Anglois de M. *Racine* compte donner un Ouvrage beaucoup plus étendu sur la Religion. Ce n'est ici qu'un essai qu'il offre au Public pour

en pressentir le goût. Il dit dans la Préface, qu'il n'a eu d'autres raisons de préférer d'écrire en vers, que son incapacité d'exprimer mieux ses sentimens en prose. Voilà un homme agité de bonne foi de la Métromanie. En effet on trouve beaucoup de Poesie dans ses vers. On donnera les suivans pour faire connoitre le stile de ce Poete.

» Ne rougis point, *Lorenzo*, d'a- » vouer pour le Dieu Eternel, un Dieu » inconnu dont la face qui se cache » aux yeux des Mortels, ne pourra » jamais flatter ton orgueil. Eléve-lui » des Autels, comme fit jadis Athènes. » Ne sois pas assez téméraire pour souil- » ler son Temple sacré par aucun sa-

---

Blush not, Lorenzo, then to own
Th'Eternal God a God unknown
Whose face, to mortal eye deny'd,
Can never gratifi thy pride
Tho him your votive altars raise,
As Athens did, in ancient days;
Nor dare pollute his sacred shrine
With human sacrifice divine:

» crifice humain. Une humble adora- » tion, un éloge muet, voilà le seul » hommage digne de lui être offert ».

Ce Poete paroit avoir imité la maniere de M. *Green*, Officier de la Douanne, dont on a un fort bon Poeme, intitulé, *le Spleen*, qui est la maladie mélancolique dont les Anglois sont si communément attaqués.

IL suffira d'annoncer les titres des Poesies suivantes, trop peu considérables pour leur valeur, & d'un trop petit volume pour mériter un Extrait. *An Ode of consolation upon the loss of Minorca.* Ode de consolation sur la perte de Minorque, adressée au Duc de Cumberland, par *Jean Free*, Vicaire d'Eastcoker. *A pathetic Adress to all true Britons.* Pathétique Adresse à tous les Bretons. *The British Hero.* Le Héros Breton. C'est le portrait des principaux Acteurs du Siége & de la dé-

---

But humble adoration bring
And silent praise, fit offering.

fense du Fort Saint Philippe, & de l'expédition sur la Méditerranée. Le pinceau étant manié par un de nos ennemis, on peut bien s'attendre à n'y pas trouver les François peints à leur avantage. *Virtue.* La Vertu, Poeme sur la présente guerre. *The Lion, the Leopard, the Badgers.* Le Lion, le Leopard, & les Blêreaux. C'est une Fable politique dont le but est d'insinuer aux Hollandois le danger qu'ils courent ne se joignant pas à l'Angleterre contre la France. Le Lion représente la Grande Bretagne, le Léopard la France, & la Hollande les Blêreaux. *One thousend seven hundred and six.* Mil sept cent cinquante six, Dialogue Politique. Un Satyrique Anglois avoit beau jeu sur ce qui s'étoit passé pendant cette année dans la Nation; on se plaint que le Poete a manqué son sujet. *The Genius of Britain.* Le Génie de la Grande Bretagne, Ode en vers Iambes: c'est l'éloge de la liberté, ce phantôme chéri des Anglois; l'Ode est dédiée à M. *Pitt.* *The tenth Epistle of Horace imitated.* Imitation de la dixieme Epitre du premier Livre d'Horace. Un autre Auteur a imité

la quinziéme Ode du premier Livre de ce même Poete. On ſe plaint également de ces deux Imitations. *Poetical Epiſtle occaſioned by the late change in the adminiſtration.* Epitre Poetique occaſionnée par les derniers changemens dans l'adminiſtration, adreſſée à M. Pitt. *The Levee a Poem.* Le Lever, Poeme. On a crû remarquer que la faveur & l'influence de M. le Duc de *Newcaſtle* avoient un peu baiſſé, & que le jour qu'on commença à s'en appercevoir, les Eccléſiaſtiques qui fourmilloient à ſon lever diſparurent, de façon qu'il n'y eut uniquement que ſon Chapelain. C'eſt cet événement qui donne lieu à cette Satire ingénieuſe, & écrite avec beaucoup d'enjouement. *Soliloquy in a Grove.* Soliloque dans un bocage. L'Amour n'y entre pour rien; ce ſont des Méditations pieuſes. *The loſſ of the hand xerchief.* La perte d'une mouchoir, Poeme Héroï comique en quatre Chants, par M. *Wright.* Un Curé vole à une Demoiſelle ſon mouchoir; voilà tout le nœud de ce que l'Auteur croit être une imitation de la Boucle de cheveux enlevée, de Pope. Il a été ſeul de ſon

avis. Les trois vers ſuivans ſont une vérité dure pour le Sexe.

*What ſmallpox don't, yet years will
ſurely do.
The Canker time willeat theirs charms
away.
And eye brows black muſt turn to eye
brown gray.*

TRADUCTION.

» Ce que la petite Vérole n'a pû
» faire, les années le feront ſurement.
» Le tems, ce chancre deſtructeur, ron-
» gera un jour leurs charmes & ces
» beaux ſourcils noirs deviendront gris.

The age of dulneſſ a Satyr. L'Age de la Stupidité, Satire. L'Auteur de cette Satire prend plaiſir dans ſa Préface à ſe dire le fils naturel de *Pope.* Il prétend être le fruit de l'aventure plaiſante qui arriva à ce grand Poete dans une maiſon ſuſpecte, & qu'on trouve dans la premiere Lettre du Poete Laureat *Cibber* à *Pope.* Ce n'eſt qu'un engagement de plus que ce jeune Auteur a pris vis-à-vis du Public, & on pré-

tend que ſa production n'y répond guères. *A Collection of ſelect Epigramms.* Collection d'Epigrammes choiſies. Par M. *Hacket.* *A new Verſion of Paradiſe Loſt.* Nouvelle Verſion du Paradis Perdu. Ce téméraire correcteur de *Milton* annonce qu'il a rendu ſa Verſion plus harmonieuſe, qu'il a éclairé les paſſages obſcurs, remédié aux fautes dont *Addiſſon* & les autres Critiques l'ont accuſé, & enrichi le texte de notes. Les Journaliſtes comparent cette entrepriſe à une nouvelle irruption des Goths & des Vandales, faite pour introduire la barbarie dans la République des Lettres. Au reſte, qu'on ne s'y trompe pas: le titre de l'Auteur (qui ſe dit d'Oxford), ſemble annoncer qu'il a ainſi paraphraſé tout le Paradis Perdu; mais heureuſement il n'y en a qu'un Livre.

C'EST avec regret qu'on annonce que la grande quantité de Romans qui ont parû dans l'intervale dont on rend compte, ſont preſque tous au même dégré de médiocrité; ainſi on ne croit pas devoir s'appéſantir ſur ces faſti-

dieux objets. On ne fera gueres qu'en annoncer les titres.

Northern Mémoirs written, by a Lady.
» Mémoires Septentrionaux, écrits
» par une Dame, *in*-12.

CE Roman eſt un des plus ſupportables. Ce ſont les avantures d'une Famille Ecoſſoiſe qui ne manquent pas du moins de vraiſemblance & qui ſont aſſez bien écrites. La morale n'en eſt pas tout à fait ſi pure. La ſéduction d'une jeune Fille par M. *Monro,* Héros du Poeme, en eſt peut-être le meilleur morceau, mais un peu trop libre, pour avoir place ici.

Dupleſſis's Mémoirs, two Volumes, &c.
» Mémoires de Dupleſſis en deux
» Volumes *in*-12.

M *Dupleſſis* raconte lui-même ſes Aventures. Fils d'un réfugié François, il voyage en Amérique, s'en revient à peu près comme il y étoit allé, ſe joint à une troupe malheureuſe d'Hiſtrions avec laquelle il combat continuellemen tcontre le beſoin. Enfin il s'attache

à la Compagnie d'Afrique, qui l'envoye dans un de ses Comptoirs de cette autre partie du Monde. Quoiqu'il parcoure beaucoup de pays, ses voyages n'en sont pas plus instructifs, & sont d'ailleurs révoltans par les idés basses qu'il présente continuellement.

The life and surprising adventures of Crusoe Richard Davis &c. La vie & les aventures surprenantes de Crusoé, par *Richard Davis.* 2 vol. *in*-12.

Si ces Voyages étoient mieux écrits, ils seroient le pendant de Robinson Crusoé & du Solitaire Anglois. Richard Davis, posthume d'un pauvre Curé, se met dans la pécherie du Groenland. S'étant écarté avec un nommé Guillaume Scutts pour tirer des Oiseaux, ils se perdent, ne peuvent rejoindre leur batteau, & sont obligés de passer l'hiver dans une partie déserte du pays. Au Printems il font rencontre d'un homme nud & de sa femme, & ils sont conduits dans un pays habité. Peu après Davis en traversant un fossé se trouve dans une Isle flo-

tante qui quitte le continent & le sépare de son ami Scutts. Après avoir passé quelques tems chez un peuple qui n'a que quatre pieds de haut, il trouve une femme sauvage tout envelopée de plumes, qui de loin avoit tout l'air d'un oiseau; il la déplume & en fait sa femme. Il va ensuite avec sa nouvelle compagne bâtir une ville, & fonde un peuple heureux. Des Pirates qui le prennent, interrompent son bonheur. Il retrouve son ami Scutts, & ils vont par la Corée sur la côte de Bengalle. Pendant le passage, la femme, ou l'oiseau femelle enplumée, fait envie à quelqu'un, & il s'ensuit un très grand tumulte. On débarque Davis, sa femme & son ami dans une Isle encore déserte, où ils trouvent moyen de s'arranger, jusqu'à ce qu'un Vaisseau Espagnol les amene à Cadix, d'où ils reviennent à Londres. L'ami fidele de Davis partage avec lui ses richesses, & 3 ans après Madame Davis meurt bonne chrétienne. On voit que l'Auteur de la Vie de Davis, s'est plus écarté de la nature que Robinson Crusoé, qu'il a prétendu prendre pour modéle.

The History of two Orphans bi William Toldervy &c. Histoire de deux Orphelins, par *Guillaume Toldervy.* 4 vol. *in*-12.

N'AYANT rien du tout à dire de ce Roman qui est au-dessous du médiocre, on se contentera d'observer qu'il y a quelques années que l'Auteur a donné une collection d'Epitaphes & d'anciennes Inscriptions funéraires.

The Life of M. Ephraim *Bates commonly callid Corporal Bates &c.* La Vie de M. Ephraim Bates, connu communément sous le nom du Caporal Bates *in*-12.

On a prétendu dans ce Roman, tourner en ridicule les promotions de l'armée. On se bornera à donner ici la traduction de la Lettre, que le Maître d'école du jeune Bates écrivit à sa mere.

Madame, votre fils a d'assés bonnes qualités; mais il les tourne bien singuliérement. Tout le voisinage se plaint des vitres qu'il casse; il appelle cela donner l'assaut à un Chateau. Quand il s'écarte dans les en-

virons pour escamoter quelques poulets, il prétend qu'il va en marode. Tous ses livres sont militaires, & autant qu'il le peut, il met en pratique tout ce qu'il y voit. Il s'amuse souvent à boucher des sources, toutes les pompes de la Paroisse sont séches, & quand je me fatigue à l'étriller, il me dit qu'il a lû que c'étoit là un des stratagêmes du Duc de Marlborough. Je ne viens de vous dire que des bagatelles: voici ce qu'il a fait en dernier lieu. Il a détourné la truie d'un de nos voisins, l'a mené dans sa chambre, & l'y a nourri jusqu'au moment qu'elle a fait seize petits. Tant qu'ils ont duré, il en a régalé ses camarades, & ensuite à rendu la truie. Je n'ai pas manqué de le punir pour ce dernier tour. Il s'est obstiné à m'assurer qu'il n'y avoit point du tout de crime à intercepter les provisions de l'ennemi. Celui à qui appartient la truie, qui comptoit là dessus pour payer une partie de sa ferme, veut me faire un procès. Je vous prie de m'envoyer de quoi le satisfaire. Je suis &c.

On peut bien juger qu'avec des

inclinations aussi guerrieres, M. Battes n'a pû tourner que du côté des armes, cependant il en est resté au grade de Caporal ; & le titre du livre annonce que sa veuve qui n'attendoit que le moment de le voir Officier, pour déclarer son mariage, conserve sept gages de leur tendresse réciproque.

The Apparition or Female Cavalier, by Adolphus Bannac Esq. &c. L'Apparition, ou le Cavalier femelle, par *Adolphe Bannac* Ecuyer. 3 vol. *in-12*. *The Gilts.* Les Coquettes, aussi en 3 vol. *in-12*. Autre production du même M. de *Bannac*, dont tous les Romans tombent aussi rapidement qu'il les construit. Ce même Auteur est connu pour avoir donné *Sobrina, le Laquais annobli, & l'Histoire de ma propre vie.*

The modern Lovers or the adventures of Cupid &c Les Amans modernes, ou les Aventures de Cupidon *in-12*. Chaque Chapitre forme une Histoire differente, & tout ce recueil d'Aventures n'en fournit pas une seule intéressante.

The Bubbled Knights &c. Les Chevaliers dupés, 2 vol. *in-12*.

The History of miss Katty &c. Histoire de Mademoiselle *Katti*, *in-12*. C'est une femme fort libertine qui raconte ses amours en Ecosse, en Irlande & à la Jamaïque. A l'occasion de ces deux dernieres productions, les Journalistes prétendent que de puis quelques tems les Libraires Anglois qui débitent des brochures galantes, les font aparemment écrire par leurs Protes ou par les garçons de l'imprimerie, pour s'épargner les frais d'Auteur. Il n'estime pas d'avantage celle qui a paru sous le titre de The *Juveniles adventures of David Ranger* Esq. &c. Les aventures de David Ranger, Ecuyer, pendant sa jeunesse. 2 vol. *in-12.*, non plus que les Mémoires du célébre *Buckhorse*, en 2 vol. *in-12*. Il existe réellement un Colporteur nommé Buckorse, auquel il est arrivé une partie des évenemens qui font le fonds de ce Roman, dont le but est de ridiculiser la noblesse, qui s'associe avec de pareille canaille.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Décembre 1757.

DEPASSE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968